This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

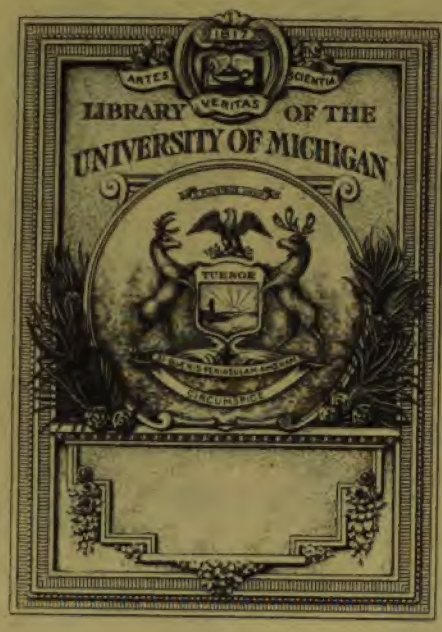
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

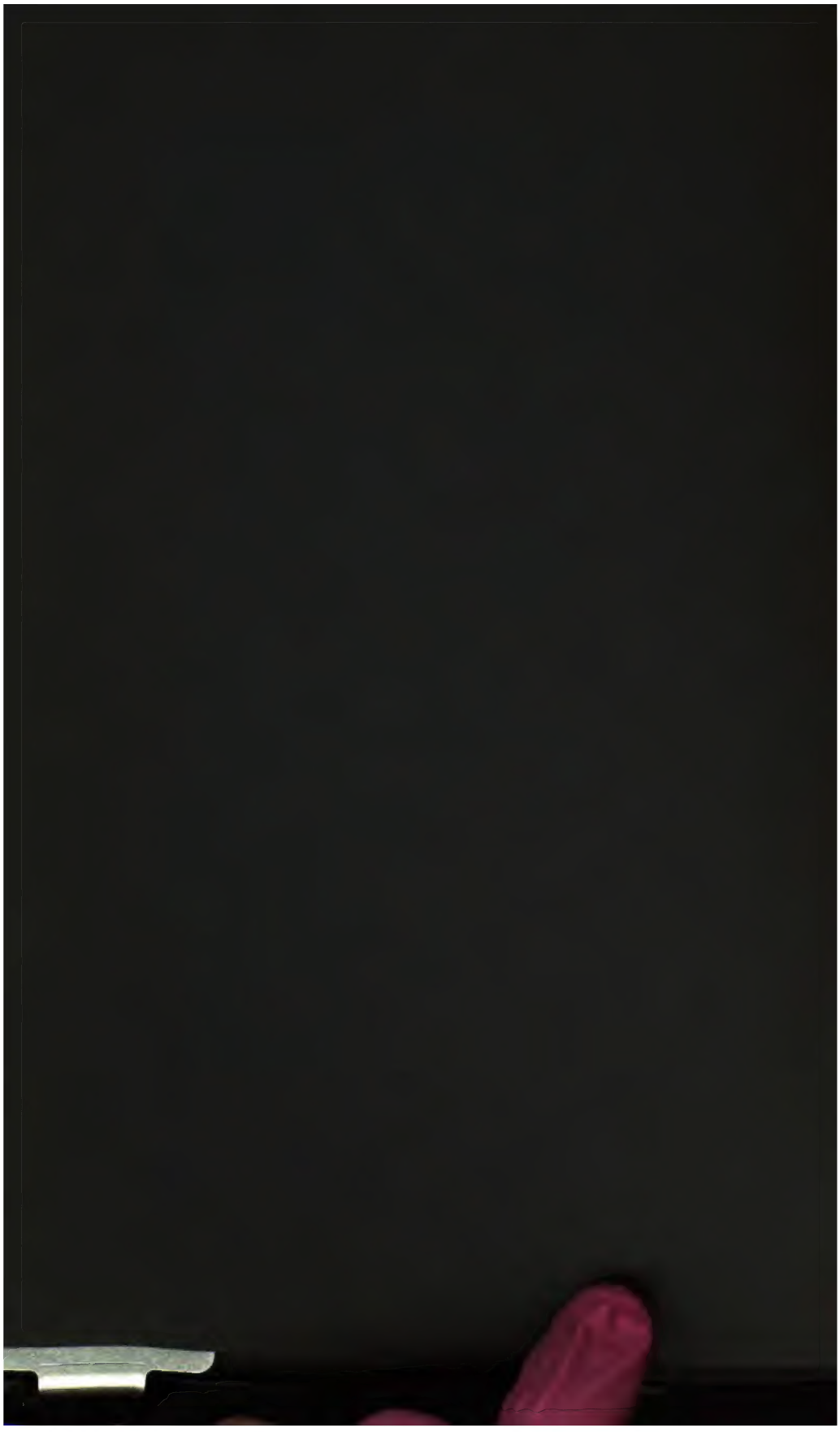
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,589,126


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR



complet 1 ST

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1903. T. XCVIII. 1.

RENNES, IMPRIMERIE FR. SIMON, SUCCr DE A. LE ROY

IMPRIMEUR BREVETÉ

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME CINQUANTE-HUITIÈME

(QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS (7E)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

1903

compl. sets
incl
7-14-37
33236

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS ROMANESQUES. — 1. *Le Roman d'une enfant trouvée*, par FÉLIX CHAPISEAU. Paris, Dujarric, 1903, in-16 de 246 p., 3 fr. 50. — 2. *Passion ou Devoir ?...* par BERNARD STELLER. Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, in-16 de 268 p., 3 fr. 50. — 3. *Pour être heureux...*, par ARISTE EXCOFFON. Paris, Dujarric, 1903, in-16 de 306 p., 3 fr. 50. — 4. *Amour et science*, par HENRI DENIS. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-16 de 296 p., 3 fr. 50. — 5. *Aveugle Destin*, par Mrs Alexander ; trad. de l'anglais par ROBERT DE CERIZY. Paris, Hachette, 1903, in-18 de 298 p., 1 fr. — 6. *Le Nègre*, par RAOUL GINASTE. Paris, Dujarric, 1902, in-16 de 434 p. 3 fr. 50. — 7. *Victimes de Paris*, par ERNEST DAUDET. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-18 de 347 p., 3 fr. 50.

ROMANS PSYCHOLOGIQUES. — 8. *Marquée*, par HENRY MAISONNEUVE. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-18 de 316 p., 3 fr. 50. — 9. *Idylles brisées*, par ÉLISE ORZESZKO ; trad. du polonais par V. DE ZABIELLO. Paris, Dujarric, 1903, in-16 de 336 p., 3 fr. 50. — 10. *La Race*, par FERNAND DACRE. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-18 de 374 p., 3 fr. 50. — 11. *Oh ! les hommes...!* par JULES PRAVIEUX. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-18 de 351 p., 3 fr. 50.

ROMANS HISTORIQUES. — 12. *Sappho de Lesbos*, par MAURICE MOREL. Paris, Perrin, 1903, in-12 de IX-287 p., 3 fr. 50. — 13. *Huguette de Chaumelis, récit bourguignon*, par EUGÈNE FYOT. Dijon, impr. Jobard, 1903, in-18 de 372 p., 3 fr. 50. — 14. *Monsieur le Cardinal*, par JACQUES RUDE. Paris, F.-R. de Rudeval, 1902, in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Malheur d'être Reine*, par GEORGES BROUSSEAU. Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, in-18 de 382 p., 3 fr. 50.

ROMANS DE MOEURS. — 16. *Tonkinades*, par JEAN STAR. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 374 p., 3 fr. 50. — 17. *Les Chapons*, par GYP. Paris, Juven, 1903, in-18 de 321 p., 3 fr. 50. — 18. *Le Tout-Pourri*, par OLIVIER SEYLOR (DIRAISON). Paris, chez l'auteur, 16, avenue de la Bourdonnais, 1903, in-18 de 322 p., 3 fr. 50. — 19. *Les Deux Familles*, par PAUL POUROT. Paris, Dujarric, 1902, in-18, 316 p., 3 fr. 50. — 20. *Avocate*, par GUSTAVE HUE. Paris, Fontemoing, s. d., in-18 de 261 p., 3 fr. 50. — 21. *Anielka*, par BOLESLAS PRUS ; trad. du polonais par B. NOIRET. Paris, Perrin, 1903, in-18 de 286 p., 3 fr. 50. — 22 à 27. *Œuvres complètes* de TOLSTOÏ ; trad. de J. W. BIENSTOCK. Tome I, II, III, IV, V, VI. Paris, Stock, 1903, 6 vol. in-18 de XXV-355, 407, 445, 405, 345 et 314 p., 2 fr. 50.

ROMANS FANTAISISTES. — 28. *Le Paradis des hommes, roman des temps prochains*, par MARC ANDIOL. Paris, Perrin, 1903, in-16 de 309 p., 3 fr. 50. — 29. *Quo Vadimus*, par R.-F. GÉRIS. Paris, Beauchesne, 1903, in-18 de 306 p., 3 fr. 50. — 30. *Histoire comique*, par ANATOLE FRANCE. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 324 p., 3 fr. 50.

ROMANS ROMANESQUES. — 1. — *L'Enfant trouvée*, fille de père et de mère coupables, avait été exposée sur le bord d'un ruisseau, tel Œdipe ! Un berger passa qui la recueillit et l'éleva jusqu'à douze ans. A douze ans, ce fut la sœur de son père qui la prit chez elle, et la fit son héritière,

Sans savoir de quel sang l'orpheline était née.

Dans l'intervalle, son père et sa mère s'étaient mariés en justes noces, apportant en mariage, chacun de son côté, un garçon né d'un premier mariage. Ces garçons venaient souvent chez leur tante, et ils

regardaient surtout leur demi-sœur, qui devenait chaque jour plus agréable à voir. Et chacun d'eux disait à l'autre :

Elle est charmante ! Elle est charmante ! Elle est charmante !

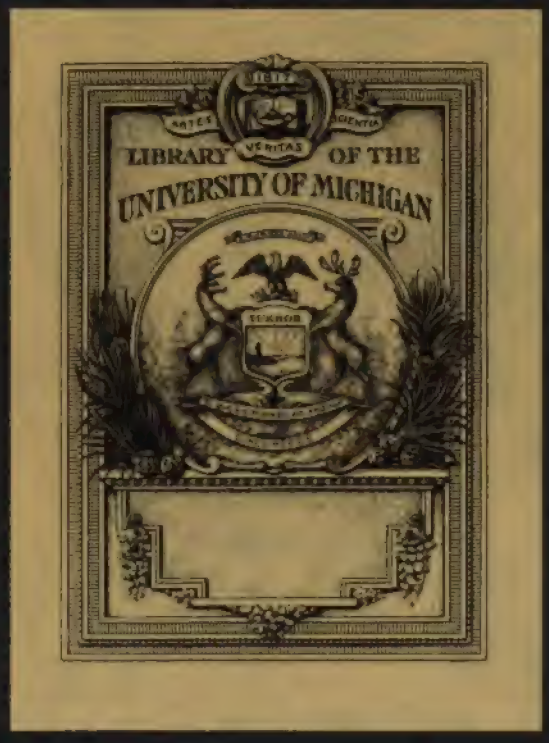
Et ils devenaient tous deux éperdument épris, et donc jaloux l'un de l'autre, si bien que l'un des deux tua l'autre, tel Caïn ! Le remords s'empara du fratricide et pour expier son crime, Caïn s'engagea dans l'artillerie. Entre temps le père mourut, après avoir révélé son secret à sa fille. Et puis la guerre de 1870 éclata, et l'enfant trouvée devint infirmière, et un jour elle trouva Caïn, blessé à mort. Elle le soigna, le fit confesser, lui pardonna, lui ferma les yeux ; et puis elle rentra chez elle, et s'y occupa de bonnes œuvres, en pensant peut-être à Abel ! Et puis ? C'est fini !

2. — *Passion ou Devoir* ? est très bien imprimé ; la couverture en papier glacé est aussi très bien ; et l'histoire d'Hélène est très bien, pareillement. Elle avait pour mari un collectionneur de médailles et de tableaux, et elle était traitée par lui comme un objet de collection, « sans plus, » comme disent les écrivains du « Mercure. » Un jeune peintre survint qui manifesta l'intention de la traiter autrement. Il avait été d'ailleurs, comme vous pensez, appelé par le mari pour faire le portrait d'Hélène, et il s'était épris de son modèle, en homme et non seulement en artiste. Le modèle commençait à sentir un peu d'émotion ; une tempête éclata bientôt dans son cœur ; la passion et le devoir s'y heurtèrent en chocs épouvantables ! Pauvre Hélène ! que vas-tu devenir ? Rassurez-vous ! une inspiration du ciel la précipite aux pieds de son époux : « Sauve-moi, Raoul ! Sauve-moi ! — Et de quoi ? — Du peintre ! — Et pourquoi ? — Il m'aime ! — Et toi ? — J'ai peur de l'aimer ! — O ciel, inspire-moi ! » Ce que le ciel inspira au mari, vous le devinez. « Sauvé mon Dieu ! » pouvait-il dire quelque temps après. — Moralité : un mari averti en vaut deux.

3. — *Pour être heureux*..., qu'est-ce qu'il faut ? Être riche, disent les boursiers ; être pauvre, disent les capucins ; être honnête, disent les braves gens. Et M. Excoffon ajoute que si l'on est honnête, on sera riche. — En voici la preuve, claire comme le jour. Alice était la fille d'un agent de change ruiné. Son père parti pour l'Amérique, elle épouse un coulissier qui « l'aimait sans dot », car elle était belle et bonne. Le coulissier était habile, habile jusqu'à l'indélicatesse : il gagnait beaucoup d'argent, en ruinant ses clients. Alice fut informée de quelques-unes de ses spéculations malhonnêtes ; elle s'indigna, se fâcha, exigea la restitution de ces gains illicites, sous peine de séparation. L'homme de proie ne comprenant pas, elle mit sa menace à exécution ; elle le quitta. Il vint la relancer chez l'oncle où elle s'était réfugiée, car il était un bon mari, ce loup-cervier ; elle résista ;

il s'obstina; elle ne se rendit pas. Ce fut lui qui capitula. « Ton amour plutôt que mon argent ! » Et il promit tout ce qu'exigeait la chère fugitive. Mais alors, oh ! alors ! admirez ces coups imprévus de la Providence, et comme la vertu est toujours récompensée. Au moment où le coulissier sacrifiait — en principe — sa fortune, son beau-père d'Amérique mourait, et mourait millionnaire, après avoir payé toutes ses dettes. « Voici mon amour, put dire Alice, et par-dessus le marché, mon argent, à la place de ton argent. Un million, c'est assez pour être heureux, quand on est raisonnable et, en outre, honnête ! » — Parfaitement !

4. — *Amour et science* serait un roman à thèse, si la thèse était bien posée et bien démontrée; les intentions du moins y sont bien indiquées, et elles sont honnêtes. Il s'agissait de prouver, non pas comme vous le pourriez croire, que l'amour de la science est incompatible avec la science de l'amour, mais bien que les esprits imbus de la morale dite scientifique, de la morale fondée sur l'évolutionnisme et la « lutte pour la vie » sont incapables d'aimer. Tel était Félicien Desloges, agrégé ès lettres et professeur de rhétorique à Blois. Il avait décidé qu'il subordonnerait ses sentiments à ses intérêts, qu'il serait un *struggle for lifer*, et qu'il bousculerait, pour se frayer passage jusqu'à la fortune, voisins et voisines, amis et amies. Et il bouscule. Il allait épouser Louise, une femme charmante, bonne, intelligente; mais il rencontra Marcelle, riche et puissante. Il bouscula Louise pour prendre Marcelle. Comment réussit-il à séduire la riche héritière? Je ne l'expliquerai pas; sachez seulement que les agrégés sont irrésistibles, en ce moment: ils ont succédé aux militaires et aux ingénieurs dans les romans écrits ou même vécus ; ils ont presque autant de succès que les explorateurs. Mais s'il avait su prendre, Félicien ne sut pas garder. Marcelle le trompa et le quitta ! A bousculeur, bousculeur et demi ! Et ce fut sa première punition. Mais attendez ! il va en arriver une autre. Il avait voulu être riche, et il l'était, son beau-père étant mort et lui ayant laissé une usine que Marcelle n'avait pas pu emporter avec elle. Eh bien ! cette usine, elle va être cause de sa mort. Il y faisait une tournée d'inspection, une nuit; le veilleur le prend pour un malfaiteur et tire sur lui ! O Providence ! Voilà de tes coups ! Mais attendez encore ! Voici mieux, voici plus fort ! Quelle est cette religieuse penchée sur le chevet du moribond, cette femme qui le soigne, le veille, le console, le réconcilie avec Dieu? Ah ! mes frères, c'est Louise, Louise l'abandonnée, qui est entrée en religion, et qui vient donner à son ancien fiancé une autre preuve, la dernière, de la supériorité de l'amour sur la science ! O Providence ! Voilà encore de tes coups, un coup de ta miséricorde après le coup de ta justice ! Entre nous, la Providence fut bien bonne pour ce cuistre de collège, — dont le cas


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TURRIS

complet 157

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1903. T. XCVIII. 1.

regardaient surtout leur demi-sœur, qui devenait chaque jour plus agréable à voir. Et chacun d'eux disait à l'autre :

Elle est charmante ! Elle est charmante ! Elle est charmante !

Et ils devenaient tous deux éperdument épris, et donc jaloux l'un de l'autre, si bien que l'un des deux tua l'autre, tel Caïn ! Le remords s'empara du fratricide et pour expier son crime, Caïn s'engagea dans l'artillerie. Entre temps le père mourut, après avoir révélé son secret à sa fille. Et puis la guerre de 1870 éclata, et l'enfant trouvée devint infirmière, et un jour elle trouva Caïn, blessé à mort. Elle le soigna, le fit confesser, lui pardonna, lui ferma les yeux ; et puis elle rentra chez elle, et s'y occupa de bonnes œuvres, en pensant peut-être à Abel ! Et puis ? C'est fini !

2. — *Passion ou Devoir ?* est très bien imprimé ; la couverture en papier glacé est aussi très bien ; et l'histoire d'Hélène est très bien, pareillement. Elle avait pour mari un collectionneur de médailles et de tableaux, et elle était traitée par lui comme un objet de collection, « sans plus, » comme disent les écrivains du « Mercure. » Un jeune peintre survint qui manifesta l'intention de la traiter autrement. Il avait été d'ailleurs, comme vous pensez, appelé par le mari pour faire le portrait d'Hélène, et il s'était épris de son modèle, en homme et non seulement en artiste. Le modèle commençait à sentir un peu d'émotion ; une tempête éclata bientôt dans son cœur ; la passion et le devoir s'y heurtèrent en chocs épouvantables ! Pauvre Hélène ! que vas-tu devenir ? Rassurez-vous ! une inspiration du ciel la précipite aux pieds de son époux : « Sauve-moi, Raoul ! Sauve-moi ! — Et de quoi ? — Du peintre ! — Et pourquoi ? — Il m'aime ! — Et toi ? — J'ai peur de l'aimer ! — O ciel, inspire-moi ! » Ce que le ciel inspira au mari, vous le devinez. « Sauvé mon Dieu ! » pouvait-il dire quelque temps après. — Moralité : un mari averti en vaut deux.

3. — *Pour être heureux...*, qu'est-ce qu'il faut ? Être riche, disent les boursiers ; être pauvre, disent les capucins ; être honnête, disent les braves gens. Et M. Excoffon ajoute que si l'on est honnête, on sera riche. — En voici la preuve, claire comme le jour. Alice était la fille d'un agent de change ruiné. Son père parti pour l'Amérique, elle épouse un coulissier qui « l'aimait sans dot », car elle était belle et bonne. Le coulissier était habile, habile jusqu'à l'indélicatesse : il gagnait beaucoup d'argent, en ruinant ses clients. Alice fut informée de quelques-unes de ses spéculations malhonnêtes ; elle s'indigna, se fâcha, exigea la restitution de ces gains illicites, sous peine de séparation. L'homme de proie ne comprenant pas, elle mit sa menace à exécution ; elle le quitta. Il vint la relancer chez l'oncle où elle s'était réfugiée, car il était un bon mari, ce loup-cervier ; elle résista ;

il s'obstina; elle ne se rendit pas. Ce fut lui qui capitula. « Ton amour plutôt que mon argent ! » Et il promit tout ce qu'exigeait la chère fugitive. Mais alors, oh ! alors ! admirez ces coups imprévus de la Providence, et comme la vertu est toujours récompensée. Au moment où le coulissier sacrifiait — en principe — sa fortune, son beau-père d'Amérique mourait, et mourait millionnaire, après avoir payé toutes ses dettes. « Voici mon amour, put dire Alice, et par-dessus le marché, mon argent, à la place de ton argent. Un million, c'est assez pour être heureux, quand on est raisonnable et, en outre, honnête ! » — Parfaitement !

4. — *Amour et science* serait un roman à thèse, si la thèse était bien posée et bien démontrée; les intentions du moins y sont bien indiquées, et elles sont honnêtes. Il s'agissait de prouver, non pas comme vous le pourriez croire, que l'amour de la science est incompatible avec la science de l'amour, mais bien que les esprits imbus de la morale dite scientifique, de la morale fondée sur l'évolutionnisme et la « lutte pour la vie » sont incapables d'aimer. Tel était Félicien Desloges, agrégé ès lettres et professeur de rhétorique à Blois. Il avait décidé qu'il subordonnerait ses sentiments à ses intérêts, qu'il serait un *struggle for life*, et qu'il bousculerait, pour se frayer passage jusqu'à la fortune, voisins et voisines, amis et amies. Et il bouscule. Il allait épouser Louise, une femme charmante, bonne, intelligente; mais il rencontra Marcelle, riche et puissante. Il bouscula Louise pour prendre Marcelle. Comment réussit-il à séduire la riche héritière? Je ne l'expliquerai pas; sachez seulement que les agrégés sont irrésistibles, en ce moment: ils ont succédé aux militaires et aux ingénieurs dans les romans écrits ou même vécus; ils ont presque autant de succès que les explorateurs. Mais s'il avait su prendre, Félicien ne sut pas garder. Marcelle le trompa et le quitta ! A bousculeur, bousculeur et demi ! Et ce fut sa première punition. Mais attendez ! il va en arriver une autre. Il avait voulu être riche, et il l'était, son beau-père étant mort et lui ayant laissé une usine que Marcelle n'avait pas pu emporter avec elle. Eh bien ! cette usine, elle va être cause de sa mort. Il y faisait une tournée d'inspection, une nuit; le veilleur le prend pour un malfaiteur et tire sur lui ! O Providence ! Voilà de tes coups ! Mais attendez encore ! Voici mieux, voici plus fort ! Quelle est cette religieuse penchée sur le chevet du moribond, cette femme qui le soigne, le veille, le console, le réconcilie avec Dieu? Ah ! mes frères, c'est Louise, Louise l'abandonnée, qui est entrée en religion, et qui vient donner à son ancien fiancé une autre preuve, la dernière, de la supériorité de l'amour sur la science ! O Providence ! Voilà encore de tes coups, un coup de ta miséricorde après le coup de ta justice ! Entre nous, la Providence fut bien bonne pour ce cuistre de collège, — dont le cas

est sans doute un triste cas, un sot cas, un vilain cas; fi! le vilain! — mais ne prouve rien de rien contre rien ni contre personne, ni contre la science, ni contre les savants, pas même contre les pions ambitieux, frottés de Darwin!

5. — Qu'est-ce qui a tué Mabel, la femme du colonel Eslander, qu'on a trouvée un matin égorgée dans son lit? Quel fut le malfaiteur, abominable instrument de l'*Aveugle Destin!* Est-ce l'un des matelots qu'on a vu rôder autour de son cottage, la veille du crime? Serait-ce par hasard lord Egerton, un gentleman bizarre, qui l'a poursuivie de ses assiduités, et a même exercé sur elle sa puissance de magnétiseur? Serait-ce par hasard son tuteur, Standish, qui lui inspirait une affection assez vive et assez tendre pour rendre jaloux le colonel? On cherche; un des plus habiles détectives de Londres est autorisé par le colonel, par Standish, par Egerton à se mettre en chasse, muni des subsides les plus abondants. Le fin limier lève plusieurs pistes; il remarque que la sœur de Mabel, Dorothée, fait des efforts pour se taire; il interprète ce silence, dans lequel il devine des soupçons contre Egerton; il entoure le gentleman de la surveillance la plus active; il constate chez lui une tristesse suspecte, des désespoirs révélateurs, et il finit par découvrir que le meurtrier .....c'est le colonel! le colonel affolé par la jalousie, se préparant à punir Standish après Mabel, et découvrant que Standish est le plus délicat des hommes, que Mabel fut la plus pure des femmes, qu'Egerton fut un amoureux éconduit, et que lui-même a été un misérable fou, indigne de vivre, et se noyant après avoir demandé pardon à Dieu et aux hommes! — Du Gaboriau anglicanisé, c'est-à-dire obscurci et retardé par des maladresses de compositeur, mais égayé par des épisodes honnêtes et savoureux, comme le sont souvent les compositions que cuisinent, de la même main alerte qui vient de préparer le thé si compliqué du déjeuner matinal, les romanciers d'Outre-Manche.

6. — L'auteur du *Nègre* obtint et mérita pour son premier « volume de prose » les éloges de M. Pelletan; la donnée en était originale et le développement incongru. Ce second « volume de prose » obtiendra-t-il le même patronage? J'en doute. Le thème initial semblait encore promettre une étude originale,— une « étude anthropologique » même, comme dit l'auteur, — c'est, à savoir, celle d'une variété spéciale de l'humanité, transplantée hors de son milieu; un nègre à Paris, son état d'âme et de corps, sa psychologie et sa physiologie! Ce n'était peut-être pas d'un intérêt palpitant ni d'une actualité brûlante; Mais ce n'était pas — ou ce n'était plus — aussi banal que la « psychologie » et la « physiologie » d'un Parisien, et ce pouvait être « propre, quoique pas blanc. » Or, cette « étude anthropologique » pourrait convenir à un Français de Paris ou de Brives-la-Gaillarde; la seule chose qui y soit

nègre, c'est le style ; — et encore le « parler nègre » a parfois un pittoresque et une brièveté qui manquent à celui-ci. Elle est donc banale, banale comme la rue, comme le trottoir. Elle est, en outre, dans le détail des faits, d'une nature telle que le vocabulaire permis entre honnêtes gens ne me permet ni de les raconter ni de les caractériser.

7. — Si c'est la nouveauté qui manque aux *Victimes de Paris*, il n'y a pas à leur en faire un reproche. Il est des vérités qu'il faut constamment répéter quoique tout le monde les connaisse, et qui sont toujours actuelles quoique très anciennes. « Restez chez vous ! » « Pour vivre heureux, vivons cachés ! » « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ! » etc., etc. Ces aphorismes incontestables et que ne contestent pas ceux-là même qui les oublient, constituent le fond solide et la partie très sûre de cette histoire de Ninette, la fille d'un batelier du lac d'Annecy. « Pauvre petit, pars pour la France ! » disait la mère du petit Savoyard. « Chère petite, partons pour la France ! » disent, sur un ton plus gai, les parents de la petite Savoyarde. Et ils partent tous pour Paris ; ils vont conduire Ninette au Conservatoire ! Elle a une si jolie voix ! Et l'organiste de la cathédrale leur a assuré avec tant de conviction qu' « elle a cent mille francs de rente dans le gosier ! » Ils partent donc, abandonnant leur petit métier qui cependant les faisait vivre, leur petite maison, où ils avaient connu toutes les joies du cœur, et un petit ami de Ninette, qui les aimait bien tous et qui pleura très fort. Grâce à la protection de leur député, ils obtiennent toutes les faveurs qu'ils avaient espérées : une bourse pour Ninette, une place de garçon de bureau dans un ministère pour le père. Mais ces faveurs n'empêchaient pas la gêne de se faire sentir dans le ménage : le bifteack coûte cher à Paris ! Que faire pour en donner quelques bonnes tranches de plus à l'élève du Conservatoire, qui pâlit, maigrit, s'étiole ? « C'est bien simple ! leur dit un banquier de leurs amis, — c'est-à-dire un banquier qui voulait devenir l'ami de la gentille Ninette ; — confiez moi vos économies ! » Ils les lui confièrent, mais hélas ! ils ne les revirent plus. Et alors, ce ne fut plus la gêne, ce fut la misère noire, ce fut la maladie qui s'abattit sur le père, sur la mère, sur les enfants ! C'est la mort, qui emporte la petite sœur de Ninette ! C'est quelque chose de pire que la mort qui menace d'entrer dans la pauvre famille, c'est à savoir le déshonneur ! l'abus de confiance, presque un vol, commis par le père aux abois ! la luxure, sous les espèces du vieux banquier et même des professeurs du Conservatoire (des professeurs ! « Nourrice, qui l'eût cru ? ») rôdant autour de Ninette et cherchant à la dévorer. Pauvre petite Ninette !

Que vas-tu devenir et qui peut te sauver ?

— (Trémolo à l'orchestre ; sanglots des violons ; tout à coup, air de hautbois, éclatant dans le lointain, telle une trille de l'oiseau de l'au-

rore annonçant que le jour va renaître et le bonheur revenir.) Le sauveur, le voici ! Cest le petit ami savoyard qui revient d'Annecy, avec un sac plein d'écus, paie les dettes de la famille, la rapatrie en Savoie, l'installe dans la maison qu'on avait dû vendre mais qu'il a rachetée, et s'y installe lui-même, avec Ninette, devenue sa femme, heureuse d'avoir été arrachée à ses rêves d'ambition et de se retrouver dans son milieu natal, loin du Conservatoire et des banquiers de Paris, sur les bords familiers du lac bleu.

Heureux qui, sur ces bords peut longtemps s'arrêter !
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter !

ROMANS PSYCHOLOGIQUES. — 8. — *Marquée* est une promesse qui n'est pas tenue. Ce livre s'annonce comme une étude d'âme ; ce n'est qu'une anecdote amplifiée, se développant et se dénouant en dehors des lois de la psychologie. La Mère Saint-Colomban était religieuse ; elle quitte l'habit, sans scandale d'ailleurs et très régulièrement, pour épouser un honnête homme qui l'aime et qu'elle aime. — Se montrera-t-elle dépaysée dans cette nouvelle situation ? Y apportera-t-elle une âme mal préparée, déformée par ses habitudes antérieures ? La « marque » et le pli professionnel y seront-ils visibles ou invisibles ? Telle était la question. Elle reste sans réponse, attendu que la sœur Saint-Colomban meurt entre sa sortie du couvent et le mariage.

9. — Les quatre nouvelles de ce volume : *Idylles brisées* sont exquises de simplicité et d'honnêteté ; c'est comme un bouquet de fleurs des champs, aux parfums salubres et naïfs. La première : *Le Chant interrompu* est l'histoire d'une jeune fille qui se laisse prendre le cœur par un passant aimable et distingué ; quand elle apprend que ce passant est prince, elle s'arrache, d'un mouvement résolu, à l'ivresse commençante, et elle s'enfuit. Et le prince ne la poursuit pas ; il respecte cette innocence et ce courage ; cet autre Faust n'a pas voulu perdre cette autre Marguerite. Le thème de cette histoire n'est pas neuf, il est même banal ; ce qui est neuf, et frais, et prenant, malgré la résistance qu'on oppose pendant les premières pages, c'est le talent ingénu de l'auteur. Vous le retrouverez, ce talent, dans *Une Lueur au milieu des ruines*, qui nous montre comment l'exercice de la charité peut sauver de la tentation une femme qui s'ennuie, et dans *la Touffe de lilas*, dans *Une Soirée d'hiver*, que je ne veux pas analyser, puisque vous les lirez.

10. — *La Race* est une œuvre pavée de bonnes intentions ; les pavés sont lourds ! N'importe ! les intentions sont bonnes (*bis*). Il s'agit de montrer qu'il n'y a rien de meilleur au monde pour un Français que d'être Français et de servir la France. Seulement il faut être un Français de *race*, et non un Français d'occasion et d'aventure, un Français croisé de Juif ou d'Allemand. Un Français bien Français reste toujours Français, ou il le redevient s'il a eu le malheur de cesser de

l'être (car pour être Français, on n'en est pas moins homme, et donc, pas moins sujet à faillir). Pierre Delbard, par exemple, avait failli, et même deux fois : 1° il avait séduit une jeune fille et l'avait rendue mère ; 2° il avait déserté. Il est vrai que cette seconde faute avait pour cause le désir de réparer la première, et la nécessité de subvenir aux besoins de la mère et de l'enfant. Déserteur, réfugié en Suisse, Pierre y devient professeur, et s'y fait « une position magnifique », comme disent les bourgeois de France ; il gagne beaucoup d'argent et beaucoup de considération. Il pourrait être heureux, il ne l'est pas. Pourquoi ? Ah ! c'est parce qu'il est Français, et qu'un Français exilé de France, brouillé avec la France, déserteur de la France, ne peut pas accepter d'être heureux. Aussi, n'y tenant plus, il se décide « après avoir assuré le sort de sa compagne » à rentrer en France et à aller se dénoncer à l'autorité militaire. Il est coffré, mais il commence à se sentir soulagé. Il passe en conseil de guerre, et il n'est condamné qu'à une peine disciplinaire. Alors il se réconcilie avec lui-même, et il goûte un bonheur parfait, « car il est, Messieurs, ainsi que l'avait dit clairement Me Charles, son avocat, de la race des vrais Français et des vrais soldats ! » Et ceux-là ne seraient pas de la *race*, qui refuseraient de le comprendre et de l'admirer ! — Je ne refuse donc pas, Dieu m'en garde ! Je m'efforce, je m'escrime, je m' « esquiche », comme on dit en Provence ; je n'ai pas à vous dire si j'y réussis, puisqu'il suffit de s'y efforcer pour échapper à l'excommunication !

11. — *Oh...! les hommes !* Tout ce que résume de désillusions, de sévérités et de mépris cette exclamation d'une vieille fille, qui n'a pas trouvé ou qui n'a pas consenti à se marier, vous le devinez ; mais vous ne devineriez pas, à moins de lire son « Journal », tout ce qui se cache de bonté active et ingénieuse sous cette exécution sommaire d'une moitié du genre humain. Lisez ce « Journal » ; il est amusant et vous n'y trouverez pas de fausses nouvelles ; à peine quelques médisances, mais si bénignes ! telles qu'on peut s'en permettre entre braves gens qui s'estiment et se taquinent. Il n'y a que de braves gens dans ces Mémoires, y compris un théoricien du féminisme et sa jeune pupille qu'il avait imbue de ses idées et qui faillit en pâtir, après en avoir fait pâtir son mari. Heureusement la vieille fille veillait sur ce mari, qui était le fils de son frère. Elle avait désapprouvé ce mariage ; elle avait prédit qu'il serait malheureux ; et son frère lui avait répondu : Oh ! les femmes ! Sa prédiction réalisée, elle n'en triompha pas trop cruellement ; elle s'appliqua au contraire à guérir les maux qu'elle avait prévus ; elle fut aussi habile infirmière qu'elle avait été clairvoyante prophétesse ; elle purgea la féministe de son féminisme et en fit une femme charmante. Et pendant qu'elle réparait ainsi un ménage qui s'était formé sans elle et malgré elle, elle en préparait un autre, tout

à fait conforme à ses vues personnelles sur les hommes et les femmes, celui de sa vraie nièce, dont le bonheur fut en effet et sans retard absolument parfait. Oh ! les vieilles filles ! Quelles bienfaisantes fées elles savent être — souvent — pour les neveux et nièces ! Et comme elles sont remerciées et aimées par ces neveux, même quand elles sont un peu raillées. Oh ! les vieilles tantes ! qui dira les délicatesses, et les tendresses et les habiletés de leur virginale maternité ! — Et oh ! l'aimable esprit que celui de M. Jules Pravieux !

ROMANS HISTORIQUES. — 12. — *Sappho de Lesbos*, quel titre ! hein ? — *Sappho !* et *de Lesbos*, pour qu'on ne la confonde pas avec une autre, pour que nul n'en ignore, pour qu'aucun bachelier, aucune bachelière n'échappe à l'appât,

« Pour mieux appâteler le sexe féminin, »

comme on chantait dans l'ancienne Université, et le masculin de même. Il est vrai que, pour le rassurer sans doute, le titre est suivi d'une préface, d'une Préface de M. Charles Navarre (?) où l'on nous assure d'une part que Sappho de Lesbos nous « a laissé de purs modèles » — de quoi ? — de purs modèles « d'amitié délicate » — et d'autre part qu'il « convenait qu'on parlât d'elle avec respect et amour, comme l'a fait mon ami Morel. » — Qui est Morel et qui est Navarre ? Je n'en sais rien, sinon que Morel est l'ami de Navarre, et Navarre le préfacier de Morel, et que Navarre et Morel écrivent presque aussi bien l'un que l'autre. — Ce que nous dit de Sappho M. Navarre, vous me dispensez de le discuter, n'est-ce pas ? mais ce qu'il dit de M. Morel, « je le corrobore » ; c'est « avec respect », parfaitement, que M. Morel a « parlé » de Sappho, avec tant de respect même que les pauvres petits collégiens et les petites collégiennes, *appâtelés* par le titre, en resteront tout penauds. Vous êtes volés, mes amis ! « Pas çà ! pas çà » d'incongruité ! En revanche des phrases appliquées, longues et visqueuses, de la poésie de vers latins, du pittoresque d'école, et, comme matière ou prétexte, un mélodrame de l'Ambigu. La conspiration contre le tyran de Mitylène a été découverte ; l'un des chefs, Menon, a été arrêté et mis en croix ; or ce chef était le fiancé de Cleis, une des « pures amitiés » de Sappho ; c'est donc Sappho qui, par jalousie, a dénoncé Menon ? Mais non ! (pardon, « je ne l'ai pas fait exprès ! »), ce n'est pas Sappho ! et la preuve, c'est que Sappho va poignarder le tyran et délivrer Menon. — Elle fait même quelque chose de plus pénible pour elle : elle consent au mariage de Cleis et de Menon, et elle y assiste. Seulement, la cérémonie à peine terminée, Cleis tombe morte, foudroyée par un poison terrible. — Qui a versé le poison ? Est-ce Sappho ? Menon le croit et le dit ; mais non, Menon se trompe ; ce n'est pas Sappho, c'est une autre « pure amie » éprise de Menon. — Sappho désespérée essaie de se jeter

à la mer. Y tombe-t-elle ? « Elle restait ainsi au-dessus du gouffre, incertaine, penchée... » C'est le mot de la fin. Il peut servir à caractériser la pensée de l'auteur sur la partie sérieuse de son sujet, à savoir sur tous les problèmes historiques qui s'y trouvent soulevés : elle *reste incertaine, penchée au-dessus du gouffre*. Son érudition est prudente, comme celle d'un bon candidat à la licence ès lettres ; elle évite de se prononcer. Sappho s'est-elle tuée ? Ses amitiés étaient-elles « pures ? » « Ce sera ce que Votre Majesté voudra ! » semble dire, M. Morel, à ses lecteurs et à ses juges ; pour lui il a tenu à montrer qu'il « est au courant » et qu'il a étudié la question ; mais il a pris ses précautions pour ne la résoudre clairement ni dans un sens ni dans l'autre ; à peine s'il incline, s'il *penche* du côté de la légende populaire. — Très bien ! Monsieur ! Une boule blanche au candidat qui « sait les auteurs », — une boule noire au romancier, dont l'œuvre « reste incertaine » — mais ne restera pas « penchée au-dessus du gouffre » où tombent les œuvres mortes : elle y est déjà !

13. — *Huguette de Chaumelis* est, elle aussi, précédée d'une Préface, mais qui est intéressante, pleine de choses et de renseignements précis. « Mon père, dit un jour, entrant tout tremblant dans le cabinet paternel, le fils d'un haut parlementaire dijonnais, serait-il vrai que vous me voulez marier avec telle personne ? — Mon fils, répondit le père étonné, mêlez-vous de vos affaires ! » Ce « joli » document, qui suffirait à lui seul à illustrer cette Préface, en dit plus long que les plus longues phrases sur l'idée qu'on se faisait au XVII^e^ siècle de la puissance paternelle. Le roman qui suit la préface, est un exemple à moitié historique des abus et des excès auxquels cette idée pouvait donner lieu, même — quand c'était par délégation que la puissance paternelle était exercée. — Huguette avait un tuteur qui ne permettait pas aux jeunes filles de se mêler de leur mariage. — Or, elle s'en était déjà mêlée, et avec bonheur, car elle s'était choisi pour fiancé un jeune homme parfait. Mais le tuteur, lui, en avait destiné un autre, moins parfait puisqu'il était capable de toutes les violences pour se faire agréer. Il le fit bien voir, lorsque la jeune fille ayant fui la maison paternelle pour lui échapper il prit part à une expédition à main armée que le tuteur organisa pour retrouver la fugitive et l'expulser de son asile. — Oh ! l'aimable prétendant ! Et quel terrible tuteur ! Celui-ci ne se contenta pas en effet de tenir Huguette sous clef, dans un couvent, dont l'abbesse était sa parente ; parce que l'asile choisi par Huguette, après sa fuite, appartenait au « bon jeune homme », il intenta à ce dernier un procès au criminel, pour cause de rapt. Et comme la loi n'était pas plus tendre pour les *ravisseurs*, que l'âme des tuteurs pour les pupilles rebelles, on ne sait pas ce qui serait arrivé des deux malheureux jeunes gens, si d'abord le bon jeune homme ne s'était pas trouvé être « un homme »

capable de se défendre, et si enfin le Roi lui-même ne fût intervenu pour dénouer cette tragédie domestique comme il dénoua la tragi-comédie de Tartuffe. Comment se défendit le jeune homme et comment il mérita l'intervention de Louis XIV, c'est ce que ne manqueront pas de demander au livre même de M. Fyot les amateurs de ces récits « qui s'encadrent, comme dit M. Chabeuf, dans un décor historique, où se meut tout un monde de personnages ayant réellement vécu. » Il paraît en effet que la plupart des héros de ce drame ne sont pas imaginaires, et que le tuteur notamment a réellement existé et que même « il eut l'esprit de ne pas mourir » de son échec; il survécut 25 ans à la délivrance et au mariage de Huguette.

14. — La scène principale de *Monsieur le Cardinal* c'est un duel que Richelieu accepte, dans sa propre chambre, contre un jeune gentilhomme venu à Paris pour le tuer ; — l'arme choisie, une vieille rapière pendue au mur ; un seul témoin, mais de qualité, le Roi lui-même. Le cardinal était vieux et il avait perdu l'habitude de l'escrime ; la rapière était lourde, très lourde pour la main qui venait peut-être d'écrire des vers ou de signer un traité ; l'adversaire était un professionnel de l'épée, robuste, ardent. Pour qui des deux pariez-vous ? Pour le cardinal ? Vous avez deviné, car vous êtes malin, — je veux dire malins au pluriel. — Vainqueur, le cardinal le fut avec excès : il fit sauter l'épée de l'adversaire, il l'humilia, il le pardonna, il le pensionna, il le maria ! Évidemment il abusa ! — Moralité : ne vous battez jamais en duel que contre les hommes de l'Église ; c'est le jeu de qui perd gagne. — *Post Scriptum*. — « Mais, Monsieur, vous ne nous dites pas votre pensée sur Richelieu, pas même sur le roman dont il est le héros ! » Ce que je pense de Richelieu, je vous le dirai un autre jour, à une meilleure occasion ; ce que je pense du roman, je vous l'ai déjà suggéré. Faut-il être plus explicite, et mettre les points sur les *i* ? Eh bien ! il n'est pas bon ! Mais il est naïf, et la naïveté a son prix. Pourquoi seulement l'auteur a-t-il étudié Richelieu et Louis XIII dans les romans plutôt que dans les documents authentiques ?

15. — Je mets *le Malheur d'être Reine* au nombre des romans historiques pour faire plaisir à ceux et à celles qui l'auront lu et pour leur permettre de croire qu'ils n'ont pas lu un simple et vulgaire mélodrame. Simple, ai-je dit ? Il ne l'est pas dans le livre ; espérons qu'il va le devenir dans cette analyse ; je vais m'y appliquer. Trois parties : *le Condottiere, la Chute d'un Ange, Isabelle d'Aragon*. 1re partie : Un favori de la reine Isabelle d'Aragon, Antoniello Caracciolo, et son frère Raymond se livrent à toutes sortes d'exactions ; ils emprisonnent notamment le paysan Mazelli. Pourquoi ? Parce que la fille de Mazelli, Costanza, est jolie et qu'Antoniello l'aime, et qu'il lui accordera la grâce de son père si elle consent à la payer de son déshonneur.

2e partie : Elle consent. Elle y met du temps, mais elle consent. 3e partie : Mais Costanza a un frère adoptif, le nommé André, un enfant trouvé, qui jure de la venger. « A cette fin » il commence par devenir un redoutable homme de guerre et un grand capitaine, sous le nom de Rocco del Pizzo, et il combat les troupes d'Isabelle d'Aragon. Il leur fait tant de mal, que la Reine met sa tête à prix ; 8000 ducats à qui livrera Rocco del Pizzo. Qui le livrera ? Moi ! dit André. Et il vient trouver Isabelle et il lui propose de lui amener Rocco vivant et désarmé, non plus en échange de 8000 ducats, mais en échange d'Antoniello ! — Mon favori ! — Parfaitement ! — Mais c'est mon amant ! — Non, c'est celui de Costanza. — Que dis-tu là ? — La vérité. — La preuve ? — La voici. Et il lui baille la preuve, je ne sais laquelle. « Marché conclu, dit la Reine outrée de jalousie. Rocco contre Antoniello. Va. » Et il va, conformément au plan qu'ils ont ourdi ensemble, chercher Costanza ; il l'amène à la Reine ; la Reine fait appeler Antoniello ; Antoniello et Costanza sont mariés solennellement, à leur grande stupeur, mais à leur grande joie, car ce loup aime cet agneau, et cet agneau aime ce loup, ainsi qu'il arrive parfois. Mais comme les deux époux descendent de l'autel, radieux, le bourreau s'empare d'Antoniello et lui tranche la tête, là, devant l'autel nuptial. « Et maintenant que tu as Antoniello, dit Isabelle, à moi Rocco ! — Me voici ! — C'est toi, Rocco ! — Mais oui ! — Mais non ! — Mais si ! — Non, tu n'es pas Rocco ! Non, tu n'es pas André ! Tu es, tu es... mon fils, je le pressens, j'en suis sûre ; la voix du sang, l'instinct maternel, la croix de ta mère, tu as une croix de ta mère sur la poitrine, hein ? Et elle porte ces initiales ? Cette date ? Parfait ! Tu es mon fils ! Et je te fais prince ! Et je te fais riche ! Et je te donne Costanza, si tu la veux ! — Si je la veux ! Ah ! ma mère, je ne veux qu'elle ! je l'aime ! — Et moi, je te hais, lui dit Costanza, et plutôt que d'être ta femme, je préfère mourir ! Elle s'enfonce un poignard dans le sein et elle meurt. Pauvre Isabelle ! Et comme tout cela prouve le malheur d'être Reine !

ROMANS DE MŒURS. — 16. — *Tonkinades* n'est pas un roman, mais un tableau de mœurs dont le dessin n'est pas très serré, mais dont les couleurs sont vives et attrayantes. C'est une série de *vues* sur les choses et les hommes et les femmes de nos colonies orientales. — C'est un album à mettre dans un salon, mais loin de la main et des yeux des tout jeunes.

17. — *Les Chapons* sont encore un album, mais un album de caricatures. Nos mœurs politiques et sociales y sont représentées, quelques-uns de nos personnages en vue y sont croqués, avec une verve qui, pour n'être pas toujours respectueuse de la vérité ou de la justice, n'en est pas moins amusante. L'observateur y a l'impartialité, l'esprit critique, la précision et l'exactitude... de M. Drumont ; mais le

caricaturiste y a le crayon de Caran d'Ache, avec plus d'esprit dans les « légendes. » Il s'oublie bien parfois à de trop faciles et trop gamines plaisanteries. Comme, par exemple, lorsqu'il appelle l'honorable M. de Cuverville « M. de Fesprelbourg », ou qu'il transforme l'ineffable commissaire Mœrdès en « M. Merdhalort » ; Gavroche, on le voit, ne fait pas de distinction de personnes, et ses *lazzi* frappent à droite comme à gauche. Ils frappent même plus volontiers à droite, dans ce volume dirigé en effet contre les cléricaux et les ralliés. Gavroche ne les trouve pas assez *casse-cou*, et il le leur dit à sa manière, qui est celle de certains journaux, bien intentionnés d'ailleurs, et qui consiste à soutenir ses amis et ses clients à coups de bâtons et à coups d'injures. Pour cette fois, Gyp se borne à les appeler *Chapons*. « Comment Chapons ? — Oui, dit un paysan garde-champêtre chargé d'expliquer le sens de cette métaphore, les chapons, c'est graissé... ça n'peut rien faire d'utile... et c'est pour être mangé !... et ça l'sera, allez ! » Chapons, les députés et sénateurs du Finistère pour avoir, cet automne dernier, lors des crochetages de M. Mœrdès, empêché la guerre civile. Chapons tous ceux qui n'entendent pas l'opposition comme tels journalistes, et qui ne font pas « le coup de fusil » chaque fois qu'un écrivain crie du fond de son cabinet : *Joue ! Feu !* Il me semble cependant apercevoir parmi les chapons, dont Gyp nous trace une silhouette si comique mais parfois calomnieuse, quelques bons coqs qui ont bec et ongles, et qui sont fort capables d'enfoncer leur éperon dans le flanc de leur adversaire, de préparer la victoire aussi bien que de la chanter, — des coqs gaulois, quoi ! Gyp les verrait bien, elle aussi, si l'esprit de parti ne gênait un peu l'esprit tout court. Et je ne veux pas dire que l'esprit de Gyp soit court.

18. — Il doit y avoir beaucoup d'esprit aussi dans *le Tout-Pourri*, mais il y en a trop, et il en faut trop pour comprendre. C'est pourquoi je l'avoue humblement, mais sans honte : je n'y ai rien compris. Je m'y suis essayé cependant trois ou quatre fois, en sautant des pages, pour rencontrer quelque passage un peu moins spirituel, qui me permît de m'orienter. Mais je me heurtais toujours à des phrases bizarres, contournées, chargées d'intentions, manquant de clarté, des oracles et des calembours hérissant toutes les pages et se dressant prétentieusement sur un fonds de lieux communs et de clichés. « Il comprit que *la poire était mûre*, quelle elle fût : *les œufs de l'omelette* reviendraient à bon marché. » (p. 265). Grâce à ces vieilles connaissances, à ces vieilles métaphores et à ces vieux clichés, j'ai cru voir qu'il était question là-dedans de journalistes, d'hommes et de femmes de lettres, de cocottes, de banquiers, de cabotins, de députés, et que tous ces gens-là faisaient un tas de vilenies ou se les attribuaient réciproquement, et que la scène se passait à Paris, et donc que *Tout-Paris* y était

représenté comme *Tout-Pourri*, et que tout cela était un *Pot-Pourri* de vieilleries, et que M. Diraison avait des procédés de composition et de style un peu déraisonnables. Mais je ne garantis rien.

19. — Le « roman social » intitulé : *Les Deux Familles* constitue un plaidoyer en faveur de l'union libre et contre le mariage. L'argumentation est très simple, d'une simplicité enfantine : 1° Étant donné deux femmes, l'une bonne, jolie, intelligente, l'autre mauvaise, sotte, laide, laquelle est la meilleure? C'est la première ; or, la première n'était pas mariée et l'autre l'était. 2° Étant donné deux ménages, l'un ordonné, tranquille, joyeux, l'autre triste, malheureux, ruiné, lequel est le meilleur ? C'est le premier ; or, le premier avait été constitué librement, et le second avait reçu la consécration des lois civiles et religieuses. 3° Étant donné que Jean Vermont avait été l'amant de la première femme, et qu'il l'avait quittée pour épouser la seconde, parce qu'elle était bien plus riche, que pensez-vous qu'il arrivera? Qu'il pleurera et qu'il mourra en maudissant l'institution du mariage. C'est en effet ce qui arriva. Donc, par conséquent, *ergo*, les pleurs, les malheurs et les malédictions de Jean Vermont prouvent que l'union libre est supérieure au mariage! Voilà! « Ce n'est pas plus difficile que çà. » Je recommande cette démonstration, fondée sur « une expérience hypothétique » à l'inventeur de cette expression « expérience hypothétique », à l'auteur d'un article sur la valeur démonstrative des expériences hypothétiques, c'est à savoir à M. Paul Bourget. *Les Deux Familles* ne sont qu'une application ingénue et grossière, mais logique, de ces principes, et M. Paul Pourot, si éloigné qu'il soit de M. Paul Bourget par les idées sociales et politiques, comme par le talent littéraire, peut, en quelque manière, se dire son disciple. Le maître n'a pas lieu d'en être fier. Mais toutefois les plus compromettants, les pires des disciples peuvent avoir du bon, s'ils permettent au maître de vérifier sa propre doctrine, de la vérifier *ex absurdo* par une expérience qui n'a rien d'hypothétique, mais qui n'en est pas moins démonstrative.

20. — A côté d'intéressants croquis, sur les nouveaux « maîtres » du barreau, et les mœurs nouvelles que leur arrivée y introduira, vous trouverez dans *Avocate* une aimable et intéressante histoire, celle du ménage de M. et Mme Hardy, avocats tous deux au barreau de Paris. — Jeanne était très belle et très diplômée (brevet supérieur, baccalauréat, licence en droit) — et elle se montrait plus fière de ses diplômes que de sa beauté. Paul était au contraire plus touché de cette beauté que de ces diplômes ; il était plutôt effrayé des diplômes ; mais il était tellement touché de la beauté qu'il épousa. — Il lui en coûta cher, ou du moins il faillit lui en coûter cher. A peine mariée, Jeanne se fait inscrire au barreau, elle plaide, elle triomphe, elle a un succès fou.

Dès lors, elle cesse d'être une épouse, une femme ; ce n'est plus qu'un homme d'affaires, « maître Jeanne, » rivale de son mari au Palais, une étrangère à la maison. Mais le Ciel veillait ! Des espérances de maternité s'annoncent ! Elles sont accueillies d'abord avec désespoir ; que va devenir la carrière ? Or, c'est un incident de carrière qui va provoquer une crise au sens inverse, à savoir les confidences d'une cliente, qui va divorcer, et qui trouve pour parler de ses enfants des accents si sincères, si émouvants, que son avocate en est toute bouleversée et changée brusquement. « L'homme d'affaires » abdique devant la mère, et la mère s'affirme solennellement par la remise de sa démission d'avocat entre les mains du mari, de Me Paul, qui dit : Ouf ! Nous l'avons échappé belle !

21. — Le traducteur d'*Anielka* nous assure que l'auteur, M. Glowacki, plus connu sous le pseudonyme de Boleslas Prus, est aussi estimé et admiré en Pologne que Sienkiewicz ; si celui-ci en est — ou en serait — l'Alexandre Dumas, celui-là en serait le Dickens et le Daudet. Et il est bien vrai que l'histoire très simple de cette jeune fille peut rappeler la petite Nelly de l'un et la Désirée Delabelle de l'autre. Elle est née dans un milieu riche et mondain, que la ruine et la mort viennent assombrir. Elle a traversé les joies des premières années de sa vie sans rien perdre de son ingénuité délicieuse ; elle subit l'épreuve sans cesser d'être joyeuse et bonne. Quand il fallut quitter la demeure paternelle, un château seigneurial, et se réfugier dans une ferme, sa petite âme exquise jetait sur les murs nus et sur les meubles grossiers je ne sais quel reflet de grâce. Toutefois la transplantation de milieu altéra sa santé, sinon son humeur ; son père parti, sa mère morte, elle tombe gravement malade. Elle est recueillie par une grande dame qui se montre très maternelle ; et la pauvre enfant se serait très volontiers laissé soigner et peut-être sauver, si elle n'avait appris que son infirmière si maternelle était une certaine dame Weiss, dont le nom lui était en horreur depuis longtemps, et que son père allait épouser cette femme ! A ce coup son cœur se brise brusquement, et elle meurt, telle une fleur que « la faux a touchée. » A ce récit des souffrances et des revers d'une petite fille, l'auteur a su rattacher de très curieuses « vues » sur les mœurs polonaises contemporaines.

22, 23, 24, 25, 26 et 27. — La librairie Stock publie les *Œuvres complètes* de Tolstoï, traduites par M. J. W. Bienstock. Six volumes ont déjà paru, contenant les dix-neuf nouvelles ou écrits dont voici les titres : *l'Enfance*, *l'Adolescence* (tome Ier) ; *la Jeunesse*, *la Matinée d'un seigneur* (tome II), *les Cosaques*, *l'Incursion*, *la Coupe en forêt* (tome III) ; *Sébastopol*, *Une Rencontre*, *Deux Hussards* (tome IV) ; *Le Journal d'un marqueur*, *Yournoule de Neige*, *Albert*, *Journal du prince Weldhludor*, le *Vautour conjugal* (tome V) ; *Trois Morts*, *Polikouchka*, *Kholstomier*,

(tome VI). Tous ces morceaux sont accompagnés de notes bibliographiques, très précises, sur les précédentes éditions et traductions françaises. On n'attend pas que j'en fasse l'analyse, puisqu'aucun n'est nouveau. Je me borne à signaler cette publication, que l'éditeur appelle « une grande entreprise, » et qui est du moins une entreprise très méritoire, aux admirateurs, c'est-à-dire à tous les lecteurs du génial poète, qui est un si contestable sociologue.

ROMANS FANTAISISTES. — 28. — C'est tout à l'heure, dans quelques années à peine, au XXI^e^ siècle, que la science aura installé : *le Paradis des hommes*. Ce sera dans une île inconnue, que M. Marc Andiol a déjà visitée et dont l'histoire à venir lui a été dévoilée par un mage qui a beaucoup d'esprit et un style très alerte. Mes compliments au mage ! et avec les miens, ceux de quelques femmes curieuses (mais combien aimables et spirituelles !) qui sont allées aux nouvelles sur ce nouveau *Paradis des hommes*, et qui en sont revenues ravies ; il y aura des Ève ! Mais il n'y aura pas de pommes, ou du moins on n'en mangera pas ; l'alimentation n'y sera ni végétale ni animale, elle sera chimique mais succulente tout de même, et débarrassée de toute espèce de toxines. Elle sera distribuée sous forme de petites tablettes de gélatines susceptibles de recevoir les saveurs et les parfums les plus variés, depuis celui du perdreau ou de la fraise, jusqu'à celui de l'oignon cru ou du camembert le plus avancé ; elle ne contiendra que les éléments nutritifs assimilables, sans les scories ordinaires : à peine un minimum, calculé pour le besoin et le jeu des sécrétions ! Tous les citoyens recevront ces tablettes de l'État, presque gratuitement, en échange de quelques menues prestations. Grâce à cette alimentation hygiénique, les maladies seront supprimées, et grâce aux règles établies pour la reproduction, le perfectionnement et l'embellissement de l'espèce sera assuré. Car il ne sera pas permis à tous les Édeniens de se marier. Ceux-là seuls le pourront, qui auront subi avec succès un examen idoine, et auront obtenu la note *moyenne*. Et le gouvernement ? Il ne sera composé que d'honnêtes gens, connaissant leur métier, et assisté d'un conseil d'esthètes, de thérapeutes et de naturalistes. Et les domestiques ? Il n'y en aura pas ! Service parfait, néanmoins, grâce à des appareils automatiques, mus par l'électricité. C'est l'électricité qui ouvre et ferme les portes, qui éclaire, chauffe, nettoie ; elle est femme de chambre, cuisinière, concierge ! elle est la fée invisible et présente, qui suffit à tout. Elle a été dressée au service de l'humanité par le docteur Astié, une sorte de Berthelot supérieur, chimiste, physicien, astronome, ingénieur, diplomate, le fondateur et président de cette République scientifique, où tout le monde est si heureux ! Oui, on y est heureux, pendant un an ou deux ; mais je ne sais comment, on commence bientôt à ne pas s'y sentir à l'aise. On y baille !

Ce n'est pas l'estomac qui se plaint, non ! c'est plutôt le cœur. Il lui manque quelque chose que la science n'a pas pu et ne veut pas même lui donner. Elle a satisfait tous les besoins matériels, mais elle n'a rien fait pour les besoins de l'âme. Elle les a niés, mais elle n'a pas pu les supprimer, et l'âme réclame. Elle aspire à mieux qu'à ce bonheur chimique et électrique ; et quelques Édeniens s'évadent de ce bagne confortable, par le suicide. La nièce elle-même du président Astié, la grande prêtresse de la Science, se tue, pour arriver sans doute plus vite vers cet « au-delà » et cet infini qui la tourmente. L'épidémie d'idéal fait de tels ravages, que le conseil des esthètes décrète d'élever un temple à l'Inconnaissable. Mais le jour de l'inauguration un savant vengea la science méconnue en jetant une bombe contre l'autel et en en faisant sauter tout l'édifice. Dix mille personnes périrent dans la catastrophe. — Sans demander d'autres renseignements, le jeune ménage Randal, qu'Astié avait fait venir chez lui, se hâta de regagner en ballon l'ancien monde, pour y attendre dans leur petite maison abandonnée, le seul Paradis durable et possible, celui de Dieu. — Cette analyse est un peu longue ; c'est peut-être une preuve que l'œuvre a de la valeur et que j'ai peine à la quitter.

29. — *Quo Vadimus* est encore de l'histoire anticipée, mais de l'histoire authentique, paraît-il, et qu'il faut prendre au sérieux, car elle est déduite des principes suivants, exposés dans une Préface spéciale. Les mêmes causes produisent les mêmes effets ; deux choses égales à une troisième sont égales entres elles ; l'histoire présente est le résultat de l'histoire passée ; or, le présent offre des phénomènes pareils à ceux du passé, donc l'histoire à venir ressemblera à l'histoire passée, etc., etc., etc. Voilà les principes ; ils sont graves, mais, appliqués à l'histoire, ils ne sont pas sérieux. L'homme d'esprit qui a écrit cette Préface n'ignore pas dans quelle mesure la loi de l'histoire diffère de la loi logique et mathématique ; il sait que la liberté humaine ne procède pas dans « Ses démarches » comme un syllogisme scolastique, *in forma* et *in baroco*. En nous racontant que demain nous serons en Monarchie parce que nous sommes aujourd'hui en République jacobine, et que le jacobinisme a toujours produit une réaction monarchique, il fait de l'histoire *in baroco*, c'est-à-dire de l'histoire fantaisiste quoi qu'il en dise, et fansaisiste parce qu'elle est logique. Lisons cependant ce *Quo Vadimus* pour nous donner l'illusion que ce qui devrait arriver arrivera. Il paraît que nous allons à la Monarchie et à la proclamation de Son Altesse Royale le duc d'Orléans ! Dieu le veuille ! La fable, qui sert de cadre à ces aimables prophéties, n'a qu'un rapport lointain avec celle de *Quo Vadis* ; un *mus* de plus dans le titre ; beaucoup de choses en moins dans l'œuvre. J'ai peur qu'un magister, en veine d'esprit scolaire, ne cite le mot d'Horace, à propos

de ce petit *mus* : *nascetur ridiculus mus.* Il aura tort ! L'œuvre n'est pas ridicule ; elle n'est que naïve.

30. — *Ecce iterum Crispinus !* Voici de nouveau M. Anatole France, l'homme d'esprit qui s'est donné un rôle, et qui le joue supérieurement, celui d'adversaire du sens commun. Il fait sa rentrée dans le roman par cette *Histoire comique*, qui n'est pas un roman, qui n'est pas une histoire, qui n'est pas comique ; c'est une fantaisie macabre mêlée de tableaux grivois et de dissertations pessimistes. — Un cabotin se tue pour une comédienne qui ne l'aime plus ; à partir de ce moment il est le maître de celle qui cessa d'être sa maîtresse ; le mort saisit la vivante ; il gouverne les plus intimes de ses actes ; en vain s'efforce-t-elle d'échapper à cette domination ; au moment où elle croit être libérée, il apparaît, dressé devant elle, menaçant et terrible. — Et c'est tout. On ne sait pas si la comédienne finira à Charenton. — Quant aux dissertations, elles sont plus développées. L'idée générale cependant en tient toute dans le passage suivant. — Le directeur de l'Odéon, qui s'oublie à émettre des aphorismes philosophiques, s'écrie avec solennité : « Je crois à la volonté, à la responsabilité morale, à la distinction du bien et du mal. Sans doute, selon vous, ce sont des idées bêtes. — Assurément, répond le docteur Trublet, ce sont des idées bêtes. Mais elles nous sont très convenables, puisque nous sommes des bêtes. On l'oublie toujours. Ce sont des idées bêtes, augustes et salutaires. Les hommes ont senti que, sans ces idées, ils deviendraient tous fous. Ils n'avaient que le choix de la bêtise ou de la fureur. Ils ont raisonnablement choisi la bêtise. Tel est le fondement des idées morales. » Et telles sont les paroles que le docteur Trublet ne cesse pas de laisser fluer de ses lèvres pincées, soit dans les coulisses du théâtre dont il est médecin, soit dans un cabinet de consultation devant de jolies femmes, qui le trouvent très spirituel. Il est le Bergeret de cette *histoire*, mais un Bergeret plus nihiliste, plus amer, plus désenchanté, quoique aussi abondant en aperçus, raisonnements, citations et apophtegmes. Les Nestor du pessimisme ne prennent pas de la sérénité en prenant de l'âge ; et ce n'est plus du miel que distille leur bouche — ou du moins c'est un miel aigri et dont les snobs eux-mêmes ne veulent plus. Car eux aussi applaudissaient naguère, avec nous, cette phrase d'un confrère de M. Anatole France à l'Académie française : « Le poison d'aujourd'hui, c'est l'essence délicieuse qui endort la conviction et tue l'énergie. » L'essence que l'auteur de ce pauvre livre versait dans « le flacon de cristal de ses phrases, » ne fera plus guère de victimes ; elle a cessé d'être « délicieuse ; » elle fermente ; *jam fœtet !*

CHARLES ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

ÉCONOMIE POLITIQUE. — 1. *Histoire critique des théories de l'intérêt du capital*, par EUGEN VON BOEHM-BAWERK ; trad. par JOSEPH BERNARD. T. II. Paris, Giard et Brière, 1903, in-8 de 300 p., 7 fr. — 2. *Théorie de la valeur, réfutation des théories de Rodbertus, Karl Marx, Stanley Jevons et Boehm-Bawerk*, par CHRISTIAN CORNÉLISSEN. Paris, Schleicher,1903, in-12 de XVI-414 p., 4 fr. — 3. *Cartells et trusts*, par ÉT. MARTIN-SAINT-LÉON. Paris, Lecoffre, 1903, in-12 de VIII-248 p., 2 fr. — 4. *Catéchisme d'économie politique et sociale du « Sillon »*. Nouvelle édition. Lyon, Vitte, s. d., in-12 de XXIV-422 p., 2 fr. 75. — 5. *La Question du salaire et la Jeune École américaine*, par FRANÇOIS DENOËL. Verviers, Crouquet, 1902, in-8 de 28 p. — 6. *La Dépopulation en France, ses causes et ses remèdes*, par HENRY CLÉMENT. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 7. *La Finanza locale e i suoi problemi*, par IVANOE BONOMI. Milano, Remo Sandron, 1903, in-12 de 352 p., 3 fr. — 8. *Continental Opinion regarding a proposed middle european tariff-union*, by GEORGE M. FISK. Baltimore, John Hopkins University, 1902, gr. in-8 de 64 p. — 9. *La Banque à Lyon, du XV^e^ au XVIII^e^ siècle*, par MARCEL VIGNE. Paris, Guillaumin, 1903, gr. in-8 de 246 p.

SOCIOLOGIE. — 10. *Annales de sociologie*, publiées par la Société belge de sociologie. 1^re^ année, *1900-1901*. Paris, Alcan ; Bruxelles, Schepens, 1903, in-8 de 444-XII p., 7 fr. 50. — 11. *Philosophie des sciences sociales*, par RENÉ WORMS. T. I. *Objet des sciences sociales*. Paris, Giard et Brière, 1903, in-8 de 230 p., 4 fr. — 12. *La Lutte pour l'existence et l'Évolution des sociétés*, par J.-L. DE LANESSAN. Paris, Alcan, 1903, in-8 de 278 p., cartonné, 6 fr. — 13. *L'Istituto famigliare nelle società primordiali*, da GIOVANNI AMADORI-VIRGILJ. Bari, Laterza, 1903, in-12 de 268 p., 2 fr. 50.

SOCIALISME. — 14. *Socialisme et Science*, par ED. BERNSTEIN. Paris, Giard et Brière, 1903, in-12 de 64 p., 0 fr. 75. — 15. *Le Socialisme en Belgique*, par JULES DESTRÉE et ÉMILE VANDERVELDE. 2^e^ édit., Paris, Giard et Brière, 1903, in-12 de 498 p., 3 fr. 50. — 16. *La Politique agraire du parti socialiste*, par KARL KAUTSKY; trad. de l'allemand par CAMILLE POLACK. Paris, Giard et Brière, 1903, in-8 de 220 p., 4 fr. — 17. *Saggi di critica del marxismo*, da GIORGIO SOREL, pubblicati per cura e con prefazione di Vittorio Racca. Milano, Remo Sandron, 1903, in-12 de XLVI-402 p., 3 fr. 50. — 18. *L'Énigme sociale*, par A. PENJON. Paris, Alcan, 1902, gr. in-8 de 112 p., 2 fr. 50. — 19. *Vingt ans d'expériences politiques et économiques en Russie*, par NAOUMOFF LUBAVITSKY. 1^re^ série, fasc. I. Paris, Guillaumin, s. d., in-12 de 72 p., 12 fr. par an. — 20. *Le Socialisme réformiste français*, par A. MILLERAND. Paris, Bellais, 1903, in-12 de 124 p., 0 fr. 50.

ÉCONOMIE POLITIQUE. — 1. — M. de Boehm-Bawerk s'était fait, même en France, une juste renommée avec sa *Geschichte und Kritik der Kapitalzins-Theorie* parue en 1884. Cependant l'ouvrage n'était encore accessible qu'à ceux qui pouvaient le lire en sa langue. Aussi faut-il remercier M. Joseph Bernard de l'avoir traduit sous le titre : *Histoire critique des théories de l'intérêt du capital*. L'an dernier nous avions fait connaître le premier volume de cette traduction. Le second, qui vient d'être publié, renferme les théories de l'exploitation de l'emprunteur par le prêteur, puis les opinions des éclectiques, et enfin deux théories mélangées d'Henri George et de Schellwien ; le tout se termine par un appendice sur les idées nouvelles formulées depuis 1884. C'est Rodbertus et Karl Marx qui sont sur la sellette pour la discussion des théories de l'exploitation. Nous trouvons beaucoup de plaisir à voir, mises ici au grand jour, les grossières erreurs que renferme la fameuse

théorie marxiste de la valeur (p. 85-114). Jamais, croyons-nous, le prophète du socialisme n'avait reçu une correction plus magistrale ; la force irrésistible de la dialectique y remplace très heureusement les âpretés du langage. Les successeurs de Marx l'ont-ils au moins repêché de ce naufrage ? Hélas ! non, et M. de Boehm-Bawerk n'a pas de peine à montrer que leurs plaidoyers ou leurs interprétations font bon marché de la doctrine du grand homme, en ne lui laissant d'autre figure que celle d'un commode à peu près (p. 114 et s.). Nous notons au passage de fort bonnes pages de M. de Boehm-Bawerk sur l'action productive de la nature (ou agents naturels) dans l'industrie manufacturière et partout ailleurs aussi bien que dans l'agriculture : il y a là une vérité d'ordre à la fois physique et économique, que les anciens, les classiques et même beaucoup de modernes ont le tort de ne pas seulement soupçonner (p. 165 et s.). Les conclusions personnelles de M. de Boehm-Bawerk furent publiées en Allemagne en 1889, et le traducteur veut bien nous promettre de les donner bientôt en français ; nous attendons son œuvre avec impatience, en souhaitant qu'il emploie toujours un français aussi clair et aussi élégant.

2. — Voici la contradiction : il est vrai que c'est la contradiction de tout le monde à la fois. M. Christian Cornelissen, dans sa *Théorie de la valeur*, analyse, discute et réfute tous les auteurs qui ont traité de la valeur avant lui, mais principalement Rodbertus, Karl Marx, Stanley Jevons et de Boehm-Bawerk, sans parler de tous ceux qui leur ont frayé la voie. Il passe au crible notamment la théorie usuelle et classique de la valeur fondée sur l'échange, puis la théorie « utilitaire » ou de l'école autrichienne, fondée sur le degré d'utilité. Mais il démolit et n'édifie pas. De plus, il subtilise beaucoup sur le sens du mot « valeur », et ceux qui s'en servent dans les usages courants de la vie sont loin de deviner tout ce qu'on y peut trouver. Ainsi M. Cornelissen distingue les trois valeurs d'usage, de production et d'échange ; puis chacune de ces trois-là peut être subjective et individuelle, ou bien objective et sociale (ce qui fait déjà six) ; enfin la valeur d'usage peut être ou totale ou partielle, et celle de production peut être valeur de travail ou valeur de production capitaliste (ce qui fait bien dix espèces de valeurs) (p. 1-2). Pensez-vous que ceux qui disent « cet objet vaut... » aient songé aux dix sens possibles de leurs paroles ? Certainement non. M. Cornelissen a du reste de bonnes pages, par exemple contre la doctrine marxiste de la valeur de travail (p. 203, etc.), et sur les « biens complémentaires » (p. 330 et s.) ; mais je goûte moins sa « valeur potentielle » (ou valeur actuelle des choses futures, comme on dit d'ordinaire) (p. 340 et s.). Quoique métaphysicien par goût, il se déclare résolument pour la méthode inductive (p. xv) : et, au fait, sa sixième et dernière partie sur « la valeur d'échange sous le régime du mono-

pole » (p. 349 et s.) est étudiée d'après les trusts américains, non pas rédigée d'après la méthode aprioristique des économistes en chambre. On peut différer d'opinions avec lui ; on peut vouloir surtout quelque chose de plus simple et de moins quintessencié quand il s'agit d'une idée aussi commune et aussi obvie que celle de la valeur ; mais nous ne voudrions pas laisser penser que M. Cornelissen n'ait pas fait une œuvre sérieuse et qu'il n'ait pas déployé un réel effort d'intelligence et de logique.

3. — Puisque nous avons nommé les trusts, ne les quittons pas. M. Martin Saint-Léon, bien connu déjà par des travaux sur les anciennes corporations, nous donne, dans la « Bibliothèque d'économie sociale », un volume : *Cartells et trusts*, qui nous semble une œuvre de premier mérite, bien supérieure à l'ouvrage déjà fort bon de M. de Rousiers : *Les Syndicats industriels de producteurs en France et à l'étranger*. Abondance et sûreté de renseignements, netteté de définitions et d'explications, justesse de vues sur les causes et les conséquences des agglomérations artificielles de l'industrie comme sur leurs dangers et leurs remèdes, tout recommande ce livre court et substantiel. L'auteur distingue : 1° le *cartell*, dont le premier exemple aurait été donné à Marseille en 1838 (p. 79), mais qui fleurit surtout en Allemagne ; 2° le *trust*, américain d'origine, se classifiant en trust simple, *consolidation* et *holding trust* (p. 101-106, p. 114) et aboutissant, dans tous les cas, à une fusion qui diffère radicalement des ententes (*pools* ou *cartells*) faites pour limiter la production ou unifier les prix ; 3° les *corners* et les *rings*, simples accaparements ou manœuvres passagères de spéculation. L'Allemagne, l'Autriche et la France donnent les exemples des cartells ; les États-Unis, ceux des trusts ; et l'Angleterre nous offre des *amalgamations* qui sont aussi des trusts. Il y aurait beaucoup à citer : je note seulement la discussion sur la portée et l'interprétation de notre article 419 du Code pénal (p. 74 et s.) ; la peinture des roueries du *watering* (mouillage ou surcapitalisation) (p. 124 et s.) ; les jugements sur les trusts avec l'exposé des précautions que l'on peut être amené à prendre contre eux ; enfin des détails minutieux et nouveaux sur le trust de l'Océan (p. 163). M. Martin-Saint-Léon a raison aussi de dénoncer les trusts comme pouvant frayer la voie au collectivisme (p. 191). — Me sera-t-il permis, après cela, de prévenir un malentendu ? M. Martin-Saint-Léon présente « l'organisation du travail fondée au moyen âge sur le régime corporatif » (p. 6). Mais son expression dépasserait sans doute sa pensée s'il avait voulu parler ici, soit du travail agricole, soit du travail industriel de l'atelier domestique ou féodal si bien décrit par Ashley, et si la proposition qu'il formule au sujet du travail en général pouvait être entendue d'autre chose que du travail de la plus minime proportion du nombre des travailleurs.

4. — L'Œuvre bien connue du « Sillon » publie une nouvelle édition de son *Catéchisme d'économie sociale et politique.* Elle y expose et résume, par questions et réponses, soit des notions élémentaires d'économie et de droit administratif ou constitutionnel, soit des opinions sur ce sujet. Les auteurs qui l'inspirent et qu'elle cite sont, pour l'économie sociale, le P. Antoine, de la Compagnie de Jésus, et pour l'économie politique, M. Charles Gide, bien que l'esprit antichrétien de ce dernier et son évolution progressive vers le socialisme soient bien connus. L'ouvrage est simple, bien écrit et très clair. Les idées avancées de la démocratie chrétienne y sont heureusement répudiées, notamment sur l'illégitimité prétendue du fermage des terres et du loyer des maisons (p. 258). Par contre, certains points d'histoire sont inexactement présentés : ainsi les « ouvrages de Gournay » (p. 225, en note) n'existent point, et la tolérance du prêt à intérêt, c'est-à-dire la solution pratique donnée par la pénitencerie romaine sur le prêt à intérêt, *non esse inquietandos,* ne peut aucunement, après saint Thomas et Benoît XIV, s'expliquer par « une véritable association en vue d'un profit à obtenir dont il est juste que chacun des deux ait sa part » (p. 263).

5. — Depuis Adam Smith et les classiques, l'économie politique s'est beaucoup rajeunie sur la question des salaires. Walker en Amérique, Paul Leroy-Beaulieu en France ont montré le lien qu'ils ont avec la productivité du travail. Puis, avec Gunton, la jeune école américaine, insistant sur la compénétration réciproque de toutes les parties de l'économie, explique que la possibilité de consommer chez les uns excite la production chez les autres : les hauts salaires sont ainsi une cause de prospérité industrielle; la généralisation du bien-être et le progrès par la démocratie sont deux lois à la fois économiques et providentielles. M. François Denoël, dans *la Question du salaire et la Jeune École américaine*, s'est attaché à vulgariser ces idées. L'opuscule est fortement pensé et vivement écrit, mais peut-être bien aussi quelque peu optimiste. J'y note avec beaucoup de plaisir une des réfutations les plus justes et les plus saisissantes que j'aie rencontrées sur la « thèse du travail chrétien », d'après laquelle la personne de l'ouvrier, et non son acte, serait l'objet du contrat de travail (p. 5 et s.); d'autre part, tout en reconnaissant que la cherté du travail musculaire pousse à l'introduction des machines, je n'oserais dire que le bas prix du travail servile ait été chez les anciens la cause unique ou même principale de leur ignorance des forces motrices et de la mécanique industrielle (p. 15).

6. — L'excellente collection *Science et Religion* s'enrichit d'un opuscule de grand mérite de M. Henry Clément : *La Dépopulation en France, ses causes et ses remèdes*. En quelques pages on y trouve le phénomène

fort bien présenté et expliqué, avec assez de chiffres, mais pas trop, et avec des comparaisons judicieuses entre la France et l'étranger. L'auteur connaît bien son sujet : Leroy-Beaulieu, Levasseur, Le Play, Cauderlier lui sont familiers, et il discerne très justement ce qu'il y a de faux ou d'incomplet dans leurs divers ouvrages. Les appels de M. Bertillon et les projets législatifs de M. Piot sont bien analysés (p. 31 et s. ; p. 33 et s.). De plus, M. Clément est un philosophe chrétien : il voit juste dans les causes et les remèdes et sa conclusion est irréprochable : c'est que « la dépopulation d'un pays est le résultat de son organisation sociale, administrative et économique, la suite de ses lois civiles et familiales comme de ses croyances et de ses traditions » (p. 62-63). Je regrette seulement que la théorie de Doubleday n'ait pas même été indiquée et ne soit pas venue éclairer le phénomène de la faible natalité des quartiers très riches (p. 29) ; car les causes morales et libres ne sont pas les seules, et les facteurs physiologiques — la stérilité par réplétion ou état pléthorique — ont exercé de tout temps dans les aristocraties quelconques une action que l'on ne saurait nier.

7. — M. Ivanoe Bonomi, dans sa *Finanza locale e i suoi problemi*, aborde, au point de vue spécial de l'Italie, un problème intéressant et rarement traité, celui des impôts municipaux. Il est fécond en renseignements nouveaux pour nous ; mais les vues ingénieuses y côtoient des idées bien osées. Les ressources communales sont classifiées ainsi : impôts réels immobiliers, réels mobiliers, personnels (sur les valeurs locatives), indirects sur les objets de consommation, et enfin divers (chiens, photographies, enseignes de boutiques et bicyclettes), — (les « divers » ne pouvaient-ils pas se classer ailleurs ?). Puis restent à part les taxes pour rémunération de services rendus. Après cela, l'auteur distingue trois phases de développement social, caractérisées par des degrés différents d'accumulation des capitaux dans les mêmes mains (p. 160 et s.) ; et comme la richesse selon lui tend à devenir de plus en plus « subjective », il conclut à la nécessité de substituer l'impôt personnel aux impôts réels. — Quelques pages sont consacrées à la France : mais M. Bonomi s'y occupe peu des campagnes avec leurs centimes additionnels à peu près uniques ; il ne voit guère que les villes et leurs octrois, et il est l'adversaire de ceux-ci. Selon lui, si les centimes additionnels augmentent en France, c'est parce que l'État n'y laisse pas aux communes la liberté de trouver d'autres ressources (p. 217) ; car l'auteur ignore que cette augmentation des centimes additionnels tient, en même temps, soit à la politique démocratique des gaspillages, soit à notre système de suffrage universel qui fait voter les impôts par des citoyens ne les payant pas. — Quoi qu'il en soit, M. Bonomi croit à l'urgente nécessité d'une réforme : il demande la municipalisation des services publics, l'impôt sur l'*unearned increment*

des terrains à bâtir et la contribution obligatoire de tous les habitants qui profitent de travaux d'amélioration (p. 271 et s.). Il termine en se plaignant du parasitisme des hautes classes et en proposant de les contraindre, par les impôts directs dont on les frapperait, à servir elles-mêmes de frein contre l'augmentation indéfinie des dépenses publiques (p. 346). Cette dernière idée, lancée à travers les progrès universels de la démocratie, fera plutôt sourire.

8. — Que s'est-il dit sur le projet d'une union douanière de l'Europe centrale contre la concurrence des États-Unis ? Ceux que la question intéresse la trouveront très bien exposée dans une publication de l'Université John Hopkins de Baltimore : *Continental opinion regarding a proposed middle-European tariff-union*, par M. George Fisk, professeur de commerce à l'Université de l'Illinois. Tous les sentiments émis sont rapportés avec impartialité, car l'auteur ne paraît pas avoir d'opinion. Sa conclusion tient dans ces deux points : 1° que la majorité des auteurs a regardé ce zollverein européen comme une chose désirable ; 2° que le projet se heurte à des passions et à des préjugés provenant des différences de passé et de race entre les nations européennes. La solution est donc problématique (p. 47). Suit une nomenclature de 77 articles de revues, presque toutes allemandes ou autrichiennes.

9. — *La Banque à Lyon, du* XV^e^ *au* XVIII^e^ *siècle*, de M. Marcel Vigne, est une œuvre d'histoire et même d'histoire locale. Nous devons cependant ici une analyse de cet ouvrage : car il jette un très grand jour sur l'histoire de la banque en France sous l'ancien régime ; et tout ce qui concerne les négociations d'emprunts entamées par François I^er^ et ses successeurs avec les banquiers lyonnais appartient également à l'histoire générale. Ainsi, M. Vigne attaque et renverse la légende de la « Banque de Lyon », que François I^er^ aurait ouverte s'il faut en croire Bodin et bien d'autres auteurs du XVI^e^ siècle (p. 107-109). Ce n'est pas tout : Lyon devança Paris dans l'organisation du commerce de banque ; sa « place de change — comme on disait — donnait la loi à toutes les autres places des villes de France », et sa Chambre des quatre payements, si admirée par Savary sous Louis XIV, servit de modèle aux *clearing houses* de Londres et d'Édimbourg, plus tard de New York et de Chicago. Nous avons donc donné l'exemple à l'Europe : mais de l'institution que nous avons inaugurée, à peine avons-nous conservé, à Paris, un échantillon insignifiant. — Signalons, en terminant, de bonnes pages sur le chèque *barré* des Anglais, dont la nature et les conséquences économiques sont à peu près insoupçonnées dans nos écoles (p. 243-244).

SOCIOLOGIE. — 10. — Nous saluons avec un vif plaisir le premier volume (première année) des *Annales de sociologie* publiées par la Société belge de sociologie (1900-1901). Ce volume, outre un rapport géné-

ral sur les travaux de l'année, renferme dix études originales et pleines de valeur sur le matérialisme historique de Marx, par M. Van Overbergh, sur l'histoire de la transmission des biens ruraux en France et en Allemagne, par M. Georges Legrand, sur les causes sociales du féminisme aux États-Unis, par M. Deschamps, et autres travaux des RR. PP. Vermeersch, de Munnynck, de MM. van Houtte, baron Béthune, de Lantsheere et Houpied. Tout cela est bien pensé, bien fouillé, et l'on y trouve une connaissance approfondie de cette volumineuse littérature que la sociologie et l'anthropologie ont fait éclore et qu'elles ont remplie de plus de mots que de choses et de plus d'imaginations que de vérités. Une mention particulière est due au travail du R. P. Vermeersch sur « les Catholiques et la Sociologie. » Après quelques pages très claires consacrées à la question du déterminisme en sociologie (on pourrait dire aussi en économie politique) (p. 35 et s.), le P. Vermeersch conclut, pour beaucoup d'excellentes raisons, en faveur d'une étude objective et impartiale de la sociologie : la foi n'en a rien à craindre, dit-il, et parfois l'on y « crèvera le papier peint des imaginateurs » (p. 48-51). — Toute question d'opinion mise à part, on reconnaîtra sans peine la supériorité de ces travaux-là sur ceux que publient les *Annales de la Société de sociologie* de M. Durkheim. Nous souhaitons longue vie et large diffusion à la Société belge, qui fait paraître, en outre, tous les trois mois, un Bulletin bibliographique de sociologie très complet et très judicieux.

11. — Nous serons moins élogieux pour l'*Objet des sciences sociales*, tome I de la *Philosophie des sciences sociales* de M. René Worms. Au fond, tous ces livres de MM. Worms, Novicow, Tarde et autres, toutes ces remarques quintessencées sur les sciences sociales ou leur méthodologie deviennent rapidement fastidieux pour l'esprit comme le brouillard de décembre devient assez vite fatigant pour l'œil. Et puis M. Worms possède à un trop haut degré l'imprécision et la vaporeuse prolixité de l'à-peu-près. Voyons : la société est-elle un organisme ou n'en est-elle pas un? Il faut dire oui ou non; il faut opter entre « l'organicisme » et le « contractualisme ». M. Worms avait jadis été un « organiciste » et même intransigeant (p. 47 et s.); mais il avoue en avoir rabattu : grand admirateur de la « doctrine transactionnelle » de M. Fouillée, il se prononce maintenant pour un « superorganisme » (p. 55). Eh bien! qu'est-ce que cet animal-là? Est-ce l'hyperzoaire ressuscité d'Izoulet? Décrivez-le, de grâce, et ne m'endormez pas avec des abstractions pareilles à la vertu dormitive des pédants que Molière avait caricaturés! Ce qui est certain, c'est que, avant de faire de la sociologie transcendante et métaphysique, avant de philosopher sur des hommes cellules sociales semblables aux cellules biologiques, il fallait avoir et professer nettement une doctrine quelconque sur la vie

elle-même. Vie, substance, unité, âme ou matière, qu'est-ce que M. Worms pense de ces concepts-là ?

12. — Le volume : *La Lutte pour l'existence et l'Évolution des sociétés*, de M. de Lanessan, est une œuvre fort peu originale. C'est une simple compilation de lieux communs sur le transformisme et les sociétés primitives, sur les abus des anciens régimes et sur l'ère de bonheur infini que la république démocratique et maçonnique va donner aux générations à naître. Des affirmations gratuites, copiées dans M. Homais, y outragent indignement l'histoire : par exemple, à propos du concile de 1322, qui condamna radicalement toute espèce de propriété individuelle ou collective (p. 5), à propos du « droit du seigneur » (p. 87) et à propos de l'absence complète de la petite propriété en France avant 1789 (p. 91). Sur les questions de morale proprement dite, l'auteur se montre d'un parfait cynisme. Sa thèse sur l'antagonisme nécessaire de la civilisation et de l'idée de famille mènerait droit aux promiscuités bestiales (p. 29). Après cela vient la description des abus qu'il faut extirper de la société contemporaine : mais nous pouvons laisser ce soin-là au « naturisme », fondé sur la connaissance bientôt complète de tous les mystères de la vie.

13. — Au contraire, M. Amadori-Virgilj, quoique évolutionniste et matérialiste, croit à l'excellence relative de la propriété et de la famille. Il les considère comme deux institutions parallèles et reliées l'une à l'autre ; il s'attend à la continuité de leur évolution vers le mieux (p. 2 et s., p. 13). A part cela, son *Istituto famigliare nelle società primordiali* ressemble beaucoup aux autres ouvrages que l'école évolutionniste a écrits sur le mariage. On y trouve les mêmes descriptions du matriarcat et de la promiscuité, le même cynisme d'expression, le même mépris de toutes les notions de morale naturelle et de pudeur, la même croyance aveugle au transformisme darwinien, la même ignorance des difficultés de tout ordre et particulièrement des objections formulées par la psychologie. Cependant M. Amadori-Virgilj a la bonne foi de reconnaître que bien des assertions des voyageurs sur les peuplades sauvages actuelles sont fausses ou contradictoires (p. 72) et que les sociologues sont bien un peu téméraires en affirmant que l'état présent des tribus placées le plus bas dans l'échelle de la civilisation est exactement le même que l'état ancien des peuples actuellement civilisés (p. 29 et s.).

Socialisme. — 14. — Tout le monde connaît les divergences de doctrines qui se sont produites au sein du socialisme allemand, avec M. Bernstein d'un côté, MM. Kautsky et Bebel de l'autre. On peut être content, à ce sujet, de relire sous le titre : *Socialisme et Science*, la conférence que M. Bernstein a faite le 17 mai 1901 à un groupe d'étudiants à Berlin. Le socialisme scientifique est-il possible et nécessaire ? et Karl Marx l'a-t-il

ondé ? Là-dessus, M. Bernstein établit que Marx lui-même a reconnu que la théorie de la plus-value n'est pas la base scientifique du socialisme (p. 18 et s.); puis le socialisme de Fourier, d'Owen et de Saint-Simon, « les trois grands utopistes du XIX^e^ siècle », méritait tout autant d'être appelé scientifique (p. 33 et s.); enfin la loi d'airain, la théorie de la « paupérisation » (*Verelendungstheorie*) et le matérialisme historique se sont si bien effondrés que l'on pourrait être tenté d'accepter l'idée courante et fausse d'une banqueroute scientifique du socialisme (p. 25-26). Alors M. Bernstein subtilise sur les concepts de socialisme et de science. Mais on pourrait, à travers tout cela, prendre de bonnes idées et de bons arguments, surtout des arguments *ad hominem*.

15. — *Le Socialisme en Belgique*, de MM. Destrée et Vandervelde, renferme une première partie tout historique faite pour les Belges (origines, organisation, histoire électorale et politique du parti socialiste en Belgique jusqu'à la fin de 1902); puis une seconde, d'une portée générale. Ici vient d'abord une exposition fort curieuse du collectivisme, ne s'attaquant qu'aux « branches d'industrie où la concentration des capitaux a fait disparaître la petite propriété fondée sur le travail » (p. 270) : avec l'impôt progressif et la suppression de l'hérédité, on prendrait la place de ceux qui ne travaillent pas (les oisifs) et de ceux qui ne travaillent plus (les morts) (p. 274-275). Mais les objections sont négligées ou tranchées brutalement en deux mots (p. 294). Les auteurs (ici c'est M. Vandervelde) en sont pour la formule « à chacun selon son travail », qu'ils ne voient aucune difficulté à concilier avec l'autre, « à chacun selon ses besoins » (p. 308-309). L'ouvrage contient enfin des conférences sur la question agraire et le féminisme; des discussions sur les préoccupations intellectuelles, esthétiques et morales sous les régimes socialistes; enfin le programme du parti ouvrier belge, simple programme de transition pour amener la révolution. Malgré l'affirmation que « croyants et incroyants peuvent fraterniser dans le parti ouvrier belge » (p. 372), ce programme est nettement antichrétien (p. 424), de même que les théories féministes sont immorales (p. 350-356). Aussi bien les auteurs déclarent franchement que « toutes les questions féministes convergent vers une transformation du mariage » (p. 351) : seulement je voudrais bien que tous les catholiques en fussent convaincus.

16. — *La Politique agraire du parti socialiste*, par M. Kautsky, mérite aussi une sérieuse attention, à raison de l'opportunisme des procédés qu'il préconise. Il s'agit des réformes agraires à introduire en Allemagne. Ce qui concerne le travail des enfants (p. 67 et s.) et surtout le travail par bandes (p. 96 et s.) est tout allemand; mais l'œuvre est profondément suggestive, tellement M. Kautsky montre de prudence et de tact pour ne pas froisser des paysans, qu'il sait très attachés à la propriété foncière individuelle. Ainsi, à l'entendre, « la révolution à laquelle

aspire le parti socialiste a pour but non l'abolition de la propriété privée, mais l'abolition du mode de production capitaliste » (p. 45) ; et le programme, sans rien contenir qui soit proprement collectiviste, promet seulement des assurances obligatoires aux frais de l'État et la suppression du service militaire et du droit de chasse (p. 196-198). Et cependant M. Kautsky, toujours révolutionnaire, présente la protection de la propriété agricole comme « la cause principale de l'appauvrissement du paysan » (p. 26) ; il combat l'*Anerbenrecht*, de même que tout ce qui garde un caractère traditionnel ou féodal (p. 124) ; et il ne craint même pas d'avancer que « favoriser les paysans aux dépens des prolétaires, c'est arrêter le progrès social » (p. 28). Et qu'est-ce qu'un prolétaire ? C'est celui qui manque, non de ressources pour sa consommation propre, mais bien de « moyens de production pour le marché » (p. 19) ; de sorte que M. Kautsky, d'accord avec l'*Offenes Antwortschreiben* de Lassalle, reconnaît implicitement l'amélioration et pour ainsi dire la suffisance des moyens d'un grand nombre de prétendus prolétaires. En ce qui concerne l'école, l'obligation de l'enseignement et la nécessité d'en éliminer toute influence religieuse (p. 79 et s.), M. Kautsky se révèle franchement sectaire.

17. — M. Georges Sorel (qu'il ne faut pas confondre avec l'académicien) est un ancien ingénieur des ponts-et-chaussées qui fait du socialisme en véritable *outsider*. En outre de son volume : *L'Avenir socialiste des syndicats* (1901), il a écrit dans les revues *l'Ère nouvelle*, *le Devenir social*, etc. Ce sont ces articles-là qui, traduits en italien, forment le volume : *Saggi di critica del marxismo*, avec une Préface où son traducteur, M. Vittorio Racca, le critique bien autant qu'il le complimente (p. XVII et s.). Au fond, M. Sorel est un enfant terrible : admirateur de Marx, il recommande de le regarder de loin, de ne chercher que la pensée générale et d'apprécier les résultats beaucoup plus que les doctrines. « Malgré leur apparence mathématique, dit-il, les démonstrations de Marx sont parfois naïves, et ses théorèmes de vrais truismes » (p. 9). Quel pavé ! Ces critiques, indépendantes et peu suspectes, font justement le mérite des articles de M. Sorel. On sait bien d'ailleurs que Marx abrite sa réputation derrière les nébulosités et les longueurs de sa prose, et qu'il est beaucoup plus louangé par ceux qui ne l'ont jamais ouvert, que par ceux que le fanatisme, — ou le devoir professionnel, comme moi, — a condamnés à le lire jusque dans l'original.

18. — Le Conseil de l'Université (d'État) de Lille a « ordonné », le 10 décembre 1902, l'impression d'un mémoire de M. Penjon, qui y était professeur de philosophie. En voici le thème : « L'organisation de la société est encore fondée aujourd'hui sur une équivoque... Personne, jusqu'à présent, n'a découvert la cause du mal », c'est-à-dire du conflit entre la cupidité des uns et les besoins légitimes des autres (p. 1).

Alors, moi M. Penjon, je vais résoudre *l'Enigme sociale*, car ce n'est pas plus malin que cela. L'égoïsme procède de ce que « nous croyons être des substances ou des personnes » (p. 5). Là-dessus, longs raisonnements sur les échanges, sur le rôle de l'État, sur l'offre et la demande, vrais lieux communs que l'on trouve dans les journaux et les conversations de trottoirs ou de cafés, mais que M. Penjon s'imagine nouveaux pour les autres parce qu'ils sont nouveaux pour lui. Après quoi, « le vrai progrès, s'il doit venir, viendra du dedans... lorsque nous aurons répudié cette idée de personnes et de substances qui est le principe de l'égoïsme... Partout nous ne trouvons que des faits, tous essentiellement passagers ; notre prétendue substance se ramène à des idées et à des sentiments... Ainsi entendue, la religion n'offrira plus aucun appât d'intérêt ; et l'on comprendrait l'immortalité d'une manière plus élevée, si l'on se pénétrait de l'idée que la vie éternelle peut être vécue dès la vie présente » (p. 93-98). Ce jour-là, le socialisme aura trouvé « son fondement rationnel » (p. 99) ; il n'y aura plus ni paresseux ni envieux, ni riches ni pauvres ; on échangera toutes choses en nature et sans intermédiaire de monnaie ; mais la propriété subsistera sous forme de jouissance égalitaire et commune d'une nue-propriété éternellement indivise (p. 101-103). N'est-ce pas vraiment pitié que nous, contribuables, nous payions de notre argent l'enseignement de ces erreurs et l'impression de ces inepties, qui n'ont pas même le mérite d'une certaine cohérence philosophique?

19. — Le titre *Vingt ans d'expériences politiques et économiques en Russie* promettait quelque chose d'intéressant ; mais M. Naoumoff Lubavitsky, en quelques pages qui se ferment sur un « à suivre » comme un feuilleton de journal, ne fait que donner un fragment de l'histoire religieuse intérieure de la Russie depuis la mort d'Alexandre II. Il n'y est question que des tendances, plus ou moins tolérantes ou absolutistes, du gouvernement russe dans son rôle de protecteur de l'orthodoxie. On y trouve des attaques contre l'Église catholique et le Saint-Siège, avec de grands éloges de Tolstoï : celui-là, M. Lubavitsky l'appelle un « grand chrétien », mais nous savons que, répudiant en son intégrité le symbole et la révélation, il n'est plus chrétien du tout.

20. — *Le Socialisme réformiste français*, de M. Millerand, est une brochure de propagande contenant neuf de ses discours et trois de ses professions de foi. Le volume commence par le discours de Saint-Mandé en 1896, mais sans le fameux programme d'alors, ce qui n'empêche pas M. Millerand, dans sa Préface, de revendiquer bien haut pour sa politique le « mérite de la continuité. » Le public honnête et sensé a jugé dès longtemps M. Millerand : nous n'avons pas besoin de l'achever.

J. Rambaud.

OUVRAGES HONGROIS D'HISTOIRE ET D'ÉCONOMIE SOCIALE

1. — *A szent Benedekrend története* (*Histoire de l'ordre de Saint-Benoît en Hongrie*). I. Budapest, Stephaneum, 1902, in-4 de XVI-825 p. — 2. *III Béla, magyar király emlékezete* (*Béla III, roi de Hongrie*), par J. DE FORSTER. Budapest, V. Hornyanszky, 1902, in-4 de VIII-538 p., avec 13 pl. et 211 grav. — 3. *Magyarország egyházi és politikai összeköttetései a romai Szent-székkel* (*Les Rapports politiques et religieux de la Hongrie avec le Saint-Siège*), par G. FRAKNOI, t. I (*1000-1417*). Budapest, Stephaneum, 1902, in-8, XVI-404 p. — 4. *A Veszprémi püspök Királyné-koronozási jogának története* (*Histoire du droit de couronnement de la Reine par l'évêque de Veszprém*), par FRANÇOIS KOLLÁNYI. Veszprém, Egyházmegyei Könyvnyomda, 1902, in-8 de VIII-152 p. — 5. *Szociálpolitikai tanulmányai és beszédei* (*Études et discours sur la politique sociale*), par le comte JOSEPH MAJLÁTH. Budapest, Kilian, 1903, in-8 de 292 p. — 6. *Szociális napikérdések* (*Questions sociales actuelles*), par MAURICE GELLÉRI. Budapest, Pesti Könyvnyomda, 1903, in-8 de 604 p., 12 fr. 60. — 7. *Adalék a középkori munkabérek történetéhez* (*Contribution à l'histoire des salaires au moyen âge*), par J. MANDELLO. Budapest, Politzer, 1903, in-8 de 340 p., 6 fr. 30.

1. — C'est pour commémorer le 900e anniversaire de leur établissement en Hongrie, sur le mont Saint-Martin, que les bénédictins ont entrepris de publier *A szent Benedekrend története*. A la fin du XVIIIe siècle, Ch. Novák avait commencé une histoire de l'ordre des bénédictins ; mais la dispersion, par Joseph II, des ordres religieux, interrompit ce travail. Les bénédictins purent se rétablir en Hongrie, en 1802, et Fuxhoffer publia sa *Monasteriologia* dont le premier volume était consacré aux bénédictins et le second, aux autres religieux. Trente années plus tard, M. Czinár remit ce travail au point. Le premier volume de cette nouvelle publication est consacré à l'établissement des bénédictins en Pannonie, un siècle environ après la prise de possession du territoire par les descendants d'Attila. Ces moines, partis du monastère du Mont-Cassin, furent les initiateurs des Magyars à la civilisation chrétienne, en même temps que les plus fermes appuis du duc Étienne ; ils l'aidèrent à fonder un royaume qui, depuis, a subi bien des vicissitudes, mais dont la base même subsiste encore, ferme et inébranlable, après neuf siècles d'existence. Ce tome I est divisé en neuf chapitres : le premier comprend la fondation du monastère de Pannonhalma, ou de Saint-Martin, et s'étend jusqu'à l'année 1243, marquée par l'invasion des Tartares ; c'est l'histoire du développement parallèle de la royauté et de la religion chrétienne, en Hongrie. Un chapitre est consacré à la *Charte de fondation* du monastère de Pannonhalma ; quelques auteurs, notamment J. Pauler et Karácsonyi, ont contesté l'authenticité de cette pièce, signée par le roi Étienne ; mais L. Erdélyi réfute leurs arguments et prouve que c'est bien à cette pièce, l'une des plus anciennes des archives magyares, que les bénédictins doivent les droits dont ils jouissent encore et qui leur furent accordés par le roi Étienne, parce que « les prières du monas-

tère et les sages conseils des religieux l'avaient préservé de beaucoup de grands maux. » Le Dr I. Zoltvány traite, en un chapitre spécial, les premiers travaux intellectuels des bénédictins. Ce premier volume de l'*Histoire de l'ordre de Saint-Benoît en Hongrie*, publiée sous la direction du supérieur général des bénédictins hongrois, Mgr Fehér, est bien l'œuvre que l'on attendait de ces fils de saint Benoît qui eurent pendant de longues années pour supérieur l'éminent historien Cl. Vaszáry, maintenant cardinal prince-primat de Hongrie.

2. — Dans son magnifique ouvrage intitulé : *III Béla, magyar Király emlékezete*, M. J. de Forster, l'éminent président de la Commission des monuments historiques de Hongrie, ne s'est pas borné à retracer la vie du descendant d'Arpád, il a évoqué la fin du XIIe siècle. C'est à l'occasion de la translation, à l'église Notre-Dame, à Buda, des cendres de Béla III et de sa femme, Anne de Chastillon, fille de Renaud de Chastillon, que ce livre a été écrit ; rien de ce qui se rattache à ce sujet n'a été omis, depuis une étude anthropologique sur les squelettes du Roi et de la Reine, découverts dans les fouilles pratiquées à Székesfehérvár, jusqu'au rescrit royal, ordonnant la translation de ces cendres à Buda. Des chapitres spéciaux sont consacrés à l'antique église de Székesfehérvár, où furent longtemps conservées les reliques de saint Étienne, aux recherches archéologiques qui y furent pratiquées, au siècle dernier. M. J. Pauler, l'érudit historien, a écrit un chapitre sur *Béla III et sa famille*, tandis que M. J. de Forster traitait, avec une indiscutable compétence, celui de *la Reine Anne et sa famille*. Ses recherches dans les archives de la France lui ont permis d'établir les rapports qui existèrent alors entre les deux pays, non seulement par la première union de Béla III, mais encore lorsque, devenu veuf d'Anne de Chastillon, il épousa Marguerite, fille de Louis VII, roi de France. Un manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale de Paris donne le compte des revenus du roi de Hongrie ; il est présumable que ce relevé fut fait au moment du mariage de Béla III avec la sœur de Philippe-Auguste. Marguerite fit pénétrer l'influence française en Hongrie, et sut l'y faire apprécier à tel point que bientôt des jeunes nobles se rendirent à Paris pour y étudier; ce fut sur le modèle de l'Université de Paris que le Roi fonda l'Université de Veszprém. Il appela, en Hongrie, les moines de l'abbaye de Cîteaux ; le supérieur général de l'ordre, Pierre, et le supérieur de Paris, Ubicellus, se rendant à son invitation, conférèrent avec lui sur la manière de développer l'instruction en Hongrie. Les cisterciens, restés en Hongrie, ne tardèrent pas à se faire apprécier et exercèrent rapidement une grande influence ; l'un de leurs premiers monastères, celui qui fut fondé à Pilis, existe encore aujourd'hui. Des tableaux généalogiques, dressés avec un grand soin, montrent que les descendants de Béla III et d'Anne de Chastillon firent partie de la plu-

part des maisons royales de l'Europe. Les illustrations qui accompagnent ce volume en augmentent la valeur et en font une œuvre aussi attrayante qu'érudite.

3. — Tout aussi importants, et non moins intéressants, sont les *Magyarországi egyházi és politikai összeköttetései a romai Szents-zékkel*, du savant directeur de l'Institut historique magyar de Rome. Cet ouvrage est consacré aux rapports du Saint-Siège avec la Hongrie; l'auteur y établit le rôle qui incomba à la Papauté dans la fondation du royaume, mais en même temps il fait ressortir que l'Église de Hongrie fut, dès le début, profondément nationale. En demandant à Rome le titre et la couronne de roi, le duc Étienne voulait fonder un royaume ne dépendant nullement de l'Empire, et, en acquiesçant au désir du duc magyar, le pape Sylvestre II le comprenait bien ainsi. Sous le règne des successeurs de saint Étienne, les Papes intervinrent fréquemment dans les affaires de la Hongrie, mais à des points de vue différents, selon qu'ils étaient plus ou moins des protégés de l'Empereur. Ce fut ainsi qu'ils prirent parti pour la famille d'Anjou de Naples, contre le dernier roi de la famille d'Arpád ; cette partie de l'histoire de la Hongrie est étudiée à l'aide de documents nouveaux et l'auteur a fouillé les archives des Bouches-du-Rhône pour y poursuivre ses recherches. Le premier volume de cet ouvrage se termine au concile de Constance, après d'intéressants développements sur les rapports de l'empereur Sigismond avec le Saint-Siège; Mgr G. Fraknói établit que les délégués hongrois n'intervinrent pas, au concile de Constance, dans la condamnation de Jean Huss. Une note est consacrée aux archives du Vatican et aux documents magyars ; à la suite, se trouve l'intéressante bulle du pape Benoît X, du 8 mai 1058, à la « Maison des Pélerins », fondée par saint Étienne, à Rome. Un dernier document, non moins intéressant, est la lettre de saint Ladislas adressée au supérieur du monastère du Mont-Cassin ; elle est datée de 1091.

4. — Sans quitter le domaine de l'histoire, M. F. Kollányi traite une question juridique; son livre : *A Veszprémi püspök Királyné-koronozási jógának története*, ne renferme pas seulement des données intéressantes sur l'évêché de Veszprém, mais encore sur le droit hongrois qui confère à deux évêques différents le privilège de couronner le couple royal. C'est à l'évêque de Veszprèm que revient le droit de couronner la Reine, tandis que c'est l'archevêque d'Esztergom qui sacre le Roi. On ne sait au juste à quelle date remonte le privilège de l'évêque de Veszprém, mais il est à supposer que c'est à l'époque même de saint Étienne ; sa femme, la reine Gizella, ayant fondé l'évêché et en étant restée « protectrice, » lui aurait conféré ce privilège. Au commencement du XIIe siècle, une discussion s'éleva, à ce sujet, entre Robert, évêque de Veszprém, et Jean, archevêque d'Esztergom ; le Pape inter-

vint, mais sans résoudre absolument la question. L'avènement de la famille de Habsbourg amena de nouvelles modifications et des discussions s'engagèrent entre les prélats pour le maintien de leurs privilèges respectifs. M. F. Kollányi expose, avec une grande clarté, les péripéties de ces discussions juridiques et il n'omet pas de mentionner les documents inédits qu'il a découverts dans les archives.

5. — Ce n'est ni à la Chambre des députés ni à la Chambre des magnats, que le comte Majláth a fait de la politique oû étudié la question sociale, mais bien dans son vaste domaine de Bodrog. Pendant vingt années, il a vécu au milieu du peuple de la campagne et il a observé son caractère, ses aspirations, et aussi ses besoins. Administrant ses biens en agronome, au courant de toutes les innovations intéressantes, il a su faire profiter le peuple de la contrée des progrès réalisés, mais en même temps tous ses efforts tendaient à le mettre à l'abri de la redoutable invasion du socialisme agraire. A cet effet, il fonda, pour les petits propriétaires, des établissements de crédit agricole et, pour le peuple, des sociétés coopératives de consommation ; il fit enseigner des métiers faciles à pratiquer l'hiver, il créa des bibliothèques populaires et organisa des conférences contre l'émigration, où l'on enseigna au peuple l'amour du sol natal et le respect du foyer familial. Les efforts tentés et les résultats obtenus sont exposés dans les *Szociálpolitikai tanulmányai és beszédei*, que vient de publier le comte J. Majláth ; ils établissent l'incontestable compétence de ce grand propriétaire qui a montré par l'expérimentation, comment peut être résolu, en partie, et dans certaines contrées, la question sociale. Le livre est très bien écrit, son auteur étant, en même temps qu'un défenseur des intérêts agraires, un fin lettré.

6. — Le directeur du Musée industriel de Budapest, M. Maurice Gelléri, ne nie pas l'existence de la question sociale, car il y a trente ans qu'il consacre ses efforts, non à y chercher une chimérique solution, mais à en étudier les manifestations, et *A szociális napikerdések* est le résumé de ses travaux, de ses observations, de ses recherches dans les différents pays. Ne se préoccupant que des ouvriers de l'industrie qui, en Hongrie, ne jouent aucun rôle politique, on n'avait pas cru tout d'abord à l'acuité de la question sociale, mais le mouvement qui se produisit, il y a quelques années, parmi les ouvriers agraires, démontra la nécessité d'étudier la question et de ne pas confondre les socialistes avec les anarchistes. L'auteur considère le chomage comme l'un des facteurs les plus importants de la question sociale ; il pense que l'État qui parviendrait à résoudre ce problème et mettrait fin à ses déplorables conséquences, assurerait le sort des travailleurs et démontrerait, en même temps, la solidarité des intérêts des ouvriers et des patrons. Il ne s'égare pas en vaines théories, mais il cite tous les

essais qui ont été faits, sans oublier les ateliers nationaux, en France, et indique les résultats obtenus. La seconde partie de l'ouvrage est consacrée aux œuvres, associations, etc., qui ont pour but la défense des intérêts des ouvriers; M. Gelléri étudie d'abord ce qui se passe en Angleterre, le pays classique de l'organisation, puis dans l'Amérique du Nord, où règne une liberté presque absolue, la Suisse républicaine et libre, les pays latins où se développent les partis révolutionnaires, etc. La troisième et dernière partie est consacrée aux œuvres d'assistance : on y remarque l'ingéniosité des philanthropes, s'efforçant par tous les moyens imaginables, de venir en aide au prolétariat, en ménageant sa susceptibilité et en évitant tout ce qui pourrait faire ressembler à une aumône le secours et l'assistance donnés au nom de la solidarité humaine. M. Gelléri considère la question sociale comme ne pouvant pas être résolue par des moyens humanitaires, mais par des procédés économiques ; pour lui, c'est le *self-help* qui doit être à la base de toute amélioration du sort des ouvriers, puis viennent le respect des droits de la classe ouvrière et le sacrifice de certains intérêts des capitalistes.

7. — Sous ce titre modeste : *Adalék a Középkori munkabérek Történetéhez*, l'éminent économiste qu'est M. J. Mandello apporte sa part de recherches aux questions traitées, en France, par M. E. Levasseur et par le vicomte d'Avenel. Il n'a pas, comme ses précurseurs, étendu ses recherches à tout un pays et à plusieurs siècles, il a borné ses études à la ville de Presbourg, et seulement pendant le XV^e^ siècle ; mais pour tirer de ses recherches les conclusions qu'elles comportaient, il a compulsé tous les ouvrages allemands, anglais, français, hongrois, etc., se rapportant à son sujet. Il n'a voulu dans les innombrables registres trouvés aux archives de Presbourg, prendre que les chiffres se rapportant aux salaires des ouvriers, artisans, compagnons, vignerons, bateliers, gardes de la ville, serviteurs municipaux, etc. ; il a partagé les salariés en quelques grandes classes pour étudier le rapport de leurs salaires, la valeur relative de leur travail, etc. La majeure partie de l'ouvrage est consacrée à des tableaux comparatifs fort intéressants à consulter et représentant une somme de travail immense ; ils seraient pourtant arides si les commentaires qui les précèdent ne les éclairaient d'une vive lumière, car l'auteur n'omet de parler d'aucune des conditions du travail ; il entre dans les plus minutieux détails et son livre donne un vivant tableau, quoique rétrospectif, de la vie au XV^e^ siècle, dans une ville importante de Hongrie.

E. Horn.

THÉOLOGIE

L'Église catholique. *Instructions d'apologétique,* par Léon Desbrs. Paris, Poussielgue, 1902, in-12 de viii-291 p. — Prix : 2 fr. 50.

Dans une lettre, placée en tête du volume, S. E. le cardinal Richard félicite grandement l'auteur, et lui dit : « Vos lecteurs vous sauront gré surtout d'avoir si loyalement abordé et si heureusement éclairci les difficultés qui éloignent de l'Église un trop grand nombre d'âmes. » C'est en effet à dissiper le plus grand nombre des préjugés historiques que ce livre est surtout destiné : Galilée et l'Inquisition, le Clergé et les ordres religieux, les églises séparées et les guerres de religion, la Saint-Barthélémy, et l'édit de Nantes, — tout y passe. Érudition remarquable, — citations des mieux choisies, des plus intéressantes et des plus topiques. — Partout des chiffres précis — des dates — des références aux meilleures sources. J'ouvre le livre, je tombe sur les pages 105 et 106, relatives à l'Inquisition ; les notes me renvoient à Forneron, à la collection des lois portugaises, à *l'Esprit des lois* de Montesquieu, à *l'Espagne* de Ranke, au *Ximénès* d'Héfélé, aux *Lettres de l'Inquisition* de Joseph de Maistre, à l'histoire de Llorente et au *Protestantisme comparé* de Balmès. La page suivante, à l'encontre des 30,000 victimes alignées par Llorente (on vient de dire comment l'auteur lui-même a rendu tout contrôle impossible, par un prudent autodafé) — l'auteur a beau jeu avec les 72,000 victimes d'Henri VIII, (en *treize* ans), — les 18,612 de la Révolution, durant la seule année de 1793, avec la statistique détaillée de Prudhomme, ami commun de Robespierre et de Chaumette. Tout l'ouvrage est composé avec le même soin du document précis et de l'érudition de bon aloi. Cette *Huitième instruction*, relative à la *Législation pénale de l'Église* est, à notre avis, un trésor et un modèle.

On nous comprendrait mal en croyant qu'il s'agit uniquement d'apologétique défensive. Il y a tout un exposé dogmatique. Du reste, voici le plan général de l'ouvrage : *Préliminaires* (Vue d'ensemble — institutions de l'Église) ; l'*Enseignement de l'Église* (infaillibilité — immutabilité — progrès, les sources) ; le *Gouvernement* (lois, dispenses, les Papes) ; l'*Action vivifiante* (influence civilisatrice, âme de l'Église... ; le protestantisme et le schisme grec).

A la fin, trois notes importantes sur l'*Antisémitisme et l'Église catholique* — le *Syllabus* — le *Concordat et le Budget des cultes.*

B. de Carroy.

Les Évangiles et la Critique. *Authenticité, intégrité. Les Trois Synoptiques. Le IVe Évangile. Véracité.* T. V. des *Conférences de Saint-Roch,* par les abbés L. Poulin et A. Loutil. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d. (1903), in-16 de xlvi-278 p. — Prix : 2 fr.

C'est le tome V des conférences dialoguées données depuis quelques

années à Saint-Roch de Paris à des auditoires d'hommes (année 1902). Le fait de ce lustre d'existence est déjà un succès. Nous préférons infiniment le sujet traité dans ce volume à ceux des années précédentes : le livre peut-être le plus méconnu ou le plus inconnu parmi les catholiques, c'est l'Évangile. Il fallait donc en parler, chercher à le faire admirer et aimer, le faire lire en un mot. Nos deux conférenciers y auront-ils réussi ? Dieu le sait. La façon d'envisager cette matière ardue n'était-elle pas au-dessus du niveau intellectuel du gros de l'auditoire ? Pour ceux qui, en l'espèce, jouissaient d'une culture suffisante, y ont-ils appris grand'chose ? Toutefois, il est juste de dire que les notes qui courent au bas des pages sont fort intéressantes et révèlent une lecture étendue et une connaissance informée de la littérature évangélique la plus récemment parue. MM. Poulin et Loutil ont su éviter certains courants de critique biblique qui les auraient orientés droit vers les écueils du biblisme protestant. — Trois appendices finissent l'ouvrage : le premier : « L'Évangile et la Littérature contemporaine », fournit une liste de livres qui montre la place occupée par les réminiscences évangéliques dans la littérature contemporaine ; le deuxième, c'est : « La Généalogie de la Sainte Vierge, d'après saint Jean Damascène » ; le troisième comprend des « Notes sur les Deutérocanoniques du Nouveau Testament. » L. R.

Le Rameau d'or, *étude sur la magie et la religion*, par J.-G. FRAZER ; traduit de l'anglais par R. STIÉBEL et J. TOUTAIN. T. I. Paris, Schleicher, 1903, in-8 de v-404 p. — Prix : 10 fr.

Il y a bien des choses et de bien étonnantes choses dans ce livre déjà connu du monde savant, puisque la première édition anglaise date de 1890. Les auteurs de cette édition française, et surtout R. Stiébel, trop rapidement enlevé aux études de traditions populaires et de folk-lore, n'ont pas fait seulement œuvre de traducteurs par rapport à l'ouvrage anglais, mais aussi de recenseurs : ils ont, en effet, obtenu de l'auteur l'autorisation de modifier son plan, de le rendre plus clair, et de condenser certains passages sans cependant rien supprimer des exemples ni des références dont l'abondance et la précision font de ce livre, à la fois savant et étrange, une collection merveilleuse et sans doute incomparable en son genre.

Selon ce plan nouveau, le tome Ier constitue, en deux livres et huit chapitres, un compendium de faits relatifs à la magie et aux tabous, se groupant en diverses questions telles que : l'application de la magie à la pêche, à la chasse, à la guerre ; le rôle des dents, des armes, des vêtements dans la magie ; les rois-dieux et les dieux incarnés ; la théorie de l'âme chez les peuples sauvages ; les tabous des rois, des femmes, des guerriers ; le rôle magique des nœuds. — A vrai dire,

nous n'avons pas l'impression que la division adoptée par les traducteurs soit encore tout à fait satisfaisante; on regrette, par exemple, que la question si importante des croyances des sauvages sur l'âme humaine n'occupe qu'une moitié de chapitre sans titre distinct, et l'on ne voit pas une différence bien essentielle entre certaines croyances sur les cheveux coupés et les rognures d'ongles dont il est question au L. II (p. 296) et certains procédés d'envoûtement mentionnés au L. I (p. 63), ou encore entre les rois-dieux du L. I (p. 159) et les rois-fétiche du L. II (p. 181). Au reste une classification très parfaite était peut-être impossible à trouver; elle supposerait une science théorique plus avancée de cette matière encore si obscure des mythes et des traditions populaires.

Le lecteur doit en outre se tenir en garde contre plusieurs théories de l'auteur anglais. Ces théories sont des interprétations subjectives qui ne découlent pas avec nécessité des faits rapportés. L'idée, par exemple, qu'un âge de la magie imitative aurait, dans toute l'humanité, précédé l'âge de la religion (p. 80) est un peu arbitraire, et elle ne tient pas assez compte de certaines dispositions morales de l'homme qui, naturellement, ne se trouvent pas mises en relief dans un recueil de faits de superstition. Que l'homme primitif se soit cru l'égal des dieux (p. 138) et ait imaginé qu'il pouvait à son gré changer le cours de la nature, c'est encore là une opinion anormale et peu conforme à l'idée que l'on se fait ordinairement de la terreur ressentie par l'homme primitif en face des grands phénomènes naturels. Cependant certains passages (p. 74) suggèrent une sorte d'antinomie intéressante et qui peut être fort ancienne dans l'esprit humain, entre la conception de dieux personnels présidant aux phénomènes et celle d'une nature impersonnelle, d'une sorte de destin, supérieure même aux dieux. Il y a là de la matière pour les philosophes de l'histoire.

Ce sera aussi un plaisir pour les amateurs de folk-lore que d'ajouter, chacun selon ses moyens, à ce répertoire de documents déjà si riche; je pènserais par exemple à propos de la messe de saint Sécaire (p. 73) en Gascogne, au vœu à saint Yves en Bretagne (A. Le Braz, *Légende de la mort chez les Bretons armoricains,* I, 160); à propos des pratiques pour appeler la pluie, à quelques traits du folk-lore arabe (*Abrégé des merveilles*, p. 102 de ma traduction); ou à propos de l'âme représentée comme un petit corps, à plus d'une sculpture du moyen âge où l'on voit l'âme de la Vierge à sa mort sortir de son flanc sous la forme d'une poupée... et à bien d'autres choses encore. Baron Carra de Vaux.

SCIENCES ET ARTS

Les Habitations à bon marché en Allemagne, par Paul Strauss et Charles Baulez. Paris, Chevalier-Maresq, 1903, in-8 de 127 p. — Prix : 3 fr.

Ce sera une utile préface au compte rendu détaillé du congrès des habitations à bon marché, tenu l'été dernier à Düsseldorf, que la présente vue d'ensemble jetée sur les questions de cet ordre en Allemagne. Elles ont une grande importance par suite du rapide développement qu'y ont pris depuis quelques années les agglomérations urbaines. Dans une première partie (p. 9-42), les auteurs étudient l'action des pouvoirs publics : elle a été très énergique, l'État et les villes ont construit pour leur personnel ; les caisses d'assurances et les caisses d'épargne ont largement prêté des fonds aux entreprises d'habitations ouvrières. La seconde partie de cet ouvrage est consacrée à l'action des particuliers — sociétés de construction, actives et nombreuses — fondations, dont la plus importante, celle de Düsseldorf, permet actuellement de loger 257 familles — grands industriels, comme les maisons Krupp, d'Essen. Enfin, trois annexes fournissent des détails instructifs sur les habitations à bon marché à Düsseldorf, à Strasbourg, et sur la participation des communes de la province rhénane à la construction des habitations ouvrières. Baron J. Angot des Rotours.

Manuel d'agriculture pour le centre de la France, par S.-E. Lassimonne. Moulins, Crépin-Leblond, 1902, in-8 de viii-316 p.

Bien que composé spécialement pour les populations rurales du centre de la France, ce manuel d'agriculture ne sera certainement inutile ni déplacé dans aucune des régions agricoles de notre pays. L'auteur a réussi, comme il le voulait, à « le rendre simple et précis, le dégageant des doctrines controversées et des explications trop élevées et en le mettant en rapports avec la pratique agricole. » Méthodiquement distribuées, les matières s'enchaînent tout naturellement. Elles sont résumées dans un mot principal qui se trouve défini avec soin et se grave par conséquent dans l'esprit du lecteur. Le seul défaut peut-être de ce système est un peu de sécheresse, mais il est compensé par des avantages de clarté qu'on ne saurait nier. G.-S.

Les Engrais, par C.-V. Garola, avec Introduction par le Dr P. Regnard. Paris, J.-B. Baillère, 1903, in-16 de 502 p., avec 33 figures. — Prix : 5 fr.

Ce volume ouvre à merveille une nouvelle série de publications agricoles émanant d'ingénieurs agronomes, anciens élèves de l'Institut agronomique. Son auteur, M. Garola, étudie la question si importante des engrais.

Tout d'abord il examine de quelle manière la plante se nourrit dans le sol auquel on la confie, et quels moyens l'agriculture a sous la main et peut employer pour vivifier, modifier, compléter les éléments primordiaux de sa terre. S'il ne trouve pas dans sa composition physique ou chimique les propriétés nécessaires, il a, suivant le cas, pour la mettre au point, amendements calcaires, fumiers, engrais organiques, azotés, phosphatés potassiques, enfin diverses matières qu'il lui faut connaître et savoir manier pour « la corriger autant que possible. »

Successivement donc, M. Garola examine tous ces points dans autant de chapitres. Il s'inspire souvent et à juste titre des enseignements du regretté Dehérain, et, comme lui, il multiplie les formules et le résumé d'expériences nombreuses qui éclairent et appuient ses démonstrations. Plusieurs lui sont personnelles, bien présentées et concluantes. Après ces six chapitres de science et d'enseignement, l'auteur en consacre un fort important à la législation qui régit le commerce des engrais. Il étudie leur valeur réelle, prémunit contre les fraudes trop fréquentes, en même temps qu'il indique le rôle si fécond des syndicats qui permettent au cultivateur de ne pas rester dans son isolement. La fin du volume est entièrement consacrée à l'emploi pratique des engrais par rapport aux diverses cultures que l'on fait ordinairement. Fumures des céréales, des plantes sarclées, des légumineuses, des prairies, des plantes oléagineuses ou des textiles, des jardins même, forment autant de chapitres plus ou moins étendus, où se trouvent résumées les nombreuses observations de la science et de la pratique.

En définitive ce livre s'adresse au cultivateur moderne, instruit et toujours l'esprit tendu vers l'étude des faits et leur explication raisonnée. Il lui présentera sous une forme élevée, mais claire et bien documentée, l'état de la science actuelle. Il est appelé à rendre de véritables services.

G. DE SENNEVILLE.

Le Froment et sa mouture. *Traité de meunerie*, d'après un manuscrit inachevé de AIMÉ GÉRARD et L. LINDET. Paris, Gauthier-Villars, 1903, gr. in-8 de 355 p., avec de nombreuses grav. et plusieurs tableaux de coupe des grains. — Prix : 12 fr.

Le premier chapitre de cet ouvrage s'occupe du froment au point de vue de sa production et de son commerce. Bien que l'agriculteur ait bien des renseignements à glaner dans le courant de l'ouvrage, c'est la seule partie cependant qui l'intéresse directement. Tout le reste concerne la meunerie, mais par exemple aucun point de vue n'a été négligé ici, aussi bien par M. Aimé Girard qui a commencé cette étude, que par M. Lindet qui l'a remarquablement mise au point. La technique ancienne de la meunerie ayant fait place à une véritable science, il fallait rappeler les principes qui s'y rattachent. Et d'abord il importait d'étudier tout ce qui concerne l'anatomie du grain, sa com-

position chimique, le départ à faire entre ses différentes parties, leur utilité respective et relative, puis ensuite ce qui regarde la construction des appareils destinés à nettoyer, broyer les grains, à bluter la farine, etc... Les constructeurs qui les offrent à la meunerie ne cessent d'y apporter des perfectionnements continuels qu'il convient d'apprécier. A signaler encore le dernier chapitre très important sur les farines et les issues, notamment en ce qui concerne les altérations, les falsifications et les fraudes auxquelles elles donnent lieu.

Tout ceci est remarquablement exposé. De nombreuses gravures, fort techniques il est vrai, mais très précises, des schémas en quantité, de multiples diagrammes rendent le texte clair et pratique. Au demeurant, comme le dit M. Lindet dans son Introduction, celui qui aura étudié ce livre ne devra pas avoir la prétention de s'improviser meunier; on ne peut le devenir qu'après avoir accompli un stage dans un moulin... Mais il connaîtra les principes qui lui imposent un travail rationnel et les appareils qui lui permettent de le réaliser.

G. DE SENNEVILLE.

Éléments de la théorie des fonctions elliptiques, par J. TANNERY et J. MOLK. T. IV. Paris, Gauthier-Villars, 1902, gr. in-8 de x-303 p. — Prix : 9 fr.

Ce volume termine le très intéressant travail des auteurs sur les fonctions elliptiques (Cf. *Polybiblion*, t. LXXXV, p. 227). Étudiant l'évaluation des intégrales dont l'élément différentiel a, au dénominateur, un radical portant sur une expression du quatrième degré, les auteurs y joignent les substitutions linéaires qui permettent de ramener cette expression à une du troisième degré dénuée de second terme et la réduction à la forme classique de Legendre. Le chapitre suivant examine les formes auxquelles se ramènent les intégrales elliptiques avec les notations de Legendre, Jacobi et Weierstrass. Comme dernière étude, nous trouvons celle des équations différentielles auxquelles satisfont diverses fonctions considérées dans l'ensemble de l'ouvrage.

Près de quatre-vingt-dix pages sont ensuite consacrées à des tableaux de formules. Si nous ne craignions point de laisser planer un doute sur la haute valeur de ce volume, en portant notre attention plus spécialement sur ces tableaux, dont la consultation fréquente est indispensable pour quiconque utilise les fonctions elliptiques, nous dirions qu'ils suffisent pour que le livre de MM. Tannery et Molk ait sa place dans la bibliothèque de tout mathématicien.

Les applications des fonctions elliptiques contiennent les questions classiques de géométrie et de mécanique, ainsi que les problèmes, moins généralement connus, sur la division des périodes et de l'argument qui conduisent à de si intéressantes propriétés des nombres.

L'ouvrage se termine par une très intéressante lettre d'Hermitte à

M. J. Tannery. C'est la démonstration d'un point énoncé par Hermitte en 1858 et qui, jusqu'à présent, n'avait pas été démontré. Cette lettre nous fera apprécier la lucidité d'esprit qu'a conservée jusqu'à la fin l'éminent géomètre Hermitte et l'estime en laquelle il tenait l'œuvre que viennent de publier MM. Tannery et Molk. É. CHAILAN.

LITTÉRATURE

Mnémotechnie des racines allemandes, par le colonel LAUSSAC. Paris, Fontemoing, 1903, in-8 de 203 p. — Prix : 6 fr.

M. le colonel Laussac, comme autrefois La Tour d'Auvergne, consacre ses loisirs à des divertissements philologiques. Pour La Tour d'Auvergne, toutes les langues dérivaient du celtique, pour le colonel Laussac, elle viennent toutes du français. Il cherche, en effet, à établir, à faire toucher du doigt, comme il dit, l'incroyable intimité des langues latines et germaniques, notamment de l'allemand avec le français, au premier abord si disparates. Assurément il y a des traits de ressemblance entre toutes les langues indo-germaniques, comme il y en a dans les visages des enfants d'une même famille, *qualis decet esse sororum*. Mais, dans l'état actuel de la linguistique, il paraît exagéré de dire que toutes les racines allemandes ont leur correspondant en français, et que l'on peut trouver pour chacune d'elles un affilié, tenant par quelque filament plus ou moins solide à la soudure commune. Non, la science philologique n'a pas encore pénétré les obscurités des origines au point de pouvoir affirmer que toutes les racines allemandes peuvent se rattacher à un mot français de même origine. Il ne faut pas pousser la similitude au-delà des identités manifestes ; quand la passion s'en mêle, elle nous fait voir des ressemblances qu'elle seule a créées, et qui ne correspondent à rien de réel dans les objets. J'ai peur que l'auteur, pris d'un beau zèle étymologique, n'ait poussé trop loin ses reconnaissances, et ne se soit égaré parfois à la clarté de fausses lueurs. Il sera difficile d'admettre, par exemple, que *biene*, l'abeille, *beo* en anglo-saxon, *bee* en anglais, venant du sanscrit, *bhî*, trembler, la tremblante, ait une affinité de sens avec *épine*, venant de *spina* pour *spic-na*, de *spica*, la pointe ou la barbe de l'épi. Nous ne voulons pas examiner les 435 racines des deux premières lettres de l'alphabet, que l'auteur passe en revue consciencieusement, mais nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que souvent nous rencontrons dans ses comparaisons des analogies frappantes. Bien qu'elles ne soient pas toujours exactes au point de vue philologique, ces analogies ont cependant le grand avantage de fixer le mot dans la mémoire, et c'était là un des buts que l'auteur se proposait. Pour y aider encore, il a eu

l'idée originale, et à coup sûr méritoire, de rédiger en vers et d'orner de rimes les résultats de ses recherches. L. MENSCH.

Poètes chrétiens, par ALFRED POIZAT. Paris et Lyon, Vitte, 1902, in-8 de 338 p. — Prix : 4 fr.

Est-ce à dessein que, sur la couverture, on a supprimé le sous-titre ajouté à l'intérieur du livre : *Scènes de la vie littéraire du* IVe *au* VIIe *siècle*? Cette addition paraît cependant indispensable (si même elle n'est pas jugée insuffisante) pour préciser le contenu de l'ouvrage. Il s'agit, en effet, des poètes, presque tous Gaulois, par où s'achève l'histoire des lettres latines. Ils ont sans doute déjà trouvé des biographes qui s'appellent notamment Jean-Jacques Ampère, Amédée Thierry, Gaston Boissier : mais M. Poisat a pensé, non sans raison, que le grand public auquel les érudits de profession sont en général médiocrement sympathiques s'intéresserait plus volontiers à ces prémices de la poésie chrétienne, si on les lui présentait dans un volume où le romanesque se marierait dans une juste proportion avec l'historique. Au surplus, la note religieuse, pour ne pas être absente, est loin cependant d'être dominante : ce qui nous est offert, c'est comme une série de tableaux de genre empruntés à une période d'ailleurs aussi intéressante que peu connue de nos annales d'Occident. Mettre en ordre des confidences et pour ainsi dire ajuster des fragments de Mémoires, telle est, de son propre aveu, la méthode suivie par l'auteur : et ainsi défilent successivement, sous nos yeux, Ausone entouré d'amis et de flatteurs dans son opulente villa bordelaise, Paulin faisant ses adieux à l'Espagne et à la Gaule pour se retirer dans la cité italienne dont il devait plus tard devenir l'évêque, Sidoine Apollinaire tentant vainement de sauver Clermont de l'invasion des Goths, Boèce d'abord l'obligé et plus tard la victime de Théodoric, enfin Fortunat vivant à la cour de Brunehaut avant d'être le conseiller et le chapelain de sainte Radegonde.

Depuis l'âge de Lucain et de Juvénal, la poésie païenne n'était plus qu'un jeu d'esprit : le christianisme va lui rendre une âme. Mais la langue d'un côté et le goût de l'autre ont subi de trop graves atteintes pour qu'on voie renaître des Virgile et des Horace : et nous ne sommes pas surpris d'entendre M. Poisat reprocher à Prudence, « admirable bourreau de ses strophes » (p. 5), la rudesse incorrecte et parfois prosaïque de son vers, et à saint Avit de n'avoir eu, en composant ses *Poèmes bibliques*, d'autre ambition que de donner un pendant chrétien aux *Métamorphoses* d'Ovide.

Le dernier tiers du volume est consacré à des citations (texte latin et traduction) de quelques-unes des plus belles pages des poètes dont la vie nous a été auparavant retracée. Dans cette version, le souci de

l'exactitude l'emporte visiblement sur celui de l'élégance, comme si l'auteur avait tenu à souligner le caractère populaire de la littérature nouvelle. Au reste, ses propres récits sont d'un style qui vise à être neuf et qui l'est parfois à l'excès, si bien que certaines phrases risquent d'être peu comprises à une première lecture. M. Poisat parle de la « sympathie respectueuse » que lui inspirent les poètes de notre propre décadence : c'est un sentiment, à coup sûr, très charitable : reste à savoir si en toute occasion il est parfaitement justifié. C. Huit.

Lysias. Orazioni scelte, commentate da Eugenio Ferrai. Seconda editione rifatta da Giuseppe Fraccaroli. Torino, Lœscher, 1902, in-12 de XLVII-132 p. — Prix : 2 fr. 50.

Dans les écoles de rhétorique de l'ère gréco-romaine, Lysias partage avec Démosthène l'honneur d'être étudié comme le modèle par excellence de l'éloquence grecque : l'auteur du *Traité du sublime* se croit obligé de protester contre l'habitude encore répandue de son temps de mettre l'atticisme de Lysias au-dessus de celui de Platon. Et cependant en Italie, comme en France d'ailleurs, ses discours n'ont été que bien rarement réimprimés : c'est ce qui justifie, dans une certaine mesure, la copieuse étude biographique et littéraire par où s'ouvre le présent volume. Précisément, en ce qui touche Lysias, bien des dates sont incertaines, bien des attributions contestées : M. Ferrai fait allusion à toutes ces controverses, mais, en homme prudent, il renonce en général à les trancher. Il cherche à expliquer la malveillance très apparente de Platon à l'endroit du célèbre logographe athénien : aux raisons d'ordre politique qu'il en donne, si judicieuses soient-elles, s'en ajoutaient vraisemblablement d'autres plus profondes, d'ordre esthétique et moral.

L'ouvrage contient : 1° le plaidoyer *contre Eratosthène*, le meurtrier de Polémarque, frère de Lysias : c'est un tableau saisissant d'une période déplorable de l'histoire d'Athènes : l'accusation, pleine d'une douleur contenue, est présentée avec une énergique précision ; — 2° le plaidoyer *contre Agoratos*, qui avait dénoncé et fait périr une foule de citoyens opposés à la paix avec Lacédémone. On y surprend, selon la remarque de M. Ferrai, un ton tantôt solennel et tantôt ironique, sans doute suggéré, sinon imposé à Lysias par le caractère du personnage pour qui le discours a été rédigé. Quant au commentaire très étendu de M. Ferrai, auquel le nouvel éditeur a ajouté un certain nombre de réflexions personnelles, il a des allures plutôt germaniques dont s'accommoderait assez difficilement, je le crains, notre goût français.

C. Huit.

DANTE ALIGHIERI. **La Divina Commedia**, *riveduta nel testo e commentata* da G. A. SCARTAZZINI; quarta edizione novamente riveduta da G. VANDELLI, col Rimario perfezionato di L. POLACCO, e Indice dei nomi proprii e di cose notabili. Milano, Ulrico Hoepli, 1903, in-16 de XXXIII-1042 et 124 p. — Prix : 4 fr. 50.

Après la mort de Scartazzini, survenue en février 1901, la maison Hœpli a confié à M. G. Vandelli la tâche délicate de donner pour la quatrième fois au public le texte de la *Divine Comédie*, avec le commentaire *minor* (ou milanais ; le commentaire publié à Leipzig étant le commentaire *major*) du célèbre dantologue. Comparée aux trois premières, cette nouvelle édition constitue un très réel progrès.

Pour le texte même de la *Divine Comédie*, il ne pouvait s'agir que d'une révision attentive, destinée à faire disparaître les erreurs typographiques ou autres incorrections, trop nombreuses dans la troisième édition ; le texte « scartazzinien » est resté ce qu'il était, rarement modifié à l'aide du texte de M. Moore ; mais la graphie a été rendue plus uniforme, et surtout la ponctuation, un peu négligée par Scartazzini, a été très sensiblement améliorée.

Pour le commentaire, il y avait beaucoup plus à faire. Tout d'abord, un très grand nombre de citations ont été vérifiées, ce qui a permis de corriger bien des erreurs dans les références ; ce travail de contrôle a porté surtout sur les œuvres mêmes de Dante, sur la Bible, sur la *Somme* de saint Thomas, sur les œuvres de plusieurs écrivains classiques de l'antiquité. Le commentaire ne pouvait être changé quant au fond ou quant à la méthode générale ; mais, sans parler de modifications toutes matérielles apportées dans certains détails typographiques, le texte de quantité de notes a été plus ou moins remanié et en quelque sorte rajeuni, en même temps que certaines expressions peu correctes du savant suisse étaient remplacées par d'autres, plus franchement italiennes.

Enfin, si le *rimario* de M. Luigi Polacco paraît être resté tel qu'il était dans la seconde édition, où il a paru pour la première fois, il n'en est pas de même, à beaucoup près de la table, des noms propres et matières principales, qui a reçu de nombreuses additions et rectifications.

Le volume débute par une Préface qui mérite d'être lue ; on y trouvera, outre des indications très claires sur la manière dont M. Vandelli a compris son travail de reviseur, quelques pages judicieuses sur Scartazzini, sur son œuvre et sur la part qui lui revient dans les progrès des études dantesques pendant les vingt-cinq ou trente dernières années du XIX^e^ siècle.

Ajoutons, pour finir, que, sous le rapport de l'exécution matérielle, cette nouvelle édition n'est pas moins soignée que les trois précédentes.

L. A.

Études de littérature étrangère. Écrivains célèbres de l'Europe contemporaine, par V. Jeanroy-Félix. 1re et 2e séries. Paris, Bloud, s. d. et 1903, 2 vol. in-8 de 423 et 409 p. — Prix : 8 fr.

Ayant publié divers ouvrages sur la littérature française contemporaine, M. Jeanroy-Félix s'est cru sans doute, par là même, qualifié pour disserter sur certains écrivains étrangers plus ou moins de la même époque. Le cas se présente de temps à autre. Bien que notre auteur, qui est, je crois, professeur, se réclame quelque part de son savant maître Bergmann, il a peu de pratique des langues étrangères, ce qui aurait pu et dû lui paraître un défaut d'aptitude pour cette tâche improvisée. Que dirait-il, lui qui semble vénérer les vieux classiques, que dirait-il de l'audacieux qui prétendrait, sans s'être le moins du monde familiarisé avec leur texte, guider le public dans l'étude d'Homère et de Virgile? Or, les anciens sont connus de toute façon et dans leur ensemble ; les contemporains ne se révèlent peu à peu que par des études partielles et sans contrôle. Volontiers il admet lui-même, — mais pour les autres seulement, — qu' « il y a une certaine naïveté à vouloir faire apprécier un écrivain par une simple traduction », ou encore : « L'entreprise est chimérique de vouloir faire apprécier à sa juste valeur un poète qui ne nous apparaît qu'à travers le voile d'une traduction. » Traductions, études, articles de revue, etc., le meilleur de tout cela, qui ne constitue en somme que fragments épars et de hasard, devient bien vite tout à fait incomplet et inexact, si l'auteur analysé a continué d'écrire et parfois changé de manière. Cet auteur, en outre, ne doit pas être isolé de son milieu naturel : sa valeur propre ou relative n'est déterminée que par la comparaison avec ses compatriotes contemporains. Dans ce que vous louez ou critiquez, qu'y-a-t-il de commun à tous en son pays et à cette époque? Qu'est-ce qui est vraiment à lui et rien qu'à lui? Et en quoi consiste sa prééminence? Doit-on mettre à l'actif propre de Racine l'observation des trois unités, à son passif l'élégance talon rouge de ses Agamemnons? Pourquoi Pereda, par exemple, — qu'il vaudrait mieux ne pas appeler *de* Pereda — a-t-il été élu par M. Jeanroy-Félix, unique entre tous les romanciers espagnols, dont beaucoup sont plus répandus que lui? Quelle place tient-il parmi les Alarcon, Escrich, Galdós, Caballero, Trueba, Pardo Bazan, Valera? Vous chercheriez en vain aucun de ces noms, vous ne trouveriez que ceux de romanciers français, aussi nombreux d'ailleurs qu'inattendus : Alexis Bouvier, Richebourg, d'Ennery, etc., etc. Dans l'étude sur Ibsen, j'ai compté une soixantaine de ces intrus, tant Français que Latins ou Grecs, honorés d'une nomination ou d'une allusion, parfois d'un parallèle d'une demi-page, d'une page, ou plus, et quels intrus! Lintilhac, Delobelle et Pierre Petit notamment (celui-ci à propos d'un confrère photographe traité d'antarctique au lieu d'arctique), et pas un Norvégien, pas un Scandinave, pas

même Björnson, l'émule tout indiqué et non inconnu parmi nous. Pas un mot non plus des poésies lyriques d'Ibsen, dont plusieurs sont de petits chefs-d'œuvre devenus classiques, mais qui attendent une traduction. Le jugement d'ensemble qui termine l'étude donnera une idée de la manière de notre commentateur; il compare Ibsen à une forêt vierge d'Amérique, paraît-il : « mosaïques de coquillages fluviatiles, labyrinthes de lacs invisibles où dorment les paludines aux nids parasitaires, mammouths du règne végétal, miasmes fétides, atmosphère zébrée de légions de moustiques, singes sautillant sur les papyrus gigantesques, ignames confondus avec le sol, squelettes d'holothuries encastrés dans des silicates terreux et alcalins... telle est cette forêt — tel est le génie d'Ibsen. » La langue et la littérature russes sont naturellement plus étrangères encore que les autres, s'il est possible, à M. Jeanroy-Félix. Il commence par nous révéler — voile ta face, ô Bergmann ! — que l'idiome grand-russe est « d'origine finnoise et tartare » tandis que le petit-russien serait « d'origine byzantine. » Il était pourtant si facile de se taire sur la langue russe ! Il est vrai qu'il ne l'était pas moins de laisser Pouchkine dormir tranquille, plutôt que de juger un poète sur des traductions de ses œuvres en prose. Sauf *Eugène Oniéguine,* qui est plutôt une longue nouvelle en vers, et le *Prisonnier du Caucase*, œuvre d'extrême jeunesse, les poésies épiques et lyriques de Pouchkine, bien que depuis longtemps traduites, ne sont pas parvenues jusqu'à M. Jeanroy-Félix. Ce qu'il dit des goûts littéraires du poète n'est pas moins erroné, et il ferait bien de ne pas tant exulter de cette prétendue découverte que Mérimée aurait pris à Pouchkine, sans l'avouer, sa merveilleuse concision : Mérimée a signalé, au contraire, avec une insistance presque exagérée, cette caractéristique du talent de Pouchkine. Je ne m'oppose pas à ce qu'on s'exclame sur « l'étrange coïncidence » entre la mort de Pouchkine et celle d'Armand Carrel, tué également en duel une année auparavant, bien que je ne voie là aucune coïncidence, mais pour qui a quelque notion de l'histoire de la littérature russe, le rapprochement entre la mort de Pouchkine et celle de Lermontov — devenu lieu commun — était évidemment plus de circonstance. Continuerai-je à utiliser mes notes ? A quoi bon ? Un mot seulement encore sur Rudyard Kipling et sur Heine. Après l'étude consacrée à Kipling par M. Chevrillon, si complète, si fouillée et de si bon style, le sujet m'eût semblé à éviter, modestement ; en tout cas il eût été de bon goût de ne pas « subtiliser » à un prédécesseur qu'on ne nomme pas une page entière (p. 205) de citations variées, habilement choisies, avec texte à l'appui. Quant à Heine, j'eusse préféré qu'en sa qualité de poète, il ne fût pas condamné — et avec quels impitoyables sarcasmes ! — uniquement sur le vu de sa Correspondance, et que le titre de poète lyrique ne lui fût pas refusé

sous cet invraisemblable prétexte « qu'il n'a point étalé à nos regards les blessures qu'il a reçues dans les batailles de la vie. » Qu'a-t-il donc fait alors? On soupçonnera sans doute que les mots de toute langue, les noms propres, même les titres d'ouvrages, sont imperturbablement défigurés : *la Fille du capitaine Doubrowsky*, *les Balalayka*, *Sotiletza*, *Deutchland*, *Cromwel*, *priva-docent*, *steepe-chease*, *dum*, etc., etc. Les notes sur l'orthographe de *Pouchkine*, *Pougatchev*, ou *off*, ou *eff*, ainsi que la plupart des notes d'ailleurs, sont d'une réjouissante naïveté. Enfin le français lui-même n'est pas toujours suffisamment respecté; je n'en donnerai comme exemple que le mot *effluves*, féminisé avec insistance. Ce compte rendu un peu long et pourtant bien écourté, je m'en voudrais de ne pas le terminer par un mot que M. Jeanroy-Félix puisse prendre pour un compliment: qu'il se méfie de son esprit, il en a trop!

LONGCHAMP.

HISTOIRE

Ichnographiae locorum et monumentorum veterum Terrae Sanctae, accurate delineatae et descriptae a P. ELEAZARIO HORN, ordinis minorum Provinciae Thuringiae (1725-44). Ed. P. HIERONYMUS GOLUBOVICH. Rome, typ. Sallustianis. Paris, A. Picard et fils, s. d., gr. in-4 de LX-301 p.

C'est un précieux recueil que le P. Golubovich rend accessible aux palestinologues. Le P. Éléazar Horn, franciscain de la Custodie de Terre Sainte, a décrit au commencement du XVIII[e] siècle (1725-1744) les lieux saints de Palestine; et il a donné de la plupart des monuments qu'il discutait une ou plusieurs représentations figurées. L'ouvrage contient ainsi soixante-quinze « ichnographies », ou pour mieux dire soixante-quinze illustrations, car le mot ichnographie a été entendu dans un sens assez large par le P. Horn. Ces illustrations et les explications qui les accompagnent sont d'autant plus précieuses qu'un certain nombre de monuments qu'elles figuraient ont disparu sans retour. Le P. Golubovich (p. XXIII) fait ressortir avec raison que les vues intérieures du Saint-Sépulcre, des tombeaux des rois latins, et le relevé des inscriptions qui s'y rattachent ont une valeur exceptionnelle, puisque presque tout a été anéanti dans l'incendie de 1808, et dans la restauration qui suivit, plus ruineuse que l'incendie même. Les critiques attribueront sans doute moins de crédit aux identifications historiques du P. Horn, qui suit, d'ailleurs presque partout, son prédécesseur Quaresmius. L'*Appendix historica* (p. 187-275) offre un intérêt moins général que les descriptions des Lieux saints. Il n'en constitue pas moins un chapitre curieux de l'histoire de la Custodie de Terre Sainte. Les contestations entre les franciscains d'une part, les Grecs et les Arméniens de l'autre, les intrigues compliquées pour

l'obtention des firmans impériaux sont narrées dans leurs derniers détails. Ces histoires ont une saveur toute moderne, car il n'y aura rien de nouveau sous le soleil de Jérusalem tant que durera la domination des Turcs. Quel titre bien « actuel » que celui du chap. XXV (p. 249) : « Graeci adnitentibus Turcis pecunia corruptis, ad Petram Unctionis et Praesepe Domini lampades atque candelabra reponunt. »

De l'édition du P. Golubovich, nous n'avons à dire que du bien, puisque nous nous abstenons à dessein de porter un jugement critique sur les traditions franciscaines. Nous signalerons à peine quelques négligences, entre autres, page 183 : dans la légende explicative du sceau du patriarche maronite d'Antioche, on lit : Interpretatio litterarum arabicarum; or les caractères sont syriaques, comme on peut bien le penser. Disons en terminant que la publication du P. Golubovich a reçu le meilleur accueil des Revues françaises ou étrangères qui s'occupent plus spécialement des études palestinologiques.

J. LABOURT.

Les Préliminaires de la guerre de Cent Ans. La Papauté, la France et l'Angleterre (1328-1342), par EUGÈNE DÉPREZ. Paris, Fontemoing, 1902, in-8 de XIII-451 p. — Prix : 12 fr. 50.

Il est à remarquer, comme l'observe l'auteur de cet ouvrage, qu'une des parties essentielles de l'histoire de la guerre de Cent Ans, c'est-à-dire l'histoire diplomatique, n'a pas encore été traitée. Et pourtant sans la connaissance des négociations en cours, bien des faits restent incompréhensibles.

C'est cette lacune que M. E. Déprez a essayé de combler en partie. Son volume, après avoir exposé les conséquences du traité de Paris de 1259, rapporte les négociations qui eurent lieu de 1328 à 1342 entre la France, l'Angleterre et la Cour romaine.

Saint Louis, blâmé par son entourage pour avoir signé le traité de Paris, avait cependant inauguré une politique qui, en attachant le roi d'Angleterre par des liens de vassalité, devait conduire à l'expulsion, lente mais certaine, de l'étranger du territoire français, grâce à l'immixtion des officiers royaux et du Parlement dans les juridictions de Guyenne. Cette politique avait déjà donné de tels résultats qu'on pouvait prévoir à bref délai la confiscation totale des droits du roi d'Angleterre. Heureusement pour lui, Édouard III vit le danger ; après avoir prolongé la discussion sur la nature de l'hommage qu'il devait à son suzerain, il finit par faire appel aux armes. Il s'était prudemment préparé à cette éventualité, et le concours que ses agents diplomatiques lui avaient assuré auprès des villes de Flandre et de l'empereur Louis de Bavière, lui fut d'une très grande utilité.

A la Cour pontificale d'Avignon, on suivait avec anxiété les prélimi-

naires d'une querelle qui menaçait de mettre en feu l'occident chrétien. Jean XXII, très occupé de sa lutte contre Louis de Bavière, essaya de détourner par les préparatifs d'une croisade l'attention des adversaires; Philippe de Valois répondit de grand cœur à ses avances et fut désigné pour être le chef de cette expédition.

Mais Benoît XII, successeur de Jean XXII, montra beaucoup moins de zèle pour la guerre contre les Turcs et en vint même à modérer l'ardeur des Français pour la croisade. Selon M. Déprez, qui en fait un portrait peu flatté, ce pape n'aurait eu pour objectif que la direction de toute la diplomatie européenne et n'aurait désiré s'interposer au milieu des conflits que pour imposer sa volonté. D'autre part, lui-même repoussait toute intervention étrangère dans sa propre querelle avec l'Empereur, et morigénait Philippe de Valois lorsque celui-ci tentait une timide médiation pour les mettre d'accord. Grâce à la faiblesse du roi de France, il aurait, par sa politique, fait grand tort aux intérêts de notre pays; après avoir empêché Philippe VI d'intervenir dans la guerre entre l'Écosse et l'Angleterre, il obtint que l'ordonnance de confiscation du duché de Guyenne, rendue le 24 mai 1337, fût rapportée et mise à néant. Sans aucune influence auprès d'Édouard III, qui s'alliait à Louis de Bavière, prenait le titre de vicaire impérial et se faisait appeler roi de France, Benoît XII ne réussit pas à réconcilier les deux ennemis. La campagne de Thiérache eut lieu en 1339, puis celle du Tournaisis l'année suivante, et toujours la Papauté intervint pour ralentir ou arrêter la marche des Français. Il est vrai que Philippe VI était aussi responsable en partie des succès de son compétiteur : manquant d'initiative, de volonté, de prévoyance, ne sachant jamais se décider à temps, il perdit fréquemment l'occasion d'en finir à son avantage.

J'arrêterai ici l'analyse du livre de M. Déprez. Bourré de documents puisés dans les archives anglaises et romaines, il présente une inépuisable mine de renseignements pour l'historien. Dois-je dire cependant que ces recherches auraient pu être plus longues et plus complètes dans les dépôts français et allemands? Nous devons surtout regretter que, grâce à ces lacunes, le rôle des diplomates français soit rejeté dans la pénombre. De même, on pourrait demander une rédaction moins touffue : il y a trop de choses, trop de détails; malgré le fil conducteur que M. Déprez lui présente de temps à autre, le lecteur ne se reconnaît pas toujours.

Une autre objection que je ferais encore à l'auteur, c'est d'avoir trop poussé au noir le portrait de Benoît XII. Il ne faut pas croire qu'il ait été inspiré si souvent par son orgueil et son ambition : on doit reconnaître qu'il avait en vue, quelquefois aussi, le bien de la chrétienté en général. Il est possible que sa politique ait abouti à servir davantage

les intérêts anglais; mais ce résultat n'était pas voulu par lui et il était sincère, du moins je le croirai jusqu'à preuve du contraire, quand il témoignait de ses sentiments d'affection pour Philippe VI. Ce dernier personnage est encore assez maltraité par M. Déprez, qui lui fait jouer un rôle trop effacé et lui reproche vivement son inertie, son imprévoyance et sa trop grande soumission au Pape; il me semble que la note est forcée. L.-H. LABANDE.

La France et le Grand Schisme d'Occident, par NOËL VALOIS. T. III et IV. Paris, A. Picard et fils, 1901-1902, 2 vol. in-8 de XXIV-632 et 610 p. — Prix : 20 fr.

Voici les deux derniers volumes de l'ouvrage si documenté et si complet que M. N. Valois a consacré au Grand Schisme d'Occident et à la conduite observée par les rois de France en ces temps difficiles. Les tomes I et II avaient pris le schisme à son origine, c'est-à-dire dès l'élection d'Urbain VI, opérée dans les conditions déplorables que l'on sait, et l'avaient conduit jusqu'à la mort de Robert de Genève, pape à Avignon sous le nom de Clément VII (1394). Les tomes III et IV comprennent tout le pontificat de Benoît XIII et exposent les événements qui ont fini par amener la pacification de l'Église.

Ils racontent d'abord l'élection de Benoît XIII par les cardinaux avignonais. La Cour de France aurait bien voulu que le Conclave fût retardé jusqu'à ce que l'on connût les dispositions du Pontife romain, Boniface IX; mais Pierre de Luna offrait tellement de garanties pour la fameuse voie de cession! Hélas! ce devrait être au contraire le pape le plus acharné à maintenir la tiare sur sa tête. On le vit bien, lorsque la mission française des ducs de Berry, de Bourgogne et d'Orléans vint lui proposer un projet de conclusion du schisme par l'abdication simultanée des deux papes rivaux. Benoît XIII préférait la voie de convention, c'est-à-dire le rapprochement des deux pontifes et des deux collèges cardinalices pour des conférences contradictoires, système qui ne pouvait amener aucune solution.

En vain les conciles gallicans se multiplièrent : Benoît XIII resta aussi inébranlable. En 1398, le gouvernement français proclama la soustraction d'obédience; les cardinaux abandonnèrent eux aussi leur pape, que les Avignonais assiégèrent dans son palais pendant plusieurs années. Mais Benoît XIII montra une telle souplesse, une telle habileté, qu'au jour de son évasion en Provence, les cardinaux, les Avignonais, les Castillans, la Royauté française et l'Université de Paris se soumirent de nouveau à son autorité (1403).

La mort de Boniface IX et l'élection d'Innocent VII ne changèrent rien à la situation. Pourtant Benoît XIII prit l'initiative de se rendre en Italie pour suivre la voie de convention. Mais sa conduite fut telle-

ment équivoque, celle de Grégoire XII, successeur d'Innocent VII, prêta à de tels soupçons, que les deux pontifes donnèrent lieu de croire qu'ils s'entendaient, l'un pour accepter, l'autre pour refuser les propositions qui leur étaient faites, de telle façon qu'un accord fût impossible. La France, découragée, proclama (25 mai 1408) sa neutralité, pendant que les cardinaux des deux collèges se décidaient à se passer des deux papes et à se réunir en un concile général. Ce fut le concile de Pise, auquel manqua l'adhésion complète de toute la chrétienté, et qui par conséquent devait fatalement avorter. Les deux papes rivaux y furent bien déposés, les cardinaux s'entendirent bien pour en élire un troisième, Alexandre V : on ne réussit qu'à augmenter la confusion. Au lieu de deux obédiences, il y en eut désormais trois, la France soutenant par la diplomatie et par les armes, mais sans succès, la cause d'Alexandre V et de son successeur, Jean XXIII.

Cette confusion devint telle, qu'il fallut reprendre sur de nouvelles bases l'œuvre de l'union. La France s'était trop compromise pour en assumer la responsabilité ; l'initiative en revint à l'empereur Sigismond de Luxembourg. Grâce à lui, le concile de Constance, auquel se rallia le gouvernement de Charles VI, put tenir ses sessions et mener à bien la pacification de l'Église. On en connaît les résultats : le procès et la déposition de Jean XXIII, l'abdication de Grégoire XII et enfin, après de multiples négociations, la nouvelle déposition de l'intraitable Benoît XIII, suivie de l'élection de Martin V.

Malgré la prépondérance prise par l'Empereur dans la direction du concile, malgré les querelles que les partis allemands ou anglais leur suscitaient au sein même des assemblées délibérantes, les représentants français jouèrent un rôle des plus importants et jusqu'ici assez méconnu. On est heureux de constater, avec M. N. Valois, qu'ils furent de véritables diplomates, qu'ils firent entendre des conseils de sagesse et que les propositions prudentes émises par eux amenèrent l'union.

Cependant Benoît XIII, retiré à Peniscola avec quelques partisans, continuait à agir comme pape : la mort seule eut raison de son entêtement (22 novembre 1422 ou 23 mai 1423). Il avait pris soin cependant de perpétuer le schisme, en créant de nouveaux cardinaux, auxquels il avait imposé l'obligation de lui nommer un successeur. Le pseudo-Clément VIII fut proclamé par eux; mais Jean Carrier, un des cardinaux clémentins les plus endurcis, refusa de le reconnaître et élut à lui seul un autre pape : Benoît XIV. Ces fantômes de pontifes s'évanouirent sans avoir eu d'action bien réelle sur leurs contemporains : le cardinal Pierre de Foix, légat de Martin V, obtint sans trop de peine l'abdication de Clément VIII (26 juillet 1429) ; quant à celui qui avait pris le titre de Benoît XIV, il disparut complètement sans laisser de traces.

Telle est, résumée à très grands traits, la trame du récit de M. N.

Valois. On voit à combien de faits et de négociations il se rapporte, et quelle importance il présente pour la connaissance de l'histoire de l'Église et de la France. Il est inutile d'insister sur la richesse d'informations de l'auteur, sur son habileté et son expérience à mettre les faits essentiels en pleine lumière, sur la souplesse de son style, sur l'intérêt qui ressort de la lecture de chacune de ses pages. Un chapitre vraiment beau est le dernier, où sont exposées les conclusions de l'ouvrage, où se dégagent les responsabilités des divers papes, des cardinaux et des gouvernements, où sont marquées en traits vigoureux les conséquences du schisme. Justement sévère pour les Urbain VI, les Clément VII, les Benoît XIII, les Boniface IX et même les Grégoire XII, pour les cardinaux poltrons, imprévoyants, courtisans du pouvoir, qui ne surent pas faire leur devoir, l'auteur l'est moins pour les rois de France, qui, sincèrement et loyalement, se sont employés de tout leur pouvoir à mettre fin à la division de l'Église.

M. N. Valois était déjà depuis longtemps connu comme un de nos meilleurs historiens : sa réputation, déjà bien assise par des travaux de premier ordre, reçoit encore de la publication de ces deux volumes un nouveau lustre ; je suis donc heureux de le féliciter d'avoir mené à si bon terme une entreprise que bien peu auraient pu conduire avec une telle maîtrise et une telle impartialité. . L.-H. Labande.

Mes Souvenirs. Tome III. *L'Unité de l'Italie et l'unité de l'Allemagne*, par le comte de Reiset. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-8 de 536 p. — Prix : 7 fr. 50.

C'est ici le dernier volume de ces « Souvenirs », d'un diplomate aimable, érudit et musicien agréable, amateur en fait d'art, de science et de politique. Dans les missions de confiance dont il fut chargé par la France, de 1860 à 1866, il eut à remplir des rôles ingrats, par la difficulté même de ses ambassades et surtout la façon singulière dont Napoléon III désavouait en sous-main ses envoyés officiels. Dans ces conditions défavorables, M. de Reiset devait échouer, et de fait c'est son insuccès qu'il nous raconte dans son séjour en Italie, à Turin, Parme, Modène, Florence, Bologne, au moment des annexions par le Piemont, avec l'aide de Garibaldi et la complicité du cabinet des Tuileries.

Après avoir assisté, navré, à la formation de l'unité italienne, M. de Reiset devait être condamné, comme ministre à la cour de Hanovre, à voir se former sous ses yeux, et se constituer à sa barbe l'unité allemande. Dans les deux cas, il fut prévoyant dans ses alarmes, mal en mesure de combattre ces projets désastreux pour son pays et se montra d'un caractère assez faible dans des circonstances écrasantes pour ses épaules. Il est très modeste dans ses appréciations, très réservé,

mais en lui tenant compte de ses vertus personnelles, il ressort que son talent diplomatique demeure assez court.

Plus d'un témoignage d'un homme si honorable et si bien au courant des choses passées est à retenir. Signalons cette conversation où Victor-Emmanuel proteste que ce serait un « parjure » pour lui d'aller s'emparer de Rome (p. 11) !! — Les manœuvres (assassinat compris) des sociétés de carbonari (p. 20) ; l'insolence et les fureurs de Ricasoli contre Napoléon III, qu'il traite en complice et en complice que l'on domine (p. 38). La faiblesse de la politique impériale, sa versatilité, sa connivence coupable avec tous les révolutionnaires européens ressortent de chacune des pages de ces *Souvenirs*, et l'auteur, fonctionnaire bien en cour, sujet respectueux et fidèle, ne peut et ne veut cependant manquer au devoir de constater cette inertie et cet aveuglement. La folle intervention en Italie a suscité les craintes légitimes de l'Allemagne, sur les convoitises de la France (p. 134) ; elle a compromis les heureux débuts « conservateurs » du second Empire (p. 198). Sur ce point, l'Empereur professait les chimères les plus dangereuses ; M. de Reiset rapporte (p. 487) un article déplorable du journal des *Débats* (12 juillet 1866), signé de John Lemoine et inspiré par Napoléon III, qui applaudit aux revers de l'Autriche et se demande ce que la France peut avoir à craindre des succès de la Prusse... quatre ans avant Sedan.

Toutes les pages (chapitres XIII à XVII) où M. de Reiset raconte la spoliation de la cour de Hanovre et du roi Georges V sont dramatiques et saisissantes. Il y aurait plus d'un fait curieux à glaner çà et là ; on trouvera (p. 505) une aventure assez singulière, concernant M. Thiers, qui est bel et bien convaincu de... vol !

On regrette que ces *Souvenirs* ne soient pas terminés, comme il conviendrait, par une table alphabétique qui en rendrait plus profitables et seulement alors utiles les renseignements épars et les documents recueillis. G. G.

Mémoires des évêques de France sur la conduite à tenir à l'égard des réformés (1698), publiés par JEAN LEMOINE. Paris, A. Picard et fils, 1902, in-8 de XLVIII-412 p.— Prix : 10 fr.

Les événements se chargèrent de cruellement démentir l'opinion trop optimiste qui avait accueilli comme un fait accompli l'anéantissement définitif du protestantisme français par la révocation de l'édit de Nantes. Loin de rappeler en France les émigrés, la fin des mesures de répression accentua davantage la position douteuse des nouveaux convertis, car, profitant des circonstances, ils cessèrent même de participer aux exercices extérieurs de la religion catholique. Le mal devint bien vite si patent, que le Roi crut devoir de nouveau recourir aux mesures d'exception et aller même jusqu'à punir de mort les

ministres et les religionnaires surpris dans les assemblées hérétiques. En pratique, la sévérité de ces ordres se trouvait, en bien des cas, atténuée, sinon complètement suspendue par l'impossibilité de les exécuter à la lettre. Surpris de l'échec inattendu d'une entreprise qui lui avait valu de si hyperboliques éloges, Louis XIV réclama l'avis des évêques et des intendants pour examiner la conduite à tenir en cette circonstance. Ce sont les mémoires jusqu'ici inédits, rédigés en réponse à cette consultation, que nous donne aujourd'hui M. J. Lemoine, choisi pour ce travail par le Comité de publication des *Archives de l'Histoire religieuse de la France*. Les réponses portent surtout : 1° sur l'état réel des prétendus convertis en 1698 ; 2° sur la question de suppression ou de maintien de l'édit de révocation ; 3° sur les moyens à employer à l'égard des dissidents. Les évêques du nord inclinèrent généralement vers les mesures de modération et de persuasion ; ceux du midi, au contraire, vers la contrainte. La différence des avis laissa le Roi dans l'embarras et les décisions prises en conséquence furent nécessairement impuissantes à arrêter le soulèvement des réformés et à ramener la paix. Ces très curieux documents sur une crise religieuse et politique encore imparfaitement étudiée, ont été extraits par M. Lemoine d'un ms. du ministère de la guerre et du ms. français 1045 de la Bibliothèque nationale ; il les a accompagnés d'une substantielle Introduction qui en fait ressortir la véritable importance et en explique la nature. Cette publication fait beaucoup augurer des travaux publiés sous l'inspiration d'une société où figurent des professeurs et des archivistes éminents dont le nom est, du reste, un sûr garant de haute impartialité, de grand savoir et de consciencieuse critique.

G. P.

Inventaire d'anciens comptes royaux, dressé par ROBERT MIGNON, **sous le règne de Philippe de Valois**, publié par CH.-V. LANGLOIS, sous la direction de M. L. DELISLE. Paris, C. Klincksieck, 1899, in-4 de XLI-433 p. (*Recueil des historiens de la France* publié par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. *Documents financiers*, t. I.). — Prix : 20 fr.

Les comptes sont, au point de vue historique, une des catégories les plus précieuses de documents que le passé nous ait légués. On y trouve non seulement les éléments de l'histoire financière, économique et administrative, mais encore les renseignements les plus précis sur la géographie administrative, sur les allées et venues des personnages qui ont joué un rôle politique ou diplomatique sur l'histoire généalogique, etc...

Il est donc bien regrettable que, soit l'incendie de 1737, soit la tourmente révolutionnaire, soit l'incurie des personnes préposées à leur garde, aient fait disparaître la majeure partie de ces documents. Cependant, le peu qu'il en reste pourrait encore souvent rendre de grands services, s'il était mieux connu.

Depuis plusieurs années, quelques érudits ont cherché à faire ressortir l'utilité de ces comptes et à attirer sur eux l'attention des travailleurs. Aussi, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a-t-elle fait une œuvre éminemment utile en entreprenant la publication d'une série de documents financiers du moyen âge, et elle ne pouvait mieux débuter que par l'*Inventaire d'anciens comptes royaux* dressé par Robert Mignon. Cet inventaire en fait connaître une grande quantité de la fin du XIIIe siècle et de la première moitié du XIVe. La majeure partie, il est vrai, a disparu ; mais leur indication n'en est pas moins très précieuse au point de vue de l'histoire administrative. Cette simple indication fournit des noms d'officiers royaux, apprend par quelles mains passaient les deniers royaux. Enfin, les divisions mêmes de ces comptes sont autant d'indices des ressources et des charges de la Royauté à cette époque. On a ainsi les mentions des comptes ordinaires des baillis et des receveurs, des régales, des décimes concédés aux rois de France, de prêts et de dons, de subventions, de forfaitures, des travaux faits pour le Roi dans ses différents palais, des comptes des guerres de Gascogne et de Flandre. En tête du volume, M. Langlois a donné un aperçu très succinct de l'utilité de ces documents, a fourni quelques indications sur la manière dont on pourrait parvenir à en établir une bonne bibliographie ; enfin il a fait connaître la famille de Robert Mignon et le manuscrit qu'il publiait. Une table des noms termine cet ouvrage et permet de le consulter facilement. J. VIARD.

Abbayes, prieurés et couvents d'hommes en France. Liste générale d'après les papiers de la Commission des réguliers en 1768, par LÉON LECESTRE. Paris, A. Picard et fils, 1902, in-8 de XII-157 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette liste comprend les bénédictins divisés en plusieurs branches : anciens bénédictins, 70 maisons ; ordre de Cluny de l'ancienne observance, 50 maisons, et de l'étroite observance, 78 maisons ; bénédictins exempts, 11 maisons ; congrégation de Saint-Vanne, 49 maisons ; congrégation de Saint-Maur, 191 maisons ; ordre de Citeaux, 228 maisons ; feuillants, 24 maisons ; camaldules, 6 ; bénédictins anglais, 3 ; célestins, 19 ; guillelmites, 2 ; Fontevrault. Les religieux professant la règle de saint Augustin se divisaient en chanoines réguliers soumis à la juridiction des évêques, 46 maisons ; en génovéfains, 106 ; augustins de la Chancelade, 6 ; trinitaires, 51 ; chanoines de la congrégation du Sauveur, 17, et de Saint-Antoine de Viennois, 38 ; prémontrés, 92 ; ordre de Sainte-Croix, 14, et de Saint-Ruf, 9. Il y avait en outre l'ordre de la Merci, 19 maisons ; les servites, 4 ; les chartreux, 66 ; l'ordre de Grandmont, 31 ; les minimes, 153 ; les carmes, 291 ; l'ordre de Saint-François comptait 1052 maisons ; les dominicains, 179, et les augus-

tins, 157. L'auteur a complété cette nomenclature par la liste des maisons de jésuites, oratoriens, lazaristes, eudistes, sulpiciens, Pères de la doctrine chrétienne, et Frères des écoles chrétiennes.

C'est le tableau de la France religieuse sons l'ancien régime. Il est intéressant et complet. Je regrette cependant que l'auteur ait laissé passer dans son travail des inexactitudes fâcheuses. Parfois il a rangé un monastère dans une congrégation qui n'était pas la sienne ; c'est le cas de Eysses, qui appartenait à la congrégation de Saint-Maur. Quelques identifications de lieux laissent à désirer. Quoi qu'il en soit de ces défauts, le livre de M. Lecestre est destiné à rendre de grands services aux travailleurs qui ne savent où trouver sur les maisons religieuses de l'ancienne France un renseignement exact. J.-M. BESSE.

Visites archidiaconales de Josas, par l'abbé J.-M. ALLIOT. Paris, Picard et fils, 1902, in-8 de XXXIX-450 p.— Prix : 10 fr.

Le diocèse de Paris se divisait au moyen âge en trois archidiaconés : Paris, Josas et Brie. L'évêque était tenu de visiter par lui-même ou par un délégué les églises de ces archidiaconés. Procès-verbal de ces visites était rédigé et conservé avec soin. On devine quelle importance historique présentent ces textes. Malheureusement, il nous en est parvenu fort peu. De ce nombre est le registre des visites de Josas au temps de l'évêque Guillaume Chartier (1447-1472).

Les visites ont été faites par Jean Mouchard, vicaire de l'archidiacre Jean de Courcelles. L'autorité considérable de ces dignitaires sur les églises soumises à leur juridiction donnait à l'exercice de la visite une grande importance. Aussi retrouve-t-on dans les cahiers du visiteur la physionomie de toute la partie du diocèse qu'il parcourait. L'époque à laquelle le délégué de l'archidiacre Jean de Courcelles remplissait cette fonction double l'intérêt de ce document. L'organisation des paroisses, leur état matériel et moral, la vie du clergé, les dispositions des fidèles, tout s'y reflète, d'autant mieux que Jean Mouchard s'acquittait de sa charge avec plus de zèle. Il eut cependant à se faire suppléer.

Ces procès-verbaux s'étendent sur un espace de treize années. Le visiteur eut souvent à sévir contre des coupables ou des négligents. C'est par des amendes qu'il les punissait. Les droits de *procuration*, qui revenaient au visiteur, augmentaient d'autant. Il y avait fort à faire ; les églises étaient souvent dans un état lamentable. On leur contestait aussi la libre possession de leurs biens. La guerre de Cent Ans avait laissé naître et grandir des misères morales et matérielles dans le clergé régulier et séculier. Mouchard avait l'œil ouvert sur tout ; son action fut salutaire.

Le document qui conserve les traces de cette vigilance méritait

l'honneur d'une publication. M. l'abbé Alliot, que divers ouvrages sur l'histoire religieuse du diocèse de Paris ont avantageusement fait connaître, le lui a procuré. Nous ne pouvons que l'en féliciter. Les notes qui accompagnent le texte en facilitent l'intelligence ; les identifications de lieu sont très soignées. On regrette seulement que les indications bibliographiques soient si peu nombreuses et précises.

J. Besse.

L'Abbaye de Saint-Martin de Nevers de chanoines réguliers de Saint-Augustin, avec une lettre de Mgr Lelong, évêque de Nevers, et une Introduction de Dom Fourier Bonnard, par le chanoine André Séry. Nevers, Vallière, 1902, in-8 de xvii-286 p. — Prix : 5 fr.

L'abbaye de Saint-Martin était, après la cathédrale, le premier établissement ecclésiastique de Nevers. Ses origines très obscures remonteraient au viii^e^ siècle. Au xvii^e^ siècle, les chanoines qui l'habitaient reçurent de l'évêque la direction du petit séminaire diocésain ; ils appartenaient alors à la congrégation de France ou de Sainte-Geneviève. Comme un grand nombre d'abbayes, Saint-Martin a perdu la plupart des documents avec lesquels on aurait pu reconstituer son histoire. L'auteur a puisé dans la Gallia les éléments de la seconde partie de son livre, en ayant soin de rectifier et de compléter les bénédictins du xviii^e^ siècle toutes les fois qu'une connaissance plus approfondie des sources le lui permettait. Ce qu'il dit, dans sa première partie, des premiers siècles du monastère et de la vie des chanoines est forcément vague. Par contre, il abonde en détails très précis lorsqu'il arrive aux xvii^e^ et xviii^e^ siècles. Il peut, grâce aux archives de la maison et aux études publiées sur l'état de Nevers à cette époque, reconstituer l'abbaye, son organisation, son régime, ses dépenses, toutes choses qui intéressent le lecteur. Quelques-uns des documents les plus importants de l'ancien chartrier sont publiés à la fin du volume.

Un critique exigeant aurait bien quelques fautes à relever dans ce travail. Il reprocherait surtout à l'auteur son manque de méthode. Mais il serait injuste d'insister sur ces défauts ; mieux vaut remercier et encourager les travailleurs qui, au prix de difficultés énormes et avec un outillage souvent médiocre, mettent à notre portée des faits et des documents permettant de rendre à nos antiques institutions religieuses leur physionomie vraie. J. Besse.

Histoire du XVI^e^ arrondissement de Paris, par A. Doniol. Paris, Hachette, 1902, gr. in-8 de iv-537 p. — Prix : 12 fr.

L'auteur a divisé son travail en six parties : 1° Le Passé d'Auteuil, de Chaillot et de Passy ; 2° L'Histoire des quartiers formés par ces deux

dernières communes ; 3° L'Histoire d'Auteuil ; 4° Situation et avenir du XVI^e^ arrondissement ; 5° Annexes ; 6° Index alphabétique.

Quelles que soient les divisions que M. Doniol a adoptées, je suis bien forcé d'avouer que le contenu du volume ne correspond pas à son titre. Le tout constitue un recueil de renseignements, plutôt qu'une histoire, et nous ne voyons pas bien quelle utilité il y avait à réimprimer les anecdotes déjà recueillies par le *Bulletin* de la Société historique du XVI^e^ arrondissement, et puisées pour la plupart dans des ouvrages qu'il est facile de se procurer.

La partie vraiment originale de l'ouvrage est celle qui se rapporte à l'histoire administrative contemporaine, aux travaux de voirie ou aux embellissements du quartier. Là, l'auteur est sur son terrain et groupe des notes (telle est, par exemple celle de la page 90 ou celle de la page 100) qui pourront être intéressantes dans l'avenir. M. Doniol a pu en effet utiliser, soit des renseignements fournis directement par l'Administration, soit les documents conservés aux Archives de la Seine. Mais nous aimerions à pouvoir donner le même éloge à la partie rétrospective de son livre. Il nous semble que les ressources offertes par les Archives nationales ont été absolument laissées de côté, et d'anciens documents — il y en a certainement d'inédits — eussent été assurément plus instructifs que la majorité de ces pièces annexes, découpées un peu trop largement dans le *Bulletin* de la Société historique de la région.

PAUL LACOMBE.

Le Clergé et le Culte catholique en Bretagne pendant la Révolution, District de Dol. Documents inédits, recueillis, mis en ordre et publiés par P. DELARUE. Première partie. *Cantons d'Antrain, de Bazouges-la-Pérouse et de Sens.* Rennes, Plihon et Hommay, s. d., in-8 de 360 p. — Prix : 5 fr.

J'ai déjà eu l'occasion de signaler aux lecteurs du *Polybiblion* les travaux consciencieux de M. Delarue. Le présent ouvrage est un recueil de documents relatifs à l'histoire du clergé breton, spécialement du clergé rennais, pendant la Révolution ; c'est le premier tome. Chaque série de documents est précédée d'une courte notice sur les prêtres assermentés ou insermentés de la commune à laquelle ils se réfèrent. Une remarque en passant : plusieurs de ces localités renfermaient plus d'habitants au moment de la Révolution qu'aujourd'hui ; c'est ainsi, par exemple, que la population de Bazouges-la-Pérouse, qui était, en 1792, de 4,038 âmes, n'était plus que de 3,578 en 1902. M. Delarue a soigneusement et très intelligemment exploré les archives des municipalités, de même que celles du département. Il en a extrait des documents du plus vif intérêt. Celui qui voudra écrire plus tard l'histoire du clergé breton, pendant la période révolutionnaire, trouvera dans ce recueil de très précieux matériaux qu'il pourra utiliser en toute

confiance ; le nom de l'érudit consciencieux qu'est M. Delarue est une garantie. L'édition est plus qu'irréprochable, elle est très soignée. M. Delarue nous promet d'autres recueils de ce genre ; ils seront toujours reçus avec reconnaissance et joie par les vrais amis de l'histoire.

A. Roussel.

Les Débuts de la Révolution dans les départements du Cher et de l'Indre (1789-1791), par Marcel Brunbau. Paris, Hachette, 1902, in-8 de 470 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ouvrage très étudié et très consciencieux, qui a dû demander à l'auteur de longues recherches aux archives départementales de l'Indre et du Cher, tel que nous en voudrions voir de pareils pour tous les départements, ouvrage qui donne des détails les plus circonstanciés et les plus authentiques sur les débuts de la Révolution dans le Berry et, par extension, dans le centre de la France. Le Berry était habité par une population à idées moyennes, à tempérament un peu mou, à caractère paisible, qui voulait des réformes, mais qui ne voulait pas de révolution. Les élections aux États généraux s'y étaient faites dans le plus grand calme, avec un véritable désir d'union, et, il importe de l'ajouter aussi, avec une absolue liberté. Le gouvernement n'avait aucunement cherché à influencer les électeurs ; pas de candidature officielle, pas même d'indication de préférence : grande leçon pour des gouvernements qui ne sont pas des gouvernements d'ancien régime et qui sont loin de se piquer de pareils scrupules. La grande majorité des Berrichons salua avec enthousiasme l'ère nouvelle qui s'annonçait. Il n'y eut de dissentiment que lorsqu'il s'agit de couper la province en deux départements : on admettait bien le partage, mais chacun voulait tirer à soi la couverture. Chaque ville aspirait à être chef-lieu de département, chaque village à être chef-lieu de district. Issoudun surtout ne voulait pas céder la place à Châteauroux. Mais, en somme, les choses marchèrent pacifiquement et l'opinion générale se montrait favorable au nouveau régime, avec cette légère différence qu'on était plus avancé dans l'Indre, plus monarchiste dans le Cher, du moins dans l'ensemble des électeurs que représentait la direction du département, tandis que la municipalité de Bourges était plutôt jacobine. Mais ce qui déchaîna la tempête dans le Berry, comme d'ailleurs dans toute la France, ce fut la constitution civile du clergé. Quoique un assez grand nombre de prêtres des deux départements eussent prêté le serment, beaucoup par entraînement, d'autres par ignorance, la majorité du clergé et des fidèles resta attachée à l'évêque légitime. De là, des troubles, des querelles, des émeutes organisées par les clubs et par l'évêque constitutionnel du Cher, Torné. Et le volume de M. Bruneau se termine par le récit d'une émeute fomentée par ce

triste prélat et encouragée par la municipalité, émeute qui, malgré la loi, malgré le Directoire, malgré même l'Assemblée, empêcha les catholiques d'exercer, comme ils en avaient le droit, leur culte dans l'église des dominicains qu'ils avaient louée à cet effet. On croirait lire un journal de mai 1903. Qui donc dira que l'histoire ne se répète pas ?

M. DE LA ROCHETERIE.

L'Inde d'aujourd'hui, *étude sociale*, par ALBERT MÉTIN. Paris, Colin, 1903, in-12 de 304 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur nous avertit (p. 1, 2) qu'il a entendu faire une étude sur les conditions de la vie sociale de l'Inde, non un examen critique du régime anglo-indien. Néanmoins l'étude, étant raisonnée et pénétrante, ne va pas sans une certaine part de critique. Le livre est divisé en neuf chapitres dans lesquels l'auteur explique la diversité de l'Inde, expose l'état du sentiment religieux chez les parsis, les musulmans, les Indous, nous fait connaître par quelques exemples les principautés indigènes, parle de l'administration anglaise, de la culture et de l'industrie dans l'empire indien ; le tout dans un style net, précis, non dépourvu de couleur, et qui sait faire tenir beaucoup de choses sous peu de volume.

Le point culminant du livre est apparemment le chapitre sur « l'opposition indigène » (chap. VII), où nous assistons à la naissance et à la diffusion des idées politiques libérales chez les Indous. Ces idées, nées à la faveur de l'instruction, pour le développement de laquelle l'administration anglaise a fait de grands sacrifices et qui inspire à beaucoup de jeunes indigènes un vif attrait, s'affirment dans les congrès nationaux qui se tiennent chaque année depuis 1885 dans une des grandes villes de l'Inde. Les indigènes y émettent leurs vœux. Les réformes qu'ils réclament sont notamment la liberté plus complète de la presse, un jury pour les indigènes, le *self-government* selon les principes anglais, des améliorations budgétaires tendant à affecter les revenus de l'Inde aux besoins exclusifs du pays. M. Métin estime, avec raison sans doute, que cette opposition encore débutante constituera un problème de plus en plus grave pour l'administration anglaise qui jusqu'à présent a paru l'ignorer, et qu'elle doit être surveillée par tous les hommes qui s'intéressent à la politique coloniale comme à la philosophie politique.

BARON CARRA DE VAUX.

Les Ancêtres de Louise de la Vallière, par EUGÈNE LE BRUN. Paris, Champion, 1903, in-4 de 142 p., avec grav. et planches. — Prix : 7 fr. 50.

Cet ouvrage, imprimé avec luxe et orné de planches, de plans et de gravures intercalées dans le texte, a sa place marquée dans les biblio-

thèques où se trouve déjà le beau livre de M. J. Lair sur *Louise de la Miséricorde*. M. Lebrun s'est attaché à retracer l'histoire et la généalogie des ancêtres de la famille de la Baume Le Blanc dont était Louise de la Vallière. Il compléta son travail en passant ensuite en revue les divers possesseurs de la terre de la Baume depuis 1570, date à laquelle elle sortit de la famille des Le Blanc. Ceux-ci conservèrent le nom de leur fief primitif situé en Bourbonnais et y ajoutèrent celui de la Vallière acquis par eux en Touraine en 1542. Il n'aurait peut-être pas été inutile, parmi les pièces justificatives, de donner un état détaillé du duché de la Vallière et aussi de rappeler le sort de la terre de ce nom jusqu'à nos jours; elle ne figure pas, ce nous semble, dans les lettres patentes d'érection du duché. A. DE B.

Les Infortunes d'une petite-fille d'Henri IV. Marguerite d'Orléans, grande-duchesse de Toscane (1645-1721), par E. RODOCANACHI. Paris, Flammarion, s. d., in-8 de VIII-509 p. — Prix : 7 fr. 50.

Si ce travail n'était appuyé, à chaque page, sur les documents les plus authentiques, on aurait facilement accusé M. Rodocanachi d'avoir composé, non pas un livre d'histoire, mais un vrai roman.

Belle, énergique, opiniâtre, Marguerite, fille de Gaston d'Orléans, épousait, en 1661, l'héritier de la couronne de Toscane, le futur Côme III. C'était, comme presque tous les mariages princiers de cette époque, une alliance dictée par la raison d'État et uniquement réglée par voie diplomatique. Le clair soleil et les beaux marbres de Florence parurent d'abord sourire à la jeune Altesse : mais bien courte fut la lune de miel. Il se trouva que la plus profonde incompatibilité d'humeur séparait Marguerite du prince Côme, et bientôt la discorde la plus amère bouleversa le ménage. L'avènement des deux époux au trône grand-ducal, loin de calmer ce conflit, ne fit que le porter aux dernières extrémités. Enfin, en décembre 1674, après une incroyable série d'incidents orageux, où tous les torts graves furent de son côté, Marguerite arrachait à Côme III l'autorisation d'aller vivre en France dans la retraite ; puis, joyeuse, hautaine, elle quittait pour toujours la Toscane, où elle laissait cependant deux fils et une fille, qui seront les derniers Médicis.

Ce fut une existence étrange que mena dès lors la grande-duchesse. Le Roi, il est vrai, avait mesuré avec une sage parcimonie le temps qu'elle pourrait passer à Versailles. Bien plus, jusqu'à la mort de Louis XIV, elle dut avoir son logis habituel dans des couvents : Montmartre, Saint-Mandé, Picpus. Parfois, du reste, elle se livrait à la dévotion, quêtait pour les pauvres, ou même réformait des religieuses. Mais ces édifiantes occupations n'étaient que des intermèdes parmi les dissipations échevelées de la vie mondaine. Cette « petite-fille de Henri IV »

imita, de son aïeul, les exemples les moins louables. De désordre en désordre, Marguerite en vint à afficher ses familiarités, ses honteuses liaisons même avec des gens de service. Le scandale fut grand à la Cour de Louis XIV, surtout lorsque la morale y eut repris ses droits, et, probablement par ordre, un dédaigneux silence se fit sur la personne et la conduite de cette princesse « en rupture de ban. » Si l'on n'avait possédé à son sujet que les sources françaises, on ignorerait presque entièrement sa déplorable histoire. Mais Côme III voulait être tenu au courant des actions de Marguerite, et les agents de Toscane à Paris surent, avec une adresse de policiers, lui fournir, au jour le jour, des détails circonstanciés. Leurs rapports ont été les principaux documents de la sagace étude de M. Rodocanachi. Nous devons constater que le moderne historien, tout en mentionnant d'aussi scabreuses aventures, a eu le tact de rester toujours dans les limites fixées par les convenances et par le respect de ses lecteurs. Mais nous lui reprocherons d'adopter quelquefois, en parlant des choses de la religion, un ton qui peut paraître légèrement ironique. La dernière période de la vie de Marguerite fut marquée par un apaisement dans sa conduite, par un sincère retour à la gravité chrétienne. D'ailleurs, plus vigoureuse que jamais dans ses résolutions, elle sut manier jusqu'au bout, avec une parfaité dextérité, ses affaires d'argent. Elle mourut en 1721, fort oubliée à Paris, comme à Florence.

On aurait aimé à trouver, comme conclusion à cette étude, quelques pensées analogues à l'émouvant commentaire dont M. Étienne Lamy accompagnait récemment l'histoire d'une existence non moins coupable que celle de Marguerite d'Orléans. La meilleure justification du choix d'un tel sujet n'aurait-elle pas été, pour M. Rodocanachi, de montrer comment cette vie, qui aurait pu être si utile et si heureuse, devint une suite lamentable d'infortunes, dès qu'elle eut délibérément dévié de la ligne du devoir et de la vertu ? YVES DE LA BRIÈRE.

Fantômes et silhouettes, par le comte FLEURY. Paris, Émile Paul, s. d., petit in-8 de 334 p., avec 5 grav. — Prix : 5 fr.

Ce volume contient plusieurs études sur des personnages du XVIII^e^ siècle. D'abord deux princesses de Condé ; les détails que donne M. le comte Fleury sur la première sont peu connus : ils sont empruntés à la correspondance inédite du prince de Condé, le dernier qui porta ce titre, avec sa première femme, douce et sympathique figure, trop effacée jusqu'ici. L'autre est la mère de l'héroïque et infortuné duc d'Enghien, la mystique et fantasque duchesse de Bourbon. Puis c'est le roman de la comtesse de Choiseul-Stainville avec le trop fameux duc de Lauzun, premier amour du libertin, encore chérubin avant de devenir don Juan. Les deux études suivantes sont consacrées à Marie-

Antoinette, à la Dauphine dans ses démêlés avec Mme de Bary, où il fallut toute la diplomatie de Mercy et tout l'ascendant de Marie-Thérèse pour déterminer la jeune et honnête princesse à surmonter sa répugnance pour adresser un mot à la toute-puissante favorite, à la Reine aussi et à sa petite Cour de Trianon où figurait dans le groupe étranger ce comte Esterhazy qui, lui, du moins, resta fidèle jusqu'au bout.

Viennent ensuite deux documents inédits : un journal, dont l'auteur est inconnu, racontant jour par jour et heure par heure le séjour du comte et de la comtesse du Nord à la Cour de Louis XVI, et un très intéressant récit des journées d'octobre par le duc de Guiche où le rôle des gardes du corps est très exactement précisé et laisse planer bien des doutes sur la conduite du comte d'Estaing.

L'étude la plus curieuse peut-être, ou du moins celle qui parle de faits moins connus, est consacrée au maître de danse de Marie-Antoinette devenu celui de Désirée Clary, puis de Marie-Louise, artiste et poète à ses heures, démeuré royaliste même pendant la Terreur, le chansonnier Despréaux, mari d'une autre célébrité de l'ancien régime, la Guimard.

C'est la marquise de Custine qui clôt la série, figure aimable, qui sut être héroïque à l'heure du danger, malgré la légèreté de son esprit et les faiblesses de son cœur, et qui souffrit de ce cœur jusqu'à la fin, lorsqu'elle se trouva sur le passage de l'homme de génie qui l'immortalisa et le brisa.

Tout cet ensemble constitue un volume intéressant et attachant, illustré de cinq jolis portraits et auquel le succès ne saurait manquer.

Que M. le comte Fleury nous permette toutefois une légère rectification : l'abbé de Vermond n'était pas le *confesseur* de Marie-Antoinette. Il avait été son précepteur à Vienne et était resté son confident à Versailles.

M. DE LA ROCHETERIE.

The Memoirs and Travels of MAURITIUS AUGUSTUS, COUNT DE BENYOWSKY, *in Siberia, Kamchatka, Japan, the Liukiu islands and Formosa*. From the translation of his original manuscript (1741-1771), by WILLIAM NICHOLSON, 1790. Edited by Captain PASFIELD OLIVER. London, Fisher Unwin, in-8 de 399 p., avec grav.

Ce n'est pas seulement de ceux qui s'intéressent à notre passé colonial qu'est connu le comte de Benyowski ; la curieuse histoire de cet aventurier hongrois, ou tout au moins de son évasion au Kamchatka, où il fut déporté par le gouvernement russe, et de son retour en Europe en passant par Formose et par Madagascar se trouve racontée un peu partout, d'après les Mémoires que Benyowski avait rédigés en français, entre 1777 et 1784. De ces Mémoires, qui ne nous font malheureusement pas connaître la partie la plus intéressante (au point

de vue colonial français) de la vie de Benyowski, le capitaine Pasfield Oliver a eu l'idée de publier, dans la collection intitulée : *The Adventure Series*, la traduction anglaise faite en 1790 sur le manuscrit original conservé au British Museum. Non content de reproduire le texte de William Nicholson et de l'accompagner de notes et de quelques intéressantes illustrations, l'éditeur — dont on connaît la compétence pour tout ce qui touche de près ou de loin à Madagascar, — a eu soin de faire précéder le texte de Nicholson d'une excellente Préface, dans laquelle il raconte l'histoire même de Benyowski, énumère (sans en donner malheureusement une bibliographie rigoureusement établie) les différentes éditions de ses Mémoires et indique quel degré de confiance il convient de donner au récit de son odyssée. Très sagement, à notre avis, M. Pasfield Oliver conclut au caractère romanesque et fictif des Mémoires de Benyowski ; en comparant entre eux le texte de la *Description de Kamchatka* du professeur Krachennikow (1768) et celui de notre auteur (p. 51-52), il montre bien les procédés de grossissement de ce dernier, aux récits duquel, en fin de compte, il est prudent de ne pas attacher grand crédit. Au total, c'est vraiment l'Introduction qui convenait que le capitaine Pasfield Oliver a mise en tête de sa réimpression des *Mémoires* de Benyowski ; ne serait-ce que pour elle, il conviendrait de se procurer ce curieux volume de *The Adventure Series*.

HENRI FROIDEVAUX.

La Mère de Gœthe d'après sa correspondance, par PAUL BASTIER. Paris, Perrin, 1902, in-18 de 265 p. — Prix : 3 fr. 50.

La mère de Gœthe est si connue en Allemagne qu'un peu de sa réputation a tout de même pénétré jusqu'en France. Il n'est guère de notice biographique du poète, si courte soit-elle, qui ne rappelle au moins ces deux petits vers concernant à la fois le fils et la mère :

... Von Mütterchen die Frohnatur
Und Lust zu fabulieren.

Or, Mme Gœthe, plus souvent appelée familièrement Maman Aja, était grande épistolière, et peu à peu sa correspondance a fini par être presque entièrement publiée. M. Bastier s'est dit qu'il y avait quelque chose à en tirer pour l'histoire anecdotique de la vie bourgeoise et littéraire de ces temps. En effet, Mme Gœthe, bonne ménagère, à qui le ministre de Weimar confiait le soin de fournir sa maison de châtaignes et de vinaigre, de baptiste et de coutil, de plants de laitues ou d'artichauts, en retour des *Mercures allemands*, qu'on oubliait souvent de lui envoyer ; grande liseuse, passionnée pour le théâtre, mêlée à l'épanouissement de tous les talents éclos autour de Gœthe et de Schiller, témoin bien involontaire des allées et venues des armées, Mme Gœthe promène sur toutes choses de cette époque troublée son rire alerte, son

indulgente philosophie, son esprit naïf et fin. Elle avait noué les relations les plus variées et les plus étendues : elle s'était liée avec la duchesse de Weimar et avait hébergé la reine Louise ; les plus grands écrivains d'Allemagne la traitaient de mère, lui demandaient conseil et descendaient chez elle, et pour nombre d'acteurs, elle s'était faite une protectrice éclairée. Il y avait donc beaucoup à glaner dans les souvenirs qu'elle a laissés. En dépit de la syntaxe et de l'orthographe, ses lettres sont pleines de verve, de saillies amusantes, d'expressions hardies, et M. Bastier a su en extraire des fragments d'une saveur particulière, reliés par un perpétuel commentaire qui en explique le sens et met en relief toute leur valeur. LONGCHAMP.

La Stèle chrétienne de Si-ngan-fou. III[e] partie. *Commentaire partiel et pièces justificatives*, par le P. HENRI HAVET, avec la collaboration du P. LOUIS CHEIKHO. Chang-Haï, imp. de la Mission catholique, 1902, in-8 de 92 p. — Prix : 2 fr.

Cette publication posthume ne peut que raviver les regrets laissés dans le monde religieux et savant par la disparition prématurée du P. Havet. Nous avons, ici même, rendu compte des deux premières parties de ce travail remarquable (t. LXXIV, p. 449 et t. LXXXIII, p. 164-165). Dans cette troisième partie, mise au point par le docte confrère du défunt, le P. Cheikho, nous retrouvons les qualités de précision, de sagacité, de consciencieuse et vaste érudition de l'auteur. Le commentaire qui en fait l'objet porte sur l'en-tête et le titre de l'inscription, son auteur et son contenu, c'est-à-dire, Dieu, la Création, le péché et ses conséquences, l'Incarnation, la Rédemption, les rites. On donne la suite de la traduction et la fin du mot à mot du texte chinois. La partie syriaque est interprétée par le P. Cheikho. Cinq pièces justificatives fort intéressantes terminent l'ouvrage que voudront lire, outre les sinologues de profession, tous ceux qui étudient l'histoire du christianisme et des sectes chrétiennes, tout spécialement le nestorianisme, implanté de si bonne heure dans l'Extrême-Orient, c'est-à-dire l'Inde et la Chine. A. ROUSSEL.

Variétés sinologiques. Mélanges sur l'Administration, par le P. PIERRE HOANG. Chang-Haï, impr. de la Mission catholique, 1902, 2 vol. in-8 de 239 et 55 p.

L'auteur divise son travail en onze « exposés » et deux tableaux. Ceux-ci ont été tirés à part et forment une brochure de 55 pages in-8. 1° Ces « exposés » concernent l'institution de l'héritier du trône, l'Impératrice, les concubines impériales, les princes ; 2° les charges des mandarins ; 3° les sceaux officiels ; 4° leur emploi ; 5° les fautes, les châtiments, les honoraires des mandarins ; 6° le sauvetage du soleil

ou de la lune lors d'une éclipse ; 7° les décorations conférées par diplômes impériaux ; 8° les huit bannières ; 9° les esclaves et les serviteurs ; 10° une certaine classe de personnes viles ; 11° l'origine et le développement du système de Tchou Hi et de son influence sur les lettrés. Les deux tableaux ont pour objet, le premier les titres et les appellations de l'Empereur, des membres de sa famille et des mandarins par leur rang ; le second leur nomenclature par ordre alphabétique. Ce simple énoncé suffit pour éveiller la curiosité du lecteur que n'effraye pas l'exotisme. Comme on le voit, les matières sont traitées dans un ordre assez arbitraire qui nous déroute un peu, mais les écrivains de la Chine, sans parler de ceux de l'Inde, ont une façon de composer qui n'est pas celle des auteurs européens, accoutumés à une discipline plus sévère. Ce léger défaut, si c'en est un, est amplement compensé par l'abondance et l'exactitude des renseignements que nous fournit l'auteur, Chinois lui-même, sur le Céleste Empire, son gouvernement, ses superstitions et ses coutumes. Les jésuites de Chang-Haï par leurs importantes publications sinologues, auront, pour une grande part, contribué à faire connaître une civilisation bien des fois séculaire, qui, jusqu'ici, n'avait été étudiée que d'une façon superficielle par des touristes, soi-disant explorateurs, pressés de voir et de publier leurs notes de voyage. Trop heureux quand ces renseignements hâtifs n'étaient pas de pure imagination ! Ici, c'est la vraie Chine que l'on nous montre, telle qu'elle fut jadis, telle qu'elle existe toujours, en dépit des infiltrations étrangères. A. Roussel.

Les Médailleurs français du XV^e^ au milieu du XVII^e^ siècle, par F. Mazerolle. Paris, Leroux, 1902, 2 vol. in-4 de CLXXVI-II 630 et 267 p. — Prix : 32 fr.

Le ministère de l'instruction publique, sur la proposition de la section d'archéologie du Comité des travaux historiques, a décidé de faire figurer dans la *Collection des documents inédits*, l'ouvrage dont je viens de transcrire le titre. C'est un manuel précieux qui faisait défaut ; il comprend une copieuse collection de textes et un inventaire descriptif et raisonné de l'œuvre des médailleurs français.

Il suffit de parcourir la bibliographie établie par M. Mazerolle pour constater que, depuis longtemps, cette question avait attiré l'attention et la curiosité de nombreux érudits. Mais jusqu'à ce jour il n'en était résulté que des notices et des mémoires éparpillés partout. Il s'agissait de résumer ces efforts, d'y ajouter tout ce que pouvait révéler le travail personnel de l'auteur, enfin de faire connaître de nombreux documents d'archives pour la plupart inédits. M. Mazerolle, par ses fonctions à la Monnaie de Paris, ses études paléographiques à l'École des chartes, ses connaissances spéciales acquises à la suite de longues recherches,

était tout désigné pour entreprendre un travail de cette nature qui ne pouvait être accompli qu'en plusieurs années.

Dans une longue Introduction, l'auteur passe en revue les procédés de fabrication des médailles, depuis les plus anciennes datant du règne de Charles VII ; puis celle des rois, ses successeurs, jusqu'à l'an 1636, en indiquant pour chaque règne les graveurs contemporains ; il parle ensuite de la Monnaie du Moulin, inaugurée en 1534 et, pendant plus d'un siècle entravée dans son travail par la Cour des Monnaies qui tenait obstinément pour la fabrication au marteau. Comme pour toutes les inventions nouvelles, malgré les améliorations incontestables apportées à la frappe des monnaies par les nouvelles machines, il fallut lutter longtemps contre l'éternelle routine administrative et aussi contre le mauvais vouloir de nombreux ouvriers formant la corporation des monnayeurs, dont les machines diminuaient le travail personnel. Cette opposition dura jusqu'au jour où Jean Warin obtint de Richelieu l'autorisation d'établir de nouveaux procédés de fabrication dans tous les ateliers du royaume. La Monnaie des Eternes chassée de son premier établissement par la construction du Pont-Neuf, avait été établie dans la grande galerie, au rez-de-chaussée du Louvre et après avoir fabriqué quelques monnaies courantes jusqu'en 1585, ne fut autorisée, jusqu'en 1645, qu'à émettre des médailles et des jetons.

Je n'ai pas besoin d'insister sur l'utilité du recueil fourni par M. Mazerolle, alors que l'étude des médailles et des jetons attire la curiosité des érudits, depuis quelques années, au double point de vue artistique et numismatique. Les textes ont été établis et revus avec soin ; on trouve à la fin une table des devises, et une table onomastique très utiles aux lecteurs. C'est un ouvrage de bibliothèque destiné à être consulté sans cesse. Faisons des vœux pour que le public ait le plus tôt possible à sa disposition les planches qui doivent compléter ce recueil et donner une idée exacte des chefs-d'œuvre des artistes français.

A. DE B.

Répertoire alphabétique des thèses du doctorat ès lettres des Universités françaises (1810-1900), avec table chronologique par Université et table détaillée des matières, par ALBERT MAIRE. Paris, Alphonse Picard et fils, 1903, in-8 de VI-227 p. — Prix : 5 fr.

On connaît le catalogue des thèses publié jadis par MM. Mourier et Deltour et qui se complète par des fascicules annuels. Ce catalogue répertorie les thèses dans l'ordre chronologique. Le répertoire que nous offre aujourd'hui M. Maire s'en différencie par le plan : ici les thèses sont classées par ordre alphabétique des noms d'auteurs ; les sortes d'analyses par lesquelles MM. Mourier et Deltour faisaient habituellement connaître l'objet et la marche générale des thèses, n'existent

plus ici. M. Maire se contente de nous donner, avec toute la précision à laquelle il a pu arriver, les renseignements bibliographiques sur chacune des thèses qui entrent dans son répertoire : titre exact, lieu et date d'impression ou de publication, format, nombre de pages et, s'il y a lieu, cartes et illustrations. Lorsque la thèse n'a pas été soutenue à Paris, le nom de l'Université est marqué en petites capitales à la suite de ces indications.

Le répertoire, qui comprend la mention de 2182 thèses, se termine par une « Table de noms d'auteurs, par Université et par année », et par une table des matières fort commode et dont l'usage est encore facilité par les dispositions typographiques qui y ont été adoptées.

Un tel ouvrage ne s'analyse pas. Il suffit de le signaler en indiquant la façon dont il a été conçu par l'auteur. E.-G. LEDOS.

Amateurs et voleurs de livres, par ALBERT CIM. Paris, Daragon, 1903, in-18 de VIII-145 p., avec 2 planches. — Prix : 4 fr.

L'auteur est un curieux et un artiste. Et c'est en artiste et en curieux qu'il a écrit ce joli volume dont les fervents du livre feront leurs délices. L'ouvrage se divise en quatre chapitres. Le premier nous entretient des emprunteurs indélicats et du vol des livres par amour pour les livres eux-mêmes. Dans ce tableau d'ensemble, nous voyons défiler les figures les plus inattendues et qui appartiennent souvent, hélas ! à l'ordre social le plus élevé. — Avec le chapitre II, s'offrent à nos regards les personnages qui se sont acquis une triste notoriété en raison des vols de livres perpétrés par amour de l'argent. Je n'en noterai qu'un seul, au passage : le fameux Libri, dont l'histoire est universellement connue, et cela afin de signaler à M. Albert Cim, en vue d'une prochaine édition, le travail que M. Jules Gauthier, archiviste du Doubs, a publié dans les *Mémoires* de la Société d'émulation de ce département (6e volume de la 7e série, 1901, p. 220-262), sous le titre : *Un Précurseur de Libri. Étude sur le généalogiste Jean-Baptiste Guillaume de Gevigney, sa vie, son œuvre, ses aventures et ses méfaits.* Il trouvera là les éléments d'une importante addition à faire à son chapitre II. — M. Cim, comme bibliophile, bibliothécaire et écrivain, fréquente beaucoup, cela va de soi, dans le monde du livre ; aussi, très exactement renseigné, consacre-t-il un chapitre spécial (le IIIe) aux vols de livres commis au préjudice des éditeurs, brocheurs, relieurs, libraires et bouquinistes par leur propre personnel : étude particulièrement suggestive. — Enfin, le quatrième et dernier chapitre nous parle des vols de livres commis chez les libraires et chez les bouquinistes par les clients indélicats et les voleurs professionnels, ainsi que des « trucs » adoptés par certains acheteurs pour tromper la vigilance des marchands.

Pour se satisfaire, la passion déréglée du livre est allée parfois jusqu'au crime : on lira ici, à ce sujet, des pages angoissantes, des détails terribles. Heureusement, à côté, on pourra savourer des anecdotes désopilantes dont certains voleurs volés ou « pincés » ont fait les frais.

Ce gracieux et très attachant petit volume — qui fait partie de la *Collection du Bibliophile parisien* et contient, outre la Table des matières (en tête) un Index alphabétique des noms de personnes (placé à la fin) — ne saurait être négligé par aucun bibliophile digne de ce nom.

E.-C. GAUDOT.

BULLETIN

Causeries, par le R. P. VAN TRICHT. T. IV et V. Namur, Godenne, 1902-1903, 2 vol. in-8 de 334 et 340 p. — Prix : 3 fr.

L'excellent religieux continue à charmer ses lecteurs par ses délicieuses « Causeries », discours en général, prononcés en des circonstances les plus diverses. Nous avons déjà donné notre appréciation dans le *Polybiblion* sur les précédents volumes. Ces deux derniers contiennent des conférences sur *la Vie chrétienne*, — *la Foi*, — *l'Ouvrier*, — *le Prêtre*, cette dernière faite en faveur de la reconstruction du grand séminaire de Périgueux, incendié en octobre 1866 (t. IV). Dans ce même tome IV, combien sont charmantes les histoires intitulées : *La Villa des hirondelles ; — Une Distraction à l'église ; — Seigneur, faites que je voie ; — Devant les étoiles ; — Le Sergent Franck*. — Le tome V renferme sept conférences : *Les Rayons de soleil*, exposé du rôle de l'astre dans l'univers, sa composition, son action, son énergie calorique ; — *le Courage*, opportunes leçons pour nos âmes sans consistance ; — *Frédéric Ozanam*, délicat médaillon de notre illustre compatriote ; — *Nos émigrants*, discours en faveur des émigrants belges ; — *Le XIXe siècle*, où le dernier siècle est mis en regard du XVIIIe, avec leurs défauts et leurs qualités ; — *En Afrique*, leçon de courage chrétien, inspirée par le martyre des saintes Perpétue et Félicité ; — *A l'usine*, scènes vibrantes de démocratie chrétienne.

Qu'on lise ces volumes, et je promets, avec le charme d'une littérature élégante et parfois enjouée, instruction et édification.

LOUIS ROBERT.

La Vie. Pensées et maximes pour tous les âges, par P.-B. DES VALADES. Paris, Charles, 1902, in-18 de IV-206 p. — Prix : 2 fr.

Ce charmant ouvrage se compose de neuf cents pensées et maximes, divisées en centuries, à la façon du célèbre poème hindou le Bhartrîhari, avec lequel, d'ailleurs, il offre quelques rapports, bien qu'il soit écrit en prose. Martial disait lui-même de ses fameuses épigrammes :

Sunt bona, sunt quaedam mediocria, sunt mala plura.

Plus heureux que le poète latin, le P. des Valades a su éviter les « mala », et si parfois, rarement il est vrai, il côtoie le médiocre, souvent il atteint non seulement le bon, mais l'excellent. Quelques-unes de ces maximes sont plus que jamais à l'ordre du jour. Témoin cette définition du démocrate, tel que nous l'a fait la Révolution : « Un démocrate, c'est ordinairement un homme qui aime beaucoup la fortune, le bien-être, les honneurs, et

qui, pour arriver, est prêt à descendre à toutes les bassesses. » Ce démocrate-là, qui ne le connaît ? Mais c'est X., c'est Y., c'est Z. ; il s'appelle Légion. Voici une remarque dont chacun peut apprécier la finesse : « Un sot qui ne dit jamais rien est moins ennuyeux qu'un homme d'esprit qui parle toujours, » et cette autre : « Les grandes fortunes subites ressemblent souvent aux fleuves grossis tout d'un coup : elles sont bourbeuses. » Le proverbe hindou que rappelle l'auteur (p. 124) me paraît être celui-ci : « L'homme énergique a beau subir l'épreuve, sa constance ne saurait être abattue; même lorsque l'on renverse le feu, la flamme continue de monter. » Cette stance appartient à la seconde centurie du poème dont je parle ci-dessus. Mme de Sévigné comparait les fables de La Fontaine à une corbeille de cerises : « On prend d'abord les plus belles et on finit par les manger toutes. » On pourrait dire la même chose de ce recueil de sentences. L'humour de l'auteur ne lui fait jamais défaut, surtout cette bonhomie spirituelle et caustique, tout en demeurant bienveillante, qui sait vous retracer vos travers, non seulement sans vous fâcher, mais en vous amusant, et, ce qui vaut mieux, en vous inspirant le désir de vous corriger.

A. R.

Die Anfange der Montes Pietatis (1462-1515), von P. Heribert Holzapfel. Munchen, Lentner, 1903, in-8 de viii-140 p. — Prix : 4 fr.

On trouvera dans cette brochure de nombreux et sûrs renseignements relatifs aux origines des Monts-de-Piété — le premier est celui de Pérouse (1462), puis viennent Orvieto et Gubbio (1463), Foligno et Monterubbiano (1468), — sur les difficultés que semblaient leur opposer la doctrine de l'Église en ce qui concerne le prêt à intérêt, sur le rôle de saint Bernardin de Feltre et des franciscains. Quelques-unes de ces questions avaient été abordées par un savant économiste français qui était aussi un grand chrétien, le regretté Claudio Jannet. Nous avons été heureux de voir citer son opuscule : *Le Crédit populaire et les Banques en Italie, du* XVe *au* XVIIIe *siècle* (1885) par l'auteur allemand dont la publication fait grand honneur au séminaire d'histoire ecclésiastique de Munich.

Baron J. Angot des Rotours.

L'Homme préhistorique, par S. Zaborowski. 7e éd. Paris, Alcan, s. d., in-32 de 192 p., avec fig. — Prix : 0 fr. 60.

Sauf quelques réserves touchant les opinions de l'auteur relatives à l'évolution des formes et à l'hypothèse de l'origine animale de l'homme, on ne peut que louer ce petit livre de vulgarisation.

M. Zaborowski n'admet pas l'existence de l'homme à l'époque tertiaire, où l'on ne trouve encore que des singes d'une organisation plus ou moins élevée. L'homme n'apparaît qu'à l'époque quaternaire. Le type le plus ancien est celui de Neanderthal dont M. Zaborowski fait une espèce distincte des races humaines plus récentes. Cette thèse polygéniste n'est pas un arrêt sans appel.

La ligne de partage entre le chelléen et l'acheuléen n'est pas aussi nette que le soutient l'auteur. C'est une vue théorique et trop générale, qui soulève bien des difficultés dans les études de détail. Il en est de même de l'acheuléen et du moustérien. L'époque glaciaire ne donne pas un jalon absolu, séparant le chelléen du moustérien. Dans le bassin moyen du Rhône, la grande invasion glaciaire a précédé le chelléen et les glaciers de

l'époque moustérienne sont restés confinés dans les régions alpines. Je ne pense pas qu'il faille conserver le solutréen comme phase chronologique. C'est un type industriel qui se mêle au magdalénien. L'inconvénient des résumés succincts, du genre de celui qui nous occupe, est de présenter un tableau d'ensemble, où les détails sont forcément négligés et les difficultés passées sous silence.

L'auteur tient compte des découvertes récentes en Chaldée et en Égypte, pour rectifier des erreurs chronologiques par suite desquelles on a attribué à l'époque néolithique et à l'apparition des métaux, des dates beaucoup trop reculées. Il accepte pour le début du néolithique le maximum de dix mille ans, que j'ai proposé il y a longtemps. A. ARCELIN.

Traité pratique d'électricité, par ALFRED SOULIER. Paris, Garnier, s. d., in-16 de XVI-288 p. — Prix : 2 fr.

Voici un excellent traité, bien clair, bien net, sans prétention à éblouir le lecteur par une érudition superflue, qui sera très utile aux amateurs de petites installations électriques, mais ne saurait suffire à ceux qui, en quelques pages, veulent tout apprendre.

Les premières notions sur les mesures électriques feront comprendre les mots d'usage courant : volts, ampère, etc. Pour présenter les sources d'électricité, l'auteur fait connaître d'abord la pile de Volta, puis tous les types usuels actuellement en service; il donne le choix des piles suivant leurs applications; pour les machines, après avoir déterminé le principe fondamental, il en décrit quelques types en insistant sur le groupe électrogène qui permet d'installer chez soi une petite usine électrique; les accumulateurs terminent cette partie.

Pour les sonneries électriques, les téléphones domestiques, les allumoirs électriques, les installations intérieures des conducteurs, tant pour les éléments précédents que pour la lumière, nous trouvons les renseignements nécessaires pour faire nous-mêmes ou pour surveiller cette délicate installation. Quelques notions sur les rayons X et la télégraphie sans fil terminent cet intéressant volume, ainsi qu'un tableau donnant les prix maximum des différents objets exigés par les installations décrites.

É. CHAILAN.

L'Ame du pays, *mœurs comtoises*, par GEORGES RIAT. Paris, Juven, s. d. (1903), in-18 de 286 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Georges Riat, chartiste et bibliothécaire, suit les traces de son ancien, M. Henri Bouchot, duquel il est d'ailleurs le compatriote : d'ordinaire, il s'occupe de choses artistiques et, pour se reposer — à l'exemple de M. Bouchot dont l'on connaît les désopilants *Contes francs-comtois* (*Polybiblion*, t. XLIX, p. 360-361), — le voilà qui nous donne de petits récits visiblement vécus. Je soupçonne même que ce sont des souvenirs personnels qu'il nous sert tout chauds, si l'on peut dire. Il y en a trente. L'ensemble forme une vraie gerbe champêtre, fleurant très fort les senteurs du terroir. En un style familier, primesautier, émaillé de « comtoisismes » pittoresques, l'auteur a voulu peindre, dans ses mœurs très particulières, un coin de ses montagnes natales, à bonne distance, semble-t-il, du chemin de fer qui uniformise trop de choses.

M. G. Riat met en scène un jeune Franc-Comtois devenu Parisien, qui

répond au joli nom de Jean Loriot (l'auteur en personne, vraisemblablement), puis un oncle, maire de son village, puis Lucette, une cousine très fine et coquette un tantinet, puis un ami, le garde général des forêts Julien Aubier, — qui deviendra plus tard un cousin en épousant la cousine Lucette. Suit toute une collection de gens du cru portraiturés non sans malice : petits fonctionnaires, paysans, domestiques, ouvriers et ouvrières, gamins, etc. Les conseillers municipaux (« noirs » et « rouges ») et même le curé de l'endroit, M. Barberet, ont aussi leur rôle, très sympathique chez le digne ecclésiastique, fort réjouissant en ce qui concerne les édiles ruraux.

Pages antinévralgiques au possible et dont l'originalité est réelle. Certains petits détails — oh ! peu graves — s'opposent à ce que la mère en permette la lecture à sa fille ; mais les jeunes gens de trente à soixante ans et plus en feront leurs délices, ailleurs même qu'en Franche-Comté, théâtre où s'agitent les personnages de M. Riat.

E.-C. GAUDOT.

Les Grands Débats au Parlement. Le Budget et la Politique étrangère de la France. Paris, Cornély, 1903, in-16 de XVI-213 p. — Prix : 1 fr.

Il n'est pas toujours facile de se procurer les numéros du *Journal officiel*, qui relatent les grandes séances des Chambres ; parfois dès midi, le jour même de leur apparition, le tirage est épuisé. Le compte rendu *in extenso* offre d'ailleurs cet inconvénient que les discours dignes d'intérêt y sont trop souvent noyés au milieu de rebâchages ou même de divagations d'orateurs dépourvus de talent, quand ce n'est pas de sens commun. C'est donc une idée fort heureuse que celle de donner au public la substance des débats parlementaires les plus importants, en réunissant à part les harangues des chefs de parti.

La collection débute par un volume qui reproduit quatre discours prononcés dans la discussion du budget les 19, 20 et 23 janvier par MM. Deschanel, d'Estournelles, Ribot et Jaurès. Chacun d'eux a exposé ses vues sur la politique étrangère de la France, MM. Deschanel et Ribot insistant plus particulièrement sur la nécessité de fortifier l'armée et de maintenir l'alliance russe ; MM. d'Estournelles et Jaurès développant la thèse généreuse peut-être, mais chimérique à coup sûr, du désarmement et de la fraternité des peuples. Quelque opinion personnelle qu'on ait sur le fond du débat, on ne saurait nier que de pareils tournois oratoires n'aient sur le moment un grand intérêt d'actualité et ne constituent pour l'avenir de précieux documents historiques. Aussi faisons-nous des vœux pour le succès de ce nouveau recueil.

H. RUBAT DU MÉRAC.

L'Escalade de 1602. L'Histoire et la légende. *Essai enrichi de notes historiques et bibliographiques*, par ALAIN DE BECDELIÈVRE. Annecy, Roche ; Paris, Picard et fils, 1903, in-8 de 168 p., avec planches. — Prix : 2 fr.

Genève a célébré avec un éclat exceptionnel le troisième centenaire de la fameuse *Escalade* du 12/22 décembre 1602. Les historiens ont eu leur large part à cette commémoration d'un événement capital dans l'histoire de la cité de Calvin. De fort intéressants travaux ont été publiés ; en outre, on annonce la prochaine apparition d'une collection précieuse de documents inédits. Mais presque toutes ces études sont dues à des plumes protestantes ; jusqu'à ce jour, aucun travail critique et notable n'émanait de source catholique. C'est une lacune que vient de combler un érudit, porteur d'un

nom glorieux, et très au courant des choses de Genève et de Savoie, M. l'abbé Alain de Becdelièvre. — *L'Escalade de 1602*, discussion serrée du fait et de ses conséquences ; la *Fête de l'Escalade*, avec les significations et les formes successives qu'elle a reçues durant trois siècles ; la *Littérature de l'Escalade*, images, pièces de théâtre, poèmes, chansons et cantiques par lesquels fut célébrée, aux diverses époques, la délivrance de Genève, telles sont les grandes divisions du volume nouveau. L'exposition est intéressante et sérieuse ; la critique, scrupuleusement impartiale et pleine de sagacité. L'information documentaire est surtout remarquable : dans de riches appendices, comme dans le texte même et les notes de son ouvrage, M. de Becdelièvre nous apporte la bibliographie la plus précieuse et la plus abondante du sujet tout entier.

Depuis le vieux chant national genevois : *Cé qu'è lainô* jusqu'à l'amusante chanson du *Pot au lait du duc de Savoie*, l'événement de décembre 1602 a été glorifié sous des formes sans nombre, et a subi, dans l'imagination populaire, tous les grossissements épiques de la légende. L'impitoyable critique historique s'applique aujourd'hui à nous restituer authentiquement les faits, tels qu'ils se sont passés. Elle doit donc supprimer plus d'un détail cher à la tradition locale. Mais les circonstances essentielles de l'agression demeurent bien établies et clairement déterminées, comme le montre M. de Becdelièvre en comparant les sources genevoises et savoyardes. Le point capital est la préservation de la Porte-Neuve : un soldat eut la présence d'esprit de rabattre à temps la herse ou coulisse, et fit échouer ainsi la tentative du pétardier savoyard qui avait pour consigne de faire sauter cette porte. — Le rôle du jésuite Alexandre Hume, aumônier des troupes de Savoie, est encore mal connu : M. de Becdelièvre fournit, au moins, (append. IX) d'utiles renseignements sur ce personnage distingué, que la légende protestante a rendu ridicule et presque fantastique. — Enfin le nouvel historien de l'*Escalade* discute très loyalement la thèse de l'un et l'autre parti sur la moralité de l'entreprise ; et il nous paraît difficile de ne pas souscrire à sa double conclusion. D'une part, Charles-Emmanuel agit avec beaucoup de mauvaise foi, donnant avis aux Genevois qu'il entendait, « pour le présent », vivre en bonne harmonie avec eux, tandis qu'il se disposait à les surprendre. D'autre part, Genève a tort de dire que ses adversaires aient violé une « paix solennellement jurée », car l'inclusion de la cité du Léman dans les traités de Vervins et de Lyon n'était pas évidente, ne reposant que sur une interprétation publiée après coup par Henri IV et qui ne liait pas le duc de Savoie. YVES DE LA BRIÈRE.

Western Maryland in the Revolution, by BERNARD C. STEINER. Baltimore, the « Johns Hopkins Press », 1902, in-8 de 57 p. (*Johns Hopkins University Studies in Historical and Political science.*)

C'est une étude intéressante que celle que vient de faire paraître M. Bernard C. Steiner sur l'histoire du Maryland occidental (c'est-à-dire de l'ancien comté de Frederick, du pays situé à l'ouest de Baltimore, dans les fertiles vallées du Blue Ridge) pendant la révolution américaine. Cette consciencieuse monographie met bien en relief les qualités de loyalisme et de tolérance dont firent preuve, au cours de la guerre de l'Indépendance, les habitants du Maryland occidental ; dans un seul cas, pour favoriser la circulation du papier-monnaie, l'assemblée populaire de Mountain City, capitale du pays, — où séjourna pendant quelque temps la légion française

commandée par le marquis de la Rouerie, — prit une décision regrettable et vraiment tyrannique. — M. Steiner à débuté par montrer comment la colonisation du Maryland occidental par des Allemands et aussi par des Irlandais au cours du XVIIIe siècle a modifié l'orientation politique, économique et sociale du Maryland, et quelle opposition de sentiments et d'intérêts a dès lors existé entre l'est et l'ouest du pays. Nous aurions aimé à voir M. Steiner insister sur ces différents points, qu'il a trop brièvement traités à notre gré; puisse un autre travailleur, à défaut de M. Steiner lui-même, reprendre bientôt ce sujet et le traiter avec toute l'ampleur qu'il mérite !

HENRI FROIDEVAUX.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — L'érudition française a perdu un de ses membres les plus distingués, M. Pierre-Charles-Armand LOYSEAU DE GRANDMAISON, qui vient de mourir à 79 ans. M. Loyseau de Grandmaison était né à Poitiers (Vienne), le 23 mai 1824. Après avoir terminé ses études, il suivit les cours de l'École des chartes, et l'année où il en sortit il fut attaché, en qualité d'auxiliaire, au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale. Deux ans plus tard, en 1852, il fut nommé archiviste du département d'Indre-et-Loire. Aussi est-ce à Tours qu'il a publié la plupart de ses ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Le Baron et les religieux de Preuilly en 1432* (Tours, 1854, in-8); — *Chronique de l'abbaye de Beaumont-lès-Tours* (Tours, 1878, in-8); — *Tours archéologique, histoire et monuments* (Tours, 1879, in-8); — *Chartes françaises de Touraine* (Paris, 1885, in-8); — *Fragments de chartes du Xe siècle, provenant de Saint-Julien-de-Tours* (Paris, 1886, in-8); — *Nouveaux Documents sur les États généraux du XVe siècle* (Paris, 1886, in-8). M. de Grandmaison avait donné un *Dictionnaire héraldique* dans la *Nouvelle Encyclopédie théologique* de l'abbé Migne, et composé la partie relative au commerce dans le volume III du *Moyen âge et la Renaissance* de P. Lacroix et F. Séré. Il a en outre publié de nombreux opuscules concernant la Touraine et le département d'Indre-et-Loire. Enfin il a fourni d'intéressants articles à diverses revues, telles que *le Correspondant*, les *Archives de l'Art français*, la *Bibliothèque de l'École des chartes*, la *Correspondance littéraire*, la *Revue de législation française et étrangère*, etc. M. de Grandmaison était membre correspondant de l'Institut.

— L'Espagne pleure en ce moment la perte d'un de ses hommes politiques et de ses poètes les plus remarquables, D. Gaspar NUÑEZ DE ARCE qui vient de succomber à l'âge de 69 ans. Né à Valladolid, le 4 août 1834, D. Nuñez de Arce fit ses études dans cette ville d'abord, puis à Tolède. Tout jeune, il révéla ses aptitudes littéraires par la composition d'un drame bien accueilli et par d'intéressants articles publiés dans divers journaux, entre autres dans *la Iberia*, où il publia un récit de la guerre d'Afrique. Élu député aux Cortès en 1865, il ne cessa d'y siéger depuis cette époque. Ministre des colonies dans le cabinet Sagasta, il devint président de la section du commerce, de l'agriculture et de l'intérieur au Conseil d'État en 1888. En 1876, il avait été élu membre de l'Académie espagnole. Toujours conséquent avec les principes dans lesquels s'harmonisent l'ordre et la liberté, il les a soutenus énergiquement par tous ses actes et tous ses écrits. Aussi a-t-il exercé une grande influence sur l'esprit public dans son pays. Immense fut l'effet produit par le premier et sans doute le meilleur de ses ouvrages : *Gritos de combate* (Madrid, 1875 et 1884). Ses autres œuvres

poétiques, dont quelques-unes ont eu de nombreuses éditions, sont : *Ultima Lamentacion de lord Byron* (Madrid, 1879) ; — *La Selva oscura* (Madrid, 1879) ; — *El Vertigo* (Madrid, 1879) ; — *La Vision de Fray Martin* (Madrid, 1880). Les pièces que M. Nuñez de Arce avait composées pour le théâtre sont de beaucoup inférieures à ses poésies lyriques. Quelques-unes cependant ne sont pas sans mérite, par exemple : *Como se empeñe un marido* (1860) ; — *Ni tanto ni tanpoco* (1865) ; — *El Laz de Leña* (1882).

— Le 20 juin dernier, l'Angleterre catholique a perdu un de ses prélats les plus distingués, le cardinal VAUGHAN, archevêque de Westminster, qui s'est éteint doucement à l'âge de 71 ans. Né à Glocester, en 1832, d'une vieille famille catholique du pays de Galles, Herbert Vaughan fut élevé successivement en Angleterre, en Belgique, en France, en Allemagne et en Italie. En 1872 il fut nommé à l'évêché de Salford, et en 1892 il succédait, sur le siège de Westminster, au cardinal Manning, qui avait succédé lui-même au cardinal Wiseman. En 1893, il recevait à son tour le chapeau de cardinal. Bibliophile distingué, orateur séduisant, Mgr Vaughan ne fut pas, à proprement parler, un grand écrivain, mais il a rendu de grands services à l'Église d'Angleterre par sa prédication, ses manuels populaires, ses lettres pastorales et ses articles parus dans le *Nineteenth Century*, ainsi que dans le *Tablet* et *Dublin Review*, deux revues qu'il posséda et dirigea longtemps. La caractéristique des œuvres de Mgr de Sussex était la distinction et la pureté de la langue.

— On annonce encore la mort de MM. : l'abbé Paul ADRIEN, fils et collaborateur du directeur du journal catholique l'*Étoile de la Vendée*, des Sables-d'Olonne ; — Auguste GEORGEL, directeur-fondateur de la *Chronique des Chemins de fer* ; — Georges HÉMENT, rédacteur au *Journal des Débats* ; — Lucien MARC, directeur de l'*Illustration* depuis la mort de son père, en 1886, lequel avait su donner une vie nouvelle à cette revue, surtout à partir du jour où il commença d'y publier *l'Immortel*, de Daudet, et d'y faire paraître des gravures ayant pour auteur Émile Bayard ; — Paul MARTY, journaliste, qui, devenu aveugle, avait dû prendre une retraite prématurée ; — le chanoine Camille MARESCHAL, archiprêtre de la cathédrale de Chambéry, ancien professeur de philosophie et de théologie, mort à Chambéry, le 19 juin, à 63 ans ; — Charles PERRIN, avocat à la cour d'appel d'Angers, professeur de droit civil à la Faculté catholique d'Angers ; — Armand TEMPLIER, un des associés de la maison Hachette, ancien directeur du Cercle de la librairie, membre du Comité de l'Afrique centrale, qui dirigeait spécialement la publication des *Guides Joanne* et de la *Bibliothèque des chemins de fer*, mort à Paris, à 61 ans.

— A l'étranger, on annonce encore la mort de MM. : Thomas William ALLIES, écrivain anglais qui s'était converti au catholicisme sous l'influence de son condisciple et ami, le cardinal Newman, et qui laisse divers ouvrages parus sous le titre général de : *The Formation of Christendom*, mort récemment à St. John's Wood, à 90 ans ; — Dr. ANDRÉ, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'économie politique, mort le 13 juin, à Chemnitz ; — Victor BACCUS, inspecteur au ministère de l'instruction publique égyptien, qui avait contribué pour une large part à organiser à la française l'enseignement officiel dans les écoles de l'Égypte ; — Dr. A. Ainslie COMMON, astronome et constructeur d'instruments astronomiques, mort le 2 juin, à Ealing, à 62 ans, qui, pendant un certain temps, fut l'éditeur de la revue l'*Observatory*, en collaboration avec le professeur Turner ; — Mme E. T. COOK, femme du journaliste bien connu, elle-même écrivain

de valeur, dont les derniers ouvrages sont : *London Highways and Byways* et *The Bride's Book* ; — Dr. Luigi CREMONA, professeur de mathématiques italien, mort le 10 juin, à Rome, à 73 ans ; — S. Sieverts DREWETT, journaliste anglais, correspondant du *London Queen*, fondateur à Paris de l'*English and American Gasette* ; — Dr. Max FRAENKEL, professeur et bibliothécaire du Musée royal de Berlin, mort dans cette ville, le 10 juin ; — Halil GANEM, écrivain et homme politique turc, qui, exilé à la suite de la dissolution de la Chambre ottomane de 1875, s'était retiré en France, où il collabora à quelques journaux, notamment au *Journal des Débats* et publia un volume intitulé : *Les Sultans ottomans* ; — Dr. Léopold GEGENBAUER, professeur de mathématiques autrichien, mort le 4 juin, à Vienne, à 54 ans ; — Dr. Placidus GENELIN, professeur de langue française à l'Université d'Innsbruck, mort récemment dans cette ville, à 72 ans ; — Dr. Michel GUILBAUER, professeur de philologie classique autrichien, mort le 1er juin, à Vienne, à 56 ans ; — Carl GUSSENBAUER, professeur d'anatomie autrichien, recteur de l'Académie de Vienne ; — Dr. Meyer HAMBURGER, professeur de mathématiques à l'École technique supérieure de Berlin, mort dans cette ville, le 9 juin, à 65 ans ; — Dr. David HAUSSMANN, écrivain allemand, auteur d'ouvrages de médecine, mort le 26 mai, à Berlin, à 64 ans ; — Dr. Jacob Heinrich VON HEFNER-ALTENECK, auteur d'ouvrages sur l'histoire de l'art, ancien directeur du Musée national bavarois, mort le 19 mai à Munich, à 93 ans ; — Konstantin KEDROV, directeur de l'Institut impérial philologique de Saint-Pétersbourg, mort dans cette ville, à 76 ans ; — Aleksandr KIRPITSCHNIKOV, professeur d'histoire et de littérature occidentales, mort à Moscou, à 58 ans ; — Dr. Karl Joh. Friedrich VON LECHLER, écrivain allemand, auteur d'ouvrages de théologie, mort le 25 mai, à Ludwigsbourg, à 82 ans ; — Dr. Julius LOHMEYER, poète allemand de valeur, auteur de divers recueils de vers destinés principalement à la jeunesse, mort le 23 mai, à Berlin, à 68 ans ; — MOBERLY, professeur et théologien anglais, auteur de *Atonement and Personality* (1891), et l'un des éditeurs de *Lux Mundi* ; — Dr. K. K. MÜLLER, bibliothécaire en chef de l'Université d'Iéna, mort dans cette ville, le 15 juin, à 43 ans ; — Dr. Karl Friedrich Wilhelm MÜLLER, ancien professeur de philologie classique allemand, mort le 1er juin, à Breslau, à 74 ans ; — Dr. Ernst MURISIER, professeur de philosophie à l'Académie de Neuenbourg, mort le 26 mai, à Chexbres, à 93 ans ; — Antonio PICALA, historien et homme politique espagnol, membre de l'Académie d'histoire, auteur d'ouvrages de valeur ; — RIGUSTINI, professeur et écrivain italien, mort récemment à Florence, à 73 ans, qui laisse divers ouvrages de philologie ainsi qu'un dictionnaire grec-italien ; — Dr. Oscar SAARE, professeur allemand, directeur du laboratoire analytique des ferments à l'École supérieure d'agriculture de Berlin, mort dans cette ville ; — Dr. Franz SAXER, professeur d'anatomie pathologique allemand, mort le 2 juin, à Leipzig, à 40 ans ; — Dr. Hermann VON SEEGER, professeur de droit criminel, mort à Tubingue, le 13 juin, à 74 ans ; — Dr. Joseph DE SMEDT, ancien professeur de psychiatrie belge, mort à Bruxelles à 77 ans ; — le comte Carl SNOILSKY, le plus illustre des poètes suédois contemporains, auteur de plusieurs recueils de vers très populaires dans les pays scandinaves, mort le 19 mai, à Stockholm, à 62 ans ; — Konstantin Mikhailovitch STANIOUKEV, écrivain russe, mort récemment à Naples ; — Dr. Jacob STÜRZINGER, professeur de philologie romane, mort le 11 juin, à Wurzbourg ; — Karl TROST, journaliste et historien allemand, mort le 9 mai, à Berlin, à 64 ans ; — Dr. Stanislao VECCHI, professeur de mathématiques italien,

mort le 23 mai, à Parme; — Dr. Franz WALDMANN, auteur d'ouvrages littéraires et historiques, ancien directeur du gymnasium livonien de Fellin, mort le 14 mai, à Schaffhausen, à 56 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 12 juin, M. Homolle annonce l'ouverture en 1905, à Athènes, d'un congrès international d'archéologie, où la langue officielle sera le français. — M. Héron de Villefosse présente, au nom du P. Delattre, un fragment d'inscriptions provenant de l'antique Tigiba, maintenant Djebba. — M. Cagnat conclut de cette inscription que Tigiba est identique avec le lieu où fut enterré un personnage dont l'épitaphe a été retrouvée à Gimma. — M. Sénart proclame le nom du lauréat du prix du Budget. 2000 francs sont attribués au P. Cadière, des Missions étrangères, pour son mémoire : *Le Mur de Fong-Hoï*. — M. Berger proclame le résultat du concours pour le prix Bordin. ; 1200 francs sont attribués à M. Guidi, pour son Dictionnaire amharique. — 1000 francs à M. Dussaud, pour son *Histoire et religion des Nosaïris*, et à MM. Dussand et Macler, pour leur ouvrage : *Voyage au Sofa*; 800 francs aux PP. missionnaires du Thibet, pour leur *Dictionnaire thibétain*. Il proclame ensuite le résultat du concours pour le prix Saintour. Sont distribués : 1000 francs à M. Fossey, pour sa *Magie assyrienne*; 600 francs à M. Grosset pour son *Baratiya Nâtya Sâstra*; 500 francs à M. Monet pour son *Rituel du culte non journalier en Égypte*; 500 francs à M. Toscanne pour l'édition qu'il a donnée des *Cylindres de Goudéa*. — M. Sénart présente le rapport sur le prix Stanislas Julien. — 1500 francs sont attribués à M. Coureaux, pour le tome I^er^ de son catalogue des ouvrages chinois et coréens de la Bibliothèque nationale. — M. Bouché-Leclerq lit son rapport sur le prix Bordin (biennal). — M. Collin reçoit 3000 francs pour son mémoire sur les *Sentiments des Romains à l'égard des Grecs*. M. Revillout donne lecture d'une lettre de M. Wallon au sujet des Évangiles apocryphes. — M. Foucart poursuit la lecture de son mémoire sur le culte d'Eleusis. — Le 19, M. Clermont-Ganneau présente trois inscriptions découvertes, par lui, en 1870, à Gaza et qu'il a retrouvées à Tyr, où il a pu en faire l'acquisition. Après un vote en comité secret, le prix Gobert est attribué : le premier prix, d'une valeur de 9,000 francs, à M. J. Dupont-Ferrier, pour son ouvrage sur les officiers royaux des bailliages et des sénéchaussées ; le deuxième prix d'une valeur de 1,000 francs à M. Eugène Deprez, pour son ouvrage sur la guerre de Cent Ans.— Sur le rapport de M. Hamy, une subvention de 2000 francs est allouée à M. E. Gautier, pour la recherche de monuments épigraphiques dans l'Afrique centrale. — M. Babelon présente le rapport sur le prix Albert de Hauteroche. 1000 francs sont attribués à M. J. Maurice pour l'ensemble de ses recherches sur les émissions monétaires de l'empire romain à l'époque de Constantin. — M. Ph. Berger expose les résultats de l'étude à laquelle M. Perdrizet s'est livré sur le temple d'Esmoun à Saïda : il démontre l'authenticité d'une inscription acquise au courant de cette mission. — M. Joret présente sa brochure sur la bataille de Formigny. — M. Foucart continue la lecture de son mémoire sur le culte de Dionysos en Attique. — Le 26 juin, M. le D^r^ Hamy annonce le départ prochain de M. Lenfant chargé d'une mission sur le Niger. — M. Foucart continue la lecture de son mémoire sur le culte de Dionysos. — M. Perdrizet parle du résultat des fouilles entreprises par lui à Saïda. — M. V. Bérard présente, au nom de M. Halberr, l'empreinte d'un sceau égyptien découvert dans l'île de Crête, près de Phaistos, et remontant au XV^e^ siècle avant J.-C.— M. Cartailhac parle des peintures qu'il a étudiées avec M. l'abbé Breuil, dans la grotte d'Altamira en Espagne, près de Santander.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 13 juin, M. Luchaire présente, de la part de M. J. Lebuy, une étude sur *le Travail*, dans lequel l'auteur cherche à résoudre la question de la proportionnalité entre l'effort produit et le prix du salaire.— MM. Boutroux, Juglar, Sorel discutent le problème de la solidarité sociale considérée comme principe des lois. — M. Gebhart présente le rapport sur le prix Lefebvre-Deumier. Le prix, d'une valeur de 20 000 francs, est attribué à M. P. Sabattier pour ses travaux sur saint François d'Assise. — Sur le rapport de M. Eug. Rostand, le prix Maison-Dieu est ainsi réparti : 2500 francs à M. E. de Boyve, et 500 francs à M. J. Bardoux. — Le 20 juin, M. Levasseur dépose le tome Ier de son ouvrage sur l'*Histoire des classes ouvrières en France depuis 1789*. MM. Cheysson et Eug. Rostand parlent successivement sur la solidarité sociale considérée comme base des lois, le premier conclut à la nécessité d'une intervention de la morale et le second signale le danger que présenterait une formule légale qui pourrait limiter la conception de l'idée du devoir.— M. Germain, dans une intéressante communication qui a pour titre : « la Comptabilité publique, ce qu'elle est et ce qu'elle devrait être », signale les obscurités et les anomalies de nos écritures financières. MM. Paul Leroy-Beaulieu, Stourm et Juglar prennent part à la discussion.

LA LANGUE INTERNATIONALE. — Le problème de la langue internationale continue à préoccuper les penseurs. Voici un opuscule de M. Ch. André, sous-bibliothécaire de l'Université de Lyon, en faveur du latin : *Le Latin et le Problème de la langue internationale* (Paris, H. Le Soudier, in-8 de VI-78 p.). Il commence par rappeler que le latin fut vraiment, au moyen âge et à la Renaissance, une langue universelle, dont il esquisse la décadence au XVII[e] et surtout au XVIII[e] siècle; il donne sur l'emploi qui en est encore fait de nos jours des renseignements fort intéressants; il résume l'histoire de la tentative d'Henderson pour en refaire un organe international, et il s'efforce de prouver qu'il remplit les conditions exigées pour devenir d'un usage courant. Nous avouons ne pas partager cette illusion. Que le latin redevienne la langue commune des gens instruits, la chose est possible, désirable même, dans une certaine mesure; qu'il devienne la langue du commerce et des relations courantes entre peuples, nous ne le croyons guère possible; il sera difficile d'en faire un instrument vraiment pratique. Les essais de langage purement factice visent au contraire tout d'abord au caractère pratique; mais ils se laissent trop entraîner à devenir des langues littéraires, ce qu'ils ne doivent pas être. Nous avions félicité M. Léon Bollack de se défendre de tomber dans ce travers. Voici qu'il se laisse glisser sur la pente fatale : ses *Textes français traduits dans la langue bleue* (Paris, 147, avenue Malakoff, in-8 de 90 p.) ne contiennent pas seulement des phrases usuelles, mais des traductions de la Bible, du *Pater*, de la Marseillaise, etc. Une langue « auxiliaire » ne devrait pas perdre son temps à ces inutilités.

DICTIONNAIRE OU RÉPERTOIRE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE DES ANCIENS MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS. — La Société des « Bibliophiles françois » a, dans sa séance du 29 avril 1903, décidé qu'elle publierait à une date indéterminée un ouvrage, sorte de Dictionnaire ou Répertoire bio-bibliographique des anciens membres démissionnaires ou décédés depuis sa fondation (1820). Elle a jugé que, pour un travail de ce genre, il était nécessaire de réunir dès maintenant une grande quantité de matériaux et de faire appel à tous ceux qui pourraient apporter des

renseignements de tout genre au but proposé. A cet effet, il a été nommé une commission composée de : M. le baron Roger Portalis, M. le marquis de Clapiers, M. Georges Vicaire, auteur de la proposition, auxquels pourraient se joindre le trésorier et le secrétaire de la Société. Une circulaire vient d'être lancée, laquelle a pour but de faire connaître la nature des renseignements qu'on voudrait réunir, ainsi que la liste des noms des membres qu'ils concernent. Tout renseignement, même isolé, peut être précieux, et tout souvenir, même de détail, sera accepté avec reconnaissance. C'est à l'aide des notes recueillies de toutes parts (indications sur la vie privée ou publique des personnages, anecdotes, bibliographie d'ouvrages publiés, nature et catalogues des collections, armes, devises, ex-libris, portraits, etc.), que se fera la rédaction du futur article sur chaque membre. — Nous engageons vivement les érudits français et étrangers qui lisent le *Polybiblion* à faire parvenir à M. Georges Vicaire, 51, rue Scheffer, Paris (XVI^e^), tous les renseignements qu'ils pourraient avoir sur les anciens membres de la « Société des Bibliophiles françois » dont voici la liste par ordre alphabétique : Artaud de Montor (le chevalier) ; — Aumale (S. A. R. Mgr le duc d') ; — Beauchesne (le v^te^ de) ; — Béhague (le comte Octave de) ; — Bérard ; — Bérenger (le m^is^ de) ; — Biencourt (le m^is^ de) ; — Blanchemain (Prosper) ; — Bossuet (l'abbé) ; — Botfield (Beriah) ; — Bray (de) ; — Caraman (le duc de) ; — Chabrol (le c^te^ Edouard de) ; — Chaponay (le c^te^ Henry de) ; — Charpin-Feugerolles (le c^te^ de) ; — Chateaugiron (le m^is^ de) ; — Chaulnes (le duc de) ; — Choiseul d'Aillecourt (le m^is^ de) ; — Cicongne (Armand) ; — Claye (le baron Anatole de) ; — Clément de Ris (le c^te^) ; — Coislin (le m^is^ de) ; — Corbière (le c^te^ de) ; — Coste ; — Coulon (de Lyon) ; — Creuzé de Lesser (le baron) ; — Crussol (le duc de) ; — Delessert (Benjamin) ; — Delessert (M^me^ Gabriel) ; — Dibdin (le Révérend Frognal) ; — Durand de Lançon ; — Duriez de Lille ; — Duriez de Verninac ; — Ernouf (le baron) ; — Feuillet de Conches ; — Firmin-Didot (Ambroise) ; — Fitz James (le duc de) ; — Fortia d'Urban (le m^is^ de) ; — Foy (le c^te^) ; — Fresne (le c^te^ de) ; — Galitzin (le Prince Augustin) ; — Garnier (le m^is^) ; — Gazzera (l'abbé Costanzo) ; — Grangier de la Marinière ; — Guillaume (de Besançon) ; — Hauterive (le c^te^ d') ; — Hély d'Oissel ; — Janin (Jules) ; — Janzé (le v^te^ de) ; — Labanoff (le prince Alex.) ; — La Bédoyère (le c^te^ de) ; — La Béraudière (le c^te^ de) ; — Laborde (le c^te^ Léon de) ; — La Bouderie (l'abbé de) ; — Langlès (le chevalier) ; — Lanjuinais (le c^te^) ; — La Porte (Hippolyte de) ; — Lassus (le baron Marc de) ; — Le Prévost (Auguste) ; — Leroux de Lincy ; — L'Escalopier (le c^te^ Charles de) ; — Lignerolles (de) ; — Longpérier-Grimoard (le c^te^ de) ; — Malartic (de) ; — Mérimée (Prosper) ; — Metternich (le prince de) ; — Monmerqué (de) ; — Morel-Vindé (le v^te^ de) ; — Mosbourg (le c^te^ de) ; — Mouchy (M^me^ la duchesse de) ; — Noailles (M^me^ la v^tesse^ de) ; — Nodier (Charles) ; — Noyer de Noirmont (le baron du) ; — Orloff (le c^te^) ; — Ourches (le c^te^ Léon d') ; — Paris (Paulin) ; — Pichon (le baron Jérôme) ; — Pixérécourt (de) ; — Poix (le comte Juste de Noailles, duc de) ; — Raguse (M^me^ la maréchale, duchesse de) ; — Reiffenberg (le baron de) ; — Roure (le m^is^ du) ; — Ruble (le baron de) ; — Sahrer de Sahr ; — Saint-Geniès (le baron de) ; — Saint-Mauris (le c^te^) ; — Schefer (Charles) ; — Sensier ; — Sermizelles (Ernest de) ; — Soultrait (le c^te^ Georges de) ; — Spencer (lord) ; — Standish (M^me^) ; — Tripier (Léon) ; — Ussy (le c^te^ d') ; — Villeneuve (Gustave de) ; — Walckenaer (le baron) ; — Yémeniz.

PARIS. — Les lecteurs du *Correspondant* ont remarqué l'article du R. P. Baudrillart ayant pour titre : *Le Renouvellement intellectuel du clergé de*

France au XIX^e^ *siècle. Les Hommes, les institutions*. L'auteur vient de le publier dans la collection *Science et Religion* (Paris, Bloud, in-12 de 64 p. Collection *Science et Religion*). Cet exposé succinct des efforts tentés et poursuivis par le clergé séculier et régulier dans toutes les branches du savoir humain réconforte. Les ennemis de l'Église cherchent à détruire le fruit d'une si méritoire activité. A leur haine, le R. P. Baudrillart oppose ces fières paroles : « Travaillons avec conscience, travaillons avec sérieux, travaillons avec le sentiment de notre responsabilité devant l'Église et devant la société; mais, pour Dieu, continuons de travailler. »

— L'étude sociale que nous devons à M. Paul Gourmand se présente avec un titre un peu ambitieux, mais elle tient ce qu'elle promet; aussi n'hésitons-nous pas à signaler à nos lecteurs : *L'Angleterre telle qu'elle est* (Paris, éditions de « la Pensée », in-4 de 59 p.). Sur l'école, la presse qu'on lit, la littérature et le théâtre, on trouvera dans l'intéressant opuscule de M. Gourmand les renseignements précis et une documentation, parfois même de véritables révélations, qui sont loin d'être toujours flatteuses pour nos voisins. Et cependant, l'auteur est plutôt anglophile, et pour lui, c'est du côté de l'Allemagne que vient le vrai danger; « que la France, écrit-il en terminant, forte de l'alliance russe, appuyée sur une union latine, mette loyalement sa main dans celle de la vieille Angleterre, qui est, somme toute, sa meilleure cliente, et le danger commun sera conjuré. » Ce ne sont pas là paroles hostiles pour l'Angleterre, et si M. Gourmand nous la présente parfois sous un jour peu favorable, c'est qu'il la connaît bien. Voilà pourquoi il convient de lire son livre, encore que la conclusion ne soit pas tout à fait celle que nous attendions; le danger commun pour l'Europe, il réside actuellement aux États-Unis, et non en Allemagne.

— Les trois premiers fascicules du *Livre d'or des Roses*, par M. Paul Hariot (in-folio sous cartonnage artistique) viennent de paraître à la librairie Lucien Laveur, à Paris. Après une étude approfondie de ces charmantes fleurs, où l'on retrouve à la fois le savant et l'homme de goût, seront publiées soixante planches des espèces les plus remarquables. Le dessin de ce que nous avons sous les yeux est parfait et le coloris délicat. Si la fin de l'ouvrage répond à ces débuts, ce sera une véritable merveille. Nous consacrerons un article spécial, en temps utile, à ce « Livre d'or. »

— *L'Almanach des spectacles* pour l'année 1902, par M. Albert Soubies (Paris, Flammarion, petit in-12 de 140 p.) est fait avec le soin que l'auteur a coutume d'y mettre et sera certainement accueilli avec le même intérêt que les années précédentes par le public spécial auquel il s'adresse. Ici, notre attention s'est particulièrement portée sur la *Bibliographie* des ouvrages concernant le théâtre, qui y est contenue. On en voit d'abord la valeur sérieuse par ce fait que M. Soubies ne s'est pas borné aux livres qui s'imposaient à lui évidemment par leurs titres, mais a découvert et relevé l'élément dramatique sous des titres qui ne l'indiquaient pas par eux-mêmes; ainsi, par exemple, dans les *Esquisses littéraires et morales* du P. Longhaye. Nous noterons à cette occasion une petite coquille. L'éditeur de cet ouvrage n'est pas *Revaux*, mais *Retaux* (p. 122).

— M. Pierre-Paul Plan va causer un grand plaisir aux amateurs d'inédit. Il vient d'avoir la fortune de découvrir *Un Texte non cité de La Fontaine* (Paris, Champion, in-8 de 19 p.). Il s'agit d'une Préface, tantôt attribuée à Lancelot, tantôt à Pauly, ou bien encore à Nicole. Réellement elle appartient, comme le démontre M. Plan, à La Fontaine qui la plaça en tête d'une anthologie publiée en 1671, à Paris, chez Pierre le Petit, sous ce titre :

Recueil de poésies chrétiennes et diverses, dédié à Mgr le prince de Conty, par M. de La Fontaine. Elle roule en général sur l'art de faire des vers; nos poètes décadents pourront y trouver une utile et excellente leçon.

— La Maison de la Bonne Presse continue d'éditer sa collection d'*Apologétique contemporaine*. Nous avons sous les yeux le fascicule intitulé : *Pourquoi ne peut-on pas se faire protestant?* par M. l'abbé A. Pireyre, (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-12 de 63 p. — Prix : 0 fr. 25). L'auteur étudie les points suivants dont le seul énoncé marque tout l'intérêt et toute l'actualité : « 1° On ne peut raisonnablement passer du catholicisme au protestantisme; 2° L'Église catholique n'a pu enseigner et n'a pas enseigné l'erreur; 3° Que faut-il penser du prétendu caractère moral de la Réforme protestante? 4° La Religion catholique n'est pas une religion d'argent; 5° Est-il vrai que l'Église catholique ne s'occupe point de soulager les misères humaines? » — A répandre dans les pays mixtes.

— A la même Maison de la Bonne Presse trois nouveaux fascicules de la *Bibliothèque des conférences*, qu'il nous suffira d'annoncer : *La Passion de Jésus-Christ; — Les Voyages de Saint Paul; — Saint Paul prisonnier du Christ* (in-16 de 46, 36 et 28 p. — Prix de chaque fascicule : 0 fr. 25). Inutile de répéter que ces conférences sont faites avec projections et que les indications des tableaux appropriés à chaque sujet traité y sont marquées.

ANJOU. — On s'est beaucoup occupé, ces dernières années, de la légende de saint Maur de Glanfeuil, si fâcheusement remaniée au IXe siècle par l'abbé Odon. Quelle part de vérité conservait-elle, se demandait-on? Quelques-uns allaient jusqu'à lui refuser tout crédit. Des fouilles habilement dirigées par le P. de la Croix ont établi d'une manière irréfutable la vérité des indications archéologiques fournies par le texte discuté. C'était un premier point acquis. Dom A. L'Huillier vient de compléter l'examen critique de ce document (*Étude critique des actes de saint Maur de Glanfeuil*. Paris, A. Picard et fils, in-8 de 70 p.; extrait de la *Revue d'Anjou*). Il en résulte que Odon a eu vraiment sous les yeux un texte d'origine mérovingienne, dont les traces nombreuses sont faciles à reconnaître. Si le docte bénédictin n'a pas dit le dernier mot sur cette question, du moins les critiques devront-ils ne point traiter à la légère les raisons par lui alléguées.

— Les amateurs de documents liront avec curiosité les *Lettres d'un bourgeois nantais pendant les guerres de Vendée (1793-1795)*, communiquées à la *Revue rétrospective* par M. Lionel Bonnemère (tirage à part, in-12 de 114 p). Cette correspondance est adressée à un bourgeois d'Anjou, bien vu de la République, Savatier-Chambon fils, par J. Gasnier, qui était tout simplement chargé du placement de ses vins saumurois. Mais, sans aucune prétention à passer à la postérité, il donnait, en une sorte de journal, le reflet de l'état d'esprit de ses concitoyens, avec toutes les fluctuations dont la gent moutonnière est susceptible aux temps de Révolution. On y retrouve le contre-coup de toute la guerre de la Vendée angevine, vue et observée, sans grande élévation d'ailleurs, par un homme qui se préoccupe surtout de son pain et de ses vins, par un adversaire qui ne s'indigne point de voir « les brigands » à la guillotine — fort au contraire — et qui ne sent renaître tout son courage contre les forfaits du comité révolutionnaire qu'après l'arrestation de Carrier et de ses complices. A ce point de vue, ce témoignage d'un « bleu » est un curieux document psychologique dont l'humanité n'a point à s'enorgueillir, mais que M. Lionel Bonnemère a eu raison de sortir de ses papiers de famille.

— M. le chanoine Ch. Urseau, avec sa compétence habituelle, consacre

un opuscule (Angers, Germain et Grassin, in-8 de 13 p., avec grav.) à *Une Statuette de sainte Émérance*, conservée à l'église du Longeron (Maine-et-Loire) « très intéressant spécimen de l'orfèvrerie religieuse à l'époque de la première Renaisssance, » — de style un peu archaïque, d'ailleurs. Après avoir donné une liste assez longue, d'après les inventaires et les chroniques, des statuettes en métal précieux possédées jadis dans le diocèse d'Angers, M. Urseau constate qu'il n'y a plus aujourd'hui, sauf peut-être dans quelques collections particulières, que trois de ces « pieuses et naïves images » d'argent, dont la plus ancienne (fin du XV^e^ siècle) est la *Notre-Dame* de Béhuard, la deuxième une figure de *saint Fiacre*, conservée à Chanzeaux, et enfin la *sainte Émérance*, du Longeron.

— Avec une ardeur infatigable, M. Uzureau continue la publication de pièces inédites ou la réimpression de documents peu connus sur sa province. Dans le dernier volume des *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers* (tirage à part, Angers, Germain et Grassin, in-8 de 79 p.), M. Uzureau consacre tout un fascicule aux « programmes, prospectus et réclames, XVIII^e^ siècle » de *l'Enseignement secondaire en Anjou*, extraits des *Almanachs* et des *Affiches d'Angers*, l'un des plus anciens journaux des départements, ancêtre du *Journal de Maine-et-Loire*.

— Dans son intéressant opuscule sur *Deux Miniatures inédites de Jean Fouquet* (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*), M. le comte Paul Durrieu s'occupe notamment d'un manuscrit de la Haye, *Livre d'heures* (AA. 174) qui n'avait jamais été signalé : « Toutes les particularités..., le style des miniatures, dit-il, indiquent à première vue le produit d'un atelier travaillant dans les pays soumis à l'influence de l'école de Tours, la Touraine même ou la région voisine de l'Anjou, vers l'époque approximative du règne de Louis XI. » Les noms écrits en lettres rouges dans le calendrier de saints particulièrement vénérés dans le diocèse d'Angers, qui est suffragant de Tours, à côté de celui de saint Martin, ceux de saint Maurice, patron de la cathédrale d'Angers, de saint Maur (fondateur de l'abbaye de ce nom), etc., induisent à penser que ce *Livre d'heures* a été exécuté en Anjou et non en Touraine, non par Jean Fouquet, mais par quelqu'un de son école, car son influence y paraît visible.

AUNIS ET SAINTONGE. — Nous devons signaler aux érudits deux nouveaux volumes de la collection si appréciée des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*. Le tome XXXI comprend plusieurs travaux d'inégale longueur. Le plus important est celui de M. Jules Chavanon sur *Renaud VI de Pons, vicomte de Turenne et de Carlot, seigneur de Ribérac, etc., lieutenant du Roi en Poitou, Saintonge et Angoumois, conservateur des trêves de Guyenne* (1348-1427). Après ce travail, qui occupe à lui seul plus de la moitié du volume, viennent *Quatre lettres inédites de Jacques, sire de Pons*, par le comte Anatole de Bremond d'Ars ; — *Un Document sur le prieuré de Bouteville* par M. André Steyert ; — *L'Église de Saintes, de 1789 jusqu'à la fin de 1796*, par M. l'abbé Taillet, vicaire général de Saintes, publié par M. Louis Audiat et annoté par M. l'abbé Lemonnier ; — *La Commanderie de Saint-Authon-du-Bois*, notes publiées par M. l'abbé Guionneau. — Le tome XXXII est tout entier consacré aux *Registres de l'échevinage de Saint-Jean-d'Angély* dont il forme le troisième volume. Il renferme les conseils de la mairie de cette ville, de l'année 1412 à l'année 1426. Cette publication, ainsi que nous l'avons déjà dit précédemment, est des plus intéressantes tant pour l'histoire de la ville de Saint-Jean-d'Angély que pour celle de l'Aunis et de la Saintonge. On y trouvera même à glaner au point de vue de l'histoire générale, car plusieurs lettres de rois de France y sont insérées.

Bretagne. — M. René Blanchard nous raconte l'émeute nantaise de 1830, dans une brochure excellemment documentée, qui a pour titre : *Le 10e Léger et la Révolution de juillet 1830 à Nantes* (Vannes, Lafolye, in-8 de 67 p.). Comme toujours, la légende avait dénaturé l'histoire ; l'auteur rétablit les faits en citant principalement les archives de la ville. Il y eut des morts trop nombreux, certes, des deux côtés ; mais si les soldats remplirent leur devoir en soutenant le gouvernement légitime, les révolutionnaires ne firent guère que céder aux instincts les moins nobles. Il va sans dire que les chefs des insurgés surent se tirer d'affaire ; quelques pauvres diables qu'ils avaient endoctrinés et lancés en avant payèrent pour eux.

— Le barde Jaffrennou et son confrère gallois Owen Alaw ont associé leurs talents poétique et musical pour composer une charmante cantate intitulée : *Bro goz ma Zadou, le Vieux Pays de mes pères*, qu'ils proposent comme chant national aux Bretons armoricains. Nous doutons fort que ceux-ci acceptent, car ce qu'on leur offre, ils l'ont déjà dans maints cantiques populaires où la note chrétienne est plus accentuée, et les sentiments moins raffinés et moins vagues.

— M. l'abbé Ollivier, dans une charmante brochure qu'il intitule : *Nautiques* (Nantes, Biroché et Dautais, in-12 de 174 p.), publie la série des discours prononcés par lui à l'occasion de la bénédiction de navires nantais. Le plus souvent ces courtes harangues sont des petits chefs-d'œuvre, pour peu que le sujet y prête ; c'est ainsi que les noms du général de Sonis et de la Rochejaquelein, donnés à deux de ces bateaux, ont particulièrement bien inspiré l'orateur. Nous ne citons que ces deux noms, parce qu'ils sont beaux entre tous ; mais le digne curé de Sainte-Anne parle toujours le langage de la foi, de l'honneur et du patriotisme, dans un style essentiellement littéraire.

— M. Jean Le Fustec nous donne (Paris, Le Dault, in-12 de 34 p.), une jolie saynète bretonne, dédiée à M. Charles Le Goffic. Cette petite pièce, intitulée *Sous les pommiers*, fut jouée, pour la première fois, le 3 février 1903, à l'Athénée-Saint-Germain. L'auteur fait preuve d'une rare délicatesse et d'une véritable originalité, dans un sujet sans cesse rebattu et souvent traité grossièrement, quand il ne l'est pas d'une façon vulgaire et plate.

Flandre. — Chaque année, depuis 1896, l'Université catholique de Lille organise dans des villes du Nord et du Pas-de-Calais des conférences dont le succès devient sans cesse plus vif. En 1901-1902 les conférences de *l'Extension universitaire* ont parlé à Douai, à Dunkerque et à Saint-Omer, et ils ont traité les sujets les plus variés, faisant ici la biographie d'un Laënnec, d'un Gounod, d'un Pasteur, étudiant là, comme M. Georges Blondel à Dunkerque, « le développement comparé de la marine marchande et des ports de commerce en France et en Allemagne », comme M. Selosse, « la guerre de course », comme le colonel Arnould, « la défense de nos côtes », etc. C'est à conserver le souvenir de toutes ces conférences excellentes qu'est consacrée une brochure intitulée : *Facultés catholiques de Lille. L'Extension universitaire à Douai, Dunkerque et Saint-Omer en 1901-1902* (Lille, imp. Taffin-Lefort, in-8 de 27 p.). On y trouvera un procès-verbal complet et un résumé suffisant de chacune des dix-huit conférences.

Franche-Comté. — Dans la *Semaine religieuse du diocèse de Besançon* M. le chanoine Suchet a publié par fragments (nos du 17 janvier au 2 mai dernier) *la Chronique de l'église Saint-Pierre de Besançon*, qu'il a ensuite tirée à part (Besançon, imp. Vve P. Jacquin, in-8 de 54 p., avec une grav.). Remontant aux origines de la paroisse (an 311), M. Suchet nous parle des épreuves

qu'elle a subies et des invasions qui l'ont ruinée (660 à 1030), des restaurations et patronages (1030 à 1300), du développement de la commune de Besançon et de la paroisse de Saint-Pierre (1300 à 1600); il esquisse les usages, les coutumes, et résume les faits marquants au temps du moyen âge jusqu'à la fin du XVI[e] siècle; il jette un coup d'œil sur la situation sous les deux dominations de l'Espagne et de la France (1600 à 1700), fait le tableau de l'époque révolutionnaire et enfin rappelle les événements ayant marqué l'époque contemporaine (1801 à 1903). Excellente monographie qui fait désirer que M. Suchet passe ainsi en revue toutes les paroisses de Besançon. Rappelons à ce propos qu'il nous a déjà donné, il y a deux ans, une *Notice sur l'église Saint-François-Xavier*.

— Un poète comtois de la race des Viancin et des Max Buchon, M. Alfred Marquiset, vient de produire un petit recueil de pièces amusantes qui a pour titre : *Grayloiseries* (Gray, G. Roux, in-8 de 35 p.). Cette plaquette laisse loin derrière elle les prétentieuses banalités contemporaines versifiées. L'auteur s'est emparé de la charmante ville de Gray qu'il habille et déshabille de la plus comique façon. Comme les Graylois savent entendre la plaisanterie, nul parmi eux n'en voudra à M. Marquiset de s'être un peu diverti à leurs dépens. Si nous avions un choix à faire dans cet écrin, nous donnerions la préférence à la perle offerte *A une divine* : l'on n'a jamais plus finement raillé l'accent comtois, qui manque de charme; mais, par voie de comparaison avec

Une langue aux sons durs de moi seul inconnue,

— et qui doit être tudesque, — on ne l'a jamais réhabilité plus patriotiquement.

— M. L. Reverchon publie un très suggestif opuscule sur *la Ligne de Morez et l'accès du Haut-Jura* (Saint-Claude, ancienne imp. V[ve] Énard; édité par la Société jurassienne de photographie, in-8 de 8 p.). L'auteur fait une description à la fois précise et imagée de cette ligne, l'une des plus pittoresques qu'il soit possible d'admirer. « Dans très peu d'années, dit-il, la ligne actuelle de Pontarlier et celle de Genève seront raccordées à travers le Jura par un cordon ferré s'arrondissant sur Saint-Claude et dont il ne reste à construire actuellement que le tronçon Morez-Saint-Claude » (p. 4). La conclusion tentatrice de M. Reverchon est à retenir : « Espérons qu'alors les promeneurs en vacances, à la recherche de plaisirs salubres et de journées réparatrices, quitteront un peu le chemin battu de la Suisse pour venir admirer ce que nous avons chez nous : forêts de sapins les plus belles de France, rivières au cours capricieux jaillissant à gros bouillons de grottes et de cavernes, disparaissant dans des entonnoirs pour ressortir et couler dans des gorges profondes, lacs poissonneux dormant poétiquement au pied d'escarpements boisés ou de rochers à pic, cascades superbes franchissant des seuils de 40, 50 mètres et plus, routes serpentiformes accrochées quelquefois à des parois de hauteur vertigineuse, rien ne manque à ce coin de France de ce qui peut charmer le touriste, faire rêver le poète et même intéresser le savant. » Certes, voilà de la jolie poésie en prose; elle a de plus le mérite de dire exactement des choses vraies, desquelles nombre d'excursionnistes moutonniers ne se doutent pas.

DAUPHINÉ. — Nous avons sous les yeux une très belle brochure dont voici le titre intégral : *M. le chanoine Ulysse Chevalier, correspondant de l'Institut. Son Œuvre scientifique, sa « Bio-Bibliographie. » Souvenir de ses amis pour l'achèvement du « Répertoire des sources historiques du moyen âge. » Romans, le 14 avril 1903* (Valence, imp. J. Céas, gr. in-8 de 116 p., avec 3 portraits).

« Les amis de M. le chanoine Ulysse Chevalier ont estimé, à bon droit, dit Mgr Bellet, qu'ils ne devaient pas laisser passer inaperçue une date importante, qui marque aujourd'hui le point culminant de ses travaux, par l'achèvement du *Répertoire des sources historiques du moyen âge*. Aussi, se sont-ils empressés à venir, sous son toit hospitalier, lui dire de quelle sympathique admiration ils ne cessent d'entourer le prêtre savant qui a si bien mérité de la science et de l'Église. » Cette circonstance nous a valu le présent volume où tout d'abord est présentée, avec détails précis, l'œuvre scientifique de M. U. Chevalier. Viennent ensuite : *Curriculum Vitæ*, où sont énoncées les multiples « qualités » du savant ; sa *Bibliographie*, divisée en deux parties : A. *Livres. Articles* (252 nos) ; B. *Comptes rendus* (214 nos). La brochure se termine par le *Compte rendu de la fête du* [illegible] dont le morceau le plus intéressant est l'allocution prononcée par M. Ulysse Chevalier.

[illegible]. — M. l'abbé Louis Guérard continue sa publication des *Documents pontificaux sur la Gascogne, d'après les archives du Vatican. Pontificat de [illegible]* (1316-1334). T. II. Paris, Champion, in-8 de 164 p. [illegible]

vicaire général. Au cours de sa longue existence, il ne publia rien, mais il fut par-dessus tout un prêtre d'œuvres et ces œuvres subsistent toujours. Dans ce petit volume écrit sans prétention mais bien documenté, on trouvera donc une bonne page d'histoire provinciale et une belle figure de prêtre qui relève aujourd'hui des annales ecclésiastiques du diocèse de Limoges.

LORRAINE. — Pierrefort, autrefois château important de la Lorraine, n'est plus aujourd'hui qu'une ferme du département de Meurthe-et-Moselle, arrondissement de Toul, canton de Domèvre, commune de Martincourt. Au XIV^e^ siècle, la châtellenie de Pierrefort était l'apanage des cadets de la maison de Bar. C'est le rôle politique joué par ces princes, qui jetèrent un certain éclat vers la fin de ce siècle, que M. H. Lefebvre a voulu mettre en relief dans son travail intitulé : *Les Sires de Pierrefort de la maison de Bar* (Nancy, Crépin-Leblond, in-8 de 283 p. et pl.). Ce volume, composé avec soin, à l'aide de documents choisis et bien mis en lumière, retrace la vie mouvementée de Pierre de Bar I^er^ ou l'Ancien, d'Henry de Bar et de Pierre de Bar II, jusqu'à l'extinction de la maison de Pierrefort, en 1380. L'auteur annonce une seconde partie qui donnera l'histoire de cette châtellenie du XV^e^ siècle à la Révolution. Soixante-douze pièces justificatives tirées des archives de Meurthe-et-Moselle terminent ce volume, qui fournit un bon appoint à l'histoire de la Lorraine.

— Nancy, pays d'origine de la famille Hugo, ne peut revendiquer ni le berceau ni la tombe de Victor Hugo, mais cette ville est du moins en droit de rappeler qu'elle a vu naître un frère du grand homme qui, lui aussi poète, eût peut-être laissé sa trace dans l'histoire littéraire si la folie, — en quelque sorte endémique dans la famille, — ne l'avait pas, dès l'âge de vingt-deux ans, brusquement plongé dans les ténèbres. Ce frère aîné de Victor Hugo nous est présenté par M. Alexandre de Roche de Teilloy dans un opuscule qui a pour titre : *Un Poète nancéien oublié, Eugène Hugo* (Nancy, imp. Berger-Levrault, in-8 de 23 p., avec un portrait. Extrait des *Mémoires de l'Académie de Stanislas*). L'infortuné est mort en 1837, à l'asile des aliénés de Charenton. Cette longue nuit intellectuelle de quinze années ne semble pas avoir autrement ému le frère déjà illustre, car il paraît que l'établissement de Charenton possède « beaucoup de lettres de V. Hugo où il recommande sans cesse que l'on dépense le moins possible pour son frère » (p. 21). L'avarice du « Panthéonifié » était connue ; mais est-il vraiment possible qu'elle eût atteint ce degré ?

MAINE. — Sous ce titre : *La Sénéchaussée de la Flèche et les Élections du tiers* (Mamers, Fleury et Daugin, in-8 de 23 p.), M. l'abbé Uzureau publie le cahier rédigé en 1789 par l'assemblée des députés tenue à la Flèche le 3 mars. Sans présenter le même intérêt que certains cahiers dus à des personnages éminents, ni même que les doléances naïves des paroisses, cette pièce est assez curieuse pour mériter de sortir de l'oubli. M. l'abbé Uzureau y joint un bref commentaire et une double liste des membres de l'assemblée de la Flèche et de ceux qu'elle députa pour représenter la sénéchaussée à Angers.

— M. R. Triger, l'érudit président de la Société historique du Maine, étudie *l'Église de la Visitation au Mans* (Le Mans, de Saint-Denis, in-8 de 48 p., avec 3 pl.), chef-d'œuvre du XVIII^e^ siècle construit sous la direction et avec le concours d'une religieuse, dont le nom mérite de figurer parmi les meilleurs artistes de la province : Sœur Anne Victoire Pilon. C'est une histoire pleine d'intérêt que celle de la construction de cette charmante chapelle. M. Triger a joint à son exposé des plans anciens et 3 excellentes planches photographiques.

NORMANDIE. — La vie provinciale offre malheureusement peu d'hommes semblables à celui dont M. Émile Travers nous retrace le portrait dans sa *Notice biographique et littéraire sur Eugène de Robillard de Beaurepaire* (Caen, Delesques, in-8 de 106 p., avec un portrait). Magistrat instruit et consciencieux, M. de Beaurepaire dut quitter son siège de conseiller à la Cour de Caen lorsque l'indépendance du juge fut atteinte par le parti politique au pouvoir. Mis prématurément à la retraite, il se donna tout entier à l'étude de l'archéologie qu'il avait toujours aimée. Ses travaux d'érudition lui valurent d'être choisi pour succéder à M. de Glanville dans la direction de l'*Association normande*. Il a laissé, en dehors des articles politiques qu'il écrivait presque chaque jour, dans le *Moniteur du Calvados*, et des manuscrits nombreux que va publier son frère M. Ch. de Beaurepaire, un nombre considérable d'études plus ou moins étendues. La notice bibliographique placée à la fin du volume comprend 582 n^{os} ; c'est un des collaborateurs de cet érudit, érudit lui-même, qui, d'un trait élégant et sobre, a tracé le portrait decet homme, aussi distingué par son talent et par une énorme capacité de travail que par le plus noble caractère.

— *Poètes normands contemporains. Ch. Florentin-Loriot* (Verneuil, Gentil, in-12 de 74 p.), tel est le titre d'une brochure dans laquelle un anonyme décrit la vie et les œuvres du poète alençonnais. Florentin Loriot débuta sous l'Empire ; il appartenait à l'opposition libérale ; sous la République, ses opinions, qui n'avaient pas varié, lui fermèrent l'accès du barreau et de la vie politique. Ses amitiés furent diverses : il fut lié avec le P. Gratry et M. Anatole France. Aujourd'hui, ce croyant est loué par un sceptique. La pensée de ce dilettante est trop pure et trop haute pour notre époque troublée. L'âpreté de la lutte n'est pas faite pour les penseurs désintéressés, comme lui, qui, à travers les mystères de l'ancienne Égypte et les splendeurs du moyen âge, a vu le travail opéré par le Christ. Il a refait, dans un sens chrétien, *la Légende des siècles*. Son critique incroyant rend hommage à la beauté des vers du Normand qui chanta

« Les grands clochers muets par la brume effacés »

et « Celui qui a ouvert le monde à la pitié et à l'amour. »

— M. le chanoine Porée, dans son opuscule : *Les Statues de la collégiale d'Écouis (Eure)* (Paris, Plon-Nourrit, in-8 de 11 p.), n'a pas essayé l'entreprise irréalisable de présenter, avec attributions d'auteurs à l'appui, l'historique complet des statues qui ornaient la chapelle et qu'ont respectées les guerres de religion, la Révolution et les restaurations. Il s'est contenté de rassembler les documents écrits qui concernent les œuvres remarquables de la sculpture du XVI^{e} siècle. C'est une bonne étude, utile et intéressante.

— La *Notice sur l'Oratoire de Rouen*, par M. Ch. de Beaurepaire (Rouen, Léon Gy, in-8 de 31 p.), est composée sur des documents de premier ordre, avec le soin habituel à l'auteur. Elle contient la reproduction des pièces qui servirent pour obtenir l'enregistrement des lettres-patentes autorisant l'établissement d'un collège d'oratoriens, la liste des supérieurs de ce collège, des détails sur le règlement de vie observé dans la maison et sur la construction de la chapelle où se faisait l'office. M. de Beaurepaire termine en faisant connaître quel fut le sort des derniers congréganistes que trouva la Révolution, et celui des immeubles.

— La brochure de M. G. Gravier sur *Jean Ango, vicomte de Dieppe* (Rouen, Lestringant, in-8 de 37 p.), résume l'histoire du grand armateur et corsaire dieppois qui lutta pendant le règne de François I^{er} contre les Portugais,

les Flamands et les Anglais, et, au prix de difficultés de toute sorte, sut maintenir l'honneur du drapeau français contre ses rivaux, et défendre la liberté des mers. Une copieuse bibliographie termine ce travail et témoigne de recherches historiques étendues. Peut-être pourrait-on souhaiter que le ton général fût un peu moins tranchant : certaines accusations contre le pape Alexandre VI et contre François Ier ne sont pas présentées avec le calme qui convient à l'histoire. Mais cette biographie d'un homme énergique, gloire de la Normandie, est intéressante et pleine de vie.

— Les *Légendes et Vieilles Coutumes*, par M. Léon de Vesly (Rouen, Léon Gy, in-8 de 9 p.), nous font venir, comme l'on dit, l'eau à la bouche. Cette plaquette ne tient qu'incomplètement la promesse du titre ; cependant, on y trouve trois couplets populaires sur la dévotion à sainte Catherine. Encore, tel qu'il a été recueilli, ce texte ne paraît-il pas remonter à une époque très reculée.

— Signalons aux amateurs de folk-lore la brochure intitulée : *Blason populaire de l'Avranchin*, par M. A. de Tesson (Avranches, J. Durand, in-8 de 32 p.). On y trouvera, classés par noms de communes, les dictons populaires qui s'appliquent aux habitants des pays d'Avranches et du Mortainais. Certains de ces dictons rappellent des souvenirs d'histoire locale ou générale. Cette recherche curieuse complète celles de M. Lehéricher, bien connues des érudits bas-normands.

— *L'Exploration archéologique de la forêt de Rouvray (Seine-Inférieure). La divinité des fana gallo-romains*, par M. Léon de Vesly (Rouen, Léon Gy, in-12 de 40 p. avec 4 fig.), rend compte du résultat des fouilles pratiquées en 1902, sous le patronage du ministère de l'instruction publique et de la Société d'émulation du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure. Ces fouilles ont amené M. de Vesly à une conclusion qui paraît indiscutable. Le *suburbium* de Rouen, à l'époque gallo-romaine, était très cultivé, et ce sont les invasions des barbares qui ont amené le retour offensif de la forêt. Quant à l'identité de la divinité dont les emblèmes se retrouvent dans chacune des villas fouillées par l'auteur, c'est ici que commence l'hypothèse, et, tout en nous déclarant séduits par quelques-uns des arguments présentés, nous laissons à de plus autorisés le soin de trancher la question.

Poitou. — Depuis de longues années, avec la compétence que tout le monde lui reconnaît, le R. P. de la Croix poursuit dans le temple de Saint-Jean à Poitiers des fouilles et des recherches archéologiques. Il vient de condenser le résultat de ses travaux dans une *Étude sommaire sur le baptistère Saint-Jean de Poitiers* (*Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*, 1903, 1er trimestre, p. 527-612). Espérons que le savant archéologue nous donnera bientôt une étude plus complète et définitive sur ce monument qui n'a pour lui aucun secret.

Allemagne. — Voici plus de dix ans qu'a commencé la publication (chez Teubner à Leipzig) de l'*Ausführliches Lexikon der Griechischen und römischen Mythologie*, sous la direction de M. W. H. Roscher. La 48e livraison (allant de la colonne 1761 à la colonne 1920 du IIIe volume) vient de paraître et se termine par le mot *Pénélope*. Chaque année apportant son contingent habituel de découvertes et de publications nouvelles, l'étendue des articles est exposée à aller sans cesse croissant. L'illustration nous paraît aussi mieux soignée qu'à l'origine. Dans ce qui a été publié depuis 1901, nous avons plaisir à signaler comme offrant un intérêt plus particulier les articles *Orphée*, *Pan*, *Pandore*, *Pâris*, *Patrocle*, dus à la plume savante d'érudits tels que Gruppe, Wernicke, Weizsäcker, etc.

— Le R. P. Bernard, S. J., donne un résumé substantiel et intéressant de l'histoire du *Kulturkampf : La Persécution religieuse en Allemagne (1872-1879). Le Clergé et les catholiques* (Paris, Bloud, in-12 de 64 p., collection *Science et Religion*). Les évêques et les prêtres, les journalistes et les laïques, par leur union et leur résistance opiniâtre, eurent raison de leur redoutable ennemi. Ce récit pénètre le lecteur français d'une tristesse profonde. Nous avons notre *Kulturkampf*; mais, hélas ! quelle différence ! C'est ce sentiment qui communique à ce travail son principal intérêt. — Dans un autre volume : *Les Congrégations* (Paris, Bloud, in-12, 64 p., même collection), le même auteur raconte la persécution que les ordres religieux eurent à subir en Allemagne. C'est contre eux que Bismarck inaugura la guerre religieuse. Cette tactique est de partout.

Belgique. — La ville de Tongres est probablement la plus ancienne du royaume de Belgique et elle a été d'abord le siège de l'évêché de Liège. Son histoire offre donc un intérêt exceptionnel. Aussi MM. Eug. Ulrix et Ch. Van den Haute ont-ils été bien inspirés en s'associant pour publier sous le titre de : *Bibliographie de l'histoire de Tongres* (Tongres, Collée, in-8 de 68 p.), une partie des notes qu'ils ont recueillies au cours de leurs recherches historiques. Sans doute leur Bibliographie laisse à désirer ; elle n'est pas disposée dans un ordre parfait, elle manque d'une table de noms d'auteurs, etc. Il serait cependant injuste de n'en pas remercier les auteurs.

Italie. — Les dictionnaires spéciaux d'un auteur ancien (comme il en existe tant !) ont l'utilité de permettre de retrouver un passage dans un auteur, de constater son emploi de tel mot, de distinguer sa pensée sur le ordre d'idées. Les études classiques sont probablement mieux conservées et honorées en Italie que chez nous pour justifier la publication d'un lexique de ce genre, en vue de faciliter l'intelligence et l'explication d'un auteur. Tel est le cas, en effet, du *Dizionario Cesariano* que MM. Chicco et Ferrari viennent de publier (Turin, Loescher, petit in-8 de VI-283 p.). Ce dictionnaire, qu'il serait plus juste d'appeler lexique, est destiné à expliquer les *Commentaires* de César dans les classes, ne contient que les mots communs, et ne renferme par conséquent pas de noms propres: dans la plupart des cas, il donne simplement la traduction des mots comme le ferait tout dictionnaire latin. Le service qu'un semblable lexique peut rendre à un écolier est celui que lui rendait autrefois chez nous le système des traductions dites juxta-linéaires, c'est-à-dire de permettre à un écolier de travailler seul.

— Le *Calendario del santuario di Pompei*, pour la présente année (Valle di Pompei, scuola tipografica Bartolo Longo, in-16 de 352 p.), contient, outre le compte rendu des progrès de l'œuvre, la touchante histoire de quelques-uns des orphelins recueillis : Siviglia Stefanini, Maria Rannaccio, Teresa Ritucci, Carolina di Leva, et la petite Erminia de Naples ; et des notes analogues sur les enfants de prisonniers recueillis dans d'honnêtes familles.

Pologne.— La Pologne, sur laquelle on écrivait tant en France il y a un demi-siècle, est bien oubliée aujourd'hui et surtout *terra incognita* plus peut-être que toute autre partie du monde. Le public français qui ne subit pas des entraînements passagers et qui ne veut pas être dupe dans ses jugements sur la politique étrangère, saura donc gré à un groupe anonyme (jusqu'ici du moins) d'écrivains polonais qui se proposent de lui faire connaître leur pays par une belle publication illustrée intitulée : *La Pologne*

contemporaine. Elle paraît en fascicules mensuels dans le format grand in-quarto sur deux colonnes avec de très nombreuses illustrations ; le côté proprement artistique doit y dominer, si nous en jugeons par les deux premiers fascicules que nous avons sous les yeux. L'ouvrage débute, comme il convient, par une description géographique du pays, mais on regrette de ne pouvoir en suivre les détails dans un carte de géographie physique : ce sera sans doute pour une livraison suivante, comme aussi des cartes historiques et une carte ethnographique représentant l'élément polonais avec son environnement d'éléments lithuanien, blanc-russien, petit-russien et allemand. Nous demandons cela d'ores et déjà, parce que la publication paraît avoir surtout un caractère artistique ; mais cela peut se concilier avec une partie d'informations précises. Pourquoi aussi les gravures sont-elles systématiquement dépourvues de légendes ? Pourtant quand il s'agit de paysages ou de monuments le lecteur voudrait savoir ce qu'ils sont et où ils sont. La planche hors texte n'est pas mieux traitée et ne porte pas de n° d'ordre, comme si elle devait être la seule du volume et placée au hasard des pages. Notons, au passage, qu'aux pages 13 et 14 il faut lire *cervus* et non pas *tervus*. — Nous présentons ces observations dans le désir de voir cette belle publication rendre des services d'information sur les choses polonaises ; mais nous devons reconnaître que le but des auteurs est surtout d'attirer l'attention du grand public sur la Pologne et de l'intéresser par un attrait artistique. L'ouvrage formera un volume très richement illustré de 400 p., au prix de 24 fr. en souscription (30 fr. relié). L'adresse de la *Pologne contemporaine* est chez M. Antoine Potocki, 5, rue de l'Odéon, Paris (VI°).

ROUMANIE. — *La Roumanie moderne comme facteur de civilisation* (Paris, Laveur, in-8 de 56 p.) est une conférence faite par M. A. C. Stourdza au profit des victimes de la Martinique, à la Société des agriculteurs de France, à Paris. On n'y cherchera pas autre chose que ce qu'a voulu y mettre l'auteur : une esquisse de l'histoire contemporaine de la Roumanie depuis 1821, et un inventaire sommaire des ressources morales, intellectuelles et commerciales du royaume moldovalaque. Telle qu'elle est, cette plaquette est intéressante et instructive.

— M. T. G. Djuvara a publié une conférence donnée à Bucarest le 20 février dernier sous le titre : *Edgar Quinet filo-român* (Bucuresci, Institutul de arte grafice « Eminescu », in-8 de 53 p.). Ce travail est un extrait de la *Rivista idealistă*.

BRÉSIL. — A différentes reprises déjà, nous avons eu occasion de signaler les intéressants mémoires publiés dans la *Revista da Academia Cearense*, dirigée par MM. Pedro de Queiroz, Henrique Théberge et le baron de Studart. Nous avons sous les yeux le tome VII, pour 1902, de cette revue (Fortaleza, typ. Studart, in-8 de 199 p.), et nous le trouvons meilleur encore que les précédents. Une excellente étude géographique sur les irrigations au Ceara par M. Th. Pompeu (on sait combien la question des irrigations est à l'ordre du jour), dont nous attendons la suite avec impatience, de bons travaux sur l'origine du nom Ceara (par M. Antonio Bezzera, auquel le tome VI de la *Revista* était déjà redevable d'un article sur le sujet) et sur le P. Martin, de Nantes, et le colonel Dias d'Avila (par le baron de Studart), voilà, avec une note de M. J. Rodrigues de Carvalho sur le folk-lore du nord de l'État, les études qui nous ont paru les plus dignes d'être signalées. Naturellement, les travaux commencés dans les volumes précédents (listes bibliographiques, etc.) sont continués dans le tome VII de la *Revista da Academia Cearense*, où l'on trouvera aussi

un intéressant document inédit, emprunté par le baron de Studart au manuscrit B. C. 19 de la Bibliothèque nationale de Lisbonne.

ÉTATS-UNIS. — A ceux qui s'occupent de bibliothéconomie, il convient de signaler la bibliographie du système coopératif de rédaction des catalogues qu'ont dressée MM. Torstein, Jahr et Adam Julius Strohm (*Bibliography of Cooperative Cataloguing and the printing of Catalogue Cards*, with incidental references to international Bibliography and the universal Catalogue, 1850-1902. Washington, Government Printing Office, in-8 de 116 p.). Riche de 366 numéros, cette bibliographie critique, établie dans l'ordre chronologique, fournit la liste de tous les ouvrages et articles où, de 1850 à 1902, les questions de la rédaction des catalogues de bibliothèques, de l'établissement des cartes dont la réunion constitue ces catalogues, et (d'une manière incidente) de la bibliographie internationale et de l'établissement d'un catalogue universel, ont été abordées. Un excellent Index alphabetique des noms d'auteurs et des matières termine cette publication, dont la place est marquée dans la bibliothèque de tous les specialistes.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — M. José Maumus, un prêtre français d'origine, cure d'une grande paroisse de l'Argentine, fait paraître, en brochure de propagande, divers articles de polémique publiés d'abord dans les journaux de ce pays ; nous avons eu l'occasion d'en signaler déjà plusieurs. Citons encore aujourd'hui : 1° une étude sur le désarmement général (*Desarme universal facilitado*. Monte-Caseros, tip. Porvenir, in-16 de 46 p.) ; 2° une réfutation énergique de la théorie du divorce (*Pensamientos demostrativos contra el divorcio*. Mercedes, imp. de Salvador Comas, in-16 de 14 p.) ; 3° enfin un vigoureux pamphlet (*El porque de la scosas*. Curuzú Cuatía, imp. Phulpin, in-16 de 10 p.), dirigé contre les gouvernements persécuteurs des catholiques.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Le Costume et les usages ecclésiastiques selon la tradition romaine*, par Mgr X. Barbier de Montault. T. II. *Les Ornements, les Pontificaux* (in-8, Letouzey et Ané). — *Lettres spirituelles de Bossuet, extraites de ses œuvres* (in-16, Téqui). — *Entretiens sur l'éducation*, par la Ctesse Zamoyska ; trad. du polonais par H. C. (in-16, Lethielleux). — *Nomination et institution canonique des évêques*, par T. Crépon des Varennes (in-16, Téqui). — *Loi et pratique constitutionnelles de l'Angleterre. Le Parlement*, par W. R. Anson ; trad. de C. Gandilhon (in-8, Giard et Brière). — *Essai sur la législation ouvrière aux États-Unis*, par W. F. Willoughby ; trad. par A. Chaboseau (in-12, Giard et Brière). — *Traité théorique et pratique des contrats relatifs à l'hypothèque légale de la femme mariée*, par L. et A. Mérignhac (in-8, Chevalier-Marescq). — *Les Nouvelles Clauses et conditions générales imposées aux entrepreneurs des ponts et chaussées*, par A. Doussaud (in-12, Chevalier-Marescq). — *Essais de philosophie religieuse*, par le P. L. Laberthonnière (in-16, Lethielleux). — *De l'Étude des phénomènes au point de vue de leur problème particulier*, par G. Gaillard (in-8, Schleicher). — *Vers le positivisme absolu par l'idéalisme*, par L. Weber (in-8, Alcan). — *L'Ennui, étude psychologique*, par E. Tardieu (in-8, Alcan). — *Les Affirmations de la conscience moderne*, par G. Séailles (in-16, Colin). — *L'Expérience morale*, par F. Rauh (in-8, Alcan). — *La Morale et la Science des mœurs*, par L. Lévy-Bruhl (in-8, Alcan). — *Morale. Essais sur les principes théoriques et leur application aux circonstances particulières de la vie*, par le Dr H. Höffding ; trad. de L. Poitevin (in-8, Schleicher). — *Étude sur Épictète*, par T. Colardeau (in-8, Fontemoing). — *Commentaire de Proclus sur le Parménide ;* trad. de A.-E. Chaignet (in-8, Leroux). — *L'Année sociologique*, publiée sous la direction de E. Durkheim (1901-1902). 6e année (in-8, Alcan). — *Économie rurale*, par E.

Jouzier (in-16, Baillière). — *Un Médecin philosophe au XVI^e siècle. Étude sur la psychologie de Jean Fernel*, par L. Figard (in-8, Alcan). — *Traité de biologie*, par F. Le Dantec (gr. in-8, Alcan). — *Essai sur la psycho-physiologie des monstres humains*, par N. Vaschide et C. Vurpas (in-12, F.-R. de Rudeval). — *L'Alimentation lactée chez le nouveau-né*, par le D^r L. Butte (in-12, F.-R. de Rudeval). — *Le Traitement des affections du cœur par l'exercice et le mouvement*, par le D^r F. Lagrange (in-8, Alcan). — *Les Industries chimiques et pharmaceutiques*, par A. Haller (2 vol. gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Cours de mécanique à l'usage des candidats à l'École polytechnique*, par C. Michel (in-8, F.-R. de Rudeval). — *Introduction à l'étude de la chimie végétale et agricole*, par le D^r K. Aso et E. Pozzi-Escot (in-12, F.-R. de Rudeval). — *L'Évolution comparée des sables*, par J. Girard (gr. in-8, F.-R. Rudeval). — *L'Architecture du sol de la France*, par le C^dant O. Barré (in-8, Colin). — *Enseignement des deux guerres récentes. Guerres turco-russe et anglo-boer*, par le G^al H. Langlois (gr. in-8, Charles-Lavauzelle). — *Pratique de l'art photographique. Traité élémentaire de photographie*, par L.-P. Clerc et G.-H. Niewenglowski (in-8, Desforges). — *Formules et recettes photographiques*, par G.-H. Niewenglowski (in-16, Desforges). — *L'Année photographique 1902*, par A. Reynier (in-12, Mendel). — *La Richesse rythmique musicale de l'antiquité*, par G. Houdard (in-8, Picard). — *Les Musiciens et la Musique*, par H. Berlioz (in-12, Calmann-Lévy). — *La Pensée russe contemporaine*, par J. Strannik (in-16, Colin). — *Causeries*, par le R. P. Van Tricht. T. VI (in-8, Namur, Godenne). — *Flore populaire, ou Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folk-lore*, par E. Rolland. T. III et IV (2 vol. in-8, Staude). — *La Mer fleurie*, par P. Sébillot, in-16, Lemerre). — *Ébauches noires et croquis roses*, par J. de Cranphore (in-16, Lemerre). — *Poèmes sans art*, par F. Werm (in-16, Schleicher). — *La Forêt de Bondy*, par G. de Wailly (in-16, Bricon et Lesot). — *Mariage romanesque*, par M. Poradowska (in-16, Plon-Nourrit). — *Cousine ma mie*, par G. Mareschal de Bièvre (in-16, Plon-Nourrit). — *Portraits d'aïeules*, par A. Lichtenberger (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Roman d'un petit bourgeois*, par A. Billot (in-16, Plon-Nourrit). — *A deux voix. Psychologie de jeunes filles*, par M. Dutoit (in-16, Perrin). — *L'Amour en fuite*, par H. Bordeaux (in-16, Fontemoing). — *Mémoires d'un séquestré*, par P. Boyer (petit in-8, Joanin). — *Idylle d'artiste*, par B. Steller (in-16, F.-R. de Rudeval). — *Les Deux Mères*, par H. Datin (in-16, F.-R. de Rudeval). — *Contes pour les grands enfants. L'Ogre (Le Petit Poucet)*, par C. Vincent (in-16, F. R. de Rudeval). — *Le Douet des Bouqueteaux*, par la C^se Martineau des Chesnez (in-16, Henri Gautier). — *Loin du nid*, par F. Battanchon (in-16, Henri Gautier). — *Dans les ruines*, par M. Delly (in-16, Henri Gautier). — *Rêve de femme*, par M. du Campfranc (in-16, Abbeville, Paillart). — *Aventures d'artiste*, par C. de Lamiraudie (in-16, Abbeville, Paillart). — *La Neuvaine de Simone*, par J. Basty (in-16, Abbeville, Paillart). — *Fleurs des landes*, par M. du Hoirs (in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Légendes du moyen âge*, par G. Paris (in-16, Hachette). — *Histoire des littératures comparées. Des origines au XX^e siècle*, par F. Loliée (in-16, Delagrave). — *Le Travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains*, par A. Albalat (in-16, Colin). — *Pages choisies des grands écrivains. Dickens*, trad. et introd., par B.-H. Gausseron (in-16, Colin). — *Conférences pour le temps présent*, par l'abbé Birot, Saltet, Arnaud, Maisonneuve, etc. (in-16, Lecoffre). — *A travers la France. Touraine, Velay, Normandie, Bourgogne, Provence*, par A. Hallays (in-16, Perrin). — *Au pays des Pyrénées*, par E. Daullia (gr. in-8, Mendel). — *Fleuves, canaux, chemins de fer*, par P. Léon (in-16, Colin). — *Le*

Pays Magyar, par R. Recouly (in-16, Alcan). — *Trinacria*, par A. Dry (in-16, Plon-Nourrit). — *Nos colonies telles qu'elles sont*, par G. Leriche (in-16, Stock). — *Dans le sud de Madagascar*, par le Cᵉˡ Lyautey (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Impressions africaines*, par R. de Bonnafos (in-16, Bibliothèque internationale d'édition). — *Sainte Clotilde*, par l'abbé L. Poulin (petit in-8, Bonne Presse). — *Les Sources allemandes de l'histoire de Jeanne d'Arc. Eberhard Windecke*, par G. Lefèvre-Pontalis (in-8, Fontemoing). — *Pathologie mentale des rois de France, Louis XI et ses ascendants. Une Vie humaine étudiée à travers six siècles d'hérédité, 852-1483*, par A. Brachet (gr. in-8, Hachette). — *Une Officine royale de falsifications. Le Cachet de Louis XVI. Le Récit d'une sœur*, par A. Lanne (in-12, Dujarric). — *Six mois d'histoire révolutionnaire (juillet 1790-janvier 1791). La Question politique et la question religieuse*, par M. Sepet (in-18, Téqui). — *La Révolution française racontée par un diplomate étranger. Correspondance du bailli de Virieu, ministre plénipotentiaire de Parme*, par le Vᵗᵉ de Grouchy et A. Guillois (in-8, Flammarion). — *Un Fief saintongeais. Comment on parvenait sous l'ancien régime. Étude économique et sociale*, par A. de Brémond d'Ars (in-8, Champion). — *Sur le turf*, par M. Tulmeyr (in-16, Perrin). — *La Campagne de 1794 à l'armée du Nord*. 1ʳᵉ partie. *Organisation*, par H. Coutanceau. T. Iᵉʳ (in-8, Chapelot). — *Les Marins en Chine. Souvenirs de la colonne Seymour*, par J. de Ruffi de Pontevès (in-16, Plon-Nourrit). — *Histoire des établissements et du commerce français dans l'Afrique barbaresque (1560-1793)* (Algérie, Tunisie, Tripolitaine, Maroc), par P. Masson (gr. in-8, Hachette). — *De 1815 à 1900. Notre politique intérieure devant l'histoire*, par H. Doniol (in-16, Flammarion). — *Vieille France, jeune Allemagne*, par G. Goyau (in-16, Perrin). — *Paris révolutionnaire. Vieilles maisons, vieux papiers*, par G. Lenôtre. 2ᵉ série (in-12, Perrin). — *La Révolution en Bretagne. Notes et documents. Audrein, Yves-Marie (1741-1800)*, par P. Hémon (in-8, Champion). — *Histoire du peuple breton depuis son arrivée en Armorique jusqu'à nos jours*, par Y. Sébillot (in-16, Maisonneuve). — *La Vendée d'autrefois*. T. I. *Le Canton de la Roche-sur-Yon*, par H. Bourgeois (petit in-18, Luçon, Bideaux). — *Études ur la Vendée militaire. Zig-Zags au pays des géants*. 3ᵉ série. *Argenton-Château. Châtillon-sur-Sèvre*, par H. Bourgeois (petit in-18, Luçon, Bideaux). — *Jean Berthaut, abbé d'Aunay, premier aumônier de la Reine, évêque de Sées (1552-1611)*, par l'abbé G. Grente (in-8, Lecoffre). — *Le Maréchal Bessières, duc d'Istrie*, par A. Rabel (in-8, Calmann-Lévy). — *Médaillons contemporains*, par H. Imbert (in-16, Fischbacher). — *Les Monuments arabes de Tlemcen*, par W. et G. Marçais (in-8, Fontemoing). — *Mélanges publiés par la Société des Bibliophiles françois* (2 vol. in-8, Rahir). — *Tree Centuries of English booktrade Bibliography*, by A. Growoll and W. Eames (in-8 cartonné, New York, Dibdin Club).

VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

Enseignement. Prédication. — 1. *Œuvres choisies* de Mgr Billiard, évêque de Carcassonne. *Lettres pastorales. Discours et allocutions de circonstance.* Montpellier, imp. centrale, 1903, in-8 de xvi-498 p. — 2. *Dimanches et fêtes de l'Avent*, par le T. R. P. J.-M.-L. Monsabré. *Avent prêché à Rome en 1890-1891.* Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 304 p., 3 fr. — 3. *Instructions sur la doctrine catholique pour chaque dimanche*, par l'abbé J.-B. Fourault. Paris, s. d., in-18 de 128-259 p., 1 fr. 25. — 4. *Les Devoirs des hommes envers les femmes*, par l'abbé de Gibergues. *Instructions aux hommes du monde, prêchées à S. Philippe du Roule et à S. Augustin.* Paris, Poussielgue, 1903, in-12 de iv-228 p., 2 fr. 50. — 5. *Ce qu'est la vie ?* par l'abbé Archelet. *Avent de 1901 à Notre-Dame de Rouen.* Rouen, Cacheux, 1902, in-12 carré de 196 p.

Saints Evangiles commentés. — 6. *Abrégé de l'Évangile médité, suivant les quatre Évangiles*, d'après l'abbé Duquesne, par l'abbé F. Durand. Paris, Bloud, s. d., 4 vol. in-12 de 406, 400, 405 et 487 p., 10 fr. — 7. *Les Épîtres et les évangiles des dimanches, des principales fêtes de l'année et de tous les jours de carême, suivis de réflexions pratiques*, par l'abbé Mosnier. Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de 620 p., 1 fr. 25. — 8. *Pour la paix. Pour la liberté*, par l'abbé Henry Bolo. Paris, Haton, s. d., in-12 de xx-292 p., 2 fr. 50.

Eucharistie. Pénitence. — 9. *De Sacrificio missae necnon de Dominica mensa* P. A. Le Gaudier. Editio recens emendata cura et studio P. A. M. Micheletti ejusd. soc. Taurini, Typ. pontificia, 1903, in-18 de iv-296 p. — 10. *La Sainte Messe. Commentaire des prières et des cérémonies de la messe basse*, par l'auteur de la *Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus étudiée en son image.* Paris, Retaux, 1903, in-12 de 236 p., 2 fr. — 11. *Cérémonial selon le rit romain*, publié en fasc. par le R. P. A. Velghe. 1re série. *Cérémonies ordinaires. Acolytes.* Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de 114 p., 0 fr. 50. — 12. *La Confession et la communion des religieux et des religieuses*, par l'abbé P. Lejeune. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 104 p., 1 fr. 25. — 13. *Manuel pour la confession et la communion à l'usage des enfants et des jeunes gens*, par l'abbé P. Lejeune. Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de 184 p., 0 fr. 50. — 14. *Manuel pour la confession et la communion à l'usage des jeunes filles*, par l'abbé P. Lejeune. Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de 180 p., 0 fr. 50. — 15. *Tout pour ma première communion*, par Y. de B. Paris, Amat, 1902, in-18 de xxvi-408 p., 2 fr. — 16. *Une Vie d'enfant dédiée aux premières communiantes.* Paris, Poussielgue, 1903, in-16 carré de 124 p., 2 fr.

Jesus. Marie. Joseph. — 17. *Attente de Jésus. Méditations pour le temps de l'Avent*, par l'abbé Max. Carron. 2e édit. Paris, Haton, 1902, in-18 de 332 p., 2 fr. — 18. *Jésus au Calvaire*, par l'abbé Perdrau. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 174 p., 1 fr. 50. — 19. *Le Petit Apôtre du Sacré-Cœur*, par l'abbé S. Febvre. Lons-le-Saulnier, Gey et Guy, 1903, in-12 de xvi-400 p., 2 fr. — 20. *Lectures pieuses sur le Sacré-Cœur, modèle des vertus*, disposées par P. E. M. Goedert. Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de 288 p., 1 fr. — 21. *Mois de Marie. La Doctrine catholique sur la Bienheureuse Mère de Dieu*, par le chanoine J. Ribet. Paris, Poussielgue, 1903, in-16 carré de iii-272 p., 2 fr. 50. — 22. *Mois de Marie sur la Salutation angélique et les Sept Paroles de la Sainte Vierge*, par le chanoine A. Bleau. Paris, Haton, s. d., in-12 de viii-280 p., 1 fr. 50. — 23. *La Vie chrétienne à l'école de saint Joseph*, par l'abbé L. Rouzic. Paris, Société Saint-Augustin, s. d., in-18 allongé de xvi-306 p., 1 fr. 50. — 24. *Nouveau Mois de saint Joseph des paroisses et des pensionnats*, par l'abbé Ed. Jumel. Paris, Haton, 1903, in-12 de viii-244 p., 1 fr. 50.

Spiritualité. — 25. *Lectures spirituelles*, disposées par P. Goedert. Paris, Garnier,

s. d., 12 vol. in-12. I. Bourdaloue : *Temps de l'Avent*, de XLII-514 p. ; II. S. Augustin : *Pour Noël et l'Épiphanie*, de XXXVI-538 p. ; III. Bossuet : *Pour la préparation au Carême*, de XXXII-526 p. ; IV. Massillon : *Pour le temps du Carême*, de XXXII-660 p. ; V. P. Ventura de Raulica : *Pour la Passion de N.-S. Jésus-Christ*, de LVI-568 p. ; VI. Vénérable Louis de Grenade : *Sur les Fêtes de la Sainte Vierge*, de XXVI-588 p. ; VII. S. Thomas d'Aquin : *Sur l'adorable Sacrement de l'autel*, de XXVI-646 p. ; VIII. Fénelon : *Sur la Vie intérieure*, de XXX-640 p. ; IX. S. Jean Chrysostome : *Sur les Vertus chrétiennes*, de XLVI-632 p. ; X. S. Bernard : *Sur la Vie chrétienne*, de XVIII-560 p. ; XI. S. François de Sales : *Sur la Piété*, de XXII-532 p. ; XII. S. Alphonse de Liguori : *Sur les Fins dernières*, de XX-728 p. Chaque vol., 2 fr. 50. — 26. *La Doctrine spirituelle d'après la tradition catholique et l'esprit des saints*, par le R. P. Mathieu-Joseph Rousset. Paris, Lethielleux, s. d., 2 vol. in-12 : I. *La Vie spirituelle*, de XVI-350 p. ; II. *L'Union avec Dieu, ou la Perfection spirituelle*, de XII-436 p., 5 fr. — 27. *Retraite*, par le R. P. Pacifique. Paris, Poussielgue, s. d., in-12 de XXIV-224 p., 1 fr. 50. — 28. *L'Ame religieuse, temple de Dieu. Retraite de consécration ou d'anniversaire*, par Olivier Lefranc. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 allongé de 170 p., 1 fr. — 29. *Le Cœur. Retraite prêchée aux dames*, par l'abbé Lenfant. Paris, Poussielgue, 1901, in-16 carré de VIII-294 p., 2 fr. 50.

Piété. Dévotions. — 30. *Méditations pour les chrétiens. Année complète*, par l'abbé Pille. Nouv. éd. Paris, Lethielleux, s. d., 4 vol. in-12 de XII-434, VI-452, VI-480, VI-464 p., 6 fr. — 31. *Lectures choisies* de Lacordaire. Paris, Poussielgue, 1903, 3 vol. in-32. I. *L'Église*, de 308 p. ; II. *Jésus-Christ*, de 254 p. ; III. *Les Vertus*, de 300 p., 5 fr. — 32. *Un Ouvrage de piété inconnu de la Grande Mademoiselle*, publié par E. Rodocanachi. Paris, Émile-Paul, 1903, in-32 de XX-130 p., 6 fr. — 33. *Directoire spirituel du tiers-ordre de Saint-François*, par le P. Eugène d'Oisy. Paris, Poussielgue, 1903, in-12 de XII-468 p., 1 fr.

1-5. — Enseignement. — Prédication. — M. le secrétaire général de l'évêché de Carcassonne a eu une excellente pensée de publier les *Œuvres choisies* de Mgr Billard. L'ancien évêque de Carcassonne avait exercé, autour de lui, avant et pendant son épiscopat, une très heureuse influence : il convenait de la prolonger après sa mort et même de la perpétuer. C'est le but que s'est proposé la piété filiale de son dévoué secrétaire et nous devons l'en féliciter. Les *Œuvres choisies* comprendront plusieurs volumes où trouveront place, même, les premiers essais oratoires de Mgr Billard qui nous sont annoncés comme devant faire bonne figure auprès des œuvres de la maturité de son intelligence ; il y aura aussi la série des *Méditations* à l'usage des femmes du monde et qui sont comme le résumé de ses conseils de discrétion, si goûtés de toutes les âmes dont il fut le confesseur. Dans ce premier volume, que nous présentons à nos lecteurs, M. le chanoine Charpentier a réuni les principales lettres pastorales de l'évêque de Carcassonne, sur des sujets d'une urgente actualité, ainsi que quelques discours et allocutions de circonstance. « Dans ces pages, les fidèles trouveront une source abondante d'enseignements empreints d'une onction pénétrante, d'une suave piété, d'un amour ardent pour l'Église et pour son Chef. Les prêtres sauront aussi tirer parti de la somme considérable du travail qu'elles représentent. » Mgr l'évêque de Montpellier confirme de son autorité ce jugement du pieux éditeur : « Quelles belles leçons, dit Mgr de Cabrières, vous fournirez aux

jeunes prêtres qui liront les *Œuvres choisies* de Mgr de Carcassonne ! Ils trouveront dans ses mandements une doctrine sûre, un enthousiasme généreux pour le service de l'Église et de son auguste Chef, un sentiment très vif des besoins de la société française à notre époque. »

— C'est aussi la pensée d'étendre et de prolonger les heureux fruits d'une féconde mission qui a inspiré la publication des discours du T. R. P. Monsabré prêchés à Rome dans l'église S. Andrea della Valle pendant l'Avent de 1890 à 1891. Nous ne nous en plaindrons certes pas; il nous arrive ainsi d'outre-monts un écho puissant de cette grande voix qui a fait vibrer les voûtes de Notre-Dame de Paris et nous écoutons bien volontiers l'illustre orateur commentant les évangiles de l'Avent, avec cette même sûreté de doctrine, cette force de logique, cet élan d'éloquence qui éclairaient et captivaient l'auditoire d'élite des conférences. Le sujet du premier dimanche est le Jugement dernier : ses signes avant-coureurs, sa solennité, les raisons qui l'expliquent et le justifient; au deuxième dimanche, il traite du témoignage que Jésus-Christ se rend à lui-même et qu'il rend à son précurseur, en montrant, dans l'application qu'il en fait à notre temps, le témoignage que Notre-Seigneur rend de lui-même contre les incrédules et celui que nous devons, nous, ses disciples, attendre de lui. Ainsi de suite; même ordre, même méthode dans les discours des deux autres dimanches, dans ceux de l'Immaculée Conception, de la Noël, de la Circoncision et de l'Épiphanie : l'Évangile servant de leçon et de remède aux temps actuels.

— Dans son livre : *Instructions sur la doctrine catholique* pour chaque dimanche, M. l'abbé Fourault profite très opportunément de l'épître et de l'évangile du dimanche pour faire un cours assez complet sur la doctrine. C'est une méthode très ingénieuse qui unit la Tradition à la Sainte Écriture, qui fait mieux connaître aux fidèles ce livre de l'Évangile si peu connu et qui leur montre la doctrine de l'Église découlant de la parole même de Dieu. L'exposé de l'enseignement est fait avec une clarté et une précision que rend encore plus manifestes la gravure enluminant la première page de chaque instruction. En approuvant ce livre, Mgr l'archevêque de Tours adresse à l'auteur « ses bien sincères félicitations. » Les confrères de M. Fourault y joindront leurs remerciements, car ils trouveront dans ces pages beaucoup de substance sous un mince volume et ils seront heureux de s'en servir comme d'un canevas pour leur faciliter leurs instructions.

— *Les Devoirs des hommes envers les femmes* ont fait le sujet de cinq conférences ou instructions adressées aux hommes du monde, soit dans l'église de Saint-Philippe du Roule, soit dans l'église de Saint-Augustin, pendant le carême de 1903. Cette parole a dû convenir à

l'auditoire spécial auquel elle s'adressait, puisque quatorze cents hommes à Saint-Philippe du Roule et quinze cents à Saint-Augustin se sont plu à l'entendre « avec une foi et un recueillement qui ne peuvent se dire. » Et ces hommes en ont si bien profité qu'ils ont, presque tous, communié à la messe de clôture. « Quel exemple! s'écrie avec raison M. l'abbé de Gibergues, l'auteur de ces instructions. Et quelle réponse à ceux qui disent que la foi s'en va! » Oui, mais il nous sera bien permis d'ajouter : « Quel beau résultat pour une retraite! Quelle magnifique récompense pour le zèle et l'éloquence du missionnaire! Quel flatteur éloge de sa parole et de sa doctrine, ainsi secondées par la grâce! » Les principales pensées développées dans ces instructions sont les suivantes : L'homme et la femme dans le plan divin. — L'homme et la femme victimes du péché. — L'homme et la femme dans la famille, dans les relations du monde, dans le pays et la société; enfin, Marie, Jésus-Christ et la Rédemption.

— Ce sont encore cinq conférences que nous offre M. l'abbé Archelet sous ce titre générique : Ce qu'est la vie? Après les avoir lues, on ne jugera plus à propos de se poser la question : La vie! vaut-elle la peine de vivre? La question, M. l'abbé Archelet la résout victorieusement, en montrant d'abord que la vie est un devoir à remplir; ensuite, qu'elle a des progrès à réaliser, des épreuves à traverser, une éternité à préparer. Mais savez-vous bien que, considérée ainsi — et il n'y a pas de meilleure manière de la considérer — la vie n'est nullement pas une science; elle est ce qu'il y a de plus important et pour l'heure présente qu'il faut vivre, et pour l'avenir qu'elle doit préparer. Peu de personnes, même parmi « les intellectuels », se rendent bien compte de cette importance capitale de la vie et dans la foule qui va [illegible] ou des gens qui ne leur laissent aucun [illegible] quand parfois ils n'en font pas à en souffrir. Pour ces [illegible] le livre de M. l'abbé Archelet sera [illegible] [illegible] [illegible]

succès ; d'une étendue très considérable, il n'était cependant pas hors de proportion avec la disposition des esprits à cette époque. Mais cette disposition n'est plus la même de nos jours, et M. l'abbé Durand a jugé plus opportun de nous donner un *Abrégé* de ce travail, abrégé qui comprend encore quatre volumes. Nous croyons qu'il a été bien inspiré : cette édition est assez réduite pour ne pas effrayer ; elle reste assez considérable pour opérer le bien que le premier auteur avait en vue. C'est la vie de Notre-Seigneur tout entière qui fournit les sujets des méditations : ce sont ses mystères, ses actes, ses discours ; l'auteur explique d'abord ce qui est le sujet de la méditation ; il en fait ensuite l'application pratique suivant les besoins spirituels de chacun : aucun détail de cette vie n'est omis et tout vient à son heure offrir un enseignement dont l'âme doit faire son profit pour son avancement dans la vertu. L'auteur s'efface le plus possible pour ne laisser parler et voir que le maître : sa parole n'est là que « pour fournir un léger encadrement à la parole divine. A cette dernière seule, dit-il, d'attirer les regards, de fixer l'attention, d'exciter les mouvements du cœur. C'est l'œuvre du maître. » Cet ouvrage recevra de nos contemporains le même accueil favorable que firent à la première édition plus développée les contemporains de l'abbé Duquesne : il mérite ce succès pour le bien considérable qu'il est appelé à produire dans les âmes. Les prêtres surtout pourront en tirer un très heureux parti pour leurs instructions et leurs catéchismes.

— Même objet dans le livre de M. l'abbé Mosnier : *Les Épîtres et les Évangiles*, mais avec moins d'étendue. Aussi bien n'est-ce pas toute la vie de Notre-Seigneur, et dans l'ordre chronologique, qui nous est offerte : l'auteur veut se borner aux évangiles des dimanches, des fêtes et du temps du carême, mais encore est-ce là un champ assez vaste, auquel l'auteur a ajouté les épîtres correspondant à chaque évangile. Cette addition toutefois n'est pas de trop et nous en félicitons l'auteur ; elle est là pour compléter l'œuvre : ce sont pour ainsi dire les apôtres eux-mêmes qui viennent développer l'enseignement du Sauveur ; ils lui servent de « témoins » autorisés. La méthode est des plus simples ; texte de l'épître suivi de quelques réflexions ; texte de l'évangile et réflexions qu'il suggère : le tout comprenant à peine trois ou quatre pages. De temps à autre quelque gravure de bon aloi s'offre aux regards pour rendre plus saisissant le mystère et graver plus fortement la leçon. Dans une partie préliminaire — de près de 130 pages — l'auteur a reproduit les principaux exercices de la vie du chrétien : prières du matin et du soir ; la sainte messe ; préparation aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ; chemins de la croix ; etc.

— M. l'abbé Henry Bolo se réduit encore bien davantage : il ne prend de l'Évangile qu'un discours et de ce discours il ne commente qu'une

phrase qui est celle-ci : « Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés fils de Dieu. » L'auteur continue et achève son commentaire des béatitudes par le volume auquel il donne ce titre : *Pour la paix, pour la liberté.* Étendant, selon la trempe de son esprit, la matière du sujet qu'il traite, l'auteur aborde les plus redoutables problèmes de l'heure présente ; il s'est jeté dans l'arène, avec tout l'élan de son tempérament généreux, audacieux, mais non sans se rendre compte des difficultés de la lutte ; il les a si bien comprises qu'il a voulu d'avance, pour éviter tout malentendu et prévenir toute fausse interprétation, bien préciser sa pensée et déclarer formellement qu'il désavoue et répudie tout commentaire qui ne serait pas en parfaite harmonie avec cette pensée. Cette « déclaration » ne lui suffit pas, à lui, d'ordinaire si sobre en préface ou introduction ; il l'a fait suivre d'un long « Avant-propos » où il prépare son lecteur au développement de ses thèses sur la propriété, sur la guerre, sur les hiérarchies, sur la tolérance chrétienne, sur les persécutés. Cette sollicitude témoigne de l'importance que l'auteur reconnaît aux questions qu'il traite et du soin consciencieux qu'il a mis à les étudier. On peut ne point partager toutes les idées de M. l'abbé Bolo, mais on ne saurait méconnaître qu'il les a mûries, qu'il les développe avec la conviction d'un esprit qui les tient pour vraies et qu'il les défend avec une force qui n'exclut pas la charité. Ce qui plaide encore en faveur de la sincérité de l'auteur, c'est sa volonté bien précise de désavouer et de retirer toute pensée, toute parole qui ne serait pas conforme à la vraie doctrine. Le livre de M. l'abbé Bolo porte l'*Imprimatur* de Mgr l'évêque d'Agen.

9-16. — EUCHARISTIE-PÉNITENCE. — C'est un bien charmant petit volume que celui du P. Micheletti, reproduisant, avec quelques modifications nécessaires, l'œuvre si estimée du P. Le Gaudier, intitulée : *De Sacrificio missae necnon de Dominica mensa.* Il est à lire, à méditer par tout prêtre avide de se pénétrer davantage de la grandeur et des bienfaits du saint Sacrifice, comprenant la nécessité de se préparer à cette grande action, heureux de mieux connaître les dispositions pour la communion et les fruits salutaires qu'il doit et peut en retirer. En toute vérité, c'est le livre du prêtre sacrificateur désirant s'identifier le plus possible avec le Dieu au nom et par la vertu duquel il offre le sacrifice et qui est ainsi à la fois pontife et victime.

— Dans les mêmes données se présente le livre d'un trop modeste anonyme avec ce titre : *La Sainte Messe.* Toutefois, comme le sous-titre l'indique, on ne doit pas s'attendre ici à des considérations exclusivement mystiques, à des aspirations affectueuses ; c'est un simple *Commentaire des prières et des cérémonies de la messe basse.* L'auteur s'attache surtout à l'explication historique et liturgique de toutes les actions de la messe ; il complète ainsi le précédent et, par cette connaissance

qu'il donne des prières et des cérémonies, il ne peut aboutir qu'à inspirer plus d'estime pour le saint Sacrifice et plus de piété pour en accomplir les moindres détails. C'est l'utilité que ce livre aura pour le prêtre. Mais le simple fidèle lui devra aussi de se rendre mieux compte de cette importante fonction à laquelle il participe, au moins le dimanche, d'en comprendre mieux l'économie et d'en profiter davantage.

— Le petit opuscule que nous ajoutons ici, destiné à former *les Acolytes* pour les cérémonies spéciales qui leur sont réservées, n'a besoin que d'être signalé : c'est la première série d'une publication qui doit comprendre tout le *Cérémonial selon le rite romain*. L'auteur a bien fait de diviser ainsi son travail en petits volumes : chacun de ceux qui servent à l'autel n'aura qu'à se procurer le livre qui le concerne, il sera mieux fixé sur ses fonctions spéciales.

— Le *Manuel pour la confession et la communion à l'usage des jeunes gens* par M. l'abbé Lejeune est un livre très pratique qui devrait être entre les mains de tous nos jeunes gens ; il leur rappellerait à propos les dispositions qu'il faut apporter dans la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ; c'est, dans toute la vérité du mot, un *Manuel* ; ajoutons qu'il n'en saurait être de meilleur.

— Nous n'avons pas autre chose à dire du *Manuel pour la confession et la communion à l'usage des jeunes filles* par le même auteur : c'est le même opuscule que le précédent avec les quelques modifications qui s'imposaient.

— Le troisième livre de M. l'abbé Lejeune sur *la Confession et la communion des religieux et des religieuses* a une portée plus grande. Il semble qu'il n'y aurait rien à ajouter aux conseils et aux règles que suivent des âmes si étroitement unies à Dieu et cependant l'Esprit Saint n'a-t-il pas dit : Que le juste se justifie encore ; que le saint encore se sanctifie ? Mais à part cette utilité, la brochure de M. l'abbé Lejeune traite surtout des conditions spéciales où se trouvent religieux et religieuses par rapport à la confession et la communion ; il considère ces conditions avant le décret *Quemadmodum* et après ce décret ; il précise ce que ce décret n'a pas modifié ; il énumère les obligations nouvelles du confesseur ; il esquisse une direction ; enfin il donne la solution de quelques difficultés pratiques. Et cette étude est faite avec un tel soin, une telle exactitude que S. E. le cardinal Langénieux, en l'approuvant, souhaite vivement qu'elle se répande dans toutes les communautés.

— *Tout pour ma première communion* nous arrive sans autre indication d'auteur que les seules initiales de son nom, mais avec trois parrains qui se portent garants de l'orthodoxie de sa doctrine et de l'utilité pratique de ses conseils. NN. SS. de Nevers et du Mans louent

« ces pieuses et instructives exhortations », destinées à préparer le cœur des jeunes enfants « à cette grande et sainte action », c'est-à-dire à la réception du Dieu qui veut en faire sa demeure. M. le curé de Sainte-Clotilde, dans la Préface, s'étend avec complaisance sur les qualités du livre et sur les bienfaits qu'il est appelé à produire dans les âmes des premiers communiants ; il remercie l'auteur d'avoir « enrichi la bibliothèque des catéchismes d'un nouveau et utile volume qui apprendra à nos enfants comment on se corrige de ses défauts et par quels efforts on acquiert les vertus chrétiennes. » Nécessité de se bien préparer à la première communion ; moyens de bien faire cette préparation ; pratiques pieuses de la vie chrétienne : prières, confession, assistance à la messe, etc. ; enfin confession générale ; le grand jour, la persévérance : tels sont les points principaux que développe l'auteur dont le cœur est si riche et la main si délicate.

— *Une Vie d'enfant* est comme la conclusion du livre précédent ; celui-ci nous montrait comment on se prépare à une bonne communion, celui-là fait apparaître à nos regards une de ces enfants qui ont eu le bonheur de suivre ses conseils. L'élégant petit volume contient le récit fait par une mère de la vie si courte de son enfant, ravie à sa tendresse après sa première communion ; il peut servir d'exemple à de jeunes chrétiennes qui seront heureuses de reproduire en elles la douceur, l'obéissance, la charité, la piété naïve de leur modèle. Aussi NN. SS. de Rennes, de Saint-Brieuc, de Coutances et de Rosia ont-ils engagé cette mère à publier son récit, qui sera pour beaucoup un enseignement salutaire et un encouragement. A ces félicitations épiscopales sont venues se joindre, avec une simplicité bien touchante, les instances de M. François Coppée, et le livre a paru. On pourra ainsi constater, par cette *Vie d'enfant*, la vérité de cette parole de l'éminent académicien : « C'était un de ses anges que le bon Dieu avait prêté à cette mère. »

17-24. — JÉSUS. MARIE. JOSEPH. — Nous groupons sous ce titre tout ce qui a plus spécialement rapport à la Sainte Famille. A Jésus d'abord, le livre de M. l'abbé Max. Carron, le docte et pieux supérieur du petit séminaire de Versailles. *L'Attente de Jésus*, c'est la préparation du monde à l'avènement du Messie promis par les prophètes. L'auteur divise son petit volume en quatre semaines comprenant tout le temps liturgique de l'Avent, et, dans sa méditation de chaque jour, il nous rappelle les figures du Messie, la mission du saint Précurseur, les prédictions des quatre grands prophètes, enfin la visite de l'archange et le mystère de l'Incarnation ; l'auguste maternité de Marie. En quelques méditations supplémentaires, il nous donne à contempler les principaux saints compris dans cette période de temps, et, en forme

d'appendice, il reproduit l'ordinaire de la messe pour l'Avent et les prières pour la communion. Il faut bien croire que cette œuvre produit du bien dans les âmes, puisqu'elle en est à la deuxième édition ; ce qui confirmerait cette opinion de M. Henri de Bornier, l'éminent poète académicien, qui fut élève au petit séminaire de Versailles : « La lecture de ce livre me charme, me berce pour ainsi dire gravement et doucement. » Il n'est pas de meilleur éloge.

— Franchissons d'un bond toute la vie terrestre du Sauveur et, sous la conduite de M. l'abbé Perdrau, suivons *Jésus au Calvaire* ; assistons à ce drame sanglant de la Passion et de la mort de l'Homme-Dieu. Familiarisons-nous d'abord avec le Calvaire ; voyons ensuite Jésus gravissant cette montagne, chargé de sa croix et bientôt crucifié. Voici les places occupées par les divers acteurs ou témoins de cette divine tragédie : Jésus, Marie, Jean, les deux voleurs, les saintes femmes, les princes des prêtres, les soldats et la foule. Maintenant c'est l'agonie du divin Crucifié et sa mort : le soldat lui ouvre le cœur d'un coup de sa lance. Quelques moments encore et Jésus est descendu de la croix et enseveli : mais que deux jours s'écoulent, et Jésus, mort et enseveli, sort triomphant du tombeau. Tout est là, avec les doux souvenirs qui s'y rattachent : l'Eucharistie et le crucifix. N'y a-t-il pas dans ce livre, comme le dit si justement Mgr l'archevêque de Paris, « un aliment substantiel pour la foi et la piété des fidèles ? » Ajoutons avec S. É. que cet aliment s'offre aux fidèles « sous une forme attrayante » qui lui vaudra auprès de tous le plus bienveillant accueil.

— Le cœur de Jésus ouvert par la lance du soldat nous montre à découvert tous ses trésors, son grand amour surtout. *Le Petit Apôtre du Sacré-Cœur* s'est plu à considérer les richesses de ce cœur divin, et, ne voulant pas garder pour lui seul les secrets qu'il a su pénétrer, il nous les livre dans quelques pages où il se donne la mission de nous initier à l'amour du Cœur de Jésus. Le volume se compose de trente-trois lectures ou chapitres correspondant aux trente-trois jours du mois du Sacré-Cœur. Le sujet en est varié : nature et objet de cette dévotion, son origine, ses motifs, ses actes intérieurs ; puis la consécration au Sacré-Cœur, le premier vendredi, l'heure sainte, le scapulaire, l'image, le vœu national, les dix promesses, etc. Un appendice assez étendu renferme les litanies du Sacré-Cœur ainsi que toutes les prières et pratiques de piété en son honneur. Quoi de plus attrayant pour la piété! Aussi le P. Lemius aime-t-il à le prédire à l'auteur, M. l'abbé S. Febvre : « Une multitude vous lira. Grande sera la part que vous prendrez aux promesses du Cœur de Jésus. »

— Le P. Gœdert s'attache exclusivement à nous offrir *le Sacré-Cœur de Jésus* comme *modèle des vertus :* amour de Jésus pour les hommes ; sa charité, son humilité, sa douceur, son obéissance, son abnégation,

sa conformité à la volonté de Dieu, son zèle, etc.. Il met ensuite le Sacré-Cœur en opposition avec l'ingratitude des hommes; il le compare à notre cœur et nous invite à nous montrer envers Jésus plein d'amour et de confiance. Quelques lectures supplémentaires sont consacrées à l'origine de la dévotion au Sacré-Cœur, à ses raisons d'être, à son excellence et à quelques devoirs extérieurs ou pratiques de cette dévotion. Ces *Lectures* sont tirées des meilleurs auteurs et choisies avec discernement; elles renferment tout ce qui a été dit de plus remarquable sur le Cœur sacré de Jésus par les maîtres de la vie spirituelle.

— Par Jésus nous arrivons naturellement à Marie : après le Fils, la Mère. Il y a beaucoup de livres de piété qui nous parlent de la Mère de Dieu; il y en a peu qui s'appliquent à en parler d'une manière sérieusement utile. Le *Mois de Marie* de M. le chanoine Ribet compte parmi ces heureuses exceptions et il y tient une place honorable. Son livre est un exposé de *la Doctrine catholique sur la Bienheureuse Mère de Dieu*, exposé clair, lumineux, exact, complet. Ses lectures de chaque jour se ressentent logiquement de cette méthode et ne sont pas à la portée de l'intelligence du commun des fidèles, mais n'est-il pas avantageux qu'il y ait un livre de piété pour les esprits cultivés, pour l'élite des paroissiens? Ce qui ne veut pas dire que l'ouvrage de M. le chanoine Ribet est exclusivement doctrinal; non certes; à une science très profonde vient se joindre « une onction d'autant plus touchante qu'elle est plus discrète et ne doit rien aux effusions d'une vaine sensibilité. » C'est le témoignage autorisé de Mgr l'évêque de Tarbes, et il n'est pas difficile d'en reconnaître la parfaite vérité. L'exercice de chaque jour comprend une lecture sur les dons de nature, les prérogatives de grâce, les splendeurs de gloire que la divine maternité accumule en Marie et le commentaire d'une prière ou d'une pratique de dévotion en l'honneur de la Mère de Dieu, avec quelques mots sur l'origine et les bienfaits de cette prière ou de cette pratique. C'est d'une heureuse innovation, que goûteront certainement les prêtres à qui s'adresse plus spécialement ce *Mois de Marie* doctrinal.

— Celui de M. l'abbé Bleau : *Mois de Marie sur la Salutation angélique et les Sept Paroles de la Sainte Vierge* a bien aussi son originalité, ses charmes et ses avantages. Il ne nous paraît pas trop accommodé aux auditoires de paroisses auxquels convient mieux une dose de lecture un peu moins abondante, agrémentée, pour accroître l'intérêt et graver mieux la méditation, d'un récit, d'une histoire en rapport avec le sujet. Toutefois nous sommes persuadé que ces pages plairont, comme le dit Mgr l'évêque de Poitiers, à ces chrétiens et à ces chrétiennes dont l'esprit est des plus cultivés, mais dont la religion établie au temps de l'enfance sur des bases trop fragiles a besoin d'être éclairée, affermie par un enseignement non moins doctrinal que

pieux. » Nous tenons surtout à reconnaître que le commentaire de l'*Ave Maria* et des sept paroles de la Sainte Vierge offre des considérations à la fois élevées et pratiques et nous fait pénétrer plus avant dans la connaissance des vertus intérieures du cœur de Marie.

— A saint Joseph maintenant : il nous est présenté comme notre maître dans la science de la foi et de la pratique de nos devoirs par M. l'abbé Rouzic : *La Vie chrétienne à l'école de Saint Joseph*. Après d'excellentes considérations sur l'origine, la définition et les caractères de la vie chrétienne, l'auteur entre en plein dans son sujet, et à travers trente et une lectures, correspondant aux jours du mois de mars, il nous montre saint Joseph en présence de chaque devoir et de chaque vertu : S. Joseph et le mariage, S. Joseph et Bethléem, S. Joseph et l'exil ; S. Joseph et les anges, et la foi, et la vie intérieure, et l'humilité, et l'obéissance, etc. Chaque lecture est divisée en plusieurs points et l'auteur développe clairement sa pensée, après lesquels il propose une courte prière à réciter, en rapport avec la méditation, et une pratique ou résolution à réaliser. Le volume se termine par quelques prières et exercices pieux en l'honneur de saint Joseph.

— Le *Nouveau Mois de saint Joseph*, à l'usage des paroisses et des pensionnats par M. l'abbé Ed. Jumel, s'inspire d'une autre méthode : tout d'abord, il suit, par ordre chronologique, la vie de S. Joseph sur la terre, l'accompagnant chaque jour de réflexions pratiques, d'une oraison qu'il retrace et d'un exemple — cet exemple, dont certains auteurs semblent ne pas comprendre l'utilité et l'attrait, mais qui entre, quoi qu'on dise, dans la « manière » de cette dévotion — puis il s'attache plus spécialement aux privilèges et aux vertus de S. Joseph ; la dernière partie est consacrée à rappeler les bienfaits du patronage de ce grand saint. Comme le précédent, ce livre renferme aussi les prières et les pratiques de piété principales en l'honneur de S. Joseph.

25-29. SPIRITUALITÉ. — La première place appartient à l'œuvre considérable que nous devons au P. Gœdert ; sous le titre de *Lectures spirituelles*, il publie douze volumes dans chacun desquels, suivant à peu près l'ordre imposé par le temps liturgique, il réunit, en les abrégeant à l'occasion, les discours, ou les traités de nos grands orateurs ou maîtres de la vie spirituelle sur les points de la doctrine en rapport avec les mystères que rappelle chaque période du temps. Certes nous ne voulons pas donner ici l'analyse même la plus succincte de ces douze volumes : la place nous manquerait et d'ailleurs nous ne pourrions, après une première fois, que nous répéter. Bornons-nous à l'essentiel. L'auteur s'est proposé d'offrir au public chrétien un aliment substantiel à sa foi et à sa piété, pour chaque jour de l'année ; il s'est rappelé que si le monde se perd, c'est parce qu'il ne réfléchit pas et il a voulu obliger les personnes du monde à réfléchir pour se sauver. Les

fidèles surtout ont été les premiers dans sa pensée et c'est à eux principalement qu'il destine ces *Lectures spirituelles*. Le P. Gœdert procède ainsi : il présente, d'abord, l'éminent auteur auquel il va faire ses emprunts; le portrait orne la première page du volume et quelques pages de biographie nous fixent sur les principaux événements de la vie du personnage ainsi que sur ses ouvrages ; suit une lecture préparatoire « sur la lecture spirituelle », qui se répète à chaque volume ; enfin voici le corps même de l'œuvre où les divers sujets traités sont disposés au jour le jour, en harmonie avec les mystères et les fêtes qui se rencontrent au passage. Le 1er volume, Temps de l'Avent, est emprunté à Bourdaloue ; le 2e, Noël et Épiphanie, à S. Augustin ; le 3e, Préparation au Carême, à Bossuet; le 4e, Temps de Carême, à Massillon; le 5e, Passion de N.-S. Jésus-Christ, à Ventura de Raulica ; le 6e, Fêtes de la Très Sainte Vierge, au vénérable Louis de Grenade ; le 7e, l'Adorable Sacrement de l'autel, à S. Thomas d'Aquin ; le 8e, la Vie intérieure, à Fenelon ; le 9e, les Vertus chrétiennes, à S. Bernard ; le 11e, la Piété, à S. François de Sales ; le 12e, les Fins dernières, à S. Alphonse de Liguori. D'ordinaire, chaque lecture est précédée d'un sommaire très concis où l'auteur résume le sujet dont il indique les principales pensées. Le lecteur est ainsi prévenu ; il sait d'avance ce qui va fixer son attention et ce court résumé l'aide à mieux suivre l'auteur en même temps qu'il lui sert soit à comprendre l'enseignement soit à le retenir. Cette serie de *Lectures spirituelles* ne peut être que d'une très grande utilité pour les âmes ; c'est un réel service que leur a rendu le P. Gœdert en se condamnant lui-même au rôle trop modeste et parfois bien pénible de compilateur. Ce rôle — nous en témoignons en toute sincérité — il l'a rempli avec intelligence et dévouement. Aussi peut-on dire de son œuvre qu'elle est un véritable « monument de foi et de piété.

— Nous faisons un pas de plus dans la spiritualité avec le R. P. Marie-Joseph Rousset. Il y a de longues années que le distingué fils de S. Dominique consacre ses rares loisirs que lui laisse son ministère très absorbant de la prédication à ses études sur la spiritualité, que l'on a pu suivre dans [illegible] à la lumière de quelques traités inédits. Voici qu'aujourd'hui il nous offre un ensemble de la doctrine [illegible] *Traité de la vie spirituelle et de ses voies d'après les principes de saint Thomas*. Le premier volume, [illegible] de ses imperfections, [illegible] par ce chemin, [illegible] âme, [illegible] vie nouvelle, [illegible] cette vie.

« C'est donc bien, dirons-nous avec l'auteur, l'ensemble de la doctrine spirituelle, qu'embrassent en réalité ces deux traités. Réunis, ils forment une véritable petite Somme ascétique à la fois doctrinale et pratique. » Aussi bien cet exposé offre-t-il à l'âme qui vise à la perfection un guide autorisé et sûr, puisque tout y est conforme à la doctrine de la tradition et à l'esprit des saints. Puisant à ces deux sources souveraines, l'auteur ne pouvait que nous donner un enseignement absolument à l'abri de tout cet alliage qu'une certaine petite école moderne voudrait mêler à l'or pur des œuvres de nos anciens maîtres. Le R. P. Matthieu Rousset est franchement de la grande école de S. Paul, qui nous dit : *Tenete traditiones;* on doit lui savoir gré de cette attitude et son œuvre courageuse aura rendu le plus signalé service à la vraie spiritualité.

— La *Retraite* du R. P. Pacifique, publiée par les soins du R. P. Exupère, est le premier tome des œuvres posthumes du célèbre frère mineur capucin de Saint-Pol. Elle a pour but de faire rentrer l'âme en elle-même, de la mettre en face de ses devoirs et de lui imprimer un généreux élan pour sa réformation. La *Retraite* s'ouvre le jour de la Pentecôte par une méditation sur la naissance de l'Église qui est la figure de notre naissance a la vie chrétienne et surnaturelle ; elle se poursuit en traitant des principaux sujets qui conviennent à l'âme recueillie et disposée à subir l'influence de la grâce : la foi, la contrition, la connaissance de Notre-Seigneur, l'humilité, la prière, la mortification, les vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté, etc. « Il y a là, dit Mgr l'évêque de Tarentaise, une doctrine sûre et solide présentée en un style clair, précis, heureusement imagé. » — « Le livre *Retraite*, écrit d'autre part Mgr d'Annecy, offre le sérieux et grand avantage de présenter la vie du chrétien sous ses véritables aspects. » Ces quelques mots suffisent à faire connaître le fonds et la valeur de ce premier ouvrage du R. P. Pacifique : ils nous inspirent le désir de voir les autres se suivre sans trop de délai.

— C'est encore une retraite que nous invite à faire le livre du P. Olivier Lefranc : *L'Ame religieuse, temple de Dieu.* L'auteur s'est attaché surtout à considérer l'âme comme temple de Dieu, d'après ces paroles de saint Paul : « Le temple de Dieu est saint et ce temple c'est vous. » Toute la perfection, en effet — motifs et pratique — tient dans cette double affirmation, et toutes les considérations développées pendant les exercices de la retraite viennent se grouper autour de cette idée centrale. Voyez plutôt ce que contient plus spécialement la troisième partie du livre : notre âme temple de Dieu ; fondements, dédicace et consécration de ce temple ; caractères de la maison de Dieu, ses privilèges, les fonctions qui s'exercent dans ce temple, les rapports qui existent entre Jésus-Christ et nos églises, etc. Prenez donc ce petit

livre, âmes chrétiennes et religieuses. Lisez-le ; méditez-le ; recueillez-en la moelle et le parfum : tout y est fortifiant et sain.

— *Le Cœur* est le sujet de dix instructions données sous forme de retraite aux dames par M. l'abbé Lenfant : ce n'est qu'un mot, mais combien fécond ! On peut en juger par les titres de ses instructions : les obstacles à la vie du cœur ; les crises de la vie du cœur ; défaillances et châtiments du cœur ; son relèvement ; ses richesses intimes, son rayonnement dans la famille, la société, les œuvres, etc. Autant de questions qui offrent le plus vif intérêt, toujours d'une réelle actualité. Après les avoir entendues traiter du haut de la chaire de Sainte-Clotilde, les dames auxquelles s'adressait l'orateur ont voulu ensuite les lire dans le recueillement de leur foyer : le volume en est à son troisième mille et il peut bien espérer n'en pas rester là. Nos lecteurs s'empresseront de lui faciliter ce succès.

30-33. — PIÉTÉ. DÉVOTIONS. — Les *Méditations pour les chrétiennes*, de M. l'abbé Pille, sont le complément de l'œuvre du P. Gœdert : les *Lectures spirituelles* sont pour l'après-midi et les *Méditations* pour le matin ; la journée d'une chrétienne sera ainsi bien pleine ; commencée par la méditation, elle finira par la lecture de Bourdaloue, ou de Bossuet, etc. ; et entre le commencement et la fin ce sera même l'œuvre de la chrétienne qui s'efforcera de mettre en pratique sa résolution du matin pour ne pas être en contradiction avec la lecture du soir. D'autant mieux que les méditations s'harmonisent comme les lectures avec le cycle liturgique : de Noël à la Passion et à Pâques, de Pâques au mois de Marie, et enfin les fêtes mobiles du 22 juin au 7 octobre et à la fête de Noël. Chaque méditation est précédée d'un « coup-d'œil » pour le soir et suivie d'un résumé très succinct ; le corps même de la méditation n'est ni trop long, ni trop court, par phrases coupées. Mgr l'évêque d'Amiens, en approuvant cet ouvrage important, — il remplit quatre volumes — se plaît à reconnaître qu'il lui a paru empreint de beaucoup de piété et d'onction et il le recommande à l'attention spéciale des âmes chrétiennes, en leur annonçant qu'elles y trouveront plus d'un moyen propre à déterminer leur avancement dans la voie de la perfection et du salut.

— Pour favoriser la pratique de la piété et la science de la foi, surtout dans les jeunes gens, serviront très efficacement les trois petits volumes d'allure modeste mais élégante qui sortent des presses de M. Poussielgue, ils fourniront des *Lectures choisies* parmi les œuvres du R. P. Lacordaire. Ainsi l'éminent orateur parle encore après sa mort ; il continue par le livre la mission qu'il accomplissait si bien par la parole, et de la voix c'est encore sa parole qui semble retentir à nos oreilles quand on lit une page de ses lectures est extraite de ses conférences de Notre-Dame, ce premier volume est sur l'Église ;

le deuxième sur Jésus-Christ ; le troisième sur les vertus chrétiennes. Puissent-ils passer sous les yeux de beaucoup de jeunes gens !

— Il faut remonter plus de deux siècles pour retrouver l'auteur d'un *Ouvrage de piété* resté longtemps inconnu : le sujet de l'ouvrage est le sermon de la Montagne qui renferme les huit béatitudes ; l'auteur est celle que l'on nommait alors « la Grande Mademoiselle » ; elle était grande par la naissance, par son esprit et par ses lumières sur la religion. La mode était aux ouvrages de piété qui se multipliaient peut-être trop : elle voulut écrire le sien et il faut bien reconnaître qu'il tient bon rang dans le nombre. Ce commentaire des huit béatitudes fut très recherché, très apprécié et nous devons remercier M. Rodocanachi de nous en avoir donné une nouvelle édition.

— Le *Directoire spirituel du tiers-ordre de saint François* est un manuel complet à l'usage des membres de cette association. Sous la forme catéchistique, il enseigne tout ce qui a rapport à saint François et à son ordre. Dans une première partie il retrace la vie idéale et indique l'esprit religieux des tertiaires ; la seconde partie donne un aliment à la piété et à toutes les dévotions franciscaines. Les provinciaux de l'ordre en font l'éloge en déclarant que « ce Directoire répond aux désirs des tertiaires d'avoir un guide complet pour leur vie intérieure et qu'il sera très profitable aux fraternités et aux tertiaires isolés. » La Constitution : *Misericors Dei Filius* de Léon XIII ouvre l'ouvrage, qui se ferme par une table alphabétique des matières traitées. Le P. Eugène d'Oisy a fait là une œuvre excellente.

F. CHAPOT.

POÉSIE

1. *Pèlerinages*, par LÉONCE DEPONT. Paris, Lemerre, 1902, in-16 de 316 p., 3 fr — 2. *Novembre*, par GABRIEL NIGOND. Paris, Stock, 1903, in-16 de 343 p., 3 fr. 5 0. — 3. *Au pays de George Sand. Les Contes de la Limousine*, par le même. Paris, Stock, 1903, in-32 de XIV-104 p., 2 fr. — 4. *Ça !... et le reste*, par PAUL BILHAUD. Paris, Stock, 1903, in-16 de 359 p., 3 fr. 50. — 5. *Les Coiffes angevines*, par LOUIS PAPIN (PAUL PIONIS). Paris, Fischbacher, 1902, in-16 de V-225 p., 3 fr. 50. — 6. *Les Soliloques du pauvre*, par JEHAN RICTUS. 2e éd. Paris, Sevin et Rey, 1903, in-16 de 256 p., avec dessins de Steinlen, 3 fr. 50. — 7. *La Mer fleurie*, par PAUL SÉBILLOT. Paris, Lemerre, 1903, in-16 de 190 p., 3 fr. — 8. *Les Sonnets* de PÉTRARQUE, traduits en sonnets français par ERNEST CABADÉ. Paris, Lemerre, 1902, in-16 de XX-300 p., 3 fr. 50. — 9. *La Chanson du Parc*, par LUCIEN LAMBERT. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1902, in-12 de 155 p., 3 fr. — 10. *La Vie déserte*, par JEAN DE FOVILLE. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-16 de 177 p., 3 fr. 50. — 11. *Premières Poésies*, par JEAN PLÉMEUR. Paris, Vanier, 1902, in-12 de 222 p., 3 fr. 50. — 12. *Sansonnets*, par BERTRAND DE TIZÉ. Rennes, imp. Fr. Simon, 1903, in-32 de 126 p. — 13. *Ébauches noires et croquis roses*, sonnets, par J. DE CRANPHORE. Paris, Lemerre, 1903, in-12 de IV-113 p., 3 fr. — 14. *Poésies*, par APOLLON MAÏKOFF ; trad. par TANCRÈDE MARTEL et THADDÉE LARGHINE. Paris, Perrin, 1902, in-16 de XXXI-285 p., 3 fr. 50. — 15. *Les Victoires mutilées*, par GABRIELE D'ANNUNZIO, trois tragédies traduites de l'italien par G. HÉRELLE. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-12 de 327 p., 3 fr. 50. — 16. *Poètes du Nord, 1880-1902. Morceaux choisis*, par A.-M. GOSSEZ.

Paris, Ollendorff, 1902, in-16 de 324 p., 3 fr. 50. — 17. *Évocations*, par Renée Vivien. Paris, Lemerre, 1903, in-12 de 164 p., 3 fr. — 18. *La Poésie dans le monde*, par J.-B. Dollé. Paris, Vanier, 1902, in-12 de ix-104 p. 1 fr. 50. — 19. *Claironnées*, par Alfred Marquiset. Paris, Émile-Paul, 1903, in-16 de 132 p., 2 fr.

1. — Non sans raison, M. Léonce Depont affectionne les titres brefs. Après avoir publié deux volumes de vers intitulés : *Sérénités* et *Déclins*, il vient d'en faire paraître un troisième : *Pèlerinages*, qui est digne des premiers. L'auteur laisse voguer sa pensée vers les souvenirs de son enfance, vers les légendes mythologiques, vers les multiples aspects de la nature, vers la pitié et vers l'illusion, ainsi que l'indiquent les titres mêmes des diverses parties du volume, qui, les unes et les autres, sont véritablement artistiques. Ce n'est point chez M. Léonce Depont que l'on trouverait des alexandrins boiteux et des rimes incertaines : il sait se plier à toutes les exigences de la mesure, à toutes les règles de l'harmonie. Le seul reproche qu'on puisse faire à un certain nombre des morceaux qui composent le volume portant ce titre : *Pèlerinages*, c'est qu'ils sont trop objectifs. Ils décrivent — fort bien — des tableaux antiques, sylvestres ou champêtres, mais ils ne nous révèlent pas l'âme de l'écrivain, et, contrairement au mot de La Bruyère, nous trouvons un auteur, alors que nous cherchions un homme. Je préfère de beaucoup dans ce livre les pages où le poète se prêche à lui-même et enseigne aux autres la bonté envers toute créature, et où il exprime le regret d'avoir trop négligé ceux qui souffrent et pleurent :

> Oui, je songe qu'il est d'obscures destinées,
> Des êtres qu'un seul mot charitable et discret,
> Un seul mot prononcé très bas consolerait...

Il veut désormais mieux ouvrir son cœur à l'appel des désespérés, voler vers eux, leur porter :

> ... L'harmonieux écho des rêves murmurants,
> Ou le divin secours d'une larme attendrie !...
> Et laisser sur le front des affligés empreinte
> La marque d'un baiser triste et compatissant...
> Et d'une lueur d'âme ou d'un rayon d'espoir
> Illuminer l'esprit morne et le taudis noir !...

Un peu plus loin, M. Léonce Depont décrit avec amour deux pauvres vieux qui labourent un sol aride, et qui entourent leur maigre cheval d'attentions que je signale — sans la moindre ironie, — à la Société protectrice des animaux. Tout le morceau est coloré et émouvant, à cause précisément de son exquise simplicité. Cette même simplicité fait le charme du passage où l'auteur expose comment, dans les œuvres de tout poète, se retrouve l'écho lointain des vieux airs que sa mère ou son aïeule chantait auprès de son berceau :

> Et j'ai songé : Peut-être, un jour, retrouvons-nous
> En nos hymnes émus ces cadences lointaines,
> Comme le voyageur se souvient des fontaines,

Quand il parcourt des champs stériles et déserts !...
Ah ! penser que tous ces grands vers mélodieux,
Où triomphe le rêve, où respirent les Dieux,
Ont dans quelque berceau leurs racines fragiles...

Quand on lit ces vers, et tant d'autres sur lesquels j'ai longuement médité en feuilletant les *Pèlerinages*, on comprend certes que M. François Coppée ait encouragé les premiers essais de M. Léonce Depont. Le disciple à son tour n'est pas loin de devenir un maître. Mais qu'il ne craigne point de plus souvent ouvrir :

... Le reliquaire intime où dorment enchâssées
Des choses dont l'amour fit jadis des pensées.

Ce sera pour le lecteur tout plaisir et tout profit.

2 et 3. — Il ne faut pas croire que, dans le volume qu'il a intitulé : *Novembre*, M. Gabriel Nigond chante seulement la mélancolie des soirées brumeuses et la chute tourbillonnante des feuilles mortes. Il a donné place en son livre à des morceaux de genres assez divers. Il décrit, par exemple, la « troupe douce des crapauds » ; après Coppée, il peint, d'une plume émue, les petites orphelines qui « promènent au soleil leurs uniformes bleus » ; et même il raconte, au sujet d'une sœur de charité, une histoire d'assez mauvais goût, qui prend une soixantaine de pages, et qu'il aurait mieux fait de ne point écrire, de ne point publier surtout. Les autres morceaux que renferme *Novembre* sont pour la plupart d'une heureuse inspiration. M. Gabriel Nigond possède un style clair, varié et souple; ses images sont vigoureuses et souvent originales ; il a un sentiment très vif de la nature, et il connaît son métier de poète. Lisez, par exemple, ces vers qui ouvrent le volume, et qui en constituent pour ainsi dire la préface :

Novembre ! Le bois souffre au soleil qui s'étonne,
Le feuillage en détresse a livré son secret,
Et la maison s'endort aux bras de la forêt
Dans la tristesse grave et la douceur d'automne.

Les oiseaux n'ont qu'un cri, les sources qu'un murmure,
La terre prend l'éclat d'un astre à son couchant,
Et les arbres frileux, vers elle se penchant,
Couvrent de larmes d'or sa lumineuse armure...

Les maîtres de l'école parnassienne reconnaîtraient volontiers M. Gabriel Nigond pour un de leurs meilleurs disciples. Par contre, les classiques purs, s'il en est encore, pourront lui reprocher des coupes de vers comme celles-ci :

Le rouet si mélancolique des années...
Nous boirons à la source chère du passé...
En évoquant l'image sainte de ma mère...

L'auteur aura le droit de répondre que l'on trouve des exemples analogues dans Victor Hugo, mais cette justification ne suffira point sans doute à désarmer tous les critiques.

Du même écrivain, je signalerai un volume d'un genre bien différent, et qui n'est pas non plus sans mérite : *Les Contes de la Limousine :*

Pauvres contes éclos du feuillage et de l'eau,
Collés par les sillons aux flancs roux de la terre,
Vieux contes du pays limpide et solitaire
Pêchés dans une écluse à la fraîcheur du flot...

Comme il convient à des histoires narrées par un berger, celles-ci sont écrites en langage rustique, et même, disons le mot, en patois. Elles n'en sont pas moins pleines de charme, de sentiment et d'une poésie *sui generis*. La forêt, les champs, les nids, les ruisseaux clairs et les chemins creux chantent dans les pages de ce recueil. Elles plairont aux lecteurs du Berry... et à bien d'autres, en dépit de certaines trivialités. La nature n'intéresse point seule M. Gabriel Nigond. Il peint aussi les souffrances humaines et le morceau qui porte ce titre : *Faut ben durer* est tout pénétré d'un réalisme poignant. C'est la plainte d'une paysanne qui penche vers la tombe, après avoir perdu tous les êtres qu'elle chérissait, après n'avoir connu ici-bas que la misère. Et cette pauvresse est touchante au suprême degré, dans sa résignation un peu terre à terre :

Quéqu' vous voulez, faut ben durer !

4. — Après avoir fait jouer une bonne douzaine de pièces de théâtre, et même un peu plus, M. Paul Bilhaud a voulu essayer d'un autre exercice, et il vient de publier un volume de vers qui porte ce titre nullement banal : *Ça !... et le reste*. Je dis un volume de vers, et non pas un volume de poésies, car la poésie, à mes yeux, ne va guère sans une certaine émotion, sans l'expression de sentiments élevés qui sont presque totalement absents de ce recueil. On y trouve par contre beaucoup d'esprit, beaucoup de variété, beaucoup de grâce, et ce ne sont point là qualités négligeables. Lisez par exemple ces quelques strophes d'un portrait de Parisienne :

Chez cet être délicieux
Tout est au gré de la nature ;
Les cheveux fous mangent les yeux
Et les yeux mangent la figure...

La main est fine, le pied vif,
Le bras, rond, tient bien à l'épaule ;
La taille est droite comme un if
Avec des souplesses de saule.

Ça renaît à chaque printemps
Plus frais que la fleur odorante,
Et, quand ça possède vingt ans,
Ça les conserve jusqu'à trente.

On voit que l'auteur connaît à fond les ressources de notre langue : il écrit et il rime, et il tire des rythmes les plus divers d'excellents

effets. Je citerai encore ce début d'une piécette dont la suite contient malheureusement, comme plusieurs autres pages de ce volume, des passages trop lestes, et des sous-entendus fâcheux :

La nuit vient d'achever son rêve ;
Le jour se lève à l'horizon
Par cette excellente raison
Que c'est toujours là qu'il se lève.

Charlotte a mis sa robe blanche,
Car ce matin elle s'est dit :
Puisqu'hier c'était samedi,
Alors, aujourd'hui, c'est dimanche.

Ce sont là des traits innocents, amusants, sans prétention, et M. Paul Bilhaud devrait bien n'en point chercher d'autres. Il a certes assez de verve pour réussir sans tomber dans la grivoiserie.

Si je n'étais limité par les nécessités de la mise en pages, je voudrais reproduire presque en entier les doléances du Monsieur sensible qui, entendant jouer une sonate, s'apitoie sur l'éléphant dont l'ivoire servit à fabriquer les touches du piano ; — ou encore le portrait et l'histoire des Dupont, rappelant à s'y méprendre la physionomie et les exploits de tels ou tels escrocs aussi célèbres que contemporains. Chacun les fréquente, sans savoir d'où ils viennent. Enrichis par une intelligente faillite, ils « reçoivent d'une façon charmante »,

Ils ont un hôtel merveilleux !
Tentures ! Peintures ! Sculptures !
Et tout est ordonné chez eux,
Rangé, réglé, sauf les factures.
Quand Dupont en tête s'est mis
De vous faire chanter, on chante...

Ces intéressants personnages finissent en prison, moins heureux sur ce point que beaucoup d'autres de leurs pareils. Et je crois que M. Paul Bilhaud les plaint plus qu'il ne les blâme, car le scepticisme moderne semble l'avoir fâcheusement pénétré.

5. — A notre époque de centralisation outrancière, il est toujours intéressant de signaler les efforts accomplis par un artiste ou par un écrivain pour faire revivre et pour faire aimer telle ou telle de nos anciennes provinces. Mais le plaisir est surtout très vif lorsqu'il s'agit de louer un poète qui chante une région aimable en vers plus aimables encore, alertes, pimpants, spirituels, et parfois doucement émus. Et c'est le cas de M. Louis Papin (Paul Pionis) dans ses *Coiffes angevines*, qu'il décrit en ces termes :

O fillettes d'Anjou, que j'aime vos bonnets,
Papillons de dentelle, aux larges ailes blanches,
Qui, volant à l'appel des cloches, les dimanches,
Ont l'air, par les chemins, de butiner aux branches
L'or bruni des ajoncs et l'or clair des guérets.

Du même écrivain, je signalerai un volume d'un genre bien différent, et qui n'est pas non plus sans mérite : *Les Contes de la Limousine :*

Pauvres contes éclos du feuillage et de l'eau,
Collés par les sillons aux flancs roux de la terre,
Vieux contes du pays limpide et solitaire
Pêchés dans une écluse à la fraîcheur du flot...

Comme il convient à des histoires narrées par un berger, celles-ci sont écrites en langage rustique, et même, disons le mot, en patois. Elles n'en sont pas moins pleines de charme, de sentiment et d'une poésie *sui generis*. La forêt, les champs, les nids, les ruisseaux clairs et les chemins creux chantent dans les pages de ce recueil. Elles plairont aux lecteurs du Berry... et à bien d'autres, en dépit de certaines trivialités. La nature n'intéresse point seule M. Gabriel Nigond. Il peint aussi les souffrances humaines et le morceau qui porte ce titre : *Faut ben durer* est tout pénétré d'un réalisme poignant. C'est la plainte d'une paysanne qui penche vers la tombe, après avoir perdu tous les êtres qu'elle chérissait, après n'avoir connu ici-bas que la misère. Et cette pauvresse est touchante au suprême degré, dans sa résignation un peu terre à terre :

Quéqu' vous voulez, faut ben durer !

4. — Après avoir fait jouer une bonne douzaine de pièces de théâtre, et même un peu plus, M. Paul Bilhaud a voulu essayer d'un autre exercice, et il vient de publier un volume de vers qui porte ce titre nullement banal : *Ça !... et le reste*. Je dis un volume de vers, et non pas un volume de poésies, car la poésie, à mes yeux, ne va guère sans une certaine émotion, sans l'expression de sentiments élevés qui sont presque totalement absents de ce recueil. On y trouve par contre beaucoup d'esprit, beaucoup de variété, beaucoup de grâce, et ce ne sont point là qualités négligeables. Lisez par exemple ces quelques strophes d'un portrait de Parisienne :

Chez cet être délicieux
Tout est au gré de la nature ;
Les cheveux fous mangent les yeux
Et les yeux mangent la figure...

La main est fine, le pied vif,
Le bras, rond, tient bien à l'épaule ;
La taille est droite comme un if
Avec des souplesses de saule.

Ça renaît à chaque printemps
Plus frais que la fleur odorante,
Et, quand ça possède vingt ans,
Ça les conserve jusqu'à trente.

On voit que l'auteur connaît à fond les ressources de notre langue : il écrit et il rime, et il tire des rythmes les plus divers d'excellents

effets. Je citerai encore ce début d'une piécette dont la suite contient malheureusement, comme plusieurs autres pages de ce volume, des passages trop lestes, et des sous-entendus fâcheux :

La nuit vient d'achever son rêve ;
Le jour se lève à l'horizon
Par cette excellente raison
Que c'est toujours là qu'il se lève.

Charlotte a mis sa robe blanche,
Car ce matin elle s'est dit :
Puisqu'hier c'était samedi,
Alors, aujourd'hui, c'est dimanche.

Ce sont là des traits innocents, amusants, sans prétention, et M. Paul Bilhaud devrait bien n'en point chercher d'autres. Il a certes assez de verve pour réussir sans tomber dans la grivoiserie.

Si je n'étais limité par les nécessités de la mise en pages, je voudrais reproduire presque en entier les doléances du Monsieur sensible qui, entendant jouer une sonate, s'apitoie sur l'éléphant dont l'ivoire servit à fabriquer les touches du piano ; — ou encore le portrait et l'histoire des Dupont, rappelant à s'y méprendre la physionomie et les exploits de tels ou tels escrocs aussi célèbres que contemporains. Chacun les fréquente, sans savoir d'où ils viennent. Enrichis par une intelligente faillite, ils « reçoivent d'une façon charmante »,

Ils ont un hôtel merveilleux !
Tentures ! Peintures ! Sculptures !
Et tout est ordonné chez eux,
Rangé, réglé, sauf les factures.
Quand Dupont en tête s'est mis
De vous faire chanter, on chante...

Ces intéressants personnages finissent en prison, moins heureux sur ce point que beaucoup d'autres de leurs pareils. Et je crois que M. Paul Bilhaud les plaint plus qu'il ne les blâme, car le scepticisme moderne semble l'avoir fâcheusement pénétré.

5. — A notre époque de centralisation outrancière, il est toujours intéressant de signaler les efforts accomplis par un artiste ou par un écrivain pour faire revivre et pour faire aimer telle ou telle de nos anciennes provinces. Mais le plaisir est surtout très vif lorsqu'il s'agit de louer un poète qui chante une région aimable en vers plus aimables encore, alertes, pimpants, spirituels, et parfois doucement émus. Et c'est le cas de M. Louis Papin (Paul Pionis) dans ses *Coiffes angevines*, qu'il décrit en ces termes :

O fillettes d'Anjou, que j'aime vos bonnets,
Papillons de dentelle, aux larges ailes blanches,
Qui, volant à l'appel des cloches, les dimanches,
Ont l'air, par les chemins, de butiner aux branches
L'or bruni des ajoncs et l'or clair des guérets.

L'auteur aime tout de son pays natal : les boutons d'églantier qui fleurissent les venelles, les moulins à vent qui, l'un après l'autre, disparaissent, les grands pins qui « se couronnent d'aurore », les « grelots rosés des bruyères fleuries », et le petit vin de Saumur :

Le vin d'Anjou clair et vermeil,
Liqueur d'or qui si bien pétille
Que l'on croit boire du soleil.

Si M. Louis Papin me plaît vivement dans ses poésies légères (qui parfois le sont un peu trop), combien je le préfère lorsque, d'une main discrète, il dévoile quelques « coins d'âmes ! » Lisez ce bref portrait de paysans d'Anjou, qui a dû charmer M. René Bazin :

Il est des fils du peuple à la grossière écorce
Aux traits hâlés en proie aux morsures de l'air,
Aux doigts gourds et durcis par le bois ou le fer,
Au corps martyrisé par les travaux de force.
Voix rude, aspect dur, ils vous feraient presque peur.
Ne vous y trompez pas : ils sont frères du chêne,
Car ils sont sans aubier, car ils sont tout en cœur.

Et puisque, pour faire bien connaître un poète, le mieux est de le citer, on me permettra de signaler aussi les vers suivants, rêvés par l'auteur devant une église abandonnée :

J'ai songé que mon âme était une chapelle
Où la prière en pleurs ouvrait jadis son aile
Pour monter jusqu'à Dieu demander son pardon ;

Et croyant qu'au Seigneur je pourrais encore plaire,
En faisant de mon âme et de ces tristes lieux
De nouveau s'envoler un hommage pieux
Pour les miens et pour moi j'ai dit une prière...

6. — C'est une réédition des *Soliloques du pauvre*, de M. Jehan Rictus, que j'ai à signaler aujourd'hui. Elle est ornée de dessins angoissants et trop réalistes de Steinlen. Et le livre lui-même est angoissant et trop réaliste aussi. Le talent de l'auteur est incontestable. S'il s'était contenté d'être le poète inspiré et ému de la souffrance humaine, de descendre dans les abîmes de la misère pour la peindre — fût-ce en argot — aux yeux des indifférents et des satisfaits, son œuvre serait bonne et salutaire. Hélas ! Pourquoi faut-il qu'à chaque instant il cherche l'effet dans le mot grossier et dans l'image plus que sensuelle ? Pourquoi faut-il qu'un trop grand nombre de ses pages soient blasphématoires et que, afin d'endormir et de consoler la misère, il prône en somme le vice ? Si le mal le frappe vivement, par contre le remède lui échappe d'une façon absolue. Du rôle social de la religion il n'a rien vu, rien compris, non plus que des efforts immenses accomplis par l'Église et par le monde chrétien pour soulager et conjurer les détresses sur lesquelles Jésus a pleuré. Pour ces motifs, le livre de M. Jehan Rictus — j'ai regret de le dire — est un mauvais livre, l'œuvre d'un anar-

histe de lettres. « L'époque a les poètes qu'elle mérite », dit-il dans es *Doléances*. Est-il donc vrai que nous n'ayons mérité que ce chantre es haines et des désespoirs ?...

Au simple point de vue de la forme, je dois reconnaître que l'auteur parle une langue savoureuse (dans son genre), pittoresque, énergique, ouaillerie et souvent éloquente. Pour donner une idée de sa manière, j'aurais voulu citer quelques-unes de ses strophes. Hélas ! j'ai feuilleté bien des pages sans trouver un seul fragment qui pût prendre place ici. Quel qu'ait été le dessein de M. Jehan Rictus, son ouvrage n'est point « la pauvreté décrite par un pauvre », c'est la misère décrite par un révolté. Et de tels livres ne hâteront point l'époque où qu'lez' hommes y' s'ront tous frangins. »

— A Saint-Malo, on dit que la mer est *fleurie* lorsque le vent sème sur les flots des bouquets d'écume qui rappellent les aubépines. Cette jolie expression a inspiré à M. Sébillot, digne émule des Le Goffic, des Le Braz et des Botrel, le titre du petit volume dans lequel il chante à la fois l'Océan et la Bretagne, ce qui est tout un. Les vers qu'il a écrits sur ce sujet, aux aspects multiples, sont harmonieux, élégants, faciles, pleins de détails simples et émouvants. Tout en goûtant la nature et en la peignant avec art, l'auteur s'attarde de préférence à raconter les vieilles légendes du pays d'Armor, à étudier les sentiments, à traduire les joies et les deuils des braves gens qui vivent de la mer. Il évoque tout un monde de fées et de lutins bienfaisants ayant pour mission de punir le vice et de récompenser la vertu ; il peint les angoisses des pêcheuses attendant le retour de leur mari ou de leur fiancé :

Solitaires comme des veuves,
Femme de marin,
Femme de chagrin.

Parfois, hélas ! le chef de la famille ne revient pas :

Les patrons morutiers ont la vieille habitude
D'enrôler leurs marins dans un seul petit port...
Et c'est pourquoi l'on voit souvent tout un village
Peuplé d'adolescents et de femmes en deuil ;
Les hommes ont péri dans un commun naufrage
Et sous la vaste mer ils dorment sans cercueil.

Et l'auteur, avec une mélancolie douce et résignée, conte la légende de la scabieuse « fleur de la veuve », ou bien il décrit la Toussaint au village, dans le cimetière qui s'étend sur la falaise :

... Où le chant de la mer berce les trépassés.
Sur le funèbre lit les femmes allongées
Murmurent, d'un ton bas, des plaintes affligées
Et semblent s'approcher pour écouter les morts.

Je ne ferai pas plus longuement l'éloge de ce livre ; il est de ceux dont le charme pénétrant ne s'analyse guère. Ce sont des pages saines

et gracieuses qui reposent des inepties modernistes. Je dois noter pourtant qu'on y relève quelques fautes de prosodie.

8. — Il est bien superflu, après cinq siècles d'universelle admiration, de louer les sonnets consacrés par Pétrarque à Laure de Noves, à laquelle il avait voué un amour chaste et délicat qui dura vingt années et que la mort seule put rompre. Tout est réuni dans ces petits poèmes : la savante harmonie des coupes, l'élégance exquise du langage, le sentiment, la grâce (un peu mignarde parfois) des idées et du style. Mais à cause précisément de ces qualités, il fallait beaucoup d'audace pour entreprendre de traduire les *Sonnets* en vers français, et beaucoup d'habileté pour y réussir, comme l'a fait M. Ernest Cabadé. Grâce à une étude approfondie du poète italien, le fin lettré dont j'ai à signaler aujourd'hui l'ouvrage s'est véritablement identifié avec son modèle ; il a *transposé* les strophes de celui-ci dans notre langue en conservant le rhythme, l'harmonie, l'idée, le trait, souvent même la rime. Il a réalisé, je ne crains pas de le dire, un tour de force. A ceux qui ne connaissent pas l'italien, le traducteur fait goûter Pétrarque, et il donne de ses œuvres une notion aussi exacte que possible ; aux lecteurs qui savent parler l'idiome du Maître, M. Cabadé fournit l'occasion de comparaisons pleines d'intérêt. Je voudrais faire ici des citations nombreuses. Voici au moins un passage du sonnet où l'écrivain décrit Laure telle qu'il la vit pour la première fois :

Ses cheveux d'or flottaient dénoués par le vent
Qui les faisait fleurir en mille banderolles ;
L'amour illuminait son visage émouvant...

Elle marchait ainsi qu'une jeune déesse,
Et sa voix, qui vibrait comme un timbre d'or pur
M'arrivait douce et tendre, ainsi qu'une caresse.
Oui, j'aperçus un ange, un soleil, un azur...

Admirons encore ces vers dans lesquels le poète, qui était chrétien, prie Dieu de le ramener à Lui :

Voici bientôt onze ans que vous avez permis,
Seigneur, qu'au joug cruel je demeure soumis ;
Il est d'autant plus dur que l'on est moins rebelle.

Prenez pitié de moi, de l'indigne tourment.
Rassérénez mon âme, et dites-lui comment
Aujourd'hui sur la croix vous êtes mort pour elle.

Pétrarque a trouvé enfin un traducteur digne de lui : c'est tout dire en un mot.

9. — Je ne sais si M. Lucien Lambert parle sérieusement lorsque, dans les strophes qui ferment son petit livre, il déclare à celui-ci qu'il est trop maigre pour vivre longtemps. L'immortalité n'est pas une question d'épaisseur. Néanmoins, et pour d'autres raisons, je doute fort que *la Chanson du Parc* passe à la postérité. Ces vers gracieux,

corrects, harmonieux presque toujours, ne contiennent en effet rien de bien neuf ni de très original. L'auteur aime la nature, la chasse, les bûcherons, les animaux qui sont les hôtes de la forêt ; il le dit,..... et puis il le répète, avec un certain charme, et une certaine monotonie. Ses paysages sont finement dessinés, mais les effets de son pinceau manquent de relief et de vigueur. L'écrivain abuse des épithètes et des périphrases commandées par les besoins de la rime ou de la mesure. Il nous parle des chênes « séveux, couronnés d'ambre », de la sente « peu large », d'un cœur « mélancolique et gris », d'un jeune artiste qui cueille une fleur « sa frêle tributaire », « du ciel bleu moins sombre », etc.... Autre critique plus grave : M. Lucien Lambert a donné asile dans son volume à des morceaux bien risqués au point de vue moral, et il semble partager l'erreur des gens qui croient que l'on se réfugie dans les monastères seulement pour y ensevelir quelque chagrin, et que l'on y meurt avec le regret angoissant de n'avoir point oublié. Toutes ces réserves, qu'il était nécessaire de formuler, ne doivent point nous faire négliger de jolis passages qui se rencontrent dans *la Chanson du Parc*, celui-ci, entre autres, où l'auteur fait parler des bohémiens :

Nous avons, pour calmer la soif et les fringales,
L'eau pure des ruisseaux et les vergers déserts
Et la mousse, où bruit l'orchestre des cigales,
Nous offre, pour dormir, son lit de velours verts.

Aussi, pour être heureux, sur la route fleurie,
Où nous roulons avec une fierté de rois,
Nous drapant dans l'orgueil de notre gueuserie,
Il ne nous manque rien..... que du pain, quelquefois.

Cette brève citation suffit à prouver que M. Lucien Lambert a tout ce qu'il faut pour devenir un vrai poète.

10. — Pourquoi le livre de M. Jean de Foville s'appelle-t-il *la Vie déserte*, au lieu de porter tout autre étiquette ? Je serais bien en peine de vous le dire. La banalité des sujets eût permis n'importe quel titre. A l'heure où tant de graves problèmes préoccupent l'esprit humain, l'auteur s'amuse à exécuter des variations sur des thèmes fort rebattus. Il décrit, avec une élégance qui ne suffit pas à sauver la situation, des forêts, des levers de soleil, des vallées, des brumes, des étangs. D'ailleurs, il essaye de compenser la vétusté des sujets par l'originalité des expressions. Il nous enseigne que le vent « timide et confidentiel », chante le regret ; que les chênes sont « indulgents » ; que le crapaud « vagit sa plainte de cristal », et il nous peint en ces termes une jeune fille qu'il nomme Hermine :

Je l'évoque en un parc glacé : le ciel est pâle.
Lente, elle va le corps blotti dans un grand châle
Qui défend de l'hiver sa frileuse douceur (?)
Elle est blanche dans ce brouillard, dont elle est sœur (?)·
Par sa candeur fluide et sa délicatesse (?)

Plein de mépris pour les règles classiques, M. Jean de Foville accole très volontiers « songe » avec « prolongent », « frémir » avec « désirs », « bracelet » avec « coulaient », « là-bas » avec « s'abat ». Et il écrit des vers plutôt difficiles à scander :

Et je pressentais la fraîcheur de leurs mains nues.....
Indolemment, elle tendit vers moi son geste.....

A quoi bon un printemps morne comme l'automne,
Sans la grâce de la mélancolie ? O parc
Fait pour l'amour, ton deuil qui se lamente étonne
Les charmilles d'antan *aux ramures en arcs*.

Les poètes immortalisés par Boileau et par Molière se livraient à des fantaisies de ce goût. Pourtant quand M. Jean de Foville veut bien être simple, il nous donne des strophes gentilles, telles que la suivante :

Que tout ce qui revit et s'ouvre à la jeunesse
Fasse mon cœur plus pur et mon amour meilleur,
Il aura la douceur des choses qui renaissent,
La bonté de la terre et la clarté des fleurs.

Mais il ne faut pas essayer de lire à la suite les 175 pages du volume.

11. — Bien qu'ayant publié déjà deux ou trois recueils de vers, M. Jean Plémeur a intitulé : *Premières Poésies* le volume qu'il vient de faire paraître. Faut-il en conclure qu'il a rassemblé après coup ses œuvres de jeunesse ? Cette hypothèse expliquerait le cachet trop peu personnel de la plupart de ces morceaux, les longueurs et les redites qu'on y rencontre, le caractère artificiel de certaines rimes, et plusieurs autres défauts qui sont de ceux dont un homme de goût se corrige à mesure qu'il pratique et qu'il apprend le métier d'écrivain.

Né en Bretagne et devenu magistrat en Savoie, M. Jean Plémeur chante tour à tour son pays natal et son pays d'adoption : la grève et la montagne ; il ajoute à ces sujets assez monotones des esquisses d'intérieur et des portraits, celui par exemple de la blonde fillette dont il partagea les récréations dans son enfance, et avec laquelle il « échangeait des yeux », ce qui ne laisse pas d'être étrange. Il nous raconte :

Comme elle avait laissé tomber son fichu blanc,
Je m'étais empressé de le rendre à sa natte (?)
Un sourire engageant s'ensuivait... De là date
Mon amour, idyllique et pure passion.....

On voit, par cette courte citation, que les vers de M. Jean Plémeur ressemblent avec exagération à de la prose. Il faut néanmoins lui rendre cette justice que parfois il trouve des traits qui rappellent (de loin) le genre Rostand. Il dit notamment, parlant de jeunes alpinistes :

Les nids d'aigles étaient leurs châteaux en Espagne...

N'est-ce pas que ce n'est point mal trouvé du tout ?... Ailleurs, le poète décrit en ces termes le ruisseau qui deviendra torrent, à la fonte des neiges :

... Les monts environnants prêtent leur coloris
A ce ruban moiré qui vaut une parure....

Le malheur, c'est que ces perles littéraires sont égarées parmi des chevilles étonnantes, des inversions forcées et des vers cahotants, qui mentent aux excellentes intentions de l'auteur.

12. — Vous devinez bien qu'en appelant son livre *Sansonnets*, M. Bertrand de Tizé a voulu nous avertir d'une façon pittoresque que ce petit volume renferme juste « cent sonnets. » C'est là de l'esprit facile, qui ne fait de mal à personne, et que je préfère de beaucoup aux ironies et aux plaisanteries d'un goût douteux que le poète a semées à travers certains de ses petits morceaux. Mais je ne veux pas insister sur ce point, car, ailleurs, M. Bertrand de Tizé exprime correctement des idées très nobles. Il expose, par exemple, les vertus de ces religieuses qu'expulse le ministère Combes, ou bien il célèbre l'entrée d'une jeune fille au couvent :

Elle ira consoler, sous ses habits de deuil,
L'orphelin gémissant à côté d'un cercueil,
Ou le pauvre qui pleure étendu sur sa couche.

Et s'il est des ingrats parmi les malheureux
Qui disent de ces mots qui salissent la bouche,
Comme unique reproche, elle priera pour eux.

On trouve malheureusement dans les *Sansonnets* beaucoup trop d'idées banales que ne relève pas le style, terne et rugueux.

13. — Voici encore des sonnets, qui, paraît-il, sont noirs et roses, bien qu'ils soient réunis sous la classique couverture jaune de l'éditeur Lemerre.... D'autres couleurs, — et notamment le bleu, l'azur du ciel et celui des yeux aimés, — jouent un grand rôle dans les vers de M. de Cranphore. L'auteur, en effet, est, avant tout, un peintre, un descriptif, comme M. de Heredia, qu'il imite visiblement, sans, bien entendu, l'égaler. Si la forme est correcte et le vers frappé de main d'artiste, dans ces *Croquis* et ces *Ébauches*, le sujet de chaque tableautin est généralement assez banal. Beaucoup d'épithètes ou de métaphores ne sont là que pour les besoins du rythme ou de la rime. L'écrivain évoque l'Hindoustan « splendide, aux fabuleuses mines » ; le vautour « vorace » ; une « pauvre âme altière » visitée par le deuil, ou un cœur qui s'est brisé en tombant du haut d'une désillusion. M. de Cranphore commet des vers tels que les suivants :

Il est là-bas, *là-bas*, serpentant dans la lande
Un sentier bien étroit, raboteux, très ardu,
Où le lichen tenace et le chiendent tordu
Sont les présents du sol à la chèvre gourmande.
Le vent humide et froid qui *souffle de l'Irlande*
Hurle comme un loup pris dans un piège tendu....

On ne saurait dire que ce fragment n'est pas remarquablement

« tiré par les cheveux. » Évidemment, si ce jour-là le vent « souffle de l'Irlande, » c'est pour faire plaisir à « la chèvre gourmande. » Ces exercices d'une rhétorique impersonnelle et plutôt essoufflée n'ont pas grand'chose de commun avec la vraie poésie. Au point de vue des idées et des sentiments, je reprocherai à M. de Cranphore une certaine tendance à excuser l'adultère, une ironie qui s'exerce parfois mal à propos, et un pessimisme qui lui fait voir la nature humaine par ses mauvais côtés seuls. L'auteur me répondra peut-être qu'il ne s'est pas préoccupé de morale, que son souci unique a été de faire une œuvre d'art. Mais ce but même, il ne l'a pas pleinement atteint, malgré quelques morceaux d'une belle tenue, tels que : *Celle que j'aime*, *Croquis sylvestre*, et surtout *le Rire et les larmes* :

Le chagrin se trahit par des larmes sincères ;
La gaieté peut mentir, mais la douleur, jamais.

14. — Après Pouchkine et avec Lermontoff, Apollon Maïkoff, qui mourut il y a sept ans, est peut-être le plus célèbre des poètes russes contemporains. L'influence qu'il a exercée sur toutes les classes sociales de son pays, qu'il aimait passionnément, a été très grande, grâce à la noblesse de son caractère, à l'étendue de ses connaissances, et à son incontestable talent. Il est donc intéressant de voir pour la première fois ses poésies traduites en français, bien qu'elles présentent des obscurités, des longueurs, et tout un attirail mythologique propres à dérouter et — disons le mot — à ennuyer les lecteurs qui ne sont pas Slaves. D'autre part, il est difficile de se faire une idée adéquate du talent d'un auteur par la lecture de courts morceaux transposés dans une langue étrangère. Mais le volume que je signale renferme un [illegible] qui est une évocation grandiose [illegible] et du [illegible] l'homme qui a écrit ces [illegible]

[illegible]

serves faites sur la thèse, je reconnais que la tragédie qui ouvre le volume intitulé : *Les Victoires mutilées* doit produire un grand effet au théâtre ; les scènes vraiment dramatiques, les pages saisissantes et émues y sont nombreuses, et souvent la langue de l'écrivain est très belle.

16. — Ainsi que le Midi ensoleillé, le Nord brumeux est fertile en poètes. Gustave Nadaud et Mme Desbordes-Valmore étaient originaires des Flandres, qui, par la suite, ont également « donné le jour » à Auguste Dorchain, à Albert Samain, à Gustave Charpentier, à René Ghil, à Jehan Rictus, à Jules Breton, et à bien d'autres écrivains notoires ou même presque célèbres dans des genres très divers. On peut donc dire que M. A. Gossez a eu une idée heureuse lorsqu'il a entrepris de publier une petite anthologie réservée aux poètes du XIXe siècle nés dans le Nord, l'Artois et la Picardie. Dans le cadre restreint de cet article, je ne puis faire entrer une appréciation de chacun des trente écrivains qui ont fourni la matière du recueil : *Poètes du Nord*. Qu'il me suffise de dire que les indications biographiques et bibliographiques groupées par M. Gossez sont très complètes et très exactes, et que, d'une façon générale, il a fort bien choisi les passages propres à donner une idée précise de « l'écriture » des auteurs. On regrettera seulement que ce volume renferme quelques poésies qui sont à l'excès « fin de siècle, » comme *le Revenant* de M. Jehan Rictus et *la Courtisane* de M. Albert Lantoin.

17. — Il est fâcheux de voir un écrivain possédant un talent réel — ce qui est le cas de Mme Renée Vivien — perdre son temps et son inspiration à noter en vers de cinq, de neuf ou de onze pieds des rêveries étranges et malsaines. Les *Évocations* de cet auteur constituent un véritable fatras hellénico-mythologique, et la plus bizarre macédoine qu'on puisse concevoir. La majeure partie de ces pages est incompréhensible, et celles où le poète a bien voulu mettre quelque clarté restent incohérentes. Mme Renée Vivien nous assure que :

> Ceux-là dont les manteaux ont des plis de linceuls
> Savent la volupté divine d'être seuls...

Ailleurs, il est question de deux personnages très désireux d'aller se promener dans la mer « à cheval sur le dos des requins », et avec une « amicale escorte » de crabes ! Puis l'auteur invite le passant à ne pas suivre le chemin qui longe les abîmes. C'est là évidemment une sage précaution. Et pourtant l'utilité de toute cette littérature reste contestable. Les « crépuscules verts » et les fleurs « pâlement roses » et « l'aube aux sandales d'or » ont fait leur temps.

18. — Exposer les origines de la poésie, son rôle, la genèse des diverses religions, les beautés de la vertu et les horreurs du vice, résu-

mer les principaux problèmes de la physique et de l'astronomie, tels sont les buts multiples que s'est proposés, semble-t-il, M. J.-B. Dollé. Hélas! il ne s'est point montré à la hauteur d'une si vaste entreprise. Les cent-quatre pages de vers qu'il a écrites sous ce titre : *La Poésie dans le monde*, sont à la fois banales et grandiloquentes, bizarres et ennuyeuses. L'auteur semble croire qu'il suffit d'aligner douze syllabes quelconques pour constituer un alexandrin, et il fait audacieusement rimer « patrie » avec « vie », « sein » avec « destin », voire même « marche » avec « charge ». Il évoque en ces termes la poésie :

Tu profères sans voix quelque joli langage,
Et le remplis de sens par les plus heureux tours.
Tu rends large et profond le champ de la pensée;
Puis, comme en t'y jouant, tu fais naître l'idée,
Dont l'objet qui te frappe aura des traits si beaux,
Que rien de plus choisi n'en fera des tableaux.

Il faut noter que ces quelques vers ne sont pas les plus baroques du volume. Neanmoins, ils me dispenseront, n'est-ce pas? d'une longue appreciation.

19. — Ce m'est un plaisir que de terminer cet article sur les *Claironnees* de M. Alfred Marquiset, car elles sont bien françaises, tout imprégnees de patriotisme, de vaillance et de bonne humeur. L'auteur chante les guerriers de Vercingetorix, ceux de Clovis et de Charlemagne, les croises « bardes et de fer et de foi », les Chouans et les Vendeens de « l'epopee blanche », et les grognards de Napoleon qui marchaient à la mort en fumant leur pipe. Il conclut l'évocation par ces vers qui pourraient servir d'epigraphe à son œuvre :

[illegible] d'etrange [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [

Dans un orbe astré, la Gloire gravite;
Chacun son éclat !
La vie en sautoir, l'âme découverte,
Puisqu'il faut charger, c'est à tombe ouverte,
L'Empereur est là.

On voit qu'il n'y a rien de banal ni de convenu dans ces vers. Ils feront battre bien des cœurs ; sans doute aussi, ils feront couler quelques larmes, larmes de pitié pour les soldats qui succombent et pour leurs mamans qui pleurent. GABRIEL LIMARE.

OUVRAGES SUR L'HISTOIRE DU THÉATRE

1. *Geschichte des neueren Dramas*, von WILHELM CREIZENACH. Dritter Band. *Renaissance und Reformation.* Zweiter Theil. Halle a. S., Max Niemeyer, 1903, in-8 de XII-596 p., 17 fr. 50. — 2. *Le Théâtre français au moyen âge*, par JOHAN MORTENSEN ; traduit du suédois par EMMANUEL PHILIPOT. Paris, Picard et fils, 1903, in-12 de XX-254 p. et 1 pl., 3 fr. 50. — 3. *Études sur le théâtre français au quatorzième siècle. Le Jour du Jugement, mystère français sur le grand schisme*, publié pour la première fois d'après le manuscrit 579 de la Bibliothèque de Besançon, *et les Mystères Sainte-Geneviève*, par ÉMILE ROY. Paris, Bouillon, 1902, in-8 de VIII-268 p. et 1 pl. (Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, 7e série, t. IV, V et VI). — 4. *Le Costume dans le théâtre religieux du moyen âge*, par GUSTAVE COHEN. Bruxelles, Weissenbruch, 1903, in-8 de 27 p. (Extrait de la *Revue de Belgique*). — 5. CH. ISCHYRIUS. *Homulus*, texte latin publié avec une Introduction et des notes par ALPHONSE ROERSCH. Gand et Anvers, Librairie néerlandaise, 1903, in-8 de XLIII-63 p. — 6. *Les Théâtres des boulevards (1789-1848)*, par MAURICE ALBERT. Paris, Société française d'impr. et de librairie, 1902, in-18 de 381 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Cyrano de l'histoire. Les Erreurs de documentation de « Cyrano de Bergerac »*, par ÉMILE MAGNE. Paris, Dujarric, 1903, in-12 de XXVIII-140 p. et 4 pl., 2 fr. 50. — 8. *Giovan Battista Niccolini e la sua opera drammatica.* Cenni critici da PAOLO ARCARI. Milano, Giuseppe Palma, 1901, in-18 de 105 p. (Série VI, n° 10-12 de la *Piccola Biblioteca scientifico-letteraria a cent. 15*), 0 fr. 45. — 9. *La Liberté du théâtre en France et à l'étranger. Histoire, fonctionnement et discussion de la censure dramatique*, par ALBÉRIC CAHUET. Paris, Dujarric, 1902, in-8 de 383 p., 5 fr.

1. — A deux reprises déjà, nous avons signalé à nos lecteurs l'ample et solide valeur d'information technique, d'analyse fidèle, d'appréciation et d'interprétation judicieuses qui distingue le grand ouvrage entrepris par M. Wilhelm Creizenach, professeur à l'Université de Cracovie : *Histoire du drame moderne*. C'est dire avec quelle satisfaction toutes les personnes versées dans cette partie de l'histoire littéraire ou qui se plaisent à en cultiver l'étude ont accueilli l'apparition du troisième volume, qui achève l'examen, commencé dans le second, de la période de la littérature et de l'art dramatiques correspondant au temps de la Renaissance et de la Réforme. Les quatre livres de cette section du sujet ont rempli le volume précédent. Celui-ci comprend les livres V à X, où sont principalement traitées les matières suivantes : Livre V. *France.* Persistance des représentations de mystères. Attitude des calvinistes par rapport aux mystères. — Les Moralités. Moralités de Marguerite de Navarre. Drames romantiques dans la France du nord-est. —

Les Farces. Rabelais et Marot, auteurs de farces. Les farces de Marguerite de Navarre. Les soties. Les soties politiques du temps de François Ier. Soties politiques à Genève. — Les Comédiens de profession. Organisation et répertoire des troupes errantes. Les actrices. — Comédies dans le style classique. Traductions de Térence et de Plaute. La comédie italienne en France. Les auteurs comiques de la Pléiade. Les comédies à la cour. — Livre VI. *Espagne.* Le Caractère national du drame espagnol. Juan del Encina. — Bartolomé de Torres Naharro. — Le Drame religieux en Espagne. — Développement du drame profane. La *Celestina.* — Influence du style italien. — Livre VII. *Portugal.* Gil Vicente. — Successeurs de Gil Vicente. — Camoens. — Le Style de la Renaissance dans la comédie portugaise. — Livre VIII. *Allemagne.* Le Drame en Allemagne dans les années qui ont précédé la Réforme. Les plus anciens jeux de carnaval de Hans Sachs. — Influence de l'humanisme. — Les Jeux de carnaval pendant les premières années de la Réforme. Dialogues de Hans Sachs. — Développement ultérieur des jeux de carnaval en Allemagne, en Alsace et en Suisse. Jeux de carnaval de Hans Sachs. Les jeux de carnaval à Nuremberg. — Le Drame populaire en Suisse et en Alsace. — Développement du drame dans le pays d'origine de la Réforme. Drames saxons. Le drame scolaire protestant. Le drame scolaire dans les régions catholiques. Autriche et Bavière. Organisation des représentations scolaires. Moralités protestantes. Drames polémiques. — Les Drames des maîtres-chanteurs. Les tragédies et comédies de Hans Sachs, ses pièces bibliques et ses pièces profanes. Caractères de ces compositions dramatiques. — Livre IX. *Pays-Bas et Hollande.* Les *Rederijker* (corporation analogue aux maîtres-chanteurs allemands). Drames bibliques et drames légendaires. — Les Moralités néerlandaises. — Drames tirés de l'histoire et de la tradition. — Farces néerlandaises. — Moralités satiriques. — Jeux de fêtes. — Livres X. *Angleterre.* Survivance des anciens mystères. — Les Moralités. Moralités politiques. Polémique confessionnelle dans les moralités. La réaction catholique. Moralités puritaines. Jeux de fêtes allégoriques. — Les Farces. — Influence des modèles de l'ancienne Rome et des œuvres des humanistes. — Développement du drame biblique. — Le Style populaire dans le drame profane. — Ce troisième volume du livre, à divers égards si méritoire, de M. Creizenach est précédé d'un court avant-propos dans lequel le vaillant et docte écrivain nous fait deux promesses dont nous prenons bonne note. Le docteur Paul Otto, de Berlin, s'est chargé de rédiger pour les trois premiers volumes un *Index* alphabétique détaillé, qui sera distribué en un fascicule à part. M. Creizenach, marchant toujours en avant dans la voie qu'il s'est tracée, nous annonce qu'il espère nous donner dans trois ou quatre ans le quatrième volume, dont Shakespeare formera le centre. A l'intérêt scien-

tifique de ses précédentes études viendra se joindre alors un intérêt esthétique de premier ordre : double raison qu'ont ses lecteurs de faire des vœux pour que sa promesse soit accomplie.

2. — La place considérable que tient la France dans la partie déjà publiée de l'ouvrage de M. Creizenach montre assez quelles ont été dès l'origine l'activité et l'influence dramatiques de notre pays. Cela ne ressort pas moins du fait seul de la publication en Suède d'un livre tel que celui de M. Johan Mortensen, maître de conférences à l'Université d'Upsal : *Le Théâtre français au moyen âge* (*Medeltids dramat i Frankrike*. Gothembourg, 1899). M. Emmanuel Philipot, maître de conférences à l'Université de Rennes, qui a jugé avec raison utile de traduire cet ouvrage en notre langue, nous en expose ainsi l'origine et le caractère : « Il s'agit ici d'une série de leçons professées par M. Mortensen à l'École supérieure des lettres et des sciences de Gothembourg, devant un public mixte, composé d'étudiants et de gens du monde. Le livre a conservé ce caractère original et je n'ai rien fait pour le lui enlever : c'eût été lui faire perdre un de ses attraits. Si ce caractère de causerie s'y marque de temps à autre par certain laisser-aller dans l'exposition, par quelques redites, par des rappels un peu trop fréquents « à ce qui a été déjà vu », il n'en est pas moins vrai qu'ayant à concentrer en deux cent cinquante pages toute l'évolution d'un genre et trois siècles de production dramatique, M. Mortensen a résolu le difficile problème d'être suffisamment complet sans être jamais sec. — Son livre reste donc ce qu'il était en suédois : un livre de vulgarisation et non un manuel. Toute bibliographie est absente : les « laïques » n'en ont que faire ; et d'autre part, si, comme nous l'espérons, certains professeurs d'Universités recommandent à leurs étudiants l'ouvrage de M. Mortensen et le prennent comme point de départ d'un cours plus approfondi sur le moyen âge dramatique, ce sera l'affaire des maîtres de renvoyer aux travaux de première main et aux recueils et de renseigner les élèves sur une bibliographie d'ailleurs peu compliquée. — Toute discussion de détail est également absente. D'ailleurs on ne saurait exiger que M. Mortensen se soit fait sur tous les points qu'il effleure une opinion personnelle. Son exposition lucide repose toujours sur l'étude directe des textes ; mais il est évident que, dans les questions de dates, d'attribution, de biographie, etc., il a dû souvent se contenter de résumer les travaux spéciaux. Il n'est vraiment spécialiste qu'en ce qui concerne « le drame profane », objet d'une thèse remarquable, naguère soutenue par lui devant l'Université de Lund ; M. Mortensen y marquait avec beaucoup de finesse la transition entre le drame médiéval proprement dit et celui de la Renaissance. Or, comme on peut le voir, cette question n'occupe dans le présent volume que juste la place qu'elle mérite dans l'ensemble ; M. Mortensen n'a fait

aucun étalage de ses connaissances spéciales ; rien ne prouve mieux sa loyauté pédagogique. Comme les vieux drames liturgiques dont la seule ambition était d'instruire les fidèles et d'illustrer le texte de la Bible par des tableaux parlant aux yeux, de même M. Mortensen n'a eu d'autre ambition que de présenter sous une forme aussi vivante et aussi concrète que possible un grand chapitre d'histoire littéraire. — Cette préoccupation constante donne à son exposition de l'intérêt et de la vie. On le sent toujours en peine de nous faire voir par quels progrès insensibles, par quelle suite de lentes transformations le drame du moyen âge, d'abord engagé dans le rituel et tenu en main par l'Église, aboutit finalement au théâtre purement profane de la Renaissance ; on sent que le spectacle merveilleux de cette évolution a ému l'auteur, et il a réussi à faire passer en nous son émotion. A tous les moments de son exposition, on conserve présents devant les yeux le point de départ et le point d'arrivée. »

Après une lecture attentive du livre de M. Mortensen, traduit par M. Philipot, nous nous associons très volontiers aux éloges donnés par le traducteur à son auteur. Mais, étant donnée l'absence dans ce volume de toute indication bibliographique et même l'omission systématique par M. Mortensen (omission jugée trop naturelle par M. Philipot pour qu'il se soit attaché à la réparer) de toute indication relative à ses devanciers, ce qui est peut-être une façon un peu trop particulière de comprendre la « loyauté pédagogique », il ne sera pas mal à propos de noter ici que, parmi les travaux antérieurs aux siens qui ont fourni au docte professeur d'Upsal la matière de son exposé, il en est, nous pouvons sûrement l'attester, qui sont dus à des érudits français. Il nous sera peut-être encore permis, pour montrer que l'on se préoccupe aussi dans notre pays de vulgariser les connaissances maintenant acquises sur le sujet traité par M. Mortensen, dont l'exposé très intéressant et très instructif ne laisse pas de contenir quelques inexactitudes et d'être un peu arriéré sur certains points, il nous sera peut-être permis, disons-nous, de rappeler aux lecteurs du *Polybiblion* que la série historique, publiée sous les auspices de la Société bibliographique, de la collection « Science et Religion » s'est récemment augmentée d'un travail intitulé : *Le Drame religieux au moyen âge* (Paris, Bloud, 1903, in-12), auquel une bibliographie a été jointe, et qui, bien que français d'origine, pourra ne pas être inutile non seulement aux gens du monde, mais aux professeurs de nos Universités, auxquels M. Philipot signale et recommande avec raison l'ouvrage du savant suédois.

3. — Il en est parmi eux qui, même sans le secours de M. Mortensen, se sont récemment adonnés à l'étude de notre littérature et de notre art dramatiques au moyen âge. Ainsi les intéressantes recherches en ce genre de M. Émile Roy, professeur à la Faculté des lettres de Dijon.

ne sont pas, autant qu'il a dépendu de nous, inconnues de nos lecteurs. Nous leur signalerons aujourd'hui son étude sur un curieux mystère intitulé : *Le Jour du Jugement*, étude qui sert d'introduction à la publication de ce même texte contenu dans un manuscrit de la Bibliothèque de Besançon. Outre son sujet particulier, M. Roy, par voie de comparaison, d'induction et de digression, aborde dans ce travail plusieurs points relatifs à l'histoire du drame religieux, à celle surtout de notre théâtre au quatorzième siècle et dans les premières années du quinzième, à la généalogie et la chronologie des textes qui s'y rapportent. Il fournit même nombre de renseignements et d'indications précieuses sur la littérature, l'histoire et les mœurs du moyen âge en général. Nous tenons sa vaste et solide érudition en très haute estime. Mais il nous est impossible de ne pas renouveler nos réserves sur sa méthode trop ondoyante et trop subtile, et son argumentation nous a paru, à vrai dire, ordinairement plus ingénieuse que convaincante. Il nous est notamment impossible de considérer comme un fait acquis, que le *Jour du Jugement* soit un « mystère sur le grand schisme », et que « les vassaux de l'Antechrist qui figurent dans la pièce : Dagobert, Andoart, Loriquaire, soient des pseudonymes désignant le roi de France Charles VI, le roi d'Angleterre Richard II et l'empereur d'Allemagne Wenceslas. » Ces précisions sont excessives et ne nous paraissent pas démontrées. Nous voudrions que les remarquables qualités de M. Roy aboutissent à des résultats moins contestables dans la suite annoncée de ses études. Sa critique si bien informée gagnerait beaucoup à ne pas raffiner tant.

4.— Encouragé dans cette voie par son maître, M. Wilmotte, qui s'y est distingué lui-même, un jeune érudit, naguère encore étudiant à l'Université de Liège, M. Gustave Cohen, s'est proposé, lui aussi, de consacrer l'activité intellectuelle de ses débuts au théâtre religieux du moyen âge, et il a adopté pour son champ spécial d'étude l'histoire de la mise en scène. Il vient d'offrir au public les prémices de ses recherches dans un intéressant opuscule sur *le Costume* dans le théâtre dont il s'agit. Le grand nombre de faits recueillis et habilement groupés dans ces pages leur donne une valeur réelle, bien que l'interprétation de tel ou tel détail scénique ne soit pas naturellement hors de toute contestation.

5. — Nous sommes redevables à un autre savant belge, M. Alphonse Roersch, chargé de cours à l'Université de Gand, d'une fort utile contribution à l'histoire du théâtre de la Renaissance et à celle de l'humanisme : l'édition nouvelle d'une comédie latine traduite d'une moralité flamande, dont le sujet, emprunté à l'un des thèmes chers au moyen âge finissant, eut encore beaucoup de succès à l'époque suivante, puisqu'il nous est parvenu de la même pièce une version anglaise

une version allemande et une seconde version néerlandaise. « La comédie de *Homulus*, que nous reproduisons aujourd'hui, nous dit l'éditeur dans son Introduction, est la traduction latine de l'*Elckerlyc*, drame flamand de Petrus Diesthemius (que M. Logeman estime n'être autre que le savant théologien diestois Petrus Dorlandus, religieux de l'ordre des chartreux, né en 1454 et décédé en 1507). Elle a, depuis longtemps, attiré l'attention des spécialistes qui ont recherché et comparé les différentes pièces qui, avant ou après Diesthemius, portèrent sur la scène la moralité de l'homme surpris par la mort, au moment où il vivait dans l'opulence, le luxe et les plaisirs. Le malheureux se voit abandonné par tout son entourage, dès que la cruelle visiteuse est venue le sommer de comparaître devant le Souverain Juge. Gœdeke, Kalff, Bolte, Logeman, Creizenach, pour ne citer que les principaux, ont repris tour à tour l'examen de cette intéressante question d'histoire littéraire, soit qu'ils l'aient envisagée dans son ensemble, soit que, comme notre savant collègue de l'Université de Gand (M. Logeman), ils aient examiné plus spécialement les rapports qui existent entre le texte flamand et la version anglaise (*Everyman*). Nous n'entendons porter ici notre attention que sur le texte latin seul. C'est de lui que nous nous occuperons uniquement et exclusivement. La présente étude n'est donc qu'une modeste contribution à une œuvre commune, dont le premier chapitre a été écrit, il y a près de quarante ans, par K. Gœdeke. Sur les tenants et les aboutissants de l'*Homulus*, nous avons cru inutile de répéter ce que nos devanciers ont si bien dit avant nous : le lecteur désireux d'en savoir plus trouvera dans leurs travaux de quoi satisfaire amplement sa curiosité. Nous lui recommandons spécialement l'introduction que M. J. Bolte a mise en tête de son édition du *Düdesche Schlömer* de *Stricker* : c'est un excellent aperçu qui, à l'avantage d'être relativement récent, joint le mérite de résumer et d'exposer parfaitement la question. » — L'auteur de l'*Homulus*, Christianus Ischyrius, est identifié par les recherches de M. Roersch avec Christiaen Stercke, né à Vryaldenhoven et chargé, par acte du 4 octobre 1517, de la direction du collège de Maestricht. Le texte reproduit est essentiellement celui de l'édition princeps, publiée en 1536, mais M. Roersh a relevé les variantes des éditions suivantes de 1537, 1538, 1539 et 1546.

6. — Nous rentrons doublement en France avec M. Maurice Albert et son ouvrage sur *les Théâtres des boulevards*, qui fait suite au volume publié par lui sur *les Théâtres de la foire*, dont nous avons rendu compte à nos lecteurs. L'auteur embrasse aujourd'hui la période comprise entre l'année 1789 et l'année 1848. Voici quels sont les principaux points exposés par lui dans les quinze chapitres de son nouveau livre : I et II. *Les Théâtres des boulevards au début de la Révolution* (1789-1791). Anciens théâtres forains. Les boulevards en 1789. Les Grands Danseurs

du Roi : Nicolet. L'Ambigu-Comique : Oudinot. Ce qu'on jouait sur les boulevards à la veille de la Révolution. Les pantomimes. Le Théâtre des Associés. Pièces patriotiques. Le Théâtre des Beaujolais. Les Délassements-Comiques. Le Théâtre-Français Comique et Lyrique. — III. *Les Théâtres des boulevards et la Comédie-Française* (1789-1791). Plaintes et doléances de la Comédie-Française. Les Variétés et les Associés. Le Théâtre de Monsieur. Protestations des acteurs du boulevard et des auteurs dramatiques. Le rapport de Chapelier à l'Assemblée nationale. La liberté des spectacles. — IV. *Les Nouveaux Théâtres des boulevards* (1791-1792). Multiplication des spectacles. Le Théâtre du Marais. Le Théâtre Molière. Le Vaudeville. Le Théâtre de la Cité. Les nouvelles Variétés. Le Lycée. Molière chez Nicolet. Arlequin et la Révolution. Le patriotisme aux théâtres des boulevards. — V et VI. *La Révolution aux théâtres des boulevards* (1791-1794). Les spectacles populaires et la Royauté. Une soirée au Vaudeville. La noblesse et les émigrés. Les spectacles populaires et le clergé. Une soirée chez Nicolet à la fin de 1793. — VII. *Les Théâtres des boulevards pendant le Directoire* (1795-1799. Les spectacles populaires et le 9 thermidor. Le Théâtre Montansier. L'Ambigu-Comique. La Gaîté. *Madame Angot.* La question des théâtres populaires aux Conseils des Cinq-Cents et des Anciens. — VIII. *Les Théâtres des boulevards sous le Consulat* (1799-1804). Les théâtres populaires et Bonaparte. Le Dix-neuf brumaire sur les boulevards. Les théâtres populaires au camp de Boulogne. — IX et X. *Les Théâtres des boulevards sous l'Empire* (1804-1814). Napoléon et les spectacles des boulevards. Pièces et chansons militaires. Mélodrames. Les petits théâtres sont menacés. Joséphine et les petits théâtres. Leur suppression. Conséquences du décret impérial. La Porte-Saint-Martin. Ce que deviennent les théâtres conservés. Désaugiers. Le mélodrame. Ses ennemis et ses amis. Le drame romantique deviné et annoncé. — XI et XII. *Les Théâtres des boulevards sous la Restauration* (1814-1830). La Restauration aux théâtres des boulevards. Campagne réactionnaire en faveur des anciens privilèges. Le libéralisme du gouvernement. Réouverture des théâtres supprimés par l'Empereur. Théâtres nouveaux. Le Gymnase. Multiplication des théâtres populaires. Variété des répertoires. Les Romantiques sur les boulevards. Parodies. Transformation du mélodrame. L'histoire, les campagnes de la Révolution et de l'Empire et les littératures étrangères dans les drames populaires. — XIII. *Les Théâtres des boulevards et la Révolution de Juillet* (1830). Les théâtres populaires et les journées de Juillet. Nouvelle transformation du mélodrame. Les Jésuites, Napoléon et le duc de Reichstadt sur les boulevards. De la liberté des spectacles. — XIV et XV. *Les Théâtres des boulevards sous la monarchie de Juillet* (1830-1848). La suppression de la censure et la liberté des spectacles. Abus et protes-

tations. La loi de 1831. Plaintes des auteurs et nouveaux abus. Rétablissement de la censure. Comment elle est accueillie sur les boulevards. Nouveaux théâtres : la Renaissance, le Théâtre-Historique, l'Opéra national. Le monopole dramatique. Transformation des petits théâtres. Confusion des répertoires et des genres. Grands et petits théâtres. Genres littéraires et genres secondaires. Comparaison et conclusion. — Cette énumération montre assez l'intérêt du livre de M. Albert. Il est d'autant plus fâcheux que l'auteur ait, en certaines pages, fort inutilement donné carrière à l'expression exubérante de ses sentiments politiques et religieux ou, pour parler plus juste, antireligieux. Dans un ouvrage de ce genre cela tient un peu de la manie.

7. — Que M. Émile Magne nous permette de le lui dire avec franchise : il risque de gâter par sa recherche de l'effet à tout prix les remarquables aptitudes dont il paraît doué pour l'histoire littéraire. L'idée qu'il avait conçue de mettre en regard du Cyrano idéal, produit dans l'illusion éblouissante du prestige poétique et scénique par M. Edmond Rostand, le Cyrano réel, replacé dans son milieu totalement historique, aurait dû donner naissance à un très bon livre, auquel M. Rostand lui-même n'aurait pu, ce semble, refuser son attention et son estime. Mais cet ouvrage, M. Magne ne l'a point écrit. Ce qu'il nous offre à la place, c'est un long dithyrambe en style prétentieux et un peu essoufflé, où il nous présente un Cyrano qui n'est plus idéal, mais chimérique, et où il exhale sans mesure, avec plus de malveillance que de verve, la déplaisance un peu puérile que lui a causée le succès de M. Rostand. Nous ne saurions approuver cette façon de comprendre l'érudition et d'exercer la critique. L'éloge enthousiaste des « libertins » du dix-septième siècle, introduit dans cette emphatique fantaisie (p. 51, 52) est de nature à faire sourire, et le sourire s'accentue quand on lit ensuite la bizarre diatribe de l'auteur contre les « croyants » de la même époque (p. 53). M. Magne se trompe s'il croit, en traitant Fénelon de « doux sybarite » et en désignant d'un geste dédaigneux à notre réprobation « cette cour de valets et de caniches » qui entourait Louis XIV, prendre le bon chemin de la renommée. Son talent et son instruction, qui ne laissent pas d'apparaître çà et là dans son écrit, valent certainement mieux que l'usage qu'il en a fait.

8. — Dans la « Petite Bibliothèque scientifique et littéraire » publiée à Milan par l'éditeur Giuseppe Palma, a été récemment comprise une instructive étude de M. Paolo Arcari sur « Giovan Battista Niccolini et son œuvre dramatique. » Elle est ainsi divisée et subdivisée : *Notices bibliographiques. — Traits et dates.* I. Les vicissitudes de la vie de Niccolini. II. Les vertus et les défauts du poète et de l'homme. III. Amis, critiques et ennemis. IV. Vicissitudes des œuvres de Niccolini. V. Après la mort. — *L'Œuvre dramatique de Niccolini.* I. Les œu-

vres en prose, les œuvres lyriques et spécialement les traductions. II. Sujets grecs et tragédies de valeur moindre. III. *Antonio Foscarini.* IV. *Giovanni da Procida.* V. *Arnaldo da Brescia.* — *Art et Politique.* I. Romantiques et classiques. II. Classique et gibelin. — L'étude de M. Arcari est pourvue de l'*imprimatur* de l'archevêché de Milan.

9. — Dans son ouvrage sur la *Liberté du théâtre en France et à l'étranger*, M. Albéric Cahuet a fait œuvre d'historien de l'art dramatique autant pour le moins qu'œuvre de légiste. La première partie, intitulée : *La Liberté du théâtre dans l'histoire*, comprend treize chapitres. I. Les Premiers Spectacles. II. Le Théâtre et le Parlement du quinzième au dix-septième siècle. III. Le Théâtre de la Foire et le répertoire de l'Hôtel de Bourgogne sous Louis XIII. IV. Le Théâtre et le clergé au dix-septième siècle. V. Les Censeurs de police au dix-huitième siècle. VI. Le Régime du théâtre sous la Révolution (de l'Assemblée nationale au Directoire). VII. Le Directoire et les pièces anti-jacobines. VIII. La Censure dramatique sous le Consulat et le premier Empire. IX. La Restauration. X. Le Gouvernement de Juillet. XI. La Liberté du théâtre sous la République de 1848. XII. La Censure dramatique sous le second Empire. XIII. La Censure dramatique depuis 1870. — Les deux premiers chapitres, mal informés, sont d'une valeur à peu près nulle. Les suivants sont faibles jusqu'au sixième, c'est-à-dire jusqu'à l'époque révolutionnaire. A partir de là, l'ouvrage, assez mal écrit d'ailleurs, se lit pourtant avec plaisir et avec fruit, parce qu'il contient nombre de faits curieux et d'indications utiles. — La deuxième partie : *Organisation actuelle et discussion de la censure dramatique*, comprend cinq chapitres, riches d'informations : I. Fonctionnement de la censure en France. II. Fonctionnement de la censure à l'étranger (Angleterre, Russie, Italie, Danemark, Belgique, Portugal, États-Unis). III. Les deux enquêtes (1849 et 1891). IV. Intérêts engagés au maintien de la censure dramatique. V. Conclusion. — L'auteur conclut à la suppression de la censure, du moins de la censure obligatoire ; les faits exposés dans ce livre même nous paraissent conclure à son maintien.

M. S.

HISTOIRE, ART ET SCIENCES MILITAIRES

Les Campagnes de Turenne en Allemagne, d'après des documents inédits, (*1672-1675*), par Ferdinand des Robert. Nancy, Sidot, 1903, in-8 de xviii-623 p., 7 fr. 50. — 2. *Une Page de l'histoire du régiment Royal-Piémont-Cavalerie* (*23e dragons*). *Son séjour au camp de la Saône en 1730*, d'après les archives de l'Isère et de la Côte-d'Or, par le capitaine Juster. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1903, gr. in-8 de 88 p., avec 3 pl. — 3. *Insurrections militaires en 1790. Mestre de camp général. Royal-Champagne. La Reine*, par le capitaine H. Choppin. Paris, Laveur, s. d., in-12 de xii-252 p., 3 fr. 50. — 4. *Étude sur le service d'état-major pendant les guerres du premier Empire*, par le lieutenant-colonel de Philip. Paris, Chapelot, 1902, in-8 de 306 p., 5 fr. — 5. *La Tactique et la discipline dans*

les armées de la Révolution. Correspondance du général Schauenbourg, du 4 avril au 2 août 1793, par le capitaine J. Colin. Paris, Chapelot, 1902, gr. in-8 de CXXVI-190 p., 7 fr. 50. — 6. *La Campagne de 1794 à l'armée du Nord.* 1re partie. *Organisation.* T. Ier. *L'Action militaire du gouvernement Le Commandement. L'État-Major. L'Infanterie*, par le lieutenant-colonel H. Coutanceau. Paris, Chapelot, 1903, in-8 de LXIII-527 p., 10 fr. — 7. *Le Chasseur Pierre Millet. Souvenirs de la campagne d'Égypte (1798-1801)*, par Stanislas Millet. Paris, Émile-Paul, 1903, in-12 de 290 p., 3 fr. 50. — 8. *Les Campagnes de 1799. Souvarow en Italie*, par Édouard Gachot. Paris, Perrin, 1903, in-8 de VI-496 p., 7 fr. 50. — 9. *Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne (1808-1809)*, par le commandant Balagny. T. II. *Tudela, Somosierra, Madrid.* Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1903, in-8 de 716 p., 15 fr., — 10. *L'Esprit de la guerre moderne. De Rosbach à Ulm*, par le général Bonnal. Paris, Chapelot, 1903, in-8 de 294 p., 7 fr. 50. — 11. *Mémoires de* Langeron, *général d'infanterie dans l'armée russe. Campagnes de 1812, 1813, 1814*, publiés, d'après le manuscrit original, pour la Société d'histoire contemporaine, par L.-G. F. Paris, A. Picard et fils, 1902, in-8 de CXX-524 p., 8 fr. — 12. *Mémoires du général-major russe baron* de Löwenstern, publiés par M.-H. Weil. Paris, Fontemoing, 1903, 2 vol. in-8 de XXVIII-422 et 546 p., 15 fr. — 13. *Campagne et défection du corps prussien de la Grande Armée en 1812*; traduit du Journal du général de Seydlitz, ancien aide de camp du général York, par le colonel Vermeil de Conchard. Paris et Limoges, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 234 p., 3 fr. 50. — 14. *Le Rôle de Langres dans les invasions passées et futures*, par le général Lewal. Paris, Chapelot, 1903, in-8 de 112 p., 1 fr. 25. — 15. *Le Maréchal Bessière, duc d'Istrie*, par André Rabel. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-8 de 362 p., 7 fr. 50. — 16. *Lettres de* Bismarck *à sa femme pendant la guerre de 1870*; trad. par J. Schroeder et P. Bruck-Gilbert. Paris, Tallandier, s. d., in-12 de XIV-236 p. 3 fr. 50. — 17. *Souvenirs de 1870. Les Mobiles de la Gironde (25e régiment)*, par F. Gérard. Bordeaux, Féret, 1902, in-8 de VIII-250 p., 4 fr. — 18. *Les Marins en Chine. Souvenirs de la colonne Seymour*, par Jean de Ruffi de Pontevès. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-12 de XII-328 p., 4 fr. — 19. *Expédition de Chine en 1900 jusqu'à l'arrivée du général Voiron*, par le colonel de Pélacot. Paris et Limoges, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 286 p., 5 fr. — 20. *La Guerre sud-africaine*, par le capitaine Fournier. T. II. *Les Échecs anglais. Stormberg, Maggersfontein, Colenso, etc.* Paris, Chapelot, 1903, in-8, de XXXIX-164-120 p., 6 fr. — 21. *La Récente Guerre sud-africaine et ses enseignements*, par le général Bonnal. Paris, Chapelot, 1903, in-8 de 64 p., 1 fr. 25. — 22. *Enseignements de deux guerres récentes. Guerre turco-russe et guerre anglo-boer*, par le général H. Langlois. Paris et Limoges, Charles-Lavauzelle, s. d., gr. in-8 de 240 p., 5 fr. — 23. *Des Principes de la guerre. Conférences faites à l'École supérieure de la guerre*, par le lieutenant-colonel F. Foch. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1903, in-8 de VI-342 p., 10 fr. — 24. *Marches en pays de montagne pendant la saison d'hiver*, par le capitaine de la Rochelambert. Paris, et Limoges, Charles-Lavauzelle, in-8 de 88 p., 2 fr. 50. — 25. *Rôle social de l'officier dans l'éducation physique*, par le commandant F. Duponchel. Paris, Chapelot, 1902, in-18 de 136 p., 2 fr. — 26. *A la française. Pages choisies* de G. de la Guérinière, publiées par le lieutenant-colonel G. de Lagarenne. Paris et Nancy, Berger-Levrault, in-12 de XVIII-132 p., 4 fr. — 27. *Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires*, 18e livr. *Piquets-Proclamations.* Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1902, gr. in-8, 2177-2304 p., 3 fr. — 28. *La Justice militaire dans les États danubiens (Bulgarie, Serbie, Roumanie)*, par le capitaine Léon Lamouche. Paris, Pichon, 1903, in-8 de 72 p. — *Estudio historico-militar sobre el conde de Barcelona. Ramon Berenguer III « el Grande »*, par le lieutenant du génie espagnol D. Joaquin de la Llave y Sierra. Barcelone, Tobella y Costa, 1903, in-8 de 99 p. — 30. *Los Cadetes*, par les commandants D. José Ibañez Marin et D. Luis Angulo Escobar. Madrid, imp. « El trabajo, » 1903, in-8 de 360 p., 6 fr.

1. — L'engouement dont s'est éprise notre époque en faveur du premier Empire a concentré l'attention publique sur cette période évidemment très frappante et très intéressante de notre histoire natio-

nale, et les érudits qui ont le courage de se souvenir qu'il est dans notre passé d'autres événements dignes d'être étudiés, risquent de ne pas gagner leur partie. Tout au moins, la critique doit leur tenir compte de leurs efforts, et c'est dans cet ordre d'idées que nous envoyons nos félicitations à M. Ferdinand des Robert qui vient de rappeler à ses concitoyens qu'il y eut au dix-septième siècle un grand capitaine dont l'histoire opposera toujours le nom à celui de Napoléon : le grand Turenne. Celui-là n'est pas seulement un militaire consommé, c'est un vrai Français, un Français de France, un grand patriote, un honnête homme ; plus encore, un homme qui, suivant la parole de Montecucculi, faisait « honneur à l'homme. » Le livre de M. des Robert est consacré aux trois dernières campagnes du vainqueur de Sintzheim : l'auteur l'a composé à l'aide de documents inédits ou, tout au moins, peu connus, et, grâce à des sources nouvelles, l'écrivain a su rajeunir un sujet sur lequel Feuquières, Beaurain, Napoléon lui-même, Ramsay, d'Armagnac et de nos jours le capitaine Choppin semblaient avoir jeté une lumière définitive. La stratégie de Turenne est bien loin d'être celle de Napoléon ; mais, comme elle, elle s'élève aux conceptions les plus sublimes, elle s'inspire des principes immanents de la conduite des armées, elle atteint le summum des combinaisons savantes. La campagne de *1674-1675*, celle où, avec une poignée d'hommes, Turenne défendit l'Alsace contre les entreprises du duc de Lorraine, est une manœuvre comparable à ce qui a été conçu de plus beau et conduit de la façon la plus magistrale à n'importe quelle époque. M. des Roberts a bien compris cette vérité et nous la dit avec compétence, avec intérêt. Son travail sera lu avec plaisir par les érudits ; il sera consulté avec profit par les militaires, car les procédés de Turenne sont de ceux qui ne vieillissent pas, qui se survivent, ayant pour base un fondement inébranlable, toujours le même : le cœur de l'homme.

2. — A l'époque de Turenne, l'armée française ne connaissait point d'autres manœuvres que celles du champ de bataille ; mais, quatre ans après sa mort, en 1679, on commençait à rassembler dans des camps des troupes réunies temporairement pour y pratiquer *en temps de paix* des évolutions exécutées en vue de la guerre. C'était — il y a deux siècles — l'origine des *grandes manœuvres* que nous voyons toutes les armées modernes pratiquer aujourd'hui dans la période d'automne. M. le capitaine Juster a trouvé dans les archives de l'Isère et de la Côte-d'Or de curieux documents sur un de ces camps d'occasion — le camp de la Saône — où fut exercé, en 1730, le régiment Royal-Piémont-Cavalerie (23e dragons). Il nous les fait connaître dans sa brochure : *Une Page de l'historique du régiment Royal-Piémont Cavalerie*, pièce de véritable valeur pour l'histoire de l'armée française sous l'ancien régime.

3. — Un autre recueil intéressant de pièces inédites est celui que publie le capitaine Choppin sous le titre : *Les Insurrections militaires en 1790*, dans lequel l'écrivain met en lumière à l'aide de sources tirées des archives historiques de la guerre les séditions qui éclatèrent, au début de la Révolution, dans divers régiments : *Mestre de camp général*, *Royal-Champagne*, *La Reine*. L'insurrection de *Mestre de camp général* et celle de *La Reine*, surtout la première, étaient connues, ayant été particulièrement liées aux événements de Nancy et à la rébellion du régiment de Châteauvieux. Mais celle de Royal-Champagne, et surtout la part qu'y prit Davout, le futur maréchal de Napoléon, n'avait jamais été contée avec détail ; il faut donc savoir gré à M. Choppin d'avoir élucidé ce chapitre presque inédit de la vie du vainqueur d'Auerstädt. Décidément, plus on fouille dans le passé de ces grands hommes du premier Empire, plus on voit que, chez eux, le caractère était bien loin d'être à hauteur des talents ; mais, là encore, la vérité vaut mieux que la légende ; si elle est moins agréable à entendre, elle demeure, à coup sûr, plus instructive.

4. — Avec les germes d'indiscipline que dénotaient des actes comme ceux de Royal-Champagne, il fallait s'attendre à voir la désorganisation s'infiltrer rapidement dans nos armées ; d'autant que la Constituante, en dépit de ses bonnes intentions, semblait prendre à tâche d'augmenter le désordre par les mesures les plus intempestives, les plus maladroites. Un des actes les plus regrettables de cette assemblée fut la suppression de notre ancien état-major et son remplacement par des officiers n'ayant aucune idée de leurs fonctions nouvelles, de leur nouveau service. On aboutit ainsi au chaos ou peu s'en faut, et nos premiers désastres furent surtout imputables à cette fâcheuse situation, à ce manque absolu d'un rouage si important du commandement. Le service d'état-major, nul ou peu s'en faut sous la Révolution, fonctionna mal sous l'Empire. C'est une conclusion que le colonel de Philip ne met pas assez nettement en lumière dans son *Étude sur le service d'état-major pendant les guerres du premier Empire*. Nous croyons d'ailleurs que l'écrivain se trompe en confondant, comme il le fait, les officiers d'état-major proprement dits, que l'Empereur estimait peu, qui ne jouissaient à l'armée d'aucune considération (voyez Thiébault, Saint-Chamans, Fezensac, Castellane, etc.), avec les *officiers d'ordonnance* et les *aides de camp*, dont la situation était au contraire tout à fait privilégiée. Cette étude, tout incomplète qu'elle soit, est le seul livre qui ait été publié sur la matière ; ce n'est guère qu'une compilation, mais elle rendra quelques services à tous ceux qui ne possèdent pas les Mémoires originaux dont elle est tirée.

5. — On lira également avec plus d'intérêt le nouveau volume du capitaine Jean Colin, — un écrivain bien connu des lecteurs du *Poly-*

biblion : — La Tactique et la discipline dans les armées de la Révolution, d'après la *Correspondance du général Schauenbourg.* Ce Schauenbourg, ancien officier dans Alsace-Infanterie, puis au régiment de Nassau, « assez intelligent », mais de peu de moyens, en somme, se cantonna à peu près toute sa vie dans les fonctions de sergent instructeur et dut la notoriété qu'il était parvenu à conquérir sous la Révolution au nombre considérable de conscrits qu'il avait initiés personnellement au détail du maniement d'armes. Sa correspondance est une contribution non sans valeur à l'histoire militaire de la Révolution ; toutefois le morceau capital du volume est sans contradiction la Préface de l'éditeur.

6. — Et cette Préface n'est pas indifférente à lire comme avant-propos au travail que le colonel Coutanceau, chef de la Section historique du ministère de la guerre, vient de consacrer à *la Campagne de 1794 à l'armée du Nord.* Nous avons expliqué ici même, à diverses reprises, que la méthode d'exposition adoptée par les écrivains de cette section, chercheurs laborieux auxquels on doit déjà la publication de nombreux volumes, ne nous paraissait pas toujours heureuse ; du moins, qu'elle s'adressait trop spécialement aux militaires, à une catégorie malheureusement restreinte de militaires, au petit nombre de ceux qui étudient les campagnes du passé pour y chercher un enseignement, pour en extraire les procédés de commandement des grands maîtres. Certains de ces écrivains insèrent, l'un après l'autre, une série énorme de documents, où les pièces capitales, d'intérêt primordial, côtoient des inutilités, laissant au lecteur le soin de faire le tri indispensable et se contentant de relier l'une à l'autre toutes ces pièces par une glose de quelques mots. D'autres impriment les documents sans fil conducteur aucun, se bornant à faire précéder le volume d'un avant-propos donnant un exposé sommaire, et toujours trop sommaire, des évènements. Nous avons dit souvent que de tels procédés d'exposition, trop techniques, nous paraissaient nuire à la vulgarisation, dans le grand public, de la belle publication entreprise par la Section historique et nous pouvons certifier qu'un tel jugement a été porté sur les œuvres auxquelles nous faisons allusion, par des maîtres qui ont une autre compétence que nous pour les apprécier. On jugera, après ce que nous venons de rappeler, combien notre amour-propre a été flatté, quand nous avons ouvert le livre du colonel Coutanceau, de voir le chef de la Section historique partager entièrement notre manière de voir et se séparer nettement de ses collaborateurs, dans le premier volume qu'il publie lui-même, faire œuvre d'historien et ne pas se contenter d'être un simple compilateur. L'éminent écrivain a très judicieusement classé les documents qu'il voulait utiliser et faire connaître, il les a rangés par catégories, suivant leur importance, retenant seulement les *pièces maîtresses,* laissant de côté les sources banales qui ne servent

qu'à allonger inutilement un volume. C'est du document, mais ce n'est pas que du document ; c'est aussi une œuvre à la fois historique et littéraire, une œuvre personnelle, qui se lit avec plaisir ; d'autant que, si un lecteur moins curieux veut passer une ou deux des sources originales citées au cours de l'ouvrage et imprimées en petit caractère, il n'en perd nullement pour cela le til du récit. La campagne de 1794 marque l'époque où les institutions du nouveau régime révolutionnaire acquirent leur plein développement et fonctionnèrent d'une façon *normale*, si une telle épithète est acceptable pour une période aussi en dehors de toute règle et de tout équilibre. Quoi qu'il en soit, le colonel Coutanceau nous donne, — dans ce premier volume consacré à l'organisation, à l'action militaire du gouvernement, au commandement, à l'état-major et à l'infanterie, — des détails extrêmement intéressants, précis, grâce auxquels nous pourrons suivre avec fruit l'exposition des opérations militaires, qui fera sans doute l'objet du second volume. Des historiens comme les mémorialistes du premier Empire, d'autres plus récents, comme M. Chuquet, ont écrit sur la campagne de 1794 des livres bien faits, fortement documentés, qui ont donné à connaître les évènements assez à fond pour qu'on ne puisse plus s'attendre à de bien grandes révélations ; toutefois, personne avant le colonel Coutanceau n'avait jeté sur l'organisation des premières armées révolutionnaires la lumière que nous voyons jaillir de ce premier volume. C'est une œuvre d'une grande valeur par le fond, d'un mérite non moins saillant par la forme, et il est à souhaiter que les officiers de la Section historique suivent désormais le sillon que leur ouvre leur chef. C'est tout autre chose d'entreprendre un labeur de ce genre ou de se borner à imprimer des documents insérés bout à bout ; cependant, la pensée des résultats à obtenir soutiendra, dans ce surcroît de fatigues, des écrivains qui ont montré à maintes reprises qu'ils étaient capables de faire œuvre personnelle, non pas œuvre de compilateur, mais œuvre d'historien : *pauca sed bona*.

7. — D'une allure beaucoup plus modeste que le précédent volume, est le travail édité par M. Stanislas Millet sous le titre de : *Le Chasseur Pierre Millet. Souvenirs de la campagne d'Égypte (1798-1801)*. Ce récit de soldat ne nous apprend rien de nouveau en fait d'histoire ou en fait de tactique ; mais ce ne sont point des renseignements de ce genre qu'on va chercher dans ces publications. Au contraire, les détails intéressants sur la vie du troupier en campagne n'y sont pas rares, bien qu'on ne les rencontre pas aussi souvent qu'on le voudrait. Petit livre qu'on parcourt avec plaisir et qui n'est pas sans valeur.

8. — *Souvarow en Italie*, de M. Pierre Gachot, est une œuvre plus considérable. On sait que l'historien a entrepris d'écrire avec des documents empruntés à des archives particulières, l'histoire de certaines

campagnes de la Révolution, qu'il juge n'avoir pas été présentées encore dans la lumière et avec les détails qu'elles méritent. Nous avons dit jadis, à cet égard, ce que nous pensions de cette tentative et nous avons émis notamment l'avis, qu'il était hardi d'écrire l'histoire militaire de Masséna après le général Koch ; au contraire, la campagne de 1799 dans la Haute-Italie était un thème à reprendre, car il n'a jamais été traité complètement et les batailles de la Trébie et de Novi attendent encore leur historien définitif. Sans dire que M. Gachot sera cet historien, on peut penser qu'il a contribué à élucider plus d'un point douteux de cette campagne désastreuse.

9. — La *Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne (1808-1809)*, de M. le commandant Balagny, est une œuvre d'une autre valeur que la précédente, sous le double rapport de la documentation et de l'exposé des faits. — Nous avons déjà parlé de ce travail à propos du tome 1er; le tome second, que nous avons sous les yeux, a tous les mérites de son aîné. Ce nouveau volume nous parle de Tudela, de Somosierra, de l'entrée à Madrid le 4 décembre, et des opérations des maréchaux Soult et Lefebvre à la même époque. En Espagne, la guerre de l'indépendance a donné lieu à une quantité considérable de publications, parmi lesquelles la relation du général Gomez de Arteche, imprimée par les soins de l'état-major de l'armée espagnole, occupe la meilleure place. En France, au contraire, cette partie des campagnes napoléoniennes a été généralement négligée, et l'on comprend que nous n'ayons pas aimé à creuser un sujet dans lequel, à la fois notre diplomatie et nos armées furent également faibles, pour ne rien dire de plus. M. Balagny a pensé néanmoins que les opérations dirigées personnellement par Napoléon méritaient, là comme ailleurs, d'être tirées de l'oubli : il a accompli cette exhumation avec talent. Son chapitre consacré à Somosierra, notamment, est nouveau, grâce aux sources étrangères auxquelles il a pu puiser. On sait que cet épisode, insignifiant au point de vue militaire, est surtout célèbre par la charge des *chevau-légers* polonais, dont la légende et même des écrivains comme le général Thoumas, ont voulu faire à toute force des *lanciers*. Ce fut à Somosierra, également, que l'Empereur lança au colonel de Piré ce fameux coup de cravache que M. Balagny s'efforce, bien inutilement, de changer d'adresse : l'homme qui envoyait rouler d'un coup de pied dans le ventre le sénateur Volney pouvait bien cravacher un colonel.

10. — Non, pour bien des raisons, ce n'est point en Espagne qu'il faut nous montrer Napoléon quand on tient à le mettre en une lumière qui lui soit favorable. Aussi, dans cet ordre d'idées, doit-on préférer le livre du général Bonnal : *L'Esprit de la guerre moderne. De Rosbach à Ulm*, qui met sous nos yeux la partie du génie napoléonien qu'on peut admirer à peu près sans réserve. *L'Esprit de la guerre moderne*

est presque mot à mot le cours professé par le général — alors colonel Bonnal — à l'École supérieure de guerre et il est heureux que l'éminent écrivain se soit décidé à publier des pages qu'un trop petit nombre d'officiers étaient seuls en situation de lire. Quatre parties principales composent cet ouvrage : une étude sur la tactique linéaire et sur Frédéric ; une autre sur les guerres de la Révolution et sur les débuts de Bonaparte en 1796 ; une étude sur Marengo ; une étude sur la manœuvre d'Ulm. De très intéressants détails sur l'organisation de la Grande Armée complètent ce travail, livre d'une haute portée, d'une lecture indispensable à quiconque s'occupe d'histoire napoléonienne.

11. — Les *Mémoires de Langeron* demeurent, comme le livre du général Bonnal, une étude des campagnes napoléoniennes, mais ce sont ces campagnes racontées par un témoin oculaire et par un témoin qui combattait dans les rangs de nos ennemis. Nous avons eu occasion déjà, à propos du volume : *L'Invasion austro-prussienne*, publié par M. Léonce Pingaud pour la Société d'histoire contemporaine, de parler de Langeron ; nous n'y reviendrons pas ici. Dans le nouveau fragment de ses Mémoires publié par l'éditeur anonyme qui signe L.-G. F., nous rencontrons des détails extrêmement intéressants, souvent inédits, sur les campagnes de 1812, de 1813 et de 1814, pendant lesquelles Napoléon, fatigué, usé avant l'âge, ne retrouva plus qu'à de rares intervalles — 1814 excepté — les inspirations de génie qui avaient si fréquemment éclairé son esprit au début de sa carrière. L'éditeur anonyme est un écrivain compétent, presque assurément un militaire. On voit par sa Préface très précise, pleine d'érudition, qu'il possède à fond le sujet dont il parle, tout au moins la campagne de 1812. A cet égard, cependant, nous avons été étonné de voir M. L. G. F., qui a lu et consulté à Vienne, à Pétersbourg, à Dresde, une quantité considérable de documents inédits, ne pas utiliser, pour contrôler le récit de Langeron, les Mémoires si curieux et si véridiques du comte de Rochechouart, qui en sont pour ainsi dire la double partie. A un autre point de vue, l'antipathie évidente que professe M. L.-G. F. à l'égard de Langeron l'entraîne à porter des jugements d'une sévérité exagérée, à révoquer en doute la bonne foi de son auteur, en des circonstances où il ne semble pas qu'il y ait lieu de le faire. Cette antipathie s'explique quand on voit l'enthousiasme voué par M. L.-G. F. à Napoléon. Cet enthousiasme l'amène à formuler sur l'Empereur des jugements qui paraissent aujourd'hui bien risqués. Quand on a lu Gonneville, Elzéar Blaze, Saint-Chamans, le colonel Noël, le colonel Pion des Loches, les *Souvenirs d'un soldat de Napoléon Ier*, même Fezensac et Ségur, sans compter Rémusat, le professeur Fournier (le député autrichien), Taine, Charras, Lanfrey et bien d'autres, on croit encore à la fascination qu'exerçait cet homme étrange sur ses troupes, on ne croit plus qu'il possédât leur

affection. Et l'on pense même, avec M. de Vogüé, que la « France de Napoléon, plutôt qu'une héroïne qui de son propre mouvement bouleversa le monde, fut une victime passive qu'il traînait au feu des batailles. » Les *Mémoires de Langeron* sont empreints d'une couleur véridique que nous regrettons de lui voir parfois contester : la vérité, quand elle nous est dite par nos ennemis, n'en demeure pas moins la vérité.

12. — Le général russe baron de Löwenstern est le partisan audacieux et rusé qui, en 1814, amena à capituler le général Moreau, le gouverneur de Soissons, et sauva ainsi d'une ruine certaine l'armée de Blücher aux abois. N'eût-il que cette prouesse à son actif, il mériterait d'être tiré de l'oubli, car son habile intervention en cette circonstance eut, très vraisemblablement, une action décisive sur l'issue de la campagne de France. Mais Löwenstern a bien d'autres cordes à son arc, et ses *Mémoires*, que vient de publier la maison Fontemoing, sont une des plus intéressantes relations, une des plus précieuses qu'il nous ait été donné de lire sur les campagnes de la Révolution et du premier Empire. Né en 1776, issu d'une des meilleures familles d'Esthonie, disposant d'une belle fortune, d'alliances haut placées et puissantes, le baron de Löwenstern entra dans l'armée à quinze ans et était capitaine à dix-neuf. Il fit en cette qualité la campagne de 1799 en Suisse et semblait appelé aux plus hautes destinées militaires quand il eut la malencontreuse idée de donner sa démission pour se marier. L'armée russe se battit donc sans lui à Austerlitz, à Eylau et à Friedland, et ce fut seulement en 1812 qu'il obtint de reprendre du service en qualité de major. Entre temps sa femme était morte et c'est au moment où il fit cette perte que, se trouvant à Vienne en 1809, il sollicita de l'empereur Napoléon — avec quelques autres officiers russes — la permission de suivre les opérations de la Grande Armée, dans le camp français, en volontaire, en amateur. Cet épisode de sa vie lui a fourni l'occasion d'écrire un des chapitres les plus vivants de ses Mémoires : il nous donne-là, sur Napoléon, sur Berthier, sur différents généraux français qu'il vit de près, des détails extrêmement intéressants. Toutefois, la partie capitale des *Mémoires du baron de Löwenstern* est la relation des trois dernières campagnes de l'Empire : 1812-1813-1814, et sous ce rapport, ils complètent heureusement les *Mémoires de Langeron*. Aide de camp de Barclay de Tolly, puis de Koutousoff, attaché plus tard à Winzingerode, Löwenstern eût pu rattraper le temps perdu, car c'était un soldat à la fois d'une grande intelligence et d'une bravoure à toute épreuve ; mais des raisons dont on ne comprend pas bien la cause dans son récit firent qu'il n'obtint jamais l'avancement auquel il semble avoir eu droit. Après avoir fait toute la campagne de 1812, après avoir été blessé à la

reprise de la grande redoute de Borodino, il n'est fait lieutenant-colonel qu'au cours de 1813, colonel qu'à la fin de 1814, général qu'en 1826. On peut dire cependant que, pendant ces trois années, il ne se tira pas un coup de canon, il ne se donna pas un coup de sabre que Löwenstern ne fût présent ; mais il y a dans la vie de certains militaires de véritables énigmes. Son récit de la campagne de 1812 est d'un puissant intérêt; celui de la campagne de 1813, pendant laquelle Löwenstern commanda un corps de partisans qui se signala par son audace extraordinaire, n'est ni moins curieux ni moins neuf; enfin celui de la campagne de 1814, avec la relation de la capitulation de Soissons, est également un récit aussi captivant qu'instructif. Chose remarquable, ce soldat d'avant-garde est un véritable écrivain; les portraits qui pullulent dans son œuvre sont dessinés avec une précision et une vigueur qui feraient honneur à bien des lettrés de profession, et ce Russe écrit le français avec une couleur et une correction que pourraient lui envier nombre de nos compatriotes. En un mot, ces *Mémoires* doivent être classés parmi les meilleurs et les plus intéressants qu'on ait publiés depuis quinze ans sur la période napoléonienne ; ils ont un très grand mérite en tant que contribution historique à l'étude des trois dernières campagnes du premier Empire.

13. — En ouvrant le livre du colonel de Conchard : *Campagne et défection du corps prussien de la Grande Armée en 1812*, nous espérions y trouver des détails nouveaux et intéressants sur ce qu'on appela, à cette époque, « la trahison du général d'York. » Toutefois, notre espoir a été légèrement déçu. — L'ouvrage est la traduction du journal d'opérations de Seydlitz et l'affaire de la défection elle-même y tient à peine une vingtaine de pages, un peu moins que ce que lui a consacré Clausewitz dans sa *Campagne de 1812*. Ce volume pourra néanmoins être consulté comme une contribution à l'histoire de la campagne de Russie.

14. — Aux guerres du premier Empire, encore, se rattache en partie la brochure de M. le général Lewal : *Le Rôle de Langres dans les invasions passées et futures*. Il s'y rattache par le rôle qu'a joué la vieille cité des Lingons en 1814. Toutefois ce n'est pas seulement Langres en 1814 qu'étudie l'honorable écrivain dans son travail. Il prend la ville avant César, expose son rôle pendant les invasions barbares, arrive jusqu'en 1870 et se demande ce qu'il adviendra de cette forteresse dans l'avenir. M. le général Lewal estime que si la place de Langres n'existait pas, il faudrait la créer. Il est donc loin de partager l'avis de ceux qui voudraient la voir détruire et il s'élève avec force, avec conviction, avec une conviction qu'il sait faire passer dans l'âme du lecteur, contre une destruction pleine de périls. Sans doute Turenne a dit qu'à la guerre il vaut mieux avoir des bataillons que des places fortes, et

Napoléon, lui aussi, ne faisait guère cas des défenses permanentes. Mais il n'y a pas de règles sans exception. Quoi qu'il en soit, les arguments du général Lewal paraissent solides et concluants.

15. — *Le Maréchal Bessière, duc d'Istrie*, dont M. André Rabel nous donne la biographie, fut, parmi les hommes du premier Empire, un de ceux dont la figure est le plus sympathique, un de ceux dont la mémoire peut être le plus justement louée. Peu importe qu'il ait commencé par être perruquier, comme l'assure Michaud, ou qu'il fût fils d'un chirurgien comme l'indique son nouveau biographe. Il est certain qu'au milieu des généraux de son temps, chez lesquels l'intégrité, le désintéressement, la probité étaient des vertus assez rares, Bessière apparaît comme un homme doux, modéré, honnête, sans que ces qualités l'empêchassent de se montrer, sur le champ de bataille, le brillant cavalier et le courageux soldat que l'on sait. Le volume que M. Rabel a consacré à Bessière est composé avec méthode et écrit avec intérêt. L'auteur s'est peut-être un peu avancé en disant que le duc d'Istrie prend rang parmi *les plus grands* militaires de son temps. Il est certain, au contraire, que, sous ce rapport, il fut seulement un général de deuxième ou même de troisième ordre, comme Murat, comme Victor, comme Oudinot et tant d'autres. Mais ce que nous préférons pour sa mémoire, ce sont les qualités que nous avons dites, qualités que son nouveau biographe met très exactement en lumière.

16. — Avec les *Lettres de Bismarck à sa femme pendant la guerre de 1870* nous passons du premier au second Empire, c'est-à-dire du jour à la nuit, de la victoire à la défaite, et il est difficile de trouver un point commun qui permette une liaison raisonnable entre deux époques si différentes. Ces lettres de celui qui fut, après nous-mêmes, le grand ouvrier de notre abaissement politique, sont pénibles à lire pour un Français, et il faut une grande dose d'impartialité pour admirer chez celui qui les a rédigées le sentiment familial qui, sans doute, y existe. Ce qu'on ne saurait ne pas dire c'est que ces pages intimes sont loin d'être véridiques et que les assertions fantaisistes à notre endroit, que les allégations les plus risquées, les plus controuvées s'y rencontrent à de fréquentes reprises. En réalité, c'est beaucoup plus un livre d'histoires qu'un livre d'histoire.

17. — Sur les événements de l'Année terrible, nous préférons le volume de souvenirs que vient de publier M. Gérard sous le titre : *Souvenirs de 1870. Les Mobiles de la Gironde.* Assurément bien des gens se diront : « Comment, encore un nouveau volume sur *la Guerre?* » Sans doute, nous en sommes au huit millième bien passé, comme l'a prouvé naguère le commandant Palat; mais, en dépit de ce nombre respectable de récits de toute sorte, il s'en faut qu'on ait tout dit et, dans l'intérêt de la vérité, nous devons désirer que cette bibliographie

déjà énorme s'augmente encore surtout quand elle s'accroît de témoignages venant des acteurs du drame. Le 25e mobiles, dont M. Gérard nous raconte les faits et gestes, prit part d'abord aux opérations de l'armée de la Loire, puis passa dans l'Est où il combattit jusqu'à l'armistice. Au point de vue de la relation des opérations militaires, ce nouveau volume n'a qu'un intérêt secondaire ; mais, nous ne croyons pas que l'écrivain ait cherché à faire œuvre de tacticien ou de stratégiste. Ce que l'on trouve dans ces pages, ce sont — en dehors d'un vif sentiment de patriotisme — d'intéressants détails sur l'existence, la vie intérieure, la façon de penser et d'agir de ces soldats improvisés dont la plupart firent vaillamment leur devoir. — En somme publication intéressante ; bonne contribution à l'histoire de 1870-71.

18. — La récente expédition de Chine n'a été qu'une promenade militaire pour le détachement que les différentes puissances d'Europe ont jugé à propos d'envoyer au Petchili. Toutefois, avant que ces troupes n'arrivassent à destination, une colonne de marins de huit nationalités différentes avait essayé de marcher au secours des légations, cernées et menacées dans Pékin même. Ces 2,000 hommes formés en une colonne dite *Colonne Seymour*, du nom de l'amiral anglais qui la commandait en chef, ne purent atteindre leur objectif et furent contraints à se replier sur Tien-Tsin, au milieu des plus grands dangers. C'est l'histoire de cette retraite, spécialement de la part qu'y prit le détachement français aux ordres du capitaine de vaisseau de Marolles, que nous raconte un des combattants, l'enseigne de vaisseau de Pontevès. Ce petit livre, écrit avec esprit, avec humour, et çà et là avec une note émue qui lui donne un charme particulier, est non seulement une page d'histoire vécue, c'est un monument élevé à l'endurance et à l'énergie de nos marins, à la gloire de notre drapeau. Très intéressant volume, à répandre et à vulgariser le plus possible.

19. — C'est également à l'*Expédition de Chine de 1900* que M. le colonel de Pélacot a consacré un volume. Ce n'est plus, comme le précédent travail, un recueil humoristique de souvenirs, mais une relation où les pièces officielles, rapports, ordres du jour, tiennent une grande place. Il y a même la reproduction d'un article du *Figaro*, et l'auteur nous avoue qu'il a emprunté une partie des détails qu'il nous donne sur les Boxeurs à deux autres articles, tirés l'un du *Gaulois* et l'autre du *Monde illustré*. Le public eût évidemment préféré qu'il nous donnât des éclaircissements recueillis sur place. Quoi qu'il en soit, le travail du colonel de Pélacot fait suite au récit de M. de Pontevès et complète en divers points celui qu'ont publié récemment MM. Cheminon et Fauvel-Gallais, de l'état-major de l'armée. On trouve ici, en particulier, une série assez volumineuse de détails inédits sur le siège de Tien-Tsin.

20, 21, 22. — *La Guerre sud-africaine*, du capitaine Fournier, *la récente Guerre sud-africaine et ses enseignements*, du général Bonnal, et *Enseignements de deux guerres récentes*, du général Langlois, sont trois ouvrages consacrés à la guerre anglo-boer et aux leçons tactiques qu'elle nous présente. Le travail du capitaine Fournier est surtout une relation historique ; nous avons déjà parlé du tome Ier de cet ouvrage un peu diffus mais consciencieux ; le tome second sera lu avec le même profit que le premier : il nous conduit de Stormberg au siège et à la délivrance de Ladysmith. Quant aux deux études des généraux Bonnal et Langlois, elles supposent connus les faits de guerre sur lesquels elles s'appuient, et elles se bornent à analyser ces faits, à les discuter pour en tirer les enseignements qu'ils comportent. Nous ne pouvons entrer ici dans les détails qui seraient nécessaires pour mettre entièrement en lumière la thèse soutenue par les deux écrivains, l'un et l'autre anciens professeurs de l'École de guerre. Bornons-nous à dire qu'ils soutiennent que la guerre anglo-boer n'a pas sensiblement modifié les procédés que les armées européennes ont adoptés pour combattre (au moins en Europe) ; ils pensent donc que l'opinion s'est émue à tort, quand elle a proclamé que les opérations du Sud-Afrique signalaient une ère nouvelle en tactique et exigeaient des modifications radicales dans nos formations, nos règlements, nos méthodes d'attaque. Le général Langlois croit notamment que l'attaque décisive, c'est-à-dire la mise en mouvement de masses plus ou moins compactes, vers le point du champ de bataille choisi pour rompre définitivement et irrémédiablement l'adversaire, est toujours possible. D'autres membres du Conseil de la guerre et non des moindres, notamment le général Négrier et le général Kessler, ont affirmé naguère d'une façon catégorique que des théories de ce genre sont funestes. Le général Négrier, en particulier, dans un article paru naguère dans la *Revue des Deux Mondes*, et dont le retentissement a été énorme dans le monde militaire européen, s'est élevé contre ces « attaques, dites décisives, exécutées, par des infanteries en masses compactes, dirigées droit sur l'adversaire, au son des musiques et des tambours battant la charge. Décisives ? Certes, depuis le 18 août 1870, ces sortes d'attaque l'ont été pour les troupes qui les ont tentées. Sans exception, elles se sont terminées par de sanglants désastres. » On voit, par ces lignes, combien nous sommes loin, en France, de cette unité de doctrine qui fait la force de l'armée allemande.

23. — *Les Principes de la guerre*, du lieutenant-colonel F. Foch, sont un livre consacré au sujet que nous venons de voir étudié tout à l'heure, mais un livre dans lequel l'enseignement didactique se mêle plus heureusement aux démonstrations et aux exemples historiques. Après Lewal, après Derrécagaix, après Bonnal, le colonel Foch cherche à

démêler la pensée napoléonienne, à la dégager des campagnes du premier Empire. Bien avant lui des personnalités plus célèbres que ce que nos contemporains peuvent offrir de meilleur à cet égard s'étaient posé ce troublant problème, sans parvenir à le résoudre. Le colonel Foch a-t-il été plus heureux ? Nous laisserons au lecteur le soin de répondre. Qu'il y ait une théorie et des principes de la guerre, à peu près tous les hommes compétents en conviennent. Là, où l'on ne s'entend plus, c'est quand il s'agit de spécifier ces principes. S'appropriant cette idée de Clausewitz qu'à la guerre « tout dépend des résultats tactiques et qu'il faut uniquement chercher les occasions de combattre », M. Foch établit cette loi que la victoire finale gît uniquement dans la bataille. L'ouvrage est divisé en douze chapitres dont les quatre premiers : L'Enseignement de la guerre, — Caractères originels de la guerre moderne, — L'Économie des forces, — Discipline intellectuelle, constituent une sorte de philosophie et de théorie générale de la guerre telle que la conçoit l'auteur d'après l'étude des maîtres. Dans les autres chapitres, M. Foch étudie, en les appuyant d'exemples : l'avant-garde, la sûreté stratégique, la bataille, l'attaque décisive. — Ce livre, nous dit l'auteur dans la Préface, est dédié *aux commençants*. Évidemment M. Foch veut dire : aux officiers qui commencent à avoir le goût des hautes combinaisons de la guerre ; car ces pages sont trop savantes et trop élevées pour être lues avec profit par un esprit peu habitué aux conceptions abstraites. Tel qu'il est, il sera apprécié très sérieusement de ce dernier genre de lecteurs.

24. — Beaucoup plus modeste d'allure que le précédent volume, la petite brochure du capitaine H. de la Rochelambert rendra des services à tous ceux de nos officiers qui ont à opérer dans les Alpes ou dans les Pyrénées ; il en rendra même aux simples touristes. Elle a pour titre : *Marche en pays de montagne pendant la saison d'hiver*, et étudie, successivement, les obstacles que peut rencontrer une troupe marchant l'hiver dans la montagne ; le choix des vêtements, l'alimentation et, d'une façon générale, l'hygiène à adopter pour vaincre ces obstacles ; les précautions à prendre pour la marche. Un dernier chapitre est consacré à la description de l'équipement du soldat en montagne : piolet, raquette, skys, etc. De nombreuses figures rendent ces descriptions claires et facilement compréhensibles.

25. — L'éducation physique tend de plus en plus à prendre une place prépondérante dans le dressage du soldat, et un partisan décidé de ce nouveau système, M. le commandant Duponchel, vient rompre une nouvelle lance en faveur de ces idées, dans sa brochure : *Rôle social de l'officier dans l'éducation physique*. Il y a peu d'années, très peu d'années encore, nos jeunes officiers dédaignaient de parti pris tout ce qui tenait à l'éducation physique du soldat et peu d'entre eux eussent été

capables de diriger eux-mêmes une leçon de gymnastique ou de boxe. Aujourd'hui que nos hommes passent leur temps à jouer aux barres ou au foot-ball, il est à craindre que nous tombions dans l'excès contraire. Nous pensons donc que M. Duponchel prêche des convertis: son livre ne peut manquer d'être reçu avec faveur.

26. — Il en sera de même de la petite brochure : *A la française*, dans laquelle le colonel de Lagarenne a réuni les meilleures pages de ce grand écuyer que fut La Guérinière. Les érudits en questions hippiques savent que les deux volumes du maître (*L'École de cavalerie*, suivant le titre qu'il a donné à son recueil), sont remplis de chapitres qui ont bien vieilli, tels ceux consacrés à l'hippiatrique, à la médecine vétérinaire, à la description du harnachement, etc. Le colonel de Lagarenne a heureusement élagué ces longueurs, cette ivraie, et a choisi dans le « bon grain » ce qu'il y a de meilleur, de moins suranné. Très élégamment édité, ce petit volume a sa place indiquée dans la bibliothèque de quiconque s'occupe de cheval ou d'équitation.

27. — Quant au *Dictionnaire militaire*, nous avons dit déjà qu'il était de ces livres dont la possession était précieuse, et nous formulerons à nouveau ce jugement à propos de la dix-huitième livraison qui va du mot *Piquet* au terme *Proclamation*. Signalons, parmi les expressions traitées avec le plus d'ampleur, celles de Place forte, Point, Poudre, Prisonnier, Prix, etc.

28. — *La Justice militaire dans les États danubiens*, de M. le capitaine Léon Lamouche, emprunte aux évènements sanglants qui viennent de se passer en Serbie un intérêt particulier. Bien que nés d'hier à la civilisation, les trois États visés dans l'étude que nous avons sous les yeux ont profité dans une large mesure des idées de progrès aujourd'hui en faveur dans la vieille Europe. L'on sera même étonné de trouver en Bulgarie, par exemple, des institutions ou de simples errements que nous aurions avantage à suivre en France. A une époque où l'organisation des conseils de guerre et des tribunaux militaires est à l'étude, la présente brochure sera lue avec profit à la fois par les hommes politiques, par les légistes et par les officiers.

29 et 30. — Nous terminerons cette revue bibliographique par l'examen de deux œuvres intéressantes qui nous viennent d'au-delà des Pyrénées : une étude historique sur le comte de Barcelone, Raimond Bérenger III le Grand (*Estudio historico-militar sobre el Conde de Barcelona, Ramon Berenguer III*), due au lieutenant du génie espagnol D. Joaquin de la Llave y Sierra, et une monographie : *Los Cadetes*, consacrée à l'histoire des élèves (cadets) de l'Académie de Tolède, le Saint-Cyr espagnol. Sous le couvert de son héros, c'est-à-dire à propos de Bérenger III, M. de la Llave nous donne une étude pleine d'érudition sur l'état social, politique et militaire des divers royaumes qui

bornaient la Méditerranée occidentale à la fin du onzième siècle et au commencement du douzième, c'est-à-dire sur la Catalogne, la Castille, l'Aragon, l'Espagne arabe, une partie de la France, les États du Pape, etc. Un chapitre particulier, également fort intéressant, est consacré à la tactique, au recrutement, à l'armement, à la fortification, à la poliorcétique et à la marine militaire. Le travail de M. le lieutenant de la Llave a été écrit pour un concours littéraire institué par le cercle de la *Jeunesse conservatrice de Barcelone*, où il a obtenu le premier prix. Toutes nos félicitations au jeune écrivain qui, pour arriver à la perfection, n'a qu'à suivre la voie tracée par son illustre père.

— Le livre consacré à l'Académie de Tolède par deux autres écrivains espagnols : MM. les commandants D. José Ibañez Marin et D. Luis Angulo Escobar, est d'un autre genre. Dans la Préface, les auteurs nous disent avoir été guidés dans leur œuvre par l'exemple du colonel Titeux, dont le beau volume, sur Saint-Cyr, a été analysé ici même il y a deux ans. Ils ont voulu, tout en élevant un monument modeste à la principale école militaire d'Espagne, écrire un livre qui fût, pour les anciens élèves, à la fois un memento et un signe de ralliement. Nous croyons qu'ils y ont réussi. L'ouvrage est scindé en deux parties distinctes : l'une, qui contient la liste des cadets depuis 1875, c'est-à-dire depuis la réorganisation de l'École à l'avènement d'Alphonse XII ; la seconde, à la fois historique, littéraire et humoristique, consacrée à la description de l'Alcazar, à la vie à l'Académie, à la vie au camp de Los Alijarès où l'École va chaque année manœuvrer comme la nôtre à Châlons, à la biographie de certaines personnalités militaires dont le nom est intimement lié à celui de Tolède : le général D. José de la Iglesia y Tompes, son premier commandant ; les généraux Lozano, Sanchez Martin, Escario, de Ciria, Benito, Galbis, etc., etc. L'École de Tolède, qui a porté les noms variés de Collège général militaire, Collège d'infanterie, Académie générale, etc., etc., a été, pour l'armée espagnole, une pépinière de sujets distingués, d'officiers éminents, d'écrivains de talent, de soldats parfois héroïques. Le livre de MM. Ibañez Marin et Angulo Escobar vient justement recueillir, rappeler ces souvenirs et ces gloires. Il le fait d'une façon intéressante. D'autre part, de très bonnes photographies et de jolis croquis donnent à l'œuvre un cachet artistique appréciable. Tous ceux de nos lecteurs — et ils sont nombreux — qui ont eu l'occasion de parcourir l'Espagne, qui ont visité spécialement « la ville impériale », la « cité de Charles-Quint », reverront comme nous, avec un plaisir particulier, le profil majestueux de l'Alcazar, l'admirable portail de Santa-Cruz, la belle place du Zocodover. *Los Cadetes* vont évidemment obtenir en Espagne un succès considérable ; ce livre est très digne également d'être lu à l'étranger, et c'est comme tel que nous le signalons ici.

ARTHUR DE GANNIERS.

THÉOLOGIE

Conférences aux hommes. Les Objections contemporaines contre la religion, par l'abbé Gibier. Paris, Lethielleux, 1903, in-12 de VII-500 p. — Prix : 4 fr.

L'évangélisation des hommes est la grande préoccupation du clergé de la paroisse Saint-Paterne d'Orléans. Pour eux, une messe et une prédication spéciales ont été instituées depuis quinze ans. Le très zélé et très intelligent curé a compris le genre d'éloquence et d'apologétique proportionné à de pareils auditoires. L'orateur s'adresse à des masses populaires — du moins, à la classe du commerce et des affaires, telle qu'on la rencontre dans la plupart des grandes villes de province.

Donc, quelques idées très simples et très nettes ; aucune préoccupation des subtilités de la critique scientifique ; comme le dit Mgr Touchet dans une lettre-préface, « ni philosophies savantes, ni théologies grandioses » — mais, avant tout, l'image pittoresque, le dialogue populaire, le mot familier.

Un exemple du procédé. Sixième conférence : *L'Homme n'a pas d'âme.* I. *Je regarde autour de moi et je dis que l'homme a une âme.* Ceux qui disent le contraire ont intérêt à se rendre semblables aux animaux. Une citation de Bossuet et une histoire. — II. *Je regarde au-dessous de moi et je dis que l'homme a une âme.* Comparaison des animaux avec l'homme physique et moral. — III. *Je regarde en moi et je dis que l'homme a une âme* : quelque chose se distingue du corps, quelque chose domine le corps : c'est l'âme. Citations de Racine, Thiers, Pascal, renforcées d'anecdotes.

Évidemment tel auditeur, tel esprit, irrémédiablement gâté par un faux vernis de sciences physiques et naturelles, pourra regimber et trouver ces réponses simplistes, insuffisantes. Mais, que faire pour le malheureux petit normalien de dix-huit ans, hypnotisé par la science moderne qui lui est apparue sous les traits de son pédagogue ou de son manuel ? Nous n'avons guère trouvé d'apologétique à l'usage de ces malheureux atrophiés, si ce n'est peut-être celles qui s'attachent avant tout à l'argument d'autorité et proclament hardiment la banqueroute de la science telle qu'on l'entendait, il y a vingt ans. D'ailleurs, pour les auditoires auxquels il faut s'adresser communément — et ils sont l'immense majorité du peuple français, — il semble que nous n'en sommes pas encore là. Gens d'affaires et gens de commerce qui n'ont que très vaguement entrevu Darwin, Guyau et Renan : pour cette vaste catégorie, simplifions ; et souvenons-nous que l'apologétique n'est pas seulement une science, mais pour beaucoup, un art.

A ce compte, le livre de M. le curé de Saint-Paterne est un modèle — un spécimen achevé de cet art de sauver les âmes — un bijou, un vrai chef-d'œuvre. B. DE CARROY.

Le Costume et les usages ecclésiastiques d'après la tradition romaine, par Mgr X. BARBIER DE MONTAULT. T. II. *Les Ornements, les Pontificaux*. Paris, Letouzey et Ané, s. d., in-8 de 527 p., avec 48 vignettes. — Prix : 7 fr. 50.

Le long temps qui s'est écoulé depuis la publication en 1897 du premier volume de cet ouvrage *(Polybiblion*, t. XXX, p. 517) et la mort prématurée du savant auteur, laissaient craindre qu'il ne demeurât inachevé. Nous nous réjouissons d'autant plus de voir nos craintes démenties par l'événement que l'ouvrage, par le caractère tout pratique que nous avons eu l'occasion de signaler, par le soin qu'il prend d'appuyer toutes ses affirmations sur des décisions des congrégations romaines, offre pour le clergé une incontestable utilité. Le clergé, d'ailleurs, ne sera pas seul à profiter de la science large et sûre de celui auquel Mgr Battandier écrivait qu'il était « le plus archéologue des liturgistes et le plus liturgiste des archéologues » ; tout chrétien instruit a intérêt à ne pas rester dans une ignorance, qui n'est hélas ! que trop répandue, de la liturgie de l'Église et du symbolisme profond du vêtement ecclésiastique.

Le tome I^er^, après avoir posé les règles générales, s'occupait tour à tour du costume civil et du costume de chœur. Le tome II traite, en deux livres et cinquante-six chapitres, des *ornements* et des *pontificaux*, sur la matière, la forme, la couleur, l'usage, la bénédiction des ornements, puis sur chacune des parties du vêtement liturgique : chasuble, étole, manipule, voile du calice, bourse, dalmatique, tunique, écharpe ou voile huméral, stolon ou étole large, pluvial, etc., le livre IV nous fournit les détails les plus précis. Le livre V ne nous renseigne pas seulement sur les bas, sandales, gants, tunicelles, anneau, croix pectorale, mitre, crosse, trône, dais, faldistoire, grémial, pectoral, etc., des pontifes ; mais aussi sur les fonctions pontificales, l'exercice des pontificaux, l'assistance au trône et l'assistance simple, l'évêque hors de son diocèse, le spolium.

Peut-être trouverait-on qu'ici encore Mgr Barbier de Montault pousse à l'extrême la rigueur dans la condamnation de tout ce qui n'est pas strictement romain ; l'on ne peut du moins s'empêcher de réprouver avec lui les abus qu'il dénonce sous le titre de « singeries épiscopales, » et l'on ne peut que souhaiter la large diffusion d'un ouvrage d'une doctrine aussi solide. E.-G. L.

SCIENCES ET ARTS

Pour le Christ et pour le peuple, par PAUL LAPEYRE. Paris, Lethielleux, 1903, in-12 de 403 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre se présente comme un manifeste de l'école dite catholicisme social ou socialisme chrétien. L'ouvrage est divisé en deux parties : une partie historique consacrée à la défense du catholicisme social et une partie pratique contenant des appréciations sur les diverses œuvres produites par le zèle des catholiques.

M. Lapeyre a d'excellentes intentions auxquelles nous ne pouvons qu'applaudir. Comme lui nous voulons que le catholicisme regagne les masses et, pour cela, se montre soucieux de leurs besoins et travaille à améliorer leur sort. Il n'y a pas le moindre doute que la pratique des vertus chrétiennes est un des principaux éléments de la paix sociale et que la misère des uns est trop souvent le fruit de l'égoïsme et de l'injustice des autres. Il ne faudrait pas cependant y mettre de l'exagération, ne voir dans l'Évangile que le souci d'élever les classes inférieures à une plus grande aisance, et ne juger de la valeur d'un homme que sur l'utilité qu'il peut offrir dans ce but. Il ne nous paraît pas tout à fait conforme à l'esprit du christianisme de dire que Dieu, en nous mettant dans ce monde, a nécessairement voulu que nous y trouvions les conditions expérimentales de notre félicité. Vouloir sa félicité dans ce monde ! N'est-ce pas précisément une des causes qui poussent les classes inférieures à l'assaut de la société ?

M. Lapeyre se plaint que les catholiques sociaux excitent de la méfiance parmi les classes dirigeantes. N'est-ce pas un peu leur faute ? Quand on les voit demander une meilleure répartition des fortunes, représenter la propriété comme créée par la loi positive, par conséquent dépendant de la volonté du législateur, pousser quelques pointes contre le droit d'héritage, n'est-il pas assez naturel de craindre que ces catholiques, avec les meilleures intentions du monde, n'aident à faire accepter par l'opinion des mesures très dangereuses pour les fortunes privées et par suite pour la fortune publique ? Il est vrai que ces messieurs se vantent de suivre la doctrine des Pères. Nous avons montré dans une brochure qui remonte à quelques années (*L'Impôt et les théologiens*, Paris, Bloud, 1899), qu'ils ne prennent dans cette doctrine que ce qui leur convient et laissent de côté des enseignements très importants.

Nous aurions donc pas mal de réserves à présenter sur la première partie. La seconde est meilleure. Plusieurs chapitres, notamment celui sur les patronages et celui sur les jardins ouvriers, sont excellents. Là M. Lapeyre se retrouve en plein dans la bonne pratique. Il émet une idée fort ingénieuse pour résoudre la question du salaire familial. Il

voudrait que la corporation de chaque métier eût une caisse pour assurer les familles trop nombreuses. Ceci aurait un effet excellent. Mais, après tout, y a-t-il une question du salaire familial ? le salaire dépend en définitive de ce qu'une industrie peut donner. Comme pour toute entreprise, il faut un capital, une intelligence directrice et une main-d'œuvre : ces trois puissances ont droit à leur portion du bénéfice. Si cette portion ne suffit pas à faire vivre les ouvriers, nous ne voyons qu'y faire, sinon de laisser là cette industrie sans avenir. Ce qui est injuste, c'est lorsque les patrons, réalisant eux-mêmes de très beaux bénéfices, profitent de l'offre de la main-d'œuvre ou de quelque crise momentanée pour réduire l'ouvrier à des salaires dérisoires. Cet abus existe, nous le savons, dans certains cas ; c'est contre cet abus, très grave en effet, que l'encyclique *De conditione opificum* a voulu surtout protester. D. V.

Histoire naturelle de la France, 24e partie. *Paléontologie* (*Animaux fossiles*), par P.-H. Fritel. Paris, Deyrolle, 1903, in-12 de III-379 p., avec 27 pl. et 600 dessins. — Prix : 6 fr.

Le but de cet ouvrage est de faciliter aux commençants la détermination des fossiles qu'ils peuvent rencontrer le plus fréquemment dans leurs promenades et qu'ils auraient quelque peine à trouver dans des ouvrages techniques spéciaux, souvent peu accessibles et d'un prix presque toujours très élevé.

Comme nous l'avons fait l'an dernier pour la flore des champignons de la même collection, nous avons mis cette *Paléontologie* à l'épreuve en essayant de déterminer, avec son aide, un certain nombre de fossiles ramassés pendant nos excursions géologiques. L'essai a parfaitement réussi. Il démontre donc l'utilité incontestable de cet ouvrage qui arrive juste à propos pour les vacances. Les figures et les planches sont assez bien dessinées pour permettre une identification rapide sans avoir recours au texte qui complète l'information ainsi obtenue. Nous ne pouvons donc que féliciter l'auteur, qui a signé aussi les planches en lithographie. La table des matières, sous forme de tableaux alphabétiques, indique à la fois le numéro d'ordre de la figure, celui de l'objet, la page, et, quand il y a lieu, les numéros de la planche et de la figure. Ce système excellent facilite grandement les recherches. — C'est avec plaisir que nous recommandons aux étudiants et aux amateurs d'histoire naturelle ce volume très suffisant pour la majorité d'entre eux. A.-A. Fauvel.

LITTÉRATURE

L'Année linguistique, publiée sous les auspices de la Société de philologie. T. I, *1901-1902*. Paris, C. Klincksieck, 1902, petit in-8 de VI-301 p. — Prix : 6 fr.

M. le comte de Charencey, fondateur et président de la Société de philologie, présente ainsi, dans une courte préface, ce volume dont il a conçu la pensée : « Voici assez longtemps déjà qu'ont commencé à paraître les *Années scientifiques, littéraires, philosophiques* et même *politiques*. Rien d'analogue n'avait, que nous sachions, été essayé encore dans le domaine de la science des langues, et c'est ce qui nous a suggéré l'idée d'entreprendre la présente publication... » M. de Charencey constate aussitôt, tout le premier, la difficulté d'une publication de ce genre ; elle ne peut, en effet, être menée à bonne fin que par une société de spécialistes. Ceci est le point de vue du rédacteur ; mais le point de vue du lecteur ? Comment peut-on, sans être spécialiste, suivre le cours des études dans les diverses branches de la science des langues ? Ne doit-on pas se borner chacun à ses études propres ? et, dans ces cas individuels, n'est-on pas suffisamment renseigné par les Revues spéciales ?

Mais ces réserves faites sur l'intérêt qu'une *Année linguistique* peut présenter pour un public même instruit, nous félicitons M. de Charencey du mérite de ce volume pour lequel il s'est assuré des collaborateurs de haute compétence. Et ce volume étant le premier, il ne s'enferme pas dans les années 1901-1902 ; il remonte plus haut, et offre comme des chapitres de l'histoire philologique. Ainsi la « Revue des études basques » due à M. J. Vinson, qui ne forme pas moins de 64 pages, couvre les années 1891-1899. Les Basques n'ont d'original que leur langue, et l'étude de cette langue engendre bien des discussions, souvent très passionnées, entre ceux qui s'en occupent. Nous relevons ici, comme d'intérêt général, que le fameux « chant d'Altabiçar » ne remonte pas au temps de Charlemagne, mais a été fabriqué au début du XIX^e^ siècle (M. Vinson en fournit de nouvelles preuves), et que le roman, prétendu de mœurs basques, *Ramuntcho*, de M. Pierre Loti, n'est pas loué par M. Vinson : ce roman « empreint d'un mysticisme faux, se meut dans un cadre poétique également faux, et prétend nous initier au caractère et au moral du Basque. »

Nous ne pouvons rendre compte de ces rapports dont la trame est une bibliographie critique. Nous avons beaucoup apprécié ceux de M. Vendryès d'abord sur les langues latines, puis sur les langues celtiques, de M. Dauzat sur les langues romanes, de M. Gauthiot sur les langues germaniques. Dans le rapport de M. Albert Thomas sur les langues de l'Extrême-Orient on trouve des données ethnographiques

que la politique coloniale de l'époque actuelle rend instructives et intéressantes, surtout au point de vue de notre Indo-Chine. De courtes notices sur les langues malayo-polynésiennes, sur les ouvrages relatifs au Groënland et sur l'impression des livres à l'usage des aveugles, terminent le volume.

Si cette *Année linguistique* se continue, peut-être le prochain volume embrassera-t-il d'autres familles de langues pour élargir le cadre de la publication, par une sorte de méthode d'assolement. Nous souhaitons à M. de Charencey de conserver ses anciens collaborateurs et d'en trouver d'un égal mérite pour les autres champs de ce vaste domaine linguistique. H. G.

Kinderspel en Kinderlust in Zuid-Nederland, door A. DE COCK en Is. TEIRLINCK. Gent, Siffer, 1902-1903, gr. in-8, t. I, 380 p.; t. II, 389 p.

La connaissance de la langue flamande est peu répandue chez nous, quoique, pour qui sait l'allemand et l'anglais, la lecture n'en soit pas bien difficile. On peut pourtant signaler ici une œuvre importante de folk-lore, sortie d'un concours de l'Académie royale flamande et publiée sous son patronage, « Jeux et amusements des enfants dans la Néerlande méridionale » c'est-à-dire dans les provinces flamandes de Belgique, par MM. A. De Cock et Is. Teirlinck. Cette collection des deux folk-loristes flamands est si consciencieuse et si riche qu'elle formera peut-être six ou sept volumes in-octavo ! Deux volumes ont déjà paru à Gand. Le tome I comprend une longue et critique Introduction sur la classification des jeux d'enfants et sur les anciens ouvrages néerlandais qui mentionnent de semblables amusements, et deux classes de jeux, ceux de course et de saut. Le tome II est tout entier consacré aux jeux de danse. Si le sujet s'étend aussi largement sous la plume des auteurs, c'est que, pour chaque jeu, ils donnent les différents noms dans les pays flamands, la description du jeu, la musique sur laquelle se chantent les paroles, des plans et des gravures presque schématiques, mais très nettes, où l'on voit le jeu en action. Faisant une œuvre flamande, MM. de Cock et Teirlinck n'ont pas encombré leur texte de comparaisons : ici et là seulement, une sobre référence aux recueils allemands et anglais qui contiennent le même jeu. Une très riche bibliographie qui termine l'Introduction montre du reste que les auteurs sont très au courant des recueils similaires publiés dans les pays germaniques et aussi en France. Chaque volume est accompagné de tables alphabétiques bien ordonnées : mais il sera bon, l'ouvrage achevé, de réunir toutes ces tables isolées dans une table unique. Une collection aussi détaillée de folk-lore n'aurait pu voir le jour sans l'appui d'une société puissante et riche : aussi convient-il de féliciter,

non pas seulement les zélés et érudits auteurs, mais aussi « l'Académie royale flamande de langue et de littérature, » qui n'a pas dédaigné de susciter et de promouvoir l'étude de la littérature traditionnelle du peuple. La vanité nationale y est sans doute pour quelque chose : mais, ici, c'est du bon flamingantisme. H. G.

Lettres du R. P. LACORDAIRE **à Madame la C^ssse Eudoxie de la Tour du Pin,** publiées par M^me DE ***, 2^e éd. Paris, Téqui, 1903, in-18 de VII-284 p. — Prix : 3 fr.

Sans avoir peut-être toute l'importance de la correspondance que Lacordaire échangeait avec M^me de Swetchine ou avec Foisset, les quatre-vingt-deux lettres qu'il a adressées à M^me la comtesse Eudoxie de la Tour du Pin et à M^me de Favencourt, sont parmi les plus précieux documents que nous possédions sur le grand orateur. Elles nous aident à pénétrer dans le secret de son âme tendre et forte. L'intérêt que peut en offrir la lecture ressort de ces simples paroles adressées par Lacordaire à M^me de la Tour du Pin : « Je puis dire n'avoir pas rencontré dans votre sexe d'âme plus élevée et qui allait mieux à la mienne. »

A l'intérêt de cette lecture s'ajoute le profit que peut retirer l'âme de cette parole toujours grave, austère et profondément religieuse. L'on ne peut donc que se féliciter de voir une nouvelle édition rendre accessible cet ouvrage depuis un certain temps épuisé.

Lorsque M^me de Favencourt, il y a quarante ans, eut décidé de publier les lettres que Lacordaire avait adressées soit à M^me de la Tour du Pin, soit à elle-même, elle crut devoir supprimer son nom. Était-il bien utile d'observer aujourd'hui la même réserve ? Quiconque est un peu familiarisé avec Lacordaire sait que les trois étoiles désignent M^me de Favencourt. E.-G. L.

I. Der Timotheos-Papyrus. — II. Timotheos, Die Perser, von M. VON WILAMOWITZ. Leipzig, Hinrich, 1903, gr. in-4 de 15 p. et in-8 de 126 p.

Timothée de Milet était à peine connu des hellénisants. Il y a deux ans, dans sa précieuse *Histoire de la littérature grecque*, M. Maurice Croiset avait résumé en trois pages tout ce que la tradition avait retenu du poète et de son œuvre : c'était peu de chose assurément. Par une de ces bonnes fortunes qui se sont multipliées depuis un quart de siècle, un explorateur allemand vient de mettre la main en Égypte sur un rouleau de papyrus (du IV^e siècle avant notre ère, si l'on en croit M. de Wilamowitz, et par conséquent le plus ancien que nous possédions) contenant une notable partie des *Perses*, le chef-d'œuvre de Timothée. Il est regrettable que l'accompagnement musical fasse entièrement défaut : on

aimerait à savoir ce qui avait valu au poète le reproche d'avoir abandonné les règles de la musique primitive. Il s'agit, en effet, de ce que les anciens appelaient un « nome citharodique », destiné à être chanté devant tout un peuple assemblé. Le morceau capital est la description du combat naval de Salamine, écrite dans un style qui fait penser de suite à notre Hugo, tant s'y croisent en tout sens les images les plus audacieuses, les métaphores les plus intraduisibles, tant le comique populaire s'y mêle étroitement au tragique le plus poignant. On y rencontre même une éloquente protestation du poète contre ceux que scandalisaient ces hardies innovations. L'inspiration a quelque chose de forcé et de factice : on y cherche en vain l'émotion religieuse si fréquente dans les odes de Pindare et les chœurs de Sophocle. Le poète en prend à son aise non seulement avec la grammaire et la syntaxe, mais encore avec le vocabulaire en usage de son temps : ce n'est pas chose aisée de comprendre les périphrases énigmatiques qu'il accumule sans souci de la clarté.

Dans un commentaire très étendu, tous les problèmes (et ils sont nombreux) que pose devant la critique moderne cette intéressante découverte sont discutés par M. de Wilamowitz avec cette prodigieuse érudition qui lui a valu sa brillante renommée dans le monde des lettrés et des archéologues. C. Huit.

Hommes et idées au XIX^e^ siècle, par René Doumic. Paris, Perrin, 1903, in-16 de 300 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt et de plaisir ce nouveau recueil d'essais critiques, publiés d'abord par M. René Doumic dans la *Revue des Deux Mondes*. Les sujets en sont variés et montrent bien les connaissances étendues et l'attention, à la fois sérieuse et multiple, de l'auteur : Bonaparte au dix-huit brumaire. — Madame de Staël et Napoléon. — L'Unité d'inspiration chez Victor Hugo. — Alexandre Dumas père. — L'Œuvre du romantisme au théâtre. — Beyle-Stendhal. — La Science et la littérature. — Deux essais sur Taine. — La Vie de Pasteur. — La Psychologie collective. — Les Crimes passionnels. — Barbey d'Aurevilly. — Paul Verlaine. — M. Doumic, à notre avis, a deux qualités notables. Il communique à ses lecteurs une idée suffisante des ouvrages qui sont le sujet ou l'occasion de ses essais ; il ajoute à l'analyse et au jugement qu'il en donne des réflexions et des vues qui lui sont propres et qui, toujours judicieuses, sont souvent remarquables et parfois piquantes. Il a, de plus, deux mérites qui deviennent rares : celui de ne pas poursuivre à tout prix l'originalité, la nouveauté au détriment du sens commun ; celui de dédaigner ces recherches de langage qu'on a si ridiculement appelées « l'écriture artiste » et de se contenter de continuer à bien écrire dans la bonne et

saine langue française, celle de Bossuet et de Voltaire. Ce serait, selon nous, prendre mal à propos une place dont le *Polybiblion* est obligé d'être économe, eu égard au nombre croissant des livres qui y affluent, que de nous étendre en réflexions et remarques de détail sur un recueil de ce genre. Il suffit de dire à nos lecteurs que nous en avons réellement goûté l'ensemble, les qualités générales de fond et de forme, et que ce sera pour eux, selon la vieille et la bonne formule, une lecture à la fois agréable et instructive. M. S.

HISTOIRE

Tacite, par GASTON BOISSIER. Paris, Hachette, 1903, in-12 de IV-343 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Boissier est un de nos académiciens les plus goûtés, et, comme il l'affirme, dans le déclin des études classiques, Tacite a le privilège d'avoir conservé toute sa popularité, double raison pour que cette nouvelle publication du savant professeur au Collège de France trouve de nombreux lecteurs. C'est au *Dialogue sur les Orateurs*, dont l'authenticité n'a jamais été pour M. Boissier l'objet du moindre doute, qu'il appartient de nous révéler ce que fut la première éducation littéraire du célèbre historien. Plus tard, c'est en publiciste avisé, et non, comme on l'a maintes fois soutenu, en moraliste satirique, que Tacite a écrit la *Germanie* : il croyait faire acte de patriote en entretenant les Romains de nations qu'ils avaient à redouter. Mais comment Tacite fut-il amené à élever ces deux monuments de premier ordre, les *Histoires* et les *Annales*? Par les événements : quand à la tyrannie de Domitien succéda le règne réparateur d'un Nerva d'abord, puis d'un Trajan, il voulut instruire la postérité tout à la fois « de la servitude passée et de la félicité présente », en se gardant toutefois d'imiter ceux qui « du vivant de méchants princes, mentent par peur, et après leur mort, par haine. » Tacite, M. Boissier se plaît à l'établir, n'a rien négligé pour savoir et pour dire la vérité. A distance, nous le jugeons sévère ; en tout cas il est redevable à son tour d'esprit plutôt pessimiste de « cette perspicacité qui l'empêche de se laisser prendre aux apparences. » Toujours prêt à déchirer les masques, en parlant des Césars il ne dissimule aucun crime, tandis qu'il semble laisser un peu dans l'ombre les services rendus. C'est ainsi qu'un ministre de Napoléon III a dû une partie au moins de sa réputation à un consciencieux effort tenté pour réhabiliter Tibère, auquel d'autres Romains ont évidemment témoigné plus de bienveillance que les *Annales*.

Sur le terrain religieux et philosophique, M. Boissier nous montre dans Tacite un singulier mélange de vues élevées et de préjugés populaires, d'avances à la morale stoïcienne et d'indifférence a l'égard des

spéculations métaphysiques peu sympathiques d'ailleurs au génie romain. L'éminent critique ne touche qu'en passant aux mérites littéraires de celui que Racine a appelé « le plus grand peintre de l'antiquité. » Ses maximes, nous dit-il très justement, ne nous causent pas seulement un plaisir de lettrés : nous sommes encore plus frappés de la profonde connaissance qu'elles témoignent des passions et des caractères. Il prend sans hésiter la défense des discours plus ou moins fictifs que Tacite, à l'exemple de Salluste et de Tite-Live, a insérés dans ses récits ; ce qui ne l'empêche pas d'y faire ressortir l'empreinte des rhéteurs, et cela en parfaite connaissance de cause, puisque dans ce même volume une étude spéciale (p. 198-234) est consacrée aux *Écoles de déclamation à Rome*. Le poète Martial y possède aussi sa biographie particulière ; c'est que nul parmi les contemporains de Tacite n'est plus riche en détails sur la chronique élégante ou scandaleuse de la ville et de la cour sous Domitien.

Mais, ou je me trompe fort, ou l'attention du lecteur ira surtout à la partie du volume qui est intitulée : *Le Journal à Rome*. Les Romains savaient déjà comment se crée et se propage une renommée littéraire. M. Boissier nous les montre, selon leur degré de fortune, lisant leurs œuvres, ceux-ci chez eux devant des invités triés sur le volet, ceux-là en plein air sur le forum devant des auditeurs recrutés au hasard ; tout cela sans préjudice des critiques attitrés et pour ainsi dire patentés des nouveautés littéraires. La grande affaire des Romains, c'était le gouvernement du monde : connaître ce qui s'y passait avait donc pour eux un intérêt de premier ordre. Aussi les « nouvellistes » forment-ils dès lors une corporation qui a son rôle bien marqué ; d'autre part, comme nous le prouvent les lettres de Cicéron et de Pline, la correspondance entre Rome et les diverses parties de l'Empire était très active. Sous les derniers Césars « la poste fonctionne avec une admirable régularité. » Les *Acta diurna populi romani*, partie officielle d'un côté, faits divers de l'autre, étaient répandus partout. A coup sûr la presse n'est pas alors le quatrième pouvoir qu'elle est devenue de nos jours : mais les premiers chapitres de son histoire sont racontés par M. Boissier avec autant d'agrément que de compétence : éloge mérité, cela va de soi, par le livre tout entier. C. Huit.

L'Ile Tibérine dans l'antiquité, par Maurice Besnier. Paris, Fontemoing, 1902, in-8 de 357 p., avec 32 grav. — Prix : 12 fr. 50.

Cette monographie d'un ancien quartier de Rome forme le 87e fascicule de la *Bibliothèque des écoles françaises de Rome et d'Athènes*. M. Besnier a recouru à toutes les sources où il pouvait espérer trouver une donnée sur le sujet qu'il voulait traiter : les textes classiques, l'épi-

graphie, l'archéologie, la géologie, la numismatique, les dissertations des savants modernes. Il a usé de tous ces éléments en les employant avec une sévère critique. — L'ouvrage comprend quatre parties : l'histoire de l'île aux temps fabuleux, à l'époque républicaine, à l'époque impériale jusqu'au début du moyen âge. Le lecteur apprend beaucoup et sûrement sur les ponts Fabricius et Cestius, qui permettaient de traverser le Tibre en passant au travers de cette île à la forme de vaisseau ; ils paraissent remonter au IIIe siècle av. J.-C., alors qu'Esculape eut un temple en ce lieu : une divinité étrangère, alors, ne pouvait être admise dans l'enceinte de Rome et l'île Tibérine était hors du *pomerium*. De véritables dissertations sur les cultes de Vejovis, de Jurarius, de Semo Sancus, de Faunus et de Tiberinus terminent ce volume complété par une bibliographie copieuse et des tables.

Nous signalons particulièrement, car tout est à lire avec attention dans cette monographie, ce qui touche aux légendes mythologiques que les Romains avaient fait passer dans leur histoire ; et aussi tous les détails relatifs à Esculape. Le culte de ce dieu est, par le fait, l'illustration de l'île Tibérine. Ce culte fut le dernier effort du paganisme contre le christianisme : il semble qu'une fête chrétienne fixée au 30 décembre succéda à celle du 1er janvier consacrée au dieu de la médecine.

L'île Tibérine a failli disparaître, condamnée par des ingénieurs qui prétendaient améliorer le cours du Tibre. Il fallut que les savants et les amis des souvenirs antiques de Rome déployassent toute leur énergie pour défendre leur île contre la *systématisation* et protester contre l'abus de la ligne droite des ingénieurs qui, en Italie comme en France ne reculent devant aucune démolition quand il s'agit de réaliser les plans rêvés par eux. A plusieurs reprises M. Besnier se montre sévère mais juste à l'égard de ces mathématiciens vandales dont l'académicien Geffroy, dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1897, déplorait les exploits à Rome.

A. DE B.

Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution, par ERNEST LAVISSE. Tome Ier. I. *Tableau de la géographie de la France*, par P. VIDAL DE LA BLACHE. T. IV. II. *Charles VII, Louis XI et les premières années de Charles VIII (1422-1492)*, par CH. PETIT-DUTAILLIS. T. V. I. *Les Guerres d'Italie. La France sous Charles VIII, Louis XII et François Ier (1492-1547)*, par HENRY LEMONNIER. Paris, Hachette, 1902-1903, in-4 de 395, 456 et 394 p. — Prix : 6 fr. le vol.

Chaque nouveau volume de cette *Histoire de France* augmente l'impression favorable qu'avait produite l'apparition des premiers fascicules et réalise les espérances que pouvait faire concevoir la direction de cette entreprise par M. Ernest Lavisse.

Aux volumes déjà signalés ici (t. XCI, p. 242, XCII, p. 247, XCIV,

p. 448) s'en sont ajoutés trois nouveaux qui embrassent la suite de notre histoire depuis les débuts de Charles VII jusqu'à la mort de François Ier et qui nous apportent en même temps l'introduction géographique.

Cette introduction géographique a pris plus d'extension qu'il n'était prévu dans le plan primitif, puisqu'elle suffit à remplir le volume que primitivement elle devait former avec l'introduction historique de M. E. Lavisse. Nul ne s'en plaindra, je crois. L'éminent professeur de l'Université de Paris, à qui était échue la tâche de rédiger cette introduction, M. Vidal de la Blache, s'en est acquitté d'une manière remarquable. Le tableau qu'il nous présente de la géographie de notre pays, est d'une netteté, d'une précision et en même temps d'une vivacité admirables.

Deux parties composent ce travail : l'une dans laquelle l'auteur essaie de dégager la « personnalité géographique de la France ; l'autre dans laquelle il nous en donne la description régionale : « J'ai cherché à faire revivre, nous dit-il, dans la partie descriptive de ce travail, une physionomie qui m'est apparue variée, aimable, accueillante. Je voudrais avoir réussi à fixer quelque chose des impressions que j'ai éprouvées en parcourant en tous sens cette contrée profondément humanisée, mais non abâtardie par les œuvres de la civilisation... » A notre sens, du moins, il y a parfaitement réussi. Son travail est un de ceux dont la lecture peut procurer à l'esprit autant de plaisir que de profit ; c'est réellement une introduction géographique à l'histoire de notre pays et une introduction nécessaire.

Le volume de M. Petit-Dutaillis sur la fin du moyen âge français est presque de tous points excellent. En disant presque, nous n'entendons guère faire de réserve que sur telle ou telle appréciation des faits et sur la tendance de l'auteur à contester peut-être trop systématiquement l'influence individuelle des personnalités historiques. Mais son information est extrêmement riche et sûre, l'exposé des faits clair, la rédaction intéressante. Les chapitres relatifs à l'histoire économique et sociale nous ont semblé particulièrement remarquables. »

Le volume de M. Lemonnier sur la fin de Charles VIII, Louis XII et François Ier nous a moins plu et ne nous a point paru d'une semblable valeur. Peut-être cela tient-il en partie à la difficulté que présente l'histoire d'une époque aussi complexe. La partie qui nous a semblé la plus solide est celle qui traite du mouvement artistique. L'auteur n'est pas très bien informé des choses catholiques ou du moins les néglige trop.

Il n'en reste pas moins vrai que cette *Histoire de France* fait jusqu'à présent grand honneur à chacun des collaborateurs, à la maison Hachette, qui n'a rien négligé pour la belle exécution des volumes, et

à M. Lavisse, qui a su grouper autour de lui des talents aussi distingués et donner à l'œuvre collective une direction d'ensemble qui en assure l'unité. E.-G. L.

Charles de Lorraine et la Cour de Bruxelles sous le règne de Marie-Thérèse, par LUCIEN PEREY. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-8 de VI-356 p. — Prix : 7 fr. 50.

Un gouverneur adoré de ses administrés, un peuple prospère au sortir de guerres de près d'un siècle, voilà qui est rare en tout temps, voilà ce qui s'est vu pourtant en plein XVIII^e^ siècle, aux Pays-Bas. Ancienne possession de la Maison de Bourgogne, puis de la Maison d'Espagne, ravagés par les guerres de religion, puis par celles de Louis XIV, enjeu quelquefois, champ de bataille toujours des guerres de la Maison de la France et de la Maison d'Autriche, les Pays-Bas, cédés à cette dernière puissance en 1715, avaient continué à être le principal terrain des campagnes de Louis XV. On devine si, après de tels passages de troupes, la contrée était ruinée : le tableau qu'en tracent les Mémoires du temps et que reproduit M. Lucien Perey est lamentable. Lorsqu'en 1740 Marie-Thérèse nomma son beau-frère Charles de Lorraine gouverneur de cette province, il y avait beaucoup à faire. Et le nouveau gouverneur ne put pas faire grand'chose tout de suite. La guerre de la succession d'Autriche venait d'éclater et le prince, général des troupes de l'Empire, était presque aussitôt chassé de Bruxelles par le maréchal de Saxe. Ce ne fut qu'après la paix d'Aix-la-Chapelle et même, à vrai dire, après la guerre de Sept Ans qu'il put réellement s'occuper d'un gouvernement qui avait déjà commencé à se relever à l'aide du calme relatif dont il avait joui pendant cette dernière guerre. Le prince favorisa de tout son pouvoir la renaissance et l'expansion du commerce, de l'industrie et des arts ; il les favorisa aussi de sa bourse ; car quand il s'agissait d'un progrès à réaliser ou d'un travail intéressant à accomplir, il donnait sans compter. Il aimait les belles choses, il aimait le luxe, et sa Cour, sans pouvoir rivaliser avec celles de Versailles et de Vienne, avait cependant un éclat tout particulier ; certaines pièces de théâtre, certaines compositions musicales étaient exécutées à Bruxelles avant de l'être à Paris. Au beau château de Tervueren, qu'il habitait une partie de l'année, il donnait aussi des fêtes splendides, des chasses merveilleuses. Cet éclat et cette réputation de leur Cour flattait beaucoup les Belges, race intelligente, active, entreprenante, artiste et fière de ses richesses et de ses produits. Ce qui leur plaisait plus encore, c'était le respect que, à l'inverse des autres gouverneurs et souvent même de ses propres officiers, le prince Charles avait pour les privilèges dont ils étaient extrêmement jaloux. Plus d'une fois il avait lutté pour eux contre les empiétements centralisateurs de la Cour de Vienne. Aussi

Statistique et vue d'ensemble. L'auteur s'arrête à la veille du Concordat et n'aborde, au moins maintenant, ni les négociations de ce grand acte ni l'attitude des évêques. Au point de vue du plan général, il semble que cet intéressant épisode aurait dû clore l'histoire de l'exil.

Ces incertitudes, au moins apparentes, dans le plan de l'ouvrage, ont cet avantage qu'aspirant à tout dire et voulant ne rien omettre, M. l'abbé Sicard promène son lecteur sur nombre de sujets, pose devant lui bien des questions, institue de fréquentes enquêtes qui, grâce à son érudition, intéressent et instruisent. Le chapitre sur l'exil est, assurément, celui qui se lit avec le plus de facilité et d'agrément : l'horizon en est à la fois circonscrit et varié.

En résumé, et même en supposant que ce troisième volume ne soit pas le dernier, M. l'abbé Sicard vient d'accomplir une œuvre pleine d'érudition et d'intérêt. L'histoire de l'Église de France sort des limbes et reparaît à la lumière, et l'on ne peut disconvenir que, même sous les livrées de la misère et de l'infortune, ses évêques et ses prêtres font encore meilleure figure que tant de personnages auxquels la postérité ne peut accorder qu'une triste célébrité. VICTOR PIERRE.

Histoire du droit et des institutions de la France, par E. GLASSON. T. VIII. *Les Sources du droit. Condition des personnes. Famille.* Paris, Pichon, 1903, in-8 de LV-546 p. — Prix : 20 fr.

M. Glasson poursuit la publication de l'œuvre considérable qu'il s'est proposé de consacrer à l'*Histoire du droit et des institutions de la France.* A propos de chacun des sept volumes déjà parus, nous avons constaté le légitime succès de cette belle entreprise.

Dans le tome VIII l'éminent auteur aborde l'époque monarchique.

Ce qui, selon lui, produit l'avènement des temps modernes et de l'ère monarchique, c'est la fin de la guerre de Cent Ans sous le règne de Charles VII. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir les institutions qui régissent le pays à cette époque. Les ordonnances royales qui, jusqu'alors, n'étaient guère rendues que par pur accident, commencent à figurer effectivement parmi les sources les plus importantes du droit écrit français, puisqu'on les voit prendre un caractère de très grande généralité, toucher à presque toutes les branches du droit et s'attacher plus spécialement à réglementer la justice. A cette date commence également la grande œuvre de la rédaction des coutumes, et cette rédaction va créer, on le sait, un état de choses tout nouveau. M. Glasson explique fort bien comment, tandis que, jusqu'à la rédaction des coutumes, le droit coutumier était resté entre les mains des praticiens, celles-ci, dès qu'elles furent consacrées par un texte faisant loi, provoquèrent un mouvement scientifique d'une extrême puissance qui devait finalement contribuer, pour une large part, à l'unité du droit civil français.

encore, c'était l'unité de vues et l'autorité du commandement. L'Empereur, qui devait tout diriger, n'en avait ni la force ni le génie et tout flottait entre sept généraux de corps d'armée, éparpillés tout le long de la frontière, sans cohésion et sans plan d'ensemble.

Il faut lire dans le beau volume de M. de la Gorce le récit impartial et entraînant de ces hésitations diplomatiques d'abord, de cette confusion militaire ensuite. Nous connaissons peu de lectures plus attachantes; quand on a pris le livre, on ne veut plus le quitter. Est-ce l'intérêt palpitant du sujet qui passionne? Est-ce le talent de l'auteur qui grandit, en avançant dans son œuvre? L'un et l'autre sans doute; mais il nous semble que ce sixième volume est encore supérieur à ses aînés.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

L'Ancien Clergé de France, par l'abbé SICARD. III. *Les Évêques pendant la Révolution. De l'exil au Concordat*. Paris, Lecoffre, 1903, in-8 de 570 p. — Prix : 6 fr.

Le *Polybiblion* a rendu compte des deux premiers volumes de cet ouvrage (t. LXVII, p. 352-354 et t. LXXI, p. 256-257). Sept années ont passé : voici le troisième et dernier. Il comprend quatre livres : 1° *Sur les chemins de l'exil ;* c'est l'histoire du clergé réfugié en Angleterre, en Suisse et dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Espagne, en Italie ; l'auteur semble abandonner son sujet spécial, les évêques, pour s'attacher au clergé en général; dans un chapitre spécial : *Les Souffrances et les vertus de l'exil*, il revient aux prélats. — 2° *La Politique épiscopale de l'émigration ;* quatre chapitres : Haine de la Révolution et Vœux pour l'étranger; les Prélats politiques de l'émigration ; les Idées politiques de l'épiscopat ; Dieu avant le Roi. Ce dernier titre ne nous semble pas répondre au contenu du chapitre. Certes, la consultation donnée à Louis XVIII par les évêques ne réalisait pas cette formule, et l'auteur l'indique lui-même dans sa table : « Le projet de Louis XVIII est donc rejeté par ses plus fidèles prélats ; l'évêque garde le pas sur le gentilhomme ; Dieu sur le Roi. » — 3° *Le Clergé et la Question politique en France ;* c'est un retour sur les affaires intérieures de même que sur les évêques et les prêtres restés en France ; l'auteur passe en revue le serment de liberté et d'égalité, la soumission aux lois de la République, le serment de haine contre la Royauté et ce qu'il appelle le mouvement de conversion du clergé au nouveau gouvernement. — 4° *La Restauration du culte en France avant le Concordat :* c'est encore une page d'histoire intérieure en huit chapitres dont voici les titres : Réaction religieuse après la mort de Robespierre ; Rentrée dans les églises ; Reconstitution du clergé ; Restauration du culte à Paris ; Rôle des évêques; Danger d'anarchie en l'absence des évêques ; Caractères très particuliers de l'apostolat à cette époque ; État du clergé sous le Consulat ;

De la Renaissance à la Révolution, les conditions de vie des gentilshommes campagnards avaient notablement changé. Au XVI^e^ siècle, ils possédaient encore dans leurs villages une certaine autorité reconnue par le pouvoir royal, ils exerçaient sur leurs terres une certaine juridiction ; ils y étaient donc des personnages en vue et honorés. De plus, leurs domaines leur rapportaient assez pour qu'avec les goûts simples qui les caractérisaient, leur absence d'ambition, ils vécussent largement dans leurs châteaux. Mais, par contre, leur esprit était en général peu cultivé, et ils appréciaient beaucoup mieux les satisfactions sensuelles que les plaisirs intellectuels.

A mesure que la Royauté développa les rouages de son administration et centralisa tous les pouvoirs, les gentilshommes campagnards se virent évincés des privilèges et droits honorifiques qu'ils possédaient encore. Bien mieux même, ils eurent à se défendre contre les agents de ce pouvoir central, robins et fils de robins, qui prenaient leur revanche de leur infériorité de jadis. D'autre part, la Cour, autrefois sans attrait pour eux, devenait le foyer lumineux, auquel ils accouraient tous pour chercher honneurs et fortune ; ils n'y arrivaient que pour s'appauvrir. L'armée leur était ouverte et les grades leur étaient généralement réservés, même quelquefois le service militaire leur était imposé, mais là encore quelle cause de ruine ! La noblesse campagnarde perdit donc étrangement pendant les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles ; comme elle s'en rendait compte, elle fit tous ses efforts pour s'évader d'une condition si défavorable. Les nécessités de la vie la retinrent sur ses domaines, la plupart des gentilshommes étant obligés de faire valoir eux-mêmes leurs terres. Au retour de l'armée, ils avaient tant de dettes à payer, ils trouvaient leurs biens dans un état si désastreux ! Cependant la plupart se mirent courageusement à l'œuvre et beaucoup réussirent à rétablir leurs affaires.

L'ouvrage de M. P. de Vaissière, écrit d'après les documents les plus sérieux, lettres de rémission, livres de raison, Mémoires, correspondances, etc., est une excellente étude sociale. Il contribuera, nous n'en doutons pas, à dissiper bien des préjugés et à mieux faire connaître toute une classe de l'ancienne France, pour laquelle certains auteurs n'avaient pas eu assez de quolibets et de sarcasmes. Mais la satire et le pamphlet n'ont jamais été l'histoire. L.-H. LABANDE.

La Tolérance protestante, par E. CAMUT. Paris, Bloud, 1903, in-12 de XII-256 p. — Prix : 2 fr. 25.

Ce livre devait être écrit. Il y a trop longtemps que l'on nous rebat les oreilles des barbaries de l'Inquisition, des horreurs de la Saint-Barthélemy, des rigueurs de Louis XIV. Il était bon de montrer que les protestants ont fait autant et plus où ils ont été les maîtres. Que

sont les dragonnades ou même la Saint-Barthélemi auprès des supplices atroces qui ont déshonoré le règne de la grande Élisabeth d'Angleterre ? N'est-il pas bon de rappeler que, suivant les Mémoires du temps, la révocation de l'édit de Nantes avait été précédée peu d'années auparavant, par un complot protestant pour assassiner le roi Louis XIV et s'emparer du Dauphin ?

Est-ce à dire que nous approuvions complètement l'exposé historique de M. Camut ? Non, parce qu'il nous paraît affaiblir lui-même sa thèse par des accusations insuffisamment prouvées. Telle atrocité mise au compte des protestants aurait besoin d'être appuyée d'une autorité historique sérieuse. Il y a plusieurs pages où l'on cherche en vain cette autorité. Puis l'auteur ne distingue pas toujours suffisamment les responsabilités. Ainsi le texte semble attribuer aux protestants toutes les horreurs de la guerre de Trente Ans. Si les armées saxonnes, danoises et suédoises ont commis souvent d'affreuses barbaries, les troupes de Tilly et de Wallenstein le leur rendaient bien quelquefois.

Enfin l'ouvrage paraît mettre en cause d'une manière trop absolue tous les protestants. Sans doute, il y a beaucoup de protestants mêlés au gouvernement persécuteur que nous subissons. Mais il y en a beaucoup aussi et les plus orthodoxes qui désapprouvent autant que nous les mesures contre les congrégations, contre la liberté de l'enseignement, contre le droit du père de famille, etc. Ne serait-il pas à propos d'éviter de les blesser ? Que M. Camut se souvienne de ce qu'il remarque lui-même : que les catholiques hollandais ont obtenu la liberté en s'alliant aux calvinistes conservateurs. D. V.

Pouillés de la province de Rouen, publiés par AUGUSTE LONGNON. Paris, C. Klincksieck, 1903, in-4 de LXXV-602 p. — Prix : 25 fr.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres entreprend la publication d'une nouvelle série de documents sous le titre : *Recueil des historiens de la France*. C'est un heureux complément du recueil de Dom Bouquet. Le travail de M. Longnon est le deuxième volume de cette collection. Il renferme les pouillés des sept diocèses qui formaient, sous l'ancien régime, la province ecclésiastique de Rouen, c'est-à-dire Rouen, Bayeux, Avranches, Évreux, Séez, Lisieux et Coutances.

Un pouillé, en donnant la liste des églises et bénéfices réguliers ou séculiers d'un diocèse avec le nom du collateur, fait connaître son état exact ; c'est ce qui en fait l'importance historique. Le nom de chaque église était d'ordinaire suivi de l'indication d'une redevance qui permet de se faire une idée de sa richesse ; à cette première indication, on ajoutait en Normandie les débites, ou redevance de chaque famille à la cathédrale, que le curé était chargé de recueillir. De pareils textes,

De la Renaissance à la Révolution, les conditions de vie des gentilshommes campagnards avaient notablement changé. Au XVI^e^ siècle, ils possédaient encore dans leurs villages une certaine autorité reconnue par le pouvoir royal, ils exerçaient sur leurs terres une certaine juridiction ; ils y étaient donc des personnages en vue et honorés. De plus, leurs domaines leur rapportaient assez pour qu'avec les goûts simples qui les caractérisaient, leur absence d'ambition, ils vécussent largement dans leurs châteaux. Mais, par contre, leur esprit était en général peu cultivé, et ils appréciaient beaucoup mieux les satisfactions sensuelles que les plaisirs intellectuels.

A mesure que la Royauté développa les rouages de son administration et centralisa tous les pouvoirs, les gentilshommes campagnards se virent évincés des privilèges et droits honorifiques qu'ils possédaient encore. Bien mieux même, ils eurent à se défendre contre les agents de ce pouvoir central, robins et fils de robins, qui prenaient leur revanche de leur infériorité de jadis. D'autre part, la Cour, autrefois sans attrait pour eux, devenait le foyer lumineux, auquel ils accouraient tous pour chercher honneurs et fortune ; ils n'y arrivaient que pour s'appauvrir. L'armée leur était ouverte et les grades leur étaient généralement réservés, même quelquefois le service militaire leur était imposé, mais là encore quelle cause de ruine ! La noblesse campagnarde perdit donc étrangement pendant les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles ; comme elle s'en rendait compte, elle fit tous ses efforts pour s'évader d'une condition si défavorable. Les nécessités de la vie la retinrent sur ses domaines, la plupart des gentilshommes étant obligés de faire valoir eux-mêmes leurs terres. Au retour de l'armée, ils avaient tant de dettes à payer, ils trouvaient leurs biens dans un état si désastreux ! Cependant la plupart se mirent courageusement à l'œuvre et beaucoup réussirent à rétablir leurs affaires.

L'ouvrage de M. P. de Vaissière, écrit d'après les documents les plus sérieux, lettres de rémission, livres de raison, Mémoires, correspondances, etc., est une excellente étude sociale. Il contribuera, nous n'en doutons pas, à dissiper bien des préjugés et à mieux faire connaître toute une classe de l'ancienne France, pour laquelle certains auteurs n'avaient pas eu assez de quolibets et de sarcasmes. Mais la satire et le pamphlet n'ont jamais été l'histoire. L.-H. LABANDE.

La Tolérance protestante, par E. CAMUT. Paris, Bloud, 1903, in-12 de XII-256 p. — Prix : 2 fr. 25.

Ce livre devait être écrit. Il y a trop longtemps que l'on nous rebat les oreilles des barbaries de l'Inquisition, des horreurs de la Saint-Barthélemy, des rigueurs de Louis XIV. Il était bon de montrer que les protestants ont fait autant et plus où ils ont été les maîtres. Que

sont les dragonnades ou même la Saint-Barthélemi auprès des supplices atroces qui ont déshonoré le règne de la grande Élisabeth d'Angleterre ? N'est-il pas bon de rappeler que, suivant les Mémoires du temps, la révocation de l'édit de Nantes avait été précédée peu d'années auparavant, par un complot protestant pour assassiner le roi Louis XIV et s'emparer du Dauphin ?

Est-ce à dire que nous approuvions complètement l'exposé historique de M. Camut ? Non, parce qu'il nous paraît affaiblir lui-même sa thèse par des accusations insuffisamment prouvées. Telle atrocité mise au compte des protestants aurait besoin d'être appuyée d'une autorité historique sérieuse. Il y a plusieurs pages où l'on cherche en vain cette autorité. Puis l'auteur ne distingue pas toujours suffisamment les responsabilités. Ainsi le texte semble attribuer aux protestants toutes les horreurs de la guerre de Trente Ans. Si les armées saxonnes, danoises et suédoises ont commis souvent d'affreuses barbaries, les troupes de Tilly et de Wallenstein le leur rendaient bien quelquefois.

Enfin l'ouvrage paraît mettre en cause d'une manière trop absolue tous les protestants. Sans doute, il y a beaucoup de protestants mêlés au gouvernement persécuteur que nous subissons. Mais il y en a beaucoup aussi et les plus orthodoxes qui désapprouvent autant que nous les mesures contre les congrégations, contre la liberté de l'enseignement, contre le droit du père de famille, etc. Ne serait-il pas à propos d'éviter de les blesser ? Que M. Camut se souvienne de ce qu'il remarque lui-même : que les catholiques hollandais ont obtenu la liberté en s'alliant aux calvinistes conservateurs. D. V.

Pouillés de la province de Rouen, publiés par AUGUSTE LONGNON. Paris, C. Klincksieck, 1903, in-4 de LXXV-602 p. — Prix : 25 fr.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres entreprend la publication d'une nouvelle série de documents sous le titre : *Recueil des historiens de la France*. C'est un heureux complément du recueil de Dom Bouquet. Le travail de M. Longnon est le deuxième volume de cette collection. Il renferme les pouillés des sept diocèses qui formaient, sous l'ancien régime, la province ecclésiastique de Rouen, c'est-à-dire Rouen, Bayeux, Avranches, Évreux, Séez, Lisieux et Coutances.

Un pouillé, en donnant la liste des églises et bénéfices réguliers ou séculiers d'un diocèse avec le nom du collateur, fait connaître son état exact ; c'est ce qui en fait l'importance historique. Le nom de chaque église était d'ordinaire suivi de l'indication d'une redevance qui permet de se faire une idée de sa richesse ; à cette première indication, on ajoutait en Normandie les débites, ou redevance de chaque famille à la cathédrale, que le curé était chargé de recueillir. De pareils textes,

établis et publiés avec soin, sont l'un des éléments les plus précieux de notre histoire religieuse. La plupart des diocèses ont laissé des pouillés plus ou moins nombreux, rédigés à des époques différentes. Beaucoup sont obscurs et incomplets. De là, pour l'érudit, l'obligation de chercher un texte net et fidèle et, après l'avoir bien établi, d'identifier exactement les lieux. M. Longnon nous a trop habitués depuis longtemps à des publications irréprochables pour qu'il y ait à insister sur le soin minutieux avec lequel sont publiés ces pouillés normands.

Dans l'Introduction, il fait connaître les pouillés des diocèses de Normandie conservés dans nos divers dépôts, puis il motive le choix du ou des textes adoptés par lui. Ils sont tous du XIVe siècle, sauf ceux du diocèse d'Avranches. Les rédacteurs ne suivaient pas une méthode uniforme. Quelques-uns sont très incomplets, celui d'Évreux en particulier. Les comptes de la débite, publiés pour Rouen et Bayeux, aident à faire l'histoire de cette curieuse institution et à évaluer approximativement la population de chaque paroisse.

J'espère que la publication des pouillés de nos autres provinces ecclésiastiques ne se fera pas trop longtemps attendre. Ils seront des instruments de travail dont bénéficieront volontiers tous ceux qui s'occupent de l'histoire locale du moyen âge. J. Besse.

Les Hautes-Chaumes des Vosges, *étude de géographie et d'économie historiques*, par Pierre Boyé. Paris, Berger-Levrault, 1903, in-8 de 432 p. et planches.

Les pâturages, semble-t-il, doivent être comme les peuples tranquilles et heureux, ne point avoir d'histoire et l'on pourrait croire qu'un sujet de ce genre serait épuisé en quelques pages. Celui qui lira l'ouvrage de M. Boyé sera bien détrompé et se rendra facilement compte qu'un travail intéressant, remplissant un volume de plus de 400 pages, peut être consacré à cette question.

Les Hautes-Chaumes des Vosges retracent en effet l'histoire des principales cimes dénudées de la chaîne des Vosges qui émergent au dessus de la zone forestière et qui, recouvertes d'un gazon dru et savoureux nourrissent les nombreux troupeaux de vaches dont le lait est employé à la fabrication des fromages de Munster et de Gérardmer.

Dans ce volume fait avec soin et où M. Boyé a mis en œuvre une quantité énorme de renseignements, fruit de longues et nombreuses recherches, il étudie successivement l'origine des chaumes, le sens de ce mot qui désigne les pâturages des montagnes et les montagnes pastorales elles-mêmes, puis il retrace leur histoire depuis les périodes les plus anciennes jusqu'au XIXe siècle. Deux chapitres sont consacrés à la vie des *marcaires* sur ces pâturages, à leur industrie et aux différents progrès réalisés dans la fabrication des fromages. Onze pièces justificatives terminent ce volume. J. Viard.

Études historiques sur la Révolution en Périgord, par Georges Bussière. *La Révolution bourgeoise; l'organisation spontanée; la révolution rurale; la fin de la féodalité*. Paris, Lechevalier, 1903, in-8 de xi-488 p. — Prix : 5 fr.

M. Georges Bussière vient d'achever ses intéressantes études sur la Révolution en Périgord. Il s'est donné pour but de raconter la révolution libérale dirigée par les bourgeois et la révolution antiféodale dirigée par les paysans ; c'est le sujet et c'est la division de ce volume.

La révolution bourgeoise a été assez calme en Périgord ; il y a eu généralement accord entre la haute et moyenne bourgeoisie et une partie de la noblesse libérale, quoique un des représentants de cette noblesse à l'Assemblée fût un des membres les plus ardents du côté droit, le marquis de Foucauld-Lardimalie, d'ailleurs très opposé, comme la majorité de la noblesse provinciale, à la noblesse de Cour. Le but commun était la constitution en un tout, ayant sa vie propre et son autonomie, de la vieille province de Périgord, jusque-là englobée et un peu perdue dans la Guyenne. Cette évolution pacifique n'a été guère troublée qu'une fois, le jour qu'on a appelé de la Peur ou de la Grande Peur, lorsque le bruit se répandit soudain, et partout en même temps, que des bandes de brigands arrivaient pour tout piller et tout brûler. Ces brigands, personne ne les avait vus, mais tout le monde affirmait leur existence ; il y eut une panique générale et ce fut l'occasion de la création des gardes nationales dans les villes. M. Bussière croit que cette panique fut spontanée ; elle fut si subite et si universelle presque le même jour, qu'il nous semble bien difficile qu'il n'y ait pas eu de meneurs.

La Révolution fut moins pacifique dans les campagnes que dans les villes. Les paysans se portèrent dans les châteaux, forcèrent les châtelains à leur donner à manger et à boire sous peine d'être maltraités ou pendus, arrachèrent les girouettes comme signe de féodalité, plantèrent des mais en signe d'affranchissement, enlevèrent des églises et brûlèrent sur les places publiques non seulement les bancs seigneuriaux, mais les bancs et les chaises de toute personne qui avait sa place marquée à l'avance, le tout sous prétexte de liberté et d'égalité. L'intervention énergique de la prévôté arrêta un moment cette jacquerie ; mais elle reprit lorsqu'il s'agit d'appliquer les lois de l'Assemblée, qui, tout en ayant aboli les droits féodaux, avaient maintenu certaines rentes rachetables. Lorsque les propriétaires — car il n'y avait plus de seigneurs — voulurent faire payer les rentes, la population s'insurgea et dressa ses potences pour y pendre ceux qui consentiraient à payer. Il y eut là des violences qu'on n'osa plus réprimer ; le désordre régnait partout. Une particularité pourtant nous semble a remarquer : la plupart du temps les chefs du mouvement sont bien des paysans, si l'on désigne sous ce nom tous les habitants des cam-

pagnes, mais ce sont plutôt des hommes de métier que des laboureurs, comme le charpentier Périer, le tisserand Brunet ou le cabaretier Chantal.

M. DE LA ROCHETERIE.

Une Carrière d'apologiste au XVIII^e siècle. Jean Georges Le Franc de Pompignan, évêque du Puy, archevêque de Vienne (1715-1790), par l'abbé CLAUDE BOUVIER. Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de 125 p., avec un portrait. — Prix : 3 fr.

La mémoire de l'ancien archevêque de Vienne ne peut que gagner à la publication de M. Bouvier. Bien que M. Émery ait, il y a un siècle, défendu le prélat contre l'imputation d'avoir coopéré avec l'archevêque de Bordeaux, Champion de Cicé, à la sanction de la Constitution civile du clergé (24 août 1790), la légende créée par Barruel n'en subsiste pas moins, et les historiens les mieux informés (M. Ludovic Sciout lui-même), ne distinguent pas entre les deux archevêques. Un précieux document que M. l'abbé Bouvier a trouvé au grand séminaire de Saint-Sulpice, dans les papiers Émery, lui permet d'établir que Mgr Le Franc de Pompignan, alité depuis le 17 août 1790, n'assista pas au conseil des ministres du 24, où fut sanctionnée la Constitution civile ; que, dès les premiers jours de juillet, confident des sentiments du Pape, il était absolument opposé à cette sanction et qu'on profita de son absence pour l'obtenir de la conscience troublée du Roi. Le document auquel nous faisons allusion est une lettre écrite le 8 mars 1802 à M. Émery par l'abbé Pichot, ancien secrétaire de Mgr de Pompignan, sur le désir que lui en avait exprimé Mgr d'Aviau, successeur de ce dernier sur le siège de Vienne. Dans sa notice sur Mgr de Pompignan, l'abbé Émery s'autorisa de la lettre de M. Pichot ; « M. Barruel, concluait-il, a été très mal informé... Nous avons sur ce point des témoignages irrécusables. » La parole de M. Pichot est grave ; celle de M. Émery l'est encore davantage, et pourtant, ces « témoignages irrécusables », on souhaiterait, comme l'auteur, de les posséder pour compléter la preuve déjà bien avancée. Physiquement, Mgr de Pompignan n'assista pas à la délibération ; moralement, il était contraire à la résolution qui fut prise ; en fait, son caractère, ami des transactions, ne lui inspira-t-il pas une fâcheuse abstention ?

C'est surtout l'apologiste qu'a voulu étudier M. l'abbé Bouvier ; il l'a fait spécialement dans trois chapitres : 1° *Les Travaux de l'apologiste ;* 2° *Dans quelles conditions de vie l'apologiste a-t-il dû travailler ?* 3° *Imperfection de l'apologétique de Le Franc de Pompignan.* Nous laisserons au lecteur le soin de rechercher dans le livre même l'analyse très ingénieuse et très juste de ces imperfections ; il est du moins un défaut souvent signalé de la prédication au XVIII^e siècle contre lequel s'élevait Mgr de Pompignan. « Il faudrait, écrivait-il, présenter une morale étayée de l'enseignement des mystères... [Les orateurs sacrés] craignent

sans doute d'offrir une nourriture trop forte à des hommes qui ne la supporteraient pas. » (p. 78).

C'est encore dans les archives de Saint-Sulpice que M. l'abbé Bouvier a rencontré le fait suivant. En 1781, il avait fait un mandement, très court du reste, contre une nouvelle édition des œuvres de Voltaire. Sollicité par une compagnie de libraires, il voulut le faire réimprimer à Paris : la permission lui en fut refusée. « C'est une preuve littérale, écrit-il à un ami, d'un dessein dont nous ne pouvons trop gémir, mais ce n'est pas la première pour moi... » Ni pour nous, non plus : ignore-t-on la complicité de Malesherbes lui-même dans certaines publications officiellement condamnées, pour les soustraire aux recherches de la police ?

On voit que l'enquête menée par M. l'abbé Bouvier n'a pas été sans fruit. En outre d'une annotation abondante et bien informée, il a ajouté deux appendices ; l'un est la liste des ouvrages de Mgr de Pompignan et de leurs diverses éditions ; l'autre donne des détails sur les papiers qui lui ont été communiqués à la bibliothèque de Saint-Sulpice. Un portrait de l'archevêque sert de frontispice à l'ouvrage.

VICTOR PIERRE.

Frédéric Ozanam, par BERNARD FAULQUIER. Paris, Béduchaud, 1903, in-18 de XVI-175 p. — Prix : 2 fr.

« Vous avez retracé cette biographie d'Ozanam avec autant de talent que d'intelligente sympathie », dit amicalement le P. Baudrillart dans la Préface qu'il adresse à l'auteur. Le P. Baudrillart est un bon juge ; nous pouvons nous en tenir à son appréciation. Il n'y a pas lieu d'insister sur quelques faiblesses de ce petit volume d'une forme un peu molle, car c'est peut-être un hommage de plus rendu à la personne même d'Ozanam et au genre de son talent, doux, gracieux, modeste et tout ensemble pénétrant et effacé. C'était une belle âme, éprise du plus pur idéal, pleine de charité, de générosité et d'élan. Le mérite de M. Faulquier est, en ayant goûté l'attrait, de l'avoir si bien ressenti qu'il le traduit sans oser, sans vouloir mettre une ombre à son croquis. Sans doute, quelques hachures, çà et là, eussent donné plus de relief au portrait ; mais, je le répète, c'est une figure sans ombre, par conséquent légèrement embellie, si du moins la beauté réelle n'est pas tout simplement la vérité.

De nombreuses citations d'Ozanam émaillent avec bien de l'agrément le récit de sa vie. Une jolie page de Caro (p. 78) retrace les débuts de son professorat au Collège Stanislas et témoigne de l'attrait que cette vertu et ce talent commandaient à un jeune et intelligent auditoire.

L'auteur a particulièrement bien montré comment le but de toute la carrière littéraire d'Ozanam fut la « glorification de la religion par

l'histoire » ; et le dernier chapitre qui résume toute l'œuvre historique du professeur de la Sorbonne, semble le meilleur du volume. La partie qui a trait à la fondation des « Conférences de Saint-Vincent de Paul » n'offre pas le même intérêt : elle est trop courte par endroits et inexacte aussi. M. Faulquier semble avoir ignoré le lien très étroit qui unit la grande œuvre d'Ozanam à la génération précédente, et qui en fait moins une innovation qu'un très heureux et très généreux ressouvenir.

La forme est agréable, le fonds très sincère ; c'est assez pour faire de ce petit livre une lecture très recommandable, qui sera pour les jeunes gens la vulgarisation d'un savant chrétien digne de leur être, en tout point, proposé comme modèle. G.

Lady Anne Boleyn. Vers le schisme, par PAUL FRIEDMANN ; traduit de l'allemand par LOUIS-PHILIPPON et DAUPHIN MEUNIER. Paris, [illegible] 1 vol. petit in-8 de XXVI-387 et III p. — Prix : 7 fr.

[illegible]

elle-même et la princesse Marie ne nous attachent pas, malgré leurs malheurs; l'honnêteté intéressante n'est guère représentée que par Fisher et Thomas More, silhouettes bien fugitives. Satisfait de ne rien avancer dont il n'ait vérifié l'exactitude, l'auteur ne s'attendrit ni ne s'enthousiasme, il semble insensible au romanesque ou au pittoresque. Cette œuvre capitale pour l'histoire des origines du protestantisme en Angleterre méritait d'être traduite, et je ne puis que féliciter ceux qui ont eu l'idée d'entreprendre ce travail et l'ont mené à bonne fin.

LONGCHAMP.

Répertoire historique et biographique de la « Gazette de France », 1631-1790, par le Mis DE GRANGES DE SURGÈRES. T. II (*Clamouse-Kromls*). Paris, Leclerc, 1903, in-4 de 736 colonnes. — Prix : 25 fr.

Voici le tome second de cet immense Répertoire de la *Gazette de France* depuis l'origine jusqu'à la Révolution. On sait que l'auteur a voulu reprendre l'œuvre de Genet (le père de Mme Campan) qui, en 1766-1767, publia, sans y mettre son nom, une table des cent trente-cinq premiers volumes de la *Gazette*. Naturellement, il mène son labeur plus loin et, partant de la fondation de cet ancêtre de tous les journaux français, ne s'arrête qu'à la fin de l'ancien régime. Entre le premier nom de cette série alphabétique, le sieur *Clamouse*, député du tiers-état en 1734, par les états de Languedoc, jusqu'au sieur *Kromls*, volontaire blessé dans un combat de piraterie en juillet 1788, on voit toute la nomenclature des « lettres » qui se trouvent représentées ici, et Clermont, et Colbert, et Créquy, du Plessis, Durfort, etc..., etc... Nous ne pouvons que répéter ce que M. de Beaucourt disait (*Polybiblion*, t. XCIV, p. 358-359) en annonçant le premier volume : « Ressource incomparable aux chercheurs; ouvrage de tout point bien conçu et bien exécuté. »

Ce qu'il nous faut, malheureusement, ajouter, à la place du regretté Mis de Beaucourt qui n'est plus là pour le mieux dire, c'est que M. le Mis de Granges de Surgères a été, lui aussi, enlevé prématurément aux études historiques. Son travail préparatoire était par bonheur terminé et nous savons que des soins pieux et intelligemment respectueux de sa mémoire achèveront l'œuvre considérable entreprise. Nous ne voulons pas signaler l'apparition de ce second volume sans rendre hommage à celui qui ne peut plus recevoir les éloges qu'il méritait, et sans regretter une fois encore l'absence de ce gentilhomme érudit, de ce travailleur acharné qui laisse de si nombreux travaux de détails historiques, dont le *Répertoire de la « Gazette de France »* était comme la fleur et le couronnement. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

BULLETIN

Abus dans la dévotion. *Avis d'évêques français et étrangers*, publiés par le Comité catholique pour la défense du droit. 2e édit. Paris, Lethielleux, 1903, in-8 de 80 p. — Prix : 1 fr. 50.

En mai 1903, le Comité catholique pour la défense du droit, dans une lettre adressée à l'épiscopat français, sollicitait un avis relativement à certaines formes récentes de pratiques religieuses, — formes toutes nouvelles et sentant plus ou moins la superstition. La réponse a été donnée : directement par quelques prélats, plus spécialement par la voie indirecte des *Semaines religieuses*.

On trouvera dans la présente brochure : 1° la *Lettre du comité*, accompagnée d'extraits justificatifs ; 2° les *Avis des évêques* (Nice, Paris, Trèves et Munster, Malines, et tous les évêques belges, le Puy, Albi, etc..., en tout dix-neuf documents ; 3° la *Dévotion à saint Expédit jugée par les bollandistes*. Puis une longue collection de documents, décisions et avis divers.

B. DE CARROY.

Une loi injuste oblige-t-elle en conscience ? par AUGUSTE BELANGER. Paris, Rond, 1903, in-18 de 62 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Très opportun rappel des principes de la théologie et du bon sens, cet opuscule démontre, par l'enseignement de l'Église, les témoignages de l'Écriture, l'avis des jurisconsultes anciens et modernes, et même par l'aveu de nos adversaires que la loi humaine contraire à la loi divine et aux droits de la conscience ne saurait obliger. L'auteur se refuse de prêcher la révolte ; il veut seulement que l'on maintienne dans son intégrité la dignité de la conscience chrétienne et de libres citoyens.

G. P.

Quid [illegible] Antonium scripsit Philippica prima, texte [illegible] et histo[illegible] peut [illegible]

[illegible]

Lettres d'un enfant, par JACQUES ROBERT. Nouvelle série. Paris, Lemerre, 1902, in-12 de XIV-303 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je comprends que les parents de Jacques Robert, un jeune homme très bien doué, à qui la mort, en le frappant à dix-huit ans, n'a pas laissé le temps de donner ces fruits d'automne que semblait promettre le printemps, je comprends, dis-je, que ses parents aient eu l'idée de publier ses œuvres enfantines, pour garder un peu son souvenir et faire comme rayonner un léger sourire de gloire sur sa tombe. Ce que je m'explique plus malaisément, c'est qu'ils aient confié à M. E. Ledrain le soin de le présenter au public. Ce n'est pas là, pour nous du moins et pour les lecteurs chrétiens à qui je m'adresse, une bonne recommandation. Quant au livre lui-même, il témoigne, certes, du joli petit talent du conteur, à la fois plus avancé qu'on ne l'est d'ordinaire à son âge, et aussi bien puéril et frivole, plus peut-être qu'il ne convenait à dix-huit ans, où j'aimerais à le voir touché déjà par le rayon de pensées plus élevees. L'auteur de ces lettres a reçu une bonne éducation, purement littéraire : c'est tout et c'est peu. Ses lettres sont proprettes, brillantes, spirituelles même, quoique non exemptes de maniérisme, mais ce sont moins des lettres que de bons devoirs d'écolier, peut-être un peu corrigés par un maître adroit, ce que j'ignore. On lit les premières avec plaisir, mais on s'en fatigue vite comme d'un devoir bien fait, dont quelques traces de pédantisme déguisent mal le vide sonore. Un peu plus d'inexpérience et des préoccupations plus hautes, et le livre m'eût semblé de beaucoup meilleur. On peut s'y amuser un instant ; je ne vois pas vraiment le profit qu'on en peut tirer. ÉDOUARD PONTAL.

Gondar y Forteza, por el marqués DE FIGUEROA. 2ª edición. Madrid, tip. de Tello, 1902, in-16 de VIII-259 p. — Prix : 2 fr.

Une nouvelle bien écrite, en pur idiome castillan, aux périodes longues, mais parfaitement rythmées : voilà pour la forme extérieure. Un drame qui plane dans le vague et les mystères, dont on saisit difficilement, sinon la trame, du moins le but et l'intention : voilà pour le fond. Gondar est le nom d'une vallée pittoresque et d'un village très poétiquement décrit par le marquis de Figueroa. Forteza est une ville artistique et fort ancienne. On peut dire, en somme, que tout l'intérêt du livre consiste dans la rivalité de cette ville et de ce village : c'est autour de ce pivot que tournent les épisodes de la nouvelle créée par l'auteur. Rien d'ailleurs que de sain et de moral dans le récit; mais le principal mérite de l'auteur, c'est son style, qui réunit toutes les qualités d'un écrivain vraiment espagnol.

G. BERNARD.

Savii e pazzi, versi di GIUSEPPE DI NAPOLI. Catania, cav. Niccolò Giannotta, 1902, in-16 de 190 p. — Prix : 1 fr. 50.

A ce nouveau volume de vers, M. di Napoli a mis pour épigraphe : « Dio ti guardi dei savî. Io lodo i pazzi. » Les « sages, » ce sont les faux sages du monde, les pharisiens à l'air austère, au jugement dur, aux paroles impitoyables contre les fautes du prochain. Les « fous, » ce sont tous ceux qui ont la folie de la sainteté ou du génie, les Colomb, les Tasse, les François d'Assise que le monde tourne en dérision, et qui passent au milieu des railleries et des insultes dans la sérénité de leur conscience, les yeux toujours tournés vers l'idéal, vers le ciel, cherchant le beau et faisant le bien.

Si l'idée ne fait pas défaut chez le poète, si son inspiration est élevée, la forme est bonne et l'instrument d'une grande souplesse. Son vers a du trait, de la force et, où c'est utile, de la grâce ; sa langue est élégante avec peut être trop d'affectation, parfois des expressions obsolètes.

Parmi les pièces du recueil nous citerons de préférence : *Adelia*, *S. Francesco d'Assisi*, *Cristo e Satana*, et nous reproduirons ici le final du *Canto dei poeti*, qui termine le volume :

Avanti sempre con anima ardita !
In alto sempre la mente ed il cor !
Facciam più bella, più santa la vita ;
Moriam credendo che tutto non muor ! E.-G. L.

[illegible] dramma in 3 atti di G. Salvatore Cassisa. Trapani, tip. fratelli Mussuto, s. d., in-16 de 115 p. — Prix : 1 fr.

[illegible] fils d'un riche bourgeois de Ieoca, s'est épris d'une ouvrière. Beatrice qu'il veut épouser en dépit de ses parents. Les obstacles mis à son amour lui font faire une maladie qui aboutit à la cécité. C'est au [illegible] de la mère de Beatrice de ne plus vouloir de ce mariage : mais la jeune [illegible] sans son amour. Les deux jeunes mariés se retirent à [illegible] où ils vivent dans une [illegible] heureuse. Bientôt tout se [illegible] par la perte de l'aveugle, qui succombe de la perte de Beatrice et [illegible] à [illegible] à peine à se [illegible] que son père est [illegible] et le baron et [illegible]

[illegible]

[illegible] Prix : [illegible]

[illegible]

des études historiques sous le titre : *Une Amie de L'Hospital*, (titre assez mal choisi, puisque il y est, en somme, peu question du célèbre chancelier, mais qui a persisté comme titre courant du tirage à part). Le titre nouveau est préférable et indique bien mieux l'intérêt de cette biographie de la troisième Marguerite. Un peu effacée jusqu'à présent entre Marguerite d'Angoulême et Marguerite de Valois, la duchesse de Savoie reprend la place qu'elle mérite entre sa tante et sa nièce. Elle est, quoi qu'en disent L'Hospital, de Thou, MM. Peyre et de Nolhac, surtout intéressante pour l'histoire politique de la Savoie, pendant la période tumultueuse des guerres franco-espagnoles en Italie. C'est surtout comme duchesse de Savoie que l'envisage M. Peyre. Il faut noter les chapitres sur la politique extérieure de la Savoie, sur le mouvement intellectuel en Piémont, sur les relations de Marguerite avec Catherine de Médicis et l'affaire des Vaudois. Le livre est assez bien documenté (des sources inédites ont été consultées. Il manque toutefois une notice bibliographique où ces sources auraient été indiquées avec méthode), mais c'est moins un livre d'érudition qu'un brillant essai, d'un style parfois un peu trop littéraire et trop brillant ; intéressant au reste, et mettant en bonne lumière cette « grande et honneste dame » qui fut admirée de Brantôme ; tel enfin qu'on pouvait l'attendre du fécond et polymorphe écrivain d'art et d'histoire vulgarisée que s'était montré jusqu'à présent M. Peyre. L.-G. P.

Les Généraux de la Vendée militaire. Marigny, 1754-1794, par Henri Bourgeois. T. Ier. Luçon, Bideaux, 1903, petit in-18 de 254 p. — Prix : 2 fr.

Marigny est une des figures les plus populaires et en même temps les plus mal connues de la Vendée. La légende s'est attachée à son nom et en a fait une sorte de soudard brutal et cruel. M. Henri Bourgeois, qui a entrepris de rectifier bien des erreurs et de détruire bien des légendes de la Vendée militaire, s'est attaché à cette figure et a résolu de la peindre sous ses véritables traits. Il a pu avoir connaissance, par un petit-neveu du général, M. de Mont de Benque, des papiers de famille conservés avec soin et de nombreuses pièces inédites et il nous présente un Marigny tout différent de celui que les historiens nous avaient montré jusqu'à ce jour. En réalité c'était un esprit cultivé, très fin, aimable, très prisé dans la société de son pays, poète à ses heures, un cœur tendre et sensible, affectueux pour ses frères et sœurs, passionné pour la vie de famille ; ses lettres intimes ne permettent pas d'en douter. Plus tard la guerre, et la pire des guerres, la guerre civile, l'assombrit et il se montra parfois dur ; mais c'était par représailles et pour répondre à des cruautés des républicains. Ainsi, lors du passage de la Loire, il fit sabrer un certain nombre de Bleus ; mais ces Bleus, après s'être rendus et avoir été laissés libres, avaient pu retrouver des armes et s'en étaient servis pour tirer sur ceux qui venaient de les épargner.

En toute occasion, d'ailleurs, Marigny fit preuve d'un courage intrépide et d'une réelle habileté. Ancien officier de marine, nommé commandant général de l'artillerie vendéenne, il avait réussi à créer à la Grande Armée une véritable artillerie qui lui manquait totalement au début, et quand il n'était pas à se battre avec les troupes, il était à Mortagne à surveiller précisément la création de cette artillerie. A Thouars, à Saumur, à Chatillon, il fut parmi les plus intrépides, et si à Martigné-Briand, il fit une fausse

manœuvre dont il n'eut pas d'ailleurs l'initiative, à ce malheureux passage de la Loire, qui commença la ruine de la Grande Armée, il sut, par son énergie, sauver l'artillerie vendéenne.

C'est à ce moment que s'arrête le premier volume de M. Bourgeois ; l'intérêt que nous y avons pris nous fait attendre le second avec impatience.

M. DE LA ROCHETERIE.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Sa Sainteté le pape LÉON XIII (Joachim-Vincent PECCI), né à Carpineto, diocèse d'Anagni, le 2 mars 1810, est mort à Rome, au palais du Vatican, le 20 juillet 1903. Il avait commencé ses études classiques au collège des jésuites de Viterbe et les avait achevées au Collège romain, sous les mêmes maîtres, auxquels, par l'excellente culture de ses aptitudes natives, il fut sans aucun doute en bonne partie redevable de cette solide et fine culture littéraire, de cet *humanisme* de premier choix, dont il a donné des marques presque jusqu'à son dernier soupir. Ses études philosophiques et théologiques ne furent pas moins fortes. Il fut ensuite reçu en 1832 à l'Académie des nobles ecclésiastiques, dont l'objet est de préparer les jeunes clercs aux fonctions administratives et diplomatiques dépendant du Saint-Siège. En 1837 il devint prélat de la maison pontificale avec le titre de référendaire de la signature, et fut ordonné prêtre le 31 décembre de la même année. Chargé successivement, à titre de délégat pontifical, de l'administration des provinces de Bénévent et de Pérouse, dans les États de l'Église, il y déploya de belles qualités gouvernementales. Le 27 janvier 1843, Grégoire XVI, qui lui avait conféré le titre d'archevêque de Damiette, l'envoya comme nonce apostolique à Bruxelles, où il fit, durant trois années, à la satisfaction des deux pouvoirs qu'il avait charge d'accorder, ce qu'on pourrait appeler son apprentissage d'homme d'État moderne. En 1846 il entra, comme archevêque-évêque de Pérouse, dans le ministère proprement ecclésiastique, et, trente années durant, toute son activité se concentra dans le progrès spirituel et aussi temporel des fidèles de son petit diocèse. Quelques-unes de ses instructions pastorales ont eu un certain retentissement. Telles furent ses lettres pour le carême de 1877 et celui de 1878 sur *l'Église et la Civilisation*, qui précédèrent de peu son avènement au souverain pontificat, et dont une des éditions françaises publiées après cet avènement a paru sous les auspices de la Société bibliographique (Paris, 1878, in-18). En 1853, Pie IX l'avait élevé au cardinalat ; au mois de septembre 1877, il lui conféra la haute fonction de camerlingue de la Sainte Église romaine. Dans le conclave réuni après la mort de Pie IX, il fut élu pape au troisième tour de scrutin, le 20 février 1878.

Le long pontificat de Léon XIII, qui a presque égalé l'extra-

ordinaire durée de celui de son prédécesseur, demeurera, de l'avis de tous, l'un des plus remarquables des annales de l'Église. Au point de vue spécialement religieux, le grand Pape qui vient de mourir a consacré, non sans en faire valoir les solides fondements théologiques, psychologiques et moraux, quelques-unes des institutions et des pratiques de piété chères à la dévotion des fidèles de notre temps. Personne n'ignore quelles ont été, dans la partie de sa mission apostolique qui confinait aux questions d'État, son activité et son influence. Eu égard au caractère de notre recueil, nous ne croyons pas qu'il soit à propos d'y insister. Nous devons au contraire relever tout particulièrement ici l'élévation hors de pair du pontificat de Léon XIII dans l'ordre doctrinal et dans l'ordre intellectuel. Ses nombreuses encycliques et lettres apostoliques, ses enseignements exposés et publiés sous toutes les formes, sont et demeureront une des plus belles parties du trésor incomparable de l'Église en ce genre, et de sa magnifique tradition de science et de sagesse divine et humaine. Le recueil le plus complet, si nous ne nous trompons, qui en existe dans notre pays, est celui qui a été publié par la Maison de la Bonne Presse (1893-1903, 6 vol. in-16). Le zèle de Léon XIII pour montrer et pour procurer l'accord de la science véritable avec la véritable foi s'est particulièrement manifesté dans ses instances réitérées pour l'amélioration et le progrès de l'instruction théologique, philosophique, scientifique et littéraire des membres du clergé, et dans des créations comme l'institution récente de la Commission des études bibliques et de la Commission pour la revision du bréviaire. Nous devons ici une mention spéciale à sa belle lettre du 18 août 1883 sur les études historiques et à la vaillante initiative par laquelle il ouvrit aux travailleurs les archives, jusqu'alors réservées, du Vatican. La constitution du 23 janvier 1897, par laquelle Léon XIII réforma les règles de l'*Index*, ne doit pas non plus être oubliée dans une revue catholique de bibliographie. Travailleur infatigable, cet esprit de feu dans un corps à la fois si frêle et si résistant cherchait son principal délassement dans le culte délicat de la poésie et de la plus pure latinité. Les compositions poétiques de Léon XIII rappellent les grands humanistes de la Renaissance. Notons ici quelques-unes des éditions et traductions qui en ont été données, principalement en Italie : Rugg. Bonghi : *Leone XIII e l'Italia, seguito dal testo completo delle 5 pastorali del cardinale Pecci, le sue poesie latine e le primi allocuzioni di Leone XIII* (Milano, 1878, in-8). — *Carmen autobiographicum* italice redd. ab Angelo Bersano Dossena (Novara, 1878, in-8). — *Inni latini*, versione del prof. Geremia Brunelli (Udine, 1881, in-32). — *Versi latini ed italiani* (Udine, 1880, in-8). — *Carmina* collegit atque italice interpretatus est Jeremias Brunellus (Udine, 1883, in-8). — *Inscriptiones et carmina* (Ratisbonae, 1887, in-4). — *Preghiere alla B. Vergine*, trad. da L. dell'Angelo (Udine, 1887, in-8). — *Carmina et inscriptiones* (Udine, 1893, in-4). — *Le Due Fontane di Carpineto*, poesie lat. volgarizzate da F. Baldrati

(Ravenna, 1890, in-4). — *In obitu cardin. G. Pecci*, versi trad. da J. A. Carletti (Montalcino, 1890, in-8). — *Il Battesimo di Clodoveo, ode latina*, trad. da G. Giacomelli (Mirandola, 1900, in-8). — *Ode à l'occasion du XIV^e^ centenaire du baptême de Clovis* (Montluçon, s. d., in-4). — *Le Siècle naissant inauguré par Jésus-Christ*, trad. par le P. V. Delaporte (Paris, 1901, gr. in-8). — *Tenui victu contentus, ingluviem fuge*, trad. di A. Bartolini (Siena, 1898, in-8). — Comment pourrions-nous achever cette notice sans rappeler avec une vive reconnaissance la prédilection vraiment paternelle dont, indépendamment de toute question politique, Léon XIII, parmi tant d'obstacles, n'a cessé d'honorer notre pays et, entre autres témoignages de son invincible bienveillance, le pas capital qu'il a fait faire à la cause sacrée de Jeanne d'Arc? Dans sa lettre pastorale sur la mort du Souverain Pontife, Mgr Touchet, évêque d'Orléans, rapporte à cet égard un trait à retenir : « J'étais, dit-il, tout nouvel évêque encore, et j'avais reçu sa première bénédiction. Je lui demandais qui je pourrais charger de hâter la marche de nos affaires. « Voulez-vous m'en charger? » me répondit-il en souriant. » — Puisse le successeur de Léon XIII recueillir dans son grand et lourd héritage les sentiments dont il était animé pour la France et pour l'héroïque vierge de France! M. S.

— M. Jean-Jules CLAMAGERAN, auquel il semble qu'on fait une réputation exagérée de financier et d'économiste, est mort le 6 juin, à 76 ans. Né le 29 mars 1827, à la Nouvelle-Orléans (États-Unis), il vint faire ses études à Paris, au lycée Henri IV. Il suivit ensuite les cours de l'École de droit, passa brillamment les examens du doctorat en 1851 et, bientôt après, reçut la première médaille d'or au concours entre les docteurs. Bien qu'il fût inscrit au barreau de Paris, il renonça presque immédiatement à la profession d'avocat pour s'occuper d'études économiques et surtout de politique active. Aussi ne tarda-t-il pas à se faire connaître par ses travaux et par sa participation à la résistance légale contre l'Empire. Après la révolution du 4 septembre 1870, il fut nommé adjoint à la mairie de Paris. En 1876 il fut élu conseiller municipal de Paris. En 1879 il devint conseiller d'État, et enfin, en 1882, il obtint un siège de sénateur inamovible. Lors de la formation du ministère Brisson, il y entra comme ministre des finances, mais donna sa démission quelques jours après. En 1872, il avait pris une part très active aux discussions du synode général des Églises réformées de France. M. Clamageran laisse les ouvrages suivants : *Des Obligations naturelles*, thèse pour le doctorat (Paris, 1851, in-8) ; — *Du Louage d'industrie, du mandat et de la commission en droit romain, dans l'ancien droit français et dans le droit actuel* (Paris, 1856, in-8), ouvrage qui fut couronné par la Faculté de droit ; — *De l'État actuel du protestantisme en France* (Paris, 1857, in-8) ; — *Manuel électoral* (Paris, 1861, in-8), en collaboration avec MM. Hérold, Dréo, Dufier, Ferry et Floquet ; — *Histoire de l'impôt en France* (Paris, 1867-1876, 3 vol. in-8) ; — *Le Matérialisme contemporain* (Paris, 1869, in-8) ; — *La France républicaine* (Paris, 1873, in-18) ; — *Algérie, impressions de voyage, 1873-1881* (Paris, 1883, in-18) ; — *La Réaction économique et la Démocratie* (Paris, 1890, in-18). En outre M. Clamageran a été un des collaborateurs du *Journal des*

économistes, de la *Revue pratique* de MM. Em. Ollivier et Demangeat, ainsi que de plusieurs journaux démocratiques et de diverses revues protestantes.

— L'Italie vient de perdre le plus remarquable mathématicien qu'elle ait possédé depuis un demi-siècle, Dr Luigi CREMONA. Né en 1830, à Pavie, M. Cremona y commença sa carrière en 1851 en qualité de professeur de mathématiques au lycée. En 1860 il fut envoyé à Bologne et, en 1867, il passa à Milan. Enfin, en 1873, il obtint une chaire à l'Université de Rome, et, en 1878, il fut mis à la tête de l'École des ingénieurs. On peut dire en toute assurance que c'est à lui qu'est due la réorganisation de l'étude des mathématiques en Italie. Il laisse divers ouvrages importants, dont deux, entre autres, ont été couronnés par l'Académie de Berlin. Il était membre de l'Académie des Lincei et membre correspondant d'un grand nombre de sociétés savantes étrangères. Le temps considérable que M. Cremona consacrait à l'étude et à l'enseignement ne l'empêchait pas de s'occuper de politique. Nommé sénateur en 1889, il devint vice-président du Sénat italien en 1897 et, l'année suivante, il entrait comme ministre de l'instruction publique dans le ministère Rudini.

— On annonce encore la mort de MM. : Louis DUVAU, directeur-adjoint des études de grammaire comparée à l'École pratique des hautes-études, suppléant de M. Bréal au Collège de France ; — Ernest FIGUREY, journaliste parisien, rédacteur et traducteur à l'*Agence Havas* ; — le Dr LE BÈLE, chirurgien en chef honoraire des hospices du Mans, fondateur de la Société médicale de Saint-Côme, Saint-Luc et Saint-Damien ; — le Dr François-Nicolas-Eugène LEBON, né à Dijon le 24 mars 1826, mort à Besançon le 21 juin, qui, outre divers travaux sur des sujets concernant la médecine, a publié un certain nombre d'études historiques parmi lesquelles il convient de rappeler : *Études historiques, morales et statistiques sur l'horlogerie en Franche-Comté* (1861) ; *Victor Hugo est-il véritablement né* [à Besançon] *place Saint-Quentin ?* (1882) et *A propos du centenaire de Victor Hugo* (1902) ; — Pierre-François-Alexandre comte DE LAMBEL, auteur d'un grand nombre d'ouvrages d'histoire et de récits édifiants à l'usage de la jeunesse, tels que : *Marguerite de Lorraine* (Paris et Lille, 1862, in-18) ; *Biographies lorraines* (Lille et Paris, in-18) ; *Louise de Marillac* (*Mlle Legras*), *fondatrice de la Compagnie des Filles de la Charité* (Lille et Paris, in-18) ; *Quelques grands hommes de la Nouvelle-France* (Paris et Lille, 1899, in-8), mort à Fléville (Meurthe-et-Moselle), le 2 juillet, à l'âge de 89 ans ; — l'abbé MAITRE, professeur à l'institution Saint-Vincent de Senlis ; — MENAULT, inspecteur général de l'agriculture, rédacteur au *Journal officiel*, dans lequel il rendait compte des concours agricoles et des travaux des diverses sociétés d'agriculture ; — Eugène PICOURT, rédacteur parlementaire à la *Patrie* ; — l'abbé SEMPÉ, chanoine honoraire de Bayonne, ancien directeur des conférences ecclésiastiques, fondateur de l'institut Saint-Martin, à Paris.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Dr Franz BAUER, professeur de géologie et de paléontologie à l'école technique supérieure de Munich, mort le 21 juin, à Tegernsee ; — Dr Willy BORSDORF, professeur d'ancien anglais et d'ancien français à l' « University College of Wales », mort récemment à Capri, à 38 ans ; — le baron de BUSCH, chimiste de grande réputation, tué accidentellement à Glasgow ; — Dr Julius DUBOC, écrivain et philosophe allemand, mort le 13 juin, à Dresde, à 74 ans ; — Anna Nikolajewna ENGELHARDT, écrivain russe de talent, morte le 23 juin, à Saint-Pétersbourg, à 65 ans ; — Ernst FISCHER, ancien professeur à l'École technique supérieure de Munich, mort dernièrement à 64 ans ; — Sir Joshua

FITCH, écrivain anglais qui s'occupait principalement de pédagogie et qui laisse divers ouvrages fort appréciés en Angleterre ; — Dr Karl GEGENBAUR, ancien professeur d'anatomie allemand, mort le 14 juin, à Heidelberg, à 77 ans ; — Siegmund GORGOLEWSKI, directeur de l'École supérieure, mort le 5 juillet, à Lemberg ; — Dr Karl GUSSENBAUER, professeur de chirurgie autrichien, mort le 18 juin, à Vienne, à 61 ans ; — Dr Ludwig HAHN, professeur d'exégèse du Nouveau Testament à la Faculté de théologie évangélique de Breslau, mort dans cette ville, le 11 juillet, à 80 ans ; — le professeur HAUSSKNECHT, botaniste allemand de valeur, président de la société de botanique de Thuringe, mort le 7 juillet, à Weimar ; — William Ernst HENLEY, poète et critique anglais, mort le 11 juillet, à Heatherbrae, près de Woking ; — le major Alexandre VON HOMEYER, ornithologue allemand connu, mort dernièrement à Greifswald, à 69 ans ; — Dr JACOB, auteur d'ouvrages sur l'histoire de l'art, mort récemment à Ratisbonne ; — Dr Rudolf JUERGENS, professeur de pathologie allemand, mort le 12 juin, à Holländer, près Berlin ; — Rev. Samuel KINNS, écrivain anglais, auteur de divers ouvrages, tels que *Moses and Geology ; Graven in the Rock ; Six Hundred Years*, mort le 14 juillet, à 77 ans ; — J. P. LESLEY, ancien professeur de géologie à l'Université de Pennsylvanie (États-Unis), mort récemment à Milton, près de Boston, à 84 ans ; — Charles-Marie MARELLE, philologue connu, mort récemment à Berlin, à 76 ans ; — Frhr. MARSCHALL VON OSTHEIM, philanthrope et professeur d'histoire, autrichien bien connu, mort le 7 juillet, à Vienne, à 64 ans ; — Oskar MEDING, romancier allemand, qui a écrit de nombreux volumes sous le pseudonyme de Gregor Samarow tels que *Um Szepter und Kronen*, mort le 11 juillet, à Charlottenbourg, à 74 ans ; — Dr Giovanni MESTICA, professeur d'histoire de la littérature italienne, mort le 23 juin, à Rome, à 65 ans ; — Axel Gabriel OHLIN, professeur de zoologie à l'Université de Lund (Suède), mort le 12 juillet, à 36 ans ; — Julius VON PAULER, directeur des archives d'État de la Hongrie, mort le 8 juillet, à Radacsony-Tomaï, à 62 ans ; — A. F. RENARD, professeur de minéralogie à l'Université de Gand, mort le 9 juillet, à Bruxelles, à 61 ans ; — Dr William ROHDA, directeur d'agriculture d'Eldena, mort récemment à Greifswald, à 56 ans ; — Dr Max SCHASLER, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'esthétique, mort le 13 juin, à Iéna, à 84 ans ; — le major SCHEIBERT, rédacteur militaire de la *Kreus Zeitung* et auteur de divers ouvrages sur des opérations militaires, tels que *Armee und Marine*, *Die Befestigungskunst*, mort à 73 ans ; — Franz SCHWACKHÖFER, professeur de technologie agricole à l'École supérieure d'agriculture de Vienne, mort le 11 juillet ; — Léon DE THIER, journaliste belge, ancien rédacteur à l'*Étoile belge*, fondateur et propriétaire du journal *la Meuse* ; — Dimitri Ivanovitch TIMOSEJEVSKI, professeur de pathologie générale, mort le 29 juin, à Tomsk, à 51 ans ; — Magnus Freiherr VON WELK, professeur honoraire à l'École supérieure technique de Dresde, mort le 8 juillet, à Bühlan, à 39 ans.

PARIS. — A la librairie Lethielleux, vient de paraître : *Persécution française et Prospérité belge* (in-18 de 52 p. — Prix : 0 fr. 30). Brochure courte et décisive. Elle nous montre très bien en face l'une de l'autre la Belgique libérale et prospère et la France persécutrice s'acheminant à la ruine. De ce contraste saisissant, qui établit si nettement l'infériorité d'une nation libre-penseuse comparée à une nation catholique, sort une leçon dont il sera facile de tirer profit.

— Signalons l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France, année 1902* (Paris, Laurens, in-8 de 229-XVI p.). Dans la première partie de l'Annuaire

(p. 1-160), l'on trouve, comme d'habitude, des indications bibliographiques, analytiques ou techniques, précieuses pour notre histoire générale ou locale, qu'une table des matières bien comprise résume d'une façon pratique et commode. Nous remarquons là, également, un excellent discours de M. Léopold Delisle (p. 80-108). Quant à la seconde partie de ce volume, réservée aux « Documents et notices historiques » elle comprend : *Essai de restitution d'anciennes annales avignonnaises (1397-1420)*, par M. N. Valois ; — *Les Baudricourt*, par M. le comte N. de Pange et *Trois Princes de Condé à Chantilly*, par M. de Boislisle, travail dont la suite sera publiée l'an prochain. Les seize dernières pages sont occupées par la *Liste* (formant un catalogue sommairement analytique) *des ouvrages publiés par la Société de l'histoire de France depuis sa fondation en 1834.*

— Sous ce titre : *Les Villes décorées* (Paris, Charles-Lavauzelle, in-18 de 169 p. — Prix : 2 fr.), M. Ernest Laut résume les faits de guerre pour lesquels quatorze villes françaises portent, à l'heure actuelle, la croix de la légion d'honneur dans leurs armoiries, savoir : Lille, Valenciennes, Landrecies, Châlon-sur-Saône, Tournus, Saint-Jean-de-Losne, Roanne, Châteaudun, Belfort, Rambervillers, Saint-Quentin, Dijon, Bazeilles et Paris. On peut dire que les trois premières de ces villes ont bénéficié de l'étoile des braves par « effet rétroactif », les sièges qu'elles ont subis remontant à 1792 et à 1793, c'est-à-dire à une époque antérieure à la création de l'ordre. Chaque récit est précédé de la figuration des « armes » de la cité décorée. Une seule en est encore dépourvue : Bazeilles ; mais ce n'est qu'un retard : le conseil municipal de la célèbre localité ardennaise n'ayant pas, jusqu'ici, pris de décision au sujet des armoiries à adopter.

— Le 29 avril dernier, notre collaborateur M. Geoffroy de Grandmaison a fait à l'Institut catholique de Paris une conférence, très remarquable de fond et de forme, qui vient d'être publiée et ajoutera, nous le souhaitons vivement, tant à cause du sujet que de la façon dont il a été traité, nombre de lecteurs nouveaux à ses auditeurs d'hier : *Madame Julie Lavergne et sa correspondance, 1823-1886* (Paris, A. Taffin-Lefort, in-8 de 58 p.).

— *Le Système de Newton est faux*, tel est le titre d'une brochure publiée par M. A. Myrian (Tulle, Crauffon, in-8 de 28 p. — Prix : 1 fr.). N'en déplaise à l'auteur, mais c'est l'avis de quiconque s'est un peu frotté de sciences, la loi de Newton n'est plus envisagée que comme un terme de l'*expression analytique* de la loi, peut-être très complexe, qui régit la matière, terme principal pour les corps célestes ; de plus, en appliquant la loi de Newton nous ne préjugeons rien de la nature même des causes du mouvement. L'auteur aurait donc pu se dispenser des critiques un peu trop agressives qu'il adresse à la Sorbonne et à l'Académie. Les causes de ce que nous appelons *attraction* peuvent être électro-chimiques et calorifiques, ou autres : nous n'en savons encore rien. Nous espérons que M. Myrian nous les fera connaître dans la *Physique astronomique* qu'il se propose de publier.

— Nous recevons de la librairie Hetzel la première partie de l'ouvrage annuel de M. Jules Verne, actuellement en cours de publication dans le *Magasin d'éducation et de récréation*. Titre : *Bourses de voyages* (in-18 de 315 p., illustré. — Prix : 3 fr.). Nous parlerons de ce nouveau roman de l'intarissable conteur dans notre livraison de décembre prochain.

— Voici la vingt-deuxième série de la collection si avantageusement connue des *Contemporains* (Paris, Maison de la Bonne Presse, gr. in-8 composé de 25 fasc. de 16 p., illustré. — Prix : 2 fr.). Citons quelques-unes des

biographies contenues dans ce volume. A lui seul, *l'Empereur Napoléon III*, par M. J. de Lanville, occupe 3 fascicules ; la vie de chacune des personnalités suivantes a été résumée en un fascicule : *Mme Campan* et *Marie-Amélie de Bourbon, reine des Français*, par M. J. Barlo ; *Théodore Wibaux, souane pontifical et jésuite* et *le Comte Schouvaloff*, par M. L. Dumolin ; *Oberkampf, industriel ; le Bienheureux Chanel ; les frères Montgolfier ; le cardinal Guibert, archevêque de Paris*, par M. J.-M.-J. Bouillat ; *Gros* et *Greuze, peintres français*, par M. A. Girodie ; *le Contre-amiral Bruni d'Entrecasteaux* et *Gustave III, roi de Suède*, par M. J. de Coussanges ; *l'Amiral Nelson* et *le Maréchal Forey*, par M. Laurencin ; *Mirabeau*, par M. H. Argos ; *Alexandre Manzoni*, par M. J. de Beaufort, etc.

ALSACE. — On lira dans le *Bulletin n° 13* (1900-1901-1902) de la *Section des Hautes-Vosges* (Belfort-Epinal) du *Club alpin français* (Belfort, imp. Devillers, in-8 de 64 p.) les récits très humoristiques de diverses excursions, signés de simples initiales. En 1901, à Pâques, c'est une course aux châteaux ruinés du Haut-Kœnigsbourg et de Ribeauvillé ; les 15, 16 et 17 août 1902, les alpinistes vont du Ballon d'Alsace au Ballon de Guebwiller, par le Rossberg ; dans le même mois, nous les retrouvons d'un autre côté (dans la chaîne du Mont-Blanc), à la Petite et à la Grande Pointe d'Orny (3189-3278 mètres), à l'Aiguille du Tour (3540 mètres), à la Fenêtre de Saleinaz (3264 mètres), au Col du Chardonnet (3325 mètres) et à l'Aiguille des Grands Charmoz (3442 mètres). Ces trois relations (la dernière est la plus étendue) sont illustrées de douze jolies vues phototypiques dans le texte.

BERRY. — M. Joseph Bouchard est un admirateur, un fervent de George Sand. Sa brochure : *A propos de la deuxième fête commémorative de George Sand* (Paris, Lemerre, in-16 de 51 p. — Prix : 1 fr. 50) le prouve surabondamment. M. Bouchard a voulu établir, en l'honneur de son idole littéraire, une fête annuelle à La Châtre. Une fête annuelle ! une « saint George Sand », comme dit bizarrement l'auteur. Et son projet n'a été ni accueilli ni mis à exécution, en 1902, avec la chaleur qu'il désirait. Nous ne voulons pas contrister le fidèle chevalier de Mme Dudevant ; toutefois nous ne pouvons nous empêcher de lui dire que les observations de M. A. Dorchain, peu partisan de cette solennité périodique, nous ont paru fort justes (p. 46). Bref, M. J. Bouchard a échoué, ou à peu près, dans sa tentative de célébrer, en plein Berry, « Notre-Dame de Nohant. » Aussi conclut-il, mécontent : « Je crains qu'au pays des *Maîtres Sonneurs*, en dépit de l'influence qu'y aurait dû exercer l'auteur de *la Mare au Diable*, on ne préfère, généralement, une grossière idole de plâtre enluminé à l'image vivante de George Sand. » — Vous avez compris, n'est-ce pas ?

BOURGOGNE. — M. P. Gensoul publie le 12e fascicule (1er semestre 1903) de ses *Éphémérides de Châteauneuf* (*Saône-et-Loire*), localité dont il est maire (Lyon, imp. Storck, in-8 paginé 203-216). On comprend que cette commune, qui n'a pas 500 habitants, ne saurait s'imposer à l'attention par des faits bien saillants, au cours des six premiers mois de l'année courante. L'on peut cependant noter, à la date du 20 mai, l'éphéméride ci-après : « Fermeture de l'école congréganiste des filles, qui n'a pu obtenir, comme dernier délai, de terminer l'exercice scolaire. Les religieuses enseignaient à Châteauneuf depuis environ trois quarts de siècle. Les générations qu'elles ont élevées garderont longtemps le souvenir de leur complet dévouement et les salueront à leur départ avec un sentiment de respect et de reconnaissance. Châteauneuf, autrefois privilégié avec ses deux écoles, n'aura plus désormais, du fait de sa population inférieure à 500 habitants, qu'une

seule école mixte. » Ce sera, hélas ! le cas très fâcheux de bien d'autres localités en France : moins de commodités, plus de dépenses.

BRETAGNE. — M. J. Trévédy étudie avec succès certaines pages de l'histoire de Bretagne ; nous lui devons déjà de nombreuses et très intéressantes publications dans le genre de celle que le *Polybiblion* présente aujourd'hui à ses lecteurs et qui a pour titre : *Le Port de Redon, prospérité et décadence, XIVe et XVe siècles* (Saint-Brieuc, Prudhomme, in-8 de 28 p.). Les détails que l'on trouve dans cette brochure sur le négoce des vins, du sel, etc., à Redon, La Roche-Bernard, Guérande, Vitré, sans parler des autres localités d'importance fort secondaire aujourd'hui, au point de vue commercial, sont très instructifs et nous donnent une idée de ce qu'étaient alors les transactions commerciales dans cette partie de la France.

— Les *Quelques Légendes relatives à la Tour-d'Auvergne Corret* (Saint-Brieuc, Prudhomme, in-8 de 60 p.), que s'applique à réfuter M. J. Trévédy, ont trait surtout à la noblesse de La Tour d'Auvergne, à sa prétendue horreur des « distinctions sociales », et à l'impiété que lui attribuent de soi-disant panégyristes. Corret ne fut point le grand seigneur qu'on s'est plu à dépeindre, pour avoir le plaisir de le voir immoler titres et privilèges sur l'autel de la patrie. Il ne pouvait s'illusionner, à ce point, bien qu'il sollicitât du duc de Bouillon la permission, qui d'ailleurs lui fut généreusement accordée, d'accoler à son nom roturier de Corret celui de La Tour d'Auvergne, par lequel il essayait de se rattacher à Turenne, et qu'il garda soigneusement durant toute sa vie. D'autre part, les « distinctions sociales » ne le trouvèrent pas insensible. M. J. Trévédy explique pourquoi il voulut rester capitaine, tout en nous prouvant qu'il ne servit jamais comme simple soldat. Enfin, loin d'être l'impie qu'ont imaginé les historiens révolutionnaires, qui lui font de cette prétendue incrédulité une sorte de piédestal, La Tour d'Auvergne fut un solide chrétien, qui sut servir son Dieu comme il servit son pays, courageusement et sans forfanterie, comme sans forfaiture. Ce La Tour d'Auvergne Corret sensé, religieux et bien élevé, ne vaut-il pas mieux que le fantoche ridicule de la légende révolutionnaire?

— Notre collaborateur, M. A. Roussel, de l'Oratoire, a extrait du *Correspondant* une attachante et très curieuse étude intitulée : *Le Centenaire de la Petite-Église. Les Louisets* (Paris, imp. de Soye et fils, in-8 de 19 p.). C'est l'histoire d'une secte religieuse qui, ne reconnaissant pas le Concordat, eut d'abord aux origines un culte à peu près organisé ; mais les prêtres intransigeants qui dirigeaient la « Petite Église » étant depuis longtemps disparus, ce sont les « anciens » qui, de nos jours, officient, administrant le baptême, célébrant les mariages, procédant aux enterrements. « Dans le pays de Fougères, dit l'auteur, on appelle les dissidents *Louisets* soit du nom de Louis XVIII, dont ils étaient les partisans déterminés, soit parce qu'ils tinrent leurs premières réunions dans une chambre de la rue Saint-Louis, à Fougères même. » Pour l'immense majorité de nos contemporains, l'histoire de cette secte, aujourd'hui réduite à sa plus simple expression et qui ne tardera guère à s'éteindre, sera une véritable révélation. L'auteur ne s'est pas contenté d'écrire d'après les documents, il a recueilli sur place des renseignements de toute sorte, et, de cet ensemble de choses et de faits, il a composé un travail fort remarquable à tous égards.

— Dans sa brochure intitulée : *Renan à Tréguier. Le Moraliste. Pourquoi les Bretons se défendent* (Paris, Amat-Oudin, in-12 de 184 p. — Prix : 1 fr. 50), M. Le Gal déshabille le triste renégat que fut Renan, et, certes, le spectacle

n'est pas beau. Ses principaux ouvrages sont étudiés en même temps que sa vie est racontée dans ses traits les plus caractéristiques. Il est deux mots vieillis que l'on a rajeunis en ces derniers temps en modifiant quelque peu leur signification. Aujourd'hui, en effet, ceux qui s'intitulent, non sans quelque emphase, des « Bleus de Bretagne » affichent l'irréligion et l'athéisme et ils comprennent, sous la dénomination de Chouans, tous ceux qui, républicains ou monarchistes, entendent rester chrétiens. Renan, qui méprisa toujours le régime républicain, est un *Bleu*. Ce qui lui vaut cette distinction posthume, comme aussi le bloc de fonte qu'on va lui ériger à Tréguier, c'est qu'il passa toute sa vie d'apostat à blasphémer Dieu, la patrie et l'honneur.

CHAMPAGNE. — Voici les cent-onzième et cent-douzième volumes des *Travaux de l'Académie nationale de Reims* (année 1901-1902) (Reims, impr. Michaut, 2 vol. in-8 de 310 et 298 p.). On sait que cette société savante occupe, parmi ses émules, l'un des premiers rangs. Dans le premier de ces volumes, nous signalerons d'abord le *Discours d'ouverture* de M. Bourguin, président annuel, sur *l'Esperanto*, puis le *Compte rendu des travaux de l'année 1901-1902*, par le secrétaire général, M. Henri Jadart. Mentionnons ensuite : trois discours concernant M. Henri Paris, doyen de l'Académie de Reims (1821-1902), prononcés le 9 avril 1902 par MM. L. Mennesson-Champagne, P. Douce et Henri Jadart ; — *Observations biologiques sur les vendanges de 1901 en Champagne*, par M. Cordier ; — *Présentation de l' « Album du souvenir des fêtes franco-russes »*, par M. Lamy ; — *Traductions russes*, par M. le Dr de Bovis ; — *Le Carillon de la cathédrale et la restauration de son garde-corps*, par M. L. Margotin-Thiérot ; — *Notice sur les droits des seigneurs de Roucy*, par M. l'abbé Bigot ; — *L'Hôpital Saint-Marcoul de Reims (1645-1900)*, par M. H. Jadart ; — *Recherches sur les réformes financières en Champagne, à l'époque de Henri IV et Sully*, par M. A. Chamberland ; — *L'Église Saint-Remi* (histoire abrégée de sa construction), par M. L. Demaison ; — *Les Notes de statistique recueillies par l'abbé Hillet en 1783*, par M. H. Jadart. — Le tome deuxième de ces *Travaux* pour 1901-1902 se compose de la manière suivante : *L'Abbaye de Châtrices*, par M. L. Brouillon ; — *Les Gaulois et les Scythes sur le Danube*, par M. R. de Bovis ; — *Excursion en Champagne*, œuvre posthume de Natalis Rondot, publiée par M. H. Jadart ; — *Armorial de l'élection de Reims*, par M. le Dr P. Gosset ; — *Le Pour et le contre de l'alcoolisme*, par M. le Dr Colleville. Deux vignettes seulement dans le tome Ier, mais le tome II, outre 26 armoiries, renferme aussi quatre planches reproduisant huit vues champenoises, qui accompagnent la curieuse *Excursion en Champagne*, faite par Natalis Rondot en septembre 1839, laquelle, dit fort justement M. H. Jadart, est une évocation du passé.

— Dans un travail intitulé : *Plateau de Langres. Faucilles et haute Saône* (Paris, Charles-Lavauzelle, in-8 de 135 p. — Prix : 2 fr. 50), M. E. Luzeux, capitaine adjudant-major au 142e d'infanterie, nous donne un *Essai de géographie militaire* fort intéressant. Cet « essai » est divisé en deux parties. Dans la première, M. Luzeux examine le pays sous les rapports les plus variés et les plus complets ; il décrit tour à tour le plateau de Langres, les monts du Bassigny, les Faucilles, la Barre des Ballons (façade méridionale des Vosges), enfin les chaînes et plateaux de la haute Saône. Il passe ensuite à l'hydrographie et fournit d'amples renseignements sur la Saône, la Seine, la Meuse, la Moselle et leurs nombreux affluents pour la région envisagée ; il nous parle ensuite du climat, des populations et de l'agriculture du pays. La deuxième partie est une étude serrée du théâtre des

opérations de la haute Saône en cas de guerre avec l'Allemagne. L'offensive et la défensive y sont exposées et critiquées dans tous les détails. « Cette étude, nous déclare l'auteur, est le résultat d'observations faites sur le terrain même, au cours de plus de dix années passées dans les garnisons de la frontière de l'Est (Dijon, Langres, Épinal, forts de la Haute-Moselle, Verdun ».

FRANCHE-COMTÉ. — Cinq des principales études que l'on trouve dans le volume récemment paru des *Procès-verbaux et Mémoires* de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon et qui porte la date de 1902 (Besançon, imp. Vve P. Jacquin, in-8 de XLIV-326 p., avec 3 planches et un portrait) ont déjà fait, ici même, grâce à des tirages à part, l'objet d'un examen spécial, savoir : *La Chasse en Franche-Comté avant le XIXe siècle*, par M. le vicomte A. de Truchis de Varennes (*Polybiblion*, t. XCV, p. 474-475) ; — *M. Parandier, inspecteur général des ponts-et-chaussées, sa vie et ses œuvres*, par M. le docteur Albert Girardot (t. XCVII, p. 283) ; — *Les Almanachs historiques de Besançon et de la Franche-Comté (1743 à 1793)*, par M. le chanoine Suchet (t. XCV, p. 87) ; — *A propos du centenaire de Victor Hugo à Besançon*, par M. le docteur Lebon (t. XCV, p. 279-280) et *Charles Nodier, médecin et malade*, par M. le docteur L. Baudin (t. XCVII, p. 282-283). Pour la première fois, nous signalerons les travaux suivants : *A propos de Pasteur et de Victor Hugo. Génie et névrose*, par M. le docteur Baudin ; — *Quelques mots sur l'œuvre poétique d'Édouard Grenier* et *le Maréchal Moncey, à propos des Souvenirs du maréchal Moncey, par le duc de Conégliano*, par M. le marquis de Vaulchier ; — enfin, de M. Jules Gauthier : *L'Abbaye de Saint-Vincent de Besançon, son église, ses monuments et leur histoire* et *les Châteaux et les châtelains domaniaux en Franche-Comté sous les comtes et ducs de Bourgogne* (XIIIe-XVe siècles).

— Une publication parisienne unique en son genre, le *Bulletin de la Société archéologique, historique et artistique « le Vieux Papier »*, a inséré dans ses livraisons de mars et de mai dernier une curieuse étude de M. Lucien Raulet sur *le Papier timbré du comté de Montbéliard* avant sa réunion à la France (tiré à part. Lille, imp. Lefebvre-Ducrocq, gr. in-8 de 15 p.). L'auteur décrit les cinq sortes de papier timbré créées par les ducs de Wurtemberg, comtes de Montbéliard, aux dates de 1704, 1736-1737 et 1737-1738 et dont trois vignettes sont reproduites. Le premier papier (1704) coûtait un sol pour le petit et le grand papier ; les deux derniers se vendaient deux sols le petit papier et quatre sols le grand. Mais cet impôt, fort peu productif d'ailleurs, excita de tels mécontentements, amena de telles protestations de la part des Montbéliardais, très jaloux de leurs franchises, qu'il fut aboli le 16 juillet 1738. « C'est, conclut M. Raulet, un nouvel épisode à ajouter à la révolte du papier timbré », qui amena des troubles sanglants en Guyenne et en Bretagne.

— Des *Mémoires de la Société d'histoire naturelle du Doubs*, M. Armand Laurent a extrait son intéressant *Compte rendu des excursions géologiques faites par les étudiants des Facultés de province en juillet 1902 dans le Jura franc-comtois* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 35 p.). Sous la direction de M. le professeur Fournier, de Besançon, ont pris part à ces excursions les délégués des Facultés de Caen, Dijon, Lille, Lyon, Nancy, Poitiers, Rennes et Besançon. L'auteur a partagé son travail en deux parties : « Laissant, dit-il, pour la deuxième le récit des excursions par ordre de date, nous rappellerons brièvement dans la première les divisions tectoniques en zones établies par M. E. Fournier pour le *Jura franc-comtois*, de manière à éviter par la suite des redites inutiles. » La petite caravane a consacré neuf jours

(20-28 juillet 1902) à ses excursions scientifiques. Elle a débuté par la chapelle des Buis, au-dessus de Besançon, et par Beure. Elle a continué par le massif de la Serre, la vallée de Plaisir-Fontaine, la source de la Loue, le plateau de Sombacourt, le puits de Jardel, la plaine de Pontarlier ; le 24 juillet, elle a poussé une pointe en Suisse où elle a exploré les gorges de l'Areuse, puis, rentrant en France, elle a côtoyé le lac de Saint-Point, visité Jougne, etc. Et c'est par Salins que s'est terminé ce voyage. Nous ne doutons pas que les étudiants qui l'ont accompli n'en aient retiré grand profit. La brochure est illustrée de 16 « coupes » qui éclairent le texte et de deux belles planches donnant huit vues phototypiques.

ILE-DE-FRANCE. — *Un Groupe de victimes de la Terreur. Les Carmélites de Compiègne*, tel est le titre d'une étude aussi édifiante qu'intéressante, publiée d'abord, par notre distinguée collaboratrice Mme la comtesse Roger de Courson, dans *la Quinzaine*, puis tirée à part (La Chapelle-Montligeon (Orne), imp. de Notre-Dame de Montligeon, in-8 de 27 p.). On ne lira pas sans émotion ces pages vivantes et vibrantes qui, en ce temps de persécution religieuse, nous apparaissent comme une sorte d'actualité rétrospective, si l'on peut dire. L'auteur nous donne les détails les plus circonstanciés sur les tortures de toute sorte infligées aux pauvres carmélites de Compiègne. C'est un véritable calvaire qu'elles ont ainsi gravi jusqu'au supplice, qui eut lieu à Paris, le 17 juillet 1794, à la barrière du Trône. Voilà un bon témoignage qui s'ajoute à tant d'autres en vue de la béatification des seize religieuses carmélites immolées en haine de la foi, et dont il est présentement question.

— Signalons le recueil de *Mémoires* portant la date de 1902 que la Société d'agriculture du département de Seine-et-Oise vient de publier (Versailles, imp. Aubert, in-8 de LXXXVIII-254 p.). Nous ne saurions noter tout ce qui a été rassemblé ici et qui peut intéresser les agriculteurs de la France entière ; nous nous bornerons à citer, entre autres, les sujets suivants qui ont été sommairement traités par leurs auteurs : *Le Congrès de l'alcool*, par M. E. Pluchet ; — *La Répression des fraudes agricoles*, par M. S. Tétard ; — *L'Emploi des mélasses en agriculture*, par M. E. Remilly ; — *La Sucrerie et les mélasses* et *la Suppression de la décharge de 14 0/0 aux mélasses à distiller*, par M. S. Tétard ; — *L'Analyse chimique des plantes et des engrais*, par M. A. Petit ; — *L'Arrachage des betteraves*, par M. E. Pluchet ; — *Une Société de meunerie-boulangerie entre cultivateurs ; — La Fédération des sociétés mutuelles contre la mortalité du bétail*, par M. Ranvier ; — *L'Agriculture en Seine-et-Oise, de 1750 à 1800*, par M. G. Heuzé ; — *Les Mutualités scolaires*, par M. Bigaux.

LANGUEDOC. — La première livraison du tome III de la deuxième série des *Mémoires de la Société archéologique de Montpellier* (Montpellier, imp. Centrale du Midi, Hamelin frères, in-8 de 170 p.) est occupée entièrement par une bonne monographie de M. Grasset-Morel sur *Une Villette de la baronnie de Lunel-Lansargues*. Trois chapitres, d'inégale importance, composent ce travail : *La Villette ; — la Communauté ; — la Paroisse*. Un court appendice est consacré à l'ancien prieuré d'Arboras, situé sur le territoire de Lansargues.

NORMANDIE. — M. Charles Joret, membre de l'Institut, originaire du Bessin, a voulu apporter sa contribution aux études sur l'événement qui termina la guerre de Cent Ans. *La Bataille de Formigny, d'après des documents contemporains* (Paris, Bouillon, in-8 de 88 p.) est l'œuvre d'un homme habitué aux méthodes scientifiques sans lesquelles il n'y a pas d'histoire. Après tout ce qui a été dit et écrit sur un fait historique plus gros de

conséquences que ne le comportait le nombre des combattants, c'est une heureuse idée que d'avoir réuni les sources historiques desquelles ont été extraits les récits modernes. D'accord sur l'ensemble de la physionomie du combat, les historiens disputent sur les détails. Les Français perdirent-ils douze hommes ou six vingt ? Les Anglais changèrent-ils, de propos délibéré, leur front de bataille, après l'arrivée de Richemond ? M. Joret a son opinion : il la dit avec discrétion, sans la crier sur les toits. Il semble dire : étudiez sur la carte que je mets sous vos yeux ; cherchez à comprendre le texte un peu obscur des chroniqueurs contemporains ; voici les documents, commentez-les vous-mêmes. N'est-ce pas une intelligente manière, — peut-être la meilleure, — d'écrire l'histoire ?

— Parmi les ecclésiastiques qui écrivent sur l'art et les questions archéologiques, l'auteur de *l'Église de Léry, Eure* (Caen, Delesques, in-8 de 22 p.), M. l'abbé Émile Chevallier, vicaire à Pont-de-l'Arche, mérite une mention particulière. Il possède assez bien la terminologie architecturale, et connaît suffisamment les lois de la construction pour analyser le monument qu'il examine. Ses observations sont généralement justes et présentées sous une forme très claire. Ce n'est pas un mince éloge ; car trop souvent les archéologues qui ne sont pas des constructeurs professionnels laissent percer à propos de tout leur ignorance technique. On n'accusera pas de ce défaut M. l'abbé Chevallier.

— M. l'abbé A. Desvaux vient de faire paraître à Alençon, chez Manier, deux brochures in-8, l'une, de 7 p., sous ce titre : *L'Église de Colombiers ;* l'autre, de 55 p. : *A travers la vallée d'Auge et le pays d'Ouche.* D'importance fort inégale, ces deux brochures intéresseront vivement les lecteurs qui aiment à connaître les vestiges du passé. L'église de Colombiers est un monument fort modeste, mais elle contient deux statues qui remontent à la fin du XIII[e] siècle et dont les amateurs de l'art du moyen âge verront avec plaisir l'excellente reproduction qui illustre le texte. A travers le pays d'Auge qu'il a parcouru avec les membres de la Société historique de l'Orne, M. l'abbé Desvaux a vu et étudié des édifices curieux, réveillé de précieux souvenirs. Il a entendu et il offre au lecteur des discours prononcés au cours de leur promenade archéologique par des orateurs dont les noms sont chers à la Société bibliographique et à la Rédaction du *Polybiblion.* D'habiles photographes suivaient la caravane scientifique, et leurs clichés rendent plus vivantes les descriptions de l'auteur. M. l'abbé Desvaux et la Société historique de l'Orne ont bien fait de chercher à sauver de l'oubli et de la ruine le château d'O, le donjon de Chambois, les restes du grand monastère de Saint-Évroult, vestiges d'un passé qui, fragment par fragment, disparaît tous les jours. Sachons gré à ces savants désintéressés du culte dont ils entourent ces témoins des événements qui constituent l'histoire.

SAVOIE. — A l'occasion du onzième congrès de l'Union des Sociétés photographiques de France, session de 1902, M. Georges de Cavilly a composé une luxueuse brochure à laquelle il a donné pour titre : *Huit jours en Savoie,* (Paris, C. Mendel, gr. in-8 de 88 p., avec de nombreuses et superbes phototypies dans le texte et hors texte). Mais le mérite de ce petit livre ne réside pas uniquement dans la beauté du papier et la richesse de l'illustration ; le texte est à la fois fidèle comme les images, pittoresque comme le pays ; la bonne humeur et le style spirituel de l'auteur achèvent de rendre sa relation fort attrayante. « Ayant développé les rares clichés pris au cours de notre excursion, dit en terminant M. de Cavilly, je me mis, pour obéir à une amicale sollicitation, à développer à leur tour les impressions latentes

emmagasinées dans mon cerveau, j'ai pris à ce travail un plaisir extrême. Durant les longues soirées de l'automne, j'ai reparcouru plusieurs fois ces coins exquis de la Savoie que nous avions vus trop rapidement. Je les en ai aimés davantage et je redis volontiers avec « le Petit Savoyard » de l'excellent Guiraud :

Heureux qui sur ces monts peut longtemps s'arrêter !
Heureux qui les revoit s'il a dû les quitter ! »

ROUMANIE. — Il y a des idées intéressantes à plus d'un titre dans la *Conférence* qu'a faite le 12-15 mars 1903, au siège de l'administration de l'Exposition internationale d'Athènes, M. D. C. Boutcoulesco (Bucarest, imp. Lazareano, in-12 de 19 p., portraits). Nous y relevons surtout, comme féconde au point de vue politique, l'idée d'une alliance entre Roumains et Grecs, « qui aurait pour but la défense et la protection de leurs intérêts communs »; de là à une entente cordiale sur toutes les questions, il n'y a qu'un pas; et une telle alliance servirait d'une manière efficace la cause de la civilisation dans la péninsule des Balkans.

SERBIE. — Un écrivain autrichien dont on ne saurait dire quelle langue lui est plus familière, l'allemand ou le serbo-croate, et qui, par ses publications antérieures s'est montré maître du folk-lore des Slaves du Sud, M. Fr. S. Krauss, a entrepris de publier en langue allemande une « Bibliothèque de chefs-d'œuvre serbes choisis, et avec des introductions d'histoire littéraire. » Le premier volume (petit in-8 de XXVIII-111 p.) vient de paraître à Leipzig à la librairie Schumann. Dans l'Introduction, M. Krauss vante le mérite de la littérature serbe contemporaine et ses titres à être connue, par des traductions, du grand public européen. Il s'agit ici de ce qu'on appelle en allemand de la *Belletristik*, et nous signalons l'entreprise comme une œuvre louable au point de vue international, sans apprécier, sous le rapport esthétique, la valeur des œuvres. Le premier volume est formé par la traduction d'un drame en quatre actes de M. Br. Nusic intitulé d'un nom poétique qui n'indique pas le sujet : *Auf uferloser See* « Sur une mer sans rivage. » La mer sans rivage est ici l'amour coupable et ses conséquences tragiques. La biographie que M. Krauss donne de son auteur, M. Nusic, est intéressante, mais plutôt au point de vue des réalités serbes. Né en 1844, M. Nusic, au sortir de l'Université, a fait deux ans de prison pour affaire de presse (poésies révolutionnaires, nous semble-t-il); en 1891, il est devenu consul en Turquie, et enfin il fait partie de l'administration du ministère des travaux publics à Belgrade. Il fait... en faisait partie; car ce volume a paru il y a quelques mois et la roue de la Fortune a tourné en Serbie : on s'en aperçoit aisément en lisant en tête de ce volume une flatteuse dédicace de M. Krauss à la reine Draga.

— M. Krauss, qui est aussi écrivain et poète pour son propre compte, a publié en même temps, chez le même éditeur de Leipzig, une sorte de drame lyrique en vers allemands (*Die Braut muss billig sein*. Leipzig, Schumann, petit in-8 de 63 p.) dont la scène se passe en Bosnie, c'est-à-dire en pays serbe, au XVII[e] siècle. L'Allemagne, rapprochée de l'Orient par l'Autriche à moitié slave, est beaucoup plus que nous capable d'apprécier et de goûter cette littérature orientale. L'horizon littéraire de la France est bien moins étendu et, pour le moment, la Russie suffit à notre besoin d'exotisme slave.

BRÉSIL. — A différentes reprises, nous avons signalé les publications annuelles faites par les soins du bureau de statistique des États-Unis du Brésil. Le volume de l'état-civil de l'année 1896, publié en 1902 (*Republica dos Estados Unidos do Brazil; Directoria geral de Estatisticas. Registro civil*,

1896. Rio de Janeiro, Officina da Estatistica, in-4 de XXX-324 p., 3 pl. de diagramme), est le troisième fascicule de la série ; il constitue un réel progrès sur ceux qui l'avaient précédé, parce qu'il a été débarrassé des chiffres incomplets, desquels on n'a tenu compte que dans les tableaux d'ensemble des pages XVI-XXIX, et qu'il contient trois diagrammes très intéressants, relatifs au mouvement de la population en 1896. L'amélioration continue de ces volumes en explique la publication tardive ; mais combien il serait désirable que l'écart existant actuellement entre leur apparition et la date à laquelle ils se rapportent fût moins considérable !

ÉTATS-UNIS. — Le rapport de l'administrateur de la bibliothèque du Congrès de Washington pour l'année fiscale 1901/1902 contient une foule de renseignements précis. Sur les principales acquisitions de la bibliothèque, au cours de l'année, sur les travaux de catalogue et d'inventaire, sur la rédaction des précieuses listes bibliographiques dont la série ne tardera pas, il faut le souhaiter, à s'enrichir d'une importante bibliographie des Philippines, le rapport de M. Herbert Putnam fournit les indications les plus complètes. C'est donc un document à lire et à étudier que ce volume, à la suite duquel se trouve reproduite (appendice VI) la précieuse bibliographie des catalogues coopératifs dressée par MM. Forstein Jahr et Adam Julius Strohm (*Report of the Librarian of Congress for the fiscal year ending June 30, 1902*. Washington, Government Printing office, in-8 cartonné de 228 p.).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Der Pharao des Auszuges. Eine exegetische Studie zu Exodus* 1-15, von Dr. K. Miketta (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Le Symbolisme dans l'Écriture. Noms et figures de Notre-Seigneur*, par Dom G. Legeay (in-12, Retaux). — *Les Droits des curés d'après le droit canonique*, par M. le Dr A. de Nassans (gr. in-8, Téqui). — *Traité théorique et pratique des contrats relatifs à l'hypothèque légale de la femme mariée*, par L. et A. Merignhac (in-8, Chevalier-Marescq). — *Une Lacune dans notre régime des taxes universitaires*, par J. Duquesne (in-12, Chevalier-Marescq). — *Dieu et l'âme, essai d'idéalisme expérimental*, par A. Coste (in-16, Alcan). — *La Vie future, ou l'Immortalité de l'âme devant l'opinion humaine*, par le Dr M. Bastié (in-8, Albi, Amalric). — *Méthodes et concepts*, par P. Dupuy (in-8, Alcan). — *Le Diocèse de la libre pensée*, par M. Guérin (in-16, Stock). — *Aux jeunes. Que faire de la vie?* par A. Bitot (in-16, Retaux). — *L'Éducation de la démocratie*, par E. Lavisse, A. Croiset, C. Seignobos, P. Malapert, G. Lanson et J. Hadamard (in-8 cartonné, Alcan). — *Idées politiques*, par A. Jounet (in-8, chez l'auteur, villa S.-Antoine, Saint-Raphaël (Var).— *Idées sociales et faits sociaux*, par G. Blondel, A. Souchon, M. Saint-Léon, C. Combes, Dufourmantelle, E. Rivière (in-12, Fontemoing). — *Misère et charité*, par L.-M. Thémanlys (in-16, Société française d'imprimerie et de librairie). — *Les Associations agricoles en Belgique*, par M. Turmann (in-16, Lecoffre). — *L'Urologie et les médecins urologues dans la médecine ancienne. Gilles de Corbeil, sa vie, ses œuvres, son poème des urines*, par C. Vieillard (gr. in-8, F.-R. de Rudeval). — *Le Patronage de l'enfance coupable*, étude médico-légale, par le Dr L.-V. Mouret (gr. in-8, Storck). — *Causeries sanitaires*, par le Dr A. Yvert. T. Ier (in-8, Alcan). — *Études de psychologie physiologique et pathologique*, par E. Gley (in-8, Alcan). — *Cours de physique. Fasc. Ier (Pesanteur, chaleur)*, par E. Bouant (in-12, Alcan). — *Théorie analytique de la chaleur*, par J. Boussinesq. T. II (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Œuvres scientifiques de Gustave Robin*, publiées par L. Raffy. *Théorie nouvelle des fonctions, exclusivement fondée sur l'idée du nombre* (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Recherches sur les instruments*,

les méthodes et le dessin topographiques, par le Cᵉˡ A. Laussedat. T. II (gr. in-8, Gauthier Villars). — *La Photographie souterraine*, par E.-A. Martel (in-12 carré, Gauthier-Villars). — *Les Jargons de la Farce de Pathelin*, par L.-E. Chevaldin (in-12, Fontemoing). — *Les Martiniquaises*, par V. Duquesnay (gr. in-12 carré, Fischbacher). — *Les Suppliants*, par H. Barbusse (in-18, Fasquelle). — *Le Chemin du Roi*, par C. Recolin (in-8, Fontemoing). — *« J'aimerais aimer... »*, par V. Favet (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Terre nouvelle*, par V. Detharé (in-12, Dujarric). — *Le Citoyen Machavoine, député, roman de mœurs démocratiques*, par H. d'Alméras (in-18, Soc. française d'impr. et de librairie). — *Le Roman d'une épée (la belle Chaillette)*, par M. La Bruyère (in-18, Soc. française d'impr. et de librairie). — *Cœurs bretons*, par M. Maryan (in-16, Henri Gautier). — *Une Cendrillon nouveau siècle*, par R. Dombre (in-12, Henri Gautier). — *Les Millions de Charlotte*, par M. Lionnet (in-16, Henri Gautier). — *Pline le Jeune et ses héritiers*, par E. Allain, T. II. (gr. in-8, Fontemoing). — *Jean Bertaut, abbé d'Aunay, premier aumônier de la Reine, évêque de Séez (1552-1611)*, par l'abbé G. Grente (gr. in-8, Lecoffre). — *Les Grands Écrivains de la France*, par A. Regnier. *Saint-Simon*. T. XVII. *Mémoires* (in-8, Hachette). — *Pages choisies des grands écrivains. Bossuet*, avec introd. par A. Gazier (in-16, Colin). — *Sainte-Beuve avant les « Lundis ». Essai sur la formation de son esprit et de sa méthode critique*, par G. Michaut (gr. in-8, Fontemoing). — *Côtes et ports français de la Manche*, par C. Lenthéric (in-16, Plon-Nourrit). — *Il Culto privato di Roma antica. II. La Religione gentilizia e collegiale*, da A. de Marchi (in-4, Milano, Hoepli). — *Manuel complet des œuvres de sainte Thérèse*. T. I. *Partie historique*, par l'abbé C. Nimal (in-12, Liège, Dessain; Paris, Vᵛᵉ Magnin). — *Vie de Mᵐᵉ de Saint-Léonard, en religion la Mère du Saint-Cœur de Marie*, par A. Savary (in-8, Saint-Lô, A. Jacqueline). — *Le Frère Gabriel (1835-1897)*, par Dom du Bourg (in-18, Perrin). — *Études critiques d'après les textes sur « l'Histoire de Jeanne d'Arc », 1ʳᵉ série Les Visions et les voix*, par P.-H. Dunand (in-8, Poussielgue). — *Le Culte catholique à Paris. De la Terreur au Concordat*, par l'abbé J. Grente (in-8, Lethielleux). — *Le Génie en Chine 1900-1901*, par E. Legrand-Girarde (gr. in-8, Berger-Levrault). — *Histoire des établissements et du commerce français dans l'Afrique barbaresque (1560-1793)*, par P. Masson (gr. in-8, Hachette). — *Histoire de l'abbaye de Micy-Saint-Mesmin-les-Orléans (502-1790). Son influence religieuse et sociale*, par l'abbé E. Jarossay (in-8, Orléans, Marron). — *L'Hôtel Lambert*, par R. Hénard et A. Fauchier-Magnan (gr. in-4, Émile Paul). — *Les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, seigneurs de Sancey, aujourd'hui Saint-Julien (Aube)*, par l'abbé A. Pétel (in-8, Troyes, Bage). — *Notre-Dame de l'Épine. Réponse à M. Misset*, par l'abbé A. Pannet (gr. in-8, Châlons-sur-Marne, Martin). — *Mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*. par R. Dussaud et F. Macler (gr. in-8, Leroux). — *Three Centuries of English booktrade bibliography*, by E. Growoll (in-8, New York, the Dibdin Club).

VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *A fourteenth century English biblical version consisting of a prologue and parts of the New Testament edited from the manuscripts together with some introductory chapters on middle English biblical versions (prose translations)*, by A. C. Paues. Cambridge, University Press, 1902, in-8 de LXXVI-208 p. — 2. *La Méthode historique, surtout à propos de l'Ancien Testament*, par le P. Marie-Joseph Lagrange. Paris, Lecoffre, 1903, in-12 de VIII-221 p., 2 fr. 50.— 3. *Moses und Hammurabi*, von Johannes Jeremias. Leipzig, Hinrich, 1903, in-16 de 47 p., 0 fr. 90. — 4. *Die Ausgrabungen im Bêl-Tempel zu Nippur. Ein Vortrag* von H. V. Hilprecht. Leipzig, Hinrich, 1903, in-8 de 77 p., avec 56 grav. et une carte, 2 fr. 50. — 5. *Évangile et Évolution. Simples remarques sur le livre de M. Loisy : « L'Évangile et l'Église »*, par G. Oger. Paris, Téqui, 1903, in-12 de XXII-47 p. — 6. *Clé chronologique et dates exactes de la vie de Jésus*, par Xavier Lévrier. Poitiers, Bonamy, 1903, in-8 de 47 p. — 7. *Le Symbolisme dans l'Écriture. Noms et figures de Notre-Seigneur*, par Dom Georges Legeay. Paris, Retaux, 1903, in-12 de XVI-257 p., 3 fr. — 8. *Die Irrlehrer im ersten Johannesbrief*, von Alois Wurm. Freiburg im Breisgau, Herder, 1903, in-8 de XII-159 p., 4 fr. 35.

1. Voici une importante contribution à l'histoire de la Bible anglaise. M. Paues vient de publier, d'après quatre manuscrits, des fragments d'une version anglaise du Nouveau Testament, faite au XIV^e^ siècle, *A fourteenth century English biblical version*. Elle diffère de la traduction de Wicleff, qu'elle a précédé. Outre un prologue, elle comprend les sept épîtres catholiques (de la I^re^ lettre de saint Pierre il n'y a que I, 3-V, 11), des parties des épîtres de saint Paul (Rom., V, 19-VIII, XII, 1-17, 19, 21, XIII ; I Cor., I, 10-III, V-VII, XI-XIII ; II Cor., VI ; Gal., V, 2-VI, 17 ; Eph., IV-VI ; Phil., I, 27-II, 18, III-IV, 1, IV, 4-9 ; Colos., I, 9-IV, 8 ; I Thess., I, 2-V, 25 ; II Thess., I, 3-III, 16 ; Heb., I-XIII, 21 ; I, Tim. (en entier) ; II Tim., I-IV, 5 ; Tit., I, 5-III, 11), des Actes des Apôtres, I-XXVIII, 28, 30, 31, et de saint Matthieu, I-VI, 13. L'Introduction renferme des renseignements précis sur les premières versions anglaises et anglo-normandes de la Bible et sur les traductions partielles qui sont antérieures à la Bible de Wicleff. L'éditeur n'a pas déterminé quel texte représente la version qu'il a publiée. Elle est faite sur la Vulgate. Toutefois on y a remarqué quelques leçons occidentales, Act., XIV, 2, 7, 9 ; XV, 2, 29, 34. On peut en conclure qu'elle a été faite sur un de ces manuscrits de la Vulgate qui avaient conservé les leçons occidentales les plus importantes.

2.— *La Méthode historique surtout à propos de l'Ancien Testament*, par le P. Lagrange, fait partie de la collection d'*Études bibliques* commencée

les méthodes et le dessin topographiques, par le Cᵉˡ A. Laussedat. T. II (gr. in-8, Gauthier Villars). — *La Photographie souterraine*, par E.-A. Martel (in-12 carré, Gauthier-Villars). — *Les Jargons de la Farce de Pathelin*, par L.-E. Chevaldin (in-12, Fontemoing). — *Les Martiniquaises*, par V. Duquesnay (gr. in-12 carré, Fischbacher). — *Les Supplants*, par H. Barbusse (in-18, Fasquelle). — *Le Chemin du Roi*, par C. Recolin (in-8, Fontemoing). — *« J'aimerais aimer... »*, par V. Favet (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Terre nouvelle*, par V. Detharé (in-12, Dujarric). — *Le Citoyen Machavoine, député, roman de mœurs démocratiques*, par H. d'Alméras (in-18, Soc. française d'impr. et de librairie). — *Le Roman d'une épée (la belle Chaillette)*, par M. La Bruyère (in-18, Soc. française d'impr. et de librairie). — *Cœurs bretons*, par M. Maryan (in-16, Henri Gautier). — *Une Cendrillon nouveau siècle*, par R. Dombre (in-12, Henri Gautier). — *Les Millions de Charlotte*, par M. Lionnet (in-16, Henri Gautier). — *Pline le Jeune et ses heritiers*, par E. Allain, T. II, (gr. in-8, Fontemoing). — *Jean Bertaut, abbé d'Aunay, premier aumônier de la Reine, évêque de Séez (1552-1611)*, par l'abbé G. Grente (gr. in-8, Lecoffre). — *Les Grands Écrivains de la France*, par A. Regnier. *Saint-Simon*. T. XVII. *Mémoires* (in-8, Hachette). — *Pages choisies des grands écrivains. Bossuet*, avec introd. par A. Gazier (in-16, Colin). — *Sainte-Beuve avant les « Lundis ». Essai sur la formation de son esprit et de sa méthode critique*, par G. Michaut (gr. in-8, Fontemoing). — *Côtes et ports français de la Manche*, par C. Lenthéric (in-16, Plon-Nourrit). — *Il Culto privato di Roma antica. II. La Religione gentilizia e collegiale*, da A. de Marchi (in-4, Milano, Hoepli). — *Manuel complet des œuvres de sainte Thérèse*. T. I. *Partie historique*, par l'abbé C. Nimal (in-12, Liège, Dessain; Paris, Vᵛᵉ Magnin). — *Vie de Mᵐᵉ de Saint-Léonard, en religion la Mère du Saint-Cœur de Marie*, par A. Savary (in-8, Saint-Lô, A. Jacqueline). — *Le Frère Gabriel (1835-1897)*, par Dom du Bourg (in-18, Perrin). — *Etudes critiques d'après les textes sur « l'Histoire de Jeanne d'Arc », 1ʳᵉ série. Les Visions et les voix*, par P.-H. Dunand (in-8, Poussielgue). — *Le Culte catholique à Paris. De la Terreur au Concordat*, par l'abbé J. Grente (in-8, Lethielleux). — *Le Génie en Chine 1900-1901*, par E. Legrand-Girarde (gr. in-8, Berger-Levrault). — *Histoire des établissements et du commerce français dans l'Afrique barbaresque (1560-1793)*, par P. Masson (gr. in-8, Hachette). — *Histoire de l'abbaye de Micy-Saint-Mesmin-les-Orléans (502-1790). Son influence religieuse et sociale*, par l'abbé E. Jarossay (in-8, Orléans, Marron). — *L'Hôtel Lambert*, par R. Hénard et A. Fauchier-Magnan (gr. in-4, Émile Paul). — *Les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, seigneurs de Sancey, aujourd'hui Saint-Julien (Aube)*, par l'abbé A. Pétel (in-8, Troyes, Bage). — *Notre-Dame de l'Épine. Réponse à M. Misset*, par l'abbé A. Pannet (gr. in-8, Châlons-sur-Marne, Martin). — *Mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*, par R. Dussaud et F. Macler (gr. in-8, Leroux). — *Three Centuries of English booktrade bibliography*, by E. Growoll (in-8, New York, the Dibdin Club).

VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *A fourteenth century English biblical version consisting of a prologue and parts of the New Testament edited from the manuscripts together with some introductory chapters on middle English biblical versions (prose translations)*, by A. C. Paues. Cambridge, University Press, 1902, in-8 de LXXVI-208 p. — 2. *La Méthode historique, surtout à propos de l'Ancien Testament*, par le P. Marie-Joseph Lagrange. Paris, Lecoffre, 1903, in-12 de VIII-221 p., 2 fr. 50.— 3. *Moses und Hammurabi*, von Johannes Jeremias. Leipzig, Hinrich, 1903, in-16 de 47 p., 0 fr. 90. — 4. *Die Ausgrabungen im Bêl-Tempel zu Nippur. Ein Vortrag* von H. V. Hilprecht. Leipzig, Hinrich, 1903, in-8 de 77 p., avec 56 grav. et une carte, 2 fr. 50. — 5. *Évangile et Évolution. Simples remarques sur le livre de M. Loisy : « L'Évangile et l'Église »*, par G. Ogier. Paris, Téqui, 1903, in-12 de XXII-47 p. — 6. *Clé chronologique et dates exactes de la vie de Jésus*, par Xavier Lévrier. Poitiers, Bonamy, 1903, in-8 de 47 p. — 7. *Le Symbolisme dans l'Écriture. Noms et figures de Notre-Seigneur*, par Dom Georges Legeay. Paris, Retaux, 1903, in-12 de XVI-257 p., 3 fr. — 8. *Die Irrlehrer im ersten Johannesbrief*, von Alois Wurm. Freiburg im Breisgau, Herder, 1903, in-8 de XII-159 p., 4 fr. 35.

1. Voici une importante contribution à l'histoire de la Bible anglaise. M. Paues vient de publier, d'après quatre manuscrits, des fragments d'une version anglaise du Nouveau Testament, faite au XIV^e^ siècle, *A fourteenth century English biblical version*. Elle diffère de la traduction de Wicleff, qu'elle a précédé. Outre un prologue, elle comprend les sept épîtres catholiques (de la I^re^ lettre de saint Pierre il n'y a que I, 3-V, 11), des parties des épîtres de saint Paul (Rom., V, 19-VIII, XII, 1-17, 19, 21, XIII ; I Cor., I, 10-III, V-VII, XI-XIII ; II Cor., VI ; Gal., V, 2-VI, 17 ; Eph., IV-VI ; Phil., I, 27-II, 18, III-IV, 1, IV, 4-9 ; Colos., I, 9-IV, 8 ; I Thess., I, 2-V, 25 ; II Thess., I, 3-III, 16 ; Heb., I-XIII, 21 ; I, Tim. (en entier) ; II Tim., I-IV, 5 ; Tit., I, 5-III, 11), des Actes des Apôtres, I-XXVIII, 28, 30, 31, et de saint Matthieu, I-VI, 13. L'Introduction renferme des renseignements précis sur les premières versions anglaises et anglo-normandes de la Bible et sur les traductions partielles qui sont antérieures à la Bible de Wicleff. L'éditeur n'a pas déterminé quel texte représente la version qu'il a publiée. Elle est faite sur la Vulgate. Toutefois on y a remarqué quelques leçons occidentales, Act., XIV, 2, 7, 9 ; XV, 2, 29, 34. On peut en conclure qu'elle a été faite sur un de ces manuscrits de la Vulgate qui avaient conservé les leçons occidentales les plus importantes.

2.— *La Méthode historique surtout à propos de l'Ancien Testament*, par le P. Lagrange, fait partie de la collection d'*Études bibliques* commencée

à la librairie Lecoffre et contient six conférences lues à l'Institut catholique de Toulouse les 4, 5, 7, 8, 10 et 11 novembre 1902. Les trois premières sont consacrées aux principes et traitent de l'exégèse critique et du dogme ecclésiastique, de l'évolution du dogme, et de la notion de l'inspiration d'après les faits bibliques. Quand le R. P. Lagrange revendique les droits de la méthode historique et critique dans l'étude des Livres saints, il n'entend pas parler de la fausse critique, qui se déclare absolument autonome dans ses méthodes et ses affirmations. La critique biblique catholique n'est pas et ne peut pas être indépendante du dogme et de l'autorité de l'Église ; mais dans ces limites, elle reste libre de ses allures et elle doit suivre ses méthodes propres. Elle les appliquera, même dans l'étude des dogmes de l'Ancien Testament, parce que l'ancienne révélation a été progressive et qu'il est nécessaire de tenir compte des temps et des lieux. Quant au dogme de l'inspiration, le P. Lagrange l'étudie d'après *les faits bibliques*. S'il laisse au raisonnement l'analyse du concept d'inspiration, il détermine l'objet et le mode de l'inspiration exclusivement par la connaissance expérimentale et la pratique approfondie de la Bible. Cette méthode est-elle nouvelle ? Quels sont les théologiens qui ont traité de l'inspiration *a priori* et sans tenir compte du contenu des Livres saints ? Les conclusions du P. Lagrange sont-elles toutes rigoureuses ? De ce que la collection des Proverbes a été faite par plusieurs, en résulte-t-il que le Pentateuque peut être le résultat d'une compilation ? A propos de l'objet inspiré, par une opposition trop catégorique entre l'inspiration et la révélation immédiate, on conclut bien vite que le but de l'inspiration n'était pas d'enseigner, mais seulement de conserver par l'Écriture, par exemple, les idées imparfaites qu'on avait sur la divinité dans un stage donné de la révélation. On reconnaît, toutefois, que les applications de ce principe sont très délicates. Les trois dernières conférences sont précisément des applications choisies entre beaucoup d'autres. La méthode historique, qui tient compte du fait que les écrivains sacrés parlent selon les apparences, est appliquée aux matières scientifiques et historiques, à la cosmogonie mosaïque, à la législation et à l'histoire du peuple de Dieu. On interprétera la cosmogonie biblique non d'après les sciences actuelles, mais d'après la connaissance des anciens et on ne recherchera pas dans la Bible un enseignement scientifique. L'exégèse du premier chapitre de la Genèse sera historique et non pas scientifique. Le caractère historique de la législation civile des Hébreux ressort de plus en plus de la comparaison avec le code d'Hammourabi, antérieur à Moïse de mille ans et récemment découvert (voir *Polybiblion*, t. XCVII, p. 197). Sa supériorité religieuse est évidente. Le P. Lagrange a dit, à ce sujet, un mot de la question du Pentateuque. Il reconnaît que le

code de l'alliance est aussi ancien que Moïse, que le Deutéronome en est une revision imprégnée de l'esprit des prophètes et définitivement rédigée peu avant Josias ; mais il ne parle pas du code sacerdotal. La solution du problème n'est donc pas complète. Dans sa dernière conférence, le P. Lagrange se demande si la Bible contient une histoire proprement dite qui va du premier homme jusqu'à Jésus-Christ. Il déclare qu'il est impossible de refuser un caractère strictement historique à l'histoire des Rois. Les auteurs bibliques n'ont-ils pas soin de renvoyer aux sources officielles ? Quant à l'histoire primitive biblique, elle n'a plus la physionomie de l'histoire proprement dite et elle ne dit rien de l'histoire qu'a révélée l'épigraphie. Sauf pour l'épisode d'Amraphel, il n'y a pas d'emprunt aux annales de la Chaldée et de l'Égypte. Si le récit biblique du déluge ressemble à une page babylonienne, l'emprunt est fait, non à l'histoire, mais à un poème mêlé de mythologie. Aussi l'histoire primitive, rapportée dans la Bible, si elle n'est pas un mythe, puisque le mythe est l'histoire des dieux, est légendaire. Il est impossible qu'il nous soit parvenu des souvenirs historiques des temps reculés qui ont précédé Abraham. Les noms propres des personnes ne sont pas historiques. Même celui d'Adam ? On ne l'exclut pas. Seul le récit de la chute originelle paraît au P. Lagrange une histoire révélée, sinon pour toutes les circonstances, du moins pour le fait essentiel dont le souvenir s'est transmis de génération en génération pendant des milliers d'années. La principale raison c'est que le péché originel, qui échappe à une preuve stricte par l'histoire, fait partie de la révélation. Joignez-y le dogme de l'unité de l'espèce humaine. Ne faudrait-il pas y joindre encore le dogme de la création du monde et de l'homme ? Ne fait-il pas partie de la révélation ? Son caractère historique ne s'impose-t-il pas aux critiques qui s'appuient sur la révélation comme sur un fondement inébranlable ? Cette dernière conférence suggérerait bien d'autres réflexions qui ne peuvent trouver place ici. D'ailleurs, dans tout son livre, l'auteur ne serre pas d'assez près les questions qu'il pose ; il émet des considérations étrangères au sujet qui ne justifient qu'indirectement la solution donnée. Il annonce des faits et il présente des interprétations de faits. La méthode historique est excellente ; elle ne suffit pas, et son emploi exclusif conduirait à des solutions opposées au dogme et à la foi.

3. — Le code d'Hammourabi a les honneurs de la presse. Comme le P. Lagrange dans sa cinquième conférence, M. Jean Jeremias en considère les caractères généraux, l'analyse sous le rapport du mariage et des héritages, du droit civil, judiciaire et pénal et il le compare au Pentateuque, *Moses und Hammourabi*. Il en expose les principales dispositions qu'il rapproche des dispositions analogues de la législation mosaïque. Il le compare surtout au code de l'alliance. De l'étroite

parenté des deux législations il conclut à des origines communes. Toutefois, il ne reconnaît pas une dépendance directe des deux codes et il admet seulement que l'ancienne législation arabe les a influencés tous deux. Hammourabi n'est pas un Babylonien, mais un Sémite et un Chananéen. Au point de vue moral, le code de l'alliance est bien supérieur au code d'Hammourabi. Cette supériorité confirme M. Jeremias dans sa foi à la divinité de la Thora. Un théologien catholique serait plus exigeant et ne tirerait pas cette conclusion d'arguments intrinsèques qui suffisent à un pasteur protestant. Moïse, le législateur hébreu, mis en parallèle avec Hammourabi, grandit au point de vue historique. Il sort de la pénombre mythologique, où le reléguait l'école de Wellhausen. Si M. Jeremias n'ose pas encore le reconnaître pour le rédacteur du Pentateuque, il n'hésite pas à le proclamer le législateur des Hébreux.

4. — M. Hilprecht expose, sans beaucoup d'ordre et dans une simple causerie, les principaux résultats de quatre campagnes de fouilles faites depuis 1889, à Nippur, aux frais de l'Université de Pennsylvanie (États-Unis) : *Die Ausgrabungen im Bêl-Tempel zu Nippur*. Les recherches, qui ne sont pas encore terminées, ont déjà coûté un million de marks. Leur objet est l'ancien temple de Bel avec sa tour à étages et la bibliothèque qui y était annexée. La hauteur des débris s'élève de 10 à 18 mètres et atteint en certains endroits jusqu'à 25 et même 30 mètres. Les couches superposées appartiennent à trois périodes successives : la première de l'an 1000 après Jésus-Christ à l'an 300 avant notre ère, la deuxième, qui est sémitique, de 300 à 4000 avant Jésus-Christ, et la troisième, préhistorique et sumérienne, de l'an 4000 aux premières origines. Il y eut, au moins, deux bibliothèques. La plus ancienne a été pillée par les Élamites et son contenu a peut-être été transporté à Suse. La plus récente a été formée aux temps néo-babyloniens. Elle servait à l'instruction des prêtres de Bel. On a extrait 23000 textes littéraires. Plusieurs sont des devoirs d'élèves et ils fournissent de curieux détails sur l'enseignement donné dans ces temps reculés. On a trouvé aussi, sans parler de quantités d'objets, une inscription de Sargon I^{er}, de ce roi qu'on regardait presque comme mythologique. La tour à étages a été commencée par les Sumériens ; leurs cendres sont conservées dans des urnes funéraires. Les sépulcres des Sémites n'ont pas encore été mis au jour. Des noms que cette tour a portés à diverses époques, M. Hilprecht conclut que, dans les temps les plus anciens, sa partie supérieure représentait la demeure du père des dieux, dont le trône est au ciel ; la partie moyenne était réservée au culte des hommes vivants et la partie inférieure descendait jusqu'à l'Hadès où reposaient les morts. Cette conception antique d'un temple surpassait de beaucoup l'idée des Sémites pour qui les sanctuaires

n'étaient que les tombeaux des dieux. Aussi M. Hilprecht en conclut-il que l'histoire et la civilisation de Babylone présentent une dégénérescence continue en art, en science et en religion. A son avis, le peuple d'Israël n'a jamais trouvé en Babylonie de nouvelles vérités religieuses, et à l'époque de sa captivité, il n'y a appris que les plus grossières superstitions. Ces vues sont diamétralement opposées à celles du professeur Delitzsch, et, sans vouloir prendre parti dans le débat concernant Babylone et la Bible, M. Hilprecht se montre favorable à la supériorité religieuse des Israélites. Son discours, accompagné de 56 gravures et d'une carte, n'est que l'annonce d'un ouvrage considérable qui paraîtra dans la seconde moitié de cette année.

5. — M. l'abbé Oger a voulu dire sa pensée sur l'ouvrage si discuté de M. Loisy : *L'Évangile et l'Église*. Dans une brochure intitulée : *Évangile et Évolution*, il a signalé les points qu'une lecture attentive et réitérée lui a montrés plus dignes de remarque. Tout pénétré d'admiration, maintes fois exprimée, pour le talent incontestable et l'absolue loyauté de l'exégète qu'il critique, il expose néanmoins très catégoriquement son jugement au sujet du royaume des cieux, du Fils de Dieu, de l'Église, du dogme chrétien et du culte catholique. Il se place aux antipodes de M. Loisy. Pour celui-ci, la critique suffit à tout ; elle est constamment révélatrice ; M. Oger met toute sa critique à regarder le Maître et son Vicaire infaillible. Son catholicisme est *intégral et intransigeant* dans le sens vraiment surnaturel du mot. C'est donc à ce point de vue qu'il juge la méthode et les résultats de la critique de M. Loisy. Il ne discute pas ; il souligne les passages qui lui ont paru les plus suspects et il leur oppose les arguments de la foi. M. Lesêtre, examinateur officiel, a trouvé les simples remarques de M. Oger « sages, judicieuses et très propres à prémunir les esprits contre les théories aventureuses sur l'Évangile et son interprétation. » C'est ce que nous pouvons en dire de mieux.

6. — M. Lévrier a la prétention de résoudre en quelques pages le problème si compliqué et jusqu'alors insoluble de la chronologie de la vie de Jésus. Il croit avoir déterminé d'une façon précise et certaine les trois années qui ont vu la naissance, le baptême et la mort de Jésus-Christ. Il se place en dehors des théories et des discussions scientifiques. « La science, dit-il (p. 5), n'a rien à faire ici. Il s'agit d'une vérité historique, d'un fait authentique dûment constaté, mais, par suite d'une erreur matérielle, reporté à une date qui n'est pas la sienne. » La vérité tout entière se trouve établie presque au grand jour dans Eusèbe, saint Épiphane et Sulpice Sévère. M. Lévrier l'y a enfin aperçue. La clé véritable de la chronologie de la vie du Christ est fournie par la constatation d'une méprise de saint Épiphane, qui a fait naître Jésus la 33e année d'Hérode et la 42e d'Auguste (752 de Rome). Mais pour

aboutir à cette coïncidence, il a confondu la prise de Jérusalem par les armées romaines, en 717, avec la bataille d'Actium, en 723. Il s'est donc trompé de six ans, et la naissance de Jésus correspond à la 36e année d'Auguste (746 de Rome). Cette *Clé chronologique* obtenue, il faut diminuer de six ans les dates fixées par les anciens écrivains. M. Lévrier contrôle ce premier résultat, en montrant qu'il coïncide avec les événements historiques contemporains : la fermeture du temple de Janus, opérée pour la troisième et dernière fois en 745, le recensement général terminé en 746 et commencé quelques mois plutôt, le premier fait par Cyrinus qui n'était pas gouverneur de Syrie, mais légat de l'empereur. Le baptême de Notre-Seigneur eut lieu la neuvième année de Tibère, en 776 de Rome. Si saint Luc le place la 15e année de cet Empereur, c'est qu'ayant consulté les documents de son temps, il a suivi les errements communs. Cette erreur accessoire, au jugement de M. Lévrier, n'entache pas la doctrine. Mais l'erreur de saint Luc est-elle aussi évidente, aussi manifeste et aussi matériellement établie qu'il le dit? Lui-même reconnaît que si Jésus a été baptisé sous Ponce Pilate, la concordance n'est pas possible avec la 9e année de Tibère. La conclusion soulève de réelles difficultés, et il me semble que, par suite, M. Lévrier ne peut pas se flatter d'avoir fixé avec certitude les dates exactes de la vie de Jésus.

7. — Dans l'encyclique *Providentissimus Deus*, Léon XIII a recommandé aux exégètes catholiques de ne pas négliger les explications allégoriques que les Pères de l'Église ont données de la Sainte Écriture. « Car l'Église, ajoute le Souverain Pontife, a reçu des Apôtres cette manière d'interpréter, et elle l'a elle-même approuvée par son exemple, comme on le voit dans sa liturgie : non point que les Pères aient prétendu démontrer formellement par là les dogmes de la foi ; mais ils avaient appris par expérience combien cette méthode était fructueuse pour nourrir la vertu et la piété. » Dom Legeay a suivi cette recommandation et il recherche *le Symbolisme dans l'Écriture*. Il étudie dans ce volume d'abord les noms de Seigneur, face de Dieu, chef et prince, donnés à Notre-Seigneur dans l'Écriture. Il examine surtout les passages bibliques dans lesquels les Pères ont reconnu ces noms dans un sens allégorique. Il expose ensuite, d'après l'interprétation traditionnelle, quatre figures du Sauveur : le cavalier, le bélier, Aaron et Adam. Au lieu d'être reliées ensemble comme des applications diverses d'un même principe, ces huit études sont isolées et indépendantes l'une de l'autre. Il en résulte que les mêmes règles générales sont répétées. Il eût mieux valu les grouper dans une introduction qui aurait exposé la théorie du symbolisme biblique. Dans chaque étude, l'auteur suit à peu près régulièrement la marche suivante : il donne des preuves du sens symbolique, qu'il développe ensuite au moyen de longues

citations des Pères. Pour notre compte, nous préférerions une méthode plus logique : nous exposerions le fondement scripturaire du sens symbolique, fondement qui se trouve dans l'analogie de ce sens avec la lettre ; nous grouperions logiquement ou chronologiquement les témoignages patristiques ; enfin, au lieu de les citer intégralement, nous éliminerions les considérations étrangères et nous condenserions nettement leur pensée. La marche suivie par Dom Legeay aboutit à ce résultat : l'enseignement des Pères, noyé dans de longs développements oratoires, ne se se dégage pas assez clairement, et le lecteur est obligé de le résumer mentalement pour le faire surgir devant son esprit.

8. — La première épître de saint Jean a été écrite dans un but essentiellement polémique ; tous le reconnaissent. Mais quels adversaires visait l'apôtre bien-aimé ? Cette question a été résolue dans des sens bien différents. M. Wurm vient de reprendre l'étude des fausses doctrines réfutées dans cette épître : *Die Irrlehrer im ersten Johannesbrief*, dans les *Biblische Studien*. Selon lui, saint Jean a combattu des erreurs dogmatiques et des erreurs morales. Les premières ne portent pas directement sur Dieu qui est, pour saint Jean et ses adversaires, le Dieu de l'Ancien Testament ; elles concernent la christologie et se réduisent à ce seul point que Jésus n'est ni le Christ ni le Fils de Dieu, mais un homme, personnage historique. Toutefois elles atteignent Dieu indirectement, car si Jésus n'est pas le Fils de Dieu, le Père n'a pas envoyé son Fils sur terre. Les adversaires de saint Jean sont donc, au point de vue dogmatique, des gnostiques antéchrists, et non des docètes. Il les réfutait déjà dans son Évangile, en prouvant que Jésus est le Messie promis. Il les poursuit encore dans sa première épître et prouve le caractère messianique du Sauveur. Les erreurs morales des adversaires de saint Jean découlent de leur hérésie christologique. Ces antéchrists menaient une vie antichrétienne. Ils prétendaient être justes sans faire les œuvres de justice et sans accomplir les commandements divins. Ils se vantaient de connaître Dieu et ils n'aimaient pas leurs frères. Or, qui n'aime pas son frère n'est pas de Dieu. S'ils agissaient ainsi, ce n'est pas par opposition à la loi morale ; ils acceptaient le Décalogue, mais ils représentaient une tendance laxiste. C'était donc en définitive des judéochrétiens, qui s'étaient forgé un christianisme dogmatique et moral, en s'écartant du véritable christianisme. L'étude de M. Wurm fait ressortir le caractère moral de la première épître de saint Jean ; elle interprète les principaux passages de cette lettre, et les conclusions auxquelles elle aboutit méritent d'être prises en sérieuse considération.

E. Mangenot.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Les Indiscrétions de l'histoire*, par le Dr Cabanès. Paris, Albin Michel, in-12 carré de v-vii-344 p. et 10 grav., 3 fr. 50. — 2. *Poisons et sortilèges. Les Césars. Envoûteurs et sorciers. Les Borgia*, par les Drs Cabanès et L. Nass. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-12 de viii-308 p., 3 fr. 50. — 3. *Pathologie mentale des rois de France. Louis XI et ses ascendants. Une Vie humaine étudiée à travers six siècles d'hérédité, 852-1483*, par Auguste Brachet. Paris, Hachette, 1903, gr. in-8 de ccxix-694 p., 15 fr. — 4. *L'Urologie et les Médecins urologues dans la médecine ancienne. Gilles de Corbeil. Sa vie. Ses œuvres. Son poème des Urines*, par C. Viellard. Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, gr. in-8 de 372 p. et 37 fig., 15 fr. — 5. *L'Hérédité et les Grands Problèmes de la biologie générale*, par Yves Delage. 2e éd. Paris, Schleicher, 1903, in-8 de 870 p., 30 fr. — 6. *Traité de biologie*, par Félix Le Dantec. Paris, Alcan, 1903, in-8 de 553 p., 15 fr. — 7. *Le Corps de l'homme*. Cinq planches coloriées à feuillets découpés et superposés par Edmond Perrier. Paris Schleicher, s. d., in-4 de 20 p., 3 fr. 50. — 8. *L'Art divinatoire. Les Visages et les âmes*, par Génia Lioubow. Paris, Flammarion, s. d., in-12 de xv-532 p., 7 fr. 50. — 9. *Annali della clinica delle malattie mentali e nervose della R. Università di Palermo*, diretta dal prof. Dr Rosolino Colella. Vol. II, 1900-1902. Palermo, Erstelli Marsala, 1903, in-8 de 355 p., avec 13 pl. et 30 fig. — 10. *Les Stigmatisés*. Thèse, par Maurice Apte. *Étude historique et critique sur les troubles vaso-moteurs chez les mystiques*. Paris, Jules Rousset, 1903, in-8 de 190 p., 5 fr. — 11. *Études psychologique, physiologique et pathologique*, par E. Gley. Paris, Alcan, 1903, in-8 de viii-335 p., 5 fr. — 12. *Essai sur la psychophysiologie des monstres humains. Un anencéphale. Un xiphopage*, par N. Vaschide et Cl. Vurpas, suivi de l'*Observation du Dr Doyen sur le xiphopage indien opéré, Radica et Doodica*. Paris, F.-R. de Rudeval, in-12 de 285 p., avec 72 fig. et 6 pl., 5 fr. — 13. *Le Cas Hartmann. De soldat à ministre*, par G. Clémenceau. Discours prononcé au Sénat le 12 mars 1903. Paris, Cornély, 1903, in-12 de 170 p., 1 fr. — 14. *Le Traitement des affections du cœur par l'exercice et le mouvement*, par le Dr Fernand Lagrange. Paris, Alcan, 1903, in-8 de viii-352 p., avec graphiques dans le texte et une carte coloriée hors texte, 6 fr. — 15. *Les Mères qui ne peuvent pas allaiter au sein leur enfant*, par le Dr Roger Mesnil. Paris, Baillière, 1903, in-8 de x-132 p., 3 fr. — 16. *Petite Encyclopédie médicale. L'Alimentation lactée chez le nouveau-né*, par le Dr Butte. Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, in-18 de ix-200 p., 3 fr. — 17. *La Nature syphilitique et la curabilité du tabès et de la paralysie générale*, par Leredde. Paris, Naud, 1903, in-8 de 137 p., 3 fr. 50. — 18. *Hystérotomie et hystérectomie en obstétrique*, par le Dr V. Bué. Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, in-12 de 454 p., 6 fr. — 19. *Précis d'électricité médicale*, par E. Castex. Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, in-12 de vii-672 p., avec 208 fig., 8 fr. — 20. *Précis de médecine. Hydrologie*, par Henri Causse. Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, in-18 de v-317 p., 5 fr. — 21. *Médecine sans médecin*, par le Dr Surbled. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 296 p., 2 fr. 50. — 22. *Hygiène de l'oreille*, par le Dr Poenat (de Genève). Paris, Michalon, 1903, in-18 de 51 p. — 23. *Principes d'anatomie et de physiologie appliquées à la gymnastique*, par le Dr L. Roblot. 3e éd. Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, in-12 de xvi-231 p., avec 49 fig., 2 fr. 50. — 24. *L'Architecture moderne et l'Hygiène*, par M. Lemarié. Paris, Bibliothèque internationale d'édition, 1903, in-18 de 59 p., 1 fr. — 25. *Causeries sanitaires*, par le Dr A. Yvert. Paris, Alcan, 1903, in-8 de xv-333 p., 5 fr. — 26. *De l'Hospitalisation d'urgence en cas de guerre*, par le Dr Ferrier. Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, in-18 de vii-147 p., 3 fr. — 27. *Petite Encyclopédie scientifique du xxe siècle*. IV. *La Chimie dans l'industrie, dans la vie et dans la nature*, par Auguste Perret. Paris, Schleicher, in-12 de 201 p., 2 fr. 50. — 28. *Les Industries chimiques et pharmaceutiques*, par Albin Haller. Paris, Gauthier-Villars, 1903, 2 vol. gr. in-8 de lxxxix-405 et 445 p., 20 fr. — 29. *Bibliothèque utile*. LXXII. *Petit Dictionnaire des falsifications*, par L. Dufour, 4e éd. Paris, Alcan, s. d., 1903, in-32 de 192 p., 0 fr. 60. — 30. *Les Lacunes de la loi sur les accidents du travail*, par le

Dr Divernresse. 4e éd. Paris, Hugonis, 1903, in-8 de 160 p., 1 fr. 50. — 31. *Le Patronage de l'enfance coupable, étude médico-légale*, par le Dr Mouret. Paris, Storck, 1903, in-8 de 161 p., 5 fr. — 32. *Index médical des principales stations thermales et climatiques de France*, publié par le Syndicat général des médecins des stations balnéaires et sanitaires de France. Paris, Gainche, 1903, in-18 de 396 p.— 33. *Guide médical des eaux de Plombières. Action physiologique, hydrothérapie*, indications par le Dr Armand Gillot. Bar-le-Duc, Constant-Laguerre, 1903, in-18 de 115 p., 2 fr.— 34. *La Cure thermale à Bourbonne-les-Bains*, 3e éd., s. l. n. d., 1903, in-18 de xviii-244 p., 1 fr. 50.— 35. *La Médecine au temps d'Henri IV. Médecins. Maladies, Autopsie du Roi*. Paris, Baillière, 1904, in-12 de 203 p., 3 fr. — 36. *Comment on se défend de l'albuminurie*, par le Dr E. Monin. Paris, « Édition médicale », s. d., in-12 de 39 p., 1 fr.

1. — Comme suite au *Cabinet secret*, qui ne forme pas moins d'une série de quatre volumes, le docteur Cabanès nous donne aujourd'hui *les Indiscrétions de l'histoire* : « Tout n'est pas grave et important dans l'histoire des peuples, a dit un écrivain de renom, et souvent on y rencontre avec plaisir des minuties que l'on se plaît à y regarder et qui n'y sont point inutiles, soit parce qu'elles étendent et amusent l'attention, soit parce qu'elles entrent facilement dans l'esprit, et, s'attachant à la mémoire, y fixent les faits principaux dont elles sont des dépendances. Quelques détails, après les masses, introduisent la variété. Les petits faits sont des traits excellents pour le signalement. Ils doivent leur existence aux mœurs du temps, à l'humeur d'un personnage, à ses goûts, à ses habitudes, à ses manies. » Le docteur Cabanès s'est donné la tâche de nous montrer dans l'intimité et le déshabillé nombre de personnages célèbres que des historiens, plus ou moins stipendiés, nous présentent drapés dans une majesté souvent factice. Ce lui est une occasion propice pour nous renseigner sur les mœurs d'autrefois et nous dévoiler bien des curiosités historiques. L'ouvrage se termine par quelques chapitres où l'auteur s'efforce de résoudre certains points obscurs relatifs à des gens jouissant d'une certaine célébrité. Je voudrais n'avoir que des éloges à faire d'un travail aussi intéressant que *les Indiscrétions* et d'une lecture si attachante. Mais je faillirais à mon devoir de critique si je ne relevais çà et là quelques passages appelant des observations plus ou moins sérieuses. Tout d'abord, et ceci n'est nullement un reproche, le livre du docteur Cabanès ne saurait être mis entre toutes les mains : on y trouve, en effet, une foule d'anecdotes ou de détails scabreux. Mais, pourquoi, dans un travail qui a la prétention d'être consciencieusement fait, aller attaquer certaines pratiques conseillées ou tolérées dans certaine mesure par la religion, comme les disciplines et la flagellation, et accuser à ce sujet d'érotisme les « moines et moinillons », « les moines et autres frocards » ? Qu'il y ait eu des excès dans ces pratiques, cela ne saurait faire l'ombre d'un doute, et les écrivains ecclésiastiques sont les premiers à le déplorer ; à ce compte, le docteur Cabanès devrait trouver mauvais que l'homme prenne des aliments,

puisque tant de gens en font des excès. Mais on sait que les écrivains hostiles à la religion ne se sont jamais bien souciés d'être logiques avec eux-mêmes. Je viens de citer les expressions malveillantes de l'auteur vis-à-vis des religieux, et qu'il a empruntées au vocabulaire de l'argot anticlérical ; il en est d'autres encore qui, pour être employées dans une relation consacrée aux petits côtés de l'histoire, n'en détonent pas moins. Je n'en citerai qu'une seule : Jeanne d'Albret venait *d'attraper* ses dix-sept ans (p. 171). Il est à remarquer qu'à la page suivante, le docteur Cabanès fait de la trop fameuse reine de Navarre une *sœur* de François Ier, tandis qu'elle n'en était que la nièce, étant fille d'Henri d'Albret et de Marguerite de Valois, sœur du roi de France. L'étude d'hygiène rétrospective placée en tête du volume porte pour titre : De quand date la chemise de nuit ? C'est un chapitre plein d'érudition, et qui prouve que le docteur Cabanès a beaucoup lu ; mais il me semble que l'auteur a négligé de consulter les documents qui auraient pu le mieux le renseigner. Pour lui, il y a doute tout au moins ; l'usage général de la chemise de nuit ne paraît pas remonter bien haut, et, au grand siècle, bien d'illustres personnages n'avaient pas accoutumé de se servir de cet accessoire. Et pourtant, rien que l'étymologie du mot aurait dû le mettre en éveil ; car, primitivement, le vêtement appelé chemise n'était que la chemise de nuit. Il était l'équivalent de la tunique, qu'il remplaça la nuit à une période, impossible à préciser peut-être, de la civilisation romaine. Le mot chemise est dérivé de *cama*, lit bas. On le trouve mentionné dans la loi salique et dans la Persée d'Afrique, de Victor d'Utique (livre I), au Ve siècle. S. Isidore de Séville le définit ainsi dans le livre des Origines : *Camisias vocamus, quod in his dormiamus in camis, id est in stratis nostris.* Il dit plus haut (LXIX, ch. 21) que la chemise est une tunique de lin qui est appliquée au corps et descend jusqu'aux pieds. On peut conclure de là, que du temps des Romains la chemise de nuit était, du moins dans certaines classes de la société, d'un usage courant, et sans doute, les malheureux couchaient avec la tunique du jour. — Le docteur Cabanès, à propos du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes, me paraît, dans certains textes, attribuer un sens un peu trop strict au mot nu, qui souvent signifiait, non pas l'état d'une personne entièrement dépouillée de vêtements, mais l'état d'une personne recouverte simplement d'une chemise : ainsi peut-on voir dans certains glossaires employer indistinctement et avec la même valeur le mot « nud » et l'expression « nud en chemise. »

2. — Le Dr Cabanès, en même temps qu'il publiait le travail ci-dessus, faisait paraître, avec la collaboration d'un confrère érudit, le Dr Nass, un ouvrage, fort intéressant aussi, intitulé : *Poisons et sortilèges.* C'est l'histoire du poison envisagée à un double point de vue, poli-

tique et social. Bien des légendes existent qui prétendent nous montrer « que le poison a interrompu le cours normal des dynasties, et précipité du trône ceux-là mêmes qui n'y étaient montés que grâce à sa faveur. » Mais, disent les auteurs, « la réalité n'est pas aussi dramatique ; il faut en finir avec ces légendes qui alimentent si aisément la verve du romancier, mais que l'historien ne peut accepter sans hérésie. Certes, il est des légendes qu'il convient peut-être de ne pas défiorer et le souci de la vérité historique ne doit pas en faire oublier le charme pénétrant. Mais celles-ci doivent être détruites qui nous représentent l'humanité plus mauvaise encore qu'elle ne l'est, qui sont à la honte et non à la gloire des sociétés passées. » De ce nombre seraient les légendes d'empoisonnement qui pèsent sur la mémoire de certains personnages historiques. Les Drs Cabanès et Nass passent en revue les pratiques d'empoisonnement des temps mythologiques et celles des temps primitifs. Puis viennent une étude minutieuse de l'état de la science toxicologique chez les Romains et une critique des empoisonnements nombreux qui eurent lieu du temps des empereurs. Il y aurait bien des réserves à faire sur ces observations de médecine légale rétrospective, et nos auteurs se montrent souvent par trop affirmatifs, eu égard au peu de renseignements précis que nous ont fournis les historiens. Les procès d'envoûtement ont une part assez importante dans leur travail, et, si l'on peut avoir quelques reproches à leur adresser à ce sujet, c'est de n'avoir pas assez puisé aux sources originales. Les Drs Cabanès et Nass prétendent, dans leur Préface, être restés impartiaux dans l'analyse des documents qui ont servi à asseoir leur jugement, et cela leur a permis, disent-ils, de montrer que la plupart des crimes imputés aux empereurs romains, à Catherine de Médicis, à l'entourage de Louis XIV, au Régent, à Louis XVI, sont des crimes imaginaires dont il convient de laver leur mémoire. Que n'ont-ils suivi la même ligne de conduite pour traiter du poison à la Cour pontificale, et, en particulier, des crimes des Borgia? Ils se sont contentés de reproduire les témoignages calomnieux d'écrivains notoirement hostiles aux Papes et à l'Église, témoignages réédités, ces derniers temps, par Gebhard. Burchard, qu'ils citent souvent d'après ce dernier auteur, a fait preuve d'une si grande mauvaise foi et même d'une si grande stupidité, que Voltaire lui-même n'a pu s'empêcher d'en faire la remarque. D'ailleurs, le *Diarium* n'a été édité que deux cents ans après sa mort, par les protestants ; et les diverses éditions qui en ont été données diffèrent tellement entre elles sur des points importants qu'il est permis de supposer que le texte primitif a été adultéré ou accommodé. Il est arrivé, en réalité, à Alexandre VI ce qui est arrivé à d'autres réformateurs : ceux qu'il a voulu maintenir dans l'obéissance, ne pouvant rien contre l'énergie qu'il mettait au service du bien, ont déversé sur lui toute sorte de

propos calomnieux. Si on le juge d'après les actes de son pontificat, son Bullaire, ses lettres et autres écrits composés pendant un règne court mais très tourmenté, on ne peut s'empêcher de reconnaître en lui un grand pape, doué d'autant d'habileté que d'énergie et de talent. Au fond, les écrivains les plus hostiles à sa mémoire, et le fait est bien significatif, insistent surtout sur la conduite de César Borgia, dont ce pape se servit pour défendre les domaines de l'Église, lequel, au témoignage de Marini, n'était autre que son fils légitime, issu de Julie Farnèse, bien avant qu'il fût engagé dans les ordres sacrés. Si l'on examine de bonne foi et sans parti pris la série de perfidies, de tyrannies, de débauches et de crimes dont on a chargé la mémoire d'Alexandre VI, ces faits ne tiennent pas devant la critique. On voit après cela le cas qu'il faut faire du poison des Borgia, sur lequel les docteurs Cabanès et Nass s'étendent avec tant de complaisance. D'après quel témoignage bien authentique ces auteurs font-ils encore succomber Alexandre VI « au poison qu'il avait lui-même si souvent versé ? » Loin de succomber empoisonné, le pape Alexandre, suivant Burchard, qu'ils ont omis de citer cette fois, mourut d'une mort simple et naturelle, au septième jour d'une maladie fébrile, probablement d'une pneumonie ; c'est ce qu'affirme également un auteur protestant, Roscoe, d'ailleurs très juste envers la mémoire d'Alexandre VI, d'après des témoignages contemporains.

3. — Comme l'ouvrage précédent, celui de M. Brachet intitulé : *Pathologie mentale des rois de France ; Louis XI et ses ascendants*, est une étude de clinique rétrospective. La première édition, à laquelle l'Académie de médecine avait décerné naguère une mention honorable, n'avait pas été mise dans le commerce, et l'auteur est mort avant d'avoir pu achever l'introduction de la nouvelle et lui donner une forme définitive. Aussi le lecteur ne devra-t-il pas être surpris d'y trouver des parties trop peu développées, des lacunes et des répétitions. Telle qu'elle est pourtant, elle présente un très vif intérêt, bien que çà et là certaines opinions émises soient très contestables ou appellent de sérieuses réserves. L'étude des maladies qui ont frappé les ascendants de Louis XI a exigé de très longues recherches historiques, et bien peu de détails ont dû échapper à M. Brachet. Mais souvent, les conclusions, au point de vue clinique, paraîtront ou trop affirmatives, ou discutables, parfois même erronées, et l'on pourrait reprocher à l'auteur de n'avoir pas exploré l'histoire des maladies avec autant de soin que l'histoire proprement dite. Ainsi, pour ne parler que de l'*Arnoldia* qui frappa Richard Cœur de Lion et Philippe-Auguste, à la suite d'un échec, au siège d'Acre en 1191, toutes les sources historiques et littéraires sont bien indiquées ; mais il n'est fait aucune mention des sources médicales, pas plus des thèses de Heiland

(*de Alopecia et ophiasi*, 1612) et de Bruno (*de Arnoldia*, 1706), que de la dissertation philologico-historique de Möller. L'étude de ces documents était de nature à modifier le diagnostic porté par M. Brachet sur la maladie dont souffrirent les deux souverains.

4. — *L'Urologie et les Médecins urologues dans la médecine ancienne*, de M. Vieillard, nous résume, dans un tableau aussi vivant que fidèle, la pratique et les doctrines de ceux qui représentèrent, de longs siècles durant, la médecine presque tout entière. Aux époques reculées où les moyens actuels d'investigation clinique n'avaient pas été découverts, l'examen des urines et les caractères extérieurs que pouvaient présenter les malades étaient, en somme, les principaux éléments de diagnostic. Les médecins et les érudits ne sauraient avoir trop de gré à M. Vieillard d'avoir rassemblé tant de documents épars concernant l'urologie et les médecins urologues. Ils trouveront décrites dans son livre, les diverses phases par lesquelles a passé la connaissance des urines et les théories, aussi nombreuses que variées, qui en ont découlé. Tout cela y est appuyé d'une documentation des plus fournies, et exposé de la façon la plus claire et la plus attrayante. De nombreuses gravures, reproductions d'anciennes estampes ou de tableaux de maîtres, viennent égayer le texte. A la suite du travail de M. Vieillard, se trouvent une étude du même auteur sur Gilles de Corbeil et le poème que ce dernier composa sur les urines, et aussi le traité de Jean de Cuba sur le même sujet. Le seul reproche, bien léger il est vrai, que l'on puisse adresser à M. Vieillard, c'est d'avoir donné une bibliographie par trop incomplète, où l'on ne voit point figurer les noms de Joubert, Cordus, Seidel et de nombre d'autres auteurs de traités d'uroscopie.

5. — Le livre que M. Deléage publie pour la seconde fois sous le titre : *L'Hérédité et les Grands Problèmes de la biologie générale*, s'adresse aux philosophes et aux hommes curieux des choses de la science aussi bien qu'aux naturalistes. Il a pour but de permettre, sans trop de peine, l'étude des questions de la biologie générale. La chose a paru d'autant plus nécessaire à l'auteur, que la biologie prenant aujourd'hui une tournure plus philosophique, et la philosophie cherchant sa base dans la biologie, ces deux sciences tendent à se donner la main : « Philosophes et biologistes, dit-il, doivent s'aider mutuellement et se faciliter réciproquement l'accès de leur science. Les uns et les autres ne peuvent qu'y gagner. » J'ai déjà dit précédemment, à l'occasion d'ouvrages de ce genre, ce qu'il faut penser de cette prétention de la biologie à vouloir absorber la philosophie, et plus particulièrement la psychologie. Cette réserve faite, on peut dire que l'ouvrage présente le plus grand intérêt, et a le grand avantage d'être abordable et compréhensible pour les personnes n'ayant qu'une

culture générale. Il se divise en quatre parties. La première comprend les faits et ce qui concerne leur interprétation, en dehors de toute préoccupation théorique ; elle embrasse la cellule, l'individu, la race. Mais la cellule est surtout l'objet d'une étude détaillée en raison de son importance capitale, comme étant le fondement de tout tissu vivant. Vient ensuite l'exposé des théories spéciales et des théories générales, celles-ci comprenant les systèmes qui expliquent ou prétendent, du moins, expliquer tous les faits de la biologie générale. Enfin dans la quatrième et dernière partie, l'auteur fait connaître ses conceptions personnelles, non à titre de théorie définitive, mais comme solution provisoire la plus probable. Il y montre quels sont les deux grands écueils qu'il convient d'éviter dans la voie des études biologiques. Un index bibliographique assez complet et deux tables, l'une analytique, l'autre générale, accompagnent l'ouvrage. Cette seconde édition n'est pas une simple réimpression : les trois dernières parties n'ont subi que des changements insignifiants. Quant à la première partie, si le texte n'en a guère été modifié en lui-même, il a été agrémenté de notes relatant toutes les découvertes importantes faites depuis l'édition précédente.

6.— Le Dr Le Dantec est déjà connu des lecteurs du *Polybiblion*. Plusieurs de ses travaux ont été analysés ici et le *Traité de biologie* qu'il nous donne aujourd'hui n'en est qu'une synthèse. Dans une première partie, l'auteur a cherché à pénétrer plus avant dans l'intimité des phénomènes cellulaires, en associant les faits pris dans leur totalité et l'hypothèse symétrique sur la nature du sexe ; il a la certitude d'être arrivé par ce moyen à donner de la kariokinèse une interprétation satisfaisante, sans le moindre recours aux causes finales. La deuxième partie est une étude détaillée de l'hérédité dans la génération agame et dans la génération sexuée. Comme conclusion, le Dr Le Dantec dit être arrivé à poser d'une manière très nette le problème de la détermination du sexe somatique, problème, ajoute-t-il, qui a fait couler des flots d'encre à cause d'un énoncé vicieux. Les grandes questions de la vie et de la formation des espèces sont reprises dans la troisième partie, mais assez sommairement ; l'auteur s'est contenté, en somme, d'indiquer les grandes lignes de la méthode à suivre, renvoyant, pour plus de détails, à ses ouvrages antérieurs. Et, dans un appendice, il pose le problème de la conscience et s'efforce de montrer comment la sociologie peut utiliser les conquêtes de la biologie. Inutile de dire que le Dr Le Dantec est un évolutionniste, rejetant au nom de la science biologique, les causes finales et la croyance en Dieu.

7. — *Le Corps de l'homme*, de M. E. Perrier, se compose essentiellement de cinq planches destinées à donner une idée aussi exacte que possible du mode de superposition des divers organes, de leur disposition

à l'intérieur du corps et de leurs dimensions relatives. C'est un atlas qui peut servir de complément à tous les ouvrages élémentaires d'anatomie et de physiologie, dont les figures isolées ne peuvent se rapprocher au même degré de la réalité, ni donner une idée, tout à la fois d'ensemble et de détails, aussi exacte de l'organisme humain. Un texte explicatif suffisamment développé accompagne les planches.

8. — Mme Lioubow, auteur de l'ouvrage: *L'Art divinatoire. Les Visages et les âmes*, n'est pas une inconnue pour ceux qui s'intéressent aux choses extra-naturelles. Un assez bon nombre d'articles publiés dans l'*Écho du merveilleux* avaient déjà fait pressentir en elle à la fois un écrivain de talent et une intelligence singulièrement perspicace. Est-ce à dire, pourtant, comme elle le dit au début de son volume, en se couvrant de l'autorité de saint Augustin, que la physiognomonie soit une science *positive* dont l'application pratique pourra être appelée l'art divinatoire ? Les visages et les âmes n'en sont pas moins très curieux à lire. Une première partie est consacrée à la physiognomonie, en général, et la physiognomonie, au dire de l'auteur, « repose sur ce principe, scientifiquement irréfutable, que l'homme physique est réellement la reproduction ou, si l'on veut, l'expression tangible de l'homme moral. » Ce qui paraîtra bien absolu à beaucoup. Puis vient l'étude comparée de la physionomie humaine et de celle des différents animaux, dont les types peuvent se reconnaître dans la face des hommes. L'ouvrage se termine par des portraits de personnages pris ou classés parmi les grands génies, les criminels et les « visages contemporains. » Nombre de ces portraits sont tracés de main de maître ; les citations qui précèdent chacun d'eux sont très heureusement choisies pour la plupart, quelques-unes sont débordantes de fine ironie et de malice, celle qui concerne M. Delcassé, par exemple : *Stupete, gentes.*

9. — Le deuxième volume des *Annali della clinica delle malattie mentali e nervose* de l'Université de Palerme, renferme un certain nombre de travaux intéressants à divers titres, notamment des recherches sur la structure intime de la cellule nerveuse, de Messina-Vitrano ; d'autres recherches expérimentales et histologiques sur les altérations trophiques et fonctionnelles du système nerveux sympathique, de Spagnolio Rhey ; une étude sur la polynévrite tuberculeuse du professeur Colella. Un grand nombre de planches coloriées et de figures accompagnent ces différentes communications.

10. — Depuis un quart de siècle environ, les manifestations physiologiques et pathologiques du sentiment religieux ont attiré plus particulièrement l'attention des psychologues et des médecins. Il faut pourtant reconnaître qu'il n'y avait jusqu'à présent aucun travail scientifique d'ensemble sur les troubles vaso-moteurs chez les mystiques. C'est à combler cette lacune que vise, dans sa thèse inaugurale

le docteur Apte, qui vient de trouver si malheureusement la mort dans la catastrophe du Métropolitain. Le sujet était, à la vérité, bien vaste pour un cadre aussi restreint que celui d'une thèse. Mais l'auteur n'a pas eu d'autre ambition que de le mettre au point, de jeter dans une question encore un peu confuse un peu d'ordre et de clarté. Et, réserve faite de ses idées qui sont celles de l'École de la Salpêtrière, on peut dire qu'il y a pleinement réussi. En premier lieu, le Dr Apte donne l'énumération des faits incontestables de stigmatisation, mais il laisse de côté nombre de sujets classés à tort par quelques auteurs parmi les porteurs de stigmates. Il fait, en passant, le reproche, quelque peu mérité, au docteur Imbert Gourbeyre, d'avoir augmenté outre mesure le nombre des stigmatisés. Tout un chapitre est consacré à l'étude, en tant que lésions cliniques, des stigmates, qui peuvent ne consister qu'en une simple rougeur congestive plus ou moins longtemps persistante, mais allant parfois jusqu'à l'hémorrhagie et la gangrène de la peau. Le docteur Apte s'est efforcé de coordonner et de réunir en un tableau clinique tous ces faits, qu'il fait suivre d'une interprétation, objet de la troisième et dernière partie. Celle-ci est un résumé fidèle des idées de l'École de la Salpêtrière, même dans la façon dont cette école interprète la ligne de conduite de l'Église relativement aux stigmatisés ; c'est-à-dire qu'il y a les réserves les plus formelles à y faire, et, quant aux conclusions, elles sont entièrement à rejeter. Le docteur Apte prétend, d'après ses devanciers, que les interprétations des phénomènes analysés suivant l'ordre chronologique, permettra de voir l'évolution des idées à travers les siècles au sujet du surnaturel et que ce sera en raccourci l'histoire du miracle. Mais il n'a pas su se dégager des idées de l'école dont il est le disciple et le défenseur. Outre que certains faits, rares je le veux bien, ne sont pas explicables scientifiquement chez certains stigmatisés, l'Église, comme il semble l'insinuer, n'a pas déclaré que tous les stigmates sont des miracles ; elle ne les a reconnus que dans certains cas particuliers, et même, peut-on dire, dans l'infime minorité des cas. Et elle a toujours fait preuve d'une très grande prudence dans le jugement des faits qui lui ont été soumis. A signaler encore cette erreur que le docteur Apte fait de Karl Hase et de Berthoud des écrivains catholiques, tandis qu'ils sont notoirement des protestants.

11. — Depuis vingt ans la question des rapports entre la circulation du sang et le travail intellectuel, et celle de l'influence du travail intellectuel sur les échanges nutritifs de l'organisme, se sont enrichies de nouvelles données, mais elles se sont compliquées aussi en raison de travaux contradictoires. M. Soury pouvait dire naguère avec raison que, en dépit de l'apparence, aucun problème scientifique n'était moins avancé que celui des rapports des processus purement psychiques avec

les autres fonctions du système nerveux, et d'une manière plus générale, avec tous les phénomènes biologiques du corps humain. Le Dr Gley a cru qu'il était bon qu'un physiologiste de profession passât en revue les travaux faits dans cette partie de la psychologie, et c'est l'objet de l'ouvrage qu'il nous donne aujourd'hui : *Études de psychologie physiologique et pathologique*. Ce n'est pas là toutefois un résumé banal, et l'auteur y a ajouté le résultat de ses expériences personnelles. Celles-ci sont rapportées avec tous les détails désirables. Les études portent successivement sur l'état du pouls, de la circulation du sang, de la température centrale pendant le travail intellectuel. Vient ensuite un exposé des données actuelles relatives à l'effet thermique et aux effets physiques de l'activité mentale. Enfin des recherches expérimentales sur les mouvements musculaires inconscients, et sur les aberrations de l'instinct sexuel terminent ce très intéressant volume.

12. — Si l'on possède certaines données scientifiques qui peuvent orienter les idées sur l'anatomie des monstres humains, bien que cette dernière ne soit pas connue dans tous ses détails et que les documents sur la genèse de ces êtres vivants soient peu nombreux, on peut dire par contre qu'on ne connaît presque rien de leur vie biologique et de leur activité mentale. MM. Vaschide et Vurpas ont eu l'heureuse fortune d'étudier de très près et expérimentalement deux spécimens assez rares de monstruosités humaines, un anencéphale et un xiphopage. Les recherches personnelles qu'ils ont pu en faire forment la matière de leur *Essai sur la psychophysiologie des monstres humains*. Ces recherches avaient déjà été publiées ; mais elles étaient éparses dans six recueils périodiques et ils ont voulu en faire une synthèse complète. De nombreuses gravures accompagnent le texte, et les auteurs ont eu l'excellente idée de donner en appendice les documents les plus importants concernant de près ou de loin le sujet traité, et qui sont tirés du livre bien connu de Geoffroy Saint-Hilaire sur l'histoire des anomalies de l'organisation chez l'homme et chez les animaux, et encore les pages du Dr Doyen sur le fameux xiphopage Radica et Doodica.

13. — *Le Cas Hartmann* de M. Clémenceau, sénateur, est la reproduction pure et simple du discours que ce dernier prononça au Sénat, dans la séance du 12 mars 1903, à l'occasion de la mortalité dans l'armée, et plus particulièrement de la mort du soldat Hartmann, avec la réponse du ministre de la guerre. Il me suffira de le signaler.

14. — On a beaucoup écrit à l'étranger sur le traitement des affections du cœur par l'exercice et le mouvement; il est vrai que la Suède et l'Allemagne sont les pays où ont pris naissance les deux méthodes qui dominent toute cette thérapeutique mécanique, celle d'Oertel et celle de Ling. Tous les auteurs qui, depuis, ont traité la question de l'exercice dans les cardiopathies, n'ont fait que reproduire, avec des

modifications plus ou moins accentuées, les systèmes de leurs devanciers, les uns recherchant des effets généraux, donnant de l'exercice au cœur pour le fortifier et activer la circulation centrale, les autres visant surtout aux effets locaux, en limitant l'action du mouvement aux vaisseaux pour activer la circulation périphérique sans exciter le cœur. Les cliniciens français commencent à s'occuper, eux aussi, de la question ; mais on sent dans tout ce qu'ils ont écrit une sorte de réserve craintive ; et cela tient à ce que ni l'un ni l'autre des systèmes pratiqués actuellement ne représentent, même combinés ensemble, un corps de doctrine complet. Le Dr Lagrange, qui avait déjà traité de l'exercice au point de vue thérapeutique, aborde aujourd'hui la question dans une étude nouvelle et aussi complète que possible : *Le Traitement des affections du cœur par l'exercice et le mouvement.* Les praticiens y trouveront indiquées, avec tous les détails désirables, les indications et les contre-indications d'une méthode qu'ils pourront souvent expérimenter avec fruit.

15, 16.— L'idéal serait que toute femme qui met au monde un enfant fût en état de le nourrir de son lait. Et si beaucoup d'entre elles cherchent à éluder ce devoir, tout en ayant les loisirs et les moyens de l'accomplir, il en est un grand nombre qui se voient contraintes de s'y soustraire par nécessité. Dans quelle proportion se trouvent ces dernières ? Le Dr Mesnil l'étudie dans sa thèse inaugurale : *Les Mères qui ne peuvent pas allaiter au sein leur enfant.* Après avoir envisagé la question dans son sens le plus large, et examiné l'ensemble des causes qui empêchent une mère de donner le sein, il avise au moyen de remédier à un tel inconvénient. Quelques observations très intéressantes terminent l'ouvrage. — Celui du Dr Butte : *L'Alimentation lactée chez le nouveau-né*, s'adresse à toutes les personnes qui ont à s'occuper de l'élevage des enfants. Elles y trouveront, avec tous les développements voulus, les notions dont elles ont besoin. L'étude chimique, de même que les questions de physiologie et d'hygiène, y a trouvé place. Mais, tout en étant très pratique, le Dr Butte n'a pas manqué de traiter avec le plus grand soin les questions scientifiques qui se rattachent à son sujet. Deux chapitres traitant l'un de l'allaitement au sein, par le Dr Dubrisay, l'autre de l'allaitement artificiel, par le Dr Dhomont, terminent le volume.

17. — Le tabès et la paralysie générale sont des maladies devenues fréquentes dans les pays civilisés. Un grand nombre de ceux qui en sont atteints, — la très grande majorité, disent certains auteurs, — ont contracté la syphilis cinq, dix, quinze, vingt et même cinquante ans (!) avant l'apparition des premiers symptômes du tabès ou de la paralysie générale. Le seul titre du travail du Dr Leredde : *La Nature syphilitique du tabès et de la paralysie générale*, dit assez quelles sont

les idées de l'auteur sur l'étiologie de ces deux affections. C'est une dissertation assez longue et un peu confuse pour prouver que « chez les syphilitiques, le tabès et la paralysie générale ne sont pas des entités morbides indépendantes, mais simplement des modalités anatomo-cliniques liées à une diffusion particulière, à une évolution lente du processus syphilitique. Entre elles et les formes typiques de la syphilis cérébrale ou spinale existent toutes les formes de passage. » On peut toutefois poser en fait que, si la syphilis figure souvent parmi les antécédents des tabétiques ou des paralytiques généraux, si elle précipite et favorise singulièrement la marche des deux affections, elle ne les crée cependant pas de toutes pièces, et il faut pour les faire éclore quelque chose de plus qu'une infection syphilitique antécédente. D'une part, ces maladies sont inconnues dans des régions comme l'Abyssinie, où la syphilis est à l'état endémique pour ainsi dire ; d'autre part, on les observe chez des sujets qui n'ont jamais été touchés par la syphilis. Ce qu'il y a de grave dans la thèse systématique du Dr Leredde, c'est qu'elle comporte la conclusion que tous les tabétiques et paralytiques généraux sont justiciables, non seulement d'un traitement mercuriel, mais d'un traitement mercuriel *intensif*. Et ce, parce que quelques malades auraient été améliorés ou guéris par une telle thérapeutique. Outre que le Dr Leredde semble ignorer que, dans bien des cas, la maladie est susceptible de s'arrêter spontanément dans son évolution ou même de guérir tout à fait, le traitement mercuriel, comme il le préconise, n'est pas sans danger. Il va même jusqu'à dire qu'il est périlleux de ne pas soigner par le traitement mercuriel les tabétiques et paralytiques généraux, tandis que, jusqu'à présent, l'institution même de ce traitement était considérée comme dangereuse. Il faut que le Dr Leredde soit bien aveuglé par l'esprit de système et de prétendus succès, pour ne pas convenir que le mercure, administré intensivement, peut présenter des dangers. La preuve en est facile à faire par son étude même, où je relève (p. 67) le passage suivant qui paraîtra monstrueux à tout médecin soucieux de son devoir : « Dans cette dernière catégorie, *il y a eu deux cas de mort à la suite du traitement mercuriel, mais la nécropsie a démontré qu'il s'agissait d'une méningite avec artérite syphilitique diffuse et que, par conséquent, le traitement était absolument indiqué.* » — O Molière !

18. — Le Dr Bué, qui se voyait attribuer l'an dernier, par l'Académie de médecine, le prix Tarnier, décerné pour la première fois, publie sous le titre : *Hystérotomie et hystérectomie en obstétrique*, le mémoire couronné. Il y aborde, dans une série de chapitres, l'étude de ces interventions dans les cas de bassins viciés, les accès éclamptiques, les atrésies vaginales, la rigidité du col, la putréfaction fœtale intra-utérine, le cancer et les fibromes utérins compliquant la grossesse et

l'accouchement. L'auteur s'est efforcé de mettre en lumière, d'après les travaux les plus récents, les indications de l'amputation partielle ou de l'ablation totale de l'utérus dans le traitement des ruptures utérines et de l'infection puerpérale aiguë. De même sont passés en revue tous les accidents du part, qui peuvent nécessiter ces mêmes interventions : kystes de l'ovaire compliquant la grossesse et l'accouchement, rétraction de l'anneau de Bandl, etc. Tout accoucheur se trouvant exposé à être chirurgien, et l'intervention en pareil cas ne souffrant pas de bien longs délais, le Dr Bué a eu soin de décrire la technique à suivre pour mener à bien une opération césarienne, une hystérectomie totale ou partielle. La seule chose qu'on pourrait peut-être reprocher à l'auteur, — mais c'est le défaut commun à tous les chirurgiens et accoucheurs, — c'est de conclure un peu trop souvent, ou trop rapidement, à une intervention extraordinaire, ce qui n'empêche nullement son travail d'être excellent et très pratique.

19. — *Le Précis d'électricité médicale* du Dr Castex est destiné plus particulièrement à l'instruction des étudiants en médecine ; mais les médecins spécialisés en électrothérapie, de même que ceux qui, non adonnés à cette branche de la médecine, aiment à se tenir au courant des progrès accomplis, y trouveront à glaner. L'ouvrage comprend cinq parties : la technique, qui rappelle les notions théoriques indispensables et expose les méthodes et les principaux appareils nécessaires pour l'électrothérapie, l'électrophysiologie qui étudie tous les effets directs sur l'organisme des diverses modalités électriques, ainsi que le dégagement d'électricité par les tissus vivants ; les dangers des courants et la production de l'ozone ; l'électro-diagnostic ; l'électrothérapie, ou application de l'électricité au traitement de diverses affections, avec les notions essentielles de radiographie. Un grand nombre de gravures facilitent l'intelligence du texte.

20. — On sait combien d'importance ont pris, ces derniers temps, la question des eaux d'alimentation, et le rôle des eaux absorbées dans l'origine des épidémies. La chimie et la bactériologie, chacune avec ses procédés particuliers, permettent, dans la grande majorité des cas, de les résoudre et préciser. Les manipulations réduites à la partie qui concerne la potabilité ne présentent pas de bien grandes difficultés. Mais il en est tout autrement lorsqu'il s'agit de tirer des conclusions des résultats obtenus. C'est dans le but de faciliter cette tâche que M. Causse publie son précis : *Hydrologie* ; il y résume les connaissances actuelles sur l'origine et les causes de l'infection des eaux. Il est regrettable qu'il n'ait pas songé à insérer, à la fin du volume, une table analytique des matières.

21. — *La Médecine sans médecin*, du Dr Surbled, est un tout modeste guide médical à l'usage des familles et des profanes. L'auteur a pris à

tâche de réunir aussi succinctement que possible toutes les indications nécessaires pour donner les premiers soins aux malades en attendant l'arrivée du médecin.

22. — Comme le Dr Leredde, dans l'ouvrage analysé plus haut, le Dr Pugnat est un exagéré dans le petit opuscule dont il est l'auteur : *Hygiène de l'oreille*, ou bien il exerce dans un milieu où les habitants laissent fort à désirer au point de vue des organes de l'audition. A l'en croire, il faudrait être constamment pendu à la sonnette des médecins auristes en qui il a une foi aussi robuste que celle du charbonnier. Je ne veux point dire par là qu'il n'y ait rien de bon dans son travail. Bien au contraire, et à part les réserves que je viens de faire, on y trouve une foule d'excellents conseils. Certaine citation du Dr Lermoyez est dure pour les médecins praticiens : elle sent par trop la réclame en faveur du spécialiste ; et puis, je crois qu'on aurait de la peine à trouver en France un médecin aussi maladroit que celui dont on a fait la description. Le conseil préventif 2 de la page 17 fera certainement plaisir à beaucoup de mamans qui ne demandent pas mieux que de laisser de longs cheveux à leurs garçons jusqu'à un âge assez avancé. Quant au conseil 3, s'il est à la portée de beaucoup de citadins, je doute fort qu'il puisse être mis en pratique par la plupart des enfants de la campagne : deux paires de chaussettes minces à changer chaque jour, plus trois paires de chaussures, et n'en remettre jamais une qu'elle n'ait séché pendant deux jours. Il est dit (p. 28) et tout médecin, même spécialiste, sourirait en le lisant, qu'il est bon d'interdire à la nourrice l'habitude d'embrasser l'enfant sur l'oreille, une rupture du tympan avec épanchement sanguin pouvant être la conséquence de cette preuve d'amour trop énergique, mal placée (!!!). Encore une exagération dans le fait de dire (p. 44) que l'examen systématique des oreilles des écoliers permettrait *souvent* de découvrir des tuberculoses méconnues.

23. — C'est pour la seconde fois que paraissent les *Principes d'anatomie et de physiologie appliqués à la gymnastique*, de M. Roblot. Ce dernier, en composant son manuel, a voulu bien mettre en relief, à leurs lieux et places, les divers points d'anatomie et de physiologie qu'il importe au gymnaste de connaître. Grâce aux enseignements contenus dans ce livre de M. Roblot, les adeptes des exercices physiques pourront se livrer « plus intelligemment » à leurs sports favoris. On y a d'ailleurs suivi, pour l'ordre des matières, les programmes de l'enseignement de la gymnastique.

24. — Dans *l'Architecture moderne et l'hygiène*, M. Marcel Lemarié cherche surtout « à déterminer les causes qui ont pu influer sur le développement de l'art, dit nouveau, qui a été le fruit de cette germination presque spontanée et à essayer de trouver sa définition exacte. »

Prenant, comme point de départ, la définition même de l'architecture, il examine les causes de ses progrès et montre ce qui, à notre époque et par suite du perfectionnement de nos mœurs, peut amener un changement dans sa forme et dans sa décoration intérieure et extérieure. La conclusion qu'il tire de cette étude, c'est que le besoin d'assurer le complet bien-être de l'individu, et de se mettre à l'abri de la contagion a incité inconsciemment les architectes à chercher une formule nouvelle... Mais peut-être, en réalité, l'art dit nouveau, quoi qu'en pense M. Lemarié, pourrait bien n'être pas si nouveau que cela et n'être, dans le fond, que du vieux-neuf. C'est, du moins, la pensée qui vient à l'esprit de ceux qui visitent certains musées historiques de l'Allemagne où, dans le mobilier de la fin du XV^e^ siècle et du XVI^e^, on voit le germe de ce qui constitue actuellement l'art nouveau.

25, 26. — Sous le titre : *Causeries sanitaires*, le D^r^ Yvert a publié les conférences faites aux membres du comité départemental (de la Côte-d'Or) de la Société de secours aux blessés des armées de terre et de mer. Ce n'est pourtant là qu'un premier volume ; il comprend les principes fondamentaux, les principales déductions pratiques à tirer de la théorie des germes. Peut-être pourrait-on reprocher au brillant conférencier d'être un peu trop obsédé par les théories pastoriennes dont on commence à revenir, et que l'on déforme provisoirement pour ne pas les combattre à fond. — Dans l'opuscule du D^r^ Ferrier : *De l'Hospitalisation d'urgence,* sont exposées les conditions que l'hospitalisation des malades et des blessés doit remplir pendant la durée des opérations de guerre. L'auteur s'est préoccupé de préciser ce que doivent être ces conditions au point de vue hygiénique, et de les concilier avec l'urgence des besoins et l'imprévu des ressources matérielles. C'est tout à la fois, sous une forme claire et succincte, un manuel d'hygiène et de service de santé en campagne. Les médecins appelés à assurer le service de seconde ligne y trouveront toutes les indications nécessaires pour assurer convenablement la mise à l'abri des blessés, leur couchage, leur alimentation, la prophylaxie des maladies contagieuses, etc.

27, 28, 29. — *La Chimie dans l'industrie, dans la vie, dans la nature,* a pour but de rassembler en un faisceau toutes les connaissances que chacun doit posséder sur l'immense laboratoire où la nature, sans cesse, remanie et transforme les corps ; d'en faire un tout unique, de montrer que ce tout « englobe dans son sein toutes les vies des êtres animés et toutes les transformations des êtres matériels » et en est comme le résumé ; de rendre la science qui s'en occupe, c'est-à-dire la chimie, accessible à tous. Tel est ce livre très intéressant, mais dont on ne saurait accepter toutes les idées philosophiques. — *Les Industries chimiques et pharmaceutiques*, tel est le titre du rapport

que M. Haller a présenté au nom du jury international des arts chimiques et de la pharmacie, à l'Exposition universelle de 1900. Les industriels français trouveront dans l'Introduction matière à méditer, notamment sur les progrès des Allemands et les causes de notre infériorité dans certaines branches. C'est avec la plus grande satisfaction que nous voyons l'auteur du rapport préconiser le régime de la liberté pour les Universités françaises, à l'instar de ce qui se passe chez nos voisins d'Outre-Rhin. — La « Bibliothèque utile » s'est récemment enrichie d'un volume de M. Dufour dont l'utilité pratique n'échappera à personne : *Petit Dictionnaire des falsifications*. Il existe bien des ouvrages sur la matière, notamment celui de MM. Chevalier et Baudrunont, mais ils sont ou d'un prix élevé ou peu commodes. Aussi celui de M. Dufour vient-il remplir une lacune, et il est d'autant plus précieux qu'il n'exige pas du lecteur des connaissances chimiques spéciales, et qu'il permet de faire les essais avec des réactifs banals, existant dans tous les ménages ou faciles à se procurer.

30. — Le Dr Diverneresse s'est donné la tâche de poursuivre le perfectionnement de la loi de 1898, que les Chambres ont votée, comme d'habitude, sans se demander si elle pouvait avoir quelques inconvénients, et il publie le résultat de ses investigations dans une brochure portant ce titre : *Les Lacunes de la loi sur les accidents du travail*. Une première partie est consacrée aux abus dont les Compagnies d'assurance se rendent journellement coupables envers les chefs d'industrie, les blessés et les médecins ; dans la deuxième et la troisième, l'auteur signale les entraves que les mêmes Compagnies ou les chefs d'entreprise opposent aux ouvriers qui veulent s'adresser au médecin de leur choix, et montre l'urgence qu'il y aurait à modifier, à cet égard, certains articles de la loi ; il y est également question de la jurisprudence établie à propos des difficultés qui peuvent surgir entre les médecins des blessés et les Compagnies d'assurance ; la quatrième et dernière fixe les principes de la déontologie spéciale, résultat de l'application de la loi.

31. — Parmi les questions sociales, l'une des plus importantes est sans contredit celle de la criminalité. On sait, et les statistiques le démontrent avec surabondance, que le mal va toujours en augmentant ; mais, ce qui est surtout pénible à constater, c'est la part de plus en plus grande prise par le jeune âge dans la perpétration des crimes et délits. On serait tenté de croire, en présence des résultats obtenus, que le législateur a cherché, en vain, à se substituer aux familles indignes ou incapables, et qu'il a créé, en faveur des jeunes délinquants, une protection officielle. Aussi, le Dr Mouret dans *le Patronage de l'enfance coupable*, étudie-t-il ce qui manque à notre organisation actuelle pour qu'elle donne à la société quiétude et sécurité.

La seule chose qu'on pourrait reprocher à l'auteur, c'est peut-être une trop grande foi dans la médecine pour la réalisation des vœux qu'il exprime.

32, 33, 34. — Comme l'indique son titre, *l'Index médical des principales stations hivernales et climatiques de France*, donne sur chacune de ces stations une notice abrégée, mais suffisante, pour les membres du corps médical. On peut constater, en le parcourant, qu'il n'est pas de pays qui présente, à lui seul, l'ensemble hydrominéral et climatique de France. L'on est heureux de voir, par l'absence complète d'annonces et de toutes réclames, que l'Index est dégagé de toute arrière-pensée industrielle. — *La Crise thermale à Bourbonne-les-Bains*, et le *Guide médical des eaux de Plombières*, ce dernier du Dr Gillot, sont des notices aussi détaillées qu'on peut le souhaiter, des deux célèbres stations thermales. Elles seront consultées avec fruit par ceux que les délabrements de leur organisme contraindront d'aller y faire une cure.

35. — *La Médecine au temps d'Henri IV*, reçue trop tard pour pouvoir être analysée plus haut, mérite une place des plus honorables parmi les thèses d'histoire soutenue depuis une quinzaine d'années devant la Faculté de médecine de Paris. La première partie, qui traite de l'organisation de l'enseignement à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe, ne nous apprend cependant pas beaucoup de choses nouvelles ou peu connues. La deuxième et la troisième présentent un intérêt d'autant plus grand que le sujet : médecins d'Henri IV et maladies du Roi, avait été à peine effleuré par quelques historiens. L'ouvrage se termine par le récit de l'autopsie du Roi, emprunté à la chirurgie de Guillemeau.

36. — Si la question de l'albuminurie est une des questions les moins claires de la médecine moderne, le Dr Monin a su en faire, dans un court et substantiel opuscule, qui nous arrive à la dernière heure : *Comment on se défend de l'albuminurie*, une synthèse où l'on retrouve toutes les qualités de précision et de style, dont il a fait preuve dans ses travaux antérieurs. C'est une étude essentiellement pratique : elle montre le rôle étendu de l'hygiène et de la thérapeutique dans la cure d'un mal trop souvent mais faussement envisagé comme au-dessus des ressources de l'art médical.

Dr L. DE SAINTE-MARIE.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *L'Année cartographique.* Supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie, publié sous la direction de Fr. SCHRADER. 12e fascicule annuel, contenant les modifications géographiques et politiques des années 1900-1901. Paris, Hachette, 1903, 3 pl. in-folio, 3 fr. — 2. *Atlas universel de géographie*, commencé par VIVIEN DE SAINT-MARTIN et continué par FR. SCHRADER. N° 17. *Péninsule ibérique*, feuille Nord-Ouest. N° 20. *Péninsule ibérique*, feuille Sud-Est. Paris, Hachette,

1903, 2 pl. in-fol., 2 fr. la feuille. — 3. *Atlas des colonies françaises*, dressé par ordre du ministère des colonies, par Paul Pelet. 9e livraison. Paris, Armand Colin, s. d., 2 pl. in-fol., 1 pl. et texte in-4, 3 fr. — 4. *Géographie générale*, par Marcel Dubois. Paris, Masson, 1903, in-8 de VIII-504 p., avec fig., 4 fr. — 5. *L'Évolution comparée des sables. L'Érosion, l'abrasion météorique, les dunes, la transformation des rivages*, par Jules Girard. Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, in-4 de 124 p., avec grav., 5 fr. — 6. *Les Missions catholiques françaises au XIXe siècle*. Ouvrage publié sous la direction du P. J.-B. Piolet. Tome VI. *Missions d'Amérique*. Paris, Armand Colin, 1903, in-4 de 320 p., grav., 20 fr. — 7. *Mes Escalades dans les Alpes et le Caucase*, par A.-F. Mummery. Traduit de l'anglais par M. Maurice Paillon. Paris, Lucien Laveur, s. d., in-8 de XL-331 p., avec cartes et grav., 10 fr. — 8. *En Danemark*, par Berchon. Paris, Hachette, 1903, in-12 de 250 p., avec grav., 4 fr. — 9. *Fleuves, canaux, chemins de fer*, par Paul Léon. Paris, Armand Colin, 1903, in-12 de XXIV-259 p., avec cartes et diagr., 4 fr. — 10. *Voyage d'un Canadien Français en France*, par Edmond Lambert. Paris, Lemerre, 1903, in-12 de 308 p., 3 fr. 50. — 11. *Alpes et Pyrénées*, par Émile Daullia. T. II. *Au Pays des Pyrénées*. Paris, Mendel, s. d., in-8 de 314 p. et 24 pl., 10 fr. — 12. *La Savoie. Guide du touriste, du naturaliste et de l'archéologue*, par Joseph Révil et Joseph Corcelle. Paris, Masson, s. d., in-16 de VI-280 p., avec cartes et grav., 4 fr. 50. — 13. *Des Alpes bavaroises aux Balkans*, par le baron Jehan de Witte. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-16 de 475 p., avec grav., 4 fr. — 14. *Entre le Tibre et l'Arno*, par F. de Navenne. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-16 de 276 p., 3 fr. 50. — 15. *Trinacria. Promenades et impressions siciliennes*, par A. Dry. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-16 de 352 p., 3 fr. 50. — 16. *Méditerranée*, par Mlle Lucie Félix Faure. Paris, Juven, s. d., in-12 de 268 p., 3 fr. 50. — 17. *Voyages au Maroc*, par le marquis de Ségonzac. Paris, Armand Colin, 1903, in-8 de XII-409 p., avec carte et grav., 20 fr. — 18. *Impressions africaines*, par René de Bonnafos. Paris, Bibliothèque internationale d'édition, 1903, in-16 de 244 p., 3 fr. 50. — 19. *A travers la Tripolitaine*, par Henri Méhier de Mathuisieulx. Paris, Hachette, 1903, in-12 de VIII-302 p., avec carte et grav., 4 fr. — 20. *La Transformation de l'Égypte*, par Albert Métin. Paris, Alcan, 1903, in-12 de 316 p., 3 fr. 50. — 21. *Chasses et gens d'Abyssinie*, par Hugues Le Roux. Paris, Calmann Lévy, s. d., in-18 de VIII-318 p., 3 fr. 50. — 22. *Sibérie et Californie*, par Albert Bordeaux. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-12 de 345 p., avec carte et grav., 4 fr.

1. — La publication qu'il convient aujourd'hui de signaler avant toute autre aux lecteurs du *Polybiblion*, c'est le douzième fascicule de l'*Année cartographique*. Ce qu'est ce recueil, dont le directeur est M. Fr. Schrader, on le sait déjà : un supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie, — un choix des plus importants documents cartographiques publiés dans les douze mois précédents, critiqué, contrôlé et complété à l'aide de documents moins capitaux ou plus anciens, — une œuvre de vulgarisation et de mise au point et une œuvre originale tout à la fois. Le dernier fascicule, qui contient les modifications géographiques et politiques des années 1900-1901, présente le plus grand intérêt. Sur la planche consacrée à l'Afrique et dressée par M. Chesneau, deux cartes surtout sont à mentionner, dont l'une, générale, montre l'état d'avancement des chemins de fer sur le continent noir, dont l'autre figure la contrée la plus étudiée actuellement par des explorateurs de toutes les nations : l'Éthiopie méridionale et la frontière soudanaise. — M. Giffault a tracé sur la planche d'Asie les importants itinéraires de la mission Kozloff, la partie nouvelle de celui de M. R. Logan Jack, et celui de M. W. Bar-

clay Parsons de Han-keou à Canton. Un texte très substantiel, dû à la plume autorisée de M. D. Aïtoff, fournit le commentaire de ces cartes. — Nous devons enfin à M. V. Huot, dont on sait la compétence en matière de cartographie américaine, deux cartes très intéressantes du Honduras, d'après le Dr K. Sapper, et d'une partie du versant oriental de la Bolivie d'après les tracés du colonel Pando (aujourd'hui général et président de la République Bolivienne), de Sir Martin Conway et différents documents inédits. Malgré sa brièveté, cet exposé suffira (nous l'espérons du moins) à faire comprendre quel intérêt présente le douzième fascicule de *l'Année cartographique*, et à montrer qu'il est digne de ses aînés.

2. — Deux feuilles nouvelles, d'un très grand intérêt, sont venues récemment accroître de deux unités le nombre des cartes publiées dans le bel *Atlas universel de géographie* commencé par Vivien de Saint-Martin et continué par M. Fr. Schrader. Ces deux feuilles, consacrées au Nord-Ouest (n° 17) et au Sud-Est de la Péninsule ibérique (n° 20), complètent la carte d'Espagne et de Portugal à l'échelle de 1 : 1 250 000e dont nous avions, il y a quelques mois, signalé les premières parties ; il est donc possible de porter maintenant un jugement d'ensemble sur le travail considérable que vient de mener à bonne fin le colonel F. Prudent. A l'aide des documents gravés et publiés les plus sérieux ainsi que de documents inédits d'une très réelle valeur, le savant cartographe a pu dresser une carte vraiment nouvelle, reposant sur des bases sérieuses et critiques, de la Péninsule ibérique. Une excellente notice cartographique et bibliographique accompagne la quatrième de ces feuilles et résume le dernier chapitre de cette histoire de la carte d'Espagne dont M. Gabriel Marcel a naguère fait connaître avec tant de précision les origines ; on n'y trouvera, sur la façon même dont le colonel Prudent a exécuté son œuvre, aucune indication, si succincte soit-elle ; mais la carte n'est-elle pas là, et ne parle-t-elle pas à la fois à l'esprit et aux yeux ? Ce que peuvent dès maintenant apprécier les spécialistes est-il susceptible de frapper le grand public ? Je n'oserais pas l'affirmer ; à cet égard, rien ne vaudra la publication de la carte d'ensemble à 1 : 2 500 000e, qui doit paraître, elle aussi, dans l'*Atlas universel de géographie*. En tout cas, les géographes sont dès maintenant unanimes à juger la carte en 4 feuilles à 1 : 1 250 000e vraiment bonne, vraiment neuve, et faite de main d'ouvrier.

3. — La neuvième et dernière livraison du très intéressant *Atlas des colonies françaises*, dressé par ordre du ministère des colonies, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900, par M. Paul Pelet, vient enfin de paraître. Elle contient une carte générale (un planisphère) de l'empire colonial français tel qu'il est actuellement constitué, une carte d'ensemble de l'Afrique française (à l'échelle de 1 : 14.000.000e)

et une planche de croquis dressés à l'échelle uniforme de 1 : 200.000e (avec deux cartons à 1 : 50.000e pour Bizerte et Dakar) pour tous les « points d'appui de la flotte. » Les dernières feuilles des substantielles notices rédigées par M. Pelet, et un copieux index de 26 pages à huit colonnes (dont l'impression a beaucoup retardé la distribution de ce fascicule) complètent cette belle publication, indispensable à tous les géographes et à tous les coloniaux, car elle est de beaucoup la plus complète et la plus précise, à tous les points de vue, que nous puissions consulter sur nos possessions d'outre-mer. Sans doute, elle est, comme tous les travaux similaires, destinée à vieillir, et même à vieillir assez vite ; ce n'est pas moins une *œuvre*, au sens le meilleur du mot, faisant le plus grand honneur à celui qui en a établi le plan et a su en assurer l'exécution, comme aussi à la maison qui l'a publiée.

4. — Nous n'avons pas l'habitude de mentionner de livres classiques à cette place ; nous voulons toutefois faire une exception en faveur du volume de *Géographie générale* que vient de publier M. Marcel Dubois, non seulement parce que ce volume est le premier qui ait été rédigé, pour la classe de seconde de nos lycées, dans l'esprit du programme de 1902 et conformément à ce programme même, mais encore et surtout parce qu'il constitue une excellente introduction à des études particulières sur telle ou telle partie bien délimitée de notre planète. A la suite d'une large esquisse de « la Découverte de la Terre », qui est une histoire des explorations et de la science géographique elle-même tout à la fois, M. Marcel Dubois consacre à l'étude de la « Géographie mathématique et physique » 200 pages qui sont véritablement au reste de la géographie, selon les expressions mêmes de l'auteur, « une préface vraiment explicative et non une annexe étrangère », triant avec soin les éléments que la géologie, la météorologie, la botanique, la zoologie mettent à la disposition du géographe, et insistant exclusivement sur les faits capables d'influencer l'activité humaine, de laquelle les troisième et quatrième parties de l'ouvrage (consacrées à la « Géographie politique » et à la « Géographie économique ») présentent un très intéressant tableau d'ensemble. Nous aimerions à insister longuement sur les mérites de ce nouvel ouvrage si le nom même de son auteur ne suffisait pas à le recommander à l'attention ; les brèves indications que nous venons de donner suffisent à montrer, dans tous les cas, que la portée de ce livre dépasse le cercle scolaire pour lequel il a été composé, et que ce volume mérite vraiment son titre de *Géographie générale*.

5. — De l'ouvrage d'ensemble de M. Marcel Dubois, il convient de rapprocher le livre très particulier que vient de publier M. Jules Girard sur *l'Évolution comparée des sables*. Cet excellent titre suffit à rendre exac-

tement compte de ce que s'est proposé l'auteur, qui poursuit depuis de longues années déjà d'intéressantes études de géographie physique, et surtout de géographie littorale. L'érosion, l'abrasion météorique, les dunes, la transformation des rivages, tels sont les sujets traités par M. Jules Girard avec beaucoup de soin et d'érudition ; un certain nombre de gravures, — faites pour la plupart d'après des photographies, dont quelques-unes, excellentes, ont été prises par l'auteur lui-même, — des cartes et des croquis illustrent cet ouvrage, qui ne nous semble pas tant un livre rigoureusement composé qu'un recueil de matériaux pour servir à l'étude du sujet indiqué plus haut. Le volume manque en effet d'entrée en matière et de conclusion, et le lien existant entre ses différentes parties ne se trouve indiqué nulle part. On n'aura pas moins un réel profit à lire et à étudier *l'Évolution comparée des sables*, dont M. Girard fera bien, dans une nouvelle édition, de revoir soigneusement les noms propres, de reviser et de compléter les références ; il devra aussi placer Persépolis à l'est et non pas à l'ouest de Birs-Nimroud (p. 49), et ne plus parler de « manuscrits en langues américaines » comme ayant été découverts par le Dr Stein dans les environs de Khotan, à Dandan-Vilik (p. 50).

6. — Pour la dernière fois, nous avons à parler aujourd'hui, à cette place, du magnifique monument élevé par le P. J.-B. Piolet à la gloire de l'Église et de la France tout à la fois ; n'est-ce pas de la sorte, en effet, qu'il convient de qualifier le bel ouvrage intitulé : *Les Missions catholiques françaises au* XIXe *siècle* ? Pour la rédaction de son sixième volume, consacré aux missions d'Amérique, le P. Piolet a trouvé, comme précédemment, dans les sociétés mêmes de missions, les collaborateurs les plus compétents et les plus dévoués, traitant chacun en quelques pages le sujet qu'il connaissait le mieux ; c'est ainsi que le P. C. de Rochemonteix a écrit le chapitre relatif à ces anciennes missions de l'Amérique du Nord, dont les plus importantes (celles des jésuites de la Nouvelle-France) ont trouvé en lui un historien admirablement informé, tandis que Mgr Grouard et le P. Gohiet rédigeaient le chapitre consacré au Canada, et le P. Morice celui qui parle de la Colombie britannique. — On doit d'autre part au P. Pie Mothon deux excellents chapitres sur Cuba et Haïti, au P. Fort le chapitre relatif à la Dominique et à Sainte-Lucie, à Mgr Le Roy et aux P. Gallet et Fidèle celui qui traite du Brésil, enfin à M. Alexandre Guasco, secrétaire général du Conseil de Paris de la Propagation de la Foi, une série de pages sur l'Amérique et ses habitants, les anciennes missions françaises de l'Amérique du Sud, les missions contemporaines aux États-Unis, à Haïti et à la Guyane. Quant au P. Piolet lui-même, outre la tâche ingrate et particulièrement délicate de la mise au point, il a écrit une étude d'ensemble sur les congrégations françaises dans l'Amérique du

sud. — M. Brunetière, en quelques pages pleines d'idées, a dégagé la conclusion de ces six beaux volumes, et montré comment le P. Piolet a « traduit en deux mots l'exacte vérité des faits quand, à son histoire des *Missions catholiques françaises*, il a donné ce titre plus général de : *La France du dehors.* » — De ce trop bref aperçu, on peut déduire que le texte du sixième volume des *Missions catholiques françaises* est digne du texte des précédents. L'illustration n'est pas moins remarquable et constitue, cette fois encore, un admirable et pittoresque album de géographie physique et d'ethnographie. Une table générale des matières traitées dans les six volumes termine ce superbe ouvrage, duquel, — bien qu'il y manque une table générale des gravures et une série de cartes précises, — nous ne saurions trop louer l'idée première, l'exécution parfaite et l'heureux achèvement. En vérité, tout catholique, tout Français, a contracté envers le P. Piolet, à propos de cet ouvrage, une véritable dette de reconnaissance.

7. — M. A. F. Mummery est un alpiniste anglais dont le souvenir vit encore profondément parmi les membres de l'Alpine Club et dont les enseignements font à très juste titre autorité dans le monde des grimpeurs. Disparu, en 1895, probablement par suite d'une avalanche, dans les monts Himalaya, au cours d'une exploration vers le col de Diama, après s'être élevé sur les flancs du Nanga Parbat (haut de 8,117 m.) jusqu'à plus de 6,100 m. d'altitude, et après avoir (de 1871 à 1894) exécuté dans les Alpes et le Caucase de remarquables ascensions, cet amateur avait fini, à force de volonté et d'entraînement, par valoir un professionnel et par exécuter sans guides, de la manière la plus remarquable, les ascensions les plus audacieuses. On trouvera dans le beau volume, naguère publié par Mummery et traduit avec fidélité et élégance par M. Maurice Paillon, le récit des plus remarquables ascensions exécutées par le vaillant alpiniste dans les Alpes et dans le Caucase, et l'exposé des théories inspirées à l'auteur par son expérience des courses en montagne. Écrit avec beaucoup de précision en même temps que d'*humour*, admirablement illustré d'un portrait de Mummery, de quatre esquisses cartographiques et de vingt-quatre vues superbes (les unes empruntées à l'édition anglaise, les autres à M. Sella et à d'autres auteurs) des montagnes escaladées par l'alpiniste anglais, ce livre sera lu avec une véritable passion par tous les grimpeurs qui rêvent d'atteindre des passes difficiles, de conquérir des pics jusqu'alors réputés inaccessibles. Les autres, — ceux qui, (n'en déplaise à M. Paillon) nous semblent être les véritables alpinistes, ceux qui s'occupent de science, — liront-ils avec autant de plaisir *Mes Escalades dans les Alpes et le Caucase* ? Je n'oserais pas l'affirmer. « Je n'ai, déclare M. Mummery dans sa Préface, que les idées les plus vagues au sujet des théodolites comme des planchettes de planimétrie ;

leur nom seul est pour moi une abomination. » — « Se fatiguer le cerveau, écrit-il ailleurs (p. 94), en cherchant à reconnaître les sommets éloignés, à corriger ses notions topographiques, ou encore à poursuivre un but scientifique quelconque, semble un sacrilège de la pire espèce. » On trouvera cependant çà et là dans le livre de M. Mummery, sur l'aspect de certains coins des Alpes et du Caucase à une date déterminée, des indications de pur détail dont il est possible de tirer parti ; c'est là sans doute ce qui amènera les alpinistes scientifiques eux-mêmes à faire quelque cas (moins sans aucun doute que les grimpeurs exclusifs) du livre, parfois très amusant, intitulé : *Mes Escalades dans les Alpes et le Caucase.*

8. — Séduit par les récits pittoresques, illustrés de croquis si exacts et si vivants, que M. Gaston Vuillier a consacrés aux îles de la Méditerranée occidentale, M. Charles Berchon a entrepris de marcher sur les traces du brillant dessinateur. Mais comment faire pour conserver toutefois son individualité propre ? M. Vuillier s'est occupé du midi ; c'est donc à l'étude des pays septentrionaux que s'adressera M. Berchon. Son volume d'impressions de voyage sur le Danemark, — qui est peut-être le premier d'une série que nous souhaitons longue, — nous a beaucoup plu ; les observations en sont fines et justes, écrites d'une plume souvent alerte, illustrées par un crayon plus alerte encore ; peut-être sont-elles parfois un peu trop brèves, mais c'est là un défaut dont M. Berchon, en acquérant plus d'expérience, se corrigera aisément. D'ores et déjà, le volume intitulé *En Danemark* mérite d'être bien accueilli ; on y trouvera, — sur Copenhague bien plus que sur l'île de Fionie et sur le Jutland, — des renseignements exacts, de fines observations et aussi des traits amusants. A côté d'un guide du pays, il conviendra donc d'emporter en Danemark le livre de M. Berchon, parce qu'il est bien informé, et aussi parce qu'il fait aimer un peuple qui aime lui-même beaucoup la France.

9.— Ceux-là mêmes qui discuteront le plus passionnément les conclusions de M. Paul Léon, parce qu'ils sont partisans irréductibles des voies ferrées, seront obligés de reconnaître la valeur du volume qu'il vient de publier sous le titre de : *Fleuves, canaux, chemins de fer.* C'est, en effet, une excellente étude de géographie économique, dégagée de toute préoccupation doctrinale, et basée uniquement sur l'examen des faits ; c'est, — comme le dit M. Pierre Baudin au début d'une Introduction qui contient de très intéressantes parties, — « un exposé impartial des avantages que peut offrir chacun des divers modes de transport. » La politique égoïste des grandes compagnies françaises de chemins de fer, les erreurs énormes de la Société d'économie politique, les efforts du gouvernement pour l'amélioration de notre réseau navigable y sont exposés d'une manière très précise et très claire tout à la fois, et la

cause de quelques projets, de l'exécution desquels le Sénat ne semble avoir compris, ces temps derniers, ni l'intérêt ni l'opportunité (canal du Nord-Est, canal du Nord) y est plaidée de la manière la plus convaincante (ch. IV). Avec non moins de talent, M. Paul Léon a traité (ch. V) la question du raccord entre les réseaux ferré et navigable et indiqué ce que, à cet égard, il convenait de faire. Les derniers chapitres du livre, consacrés à l'étude de l'outillage économique du Rhin allemand et à celui des rapports entre les chemins de fer prussiens et la navigation rhénane, contiennent une foule de renseignements utiles et même parfois menaçants pour notre sécurité, puisés aux meilleures sources, ainsi que la rectification de plus d'une erreur. Voilà pourquoi il faut lire l'ouvrage de M. Paul Léon ; en le fermant, on sera sans doute convaincu, comme l'auteur lui-même, qu'il convient de porter à leur maximum de rendement nos deux réseaux des voies ferrées et de la navigation intérieure, et qu'il faut éviter de faire d'un programme d'amélioration des voies navigables un programme de menace pour l'exploitation des chemins de fer. Quatre cartes et un précieux diagramme illustrent cet intéressant volume, qui n'est pas seulement un livre de circonstance, et auquel nous souhaitons de tout cœur un très grand succès.

10. — M. Edmond Lambert est un Canadien Français qui a récemment entrepris en France un voyage d'étude à la recherche de ce qui peut encore y subsister de ces mœurs patriarcales, de ces usages antiques qui se sont si fidèlement perpétués dans le pays qui s'appelait naguère « la Nouvelle-France. » A cet égard, comme à tant d'autres, il convenait de débuter par la Normandie et par la Bretagne ; et c'est de ces deux provinces, en effet, que parle presque exclusivement l'auteur du *Voyage d'un Canadien Français en France*. Ce livre est très agréablement écrit, plein de fines remarques et d'excellentes observations ; convient-il, toutefois, d'en adopter sans restriction toutes les conclusions ? et devons-nous voir dans un certain nombre des survivances constatées par M. Edmond Lambert des faits caractéristiques des seuls pays qu'il a visités et de la Nouvelle-France ? Nous ne le pensons point, pour notre part ; bien des chansons, bien des devinettes, bien des traditions signalées dans son livre sont loin, en effet, d'être exclusivement normandes ou bretonnes. Que M. Edmond Lambert étudie un peu plus notre folk-lore, et il lui faudra modifier plus d'une phrase de de son intéressant ouvrage ! — Qu'il contrôle aussi ses références bibliographiques, malheureusement trop rares ; qu'il corrige surtout la phrase de la page 141 où sont confondus en un seul, deux ouvrages différents, et où d'Avezac est cité comme ayant fait réimprimer en 1863 un « vieux » livre de M. Joüon des Longrais qui n'a paru qu'en 1838. — Enfin que M. Lambert voyage moins rapidement à l'avenir ;

qu'il retourne en Normandie, et aille visiter le manoir de Jean Ango à Varangeville, près de Dieppe, le port de Honfleur, d'où Champlain est parti tant de fois pour l'Amérique, etc. ! Qu'il aille en Poitou, voir « la ligne acadienne » ! Qu'il fasse un pèlerinage à Brouage, la ville morte qui fut la patrie de Champlain !... Ces lacunes une fois comblées, M. Edmond Lambert pourra, en reprenant un volume dès maintenant intéressant et instructif, en le précisant et en le complétant, nous donner un ouvrage qui manque encore à notre littérature historique ; nous nous plaisons à en voir, dans le *Voyage d'un Canadien Français en France*, une première et déjà précieuse esquisse.

11.— De l'ouest, duquel seul s'occupe M. Edmond Lambert, passons au midi avec M. Émile Daullia, un amateur de courses faciles, et surtout de photographie. De lui, nous avions déjà vu naguère, dans un volume intitulé : *Autour du Mont-Blanc* de superbes paysages pris aux abords du massif le plus élevé des Alpes ; on trouvera dans son nouveau livre : *Au Pays des Pyrénées*, des vues non moins réussies, non pas tant des Pyrénées elles-mêmes que des villes françaises situées aux alentours, depuis Nîmes et Arles jusqu'à Bordeaux, en passant par Cette, Narbonne, Toulouse, Pau, Bayonne et Arcachon. On y trouvera aussi le récit des admirations de M. Daullia, et de ses déconvenues photographiques ; puis, — éparses çà et là au milieu de multiples conversations, — quelques informations sur des excursions accessibles à des alpinistes d'occasion, des considérations assez justes, mais peu neuves, sur les avantages comparés des Alpes et des Pyrénées (p. 211-216) et une intéressante digression sur la photographie (p. 104-105).

12. — En quelle haute estime nous tenons la collection des « Guides du touriste, du naturaliste et de l'archéologue » publiée par la librairie Masson sous la direction de M. Boule, voici plusieurs années déjà que nous le disons à cette place même. Le volume que MM. J. Révil et J. Corcelle viennent d'ajouter aux ouvrages précédemment parus sur le Cantal, la Lozère, le Puy-de-Dôme et la Haute-Savoie n'est pas pour modifier notre sentiment ; on y trouvera en effet, sur les excursions qu'il convient de faire dans les différentes parties de la Savoie (Aix-les-Bains, le lac du Bourget et le massif des Bauges, Chambéry et le massif de la Chartreuse, Albertville et le massif de Beaufort, la Tarentaise, la Maurienne), les indications les plus complètes et les plus précises en même temps qu'une excellente monographie du département de la Savoie. Si, à certains égards, l'ouvrage de MM. Corcelle et Révil paraît, dès l'époque même de son apparition, un peu inexact, la faute n'en est pas aux savants et consciencieux auteurs, mais aux événements politiques qui ont, tout récemment, privé de leurs saints habitants le célèbre monastère de la Grande-Chartreuse et tant d'autres couvents de la Savoie. Ce que, par contre, on peut reprocher aux deux écrivains,

c'est de n'avoir pas mentionné certains phénomènes physiques intéressants, tels que ces glissements, — moins importants d'ailleurs que ceux de 1877-1878 — provoqués en 1899 par les pluies du printemps à Sainte-Foy-de-Tarentaise (il n'en est question ni à la page 48 ni à la page 233), c'est aussi d'avoir écrit quelques phrases qui se contredisent entre elles. « L'émigration de temporaire est devenue définitive », écrit M. J. Corcelle au début du chapitre sur « l'Homme actuel » (p. 102) ; « après fortune faite, lisons-nous à la page 104, ces expatriés reviennent presque tous dans leur village, construisent une habitation luxueuse dans une bourgade désolée » ; de ces deux phrases, quelle est la plus exacte ? — Ces petites taches, ces légères lacunes sont faciles à faire disparaître, et n'empêchent pas le volume de MM. J. Révil et J. Corcelle sur *la Savoie*, très joliment et documentairement illustré, accompagné de trois cartes intéressantes, d'être à la fois le meilleur guide et la monographie d'ensemble la plus exacte qui ait encore été composée sur ce département si pittoresque et si digne d'être soigneusement visité dans toutes ses parties. Aussi, non moins que les simples touristes, naturalistes, archéologues, géographes et esprits vraiment curieux devront-ils l'emporter au cours de leurs pérégrinations et de leurs études sur le terrain, et même y recourir dans leurs travaux de cabinet.

13. — S'il est un ouvrage véritablement instructif et susceptible de faire réfléchir à quelques-uns des plus graves problèmes de la politique européenne contemporaine, c'est le volume du baron Jehan de Witte intitulé : *Des Alpes bavaroises aux Balkans*. Il y a là, en effet, plus et mieux que de simples impressions de voyage, car l'auteur, qui a bien vu, et à différentes reprises, quelques-uns des pays dont il parle (la Bavière, l'Autriche propre et la Croatie), ne se contente pas de décrire en vulgaire touriste les contrées qu'il a parcourues, les représentations d'Oberammergau, les châteaux du roi Louis II de Bavière, Munich, Salzbourg, Vienne, Trieste, Raguse et tant d'autres villes ; sans la moindre prétention, et à propos de ce qu'il voit et de ce qu'il entend, il s'efforce surtout de faire comprendre l'esprit et les aspirations des populations au milieu desquelles il passe. Préparé par de nombreuses lectures à cette tâche délicate, M. Jehan de Witte a su contrôler sur place, critiquer et parfois rectifier les idées des auteurs dont il avait débuté par étudier les ouvrages, et il a pu de la sorte écrire une série de chapitres très intéressants et très documentés sur le conflit des nationalités austro-hongroises, la question bosniaque et le pangermanisme, etc., — porter sur les Hongrois un jugement sévère mais juste, — et remettre exactement au point bien des questions qui sont en général fort peu étudiées, et encore plus mal jugées en France. Voilà pourquoi, bien qu'il eût pu être parfois un peu mieux renseigné au

point de vue strictement historique, (pourquoi n'avoir cité nulle part l'excellent ouvrage de M. l'abbé Pisani sur *la Domination française en Dalmatie*, ni celui de M. F. Kirchmayer sur « la Chute de la république aristocratique de Raguse, et la lutte des soldats de Napoléon contre la flotte russe, les Monténégrins et les Crivosciens pour la possession des Bouches de Cattaro » ?), M. Jehan de Witte a écrit un livre qu'il faut lire soigneusement. Sans doute, la géographie physique en est totalement absente, ou y figure si peu qu'il vaut mieux n'en pas parler ; par exemple, après avoir lu quelques lignes de la page 370 sur la résurgence probable de la Trébinitza sous le nom d'Ombla, on est en droit de se demander si le baron de Witte a jamais entendu parler de M. Martel, dont il semble ignorer totalement les travaux sur Adelsberg (p. 199) comme sur les cavernes françaises. Il serait d'ailleurs injuste de demander à cet auteur ce qu'il n'a pas voulu donner, alors surtout que, dans ce qu'il s'est proposé de faire, il a pleinement réussi.

14. — Avec M. F. de Navenne, ce n'est ni dans les Alpes ni dans les Pyrénées qu'il convient d'aller se promener, mais dans les Apennins et leurs abords. Qu'il s'agisse de visiter les sources de l'Arno et du Tibre, de traverser l'Apennin toscan, de voir courir le « Palio » à Sienne, ou d'évoquer à Viterbe une foule de souvenirs historiques, vous ne sauriez trouver un compagnon plus agréable ni plus érudit ; la littérature, l'histoire et l'art de l'Italie centrale lui sont également familiers, aussi son horreur des livres rouges, bleus ou marrons, que les touristes consultent avec tant d'assiduité et tant de soin au cours de leurs pérégrinations, s'explique-t-elle de reste, car il ne peut rien apprendre d'eux. Il est possible, par contre, que les rédacteurs de nos guides aient, tout autant que les touristes ordinaires, beaucoup à prendre dans le volume intitulé *Entre le Tibre et l'Arno* ; j'en ferai, pour ma part, à Sienne et à Viterbe, mon livre de chevet, et je suis sûr de trouver à le relire ce que j'y ai déjà trouvé lors d'une première lecture : du plaisir en même temps que du profit.

15. — Pour les mêmes motifs, il convient de lire encore les « promenades et impressions siciliennes » de M. A. Dry, dont nous n'avons pas oublié le premier volume : *Vers l'Occident. Trinacria* (tel est le titre de ce nouvel ouvrage) est un livre très agréable, plein de faits et d'observations personnelles ; il est bien documenté et très instructif, en grand progrès sur son frère aîné, et il convient peut-être d'y voir le meilleur livre (il ne s'agit pas ici des « guides », dont M. Dry a peut-être autant d'horreur que M. F. de Navenne) qu'il soit possible de consulter sur l'état actuel de la Sicile. Ce n'est, bien entendu, ni un traité de géographie physique et économique, ni un ouvrage d'érudition ; n'y cherchez donc ni indications scientifiques, ni chiffres, ni discussions approfondies sur les métopes de Sélinonte ou la Vénus

Callipyge. Ce que M. Dry a étudié surtout, c'est l'homme contemporain, et il a, en ce faisant, rendu un réel service, car l'homme contemporain a été, jusqu'à ces dernières années, beaucoup trop négligé. Grâce à M. Dry, il nous sera maintenant possible de nous faire une plus juste idée du Sicilien.

16. — Il y aura bientôt dix ans, Mlle Lucie Félix Faure, au cours d'un voyage en Égypte, en Terre-Sainte, dans l'Archipel et en Italie, écrivait, sans songer devoir les publier jamais, un certain nombre de pages dans lesquelles elle se proposait de fixer (comme elle le dit au début de sa Préface) « quelques souvenirs, quelques impressions, quelques réflexions. » Nous avons pris plaisir à lire ces notes, jetées sur le papier au jour le jour, au sortir d'une mastaba, d'un musée, d'un office religieux, d'un pèlerinage à Bethléem, de stations sur la Voie douloureuse. Empreintes d'un esprit profondément religieux, elles nous ont fait comprendre, mieux que bien des gros livres, quelles pensées pouvait inspirer à un fervent catholique un pèlerinage aux Lieux Saints. C'est ce dont il convient surtout de remercier Mlle Lucie Félix Faure, qui a bien fait, d'autre part, de rapprocher de *Méditerranée* certaines « rêveries d'art et de poésie » dont la meilleure nous semble être « Denys l'Aréopagite. »

17. — Aux éloges que, de différents côtés, des écrivains autorisés ont déjà décernés aux *Voyages au Maroc* exécutés de 1899 à 1901 par le marquis de Ségonzac, est-il bien utile de joindre les miens? Je ne sais; mais je me reprocherais, pour ma part, de ne pas appeler d'une façon toute particulière l'attention des lecteurs du *Polybiblion* sur ce beau volume qui fait le plus grand honneur non seulement à son auteur, mais à l'exploration et à la géographie françaises. Il ne s'agit pas là, en effet, d'une simple relation pittoresque, comme nous en possédons tant; voici une véritable œuvre scientifique, dans laquelle M. de Ségonzac nous cache ses souffrances et nous dissimule ses enthousiasmes, pour se montrer uniquement soucieux d'exactitude et de précision. On y trouvera sur le Rif, cette dernière partie inconnue du littoral méditerranéen, sur le pays des Beraber, enfin sur le Sous, une foule de renseignements de premier ordre, dont les uns sont contenus dans le journal de route, plein de notes typiques et de récits émouvants par leur simplicité et leur sobriété même, dont les autres sont systématiquement groupés dans les chapitres purement scientifiques de la seconde partie du volume. Là, des spécialistes autorisés ont exposé les importants résultats obtenus par M. de Ségonzac au péril de sa vie, et grâce à une audace et une persévérance étonnantes, dans chaque partie de la science. Une admirable carte d'ensemble des itinéraires de l'explorateur, qui est en même temps un « essai de synthèse orographique » du Maroc, dressée par M. René de Flotte de

Roquevaire à l'échelle de 1 : 2.000.000e, et une série de remarquables photographies, dont vingt grands panoramas, constituent l'illustration de ce volume, à l'exécution matérielle duquel la librairie Armand Colin a donné tous ses soins. Regardez donc et lisez attentivement les *Voyages au Maroc* du marquis de Ségonzac ; c'est un bel et un bon ouvrage, digne d'être rapproché de celui dans lequel M. de Foucauld exposa naguère le résultat de ses remarquables explorations dans ce même empire du soleil couchant.

18. — Il serait injuste de rapprocher des *Voyages au Maroc* les *Impressions africaines*, ou plutôt algéro-tunisiennes de M. René de Bonnafos. En effet, ce que cet auteur a été chercher dans l'Afrique française du nord, à Alger, à Fort-National, à Aumale, à Biskra, à Tunis, ce sont uniquement des impressions, des sensations, des harmonies ; il a su rendre les unes et les autres d'une manière très heureuse, et traduire ce qu'il avait ressenti « avec toute la fidélité possible et selon les fibres qu'elles avaient touchées en son être. » Quant au reste, M. de Bonnafos ne semble guère en avoir cure, et c'est pourquoi il ne faut demander à ces *Impressions africaines* autre chose que ce que promet le titre lui-même. Écrites d'un style pittoresque et coloré, elles font vraiment plaisir à lire, encore que l'auteur se soit parfois un peu trop longuement arrêté sur les côtés dépravés de la civilisation qu'il étudiait ; et elles montrent, d'une manière très nette parfois, quelle profonde perturbation la civilisation occidentale a introduite dans les pays orientaux du Maghreb-el-Aksa.

19. — Il n'est pas toujours nécessaire d'aller bien loin pour se trouver en pays totalement inconnu : M. Henri Méhier de Mathuisieulx vient d'en fournir la preuve. C'est en effet une contrée encore inexplorée que la Tripolitaine, plus inconnue que les plus lointaines régions de l'Afrique ou de l'Asie. Complètement fermée aux Européens, de par la volonté du gouvernement turc, depuis plus de vingt-cinq ans, elle demeure encore, — à quelques heures seulement de l'Europe ou de terres africaines absolument européanisées, — un pays à peu près vierge de toute exploration systématique. M. Méhier de Mathuisieulx a eu la bonne fortune de pouvoir, avec la permission des autorités turques, entreprendre l'exploration de cette terre si mal connue, commencer l'étude de son sol et de son sous-sol, de ses habitants, de son état politique et commercial, et nous avons dans son livre intitulé : *A travers la Tripolitaine* le récit de ses excursions, soit à l'est de Tripoli sur le plateau de Tarounha et jusqu'à Lebda, soit à l'ouest dans les monts Gariana et le djebel Yiffren. Les résultats de ces premières études sont trop intéressants à tous les points de vue pour ne pas être accueillis avec une faveur marquée ; géographes, politiques, simples curieux trouveront également profit à lire l'ouvrage de M. de Mathui-

sieulx, et, en le fermant, accompagneront de leurs vœux le consciencieux voyageur dans ses nouvelles pérégrinations en Tripolitaine.

20. — Au cours du voyage autour du monde que lui a permis d'exécuter une des bourses d'études mises par un généreux donateur à la disposition de l'Université de Paris, M. Albert Métin a réuni une foule d'observations sociologiques et économiques d'un très vif intérêt. Il en a déjà publié naguère, dans son curieux volume sur *la Question agraire et la Question ouvrière en Australie et en Nouvelle-Zélande*, une précieuse série ; voici maintenant, sur *la Transformation de l'Égypte*, d'autres notes de voyage, non moins instructives, mais singulièrement attristantes pour un Français. C'est un peu, en effet, l'histoire de la décadence de notre influence que raconte M. Métin dans ce nouveau volume, où il indique avec beaucoup de soin et de science quel est l'état présent de la société égyptienne, où il montre comment cette société se transforme sous l'influence occidentale et dans quels ordres de faits se marque le plus rapidement l'évolution. Non moins que les sociologues et les historiens, les géographes devront y puiser largement ; alors même qu'ils ne seraient pas d'accord avec M. Métin sur l'appréciation de certains faits politiques contemporains, ni sur l'instruction des Français en matière de politique étrangère, ils reconnaîtront, sans se faire prier, qu'à la base de cette brillante « esquisse sociale » (suivant l'expression même de l'auteur) se trouve une solide étude géographique, et que, au point de vue de la géographie humaine, *la Transformation de l'Égypte* est une véritable mine de renseignements des plus précieux.

21. — La lecture du nouveau livre de M. Hugues Le Roux : *Chasses et gens d'Abyssinie*, ne nous a pas procuré un plaisir sans mélange. Il est vrai que nous avons le malheur de ne pas être chasseur, et que nous ne comprenons pas bien la satisfaction qu'on peut éprouver à tuer un lion ou un hippopotame (pardon ! un « goumari »), encore moins un zèbre, ou une élégante gazelle, ou un « gueddi », un aigle mangeur de serpents. Par contre l'homme, — nous voulons dire l'indigène, — nous intéresse infiniment ; aussi est-ce à la lecture des chapitres consacrés par M. Hugues Le Roux aux « gens d'Abyssinie » que nous nous sommes surtout attaché. Il en est de très émouvants (« le laveur d'or » et surtout « les fourmis »), d'amusants (« intervention chevaleresque » et « Zaga-Christos »), de touchants (telle nous apparaît l'histoire du petit Sorké), et je n'en ai pas trouvé un seul qui ne mît bien en lumière un aspect de l' « âme » éthiopienne. Toutefois, je n'oserais affirmer que M. Hugues Le Roux ait toujours bien compris le sens profond des scènes qu'il décrit ; c'est un sceptique, et l'idée de Dieu se rencontre trop peu dans son livre pour qu'elle ait pu, au cours de son voyage, l'aider à se rendre un compte exact de la philosophie des

choses, et à écarter le superficiel pour dégager telle ou telle idée maîtresse, mais cachée. Est-ce à dire qu'il ne faille pas lire *Chasses et gens d'Abyssinie* ? Lisez-le, au contraire ; vous y trouverez, surtout dans la seconde partie, de jolies descriptions, et des histoires écrites d'une plume émue parfois, souvent spirituelle et toujours alerte.

22. — Elles contiennent des parties bien intéressantes, les « notes de voyage et de séjour » que M. Albert Bordeaux vient de publier sur la Sibérie et la Californie ; à celles qui parlent de la Sibérie, je préfère toutefois, et de beaucoup, le récit fait par l'auteur de son séjour avec sa famille en Californie, au Long Canyon. Est-ce à cause des nombreuses et pittoresques anecdotes que contient cette seconde partie du volume ? Il ne me le semble pas, puisque les deux chapitres les meilleurs de la première partie sont, à mon avis, les deux derniers, relatifs aux mines de la Sibérie occidentale et orientale (ch. XIII et XIV) ; c'est plutôt parce que ces « notes de séjour » sont mieux digérées, plus précises, et ne contiennent pas de digressions. On peut en effet aimer beaucoup la musique de Wagner, et s'étonner qu'il en soit si souvent question dans des notes prises au cours d'un voyage en Sibérie ; est-ce bien le lieu d'en parler ? Et puis, on éprouve à la lecture du livre de M. Bordeaux certaines surprises un peu fortes. Comment l'auteur n'a-t-il pas, avant sa conversation avec le général V., entendu parler du Kloutcherskaia Sepka (p. 109) ? Comment ne connaît-il pas le voyage de MM. Chaffanjon, Gay et Mangini, à la suite duquel ces deux derniers ont fondé à Blagoviestchensk l'hôtel dont il est question à la page 124 ? Comment surtout ignore-t-il l'épisode héroïque de la défense du Pétang par l'enseigne de vaisseau Paul Henry ? C'est un officier anglais qui le lui a fait connaître, et écoutez comment en parle M. Bordeaux : « L'épisode héroïque du siège a été, dit-il (l'officier anglais), la défense d'une chapelle par les marins français, et il s'enthousiasme sur leur conduite » (p. 176). Une telle ignorance des gloires françaises les plus récentes me fait bouillir ; et peut-être faut-il chercher là le motif pour lequel, en dépit du souvenir que j'ai gardé de *Rhodésie et Transvaal*, je n'apprécie pas comme il conviendrait la première partie de *Sibérie et Californie*.

HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Bibliothèque liturgique. T. VII. Sacramentaire et martyrologe de l'abbaye de Saint-Rémy ; martyrologe, calendrier, ordinaires et prosaire de la métropole de Reims (VIII^e^-XIII^e^ siècles). publiés par le chanoine ULYSSE CHEVALIER. Paris, A. Picard et fils, 1900, in-8 de LXXII-418 p. avec 9 pl. — Prix : 10 fr.

Bibliothèque liturgique. Tome VIII. **Ordinaire et coutu-**

mier de l'église cathédrale de Bayeux (XIII^e siècle), publiés par le même. Paris, A. Picard et fils, 1902, in-8 de L-478 p. avec 6 pl. — Prix : 12 fr.

Tout en terminant ses précieux Répertoires bibliographiques, dont le premier, depuis longtemps épuisé, va nous être rendu en une édition infiniment plus complète, M. le chanoine Ulysse Chevalier poursuit de vastes publications dont il semblerait qu'une seule pût suffire à une activité moins prodigieuse. Sa *Bibliothèque liturgique*, admirable annexe des recueils des bollandistes, en est à son neuvième volume, qui a paru, du reste, un certain temps avant le huitième. Les tomes VII et VIII, dont nous nous occupons ici, sont consacrés, l'un à l'ancienne liturgie rémoise, l'autre à la liturgie de Bayeux. On y trouvera tout d'abord les deux martyrologes rémois, celui de Saint-Remy et celui de la cathédrale. Le premier de ces documents, dont l'original, remontant au IX^e siècle, a vraisemblablement disparu dans le grand incendie qui ravagea l'abbaye de Saint-Remy en 1774, nous est connu par une copie un peu abrégée de la Bibliothèque nationale de Paris. Cette copie a été utilisée par le regretté comm. de Rossi et M. l'abbé Duchesne pour leur édition du martyrologe hiéronymien ; mais il faudra désormais tenir grand compte de la publication de M. le chanoine Chevalier lorsque l'on voudra se servir de l'édition en question, où, chose surprenante, le texte reproduit n'a pas été attentivement collationné sur ce qui tient lieu aujourd'hui du manuscrit original. Une lecture minutieuse a permis au nouvel éditeur de relever un assez grand nombre de fautes qui avaient échappé à ses prédécesseurs ; on les trouvera groupées dans une note de la page XVI de l'Introduction. Quant au second martyrologe, celui de la cathédrale de Bayeux, dont le texte est conservé dans un manuscrit du XIII^e siècle, il suffira d'en dire qu'il se rapproche beaucoup de celui d'Usuard, évidemment adapté à l'usage spécial de la métropole de Reims. Suivent le calendrier et l'obituaire de la cathédrale, où M. Demaison, le savant archiviste de la ville de Reims, a pu identifier les personnages mentionnés, tout en suggérant à l'éditeur d'excellentes notes topographiques. Les ordinaires de l'église de Reims, au nombre de deux, dont l'édition occupe les pages 92-305 du présent volume, remontent au XII^e et au XIII^e siècle ; ils sont d'ailleurs assez étroitement apparentés l'un à l'autre, le plus ancien conservé au British Museum, signalé à M. le chanoine Chevalier par M. Edmond Bishop, et copié et collationné par le même très obligeant érudit. On trouvera dans l'ordinaire du XIII^e siècle, à la suite du propre des saints, le cérémonial détaillé du sacre des rois et des reines de France (*ordo ad inungendum regem*, *ad inungendam reginam*), celui de la réception de l'archevêque et de la consécration des évêques. Le Sacramentaire de Saint-Remy, dont M. Chevalier nous donne le texte d'après une copie

incomplète du XVII^e^ siècle, la seule qui soit parvenue jusqu'à nous, a été utilisé par Dom Ménard et Dom Martène, bien avant que l'original en fût détruit dans l'incendie de 1774; et à ce propos on peut regretter que le savant directeur de la *Bibliothèque liturgique*, qui a eu l'excellente idée de reproduire à la fin de ce volume trois planches des figures du Sacramentaire, extraites de Dom Ménard et de Mabillon, ait négligé d'en indiquer la provenance ailleurs que dans les notes de son Introduction, où l'on ne songe guère à l'aller chercher. Enfin vient un Prosaire des plus abondants, dont le manuscrit, d'origine française, a été porté de bonne heure en Italie, au couvent d'Assise. Signalé à M. le chanoine Chevalier par M. Paul Sabatier, il a été analysé et collationné par M. de Manteyer, qui a pris copie de toutes les pièces inédites.

— Tel est le contenu du recueil rémois. Le second recueil nous apporte l'ordinaire de l'église cathédrale de Bayeux, d'après un manuscrit du XIII^e^ siècle, et un Coutumier de cette église, composé vers la fin du règne de saint Louis par un chanoine du nom de Langevin. Ce dernier document est tout particulièrement intéressant pour l'histoire locale de la liturgie, et parce qu'il nous donne dans ses plus minutieux détails, comme le fait observer M. Chevalier, le mécanisme de l'organisation intérieure d'un chapitre au XIII^e^ siècle, prébendes, élections, juridiction des dignitaires, règlements liturgiques et disciplinaires de toute sorte. Un des mérites et non des moindres du travail dont nous venons trop brièvement d'indiquer les grandes lignes, sera de permettre aux liturgistes une confrontation méthodique des usages de Bayeux avec le rite anglais actuel, qui vient de Normandie; et il nous faut être très reconnaissants à M. le chanoine Chevalier de hâter par ses publications si sagaces et si complètes le moment où d'aussi profitables études pourront être entreprises avec sécurité. A. P.

Lettres à un protestant, par l'abbé SNELL. Paris, Téqui, 1903, in-12 de XVII-207 p. — Prix : 2 fr.

Dans une préface, S. E. le cardinal Perraud nous dit tout le mérite de cet ouvrage et la catégorie de lecteurs auxquels il est spécialement destiné. Ce n'est point à la « gauche » du protestantisme, à ce parti — de plus en plus nombreux — qui accepte toutes les plus radicales conséquences du libre examen et aboutit ainsi à un véritable rationalisme. Mais voici en quels termes précis le débat peut être formulé : « Étant d'avis qu'un protestant (luthérien, calviniste, etc...) se dit et veut être chrétien, avoir une foi positive et non pas seulement une religiosité vague, sentimentale, fluide, incapable d'être renfermée et précisée dans un symbole nettement articulé, il faut lui prouver qu'une telle foi est incompatible avec le principe fondamental du protestantisme et qu'elle ne peut exister qu'au sein d'une Église ayant mission et autorité pour

déterminer ce que les fidèles doivent croire, c'est-à-dire qui soit infaillible dans ses enseignements et ses décisions dogmatiques.»

Après avoir ainsi établi l'état de la question, Mgr Perraud nous assure que les dix lettres de M. l'abbé Snell « démontrent cette thèse d'une façon péremptoire.» On lira particulièrement avec intérêt la cinquième lettre, où l'auteur fait voir ce qui sauve le protestantisme d'un complet émiettement des notions du christianisme : « c'est qu'en fait il procède exactement comme le catholicisme »; il a un corps de pasteurs et s'appuie sur l'autorité de l'Église enseignante.

Puisse cet excellent livre opérer quelque bien parmi nos frères séparés! B. DE CARROY.

SCIENCES ET ARTS

Aux jeunes gens. Que faire de la vie? par A. BITOT. Paris, Retaux, 1903, in 12 de VI-251 p. — Prix : 2 fr.

Écrit sans prétention, et avec un désir sincère d'aider la jeunesse à utiliser la vie dans le double but de glorifier Dieu et de faire le bien, ce livre bon et beau contient des aperçus sur les professions les plus en vue : l'agriculture, l'industrie et le commerce, les travaux d'ingénieur, le barreau et la magistrature, les consulats et les ambassades, la carrière des lettres, les beaux-arts, la médecine, l'armée, la marine, le sacerdoce. Dans ces diverses voies, M. Bitot montre autant de moyens d'utiliser sa vie par l'influence et l'apostolat. Il donne la conception exacte de chaque profession, en fait admirer l'idéal, retrace dans des tableaux merveilleux les traits saillants des modèles à imiter, Berryer, Léonard de Vinci, le baron Cauchy, Flandrin, Mozart, Gounod, Récamier, etc., etc. Il donne d'utiles renseignements sur les principales institutions qui fonctionnent en France pour former des ouvriers et des artistes sérieux. Par des conseils aussi sages qu'éclairés, il met en garde contre l'entraînement irréfléchi et les séductions multiples. En un mot, l'auteur se fait le guide et le protecteur des jeunes gens qui cherchent leur voie en ce monde. On remarquera surtout les chapitres consacrés à l'armée, à la marine et au sacerdoce. Un livre tel que celui de M. Bitot devrait être dans tous les foyers; les grands comme les petits le liraient avec profit et y puiseraient des encouragements en même temps que des conseils. G. BERNARD.

De l'Éducation du jeune clergé, par le P. ZOCCHI ; trad. et adapté de l'italien avec notes et documents par ÉLIE PHILIPPE. Paris, Oudin, 1903, in-18 de 164 p. — Prix : 2 fr.

S'inspirant des lettres du Saint-Père à l'épiscopat brésilien, français et italien, le P. Zocchi démontre, dans ce court ouvrage de pédagogie

ecclésiastique, combien l'éducation du clerc diffère essentiellement de celle du laïque. Il répond sobrement, en passant, aux déclarations de certains réformateurs plus ou moins compétents que nous avons eu occasion de critiquer ici à différentes reprises, et met en lumière les éléments requis pour la forte culture du clergé auquel on voudrait sottement imposer des programmes qui réussiraient uniquement à l'éloigner de la fin propre à son ministère ! La « *rerum novarum cupido* » a déjà produit des fruits assez funestes pour que l'expérience nous instruise ; aussi, l'éminent auteur, qui signale les périls du « nouveau catholicisme » sans s'opposer aux améliorations toujours possibles, s'efforce avec grand soin de préserver les saines méthodes de formation intellectuelle et apostolique. Le traducteur, dont la grande expérience et la compétence sont connues, a doctement adapté l'ouvrage italien aux besoins du public français. G. PÉRIES.

Nos enfants. Lettres d'un jésuite proscrit par la loi de 1901 à un jeune professeur. Paris, Téqui, 1903, in-12 de 352 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre contient la correspondance d'un vieux professeur proscrit à un jeune laïque qui a pris dans un collège libre la place d'un de ses anciens maîtres dépouillé par la loi du droit d'enseigner. C'est comme un traité de pédagogie à l'usage des maîtres chrétiens. Et nul doute qu'en se conformant à ses indications, où se devine une rare expérience et un grand dévouement, les maîtres de l'enseignement libre ne deviennent à leur tour très experts dans l'art si difficile d'instruire et surtout d'élever les enfants. La forme même adoptée par le vieux professeur donne beaucoup de charme à ces leçons qui, passant par le chemin du cœur, arriveront mieux à l'intime de l'âme et atteindront plus facilement leur but. Excellent livre à lire et à méditer pendant les vacances pour les maîtres de l'enseignement chrétien, qui ont le souci de bien remplir tous leurs devoirs. Je le leur signale avec une particulière sympathie. ÉDOUARD PONTAL.

En pénitence chez les jésuites. Correspondance d'un lycéen, par PAUL KER. Paris, Retaux, 1903, in-12 de 368 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est l'histoire vécue, car ce n'est pas un roman, d'un jeune homme qui a commencé son éducation au lycée, et qui, pour le plus grand bien de son âme, l'a continuée et achevée chez les jésuites. Ayant ainsi fait l'expérience des deux modes d'éducation et d'enseignement, il est mieux placé que personne pour en noter les différences et montrer pourquoi la seconde est en tous points si supérieure à l'autre. Après avoir lu ce livre, d'un tour agréable, spirituel et char-

mant, on ne pourra se défendre, si l'on n'y apporte de parti pris, d'accepter les conclusions de l'auteur, qui sont celles de l'expérience et du bon sens chrétien. Très intéressant et très vivant ce récit d'une vie de collégien, et tout à fait de nature à nous rendre plus cher cet enseignement, proscrit aujourd'hui par tous ceux qui ont sans doute des raisons particulières de n'aimer aucune des grandes vertus chrétiennes qu'on y apprend.

ÉDOUARD PONTAL.

La Prospection des mines et leur mise en valeur, par MAURICE LECOMTE-DENIS. Paris, Schleicher, 1903, in-8 de 551 p. et grav. — Prix : 20 fr.

Comme le dit avec juste raison M. Haton de la Goupillière dans sa Préface, le présent ouvrage offre une véritable utilité aux ingénieurs sortant de l'École qui, aux leçons théoriques, ont besoin d'une étude sur le terrain, tout comme les médecins qui doivent passer par la clinique avant de pouvoir exercer leur art avec des chances de succès.

Le livre de M. Lecomte-Denis complète par des notions essentiellement pratiques les cours de l'École des mines et de l'École centrale. Il apprend aux jeunes diplômés à se reconnaître sur le terrain et à déceler dans les fossiles et les minéraux qu'ils rencontrent les indices nécessaires pour exploiter une mine dans de bonnes conditions. Plusieurs chapitres leur donnent les notions voulues pour l'évaluation et l'étude complète du gisement. On leur indique comment il faut acheter une mine et vendre le minerai en évitant les erreurs de comptabilité qui, avec les meilleures conditions d'exploitation, pourraient mener l'affaire à la liquidation désastreuse faute de ces connaissances trop souvent méprisées par les techniciens. Le chapitre XV contient tous les décrets et règlements miniers qu'il importe aussi de connaître pour faire un bon directeur de mine. Enfin on trouve dans le chapitre XVI un petit dictionnaire technique de termes géologiques et minéralogiques les plus usuels ; des tableaux montrant les caractères principaux des minéraux usuels. Puis les classifications de ceux-ci d'après leur couleur, leur éclat, leur dureté, leur densité, leurs caractères cristallographiques. Des tables de comparaison des mesures étrangères avec les nôtres, etc., etc., complètent heureusement cet ouvrage qui peut ainsi servir d'aide-mémoire très pratique à tous les prospecteurs, lesquels n'auront plus besoin d'emporter dans leur malle toute une bibliothèque spéciale résumée à leur intention par M. Lecomte-Denis.

A.-A. FAUVEL.

L'Année photographique 1903, par A. REYNER. Paris, Mendel, 1903, in-8 de 262 p., avec grav. — Prix : 3 fr.

Pour la quatrième fois, la librairie Mendel publie un compte rendu très intéressant des progrès de l'art et de la pratique photographiques

pendant l'année précédente. Dans un élégant volume bien imprimé, orné de gravures en nombre suffisant, on a groupé toutes les formules qui ont été proposées ou essayées, on a établi le bilan des progrès dans la photographie, dans les principales questions actuellement à l'étude. C'est ainsi qu'un chapitre est consacré à la photographie des couleurs par la méthode directe. Les diverses opérations photographiques, réparties avec méthode dans autant de chapitres distincts, sont successivement passées en revue ; une table des matières bien faite permet de trouver facilement le renseignement cherché.

J. C. T.

LITTÉRATURE

Les Transformations de la langue française pendant la deuxième moitié du XVIII^e^ siècle (1740-1789), par F. GOHIN. Paris, Belin, 1903, gr. in-8 de 399 p. — Prix : 10 fr.

Le dix-huitième siècle français, surtout dans sa seconde moitié, fut une époque de transformation générale des idées ; il n'est pas étonnant qu'on y puisse noter aussi de nombreuses transformations de la langue, puisque le langage, expression des idées, varie nécessairement avec elles. M. Gohin n'a pas eu de peine à trouver, dans les œuvres des écrivains divers de cette période, une foule de mots, d'expressions, de tournures nouvelles ou de termes anciens employés dans un sens nouveau. Il en fait une ample moisson chez les philosophes, les grammairiens, les lexicographes, les académiciens même, sans parler des archaïsmes rajeunis et des emprunts au parler populaire, au langage technique, aux langues étrangères. Le champ du néologisme est vaste et, partout alors cultivé, devait offrir une abondante récolte. La liste des auteurs consultés et cités dans cet ouvrage témoigne de recherches consciencieuses jusqu'à l'exhumation des inconnus ; car qui connaît aujourd'hui Alletz, Domergue et Tournon, sans nommer les autres ? Seulement, pourquoi avoir oublié de consulter les prédicateurs, ne fût-ce que dans le livre de M. l'abbé Bernard sur *le Sermon au* XVII^e^ *siècle* ? On dira que leur langue n'est qu'un reflet de celle du dix-septième siècle avec les innovations courantes ; mais les philosophes eux-mêmes n'écrivent-ils pas dans cette même langue, noble et prétentieuse, banale et uniforme qui caractérise tous les écrivains de l'époque ? Et, pour n'avoir fait ni mieux ni pis que leurs contemporains ou leurs adversaires, les philosophes n'ont-ils pas donné, dans leur langage, un corps aux tendances intellectuelles de tout le dix-huitième siècle que notre auteur a si bien résumées : « dédaigner le passé, renier l'œuvre de la tradition, tout renouveler au nom de principes abstraits. »

Cette manie d'innover leur a fait inventer une quantité de mots sans

avenir dont on trouvera une liste des plus curieuses dans le lexique qui termine le volume. Ils sont loin d'être tous aussi heureux que certains termes nouveaux qui s'imposaient pour exprimer des idées nouvelles. Exemples : *anglomanie* (d'Alembert), *capitaliste* (Raynal), *causerie* (Condorcet), *confidentiel* (Necker), *copropriété* (Condillac), *déhonté* (Marmontel), *démolisseur* (d'Alembert), *doctrinaire* (Necker), *intégral* (Condorcet), *matérialisme* (d'Holbach), *monarchiste* (Raynal), *obligeance* (Marmontel), *répartiteur* et *vicinal* (Necker).

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on emploie d'autres termes prétentieux et insignifiants, malgré leur faux air scientifique, comme *activité*, *ambiant*, *aperçu*, *caractériser*, *concentrer*, *constater*, *constituer*, *déterminer*, *disserter*, *équivalent*, *expressif*, *généraliser*, *influer*, *incohérent*, *motiver*, *multiplicité*, *occasionner*, *opposition*, *organisation*, *relatif*, *senti*, *système*, *totalité*, etc. Plusieurs de ces mots remontent bien plus haut que 1740 (ainsi *investigation*, que J.-J. Rousseau a cru inventer, se trouve dès le XIV^e^ siècle), et l'on n'avait pas attendu le *système* de Law ou le *matérialisme* des philosophes pour mettre de telles expressions à la mode. Une satire de 1675 contre Descartes et Gassendi (v. *Études* du 5 août, p. 412) relève déja l'emploi ridicule de *système*, *machinalement*, *molécules*, *air ambiant*, *façon d'être de l'âme*, *raison de l'ordre*, *phénomène*, *matière subtile*, *occulte qualité*. Ce n'est pas d'aujourd'hui non plus que l'on force les termes, que l'on abuse des mots

« Pour clouer de l'esprit à ses moindres propos. »

Car l'esprit, dit Voltaire, n'est souvent que l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens et qu'on laisse entendre dans un autre. Rien de plus commun que ces équivoques et ces hyperboles, surtout dans la conversation galante qui donnait souvent aux mots un sens libertin, tant et si mal qu'il n'y avait plus guère dans le langage à la mode une expression innocente. On est alors *entreprenant*, *agréable*, *délicieux*, *pétri de grâces*, ou bien l'on a du *goût*, du *tempérament* ; des choses les plus vulgaires, on dit : c'est *divin*, *superbe*, *miraculeux* ; en bien comme en mal, on escalade tous les superlatifs et l'on se dit *excédé*, *enchanté*, *comblé*, *furieux*, *impressionné*, *tanné*. Qui croirait, avant la Révolution, rencontrer les termes politiques *officiel*, *réaction*, *constitutionnel*, *inconstitutionnel*, et, bien avant notre dillettantisme, les mots *humoristique*, *penseur*, *ironiste*, *persifleur* ? Dans les sermons que le persiflage des philosophes traitait volontiers de *capucinades*, on trouverait un écho affaibli de ces nouveautés. Ainsi Neuville, parlant d'une chose qui intéresse fortement, dira : qui *remue*, qui *attendrit*, qui *passionne*. Tous les prédicateurs, comme les écrivains d'alors emploient *sensible* dans le sens d'humanitaire et de sentimental. Si Neuville se sert de *méconnaissant*, *destructif*, notre auteur le sait, mais seulement par le

dictionnaire de Féraud. Il ignore que Cambacérès a dit, au sens moral, *affecter, indépendance*, que Clément s'est servi d'*efféminer*, que le P. Élisée a noté le mauvais sens de *tempérament*, que Beauvais a parlé des *vertus sociales*. Mais on ne peut tout savoir ni tout dire.

Ce qui vaut mieux que la plus riche nomenclature de néologismes, mieux encore que les observations les plus piquantes, c'est la science, la méthode avec laquelle l'auteur les a groupées, la sagesse qu'il met à discuter les droits de l'usage et de la raison, les revendications des néologues et des puristes en matière de langage. Il est impossible de fixer une langue vivante; elle s'appauvrirait forcément à la longue comme une monnaie qui s'use. Il faut donc la renouveler pour l'enrichir, mais la frappe nouvelle doit être légitime. Pour cela, il faut recourir au métal primitif, au sens étymologique et prendre les figures dans l'observation de la réalité. Qui voudra savoir en quoi les innovations linguistiques du XVIII^e^ siècle sont condamnables ou dignes d'éloge devra se pénétrer de la doctrine de ce livre, qu'aucun philologue ni même aucun amateur de l'histoire de notre langue ne pourra désormais ignorer.

A. Boué.

Nouveaux Mélanges oratoires de M. d'Hulst. T. IV et V. Paris, Poussielgue, 1901-1903, 2 vol. in-8 de 386 et XVIII-438 p. — Prix : 8 fr.

Ces deux volumes complètent la série de *Mélanges oratoires* posthumes du regretté Mgr d'Hulst, dont M. l'abbé Odelin a entrepris la publication. Ce faisant, M. l'abbé Odelin a rendu service aux lettres françaises, auxquelles ces volumes ajoutent de très belles pages, et aussi à la mémoire de Mgr d'Hulst, que ces discours nous font connaître dans le rôle de dévouement aux œuvres d'apostolat chrétien, qui restera le grand honneur de sa vie. Le tome IV est tout entier consacré aux œuvres d'éducation. Il contient les divers discours prononcés dans les distributions de prix, où chaque année le vénérable prélat se dépensait sans mesure pour recruter des adhérents au haut enseignement chrétien dont il avait la charge à Paris. Le volume est complété par les six homélies et les six discours de rentrée prononcés par Mgr d'Hulst de 1890 à 1895, soit à la messe du Saint-Esprit, soit aux séances solennelles de l'Institut catholique de Paris. Aux chrétiens qui ne comprendraient pas encore, malgré la leçon des événements, l'importance et la nécessité du haut enseignement libre, je signale spécialement ce volume, qui continue, après la mort de l'illustre recteur, son glorieux apostolat. Mais Mgr d'Hulst ne fut pas seulement un grand éducateur, ce fut un homme d'œuvres, et elles sont innombrables, celles auxquelles il apporta son dévouement et où il usa sa vie absorbée par tant d'autres travaux. Ce sont les discours et rapports prononcés en faveur de ces œuvres très diverses que contient le

tome V des *Nouveaux Mélanges oratoires*. Le volume s'ouvre par une Introduction de M. l'abbé Odelin sur Mgr d'Hulst homme d'œuvres. Puis défilent les principales œuvres auxquelles il s'est intéressé : l'hôpital Saint-Joseph, l'une des plus belles inspirations de sa vie, l'œuvre des catéchismes, le patronage de jeunes ouvrières, les Amis de l'enfance, la conférence Ozanam, et les divers congrès dont sa parole fut longtemps la parure et le charme. Et le volume est loin d'être complet, car combien de discours n'ont pas été recueillis, mais que leurs auditeurs n'ont pas oubliés !

Ces deux volumes sont intéressants à lire, car Mgr d'Hulst avait gardé le secret de cette belle et claire langue française que si peu savent encore parler aujourd'hui, comme il savait le faire lui-même. Les lettrés y goûteront un vrai régal, les hommes d'œuvres y trouveront de hautes et pratiques leçons qui rendront leur action meilleure et plus féconde. Il faut remercier M. l'abbé Odelin de nous avoir donné ce beau recueil ; il m'arrive bien rarement d'avoir d'aussi bons livres à recommander à nos lecteurs. Le haut enseignement chrétien peut s'en parer. Les livres universitaires officiels font, à côté de ceux-là, pour la forme et surtout pour le fond, bien pauvre figure.

ÉDOUARD PONTAL.

Gwerziou, Soniou ha Marvailhou, Poésies bretonnes et françaises, avec un conte en prose et des airs notés, par ÉMILE ERNAULT. Saint-Brieuc, Prudhomme, 1903, petit in-8 de XX-293 p.

Il y a un renouveau de la littérature bretonne, et Brizeux avait bien raison de dire, il y a un demi-siècle déjà :

Non ! nous ne sommes pas les derniers des Bretons...

et cette renaissance coïncide justement avec les mesures de persécution de l'heure actuelle. Sans doute il est difficile aux petites langues de lutter contre les langues officielles : la « lutte pour l'existence » leur est défavorable, et cela bien plus que des tracasseries d'ordre administratif ou politique.

M. Émile Ernault est bien connu dans le monde de la philologie celtique par ses travaux de linguistique, dont plusieurs ont été couronnés par l'Institut ; il est connu dans le monde universitaire comme professeur de langue et de littérature grecques à la Faculté des lettres de Poitiers ; il n'était guère connu comme poète sinon de quelques lecteurs bretons qui avaient pu lire, de temps à autre, de ses poésies bretonnes ou françaises éparses dans des revues de Bretagne. Il a cédé au désir de les réunir en gerbe ; et la collaboration de ses filles lui a permis d'en faire un volume charmant à tous les égards, l'une s'étant chargée de l'illustration, l'autre du choix d'airs populaires sur lesquels plusieurs de ces poésies peuvent se chanter, quand elles

sont dans le mètre et dans le ton de ces poésies populaires de la Bretagne, *Gwerziou* et *Sontou*, si célèbres aujourd'hui par leurs mérites de simplicité pathétique.

Les poésies de M. Ernault sont de nature diverse, les unes, disions-nous, dans le genre de la poésie populaire, destinées peut-être à devenir populaires à leur tour et sorties soit de l'imagination de notre poète, soit de l'imitation de ballades allemandes; les autres sont des pièces humouristiques ou des fables traduites de La Fontaine : la littérature d'un ordre plus élevé est représentée par des traductions, *la Chute des Feuilles*, de Millevoye et *la Pauvre Fille*, de Soumet, œuvres d'une sentimentalité bien passée; et si la poésie de Millevoye survit encore, elle le doit moins à l'expression des sentiments qu'à la musique très savante des vers.

Mais M. Ernault veut que nous le connaissions aussi comme poète français, et il a inséré dans ce volume sa traduction en vers français de trois belles pièces du *Barzaz Breiz* de M. de la Villemarqué; la première pourtant, *la Tour d'Armor*, c'est-à-dire la légende d'Azénor, sent bien aussi le romantisme d'entre 1830 et 1840.

Un joli conte, imité des frères Grimm, termine le volume.

Le lecteur breton goûtera certainement ces poésies qui sont dans la tradition et la tonalité de sa littérature : le lecteur français qui voudra les lire dans la traduction au bas des pages ne les trouvera pas sans mérite, pourvu qu'il aime la simplicité et qu'il ne cherche dans cette œuvre provinciale ni pensées parisiennes ni style montmartrois. La Préface de M. Ernault s'est inspirée de la circonstance, car elle est consacrée à la défense de la langue bretonne et du régionalisme breton : elle offre cette particularité de paraître en trois langues mises en regard : le breton également intelligible en Léon, en Cornouaille et en Tréguier, le breton vannetais qui forme presque une langue à part, et le français. Et, après cette Préface, les poésies commencent par un sonnet : *Le Breton*, qui est de circonstance plus que jamais. Si long que soit cet article, il ne sera pas rendu beaucoup plus long par la citation des six derniers vers de ce sonnet :

Et toi, peuple breton, qu'as-tu pour te protéger
Contre ceux qui essaient, après de longues luttes,
De te jeter, tout à fait mort, parmi les reliques du passé !...

Ta volonté !... Elle maintient ferme, comme dans le chêne un coin d'acier,
Ta belle langue en ta tête, en ton cœur ta foi sincère.
Tiens bon, et tu dureras : vouloir, c'est pouvoir !

H. Gaidoz.

Un Laboratoire dramatique. Essai critique sur le théâtre de Victor Hugo, par PAUL et VICTOR GLACHANT. T. II. *Les Drames en prose, les drames épiques, les comédies lyriques (1822-1886)*. Paris, Hachette, 1903, in-18 de 513 p. — Prix : 3 fr. 50.

MM. P. et V. Glachant poursuivent avec une belle ténacité leur recension du texte de Victor Hugo. J'ai déjà eu l'occasion, à propos du premier volume, de parler — sans grande admiration — de ce travail minutieux et ingrat qui consiste à nous donner, d'après les manuscrits déposés à la Bibliothèque nationale, les variantes du « premier jet autographe, » ou de la copie exécutée pour l'imprimeur avec les retouches, ratures et barbouillages, qui ne sont même pas toujours de la main du poète.

Ces variantes, pour les drames en prose, sont nombreuses, mais souvent insignifiantes. Rappelez-vous que *Lucrèce Borgia* fut bâclée en douze jours, *Angelo* en dix-huit, et *Marie Tudor* en vingt-six. Pourtant ceux qui auraient la curiosité d'étudier à fond ces méchants mélos, les faiseurs de thèses, ou les professeurs qui en voudraient discourir, trouveront là une moisson de petites observations à faire sur la façon dont le fécond dramaturge conduisait ou développait ses tirades, modifiait ses jeux de scène, poussait au noir surtout, ce qui, dans l'espèce, était sa façon ordinaire de tendre au mieux. Les drames épiques, parmi lesquels MM. Glachant classent *l'Épée*, fournissent, étant en vers, une moisson plus riche de tâtonnements et de corrections, et le manuscrit de *Torquemada* nous vaut toute une tirade et une scène qui furent coupées pour l'édition. Dans les comédies lyriques ce qu'il y a de plus intéressant, ce sont deux grosses coquilles typographiques. « *Dieux purs qui vous ouvrez dans l'ombre au bleu matin*, » pour « *yeux purs*, » et *pour la vie* ! qui fait non-sens où il est au lieu de *fuir la vie* ! — ce dont triomphent avec éclat nos deux critiques pour affirmer « l'intérêt et l'impérieuse utilité » de la collation rigoureuse à laquelle ils se sont livrés.

Or, je veux bien souscrire à leur conclusion : que l'édition *ne varietur* a été trop lestement établie et est assez fautive. Mais cela m'apparaît une vaine hugolâtrie, que de réclamer pour une édition classique toutes les bavures de plume de tous les manuscrits et de toutes les copies... En tous cas il faut laisser à des manœuvres intelligents ce travail de basse philologie. Quant à moi, je donnerais bien volontiers ces 450 pages de notes infimes pour les trois études sobres, judicieuses et charmantes, dont les frères Glachant ont fait précéder les trois parties de leur recension. L'analyse du lyrisme du *Théâtre en liberté* est très fine ; surtout l'introduction en 40 pages sur les mélodrames en prose, avec le résumé d'un *Traité du mélodrame* paru en 1817, qui est la plus amusante des parodies, et des détails fort

peu connus sur Pixérécourt, prouvent ce que j'ai déjà dit : que MM. Paul et Victor Glachant sont deux hommes de savoir et d'esprit, mieux armés que quiconque pour écrire du génie et de la poétique d'Hugo, et qu'ils se trompent quand ils lâchent pour une critique de textes assez stérile la critique littéraire où ils excellent. GABRIEL AUDIAT.

Conférences pour le temps présent à l'Institut catholique de Toulouse, par MM. l'abbé BIROT, SALLET, ARNAUD, SCALLA, R. P. PÈGUES, MAISONNEUVE, et Mgr BATIFFOL. Paris, Lecoffre, 1903, in-12 de VIII-256 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume contient six conférences données les jeudis de février-mars derniers à l'Institut catholique de Toulouse, et un discours prononcé par Mgr Batiffol à l'Académie des Jeux floraux, à la même époque. La première conférence est de M. l'abbé Birot ; elle montre les variations successives du libéralisme, absolu, scientifique, pour arriver à constater que, sous toutes ses formes, le libéralisme est mort pour toujours, à moins qu'il ne cherche une base solide dans le christianisme. La seconde conférence de M. Louis Sallet montre que la fameuse Déclaration des droits de l'homme, naturellement implantée dans les esprits et les lois de l'Amérique, est une plante exotique que le climat français a arrêtée dans son développement. M. Charles Arnaud traite magistralement, dans la troisième conférence, de la valeur et de l'influence du roman de *l'Étape* de M. Paul Bourget, admirant le talent et la puissance d'effet du célèbre académicien, et faisant toutes ses réserves sur les faux principes et les appréciations erronées de l'écrivain. A son tour, M. Scalla, dans la conférence suivante, s'inspirant du même thème, arrive à démontrer victorieusement la nécessité de l'enseignement religieux, comme pièce maîtresse de l'éducation. Avec des accents émus et presque lyriques, le P. Thomas Pègues vient ensuite nous parler des deux vies de l'homme ; de la vie du devoir ici-bas, et de la vie du bonheur qui ne doit pas, qui ne peut pas précéder la première, mais qu'il faut réserver pour l'autre monde. La sixième conférence est de M. Maisonneuve ; elle a pour titre : *L'Immoralisme de Nietzsche*. Le penseur utopiste et malsain qu'est Nietzsche y est flagellé comme il le mérite.

Comme nous l'avons dit, le volume se termine par un discours de Mgr Batiffol à l'Académie des Jeux floraux, prononcé le 1er février dernier. Le sujet finement traité par le recteur de l'Institut catholique est M. de Broglie, étudié au point de vue de l'Église, de l'histoire et de la doctrine libérale.

Nous nous garderons bien de vouloir juger ce beau livre, qu'il faut admirer sans réserve, comme un recueil de pièces littéraires et philosophiques de haute valeur, un vrai régal pour un auditoire éclairé, un régal non moins délicieux pour des lecteurs sérieux. G. BERNARD.

SHELLEY (PERCY BYSSHE). **Œuvres en prose**, traduites par ALBERT SAVINE. Paris, Stock, 1903, in-12 de 398 p. — Prix : 3 fr. 50.

Que, comme on le déclare en tête de ce volume, Shelley ne soit « pas moins grand prosateur que grand poète », ce n'est peut-être pas très assuré. Ce volume en convaincra d'autant moins qu'on n'y trouve pas le principal traité de Shelley, la *Défense de la poésie*, annexée par M. Rabbe à sa version des œuvres poétiques. Il ne renferme que les opuscules politiques et philosophiques ainsi que divers fragments. Des uns et des autres, les mérites de style pâlissent dans une traduction, même quand elle est, comme celle-ci, fort estimable, et le fond n'est pas d'un très grand prix. Quelque éloquence dans la *Lettre à lord Ellenborough*, quelque générosité dans l'*Appel au peuple irlandais*, des vues heureuses çà et là ne suffisent pas à donner une grande portée à une politique qui n'est qu'un écho peu modifié des théories révolutionnaires de Godwin. Quant à sa philosophie, Shelley l'a tirée presque toute de Hume et des matérialistes français du XVIII^e^ siècle : la *Réfutation du déisme*, qui est traduite ici, ne fait que reproduire les arguments ordinaires de ceux-ci contre la religion révélée et la religion naturelle ; elle ressemble par là à certains petits articles d'anticléricalisme courant. Sur les fragments, il n'y a guère lieu de s'arrêter. Le principal intérêt de tout cela, c'est de révéler quelques-unes des idées et opinions, assez médiocres en somme, d'un grand poète mort très jeune. Voilà ce que chercheront, dans cette traduction, les admirateurs de Shelley qui ne peuvent se reporter aux textes originaux.

A. BARBEAU.

Pages choisies des grands écrivains. DICKENS. Traduction nouvelle et Introduction par B.-H. GAUSSERON. Paris, Colin, 1903, in-12 de XXXVII-332 p. — Prix : 3 fr. 50.

Des extraits ne donnent d'un romancier qu'une idée imparfaite : deux parties essentielles de son art y disparaissent, la conduite de l'action et le développement des caractères : scènes, tableaux et épisodes, qui sont tout ce qui subsiste, souffrent plus ou moins aussi d'être séparés de leur contexte. Ce défaut constaté (il était imposé par le cadre de la série où paraît ce volume), reconnaissons que M. Gausseron l'a fort atténué en traduisant des passages d'étendue suffisante et qui forment, autant que possible, un petit tout par eux-mêmes, en les reliant en outre et en les expliquant au besoin par des notices et des analyses. Ces passages, pris dans toute l'œuvre de Dickens, sont bien choisis ; la version en est fidèle, bien qu'on y puisse souhaiter çà et là un peu plus d'aisance, surtout dans le dialogue ; Dickens lui-même est bien présenté dans une bonne Introduction, où l'étude littéraire aurait pu être un peu plus poussée, mais où la biographie est

exposée de façon claire et intéressante. Au total, ouvrage de lecture agréable, et qui invitera (c'est sans doute le désir du traducteur) à faire plus ample connaissance avec un écrivain peut-être aujourd'hui moins populaire chez nous qu'il ne l'a été et qu'il ne mérite assurément de l'être.

A. BARBEAU.

HISTOIRE

La Duchesse de Bourgogne et l'Alliance savoyarde sous Louis XIV. T. III. *Le Duc de Bourgogne à l'armée. Les Années d'épreuves*, par le comte D'HAUSSONVILLE. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-8 de 442 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le tome I[er] de cette publication historique nous exposait la réconciliation de la Savoie avec Louis XIV, d'où sortait le mariage de la fille de Victor-Amédée avec le duc de Bourgogne ; le tome II nous initiait aux « années heureuses » que la rupture de l'alliance terminait ; voici les « années d'épreuves » depuis la déclaration de guerre en janvier 1701.

L'ouvrage commence par une agréable description, d'une belle forme littéraire, de ce voyage que fit le duc de Bourgogne pour accompagner son cadet, le duc d'Anjou, Philippe V, qui partait prendre possession de la couronne d'Espagne. Dès son retour à Versailles, il s'agit non pas de royaume à ajouter aux possessions de la maison de Bourbon, mais de guerre à soutenir contre une coalition européenne où son beau-père est entré. Ce n'est point contre la Savoie, naturellement, que marchera le duc de Bourgogne ; il est envoyé faire la campagne de Hollande, sur son vif désir ; et ses débuts sont heureux.

Tout ce volume est comme en partie double : c'est la duchesse de Bourgogne à Versailles, c'est son époux aux armées. Malgré le titre, ce dernier occupe le théâtre plus que sa femme, et tout en se défendant d'écrire une histoire des opérations militaires, l'auteur nous conduit au siège de Brisach, quatre ans après à la campagne de Flandre ; aux difficultés du prince avec le duc de Vendôme ; à Oudenarde ; à l'investissement et à la perte de Lille ; il nous mène ainsi jusqu'au retour à Versailles à la fin de 1708. Le petit-fils de Louis XIV, on le sait, n'eut point de bonheur dans cette expédition ; ses ennemis accusèrent de ses lenteurs un peu ses talents militaires, beaucoup sa piété ; ce qui dénonce un procès de tendance ; et M. d'Haussonville a raison d'intituler ici un de ses chapitres : « La Revanche des libertins » ou « la cabale. »

Pour la duchesse, elle déploya une véritable habileté, une adresse inlassable pour maintenir à la Cour la réputation et le rôle de son mari. Sa situation de princesse de Savoie était difficile, délicate pendant la brouille guerrière entre son propre père et son grand-père par alliance ; on a souvenir du mot de Louis XIV retrouvant plus tard des lettres d'elle et disant à M[me] de Maintenon : « La petite coquine nous

trompait ! » M. d'Haussonville ne partage pas ces pensées, ces suspicions et en défend la mémoire de son héroïne. Ce sont ces intrigues, ces aventures de Versailles, ces caractères qu'il dépeint avec sobriété ; peut-être d'une plume un peu molle et sous une forme plus littéraire qu'historique. On regrette les dates généralement absentes et une précision qui n'aurait pas nui au récit d'une tournure distinguée et toujours modérée. G.

Souvenirs sur Madame de Maintenon, publiés par le comte D'HAUSSONVILLE et G. HANOTAUX. T. II. *Les Cahiers de Mademoiselle d'Aumale*, avec une Introduction par G. Hanotaux. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-8 de LXV-375 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le second volume des *Souvenirs de Madame de Maintenon* édités par MM. d'Haussonville et Hanotaux ne le cède pas en importance et en intérêt au premier. On peut même dire qu'il lui est supérieur. Car ici nous avons, sauf quelques retranchements de passages inutiles ou faisant double emploi avec le *Mémoire* déjà publié, l'œuvre maîtresse projetée par Mlle d'Aumale en vue de réfuter La Beaumelle. C'est une véritable apologie, faite par une personne « de bonne foi », qui a connu intimement celle dont elle parle. On ne peut nier que la secrétaire de la fondatrice de Saint-Cyr n'ait été sous le charme ; mais cela même ne vient-il pas à l'appui du bien qu'elle en dit ?

Mlle d'Aumale reprit donc son *Mémoire* et le compléta. Elle fondit dans son nouveau récit les documents mis à sa disposition par les dames de Saint-Cyr et par Louis Racine et surtout les *Souvenirs*, alors inédits de Mme de Caylus. Elle se fit aider de MM. d'Aumale, ses frère et neveu. Ce dernier « mit en ordre », après la mort de sa tante, les manuscrits qu'il trouva dans son cabinet, et de cette collaboration sortit le travail publié aujourd'hui pour la première fois par M. Hanotaux, qui le caractérise ainsi : « Désiré par Madame de Maintenon, préparé par les Dames de Saint-Cyr, esquissé par Louis Racine, élaboré par Mlle d'Aumale, achevé, non sans lenteur, par son neveu M. d'Aumale, il (ce livre) nous transmet la tradition de fidélité pieuse gardée dans la sainte maison. C'est une réponse très mesurée, très prudente, mais très serrée au livre de La Beaumelle. »

Le manuscrit terminé fut soumis à la critique d'un certain abbé Garrigues de Froment, qui trouva l'œuvre « fade à donner des vapeurs » et qui sabra impitoyablement de sa plume les détails intimes dont nous sommes, nous, si friands. Tant il y a qu'il ne restait plus à la fin que le squelette de cette Vie écrite avec amour. Heureusement une copie de la rédaction première avait survécu. C'est celle qui est venue entre les mains de MM. d'Haussonville et Hanotaux, qui ont pu la rapprocher du manuscrit que conserve la famille d'Aumale. Ils

ont bien mérité tous deux des lettres et de l'histoire en la publiant et en reprenant une idée qui avait d'abord germé dans le cerveau de l'honnête Monmerqué.

Les amateurs du grand siècle trouveront dans les *Cahiers* de Mlle d'Aumale des pages très attachantes sur Mme de Montespan, sur le duc et la duchesse de Bourgogne. La mort de ces derniers et celle de Louis XIV, dont Mlle d'Aumale fut témoin oculaire, lui ont fourni des récits d'un puissant intérêt.

Le tout est précédé d'une Introduction écrite avec un art parfait par M. Hanotaux. Nous regrettons de n'y avoir pas vu traitée à fond la question, qui se posait tout naturellement, du texte primitif des Souvenirs de Mme de Caylus et de leur publication. Mais ce problème, peut-être insoluble, eût sans doute entraîné l'auteur trop loin.

Le volume est accompagné d'un portrait anonyme, de l'époque et d'une bonne facture, représentant Mme de Maintenon aux environs de la cinquantaine, c'est-à-dire vers le temps de son mariage avec Louis XIV.

LÉON CHARPENTIER.

Six mois d'histoire révolutionnaire (Juillet 1790-janvier 1791). *La Question politique et la Question religieuse*, par MARIUS SEPET. Paris, Téqui, 1903, in-18 de VI-380 p. — Prix : 3 fr. 50.

La période comprise entre juillet 1790 et janvier 1791, qui fait l'objet du présent volume, n'est pas la moins critique dans l'histoire de la Révolution. C'est entre ces deux dates que se placent les scènes d'insubordination militaire qui hâtèrent la désorganisation de l'ancienne armée ; que, dans la marine, des faits analogues se produisirent ; que le club des jacobins croissait en puissance et travaillait à étouffer, même par la force, les clubs adverses que tentaient les royalistes ; que les émeutes populaires se multipliaient, émeutes sanglantes et qui comptaient des victimes ; que croulaient les parlements. Ce fut surtout l'époque où la Constitution civile du clergé, votée en juillet 1790, sanctionnée par le Roi, énergiquement combattue par l'épiscopat, devint, par l'obligation du serment schismatique, l'origine et la cause de divisions, de luttes, de persécutions qui ne se terminèrent qu'avec le Concordat. La séance du 4 janvier 1791, où les évêques donnèrent un admirable exemple de résistance, forme la conclusion du livre.

Sans déranger l'ordre chronologique, l'auteur fait moins un récit qu'une série de tableaux ; ainsi, le camp de Jalez, l'affaire de Nancy, le meurtre de Pascalis, le mariage de Camille Desmoulins. A travers ces épisodes, se présentent des considérations très judicieuses sur la politique du château, sur celle des émigrés, sur celle des Lameth et de La Fayette. Je signalerai tout particulièrement (p. 163-211) le chapitre sur la politique et les aptitudes de Mirabeau ; on y trouvera une analyse

très étudiée et très impartiale de sa situation ambiguë, de la complexité de ses projets, de cette attitude double qu'il s'était faite pour plaire à la Cour à laquelle il était engagé et ne pas faire tort à sa popularité dans l'Assemblée. D'aucun côté, il n'était libre de ses allures : il était condamné à l'impuissance. Je recommanderai également les deux derniers chapitres, l'un sur la question religieuse et le serment ; l'autre qui retrace la séance du 4 janvier. Ce jour-là fut-il, comme l'écrit l'auteur, « la fin de l'ancienne église de France » ? Évidemment, il ne le pense pas : c'est seulement la fin d'un régime.

Sous un titre particulier, ce volume est réellement la suite d'ouvrages antérieurs : *Les Préliminaires de la Révolution* et *la Chute de l'ancienne France* (les débuts de la Révolution, la fédération). Le *Polybiblion* en a donné le compte rendu (t. LVIII, p. 450-451 et t. LXVII, p. 255-256) ; nous y avons exposé la méthode de scrupule dans le récit et d'indépendance dans les jugements qui caractérise M. Marius Sepet ; en y revenant, nous ne ferions que nous répéter. VICTOR PIERRE.

Lettres de Madame ROLAND, **1780-1793**, publiées par CLAUDE PERROUD. Paris, Impr. nationale ; Leroux, 1900-1902, 2 vol. in-4 de LXXXV-720 et 827 p. — Prix : 24 fr.

La collection in-4 des *Documents inédits sur l'histoire de France*, éditée à l'Imprimerie nationale sous les auspices du ministère de l'instruction publique, s'est doublée, pendant ces dernières années, d'une collection similaire, consacrée à l'histoire de la Révolution. Dans cette seconde série ont pris place des publications utiles telles que le *Recueil des Actes du Comité de salut public* et la *Correspondance de Carnot*, à côté d'autres comme les *Procès-verbaux du Comité d'instruction publique*, qui ne contiennent que des bavardages politico-pédagogiques et seront dédaignés même des curieux. Le recueil des *Lettres* de Mme Roland appartient à un genre mixte, qui tient de la littérature et de l'histoire, de la biographie et de l'histoire proprement dite. Dans le premier volume on lit la correspondance de « Mme de la Platière », continuation de la correspondance de Marie Phlipon éditée par Dauban ; dans le second on voit à l'œuvre la citoyenne Roland, femme d'un inspecteur des manufactures improvisé ministre, dont elle inspire ou rédige les proclamations et les circulaires. L'un intéressera donc surtout les amateurs de détails intimes et de psychologie féminine ; l'autre met en scène le bas-bleu nourri de Plutarque et de Rousseau, qui pousse à la délation et à la guerre civile (p. 58 et 86), souhaite bouleverser l'Europe (p. 153), étale son fanatisme anticlérical (p. 105 et 245) et, dans l'impuissance de ses aspirations trompées, finit par prendre en dégoût tous les partis (p. 313).

Mme Roland est une des figures les plus originales du monde révolu-

tionnaire; de là, chez les chercheurs, la curiosité attachée à tout ce qui vient d'elle. M. Perroud a été un de ces curieux, comme le prouve le soin qu'il a apporté à la confection et à la documentation de ce recueil épistolaire. Il n'a pas réuni moins de 563 lettres ou fragments de lettres, dont 323 encore inédites, puisées dans les papiers de Roland conservés à la Bibliothèque Nationale ou dans la célèbre collection d'autographes de l'Anglais Morrison. La première en date est du 16 avril 1780 (douze jours après le mariage de Roland), la dernière, du 7 novembre 1793, est une sorte de testament moral adressé à une dame Godefroid par « la mère d'Eudora », la veille de sa mort.

La série des Appendices ajoutée par l'éditeur est fort intéressante. Ce sont des notices substantielles destinées à faire connaître les alentours du sujet, comme l'indiquent quelques-uns des titres: *La Famille de Marie Phlipon; — Les Parents et les amis d'Amiens*; — *Lyon de 1790 à 1791*; — *Buzot*, etc. Complétés eux-mêmes par une série d'articles parus dans *la Révolution française*, de 1895 à 1898, ils offrent au futur biographe de Mme Roland une mine précieuse de renseignements. Nul ne saura mieux tirer parti des uns et des autres que M. Perroud, s'il couronne un jour, par une œuvre d'histoire pure sur les Roland, le travail d'érudition consciencieuse et minutieuse dont il vient de mettre sous nos yeux les résultats. L. P.

Mémoire sur ma détention au Temple (1797-1799), par PIERRE-FRANÇOIS DE RÉMUSAT, publié pour la Société d'histoire contemporaine, avec Introduction, notes et documents inédits, par VICTOR PIERRE. Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de XLII-192 p.— Prix: 4 fr.

M. Victor Pierre, dans son Introduction, nous apprend que ce *Mémoire* n'était pas inédit et qu'il a paru en 1817, à la suite de poésies diverses et légères, qui ne méritaient pas cet honneur, et d'une comédie en trois actes et en vers, qui n'a pas vu le feu de la rampe. « Ce maladroit assemblage d'écrits au moins disparates (qui était le fait d'un des frères de l'auteur) ne porta pas bonheur à celui qui en formait la partie la meilleure et la plus digne de vivre : bien que quelques critiques du temps ne se fussent pas trompés sur la valeur du *Mémoire*, dans cet étrange milieu de poésies ou de comédies de société, il disparut et naufragea. » Disons à la décharge de ce frère bien intentionné, mais peu judicieux, qu'en tant que Méridional, il devait préférer à la meilleure prose des vers quelconques, fussent-ils de mirliton ?

Pierre-François de Rémusat est né à Marseille le 4 octobre 1755. Sa famille, originaire de Seynes, actuellement dans le département des Basses-Alpes, s'était établie, au commencement du XVIIe siècle, dans la cité phocéenne, où elle se livrait, sans déroger, au commerce avec le Levant. Elle devait être illustrée plus tard par Anne-Madeleine de

Rémusat, dont la Visitation de Marseille s'honore autant que celle de Paray-le-Monial de la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, et par Auguste Laurent, le premier comte de Rémusat.

Absent de France du mois d'août 1792 au mois de juillet 1796, c'est-à-dire pendant la période la plus agitée de la tourmente révolutionnaire, Pierre-François était resté complètement étranger aux violences en sens contraire qui avaient remué sa ville natale ; rien ne pouvait donc faire présager, lors de son retour, qu'il serait une des victimes de l'ignoble coup d'Etat du 18 fructidor an V. « Considéré, dit M. Victor Pierre, comme un homme nouveau, dont la candidature aux Conseils serait accueillie avec une égale faveur par les royalistes et par les gens paisibles et ennemis des troubles, tandis que la grande famille commerciale de Marseille reconnaîtrait en lui l'un des siens », il avait été élu en germinal ; et son âge l'avait désigné pour le Conseil des Anciens, où il siégeait, silencieux et modeste, depuis trois mois et demi.

Déclaré déchu par application de la loi de violence du 19, il semble qu'il ait accueilli sa disgrâce sans humeur. « Fatal honneur ! » disait-il de son élection ; il se sentait comme délivré. Il ne l'était pas : dénoncé comme *émigré rentré et ayant porté les armes contre la République*, il fut traduit, le 14 vendémiaire, devant une commission militaire, qui, n'ayant pu réunir les preuves de sa culpabilité, eut la loyauté de se dessaisir. Bien que son innocence parût dès lors, sinon établie, du moins très probable, Rémusat, après dix jours passés en prévention, fut écroué, le 28, à la maison d'arrêt du Temple.

« Parmi ceux de ses compagnons de détention qui comparurent devant la commission militaire, Rémusat fut le seul qu'elle ait épargné et qui n'ait pas été acheminé vers la plaine de Grenelle. Sauf cette dernière étape, il parcourut toutes les autres : séjour dans la chambre d'arrêt du bureau central ; interrogatoires devant ce bureau et au ministère de la police générale ; internement au Temple et interrogatoire devant le capitaine rapporteur ; audience de la commission militaire à la maison commune, rien ne manque à son récit, et son séjour de vingt-deux mois dans la prison du Temple lui permet de connaître la plupart de ceux qui y ont passé. »

C'était un coup d'État qui l'avait privé de sa liberté ; il fallut un autre coup d'État, celui du 30 prairial an VII, pour la lui rendre. Baudin (des Ardennes), qui avait déjà tenté, une première fois mais en vain, de lui faire rendre justice, plus heureux auprès du nouveau Directoire, le fit rayer de la liste des émigrés. Il fut, en conséquence, rendu à la liberté le 23 thermidor, après six cent quarante-deux jours d'une injustifiable captivité.

Rémusat l'impute à Merlin (de Douay), l'homme des basses rancunes

et des vengeances hypocrites, qui, pour quelques misérables faits particuliers, n'avait cessé de le poursuivre de sa haine. La peinture que font de ce triste personnage tous ceux qui l'ont connu de près et qui n'avaient pas eu personnellement à souffrir de lui, porte à croire que notre mémorialiste ne l'a pas calomnié en lui imputant ses malheurs.

Quoi qu'il en ait été, les angoisses par lesquelles il avait passé et surtout l'horrible anxiété des cinq derniers mois, entretenue et augmentée par une succession d'exécutions, dont il connaissait toutes les victimes, avaient développé chez lui une maladie du foie qui devait abréger ses jours. Il mourut le 7 février 1803, trois ans et demi après sa sortie du Temple. Il n'avait que quarante-neuf ans.

A défaut du manuscrit original du *Mémoire*, qui a échappé jusqu'à présent à ses recherches, M. Victor Pierre a reproduit scrupuleusement l'édition de 1817, se bornant à partager le texte en chapitres et à y ajouter des sommaires, des notes et quelques rectifications qu'il a mentionnées au bas des pages. Il a complété son travail par un index alphabétique des noms de personnes puis des lieux qui contribuera à en rendre la lecture plus intéressante encore. J. MEYNIER.

Le Concordat de 1801, ses origines, son histoire, par le cardinal MATHIEU. Paris, Perrin, 1903, in-8 de 384 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'anniversaire de la signature du Concordat n'est pas le seul motif qui ait déterminé l'éminentissime historien à publier un résumé des négociations qui en ont préparé la conclusion; à aborder un pareil travail, il y avait un intérêt plus important que le retour fortuit d'un millésime.

A l'heure actuelle, le pacte de 1801 est violemment attaqué, un parti politique s'est donné la mission de poursuivre l'abrogation de ce contrat synallagmatique, s'imaginant peut-être qu'il parviendra ainsi à satisfaire les passions antireligieuses, et qu'il brisera tout lien entre les Français et le Saint-Siège.

On a dit beaucoup de mal du Concordat; on a voulu y voir un instrument d'oppression bénévolement livré par les négociateurs de 1801 entre les mains d'un pouvoir hostile. Il y aurait un gros livre à faire pour montrer comment nos nombreux gouvernements ont usé ou abusé des droits que le Concordat reconnaissait ou paraissait reconnaître au pouvoir civil; sans parler des points volontairement laissés dans le vague, on a vu tour à tour la convention interprétée dans son esprit et dans sa lettre, dans son sens naturel et au moyen d'une exégèse pharisaïque; c'est ce qui amène à conclure que ce traité, comme tant d'autres, vaut juste autant que les gens qui ont à en faire l'application.

En attendant, nous pourrons lire, dans le présent ouvrage, de quelles circonstances le Concordat tire son origine, et l'auteur les fait remonter au lendemain de Marengo ; quels en furent les négociateurs, ce qui nous permet d'admirer une suite de portraits fort bien peints ; quels ont été les textes qui furent successivement soumis à l'examen, et enfin, après une longue lutte où les fureurs tragiques de Napoléon s'amortissaient contre la passivité inébranlable des négociateurs pontificaux, comment fut signé l'acte pacificateur ; enfin nous voyons s'introduire sournoisement les additions dites « Articles organiques », et nous en trouvons le commentaire.

Presque tous les documents utilisés étaient déjà dans le domaine public ; M. Boulay de la Meurthe les avait publiés pour la plupart, mais entre ce dernier recueil et le livre du cardinal Mathieu, il y a la même différence qu'en un amas de matériaux et l'édifice achevé par un maître ouvrier. Ce n'est pas à dire cependant que sur quelques points importants on ne rencontre pas de l'inédit et même du nouveau. Je signalerai en particulier deux passages (p. 209-210 et p. 244-248) qui réduisent à néant la légende d'un texte falsifié qu'on présente inopinément le 14 juillet 1801 à la signature de Consalvi ; il est établi par une lettre de Bernier, en date du 13 juillet, et une lettre de Consalvi, du même jour, que le projet définitif, contenant les diverses corrections dues à l'action de Talleyrand, avait été communiqué au cardinal la veille du jour fixé pour la signature.

Je n'ai pas la hardiesse d'apprécier la savante étude dont les lecteurs du *Correspondant* ont eu la primeur. Si le Concordat doit disparaître à bref délai, il est bon qu'on sache quels efforts il a coûtés et quels services il a rendus en facilitant le rétablissement du culte au lendemain de la Révolution.

P. PISANI.

Le Relèvement national. L'Esprit moderne, par ÉMILE PIERRET. Paris, Perrin, 1903, in-16 de 405 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans un précédent ouvrage intitulé : *La Patrie en danger*, M. Pierret avait décrit l'état d'anarchie dans lequel la France est tombée sous le régime républicain. Aujourd'hui il expose cette thèse qu'à l'anarchie politique correspond une anarchie morale, qui n'est ni moins profonde ni moins dangereuse ; et il n'a pas de peine à l'établir par de multiples symptômes, tels que l'affaiblissement du sentiment religieux, le débordement des publications pornographiques, la vénalité de la presse, le développement du jeu et de l'alcoolisme, avec leur corollaire inévitable, l'augmentation de la criminalité. Les idées de M. Pierret sont celles de Le Play et de Taine : c'est dire que ce sont de bonnes idées.

Sur un point toutefois, nous ne sommes pas de son avis. « Inutile

de rechercher, écrit-il dans son Avant-propos, si c'est le gouvernement qui a corrompu la nation ou si c'est la nation qui a corrompu le gouvernement.» La question est, au contraire, capitale. Car s'il était établi que le gouvernement actuel corrompt la nation, il serait urgent de le changer, et le premier devoir de tout bon citoyen serait de s'employer à cette œuvre de salut public. H. RUBAT DU MÉRAC.

L'Expansion de la nationalité française. Coup d'œil sur l'avenir, par J. NOVICOW. Paris, Colin, 1903, in-12 de 217 p. — Prix : 3 fr.

Vous sentez-vous, par suite des circonstances, par suite de l'indifférence générale professée pour les évènements, même les plus importants, de la politique extérieure, pour d'autres raisons encore, amené à douter de l'avenir de la France, allez à l'étranger, — où vous constaterez que notre patrie fait encore assez bonne figure, — ou bien, si ce déplacement est impossible, lisez certains livres tels que celui de M. J. Novicow sur *l'Expansion de la nationalité française*. Ce n'est pas seulement au point de vue démographique, comme on le fait trop fréquemment, que le savant sociologue russe a étudié cette question ; persuadé à juste titre que « les phénomènes sociaux sont d'une extrême complexité » et « sont conditionnés par un très grand nombre de facteurs » (p. 2), il s'est efforcé d'envisager ce difficile problème sous toutes ses faces et d'une manière approfondie. De là une série de chapitres du plus vif intérêt sur les facteurs physiologiques, économiques, politiques, intellectuels, éthiques et esthétiques de la nationalité française, sur les conjonctures historiques, sur l'expansion actuelle et le prétendu recul du français dans le monde, à la suite desquels M. Novicow conclut que si nous comprenons notre intérêt et si nous faisons notre devoir, il convient de « reculer à une date absolument imaginaire le jour où la nationalité française deviendra un petit Danemark » (p. 215). Maintenant est-il possible d'admettre sans discussion tous les faits énoncés par M. Novicow au cours de son travail ? Toutes les réformes qu'il préconise dans ses chapitres IX et X comme utiles ou même comme nécessaires sont-elles réalisables ? Je n'oserais l'affirmer. Ce dont je suis, par contre, bien certain, c'est que ce « coup d'œil sur l'avenir » de la France m'a fait plaisir, encore que je sois plutôt un des pessimistes dont parle M. Novicow ; j'y ai constaté une ardente sympathie pour notre pays, relevé bon nombre de faits dignes d'être retenus, et je souhaiterais de tout cœur à la langue française l'avenir que, sous réserve de certaines conditions, lui prédit le savant russe.

FROIDEVAUX.

Paris révolutionnaire. Vieilles Maisons, vieux papiers, par G. LENÔTRE. 2e série. Paris, Perrin, 1903, in-12 de 385 p. — Prix : 5 fr.

Quelle jolie collection de gredins nous présente M. Lenôtre dans cette seconde série de ses très curieuses études sur le *Paris révolutionnaire* : voleurs, assassins, bourreaux, espions, dénonciateurs, rien n'y manque. Voici l'atroce ménage Simon, à propos duquel l'auteur évoque, sans la poser toutefois, la question des faux Dauphins, que le magistral travail de M. de la Sicotière nous semble avoir définitivement résolue. Voici le trio Greive, Bloch et Rotondo, qui fit guillotiner Mme du Barry après l'avoir dévalisée. Voici Gamain, le lâche calomniateur de Louis XVI, qui l'avait comblé de bienfaits. Voici le hideux Fouquier-Tinville et sa famille, et ici nous éprouvons une satisfaction, assez fréquente d'ailleurs dans ces temps troublés, c'est de voir le châtiment suivre de près le crime, et le bourreau frappé du même coup que ses victimes, et frappé comme elles, non seulement dans sa personne, mais aussi dans sa famille. Voici le non moins hideux Hébert, que sa femme, une religieuse défroquée, adorait; ces phénomènes-là se voient parfois : il en fut de même pour un autre grand misérable, Carrier. Voici même le vilain type de Fouché, le persécuteur du colonel Viriot. Au milieu de ces masques repoussants émergent quelques physionomies originales ou attachantes : cet étrange baron de Géramb, qui, après avoir commencé en intrigant et en détraqué, finit pieusement sous la robe de bure du trappiste; le comte de Tromelin, domestique, ami et sauveur de Sidney Smith, royaliste intrépide, puis non moins intrépide bonapartiste; le coiffeur Caron, la providence des émigrés; et surtout cette belle et noble figure de Mme de Soyecourt, la restauratrice du Carmel en France, qui traversa la Terreur sans renoncer à l'observation de sa règle religieuse et qui, condamnée à dix-sept ans par les médecins comme gravement atteinte du cœur, vécut quatre-vingt-douze ans, malgré les rigueurs de son régime. Chacun de ces personnages est l'objet d'une notice très documentée et très lestement enlevée, qui instruit et qui amuse. Espérons que M. Lenôtre, qui a déjà fouillé tant d'archives et d'études et en a tiré de si curieuses découvertes, continuera son œuvre et nous donnera encore de nombreuses séries aussi savantes et aussi piquantes que celle-ci.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Un Petit Coin de la Bourgogne à travers les âges. Histoire de la Révolution dans le Louhannais. 2e partie, par LUCIEN GUILLEMAUT. Louhans, Romand, 1903, in-8 de 523 p. — Prix : 6 fr.

L'arrière-petit-fils de Mailly de Châteaurenaud continue, dans une note qui ne serait pas désavouée par son révolutionnaire ancêtre, l'histoire de la Révolution dans le Louhannais. Le présent volume est

consacré au récit de ce qui s'est passé, dans ce petit coin de l'ancienne Bourgogne, du 21 septembre 1792, date de l'entrée en scène de la Convention nationale, jusqu'au 27 juillet 1794 (9 thermidor an II) qui fit tomber Robespierre. Rien de ce qui a voué cette époque à l'exécration des siècles futurs ne paraît émouvoir l'auteur, qui raconte ces atrocités avec un flegme évidemment voulu, et dissimule assez mal son approbation des mesures les plus odieuses et des actes les plus criminels. On voit qu'il n'a rien perdu de l'état d'esprit créé par son bisaïeul et ses compères, Masuyer, Guillermin et Royer, dans son pays, et qui s'y est maintenu, malheureusement, jusqu'à nos jours.

Mêmes défauts littéraires, d'ailleurs, que dans le premier volume de l'ouvrage, et dont le principal est l'incorporation au travail de l'auteur de documents d'archives, dont l'analyse aurait dû lui suffire, et dont la reproduction *in extenso* alourdit une rédaction qui ne brille déjà pas par une allure bien vive. Mais nous devons nous résigner à le subir jusqu'au bout, puisque M. Guillemaut nous annonce qu'il va continuer « à travers les documents épars de nos archives (lisez : celles de Louhans) », les recherches qui lui permettront de publier une troisième et dernière partie qui comprendra la période de la réaction thermidorienne et de la fin de la Convention et l'époque du Directoire. Attendons-nous à être écrasés par une nouvelle avalanche de papiers révolutionnaires ! J. MEYNIER.

La Renaissance catholique en Angleterre au XIX^e^ siècle. Seconde partie. *De la conversion de Newman à la mort de Wiseman, 1845-1865,* par PAUL THUREAU-DANGIN. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-8 de II-454 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le premier volume des belles études de M. Thureau-Dangin sur la *Renaissance catholique en Angleterre au* XIX^e^ *siècle* était surtout consacré au mouvement d'Oxford et à la conversion de Newman : ce qui domine ce second volume, c'est la conversion de Manning. Newman et Manning, deux grandes figures de l'Église d'Angleterre, mais deux figures bien dissemblables, le premier plus homme d'étude, le second plus homme d'action, le premier plus conciliant et plus doux, le second plus autoritaire : deux caractères qui, par leur contraste même, étaient destinés à se choquer. Et, il faut bien le dire, c'est le sentiment de tristesse qui se dégage de la lecture de ce volume, la difficulté pour des hommes de bonne foi et de bonne volonté qui servent la même cause et poursuivent le même but, la difficulté de rester d'accord sur les moyens : cela ne s'est pas vu qu'en Angleterre.

L'impression produite par la conversion de Newman avait été profonde ; divers incidents, comme l'élévation de Hampden à un évêché,

un peu plus tard, l'affaire Gorham, en montrant la sujétion de l'Église anglicane au pouvoir laïque, avaient accéléré le mouvement vers le catholicisme et déterminé de nouvelles conversions. Le rétablissement par Pie IX de la hiérarchie catholique en Angleterre avait bien produit d'abord un immense soulèvement des pouvoirs publics, des législateurs, des journaux, et réveillé les vieux préjugés anglais contre le Pape. *No popery* était devenu de nouveau le cri de guerre de presque tout le monde, peuple et lettrés. Mais la très habile et vigoureuse intervention de Wiseman avait arrêté le soulèvement, calmé les esprits, rétabli des faits et provoqué des conversions retentissantes : après Maskell, Allies, Henry Wilberforce, ce furent bientôt Manning lui-même et Robert Wilberforce. C'était trop beau, et cela ne pouvait durer. Et c'est alors que se manifestèrent entre les catholiques, d'abord entre les anciens catholiques et les nouveaux, puis entre les convertis eux-mêmes, ces divisions que nous déplorons. Il y eut d'abord le conflit entre Manning et Mgr Errington, puis la querelle du *Rambler* et de la *Revue de Dublin*, puis la question envenimée du libéralisme catholique et du *Syllabus*. Newman, violemment attaqué par un journaliste protestant, Kingsley, se défendit dans son *Apologie* ; mais si ce livre, qui est un chef-d'œuvre, imposa silence aux hérétiques, il ne désarma pas certains catholiques, et Newman, desservi par Manning et abandonné par Wiseman vieilli, demeura suspect. Et cela dura jusqu'au règne du glorieux pape dont l'Église pleure la perte et qui donna la pourpre romaine au grand serviteur méconnu.

Nous n'avons pas à faire l'éloge d'un ouvrage qui se loue par lui-même ; mais si, à l'heure douloureuse où nous sommes, les catholiques français pouvaient y puiser des leçons de tolérance mutuelle et d'union pour la défense commune, ce ne serait pas le moindre service que l'éminent auteur leur eût rendu. MAX. DE LA ROCHETERIE.

La Prusse et la Révolution de 1848, par PAUL MATTER. Paris, Alcan, 1903, in-16 de 304 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le mouvement de 1848 n'a pas été seulement un fait français, il s'est étendu à toute l'Europe centrale. M. Matter l'étudie en Prusse, avec une compétence qui semble être, si l'on en juge par les renvois à certain ouvrage antérieur, un héritage de famille.

Les troubles d'Allemagne furent suscités par un double courant d'idées. Le désir de substituer à la monarchie absolue le régime constitutionnel promis par les proclamations royales de 1813 poussait les agitateurs, en même temps que celui de réunir les multiples principautés germaniques en un seul et puissant empire.

M. Matter, dont les sympathies sont pour le parti démocratique, croit que l'Allemagne a perdu au triomphe de ceux qu'il appelle les

réactionnaires, et il développe sa manière de voir avec toutes les séductions qu'on peut attendre d'un esprit distingué. Nous permettra-t-il cependant de lui dire qu'il ne nous a pas convaincu ? Jamais en effet un régime parlementaire n'eût porté et maintenu au pouvoir ce Bismarck, qui devait réaliser, de 1866 à 1871, les aspirations honorables, mais mal réglées de 1848. Seul un gouvernement monarchique, assis sur de fortes traditions, est capable de mener à terme des desseins aussi vastes et à aussi longue portée, parce que seul il possède la stabilité et l'unité de vue nécessaires à de telles entreprises. Que la révolution ait réussi à Paris et échoué à Berlin, c'est, croyons-nous, double malheur pour la France. H. Rubat du Mérac.

Institutions politiques de la Russie. Naissance et développement de ces institutions des commencements de l'histoire de Russie jusqu'à nos jours, par Maxime Kovalewsky ; trad. par Mme Dehocquigny. Paris, Giard et Brière, 1903, in-8 de IV-370 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce livre a été écrit par un ancien professeur de droit public à l'Université de Moscou, mais en anglais. L'auteur s'est efforcé de résumer, à l'usage des étrangers, les nombreux ouvrages publiés par ses compatriotes sur le régime politique et social de son pays. Suivant lui, la Russie s'est pendant longtemps bornée à des emprunts de pure forme aux institutions de l'Europe occidentale. Au moins jusqu'à Alexandre II, l'autocratie seule, secondée par la bureaucratie, a véritablement régné. Toutefois l'empire des Tsars n'a point subi l'immobilité des vieilles monarchies orientales ; les principaux souverains ont tous été à leur façon des réformateurs et ont permis plus ou moins à telle ou telle catégorie de leurs sujets d'apporter son concours à leur gouvernement. Ainsi s'explique le rôle des boïards et des voïvodes au moyen âge, des *sobors* ou assemblées nationales au XVIIe siècle, des nobles dans l'administration locale sous Catherine II, du Conseil d'État et des ministres créés sous Alexandre Ier.

Cette première période de l'histoire intérieure russe est racontée dans quatre chapitres qui forment le cœur du livre et sont consacrées à la seconde moitié du dernier siècle. M. Kovalewsky a montré d'une façon très claire et précise comment le « tsar libérateur » — celui dont la statue domine à Moscou l'esplanade du Kremlin — a déterminé le mouvement qui aboutira à rendre la Russie semblable aux autres États de l'Europe. Cette grande œuvre a subi, il est vrai, les effets d'une réaction autocratique sous le règne d'Alexandre III, comme on le verra dans les pages consacrées à l'espionnage politique (p. 248-297), à la censure (p. 314 et sq.) et à ce que l'auteur appelle les libertés publiques du sujet russe. Ce temps est disloqué, déclare M. Kovalewsky en citant

Shakespeare, du ton d'un homme qui l'a connu pour en avoir souffert et qui invoque çà et là ses propres souvenirs (p. 302, 367, 363).

Cette exposition s'encadre entre un chapitre-préface sur la formation de la Russie, un peu touffu et chargé de détails ethnographiques et deux autres qui sont de véritables appendices sur ce qu'on peut appeler depuis plus d'un siècle la question polonaise et depuis quelques années seulement la question finlandaise.

Est-ce à l'auteur ou au traducteur qu'il faut attribuer d'assez nombreuses négligences de détail, déjà signalées dans un ouvrage de Milioukov sur le même sujet ? (Cf. *Polybiblion*, t. XCIV, p. 65). Le congrès de Vienne n'a pas créé le grand-duché de Varsovie : cette erreur de la page 209 est d'ailleurs réfutée par une affirmation contraire (p. 331). Les noms propres sont orthographiés d'une façon fantaisiste (*Czaricon* pour *Tsaritsine*, *Chartorisky* pour *Czartorisky*, *Donial* pour *Doniol*, *Goloviev* pour *Soloviev*) et aussi les noms communs (*aggrandissement*, *plutocrate*). M. Trarieux est qualifié de chancelier, pour avoir habité un moment ce que nos magistrats appellent encore quelquefois la chancellerie ; mais ce vocable est mort officiellement avec le duc Pasquier et jure avec nos institutions actuelles. L. P.

Un Joyeux Souverain. Le Roi Jérôme, frère de Napoléon, 1784-1860, par JOSEPH TURQUAN. Paris, Tallandier, s. d., in-18 de 345 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a quelques années on a publié sur Jérôme Bonaparte un volume sous le titre : *Un Roi qui s'amusait*. C'est par ce même côté ultra-léger que M. Turquan aborde la vie de son héros, en donnant à son livre un sous-titre très analogue : *Un Joyeux Souverain*. En vérité, c'est sous cet unique aspect qu'il considère le roi de Westphalie, et il le fait avec une complaisance qui choque, avec une insistance qui déplaît. Que le dernier frère de l'Empereur ait été un monarque assez pitoyable et surtout de mœurs très peu édifiantes, il est trop certain ; mais appuyer, avec des détails scabreux, sur ces dehors de la vie privée et publique, voilà qui n'est pas non plus d'un moraliste bien austère, quoique l'auteur sans cesse adresse des apostrophes à la vertu outragée ; et se complaire dans ces vilaines aventures n'appartient pas à qui se constitue le censeur d'un prince libertin. Or, dans cette histoire, qui est vraiment de la petite histoire, l'auteur ne fait pas autre chose.

Il prend Jérôme dès sa première jeunesse pour l'accompagner jusqu'au tombeau des Invalides, et, autant qu'il le sait et qu'il le peut, énumère ses multiples caprices, dénomme ses maîtresses, indique ses coupables et parfois répugnantes passions. Sans doute, il ne fait pas que cela, et, ayant lu avec profit nombre de Mémoires contemporains, il cite çà et là des passages instructifs, il donne des noms exacts, des

dates précises, le plus souvent du moins, sauf lorsqu'il veut qu'en 1800, Joseph Bonaparte ait été colonel, Fesch, cardinal, et Lucien, ambassadeur : trois erreurs. Mais dans ce décor d'une érudition facile, il oublie les grands événements auxquels d'un peu loin, a pu être mêlé, Jérôme, pour n'attacher d'intérêt qu'à ses peu innocentes faiblesses. Il emprunte principalement à un médiocre petit livre paru il y a une dizaine d'années : *Autour des Bonaparte*, des détails scabreux et point toujours prouvés. Il étale complaisamment, aux appendices de son propre travail, une longue « Bibliographie allemande », que je ne suis pas compétent, il est vrai, pour apprécier, mais qui certainement n'a pas été mise à profit dans son récit d'une façon sérieuse.

Dans une langue par trop boulevardière, M. Turquan parle ou affecte de parler comme les plus médiocres petits journaux ; ce n'est pas de la littérature de vulgarisation, c'est de la prose très vulgaire.

Le roi de Westphalie ne prêtait pas sans doute à des récits mémorables ; le tort n'est pas toutefois d'avoir choisi un sujet si mesquin : c'est de l'avoir traité volontairement par ses côtés licencieux. G.

Germains et Slaves ; origines et croyances, par ANDRÉ LEFÈVRE. Paris, Schleicher, 1903, in-12 de 320 p., avec un atlas de 32 cartes. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre appartient à une « Bibliothèque d'histoire et de géographie universelle », et il résume sans doute un cours fait par M. Lefèvre à l'École d'anthropologie. On connaît la curiosité d'esprit, l'érudition, plus étendue peut-être que profonde, de M. André Lefèvre, et surtout le talent littéraire avec lequel il traite les questions les plus diverses. Ici, il présente, en raccourci, l'ethnographie ancienne des peuples germaniques et slaves, sujet incertain et confus, mais qu'une série de cartes précises quoique sommaires, présente d'une façon assez nette au lecteur. L'auteur résume l'ancienne mythologie et la littérature épique des Germains et des Scandinaves : c'est un résumé, non du dernier état de la philologie germanique, mais des théories anciennes sur ce sujet ; ainsi, par exemple, la déesse Hertha a depuis longtemps cessé d'exister. Pour la mythologie slave, dont on sait si peu de chose, M. Lefèvre a pu s'aider de quelques Mémoires de M. Leger. Les Slaves étant les plus jeunes des peuples de l'Europe, M. Lefèvre a suivi leur ethnographie jusque dans le temps présent, ce qui donne à son livre un intérêt actuel. Malheureusement les chiffres qu'il donne pour les nations russe, ruthène et polonaise, sont très au-dessous de la réalité à l'heure présente. G.

Le Panceltisme universel et pacifique contre le Pangermanisme envahisseur et l'Impérialisme anglais. La Rénovation celtique, par SERGE SCULFORT DE BEAUREPAS. Paris, Champion, 1903, 2 vol. gr. in-8 de VII-583 et 543 p. — Prix : 12 fr.

Quoique *Rénovation celtique* paraisse le principal titre, nous avons voulu reproduire le titre complet pour mieux caractériser l'ouvrage. Pourtant, ce titre déjà si long n'a pas suffi à l'auteur, car, au-dessous de son nom, il a disposé dans un cadre un sommaire qui est le résumé de son livre, et que nous reproduisons pour cette raison :

« Groupement des peuples, suivant leurs intérêts et leurs affinités. L'Union politique et économique prochaine des peuples celto-gallo-latins. Aperçus géographiques, historiques et économiques sur les pays devant faire partie de cette union : La France. — L'Alsace-Lorraine et la frontière du Rhin. — Les Iles Normandes. — La Suisse. — Le Luxembourg. — La Hollande. — La Belgique. — L'Italie. — L'Espagne. — Le Portugal.

« Relations sur l'alliance franco-russe. — La Triplice et l'Angleterre. — L'Affaire du Vénézuéla et l'Échec de la politique anglo-allemande. — Les Projets d'alliance franco-russe-américaine. — Les Irlandais d'Amérique et les Franco-Canadiens. — L'Amérique celto-latine. »

On voit par là que l'auteur mêle le passé, le présent et l'avenir dans ses projets de reconstitution du monde. Le plan de son livre ne nous a pas semblé net, et ces onze cents pages effraieront les lecteurs, surtout quand ils verront qu'ils ont affaire à une œuvre d'enthousiasme plus que d'histoire bien informée et de politique réaliste. La renaissance littéraire qui se manifeste chez les peuples celtiques, au moins chez ceux d'Outre-Manche, est une affaire d'ordre intérieur et ne peut avoir de conséquence internationale ni pour le Royaume-Uni, ni pour la France. Quant à croire que les peuples habitant aujourd'hui des pays gaulois il y a deux mille ans auront conscience de ces souvenirs (plus géographiques peut-être qu'historiques au point de vue de l'ethnographie), pour reconstituer ce que M. de Beaurepas appelle le « panceltisme », cela nous paraît une illusion, et aucune propagande n'y pourra rien.

Cet ouvrage se termine par une conclusion intitulée : *Résurrection de la nationalité gauloise ensevelie sous les ruines d'Alésia*, avec un souvenir d'Henri Martin et des vers de M. Stéphen Liégeard sur la statue de Vercingétorix. Et, résumant son œuvre, M. de Beaurepas dit : « Puisse cet appel être entendu, et le groupement celto-slavo-américain que je préconise dominera le monde par son action pacifique et bienveillante ! »

G.

Les Insectes ennemis des livres. Leurs mœurs ; moyens de les détruire, par C. HOULBERT. Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de XXXVIII-269 p., avec de nombreuses figures dans le texte et 3 planches hors texte. — Prix : 7 fr. 50.

Dans sa Préface, l'auteur déclare que « cet ouvrage a été composé principalement dans le but de répondre aux conditions du prix Marie Pellechet », que devait décerner un jury composé du bureau de la commission du Congrès des bibliothécaires (congrès tenu à Paris pendant l'Exposition de 1900), auquel avaient été adjoints des membres de la Commission et des zoologistes. — Et il ajoute : « Lié par un texte précis, qui nous demandait de décrire les caractères, les mœurs et le mode de propagation des insectes qui dévorent les livres, nous nous sommes efforcé de suivre ce texte pas à pas, dans sa lettre et dans son esprit. »

A ce concours, M. Houlbert a obtenu le second prix (29 juillet 1902). Et c'est le mémoire présenté à cette occasion qu'il publie aujourd'hui, avec quelques additions toutefois.

Pour donner à nos lecteurs une idée exacte de ce travail, nous ne saurions mieux faire que de rappeler ici les passages les plus saillants du rapport qu'en a fait M. Henry Martin, conservateur adjoint à la Bibliothèque de l'Arsenal.

« En nous plaçant au point de vue purement scientifique, dit M. H. Martin, nous constaterons que l'auteur a envisagé son sujet de la façon la plus large. Il s'occupe aussi bien des insectes xylophages qui se développent occasionnellement dans les bois des bibliothèques que des espèces nuisibles aux papiers et aux reliures des livres. Successivement, il étudie, dans l'ordre systématique, près de cinquante espèces d'insectes et d'arachnides que, pour la plupart, il figure sous leurs différents états. Il en donne des tableaux synoptiques sommaires, cite les principaux caractères des larves et des adultes, résume ce que l'on connaît des mœurs, des habitudes et du régime de chaque espèce, en s'étendant sur les faits qui touchent plus particulièrement les dégâts commis dans les livres et dans les bibliothèques, et n'oublie pas de mentionner, à propos de chacune d'elles, les parasites et les ennemis naturels qui vivent à ses dépens. Il parle des procédés de destruction appropriés et entre, à ce sujet, dans les plus minutieux détails sur leur mise en pratique. Dans un chapitre ultérieur, il revient sur les moyens de destruction, et, les classant méthodiquement, il en présente une étude d'ensemble. Il expose ensuite diverses considérations techniques concernant la construction et l'aménagement des bibliothèques, la fabrication du papier, la préparation des cuirs et basanes, celui de la colle forte et de la pâte dont on se sert pour la reliure, enfin la préparation des fils, cordons et autres liens employés par les relieurs. Des conclusions sommaires terminent ce travail qui est accompagné

d'un Index bibliographique, énumérant quatre vingt-quinze notes ou mémoires ayant trait, pour la plupart, d'une façon spéciale, aux insectes nuisibles aux livres. »

Faisons observer, en passant, que cet Index ne contient plus (imprimé) que quatre-vingt-quatorze articles en langues française et étrangères.

« Si, continue M. H. Martin, nous étudions ce mémoire au point de vue de la bibliothéconomie, nous n'aurons guère que des éloges à lui donner, et les examinateurs s'en sont montrés particulièrement satisfaits. Ils ont remarqué que l'auteur a simplifié très heureusement la description des insectes de façon à faciliter aux bibliothécaires qui ne sont pas tous des entomologistes, l'examen des diverses espèces, et, par suite, l'application du meilleur remède à apporter à leurs ravages. »

Au point de vue de la critique, M. Henry Martin, dans son rapport, exprimait le regret de n'avoir pas trouvé, dans le mémoire de M. Houlbert, « des photographies des dégâts causés par les différentes espèces d'insectes. » Cette lacune a été à peu près comblée par les trois planches que l'auteur a jointes à son volume.

Pour conclure, nous n'hésitons pas à dire que cet ouvrage, très intéressant et fort instructif, rendra des services aux bibliothécaires de profession, aux bibliophiles possesseurs de grandes collections, ainsi qu'aux relieurs, fabricants de papier, — et même aux architectes qui auront à construire des bâtiments destinés à abriter des bibliothèques publiques ou privées. E.-C. GAUDOT.

BULLETIN

Les Conditions modernes de l'accord entre la foi et la raison, par l'abbé DE BROGLIE. Avec Préface et notes par Augustin Largent. Paris, Bloud, 1903, 2 vol. in-12 de 61 p. chacun (Collection *Science et Religion*). — Prix : 1 fr. 20.

Ces deux petits volumes font suite à deux volumes semblables des mêmes auteurs dont il a été rendu compte en juillet 1902, sous ce titre : *Les Relations entre la foi et la raison.* C'était alors le recueil des conférences faites en 1894 par le regretté professeur à l'Institut catholique de Paris. Aujourd'hui c'est la publication des six dernières leçons qu'il donna au commencement de l'année 1895, peu de temps avant l'attentat dont il fut victime.

M. l'abbé Largent les a fait précéder d'une Préface explicative et de quelques notes de bas de pages, soit pour indiquer les sources, soit pour compléter le sens de certains passages.

Ces conférences sont au nombre de six. L'auteur estime qu'en un temps où les bases primordiales de la raison sont elles-mêmes contestées, l'apologétique doit suivre une voie nouvelle. Dans sa première conférence

il met en parallèle la foi de raison et la foi de sentiment, montrant que la première est la seule véritablement chrétienne, véritablement assise sur son fondement logique. Mais, et ceci est l'objet de sa deuxième conférence, la foi n'est pas seulement affaire de raison, c'est aussi affaire de volonté : bien que reposant sur des bases rationnelles solides, la crédibilité aux choses de foi n'en rencontre pas moins des obscurités, des mystères, ce qui n'a rien d'étonnant puisque l'objet de la foi est infini, tandis que l'intelligence de l'homme est bornée. Il faut alors que la volonté intervienne et l'esprit appuyé d'ailleurs sur un assentiment rationnel, passe outre aux difficultés et obscurités inévitables.

L'accord proprement dit de la raison et de la foi, objet de la troisième conférence, repose avant tout, aujourd'hui où la négation s'attaque à Dieu lui-même, sur la croyance à Dieu et à ses attributs. Négligeant la démonstration classique fondée sur les principes de causalité et de contradiction, comme étant trop abstraite, trop métaphysique et d'ailleurs récusée par certaines philosophies contemporaines, l'auteur procède par induction, montrant que les faits d'expérience physiques, psychologiques, sociaux, historiques, ne peuvent recevoir aucune explication plausible et satisfaisante en dehors de l'existence d'un Dieu personnel, transcendant, infini, créateur et ordonnateur de tout ce qui existe.

La quatrième conférence traite de la Parole de Dieu. La certitude de l'existence de cette parole résulte de la notion même de ce Dieu personnel et tout-puissant qui peut enseigner les hommes et leur montrer que c'est lui-même qui les enseigne. Le fait même de cette toute-puissance implique la possibilité de produire par exception des faits en dehors du cours ordinaire de la nature, autrement dit des miracles.

Contre cette possibilité du miracle, contre l'existence du surnaturel, sont liguées toutes les écoles rationalistes à quelque système philosophique qu'elles appartiennent. L'auteur s'attache, dans sa cinquième leçon, à en démontrer non seulement la possibilité mais aussi la convenance, la nécessité, comme garant de la parole divine, et à en établir la constatation de fait.

La sixième leçon ou conférence qui, à la différence des autres, ne porte pas de titre (pourquoi?), discute et établit avec une évidente clarté, l'authenticité et la veracité des quatre Évangiles sur lesquels repose la foi chrétienne. Foi éminemment raisonnable qui discute et justifie la solidité du fondement sur lequel elle repose, succès qui ne peut s'imposer à ceux qui, enfermés dans leurs préjugés comme dans une forteresse, *ne veulent pas* suivre cette discussion et reconnaître cette justification.

Quant aux hommes de bonne volonté qui cherchent la vérité, sincèrement et de bonne foi, ce nouvel ouvrage posthume du regretté professeur ne peut manquer de leur donner toute lumière et toute tranquillité d'esprit.

C. DE KIRWAN.

Le Diocèse de la Libre-Pensée, par M. GUÉRIN. Paris, Stock, 1903, in-12 de XLII-116 p. — Prix : 2 fr.

Ce livre, qui a pour épigraphe la devise révolutionnaire de Blanqui : « Ni Dieu, ni maître », préconise la formation d'une religion nouvelle, *la religion de la Libre-Pensée* (!), qui doit remplacer toutes les autres religions usées et démodées. C'est le cliché habituel des journaux, des brochures et des discours positivistes : la science et le progrès sont l'avenir de l'humanité ; la raison a tué la foi ; les dogmes religieux obscurcissent, asservissent,

enchaînent la pensée. Ainsi donc, mort à l'Église, émancipation de l'esprit! Mais il ne suffit pas de détruire, il faut encore bâtir. Et bâtir quoi? Une nouvelle religion, toute philosophique et scientifique, dont la base sera le culte des grands génies qui ont illustré les siècles passés, et dont la marche ascendante sera marquée par les découvertes de la science. Ce culte des ancêtres sera la « Toussaint » du catholicisme, et la science rendra la religion perfectible, et par conséquent raisonnable. Telles sont les élucubrations de l'auteur du *Diocèse de la Libre-Pensée*, qui font hausser les épaules de tout lecteur sérieux. Quand les dogmes sont aussi et plus solidement assis que le plus indiscutable théorème de géométrie, ce qu'il y a de plus déraisonnable c'est de déclarer leur déchéance et de vouloir les remplacer par une science, dont les meilleurs esprits contemporains ont démontré la faillite. Quand toute la gloire de l'humanité et toute la force de la morale sont inséparables des principes chrétiens, il est absurde de prétendre que la religion a fait son temps. Avec des auteurs tels que M. Guérin, on ne discute pas, on plaint leur aveuglement et l'on ferme leur livre pour ne plus le rouvrir. G. BERNARD.

De la Location des sièges d'église, par LUCIEN CROUZIL. Paris, Bloud, 1903, in-18 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

M. l'abbé Crouzil est un esprit clair et méthodique. Il a déjà fourni ses preuves, et ses élèves de l'Institut catholique de Toulouse doivent rendre hommage à sa science si modeste et si sûre. La plaquette qu'il a consacrée à la question peu enthousiasmante, sans doute, mais très pratique, de la location des sièges d'église, vient de mettre une fois de plus en lumière ses qualités. C'est là une étude succincte, sobre, mais véritablement compétente, dont curés et fabriciens tireront profit. G. PÉRIES.

Aux jeunes filles. En attendant l'avenir, par F. DE CÉEZ. Paris, Beauchesne, 1903, in-12 carré de 248 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ceci est un livre de jeunes filles. Écrit par une de leurs aînées, il leur sera utile pour la bonne conduite de leur vie. On n'y trouve que de très bons conseils sur la tenue, sur la toilette, sur les plaisirs, sur les vertus et les qualités qu'il faut acquérir, les vices et les défauts qu'il faut éviter, sur les devoirs chrétiens et les devoirs sociaux, sur les occupations, sur la vocation ; et même l'auteur y fait voir comment on doit se conduire dans le choix du mari. Le livre se termine par un essai de bibliographie, qui ne saurait viser à être complet, mais qui contient un assez grand nombre d'indications utiles pour la composition d'une bibliothèque de femme instruite et studieuse. En somme un bon livre et qui rendra service.

ÉDOUARD PONTAL.

Causeries, par le R. P. VAN TRICHT. t. VI. Namur, Godenne, s. d., (1903) in-8 de 341 p. — Prix : 3 fr.

Le R. P. Van Tricht continue, en dépit de l'orage qui éprouve sa vaillante famille religieuse, ses « Causeries » dont nous avons déjà entretenu, à plusieurs reprises, les lecteurs du *Polybiblion*. Inutile donc d'en redire le charme souverain, le style saisissant, la parfaite opportunité. Dans ce tome VI, voici les intéressants sujets traités : *Le Luxe*. — *L'Esclave des esclaves* (il s'agit du cardinal Lavigerie et de son œuvre antiesclavagiste). —

La Comédie humaine (causerie qui est un miracle de connaissance du cœur humain). — *Les Élévations du cœur.* — *André-Marie Ampère* (excellente aquarelle de l'illustre savant). — *Crime ou Folie* (réfutation convaincante des théories de Lombroso). — *La Paix ou la Guerre* (causerie où le socialisme est battu en brèche). Comme on le voit, nombre de questions profondes, sociales, sont examinées à travers ces pages de lumière, de grâce et de scientifique précision.

LOUIS ROBERT.

Arithmetica do principiante, par A. DE SOUZA. Rio de Janeiro, Compagnie typographique du Brésil, 1902, in-16 de VIII-114 p.

Nous sommes heureux de signaler ce nouvel ouvrage de M. de Souza; consacré aux classes les plus basses des écoles élémentaires, il contient tout ce que l'élève doit savoir et rien que cela. Les règles sont très précises, les explications brèves, ces dernières ne forment qu'un résumé qui rappelle à l'élève ce qu'il a à faire. Il faut que le professeur commente et explique largement, revienne sans cesse sur les choses vues; et quand l'élève a bien compris et qu'il n'a plus qu'à apprendre il faut que son livre ne contienne que la substance des choses : ce sont les principes pédagogiques si importants qui ont guidé l'auteur et lui ont permis d'écrire sur les principes de la numération, les quatre opérations, le système métrique, un livre très clair qui pourrait servir de modèle à bien des auteurs.

É. CHAILAN.

Une Correspondance épiscopale sous le premier Empire et sous la Restauration, par le chanoine L. CHARPENTIER. **Lettres inédites de Mgr d'Aviau du Bois de Sanzay, archevêque de Bordeaux, à Mgr de la Porte, évêque de Carcassonne.** Carcassonne, Bonnafous-Thomas, 1903, in-8 de 66 p.

Les lettres inédites de Mgr d'Aviau à Mgr de la Porte, ici publiées au nombre de quarante-quatre, sont fort intéressantes au point de vue historique et nous renseignent admirablement sur les difficultés qu'éprouva l'Église de France de 1802 à 1820; on y voit les obstacles rencontrés alors par les évêques pour réorganiser leurs diocèses, pour se créer des ressources, pour restaurer leurs séminaires, etc. Nul spectacle n'est plus instructif, surtout au temps où nous sommes, et la comparaison de cette époque avec la nôtre peut nous aider à envisager avec calme les misères du présent et les luttes de l'avenir.

G. BERNARD.

Notes historiques, littéraires et bibliographiques sur « l'Argenis » de Jean Barclay, par ALBERT COLLIGNON. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1902, in-8 de 182 p. — Prix : 5 fr.

A combien d'ouvrages du même temps plus brillante, sinon plus durable, fortune est-elle échue qu'à ce roman allégorique publié en 1621, l'*Argenis*? Trente-huit éditions du texte latin échelonnées dans le XVII^e^ et dans le XVIII^e^ siècle, quarante traductions en dix langues différentes, des imitations dramatiques dans trois pays (l'une en Espagne, de Calderon), le suffrage, entre cent autres, d'un Grotius et plus tard d'un Leibnitz, d'un Cowper et d'un Coleridge, voilà qui fait voir et la vogue prodigieuse de l'œuvre et la légitimité au moins partielle de cette vogue, à laquelle a succédé, par un excès contraire, un oubli qui n'est pas mérité. L'*Argenis*, à la fois « roman d'amour, de guerre et d'aventures héroïques,... recueil de dissertations et

d'observations morales et politiques, enfin,... livre à clés ou à allusions historiques » demeure, encore aujourd'hui, un ouvrage curieux et intéressant; dans l'histoire littéraire, on en peut retrouver l'influence chez nous et dans plusieurs pays étrangers. Troisième raison enfin pour l'étudier : l'auteur, Jean Barclay, Lorrain d'origine écossaise, est à la fois un homme de beaucoup d'esprit et une figure singulièrement originale, et il a trouvé en M. Collignon l'historien le mieux informé et le critique le plus pénétrant. Sur l'auteur et sur l'œuvre, on ne peut rien souhaiter de plus complet dans sa concision, de plus vivant dans sa rigoureuse exactitude, que cette courte notice. Fondée en grande partie sur des documents récemment mis au jour (en particulier des lettres de Peiresc et de Barclay), elle est aussi joliment écrite qu'elle est savante, aussi agréable à lire qu'elle est érudite et solide. A. BARBEAU.

Quellen und Forschungen zur Geschichte Savonarolas. I. *Bartolommeo Redditi und Tommaso Ginori*, von JOSEPH SCHNITZER. Munchen, Leutner, 1902, in-8 de 108 p. — Prix : 3 fr. 40.

Dans cette brochure, qui forme le neuvième fascicule des publications du Séminaire d'histoire ecclésiastique de Munich, M. Schnitzer publie deux très intéressants témoignages contemporains relatifs à Savonarole, d'une part, le *Breve compendio e sommario della verità predicata e profetata dal R. P. fra Girolamo da Ferrara*, de Bartolommeo Redditi; d'autre part, des fragments du journal de Tommaso Ginori. Redditi est un admirateur convaincu de Savonarole, et son livre se donne franchement comme une réponse aux accusations lancées contre lui. La réponse semble d'ailleurs modérée, forte, et inspire confiance. Ginori, ami des Médicis, n'était pas, au contraire, prévenu en faveur de Savonarole. Il n'avait pas hésité à mentionner dans son journal les rétractations qu'on lui attribuait. Cela n'en donne que plus de poids à une note rajoutée après coup, où il déclare être arrivé à la conviction que de nombreux mensonges ont été insérés dans les procès-verbaux de son interrogatoire, et retire tout ce qu'il a pu avancer de défavorable sur son compte. — Ce sont, on le voit, deux témoins à décharge que fait entendre M. Schnitzer. Il y aura certainement lieu d'en tenir le plus grand compte. E. JORDAN.

Les Instructions secrètes des Jésuites, étude critique, par le R. P. PAUL BERNARD. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Les Salésiens. L'Œuvre de Dom Bosco, par le comte DE FLEURY. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 63 p. (Même collection). — Prix : 0 fr. 60.

On a, en ces derniers temps, rappelé plus d'une fois les fameux *Monita secreta* des jésuites. Les protestants n'ont pas usé cette arme, paraît-il, depuis le temps qu'ils s'en servent. Quelle est sa force ? Ceux qui veulent le savoir n'ont qu'à lire l'étude du R. P. Bernard. Ils apprendront que ces fameux *Monita* sont l'œuvre d'un misérable faussaire, le Polonais Jérôme Zaborowski, précédemment chassé de la Compagnie de Jésus. Ils parurent à Cracovie, en 1614, sous ce titre : *Monita privata Soc. Jesu, Notobrigae 1612*. Le succès extraordinaire de ce faux auprès des protestants, des encyclopédistes et de nos politiciens est un étrange phénomène de la crédulité de l'homme, aveuglé par la haine et la mauvaise foi. C'est avec des documents et des faits de cette valeur que certains malfaiteurs pervertissent l'esprit

public. Il est juste de reconnaître, avec le R. P. Bernard, que les représentants les plus distingués de la science protestante sont aujourd'hui les premiers à mépriser de pareilles armes.

— M. le comte de Fleury raconte, dans la première partie de son opuscule, la vie merveilleuse de Dom Bosco. Puis il expose brièvement le fonctionnement de son œuvre et l'esprit qui l'anime. Il termine en donnant l'état actuel de sa famille religieuse et des maisons qu'elle dirige. Ce saint homme a transporté dans ses œuvres la piété, la patience et la mansuétude de saint François de Sales. Nous citons : « Éclairer et fortifier la conscience de l'enfant, ouvrir et dilater son cœur en se mêlant à ses jeux, fortifier sa volonté en lui suggérant ce qu'il doit faire plutôt qu'en le lui imposant ; éviter la réglementation minutieuse qui énerve plutôt qu'elle n'assouplit ; peu commander pour obtenir beaucoup ; s'il faut punir, ne pas employer de répression brutale, de ces châtiments violents qui font des révoltés et des insoumis, mais priver le coupable des récompenses et des témoignages d'estime et d'affection, voilà la méthode instaurée par Dom Bosco. » Les principes élevés qui l'éclairent expliquent ses succès. Et ces succès eux-mêmes en démontrent la sagesse. M. B.

Une Officine royale de falsification. Le Cachet de Louis XVI ; le récit d'une sœur, par AD. LANNE. Préface par Albert Savine. Paris, Dujarric, s. d., in-12 de XIII-130 p. — Prix : 2 fr.

Une Officine royale de falsification. Le mot est bien gros. Le falsificateur, suivant MM. Lanne et Savine, ce serait Louis XVIII, qui se serait vanté à tort d'avoir reçu de M. de Jarjayes le cachet et l'anneau de Louis XVI, avec des lettres inventées de Marie-Antoinette et de Mme Élisabeth, et qui aurait remanié les Mémoires de Madame Royale en en excluant les passages concernant le Dauphin. Madame Royale, par crainte ou par sécheresse de cœur, se serait prêtée à la fraude. L'accusation est bien grave. Est-elle justifiée ? Nous ne le pensons pas. L'auteur apporte des raisonnements, des apparences, des suppositions, quelques-unes spécieuses, mais pas de preuves. Si l'anneau et le cachet de Louis XVI n'ont pas été remis à son frère, que sont-ils devenus ? D'ailleurs, l'écrivain qui raconte le fait en détails, Eckart, est le même que la Dauphine aurait choisi pour lancer une protestation contre les suppressions faites dans son manuscrit. Quant au mariage de Marie-Thérèse avec le duc d'Angoulême, si Louis XVIII l'a souhaité, s'il a agi, même en dessous, près de certains conventionnels, pour en amener la conclusion, c'est qu'il avait à cela un intérêt personnel et un intérêt français. Il connaissait les intrigues de l'Autriche pour donner comme époux à la fille de Louis XVI un archiduc. Quelles pourraient être dans ces temps troublés, où les principes monarchiques étaient singulièrement obscurcis, les prétentions de cet archiduc ? Ne s'aviserait-il pas de revendiquer soit la couronne, soit un démembrement de la France ? Le prince, en mariant sa nièce à son neveu, assurait donc l'intégrité du trône dont la mort de Louis XVII l'avait rendu héritier et sur lequel le duc d'Angoulême devait monter à son tour, puisqu'il n'avait pas d'enfants. Et il semble que de semblables considérations suffisent bien à expliquer sa conduite en cette occasion. R. M.

A Léonard Snetlage, docteur en droit de l'Université de Gottingue, JACQUES CASANOVA, docteur en droit de l'Université de Padoue. Paris, Thomas, 1903, in-8 de 140 p. — Prix : 3 fr.

Cette petite brochure est une réimpression. Un casanoviste savant, le Dr Guède, ayant pris connaissance chez un autre casanoviste, M. Ch. Henry, directeur du laboratoire de physiologie expérimentale à la Sorbonne, de cet opuscule du maître, opuscule très rare et dont il existe un unique exemplaire à la bibliothèque de Paris, a tenu à le rééditer. C'est une dissertation humoristique sur certains termes français nouveaux, mis à la mode par la Révolution, c'est aussi une étude rapide sur cette Révolution, que Casanova juge très sévèrement, à la façon de Burcke, et à laquelle il reproche surtout d'avoir supprimé l'idée religieuse et consacré la liberté de la presse. La faute en est, en grande partie, au bon, mais faible Louis XVI qui n'a pas su se défendre et a toujours « obtempéré » au lieu de résister.

La brochure se termine par une prétendue lettre d'Édouard III à la comtesse de Salisbury, où il affirme que la langue de l'avenir est la langue anglaise.

M. R.

Étude sur la Vendée militaire. Zigzags au pays des Géants, par HENRI BOURGEOIS. 3e série. *Argenton-Château, Châtillon-sur-Sèvre.* Luçon, Bideaux, 1903, in-12 de 172 p. — Prix : 1 fr. 25.

M. Bourgeois poursuit le cours de ses voyages en zigzags. Le voyage cette fois n'a que deux étapes : Argentan-Château et Châtillon-sur-Sèvre, ainsi nommé parce que la Sèvre en passe à deux lieues. Mais il n'est pas moins fertile en glanes intéressantes et piquantes. Tout d'abord il confirme cette vérité que l'insurrection vendéenne n'a été ni immédiate ni politique; elle a été avant tout religieuse et a couvé longtemps, préparée par les mesures de plus en plus brutales prises par l'Assemblée contre les prêtres; car alors, comme de nos jours, on ne s'est pas porté tout d'un coup aux pires excès ; on prétendait même garantir la liberté de conscience tout en l'opprimant : M. Combes a eu des prédécesseurs il y a cent ans. M. Bourgeois publie à ce sujet une pièce des plus curieuses et à peu près inédite : c'est l'adresse du maire et des habitants de Châtillon à Louis XVI pour réclamer la permission de conserver leurs « bons curés. » Il n'est pas étonnant qu'avec de pareils sentiments, Châtillon ait été la capitale de la Vendée royaliste. Elle a eu l'honneur, elle en a eu aussi, et bien durement, les charges : prise et reprise par les Bleus et par les Blancs, elle fut définitivement enlevée le 11 octobre par Westermann, qui surprit les Vendéens vainqueurs et endormis, et férocement, brûla la petite ville; ce fut sa fin et c'est là aussi que s'arrête ce très intéressant volume.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Daours en Amiénois, par G.-HECTOR QUIGNON. Amiens, Yvert et Tellier, 1902, in-8 de 396 p. et pl. — Prix : 5 fr.

Daours, village du département de la Somme, arrondissement d'Amiens, canton de Corbie, n'offre rien de bien saillant au point de vue historique; et cependant M. Quignon est parvenu à faire sur cette localité un fort volume qui ne manque pas d'intérêt. Pour cela il n'a négligé aucune des sources qui pouvaient éclairer son sujet. Après avoir, dans le premier chapitre, fait connaître la situation topographique de ce pays, son passé aux époques les

plus reculées, il retrace dans la suite l'histoire des seigneurs de Daours et décrit les fiefs qui existaient sur le territoire de cette commune.

Après l'histoire des seigneurs et des libertés communales, vient l'histoire religieuse; les chapitres qui lui sont consacrés s'occupent successivement de l'église, de la paroisse, du cimetière, de la fabrique, des fonctions du curé, des pèlerinages, de l'Hôtel-Dieu et de la maladrerie. Viennent ensuite divers chapitres consacrés aux marais, aux impôts sous l'ancien régime, à l'école avant 1789, à la population, aux conditions industrielles, sociales et matérielles du village, aux cahiers de doléance de 1789 et aux lieux-dits. La deuxième partie est relative à l'histoire de ce pays après 1789; on y pourra relever bon nombre de faits intéressants, de constatations curieuses et utiles sur les vieilles coutumes, sur la bataille de Daours en 1870, etc. Plusieurs planches viennent encore augmenter l'intérêt de ce travail fait avec soin et bien présenté. J. VIARD.

Le Catholicisme en Russie, par J.-L. GONDAL. Paris, Bloud, 1903, in-8 de 64 p. (collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

M. Gondal exprime sur cette question les idées les plus justes; le revirement d'opinion qui s'est produit depuis quelques années en France en faveur de la nation « amie et alliée » a déterminé quelques publicistes catholiques à écrire des pages dont le présent opuscule montre la grande erreur. Non seulement il n'y a pas à attendre d'ici à longtemps un retour à l'unité du peuple russe ou de son Tsar; mais pas plus aujourd'hui qu'il y a cinquante ans, le mot « tolérance religieuse » n'a en Russie le sens que nous sommes convenus de lui attribuer; le chapitre VIII de M. Gondal montre comment on comprend là-bas la tolérance envers les catholiques. Je me permettrai de rappeler ici la conversation que j'avais il y a quelques années avec un catholique oriental, à qui je demandais si ses coreligionnaires attendaient les Russes comme des libérateurs: « Dieu nous en préserve! Le Turc est un brutal qui, dans ses heures de fureur, brise, brûle, pille, massacre, mais ces accès sont rares et durent peu. Quand ils sont passés, on raccommode ce qui est cassé, on éteint ce qui n'a pas fini de brûler, on met de côté ce qui n'a pas été volé, on panse ceux qui ont été blessés, et on vit en bons termes jusqu'à la prochaine crise... le joug russe est un collier de fer qui se serre insensiblement, mais qui ne se desserre jamais. » P. PISANI.

State Banking in the United States since the passage of the National Bank Act, by GEO. E. BARNETT (*John Hopkins University in Historical and Political Science*). Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1902, in-8 de 117 p.

A un double point de vue, le travail dont on vient de lire le titre présente un réel intérêt; on y trouvera en effet, sur les banques créées depuis la guerre civile sous le contrôle de chaque État de l'Union américaine, une étude législative et économique très soigneusement faite à l'aide des documents les plus récents et les plus dignes de confiance. M. Geo. E. Barnett a débuté par donner, comme il convenait, une définition précise de ce que sont pour lui les banques d'États; ce sont, dit-il (p. 10), les banques de décompte et de dépôt instituées sous le contrôle de chaque État, ce qui les différencie à la fois des banques particulières (qui ne sont pas contrôlées) et des banques nationales (régies par la loi nationale elle-même).

Tous ceux qui s'occupent de l'histoire économique contemporaine des Etats-Unis trouveront dans le travail de M. Geo. E. Barnett qu'accompagnent plusieurs tableaux de chiffres et un diagramme montrant la progression du nombre des banques nationales d'État et privées (de 1877 à 1899) des faits et des chiffres dont ils devront tirer parti dans leurs études.

F.

The Wabash Trade Route in the development of the old Northwest, by ELBERT JAY BENTON. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1903, in-8 de 112 p. (*Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science*).

Le volume dont nous venons de transcrire le titre ne contient pas seulement une étude sur le canal Wabash et Erié, et sur l'influence exercée par lui sur le développement de l'ancien Nord-Ouest ; on y trouvera une étude très soignée sur l'ancienne histoire de la voie commerciale du Wabash, à l'époque où les coureurs des bois et les traitants français étaient les seuls, avec les Indiens, à en faire usage. Par là, le travail de M. Elbert Jay Benton, très consciencieux et très érudit, touche à l'histoire coloniale française, alors que, par le reste, il relève exclusivement de celle de la grande république américaine. Il convient de s'en féliciter, puisque la monographie de M. Benton est, malgré l'absence d'une bibliographie du sujet, digne des plus grands éloges ; mais il convient aussi de ne pas accepter sans les critiquer certaines assertions de l'auteur. Est-il exact de dire, par exemple (p. 20), que les relations amicales des Français avec les Indiens ont amené un abaissement du caractère des premiers ? La chose nous semble très discutable. Il est vrai que M. Benton, — qui nous paraît ignorer (p. 30) l'étude publiée en mars 1878 par M. O. A. Marshall dans le *Magasine of American History* sur l'expédition de M. de Celoron de Bienville, — la juge en Anglo-Saxon, tandis que nous la jugeons nous-même en Français.

HENRI FROIDEVAUX.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Une maladie qui ne pardonne pas vient d'enlever M. Gustave Larroumet, à l'âge de 51 ans, c'est-à-dire au moment où il allait recueillir les fruits d'une longue carrière de labeur ininterrompu. M. Gustave LARROUMET était né à Gourdon (Lot) en 1852. De bonne heure, il débuta dans l'enseignement comme maître répétiteur au lycée d'Aix. Il suivit dans cette ville les cours de la Faculté des lettres et prit le grade de licencié. Venu peu de temps après à Paris, il fut reçu presque aussitôt agrégé de grammaire et des lettres, ce qui lui valut de pouvoir professer successivement au collège Stanislas, au lycée de Vanves et au lycée Henri IV. En 1883, il fut reçu docteur ès lettres après une remarquable soutenance de thèse sur Marivaux, et l'année suivante il était nommé maître de conférences à la Sorbonne, où il obtint un très grand succès. Sur ces entrefaites, M. Lockroy, à cette époque ministre de l'instruction publique, fit de lui son chef de cabinet, et, en 1888, il fut choisi pour remplacer M. Castagnary à la direction des beaux-arts. Quatre ans plus tard, l'Académie des beaux-arts le recevait au nombre de ses membres, et bientôt elle faisait de lui son secrétaire perpétuel, à la place du vicomte Delaborde. Rentré dans le haut enseignement en 1891, il fut nommé chargé de cours

de langue et de littérature françaises à la Sorbonne. A la mort de Sarcey, M. Larroumet lui succéda au *Temps* comme critique dramatique, et s'il ne fit pas oublier la spirituelle bonhomie de ce dernier, il est juste de dire que ses « Lundis », consciencieux et d'une forme châtiée, furent appréciés comme ils le méritaient. Entraîné par ses relations politiques, M. Larroumet s'est montré pendant quelque temps l'adversaire des idées catholiques ; mais, obéissant à sa conscience, il ne tarda pas à modifier ses paroles et ses actes : on se rappelle qu'il n'a pas hésité à faire publiquement l'éloge de l'Université de Beyrouth dirigée par les jésuites. Outre les très nombreux articles qu'il a publiés dans divers journaux et revues, et dont plusieurs ont été réunis sous le titre d'*Études d'histoire et de critique dramatique* (Paris, 1892, in-18), M. Larroumet laisse les ouvrages suivants : *De quarto Tibulli libro* (Paris, 1883, in-8), thèse latine ; — *Marivaux, sa vie et ses œuvres* (Paris, 1883, in-8), thèse française qui fut couronnée par l'Académie française ; — *La Comédie de Molière, l'auteur et le milieu* (Paris, 1886, in-18), un des meilleurs livres qui aient paru sur Molière ; — *L'Armée romaine au temps de César* (Paris, 1886, in-18), traduction d'un ouvrage de Kraner, faite en collaboration avec M. Baldy. M. Larroumet est, en outre, l'auteur d'un certain nombre d'éditions classiques.

— M. Amédée-Victor Meunier, publiciste, doyen de l'Association professionnelle des journalistes républicains, qui vient de mourir à 86 ans, était né à Paris, le 2 mai 1817. Attiré également par la politique et les sciences naturelles, il commença à écrire dans l'*Écho du monde savant*, puis devint le collaborateur ou le directeur de diverses publications ou revues scientifiques et sociales, telles que la *Revue synthétique*, *la Démocratie pacifique*, *la Phalange*, le *Dictionnaire élémentaire d'histoire naturelle*, *la Presse*, *le Rappel*, *le Siècle*, *l'Opinion nationale*, etc. En outre il fondait à un certain moment *l'Ami des sciences*, puis, avec le concours de Mme Meunier, *la Presse des enfants* ; et enfin *la Politique d'action*, journal qui n'eut qu'une existence éphémère. L'œuvre de M. Meunier, comme vulgarisateur scientifique, est considérable. Voici la liste de ses principaux livres : *Embryogénie comparée* (Paris, 1837, in-4) ; — *Histoire philosophique des progrès de la zoologie générale* (Paris, 1839, in-8) ; — *Jésus-Christ devant les conseils de guerre* (Paris, 1848), ouvrage qui fit un certain bruit, fut traduit dans plusieurs langues, et fut interdit dans certains diocèses ; — *L'Apostolat scientifique* (Paris, 1859) ; — *Science et Démocratie* (1865, in-18) ; — *La Science et les Savants* (Paris, 1864-1867) ; — *Les Grandes Chasses* (Paris, 1866, in-18) ; — *Les Grandes Pêches* (Paris, 1867, in-18) ; — *Les Animaux d'autrefois* (Paris, 1868, in-18) ; — *La Philosophie zoologique* (Paris, 1869, in-18) ; — *Les Ancêtres d'Adam* (Paris, 1875, in-18) ; — *Avenir des espèces* (Paris, 1886-1887, 2 vol. in-8) ; — *Familiarités scientifiques* (Paris, 1888, in-18) ; *Les Excentricités scientifiques* (Paris, 1889, in-18) ; — *Scènes et types du monde savant* (Paris, 1889, in-18) ; — *L'Esprit et le cœur des bêtes* (Paris, 1890, in-16), etc. De plus, M. Meunier a publié un grand nombre d'articles et d'études dans diverses revues, lesquels ont été réunis en partie sous le titre d'*Essais scientifiques* (Paris, 1851-1858, 3 vol.).

— Un jurisconsulte fort estimé, M. Calixte Accarias, vient de mourir à l'âge de 72 ans. Il était originaire du département de l'Isère, étant né à Mens, le 17 décembre 1831. Ses études secondaires terminées, il fut admis à l'École normale, dans la section des lettres, en 1850. A sa sortie de cette école en 1852, il entra dans l'enseignement libre et se mit à étudier le droit. Devenu docteur et agrégé, il fut chargé d'un cours de droit romain à la Faculté de Douai. Revenu un peu plus tard à Paris, il obtint le cours de

Pandectes à la Faculté de cette ville. En 1881 il fut nommé inspecteur général des Facultés de droit et remplit ces fonctions jusqu'en 1883, année où fut supprimée l'inspection générale de l'enseignement supérieur. Le 22 décembre 1898 un décret l'envoyait siéger, comme conseiller, à la Cour de cassation. M. Accarias laisse des ouvrages de droit fort appréciés, entre autres : *Étude sur la transaction en droit romain et en droit français* (Paris, 1863, in-8), thèse de doctorat ; — *Théorie des contrats innommés* (Paris, 1866, in-8) ; — *Précis de droit romain* (Paris, 1869-1873, in-12), réédité en 1878-1882.

— En Engelbert MÜHLBACHER, mort à Vienne le 17 juillet, l'Autriche perd un de ses historiens les plus distingués. Né à Gresten, en Basse-Autriche, le 4 octobre 1843, c'est à l'école de Sickel et de Ficker qu'il se forma aux méthodes sévères de la critique historique. Professeur extraordinaire, puis ordinaire d'histoire du moyen âge à l'Université de Vienne, après avoir enseigné quelque temps à Innsbruck, appelé, après Sickel et Zeissberg, à diriger l'Institut d'histoire autrichienne de l'Université viennoise ; membre correspondant (14 juillet 1885), puis effectif (25 juillet 1891), de l'Académie impériale des sciences, qu'il représentait dans la direction des *Monumenta Germaniae historica*, M. Mühlbacher a produit relativement peu ; ses devoirs de professeur, auxquels s'ajoutait depuis 1879 la lourde tâche de la direction des *Mittheilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*, dont il fit un des meilleurs organes de la science historique en Allemagne, absorbaient une grosse partie de son temps. On lui doit néanmoins deux travaux de premier ordre : tout d'abord la refonte des *Regesta imperii* de Böhmer pour l'époque carolingienne : *Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern, 751-918* (Innsbruck, 1880-1889, in-4° ; 2e éd. en 1899) ; et puis dans la *Bibliothek deutscher Geschichte* de Zwiédineck Südenhorst une histoire des Carolingiens qui ne se recommande pas moins par les qualités d'exposition et de style que par la solidité de l'érudition (*Deutsche Geschichte unter den Karolingern*, Stuttgart, 1887-1896, gr. in-8). Comme travaux de moins longue haleine, nous citerons, outre ses articles dans l'*Allgemeine deutsche Biographie : Die streitige Papstwahl des Jahrs 1130* (Innsbruck, 1876, in-8) ; — *Die Datirung der Urkunden Lothars I*, au t. LXXXV (1877), p. 463-544, des *Sitzungsberichte der philosophisch historischen Classe der k. Akademie der Wissenschaften* ; — *Die Urkunden Karls III*, au t. XCII (1878), p. 331-516 du même recueil ; — *Zur Genealogie der ältern Karolingern*, au t. XIX (1879) des *Forschungen zur deutschen Geschichte*, p. 435-464 ; — l'introduction (p. 259-278) aux *Unedirte Diplome aus Aquileja*, 799-1082, publiés par M. V. Joppi au t. I (1880) des *Mittheilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung* ; — *Ein Buch aus der Bibliothek von Baluze* (ibid., p. 129-130) ; — *Urkundenfund in Verona* (ibid., p. 134) ; — *Neue Facsimile-Sammlungen* (ibid., p. 309) ; — *Ein angebliches Capitulare Karls des Grossen* (ibid., p. 608-613) ; — *Eine neue historische Zeitschrift* (ibid., p. 621-622) ; — *Die Constantinische Schenkung in der deutschen Reichskanzlei* (ibid., t. II, 1881, p. 115-116) ; — *Zur Geschichte Königs Bernhard von Italien* (ibid., p. 296-302) ; — *Ein Brief Gerhochs von Reichensberg* (ibid., t. VI, 1885, p. 307-310) ; — *Zwei ungedruckte Karolinger diplome* (ibid., t. IX, 1888, p. 128-134) ; — *Kaiserurkunden und Papsturkunden*, au IVe *Ergänzungsband* de ces *Mittheilungen*, publié en 1893 en l'honneur de Ficker, p. 499-518 ; — *Un Diplôme faux de Saint-Martin de Tours*, p. 131-148 des *Mélanges Julien Havet* (Paris, 1895, in-8) ; — *Urkundenfälschung in Echternach* (*Mittheilungen*, t. XXI, 1900, p. 350-354) ; — *Die Treupflicht in den Urkunden Karls der Grossen*, dans le VIe *Ergänzungsband* de ces *Mittheilungen*, publié en 1901 en l'honneur de Sickel, p. 871-883.

— L'Université vient de perdre un de ses membres les plus distingués, M. Jacques-Marie-Alexandre Vézian, géologue dont les travaux avaient attiré l'attention du monde scientifique. M. Vézian était né à Montpellier, le 29 avril 1821. C'est dans cette ville même qu'il fit ses études à la Faculté des sciences et fut reçu docteur en 1856. Après avoir été suppléant de la chaire de géologie à la Faculté de Clermont, puis de celle de Rennes, il devint titulaire de géologie à la Faculté des sciences de Besançon, en 1859, et, dix ans après, il était nommé doyen de cette Faculté. Les œuvres principales que laisse M. Vézian sont les suivantes : *Mollusques et zoophytes des terrains nummulitiques et tertiaires de Barcelone* (Paris, 1856, in-4); — *Du terrain post-pyrénéen des environs de Barcelone* (Paris, 1856, in-4); — *Observations sur le terrain nummulitique de la province de Barcelone* (Paris, 1857, in-8); — *Prodromes de géologie* (Paris, 1863-1865, 3 vol. in-8), manuel classique fort estimé; — *Études géologiques du Jura* (Paris, 1874-1876, 2 vol. in-8).

— La mort de M. Edmond-Isidore-Étienne Nocard, médecin vétérinaire, arrivée le 3 août, laissera un vide regrettable dans le monde scientifique. M. Nocard est mort relativement jeune, puisqu'il était né le 29 janvier 1850, à Provins (Seine-et-Marne). Après avoir suivi les cours à l'École d'Alfort, il s'attacha à M. Pasteur, dont il devint un des élèves favoris. En 1878, il fut nommé chef de service à l'École vétérinaire d'Alfort, et, bientôt après, professeur de pathologie contagieuse des animaux et de police sanitaire. Il fut le directeur de cette école de 1889 à 1891. Le 14 décembre 1886, il fut élu membre de l'Académie de médecine, à la place de Henri Boulez. Bactériologiste des plus remarquables, M. Nocard fut un ardent adversaire des théories du bactériologiste allemand Koch. Tous les travaux de M. Nocard ont été publiés dans divers recueils spéciaux d'art vétérinaire ainsi que dans les Bulletins de l'Académie de médecine. De plus, il a été un des principaux collaborateurs du *Nouveau Dictionnaire pratique de médecine, de chirurgie et d'hygiène vétérinaire*, commencé en 1855, par son prédécesseur à l'Académie, M. Henri Bouley.

— On annonce la mort, à l'âge de 58 ans, de M. Émile Desbeaux, qui s'est fait un nom dans le monde littéraire par ses œuvres dramatiques et ses ouvrages pour la jeunesse. M. Desbeaux était né à Paris en 1845. Il débuta dans la carrière des lettres par des articles publiés dans divers journaux illustrés, et il ne tarda pas à devenir le rédacteur en chef de plusieurs d'entre eux, tels que *la Presse illustrée, le Sifflet, le Petit Moniteur illustré*, etc. Puis s'étant tourné du côté du théâtre, il accepta, en 1884, les fonctions de secrétaire général de l'Odéon. Différentes scènes de Paris ont vu jouer les comédies qu'il a composées soit seul, soit avec divers collaborateurs. Les principales sont : *Pigalle-Revue*, revue en 4 actes (1869); — *Le Triangle de la mort*, comédie en un acte (1872); — *Agence matrimoniale*, comédie en un acte (1873); — *Mon abonné*, comédie en un acte (1875); — *Les Dumacheff, ou le Cocher fidèle*, parodie de la pièce *les Danicheff* de M. Pierre Newski. Parmi les nombreux ouvrages illustrés que M. Desbeaux a publiés pour l'instruction et l'éducation des enfants et des jeunes gens, on peut citer : *Le Jardin de Mlle Jeanne* (Paris, 1879, in-4); — *Les Pourquoi de Mlle Suzanne* (Paris, 1880, in-4); — *Les Parce que de Mlle Susanne* (Paris, 1881, in-4); — *Les Campagnes du général Toto* (Paris, 1882, in-4); — *Les Idées de Mlle Marianne* (Paris, 1883, in-4); — *Les Projets de Mlle Marcelle et les Étonnements de M. Robert* (Paris, 1884, in-4), livre qui fut couronné par l'Académie française; — *La Maison de Mlle Nicole* (Paris, 1885, in-4); — *Le Secret de Mlle Marthe* (Paris, 1886, in-4); — *L'Aventure de Paul Solange* (Paris, 1887, in-4); — *Les Découvertes de*

M. Jean. La Terre et la Mer (Paris, 1888, in-12); — *La Petite Mendiante* (Paris, 1889, in-16); — *Physique populaire* (Paris, 1890, in-8).

— Le général et écrivain militaire, Charles-Alexandre FAY, dont nous venons d'apprendre la mort, à l'âge de 76 ans, était né à Saint-Jean-Pied-de-Port (Basses-Pyrénées), le 23 septembre 1827, mais avait été élevé à Pondichéry, où l'avait emmené son père, capitaine d'infanterie de marine. En 1845 il entra à l'École militaire de Saint-Cyr, et en 1847, il en sortit comme sous-lieutenant. La même année il était admis à l'École d'état-major et, en janvier 1850, il était nommé lieutenant. A partir de cette époque ce brillant officier sut conquérir les grades de capitaine, de chef d'escadron et de lieutenant-colonel en Algérie, en Crimée et pendant la guerre franco-allemande. Enfin, après avoir franchi les autres degrés de la hiérarchie militaire, il reçut, en 1890, le commandement du 11e corps, à Nantes, et c'est là que l'âge de la retraite l'avait atteint. Au milieu d'une carrière militaire si bien remplie, le général Fay a trouvé le temps de publier divers ouvrages fort estimés, tels que : *Souvenirs de la guerre de Crimée* (Paris, 1867, in-8); — *Étude sur la guerre d'Allemagne en 1866* (Paris, 1867, in-8); — *Étude sur les opérations militaires en Bohême en 1866* (Paris, 1867, in-8); — *De la loi militaire* (Paris, 1870, in-8), anonyme; — *Journal d'un officier de l'armée du Rhin* (Bruxelles, 1871), ouvrage qui a été traduit dans plusieurs langues étrangères; — *Marches des armées allemandes, du 21 juillet au 1er septembre 1870* (Paris, 1889, in-4); — *Étude de marches (Iéna, Sedan)* (Paris, 1899, in-4); — *Les Grandes Manœuvres du 11e corps d'armée en 1892* (Paris, 1893, in-8).

— Un autre écrivain militaire, plus célèbre par les travaux qu'il a exécutés et les ouvrages qu'il a écrits, le général belge Alexis-Henri BRIALMONT, est mort récemment à l'âge avancé de 82 ans. Il était né à Venloo, dans le Limbourg, le 25 mai 1821. Sorti comme sous-lieutenant de l'École militaire de Bruxelles, en 1843, il fut d'abord attaché à la direction des fortifications, puis devint secrétaire du ministre de la guerre, le général Chazal. En 1855, il passa du corps du génie dans l'état-major. En 1877, il était enfin nommé lieutenant-général. Déjà connu par les travaux qu'il avait fait exécuter dans la ville forte de Diest, il se distingua surtout par l'habileté qu'il déploya, comme inspecteur général des fortifications, dans l'exécution d'un système nouveau de défense adopté pour la Belgique et spécialement pour la vallée de la Meuse. En 1883, il alla en Roumanie surveiller l'établissement d'un plan général de fortifications qui devait mettre ce pays à l'abri d'une invasion étrangère. De retour en Belgique l'année suivante, il fut mis à la tête de la première circonscription militaire. Atteint par l'âge de la retraite en 1886, il se mit à diriger de nouveau les travaux de défense de la Roumanie. Le général Brialmont avait été élu membre de l'Académie royale des sciences de Belgique. Nous ne pouvons taire malheureusement qu'il fut toujours un adversaire ardent du parti catholique. Les ouvrages de tactique et d'histoire militaire qu'il laisse font autorité. Un certain nombre d'entre eux ont été traduits en diverses langues. Voici les plus importants : *Éloge de la guerre, ou Réfutation des doctrines des Amis de la paix* (1849); — *De la Guerre, de l'armée et de la garde civique* (1849); — *Considérations politiques et militaires sur la Belgique* (1851-1852, 3 vol.); — *Précis d'art militaire* (1844); — *Histoire du duc de Wellington* (1856-1857, 3 vol.); — *Étude sur la défense des États et sur la fortification* (1863, gr. in-8); — *Le Corps belge du Mexique* (1864, in-8); — *Réflexions d'un soldat sur les dangers qui menacent la Belgique* (1865, in-8); — *Considérations sur la réorganisation de l'armée* (1866, in-8); — *Traité de fortification polygonale* (1869, 2 vol. in-8); — *La Fortification à fossés secs*

(1872, 2 vol.) ; — *Étude sur la fortification des capitales* (1873, in-8) ; — *La Défense des États et les Camps retranchés* (1876, in-8) ; — *La Fortification du champ de bataille* (1878, in-8) ; — *Manuel de fortification de campagne* (1879, in-8) ; — *Étude sur les formations de combat de l'infanterie, l'attaque et la défense des positions et des retranchements* (1880, in-8) ; — *Tactique de combat des trois armes* (1881, 2 vol. in-8) ; — *Situation militaire de la Belgique, travaux de défense de la Meuse* (1882, gr. in-8) ; — *Le Général Totleben, sa vie et ses travaux* (1884, in-18) ; — *La Fortification du temps présent* (1885, 2 vol. gr. in-8), etc., etc. En 1850, M. Brialmont avait fondé un journal militaire : *Le Journal de l'armée belge.*

— Nous apprenons la mort, à l'âge de 81 ans, de M. Onno KLOPP, le plus estimé peut-être des historiens catholiques allemands. M. Klopp était né à Leer, dans le Hanovre, le 9 octobre 1822. Après avoir suivi les cours des Universités de Bonn, de Berlin et de Gœttingue, il fut nommé professeur au gymnase d'Osnabruck. Mais, peu de temps après, le roi Georges V, qui l'avait distingué, le mit à la tête des archives d'État du Hanovre et, pendant la guerre de 1866, il lui confia plusieurs missions de confiance. Après l'issue malheureuse de la guerre, M. Klopp accompagna le Roi, son maître, à Hietzing, près de Vienne. C'est en 1873 que M. Klopp, qui était né de parents protestants, embrassa le catholicisme. Ses œuvres historiques sont nombreuses et fort appréciées. Elles se font remarquer, ce qu'explique la vie politique de l'auteur, par leurs tendances antiprussiennes. Nous citerons les suivantes : *Geschichte Ostfrieslands* (Hanovre, 1854-1858, 3 vol. in-8) ; — *König Fred. II von Preussen und die deutsche Nation* (Schaffousse, 1860, in-8), réédité en 1867, et traduit en français (Bruxelles, 1866-1868, in-8) ; — *Tilly im dreissig. Kriege* (Stuttgart, 1861, 2 vol. in-8) ; — *Der Fall des Hauses Stuart* (Vienne, 1875-1887, 11 vol. in-8) ; — une édition complète des œuvres de Leibnitz que M. Klopp avait entreprise en 1864 et dont neuf volumes seulement ont paru, fut interrompue, le gouverneur de la province de Hanovre ayant refusé de lui communiquer les documents. Il en a été publié une partie en français sous le titre : *Correspondance de Leibnitz avec l'électrice Sophie, petite-fille de Jacques Ier, roi d'Angleterre* (1864-1875, 3 vol. in-8). Enfin M. Klopp a donné en italien : *Corrispondenza epistolaria tra l'imperatore Leopoldo ed il padre Marco d'Aviano* (1888).

— M. Gottfried Heinrich BELLERMANN, compositeur, professeur et écrivain allemand, qui vient de mourir à Postdam, à 71 ans, était le fils de Jean-Frédéric Bellermann, connu lui-même par ses publications musicales. Il débuta comme professeur de musique dans le gymnase « Zum Grauen Kloster », dont son père était le directeur. En 1866, à la mort de A. B. Marx, il fut nommé professeur de musique à l'Université de Berlin. Dès 1838, il avait publié un ouvrage fort estimé : *Die Mensuralnoten und Taktseichen im 15 und 16 Jahrhundert.* Excellent compositeur lui-même, il est l'auteur de divers motets, chants religieux, etc., entre autres d'un « *Gesang der Geister über den Wassern,* » de chœurs pour les tragédies antiques d'*Ajax*, d'*Œdipe-Roi* et d'*Œdipe à Colone.* De 1868 à 1874 il fut un des rédacteurs de l'*Allgemeine Musikalische Zeitung.*

— On annonce encore la mort de MM. : J. AMOURETTI, journaliste monarchiste de talent qui, après avoir collaboré à divers journaux, a été pendant ces dix dernières années l'un des principaux rédacteurs du *Soleil* ; — CLIFFORD-MILLAGE, ancien président de l'Association de la presse étrangère parisienne, correspondant de plusieurs journaux anglais ; — Albert FERMÉ, ancien rédacteur à l'*Avenir national,* mort en juillet ; — Georges FOURNIER,

directeur-fondateur de l'*Agence Fournier*, mort au Vésinet, près Paris, le 19 août, à 48 ans; — le docteur GÉRARD-MARCHANT, professeur à l'hôpital Boucicaut, mort en août; — Prosper HENRY, astronome attaché à l'Observatoire de Paris, qui, de 1872 à 1882, n'avait pas découvert moins de quatorze petites planètes et qui travaillait à la photographie de la carte du ciel, mort accidentellement au col de la Vanoise; — le docteur LADREIT DE LACHARRIÈRE, médecin en chef honoraire de l'Institution nationale des sourds-muets; — Henri-Gaston DE LAPORTE, ancien député de la Nièvre, fondateur et directeur du *Patriote de la Nièvre*, mort récemment à 41 ans; — Charles LONGUET, ancien membre de la Commune, mort à 63 ans, lequel fut le directeur du *Journal officiel* sous la Commune, collabora à *la Justice* et à *l'Égalité*, après l'amnistie, et traduisit en français divers ouvrages de Karl Marx, dont il avait épousé une fille; — le comte DE MAILLARD DE MARAFY, président des comités consultatifs de législation technique de l'Office national de la propriété industrielle; — Charles MARELLE, auteur du *Petit Monde*, mort à l'âge de 76 ans; — Jules MARGAT, ancien rédacteur au *Gaulois*, mort à l'âge de 66 ans; — Edmond MILLAUD, rédacteur parlementaire au *Figaro*, mort à 46 ans; — MUNIER-CHALMAS, professeur de géologie à la Sorbonne, qui avait été élu, au mois de mai dernier, membre de l'Académie des sciences (section de minéralogie), mort le 9 août à Aix-les-Bains; — Georges PÉRIN, ancien rédacteur à *la Justice*, mort en juillet; — Émile ROUSSE, ancien directeur du Crédit foncier, auteur de divers ouvrages, entre autres d'une traduction française des œuvres de Jean-Paul Richter, mort le 13 juillet, à 88 ans; — Norbert-Just-Napoléon-Clément SAINT-JUST, ancien libraire avignonnais, bibliographe et historien, mort à 92 ans; — SAINT-LANNE, journaliste algérien, rédacteur en chef de la *Voix du peuple;* — SOULIÉ-COLTINEAU, doyen des anciens présidents de la Société philomatique, mort en août, à Bordeaux, à l'âge de 89 ans; — Joseph TABOUREUX, professeur honoraire au lycée de Rennes.

— On annonce encore la mort, à l'étranger, de MM. : Karl Petrowitch AVENARIUS, professeur et archéologue russe, mort récemment à Kowno, à 69 ans ; — Miss Constance BACHE, morte à Montreux (Suisse), qui laisse diverses traductions anglaises d'ouvrages allemands, par exemple : *Letters and Literary Remains*, de Bülow ; *Litzt's Letters* ; *The Pilgrimage of the Rose*, de Schumann, etc. ; — le capitaine Wilhelm BADE, de Wismar, explorateur des régions polaires, mort récemment à Rostock ; — Rudolf DIETLEIN, écrivain allemand, auteur de divers ouvrages sur l'éducation et de plusieurs éditions nouvelles de classiques pour les classes élémentaires ; — Dr. Franz FANTA, rédacteur en chef du *Courrier de la bourse* de Prague, mort dans cette ville le 18 juillet ; — B. L. FARJEON, romancier anglais, mort le 23 juillet, lequel laisse plusieurs volumes qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont pas obtenu, semble-t-il, tout le succès qu'ils méritaient, tels que : *The House of the white Shadows*, *The Betrayal of John Fordham*, etc. ; — Dr. Léopold FISCHER, professeur de psychiatrie allemand, mort le 30 juillet, à Heidelberg, à 72 ans ; — Dr. Sigmund FUCHS, professeur d'anatomie et de physiologie des animaux domestiques à l'École supérieure d'agriculture, mort le 30 juillet, à Vienne ; — Dr. F. GASPAREK, professeur de la philosophie du droit, mort le 4 août, à Cracovie, à 59 ans ; — le baron DE GEERS, ancien professeur de droit romain à l'Université d'Utrecht, mort récemment à 87 ans ; — Dr. Virgile GRIMMICH, professeur de théologie morale autrichien, qui venait d'être élu recteur de l'Université allemande de Prague, mort le 14 août, à 42 ans ; — le Dr. Christian Karl HOFFMANN, professeur de zoologie

et d'anatomie comparée à l'Université de Leyde (Pays-Bas), mort le 29 juillet ; — Auguste KERCKOFFS, l'inventeur du volapuck ; — Franz KUPELWIESER, ancien professeur à l'École des mines de Leoben, mort récemment à Pörtschah, en Carinthie, à 80 ans ; — Stanley LUCAS, compositeur anglais de talent, ancien directeur de la « Royal Academy of Music » et secrétaire de la « Philarmonic Society », mort le 31 juillet, à South Hampstead, à 71 ans ; — Dr. Karel MAYDL, professeur de chirurgie à l'Université tchèque de Prague, mort dans cette ville à 51 ans ; — Dr. Emmanuel MUNK, professeur à l'Institut physiologique de Berlin, mort le 1er août, à 51 ans ; — Dr. O. OERTZEN, professeur au gymnase de Schwerin et directeur du cabinet des médailles du grand-duché de Mecklembourg, mort le 5 août, à 48 ans ; — Dr. Heinrich OSWALD, professeur de dogme au Lyceum Hosianum de Braunsberg, mort le 7 août, à 86 ans ; — S. W. PARTRIDGE, l'éditeur anglais bien connu, mort le 10 juillet, à 93 ans, lequel avait composé lui-même quelques ouvrages, par exemple : *Upward and Onward* ; — Dr. Francesco PEPERE, professeur d'histoire du droit romain, mort à la fin de juillet, à Naples, à 80 ans ; — Dr. L. W. Schat PETERSEN, professeur d'exégèse du Nouveau Testament et écrivain danois, mort à Copenhague le 30 juillet, à 52 ans ; — Karl Alexandre RAHLENBECK, ancien consul du royaume de Saxe, auteur d'ouvrages historiques, mort récemment à Bruxelles, à 80 ans ; — Oskar REIMANN, journaliste allemand, mort le 18 juillet, à Berlin ; — Dr. Franz RITTER, bibliothécaire de la bibliothèque de la ville de Cologne, mort dans cette ville, le 9 août, à 46 ans ; — Léopold ROSNER, éditeur autrichien connu, mort à Vienne, le 23 juillet, à 65 ans ; — le major Justus SCHEIBERT, écrivain militaire allemand, mort le 4 juillet, à Berlin, à 72 ans ; — Théodore SCHENKEL, ingénieur autrichien bien connu dans le monde scientifique, mort le 6 août, à Gratz, à 42 ans ; — Léon SCHLESINGER, compositeur, auteur de plusieurs opéras comiques, correspondant anglais du *Menestrel*, mort en Suisse, le 19 juillet ; — le colonel Théodore VON SESSURE, l'un des fondateurs du Muséum national suisse, mort à Genthod, près de Genève, le 4 août, à 79 ans ; — Dr. Simon SUBIC, professeur de physique autrichien, mort le 27 juillet, à Gratz, à 73 ans ; — Dr. Rudolf TRZEBECKY, professeur de chirurgie et médecin en chef de l'hôpital Saint-Lazare de Cracovie, mort dans cette ville, le 22 juillet, à 42 ans ; — Dr. Albert URBANSKI, professeur d'histoire naturelle, bibliothécaire en chef de l'Université de Lemberg, mort dans cette ville, le 26 juin, à 83 ans ; — Dr. Eduard WEYR, professeur de mathématiques à l'École technique supérieure tchèque de Prague, mort récemment à Zabor ; — Edgar WHITAKER, journaliste anglais, ancien directeur du *Levant Herald* et correspondant du *Times* à Constantinople ; — Ernst ZAIS, écrivain allemand, mort à Munich, lequel laisse divers ouvrages de valeur sur la céramique, par exemple : *Die Kurmainzische Porsellan-Manufaktur zu Höchst*.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 4 juillet, M. Clermont-Ganneau parle de l'inscription phénicienne découverte sur le bras droit de la statue retrouvée à Sidon par M. Perdrizet, et des chapiteaux formés de protomés de taureaux agenouillés, appartenant à la même communication. — M. Cagnat donne connaissance d'une note présentée par M. Carton, au sujet des fouilles dirigées par ce dernier à Et. Kenissia près de Sousse, et qui promettent d'être très fructueuses. — M. S. Reinach annonce la découverte faite en Égypte par MM. Grenfell et Hunt de papyrus latins contenant des résumés de livres perdus de Tite-Live. — M. M. Bréal regrette que ces découvertes soient dues à des étrangers, et

demande un crédit pour l'acquisition de papyrus en Égypte. — M. le Mis de Vogüé communique l'estampage d'une inscription araméenne signalée par M. Maspero. — M. Foucart poursuit la lecture de son mémoire sur le culte de Dionysos en Attique. — Le 10 juillet, M. Foucart termine la lecture de son mémoire sur le culte de Dionysos. — M. M. Croiset lit un travail sur l'idée de justice chez les Grecs, et le sens du mot ΔIKH dans Homère. — Le 17 juillet, M. Finot adresse à l'Académie un rapport sommaire sur les dégâts causés aux collections de l'école d'Hanoï, par le dernier cyclone. — M. Cagnat écrit pour annoncer la découverte faite à Soukharras, par le Dr Rouquette, d'une fort belle lampe en bronze remontant à l'époque chrétienne. — M. Ph. Berger écrit au sujet de la découverte par le P. Delattre de deux urnes sur lesquelles sont tracées au charbon des inscriptions que M. Berger croit pouvoir traduire ainsi : Tombeau de Bodastoreth et de Arah. — M. le Dr Hamy communique des nouvelles de la mission Chevalier, subventionnée par l'Académie dans la région du lac Mamour. — M. Collignon donne lecture d'un mémoire sur une tête colossale en marbre provenant d'Égypte et acquise par le Louvre, et qu'il croit appartenir à l'école de Scopas. — L'Académie entend la lecture d'une lettre du secrétaire perpétuel de l'association pour l'encouragement des études grecques, exprimant le vœu formulé au congrès de Rome qu'un *Corpus* des philosophes byzantins de la Renaissance soit publié. Sur les observations de M. Outier, ce projet est renvoyé à la commission compétente. — M. Clermont-Ganneau donne la traduction d'une inscription trouvée aux environs de Tyr par M. de Saint-Aignan. Il présente ensuite la photographie d'un char acquis récemment par le Musée métropolitain de New York, et provenant de Nursia, l'antique pays des Sabins. — M. S. Reinach cherche à démontrer que huit têtes en pierre provenant de la chapelle du château de Saint-Germain-en-Laye sont des portraits de saint Louis, de Blanche de Castille et de six autres personnes de la famille royale. — M. Lefranc démontre qu'un prétendu 5e livre du *Pantagruel* de Rabelais est tout simplement la collection d'extraits d'ouvrages des XVe et XVIe siècles.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 4 juillet, M. G. Picot commence la lecture du travail de M. Boutmy sur la *Philosophie et le Suffrage universel.* — Le 11 juillet, M. G. Picot continue la lecture du travail de M. Boutmy sur *la Philosophie et le Suffrage universel.* — M. F. Dreyfus donne lecture d'un extrait d'un ouvrage qu'il prépare sur La Rochefoucauld-Liancourt. — M. Lyon-Caen présente son rapport sur la leçon d'ouverture du cours professé à la Faculté de droit de Montpellier par M. Charmont. — M. Luchaire donne lecture d'un mémoire sur le pape Innocent III et les ligues de Toscane et de Lombardie.

CONGRÈS. — Le 27e congrès des jurisconsultes catholiques, organisé par la *Revue catholique des institutions et du droit* se tiendra à Nancy les 27 et 28 octobre prochain, sous la présidence de S. Gr. Mgr Turinaz, évêque de Nancy et de Toul, et de M. de Lamarzelle, sénateur. — Voici, dans les grandes lignes, le programme de ce congrès : Principes de gouvernement et protection des droits privés. Garanties des droits essentiels à l'homme contre les abus des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, à l'égard des personnes et des associations. I. L'Ancienne France. Avant 1789 : Gouvernement de tradition. Après 1789 : la Révolution ; gouvernement de droit écrit. La Restauration. Le Gouvernement de Juillet. La Seconde République. Le Second Empire. — II. La France contemporaine. La Troisième République. Ce que deviennent les droits privés. — III. Étranger. Monar-

chies traditionnelles, absolues ou parlementaires (Russie, Angleterre, Belgique, Allemagne, Autriche-Hongrie, Espagne, etc.). Démocraties à constitutions écrites (République helvétique, États-Unis, etc.). — Pour tous renseignements, s'adresser, jusqu'au 20 octobre, à M. Lucien Brun, avocat, secrétaire du congrès, 2, avenue de l'Archevêché, à Lyon, et, à dater du 21 octobre, à M. de Vienne, ancien magistrat, 6, rue d'Alliance, à Nancy.

PARIS. — M. l'abbé Planeix déplore la grande plaie de notre époque de combat : l'apathie, à savoir le système des catholiques qui gémissent sur les temps présents, prient et se résignent. « Un drapeau, dit-il, qu'on ne défend pas, autour duquel on ne se rallie point, auquel on ne fait pas un bouclier de sa poitrine, dont on ne se montre pas prêt à ramasser dans le le sang les lambeaux déchirés, c'est un drapeau compromis aujourd'hui ; demain, ce sera un drapeau perdu » (p. 6-7). Les remèdes à cette apathie, il nous les indique : l'apostolat de la vérité religieuse par le courageux exemple, l'activité féconde ; une confiance absolue dans le triomphe de la bonne cause ; la parole, la presse, la bienfaisance. Toutes ces excellentes idées sont exposées avec ardeur dans une brochure à répandre qui porte pour titre : *L'Apathie des catholiques en France dans le temps présent* (Paris, Lethielleux, in-12 de 60 p. — Prix : 1 fr.).

— *La Défense de la liberté du culte à Paris*, par M. l'abbé Fonssagrive (Paris, Téqui, in-8 de 96 p. — Prix : 1 fr.) est un vigoureux réveil de l'apathie. Puisse ce mouvement d'avant-garde entraîner les foules croyantes. Le récit des récents troubles causés par les Apaches à Aubervilliers, Plaisance, Belleville et l'énergique défense de la liberté religieuse par les catholiques molestés sont un exemple à suivre.

— Encore un bel exemple à proposer : c'est celui de Mgr Le Camus, évêque de La Rochelle, qui, dans une *Lettre à l'occasion d'une première suppression de maisons religieuses dans son diocèse* (Paris, Oudin, in-8 de 28 p.), défend avec le zèle d'un apôtre et un raisonnement pénétrant les droits de ces maisons religieuses supprimées. Œuvre de toute actualité.

— Un poète de grand mérite, dont la vaillante plume s'exerce aussi volontiers en prose, M. Victor Delaporte, vient de publier en un opuscule à part l'étude récemment consacrée par lui, dans un recueil bien connu, au caractère et au talent de Mme Julie Lavergne : *Lettres d'une Française et d'une chrétienne* (Paris, A. Taffin-Lefort, in-12 de 37 p. Extrait des *Études*).

— M. le commandant Le Pippre est persuadé qu'il vient de dire le *Dernier Mot sur le Masque de fer* (Paris, Charles-Lavauzelle, in-8 de 40 p. — Prix : 1 fr.). « Des ouvrages récents, dit M. Le Pippre, dans son *Avant-propos* ont eu pour but de prouver que le prisonnier masqué était le comte Mattioli, agent du duc de Mantoue, arrêté par ordre de Louis XIV, en 1679, pour fait de trahison. La présente notice a pour but la réfutation de ce qui a été dit concernant Mattioli, en démontrant que les pièces sur lesquelles on s'est appuyé ne peuvent s'appliquer à lui, et qu'elles constituent au contraire le dossier d'Eustache Dauger. » Qu'était-ce qu'Eustache Dauger ? Un « homme de basse condition employé par Louvois à une mission délicate et louche, qui fut, à son retour d'Angleterre, arrêté à Dunkerque, par ordre de ce ministre. » Si bien que le fameux « Masque de fer » serait tout simplement, — d'après M. Le Pippre, qui s'appuie sur l'autorité de M. Lair, auteur d'un livre sur le surintendant Fouquet, — un personnage obscur, victime personnelle du tout-puissant ministre de Louis XIV.

— D'intéressants articles de M. André Girodie, publiés dans les *Notes d'art et d'archéologie* et recueillis en une jolie brochure (Moutiers, imprimerie

F. Ducloz, in-8 de 22 p.), nous font connaître *les Musées d'artistes français dans leurs provinces*, et le rôle qu'ils doivent jouer dans l'éducation artistique de l'avenir. Le Musée Daniel Dupuis, à Blois, récemment inauguré, et ceux dont les peintres Gigoux et Bonnat ont doté les villes de Besançon et de Bayonne, donnent idée des centres d'art que l'on pourrait créer en province; et combien ces Musées locaux ne seraient-ils pas plus utiles, si des municipalités intelligentes s'efforçaient d'y grouper des œuvres d'artistes français nés et ayant travaillé dans la région, au lieu d'exhiber pompeusement quelques débris incohérents des écoles étrangères anciennes, dont la place est tout indiquée au Louvre!

— Sous ce titre : *Un Maître du paysage, Auguste Ravier* (Paris, Bibliothèque de *l'Occident*, in-8 de 30 p. illustré. — Prix : 1 fr. 50), M. Alph. Germain fait revivre, en des pages aussi colorées que ses aquarelles, la sympathique figure d'un peintre injustement méconnu. Le Lyonnais Ravier, qui mourut en 1895, est un de nos plus charmants poètes de la lumière; les quelques aquarelles réunies dans un coin obscur de l'Exposition de 1900, méritaient mieux que d'attirer seulement l'attention de patients fureteurs; elles ont échappé à la plupart des amateurs sérieux. Les gravures qui accompagnent le travail de M. Germain sont un parfait commentaire de sa critique si claire et savamment déduite.

— La librairie H. Desforges vient de faire paraître deux brochures : le *Manuel de photographie pratique à l'usage des débutants* (in-16 de 24 p. — Prix : 0 fr. 40) et la *Photographie des commençants. Premières Leçons de photographie pratique* (in-16 de 36 p. — Prix : 0 fr. 60), qui, toutes deux, peuvent rendre des services aux amateurs novices en photographie. Ils n'ont qu'à suivre à la lettre les conseils donnés avec beaucoup de netteté et sans phrases inutiles, dans l'une ou dans l'autre de ces brochures, pour obtenir rapidement des résultats satisfaisants, en ce qui concerne tout au moins les manipulations. Quant à conseiller un volume plutôt que l'autre, nous ne saurions le faire : les deux brochures, tout en n'étant point semblables, nous paraissent remplir également bien le but proposé.

— La Société photographique de Toulouse a publié l'*Aide-mémoire de photographie pour 1903* (Paris, Gauthier-Villars, in-18 de XVI-340 p.). Cet ouvrage annuel, qui paraît pour la vingt-huitième fois, est, dans son genre, très remarquable et voisin de la perfection. Pour faire son éloge, il n'est d'ailleurs besoin que de faire savoir le nom de l'éditeur, M. Gauthier-Villars, et celui de l'auteur, M. C. Fabre, si connu des photographes pour son traité encyclopédique de photographie. Ce dernier et important ouvrage a évidemment servi de modèle et d'inspirateur à l'Aide-mémoire, où l'on retrouve la même méthode, la même précision, grâce auxquelles le peu de développement donné aux différentes matières traitées ne nuit jamais à la clarté. L'Aide-mémoire paraît être le parfait vade-mecum du photographe; on y trouve un grand nombre d'adresses utiles, une bibliographie photographique pour 1902 et les formules et recettes les plus employées. Ce petit volume est en outre très bien imprimé, d'un format commode (in-18) et d'un prix des plus modiques (1 fr. 75).

— Voici le dernier volume de *Mémoires* publiés par la Société nationale d'agriculture de France (tome CXL. Paris, imp. Renouard, in-8 de 671 p.). D'abord quatre discours de MM. J. Dupuy, Méline, Chauveau et Prilleux. Puis trois comptes rendus fort remarquables de M. Louis Passy sur les travaux de la Société depuis le 5 juillet 1899 jusqu'au 17 décembre 1902. Nous mentionnerons ensuite sept études d'importance variable, savoir :

De divers moyens propres à préserver de l'attaque des insectes les écorces et les bois par résorption de leur réserve amylacée, par M. Émile Mer ; — *Sur la propagation et la reproduction de l'ergot des céréales et les graminées*, par M. l'abbé Noffray ; — *Enseignement de l'agriculture par les instituteurs communaux*, par M. L.-A. Fricotté ; — *L'Enseignement de la pomiculture et de l'industrie cidrières, en France et à l'étranger*, par M. A. Truelle ; — *Rapport sur les procédés et les résultats de la statistique agricole dans les principaux États producteurs*, présenté par M. Émile Levasseur ; — *Canal central à travers la Puisaye et le Morvan, reliant la Loire au Rhône et au Rhin*, par M. R. du Pré de Saint-Maur ; — *La Crise viticole en France*, par M. Christophe Serguéeff. — Pour tous ceux qui s'occupent de la grande agriculture, ce volume ne peut manquer d'offrir un vif intérêt.

— L'*Annuaire de la Société philotechnique* (année 1902) vient de paraître. C'est le soixante et unième (Paris, Fontemoing ; Delagrave, in-8 de 180 p.). Il y a là diverses poésies signées de MM. Lucien Paté, Jules-Auguste Sage et A. Cochin. Mais nous devons une mention plus spéciale d'abord aux deux *Comptes rendus des travaux de la Société philomatique*, par M. Camoin de Vence, puis aux articles suivants : *La Revanche d'Azincourt* (la bataille de Formigny), par M. Gabriel Joret-Desclozières ; — *Boers de France*, par M. D.-B. de Laflotte ; — *Une Excursion en Albanie*, par M. Lucien Boileau ; — *Berlioz, César Franck, Richard Wagner, jugés par leurs contemporains*, par M. Alexis Dorville ; — *L'Ermite de Catane*, par M. Camoin de Vence et le *Rapport* du même *sur Antonio da San Gallo*.

BOURGOGNE. — La Société éduenne a publié tout récemment le trentième volume de ses *Mémoires* (Autun, imp. Dejussieu, in-8 de XXIX-499 p., avec 2 planches hors texte et quelques figures dans le texte). Il renferme neuf études réellement importantes pour l'histoire bourguignonne à des époques fort différentes. Citons : *Un Chapitre de l'histoire d'Autun. L'Année 1815*, par M. Ch. Boëll ; — *La Maison des Quatre-Frères*, par M. A. de Charmasse ; — *La Bourgogne sous la maison de Valois* (suite), par M. J.-L. Bazin ; — *La Châtellenie de Montcenis* (suite et fin), par M. Eugène Fyot ; — *Poculum et Lagena. Un Type de stèles funéraires en pays éduen*, par M. Henri Graillot ; — *Les Députés de Saône-et-Loire aux assemblées de la Révolution, 1789-1799*, par M. P. Montarlot ; — *Note sur une commune jurée à Autun, en 1098*, par M. A. de Charnasse ; — *La Sépulture de Chassenard et les Coins monétaires de Paray-le-Monial*, par M. Joseph Déchelette ; — *Sully, Morlet et le Val-Saint-Benoît*, compte rendu de l'excursion faite par la Société éduenne le 25 septembre 1902. Tout régional qu'il soit, ce volume fixera certainement l'attention des historiens et des archéologues de la France entière.

BRETAGNE. — M. Yves Sébillot, fils de M. Paul Sébillot, l'infatigable folkloriste que l'on sait, vient de publier une *Histoire du peuple breton depuis son arrivée en Armorique jusqu'à nos jours* (Paris, Maisonneuve, in-16 de IV-495 p. — Prix : 3 fr. 50). C'est un court résumé des annales de Bretagne, fait dans un esprit assez pondéré pour un tout jeune homme, mais on sent trop parfois l'insuffisance de recherches personnelles et approfondies. Des erreurs matérielles, quelques appréciations risquées déparent un peu ce joli volume. C'est ainsi que, sous la plume juvénile de l'auteur, Jeanne d'Arc que bientôt, espérons-le, nous pourrons appeler « notre sainte, » devient une *illuminée*, mot profondément regrettable, emprunté au vocabulaire des Henri Martin, des Michelet et autres écrivains du genre ; et que l'armée catholique et royale, victorieuse à Antrain et à Dol des troupes républicaines, est dite y avoir été battue par elles. Le talent de M. Yves Sébillot

mûrira, sa science gagnera en étendue et en sérieux, et cela nous vaudra sans doute, des ouvrages importants dont celui-ci ne peut être qu'une légère amorce.

— Lors du dernier congrès de l'Association bretonne, tenu à Redon, en septembre 1902, M. l'abbé A. Milon, avantageusement connu pour ses travaux archéologiques, a lu une étude bien documentée sur *les Dolmens et menhirs armoricains* (Saint-Brieuc, Prudhomme, gr. in-8 de 27 p.), ainsi que sur les *cromlechs* et *alignements*. Ces vieux témoins d'une civilisation préhistorique ont-ils servi de temples ou de sépultures? Probablement des deux. On retrouve partout d'ailleurs ces monuments primitifs, et il semble bien que partout ils aient eu cette double destination. Sans vouloir trancher un débat qui reste toujours ouvert, il est permis de penser que ces pierres gigantesques furent tout d'abord des symboles de la divinité, et que plus tard on enterra à leur pied les morts de marque. C'est ainsi qu'autrefois les seigneurs avaient leurs enfeux dans les églises.

— M. Th. Lefebvre a publié des *Notes historiques sur la Bretagne. Finistère (de 1801 à 1815)* avec des annexes diverses (Gaillac, Dugour, in-12 de 139 p.) qui ne manquent ni d'intérêt ni de... décousu. Ce dernier mot s'applique surtout aux « Annexes. » Avec la profonde sympathie d'un compatriote, l'auteur accompagne les Finistériens sur tous les champs de bataille du premier Empire et prône, sans se lasser, leurs vertus militaires. Ici, Napoléon leur dut de remporter une éclatante victoire, là, d'éviter un désastre epouvantable. Ce que M. Lefebvre ne se lasse pas non plus de proclamer, c'est le monstrueux égoïsme du Corse « aux cheveux plats »; il le rappelle avec les épithètes les plus dures. Dans les « Annexes » on trouve les choses les plus inattendues : les inamovibles élus au Sénat en 1875; le breton et les anciennes écritures; la franc-maçonnerie dans l'Assyrie ancienne, etc., etc. L'auteur, à propos de cette dernière, ne nous laisse pas ignorer qu'il est franc-maçon et que Michel « Colombe » ou Colomb, l'admirable sculpteur du tombeau de François II que l'on voit toujours dans la cathédrale de Nantes, était, lui aussi, un fils de la « Veuve » et un fervent de l'acacia, chose dont nul ne se doutait jusqu'ici. Il se propose de lui consacrer « une étude bretonne-maçonnique »! Après avoir parlé des « danses joyeuses à l'Exposition bretonne de Paris » en 1900, et du « druidisme spirite », il nous fait lire une « Lettre de non-candidature » aux élections de 1902. Comme on le voit, il y a, dans cette brochure, un peu de tout et bien autres choses encore.

— M. le chanoine Guillotin de Corson nous donne une substantielle monographie sur *Le Tiercent (Ille-et-Vilaine), la paroisse, les seigneurs, la baronnie, le château* (Rennes, Plihon et Hommay, in-8 de 82 p.). Les pages consacrées à Gilles Ruellan et empruntées à Tallemant des Réaux, sont très curieuses. Les services que rendit ce roturier à la cause royale dans la haute Bretagne lui valurent de la part d'Henri IV des lettres d'anoblissement. Gilles Ruellan devint M. du Rocher-Portail, baron du Tiercent. Quelques gravures illustrent utilement cette brochure.

CHAMPAGNE. — Dans le tome XXXIX[e] de la troisième série des *Mémoires* de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube, qui correspond au tome LXVI de la collection (Troyes, imp. P. Nouel, in-8 de 402 p., avec 3 planches), nous remarquons deux travaux particulièrement importants : *Contributions à la flore phanérogamique de l'Aube. Additions et rectifications*, par M. P. Hariot (p. 5 à 142) et *Notre-Dame de Seillières, abbaye bénédictine du diocèse de Troyes*, par M. Louis

Le Clert (p. 205 à 308). Nous signalerons ensuite : *Note relative à l'invasion d'Attila dans les Gaules (chapitre XI des « Éphémérides de Grosley) »*, par M. le général Chanoine; — *Le Maréchal de Beurnonville, d'après des documents inédits*, par M. F.-A. Blampignon; — *A propos d'une comédie de Pierre Larivey*, par M. Julien Dubois; — deux notices biographiques sur *M. Félix Fontaine*, et sur *M. Hector Pron*, par M. Albert Babeau; enfin deux brefs discours du même M. Babeau, prononcés l'un en prenant possession du fauteuil de la présidence de la Société le 21 février 1902, l'autre en le quittant, le 28 décembre de la même année.

Comtat Venaissin. — Au moment où vient de disparaître la séculaire congrégation des Missionnaires de Sainte-Garde, les deux plaquettes récentes de Mgr Redon revêtent une singulière actualité. La première est intitulée : *Les Fondateurs de Sainte-Garde* (Avigon, Aubanel, in-8 de 69 p.). L'origine de cette fondation remonte à 1699. Et Mgr Redon nous fait l'histoire de ce berceau, avec cette sûreté et ce luxe de documents qui caractérisent ses nombreuses et appréciées monographies vauclusiennes. Il retrace en même temps la vie de MM. Martin, Bertet et de Salvador, premiers supérieurs de la congrégation des Missionnaires de Notre-Dame de Sainte-Garde. — La seconde : *Sainte-Garde pendant la Révolution, 1789-1816* (Carpentras, J. Seguin, in-8 de 50 p.) s'occupe de ladite congrégation durant la période révolutionnaire jusqu'en 1816. Alors, outre la maison-mère, elle possédait des succursales à Sisteron, à Notre-Dame-du-Laus et à Avignon, « où l'on avait organisé un très beau séminaire pour élever jusqu'au sacerdoce les jeunes membres de la congrégation et les ecclésiastiques qui y venaient de plusieurs diocèses voisins » (p. 2). Tout en s'occupant des supérieurs de Sainte-Garde, Mgr Redon fait un tableau fidèle et saisissant de la Révolution dans la ville des Papes et le Comtat.

Dauphiné. — M. l'abbé Delaloye a entrepris une série d'études historiques, qu'il mène à bien, au prix de recherches longues et patientes dans les manuscrits des archives de Grenoble. Après avoir publié divers travaux dans la *Revue d'ethnologie et d'anthropologie*, il vient de nous donner la biographie d'*Une Illustration dauphinoise, le cardinal Pierre Guérin de Tencin, archevêque d'Embrun, puis de Lyon* (Grenoble, Baratier, in-8 de 150 p. — Prix : 2 fr.). Cette biographie est écrite dans un style sobre et froid, sans aucune affectation ni préoccupation d'aucune sorte.

Franche-Comté. — Dans une élégante brochure tirée à part des *Mémoires* de la Société d'émulation du Doubs : *Porte-Noire, l'arc antique de Besançon et ses commentateurs* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 28 p., avec une planche hors texte et des vignettes dans le texte), M. Alfred Vaissier, conservateur du musée archéologique de Besançon, passe au crible de la critique les interprétations plus ou moins fantaisistes des sculptures de ce monument présentées par Jean-Jacques Chifflet dans son *Vesontio* (1618), Dunod de Charnage (*Histoire des Séquanais* et *Histoire de l'Église, ville et diocèse de Besançon*), Dom Berthod (*Documents inédits*, publiés par l'Académie de Besançon, t. II), le président Édouard Clerc, Auguste Castan, M. Ravier et l'architecte Delacroix. Quant à lui, il donne très nettement une description complète, quoique sommaire, de l'arc antique sous la forme du récit d'un voyageur supposé arrivant à Besançon seize siècles avant le temps actuel et se trouvant en face de Porte-Noire.

— M. Stéphen Leroy a extrait du *Bulletin* de la Société grayloise d'émulation une intéressante *Géographie des actes de saint Prudent* (Gray, imp. G. Roux, in-8 de 92 p.). Le premier chapitre débute par une Introduction où,

après avoir indiqué les éditions antérieures de ces *Actes*, dont la moins imparfaite est celle des bollandistes, M. Leroy nous parle de l'auteur de l'ouvrage, Thibaud, moine de l'abbaye de Bèze, et aussi de l'évêque de Langres, Geilon, qui, en 883, transporta au monastère de Bèze les reliques de saint Prudent, enlevées secrètement par lui à l'église de Narbonne, où l'honneur qu'on leur rendait n'avait point paru suffisant à Geilon... Le chapitre II de la présente brochure analyse « la série des miracles opérés dans la région de Bèze pendant une période de près de quarante ans, de 883 à 921, grâce à la toute-puissante intervention du glorieux martyr. » Le chapitre III et dernier débute ainsi : « En abordant le livre III des *Actes de saint Prudent*, nous franchissons d'un seul coup une longue période de près de deux siècles. Ce livre comprend, en effet, avec le livre IV, la relation des miracles opérés de 1116 à 1124. » M. Leroy, au cours de ses analyses, identifie un nombre assez considérable de noms de lieux et de personnes appartenant presque en totalité aux trois diocèses actuels de Dijon, de Langres et de Besançon, desquels noms il a soin, d'ailleurs, de dresser un index à la fin de son travail.

— Qu'est-ce que cette *Vue générale sur l'histoire de la haute Saône* (Gray, imp. G. Roux, in-8 de 89 p. Extrait du *Bulletin* de la Société grayloise d'émulation) esquissée par M. Stéphen Leroy ? — Une sorte de discours académique, imagé, brillant, vivant, et même, parfois, relevé d'une pointe d'esprit. Très rapidement (en 16 pages), l'auteur fait le tableau des événements principaux qui se sont déroulés dans la région délimitée par lui. Puis, en dix autres pages, sous couleur de décrire le pays (un peu trop rétrospectivement), il feuillette « deux ou trois volumes d'autrefois », dont les auteurs sont Guillaume Paradin, Louis Gollut, Pierre de Saint-Julien de Baleure, Gilbert Cousin. Ce texte est criblé de renvois à des « Notes explicatives » : il y en a 64, occupant les pages 27 à 89. Très érudites, ces notes, et fort intéressantes pour l'histoire générale de la Franche-Comté.

— A l'occasion du mariage de M. Pierre Perdrizet, pasteur à Blamont, avec M^lle^ Renée Mégnin, M. J.-E. Gerock a publié une fort jolie brochure intitulée : *Les Strasbourgeois en Franche-Comté. Héricourt-Blamont, 1474-1475* (Strasbourg, imp. Heitz et Mündel, gr. in-8 de 36 p.). L'auteur résume d'abord les faits qui, au temps de Charles le Téméraire, provoquèrent la coalition fort hétéroclite qui se fit alors contre le grand duc d'Occident — dans laquelle coalition la ville de Strasbourg entra avec un fort contingent — et amena l'invasion du bailliage d'Amont, au comté de Bourgogne, pendant que le duc Charles s'acharnait inutilement au siège de Neuss. Puis il rappelle en détail comment, en 1474, les confédérés gagnèrent sur les Bourguignons la bataille d'Héricourt et comment aussi, l'année suivante, ils s'emparèrent du château de Blamont, qui, après une résistance un instant victorieuse, capitula avec les honneurs de la guerre. En appendice, M. Gerock publie quatre pièces en langue allemande, extraites de la Chronique strasbourgeoise de Jean-Jacques Meyer et des archives municipales de Strasbourg.

— En 1775, David-Charles-Emmanuel Berdot, docteur en médecine, conseiller de régence et physicien adjoint de la principauté de Montbéliard, prit part, en compagnie de princes et de princesses de la famille de Wurtemberg-Montbéliard et de quelques autres hauts personnages, à un *Voyage à la Cour de Prusse*, dont il écrivit la relation restée inédite jusqu'à ce jour. M. Emmanuel Fallot nous donne le texte de ce manuscrit annoté et

précédé d'un *Avant-propos* concernant la famille Berdot (Montbéliard, imp. montbéliardaise, in-8 de 71 p.). L'une des nobles voyageuses, la princesse de Wurtemberg-Montbéliard, était nièce du grand Frédéric. C'est le 29 mai 1775 que la caravane, si l'on peut dire, quitta le village d'Étupes. Localité par localité, jour par jour, le conseiller de régence consigne les faits et gestes des voyageurs et ce qu'ils remarquent de plus intéressant dans les pays où ils passent ou séjournent (notamment Belfort, Colmar, Schlestadt, Rastadt, Louisbourg, la Solitude, Mayenne, Francfort, Cassel). A la date du 2 juillet, s'arrête la première partie, avec une lacune du 2 au 11 juillet. C'est donc au 12 juillet que reprend la deuxième partie du manuscrit qui se termine le 10 août : il y est surtout question de Potsdam et du séjour qu'y firent les voyageurs. « Il est regrettable, conclut M. E. Fallot, que le manuscrit n'ait pas été continué jusqu'au retour à Montbéliard ; mais tel qu'il est, il n'en constitue pas moins un document intéressant pour l'histoire familiale des princes de la maison de Wurtemberg-Montbéliard, tout en faisant revivre, sous l'accent d'un témoin intelligent et observateur, cette époque relativement paisible de l'histoire, qui précède immédiatement les cataclysmes de la fin du XVIII^e^ siècle. » De nombreuses notes explicatives (85) ont été réunies à la fin de la brochure : « elles seront utiles, dit judicieusement l'éditeur, aux personnes peu familiarisées avec les faits et les lieux dont il est question. »

LANGUEDOC. — Une médaille anglaise fut frappée pour rappeler la bataille de Toulouse en 1814. Elle est devenue rarissime. M. E. Delorme a pu s'en procurer une au prix de longues recherches. Il en fait la description, ainsi que celle de deux plaques de cuivre commémoratives du même fait ; l'une d'elles fournit l'état du personnel à la bataille de Toulouse. Titre de la plaquette : *La Bataille de Toulouse. Une médaille anglaise commémorative* (Toulouse, imp. Chauvin, in-8 de 15 p.).

— Nous recevons à la fois les deux derniers volumes de *Mémoires* publiés par l'Académie de Nîmes (Nîmes, imp. A. Chastanier, tome XXIV de la VII^e^ série, année 1901, in-8 de LXXXIV-334 p., avec 7 planches et tome XXV, même série, année 1902, de LX-192 p., avec 4 planches). Le tome XXIV s'ouvre par deux notices nécrologiques sur deux membres de la compagnie : M. Jules Salles (par M. Maurin) et M. Charles Jalabert (par M. Alexandre Ducros). Il se poursuit par un discours d'ouverture du président, M. le marquis de Valfons, intitulé : *Comment voyageaient nos anciens*, dont l'intérêt au double point de vue rétrospectif et de comparaison avec les temps présents est très réel. Vient ensuite le *Compte rendu des travaux de l'Académie de Nîmes pendant l'année 1900*, par M. Georges Maurin. Mais ce sont les études suivantes qui donnent à ce volume sa pleine valeur : *Le Palais de justice de Nîmes*, par M. Michel Jouve, dont le *Polybiblion* a déjà parlé récemment d'une manière spéciale ; — *Les d'Espérandieu d'Uzès et de Castres (1360-1866)*, par M. le comte E. de Balincourt ; — *Aperçu sur l'expansion de l'islamisme*, par M. N.-J. Robin ; — *La Leude et les péages de Saint-Gilles au XII^e^ siècle*, textes en langue d'oc et en latin, publiés par M. Ed. Bondurand ; — *La Vallée de Concluse, canton de Lussan, arrondissement d'Uzès*, par le Frère Salustinien Joseph. — Le tome XXV nous parle d'abord des *Travaux de l'Académie pendant l'année 1901* : c'est M. le marquis de Valfons qui s'est chargé de faire ce résumé. Puis M. Émile Reinaud nous entretient de *la Jeunesse de Charles Jalabert*, peintre distingué. Ceci dit, nous mentionnerons : *Jupiter Héliopolitain*, par M. Ed. Bondurand ; — *Les Cimetières de l'époque du Bas-Empire de Poussilhac, Arpaillargues et autres lieux du département du Gard*, par M. Gabriel Carrière ;

— *Le Tombeau dit « des Porcelets » aux environs d'Aigues-Mortes*, note communiquée par M. Joseph Simon au nom de M. G. Mingaud ; — *Notes de M. Delmas sur l'église de Saint-Gilles, 1843*, publiées par M. l'abbé C. Nicolas ; — *Le Manuscrit de Jean Raybaud à Aix*, par M. l'abbé C. Nicolas ; — *Le Félibre Paul Gaussen ; influence de son séjour à Nîmes sur son développement littéraire*, par M. Euclide Carli ; — *Quelques notes sur le Midi de la France par un voyageur de Vic-le-Comte, en 1688*, par M. A. Marignan ; — *Les Œuvres tragiques inédites de Jean Reboul*, par M. le comte E. de Balincourt ; — enfin M. Joseph Simon nous donne une *Bibliographie du département du Gard*, pour l'année 1902. On conviendra que ces deux volumes sont remplis de sujets aussi intéressants que variés.

MAINE. — *La Farce de l'aveugle et de son varlet tort, composée par Maistre François Briand, maistre des escolles de Saint Benoist en la cité du Mans*, que vient de publier M. Henri Chardon d'après un incunable extrêmement rare et peut-être unique (Paris, Champion, in-8 de 34 p. Extrait de *la Province du Maine* de mai et juin), est un nouveau et curieux document pour l'histoire de notre ancien théâtre (1512). Cette branche de l'érudition retirera surtout un profit notable des renseignements réunis par le savant éditeur dans son Introduction. N'oublions pas de relever ce fait, intéressant pour l'histoire des mœurs, à savoir que la farce dont il s'agit, malgré les gaillardises assez grossières dont elle est semée, faisait partie de « quatre histoires par personnaiges » ou mystères « sur quatre évangilles de l'Advent, à jouer par les petis enfans » de l'école dirigée par Maître François.

NORMANDIE. — Couronné en 1902 par la Société des sciences, arts et belles-lettres de Bayeux, le mémoire composé par M. Anquetil sous ce titre : *Formigny* (Bayeux, imp. Duvant, in-8 de 116 p.) comprend toute l'époque entre l'entrée des Anglais en France et leur expulsion définitive, et se divise en quatre parties : État du Bessin après la descente de Henry V en Normandie ; — Réveil de l'esprit français ; — bataille de Formigny ; — Conséquences de la bataille de Formigny. Ce travail important témoigne à la fois d'une lecture très étendue et, malheureusement aussi, d'un esprit parfois sectaire. On aimerait à voir un sujet pareil traité avec moins de passion et d'idées préconçues ; mais il serait injuste de méconnaître le savoir de ce chercheur patient et généralement bien informé. L'auteur a cependant une habitude qui n'est pas conforme aux règles admises en la matière. Il insère dans le texte des morceaux entiers des chroniqueurs, avec l'orthographe ancienne, sans annoncer la citation par des guillemets. Un tel procédé peut éveiller la méfiance du lecteur au sujet de l'authenticité et de l'intégrité des documents utilisés. Malgré tout, l'œuvre peut rendre des services.

— M. Jules Tessier a extrait des *Mémoires* de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen (1903) l'étude qu'il y a insérée sur *le Plan de l'archiduc Albert et le Projet de triple alliance austro-franco-italienne en mars-juin 1870* (Caen, imp. Delesques, in-8 de 36 p.). L'auteur raconte brièvement l'histoire des pourparlers engagés entre la France et l'Autriche au sujet de la coopération des deux pays à une guerre contre la Prusse dont la puissance, après Sadowa, était devenue si inquiétante pour ses voisins. Dans le plan dressé par l'archiduc Albert, l'Italie devait jouer un rôle, mais à la condition que notre corps d'occupation fût retiré de Rome. Toute cette combinaison qui traînait, échoua finalement, et la triple alliance, lorsqu'elle se constitua après nos désastres, se fit contre nous.

— Nous recevons le volume de *Mémoires* que l'Académie nationale des

sciences, arts et belles-lettres de Caen a publié l'an dernier (Caen, imp. Delesques, in-8 de 393 p.). Dans ce volume ont trouvé place les travaux suivants, fort intéressants à divers titres : *Les Eaux souterraines dans les régions calcaires*, par A. Bigot; — *L'Expédition anglo-française de Chine, en 1860. Le prétendu guet-apens de Toung-Tcheou*, par M. Jules Tessier; — *Manègre et Yak*, par M. le comte de Charencey; — *Retour à Constantinople de l'ambassadeur turc Méhémet Effendi. Journal de bord du chevalier de Camilly de Brest à Constantinople et de Constantinople à Brest (juillet 1721-mai 1722)*, documents inédits publiés par M. Gasté, d'après les manuscrits de M. d'Osseville; — *Un Autographe de Victor Hugo (notes de voyage)*, par M. Gasté (avec un fac similé); — *Les Chansonniers de Jacques Mangeant étudiés au point de vue musical*, par M. Jules Carlez (avec 3 pages de musique); — *Esquisses de psychologie sentimentale. Le Cœur humain. L'Amour dans la famille*, par M. Chauvet; — *Lettres inédites de Gisbert Cuper à P. Daniel Huet et à divers correspondants (1683-1716)*, publiés par M. Léon-G. Pélissier; — *Notice biographique et littéraire sur Eugène de Robillard de Beaurepaire*, par M. Émile Travers. Il est à remarquer que l'on n'a ici que la *Bibliographie* de M. de Beaurepaire, la *Notice biographique* figurant dans un volume antérieur de l'Académie de Caen (1900).

ALSACE. — Nous sommes quelque peu en retard pour signaler les publications alsatiques toujours si nombreuses. A l'occasion du 9e centenaire de la naissance de saint Léon, le P. Brucker a traduit et publié (Strasbourg, Leroux, in-8, avec 2 gravures. — Prix : 1 fr.) *la Vie du pape Léon IX*, de l'archidiacre Wibert de Toul. — Puis M. Bardy, auquel nous devons tant d'intéressantes notices sur les sujets vosgiens les plus divers, a publié une biographie du *Colonel J.-B. Souhait (1773-1799)* (Saint-Dié, Cuny, in-8). On trouvera dans cette biographie une lettre du chef de brigade Tournadre, directeur des fortifications de Strasbourg, contenant des détails très précis sur la reddition du fort de Kehl au prince Charles (1797). — Sous le titre : *Mutzig in der Revolutionszeit (1789-1804)* (Strasbourg, Le Roux, 1902, in-12 de 106 p.), M. J. Gass publie une intéressante contribution à l'histoire, religieuse surtout, de cette petite ville de la Basse-Alsace. — *Das alte Kaysersberg* (Kaysersberg, 1902, in-folio de 15 p., avec 18 grandes planches en photogravure et 7 gravures dans le texte. — Prix : 5 fr.), par M. J. Clauss, constitue une fort belle publication qu'envieront avec raison toutes les villes d'Alsace et qui reproduit à la perfection la riche série d'objets d'art antiques que possède l'ancienne ville impériale. — M. Laugel a enrichi les *Biographies alsaciennes* éditées par la *Revue alsacienne illustrée* (Strasbourg, Noiriel, Staat) d'une fort belle biographie du peintre alsacien *Louis Schutzenberger*. — De M. Bardy, cité plus haut, encore une notice sur le peintre *Gaston Save* (Saint-Dié, Cuny, in-8 de 14 p., avec portrait). — M. Léon Boll a fait paraître à l'imprimerie Fischbacher, à Strasbourg, une étude sur *les Conditions du développement de l'industrie hôtelière dans les Vosges*, où l'auteur entreprend de faire goûter dans les meilleures conditions, aux touristes, les charmes des villégiatures qui leur sont offertes dans les Vosges. — *Maurice de Saxe et le Mausolée de l'église Saint-Thomas à Strasbourg*, par M. Paul Holl (Strasbourg, Fischbacher, 1902, in-4 de 16 p., avec 2 gravures), est un opuscule où l'on trouvera la description des funérailles somptueuses qui furent faites au célèbre maréchal. — Citons encore : Gény : *Schlettstadter Stadtrechte* (Heidelberg, Winter, 1902, in-8 de 405 et 1172 p. (47 fr. 50), où le savant bibliothécaire de Schlestadt a étudié les anciens droits de cette ville. — Hanauer : *Nouvelles Notes sur*

l'œuvre de Notre-Dame (Strasbourg, Staat, 1902, in-8 de 74 p.). — Ficker et Winkelmann : *Handschrifftenproben der 16 Jahrhunderts nach Strassburger Originalen* (Strasbourg, Trubner, 102 planches. — Prix : 50 fr.) : contribution à l'étude paléographique des documents alsatiques. — Lévy : *Urkundenbüchlen der ehemaligen Ritterburg zu Dehlingen* (Strasbourg, Impr. strasbourgeoise, 1902), recueil de documents sur l'ancien château de Dehlingen.

ESPAGNE. — A tous les amateurs de géographie physique, signalons le récent travail de M. E.-A. Martel sur *les Cavernes de Majorque* publié dans *Spelunca* (*Bulletin et Mémoires de la Société de spéléologie*. Paris, au siège de la Société, in-8 de 32 p., avec plan et grav.). Ils y trouveront, — avec une description et de très intéressantes photographies des grottes déjà explorées de la plus grande des Baléares : Arta — le Drach, le Pirate, le Pont, l'indication des autres points, avenchs et cavernes, de Majorque, actuellement connus comme susceptibles d'explorations nouvelles ; ils y trouveront aussi l'indication de faits nouveaux confirmant les idées antérieures de M. E.-A. Martel, qui y signale (p. 32) les effondrements de voûtes de cavernes comme « un mode puissant, et digne de remarque, de l'empiètement de la mer sur ses rivages et de la démolition lente des continents par les océans. » Souhaitons que l'actif et savant spéléologue revienne un jour sur ce sujet, et le traite dans son ensemble : ce serait étudier, là, en même temps qu'un nouveau chapitre de la spéléologie, un chapitre bien curieux et encore mal connu de la géographie littorale.

ITALIE. — Un article de M. Guido Bigoni, extrait de l'*Ateneo Veneto*, paraît en brochure : *Utile rifacimento di lezioni famose* (Venise, Pellizata, in-8 de 5 p.) à propos de l'introduction de la linguistique et de l'histoire de la formation du langage vulgaire en Italie, d'après les projets de restauration présentés par Fr. Moroncini.

ÉTATS-UNIS. — M. Ant. Lalis vient de publier la première partie d'un dictionnaire des langues lithuanienne et anglaise, comprenant la partie lithuanienne-anglaise : *Lietuviškos ir angliškos kalbu žodynas. Pirina dalis : lietuviškai-angliška. A Dictionary of the Lithuanian and English languages*. I. (Chicago, « Lietuva », in-8 de IV-382 p. — Prix : 15 fr.). Nous signalerons d'autant plus volontiers ce travail à nos lecteurs que nous n'avons guère en France d'instrument analogue.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Liturgia Missae, auctore* E. Ferrais (in-12, Veronae, Cinquetti). — *Notions sur le matériel liturgique*, par H. Sauvé (Laval, Goupil, in-12). — *Compendium praelectionum juris regularis*, adm. R. P. Piati Montani, ac recentissimas leges ecclesiasticas redactum auctore P. V. ab Appeltern (Parisiis, Casterman). — *Supplément aux Principes de droit civil français de François Laurent*, par L. Siville. T. VII (in-8, Chevalier-Marescq). — *Philosophie de l'effort, essais philosophiques d'un naturaliste*, par A. Sabatier (in-8, Alcan). — *Les Phénomènes psychiques ; recherches, observations, méthodes*, par J. Maxwell (in-8, Alcan). — *Vinification des vins rouges ordinaires à la petite propriété*, par A. Lacassagne (in-16, F.-R. de Rudeval). — *Les Problèmes musicaux d'Aristote*, par F.-A. Gevaert et J.-C. Vollgraff (gr. in-8, Gand, Hoste). — *Au jour le jour*, par J. Plémeur (in-16, F.-R. de Rudeval). — *Das Klosterland des Athos*, von A. Schmidtke (in-12, Leipzig, Hinrich). — *Chasses et parties de chasse*, par le président Th. Roosevelt (in-16, Dujarric). — *Mémoires de Philippe de Commynes*, nouvelle éd. publiée avec une Introduction et des notes par B. de Mandrot (2 vol. in-8, A. Picard et fils). — *Choiseul à Rome. Lettres et Mémoires inédits (1754-1757)*, publiés par M. Boutry,

avec Introduction par A. Hallays (in-12, Calmann-Lévy). — *Histoire de la guerre de 1870-1871*, par P. Lehautcourt. *T. III. Wissembourg, Frœschwiller, Spicheren* (in-8, Berger-Levrault). — *Le Mariage chez tous les peuples*, par H. d'Almeras (in-16, Schleicher). — *Que feront les religieuses?* par l'abbé Lemire (in-12, Lecoffre). — *Pèlerinage de Notre-Dame de Cahuzac*, par l'abbé Cazauran (in-16, Abbeville, Paillart). — *Aspres-sur-Buëch et ses chartes de coutumes (1276-1459)*, par M. Boudet (in-8, Grenoble, Allier). — *La Vallière, le château, la chatellenie et les fiefs qui en dépendaient*, par A. Gabeau (in-8, Tours, Bousrez). — *Geschichte des deutschen Volkes vom dreizehnten Jahrhundert bis zum ausgang des Mittelalters*, von E. Michael. III (Freiburg im Breisgau, Herder). — *L'Égide*, par C. Bessonnet Favre (in-16, F.-R. de Rudeval). — *Recueil d'actes internationaux de l'empire ottoman, recueillis et publiés* par G. Effendi Noradounghian. T. IV, *1878-1902* (gr. in-8, Pichon). — *Le Général Le Grand, baron de Mercey (1755-1828). Mémoires et Souvenirs* recueillis par C. Rémond (in-12, Berger-Levrault). — *Nouvelles Archives des missions scientifiques et littéraires*. T. X. (Gr. in-8. Imp. nationale ; Leroux). — *Bibliographie et littérature (trouvailles d'un bibliophile)*, par le vicomte Spoelberch de Lovenjoul (in-18, Daragon).

VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Les Anormaux. — 1. *La Nouvelle Espérance*, par la Cᵗᵉˢˢᵉ Mathieu de Noailles. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-16 de 325 p., 3 fr. 50. — 2. *Marie-Ève*, par Pierre Guédy. Courbevoie, chez l'auteur, 1903, in-18 de 323 p., 3 fr. 50.

Romans romanesques. — 3. *Éternel Sourire*, par Mary Floran. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-16 de 335 p., 3 fr. 50. — 4. *Petite Régine*, par Mᵐᵉ Octave Feuillet. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-16 de 290 p., 3 fr. 50. — 5. *Cousine ma mie*, par Georges Mareschal de Bièvre. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-16 de 288 p., 3 fr. 50. — 6. *La Carmélite*, par Ernest Daudet. Paris, Tallandier, 1903, in-12 de 325 p., 3 fr. 50. — 7. « *J'aimerais aimer...* », par Victor Favet. Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, in-16 de 265 p., 3 fr. 50. — 8. *Le Chemin du Roi*, par Charles Recolin. Paris, Fontemoing, 1903, in-12 de 329 p., 3 fr. 50. — 9. *Fier Amour*, par de Gériolles. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-16 de 324 p., 3 fr. 50. — 10. *Les Ailes brisées*, par Jacques Fréhel. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-16 de 398 p., 3 fr. 50.

Romans psychologiques. — 12. *A deux voix, psychologie de jeunes filles*, par Marie Dutoit. Paris, Perrin, 1903, in-18 de II-286 p., 3 fr. 50. — 13. *Idylle d'artiste*, par Bernard Steller. Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, in-16 de 266 p., 3 fr. 50. — 14. *Le Plus Fort*, par Claude Ferval. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 374 p., 3 fr. 50. — 15. *L'Épouvante*, par Léonide Andreief ; trad. du russe par Teodor de Wyzewa et S. Persky. Paris, Perrin, 1903, in-18 de VIII-290 p., 3 fr. 50. — 16. *Retour du flot*, par Brada. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-16 de 284 p., 3 fr. 50. — 17. *L'Inutile Effort*, par Édouard Rod. Paris, Perrin, 1903, in-18 de 311 p., 3 fr. 50.

Romans historiques. — 18. *Brigands siciliens*, par Marion Crawford ; trad. de Ch. Bernard-Derosne. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 347 p., 3 fr. 50. — 19. *Vive le Roi! Roman des guerres de la Vendée*, par Isabelle Kaiser. Paris, Perrin, 1903, in-16 de III-263 p., 3 fr. 50. — 20. *Le Roman d'une épée (la belle Chaillette)*, par M. La Bruyère. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1903, in-18 de 250 p., 3 fr. 50.

Romans de moeurs. — 21. *Trois Dots*, par G. d'Azambuja. Paris, Plon-Nourrit, in-16 de 321 p., 3 fr. 50. — 22. *Femme de général*, par Pierre Clésio. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-18 de 325 p., 3 fr. 50. — 23. *Le Roman d'un petit bourgeois*, par A. Billot. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-16 de 357 p., 3 fr. 50. — 24. *Mémoires d'un séquestré*, par Pierre Boyer. Paris, Joanin, 1903, in-18 de 381 p., 3 fr. 50. — 25. *Le Citoyen Machavoine, député, roman de mœurs démocratiques*, par Henri d'Alméras. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1903, in-16 de 304 p., 3 fr. 50. — 26. *Les Suppliants*, par Henri Barbusse. Paris, Fasquelle, 1903, in-18 de 302 p., 3 fr. 50. — 27. *Portraits d'aïeules*, par André Lichtenberger. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-16 de 312 p., 3 fr. 50. — 28. *Le Roseau de fer*, par Henri Devernois. Paris, Flammarion, 1903, in-18 de 329 p., 3 fr. 50. — 29. *L'Ogre*, par Charles Vincent. Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, in-18 de 547 p., 3 fr. 50. — 30. *L'Hostilité conjugale*, par Henry Rabusson. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-16 de 302 p., 3 fr. 50. — 31. *Mariage romanesque*, par Marguerite Poradowska. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-16 de 321 p., 3 fr. 50. — 32. *L'Inconstante*, par Gérard d'Houville. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-16 de 278 p., 3 fr. 50.

Les Anormaux. — 1. — C'est sous cette rubrique, dont je croyais n'avoir plus à faire usage, qu'il faut classer *la Nouvelle Espérance*. Daigne l'auteur me le pardonner et ne pas m'accuser d'irrévérence ! J'ai le

plus grand respect pour son talent ; mais j'ai le malheur de ne pas apprécier les formes d'art inédites et supérieures

Vers lesquelles il tend l'effort de sa grande aile.

Je le confesse et même je le déplore, — avec une sincérité qui me vaudra peut-être de ne pas encourir la disgrâce de Mme de Noailles. — L'héroïne de son livre, Sabine de Fontenay, se présente à nous comme une âme rare. Est-elle vraiment une âme rare ? Elle éprouve « des langueurs intruses, irritées, mais pliantes » (p. 5) ; elle a « un creux » (p. 48) et « un calice large » (p. 55). Elle « s'épanouit en désirs et en nostalgies effilées » (p. 55) ; elle trouve que, « par certains soleils couchants, le rose du ciel semble caudé et traîné par des pattes d'oiseau » (p. 73), et qu'en outre il fait penser à « ces fabuleux *endroits* d'Orient où le soleil est proche des sables, comme une orange qui laisse couler son jus. » (ibid.). Elle cherche « dans quelle portion de l'air elle pourra goûter la forme délicate et mouillée qu'ont certains mots » (p. 267). Et il est certain que ce n'est pas la banalité qu'on peut reprocher à ces sentiments ni à ce langage. Toutefois le médecin de Sabine y trouve je ne sais quel caractère morbide, il tâte le pouls de sa cliente. Mais elle : « Alors, docteur, lui dit-elle, le soleil et les soirs violents et des bouts de nuit où semblent s'égoutter encore les lunes qui furent sur Agrigente et sur Corinthe ne vous font pas un mal affreux ? » Et le docteur est sans doute fixé ! Mais il ne nous fait pas part de son diagnostic, et Sabine continue à nous révéler ses pensées, et à nous dire notamment « qu'il n'y a qu'un plaisir, c'est ce qui fait mal » (p. 174) et que la seule forme acceptable du bonheur, c'est la tristesse. Et comme son mari n'est pas triste, et que même, le malheureux ! il se porte bien, et ne pense pas aux lunes qui furent sur Agrigente, elle le méprise doucement. — Mais voici que l'âme rare va agir, et ses actions vont être moins rares que ses opinions sur les lunes et les soleils. L'incomprise va chercher un amant qui la comprenne. Elle s'adresse d'abord au nommé Jérôme, un musicien ; mais Jérôme n'est artiste qu'en musique ; dans la vie ordinaire, ce n'est qu'un bourgeois, épris de justes noces ; l'adultère, « ça ne lui chante pas ! », comme dit une autre comtesse que Mme la comtesse de Noailles, c'est à savoir Gyp ; et au moment où Sabine s'attend à une déclaration d'amour, c'est une demande en mariage à l'adresse de sa belle-sœur qu'elle reçoit. Elle s'en montre un peu penaude. Elle se retourne alors vers Pierre, un aristocrate socialiste ; Pierre se dérobe : il a peur des « nostalgies effilées. » Reste le professeur Philippe, avec qui, pour éviter un troisième échec, Sabine emploie tout de suite les moyens décisifs ; pas de flirt, pas de phrases sur les lunes d'Agrigente, mais des gestes, simples et clairs, et à la portée des êtres les moins rares. Philippe,

malgré ses quarante-trois ans, se laisse prendre ; — mais comme il réserve encore un peu de lui à sa famille, Sabine lui écrit une belle lettre pour lui reprocher cet égoïsme et lui annoncer qu'elle va mourir. Et elle se tue ! — L'âme rare finit comme une grisette — une grisette 1830. — Et il est vraiment remarquable que dans cette histoire, si visiblement appliquée à paraître moderne, *dernier cri*, *dernier spasme*, tant de détails aient un air vieillot et « rococo. » Les sentiments datent d'au moins dix ans, du temps de la névrose sensuelle et mystique, aussi démodée aujourd'hui que la littérature de d'Annunzio ou la coiffure *ventre-affamé* ; les événements sont du temps de Louis-Philippe ou au moins de Lélia ; et quant à la langue, elle remonte encore plus haut, puisqu'elle n'est autre que celle des filles de Gorgibut. Car c'est comme Sabine qu'aurait parlé Cathos si elle avait lu et emmagasiné pêle-mêle dans son petit cerveau Nietzsche, Verlaine, Ibsen et Mallarmé. Mais au fait, est-ce que cette âme rare, qui est une femme si banale, ne serait pas une Cathos nouveau jeu ? et n'est-ce pas la préciosité d'hier ou d'avant-hier qu'aurait voulu nous peindre l'auteur de *la Nouvelle Espérance* ? Cette explication manque peut-être de profondeur, mais, décidément, je l'adopte, pour pouvoir louer, en terminant, ce livre énigmatique. Oh ! le délicieux chef-d'œuvre de littérature carnavalesque ! Oh ! le *domino* triplement rococo sous lequel se cache la nouvelle Emma Bovary ! Il n'y en a pas eu de plus réussi parmi tous ceux qui ont traversé le boulevard à la dernière mi-carême !

2. — *Marie-Ève* devra se passer de toute espèce de compliments, même ironiques. Et ce n'est pas parce que M. P. Guédy appelle quelque part (p. 315) Notre-Seigneur Jésus-Christ « le misérable petit menuisier de Nazareth » et s'indigne contre « l'effroyable esclavage moral que le petit menuisier a déchaîné sur nous » ; c'est parce que le dit M. Guédy écrit un français aussi plat que prétentieux, et surtout parce que son entreprise manque de... simplicité. C'est de la pornographie : l'auteur y mêle des pensées — si j'ose dire — et même des pensées morales. Pendant 300 pages, il étale toutes les turpitudes ; vers les quinze dernières, il prêche, — tel un vidangeur qui verserait un flacon d'eau de Cologne dans son tonneau plein. — Pouah ! passez-moi le chlore ! — *Post-Scriptum*. — Je prie ceux de mes lecteurs qui me trouveront sévère de songer que je n'ai pas le moyen, que je n'ai pas le droit de justifier mes sévérités. Si je pouvais citer seulement six lignes de ce livre, ils auraient la nausée ! Et ils comprendraient tout ce qui se cache souvent de dégoût, d'indignation et de mépris — oh ! de mépris surtout, — sous les brèves formules de ce compte rendu. — Si je garde encore un peu de bienveillance et d'indulgence pour les romanciers, ce n'est certes pas la faute de certains de leurs confrères. Je me sais bon gré et je m'étonne de n'être pas

encore devenu « enragé », comme aurait dit Sarcey. — Reprenons notre besogne !

ROMANS ROMANESQUES. — 3. — Et ouvrons *Éternel Sourire ;* il s'en dégage de naïfs parfums d'idéal, particulièrement suaves, après le passage du numéro précédent ; on y respire de l'héroïsme. On y voit une dame, qui s'appelle Hélène, passer sa vie à se sacrifier, à supporter toute sorte d'épreuves, sans cesser un instant de sourire. Voulez-vous les connaître, ces épreuves ? Les voici, scrupuleusement énumérées et cataloguées : 1° Elle avait épousé un mari, très riche d'argent, mais très pauvre d'esprit et qui ne la comprenait pas. — 2° Elle était comprise par un cousin plus jeune qu'elle, et que conséquemment elle ne comprit pas ! 3° Elle le comprit plus tard (trop tard) ! quand il fut plus mûr, quand elle était trop mûre — et, en outre, mariée. — 4° Elle essaya de lutter, elle lutta désespérément contre son amour, et n'y réussit pas. — 5° Elle essaya de marier l'aimé, et elle y réussit ! 6° Elle aurait voulu que l'aimé n'aimât pas, qu'il n'aimât pas même sa femme, et il l'aima ! — Que dites-vous de cette accumulation de calamités ? Eh bien ! c'est pendant qu'elles fondaient sur sa tête et sur son cœur qu'Hélène souriait ! Du n° 1 au n° 5, le sourire ne cessait de flotter sur ses lèvres, l'*Éternel Sourire !* Oh ! l'héroïque femme

4. — *Petite Régine* est encore une « Revanche d'Arnolphe. » C'est une Agnès, pareille à celles que de nos jours le théâtre et le roman — sinon la vie — ne se lassent pas de nous présenter ; elle aime un « vieillard de quarante-trois ans », comme disait Molière, — un jeune homme d'un âge avancé, comme il paraît que les jeunes filles disent aujourd'hui. Cet Arnolphe était un officier de marine, camarade de promotion du père de Régine et oncle d'une jeune fille élevée dans le même couvent que Régine. — Lorsque l'oncle appelait sa nièce au parloir, il y appelait aussi Régine, et lui donnait sa part de gâteaux. C'est ce qui la perdit ou la gagna. Non pas que Régine fût une gourmande : elle était, au contraire, « dégagée de ces vaines contingences » que les pâtissiers préparent pour les petites et les grandes filles ; elle n'était éprise, assoiffé, affamée que d'idéal. Orpheline de mère, éloignée de son père, le cœur à jeun de tendresse, elle se met à aimer Arnolphe, goulument, si j'ose dire, et avec la plus adorable candeur, faisant confidence de ses sentiments à ses compagnes, à ses maîtresses, à l'intéressé lui-même. Les confidentes s'en amusent, et le confident en rit aussi, mais non sans quelque effort, car l'aveu le touche,

et là dedans remue
Certain je ne sais quoi dont *il* est tout *ému*.

(La citation est fausse, mais moins que la situation de ce jeune vieillard.) Bientôt l'enfant sort du couvent, grandie, embellie. Vous croyez que tout va rentrer dans l'ordre, et qu'une fois exposé au

grand air, ce jeune cœur va voir tomber les pousses folles écloses avant le printemps, dans la serre chaude de l'internat ? Ah ! que vous vous trompez, gens d'expérience et de logique ! Et comme vous ne connaissez pas la Régine de Mme Octave Feuillet ! Cette Régine a beau être devenue une jeune fille, elle garde ses sentiments d'enfant ; et elle n'a d'autre préoccupation que de savoir si son amour est partagé. Car Arnolphe, quoique ému, n'a pas parlé. Oh ! parle donc, mon Arnolphe ! Parle, je t'en supplie ! Aimes-tu ? N'aimes-tu pas ? Cruelle énigme ! et dont le mot fût resté éternellement inconnu, sans l'événement qui le révéla. Mais quel événement, ma chère ! L'incendie du Bazar de la Charité ! Régine y était ! Elle y fut affreusement brûlée. Elle y perdit un œil et un bras, mais elle y gagna le secret d'Arnolphe ! Il aimait, Arnolphe ! Et il le dit, et il offrit d'épouser ! Et Régine fut borgne et manchotte, mais heureuse !

5. — *Cousine ma mie* n'est pas fixée sur ses sentiments dès l'âge le plus tendre, comme Régine. — Ce n'est pas faute pourtant de s'examiner, de s'analyser et de se décrire complaisamment des pieds à la tête, et du dehors au dedans ; elle rédige son journal intime ; elle y fait des phrases — jeunettes, — et des grâces — vieillottes. — Elle a le ton et les manières d'une fille mûre qui jouerait au bébé ! Une petite folle de soixante-quinze ans ! « Ma fureur, malgré moi, fit irruption, brisant la porte des douceurs et des aménités, qui s'enfuirent comme des passereaux devant un émouchet. » C'est exquis ! exquis ! — Cette jeunesse surannée aime, sans le savoir, son cousin Jip. Elle met du temps à découvrir la vérité, — et encore faut-il qu'elle y soit aidée. Il faut d'abord qu'elle soit aimée, courtisée et à moitié « enlevée » par le duc Calbo, lequel d'ailleurs est un faux duc — que dis-je un faux duc ? — un échappé du bagne déguisé en gentleman ; il faut ensuite qu'elle soit fiancée à M. Frantz, un brave garçon, clairvoyant quoique amoureux, car c'est lui qui devine le premier l'amour de sa fiancée pour Jip ; il faut enfin qu'elle soit très galamment, très noblement « lâchée « par ledit Frantz. —Alors, « Cousine ma mie » épouse cousin Jip. — Cette aimable évaporée, qui réfléchit et s'analyse, a une tante qui est plus simple et plus ingénue, malgré son grand âge, et qui est une fort aimable personne. Je vous recommande cette tante.

6. — Pourquoi Nicolette ne fut pas *Carmélite*, pourquoi elle le devint et pourquoi elle cessa de l'être, c'est ce que M. Daudet, celui qui porte le prénom d'Ernest, et qui a du talent, lorsqu'il écrit des livres d'histoire, nous explique dans ce bon gros roman-feuilleton. Nicolette, qui allait entrer au couvent, fut surprise par son beau-frère, ayant dans sa chambre, une nuit, un jeune officier ; — cet officier venait de la chambre voisine, celle de la sœur de Nicolette, une dame de plus d'esprit que de vertu, et qui persuada à son mari que la jeune fille

était la seule en cause dans cette affaire. « Vous allez épouser ce Monsieur, Mademoiselle ! » lui dit le beau-frère. Que devait faire Mademoiselle ? Accepter d'être complice du mensonge ? Sacrifier son honneur et les vœux déjà faits dans son for intérieur à l'honneur de sa sœur ? — « Oui, mon enfant, il le faut ! » lui dit son confesseur consulté. Sur quoi elle se sacrifie et jusqu'au bout, puisqu'elle devient mère d'un gros garçon. — Mais voici que son confesseur meurt et que le remplaçant professe une autre casuistique sur la question des vœux secrets. Il la professe si bien, que le mari de Nicolette revient à la sœur de Nicolette (ô Ernest, que tu m'affliges ! J'essaie de ne pas te faire comprendre trop clairement ; mais j'ai peur d'y échouer et de laisser voir de quel chanvre grossier et mal cardé est tissé le fil de ton récit !) — L'officier donc revient à son vomissement, et s'enfuit avec son enfant et sa maîtresse ; heureusement il meurt, pour permettre à Nicolette de devenir enfin carmélite. — Elle le devient, elle est même une parfaite, une sainte carmélite, si parfaite et si sainte qu'elle est nommée supérieure de son couvent. — Mais elle n'en quitte pas moins son couvent. Et pourquoi ? pas à cause de M. Combes, mais à cause de ce gros garçon que vous avez oublié, étourdis que vous êtes, et qui était devenu un grand jeune homme, et qui s'était mal conduit, et qui était malade et qui allait mourir. — Ce qu'apprenant, l'abbesse du Carmel, plus mère que religieuse, court au chevet du cher enfant, le soigne, le sauve, le marie, et consent, sur sa prière, à ne pas réintégrer le domicile congréganiste. — J'ai fini, car vous n'exigez pas, je pense, que je discute les deux consultations des confesseurs de Nicolette ? — Soyons clément, continuons à être clément pour M. Ernest Daudet, et ne lui tenons pas plus longtemps le nez dans son œuvre.

7. — Michelle, plus jolie que les plus jolies, plus spirituelle que les plus spirituelles, plus mal élevée que les plus mal élevées, mais plus séduisante que les plus séduisantes, est arrivée à l'âge de vingt-cinq ans sans partager un seul des innombrables amours qu'elle inspira. « *J'aimerais aimer...* » pourtant ! ne cesse-t-elle de répéter ; et elle n'aime pas, « la pôvre ! » Lasse d'attendre l'amour, elle se résigne au mariage, et accepte pour fiancé M. Philippe, un grand savant et un beau quadragénaire. Elle se mariera le même jour et dans la même église que son amie, Clotilde, fiancée à l'officier de marine Le Nantel. Mais voici que la veille de la cérémonie, elle découvre que, enfin, elle aime ! et « pour de bon ! » Malheureusement, ce n'est pas son fiancé qu'elle aime, c'est l'autre, celui de Clotilde ! Et pour comble de malheur, elle est aimée aussi par Le Nantel. Que faire, ô ciel ! Que devenir ? Le problème est poignant. Mais la mort va venir pour le trancher et tirer tout le monde d'embarras. Elle commence, la mort, par supprimer Clotilde, douze heures avant le mariage ; au cours d'une promenade en bateau,

la pauvre enfant tombe à l'eau et se noie. Deuxièmement, elle supprime Philippe, lequel, ne pouvant pas supporter de nouveaux délais apportés à son mariage, et d'ailleurs ne se sentant pas aimé par Michelle, se suicide. Troisièmement, elle supprime Michelle elle-même au moment où elle se demandait si elle épouserait Le Nantel. — Cette histoire, commencée en étude psychologique et terminée en mélodrame, est écrite avec des préoccupations littéraires un peu trop visibles et des souvenirs de lecture un peu trop encombrants.

8. — *Le Chemin du Roi* est l'histoire d'une déclassée. Trois personnages principaux : Andrette, la jolie paysanne, Dominique, le beau paysan, Pierre, le Parisien, journaliste. Le paysan aimait la paysanne et l'aurait rendue heureuse ; mais la paysanne vit le Parisien et l'aima et en fut aimée. Elle quitta « ses montagnes et ses compagnes » pour devenir Madame Pierre, habiter un joli hôtel, boulevard Malesherbes, recevoir des poètes symbolistes, entendre des vers fort obscurs et des déclarations d'amour fort nettes ; se lier avec des dames qui pratiquaient l'adultère sans remords et le conseillaient sans ambages ; enfin voir son mari s'éloigner d'elle et courir les aventures. Et Andrette, qui avait commencé par s'ennuyer, en arriva vite à pleurer, et finit par s'indigner et se fâcher. Elle s'enfuit du domicile conjugal, déserté et déshonoré par son mari, et se réfugia..... vous devinez où, dans ses montagnes, chez son père et près de Philippe, resté l'ami fidèle. Mais ce n'est pas seulement une âme brisée qu'elle y rapportait, c'était aussi une santé délabrée. La triste déracinée, replantée dans le sol natal, ne put y retrouver ni le bonheur, ni la vie, et elle mourut en pardonnant à son mari et en donnant rendez-vous à Philippe dans « l'au-delà. » — Cette sèche analyse donne l'idée d'une narration classique un peu conventionnelle ; et il est bien vrai que le dessin général de ce récit manque d'originalité. Mais les détails, que j'ai dû forcément élaguer, en manquent moins ; ils sont très actuels, très « modernes » et d'un intérêt piquant, — ceux de la première partie surtout où nous voyons d'abord comment, et sous quelles influences familiales et scolaires, Andrette (elle est fille d'un potier *artiste*, et elle a son brevet) s'est peu à peu détachée de son milieu, et ensuite comment Pierre a vite fait de l'en arracher, en s'emparant de son imagination, en la flattant dans sa vanité d'auteur (elle fait des vers patois), en la faisant nommer officier d'académie sans l'avoir prévenue, publiquement, solennellement, pendant une fête locale présidée par « Monsieur le ministre. » Ce chapitre de la fête locale n'est pas traité en charge — ou l'est à peine — malgré le caractère caricatural des modèles municipaux ou ministériels. Du reste, l'œuvre est, d'un bout à l'autre, d'une bonne tenue littéraire à laquelle il faut rendre hommage.

9. — L'amour qui est raconté dans *Fier Amour* est un bel amour,

un pur amour, un noble amour, un amour qui mérite toutes les épithètes aimables, sauf celles qui exprimeraient une idée de nouveauté. Il est vrai que la nouveauté n'est pas nécessaire en amour. Il lui suffit d'exister pour avoir toute l'originalité qu'il comporte ; est-ce qu'une rose a besoin d'être originale ? Luce non plus n'en a pas besoin ; elle est banale comme une fleur ! Elle aime Jacques de Berc, comme toutes les Luces ont aimé tous les Jacques ; et Jacques, qui a trente ans, l'aime « comme on aime à trente ans », quand on est un honnête garçon, un officier de marine, et qu'on cherche la mère de ses futurs enfants. Ils se sont rencontrés à bord, sur un bateau qui se dirige vers les Philippines, et ils ont joué à tous les jeux innocents qui sont de tradition, entre passagers de bonne compagnie, pendant les longues traversées. Un mariage s'en est suivi, qui promet de faire deux heureux. En attendant, « frémissantes, là-haut, dans le velours sombre de l'éther, les étoiles semblaient s'unir, sympathiques amies, au frisson mystérieux de ces deux âmes. » C'est très gentil ! très ! très !

10. — Le propriétaire des *Ailes brisées* s'appelle Noël Le Naellou ; je crois pouvoir vous l'affirmer ; mais de savoir comment, quand et où ses ailes furent brisées, je voudrais bien que vous m'en dispensiez, et même que vous m'en dispensassiez. « Quand je parle, l'intérêt est sur ton visage », commence-t-il ; mais quand il écrit, oh ! cet intérêt où est-il ? Ce n'est pas qu'il écrive toujours incorrectement ; il écrit bien, au contraire, et plutôt trop bien, si bien, si noblement, si poétiquement, si pompeusement, qu'au bout de trois phrases on crie : grâce ! et au bout de six, on s'endort. Je dors encore ! Je me souviens vaguement que ce Noël Le Naellou est un Breton, rêveur poétique, dont le cœur s'est heurté aux réalités de la vie, y compris l'amour, — si tant est que l'amour soit une réalité de la vie, — et s'y est brisé. Malheureusement, son biniou est resté intact, et il résonne pendant trois cents pages, sans se lasser.

Romans psychologiques. — 11. — Il n'y a pas moyen de refuser une place parmi les romans psychologiques à l'œuvre que l'auteur intitule : *A deux voix ;* le sous-titre : *Psychologie de jeunes filles* nous en fait un devoir de courtoisie. L'auteur a voulu étudier un « phénomène de la vie », qui, pour être « discret et insaisissable », n'en est pas moins réel et même banal, celui « des pénétrations réciproques. » A vivre ensemble, on se ressemble ; la remarque en a été faite souvent, pour de vieux époux notamment et même pour de jeunes amis. Mme Marie Dutoit l'a faite pour deux jeunes filles, l'une brune, l'autre blonde, si « proches, que la blonde se mit à projeter sur la brune la lumière de ses cheveux, de son sourire, de sa jeunesse translucide et fine, tandis que la brune renvoyait sur la blonde, plus discrètement, comme l'ombre de son aile noire et de sa pensée

sérieuse. » Et s'il y a de la tonalité dans le fait, on voit qu'il n'y en a pas dans le style de l'historien ; il n'y en a pas assez. Et c'est dommage. Les faits sont simples, empruntés, sauf quelques détails, à la vie ordinaire : les deux jeunes filles, restées orphelines, habitent ensemble, sous la sauvegarde d'une vieille gouvernante; elles travaillent, causent, discutent, ne s'entendent pas souvent, mais s'aiment toujours, jusqu'à ce que l'intervention d'un cousin les sépare momentanément. « Deux poules vivaient en paix ; un coq survint... » Elles n'ont d'ailleurs pas conscience de la cause de cette séparation ; aussi y mettent-elles fin bientôt, dès que le cousin est parti. Quant au cousin, on ne sait qui l'épousera. « La vie a des sentiers multiples et imprévus, qui tantôt se rapprochent de la route où nous nous sommes rencontrés, et tantôt se plaisent à nous en éloigner, déployant autant de science ingénieuse, ces petits sentiers, pour séparer que pour rejoindre ! » Mon Dieu ! Mon Dieu ! que je voudrais maintenant tomber sur un livre moins *bien écrit !*

13. — Voici, voici ! *Idylle d'artiste* a tout ce qu'il faut pour nous reposer des trois œuvres calligraphiques qui précèdent. Ah ! que c'est bon ! On y trouve l'histoire du pauvre Alsacien Franz Herder, professeur de musique, qui épousa son élève, Solange de Trois Étoiles, et qui, un soir que sa femme se trouva mal, lui donna un bouillon ! Ah ! que c'est bon, du bouillon ! — *Post-scriptum.* — Je crois que cette « œuvre » serait mieux placée sous la rubrique n° 2 ; je vous en avertis pour la forme, car, au fond, « ça vous est égal », je m'en doute !

14. — Qui sera *le Plus Fort* dans l'âme de Bernard ? Dieu ou le diable ? L'esprit ou la chair ? C'est la question à la mode parmi ces dames du roman ; on se souvient peut-être comment l'a traitée, l'hiver dernier, Mme Marcelle Tinayre, dans *la Maison du péché* ; Claude Ferval (un pseudonyme masculin, qui cache mal un talent très féminin), y apporte la même application, le même effort de pensée et d'écriture, un appareil théologique moins visible, mais une compétence à peu près égale, c'est-à-dire insuffisante. Ici encore, nous avons une longue et copieuse biographie du héros ; les cent cinquante premières pages nous apprennent de quel père il est né et de quelle mère, et quelle dévote égoïste était sa tante, et où il commença ses études et où il les finit, et quels furent ses premiers camarades, et à quelle occasion se produisit l'éveil de ses sens ; bref, comment il était devenu, à vingt ans, un névrosé, très croyant mais sentimental et sensuel, un admirable « terrain » pour un combat furieux entre l'Amour et la Foi. Alors commence le drame, l'amour ayant pour objet Julia de Micris, une femme mariée, ornée de toutes les délicatesses, noblesses et même vertus, excepté de celles qui sont nécessaires à la fidélité conjugale. Première partie de cette seconde partie : Bernard devient père adultérin ; deuxième partie : il a des

remords ; troisième partie : il devient Père chartreux. La première partie est la mieux traitée, naturellement ; la deuxième, plus neuve mais *déjà vue*, n'est malheureusement pas aussi bien exécutée ; elle manque de justesse et surtout de puissance dramatique ; les angoisses, les affres d'un croyant luttant contre le péché sont autrement poignantes. La troisième est trop longue. Au milieu d'incidents inutiles, Bernard essaie d'expliquer à Julia qu'en la quittant il lui donne la plus grande et la suprême preuve de son amour. Julia ne comprend pas. Et quelques lecteurs ne comprendront pas davantage, bien que Bernard n'exprime qu'une vérité banale. Mais elle n'est banale que pour des chrétiens ; ceux qui ne le sont pas, ne s'y trouveront pas suffisamment préparés par les explications de l'auteur, quelque longues et tirées de loin qu'elles soient, et malgré le sincère et sérieux effort dont elles témoignent.

15. — *L'Épouvante* est le titre général sous lequel le traducteur a réuni les sept nouvelles du romancier russe, qui composent ce volume et qui ont cela de commun d'exprimer les sentiments de frayeur inspirés aux personnages par le mystère de la vie et de la mort. — D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Pourquoi sommes-nous nés et pourquoi mourons-nous ? — Ces questions sont de celles dont les simples philosophes disent, avec Vauvenargues : « Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder en face ! » Et il est bien vrai que la plupart des hommes passent leur courte vie à oublier qu'ils doivent mourir, sans doute pour ne pas mourir plus tôt. Les chrétiens, ceux qui ont l'esprit de foi et qui savent se servir de la foi, peuvent y penser toujours, tout en restant capables, en devenant même plus capables de supporter la vie, la foi s'interposant entre leurs yeux et la mort qu'ils regardent, non pour les empêcher de voir, mais pour protéger leur vue. Les autres sont, en effet, condamnés à perdre leurs yeux, s'ils « regardent en face » ou, s'ils se détournent et se divertissent, à perdre encore la raison « par une autre sorte de folie, » comme dit Pascal, celle qui consiste à vivre comme si on ne devait pas mourir. C'est d'ailleurs la folie ordinaire des « mortels. » Les personnages de *l'Épouvante* sont fous, non de cette seconde folie, mais de la première. Ils sont hypnotisés et paralysés par le problème de la mort, par tout ce qu'offre d'inexplicable et de tragique le fonctionnement et la cessation de la vie. Les phénomènes eux-mêmes de la vie intellectuelle leur apparaissent comme un objet de terreur. Dans la plus longue de ces sept nouvelles, *la Pensée*, le Dr Kenjeutzef se regarde penser ; il s'émerveille d'abord de la souplesse, de la fermeté, de la hardiesse pénétrante et coupante de sa pensée ; il la pousse à couper et à ravager, à n'être dupe d'aucun préjugé social ou religieux, à s'affranchir de tous les scrupules moraux, à planer triomphante au-

dessus de la pauvre humanité, dans la sphère accessible au seul « surhomme ; » il est devenu surhomme, et commet ou rêve des actes qui n'ont en effet plus rien d'humain. Mais tout à coup il se demande s'il peut s'en fier à sa pensée, si elle n'est pas une force illusoire, une forme même de la folie. Suis-je ou ne suis-je pas fou ? Et l'impuissance où il est de se répondre et de se rassurer lui fait perdre définitivement l'équilibre : il tombe dans la démence criminelle. — Le surhomme est devenu sous-homme, si j'ose dire. Et cette conclusion serait presque édifiante, si l'étude qui la précède était plus claire. — Le jeune auteur de ces sept contes, M. Léonide Andreief, est, paraît-il, l'espoir de la littérature russe, dont on nous dit, à chaque début d'un nouvel écrivain, qu'elle a besoin de se réveiller, attendu « qu'elle est endormie depuis un quart de siècle. » S'il a réveillé l'art russe, c'est ce qu'il faut laisser aux spécialistes le soin de nous apprendre ; mais qu'il réveille l'attention en France, un peu lassée de tant de *russeries* qu'on lui impose depuis vingt-cinq ans, c'est ce dont je ne voudrais pas répondre.

16. — Comment, par quel secours, Mme Marguerite Lesquem échappa-t-elle au « naufrage de son honneur », comme il faut bien que je dise pour expliquer le sens de cette métaphore : *Retour du flot* ? C'est ce que vous allez voir. Elle avait divorcé dans un moment de colère, mais elle en avait été très malheureuse, autant que son mari, les deux époux s'étant aimés d'amour tendre jusqu'à la dernière minute. La femme avait pourtant recouru à un moyen extrême pour se consoler et pour oublier : elle s'était remariée. Mais elle s'aperçut que le moyen restait inefficace, le jour où elle se retrouva brusquement en face de son premier mari. A ce moment elle comprit qu'ils avaient eu beau s'éloigner l'un de l'autre, ils n'avaient pas réussi à se désunir. Le lien qui existait entre eux, que le sacrement avait rendu sacré et que la loi n'avait pas pu rompre, leur faisait sentir sa force indissoluble et sa douceur. Et alors ? Vous devinez ce qui se passe dans l'âme de Marguerite : elle lutte, elle fait appel à tout son courage, elle résiste à l'attrait, elle se rejette vers les nouveaux devoirs qu'elle a contractés, vers l'enfant né du second mariage, vers ce second mari, d'une si haute valeur morale et qu'elle estime tant ! Mais c'est l'autre qu'elle aime, l'autre qui l'appelle, l'autre vers qui elle se sent poussée et portée irrésistiblement ! Où trouvera-t-elle la force de résister au flot ? La cherchera-t-elle là où elle pourrait la trouver, si elle se souvenait de ce mot dit un jour par une âme en détresse comme elle :

L'homme est un frêle esquif dont l'ancre touche au ciel !

On ne sait, on ne peut pas savoir, car l'autre meurt au moment où il devenait le plus sérieusement dangereux. Et l'orage cesse, et la pauvre

Marguerite se retrouve à la côte, un peu battue par le flot, mais sauvée de la noyade, et finalement recueillie par son second mari, un digne homme et très patient ! — Quoique terminée par un hasard qui n'a rien de psychologique, cette tempête morale, où faillit sombrer une âme honnête, n'en est pas moins étudiée avec finesse et peinte avec un pathétique ... à peine sentimental.

17. — Voici le meilleur, et de beaucoup, des romans psychologiques de ce trimestre, ou de ce semestre : *L'Inutile Effort*. Il n'est pas chargé d'événements, la matière pouvant se réduire aux proportions d'une anecdote; il n'est pas chargé non plus de dissertations, bien qu'il en ait sa bonne part. Mais les idées générales n'y sont que le prolongement des faits, ou, si l'on veut, le milieu moral dans lequel ils sont situés. L'anecdote est choisie et placée de telle sorte qu'elle ouvre à la pensée les plus larges et les plus clairs horizons. M. Rod y étudie un des aspects du problème moral dont il s'est déjà occupé plusieurs fois, celui de la responsabilité et des obligations qui en résultent. Ces obligations, incontestables en principe, sont parfois très difficiles à établir en fait, surtout quand les conséquences de nos actes sont lointaines et partiellement attribuables à d'autres causes. — Un homme a séduit une jeune fille et l'a rendue mère; il l'abandonne pour se marier et fonder une famille régulière. Dix ou quinze ans après, il apprend que son ancienne maîtresse, dont la vie est restée depuis irréprochable, est accusée d'avoir tué son enfant ! Dans quelle mesure sa responsabilité à lui, père de la morte, séducteur de l'accusée, est-elle engagée dans cette affaire ? Voilà pour le passé, et voici pour l'avenir : Il apprend en outre que l'accusée sera probablement condamnée à mort, non parce que l'accusation est prouvée, mais parce que sa personnalité de fille-mère la rend suspecte au jury (le drame est censé se passer en Angleterre, où le jury a, paraît-il, des sévérités et des principes inconnus chez nous). Une seule chance de salut lui reste, c'est l'intervention de son premier, de son unique amant, lequel a et peut produire les preuves qu'elle n'a jamais été une vicieuse, et qu'elle a été une mère admirable, tendre, patiente, dévouée, passionnée pour « l'enfant du péché. » Il est vrai que cette intervention, qui peut sauver la malheureuse, peut compromettre l'homme et, avec lui, la famille qu'il a fondée, l'avenir de ses enfants légitimes. Ce sera un affreux scandale, une catastrophe irréparable. Doit-il passer outre à ces considérations personnelles, et faire son devoir, si tant est qu'il ait le devoir d'intervenir ? Telle est l'hypothèse établie et examinée par le romancier moraliste. Les données peuvent en paraître invraisemblables, bien que peut-être elles soient historiques ; il semble bien que, il y a quelques années, en Angleterre, une institutrice française fut condamnée à être pendue, sans que son crime eût été prouvé autrement

que par des preuves dites « morales. » Quoi qu'il en soit, et en concédant, au casuiste, que son « cas de conscience » est bien tel, en fait, qu'il nous le présente, quelle solution comporte-t-il? L'abstention ou l'intervention? Les personnages qui s'y trouvent intéressés dans son livre, répondent en sens contraire. L'ancien amant, le Parisien Léonard, commence par discuter : il nie qu'il y ait un rapport quelconque entre le passé et le drame actuel; il nie les risques que court l'accusée : pas de preuves contre elle, elle ne sera pas condamnée; il nie les chances que lui vaudrait son intervention : l'avocat ne pourra-t-il pas dire ce qu'il dirait lui-même? Et après cette discussion, il conclut de rester chez soi. Mais il a un frère, d'un esprit moins souple et d'un cœur plus droit, qui réfute ses arguments les uns après les autres, et y met une telle ardeur, une telle passion qu'il finit par l'emporter : ils vont partir pour Londres et arriver à temps pour la séance de la Cour d'assises. A ce moment, survient Mme Léonard, la femme légitime, dont le romancier a fait le type représentatif de l'égoïsme familial. Elle a tout appris, et, froidement, résolument, elle a décidé qu'il n'y avait rien à faire. Elle le dit à son mari; elle oppose les obligations du père et de l'époux officiel à celles de l'amant et du père naturel; elle plaide, avec une éloquente férocité, et elle obtient gain de cause; Léonard s'arrête au seuil de l'héroïsme où il s'engageait; il se reprend, il se retrouve, vulgaire et plat comme toujours : il ne part pas. Et sa maîtresse est condamnée à être pendue. Alors nouveau revirement dans l'âme du pauvre sire; il n'a voulu rien tenter pour l'acquittement; il va tout faire pour le recours en grâce. Il part avec son frère, il voit les avocats, il voit le ministre de la justice, il met en mouvement toutes les influences dont il dispose. Trop tard! *Inutile Effort!* L'innocente sera pendue. C'est le frère de Léonard qui l'apprend à la condamnée, dans une dernière entrevue d'un effet absolument poignant : « Ne désespérez pas, lui dit le consolateur, il y a Dieu!..... Il y a Dieu! — Derrière le treillis, d'une voix lointaine, la condamnée répondit : Il y a Dieu! peut-être! » — J'ai vu des lectrices que ce « peut-être » a fait sangloter. — Inutile d'insister, n'est-ce pas? sur ce que ce récit dégage de salubre et de moral, en dépit ou à cause du scepticisme douloureux, qui s'y laisse voir en matière religieuse.

Romans historiques. — 18. — A propos d'une étude sur le brigandage en Sicile, les *Brigands siciliens* nous racontent une bonne vieille histoire, renouvelée de..... *Romeo et Juliette* et du *Cid*. Ce sont encore deux amoureux, deux fiancés qu'un « cadavre sépare. » La très noble Sicilienne Vittoria est adorée de son cousin Orsino, qu'elle a rencontré au cours d'un voyage à Rome. Le cousin fut assez fou pour entreprendre un voyage au pays de sa fiancée; il y fut attaqué par des brigands et se défendit : il tua l'un de ses agresseurs, lequel n'était autre que le

frère de Vittoria. Car on sait qu'en Sicile la carrière du brigandage n'entraîne pas « dérogeance » et qu'elle est parfois exercée par des « gens très bien », de bonne race et d'une éducation exquise, ne se décidant à faire le coup de feu qu'après avoir épuisé tous les moyens de conciliation et non sans avoir donné, au préalable, un coup de chapeau fort correct. Vittoria informée de l'événement pousse un « Dieu soit béni ! » qui ne laisse aucun doute sur ses sentiments. Orsino est sorti vainqueur du combat ; va-t-elle en être le prix ? Ah ! non ! on a le sentiment des convenances, en Sicile, ne l'oubliez pas. On n'est pas déshonoré pour avoir un brigand dans sa famille ; mais y introduire le meurtrier d'un brigand ! Jamais ! Et voilà pourquoi Chimène-Vittoria n'épousera pas Orsino ! au moins à la fin de ce volume. Mais il y a une *suite* et qui s'appelle *Corleone*, et que je n'ai pas lue. Qui sait, qui sait ce qui arrivera ?

19. — Avec son lyrisme ordinaire, l'auteur de *Vive le Roi !* nous raconte ici une épisode de la guerre de Vendée. On y voit de vaillants marquis et de nobles républicains, des grandes dames et des filles du peuple faisant assaut d'héroïsme, — un petit duc qui est un petit Bara, et des traîtres parmi les Blancs comme parmi les Bleus. — Procédés et personnages ont déjà beaucoup servi ; mais Mme Isabelle Kaiser s'en sert à sa manière, qui est bien personnelle, c'est-à-dire un peu fiévreuse !

20. — Le *Roman d'une épée* est d'une agréable lecture et peut « être mis entre toutes les mains. » L'épée est celle d'un sous-lieutenant aux dragons du Roi sous Louis XVI, voyageant en diligence à côté d'une charmante jeune fille. La diligence ayant été attaquée par des brigands, l'officier tire ses pistolets, et la charmante jeune fille, qui est aussi vaillante que charmante, s'empare de l'épée de son voisin et fonce sur les agresseurs. Or, cette épée, vous le devinez, fut dès lors chère et sacrée pour son propriétaire, devenu successivement soldat de l'émigration, soldat du Premier Consul, général de l'Empire ; c'est elle qui ceignait ses reins, le jour où il conduisit à l'autel la vaillante et charmante voisine ; elle qu'il tenait à son poing, lorsqu'il tomba, frappé en pleine bataille ; elle qui était accrochée au mur, dans le salon de sa veuve, laquelle devenue vieille, mais restée charmante, raconte à sa petite-fille cet aimable roman, qui se joue à travers nos tragédies historiques.

Romans de mœurs. — 21. — Le spirituel écrivain, l'économiste et le moraliste chrétien à qui nous devons tant d'articles de valeur dans la presse parisienne, M. G. d'Azambuja, vient d'écrire son troisième roman, *Trois Dots*. Il y examine la question, perpétuellement actuelle, de savoir ce qui vaut mieux pour entrer en ménage, de la valeur personnelle ou des valeurs de portefeuille. Vous ne doutez pas, j'imagine,

de sa réponse. Il met en scène trois jeunes filles, l'une riche, l'autre aisée, la dernière pauvre. Laquelle se marie le mieux ? C'est la dernière. Berthe « n'a pas le sou », comme disent les prétendants, mais elle a du courage, du dévouement, de la gaieté ; aucun travail n'est trop lourd pour elle ; elle est la maman de ses petits frères, la joie et le soutien de son vieux père : elle dégage autour d'elle du bonheur et de la vie. « Voilà mon affaire ! » se dit un garçon pratique, comme il y en a quelques-uns encore, comme il y en aura peut-être de plus en plus dans notre société moderne, précisément parce que, devenant de moins en moins sentimentale, elle pourrait devenir aussi de moins en moins dupe des apparences. Des deux amies de Berthe, l'une, Angèle 50,000 francs de dot), commence par attendre le Prince Charmant : puis, elle court après de jeunes bourgeois, qui se dérobent, parce que ses goûts ne sont pas proportionnés à sa dot ; finalement elle se résigne à épouser un vieux fabricant de couronnes funéraires ! Quant à Jeanne, la plus riche, elle ne peut pas épouser celui qu'elle aime, elle refuse ceux qui recherchent sa dot, elle est très malheureuse ; mais elle a la chance de finir héroïquement, en sauvant des flammes un Bazar de la Charité, en province. — La composition de ce récit, « dont la trame est faite de trois fils différents, » est d'une complexité qui ne nuit qu'à peine à l'unité et à la clarté. On pourrait peut-être en discuter les conclusions : elles paraissent arrêtées d'avance et imposées par la volonté de l'auteur, plus que par les lois de la logique ou « de l'évolution sociale. » Mais qui oserait s'en plaindre ? Ceux-là, seulement, qui oublient que le roman est fait, non pour prouver, mais pour émouvoir. Et l'on devine de quel ordre sont les émotions que peut chercher à provoquer l'auteur de *Trois Dots*, l'honnête homme qui n'écrit que pour les honnêtes gens, l'esprit délicat dont l'art est accessible aux plus simples, tout en méritant les suffrages des plus difficiles.

22. — Ce qui est surtout intéressant dans *Femme de général*, c'est le cadre, c'est le milieu. La scène se passe à La Fère, que l'auteur appelle « un trou. » Les plaisirs que la garnison trouve à La Fère, les bals du général, le lawn-tennis, les garden-party, les rallyes-papers, le patinage, etc., etc., les commérages sur les femmes des camarades et sur leurs flirts, les amours du beau capitaine Payne, et ceux du capitaine Agénor, et ceux du lieutenant Boucher, etc., etc., tout cela est peint par quelqu'un qui semble avoir bien vu et bien retenu. — Quant à la fable qui sert de lien à tous ces « morceaux » et épisodes détachés, la voici. — Marguerite était une fille pauvre ; elle commence à aimer un jeune homme pauvre, Pierre, commis de son père ; elle se garde toutefois de lui en faire l'aveu. Pierre, qui n'en avait pas besoin pour savoir, s'engage pour devenir officier et pouvoir prétendre un jour à « la fille du patron. »

On met du temps à devenir de simple engagé sous-lieutenant ! Marguerite en mit moins pour devenir générale ; invitée à un bal militaire, à la Fère, elle fut remarquée et bientôt épousée par le général, à l'heure où Pierre était promu caporal. — Pierre eut tant de chagrin de ce mariage, qu'il essaya de se suicider ; il se jeta à l'eau une nuit de patinage, il fut sauvé par le général en personne. Grâce à la protection de son sauveur, qui naturellement lui savait bon gré de sa propre bonne action, il arriva assez vite au grade de sous-lieutenant et fut envoyé en garnison à la Fère. Naturellement encore (puisque l'ingratitude des obligés est dans les habitudes de la nature) il fit la cour à la générale qui, se sentant un peu plus émue que de raison, avoua tout à son mari. Ce qu'apprenant Pierre tenta de se suicider, — par le feu cette fois. Et cette fois encore il fut sauvé par le général, — qui du coup gagna le cœur de sa femme. Jusque-là elle avait *estimé* ; à partir de ce moment, elle *aima*. — « Je ne vous ai sauté ni *a* ni *b* » de cet aimable et honnête conte ; j'ai même laissé entendre que l'honnêteté en est le plus grand mérite. Je n'y insiste pas ; — mais il n'est que juste d'ajouter que l'auteur mérite décidément l'attention et l'approbation des honnêtes gens qui aiment les « romans moraux et littéraires. » Lui non plus, comme le précédent, n'en a jamais écrit d'autres.

23. — Lisez d'un bout à l'autre *le Roman d'un petit bourgeois* sans vous laisser rebuter par la lenteur du récit, la banalité des détails, la platitude des phrases : vous sentirez petit à petit l'intérêt vous gagner, un parfum ou si vous voulez une odeur de bon pot au feu, de bon fricot, de bonne moralité familiale se dégager de cette banalité et de cette platitude. Et vous vous saurez gré d'avoir lu, et vous saurez gré à l'auteur d'avoir écrit en style bourgeois l'histoire bourgeoise d'un brave garçon, qui tend son effort à être et à paraître un honnête homme. C'est là son ambition suprême, sinon unique. Élevé au séminaire, par la charité d'une châtelaine voisine, Joseph, après avoir pensé à devenir prêtre, quitte la soutane ; il se fait maître d'études, pour gagner sa vie ; il prépare ses examens de licence, pour devenir professeur. Il traverse de durs moments : ses élèves sont indisciplinés ; la licence est longue à préparer ; il y échoue une fois ; mais enfin, il triomphe ; il est nommé professeur de sixième au collège de Bourges. Là, il devient amoureux d'une jeune fille trop riche pour lui, puisqu'elle a au moins trente mille francs de dot et qu'il n'a rien. Lorsqu'il s'est rendu compte de la témérité de ses prétentions et du danger qu'il pouvait faire courir à la réputation de la jeune fille, il demande son changement, il l'obtient. Mais son bon sens, sa délicatesse, la droiture de son caractère ont frappé quelques amis, qui, tandis qu'il est loin, travaillent pour lui à Bourges et si bien, qu'ils emportent le consentement du

père de la jeune fille. Il se marie ; il choisit son mobilier ; il établit son budget avec sa femme ; il est très rangé, très heureux. Il le serait bien plus s'il pouvait être agrégé ; il s'y essaie deux fois, mais en vain ; il y renonce, il se fait nommer inspecteur d'Académie, non pour augmenter ses appointements, qui restent à peu près pareils, mais pour ses convenances personnelles, très honorables. Il connaît l'épreuve : il perd un enfant. Le ciel lui en envoie un autre ; il l'élève dans tous les bons principes, se félicitant d'avoir fourni « la preuve qu'avec notre régime égalitaire, le travail et la conduite mènent à tout. » Vous voyez quel est ce *tout*. Brave et digne homme ! et comme tu devrais servir d'exemple à d'autres anciens maîtres d'études, plus ambitieux et moins honnêtes que toi ! Je vous répète de lire « ça ; » c'est bon ! — Est-ce littéraire ? Eh ! non ! mais c'est pourquoi, peut-être, c'est bon ! Corneille aurait dit : « *Je suis saoûl* de littérature et affamé de *bonhomie* ! »

24. — Les *Mémoires d'un séquestré* se rattachent-ils à la campagne entreprise, depuis quelque temps, dans le monde des lettres comme de la politique, contre les « maisons de santé » ou plutôt contre la loi de 1838 qui les régit actuellement ? Il semble bien que oui, et « que l'auteur veuille apporter « une contribution utile », comme on disait jadis, aux attaques dont cette loi est l'objet ; en fait, c'est à sa défense qu'il contribue. Son héros a beau se plaindre d'avoir été interné sans motif ; il donne lui-même la preuve qu'il a été un aliéné avant comme pendant sa séquestration. Incapable de s'adapter à ses devoirs d'état, aux divers milieux qu'il traverse depuis son enfance jusqu'à son internement, il est de ceux qui ont besoin d'être protégés contre eux-mêmes, et contre lesquels il est nécessaire aussi de protéger autrui. Il n'a fait toute sa vie que des sottises et des victimes ; — il tombe dans tous les pièges, il butte contre toutes les difficultés et s'y brise. Étudiant en médecine, il a une liaison comme les bohêmes d'antan n'en auraient pas voulu ; il accepte un « remplacement » dans des conditions imbéciles ; c'est un pauvre sire, inapte à vivre comme tout le monde. Son oncle, qu'il accusait, sans preuve aucune, d'avoir été l'amant de sa mère, le fit enfermer ; un tribunal, celui que les réformateurs de la loi de 1838 veulent instituer pour connaître des cas d'aliénation, aurait « homologué » l'internement. — M. P. Boyer apporte donc en faveur de sa thèse, que d'ailleurs je n'ai pas à juger, des « observations » insuffisantes. Quant à la manière dont ces « observations » sont rédigées et ordonnées, elle est également insuffisante. Il est vrai que c'est le « séquestré » qui est censé tenir la plume — ce qui explique l'incohérence de sa composition et de son style, et ce qui achève de compromettre l'argumentation de M. P. Boyer.

25. — *Le Citoyen Machavoine*, fils d'un paysan usurier, professeur dans un collège du Midi, devint député de la circonscription que n'a

jamais pu conquérir M. Leroy-Beaulieu. Comment il parvint à se faire élire, comment il vécut à Paris, quels furent ses débuts à la tribune, quelle était son outrecuidance et son incapacité, nous le savons déjà, pour peu que nous lisions les journaux, les romans, les pièces de théâtre. Le Palais Bourbon est plein de Machavoines et il n'est pas un seul « peintre de mœurs » qui ne nous ait donné leur portrait ressemblant et donc caricatural. M. H. d'Alméras s'est gardé de la caricature, autant du moins que le lui permettait son modèle, et son « étude de mœurs démocratiques » a une tenue littéraire que d'autres n'ont pas eue toujours. Aussi se laisse-t-elle lire avec plaisir ; son plus grand défaut, c'est d'être la millième qu'on a pu lire dans ces vingt dernières années. La petite fable, qui est mêlée à cette peinture de mœurs, a moins d'intérêt. La fille du député s'éprend d'un jeune homme pauvre ; Machavoine s'oppose à ce mariage, ayant rêvé pour elle une alliance avec un millionnaire (une sorte de partage sans doute, car on est socialiste ou on ne l'est pas). Et la fille meurt de chagrin, et le volume, si leste et si spirituel au début, se termine par quelques pages d'un sentimentalisme bourgeois.

26. — L'auteur des *Suppliants* nous dévoile sa pensée dans ces lignes de la Dédicace : « Je n'ai pas voulu montrer autre chose qu'un être qui demande tout le possible, qu'une figure affamée de lumière, qu'*un homme près d'une fenêtre ;* mais je voudrais qu'on *y assistât* de plus en plus. Je voudrais que, guidé par la ferveur de ma pensée qui, ici, s'avoue, on s'unît avec *lui dans la tragédie de chercher* ce que nous sommes et ce qu'il y a de secours ! » Grâce à ce renseignement, le lecteur, pourvu de la moindre pénétration, comprendra les trois cent-deux pages qui suivent. — Pour moi qui ne suis qu'un critique et, donc, qu' « une cruche », comme disait Victor Hugo, je n'ai pas pu saisir « la pensée qui, ici, s'avoue, » je l'avoue ! J'ai pu entrevoir qu'il était question d'un jeune homme, nommé Maximilien, d'un autre, nommé Jacques, d'un abbé, nommé Ursleur. Maximilien « avait grandi sans lien, dans une enfance libre où son âme s'élargit en se ressemblant. Son *petit sourire le peuplait* tout entier » (p. 7). Il devint anarchiste, pour avoir lu le simple récit d'un complot anarchiste. « Les coupables n'avaient pas des formes de méchants ; ils avaient des formes de foules, qui, innocemment, tout droit, vont peupler leurs rêves. » L'abbé Ursleur était un prêtre qui « n'exerçait pas le sacerdoce », un saint nonobstant, qui avait beaucoup souffert et qui racontait ses malheurs « appuyé au mur nu ; il s'assombrissait, comme un ange qui s'illumine » (p. 171.) — Cela vu, il me restait à savoir ce que fut Jacques et ce que firent ensemble ce Maximilien, cet Ursleur et ce Jacques ; mais « cette tragédie de chercher » ce qu'étaient et ce que faisaient ces hommes « près d'une fenêtre » ou près de l'homme qui était seul près de la

fenêtre, m'a été impossible ; attendons, pour connaître leurs aventures, que *les Suppliants* aient été traduits du volapuck en français.

27. — J'ai été si souvent sévère pour l'auteur de *Portraits d'aïeules*, que j'ai résolu cette fois, d'être indulgent. — Et donc je n'ai pas lu ce dernier volume, ou du moins je l'ai lu si peu, que je ne puis pas le juger. Il est vrai que vous ne le pourriez pas plus que moi si vous le lisiez ; il se compose de *Lettres* (quatre) de *Silhouettes* (huit) avec deux divisions (Vieilles Femmes, Vieilles Filles), de *Dialogues* (cinq) et enfin de *Nouvelles* (six), en tout vingt-quatre morceaux ! Si vous vouliez mesurer, peser, analyser cette poussière, vous seriez peut-être embarrassés ! Eh bien ! moi je le suis moins, quoique je n'aie pas lu ou parce que je n'ai pas lu, et je puis, à défaut d'un jugement complet, vous donner les renseignements suivants, dont je garantis l'absolue exactitude. D'abord tous ces fragments ne sont pas aussi disparates de fond qu'ils le sont de forme : ils ont cela de commun de se rapporter tous à de vieilles femmes (ne cherchez pas comment j'ai deviné, vous ne trouveriez pas) ! Ensuite ils doivent être tous très fins, très spirituels, très délicats, dignes enfin d'un écrivain qui semble vouloir se faire une spécialité de « travailler pour les dames. » Je dois à la vérité faire remarquer, toutefois, que ceux que j'ai lus (trois sur vingt-quatre), m'ont paru gros, vulgaires, lourds, patauds ; mais ne parlons pas de ceux-là ; ce sont les autres, ceux que je ne connais pas, qui doivent être tout ce que ne sont pas ceux que je connais. — J'espère que je suis gentil, dites ?

28. — C'est le style qui manque le moins dans *le Roseau de fer ;* l'auteur sait écrire ; je soupçonne qu'il a eu le prix de dissertation française au collège ; il a une verve âpre et dure qui a son prix. Mais ce dissertateur n'est ni un philologue ni un créateur, ni même un narrateur. — Son récit est ennuyeux ; ses personnages ne vivent pas ; ce sont des fantoches, qui ont le talent de parler sans exister. — Ils sont quatre, un professeur, un médecin, une jeune snobinette de la bourgeoisie, la fille d'un membre de l'Institut. Le professeur est un médiocre, un maladroit, un pédant aigre et méchant ; il réussit ; pourquoi ? Sans doute la médiocrité est un moyen de succès, mais pas absolument sûr, surtout quand il est unique. — Le médecin est très intelligent, très homme du monde ; il échoue ; il accumule sottises sur sottises ; il aime la snobinette, qui est riche, jolie, meilleure qu'elle ne croit et ne veut ; il en est aimé ; et pourtant, il prend chez lui, sans l'épouser, la fille de l'académicien, une hystérique, laide et pauvre, et il la rend mère ; — il a du talent, du caractère, de l'honneur, et il consent à devenir « faiseur d'anges » pour gagner son pain. Il finit dans la folie, ce qui, d'ailleurs, est très logique. — C'est un des rares détails raisonnables de ce volume. — Quant à la snobinette,

elle épouse le pion, qu'elle n'aime pas, qui n'a pas de talent, mais qui a du succès dans ses conférences aux dames. — Et ce dernier détail, Mesdames, — le succès auprès de vous sans le talent — le trouvez-vous vraisemblable ? A vous de le dire ; moi je me dérobe !

29. — Dans *l'Ogre* aussi il y a du talent, beaucoup plus encore que dans l'œuvre précédente. Mais quelle bizarrerie et quel artifice dans la composition ! C'est le conte du « Petit Poucet » adapté à l'histoire moderne. — Un bûcheron, c'est à savoir un travailleur, un ouvrier de lettres, un journaliste, avait sept enfants ; ils s'étaient égarés dans la forêt, c'est-à-dire dans la vie ; le hasard les amena tous chez l'ogre, c'est-à-dire chez un financier juif ; mais le plus jeune les sauva, grâce d'abord à la complicité de l'ogresse, c'est-à-dire d'une femme de l'aristocratie catholique mariée par force au « youpin, » et grâce ensuite à sa propre habileté : les couronnes d'or que les enfants de l'ogre avaient sur la tête, il les mit sur celle de ses frères et sur la sienne, c'est-à-dire qu'il rendit ses frères millionnaires et devint lui-même milliardaire, tandis qu'il ruina l'ogre et toute sa famille légitime et naturelle ! Voilà ! Cet outrancier et subtil commentaire de Perrault, inspiré de M. Drumont, donne la sensation d'une œuvre déraisonnable ; elle fait de la peine, en dépit ou plutôt à cause des bonnes intentions dont elle est pavée, et du talent qui s'y trouve déployé et gaspillé.

30. — *L'Hostilité conjugale* est un marivaudage dramatique, illustré d'une philosophie pessimiste se résumant dans cette formule. « L'état de guerre ou plutôt de paix armée préside aux relations des sexes. » Même dans le mariage, les escarmouches et les batailles sérieuses sont fréquentes. Toutefois, entre M. et Mme de la Frète tout se borna à un combat d'avant-garde. Monsieur était infidèle ; Madame fut tentée de l'être ; elle allait même le devenir, si la preuve lui était fournie que c'était avec Melle Jenny que son mari la trompait. Mais comme c'était avec Mme de Cézanges, et que ce fut Mme de Cézanges qui se trahit en voulant compromettre Jenny, Mme de la Frète trouva la chose très drôle ; ayant ri, elle fut désarmée, et la bataille préparée n'eut pas lieu. — A cela près que *l'Hostilité conjugale* prouverait surtout l'hostilité entre amants, — et que de plus la morale et la vertu y sont prêchées sous les formes qui conviennent plutôt à des auditeurs immoraux, ce marivaudage est peut-être une des œuvres les plus agréables, — quoique une des plus précieuses, — de M. Henry Rabusson.

31. — Si le talent de « conteuse » de Mme M. Poradowska ne se retrouve peut-être qu'en partie dans ce *Mariage romanesque*, son talent de peintre de mœurs y est tout entier ; la scène se passe en Bukovine, dans cette province de l'Autriche aussi intéressante par la variété et la complexité des races que par la beauté sauvage des paysages. L'écri-

vain a su nous en donner la « sensation » en nous contant les amours et le mariage de Jan Korab et de Mauve Ostaya, l'ingénue et fière jeune fille devant laquelle finit par se retirer une rivale orgueilleuse et violente. Livre à mettre d'ailleurs entre toutes les mains.

32. — Celui-ci, *l'Inconstante*, vous allez voir vous-mêmes où il faut le mettre. L'héroïne, Gillette, est bien une inconstante ; elle l'est, en tant que femme ; mais en tant qu'animal — (*animal ridiculum et suave*, comme disait Érasme) elle ne l'est pas ; elle se ressemble d'un bout à l'autre de son existence — (*sibi constat*, puisqu'il faut parler latin) — elle est toujours et partout une bête — une jolie bête d'ailleurs. — Elle a des opinions théologiques (p. 64), mais, naturellement, elle n'y tient guère ; elle a un mari auquel elle ne tient pas du tout ; elle a un amant qu'elle aime bien, mais qu'elle trahit pour un autre homme qu'elle n'aime pas. Créole et Parisienne, elle a les enfantillages et les sensualités de l'une, les perversités artificielles de l'autre, avec les snobismes de l'une et de l'autre. C'est ainsi qu'elle admire beaucoup les vers symboliques de M. Henri de Régnier. (Gérard d'Houville n'est autre que Mme Henri de Régnier elle-même ; elle a donc le droit d'admirer ingénûment). Du reste la poésie symbolique lui agrée pour elle-même, et, à ses moments perdus, quand elle n'est pas occupée à d'autres jeux, Gillette ne dédaigne pas de jouer aux *concordances*. C'est ainsi que, se trouvant à la campagne, chez une amie, elle fait cette remarque, un jour que les deux jeunes femmes, se promenant en toilette claire parmi les herbages, ont rencontré un cheval blanc et l'ont caressé : « De chaque côté de l'animal blanc, elles se penchèrent en robes blanches, flattant la crinière éparse ; un vent tiède souleva leurs écharpes et, pour une minute rapide, elles furent à la fois les ailes et les muses de ce Pégase rustique » (p. 226). Feu Mallarmé eût applaudi ! Il faut d'ailleurs regretter que Gillette ne fasse du symbolisme que pendant « une minute rapide. » Ce qu'elle fait pendant des heures et pendant toutes ses journées, vous me dispenserez de vous le dire, quoique son historien nous le narre, nous le décrive et nous le détaille avec abondance, minutie et impudeur. Mme Gérard d'Houville est de ces historiens qui, portant dans la peinture du vice une tranquille paix, ont su se faire un style qui ne rougit jamais, qui n'hésite pas, qu'aucun détail scabreux n'arrête et qui ose tout dire « de son air de voyou candide » pour lui emprunter une de ses plus heureuses expressions. Il est d'ailleurs délicieux, ce « voyou », habillé à miracle, parfumé et bouclé, et cependant aussi à l'aise sous son velours et ses dentelles, aussi simple, aussi alerte que le Gavroche sous ses haillons. C'est un Gavroche du « grand monde », échappé du cabinet de toilette de maman, pour aller s'ébattre dans une garçonnière libertine, d'où il rapporte tout ce qu'il a vu. Et on lui a laissé tout

voir, sans qu'on se soit plus gêné devant lui que devant un joli petit animal domestique, familier et inconscient. Tous « animaux » d'ailleurs dans cette œuvre, tous livrés aux fonctions animales, avec des gestes élégants et des grâces « modern style. » Y en a-t-il beaucoup de cette espèce dans le monde où vit Gérard d'Houville ? Je la supplie de nous laisser croire qu'ils y sont l'exception, et je n'insisterai pas sur mon regret de voir un écrivain de sa valeur mettre tant de complaisance à nous faire le portrait de modèles pareils. « Il y a des complaisances qui sont des complicités. » Le mot pourrait être de M. Prud'homme ; il n'est que de moi. Je le maintiens tout de même, dût-il me compromettre à jamais auprès des « artistes » de tous les mondes.

CHARLES ARNAUD.

JURISPRUDENCE

HISTOIRE DU DROIT. — 1. *La Civilisation païenne et la Politique*, par le P. REYNAUD. Paris, Perrin, 1903, in-18 de XVI-342 p., 3 fr. 50. — 2. *La Communauté de biens conjugale dans l'ancien droit français, étude de droit coutumier*, par A. TYPALDO-BASSIA. Paris, Chevalier-Marescq, 1903, in-8 de X-66 p., 2 fr.

DROIT CIVIL. — 3. *Traité théorique et pratique des contrats relatifs à l'hypothèque légale de la femme mariée*, par L. MÉRIGNHAC et A. MÉRIGNHAC. 2e éd. Paris, Chevalier-Marescq, 1903, in-8 de 379 p., 6 fr. — 4. *Supplément aux Principes de droit civil français de François Laurent*, par LÉON SIVILLE. T. VI et VII. Paris, Chevalier-Marescq, 1903, in-8 de 618 et 555 p., 10 fr. le vol.

DROIT PUBLIC. — 5. *Loi et pratique constitutionnelles de l'Angleterre. Le Parlement*, par WILLIAM R. ANSON. Trad. de C. GANDILHON. Paris, Giard et Brière, 1903, in-8 de XXXVII-476 p., 10 fr.

DROIT PÉNAL. — 6. *El Suicidio juridicamente considerado*, por NARCISO SICARS Y SALVADÓ. Barcelona, imp. Barcelonesa, 1902, in-8 de 187 p. — 7. *Leyes penales de España conforme á los textos officiales, con notas y concordancias e índices completisimos*, por LEON MEDINA é MANUEL MURAÑON, nov. ed. Madrid, imp. de Tello, 1902, in-8 de 1500 p., 12 fr.

DROIT INTERNATIONAL PUBLIC ET PRIVÉ. — 8. *Les Lois et coutumes de la guerre sur terre, d'après le droit international moderne et la codification de la Conférence de la Haye de 1899*, par A. MÉRIGNHAC. Paris, Chevalier-Marescq, 1903, in-8 de IX-412 p., 7 fr. — 9. *Le Droit international privé*, par PASQUALE FIORE. 2e éd. Trad. par CHARLES ANTOINE. *Lois civiles*, T. III. Paris, Pedone, 1903, in-8 de 613 p., 10 fr.

OUVRAGES DIVERS. — 10. *Les Nouvelles Clauses et conditions générales imposées aux entrepreneurs des ponts et chaussées, commentées et appliquées, avec un projet de révision*, par ALFRED DOUSSAUD. Paris, Chevalier-Marescq, 1903, in-12 de 529 p., 8 fr. — 11. *Une Lacune dans notre régime de taxes universitaires*, par J. DUQUESNE. Paris, Chevalier-Marescq, 1903, in-12 de 118 p., 2 fr. 50. — 12. *De l'Affichage politique, conseils pratiques pour la rédaction, l'apposition et la protection des affiches*, par l'abbé FOURÉ ; nouv. éd. par H. BALLOT. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1903, in-8 de 150 p., 1 fr. — 13. *Avocats et magistrats*, par EDMOND ROUSSE. Paris, Hachette, 1903, in-8 de VI-333 p., 7 fr. 50.

HISTOIRE DU DROIT. — 1. — « Nous devons au christianisme, a dit Montesquieu, et dans le gouvernement un certain droit politique, et dans la guerre un certain droit des gens que la nature humaine ne saurait assez reconnaître. » Bien que cette parole soit d'une vérité évi-

dente, elle méritait cependant d'être approfondie et élucidée. Le nouvel ouvrage du R. P. Reynaud, dominicain, *la Civilisation païenne et la Politique*, en est un excellent commentaire. Le christianisme a tout régénéré dans le monde, et le savant religieux a déjà montré, dans de précédents volumes, quelle a été l'influence de l'Évangile sur la morale, sur la famille, sur la religion. Pour étudier la même influence sur la politique, le P. Reynaud examine, dans trois parties principales, comment les anciens ont compris et pratiqué l'autorité, le droit et la liberté ; il n'a pas de peine ensuite à démontrer que tous les progrès qui se sont produits, à ce triple point de vue, depuis l'antiquité, procèdent directement des idées chrétiennes. Le christianisme a transformé le principe d'autorité. L'omnipotence de l'État fut brisée. La cité antique ne séparait pas l'autorité religieuse de la souveraineté politique ; en distinguant ces deux pouvoirs, celui qui est à César et celui qui est à Dieu, en proclamant qu'il faut craindre, non ce qui peut tuer le corps, mais ce qui tue l'âme, Jésus-Christ a détruit pour jamais l'ancien despotisme et marqué les limites que le droit public doit respecter. Tous les efforts que l'on pourra faire pour ressusciter l'ancienne domination de l'État sur les consciences sont condamnés d'avance à un misérable avortement: L'humanité, affranchie par le sacrifice du Calvaire, ne se résignera pas à subir dans un nouvel asservissement. Toutes les branches du droit ont été aussi transformées ou améliorées par le christianisme. Les sages d'Athènes et de Rome eurent bien la notion du droit naturel, mais c'est seulement avec la foi chrétienne que ses principaux préceptes ont pu pénétrer dans la législation. Il a fallu le christianisme pour exalter la femme et lui conférer une dignité égale à celle de l'homme ; pour protéger les enfants dans leur vie et leur avenir ; pour faire prévaloir l'équité sur le formalisme dans la propriété et dans les contrats. C'est grâce à l'esprit nouveau inspiré par l'Évangile que les peuples ont cessé de se considérer comme des ennemis et que s'est formé le droit des gens. Enfin qu'appelait-on « la liberté » avant le christianisme ? La liberté civile, comme la liberté politique, n'était que le privilège d'un petit nombre, et le citoyen lui-même n'était « libre » que par opposition à l'esclave ou à l'étranger. Il était en tout soumis à l'État, qui souvent se personnifiait dans un seul homme. « Trouvons-nous dans l'Évangile, demande le P. Reynaud, des paroles qui se rapportent directement à la liberté politique ? Non. Mais nous trouvons dans l'Évangile, et partout dans l'Évangile, des paroles qui provoquent l'homme au sentiment de sa dignité personnelle, des paroles qui mettent l'âme de l'homme au-dessus de l'univers, des paroles qui font de l'homme non seulement un souverain, mais un dieu. Nous trouvons aussi dans l'Évangile beaucoup de paroles qui poussent l'homme à se dévouer pour les autres, à sacrifier ses intérêts propres aux intérêts

d'autrui, à servir la société et l'humanité de toutes manières, à se donner corps et âme pour le bien général et l'utilité de tous. A ces divers points de vue, on peut dire que l'Évangile, loin d'empêcher les hommes de participer au gouvernement de leur propre pays, les porte plutôt à vivre et à mourir pour le salut public. » Ce sont là des idées que le néopaganisme travaille à obscurcir aujourd'hui : l'ouvrage du P. Reynaud contribuera à les remettre en lumière aux yeux des esprits droits et à les venger de leurs détracteurs.

2. — L'intéressante question des origines de la communauté entre époux, qui a donné lieu à tant de controverses, est très bien exposée par M. Typaldo-Bassia dans un petit ouvrage intitulé : *La Communauté de biens conjugale dans l'ancien droit français*. Tandis que nos féministes méconnaissent le véritable intérêt des femmes au point de vouloir substituer le régime de la séparation de biens à celui de la communauté, voici un professeur d'Athènes, d'un pays où la communauté est inconnue, qui l'admire et l'appelle « la plus belle des institutions qui soient sorties du droit coutumier français. » Cette institution nous paraît, comme à M. Typaldo-Bassia, dériver de deux sources, des coutumes barbares et des principes du mariage chrétien. Elle doit de plus son perfectionnement à nos vieux jurisconsultes coutumiers. La première idée de la communauté se trouve dans les lois barbares, la loi des Ripuaires, celle des Visigoths et un capitulaire de Louis le Débonnaire, qui accordent à la femme le droit de prendre le tiers des biens acquis par la collaboration des époux. Sous l'influence du christianisme, la part de la femme s'est accrue et est devenue égale à celle du mari. On en vint ainsi à la règle de la coutume de Bretagne : « La femme est aussi grande que l'homme en ce qui concerne le conquêt. » Et, comme le mari, de par la nature, aussi bien que d'après l'organisation chrétienne de la famille, est le chef de l'association conjugale, les jurisconsultes ont compris que son autorité devait être compensée par certains avantages accordés à la femme ; ils furent ainsi amenés à reconnaître en faveur de celle-ci la faculté de renoncer à la communauté, le bénéfice de n'être tenue des dettes que jusqu'à concurrence de son émolument et le droit d'obtenir la séparation de biens ; ils parvinrent enfin, par l'habile et savante théorie des récompenses, à empêcher le mari d'enrichir son patrimoine aux dépens de la communauté ou des propres de la femme. M. Ludovic Beauchet, professeur à la Faculté de droit de Nancy, dans la remarquable préface qu'il a mise en tête du livre de M. Typaldo-Bassia, insiste principalement sur l'origine germanique de la communauté ; il en trouve la preuve notamment dans les anciennes coutumes suédoises. Il reconnaît toutefois que ces coutumes n'accordaient à la femme, comme la loi des Ripuaires, qu'un tiers de la masse commune : c'est donc bien à l'idée chrétienne

de l'égalité des hommes devant Dieu que la femme doit d'avoir obtenu dans le partage des biens communs un droit égal à celui du mari.

Droit civil. — 3. — Les femmes françaises ont toujours eu le privilège, si c'en est un, de pouvoir se ruiner pour leur mari. Elles ont, comme garantie de la restitution de leur dot une hypothèque légale remontant à la date du mariage ; elles ne peuvent, il est vrai, abdiquer complètement cette sûreté, mais la loi leur permet d'y renoncer partiellement en faveur des créanciers du mari ou des acquéreurs de ses biens. En fait, il est rare qu'un homme marié contracte un emprunt ou vende un immeuble sans que le créancier ou l'acquéreur exige la subrogation ou la renonciation à l'hypothèque légale. Pour que la femme ait au moins la possibilité de s'éclairer sur la portée de l'acte qu'on lui demande, la loi du 23 mars 1855 sur la transcription, complétée par celle du 13 février 1889, a voulu que les subrogations ou renonciations aient lieu devant notaire. Les actes de ce genre n'en sont pas moins très fréquents. Ils donnent souvent lieu à des difficultés. Dans tous les cas d'expropriation, lorsqu'il s'agit ensuite de régler l'ordre entre les créanciers, il y a presque toujours quelque question délicate résultant des subrogations consenties par la femme dans son hypothèque légale. Un bon traité des *Contrats relatifs à l'hypothèque légale de la femme mariée*, tel que celui de MM. L. Mérignhac et A. Mérignhac, dont la seconde édition vient de paraître, est donc un ouvrage d'une utilité pratique incontestable. Des deux auteurs, l'un est un ancien président de la Chambre des avoués près le tribunal civil de Toulouse ; l'autre est un professeur distingué de la Faculté de droit de la même ville : cet ouvrage est ainsi le fruit d'une collaboration dans laquelle l'un a mis surtout son expérience des affaires et l'autre, sa science théorique. La première édition en a été publiée en 1882. Quelques années plus tard survenait la loi du 13 février 1889, qui compléta les dispositions de celle de 1855 sur les subrogations et renonciations à l'hypothèque légale. Depuis lors, quatorze ans se sont écoulés, durant lesquels la doctrine, la pratique et la jurisprudence ont eu à résoudre les nombreuses controverses que, dès son apparition, a soulevée la loi nouvelle et dont quelques-unes sont encore loin d'être éteintes. MM. Mérignhac ont recueilli avec soin tous les documents ainsi accumulés dans les auteurs, dans les recueils d'arrêts et dans les répertoires de jurisprudence. Ils se sont spécialement appliqués à bien définir les divers contrats que la pratique a imaginés à l'occasion de l'hypothèque légale. Les formules employées par les notaires ne sont pas toujours très exactes ; elles peuvent produire des effets différents suivant les cas. Il est donc important de bien déterminer le sens de ces conventions, pour en préciser ensuite les effets. De ces contrats, le plus important est la subrogation expresse à l'hy-

pothèque légale : c'est à elle qu'est consacrée la première partie de l'ouvrage. Les auteurs recherchent successivement quelle est la nature de la subrogation, dans quels cas elle peut se produire, quelles formalités elle exige, quelle en est l'étendue et quels en sont les effets. Dans une seconde partie, ils étudient les autres conventions usitées dans la pratique et qui sont la cession d'antériorité ou de rang, la subrogation tacite, la promesse d'abstention, la renonciation purement extinctive, sans oublier même la cession des créances de la femme et le nantissement affectant les mêmes créances, en tant que ces deux derniers contrats se rattachent à l'hypothèque légale. Étant donné l'intervention fréquente du Crédit foncier de France ou du Crédit foncier colonial dans les prêts hypothécaires, MM. Mérignhac ont consacré un chapitre à l'examen des règles exceptionnelles admises en faveur de ces établissements par les lois et décrets qui les ont constitués.

4. — M. Léon Siville conduit avec une remarquable célérité la publication du *Supplément* destiné à mettre au courant de la doctrine et de la jurisprudence le grand ouvrage de Laurent sur le droit civil français. Les tomes sixième et septième, qui ont paru cette année, comprennent les matières traitées dans les tomes XXI à XXX de Laurent et vont jusqu'au titre des *Privilèges et hypothèques*. Nous avons déjà indiqué, en rendant compte des précédents volumes, que l'auteur de ce Supplément donne d'abord un sommaire de chaque question traitée par Laurent et énumère ensuite les auteurs et les arrêts qui se sont prononcés soit dans le sens du célèbre professeur belge, soit dans un sens différent. Même en le séparant de l'ouvrage de Laurent, le *Supplément* de M. Siville résume l'état actuel de la science du droit civil en France et en Belgique.

Droit public. — 5. — La constitution anglaise est mal connue en France. Ses complications, ses formes archaïques, ses parties non écrites et fondées uniquement sur la coutume, la contrariété apparente de certains de ses rouages, déroutent nos esprits habitués aux constructions régulières et systématiques. Et pourtant, s'il est une constitution qui mérite d'être étudiée et approfondie, c'est assurément celle qui a été le modèle, le prototype du régime parlementaire, celle que toutes les nations modernes ont cherché à imiter avec plus ou moins de succès. Aussi nul ouvrage ne méritait mieux d'avoir place dans la « Bibliothèque internationale de droit public » dont MM. Max Boucard et Gaston Jèze ont entrepris la publication, que celui de Sir William Anson intitulé : *Loi et pratique constitutionnelles de l'Angleterre*. Cet ouvrage ne se recommande pas seulement par la haute compétence de l'auteur, professeur à l'Université d'Oxford, membre de la Chambre des Communes, sous-secrétaire d'État et secrétaire parlementaire pour l'éducation dans le

cabinet actuel ; il nous paraît en outre, par sa bonne ordonnance, par sa clarté, par le naturel et l'agrément du style, merveilleusement propre à faire comprendre la structure et le fonctionnement des institutions parlementaires anglaises. Tout d'abord, ces institutions doivent être envisagées dans leur origine et dans leur développement historique. Tel est l'objet des premiers chapitres dans lesquels l'auteur s'applique à nous montrer comment « une constitution qui commença par l'organisation rudimentaire d'un groupe d'envahisseurs, établis dans un pays hostile, a été adaptée, non seulement, aux exigences d'une civilisation supérieure, mais encore au gouvernement d'un vaste empire, et cela par des changements insensibles et sans qu'on ait essayé de la refondre en entier ou d'en dresser le plan par écrit. » Recherchant ensuite quels sont les principaux éléments de cette constitution, Sir William Anson en distingue deux : le Parlement et la Couronne, qui représentent le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif. Le *Parlement* est le titre de la première partie de l'ouvrage ; la seconde, consacrée à *la Couronne*, n'a pas encore été traduite. L'auteur expose comment, depuis le moyen âge, s'est réuni le Parlement ; il reproduit les formules des *writs* adressés par le Roi aux pairs appelés à siéger dans la Chambre des Lords et aux *shériffs* chargés de faire élire les députés des comtés et des bourgs. Il étudie ensuite séparément l'organisation et les privilèges de chacune des deux Chambres. Le mode d'élection des membres de la Chambre des communes lui donne l'occasion de s'expliquer sur les différents systèmes qui ont été proposés pour assurer la représentation des minorités ; il les écarte tous, sauf celui de la représentation proportionnelle, dont il ne conteste pas les avantages, observant seulement que la question consiste à choisir entre deux risques : le risque de voir la discipline de parti, indispensable au fonctionnement efficace d'une assemblée nombreuse, compromise par la représentation trop exacte des différentes opinions, et le risque de voir, par l'abus du scrutin uninominal et majoritaire, l'organisation de parti exclure de la vie politique les hommes pratiques et indépendants. Mais ce dernier péril n'est-il pas plus à craindre et plus menaçant pour la liberté que le premier ?.... L'organisation et les prérogatives de chaque Chambre étant connues, Sir William Anson nous fait assister au fonctionnement de la procédure législative, nous montrant d'abord la procédure ordinaire applicable aux *bills publics*, celle propre aux lois de finances, *money bills*, et la procédure spéciale aux *private bills*, c'est-à-dire aux projets relatifs à des intérêts individuels, locaux et corporatifs. Pour que le *bill* devienne loi, il faut qu'après avoir été adopté par les deux Chambres il reçoive encore l'approbation (*assent*) royale ; qu'il soit promulgué *(exacted)* par Sa Très Excellente Majesté le Roi. Le rôle de la Couronne dans l'organisation du Parlement, sa

participation à l'œuvre législative, forment le sujet d'un intéressant chapitre, suivi d'un autre sur les conflits pouvant se produire entre le pouvoir exécutif, représenté par le Conseil des ministres, et le pouvoir législatif ou l'une des deux Chambres. Comme moyen de résoudre ces conflits, le Roi peut user à l'égard de la Chambre des députés du droit de dissolution ; à l'égard de la Chambre des lords, il peut en modifier la majorité par la création de nouveaux pairs. Mais de tels moyens ne sont bons à employer que lorsque la Couronne ou le ministère se trouve en conformité de sentiment avec la nation, en sorte que la nation est toujours assurée d'avoir le dernier mot. — L'ouvrage de Sir William Anson a eu plusieurs éditions en Angleterre. L'édition française, dont la traduction est due à M. G. Gandilhon, est précédée d'une Préface de M. Gabriel Hanotaux, membre de l'Académie française.

Droit pénal. — 6. — La plupart des législations modernes ont renoncé à voir dans le suicide un délit et à édicter contre lui des peines. Et cependant la loi peut-elle toujours rester indifférente devant l'incessant accroissement des suicides? Le législateur n'a-t-il pas quelque chose à faire pour arrêter les progrès de cette épidémie morale? Ce problème vient de faire l'objet d'une très consciencieuse étude publiée à Barcelone sous le titre de : *El Suicidio juridicamente considerado*. L'auteur, Don Narciso Sicars y Salvadó, docteur en droit et licencié en philosophie, n'a négligé aucun des aspects de son sujet. Il montre d'abord qu'au point de vue rationnel le suicide ne peut être considéré ni comme un acte héroïque ni comme une pure folie ; que, dans la plupart des cas, c'est un acte criminel. De fait, il a été réprouvé par tous les peuples, et l'histoire justifie la parole de Chateaubriand, qui a dit que les suicides sont d'autant plus fréquents que les peuples sont plus corrompus. Recherchant les causes de la progression du nombre des suicides, Don Sicars y Salvadó distingue les causes éloignées et les causes prochaines. Au nombre des premières il met tout d'abord la décadence des principes religieux, la mauvaise presse et la fausse éducation. L'Église a toujours condamné le suicide : d'après plusieurs décisions des conciles et des papes, les cadavres de ceux qui se sont donné la mort volontairement et qui n'en ont manifesté aucun repentir avant de rendre le dernier soupir, doivent être privés des honneurs de la sépulture ecclésiastique et ne peuvent pas être enterrés en terre bénite. Les lois anciennes des peuples chrétiens étaient plus sévères encore contre les suicidés ; elles voulaient qu'ils fussent notés d'infamie et que leurs biens fussent confisqués. On s'est beaucoup moqué, depuis la Révolution, de ces procès qui se faisaient contre un cadavre : mais est-on bien sûr que la crainte du déshonneur posthume n'a pas empêché beaucoup de malheureux d'attenter à leurs jours? Dans plusieurs pays, la tentative de suicide est encore punie. Le code

pénal autrichien a contre le suicide des dispositions parfaitement raisonnables et que Don Sicars y Salvadó voudrait voir imiter par les autres législations. Celui qui a tenté de se donner la mort est cité devant le magistrat, qui lui adresse une sévère réprimande. S'il renouvelle sa tentative, il peut être considéré comme atteint de monomanie et soumis à une surveillance et à un traitement physique et moral approprié. Le cadavre du suicidé doit être conduit par la police dans un cimetière séparé et y être enterré sans cérémonie funèbre par les gens de justice. C'est le juge qui décide, dans chaque cas, si le suicide a été volontaire. Quand bien même de telles dispositions n'auraient d'autre effet que de manifester la réprobation du législateur envers ceux qui désertent la vie, elles nous paraîtraient encore suffisamment justifiées.

7. — Nous avons aussi reçu d'Espagne une nouvelle édition des *Leyes penales de España conforme á los textos officiales.* Ce volume, qui fait partie de la *Biblioteca manual de derecho español* publiée par MM. Léon Medina et Manual Marañon, avocats à Madrid, est un recueil des lois pénales espagnoles analogue au recueil des lois civiles déjà publié par les mêmes auteurs. Il comprend, sous un petit format, le code pénal, le code de justice militaire, le code pénal de la marine de guerre, les lois sur l'instruction criminelle et le jury, sur l'organisation du pouvoir judiciaire, sur la procédure et l'organisation des tribunaux maritimes et en général toutes les dispositions légales concernant la contrebande, la police, l'imprimerie, les associations, les réunions, la chasse, la propriété littéraire et industrielle et les autres matières relevant de la justice répressive. Les codes et les lois principales sont accompagnés d'annotations empruntées pour la plupart à la jurisprudence du tribunal suprême d'Espagne.

Droit international public et privé. — 8. — Par une ironie étrange de la destinée humaine, les efforts des hommes aboutissent souvent à un résultat tout autre que celui auquel ils tendent. En 1899, toutes les nations du monde civilisé se sont réunies à La Haye pour chercher un moyen d'éviter la guerre, et le résultat principal de leur collaboration a été la promulgation du code des guerres futures. La Cour permanente d'arbitrage instituée à La Haye n'a eu jusqu'ici qu'une existence nominale, mais la convention concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre, qui fut également l'œuvre de la « Conférence de la paix », a déjà trouvé et trouvera certainement encore, dans l'avenir, trop d'occasions de s'appliquer. Il n'est que juste de reconnaître que, par cette convention, la Conférence de La Haye a fait faire au droit des gens un progrès considérable. Sa codification des règles de la guerre terrestre dépasse de beaucoup, comme ampleur, les précédentes conventions internationales, qui sont du reste demeurées en

vigueur à côté d'elle : la déclaration de Paris de 1856, la convention de Genève de 1864, la déclaration de Saint-Pétersbourg de 1868 ; elle ne comprend pas moins de soixante articles, dont les puissances contractantes ont pris l'engagement d'assurer l'observation, en cas de conflits entre elles, par leurs propres armées. C'est à l'étude de ces règles qu'est consacré l'ouvrage que vient de publier M. A. Mérignhac, professeur de droit international à la Faculté de droit de l'Université de Toulouse, sur *les Lois et coutumes de la guerre sur terre*. L'auteur, conformément au plan adopté par la Conférence elle-même, y traite successivement des matières suivantes : 1° de la déclaration de guerre ; 2° des opérations de la guerre ; 3° des droits et devoirs de l'autorité militaire sur le territoire de l'État ennemi ; 4° du rétablissement de la paix ; 5° du régime de la neutralité. A l'examen des propositions votées à La Haye il a joint l'étude des autres questions relatives au droit de la guerre qui n'ont pas trouvé place au règlement international, notamment celles des droits et des devoirs des neutres, à propos desquels les plénipotentiaires se sont bornés à émettre le vœu de les voir inscrire au programme d'une prochaine conférence. Certains commentaires des lois de la guerre, publiés en Allemagne notamment, ont interprété avec une dureté excessive le droit coutumier ou conventionnel existant et ont essayé de justifier, par des raisonnements plus ou moins juridiques, les écarts de la force dans les guerres antérieures. M. Mérignhac estime, avec raison, que c'est plutôt dans le sens de la mansuétude et de l'humanité, et en même temps de la justice, que doit être orientée l'interprétation des nouvelles dispositions du droit des gens promulguées à La Haye. Il a soin, d'ailleurs, de rappeler, à côté de ses idées personnelles, celles des juristes les plus autorisés des diverses nations. Le lecteur peut ainsi comparer les tendances de l'école française avec celles des écoles allemande, américaine, anglaise, autrichienne, espagnole, italienne, russe, et suivre, à travers la diversité des opinions individuelles, la lente élaboration du droit international universel.

9. — Le traité de *Droit international privé* de M. Pasquale Fiore jouit depuis longtemps en France, comme en Italie, d'une autorité très méritée. Une première traduction française en a été faite par M. P. Pradier-Fodéré. Mais elle datait de 1874, et depuis ce temps-là les études de droit international privé se sont tellement développées que l'auteur, pour rester au niveau de la science, a dû refondre son ouvrage et lui donner des proportions beaucoup plus considérables. Une nouvelle traduction était ainsi devenue nécessaire, et M. Charles Antoine, président du tribunal de Doullens, y a consacré ses loisirs de magistrat. Deux premiers volumes en ont déjà paru il y a dix ans. Le troisième vient de leur succéder, après un intervalle un peu long, mais il com-

plète la partie principale de l'ouvrage, consacrée au droit civil. Les parties qui restent à publier sont relatives au droit commercial, à la procédure et au droit pénal. Après l'exposé des principes généraux, par lequel débute l'ouvrage, l'auteur devait nécessairement descendre, pour faire une œuvre utile et pratique, à l'examen détaillé de toutes les parties du droit. L'objet du droit international privé étant de déterminer quelle est la loi applicable aux rapports existant entre personnes de nationalités diverses, il faut non seulement rechercher quelle loi doit régir en général telle institution juridique, par exemple l'état et la capacité des personnes ou les successions, mais encore examiner en particulier comment doivent se régler les conflits, en cas de concurrence de lois différentes ou contraires, dans toutes les matières qui dépendent du droit. Pour le droit civil, M. Pasquale Fiore traite successivement des personnes et des droits de condition civile, des rapports de famille, des droits qui ont les choses pour objets, des obligations et des droits de succession. Nous limitant au troisième volume, qui vient de paraître, nous signalerons spécialement le chapitre concernant le régime matrimonial ; l'auteur y établit, d'accord avec la jurisprudence française, que c'est la loi de l'État dont le mari est citoyen qui doit régir tous les droits des époux, même ceux relatifs au patrimoine. Dans la partie consacrée aux droits de succession, M. Pasquale Fiore traite, d'une manière très approfondie, la question dite du renvoi, qui se pose lorsque la loi nationale de l'étranger décédé laisse-le règlement de sa succession à la législation du lieu du décès, tandis que cette législation déclare, au contraire, la loi nationale de l'étranger applicable. Dans ce cas, M. Fiore soutient, avec raison, que le conflit n'est qu'apparent et que l'application de la loi du dernier domicile de l'étranger s'impose en vertu de la loi nationale elle-même. Cette question a été néanmoins appréciée différemment par d'éminents jurisconsultes. Comme toutes les difficultés du droit international, elle résulte de l'absence d'une règle uniforme admise par les divers États, et l'on a par conséquent lieu de souhaiter, comme le fait M. Pasquale Fiore, que tous les États civilisés se concertent pour formuler les règles de la compétence législative dans les rapports internationaux. On sait, du reste, qu'une société de jurisconsultes s'est formée, sous le nom d'Institut de droit international, pour travailler à la réalisation de cet accord.

Ouvrages divers. — 10. — On sait que l'administration des ponts et chaussées a établi depuis longtemps un cahier des clauses et conditions générales auxquelles sont soumis les entrepreneurs de ses travaux. La première édition de ce cahier remonte à 1811. Il en a été publié depuis trois, qui, bien entendu, ont été savamment et compendieusement revisées et complétées. La dernière est de 1892, et c'est à celle-ci qu'est consacré l'ouvrage de M. Alfred Doussaud : *Les Nouvelles Clauses*

et conditions générales imposées aux entrepreneurs des ponts et chaussées commentées et appliquées. On disait autrefois que l'État devait être, dans ses contrats, « le plus honnête homme de France. » L'État mérite-t-il toujours cet éloge?... En tout cas, nul honnête homme de France ne prend plus de précautions que lui pour n'être pas volé. Des cinquante-deux articles dont se compose le cahier des charges, il n'en est presque aucun qui ne soit dirigé contre l'entrepreneur : on le soumet à la réglementation la plus minutieuse; on l'astreint à l'observation d'innombrables délais, sous des peines variées; on laisse à sa charge tous les aléas, y compris même « le secret de la montagne », c'est-à-dire les surprises que peuvent lui réserver les terrains à fouiller. C'est à se demander comment, avec un code aussi draconien, il se trouve encore des hommes assez audacieux pour se faire entrepreneurs de travaux publics. S'il s'en trouve, c'est évidemment parce qu'ils savent qu'il est avec l'Administration, comme avec le Ciel, des accommodements. Quoi qu'il en soit, leur situation est périlleuse et ils ont bien besoin de se renseigner exactement sur les innombrables traquenards qui leur sont tendus. Le livre de M. Doussaud les aidera à s'en préserver. Il contient un examen approfondi de tous les articles du cahier de 1892, et, sur chaque article, la jurisprudence du Conseil d'État est exactement indiquée.

11.—M. J. Duquesne, agrégé de la Faculté de droit de Grenoble, s'étant occupé d'organiser des cours spéciaux pour les étrangers, a remarqué une singulière anomalie, et il la signale dans un petit volume intitulé : *Une Lacune dans notre régime de taxes universitaires.* Si un étudiant français va suivre les cours d'une Université étrangère, même sans vouloir y prendre des grades, il doit, comme tout autre élève de cette Université, payer des droits d'immatriculation et d'inscription assez importants, et cela est juste, en somme, car les professeurs dont il suit les cours ne sont pas obligés de l'instruire gratuitement. Au contraire, l'étudiant étranger qui vient en France pour compléter ses études et non pour acquérir des grades, qui ne lui serviraient à rien dans son pays, n'a presque rien à payer : il n'est même pas tenu de prendre des inscriptions, car les inscriptions sont requises seulement des étudiants qui veulent passer des examens ; elles sont d'ailleurs très peu coûteuses ; les examens seuls en France imposent une forte dépense. M. J. Duquesne a raison de trouver ce contraste choquant et non en harmonie avec le principe de réciprocité qui doit dominer toutes les relations internationales. Il en cherche l'origine dans l'ancienne organisation de nos Facultés ; il oublie de dire toutefois que cette situation, défavorable aux Universités françaises, est en partie la conséquence de la guerre qu'on a faite à l'enseignement libre. En 1880, si nous ne nous trompons, Jules Ferry, en supprimant les jurys mixtes, augmenta

considérablement les droits d'examen dans les Facultés de l'État et y supprima les droits d'inscription (rétablis depuis); c'était absurde, injuste pour les élèves des Facultés libres, mais conforme au système reçu en France qui consiste à mesurer parcimonieusement la liberté et à la faire payer très cher. Aujourd'hui on s'aperçoit que ce système, préjudiciable aux étudiants français, tourne au bénéfice des étudiants étrangers. M. Duquesne voudrait que, pour augmenter les ressources des Universités régionales, on leur accordât le droit d'exiger des droits d'inscription, même des étudiants qui ne sont pas candidats aux grades. Pour justifier sa thèse, il fait un exposé très intéressant des divers systèmes de rétribution scolaire en usage dans les Universités étrangères : presque partout la rétribution se mesure sur le nombre de cours suivi par les étudiants. C'est rationnel et équitable, mais on ne manquera pas d'objecter en France que l'adoption de ce système nous éloignerait de l'idéal démocratique auquel il faut tendre : la gratuité de l'enseignement à tous les degrés ! Les contribuables sont bons pour payer même les frais d'étude des étudiants étrangers.

12. — La loi de 1881 sur la presse a rendu l'affichage absolument libre, même en dehors des périodes électorales. C'est grâce à cette liberté que les comités catholiques ont pu faire afficher les éloquents discours de M. le comte de Mun, et que de vaillants publicistes ont porté jusque dans la rue les protestations du droit et de la justice contre les attentats de la tyrannie jacobine. Un journal n'est lu ordinairement que par ses abonnés ou ses acheteurs habituels; il ne prêche guère que des convertis : l'affiche s'adresse à tous, c'est sa supériorité. Il y a là évidemment un moyen de propagande, même d'apostolat, qu'il ne faut pas négliger. Un prêtre du Midi, M. l'abbé Fourié, le regretté directeur de la *Croix méridionale de Montpellier*, a montré, par des exemples dignes d'être imités, tout le parti qu'on pouvait tirer d'affiches bien rédigées, nettes, vigoureuses, « voyantes et frappantes. » La brochure qu'il avait publiée sur *l'Affichage politique* vient d'être rééditée par la Maison de la Bonne Presse, après avoir été refondue et mise à jour par M. H. Ballot, avocat à Troyes. Elle est divisée en deux parties, une partie pratique, contenant des conseils sur la manière de composer les affiches et sur les divers procédés d'affichage, et une partie juridique, très développée, où sont traitées et élucidées toutes les questions que l'affichage peut soulever et qui se sont déjà présentées en jurisprudence, notamment pour la lacération des affiches et pour les contraventions à la loi sur le timbre. A première vue, l'affichage paraît quelque chose de très simple ; mais quand on a lu le manuel de MM. Fourié et Ballot, on reconnaît une fois de plus qu'en ce monde rien n'est simple et que toute chose, pour être bien faite, demande de l'étude et de l'expérience.

13. — *Avocats et magistrats*, par M. Edmond Rousse. Bien qu'écrit par un académicien, cet ouvrage intéresse surtout le monde judiciaire et c'est pourquoi nous en parlons ici. L'éminent auteur se montre, en maint endroit de son livre, très sceptique sur l'alliance prétendue du barreau et des lettres. Il y voit une légende, une chimère, bonne tout au plus à procurer quelques phrases à effet aux discours de rentrée. Pourtant cette alliance se réalise bien quelquefois en certains hommes. M. Rousse en est lui-même un exemple parfait. Ce recueil de notices, qu'il nous présente modestement dans la Préface comme une contribution à l'histoire du monde judiciaire au XIX^e^ siècle, est plus et mieux. Chacun des morceaux qu'il contient est un petit chef-d'œuvre. Qu'il s'agisse d'un orateur illustre comme Chaix d'Est-Ange, d'un brillant et éloquent avocat général comme Charles Sapey, d'un magistrat érudit comme Alfred Levesque, d'avocats distingués et qui honorèrent leur profession comme Boinvilliers, Benoît Da, Édouard Thureau, Prosper Péronne, M. Rousse, tout en se plaisant à raconter leur vie, à rappeler leurs talents, à remémorer leurs vertus publiques ou privées, à dire en quoi ces « anciens » ont mérité d'être cités comme modèles aux jeunes, M. Rousse, disons-nous, nous offre un rare modèle de ce que doit être une biographie. On est surpris, en le lisant, de l'intérêt qu'on trouve à la vie de ces hommes qu'on n'a pas connus, mais que lui du moins a bien connus et qu'il fait revivre avec un relief, une couleur et une délicatesse de style incomparables ; on comprend mieux la vérité de cette parole que « ce qu'il y a de plus intéressant pour l'homme, c'est l'homme même. » Avec ces notices biographiques, le volume contient encore un discours qui a toute la valeur d'un document historique : celui que prononça M. Rousse, comme bâtonnier, lorsque se rouvrirent les conférences du stage, après la guerre et la Commune. C'est l'histoire du barreau de Paris pendant l'Année terrible, histoire que le digne chef de ce grand barreau a écrite avec tout son cœur et toute son éloquence, et où manque seulement la page glorieuse à laquelle lui-même avait droit. On trouve aussi dans ce même volume trois études bibliographiques consacrées, l'une à l'ouvrage de M. Oscar de Vallée, *les Manieurs d'argent*, les deux autres aux travaux de M. le vicomte de Bastard, sur le Parlement de Toulouse, et de M. Alfred Levesque, sur le droit nobiliaire français. Avec sa modestie habituelle, M. Edmond Rousse nous dit dans sa Préface qu'il ne s'attend pas à avoir beaucoup de lecteurs. Il se trompe, sûrement ; mais un livre comme celui-ci n'est pas seulement de ceux qui se lisent ; il est de ceux qu'on relit. Il a sa place marquée dans toute bibliothèque judiciaire, à côté des ouvrages des grands avocats du siècle, de ceux qu'on peut appeler « les classiques du Palais. »

MAURICE LAMBERT.

SCIENCES PHYSIQUES ET CHIMIQUES
SCIENCES MATHÉMATIQUES

PHYSIQUE. — 1. *Les Tourbillons de Descartes et la Science moderne*, par H. PARENTY. Paris, Champion, 1903, gr. in-8 de VIII-220 p., 6 fr. — 2. *Cours de physique*. Fasc. I. *Pesanteur, Chaleur*, par E. BOUANT. Paris, Alcan, 1903, in-16 de 310-XVI p., cart., 3 fr. 75.

CHIMIE. — 3. *Traité de chimie physique. Les Principes*, par JEAN PERRIN. Paris, Gauthier-Villars, 1903, gr. in-8 de XXVI-300 p., 10 fr. — 4. *L'Aluminium*, par P. MOISSONNIER. Paris, Gauthier-Villars, 1903, gr. in-8 de XVIII-220 p., 7 fr. 50. — 5. *L'Acétylène*, par MOREL. Paris, Gauthier-Villars, 1903, gr. in-8 de XII-171 p., 5 fr.

MATHÉMATIQUES. — 6. *Théorie nouvelle des fonctions exclusivement fondée sur l'idée de nombre. Œuvres scientifiques* de GUSTAVE ROBIN, publiées par L. RAFFY. Paris, Gauthier-Villars, 1903, gr. in-8 de VI-216 p., 7 fr. — 7. *Traité élémentaire de géométrie à quatre dimensions*, par E. JOUFFRET. Paris, Gauthier-Villars, 1903, gr. in-8 de XXX-216 p., 7 fr. 50. — 8. *Monoformula. Text-Book of Geometry*, by J.-E. SEGUIN. Montréal (Canada), Deaf and Dumb, 1893, in-12 de 310-74 p. — 9. *Leçons de mécanique élémentaire à l'usage des élèves de première*, par P. APPELL et J. CHAPPUIS. Paris, Gauthier-Villars, 1903, in-16 de VIII-175 p., 2 fr. 75. — 10. *Cours de mécanique à l'usage des candidats à l'École polytechnique*, par CH. MICHEL. Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, in-16 de 130 p., 3 fr.

SCIENCES ET INDUSTRIE. — 11. *Traité de technologie mécanique métallurgique*, par A. LEDEBUR ; trad. de l'allemand par E. HUMBERT. Paris, Gauthier-Villars, 1903, gr. in-8 de VI-750 p., 25 fr. — 12. *Distribution de l'énergie par courants polyphasés*, par J. RODET. Paris, Gauthier-Villars, 1903, in-8 de IX-562 p., 15 fr. — 13. *Traité élémentaire de télégraphie et de téléphonie sans fil*, par P. DUCRETET. Paris, Chapelot, 1903, in-8 de 90 p., cart., 3 fr. — 14. *Le Chauffeur-mécanicien*, par A. COUDERT. Paris, Garnier, s. d., in-12 de VI-250 p., 5 fr.

PHILOSOPHIE. — 15. *Sur la philosophie des mathématiques*, par JULES RICHARD. Paris, Gauthier-Villars, 1903, in-16 de 248 p., 3 fr. 25. — 16. *L'Esprit scientifique et la Méthode scientifique*, par LOUIS FAVRE. Paris, Schleicher, 1903, in-16 de 84 p., 1 fr. 50.

PHYSIQUE. — 1. — Avant de lire *les Tourbillons de Descartes et la Science moderne* de M. H. Parenty, nous ignorions absolument la question. Nous avions bien entendu prononcer ces mots « tourbillons de Descartes », mais nous n'avions jamais eu la curiosité de les étudier. Avec des développements, que nous avons trouvés bien longs puisque les cent pages qu'ils comprennent pourraient facilement être réduites à vingt, M. Parenty établit sa thèse : les tourbillons de Descartes, laissés longtemps dans l'oubli quand ils n'ont pas été traités de ridicules, sont pourtant une conception dont la science actuelle ne saurait se passer. Par d'ingénieuses expériences qui lui sont personnelles, l'auteur montre la forme tourbillonnaire des jets de gaz et de vapeurs, il reproduit les intéressants travaux de M. R. Emden sur la rupture des gaz : c'est, avec quelques remarques sur les écoulements tourbillonnaires des solides et liquides, la partie expérimentale sur laquelle s'appuie M. Parenty pour montrer l'existence des mouvements tourbillonnaires. Il passe ensuite en revue les phénomènes électriques où le mouvement tourbillonnaire paraît jouer un rôle prépondérant et étudie les tourbillons sonores. Si nous sommes convaincu que l'étude des tourbillons

est indispensable en mécanique physique, en fermant l'ouvrage de M. Parenty nous n'étions pas encore persuadé que les travaux actuels procèdent des idées de Descartes.

2. — Les nouveaux programmes pour l'enseignement secondaire ont transporté en seconde C et D la première étude sérieuse de la pesanteur et de la chaleur, en recommandant de faire disparaître les expériences surannées et de donner le plus possible d'applications pratiques. Ces derniers points ne sont pas difficiles à réaliser, aussi ne sommes-nous pas étonnés qu'il y soit complètement satisfait dans le *Cours de physique* (premier fascicule) de M. Bouant. La difficulté consistait à donner des notions scientifiques très précises à des enfants relativement très jeunes; il fallait un certain talent pour bien montrer ce qu'est la physique et ce que sont les lois physiques, pour leur donner une idée nette de la masse et du poids, etc. M. Bouant a parfaitement réussi. Toutes les figures sont réduites à des schémas très précis et très clairement dessinés; la rédaction très soignée et une disposition typographique des meilleures font que la lecture se fait sans peine, point capital pour un livre d'étude. Peut-être aurions-nous voulu que l'ouvrage fût un peu moins développé, car nous avons la manie des livres classiques très brefs; cela ne nous empêche pas de le trouver excellent.

Chimie. — 3. — L'ordinaire exposition des fondements de la mécanique est insuffisante, bien des démonstrations sont illusoires et des définitions inexistantes : nous ne manquons pas de le faire remarquer chaque année dans notre cours ; aussi, après avoir parcouru la Préface du tome I du *Traité de chimie physique, les principes*, nous avons lu avec la plus grande attention le premier chapitre de ce traité. L'auteur essaie d'y préciser la notion de force : la première signification attribuée au mot force nous a pleinement satisfait ; mais sa matérialisation de l'idée de force de contact, l'introduction du coefficient d'inertie et la création d'axes problématiques auxquels seraient ramenées les notions premières, au lieu de la conception ordinaire du mouvement absolu, nous ont dérouté. Aussi, ayant fermé le volume, nous l'avons laissé reposer un assez long temps, puis nous l'avons repris. Que M. Perrin ne craigne pas que nous le rangions « dédaigneusement avec les philosophes grands abstracteurs de quintessences et rigoristes prétentieux » p. xv). Nous ne pouvons encore dire si ses conceptions forment réellement un progrès ; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que nous avons l'intention formelle de les reprendre une à une et d'étudier toutes les conséquences qui en découleraient pour l'enseignement de la mécanique. D'ailleurs, dès cette année, nous signalerons ce livre à nos élèves. Pour les autres chapitres, nous avons pu facilement fixer notre opinion : ce volume est tout indiqué aux étudiants qui veulent aborder la chimie physique. Il a été écrit avec la double préoccupation

d'expliquer simplement et complètement les principes fondamentaux. L'auteur appelle « facteurs d'action » les moyens de transformer la matière, tels : la pression, la température. C'est très intentionnellement que M. Perrin a mis température au lieu de chaleur ; nous suivrons désormais son exemple. Après avoir défini les facteurs d'actions, les changements d'un système, divers genres de changements, le principe de l'équivalence, l'évaluation numérique du changement, la définition de l'énergie sont exposés très clairement. On reprochera peut-être à l'auteur d'avoir rapproché l'idée de la mesure d'un changement avec celle de l'élévation ou l'abaissement d'un poids : cela a cependant l'avantage de matérialiser les explications. Vient ensuite le rôle des facteurs d'action, c'est-à-dire l'étude du travail et des transformations reversibles. Le principe d'évolution part du fait qu'un système isolé ne prend jamais deux fois le même état pour étudier les cycles et l'entropie. Les caractères de l'équilibre stable terminent la partie mécanique nécessaire à l'étude de la chimie physique. Avec le chapitre suivant : *Corps purs et loin des combinaisons,* nous entrons dans le domaine de la chimie ; les définitions des mots phase, corps, corps purs sont de première importance. L'étude du potentiel chimique et la règle des phases nous donnent les dernières notions générales qui sont le fondement de la chimie physique. Possesseur de ces notions, l'étudiant a le champ libre pour s'adonner à la chimie physique, soit qu'il veuille lire les ouvrages déjà parus, soit qu'il puisse suivre le si intéressant cours que professe M. Perrin à la Sorbonne.

4. — M. P. Moissonnier était, par les diverses fonctions qu'il a occupées au ministère de la guerre, tout désigné pour écrire une monographie de l'*Aluminium*. Nous avons rarement vu un livre écrit avec une érudition, une clarté et une conscience pareilles. Mêlé à toutes les discussions qu'a suscitées l'emploi industriel de l'aluminium, l'auteur n'hésite pas à donner les opinions contraires à la sienne et il les discute avec la modération digne d'un savant. En particulier, pour la question si importante de l'analyse de l'aluminium, il donne tous les procédés en usage, sans faire une place prépondérante aux siens ; il se contente de dire : « Voici le procédé auquel je me suis arrêté. » La préparation de l'alumine, de l'aluminium et de ses alliages, les méthodes pour souder l'aluminium, les applications industrielles de l'aluminium, etc., forment une collection de chapitres dont la lecture est indispensable à quiconque veut avoir des notions nettes et précises sur ce métal. Il ne faudrait pas croire que ce livre soit réservé au chimiste et à l'industriel. Si l'aluminium était plus et mieux connu, son emploi pour les objets usuels, qui déjà grandit de jour en jour, prendrait une extension considérable. Les publicistes peuvent tirer sans peine d'excellents articles de vulgarisation de l'ouvrage de M. Moissonnier, car ils y

trouveront une documentation très sûre. D'ailleurs la simplicité de la rédaction en permet la lecture au grand public, qui verra tomber les préventions, nées d'insuccès inhérents à toute industrie nouvelle. Mais pour que l'usage de l'aluminium se répande, il faudrait que les détaillants français voulussent bien vendre les objets fabriqués avec ce métal un prix raisonnable, comme le font les Suisses et les Italiens.

5. — De même que l'aluminium, l'acétylène a été dès sa naissance proclamé une merveille ; puis les accidents qu'il a causés l'ont mis en défaveur. Actuellement l'acétylène n'occupe pas comme moyen d'éclairage la place qui lui est due. Cela tient à ce qu'en général, constructeurs d'appareils et producteurs d'acétylène ont agi sans connaître à fond le gaz auquel ils ont affaire. En écrivant la monographie de *l'Acétylène*, M. Morel s'est proposé de faire connaître ce gaz d'une façon complète. L'ouvrage commence par des généralités sur les carbures, indispensables à posséder pour comprendre la préparation du carbure de calcium et de l'acétylène. L'étude chimique de l'acétylène est poussée très à fond ; nous espérons que, par l'ensemble des travaux cités, M. Morel fera disparaître la légende de l'acétylène toxique. Toujours au point de vue théorique, l'auteur étudie les propriétés calorifiques, optiques et explosives de l'acétylène en insistant sur les meilleures conditions à réaliser pour sa parfaite combustion et pour posséder un bon acétylogène ; de ces appareils, l'auteur ne donne que deux types : ceux de Fourchotte et de Mallet. Aucun point intéressant soit la fabrication de l'acétylène, soit le choix des matériaux à employer pour les constructions des acétylogènes, des conduites et des brûleurs n'a été laissé de côté. Après avoir étudié l'ouvrage de M. Morel, le lecteur sera maître de toutes les questions concernant l'acétylène, et il aura eu le plaisir de s'instruire dans un livre clairement divisé, bien écrit et des plus documentés.

Mathématiques. — 6. — M. L. Raffy continue la publication des *Œuvres scientifiques de Gustave Robin* (Cf. *Polybiblion*, t. XCIV, p. 147-148) par un volume consacré à une *Théorie nouvelle des fonctions exclusivement fondée sur l'idée de nombre*. Cet ouvrage a été rédigé sur des notes prises par M. Raffy à la suite de conversations, faites en 1894, avec Robin. Si ce travail n'est pas l'œuvre absolue de ce dernier, nous pouvons cependant dire, étant donnée l'uniformité de vues de Robin et du rédacteur, ainsi que la haute probité scientifique de M. Raffy, que nous avons toute la pensée de Robin, et elle seule. Comme nombres, Robin ne reconnaît que les nombres entiers et les fractions ; il exclut les nombres incommensurables qui, dit-il, n'existent pas et dont l'emploi, si fréquent dans l'analyse ordinaire, provient d'une confusion regrettable entre l'idée de nombre et l'idée de grandeur. Le résultat le plus important de cette conception, nous allions dire de cette restriction,

est d'apporter une notion nouvelle sur l'idée de limite; aussi commence-t-il par étudier les suites convergentes qu'il distingue en rationnelles et irrationnelles, ces dernières ne tendant vers aucun nombre limite. Il définit ensuite les fonctions d'une variable : nous trouvons là d'abord la notion d'oscillation qui jouera un rôle important dans l'étude des fonctions intégrales et rectifiables, puis cet énoncé qui serait déconcertant pour un lecteur inattentif : le plus souvent une fonction ne peut atteindre de limite; énoncé à retenir pour étudier les maxima et minima. Les fonctions inverses et les dérivées sont d'intéressantes applications de la méthode employée pour définir les fonctions. La théorie des séries permet de déterminer très simplement le sinus et le cosinus en partant de leurs équations fonctionnelles. Dans le chapitre consacré aux intégrales, signalons tout particulièrement les intégrales singulières et l'application qui en est faite à l'établissement de la formule de Fourier. Le volume se termine par quelques considérations sur les fonctions de deux variables. Quelle sera la portée de l'œuvre de Robin sur l'enseignement de la théorie des fonctions? Après une première étude il est bien difficile de se prononcer : nous ne croyons pas, actuellement, que cette théorie se substitue à la théorie classique. Mais elle aura certainement un résultat immédiat : c'est de faire reprendre avec une critique plus serrée toutes les parties de l'analyse où l'on use et quelquefois l'on abuse des incommensurables. D'autre part, nous estimons qu'on ne saurait s'occuper sérieusement de l'étude des fonctions si l'on ignore l'ouvrage de Robin.

7. — Le *Traité élémentaire de géométrie à quatre dimensions*, de M. E. Jouffret, a été écrit pour initier l'étudiant à cette science. Nous devons donc supposer qu'en ouvrant ce livre le lecteur, n'ayant que très vaguement entendu parler de cette branche de la mathématique, voudra tout de suite savoir pourquoi le nom de géométrie lui a été donné, quelle est sa méthode, quels sont ses avantages. Il y aurait donc eu, à notre avis, avantage à commencer l'Avant-propos par la définition de M. Poincaré, qui n'est rappelée que page XIX, et la faire suivre de la conception des champs successifs. Nous aurions aussi tiré de l'Avant-propos les arguments sur la non-perception de la quatrième dimension pour les joindre aux notions de géométrie descriptive à quatre dimensions, où l'auteur démontre si élégamment que, si nous pouvons représenter les projections d'une figure à quatre dimensions, nous ne pouvons, comme en géométrie descriptive ordinaire, en déduire la figure de l'étendue. Ces légères critiques à part, nous reconnaissons avec plaisir que l'étude de la géométrie à quatre dimensions, c'est-à-dire l'interprétation géométrique des équations à quatre variables d'une façon analogue à celle suivie en géométrie analytique à trois dimensions, pour interpréter les équations à trois variables, est parfaitement faite. L'au-

teur ne nous donne pas un traité complet, il se limite aux premiers éléments ; mais grâce à une bibliographie copieuse, il est facile de poursuivre les études sur ce sujet. Après avoir défini les diverses espèces de champs en introduisant la notion nouvelle d'étendue, déduite de l'espace ordinaire, comme nous déduisons le plan de la droite, l'auteur étudie les intersections et parallélisme des champs, puis la perpendicularité. Cette étude faite, nous savons si la géométrie à quatre dimensions nous plaira ou non ; nous sommes fixés sur sa manière d'être. Nous pensons que la rédaction si nette qu'a employée M. Jouffret engagera le lecteur à poursuivre. Après quelques théorèmes utiles dans la suite, nous abordons l'étude des systèmes de coordonnées, qui vont permettre d'avoir une géométrie analytique à quatre dimensions et d'étudier les angles ; c'est à ce moment que s'introduit la reproduction graphique, si curieuse, des projections des figures de l'hyperespace. Nous avons dans cette géométrie les mêmes êtres que ceux de notre espace, mais en plus nous avons des hypersurfaces ; après des notions générales sur ces différents êtres, l'auteur étudie à fond les polyédroïdes. A cette première extension de la géométrie, on peut en ajouter beaucoup d'autres et parler par analogie de la géométrie à n dimensions ; à la fin de son livre l'auteur nous en fait connaître les premiers éléments, et ne nous cache pas les difficultés que présentent les extensions successives provenant de l'augmentation du nombre des variables.

8. — Réunir, d'une part, dans un seul volume, tout ce qu'il est nécessaire de connaître en géométrie élémentaire, en géométrie analytique, en calcul différentiel et intégral pour savoir évaluer la plupart des aires usuelles et effectuer les cubatures qui peuvent se calculer par de simples quadratures ; donner, d'autre part, les notions de trigonométrie plane et sphérique nécessaires pour résoudre tous les problèmes pratiques ; y joindre la table de logarithme à 6 décimales des nombres de 1 à 10,000, des sinus, cosinus, tangente et cotangente de minute en minute, tel est le but que s'est proposé M. J. L. Seguin en écrivant : *Monoformula. Text-Book of Geometry.* Tout théorème qui n'est pas directement utile au but proposé est strictement éliminé et le côté pratique prédomine toujours. Les méthodes et les théories employées étant celles généralement connues, nous n'aurions donc qu'à signaler la simplicité de la rédaction, si l'étude spéciale des paraboles cubiques et semi-cubiques, des aires qu'elles limitent et des volumes de révolution qu'elles engendrent, n'avait conduit l'auteur à un procédé de mesures approchées des aires courbes et des volumes de révolution excessivement simple quoique donnant une très grande approximation dans tous les cas. Pour ces derniers il se sert d'une formule unique, d'où le premier titre de l'ouvrage : ***Monoformula.***

9. — Nous sommes fort curieux de savoir ce que les élèves de première de l'enseignement secondaire sauront de mécanique à la fin de l'année scolaire. Il n'est pas possible de mettre entre leurs mains de meilleur livre que les *Leçons de mécanique élémentaire*, écrites spécialement pour eux par MM. Appell et Chappuis. Tout le monde sait avec quelle maîtrise incomparable M. Appell écrit ses livres ; M. Chappuis ne le lui cède en rien. Il n'y a donc aucun reproche à faire à ce traité qui contient la cinématique élémentaire. Mais pour étudier la cinématique il faut connaître la géométrie vectorielle ; les cinquante premières pages lui sont donc consacrées. C'est bien abstrait pour des élèves, eu égard à leur âge. S'ils arrivent à assimiler ces notions, la cinématique leur sera aisée à apprendre ; ils trouveront peut-être une difficulté dans l'emploi des fonctions primitives : on peut la faire disparaître en quelques mots. L'étude de ce livre les mettra en possession d'une science bien précise dont l'enseignement est des plus utiles, tant au point de vue théorique que pratique ; mais nous craignons fort que, sous prétexte de décharger les classes supérieures, on ait introduit en seconde des notions au-dessus de la compréhension moyenne des élèves de cette classe.

10. — Le *Cours de mécanique*, de M. Ch. Michel, a été écrit pour les candidats à l'École polytechnique, c'est-à-dire comme une préparation à une étude plus détaillée de la mécanique rationnelle. Le programme de l'École demande les premières notions de la cinématique, de la dynamique du point et de la statique. L'auteur s'est bien limité au programme tracé, mais pourquoi s'est-il imposé de traiter analytiquement toutes les questions ? C'est très correct, mais est-ce bien dans l'esprit qui inspire actuellement l'enseignement de la mécanique ? La géométrie pure y prend une place de plus en plus grande et il nous a semblé plus que singulier de l'exclure absolument.

SCIENCE ET INDUSTRIE. — 11. — Pour transformer les métaux en objets usuels, on emploie une série de procédés dont la description forme le *Traité de technologie mécanique métallurgique* de M. A. Ledebur. L'épithète mécanique indique que les procédés chimiques employés dans le même but ne sont pas indiqués. Si l'on étudie un procédé, on a la technologie générale qui occupe la première partie de cet ouvrage ; si, au contraire, on étudie la fabrication d'un objet particulier, on a la technologie spéciale qui n'est représentée dans ce volume que par quelques exemples. L'étude de la technologie métallurgique fait suite à l'étude de la métallurgie, aussi pensons-nous que l'auteur aurait pu sans inconvénient faire disparaître la quarantaine de pages qu'il consacre à une revue sommaire des métaux et des alliages employés pour la fabrication des objets usuels, revue qui ne contient pas ce que l'on enseigne dans les chimies les plus élémentaires. Par contre, nous trou-

vons très utiles les notions sur les instruments d'usage courant pour mesurer, marquer et tenir les métaux, car, ce livre étant destiné à former de futurs ingénieurs, nous devons supposer qu'ils ne connaissent encore rien du côté pratique. Avec le chapitre intitulé : *Le Travail par la fusion*, l'auteur entre en plein dans les sujets qu'il doit traiter. Après avoir signalé les imperfections spéciales au procédé, il étudie très longuement la fabrication des moules, puis les procédés de coulée. Nous ne voyons pas bien pourquoi l'auteur rappelle le procédé employé par les Égyptiens. Nous croyons, contrairement à M. Ledebur, que, dans tout le livre, la partie historique devrait être réduite au lieu d'être augmentée, comme elle l'a été dans cette seconde édition ; nous aimerions à voir conserver seulement les procédés anciens qui, par leur simplicité, peuvent encore être appliqués dans des pays neufs où l'on n'a pas à compter soit avec le combustible, soit avec les forces motrices naturelles. Dans le travail basé sur la malléabilité, toutes les influences favorables ou non sont d'abord rappelées, ce qui conduit à une description détaillée des appareils destinés à chauffer les métaux. Ensuite les marteaux, laminoirs et appareils à étirer sont décrits ; les modèles ont été choisis avec soin et les gravures bien disposées et bien gravées permettent de suivre facilement les descriptions qui, quoique données très sobrement, sont d'une compréhension parfaite. Les procédés de travail tels que le refoulement et l'emboutissage sont un peu trop rapidement exposés. Les travaux de réparations nous valent de très belles et très étendues descriptions sur les machines outils. Plus de 230 pages leur sont consacrées. Il n'y a pas, il ne pouvait y avoir tout, mais chaque type est représenté par un appareil modèle. Les travaux d'assemblage comprennent le pliage, le rivetage, la brasure, la soudure et le lutage. Les travaux d'embellissement ne contiennent que des renseignements très sommaires qui d'ailleurs ne se relient pas très bien au reste de l'ouvrage. Nous abordons enfin la technologie spéciale, comme le dit M. Ledebur ; ce ne sont que des exemples, mais ils sont heureusement choisis : signalons en particulier la fabrication des tuyaux et des vis, des clous, des monnaies et des serrures. Mais si cette partie est fort instructive en nous faisant connaître les phases principales de diverses industries, elle n'a pas la portée éducatrice de la première partie. Nous considérons en somme cet ouvrage comme un guide sûr pour l'étudiant ingénieur ; il sera consulté avec fruit par toute personne s'occupant de la transformation industrielle des métaux. Une très riche bibliographie permet de se renseigner sur des points particuliers ; elle porte surtout sur des ouvrages allemands, trop peu connus dans les pays de langue française : elle a donc le grand mérite de nous en révéler l'existence.

12. — En prenant pour titre de son ouvrage : *Distribution de l'énergie par courants polyphasés*, M. J. Rodet ne nous donne pas une idée

exacte du but qu'il s'est proposé. On serait tenté de croire qu'il ne s'est occupé que d'un point particulier, lorsqu'au contraire il a écrit un excellent traité comprenant tout ce qui concerne les courants polyphasés, tant dans leur production que dans leur utilisation. Malgré ses 562 pages, ce volume est très bref, car sa rédaction est aussi concise que possible, tout en étant d'une très grande clarté. Après avoir rappelé quelques principes généraux, l'auteur aborde la production des courants polyphasés ; il établit toutes les formules nécessaires au calcul de la force électromotrice, de la puissance et du rendement des génératrices ; il étudie les modes d'excitations et de réglage de la tension, il signale les précautions à prendre pour l'accouplement de ces génératrices. Dans toutes ces parties, lorsque le calcul seul ne conduit pas au résultat et que l'on est obligé de recourir aux procédés empiriques, l'auteur cite toujours les méthodes les plus employées. Il passe ensuite en revue les divers types de machines ; pour chacun d'eux il présente une ou plusieurs figures cotées et d'un dessin très net, puis un tableau donnant tous les nombres nécessaires pour l'induit et l'inducteur ainsi que les rendements. Ce chapitre se termine par l'étude théorique de la production d'un courant polyphasé au moyen d'un courant alternatif simple. Les calculs pour la canalisation ne comprennent que ceux relatifs aux courants di et triphasés ; mais, pour ces derniers, tous les cas sont étudiés suivant que l'on a une combinaison quelconque de générateur en étoile ou en triangle et un des deux récepteurs en étoile ou en triangle. La chute de tension dans les canalisations est étudiée avec le même soin. Quoique les canalisations souterraines soient peu employées, nous regrettons que l'auteur ne nous ait point décrit quelques types de cables, quand il perd de la place avec de trop grandes figures d'isolateurs pour conducteurs aériens ; leur rôle est, à la vérité, très important pour éviter des pertes ruineuses. Pour utiliser les courants polyphasés, on a presque toujours à les transformer en d'autres courants polyphasés de tensions ou de fréquences quelconques ou à les convertir en courant continu. Toutes les questions relatives aux divers types sont étudiées avec le même soin minutieux que nous avons signalé pour les génératrices. Il en est de même pour les moteurs à courants polyphasés. Nous avons cherché en vain à nous poser un problème quelconque sur les courants polyphasés et leur utilisation dont la solution ne pût être rapidement obtenue par des éléments pris dans l'ouvrage de M. J. Rodet. Nous pouvons donc affirmer que tous les ingénieurs électriciens trouveront dans ce livre un guide des plus sûrs et des plus complets. Le volume se termine par quelques mots sur les compteurs électriques, l'application à la traction et à la description concise, mais très suffisante, d'une vingtaine d'installations pour le transport et la distribution d'énergie par courant polyphasé.

13. — La télégraphie sans fil est en grand honneur dans l'armée et dans la marine, cependant nous ne connaissions pas de livre fait spécialement pour les officiers. Il en fallait un qui contînt le nécessaire mais non le superflu, qui restât élémentaire tout en ouvrant des vues sur les perfectionnements possibles, enfin qui, comme documentation, allât des premiers travaux, c'est-à-dire de la découverte de Branly, aux derniers appareils employés. Toutes ces qualités, en apparence incompatibles, sont réalisées dans la mesure du possible par le *Traité élémentaire de télégraphie et de téléphonie sans fil*, du lieutenant P. Ducretet. Par sa famille, il lui était facile d'avoir les appareils les plus perfectionnés. La manière dont est rédigé ce livre montre que l'auteur est un expérimentateur habile, qui n'a agi qu'après s'être bien documenté, aussi conseillons-nous fortement la lecture de son ouvrage, non seulement à ceux qui voudraient faire de la télégraphie sans fil, mais encore à ceux qui voudront être renseignés rapidement et sérieusement sur la question. En dehors de la télégraphie aérienne, l'auteur consacre un chapitre à la transmission des signaux électriques par la terre et par l'eau. M. Ducretet termine par une conférence élémentaire sur la télégraphie sans fil : elle sera certainement utilisée par une multitude de conférenciers.

14. — Si quelque amateur est tenté d'acquérir *le Chauffeur mécanicien*, par M. A. Coudert, sur la seule vue du dessin ornant la couverture, il sera désillusionné. Non que ce volume ne soit fort intéressant, mais il contient surtout des descriptions générales sur les machines à vapeur, quelques premières notions sur les moteurs à gaz et à pétrole, une salade de renseignements divers ; le tout valant ni plus ni moins que ce qui se trouve dans les ouvrages de vulgarisation courants. Ce qui, dans ce livre, rendra souvent des services incontestables, c'est la réunion bien complète des textes de lois, décrets et règlements relatifs à l'installation, à l'usage des appareils à vapeur et à la circulation des automobiles.

PHILOSOPHIE. — 15. — M. J. Richard nous fait part dans son volume intitulé : *Sur la philosophie des mathématiques*, de quelques réflexions que lui ont suggérées la mathématique et les autres sciences. C'est une suite de chapitres détachés d'un intérêt inégal. Dans les règles du raisonnement, nous ne voyons à retenir que la définition du verbe impliquer. La comparaison des systèmes géométriques de MM. Hilbert et Russell est bien ardue pour des débutants, et c'est à ceux-ci que le livre de M. Richard paraît s'adresser ; ils liront avec plus d'intérêt ce qui est relatif au postulatum d'Euclide, mais passeront les pages consacrées à l'infini et au continu. L'univers, la matière, l'éther et la notion de temps sont sujets à lire pour des élèves de philosophie ; ils apprendront aussi plus loin ce qu'est le calcul des probabilités. Les

chapitres consacrés à la mécanique, à la physique et aux applications ont des parties intéressantes, mais la rédaction en est décousue. La note sur la géométrie projective intéressera certainement les élèves de mathématiques. Quant aux éclaircissements divers qui terminent l'ouvrage, ce ne sont que des embryons d'idées qui, pour être utiles, auraient besoin de développements.

16. — Voulez-vous faire une belle conférence sur *l'Esprit scientifique et la Méthode scientifique* ? Si vous êtes de l'école positiviste, prenez le livre de M. L. Favre. Il est écrit d'une plume alerte et élégante. Partant d'une bonne définition de la méthode scientifique, M. L. Favre nous dit ce qu'est l'esprit scientifique et ce qu'il n'est pas ; il l'oppose naturellement à l'esprit d'autorité soit humaine soit divine, mais il veut bien qu'il soit compatible avec l'esprit métaphysique. Quant à la foi, elle est, déclare-t-il, absolument incompatible avec l'esprit scientifique, sauf dans quelques cas : ceux qui ont réuni les deux ont pu le faire, parce qu'ils n'ont jamais pris le temps de s'occuper positivement de religion ; nous connaissons nombre gens qui ne partagent point cette manière de voir. Peut-on enseigner et produire l'esprit scientifique ? C'est une question bien traitée par l'auteur et qui contient des enseignements utiles tels que la lutte contre la spécialisation à outrance. L'auteur finit par conclure que l'esprit scientifique doit conduire l'humanité au bonheur parfait tant dans la vie de l'esprit que dans celle du corps. Nous lui laissons cette douce espérance.

É. CHAILAN.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *Les Martyrs*. T. II. *Le Troisième Siècle. Dioclétien*, par Dom H. LECLERCQ. Paris, Oudin, 1903, in-8 de L-496 p., 3 fr. 50. — 2. *Sainte Clotilde*, par l'abbé POULIN. 2e édit. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d. (1903), in-16 de XXX-381 p., 2 fr. 50. — 3. *Saint Victrice, évêque de Rouen*, par l'abbé E. VACANDARD. Paris, Lecoffre (*Les Saints*), 1903, in-12 de 186 p., 2 fr. — 4. *Sainte Hildegarde, 1098-1172*, par l'abbé P. FRANCHE. Paris, Lecoffre (*Les Saints*), 1903, in-12 de 209 p., 2 fr. — 5. *Manuel complet des Œuvres de sainte Thérèse*, par l'abbé CH. NIMAL. T. I. *Partie historique ;* t. II. *Partie doctrinale*. Liège, Dessain ; Paris, Magnin, 1903, 2 vol. in-12 de VII-196 et 200 p., 4 fr. — 6. *La Vierge d'Avila*, par RENÉ DE SAINT-CHÉRON. Paris, Emile-Paul, 1903, in-12 carré de 77 p., 2 fr. — 7. *La Bienheureuse Marie de l'Incarnation. Madame Acarie*, par EMMANUEL DE BROGLIE. Paris, Lecoffre (*Les Saints*), 1903, in-12 de 210 p., 2 fr. — 8. *La Révérende Mère Sainte-Marie. Henriette Leforestier d'Osseville, fondatrice de la Société de la Vierge fidèle* (anonyme). Paris, Retaux, 1903, in-8 de 375 p., 5 fr. — 9. *Vie de Madame Saint-Léonard, en religion la Mère du Sacré-Cœur de Marie*, par l'abbé A. SAVARY. Saint-Lô, A. Jacqueline, 1903, in-8 de III-303 p., 3 fr. 50.

1. — Le tome II de la collection déjà célèbre : *Les Martyrs*, embrassant les actes authentiques des confesseurs de la foi depuis les origines chrétiennes jusqu'au XXe siècle, achève la période des grandes persécutions. Il se compose de cinquante-cinq documents. L'érudit béné-

dictin a fait usage des actes des martyrs de l'empire romain et aussi des sources orientales. Le Testament des Quarante Martyrs de Sébaste est traduit en français pour la première fois ; les actes du diacre Habid d'Édesse, traduits du syriaque ; la Passion de Jean de Tchénémoulos, traduite du copte, le martyre des saintes Hripsimiennes, d'après l'arménien, sont inconnus de la plupart des lecteurs. Mais ces actes anciens n'enlèveront rien de leur attrait de nouveauté aux actes de saint Dasius, traduits également en français pour la première fois, et aux récits fameux du martyre de saint Cyprien, saint Fructueux, saint Saturnin, saint Savin d'Assise, du jardinier Serenus et des martyrs de Palestine. Ce volume, composé d'après les mêmes principes de sage et progressive critique que le premier, débute par le récit d'une grâce tout antique de la Passion de saint Théodote, le cabaretier, et des Vierges d'Ancyre. Remarquables aussi sont deux dissertations sur les martyrs condamnés aux travaux des mines et sur le christianisme de l'empire romain, d'une singulière érudition. Chaque texte a été de nouveau traduit intégralement et, grâce à la notice historique qui précède, le lecteur est mis au courant du récit qui va l'occuper. Le tome I était réservé aux martyrs des deux premiers siècles ; celui-ci a pour objet les Passions du troisième siècle et celles de la grande tourmente de Dioclétien. Nous sommes assuré que ce tome II aura le même succès que son aîné dont toute la presse savante a dit tant de bien justement mérité. Il est déjà parvenu à sa deuxième édition. Ce succès est au-dessus de tous éloges. Dans cet ouvrage où les fautes typographiques sont si rares, nous en avons cependant découvert une, page XLVIII. On y lit : *uins* pour *untus*.

2. — Après les persécutions sanglantes, *Sainte Clotilde* fut l'une des premières et des plus illustres saintes qui s'épanouirent sur le sol barbare des Gaules. La vie de cette sainte, que nous avons à apprécier, est une simple réédition où continuent à s'étaler les mêmes défauts et les mêmes erreurs topographiques, la même critique arriérée que nous avions relevées dans la première édition et consignées dans le *Polybiblion*. Ils ne sont point, du reste, de nature à atteindre et à émouvoir les esprits féminins auxquels le livre est spécialement destiné. Un peu de littérature de salon bien pensant et de piété sentimentaliste leur suffit et leur fait même quelque sorte de bien. C'est ce qui explique cette seconde et inattendue édition. Au demeurant, M. l'abbé Poulin, en écrivant et en rééditant son livre, n'a jamais eu la prétention de faire progresser d'un pas la science historique. Son objet était, comme il le déclare, « d'offrir aux jeunes filles, aux épouses, aux mères et aux veuves un modèle à imiter et un guide à suivre dans ces diverses conditions. » C'est une louable ambition.

3. — *Saint Victrice* fut presque le contemporain, en Gaule, de la sainte

Reine; il eut pour émule et ami saint Martin de Tours. Ce fut vers 330 qu'il naquit. La gloire de son berceau et de sa vie reste un peu voilée. Peut-être eût-elle été resplendissante comme celle de saint Martin, s'il avait eu pour disciple, comme ce dernier, un esprit tel que Sulpice Sévère. M. Vacandard croit que le lieu de sa naissance fut les rives de l'Escaut, sans pouvoir préciser. En dépit de l'extrême rareté des documents, l'auteur a pu reconstituer la physionomie de l'évêque de Rouen. Il estime que, « pour certains, Victrice fut le prélat le plus marquant de l'Église des Gaules au IVe siècle. » D'abord, il reçut une éducation forte et appartint à l'armée; puis il entra dans les ordres et fut élu évêque de Rouen où il se fit considérer par son énergie militaire, l'austérité de sa vie, son attachement aux ouailles et aux pasteurs rouennais. Comme à tous les travaux qu'il publie, M. Vacandard a donné à celui-ci un caractère de consciencieuse érudition et de littérature historique distinguée. C'est une excellente contribution, non seulement à l'histoire de l'église de Rouen, mais encore à celle toujours si obscure de l'épiscopat gallo-romain. Le volume est couronné par trois appendices intéressants : A. « Les Reliques de saint Victrice »; B. « La Dernière Page du *De laude sanctorum* et l'observation des règles du *Cursus* rythmique »; C. « Les finales douteuses dans le *De laude sanctorum* et le *Cursus* rythmique. »

4. — C'est à une époque également fort troublée : la fin du XIe siècle, que parut *Sainte Hildegarde*. On sait les débats entre la Papauté et l'Empire qui passionnèrent les esprits d'alors. La « Sybille du Rhin », comme l'appelaient ses contemporains, rentra pour longtemps, après sa mort, dans l'oubli des siècles. Cependant au XIXe, le cardinal Pitra s'en occupa, et la *Patrologie* de Migne contient ses œuvres. L'auteur, se servant de ces travaux, a voulu répandre les enseignements de la noble sainte. Ils s'appliquent, du reste, à la tristesse de nos temps, tout en indiquant rapidement les événements douloureux qu'elle traversa et sur lesquelles elle prodigua une influence sociale. Ce fut en prodiguant « ces avertissements terribles qui mettent un pli au front des empereurs et troublent d'un remords la poursuite de leurs coupables desseins. » M. Franche suit la sainte dans ses œuvres mystiques et sociales. On lira, nous en sommes sûr, avec une curiosité charmée, le chapitre IV où sainte Hildegarde nous est révélée comme musicienne et poète, tout en dirigeant, comme abbesse, son couvent avec une haute sagesse. Beaucoup de filles nobles y entraient, apportant souvent un caractère acariâtre. Au chapitre V, on aura une idée de sa correspondance : de ses lettres aux papes, aux rois, aux princes, aux évêques et abbés, et de ses succès. Elle a laissé encore d'autres écrits qui dénotent une théologienne et une prophétesse. Sa doctrine et sa littérature en font un précurseur de Dante. Très attrayant travail, bien conduit, peut-être écrit avec trop de recherche.

5. — Théologienne et grande directrice d'âmes fut aussi *Sainte Thérèse*. Ce *Manuel* est un « Compendium » des œuvres de la célèbre ascète. M. Nimal l'offre, non seulement aux dévots, mais aussi aux esprits qui se prévalent de philosophie indépendante. Il comprend tout ce qu'il y a de plus instructif et de plus beau dans la vie de la Mère séraphique. On évite, ainsi, l'aridité propre aux résumés. Sainte Thérèse, en écrivant, n'avait aucun plan préconçu : c'est la mère parlant à ses filles en tout abandon. Il y a là un charme autant qu'un écueil. En maints endroits, en effet, la doctrine thérésienne est noyée dans les digressions. M. Nimal les retranche, tout en conservant la substance doctrinale, dans l'ordre qu'elle a suivi. C'est sainte Thérèse elle-même qu'on entend dans ce livre ; en dehors de la traduction toujours fidèle, l'auteur s'est borné à quelques appendices nécessaires à l'intelligence du texte. Les directeurs d'âmes y trouveront lumière, tous les autres grand profit spirituel. On sait l'estime de l'Église pour la doctrine de la sainte espagnole. D'après le cardinal Bona et Benoît XIV, elle prend comme critérium les œuvres de sainte Thérèse pour discerner le caractère divin ou non divin dans les voies extraordinaires. Ce tome I est la partie historique de l'ouvrage ; il se rapporte à la vie de la sainte, à ses relations, ses fondations, ses correspondances, et forme un tout absolument indépendant de la partie doctrinale. A la fin de ce volume, comme au terme du second, est dressée, par ordre alphabétique, une table détaillée des matières, à l'aide de laquelle on peut immédiatement recueillir tout ce que sainte Thérèse a écrit sur chaque point de doctrine tant ascétique que mystique.— Le tome II renferme de sainte Thérèse son « Traité de l'Oraison », extrait du livre de sa vie, du chapitre XI au chapitre XXII inclusivement ; « le Chemin de la perfection » ; « le Château intérieur » (Extraits) ; « le Commentaire du Cantique des Cantiques » ; des Extraits « des Relations » où sainte Thérèse expose à saint Pierre d'Alcantara et à d'autres saints et illustres personnages l'état de son âme ; « ses Sentences et Maximes » ; « ses Avis » ; « ses Correspondances et ses Avis, ses Exclamations .» Le volume s'ouvre par des « Préliminaires qu'il importe de lire pour la parfaite intelligence de la seconde partie » de l'ouvrage de M. Nimal. Il les a tirés de la théologie mystique du P. Aug. Poulain, S. J. intitulée : « *Des grâces d'oraison* » (Paris, Retaux, 1901). Cet ouvrage de l'éminent jésuite est un exposé clair et méthodique des principaux éléments de cette science de la mystique, si nécessaire pour l'intelligence de la partie doctrinale des œuvres de sainte Thérèse. Le « Manuel » se termine par deux Appendices : le premier est un « Écrit de saint Pierre d'Alcantara en faveur de sainte Thérèse, adressé confidentiellement à ses directeurs et publié par le P. de Ribeira en 1589, sept ans après la mort de la sainte » ; le second est un « Extrait de la

déposition faite en 1602 par le P. Pierre de la Purification, carme déchaussé, sur les vertus de la sainte. » Comme le tome I, celui-ci possède une table alphabétique des matières, qui facilite le maniement du volume.

6. — *La Vierge d'Avila*, à savoir sainte Thérèse, est un délicat crayon, aux traits remarquablement fins. L'auteur, en un style séduisant, bien qu'un peu trop moderniste, nous décrit les états d'âme de la vierge en laquelle se rencontrent, dans un harmonieux contraste, et les austérités déchirantes du cœur pénitent et les envolées de l'amour contemplatif — sa façon de faire monter aux délices ardues du Carmel les personnes qu'attire le cloître — son exquise simplicité qui sait aussi comprendre les nécessités de notre fragile nature. Combien naturelle et gracieuse est la scène où l'auteur nous représente l'illuminée, la théologienne, l'extatique Thérèse charmant ses loisirs aux sons de la flûte et du tambour, riantes reliques conservées encore avec amour au Carmel d'Avila ! Ceux qui liront ce coquet petit volume, seront édifiés autant que ravis.

7. — En dehors des personnes pieuses et des filles de sainte Thérèse qu'elle introduisit en France et sous l'habit desquelles elle mourut, *Madame Acarie* est peu connue. Ce bon petit livre la fera connaître et vénérer dans son âme et dans ses œuvres. Elle fut la femme forte, tant par la sublimité de son amour de Dieu que par sa prudence, sa connaissance pratique du monde. Ces qualités s'alliaient chez elle à la vie mystique la plus élevée. Née dans la bourgeoisie parisienne qui tenait alors de près à la noblesse, femme d'un ligueur, l'un des seize, puis des quarante qui, un moment, gouvernèrent Paris, M^me^ Acarie traversa, sans jamais y ternir la beauté de son âme, tous les écueils d'une vie remplie de séductions et d'épreuves et atteignant aux plus hauts sommets de la vie intérieure. Après avoir sauvé la situation d'un mari au caractère âpre, élevé six enfants, gouverné une grande maison, ravivé autour d'elle les pratiques chrétiennes, ranimé le foyer mourant de la vie du cloître, à cette époque tourmentée des guerres civiles et religieuses, sœur *Marie de l'Incarnation* disparaît sous le voile du Carmel et laisse après elle le parfum des plus pures vertus. Peu d'existences sont à la fois plus complètes et plus utiles à méditer. Est-il besoin de parler, en finissant, du talent d'écrivain de M. Emmanuel de Broglie ?

8. — Avec *la Révérende Mère Sainte-Marie* nous entrons en pleine période contemporaine. Née en 1803, déjà quarante-cinq ans se sont écoulés depuis sa bienheureuse mort. L'auteur, avec des documents, de premier ordre et un style agréable quoique sévère, nous fait en elle admirer un jugement droit, éclairé par un puissant esprit de foi, une bonté toute maternelle unie à une force virile, une fermeté inébran-

lable à suivre la volonté de Dieu, une entière docilité envers ceux qui, auprès d'elle, tenaient sa place, une vie intérieure intense, un zèle ardent et communicatif, une humilité, une abnégation, une patience telles qu'il les faut pour être un modèle de perfection surnaturelle. Ce qui frappe spécialement, en cette vie, c'est que tout y est empreint du signe de la Croix. Depuis ses années de jeune fille et son entrée dans l'état religieux jusqu'à ses derniers jours de fondatrice et de supérieure, Mère Sainte-Marie a beaucoup et constamment souffert. Il est à remarquer, cependant, qu'elle appartenait à une famille de la noblesse qui, certes, n'avait point façonné cette âme aux rigueurs déchirantes de la Croix. Il y a là beaucoup de leçons mystiques à recueillir aussi bien que la connaissance de la bienfaisance des congrégations religieuses bannies et des éléments précieux pour l'histoire de la Normandie.

9. — C'est à cette même province qu'appartenait *Madame Saint-Léonard, en religion la Mère du Saint-Cœur de Marie*, comtesse de Germiny, fondatrice et première supérieure de l'Institut des Filles de la Miséricorde du Cœur Immaculé de Marie, à la communauté de Blon, près de Vire (Calvados). Sa vie fut d'abord écrite par l'abbé Mabire, vicaire général de Bayeux, il y a vingt-neuf ans. Il ne lui manqua que de vivre un quart de siècle de plus après la mort de M^me^ de Saint-Léonard, dont il racontait l'histoire, pour composer une œuvre parfaite. La conduite de la Révérende Mère avait besoin d'être expliquée et, sur quelques points, justifiée, lorsque M. Mabire retraçait cette belle existence. Depuis, les résultats obtenus par les Filles de la Miséricorde légitimèrent abondamment l'entreprise de la Mère Saint-Léonard. D'où la nécessité de supprimer, dans cette vie, des détails alors devenus inutiles. M. Savary n'eut d'abord pas d'autre prétention. Mais, après examen des manuscrits laissés par la Révérende Mère, il parut nécessaire d'entreprendre une œuvre toute différente de celle de M. Mabire, et M. Savary met cette âme privilégiée en lumière. La vie de Mère Saint-Léonard ne fut pas mêlée aux grands événements du siècle dernier. Ce fut une âme tout embaumée d'humilité, de foi agissante, de rayonnante bonté. Bien qu'elle ne songeât, dans ses instructions, qu'à l'édification de ses filles spirituelles, ses paroles peuvent servir de guide, sa vie d'exemple à d'autres âmes. Ses écrits occupent à peu près les trois quarts de l'ouvrage ; ils seront lus avec fruit. C'est encore l'histoire attachante d'une congrégation enseignante. Les institutrices catholiques pourront y puiser de lumineux conseils pédagogiques et y contempler un rare exemple de dévouement à l'enfance. La congrégation compte aujourd'hui cinquante établissements, la plupart en Normandie. « Dans ces pages d'un art sobre, écrit Mgr Amette à l'auteur, vous avez su faire revivre la jeune fille accomplie, l'épouse

modèle, l'admirable religieuse et fondatrice que fut cette âme d'élite. Vous avez tenu à la laisser parler le plus possible elle-même, vous avez reproduit dans votre livre les lettres intimes, les instructions et les conseils où se révèlent si bien les secrets de la perfection qu'elle enseignait, après l'avoir pratiquée elle-même la première. »

LOUIS ROBERT.

THÉOLOGIE

La Définibilité de l'Assomption de la Très Sainte Vierge, par Dom Paul RENAUDIN. Paris, Retaux, 1902, in-8 de 137 p.

L'auteur avait précédemment fait paraître une intéressante et savante dissertation sur la définition dogmatique de l'Assomption de la Très Sainte Vierge. Cela ne pouvait suffire à la pieuse ardeur de son zèle. Revenant à la tâche, il cherche les raisons qui rendent possible la définition sollicitée par cent quatre-vingt-quatorze Pères du concile du Vatican.

Dans le premier chapitre sont rappelées les notions générales relatives aux *Définitions dogmatiques*. On y remarquera des considérations importantes sur les *faits dogmatiques*, distingués en deux catégories : la première à laquelle conviendrait essentiellement ce terme, puisqu'ils consistent dans « la réalisation d'un objet dogmatique par essence ; » — la seconde à laquelle l'usage a réservé cette appellation, à cause d'une étroite connexion avec le dogme.

Puis étudiant *l'Assomption dans l'économie du dogme*, le savant bénédictin montre combien, jusqu'à présent, la question a été mal posée. Il y a là beaucoup moins un problème d'ordre historique — une difficulté relevant de la critique — qu'une question théologique proprement dite. Il ne s'agit pas de prouver la véracité, au moins substantielle, du récit de la mort et de la résurrection de Marie. Il s'agit de montrer à *quel ordre de vérités* appartient l'Assomption (p. 42, 43). Après avoir précisé cette idée importante, on nous fait voir que, Marie appartenant à un ordre spécial de la grâce, le théologien ne peut raisonner que par convenance et par analogie sur les dons préternaturels dont elle fut comblée : telles sont les preuves tirées de la Maternité divine, de l'Immaculée Conception, de l'incomparable Virginité.

D'autre part, un attentif examen de l'Ancien Testament fait voir (ch. III) que l'Assomption corporelle de Notre-Dame a été prophétisée, sous le voile de types auxquels Dieu avait attaché cette signification.

En outre, examinant *l'Enseignement actuel de l'Église* (ch. IV), on s'est attaché à résoudre ces trois questions (p. 87 et suiv.) : La croyance à l'Assomption de la Sainte Vierge est-elle un objet doctrinal ? — Est-elle enseignée authentiquement dans l'Église ? — Ou même simplement

est-elle reçue universellement dans l'Église? — (Qu'on lise avec soin la note importante de la page 48 : la connexion de l'Assomption avec l'Immaculée Conception n'est pas de causalité essentielle, rigoureuse, nécessaire. « Il n'en est pas moins vrai qu'elle en dépend comme d'une *condition réelle* »). A cette triple question, triple réponse affirmative : les conclusions ne viennent qu'appuyées sur la documentation la plus solide et la plus abondante.

Mais alors, puisque ce privilège, décerné à Marie, ne découle rigoureusement d'aucun dogme révélé — puisqu'il est une *vérité catholique*, sans être une *conclusion théologique* — puisque la tradition écrite ne suffit pas à nous en fournir la preuve (les documents orthodoxes ne sont pas antérieurs au VI^e^ siècle) — sur quelle base repose cette universelle et certaine croyance de l'Église enseignante? On répond en montrant (ch. V) que, non seulement, la doctrine de l'Assomption a été suffisamment révélée par les types prophétiques de l'Ancien Testament, mais encore qu'elle est du nombre de ces vérités qui composent le dépôt de la révélation évangélique, et que les Apôtres ont transmises à leurs successeurs, comme appuyées sur l'autorité de Dieu.

Enfin, le chapitre VI montre la possibilité extrinsèque de la définition — c'est-à-dire *les motifs* qui pourraient déterminer le pouvoir enseignant : avantages qui doivent résulter pour la doctrine surnaturelle elle-même (le dogme défini prendrait une importante place dans l'organisme des autres dogmes) — avantages qu'en recevrait le peuple fidèle (secours spécial qu'elle vaudrait à l'Église — forme plus parfaite donnée à l'assentiment des fidèles, etc...) — au point de vue des Églises séparées : consécration d'une croyance professée par diverses Églises orientales, respectée ou même adoptée par des protestants, disciples ou contemporains de Luther.....

Nous avons tenu à donner une analyse détaillée de ce beau travail : elle suffit pour en faire comprendre la valeur, l'importance, l'intérêt.

B. DE CARROY.

Les Indulgences, leur nature, leur origine, leur développement, par le R. P. ALEXIS-M. LÉPICIER; traduit de l'italien. Paris, Lethielleux, 1902, 2 vol. in-12 de XIX-335 et 306 p. — Prix : 7 fr.

Il est peu de sujets sur lesquels l'ignorance et la haine de la religion aient accumulé autant d'erreurs que sur les indulgences. Le P. Beringer, S. J., a consacré deux volumes, il y a quelques années, à exposer leur nature et leur usage d'après les décisions récentes de la S. Congrégation des Indulgences, dont il est membre; le P. Louis de Parme, des Frères Mineurs, a publié un gros recueil de ces précieuses faveurs, en tenant compte des notions théologiques, canoniques et historiques qui facilitent leur intelligence : voici maintenant un servite, le P. Lé-

picier, que son expérience du ministère en pays protestant a poussé à développer davantage les données dogmatiques et l'étude historique de cette importante matière. Dans une première partie, il examine la nature du péché et les bonnes œuvres, puis le mystère de la miséricorde divine et du pardon, démontrant que les indulgences se trouvent implicitement contenues dans la Sainte Écriture ainsi que l'a toujours comprise et interprétée la tradition. La deuxième partie le fera ressortir encore davantage, car l'auteur y suivra la discipline pénitentielle et réparatrice depuis les pénitents primitifs jusqu'à nos jours. Il rencontre ainsi sur sa route les modes de rachat des *lapsi*, les commutations pénitentielles telles que pèlerinages, stations, processions, *agnus Dei*, autels privilégiés, fondations pieuses, avant d'arriver aux indulgences proprement dites, puis aux croisades et aux jubilés. Le pieux auteur ne dissimule pas les abus des *Quaestuarii*, mais il venge dignement l'Église des calomnies de la Réforme, et démontre que les indulgences répondent vraiment à un besoin de notre nature et ont un ferme fondement dans l'essence même de nos relations domestiques et sociales.

G, PÉRIES.

Le Fait religieux et la manière de l'observer, par l'abbé F. KLEIN. Paris, Lethielleux, 1903, in-12 de 212 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce petit volume, très claire et très simple vulgarisation, est le fruit de prédications faites en l'église Saint-Joseph des Carmes et en l'église de la Sorbonne. L'auteur, comme le remarque Mgr Bonnefoy dans une Lettre-préface, parle des faits que tout le monde peut constater et applique la méthode d'observation. Son procédé est une réponse à ceux qui prétendent qu'avec les progrès de la science et les nuageuses observations de la philosophie, on peut se passer de religion.

Deux chapitres sur *le Phénomène religieux*, deux sur *le Sens religieux*, deux sur l'*Étude comparée des religions*. Le septième chapitre est un résumé des doctrines catholiques, sous forme d'énoncés sommaires et provisoires (p. 141-176). Somme toute, une sorte de catéchisme à l'usage des lecteurs qui possèdent du catholicisme une connaissance au moins suffisante.

B. DE CARROY.

JURISPRUDENCE

Nomination et institution canonique des évêques. Élection, pragmatiques-sanctions, concordats, par T. CRÉPON DES VARENNES. Paris, Téqui, 1903, in-16 de 213 p. — Prix : 2 fr.

M. Crépon des Varennes a étudié, dans ce court et substantiel volume, l'élection des évêques, résumant dans leurs grandes lignes les influences auxquelles elle fut originairement soumise, puis examinant les diverses constitutions de l'autorité civile dont l'Église eut successive-

ment à tenir compte au cours de notre histoire pour écarter de légitimes froissements de la part de l'État : pragmatiques de saint Louis et de Bourges, concordat de 1516, constitution civile du clergé, concordat de 1802 et de 1814. Il démontre clairement que si, dans la discipline actuelle, la puissance civile a chez nous le droit absolu de désigner les futurs évêques, la puissance spirituelle, par contre, conserve le droit non moins absolu de refuser l'institution canonique aux prêtres qui ne lui présenteraient pas de garanties suffisantes pour être revêtus de la haute dignité épiscopale. La seule solution raisonnable, conclut-il, est l'entente préalable des représentants des deux pouvoirs : ainsi seulement les droits réciproques se trouveront sauvegardés dans un esprit de sage conciliation. X.

Les Droits des curés d'après le droit canonique, par le Dr Aug. de Nassans. Paris, Tequi, 1903, in-8 de xii-212 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le nom qu'on vient de lire ressemble fort à un « nom de guerre », et l'ouvrage lui-même accuse souvent une allure belliqueuse. Peut-être ne serait-il pas bien difficile d'identifier l'auteur, mais cela n'est pas notre affaire; bornons-nous à constater que c'est évidemment un canoniste, généralement au courant de la procédure ecclésiastique (comment refuse-t-il au vicaire capitulaire le droit de porter une suspense *ex informata conscientia* ?)..., et qui a dû, en quelque pénible circonstance, avoir personnellement à souffrir de la... non application des règles du droit en cette matière. — Il règne à travers les pages de ce livre un esprit d'irritation à peine contenue et d'amère critique joint à un certain laisser-aller de style et à des expressions boulevardières qui piqueront sans doute la curiosité d'une certaine classe de lecteurs, mais qui le feront juger avec défiance et même sévérité par l'autorité ecclésiastique. C'est en dire assez pour faire comprendre que nous sommes en présence d'une œuvre d'actualité plutôt que d'un ouvrage classique. Ainsi s'explique le plan suivi dont nous donnons les grandes lignes : 1° Pouvoir judiciaire de l'Église, procédure sommaire et ordinaire; 2° Suspense *ex informata conscientia;* 3° Du curé : inamovibilité et amovibilité; 4° Changement et révocation; 5° Appel et recours à Rome. — Tout n'est pas à dédaigner dans ces chapitres un peu touffus, mais il est bon de ne pas accepter sans réserves chacune des vues de l'auteur, car il y a loin de la théorie à la pratique et ceux qui sont au pouvoir, aujourd'hui surtout, ne sont pas toujours bien à l'aise pour concilier les intérêts généraux d'ordre supérieur et les revendications particulières, si respectables qu'elles soient. G. Périès.

SCIENCES ET ARTS

Idées sociales et faits sociaux, par Georges Blondel, Auguste Souchon, Martin Saint-Léon, Charles Combes, Dufourmantelle, Emmanuel Rivière. Paris, Fontemoing, 1903, in-12 de 228 p. — Prix : 3 fr. 50.

On trouve réunies dans ce volume des conférences données en 1902 chez Mme la baronne Piérard à des femmes du monde soucieuses de remplir leur devoir social. L'importance actuelle de ce devoir, les systèmes socialistes, l'organisation professionnelle, ou plus exactement le mouvement syndical, catholicisme et socialisme, protection légale et liberté du travail, les résultats d'une expérience de direction d'atelier pendant vingt ans, voilà les divers sujets abordés par les distingués conférenciers, dont les noms sont cités plus haut. Ils ont tous tendu à éveiller, développer, éclairer dans la conscience des classes « responsables, » comme disait le regretté Claudio Jannet, le sens de leur responsabilité. C'est ce que met bien en lumière l'attachante Introduction de M. Georges Goyau, commentant cette sentence de sainte Catherine de Sienne : « Au cœur de la charité est la perle de la justice. » Un peu trop malmené, à mon avis, le pauvre Bastiat, dont il n'est pas étonnant que certaines expressions et certaines théories soient bien « passées », mais dont nous aurions tort de railler la thèse fondamentale : tous les intérêts « légitimes » sont harmoniques. Juge-t-on aujourd'hui impossible de croire et inutile de rappeler qu'il y a entre le patron et ses ouvriers une certaine solidarité d'intérêt ? Mais évidemment pour qu'elle apparaisse nettement et se traduise en accord fécond, il faut que les intéressés aient reçu d'inspirations plus hautes le véritable esprit de justice et de charité.

Baron J. Angot des Rotours.

Formules et recettes photographiques, par G.-H. Niewenglowski. Paris, Desforges, in-16 de 348 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pratique de l'art photographique. Traité élémentaire de photographie, par G.-H. Niewenglowski et L.-P. Leclerc. Paris, Desforges, in-8 de 175 p. — Prix : 3 fr.

Ces deux ouvrages constituent, à eux deux, toute une bibliothèque photographique. Dans le premier : *Formules et recettes photographiques*, le photographe, amateur ou professionnel, trouvera tout ce qui lui est nécessaire, non seulement pour la pratique courante de la photographie, mais encore tout ce qui lui est utile pour les recherches et les essais auxquels il pourra désirer se livrer. Ces formules et recettes ne sont pas données au hasard : toutes ont été pratiquées ; pour la plupart, elles ne sont pas inédites, mais ont été déjà proposées par des spécialistes sérieux, ou ont été publiées dans des revues ou ouvrages estimés,

ce qui permet de s'en servir en toute confiance. Ces formules et recettes sont réparties d'une façon très claire et très logique, en un certain nombre de chapitres traitant chacun d'une des opérations photographiques.

— Le second volume : *Pratique de l'art photographique*, porte en sous-titre : *Traité élémentaire de photographie*. Ce petit ouvrage n'est pas seulement, en effet, un simple guide pratique, c'est tout un traité, qui embrasse, à la fois la pratique, et l'art de la photographie. C'est ainsi que la moitié au moins du volume est consacrée aux opérations préliminaires de la photographie, telles que : disposition du sujet, étude du paysage, du portrait, éclairage, etc., opérations qu'il est indispensable de connaître, et dont l'étude est trop souvent négligée dans les ouvrages du même genre. La seconde partie traite du négatif et du positif; un chapitre succinct est consacré à l'agrandissement. Ce livre, écrit avec méthode, s'adresse donc à tous, mais principalement aux amateurs qui pensent avec raison que « faire de la photographie » ne consiste pas uniquement dans l'opération, si peu intéressante en elle-même, de « presser la poire. »

J. C. T.

LITTÉRATURE

PÉTRARQUE. **Canzones, Triomphes et Poésies diverses**; traduction nouvelle, avec Introduction et notes, par FERNAND BRISSET. Paris, Perrin, 1903, in-12 de XXIV-323 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a quatre ans, M. Brisset faisait paraître une traduction des *Sonnets* de Pétrarque à Laure, qui fut couronnée par l'Académie française ; poursuivant et achevant sa belle tâche, il livre aujourd'hui au public tout ce qu'il n'avait pas encore traduit de l'œuvre italienne du poète. C'était une entreprise fort délicate que de rendre en prose française des vers pleins et harmonieux comme ceux de Pétrarque ; M. Brisset s'en est tiré à son honneur ; sa traduction est exacte et élégante ; on souhaiterait seulement que parfois elle suivît le texte original de plus près encore.

Le volume s'ouvre par une Préface de quelques pages, où l'on trouvera quelques justes aperçus sur la poésie de Pétrarque ; mais on regrettera de n'y pas trouver aussi quelques indications sur le texte qui a servi de base à la traduction, sur l'édition ou les éditions que M. Brisset a eues sous les yeux ; ce n'était point là chose indifférente.

Les *Canzones* et les *Poesies diverses* ne comportent pas une annotation aussi copieuse que les *Triomphes*, dans lesquels Pétrarque a accumulé comme à plaisir (dans le *Triomphe de l'Amour* et dans le *Triomphe de la Renommée* principalement) les noms d'une quantité de héros, de dieux, de personnages illustres ; les notes, presque toutes biographiques,

dont M. Brisset a accompagné sa traduction, sont en général suffisantes ; quelques-unes auraient pu être réduites ou même supprimées sans grand dommage ; ce qui est plus grave, cette annotation n'est pas exempte d'erreurs.

Ce nouveau volume de M. Brisset n'est donc pas tout à fait irréprochable ; il n'en devra pas moins être le bienvenu et accueilli avec reconnaissance. Il contribuera à faire mieux connaître Pétrarque chez nous ; il fera relire, et peut-être révèlera à plus d'un lecteur l'une de ses œuvres les plus parfaites, ce poème des *Triomphes*, que M. Brisset n'est pas loin de considérer comme « le chef-d'œuvre de la littérature italienne », et qui a inspiré tant d'artistes. L. A.

Jean Bertaut, abbé d'Aunay, premier aumônier de la Reine, évêque de Séez (1552-1611), par l'abbé Georges Grente. Paris, Lecoffre, 1903, gr. in-8 de xv-438 p. — Prix : 6 fr.

Quae fuerit in cardinali Davy du Perron vis oratoria, auctore Georgius Grente. Paris, Lecoffre, 1903, in-8 de 100 p. — Prix : 3 fr.

Sur la foi d'un vers célèbre de Boileau, on s'est habitué à ne voir en Bertaut qu'un second Desportes : un poète de cour, un froid imitateur de Pétrarque, un amateur de pointes, un rimeur de galants madrigaux. M. l'abbé Grente nous apprend que Bertaut fut bien tout cela, mais qu'il fut autre chose encore.

Psychologue, Bertaut a, dans *Timandre*, esquissé, avec quelque gaucherie, mais non sans délicatesse ni sans pathétique, le même drame moral que Mme de la Fayette intitulera plus tard : *La Princesse de Clèves*. Poète lyrique, il a versé des larmes sur *la Félicité passée :*

Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir ?

Il a chanté les tristesses et les joies de la patrie, déchirée par les luttes religieuses, sauvée par Henri IV. Parfois même, il a su rendre la sublime poésie des *Psaumes* : par exemple lorsqu'il montre les captifs de Babylone, dont les luths, pendant aux saules de la rive,

Pleuraient, en se taisant, la liberté captive.

Mais là où Bertaut se distingue le plus complètement de l'insouciant épicurien que fut le chanoine Desportes, c'est durant sa carrière épiscopale, depuis 1607, date de sa promotion au siège de Séez, jusqu'à sa mort, survenue en 1611. Fidèle observateur de la résidence, il tint à évangéliser lui-même son diocèse, par des *Sermons* nourris de doctrine et aux arguments pleins de relief et de belle humeur communicative. Sans doute, Bertaut n'a pas échappé aux défauts, souvent ridicules, qu'avait la prédication de son temps. Mais, en la rendant à la fois plus accessible et plus décente, c'est-à-dire plus apostolique, il a mérité que son nom figure avec ceux de du Perron, de Coeffetau, de saint François

de Sales, parmi ceux des « précurseurs » de la grande école du XVII[e] siècle.

Qu'il nous soit permis de signaler quelques erreurs de détail, égarées parmi tant de renseignements authentiques et intéressants.

Bertaut a chanté les futurs exploits du roi de France, assujettissant le « Nil, le Danube et le Gange », et ruinant pour toujours l'empire musulman. A cette époque, Lavardin, Pelletier, Chavigny énonçaient avec emphase la même pensée, qui avait déjà fourni un riche thème à divers poètes du XVI[e] siècle et conservera une égale faveur au XVII[e]. Mais pour expliquer les amplifications de Bertaut, M. Grente croit devoir faire allusion (p. 123-125) au fameux projet que Henri IV aurait conçu d'une amphyctionie européenne et d'une croisade générale contre les Turcs : la mort du Roi aurait anéanti le « Grand Dessein » à l'heure où en allait être, sans doute, commencée l'exécution. Cette légende mérite d'être absolument bannie. Les actes diplomatiques et les projets politiques de Henri IV à la fin de sa vie sont fort bien connus des historiens : or, ils ne concordent avec le « Grand Dessein » ni au sujet de l'Europe ni davantage au sujet de l'Orient. Bien plus, un savant allemand, le D[r] Theodor Kuekelhaüs, et un savant français, M. Charles Pfister, ont simultanément démontré que Sully lui-même, dans la première rédaction de ses *Mémoires*, vers 1617, n'attribue aucune idée semblable à Henri IV. Mais, plus tard, entre 1620 et 1630, il a refait son travail et imaginé de toutes pièces la balance des quinze puissances égales et le plan de la grande lutte contre l'Islam, suivie d'une paix perpétuelle. Ainsi se trouve strictement vérifiée la parole de M. Hanotaux : « C'est le radotage d'une vieillesse qui se morfondait loin de l'action. » Il est donc fâcheux que M. Grente ait paru attribuer au « Grand Dessein » quelque probabilité historique.

Sully a été célébré par Bertaut. Mais M. Grente désigne à tort (p. 137) comme concernant le célèbre ministre une pièce de vers adressée à « M. de Béthune, ambassadeur à Rome. » Il s'agit évidemment ici, non pas du surintendant Maximilien, qui ne porta jamais ce titre, mais de son frère cadet, le catholique Philippe de Béthune, qui représenta la France auprès du Pape, de septembre 1601 à juin 1605.

Au sujet de l'abondante « Bibliographie » placée à la fin du volume, nous regrettons que M. Grente ait négligé de distribuer en autant de catégories spéciales : 1° les sources manuscrites, 2° les sources imprimées, 3° les ouvrages historiques. Il en résulte une énumération par trop peu homogène, où les documents originaux et inédits se trouvent confondus parmi des publications très modernes.

Ces remarques sont de minime importance auprès des éloges que mérite, pour son érudition et pour le charme de son style, la thèse française de M. Grente. Dans cette revue fondée par un gentilhomme

normand, il nous sera permis de constater avec plaisir le légitime orgueil que met M. Grente à faire revivre un aimable poète normand d'autrefois. Lui-même se charge de nous démontrer qu'aujourd'hui sa chère Normandie n'a pas cessé de produire de doctes et spirituels écrivains.

— L'étude de M. l'abbé Grente sur la valeur oratoire du cardinal du Perron est peut-être la dernière thèse latine dont le *Polybiblion* ait à rendre compte. Elle est digne, du reste, de compter parmi les meilleurs modèles du genre. Comme ses pareilles, elle est très courte : mais, à la différence du plus grand nombre, elle est généralement écrite en fort bonne langue cicéronienne. L'unique défaut de ce style harmonieux et ample serait parfois de noyer un peu la pensée sous l'abondance fleurie des formules. On n'y retrouve pas dans toute sa netteté la précision française.

Le grand rôle politique et religieux du cardinal du Perron s'est exercé surtout à l'aide d'une éloquence merveilleusement féconde. M. l'abbé Grente nous montre son héros à l'Académie des Valois et aux États généraux, ainsi que dans la chaire chrétienne. Partout, « M. le Convertisseur » fait preuve d'une érudition immense, d'une impitoyable vigueur de discussion, servies par la plus séduisante facilité de parole. Il avait puisé aux meilleures sources du savoir et du bien dire.

Malgré tant de services rendus, pourquoi faut-il, comme le fait comprendre M. Grente, que le manque habituel de chaleur émouvante et d'onction, joint aux défauts même de l'époque : goût trop peu formé, langue pas encore épurée, nous empêchent de compter du Perron parmi les plus grands maîtres de la tribune et de la chaire ?

YVES DE LA BRIÈRE.

HISTOIRE

Le Culte catholique à Paris. De la Terreur au Concordat, par JOSEPH GRENTE. Paris, Lethielleux, s. d. (1903), in-8 de III-487 p. — Prix : 7 fr. 50.

Nous trouvons dans ce gros volume deux parties bien distinctes : la première offre un aperçu général de la vie religieuse de Paris, depuis la chute de Robespierre jusqu'aux mesures qui suivirent le Concordat de 1801 ; la seconde renferme des renseignements paroissiaux concernant chacun des douze arrondissements de la capitale.

Relativement trop courte, obscure et un peu vague, la première partie est la moins bonne : les faits qu'elle relate, et qu'elle a du reste raison de relater et de grouper, sont bien connus, et vulgarisés dans les nombreuses histoires, les *Mémoires*, les biographies multipliées sur les contemporains de la Révolution. Sans énumérer ces devanciers,

depuis Edmond Biré, Victor Pierre, Ludovic Sciout, Schmidt (*Tableaux de la Révolution*), pour descendre jusqu'à M. Aulard, et surtout sans oublier l'étude analogue, plus complète, quoique, par malheur, inachevée, de feu l'abbé Delarc, il suffit de citer le dernier volume de M. l'abbé Sicard, qui présente, de ces temps troublés, un résumé très suffisant pour enlever le désir et le besoin de le recommencer.

Ce n'est point pour méconnaître le labeur de M. l'abbé Grente, qui, très consciencieusement, a dépouillé les dossiers aux Archives nationales, aux archives de la préfecture de Police, les fonds des archives de la Seine, les papiers (bien rares après le sac de 1830) de l'archevêché, et fouillé avec une persévérance très sagace les registres des paroisses et des fabriques de Paris. Ces pièces sont précieuses, mais elles gagneraient à être fondues ; ces notes curieuses devraient être rédigées et ne pas nous être offertes à l'état indigeste de nomenclature. Les félicitations autorisées du cardinal Richard à l'auteur parlent des « laborieuses recherches qui ont permis de publier d'intéressants documents » ; c'est tout à fait juste, ce sont des documents, et rien autre ; bien classés et devant être consultés, à la façon d'un dictionnaire ; une contribution que nul désormais ne devra négliger sur l'histoire religieuse du diocèse de Paris. Il eût fallu sortir la moelle de cette substance abondante, et, dans un récit d'ensemble, mettre en lumière les leçons historiques et morales qu'éclairent les documents apportés ; faire, en un mot, le travail que, dans un récent et excellent article du *Correspondant*, M. l'abbé Pisani a mené à bien, en présentant tout justement le livre de M. l'abbé Grente.

La seconde partie reconstitue la vie intime, le personnel ecclésiastique, les bouleversements, les transitions, le renouveau des paroisses parisiennes. Les listes de noms, les dates, les détails offrent un grand mérite et un véritable intérêt. Parmi les nombreux épisodes qu'il convient de noter, on peut signaler des renseignements sur les inhumations pendant la Révolution, l'ignominie dans les cimetières des fosses ouvertes où les carabins viennent enlever des corps (p. 54), les cérémonies et les messes, l'instruction du catéchisme, l'universel élan pour le rétablissement du culte, telle l'affluence des fidèles (3000 personnes) dans l'église de Saint-Gervais, au mois de mai 1798, pour la première communion de plus de deux cents enfants ; le rôle odieux des constitutionnels dénonçant les prêtres catholiques et tout particulièrement l'acharnement de ce misérable Audrein, soi disant « évêque du Finistère », proposant de « républicaniser » les églises (p. 86-88).

On trouve (p. 69) une très curieuse consultation (elle a le mérite particulier d'être inédite) de M. Mayneaud de Pancemont sur le « rallie-

ment » nécessaire pour les prêtres et le respect que le clergé doit porter au « gouvernement » (c'est en 1796) afin de mener à bien son ministère apostolique auprès des âmes. Signalons encore des détails sur les exigences des théophilanthropes (p. 78) et la bienveillance que leur témoignent le Directoire et les anciens terroristes, en haine de l'Église. A la page 455, on lit une note très précieuse sur les Registres de catholicité de l'époque révolutionnaire.

Les réflexions suggérées par tous les détails de ces temps troublés sont de nature bien diverse. Que de situations contradictoires, de sentiments disparates, d'anomalies criantes, telle, par exemple, la conduite de cet abbé Portaillier, desservant de la Madeleine (p. 229), constitutionnel schismatique, chargé par la Convention d'enlever les cloches des églises dans les départements du Midi, et que l'on retrouve, quatre ans après, célébrant, le 21 janvier 1797, en pleine église de Paris, un service funèbre pour Louis XVI, avec des insignes royaux sur le catafalque ! — On ne peut s'empêcher de remarquer, tant les exemples en sont nombreux, que les prêtres survivants à la Révolution atteignent une extrême vieillesse ; M. l'abbé Grente donne exactement leur âge : ils sont presque tous septuagénaires et un fort grand nombre dépasse quatre-vingts ans.

Sans relever, çà et là, les *lapsus* de l'imprimerie, il faut signaler une faute trop énorme pour que la rectification puisse être omise : page 129, l'auteur du livre qui fait autorité sur la matière : *Les Sociétés secrètes*, le P. Deschamps, est confondu avec « Mgr Deschamps, archevêque de Malines. » — Mgr J.-B. de Chabot (et non de Rohan-Chabot) qui bénit, paraît-il, l'église de Saint-Denis du Saint-Sacrement le 21 décembre 1809, ne doit pas être appelé « évêque de Mende » (p. 344) puisqu'il avait donné, à la fin de 1804, sa démission d'un siège occupé, dès 1805, par Mgr de Morel de Mons. — Comment un ecclésiastique, né en 1750, peut-il être (p. 442) « le disciple chéri du diacre Paris »,... mort en 1727 ? — Pour le P. Bourdier Delpuits (il mourut âgé de 75 ans et non de 77), c'est avec raison que M. l'abbé Grente le mentionne parmi les chanoines de Notre-Dame, mais c'est à tort qu'il ajoute « *on lui attribue* la fondation de *la Congrégation* » ; ce dubitatif est de trop : que M. Grente veuille bien l'effacer ; en lisant l'histoire de cette réunion célèbre, il apprendra, rien n'est plus certain, que le vénérable M. Delpuits l'a fondée le 2 février 1801 et l'a dirigée jusqu'en 1811. On n'aime pas rencontrer de ces erreurs dans un ouvrage sérieux, consciencieux et, par tant d'autres côtés, digne du sujet élevé qu'il traite, et auquel, en lui consacrant une longue analyse, le *Polybiblion* montre toute l'importance qu'il lui reconnaît. G. DE G.

Correspondance inédite de La Fayette **(1792-1801). Lettres de prison, lettres d'exil,** précédée d'une étude psychologique par Jules Thomas. Paris, Delagrave, s. d., in-8 de 389 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Les ouvrages, tant français qu'étrangers, ayant trait au général de La Fayette, se sont plus ou moins répétés, et jusqu'alors le présentaient sous un même jour. Il fait un départ sensationnel pour l'Amérique en trompant la vigilance de sa famille et de la Cour, provoque la fuite vers le Nouveau Monde de toute une pléïade d'intrépides, heureux de tirer l'épée en faveur des rebelles et contre les Anglais ; il contribue à déterminer le cabinet de Versailles à se montrer favorable, puis à donner son concours *manu militari*, et se montre à la hauteur des circonstances. Enfin, dans cette lutte mémorable, deux hommes planent bien au-dessus de tous les autres, Washington et La Fayette.

Ce n'est donc pas sans un réel étonnement que l'on voit paraître le livre de M. Jules Thomas. La Fayette s'y présente bien modifié ; s'il reste encore une individualité remarquable, il est cependant considérablement diminué. Il faut retrancher ce que la légende a plus ou moins ajouté à l'histoire et se méfier de certains racontars.

La première partie de ce bel ouvrage a pour titre « Étude psychologique. » Le héros américain, l'idole du 14 juillet 1790, descend quelque peu du piédestal où l'avaient, non sans raison, placé ses contemporains et la tradition. Cette étude est faite magistralement ; il s'en dégage une haute leçon de philosophie, mais peu de personnages, même des plus illustres, résisteraient à une telle dissection morale.

M. Thomas trouve dans le cas psychique de La Fayette des éléments très simples : « un homme de sentiments jeté, par le désir de l'action, au milieu des révolutions les plus décisives ; un esprit naturellement inapte aux combinaisons politiques, porté par les circonstances vers le premier rôle dans l'établissement des deux Républiques ; une volonté médiocre, bornée, réduite aux coups de tête de l'impulsion psychique, provoquant des mouvements sociaux incroyables d'élan, mais impuissante à diriger sa personnalité même. » L'auteur part de là pour nous expliquer la vie de La Fayette, ses enthousiasmes, ses inconséquences, ses fautes et ses qualités. Il nous le montre comme un impulsif, manquant d'induction et de déduction, et qui n'acquit jamais d'expérience. Sans avoir su percevoir la différence des mobiles et de la marche entre les révolutions américaine et française, il ne doutait pas que la crise ne dût se terminer en France comme en Amérique, et que le mouvement s'arrêterait au gré de ceux qui l'avaient provoqué.

A côté du penseur et de l'homme d'action médiocres, M. Thomas nous fait un très beau tableau de l'homme de sentiment : « Le cœur, qui chez La Fayette était la pièce maîtresse, manifeste des richesses

véritables et se meurtrit aux événements de la Révolution » — « Abondamment pourvu des biens de la fortune, il ne les a jamais recherchés, et a dépensé sans compter au profit des causes politiques qu'il a défendues. » — « Ses affections de famille sont fortes et stables. » — « Bon patriote, il se montre très ombrageux sur ce que les Américains pensent ou disent de sa patrie. »

Dans la seconde partie de l'ouvrage : « Notices sur les documents inédits », M. Thomas fournit une multitude de renseignements se rapportant aux lettres inédites de la troisième partie. Ces notices nous donnent la clef de mille faits et situations, à peine effleurés, comme il sied entre gens qui, ayant tout à redouter des indiscrétions, se comprennent à demi-mots. Aussi sont-elles d'un grand éclaircissement et dénotent-elles, de la part de l'auteur, une parfaite connaissance de ce qui touche à la vie et aux relations privées du prisonnier d'Olmütz.

Les lettres remplissent à peu près la moitié du livre. Leur nombre en est restreint : cinquante-six seulement. — Tout d'abord il est permis de s'en étonner, mais on en trouve aisément la raison dans l'extrême difficulté qui existait à laisser communiquer La Fayette avec le dehors. Elles nous font voir à quel point sa captivité a été dure.

Durant les premiers mois du séjour à la citadelle d'Olmütz, il était relégué au fond d'un humide cachot, sans même avoir la permission de se promener dans la cour de sa prison. Il parvint à faire sortir quelques lettres, dont tous les termes étaient pesés — crainte de représailles. — Il fallait éviter d'y parler à cœur ouvert, et cependant que de choses n'avait-il pas à dire! Néanmoins La Fayette se dépeint dans ces rares écrits : on lit dans son cœur et dans son âme. Vis-à-vis de la Royauté il ne garde aucune réserve dans les expressions qu'il emploie ; il croit aux bienfaits de la République, et voudrait des gens honnêtes pour la gouverner. Des sentiments aussi antimonarchiques chez ce grand seigneur étonnaient certains Américains eux-mêmes, qui ne refusaient pas à la France d'avoir été grande avant 1789.

De pieuses traditions de famille nous assurent que le héros français de la guerre de l'Indépendance était très séduisant, bon, affable, et qu'il possédait toutes les qualités patriarcales. Chavaniac, en Auvergne, était, durant sa vieillesse, le rendez-vous de ses enfants, petits-enfants et neveux. C'est un tel La Fayette qu'on aime à trouver dans les lettres citées, de préférence à l'homme politique, partisan d'un bouleversement dont il ne sût prévoir les conséquences. La tendresse qu'il a vouée à la vertueuse compagne de sa vie n'est-elle pas touchante ? « Le besoin de vos nouvelles est extrême ; le besoin de vous voir augmente tous les jours, lui écrit-il le 26 septembre 1798 ; et dans une autre lettre de même date : « Comme je célébrerai de bon cœur le jour qui doit vous réunir à moi! J'ai bien besoin de vous revoir, ma chère Adrienne, et je sens plus que jamais combien vous m'êtes nécessaire. »

Une réclusion pénible avait engendré des souffrances physiques et morales. Mme de la Fayette parvint, après mille démarches, à partager la captivité de son mari. Toutes les tentatives d'évasion ont dû être écartées. A chaque pas les impossibilités rendaient les projets inadmissibles. Les portes d'Olmütz s'ouvrirent enfin. Le général de La Fayette en sortit, erra en Allemagne sans savoir où fixer sa résidence. Peut-être ferait-il bien d'habiter les Pays-Bas ; mieux vaudrait se retirer aux États-Unis. L'état précaire de sa fortune attira l'attention du Congrès américain, qui, par l'intermédiaire de William Murray, ministre des États-Unis à la Haye, chercha le moyen d'y remédier. La lettre par laquelle Romeuf répond aux questions que Murray pose à ce sujet — la dernière du recueil — renferme des détails intéressants.

Cet ouvrage, écrit d'un style élégant, grave et soutenu, est le résultat d'un travail très sérieux. VICOMTE DE NOAILLES.

Prétendants (*Charles-Édouard, Louis-Napoléon, le Comte de Chambord*), par MARCEL DE BAILLEHACHE. Paris, Éditions du *Carnet*, 1902, in-8 de VIII-431 p. — Prix : 7 fr.

Ce volume est une étude historique et philosophique sur trois « prétendants » que l'auteur a choisis comme types : Charles-Édouard, le dernier des Stuarts, Napoléon III, le comte de Chambord. L'auteur, dans sa Préface, écrit que « les prétendants qui ont marqué dans l'histoire peuvent se diviser en deux grandes catégories : les prétendants qui ont été actifs, entreprenants et ceux que j'appellerai, si je puis dire, les prétendants platoniques, qui ont tout attendu encore plus de la Providence que des événements et qui sont restés toujours pour leurs partisans à l'état d'idole et d'espérance. » L'auteur est manifestement bonapartiste et ses préférences ne sont pas douteuses.

L'histoire de Charles-Édouard, le dernier des Stuarts, est, on le sait, un véritable roman. Né le 20 décembre 1720, à Rome, fils de Jacques III, dit le Chevalier de Saint-Georges, dont le traité d'Utrecht avait sacrifié les droits à la couronne d'Angleterre, il fait ses premières armes en Italie, en 1725, lors de la conquête du royaume de Naples par les Bourbons d'Espagne. Puis il prépare et accomplit cette expédition d'Écosse signalée par les victoires de Preston-Pans et de Falkirk et par le désastre de Culloden, qui tient dans l'histoire le rang des plus audacieuses et des plus héroïques entreprises.

Proscrit par Louis XV, à la suite du traité d'Aix-la-Chapelle, il reparaît deux fois en Angleterre, mais sans succès. Après la mort de son père Jacques III, à Rome, en 1766, Charles-Édouard épouse une princesse de Stolberg Gredern qui le trompe avec le poète Alfieri. Une fille naturelle, qu'il avait eue de la belle Clémentine Walkenshaw, console

ses derniers jours et il meurt, à Rome, le 31 janvier 1788. Le récit de M. de Baillehache est extrêmement attachant et digne du sujet.

L'histoire de Napoléon III, comme prétendant, s'arrête à la cérémonie de Notre-Dame du 1er janvier 1852. L'auteur, nous l'avons dit, est un admirateur passionné de Louis-Napoléon. Il n'a pas de peine à faire ressortir ses qualités de prétendant à travers les événements que tout le monde connaît. Il nous sera permis de dire que pour rendre son illustre personnage absolument sympathique, il eût dû expliquer plus clairement comment et pourquoi il arrivait à concilier dans sa conscience son ambition personnelle et l'intérêt de la patrie, car toute la question philosophique est là.

Cette conciliation n'est pas difficile à établir dans l'histoire du troisième prétendant, le comte de Chambord. Et on doit savoir gré à l'auteur de la haute convenance avec laquelle il s'exprime sur la vie du dernier Bourbon de la branche aînée. La partie la plus intéressante de ce chapitre est celle qui est consacrée à l'expédition de la duchesse de Berry en Vendée. Toutes les sympathies de M. de Baillehache sont pour les prétendants de cape et d'épée. EUGÈNE GODEFROY.

Les Nations apôtres. Vieille France. Jeune Allemagne, par CH. GOYAU. Paris, Perrin, 1903, in-18 de 324 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est formé de la réunion d'articles parus dans divers recueils périodiques et qu'un adroit ouvrier a cousus ensemble en les rattachant au canevas de quelques idées générales ; c'est donc sans trop de surprise que nous passons des croisades à Jeanne d'Arc, puis aux contemporains de Léon XIII. Pour faire le contraste, on nous montre les tendances envahissantes du luthérianisme allemand soit à Jérusalem soit à Vienne, à propos du pèlerinage de Guillaume II et de la campagne du *Los von Rom*. L'unité du volume est plus ingénieuse que logique, les divisions ne sont pas parfaitement adéquates, mais qu'importe si chacun des fragments est bien pensé et bien écrit ?

J'ai à formuler une réserve plus grave et à reprocher à l'auteur, en ce qui concerne les affaires d'Orient, une documentation par trop superficielle, très suffisante pour des articles de journaux mais non pour un livre. Il y a un certain thème, familier à l'auteur, qui se ressent d'appréciations trop précipitées ; il eût été bon de ne pas rééditer des jugements que la suite des événements, après dix ans écoulés, n'a pas ratifiés.

Ces réserves sont particulières à la seule question d'Orient, que l'auteur ne fait qu'effleurer ; j'ai, au contraire, admiré dans le reste de l'ouvrage la sûreté de méthode et la richesse d'informations, qui font, notamment des études sur le protestantisme, des pages de tout premier mérite. P. PISANI.

L'Hôtel Lambert, par Robert Hénard et A. Fauchier-Magnan. Paris, Émile-Paul, s. d. (1903), gr. in-4 de 68 p. — Prix : 6 fr.

Le Parisien qui, chaque année, quand vient l'époque des vacances, sue sang et eau et affronte mille fatigues pour aller au loin chercher quelques impressions nouvelles ou quelques visions artistiques dont il paie chèrement la jouissance, ignore trop souvent quel plaisir intellectuel il pourrait se procurer, sans peines et sans dépenses, à quelques pas seulement de sa demeure. Il lui suffirait pourtant de peu d'instants pour se transporter hors du cercle où le retiennent ses habitudes ou ses occupations, pour admirer de fort belles choses et récréer son esprit par un spectacle nouveau, par les souvenirs historiques les plus variés. Nous en connaissons tous de ces excursionnistes enragés qui se donnent un mal énorme pour étudier les *Joanne* de la France et de l'étranger, et combiner des itinéraires extraordinaires au moyen de l'*Indicateur;* ils se démènent pour s'assurer à telle date une place dans un *sleeping* où ils seront fort mal, et un lit dans quelque hôtel où ils seront assurément beaucoup moins bien logés que chez eux. Nul d'entre eux n'aura l'idée de se procurer quelque ouvrage sur Paris et d'y chercher un programme d'excursions intéressantes, économiques et faciles. Je sais bien que tout le monde n'est pas obligé de connaître Sauval et Félibien, Brice et Thiéry, Sylvestre, Marot ou Blondel; mais chaque jour la Bibliographie parisienne s'enrichit de nouvelles publications, qui mettent à la portée de tous la connaissance des trésors archéologiques, artistiques et historiques que nous avons sous la main.

Cette monographie de l'hôtel Lambert me sert de preuve à ce que j'avance; elle nous transporte dans un quartier trop peu connu et plein d'originalité : dans l'île Saint-Louis, c'est tout dire.

L'hôtel Lambert passe à juste titre pour l'un des plus beaux spécimens que l'on puisse rencontrer, à Paris, de l'art décoratif au XVII^e^ siècle. MM. R. Hénard et A. Fauchier-Magnan nous le disent, et nous nous garderons bien de les contredire. Il fut bâti par Le Vau pour Jean-Baptiste Lambert, secrétaire du Roi, mort en 1644. Son fils, Nicolas Lambert, dit le Riche, mort en 1692, était président en la Chambre des comptes et ajouta à son nom celui de Thorigny; c'est lui qui fit faire les travaux de décoration intérieure et acheva l'hôtel. Ce superbe logis passa à son fils Claude-Jean-Baptiste, mort lui-même en 1702. Tour à tour habité par le fermier général Dupin, dont le nom nous fait penser à George Sand, et par le marquis du Chatelet, le mari de la charmante amie de Voltaire, l'hôtel Lambert devint la propriété de Martin de la Haye, du comte de Montalivet et fut enfin acquis, en 1842, par le prince Czartoryski, aux héritiers duquel il appartient encore aujourd'hui.

La demeure éveille l'attention par les noms des seigneurs qui en

furent successivement les maîtres ; elle ne parle pas moins aux yeux par ce qui lui reste de son ancienne splendeur. Sauval et Germain Brice nous en ont donné une description pleine d'enthousiasme ; Bernard Picart a gravé, en 1740, les peintures qui en faisaient l'ornement ; Blondel nous a conservé les plans de la disposition intérieure telle qu'il a pu la voir vers 1750 ; MM. R. Hénard et Fauchier-Magnan nous décrivent brillamment l'état actuel de ces trésors. Leur livre est attrayant et luxueusement présenté ; ce n'est certes pas une œuvre d'érudition et il n'y faut rien chercher d'inédit (il semble pourtant que les collections du château de Goluchow, objets ou pièces d'archives, eussent été précieuses sous ce rapport), mais c'est un travail de bon aloi. On aimera à lire le texte et à regarder l'illustration de cet ouvrage, petit monument qui semble élevé à la gloire du véritable art français.

Nota : ce travail a d'abord paru dans *le Carnet* (août et septembre 1902).

P. Lbe.

Le Pays magyar, par Raimond Recouly. Paris, Alcan, 1903, in-16 de 286 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dès que l'on parle de la Hongrie, une question se présente à l'esprit : celle des nationalités. Sans remonter à la fondation même du royaume de Hongrie, et sans rappeler le principe de saint Étienne au sujet des idiomes nationaux, on peut dire que la question, tout en étant fort ancienne, n'a pris que depuis quelque temps un certain développement. Elle est, comme l'auteur du *Pays magyar* essaie de l'expliquer, peut-être plus superficielle que profonde, et peut-être aussi plus artificielle que sincère. Durant les siècles de luttes et d'organisation, au temps de la domination ottomane, les Hongrois, plus intelligents, plus courageux, plus puissants que tous les petits peuples qui les entouraient et qui déjà, pour la plupart, leur étaient soumis, prirent la tête du mouvement de résistance ; ils se battirent pour défendre les pays envahis, versèrent leur sang pour ces peuples qui se sentaient protégés et ne songeaient guère à des revendications ; mais quand, plus tard, la Hongrie eut repoussé les Ottomans, quand le pays eut repris possession de ses moyens et qu'enfin, au siècle dernier, il put occuper son rang, les petits pays environnants relevèrent la tête, quelques-uns de ces peuples oublièrent qu'exilés de leurs pays, ils avaient trouvé un généreux accueil en Hongrie, ils ne pensèrent plus aux services reçus, et prétendirent avoir des droits non pas égaux à ceux de leurs protecteurs, mais supérieurs, et former des principautés indépendantes. Dans cette question des nationalités, c'est surtout des Roumains que l'on se préoccupe, notamment en France où, il faut en convenir, elle rencontre un accueil sympathique fait de la méconnaissance de la situation ; il est certain que si les Français étaient exac-

tement au courant de ce qui se passe en Roumanie, de la façon dont les Roumains traitent ceux qui leur déplaisent, du sans-gêne avec lequel ils invoquent la raison d'État pour justifier les mesures draconiennes qu'ils édictent, ils réserveraient leur approbation à d'autres qu'aux Roumains. Mais ce qui, aujourd'hui, peut devenir plus grave, en Hongrie, c'est le mouvement pangermanique. Appelés, au XIIe siècle, par Géza II, pour cultiver les terres de Transylvanie, les premiers Allemands qui se fixèrent ainsi en Hongrie se désignent encore sous le nom de Saxons, quoiqu'ils ne se soient jamais préoccupés de leur pays d'origine, encore moins de leurs lointains ancêtres et qu'ils n'éprouvent nul désir d'aller se placer sous le joug de l'empereur germanique. D'autres Allemands sont établis dans le Banat, une des contrées les plus fertiles du pays, d'autres encore, dans les environs du lac Balaton et dans la région des Monts Tátra. Tous se trouvent dans des situations prospères et n'ont aucun grief à formuler contre le pays qui, depuis des siècles, les a adoptés. Seulement une campagne a été entreprise et comme le dit M. Recouly : « Dans les premiers mouvements des nationalités, les raisons morales agissent plus encore que les raisons matérielles ; par raisons morales, j'entends la propagande des historiens et des poètes qui s'emparent du passé de la race, la racontent, l'embellissent, l'exaltent, créent ainsi à cette race une personnalité souvent artificielle, lui fabriquent un patriotisme... Alors des parentés inconnues, des fraternités insoupçonnées se découvrent; les grandes discussions historiques s'engagent, chacun des adversaires appuie ses prétentions sur des textes sans réplique et tout un étalage de belles phrases et de sentiments nobles colore des désirs de violence et des appétits brutaux. » Les Allemands, eux, prétendent avoir des droits exceptionnels en Hongrie « parce que la culture et la civilisation hongroises sont d'origine germanique. » Il serait aussi facile qu'il est inutile de réfuter de semblables arguments ; toute l'histoire de la Hongrie, depuis le premier acte de son premier roi, repoussant délibérément la protection de l'Empire pour fonder un royaume indépendant, jusqu'aux luttes du siècle dernier, tous les efforts des Hongrois ont eu un but invariable : combattre l'influence allemande. La germanisation que tenta Marie-Thérèse fut bien éphémère, car si quelques jeunes seigneurs se laissèrent séduire par les charmes de la cour de Vienne et subirent l'ascendant de la Reine, le mouvement ne pénétra pas dans le cœur du pays. Pour trouver les organisateurs de la campagne actuelle de germanisation, M. Recouly a cherché qui en fournissait les fonds ; en procédant par élimination, il est arrivé à la conclusion, qui s'impose, que ces fonds sont fournis par les Allemands. Que reproche-t-on aux Hongrois ? d'imposer leur langue, la langue nationale, à tous les habitants du pays, mais n'est-ce pas ce que font

tous les gouvernements, et il faut avoir parcouru le pays du nord au sud, de l'ouest à l'est, pour savoir comment cette loi est appliquée, quelles concessions sont faites partout à l'idiome local, quelle tolérance règne, même dans l'enseignement. Quelques chapitres du *Pays magyar* sont consacrés à des tableaux, rapidement tracés, des scènes de la vie hongroise. C'est par Kolozsvár que l'auteur a introduit ses lecteurs en Hongrie ; le détour est grand, mais l'endroit bien choisi, car Kolozsvár, la capitale de l'ancienne Transylvanie, est une ville bien magyare : c'est là que naquit le roi Mátyás le Juste, et la vieille cathédrale gothique qui se dresse au milieu de la ville recèle plus d'un souvenir historique. La statue équestre du roi Mátyás évoque la fière allure de ce souverain qui s'assit sur le trône de Vienne. Par les princes transylvains, Kolozsvár fut en rapport avec la France : ils subirent l'influence de ce pays et les livres français formèrent une notable partie des bibliothèques de la noblesse ; on les retrouve à la Bibliothèque nationale où, à ce que me dit le directeur, M. Gyalui-Farkas, ils forment le quart environ des 180,000 volumes que renferme cette bibliothèque. Ce fait explique la prédilection des habitants pour la littérature française et le sympathique accueil qu'y trouva M. Recouly. De la Transylvanie, l'auteur passe à la pouszta ; il en a parcouru quelques parties ; il est regrettable qu'un malencontreux orage l'ait empêché de faire la classique et traditionnelle excursion à la pouszta de la Hortobágy : comme il décrit une soirée passée sur les collines couvertes de vignes, il eût parlé, pour l'avoir vu, de ce mirage fantastique que le soleil ardent de midi fait surgir au-dessus de la pouszta. M. Recouly éprouve pour le pays qu'il a parcouru une vive sympathie, mais elle n'influence pas son jugement ; il a étudié cette aride question des nationalités et les conclusions qu'il en tire sont celles d'un esprit impartial : tout observateur de bonne foi, et que n'animerait aucune idée préconçue, serait du même avis. Son livre permettra aux lecteurs de comprendre ces questions qui rendent la situation politique si complexe ; ils y verront aussi que la magyarisation, dont on fait volontiers un épouvantail à l'étranger, n'est que l'application fort modérée, et avec des atténuations inconnues ailleurs, des règlements en usage dans tous les pays civilisés.

ÉMILE HORN.

Lamartine homme politique. La Politique intérieure, par PIERRE QUENTIN-BAUCHARD. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-8 de 423 p. — Prix : 7 fr. 50.

La gloire poétique de Lamartine, un temps éclipsée, tout au moins pâlie, reprend son vif éclat. Sans prétendre à une résurrection qui n'aurait ici guère sa raison d'être, voici que le rôle politique du « chantre d'Elvire » a tenté la plume de M. Quentin-Bauchard. Il reprend par là

même, dès ses origines, la carrière parlementaire du poète, je dis « parlementaire », car c'est bien à la tribune seulement que son influence a été grande, et l'exercice matériel du pouvoir n'a pu que le conduire, lui, aux échecs, et ses admirateurs à la déception.

Dès après 1830, il néglige la poésie, il quitte la diplomatie pour se livrer aux affaires publiques ; il rêve d'abord d'être « un centre droit libéral et social »; en 1841, il fait une évolution vers la gauche; en 1843, il prend place dans la « grande opposition » ; et avec la publication des *Girondins,* en l'année 1847, il idéalise la Révolution. C'est en ces temps-là qu'il prononce plusieurs de ces mots à effet qui ont marqué : « J'attends une tempête ou rien » ; — « La France s'ennuie » ; — « La France est à la veille de se jeter dans mes bras. » — « La révolution du mépris, etc. » — Sa vanité extrême est caractérisée par les contemporains : « C'est un orgueil béat qui s'adore », disait de lui Royer Collard (un autre vaniteux) ; « Bel oiseau des tropiques », écrivait X. Doudan ; — « C'est une comète dont on n'a pas calculé l'orbite », ajoutait le scientifique Humboldt.

L'année 1848 porte cette exaltation personnelle au plus haut point : « J'ai une faveur qui va jusqu'à l'adoration, disait Lamartine ; » — ou encore (c'était après les élections d'avril) : « Me voilà plus grand de la tête qu'Alexandre et César. »

M. Quentin-Bauchard montre la faiblesse morale du grand homme (p. 157) acceptant l'étiquette républicaine pour être du gouvernement ; il ramène à de justes proportions l'épisode célèbre et toujours méritoire du drapeau rouge (p. 196) ; il expose comment Lamartine se rapprocha de Ledru-Rollin « en qui il voyait la force » (p. 238), et comment il rêvait « la dictature de l'opinion » (p. 247), sans craindre de faire des avances aux chefs révolutionnaires (chapitre VII).

On sait quel effondrement, au scrutin du 10 décembre 1848 (17,910 voix !!), marqua la fin de la courte et brillante carrière. Successivement, l'auteur nous montre le rôle effacé de Lamartine à la Législative, son blâme très mitigé du coup d'État, sa solitude pendant le second Empire, et comment, dans la retraite, il retrouve ses belles qualités d'âme, loin des querelles des partis, au milieu desquels ses scrupules, sa versatilité, ses inconséquences lui avaient fait jouer un rôle assez décevant. Nul n'ignore ses pitoyables embarras pécuniaires, avec plus de cinq millions de dettes. Ce livre n'y fait qu'une courte allusion.

M. Quentin-Bauchard a défendu Lamartine du reproche de brutalité égoïste envers la duchesse d'Orléans au moment de la révolution de février (p. 209), comme de l'accusation invraisemblable de vénalité ; il a exposé ses rapports avec le Prince Président, tracé les portraits-silhouettes des « hommes du *National* » (p. 217), esquissé avec justice et sévérité la figure de Louis Blanc.

La correspondance de Lamartine, les journaux, les Mémoires de l'époque, ses papiers personnels ont permis à l'auteur d'écrire un livre sobre et agréable. Ses conclusions (il va jusqu'à appeler Lamartine « le sauveur de la Société ») sont plus enthousiastes que ne l'auraient fait croire les prémisses mêmes de ce volume, qui sera suivi d'un second tome sur la « Politique extérieure » du ministre des affaires étrangères du gouvernement provisoire de 1848. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Du Champ de bataille à la Trappe. Le Frère Gabriel, 1835-1897, par Dom DU BOURG. Paris, Perrin, 1903, in-12 de 361 p., avec 6 grav. — Prix : 3 fr. 50.

Quel bon et beau livre ! Voilà le cri que jettera du cœur tout lecteur qui recherche le solide, le vrai, l'instructif et le réconfortant dans les publications actuelles. Nous ne saurions trop recommander cette biographie d'un capitaine de dragons, héroïque aux jours de bataille, témoin, acteur et victime de la guerre franco-allemande de 1870, devenu ensuite trappiste non moins héroïque à l'abbaye de Chambaraud. L'histoire de sa vocation qui s'est développée sur les champs de bataille, qui s'est affermie pendant nos désastres, qui s'est épanouie au milieu de mille épreuves, fournissait un sujet exceptionnellement attrayant à son historien ; et si l'on ajoute à tout cela que l'historien, après avoir été son frère d'armes sous le drapeau militaire, était devenu son frère dans la vie religieuse sous la règle de saint Benoît, on pourra s'attendre à lire des pages vibrantes, émues et comme on dit aujourd'hui, vécues. On ne sera pas trompé. Gabriel Mossier (1835-1897) devenu le frère Marie-Gabriel, sous le froc de religieux convers, offre tous les traits d'un saint. Certains épisodes de sa vie monacale rappellent saint François d'Assise et saint Benoît. Sa vie humble et pénitente édifie profondément ; ses lettres, ses notes intimes, tout en retenant un cachet chevaleresque, respirent un si ardent amour de la Vierge Marie, qu'elles remuent jusqu'au fond l'âme. Et la façon dont ce volume a été conçu et écrit, les circonstances actuelles de persécution religieuse où il paraît, lui donnent une saveur, un parfum, un mérite que nous ne saurions assez mettre en relief. Puissent les moines bénédictins envoyer à la France, de leur exil, beaucoup de souvenirs semblables de la patrie et de la vie monastique !

G. BERNARD.

Bibliographie du Velay et de la Haute-Loire, publiée sous les auspices de la Société agricole et scientifique du département, par LOUIS PASCAL. Tome I^er^. Le Puy-en-Velay, impr. Marchessou, 1903, gr. in-8 de IX-710 p. — Prix de l'ouvrage complet en 2 vol. : 12 fr.

Toutes nos anciennes provinces, sans exception, devraient posséder aujourd'hui leur *Bibliographie*. Il n'en est malheureusement pas ainsi.

Et cependant, rien n'est plus nécessaire aux écrivains de tout genre, qu'il s'agisse de choses locales, régionales ou générales. Certaines sociétés savantes, en ces derniers temps, se sont bien rendu compte de l'immense service qu'elles rendraient aux travailleurs en publiant des Bibliographies provinciales ou même simplement départementales. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres ! — Supposez qu'une personnalité considérable dans le monde de l'érudition provinciale propose à une Société composée de gens instruits, actifs, dévoués, animés du plus ardent amour du sol natal, de dresser une Bibliographie de la région. Aussitôt tout le monde d'applaudir. Mais passez à l'exécution : chacun se dérobera, et les motifs d'excuse seront nombreux, variés. Admettons, si vous voulez, que plusieurs, très courageux, se mettent au travail : combien durera l'effort ? Quel résultat positif en ressortira ? Et comment se répartira la besogne à accomplir ? — Nouvelle tour de Babel : l'œuvre, à peine ébauchée, sera abandonnée.

Je souhaite bien vivement me tromper, mais j'incline à croire qu'une Bibliographie provinciale, entreprise par une collectivité, risque beaucoup de ne pas aboutir. J'estime qu'il est préférable, pour qu'elle soit conduite à sa fin (bonne ou imparfaite), qu'un seul érudit l'entreprenne. Voyez, par exemple, ce qui s'est passé et se passe à propos du dictionnaire de la langue française. Littré, tout seul, en a doté le pays, alors que nos académiciens — que Dieu me garde d'en mal parler ! — piétinent sur place depuis si longtemps que l'on peut craindre fort que tous ceux qui liront ces lignes, à l'heure présente, ne soient morts et enterrés quand le monument académique attendu sera élevé — et aussitôt incomplet...

C'est sans doute parce qu'il manquait de foi dans l'action des collectivités que M. Louis Pascal n'a même pas essayé de la provoquer. Tout d'abord, « craignant que la tâche ne fût au-dessus de ses forces », il avait mis à la disposition de M. Adrien Lascombe, bibliothécaire de la ville du Puy, les nombreuses notes réunies par lui en vue du grand travail rêvé. Mais M. Lascombe, occupé par ailleurs, se vit obligé de refuser et conseilla à M. Pascal de marcher lui-même de l'avant. Après quelque hésitation bien légitime, notre auteur se décida à entreprendre cet ouvrage. « J'ai mis, dit M. Pascal, six ans à en rassembler les éléments, dispersés un peu partout et principalement dans les nombreux travaux des bibliographes modernes, parmi lesquels je n'oublierai pas de citer MM. Paul Leblanc, l'abbé Payrard, Charles Rocher et le chanoine Sauzet ; dans les répertoires que chaque ordre religieux a dressé des ouvrages de ses écrivains, dans les Annales, les Mémoires et tous les recueils des Sociétés scientifiques, littéraires, agricoles, et commerciales du département, etc., etc., etc. La *Bibliographie du Velay et de la Haute-Loire* classe, dans un même ensemble, les travaux

de nos compatriotes et les ouvrages d'auteurs étrangers au pays intéressant le Velay ou le département, afin que le travailleur trouve, dans la même page, la liste de tous les documents, manuscrits ou imprimés, utiles à consulter pour l'étude d'une question spécialement locale. — La classification qui a été suivie, autant que possible, est celle de Jacques-Charles Brunet, différant peu de l'arrangement qu'avait adopté Barbier, en 1803, pour la Bibliothèque du Conseil d'État. C'est assurément la meilleure. »

L'auteur n'a rien négligé de ce qu'il a pu trouver, et les détails dont un nombre considérable de ses articles sont accompagnés donnent quelque peu le vertige. Défilent en effet sous nos yeux, et se pressent, une multitude de notes descriptives, d'analyses bibliographiques, d'observations critiques, de renseignements historiques du plus haut intérêt, preuves d'une érudition fort étendue.

Ce qui concerne les livres et les brochures n'a sans doute point paru à M. Pascal un champ suffisamment vaste à parcourir, car il n'a pas hésité à s'engager dans le dédale des cartes géologiques (p. 265 et 266), des cartes géographiques et des plans (p. 520-536) qui, d'une manière générale ou spéciale, intéressent la région qui l'occupe. Puis il mentionne les œuvres des architectes, peintres, dessinateurs, pastellistes, graveurs, sculpteurs, etc. (p. 350-383).

On le voit, tout ceci n'est plus qu'une annexe assez lointaine de la bibliographie proprement dite. Ce premier volume se termine par le *Catalogue des évêques de Ruessium et du Puy, avec notice sur chaque prélat*, depuis les origines jusqu'à Jean I[er] de Comines (1296-1308) (p. 605-710). La suite de ce précieux travail se trouvera dans le tome II, duquel nous attendons impatiemment l'apparition.

Pour conclure, nous dirons que M. Louis Pascal a tenu jusqu'à présent plus qu'il n'a promis : ce n'est pas seulement une bibliographie du Velay et de la Haute-Loire qu'il a exécutée, mais, en réalité, un immense recueil iconographique, cartographique, bibliographique et biographique de tout ce qui touche à l'ancienne province du Velay et au département actuel de la Haute-Loire, avec incursions dans leur voisinage.

La Société agricole et scientifique de la Haute-Loire s'est honorée en accordant son patronage à une œuvre aussi grandement utile et aussi consciencieuse. Elle l'a fait imprimer avec un soin remarquable et un goût exquis par M. Marchessou. Quant à l'auteur, il a droit à la pleine reconnaissance de ses compatriotes en particulier, et en général de tous les érudits.

E.-C. GAUDOT.

Three Centuries of English booktrade bibliography, *an essay on the beginnings of booktrade bibliography since the introduction of printing in England since 1595*, by A. GROWOLL, also *a List of catalogues, etc., published for the English booktrade from 1595-1902*, by WILBERFORCE EAMES. New York, printed for the Didbin club by M. L. Greenhalgh, 1903, in-8 de XV-195 p.

Ce titre un peu long indique assez exactement l'objet que se sont proposé les auteurs de cet excellent ouvrage, et les deux parties, l'une d'exposition historique, l'autre purement bibliographique dont il est composé.

M. Growoll, à qui l'on doit déjà un travail analogue sur les États-Unis, expose en huit chapitres précis et substantiels les origines de la bibliographie commerciale, dont le véritable « père » est Georg Willer, avec son *Novorum librorum . . . catalogus* de 1564; les remarquables efforts d'Andrew Maunsell pour doter son pays d'un recueil analogue à la fin du XVI^e^ siècle, puis les différentes péripéties par lesquelles a passé la bibliographie commerciale jusqu'aux publications de Sampson Law et de Whitaker.

La seconde partie, qui pour être plus aride et plus technique n'en sera pas moins appréciée et rendra de véritables services à tous ceux qui s'occupent de la production livresque de la Grande-Bretagne, se subdivise elle-même en deux sections. Nous avons tout d'abord une liste dressée avec soin par M. Wilberforce Eames, le savant bibliothécaire de la *Lenox library* de New York, des Catalogues publiés à l'usage des libraires anglais depuis 1595, date du *Catalogue of English printed Books* de Maunsell, jusqu'au dernier volume de l'*English Catalogue of Books* de S. Low et à la *Monthly Gazette of English literature*, qui a commencé de paraître en 1901. Puis M. A. Growoll a dressé la liste des périodiques publiés par le commerce de librairie anglais depuis 1797 jusqu'en 1903.

Nous sommes heureux de pouvoir compléter sur un point de détail le très intéressant travail de M. Growoll. A propos du *Monthly literary Advertiser* de Bent, il dit : « For years it has been supposed that Bent's literary advertiser was actually begun in 1802, but of this no proof can be found (p. 164). »

De ce commencement contesté par M. Growoll, il existe au moins à la Bibliothèque nationale un exemplaire sous la cote Q. 1280. Le titre en est : *A list of new publications commencing January 1, 1802, to be continued on the last day of every month. London : printed by G. Woodfall, and delivered gratis by W. Bent, Paternoster Row, and all Booksellers in Town and Country.* Le n° 1 est de juillet 1802 ; à partir du n° 8, février 1803, le titre devient : *A Monthly list of new publications.*

Dans l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, la publication s'arrête à juillet 1804. Les deux premières années sont pourvues d'une table alphabétique annuelle.

De même l'hypothèse émise par M. Growoll (p. 165) que, après le 10 juillet 1828, la « publication seems to have been suspended » et que « four years later the periodical was resuscitated » n'est pas justifiée. Notre exemplaire de la Bibliothèque nationale contient la suite ininterrompue du journal depuis le 10 juillet 1828 jusqu'au 10 janvier 1832. Au surplus, ce qui eût dû mettre M. Growoll en garde contre cette petite erreur, c'est que le n° du 10 janvier 1832, — date, selon lui, de la « résurrection » de l'*Advertiser*, — porte le n° d'ordre 321 (le 10 juillet 1828 portant le n° 279) et annonce le numéro supplémentaire contenant la table alphabétique de 1831.

Nous nous demandons si la publication lancée par Thomas Osborne en 1737 et qui n'eut que six mois d'existence (janvier-juin 1737), à en juger du moins par notre exemplaire de la Bibliothèque nationale (Q. 4809), ne rentrait pas dans le cadre de M. Growoll. En tout cas, nous ne jugeons pas superflu de le signaler ici : *The British librarian, exhibiting a compendious review or abstract of our most scarce, useful, and valuable books in all science as well in manuscript as in print. London, printed for Tho. Osborne, in Gray's Inn* (1737. In-8 de VI-402 p., avec index). C'est une revue de comptes rendus, mais les renseignements purement bibliographiques y sont généralement donnés avec une grande précision.

E.-G. LEDOS.

BULLETIN

Les Erreurs du protestantisme. Luthériens et Grecs orthodoxes, par D. PAUL RENAUDIN. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Cette brochure, qui fait partie de la grande collection « Science et Religion », renferme l'exposé très curieux des efforts tentés par les partisans de Luther, pour s'entendre avec l'Église grecque. De 1568 à 1579, les théologiens protestants de Tubingue eurent avec le patriarche de Constantinople, Jérémie II, plusieurs échanges de correspondance dans le but de l'associer à leurs vues. Le patriarche leur répondit à trois reprises par une déclaration très ferme de la foi de l'Église grecque, absolument conforme sur tous les points importants de la doctrine à la foi de l'Église romaine. Il finit par les prier de cesser ces discussions inutiles.

Les faits racontés par D. Renaudin étaient inconnus jusqu'ici du public. Ils forment un chapitre précieux de la controverse contre les protestants et fournissent une preuve irrécusable de l'antiquité de la foi catholique.

D. V.

Das Institut der Chorbischöfe im Orient, *historische Kanonistische Studie*, von Dr. FRANZ GILLEMANN. München, Lentner, 1903, in-12 de 136 p. — Prix : 3 fr.

Voilà une excellente et, croyons-nous, définitive contribution à l'étude de la question, jusqu'à présent si obscure, des chorévêques. L'auteur, un théologien catholique, parfaitement au courant de la littérature de son

sujet, limite dans cette première brochure son travail aux chorévêques orientaux, annonçant, du reste, la prochaine publication d'une partie complémentaire réservée à l'institution très distincte des chorévêques en Occident. Après avoir examiné, sous forme d'Introduction, le nom et le sens du chorépiscopat, il nous en expose ensuite l'histoire, puis traite du véritable degré d'ordre et de l'étendue de juridiction de ces membres de la hiérarchie secondaire. Il faudra désormais tenir compte des résultats acquis par cette dissertation de premier ordre dont la documentation, toujours précise et informée, ne laisse rien à désirer. G. PÉRIES.

Grandeur et décadence des aristocraties, par FRANTZ FUNCK-BRENTANO. Paris, Bloud, 1903, in-16 de 611 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Grandeur et décadence des classes moyennes, par le même. Paris, Bloud, 1903, in-16 de 64 p. (Même collection). — Prix : 0 fr. 60.

Ces deux études, très savantes en leur élégante concision, sont inspirées de cette haute conviction, que la société est fondée sur l'union des efforts et des affections, comme la famille, et qu'il n'y a de société saine, de classe prospère, que là où cette union existe. — Dans l'antiquité comme dans les temps modernes, les classes supérieures sont tombées pour s'être séparées de celles qui produisent et travaillent. Et à cet égard, l'aristocratie d'argent qui s'est substituée, en 1789, à l'aristocratie de naissance,— grave erreur écrit l'auteur (p. 50) de croire que la Révolution a été le triomphe de la démocratie, — n'a pas été plus sage que sa devancière. « Le bourgeois opulent a fini par vivre aussi à part du peuple que le gentilhomme d'autrefois. » Est-il temps de renouer les liens imprudemment brisés ? C'est, en tout cas, le seul moyen d'éviter une effroyable révolution, génératrice de tyrannie et d'universelle misère. — Si, par classes moyennes, on entend celles qui vivent de la moyenne industrie et de la petite, il faut bien reconnaître, avec M. Frantz Funck-Brentano, qu'en dehors de l'industrie agricole, elles sont terriblement menacées aujourd'hui par la concentration croissante des entreprises et le développement croissant de la spéculation. Le régime corporatif, dont *le Livre des métiers* d'Étienne Boileau nous a conservé la description à Paris, était certes plus fraternel, plus soucieux de la stabilité du travail comme de sa loyauté. Et notre auteur a raison de souhaiter qu'à la liberté, ou plutôt à l'anarchie du travail, se substitue l'entente pour la vie. Et peut-être arriverait-on assez vite à formuler ses règles, si l'esprit d'union pénétrait les âmes. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Un État dans l'État. Les Protestants français sous Henri IV, par M. F. DENAIS-DARNAYS. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 62 p. Collection *Science et Religion*. — Prix : 0 fr. 60.

L'édit de Nantes est célèbre. Tout le monde connaît les concessions faites alors par Henri IV aux protestants, concessions très imprudentes, si elles n'eussent été indispensables et qui créaient une sorte d'État dans l'État. Ce que l'on connaît beaucoup moins, c'est l'attitude des religionnaires vis-à-vis du roi de Navarre, du jour où il fut devenu roi de France, leurs défiances, leurs menaces, leurs complots continuels, leurs négociations avec l'étranger. Tous ces faits sont racontés par M. Denais, d'après des récits authentiques, dont plusieurs empruntés aux protestants eux-mêmes. De son exposé très clair, très bien conduit et très intéressant, il résulte que

les protestants formaient alors un parti au moins autant politique que religieux. La noblesse n'avait vu dans la réforme qu'un moyen de combattre la monarchie et d'établir une république féodale. Aussi l'édit de Nantes ne mit pas fin à ses menées ambitieuses, et elles continuèrent sous le règne suivant, jusqu'à ce que Louis XIII, vainqueur à la Rochelle, retirât les concessions politiques arrachées à son père. D. V.

La Mise en accusation du ministère. Lettre à M. Fallières, président du Sénat français et de la Haute cour de justice, par JUSTIN FÈVRE. Paris, Savaète, s. d. (1903), in-8 de 107 p. — Prix : 1 fr. 50.

En s'adressant à M. Fallières sous forme de lettre ouverte, Mgr Fèvre ne lui demande rien moins que de réunir la Haute cour, pour y traduire le Président de la République, le ministère et la Chambre des députés, coupables d'avoir violé la constitution en proscrivant toute une catégorie de citoyens français, les religieux. Que les représentants des pouvoirs publics dénoncés par le vaillant prélat méritent la détention et le bannissement, beaucoup plus que telles victimes de la justice sénatoriale, c'est ce qu'un bien petit nombre de catholiques seront tentés de contester. Que la procédure ainsi conseillée puisse aboutir, en l'état des lois sur la matière, c'est, par exemple, un point qu'il est permis de révoquer en doute. Mais la chose importe peu, car probablement Mgr Fèvre lui-même ne compte pas beaucoup sur les sénateurs pour déporter dans une enceinte fortifiée ou non leurs complices du gouvernement et de la Chambre. Il lui suffit d'avoir fait naître cette occasion de mettre en lumière l'œuvre des congrégations et l'indignité des procédés employés pour les détruire : double tâche dont il s'acquitte d'ailleurs à merveille.

H. RUBAT DU MÉRAC.

Catania ed il Val di Noto durante la rivolta messinese del 1674-1678, da PROSPERO CARDONA. Con 171 documenti inediti. Acireale, tip. dell' Etna, 1903, in-8 de 115 p.

L'auteur pense qu'après les travaux récents sur la révolution de Messine de 1674 à 1678, de Galatti, Salomone Marino, Guardione, Chiaramonte, Raciti Romeo, il y a encore à consulter l'histoire locale et les documents des archives municipales pour connaître dans sa vraie physionomie ce grand événement. Il s'est attaché à mettre en lumière les vicissitudes de l'histoire de Catane et de la Val di Noto, d'après les archives encore quasi inexplorées du *Senato* de Catane. Il en a tiré bon parti, et, tout en publiant 171 documents inédits (actuellement sous presse, et dont le recueil formera un second tome à cet ouvrage), il a fait un bon et patient résumé de la question en cinq chapitres nourris de faits et abondamment documentés, qui sont parfois d'une lecture un peu difficile à cause même de cette abondance de faits et de documents. Mais c'est un trop beau et trop rare défaut pour que je veuille m'en plaindre. Le chapitre I est consacré à un tableau de la situation de Catania et des villes orientales de la Sicile pendant la première période de la révolte de Messine de 1674, et se termine à la lettre du marquis de San Giuliano (8 fév. 1675) et à l'engagement des Catanais d'être fidèles à l'Espagne. Le chapitre II est relatif à l'action des armées françaises sur la côte orientale de Sicile dans la campagne de 1675; les efforts des Français restent infructueux, mais au chapitre III, tout entier

rempli par les échecs des Espagnols en 1676, nous voyons Vivonne et Vallavoire prendre leur revanche. Le chapitre IV nous ramène à Catane, un peu perdue de vue dans les pages précédentes, et raconte les péripéties de la guerre franco-espagnole d'octobre 1676 à 1677, et le chapitre V et dernier, la fin de la guerre, la chute de Messine, et les événements jusqu'à la conclusion de la paix de Nimègue. Dans les derniers chapitres, M. Cardona raconte plutôt l'histoire de la révolte générale d'après les documents de Catane que l'histoire particulière de Catane; mais il apporte nombre de détails précis et intéressants. Peut-être aurait-il pu mettre mieux en lumière le rôle de Catane dans cette guerre, et l'importance que sa possession par l'un des adversaires pouvait avoir sur les résultats de la campagne. Il importe, dans ces monographies de portée restreinte, de marquer avec vigueur par où elles se rattachent à l'histoire générale. Ce premier travail de M. Cardona n'en est pas moins un début fort honorable et une très utile contribution à l'histoire sicilienne et à l'histoire de Louis XIV.

L.-G. Pélissier.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Charles-Bernard Renouvier, philosophe et écrivain politique, qui vient de mourir à 88 ans, était né à Montpellier en 1815. Entré à l'École polytechnique en 1834, il en sortit en 1836, et abandonna presque aussitôt les sciences mathématiques pour se livrer à l'étude de la philosophie et des questions sociales. Séduit par les théories des réformateurs contemporains, il prit rang parmi les membres de l'opposition libérale. Après la révolution de Février, il fut attaché par M. Carnot au ministère de l'instruction publique, et c'est sous l'influence de ce ministre qu'il publia, en 1848, son *Manuel républicain de l'homme et du citoyen*, dont certaines propositions socialistes furent attaquées à la Chambre, ce qui entraîna la chute de M. Carnot. Naturellement il fut un ardent adversaire de la politique de l'Élysée. A la suite du coup d'État du 2 décembre 1851, il cessa de s'occuper de politique et ne s'adonna plus qu'à la publication d'œuvres philosophiques. En dehors des nombreux articles qu'il a donnés à divers journaux politiques et particulièrement à *la Liberté de penser*, M. Renouvier a publié divers ouvrages, dont les principaux sont : *Manuel de philosophie moderne* (Paris, 1842, in-12); — *Manuel de philosophie ancienne* (Paris, 1844, in-12); — *Essais de critique générale* (Paris, 1854-1864, 4 vol. in-8), et nouvelle édition revue et augmentée (Paris, 1876, 3 vol. in-12); — *Esquisse d'une classification systématique des doctrines philosophiques* (Paris, 1885, 2 vol. in-8). M. Renouvier a traduit, en collaboration avec M. F. Pillon, *la Psychologie de Hume* (Paris, 1878, in-12). Enfin il a fondé *la Critique philosophique*, revue mensuelle, et l'a dirigée avec M. Pillon de 1872 à 1890.

— M. François-Alexandre Pierdagnel, publiciste et poète, est mort dernièrement à l'âge de 72 ans. Il était né à Cherbourg le 27 décembre 1831. Entré dans le corps des officiers d'administration de la marine, il dut donner sa démission à cause de sa mauvaise santé. Venu ensuite à Paris, il s'occupa uniquement de littérature, publia divers volumes, collabora à plusieurs journaux et revues et fut pendant un certain nombre d'années secrétaire de Jules Janin. Il signait parfois ses œuvres des pseudonymes de Gaston de Cerzy et de Henri Vernon. Nous citerons de lui : *Les Ambulances de Paris pendant le siège* (Paris, 1871, in-12); — *Jules Janin, 1804-1874* (Paris, 1874, in-12), et nouvelle édition très augmentée (Paris, 1876, in-8); —

J.-F. Millet, souvenirs de Barbizon (Paris, 1876, in-8), et nouvelle édition (Paris, 1888, in-18) ; — *Avril, poésies* (Paris, 1877, in-18) ; — *Un Bouquiniste parisien, le père Lécureux, précédé des Joies d'un bibliophile* (Paris, 1878, in-8) ; — *En route* (Paris, 1885, in-12) ; — *Hier* (Paris, 1883, in-8) ; — *Le Cardinal Frédéric Borromée, ouvrage posthume de Quesnel* (Paris, 1890, in-8). M. Piedagnel a publié également de nouvelles éditions des *Lettres portugaises ;* des *Lettres de Mlle Aïssé à Mme Calandrini ;* du *Diable amoureux,* de Cazotte ; des *Chansons* et des *Contes, suivies de Poésies diverses,* d'Hégésippe Moreau ; de *Paul et Virginie,* de Bernardin de Saint-Pierre ; du *Voyage autour de ma chambre,* de Xavier de Maistre.

— La disparition du canon Overton, mort récemment à 69 ans, est vivement regrettée dans le monde littéraire anglais. Né à Louth, en 1835, il fit de brillantes études à Oxford, entra dans les ordres en 1859, et, l'année suivante, fut placé à la tête de la paroisse de Legbourne, dans le Lincolnshire. En 1883 il était nommé recteur d'Epworth, et en 1897 il était envoyé dans la paroisse de Gumley, près de Market Harborough. C'est là que la mort vient de le surprendre. En 1879, le mérite de ses travaux lui avait obtenu le titre de chanoine honoraire de Lincoln et, en ces derniers temps, il avait été nommé également chanoine de Péterborough. Canon Overton est considéré par ses compatriotes comme un des meilleurs auteurs qui aient écrit sur l'histoire de l'Église. On loue en lui l'habileté et surtout l'impartialité avec lesquelles il a traité les questions les plus ardues et les plus controversées. Ses principaux ouvrages historiques sont les suivants : *The English Church in the Eighteenth Century* (1878), volume écrit avec la collaboration de M. Abbey et qui attira vivement l'attention ; — *Life in the English Church, 1660-1714* (1885) ; — *The English Church in the Nineteenth Century* (1894) ; — *The Church in England* (1894) ; — *The Nonjurors, their Lives, Principles and Writings* (1902). Dans le domaine de la biographie, Canon Overton a également produit des œuvres remarquables telles que : *William Law, Nonjuror and Mystic* (1881). En 1898 il donna une édition de *Serious Call,* de Law, avec de nombreuses notes. Après la mort de l'évêque de Lincoln, Wordsworth, il fut chargé d'écrire sa vie. Ce travail parut en 1888 et eut plusieurs éditions. En 1890 il donnait une biographie de John Hannah, le vicaire bien connu de Brighton. En 1891 il faisait imprimer le livre qu'il considérait comme son œuvre capitale : *The Life of Wesley,* qui appartient à la collection des *English Leaders of Religion.* Il fut, comme cela devait être, l'un des principaux collaborateurs du *Dictionary of National Biography* et de l'*Encyclopædia Britannica.* Enfin il a donné de nombreux articles à diverses revues savantes.

— On annonce la mort du Dr William Hastie, professeur de théologie à l'Université de Glasgow. Après avoir terminé ses études secondaires à Édimbourg, M. William Hastie s'adonna spécialement à la théologie et à philosophie et alla suivre les cours de diverses Facultés hollandaises et allemandes. De retour en Ecosse, il devint examinateur de théologie, et, après avoir occupé diverses fonctions, il fut nommé, en 1895, titulaire de la chaire de théologie à l'Université de Glasgow. Ajoutons qu'il était allé professer pendant un certain nombre d'années, à Calcutta, dans l'Hindoustan. Parmi les ouvrages et les traductions qu'il laisse, nous citerons : *Hindu Idolatry and English Enlightenment : Six Letters addressed to Educated Hindus* (Calcutta, 1882) ; — *The Philosophy of Art : An Introduction to the scientific Study of Œsthetics,* par Hegel et C. L. Michelet (1886) ; — *Kant's Philosophy of Law* (1887) ; — *Outlines of the Science of Jurisprudence* (1887) ; —

History of the Christian Philosophy from the Reformation to Kant, par B. Pünjer (1887) ; — *Theology as Science* (1899) ; — *The Vision of God as in Rückert's Fragments* (1890) ; — *Ideal of Humanity*, de Krane (1900) ; — *Cosmogony*, de Kant (1900), etc., etc. M. William Hastie avait en outre publié un volume de poésies dont quelques-unes contiennent une description de sa province natale, le Lannarkshire.

— Un autre écrivain anglais fort estimé vient de mourir. M. Alexandre BAIN, professeur de logique et de littérature anglaise à l'Université d'Aberdeen, s'est éteint à l'âge avancé de 85 ans, dans cette même ville où il était né en 1818. Avec lui disparaît le dernier des trois principaux représentants de la philosophie en Écosse au XIX^e^ siècle. On n'a pas oublié, en effet, les noms de Reid et de Hamilton qui enseignèrent, le premier à Glasgow, et le second à Édimbourg. M. Bain était ouvrier tisserand dans sa jeunesse. A force de travail, il réussit à faire ses études et à conquérir successivement tous les grades universitaires. Pendant un certain temps il fit, en qualité de suppléant, un cours de morale à Aberdeen, et, en 1845, il obtint la chaire d'histoire naturelle du Collège Anderson. Cependant il ne tarda pas à renoncer aux sciences naturelles pour se consacrer spécialement à la philosophie. En 1860, il fut nommé professeur de logique et de littérature anglaise à l'Université d'Aberdeen et conserva ce poste pendant vingt ans. Certains de ses élèves ont parcouru une brillante carrière. Devenu l'un des amis intimes de John Stuart Mill, il subit à un degré considérable l'influence de ce penseur et ne fut pas sans en exercer une non moins importante sur lui. En dehors des ouvrages où cette action de Stuart Mill se fait sentir, tels que *Emotions and the Will* ; *James Mill* et *John Stuart Mill, a Criticism with Recollections*, M. Bain a publié divers autres travaux importants sur la grammaire, l'éducation, les sciences physiques, la philosophie, etc. Nous citerons entre autres : *Mind and Body* (1872) ; — *Education as a Science* (1879), etc. Tous ces livres ont eu les honneurs d'une traduction en différentes langues étrangères. M. Bain avait donné en outre un grand nombre d'articles à des revues scientifiques et pendant plusieurs années il fut le rédacteur en chef du *Mind*.

— On annonce de Saint-Pétersbourg la mort, à l'âge de 70 ans, de M. Charles Edward TURNER, qui fut pendant une quarantaine d'années professeur de littérature anglaise à l'Université et au lycée impérial de cette ville. Aussi versé dans la langue russe que dans sa langue maternelle, il a écrit de nombreux ouvrages destinés à faire connaître réciproquement la littérature russe aux Anglais, et la littérature anglaise aux Russes. C'est ainsi qu'il a publié : *On the Eve*, traduction d'un livre de Tourguéneff, *Translations from Poushkin*, etc., ainsi que de nombreuses éditions des classiques anglais à l'usage des écoles russes.

— On annonce encore la mort de MM. Oscar BERGER-LEVRAULT, l'un des fondateurs de la maison d'édition et de librairie militaires, mort dernièrement à Nancy, à 78 ans ; — BRASSAC, ancien directeur du service de santé de la marine, directeur de l'École de médecine navale de Bordeaux, mort à l'âge de 72 ans ; — de M. CAPTIER, né à Lyon, ancien supérieur général des Sulpiciens, mort à Rocca di Papa ; — M^me^ veuve Léon DELAROCHE, directrice du Journal lyonnais *le Progrès*, et femme du fondateur de ce journal ; — Louis-Arsène DELAUNAY, ancien sociétaire de la Comédie-Française, né à Paris en 1806, qui a publié des *Souvenirs* pleins d'anecdotes et de récits piquants ; — du R. P. DOMENECH, auteur de récits de voyages fort estimés, mort à Lyon ; — FORESTIER, secrétaire de la première présidence de la cour

d'appel de Paris, ancien magistrat, mort à 39 ans ; — Léopold HODY, ancien rédacteur à la *Liberté* et correspondant parisien de l'*Indépendance belge* ; — Mme veuve IGNON, imprimeur, propriétaire directrice du *Moniteur de la Lozère*, morte à 68 ans ; — Albert LACROIX, l'ancien éditeur des *Misérables*, de Victor Hugo, et le libraire attitré de Lamartine, de Proudhon, de Michelet et d'Edgar Quinet, qui depuis trente ans vivait très retiré ; — Fernand LAFARGUE, romancier, vice-président de la Société des gens de lettres, mort à Bordeaux ; — Bernard LAZARE, né à Nîmes, qui a collaboré au *Figaro* et à l'*Écho de Paris*, auteur, entre autres, d'un grand nombre d'études sur la question antisémitique, d'un livre intitulé : *La Vérité sur l'affaire Dreyfus. Comment on condamne un innocent* et qui a écrit en faveur des congrégations contre les mesures prises par le ministère Combes, mort à Paris, le 2 septembre, à l'âge de 38 ans ; — Jules LEVALLOIS, publiciste, ancien secrétaire de Sainte-Beuve, mort dans sa propriété de Pontaubault, à 74 ans ; — Charles DE LORBAC, directeur du *Nord*, mort à 74 ans, qui a publié entre autres, en 1861, la première biographie de Wagner parue en France ; — Paul MARTIN, peintre et érudit, président de la Société scientifique, et littéraire des Basses-Alpes, mort récemment à Digne, à 73 ans ; — Édouard MONTÈS, doyen du journalisme financier, mort à Paris, le 23 septembre ; — OLLAGNIER, avocat et publiciste, qui a collaboré à divers journaux parisiens, mort à Bastia à l'âge de 90 ans ; — Antonin PAGÈS, ancien substitut du procureur général de la Seine, président général de la Société de Saint-Vincent de Paul, mort le 18 septembre, au château de Mirabel, près Riom, à 70 ans, lequel s'était consacré depuis de longues années aux œuvres de charité ; — Albert REGNARD, publiciste, inspecteur général des services d'administration du ministère de l'intérieur ; — Théophile ROUSSEL, membre de l'Académie de médecine et de l'Académie des sciences morales et politiques ; — l'abbé Léon VATTIER, président de la Société historique de Compiègne, mort en septembre.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Dr Eugène ASKENASY, professeur honoraire de botanique à l'Université de Heidelberg, mort le 24 août, à Söiden (Tyrol) ; — Dr Friedrich BIENEMANN, professeur honoraire d'histoire à l'Université de Fribourg en Brisgau, mort le 20 septembre, à Strasbourg, à 65 ans ; — Dr Karl Emil BRICKA, historien danois, conservateur des archives du Danemark, mort le 23 août, à Copenhague, qui pendant plusieurs années fut le directeur de la *Revue d'histoire du Danemark*, et laisse inachevé un *Dictionnaire biographique danois* ; — Dr Gustave BRUGIER, historien connu, mort le 12 septembre, à Constance, à 75 ans ; — Dr Otto BUCHNER, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'art, mort le 25 août, à Erfurt, à 34 ans ; — Niccolò COCCON, musicien et compositeur italien, premier maître de chapelle de Saint-Marc et professeur de contrepoint et de composition au « liceo Benedetto Marcello », mort à 77 ans, lequel laisse plusieurs opéras qui ont été joués à Venise, tels que *Uggero il Danese ; Zaira*, etc. ; — Ferdinand HEIGL, écrivain antireligieux allemand, mort à Munich, à 64 ans, lequel a publié des ouvrages tels que : *Der Cœlibat* et *Alfons von Liguori*, qui lui ont fait intenter divers procès et qu'on s'est efforcé de ne laisser pénétrer ni en Italie ni en France ; — Friedrich KAULBACH, professeur à l'École technique supérieure de Hanovre, mort dans cette ville, le 7 septembre, à 81 ans ; — Th. KIRCHNER, compositeur allemand, ancien élève de Mendelsohn au Conservatoire de Leipzig, mort à Hambourg, à 79 ans, auteur d'un grand nombre de lieder et de pièces musicales pour piano, remarquables par la délicatesse et la simplicité du sentiment

dont elles sont animées ; — Dr Ernst KRAUSE (Carus Sterne), naturaliste allemand, mort le 24 août, à Eberswalde, à 64 ans ; — James MARTIN, l'éditeur anglais bien connu ; — Dr Otto von MOELLENDORFF, professeur de géographie commerciale, à l'École des sciences sociales et commerciales de Francfort-sur-le-Mein, mort récemment ; — Dr Johannes OBERDICK, historien et philologue allemand, directeur du gymnase Matthias, à Breslau, mort le 26 août, à Canth, à 68 ans ; — OLMSTED, directeur du « Central Park » de New York, plus connu par ses voyages dans la région méridionale des États-Unis, qu'il a racontés dans des ouvrages beaucoup lus à l'époque de la guerre de Sécession ; — Mme Sutherland ORR, sœur de Lord Leighton, qui a publié un *Handbook to the Works of Robert Browning*, ainsi qu'une biographie de ce poète, dont elle fut l'intime amie, et qui a donné de nombreux articles sur des sujets philosophiques à la *Contemporary Review ;* — Dr Gustav Adolph von PESCHKA, ancien professeur de géométrie à l'Ecole technique supérieure de Vienne, mort dans cette ville, à la fin d'août, à 73 ans ; — Dr Hans von PROST, archéologue allemand, mort le 14 septembre, à Athènes ; — Mme SCHERWOOD, femme de lettres américaine, auteur de romans appréciés aux États-Unis, morte récemment à New York ; — Dr Oskar SCHNEIDER, géographe allemand, mort le 8 septembre, à Blasewitz, près de Dresde, à 63 ans ; — Dr Joseph SCHRÖDER, professeur de dogme, mort le 5 septembre, à Münster (Westphalie) ; — Joseph SKIPSEY, ouvrier mineur anglais, qui s'était instruit sans le secours de personne, et était devenu un poète dont les vers furent bien accueillis par ses compatriotes ; — Wilhelm STELLER, connu par ses explorations en Chine, mort récemment à Biberach, à 40 ans ; — Hermann ZUMPE, compositeur allemand, ami de Wagner, mort à 50 ans, lequel laisse divers opéras, tels que *Anahra, Farinelli, Karin, Polnische Wirthschaft,* qui furent joués d'abord à Berlin, à partir de 1880.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 31 juillet, M. Élie Berger adresse à l'Académie la description d'une grotte découverte récemment dans les Vosges, auprès du Donon, à la Roche de Trupt, par M. Froelich et contenant des signes d'écriture analogues à ceux que M. Cartailhac a reconnus en Espagne. — M. d'Arbois de Jubainville compare l'une à l'autre deux unités de mesure : Le *candelum* romain au *candelum* gaulois. — M. Clermont-Ganneau donne l'interprétation d'une inscription romaine rapportée de Leptis-Magna dans la Tripolitaine, par M. de Mathuisieulx, et contenant des détails intéressant la philologie punique. — M. E. Mâle communique un mémoire dans lequel il démontre l'influence du théâtre religieux à la fin du moyen âge sur les compositions artistiques de l'époque. — M. Ch. Joret donne lecture d'une notice de M. Bonnet sur un manuscrit arabe de Dioscoride appartenant à la Bibliothèque nationale. — MM. Omont et Derenbourg parlent sur le même sujet. — M. Léon Dorez parle de la découverte faite par lui de cinq actes de vente desquels il résulte que le frère de Jeanne d'Arc était Lorrain d'origine. — Le 7 août, M. Collignon expose une hypothèse due à M. Naville sur le rôle joué par l'une des figures du fronton est du temple de Zeus à Olympie, hypothèse basée sur un texte de Pausanias. — M. Pothier communique un mémoire de M. Degrand relativement à une sculpture rupestre des environs de Schumla. — M. S. Reinach transmet une note de M. E. Bourguet au sujet de la table à mesures de Pheidon d'Argos. — M. Clermont-Ganneau complète les communications qu'il a faites précédemment au sujet de certains monuments. — Le 14 août, M. Clermont-Ganneau présente une étude sur un papyrus découvert récemment par M. J. Euting, et ayant trait à

une réclamation des prêtres égyptiens du Sérapéum contre les agissements d'un satrape du roi Darius, au sujet d'un puits qu'on croit être le Nilomètre, dans l'île d'Eléphantine. — Le 21 août, M. Delisle annonce à l'Académie qu'un feuillet appartenant à un manuscrit incomplet des lettres et sermons de saint Augustin vient d'être découvert à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg par M. L. Traube. — M. Bouché-Leclercq lit un mémoire sur deux personnages appartenant à la dynastie des Ptolémées, et dont l'identité n'a pas été établie par les auteurs anciens. — M. Héron de Villefosse présente un travail de M. le docteur Carton, sur l'hypogée du labyrinthe de la nécropole d'Hadrumète. — Le 29 août, M. Chatelain donne l'explication des notes tironiennes, sorte de sténographie, contenues dans des manuscrits de la bibliothèque de Tours, et rapproche sa lecture de celle qu'a donnée Havet d'un autre manuscrit. — M. Sénart lit un mémoire de M. Leclère, sur l'origine royale établie par la charte de fondations d'un monastère hindou au XVII^e^ siècle, de chefs garays connus au Cambodge sous le nom de rois de l'eau et du feu. — Le 16 septembre, M. Maspéro parle des découvertes qu'il a faites au cours de l'année dernière, et, entre autres, de la restauration du temple de Karnak, et des objets qui ont été trouvés à cette occasion. — M. Clermont-Ganneau signale une charte qui montre que des relations amicales s'étaient établies au XIII^e^ siècle, entre les croisés et les émirs du Liban. — MM. le docteur Capitan, Cartailhac, l'abbé Breuil et Peyrony font connaître le résultat de leurs recherches dans la grotte de Teyssat (Dordogne). — Le 18 septembre, M. Homolle, adresse à l'Académie un rapport de M. Durrbach sur les fouilles de Délos. — M. le capitaine Lenfant annonce que la mission dont il est chargé marche dans les meilleures conditions. — M. Ruelle lit une communication sur un manuscrit de la Bibliothèque nationale contenant un traité astronomique, dont l'auteur véritable paraît être Étienne de Byzance. — M. Léger lit un mémoire sur une adaptation polonaise du *Corteggiano* de Balth, de Castiglione. — Le 25 septembre, M. Clermont-Ganneau expose que le monogramme constantinien qui combine le rho avec la croix a souvent été pris, à cause de l'identité de la valeur numérique représentée par ce signe et par le monogramme de Sainte-Hélène, pour l'indication du nom de celle-ci. — M. Cagnat continue la lecture du rapport de M. Durrbach sur les fouilles de Délos. — M. Pottier parle du commerce des vases attiques en Étrurie au VI^e^ siècle. — M. Héron de Villefosse communique deux notes du P. Delattre : l'une ayant trait à une inscription latine provenant d'une nécropole carthaginoise, l'autre sur quatre figurines dont deux représentent les déesses Astaroth et Tanith.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 1^er^ août, M. Berenger informe l'Académie de la mort de M. Giovanni, son correspondant dans la section de philosophie. — M. Cheysson donne lecture d'une notice sur M. J. Ferraud, correspondant de l'Académie. — M. Gréard donne communication d'un mémoire sur l'ancienne et la nouvelle Sorbonne. — Le 22 août, M. G. Picot fait l'éloge de l'ouvrage de M. de la Gorce : *Histoire du second Empire*, dont les six premiers volumes sont offerts en hommage à l'Académie. — M. Chuquet lit le commencement d'un mémoire sur Klopstock et la Révolution française. — Le 29 août, M. Ribot donne communication d'un mémoire de M. Milhaud sur la science grecque et la science moderne. — M. G. Picot fait observer, à propos d'un livre de M. Germain Lefèvre-Pontalis, que l'histoire de Jeanne d'Arc, très connue en Allemagne, était l'objet d'une fort vive admiration. — M. Chuquet poursuit la lecture de son mémoire. — Le 16 septembre, M. Chuquet termine la lecture de son mémoire sur Klopstock et la Révolution française,

en décrivant le sentiment complexe qui animait le poète à l'endroit des Français. — Le 19 septembre, M. Chuquet lit la première partie d'un mémoire sur un héros des guerres de la fin du XVIII[e] siècle, Louis-Florentin Bertèche, colonel du 16[e] régiment de chasseurs. — Le 28 septembre, M. L. Renault lit un mémoire sur les conventions internationales signées au congrès de la Haye en 1896 et en 1902. — M. Chuquet termine la lecture de son travail sur Bertèche, « le héros de la République. »

CONCOURS ET PRIX. — Conformément aux conditions du legs fait par M. Lucien Fouché, la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure décernera, en 1905, un prix de 600 francs au meilleur mémoire inédit sur un sujet de biographie ou de critique littéraire intéressant le département. La Société serait, en outre, disposée à donner, s'il y avait lieu, une récompense au travail qui serait jugé le second en mérite. Le manuscrit récompensé restera la propriété de la Société, qui se réserve d'être la première à en faire la publication, et les autres seront rendus aux auteurs. Les mémoires devront être adressés au secrétaire perpétuel de la Société, à Évreux, avant le 1[er] avril 1905. Ils porteront une épigraphe ou devise répétée sur une enveloppe cachetée qui contiendra l'indication des noms de l'auteur.

ANNUAIRE INTERNATIONAL DES SOCIÉTÉS SAVANTES. — Nous avons annoncé (*Polybiblion*, t. XCVII, p. 275-276) le volume publié par M. H. Delaunay sous le titre : *Les Sociétés savantes de France, notes et renseignements*. C'était le précurseur de celui que nous avons sous les yeux, lequel, intitulé : *Annuaire international des Sociétés savantes* (Paris, imp. Lahure, 1903, in-8 de 783 p. — Prix : 10 fr.), s'étend, cette fois, aux cinq parties du monde. — Dans le cadre limité, tout d'abord adopté, nous avions constaté quelques omissions ; l'auteur a tenu compte de nos indications. Mais en ce qui concerne spécialement la *Société bibliographique*, il nous avait échappé, lors de notre premier examen, que M. Delaunay indiquait le chiffre 40 comme étant celui des membres de la Société : ce n'est que celui des membres de son Conseil. En ajoutant deux zéros, l'auteur eût à peu près atteint le total réel. L'écart est donc énorme ; il est vrai que l'erreur sera facile à réparer dans la prochaine édition. — Cet Annuaire s'ouvre par une *Introduction* de M. le professeur C.-M. Gariel, membre de l'Académie de médecine, inspecteur général des ponts et chaussées, de laquelle il convient de citer les passages suivants : « En présentant au public la première édition de cet annuaire, nous faisions remarquer que les Sociétés savantes, dont beaucoup travaillent d'une manière fructueuse, ne sont pas connues comme elles le mériteraient : nous pouvons citer un certain nombre de Sociétés de Paris, nous ne savons presque rien de celles de province, moins encore pour les pays étrangers, sauf quelques académies et instituts dont la réputation s'est étendue au delà des frontières de leur pays. Quant aux Sociétés dont nous connaissons l'existence, sauf celles auxquelles nous appartenons, nous ne savons rien de leur organisation et surtout de leurs publications. Cette ignorance, qui était excusable alors qu'on voyageait peu, est fâcheuse maintenant que les communications sont devenues faciles. Ne fût-ce que pour aider à l'organisation des congrès qui se sont multipliés, peut-être trop, dans ces dernières années, il est d'un grand intérêt de connaître les Sociétés ou Réunions auxquelles on pourrait s'adresser dans les diverses villes pour demander leur participation ou leur appui. La publication d'un Annuaire général des Sociétés savantes était donc très désirable ; mais la réunion des documents nécessaires présente des difficultés extrêmes, alors même qu'il ne s'agit que des Sociétés d'un

même pays ou d'une même ville, comme nous l'avons vu dans des tentatives qui ont été faites antérieurement pour les Sociétés savantes de Paris. Il fallait des circonstances absolument exceptionnelles pour aboutir, à peu près complètement, pour les Sociétés du monde entier. L'Exposition internationale de 1900 a présenté une occasion favorable... M. Henri Delaunay, secrétaire de la Commission supérieure des Congrès, a eu l'heureuse idée de profiter de cette occasion... Il put recueillir des informations qu'il eût été impossible de réunir en dehors de cette circonstance. Cependant, pour l'étranger, certaines indications manquaient, que les personnes auxquelles M. Delaunay s'était adressé promirent de lui fournir lorsqu'elles seraient de retour dans leur pays, et ces promesses ont été tenues. » — Tenues... à peu près. Certes, les renseignements que l'on trouve ici sont considérables et précieux ; mais il y a des « blancs » fâcheux, que nous ne nous aviserons pas de reprocher à M. Delaunay. Il a certainement insisté auprès de toutes les Sociétés de la France et de l'étranger, mais il s'en faut qu'il ait reçu pleine satisfaction. L'on se demande vraiment comment l'on ne s'est pas plus empressé, de tous les points du globe, de fournir à ce vaillant les éléments nécessaires à son œuvre. Hélas ! l'apathie n'est pas un défaut qui se trouve chez les seuls individus : il se rencontre aussi, à forte dose, dans tout ce qui s'appelle compagnies, sociétés, collectivités quelconques : il y a des présidents-soliveaux et des secrétaires *in partibus ;* c'est à qui dormira le plus profondément... Ainsi, par exemple, en France, les *Clubs alpins*, en grand nombre, ont gardé le silence. Et combien d'autres associations les ont imités ! Peut-être, au fond, était-ce un silence à la Conrard. Quand l'on ne fait rien et que l'on compte pour zéro dans sa région, il est si bon de laisser croire à l'univers que l'on existe... — En Amérique, — il fallait s'y attendre, — ce sont les États-Unis (p. 18-100) qui ont fourni les indications les plus considérables et les plus complètes : les points suspensifs y forment l'exception. — En Asie, le Japon est brillamment représenté. — Si nous passons à l'Europe, l'Allemagne qui, alphabétiquement, tient la tête, nous stupéfie : les Sociétés qui ne sont représentées que par leur simple titre et les attristants points de suspension sont en nombre invraisemblable. L'Autriche-Hongrie est presque aussi désagréablement incomplète. La Belgique a mieux compris ses intérêts, car les lacunes y sont moins importantes, alors que l'Espagne est sensiblement complète. Quant à la France, encore un petit effort, et elle sera en parfaite posture, surtout si M. Delaunay se décide à éliminer certaines sociétés qui ne nous paraissent pas avoir des titres suffisants pour figurer dans son recueil. — Voici la Grande-Bretagne et l'Irlande : ensemble formidable (p. 501-654) et satisfaisant, en somme, malgré bien des vides encore à combler. L'Italie, sans être complète, ne fait point trop ici mauvaise figure. Mais que de « blancs » en Russie ! La nation amie et alliée fera bien de les faire remplir au moment de la future édition. — Tenons-nous-en là pour les questions de détail, et déclarons, avec M. Cariel, que ce recueil, tel qu'il se présente, avec ses petites erreurs inévitables et ses lacunes « est de nature à rendre de très grands services et qu'il doit figurer au moins dans les bibliothèques des Universités, Écoles et Sociétés savantes. » Les érudits, eux aussi, — eux surtout peut-être, — auront là une mine de renseignements de la plus haute utilité, et quand cet annuaire, débarrassé de quelques scories, s'offrira bien complet et à jour, il formera un recueil précieux entre tous.

Paris. — M. Eugène Hénard, qui fut l'un des collaborateurs du service d'architecture de l'Exposition de 1900, vient de commencer la publication d'une série d'*Études sur les tranformations de Paris* qui promet d'être intéres-

sante. Deux fascicules ont paru (Paris, Champion, in-8, p. 1-58, avec figures). Le premier de ces fascicules (p. 1-24) a déjà huit mois de date, et traite d'un projet qui aurait dû attirer davantage l'attention de nos édiles. Il s'agit d'un *Projet de prolongement de la rue de Rennes, avec pont en X sur la Seine*. L'auteur propose de faire aboutir la rue de Rennes sur le quai Malaquais, à l'ouest de l'Institut, en absorbant la rue de Seine sur ce parcours. Il semble que le pont en X, remplaçant le pont des Arts, ne nuirait pas à la belle perspective du Pont-Neuf, et ne détruirait en rien l'harmonie existant entre le guichet de la cour du Louvre et le dôme de l'Institut qui lui fait face. Il faut cependant objecter que si la branche nord-est de l'X aboutit à la rue du Louvre, la branche nord-ouest se heurte au Palais, sur le quai, contre la grille du jardin. Le second fascicule des *Études* de M. Hénard (p. 25-58), daté de mars 1903, se rapporte à ce projet de construction en alignements brisés, qui ne feraient peut-être pas mauvais effet sur les boulevards de grande ceinture qui prendront la place des fortifications dans les parties où elles doivent être supprimées. L'idée en est originale et ne manque pas d'attrait.

— La brochure de M. l'abbé Th. Delmont intitulée : *De l'Année de Sadowa à l'« Année terrible »* (Extrait de la *Revue de Lille*, Paris, Sueur-Charruey, in-8 de 29 p.) est une analyse et une critique du cinquième volume de l'*Histoire du second Empire* de M. Pierre de la Gorce. M. l'abbé Delmont exprime l'opinion que M. de la Gorce a été trop sévère pour le second Empire et reprend pour défendre ce gouvernement toutes les thèses connues : prospérité matérielle, mauvaise foi et aveuglement de l'opposition, bonnes intentions de l'Empereur et de bien des personnages officiels, défense réelle de l'Église malgré la politique italienne. M. l'abbé Delmont paraît aussi prendre au sérieux une consultation nationale comme le plébiscite de 1870, et, pour lui, le déclin de l'Empire ne commence qu'avec la guerre contre la Prusse. C'est au lecteur de juger le procès. Il pensera sans doute que M. l'abbé Delmont explique trop facilement les malheurs de la patrie par les causes occasionnelles et secondaires et qu'il ne s'attache pas assez aux causes premières. Là, sans doute, est la raison de son indulgence pour l'Empire et de sa sévérité pour M. de la Gorce.

— M. Jehan Rictus est l'auteur d'un virulent pamphlet où l'on remarque quelques expressions d'une crudité particulière. Titre : *Un « Bluff » littéraire. Le Cas Edmond Rostand* (Paris, Sevin et Rey, in-16 de 34 p.). L'auteur prend à partie le nouvel académicien à qui il reproche surtout d'avoir écrit *l'Aiglon*, exploitant ainsi la « légende napoléonienne. » Et cela avec quelle verdeur ! Il l'accuse de s'être fait, en quelque manière, le continuateur du romantisme de Victor Hugo. Incidemment il « arrange » le « Panthéonifié » de la belle façon. Et il conclut par des déclarations ultra-démocratiques, socialistes, qui lui ont sans doute inspiré la déclaration suivante : « S'il m'est donné d'être membre du prochain comité de salut public, je ferai fusiller immédiatement les écrivains qui, animés d'un sentimentalisme fructueux, auront ressuscité et exploité la légende napoléonienne » (p. 12). Voilà M. Rostand averti.

— *Prosper Mérimée a-t-il été vaudevilliste ?* Telle est la question que pose M. Georges Vicaire dans un opuscule tiré à part du *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire* (Paris, H. Leclerc, in-8 de 6 p.), à propos de deux vaudevilles en un acte, intitulés, l'un : *A quelque chose malheur est bon* et l'autre : *Pour éviter Clichy*, et signés de MM. Duriez et Mérimée. L'absence de prénoms pour l'un et l'autre des auteurs rend les confusions très possibles. En ce qui concerne Duriez, M. G. Vicaire se demande s'il s'agit d'un certain Julien Duriez, auteur de quatre couplets : *Les Voix du peuple*

qui semblent avoir eu, en leur temps, quelque succès. Quant au collaborateur dudit Duriez est-ce Prosper ou bien Henri ? — *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux* a résolu la question en ce qui concerne Duriez. C'est ainsi que l'on sait aujourd'hui que « les deux vaudevilles ont été représentés probablement à Rouen en 1836 et que Duriez (dont le prénom était Félix) faisait partie de la troupe du théâtre français de Rouen. » Reste donc à savoir si le deuxième auteur était Prosper ou Henri Mérimée.

— On a publié à part l'*Allocution de M. Casimir Périer* et le *Discours de M. le professeur Brouardel*, prononcés à la réunion du Bureau international de la tuberculose, sur le plan de campagne qu'il convient d'adopter contre l'envahissement croissant du terrible fléau (Paris, Naud, in-8 de 34 p.). « Tous les moyens proposés, dit l'ancien doyen de la Faculté, sont bons ; la question est de déterminer leur moment d'application, leur opportunité, et, pour nous servir d'une expression médicale, d'en préciser les indications. » Le professeur Brouardel a surtout visé à ne froisser personne ; mais pour le fond de la question, il a tout l'air de mettre la charrue avant les bœufs, comme l'on dit vulgairement.

Béarn. — M. l'abbé A. Duffourc publie un curieux document sur *l'Abbé de Lorreule et le Seigneur de Parrabère* (Galliax, J. Villeneuve, in-8 de 34 p.). C'est l'exposé des démêlés de ces deux personnages, durant un certain nombre d'années pendant le XVIII^e^ siècle et de leurs abus à l'égard du paysan. C'est aussi un tableau de l'époque que l'éditeur caractérise personnellement comme il suit : « Tout ce que nous pourrions ajouter serait un commentaire inutile. Après de tels désordres, soutenus et encouragés par les comtes de Parrabère, nous n'avons qu'à attendre la Révolution : elle arrive à grands pas. Le peuple, ameuté, fera alors disparaître la seigneurie et l'abbaye » (p. 33).

Bretagne. — La renaissance des peuples celtiques, en prenant notre Bretagne armoricaine comme point de départ et en pensant surtout à celle-ci, tel est le thème d'une étude publiée en 1863 par M. Charles de Gaulle sous le titre : *Les Celtes au XIX^e^ siècle*, et que M. Le Fustec vient de réimprimer en la faisant suivre d'un article complémentaire : *Le Réveil de la race ;* le tout forme une brochure de 122 pages publiée à Paris, à la librairie bretonne de M. Le Dault (Prix : 1 fr. 50). Charles de Gaulle — sur lequel on regrette de ne pas trouver ici de notice biographique, si courte qu'elle fût — était un précurseur, car il avait conçu un projet de renaissance littéraire et patriotique réunissant les peuples celtiques de France et d'Outre-Manche, ce qui s'est produit dans ces dernières années sous le nom, un peu ambitieux peut-être, de *pan-celtisme*. Ch. de Gaulle travaillait surtout à la renaissance de la langue bretonne, renaissance qui s'est quelque peu développée depuis le jour où il écrivait. M. Le Fustec a eu l'excellente idée de réimprimer cette brochure prophétique de 1863 : il l'a fait suivre d'une histoire du mouvement celtique dans ces trente dernières années. Il s'est naturellement étendu surtout sur la Bretagne et sur ses relations avec le Pays de Galles puisque les deux pays ne parlent que des dialectes de la même langue : ces relations, du reste, s'étendent aujourd'hui aussi à l'Irlande. M. Le Fustec raconte cette histoire contemporaine avec un véritable enthousiasme, qui rend attachante son étude d'histoire littéraire et en fait un plaidoyer pour les petites nationalités celtiques, surtout pour la nationalité bretonne en face de la centralisation française.

— M. F. Saulnier, publie chez Eugène Prost, à Rennes, une très intéressante étude, intitulée : *Un Prélat au XVII^e^ siècle : François de Villemontée, évêque de Saint-Malo (1660-1670), sa femme et ses enfants, d'après des documents inédits*

(in-8 de 34 p., avec 2 grav.). Le personnage, issu d'une famille de robe suivit d'abord la carrière paternelle. Richelieu trouva en lui un magistrat intègre et habile qui sut rendre d'importants services, sans manquer à la plus stricte loyauté. Il fut récompensé par l'érection en marquisat de sa terre de Montaiguillon en Brie. D'un commun consentement, Villemontée et sa femme, Philippe de la Barre, se séparèrent, lui pour entrer dans les ordres, elle pour s'enfermer dans un couvent. Le 29 juin 1660, il était sacré évêque de Saint-Malo. Pendant ses dix années d'épiscopat, Mgr de Villemontée retrouva ses rares aptitudes d'administrateur; et le prélat ne demeura pas au-dessous de la réputation que le magistrat s'était faite. Il mourut en juillet 1670 regretté de ses diocésains, qui perdaient en lui un évêque plein de sagesse et de zèle. L'appendice renferme cinq documents très curieux.

— Le même érudit fait paraître chez Lafolye, à Vannes (in-8 de 27 p.), sous le titre général : *Les Sévignés oubliés, types et récits du* XVII^e^ *siècle,* un opuscule où il retrace le souvenir, certes bien effacé, de l'abbé de Sévigné, parent par alliance de l'illustre marquise, qui ne daigne pas en parler une seule fois dans ses *Lettres*, mais que le cardinal de Retz mentionne dans ses *Mémoires* et de Lionne dans sa *Correspondance.* Il vécut à Rome, en 1655 et 1656, au titre de secrétaire intime du fameux conspirateur qui le mêla quelque peu à ses intrigues. René de Sévigné était, depuis l'âge de quatorze ans, chanoine prébendé de Rennes; il devint successivement prieur de Beauchesne et abbé de Geneston. Il assista, en cette dernière qualité, aux états qui se tinrent à Nantes en 1663. On le retrouve encore à cette brillante tenue des états à Vitré en 1671, immortalisée par la spirituelle marquise. L'abbé de Sévigné mourut en 1674, à 40 ans. Il n'était pas dans les ordres : assez souvent ces abbés de commande se bornaient à recevoir la tonsure.

— Le savant directeur du musée archéologique de Rennes, M. Lucien Decombe, dans une importante brochure (Rennes, Prost, in-8 de 65 p.), exhume la mémoire d'*Un artiste rennais du* XVIII^e^ *siècle, Jean-François Huguet,* en même temps qu'il dresse le catalogue de ses œuvres. Si Huguet ne fut pas un grand artiste, du moins fut-il un bon architecte, un dessinateur habile et laborieux. Né à Rennes le 29 décembre 1679, il y mourut le 7 juillet 1769. Son œuvre est considérable. M. Decombe énumère les nombreux dessins (originaux ou copies) qui nous sont restés de Huguet, et les décrit brièvement. Parmi les plus curieux se trouvent les « Cris de Paris » où l'artiste déploie son talent d'observateur et sa verve humoristique. Grâce à son crayon exact et pittoresque, l'on peut se faire une idée des costumes et aussi des coutumes du temps, car il ne se borne pas à habiller ses personnages, il les fait agir et, pour ainsi dire, vivre sous les yeux du spectateur. M. Decombe, à qui le public érudit doit tant déjà, vient d'acquérir par cette étude un nouveau titre à sa reconnaissance. Un très beau portrait de Huguet est placé en tête de la brochure.

— M. Séverin de la Chapelle continue avec un zèle inlassable sa campagne en faveur d'une organisation rationnelle du suffrage universel. Sa notice sur *le Suffrage universel, ses deux cadres et ses trois modes de scrutin* (Guingamp, Éveillard-Bréban, in-8 de 35 p.), antérieure aux dernières élections, était consacrée aux projets de MM. Dansette, Berry et Kloty relatifs au scrutin de liste départementale. Celui de M. Dansette introduisait aussi le principe de la représentation proportionnelle. M. de la Chapelle est partisan d'un système qu'il qualifie : « le scrutin de liste fractionnaire ou du coefficient également proportionnel pour tous. » Il en démontre

l'équité par une série de déductions fort intéressantes, mais qui n'ont aucune chance de toucher des pouvoirs publics bien décidés à maintenir le système actuel qui leur réussit si bien. C'est pourquoi l'intérêt de la brochure subsiste après les circonstances électorales qui en ont motivé la publication.

DAUPHINÉ. — M. le Dr F. Chavant, qui vient de publier sa thèse de doctorat, fera un plaisir infini aux amateurs de singularités historiques et scientifiques. Elle a pour titre : *La Peste à Grenoble (1410-1643)* (Lyon, Storck, in-8 de 76 p.). La pensée du jeune et brillant auteur n'est pas de faire l'histoire détaillée de la peste dans la capitale du Dauphiné. Elle se trouve déjà complète dans les ouvrages de MM. Bordier, Prud'homme et Pilot, si éminemment appréciés à raison de leurs travaux dauphinois. L'intention de M. Chavant est moins d'exposer les faits que de les analyser, dans ce qu'ils ont de scientifique et de médical, et de faire ressortir l'état d'esprit de nos aïeux en matière d'épidémie. Il donne d'abord un bon résumé historique de la peste à Grenoble, d'après les historiens les plus autorisés du Dauphiné. Ensuite il étudie, dans les auteurs anciens, comment était compris autrefois le fléau, quelles étaient ses causes, quel était le sens clinique de nos pères, enfin comment ils se préservaient du terrible mal et quels soins ils donnaient aux pestiférés. D'où les chapitres suivants : *Historique*, *Étiologie*, *Symptômes*, *Diagnostic*, *Pronostics*, *Prophylaxie et Traitement*, écrits documents en mains, citations à l'appui. On lira avec un particulier et toujours actuel intérêt, dans l'historique, le dévouement du clergé et des religieux qui portaient, au péril de leur vie, des secours tant spirituels que corporels aux victimes de la peste.

FRANCHE-COMTÉ. — On sait que, le 3 août 1902, la ville de Dole, au moyen d'une souscription internationale, a élevé au plus célèbre de ses enfants, Louis Pasteur, un monument digne du grand homme qui vint au monde dans la vieille cité comtoise, le 27 décembre 1822. Mais la municipalité de Dole a voulu conserver la relation de toutes les circonstances qui ont précédé, accompagné ou suivi l'érection de la statue exécutée par le sculpteur Carlès. A cet effet, elle a confié au professeur-poète dolois M. Richenet le soin de rédiger une brochure que nous venons de recevoir et dont voici le titre : *A Pasteur. Hommages de Dole, sa ville natale, 14 juillet 1885-27 décembre 1892 et Inauguration de son monument le 3 août 1902* (Dole, imp. Courbe-Rouzet, in-8 et in-4 de 142 p.). Donc, deux éditions de ce très intéressant document ont été publiées : la première, in-8 (Prix : 1 fr. 50) est dite « populaire » ; elle n'en est pas moins fort belle ; mais l'édition de luxe (in-4 avec couvertures or et couleurs. Prix : 4 fr.), apparaîtra à tout le monde comme une merveille typographique. Le texte est exactement le même dans les deux éditions ; mais celui de la grande est encadré d'un filet ornemental de très bon goût. Quant à l'illustration, elle se présente mieux, naturellement, dans l'édition de luxe. On a là, avec un portrait de Pasteur (admirable eau-forte de Champollion), des fac-similés des actes de naissance et de baptême du savant, une vue phototypique du monument, une superbe réduction de l'affiche annonçant le programme de la fête célébrée les 3 et 4 août 1902, cinq planches représentant l'aspect de divers quartiers de la ville pendant ces deux journées mémorables, enfin une reproduction du menu du banquet officiel donnant, avec une vue de la maison natale de Pasteur, le fac-similé de son acte de naissance. — Deux mots du texte : M. Richenet nous parle d'abord du « berceau », puis du jubilé de Pasteur ; il rappelle en détail comment s'est accomplie la souscription internationale ; il décrit le monument, les préparatifs de fête ; il se fait l'historien de la

journée du 3 août ; enfin sa brochure se termine par les divers discours prononcés au moment de l'inauguration, jusques et y compris les pièces de vers composés pour la circonstance. L'imprimerie Courbe-Rouzet, si honorablement connue dans toute la France, s'est montrée, dans l'exécution de ses brochures à la hauteur de sa réputation. Tous les « pastoriens » voudront posséder l'un ou l'autre de ces documents et peut-être même les deux.

— M. le docteur J. Meynier a extrait des *Annales franc-comtoises* un travail sur *les Ventes nationales dans le district d'Ornans* (Besançon, imp. Jacquin, in-8 de 45 p.). D'une manière aussi brève que précise, l'auteur fait défiler devant nous la nomenclature de tous les biens dits nationaux, vendus par la Révolution dans ce district. Et il les classe en quatre catégories : 1° *Émigration* (p. 5-11) ; 2° *Bannissement* (p. 11-13) ; 3° *Insurrection* (p. 13-15). 4° *Mise à la disposition de la nation* (p. 15-30). Cette dernière catégorie, la plus importante, est relative aux biens du clergé. Dans tout cet ensemble, les noms des spoliés, la nature de leurs propriétés et les prix des adjudications sont seuls indiqués ; quant aux noms et domiciles des acquéreurs (ce qu'il importait beaucoup de ne pas ignorer), ils sont groupés à la fin de la brochure, en *Annexes*, avec renvois aux indications des ventes. C'est comme une sorte de pilori où chacun des acquéreurs est cloué. Et M. Meynier conclut : « Nous venons de voir ce que sont devenues les propriétés des institutions religieuses et charitables du district d'Ornans. Leur valeur en numéraire allait s'engouffrer, avec le produit des confiscations, dans l'abîme sans fond des contributions publiques. Le même sort était réservé à leur fortune mobilière... En résumé le pays d'Ornans a perdu là une fortune de 3,569,732 francs, qui était considérable pour l'époque, et dont il ne devait rentrer que quelques débris, sous forme d'indemnité aux émigrés, aux bannis, aux condamnés ou à leurs ayants droit. Il y a perdu plus encore : le bon renom de sa population aisée, qui a pris une trop grande part aux enchères. » On ne saurait dire mieux.

— M. le docteur E. Maréchal est l'auteur d'un travail de haut intérêt local, car il a pour objet *les Eaux d'alimentation dans le département du Doubs* (Besançon, imp. Jacquin, in-8 de VI-93 p., avec une planche). « Depuis plus de deux ans, dit M. Maréchal dans son *Introduction*, en compagnie de notre excellent maître, M. Fournier, professeur de géologie à la Faculté des sciences de Besançon, chargé de l'examen géologique, nous avons parcouru la région et analysé un grand nombre de sources du département du Doubs. C'est le résultat de ces recherches que nous nous proposons de publier ici. » L'auteur nous entretient successivement de la structure géologique de la région, des bassins fermés qui s'y trouvent, de la classification des roches et de leur rôle en hydrologie, de la circulation de l'eau dans les terrains perméables et dans les terrains fissurés, des qualités physiques des eaux, de la classification des sources, de l'étude bactériologique des eaux et des eaux potables. Ce travail est remarquable par les indications positives résultant de tableaux dressés avec soin et dans lesquels sont examinées et caractérisées « les sources vraies, les sources vauclusiennes, les sources de ruissellement et de drainage superficiel. D'un côté, sont les indications de la source, les résultats bactériologiques et son gisement ; de l'autre, une notice donnant des renseignements géologiques et hydrologiques sur son bassin d'alimentation, le mode d'écoulement des eaux et tous les renseignements et résultats d'expériences capables de fixer d'une façon absolue la valeur de cette source. » L'on sera frappé, entre autres choses, de ce fait que les eaux des sources de la Loue et

du Dessoubre, que beaucoup croient être d'une pureté parfaite, sont gravement contaminées, que les eaux dont la ville de Baume-les-Dames est alimentée ne sont pas bonnes et que celles fournies par la source d'Arcier, qui approvisionne en grande partie Besançon, sont « très mauvaises. » Une ample bibliographie termine cette étude qui ne peut manquer d'attirer la toute particulière attention des hygiénistes dans le département du Doubs.

— A l'occasion du vingtième anniversaire de l'association franc-comtoise les *Gaudes*, M. Henri Chapoy a prononcé à Paris, le 7 mars 1901, un discours dont l'impression a été votée par ladite association. Il vient de paraître sous ce titre : *Les Francs-Comtois au* XIX^e^ *siècle* (Besançon, imp. Jacquin, in-8 de 27 p.). C'est une véritable évocation, brève assurément, mais très suggestive et non moins éloquente, de la grande phalange des Comtois qui se sont signalés, au cours du siècle dernier, à l'attention et parfois même à l'admiration de leurs contemporains. Ce sont les militaires qui nous apparaissent les premiers, — combien brillants et nombreux ! Viennent ensuite les écrivains en tous genres parmi lesquels beaucoup sont encore vivants, et toujours actifs. Puis les savants, puis les jurisconsultes, puis les illustrations de l'Église, puis les médecins, les voyageurs, ambassadeurs, etc., et aussi les hommes et les femmes qui se sont distingués dans les beaux-arts : peinture, sculpture, musique, théâtre. M. Chapoy termine par les industriels. Dans ce long défilé, nous avons remarqué la tragédienne Agar (de son vrai nom Marie-Léonide Charvin), laquelle n'est pas d'origine jurassienne, car elle est née à Sedan, le 18 septembre 1832, de père et de mère dauphinois, ainsi que M. Paul Guillemin, acte de naissance à l'appui, l'a établi dans sa luxueuse brochure : *M^me^ Agar dans la charge et la caricature* (Grenoble, imp. J. Baratier, 1897, gr. in-4 de 14 p.). Mais cette erreur, fort accessoire à nos yeux, et renouvelée de plusieurs écrivains, n'enlève rien au réel mérite du discours que nous signalons.

LORRAINE. — La Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc a récemment publié le tome I^er^ de la IV^e^ série de ses *Mémoires* (Bar-le-Duc, Contant-Laguerre, in-8 de CIV-320 p.). On y remarque spécialement le très curieux travail de M. H. Labourasse sur les *Anciens Us, coutumes, légendes, superstitions, blason populaire, etc. du département de la Meuse*, lequel occupe les 225 premières pages du volume et mériterait un tirage à part qui ne pourrait manquer d'être apprécié des folk-loristes de tous pays. L'auteur passe en revue les usages anciens ou actuels de la région concernant les naissances, baptêmes, fiançailles, mariages, noces, décès et inhumations il parle aussi des réunions et fêtes diverses, des coutumes religieuses, du culte des sources et des fontaines, de la sorcellerie ; il n'oublie pas non plus les légendes et contes populaires, dictons, présages et pronostics, et c'est par un *Blason populaire*, sous forme de tableau dressé par ordre alphabétique des noms de communes, qu'il termine sa très attachante étude qui a dû lui coûter un temps et des recherches considérables. — Signalons ensuite : *Dominique Dordelu, avocat de Bar-le-Duc, député du tiers aux états de 1579*, par M. F. de Bacourt ; — *Généalogie en vers de la famille de Saint-Vincent (1717) ; — Vente, à Saint-Mihiel, de la cave du commandeur de Marbotte (16-17 février 1786) ; — Notre Excursion archéologique. Blénod et Toul*, par M. A. Lesort (avec de fort artistiques illustrations de M. W. Konarski).

NIVERNAIS. — Le premier fascicule du vingtième volume de la collection du *Bulletin* de la Société niversaise des lettres, sciences et arts (t. X de la 3^e^ série. Nevers, Mazeron, in-8 de 191 p.) renferme le *Répertoire des titres de la Chartreuse de Basseville*, publié par M. Léon Mirot (164 pages). De cette

Chartreuse, fondée en 1328 par Jean Grand, chanoine de Furnes et curé de Surgy, il ne reste plus aujourd'hui que quelques bâtisses dépendant d'une ferme (à une lieue environ au nord de Clamecy et à deux kilomètres au sud de Surgy). En 1893, M. G. Gueneau a publié un *Cartulaire de la Chartreuse de Basseville* que le répertoire de M. Mirot complète fort heureusement. « Ce manuscrit doit être daté de la seconde moitié du XVI^e^ siècle, dit M. Mirot dans son *Avant-propos;* l'acte le plus récent porte la date du 11 février 1557... Nous avons dressé une carte aussi exacte que possible des biens de la Chartreuse (qui fut pillée pendant la Révolution). Le couvent de Basseville ne fut jamais très riche ; ses possessions restèrent limitées dans les environs immédiats... Une table générale termine le travail. » — Le volume se clôt par une *Chronique* et des *Mélanges* pour l'année 1902, dûs à M. René de Lespinasse.

NORMANDIE. — Parmi les voyageurs-écrivains qui, vers 1750, révélèrent au monde savant l'existence d'un art hellénique aussi supérieur à l'art romain que l'original l'est à la copie, J.-B. Lechevalier dont M. Ch. Joret présente la biographie sous ce titre : *Un Helléniste-voyageur normand, d'après sa correspondance avec Böttiger* (Paris, Picard ; Caen, Delesques, in-8 de 73 p.) peut passer pour l'un des premiers, sinon des plus importants. Dans cette brochure, l'auteur a rassemblé des documents émanant de Lechevalier lui-même ; il les a éclaircis par des notes judicieuses, les a accompagnés d'une biographie remarquable. Cosmopolite par haine de la Révolution, ce savant ambitionna pendant la Terreur la faveur d'une chaire à Iéna, et ne reprit goût à la France que lorsque l'ordre fut rétabli, après avoir parcouru l'Asie-Mineure, la Grèce et l'Europe, recueillant partout des documents sur Homère et sur les poèmes homériques. Sachons gré à M. Joret d'avoir fait revivre un précurseur des Beulé, des Schliemann, des Burnouf et des Homolle.

— La notice du même auteur, sur *Stephen Le Paulmier* (Bayeux, Saint Ange Duvant, in-8 de 14 p.) est un hommage rendu par un savant bayeusain à la mémoire de l'un de ses compatriotes. Fils de médecin, descendant d'un médecin contemporain et rival d'Ambroise Paré, Stéphen Le Paulmier abandonna la pratique médicale pour se livrer aux travaux d'érudition. La maladie et une certaine appréhension que lui inspirait la mise en œuvre des documents ont empêché ce chercheur de donner suite à de vastes projets intéressant l'histoire du Bessin. M. Joret a connu les travaux préparatoires à ces projets, et il nous en donne un intéressant aperçu.

— Dans *les Forges de Normandie*, par M. Amand Desloges (Verneuil, Aubert, in-12 de 40 p.), nous trouvons à la fois des documents historiques concernant une industrie jadis florissante et des impressions poétiques rendues en un style qui ne manque pas de charme. Cette histoire de la métallurgie du fer en Normandie, vénérable par l'antiquité de son existence, est appuyée sur des documents sérieux et probants. Les Gaulois fabriquaient le fer au bois bien avant l'invasion romaine, et M. Desloges a été assez heureux pour retrouver des traces certaines des établissements qu'ils avaient fondés dans les forêts de Condé, de Rugles et de Laigle. Ces petites usines furent utilisées par les Romains après la conquête, et ont continué à produire du fer jusqu'au moment où les traités de commerce sont venus, en 1860, détruire ces industries locales. C'est avec un très vif intérêt qu'on lira le récit des fêtes données par les « Ferrons » à leurs anniversaires, les renseignements recueillis par l'auteur sur la maîtrise des Ferrons de Normandie, les Barons Fossiers, et enfin la description des procédés par lesquels on transformait le minerai en métal utilisable.

— L'opuscule de M. Volney Delavigne sur *la Dépopulation en Normandie, ses causes, ses effets* (Le Mans, Drouin, in-8 de 11 p.) arrêtera-t-elle les progrès du mal qu'elle signale? L'intention de l'auteur est excellente, et quelques-unes de ses observations ne manquent pas d'intérêt. Nous sommes d'accord avec M. Delavigne en déplorant la tendance qui sévit sur les ménages français trop enclins à déplorer la naissance d'enfants nombreux. Nous regrettons, nous aussi, que le paysan se laisse attirer trop facilement par les séductions de la ville. Il est exact que les mariages se concluent souvent pour des raisons étrangères à l'amélioration et à l'expansion de la race française. Mais tout, dangers et remèdes, est exposé trop sommairement. Que M. Volney Delavigne écrive un livre, il aura la place d'y développer ses théories, trop à l'étroit dans la plaquette qui nous est soumise.

— Ceux qui aiment les plaisanteries au gros sel pourront se délecter dans la lecture des *Monologues normands*, de M. Louis Bascan (Paris, Champion, in-16 de 32 p.). Les folkloristes de l'avenir trouveront, eux aussi, des spécimens du pur dialecte calvadosien dans ces piécettes où les nuances d'accent sont fidèlement notées. Le lexique par lequel se termine la brochure rend intelligibles ces textes à ceux qui n'ont pas l'habitude des patois normands. Mais nous n'aimons pas les mots d'argot que M. Bascan y a insérés : ils ne sont pas caractéristiques de l'âme du paysan, et n'appartiennent pas à sa langue ordinaire. M. Bascan se defend mal contre cette critique, en disant qu'un patois est vivant, qu'il s'enrichit sans cesse de vocables empruntés à la ville, à la caserne, aux journaux. L'argot et le patois sont deux choses qu'il ne faut pas confondre.

ALSACE. — Nous continuons à signaler les publications alsatiques récemment parues. Sous le titre *Elsässer Helden*, M. A. Deny donne des études biographiques sur les missionnaires alsaciens, véritables héros en effet, apôtres du Continent noir, et il commence par les Pères du Saint-Esprit (Rixheim, Sutter, 1902, in-12 de 267 p. avec 4 portraits. — Prix : 3 fr.). — Mme Frédéric Régamey, sous le titre de : *Quatre ans d'Alsace* (Strasbourg, Staat, 1902, in-4), nous a laissé, comme monument de son passage en Alsace, ce charmant album de croquis et de souvenirs. — M. Hans a raconté sous le titre : *Une Page oubliée. Étudiants français et allemands en 1867* (Paris, *Nouvelle Revue*), les essais de rapprochement qu'ont tenté, en 1867, les étudiants français entre eux et leurs collègues d'Allemagne. Il ne fut pas répondu à cet acte de courtoisie selon les règles de la politesse même la plus élémentaire. Il faut lire la riposte cinglante des étudiants alsaciens indignés. — M. Angel Ingold a publié sous le titre : *Un Épisode de la vie municipale à Colmar au* XVIIIe *siècle* (Rixheim, Sutter, in-8 de 44 p.) un de ces tableaux de mœurs d'autrefois dans lesquels l'auteur excelle. — Son frère, M. l'abbé Ingold, avec les *Lettres du P. Rozaven sur les erreurs de M. Bautain* (Paris, Picard, in-8 de 15 p.), nous apporte une contribution nouvelle à l'histoire ecclésiastique de l'Alsace. — M. Mathieu Mieg nous donne une *Biographie de M. Bleicher*, le regretté directeur de l'école de pharmacie de Nancy (Colmar, Decker, 1902, in-8 de 37 p., avec portrait). — Une autre biographie intéressante et curieuse est celle que publie M. Kannengieser : *L'Envers d'un savant catholique d'Allemagne, F. X. Kraus* (La Chapelle-Montligeon, 1902, in-8 de 27 p.). — L'histoire des débordements de la belle Barbe d'Ottenheim a maintes fois défrayé la chronique alsacienne. M. Mathis nous raconte ses amours avec Jacques de Lichtenberg en une plaquette joliment illustrée (Strasbourg, Heitz, 1902, in-8 de 20 p.), sous le titre : *Jacob der letzte der Lichtenberger und die schöne Barbel.* — C'est,

d'autre part, sainte Odile et sa légende qu'analyse M. P. Wehrmeister : *Die hl. Odilia, ihre Legende und ihre Verehrung* (Strasbourg, Le Roux, 1902, in-8 de 170 p. et 34 grav.). — M. Touchemolin offre aux curieux du vieux Strasbourg *Quelques souvenirs* en un album plein d'illustrations charmantes et de curieuses anecdotes (Strasbourg, Staat, 1902. — Prix : 7 fr. 50). — M. le chanoine Adam nous donne sur Saverne une étude concernant la foire de cette ville : *Der Zaberner Messtag in fruheren Zeiten* (Saverne, Gilliot, 1902, in-8 de 63 p.) et un drame historique sur la défaite des paysans : *Das blutbad in Elsass-Zabern am 17 mai 1525* (Strasbourg, Herder). — Enfin M. Gloeckler (*Notizen zu der Geschichte des Dorfes Stotzheim* (Rixheim, Sutter, 1902, in-12 de 256 p.) apporte une nouvelle contribution à l'histoire de nos villages alsaciens.

ITALIE. — Nous ne saurions trop applaudir au succès, aussi constant que mérité, de l'*Annuario della nobilità italiana* dont le XXV^e^ volume vient de paraître (Bari, Giornale araldico, in-32 cartonné de XXIV-XLI-1456 p., avec planches en couleurs). On se plaît à constater, en feuilletant ce nouvel armorial, les soins très particuliers qui ont présidé à son établissement, à l'occasion sans doute des « noces d'argent » de cette publication que, depuis de nombreuses années, les historiens, les héraldistes et les membres des familles nobles apprécient avec juste raison, car c'est une œuvre d'autant plus parfaite qu'elle n'est basée que sur des documents officiels. On y trouve une série de notices concernant tous les Chefs d'État, et la composition de leur maison ; un résumé généalogique concernant plus d'un millier de familles de la haute société italienne avec, pour la plupart, non seulement la description mais aussi la figuration de leurs blasons gravés selon les règles de la science héroïque. Parmi les planches hors texte, comment n'être pas impressionné par la fière allure des armoiries des Colloredo, dont les cinq cimiers sont si parlants, de même que par l'heureuse disposition donnée aux douze écus du frontispice, enfin par le brio des armes des Castiglioni, des Lafragola, des Bonomi, etc. Si nous ne pouvons tout citer, il nous est impossible de terminer sans appeler l'attention des fins amateurs sur les planchés reproduisant au trait les armes des Fracauzani et celles de la famille Spilimbergo, d'après des restes de sculpture sur pierre conservées depuis les XIV^e^ et XV^e^ siècles comme de précieux souvenirs.

— On connaît les intéressants travaux de M. Jean Brunhes, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse) sur les tourbillons des eaux courantes ; l'examen minutieux de petites marmites tourbillonnaires éoliennes contenues dans un échantillon de calcaire recueilli par ce géographe dans le désert de Nubie, au voisinage de la seconde cataracte du Nil, entre Ouadi-Halfa et le rocher d'Abousir, lui a permis d'étendre ses recherches à un autre domaine et d'étudier le rôle des tourbillons dans la sculpture des roches par le vent. M. Jean Brunhes a ainsi constaté que les tourbillons éoliens « représentent le procédé d'attaque le plus actif et le plus irrésistible dans le grand travail qui, partout et sans cesse, tend à niveler le relief oriental » (*Érosion tourbillonnaire éolienne. Contribution à l'étude de la morphologie désertique.* Roma, tipog. della Pace di Filippo Cuggiani, in-8 de 22 p., 2 pl. — Extrait des *Memorie della Pontificia Accademia Romania dei Nuovi Lincei*, vol. XXI).

SUISSE. — L'importante étude de M. Jean Brunhes sur *la Tactique des Tourbillons* est la suite d'un certain nombre de travaux antérieurement publiés par lui sur le travail des eaux courantes. L'auteur y a reproduit (avec un certain nombre de compléments) les principaux faits, les docu-

ments photographiques et les conclusions générales de son intéressante thèse latine intitulée : *De vorticum opera, seu quo modo et quatenus aquae currentes per vortices circumlatae ad terram exedendam operam navent* (Fribourg, Suisse, 1902, in-8). Il y montre quelle importance revient, dans la formation des gorges, et aussi des vallées actuelles, au « procédé » spécial de l'eau mue en tourbillon, en étudiant et en rapprochant différents faits observés par lui, les uns dans la Haute-Égypte (sur les îlots granitiques de la première cataracte du Nil, celle d'Assouan) les autres en Suisse (dans les gorges du versant nord des Alpes : Aar, Tamina, Trient, Trümmelbach, Dündenbach, etc.); il y légitime complètement l'expression choisie par lui de « tactique des tourbillons » pour caractériser le moyen employé par les eaux courantes pour emporter un grand seuil très large sur une surface très étendue, ou pour approfondir leur cours d'une manière très considérable pour atteindre leur profil d'équilibre. Une carte et cinq grandes planches documentaires hors texte accompagnent le beau travail de M. Jean Brunhes, qui a été publié dans les *Mémoires de la Société fribourgeoise des sciences naturelles* (série : *Géologie et Géographie*, t. II, fasc. 4. — Fribourg en Suisse, imp. Fragnière frères, 1902, in-8).

Brésil. — Le plus ancien document connu relatif à l'histoire de Ceará, c'est la relation du voyage fait à Maragnan, en l'année 1608, par les PP. jésuites Francisco Pinto et Luiz Figueira et adressée par ce dernier à Claude Aquaviva. A l'occasion du troisième centenaire de la fondation de la ville de Ceará, le baron de Studart vient de publier cet intéressant document dont il devait la communication au P. Van Meurs, du Limbourg hollandais; il y a joint une excellente Introduction, dans laquelle il raconte avec soin l'histoire des Pères Pinto et Figueira, et s'attache avec beaucoup de bonheur à mettre en pleine valeur le texte qu'il fait connaître. La troisième partie de la plaquette du baron de Studart se compose d'une série d'extraits — dont les références sont malheureusement trop peu précises, — relatifs au P. Francisco Pinto ; Claude d'Abbeville y tient sa place avec honneur (*Commemorando o tricentenario do Ceará. Francisco Pinto a Luis Figueira. O mais antigo documento existente sobre a historia do Ceará.* Ceará, typ. Minerva, in-8 de 127 p.).

États-Unis. — Encore une école du journalisme. Celle-ci ne sera qu'une des « Facultés » de l'Université de Columbia, à laquelle M. Joseph Pulitzer a donné dans ce but un million de dollars. L'école, qui aura son local spécial dont la construction et l'aménagement absorberont environ un demi million de dollars, ouvrira ses portes aux étudiants dans l'automne de 1904. La façon dont seront organisés les cours n'a pas encore été définitivement arrêtée.

— Sous le titre de *Paris before the war*, MM. Appleton et Co., de New York, annoncent la prochaine publication de lettres dans lesquelles Mme Northpeat, femme du ministre de l'Intérieur, en France pendant le siège et la Commune, donne sur l'état de la ville des renseignements qu'elle tenait de son mari. L'ouvrage semble donc devoir offrir à l'historien quelques informations précieuses.

Publications nouvelles. — *Le Christianisme, exposé apologétique.* 1re partie : *La Vérité de la religion*, par G. de Pascal (in-8, Lethielleux). — *Les Dogmes fondamentaux et la Morale fondamentale*, par l'abbé C. Denis (in-12, Roger et Chernoviz). — *Nature et Surnaturel*, par J.-V. Bainvel (in-12, Beauchesne). — *La Science de la prière*, par le P. Ludovic de Besse (in-16, Rome, Desclée et Lefebvre; Paris, Oudin ; Vic et Amat). — *Œuvres choisies* de

Mgr Billard, publiées par le chanoine L. Charpentier. *Sermons, prônes et instructions.* T. Ier (in-8, Vic et Amat ; Carcassonne, Bonnafous). — *Le Messianisme dans l'hétérodoxie musulmane*, par E. Blochet (in-8, Maisonneuve). — *Vers la paix*, par E. Duplessix (in-18, Guillaumin). — *Le Droit positif et la Juridiction administrative*, par L. Marie (2 vol. in-8, Chevalier-Marescq). — *Du Rachat des chemins de fer et de ses conséquences*, par R. Deubel (in-8, Béranger). — *Esquisse d'une évolution dans l'histoire de la philosophie*, par N. Kostyleff (in-16, Alcan). — *Faits et commentaires*, par H. Spencer; trad. de l'anglais par A. Dietrich (in-12, Hachette). — *La Question syndicale au congrès de Chalon* (Paris, Association catholique de la jeunesse française). — *Le Monde socialiste*, par L. de Seilhac (in-12, Lecoffre). — *A list of North American lepidoptera and key to the Literature of this order of insects*, by H. G. Dyar (in-8, Washington, Government printing Office). — *La Magie dans l'Inde antique*, par V. Henry (in-12, Dujarric). — *La Chimie physique et ses applications*, par J.-H. Van't Hoff (in-8, Hermann). — *Nos Chiens*, par P. Megnin (in-12 cartonné, Baillière). — *La Tapisserie de Bayeux*, par A. Marignan (in-16, Leroux). — *Conversasioni romane*, par L. Bordet et L. Ponnelle (gr. in-8, Leroux). — *L'Ame essentielle, 1898-1902*, par R. Arcos (in-12, Maison des Poètes). — *Ferveurs et incroyances*, par R. L'Esprit (in-12, Bibliothèque internationale d'édition). — *Le Maître de la mer*, par le vicomte E. M. de Vogüé (in-12, Plon-Nourrit). — *France nouvelle*, par F. Duchêne (in-18, Calmann-Lévy). — *Que devons-nous faire ?* par le comte L. Tolstoï (in-12, Stock). — *Mariage moderne*, par M. Maryan (in-12, Firmin-Didot). — *Lettres inédites de Mme de Staël à Henri Meister*, publiées par P. Usteri et R. Ritter (in-12, Hachette). — *La Sarabande, ou choix d'anecdotes, bons mots, chansons,... réflexions et pièces en vers des Français, depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours*, par L. Valiée et Un bibliophile ami (2 vol. in-8, Welter). — *Au Pays de Jésus, souvenirs d'un voyage en Palestine*, par M. Serao ; trad. de l'italien par J. Darcy (in-12, Plon-Nourrit). — *L'Indo-Chine et son avenir économique*, par A. Neton (in-12, Perrin). — *A travers les oasis sahariennes. Les Spahis sahariens*, par G. de Champeaux (in-8, Chapelot). — *Sainte Colette de Corbie*, par A. Germain (in-18, Poussielgue). — *Un Moine. Le P. Antonin Dansas, frère prêcheur*, par le P. Ingold (in-12, Tequi). — *De Bourges à Villersexel (20 décembre 1870-16 janvier 1871)*, par G. Guionic (in-8, Charles-Lavauzelle). — *L'Armée de l'avenir*, par F. Marrazzi ; trad. de l'italien par le capne Maurel (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Questions religieuses et sociales du temps présent*, par l'abbé Planeix (in-12, Lethielleux). — *L'Église et l'État. Leçons de l'heure présente*, par l'abbé C. Denis (in-12, Roger et Chernoviz). — *Situation politique, sociale et intellectuelle du clergé français*, par l'abbé C. Denis (in-12, Roger et Chernoviz). — *La Vie et les œuvres de Ballanche*, par C. Huit (in-8, Vitte). — *Henri de Nicolay. Sa vie*, par le R. P. Munier (petit in-8, Amiens, imp. Piteux). — *Nobiliaire de Bar-le-Duc, 1771* (gr. in-8, Bar-le-Duc, imp. Contant-Laguerre).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE. — PSYCHOLOGIE. — 1. *Compendium philosophiae scholasticae*, auctore J. LOTTINI. Paris, Lethielleux, 1903, 2 vol. in-12 de VIII-457 et IV-458 p., 7 fr. — 2. *Vers le positivisme absolu par l'idéalisme*, par LOUIS WEBER. Paris, 1903, in-8 de 396 p., 7 fr. 50. — 3. *De l'Étude des phénomènes au point de vue de leur problème particulier*, par GASTON GAILLARD. Paris, Schleicher, 1903, in-8 de 245 p., 5 fr. — 4. *Les Limites du connaissable. La Vie et les phénomènes naturels*, par FÉLIX LE DANTEC. Paris, Alcan, 1903, in-8 de 238 p., 3 fr. 75. — 5. *La Science et l'art dans la philosophie*, par PAUL FRÉDAULT. Paris, Baillère, 1903, in-8 de 344 p., 7 fr. 50. — 6. *L'Ennui, étude psychologique*, par ÉMILE TARDIEU. Paris, Alcan, 1903, in-8 de VIII-297 p., 5 fr.

MORALE. — PHILOSOPHIE RELIGIEUSE. — 7. *Morale. Essai sur les principes théoriques et leur application aux circonstances particulières de la vie*, par HARALD HOFFDING ; trad. par LÉON POITEVIN. Paris, Schleicher, 1903, in-8 de VIII-578 p., 10 fr. — 8. *La Morale et la Science des mœurs*, par L. LÉVY-BRÜHL. Paris, Alcan, 1903, in-8 de 300 p., 5 fr. — 9. *L'Expérience morale*, par F. RAUH. Paris, Alcan, 1903, in-8 de 247 p., 3 fr. 75. — 10. *Du Mensonge proprement dit et du Droit à la vérité*, par Un professeur de théologie. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 11. *Les Affirmations de la conscience moderne*, par GABRIEL SÉAILLES. Paris, Colin, 1903, in-16 de 285 p., 3 fr. 50. — 12. *Essai de philosophie religieuse*, par le P. L. LABERTHONNIÈRE. Paris, Lethielleux, 1903, in-16 de XXXI-330 p., 3 fr. 50. — 13. *Les Mystiques devant la science, ou Essai sur le mysticisme universel*, par L. REVEL. Paris, Bodin, 1903, in-12 de 157 p., 2 fr.

HISTOIRE ET CRITIQUE. — 14. *Les Grands Philosophes. Aristote*, par CLODIUS PIAT. Paris, Alcan, 1903, in-8 de VIII-396 p., 5 fr. — 15. *Un Médecin philosophe au XVI^e siècle. Étude sur la psychologie de Jean Fernel*, par L. FIGARD. Paris, Alcan, 1903, in-8 de 369 p., 7 fr. 50. — 16. *Les Grands Philosophes. Auguste Comte, sa vie et sa doctrine*, par MICHEL SALOMON. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 64 p. (*Collection Science et Religion*), 0 fr. 60. — 17. *L'Année philosophique*, par E. PILLON. Paris, Alcan, 1903, in-8 de 308 p., 5 fr.

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE. — PSYCHOLOGIE. — 1. — Lorsqu'on parcourt un traité de philosophie scholastique, on est d'abord frappé par l'admirable cohésion de la doctrine et cette impression devient plus nette si on le compare à quelque manuel de philosophie moderne. Or, le *Compendium philosophiae scholasticae* du P. Lottini se fait remarquer par la substantielle brièveté, la précision, l'argumentation rigoureuse, la fidélité scrupuleuse à l'enseignement de l'École. L'auteur est résolument et exclusivement thomiste, c'est son droit : il affirme, sans hésitation, la distinction réelle de l'essence et de l'existence dans les créatures, la connaissance des futurs libres par l'intelligence infinie dans le décret de la volonté divine. On pouvait s'y attendre et je ne songe pas à lui reprocher de soutenir ce qu'il croit être la vérité. Cependant j'aimerais que, sur certaines questions, telles que l'espace et le temps, l'existence du monde extérieur, etc., les divers systèmes

des philosophes fussent exposés avec plus de détails, et aussi que les diverses solutions des problèmes ne soient pas proposées comme des dogmes incontestables et irréfutables. On est parfois tenté de demander à l'auteur : « Comment faites-vous, mon Révérend Père, pour être si sûr de ces choses là ? » Quelques doutes discrets ne dépareraient en rien cet excellent ouvrage et fortifieraient les *vraies* certitudes.

2. — Si j'écris, comme je le pense : « M. Louis Weber vient de publier à la librairie Alcan, un livre très remarquable, intitulé : *Vers le positivisme absolu par l'idéalisme* », il est entendu que je parle suivant les apparences, pour me conformer aux données de la vie pratique orientée vers l'utilité et l'action. Mais cette phrase ne serait *vraie* que s'il existait un monde extérieur, des choses et des esprits, des auteurs, des libraires et des livres. Or, « le réel étant, par définition, ce qui posséderait l'existence en dehors de l'existence logique, ne peut être pensé comme existant, et n'est, pris absolument, que le fantôme éternellement reparaissant du non être » (p. 164). « L'existence logique, l'être de la pensée discursive est le seul absolu qu'il nous soit donné d'atteindre » (p. 168). Pour démontrer cette thèse, M. Weber examine l'idéalisme empirique d'après lequel le monde extérieur, tel qu'il est affirmé par les sens, n'existe pas en dehors du sujet sentant ; ce système aboutit à l'agnosticisme, au *réalisme* de l'inconnaissable (concept contradictoire), il suppose l'objectivité de l'espace, insoutenable depuis la *Critique de la raison pure*. Mais, à son tour, Kant laisse subsister le noumène qui, n'étant pas objet d'intuition sensible, demande la réalité du sujet qui applique les catégories de l'entendement à l'objet donné par l'expérience. Or, cette réalité du sujet est indémontrable par la méthode kantienne ; le noumène doit disparaître comme un concept illogique, une idole créée par la croyance. La volonté de Schopenhauer est encore un résidu du réalisme ; il faut en dire autant du Moi absolu de Fichte et de la Nature de Hegel. Le néo-criticisme, qui s'est présenté comme un phénoménisme absolu, prouve le caractère illusoire de la substance et de la cause, mais il les rétablit par son concept des monades multiples, extérieures, soumises aux lois de l'harmonie préétablie. Il faut donc aller jusqu'au bout : on ne fait pas à l'idéalisme sa part. Rien n'existe que la pensée, créatrice de tout le reste. Et comme elle est un *fait*, un produit de la réflexion, avec elle s'organise l'édifice cohérent de la science « dont l'être est un devenir, dont la fonction est de progresser et de passer par des phases successives d'affirmation, de certitude et d'équilibre, de négation, d'incertitude et de déséquilibre » (p. 310). Ainsi s'accordent la science et la métaphysique puisque l'une et l'autre sont des constructions mentales qui n'existent que dans, par et pour la pensée. — Il est impossible de rêver un conte de fée plus ingénieusement subtil, plus prodigieuse-

ment éthéré, plus lucidement déduit en tous ses détails. Mais c'est la négation radicale et absolue de tout ce qui existe : matière, vie, âme et Dieu. On ne peut imaginer que la folie raisonnante, que le délire dialectique dépassent jamais cette conception des choses : Certains philosophes avaient essayé de réduire la théodicée à la cosmologie, la cosmologie à la psychologie ; voici que la psychologie se ramène à la logique et se confond avec elle. On nous dit que c'est le sens légitime du *Cogito* cartésien, et la synthèse qui réconcilie, en les dépassant, Hégel et A. Comte. La lecture de cet ouvrage présente du moins l'avantage de nous convaincre du réalisme latent, inconscient et inévitable de tous les systèmes philosophiques qui ont prétendu l'éliminer, de Kant à Fichte, de Spencer à Renouvier. Nous en conclurons que si l'homme ne se *dégage* pas du réel, c'est parce que le réel est l'objet direct, immédiat et nécessaire de la connaissance. L'existence de l'affirmation garantit l'existence de son contenu, et ce contenu lui-même n'est réel qu'à la condition d'exister comme objet dans les choses, comme idée dans l'esprit. La pénétrante critique des idéalismes incomplets instituée par M. Weber laisse intacte les positions du dogmatisme réaliste d'Aristote, de saint Thomas et de Leibnitz.

3. — M. Gaston Gaillard se plaint que tous les systèmes philosophiques aboutissent au panthéisme ; ce qui serait en effet déplorable, si c'était vrai. Il préconise donc une méthode nouvelle exposée dans sa thèse : *De l'Étude des phénomènes au point de vue de leur problème particulier.* « Car tout est spécial, particulier, distinctif : dans les phénomènes tout est différencié et caractérisé, en tous sens, en tous points, de toutes les manières » (p. 66). On pourrait essayer de ramener leur diffusion à l'ordre et leur diversité à l'unité en notant les relations qu'ils soutiennent entre eux, au moyen des mathématiques. Il faut donc étudier le développement des algorithmes ou types de notations propres aux différents genres de calculs. Ils fournissent à la fois un procédé d'enregistrement et une méthode de recherche. Il paraît que nous aboutirons par cette voie à la négation de toutes les éthiques déclarées immorales (ce qui n'est même plus original) et « à une conception du monde plus vivante et plus animée, plus joyeuse et plus vraie » (p. 245). Cela est écrit en style pénible qui affuble d'un vêtement lourd et prétentieux, une pensée confuse. Je cite, tout à fait au hasard : « D'une part, notre initiative n'étant pas assez prompte, notre activité assez résolue pour satisfaire d'elle-même à une besogne telle que celle de la vie, et, d'autre part, la science étant par elle-même inhibante et résorbante pour la vie, la morale, c'est-à-dire la conclusion de la science, ne doit être entendue seulement que comme une médication, la méthode d'une culture » (p. 223). — Peut-être que cela est profond.

4. — M. Le Dantec est un jeune savant dont on ne peut méconnaître l'activité et la fécondité. Si les biologistes discutent plusieurs de ses théories, ils n'en méconnaissent pas le caractère personnel. Assez souvent il a envahi le terrain philosophique et il y apporte, avec sa vivacité d'esprit, sa netteté et sa rondeur, un pesant bagage de préjugés qui ne sont rien moins que « scientifiques. » Ses défauts s'étalent dans le recueil d'articles réunis sous ce titre : *Les Limites du connaissable. La Vie et les phénomènes naturels*. L'auteur y prend à partie l'éminent professeur Grasset parce que celui-ci estime que la biologie est renfermée en des limites au delà desquelles il y a place pour la psychologie, la métaphysique et la religion ; le malheureux abbé Hébert qui, ne croyant plus en Dieu, voudrait pourtant conserver le « divin » ; M. Paul Vignon, qui, dans une thèse de doctorat, ne semble pas admettre que la vie est purement et uniquement une fonction chimérique ; M. Brunetière, parce qu'il ne tient pas l'évolution pour incompatible avec le dogme chrétien ; enfin M. A. France, lui-même, qui croit possible la connaissance de l'avenir. Ces « articles » sont précédés et suivis de deux études intéressantes et très bien composées sur Lamark et Darwin ; le morceau de résistance du volume, un peu léger, est une dissertation où la vie est présentée comme le produit des forces mécaniques... « Et les limites du connaissable ? » — Justement ; elles sont déterminées ici sous cette formule : « Nous ne connaissons que le mouvement de la matière » (p. 88). — Rien n'est plus étroit et plus stérile que ce vieux matérialisme que M. Le Dantec ne réussira pas à rajeunir. Il n'y a rien, absolument rien, dans sa biologie, qui permette d'éliminer de la nature la cause qui l'a produite, l'esprit qui l'anime, la fin vers laquelle elle tend par toutes les manifestations de son activité. Ces réalités sont antérieures et supérieures aux phénomènes : la « Science » est peut-être impuissante à les découvrir, mais elle n'a pas le droit de les nier.

5. — Le nom du docteur Frédault est le nom d'un penseur chrétien justement honoré. Le fils de cet homme de bien marche sur ses traces et continue son œuvre par l'ouvrage qu'il nous présente aujourd'hui : *La Science et l'art dans la philosophie*. La philosophie est nécessaire car elle est liée à la religion (ch. I^er^, la Philosophie), elle a pour objet la sagesse, discipline pratique, partant de la distinction du bien et du mal pour s'élever par l'intelligence, la liberté et le sacrifice, jusqu'au bonheur (ch. II, la Sagesse). La sagesse est la réalisation de la raison, faculté caractéristique de l'homme pour la connaissance de la vérité (ch. III, la Raison) et dont l'évolution, l'organisation et les acquisitions forment la science (ch. IV, la Science). L'activité humaine a aussi pour objet le beau, la conquête et la transformation de la nature (ch. V, les Œuvres et l'Art), mais surtout l'amélioration de soi-même,

le devoir accompli, les passions vaincues ou dirigées vers le bien, le progrès dans la vertu (ch. VI, Conduite, morale, destinée). Ainsi se manifeste et se perfectionne l'image de Dieu, la personne humaine (ch. VII). Je ne vois pas trop la liaison du dernier chapitre : *La Philosophie thomiste et les Sciences modernes*, avec les autres questions traitées. Le docteur Frédault requiert, réclame la liberté de la science en présence de théories thomistes. Certes, c'est son droit, et il a bien raison de penser que la chimie d'Albert le Grand n'est pas plus exacte ni plus intangible que son astronomie. Cependant quand il s'efforce de montrer que le système de la matière et de la forme est contradictoire aux données de la physique moderne, est-il bien sûr de ne pas confondre la science et la métaphysique ? Celle-ci commence précisément où l'autre cesse : la première ne s'occupe que des phénomènes, l'autre cherche à découvrir l'essence. Et je ne prétends pas qu'elle y parvienne ; mais pourquoi s'imaginer que la chimie sera pour elle un ennemi ou un auxiliaire ? Les domaines des savants et des philosophes sont des plans parallèles ou, si l'on préfère, des sphères concentriques ; ils ne risquent guère de se rencontrer. — M. Frédault n'en a pas moins écrit des pages d'une élévation sereine, propre à faire réfléchir, à inspirer le goût du vrai et du bien et à confirmer les thèses spiritualistes et religieuses.

6. — En quel sens faut-il entendre *l'Ennui* auquel M. É. Tardieu a consacré une *étude psychologique* ? C'est un état d'âme très complexe qu'il a voulu envisager sous tous ses aspects. « C'est une souffrance qui va du malaise inconscient au désespoir raisonné » (p. 3). Ne serait-ce pas plutôt la lassitude d'une âme que rien ne fixe, ne remplit ou ne distrait ? Mais acceptons la définition et suivons l'auteur dans sa description très soignée et très minutieuse. L'ennui vient par épuisement physique ou mental, celui de l'anémique, du morphinomane, de l'indifférent ; ou par manque de variété et de puissance dans les facultés, celui des faibles, des médiocres, des rêveurs ; l'un provient des déceptions qu'engendrent les vies manquées, l'autre des répétitions qu'impliquent les vies monotones ; celui-ci procède de la satiété, celui-là de la conscience distincte et amère de notre néant. Classification qui manque de netteté et ne présente pas d'espèces très marquées. Toutes semblent être des conséquences presque inévitables de l'existence. La maladie revêt des symptômes divers d'après l'âge de ceux qu'elle affecte ; elle suggère des états d'âmes collectifs ou individuels ; elle reflète les traits distinctifs des caractères actif, sensitif, abstrait, se teinte des couleurs, des saisons et des heures de la journée, s'acclimate spécialement chez la femme dont elle explique la mobilité, la curiosité, les caprices, les expansions, les aigreurs. Enfin, l'ennui est le mal moderne, le pessimisme d'un siècle auquel l'esprit critique a

ravi les raisons de croire et les motifs d'espérer. On peut essayer de lutter contre le monstre par l'intelligence du sens de la vie, la soumission au devoir, le culte de l'idéal, la volonté et l'affection, mais il ne faut pas oublier « que la vie n'a ni fond ni but et qu'elle poursuit en vain un état d'équilibre et de bonheur » (p. VII). S'il en est ainsi, tous les remèdes sont vains et il n'y a de solution raisonnable que dans le suicide. Il est bien inutile, en ce cas, de nous décrire, dans une langue pittoresque et parfois savoureuse, l'ennemi protéiforme, contre lequel Bossuet et Pascal essaient de nous prémunir. Il ne restera qu'un essai de psychologie littéraire un peu vague et très impuissant. M. Émile Tardieu a ignoré le vrai remède : agir pour une fin plus haute et meilleure que la vie elle-même, où, suivant la formule mystique : travailler pour la gloire de Dieu. C'est le moyen unique peut-être, mais souverain, contre l'ennui. Je suis sûr que saint Ignace ou sainte Thérèse, saint François d'Assise ou saint Vincent de Paul ne se sont jamais ennuyés.

MORALE. — PHILOSOPHIE RELIGIEUSE. — 7. — M. Léon Poitevin, auquel nous devions l'essai de psychologie expérimentale de Harald Höffding vient de traduire la *Morale* du professeur danois. Cet ouvrage est un essai sur les principes théoriques et leur application aux circonstances particulières de la vie. Il comprend trois parties principales : *Les Principes, la Morale individuelle, la Morale sociale.* Dans la première partie, l'auteur défend la conception d'une morale scientifique, possible et nécessaire, opposée à la morale théologique et généralement au principe d'autorité extérieure. Le suprême législateur c'est la conscience. L'agent moral n'est pas libre, car le déterminisme n'est pas seulement conciliable avec la morale, mais essentiel à sa constitution comme science. Elle a pour terme le bien, que nous atteindrons par la culture « qui renferme la possibilité pour les hommes de se proposer des fins plus élevées, puis de grandir en même temps que leur fin s'élève et la morale veut que cette possibilité ne reste pas vaine » (p. 124). — La morale individuelle est fondée sur la justice ; cette vertu comprend l'affirmation de foi et le dévouement. On peut concevoir cette affirmation sous trois formes : conservation personnelle, empire sur soi-même, indépendance. Le dévouement a pour objet les autres êtres et la vérité ; il est identique à l'amour. Mais le centre autour duquel gravite la morale est de nature sociale. On peut envisager dans le « royaume de l'humanité » la famille (mariage, situation et condition de la femme, éducation des enfants) ; la libre association de culture (culture matérielle : propriété et travail, syndicats, etc. — culture idéale : intellectuelle, esthétique, religieuse, philanthropique) ; l'État (ses droits, ses devoirs, ses rapports avec les groupes sociaux, sa constitution). Ce résumé pourra donner une idée du nombre, de l'impor-

tance, de l'intérêt des questions posées. Le philosophe danois est un esprit informé et réfléchi ; il ne se contente jamais de questions banales ou superficielles. Malheureusement ses principes engendrent, de fait, l'immoralisme, car ce qui différencie le monde physique du monde moral, c'est le fait, le postulat ou l'affirmation de la liberté. Sans elle, ni obligation, ni sanction, ni droit, ni devoir, ni justice, ni amour — autant dire : sans la liberté, pas de morale.

8. — Aux sceptiques qui triomphaient du désarroi des philosophes et de la contradiction des systèmes, Paul Janet opposait les points fixes et les impératifs de la morale ; le subjectivisme de la raison pure laissait intact l'objectivisme de la raison pratique. Telle n'est point l'opinion de M. Lévy Brühl qui expose, en son dernier livre, *la Morale et la Science des mœurs*. Il y a une morale, comme il y a une physique : c'est un ensemble de faits qu'il faut étudier objectivement : institutions, lois, prescriptions, prohibitions, sanctions, en rapport étroit avec une civilisation donnée. Il n'y a pas, il ne peut y avoir de morale théorique : eudémonisme, utilitarisme, impératif catégorique, autorité divine, autant de concepts divergents, qui laissent uniformes et intactes les règles prochaines de l'action admises par tous, qui ne modifient en rien les mœurs communes. Ces mœurs sont le *donné* qu'il faut observer et étudier par des méthodes analogues à celles des savants, pour en extraire et en formuler les lois. Ce que les mathématiques sont pour le physicien, les sciences historiques le seront pour le sociologue ou le moraliste. Car la morale est essentiellement une sociologie, et celle-ci découle de l'existence et des relations, des groupements et des conditions, des actions et des réactions des êtres humains les uns sur les autres. Il est donc absurde d'instituer une morale *a priori* déduite de certains principes théologiques ou métaphysiques, ou de vouloir établir des obligations conformes à une nature humaine identique ou abstraite qui n'a jamais existé. Il y a des Italiens et des Chinois, il y a eu des Assyriens et des Romains ; leur morale est fonction de leur état social ; elle a évolué comme lui, elle enfonce ses racines dans leur nature physique modifiée par le climat, la race, les institutions, les progrès historiques. Il n'y a donc pas de morale naturelle mais seulement des morales positives que la pression sociale impose, en un lieu et en un moment donnés à tous ceux qui font partie d'une association déterminée et limitée. Elles ne sont jamais absolues mais elles demeurent impératives tant que subsistent les croyances, les acquisitions intellectuelles, le régime politique, les lois économiques en fonction desquelles elles se forment et se déforment. On a cru parfois que le sentiment moral suffisait à édicter une règle de vie, mais il n'y a pas plus de sentiment moral naturel qu'il n'y a de règle naturelle. Donc, en pratique, constatons les faits, étudions-les, essayons même

d'agir sur eux par les procédés d'un art rationnel dont la technique se perfectionnera en raison directe des progrès de la science : lentement se réalisera la justice suivant un concept toujours épuré qui ne restera pas plus identique à lui-même que ne demeureront uniformes les moyens de la faire régner parmi les hommes, mais qui nous apparaîtra très supérieure au règne des fins, au royaume moral, à la cité de Dieu, rêves incohérents et superstitieux, survivance d'une métaphysique ou d'une religion disparues. — Il est impossible d'exposer plus clairement, dans une langue plus vive et plus souple, les lourdes doctrines du positivisme ; si celles-ci prévalent jamais en notre pays, c'en est fait du devoir, de l'idéal et de la patrie elle-même. C'est une régression de trente siècles en arrière, non seulement avant le christianisme, mais avant Socrate et Platon. De cet ouvrage considérable, de quelques pages suggestives qu'il contient on peut du moins déduire une leçon : il est certain que tout n'est pas absolu en morale ; que la *nature humaine*, dont les éléments spécifiques n'ont pas varié, subit et garde l'empreinte profonde des milieux où elle est placée ; qu'il ne faut pas confondre les convenances, les conventions, les conseils et les préceptes ; que l'évolution contenue en ses justes bornes est admissible, incontestable et légitime dans la science des mœurs et que si l'on peut, si l'on doit, insister sur le caractère absolu de la morale, c'est à la condition de distinguer avec soin les lois nécessaires des manières d'agir transitoires et mobiles qui se succèdent et se combattent au cours des siècles.

9. — M. F. Rauh, parti du kantisme, nous semble, avec des formules très différentes de M. Léon Brühl, aboutir, à peu près, aux mêmes conclusions. Son livre a pour titre : *L'Expérience morale*. Il cherche l'ensemble des règles qui se dégagent de la croyance morale agissante. Ce n'est plus des faits moraux mais des désirs, des habitudes, des actes de l'honnête homme qu'il déduira l'ensemble de nos devoirs. Il faut se garder « d'hypnotiser la conscience des hommes sur le sentiment d'obligation » (p. 29) ; celui-ci n'est qu'une crise nécessaire, car la raison suffit pour me prescrire une règle de vie, pour éditer non ce que je *dois* faire mais ce qui *est* à faire. Les théories morales conservent donc, pour la conscience, une valeur psychologique de suggestion, d'action, d'épreuve, mais leur valeur ontologique, métaphysique, objective est nulle. La pensée morale est une réflexion sur l'instinct qui tend à la pratique : elle se critique en se réalisant ; son produit l'éprouve et la juge ; elle nous aide à élaborer et à définir la croyance qui convient à notre temps et à nous-même. La certitude « obtient par des expériences répétées, l'accord des témoignages humains, la vérification et le contrôle, sans qu'elle puisse jamais se flatter d'atteindre un objet éternel car les *fois* sont successives et une foi nouvelle crée des organes nouveaux. « Notre morale est donc relative, non seulement en fait mais en

droit » (p. 222). — M. Léon Brühl ne s'exprime pas autrement. Pour nous, il n'y a pas de morale si elle ne repose point sur des lois éternelles, si elle ne tend au bien absolu, si elle n'aboutit au bonheur parfait, si elle ne se propose un idéal de justice, si elle ne suppose le choix de la volonté, l'activité libre, si elle ne réalise enfin la volonté adorable de l'Être parfait.

10. — Est-il permis de mentir ? — Jamais. — Tous les théologiens s'accordent sur ce point. L'un d'entre eux, homme d'esprit, qui avait conçu des doutes en cette matière, disait à ses élèves : « Si vous croyez qu'on peut quelquefois mentir sans commettre de faute et si l'on vous interroge sur ce sujet, répondez hardiment : Non ; vous mentirez, mais si le mensonge est permis c'est surtout envers ceux qui le croiraient légitime, car il y aurait un très grand danger à ce qu'ils le crussent. » Et cependant, un confesseur, un médecin, un avocat, à des questions indiscrètes, répondent d'une manière contraire à leur pensée. Il le faut bien. — Ils mentent donc ! — Non, disent les moralistes : ils usent de restriction mentale ou d'équivoque. Je n'ai pas l'intention de condamner ces allures, mais elles semblent cauteleuses, louches, un peu hypocrites à certaines gens qui préféreraient un mensonge *franc* à ces phrases entortillées. Dans un opuscule intitulé : *Du Mensonge proprement dit et du Droit à la vérité*, un professeur de théologie essaie de concilier tout le monde. Si vous définissez le mensonge : une parole contraire à la pensée avec l'intention d'induire en erreur, il est bien difficile de nier qu'il y ait un mensonge dans la réponse du notaire qui, interrogé si tel de ses clients a fait son testament, répond négativement, tandis qu'il a signé l'acte le matin même, ou dans l'affirmation du médecin qui nie résolument la maladie d'une personne à laquelle il vient de prescrire un traitement contre la phtisie. L'un et l'autre, en effet, ont parlé contre leur pensée et ont voulu *tromper* les indiscrets. Mais ajoutez à la définition cette petite phrase : le mensonge consiste à parler contre sa pensée avec l'intention d'induire en erreur *quelqu'un qui a le droit de savoir la vérité*, vous voilà tranquille et il ne restera plus qu'à déterminer les circonstances — assez nombreuses — où celui qui vous interroge n'ayant pas le droit d'être informé, vous n'avez pas le devoir d'être sincère envers lui. — Ces quelques pages sont très sensées et seront lues avec intérêt et profit. Seulement — il y a un seulement — il faut bien convenir que la définition du mensonge qu'elles proposent n'est guère conforme à celle des traités les plus estimés de théologie morale. Concluons que la question est loin d'être simple et appelons sur elle l'attention des théologiens.

11. — M. Gabriel Séailles est, depuis quelques années, l'un des adversaires les plus résolus du christianisme ; il apporte dans la lutte son talent, sa réflexion, sa passion froide, ses sophismes et ses préjugés.

Les Affirmations de la conscience moderne, tel est le sujet d'un discours qui est devenu le titre d'un livre qu'on a appelé « le manuel de la pensée libre. » Mieux eût valu dire de la libre pensée, ce qui est précisément le contraire. La première étude : pourquoi les dogmes ne renaissent pas, contient les idées maîtresses développées d'une façon assez monotone, quoique en fort bon langage, durant trois cents pages. Nous ne pouvons plus croire à la religion de Jésus parce que la science moderne ne saurait admettre la cosmologie biblique pas plus que la conscience moderne ne saurait s'accommoder de la morale évangélique. — Un de mes amis — avec lequel je m'entretenais de l'œuvre de M. Séailles, me disait très justement : « Comment pourrait être efficace et vraie une morale qui exclut le péché ? » Et en effet, le *Sequere naturam* des stoïciens semble être l'axiome fondamental de cette philosophie. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait rien à prendre dans cet ouvrage. *L'Art et la Vie*, *Vie intérieure et Action sociales*, *le Beau et l'Utile* sont des articles ou des conférences où abondent les idées justes, pénétrantes et suggestives. Mais quelle tristesse de subir, en lisant ces pages, des blasphèmes contre la divinité de Jésus-Christ, des déclamations faciles et banales à propos de l'existence du mal et de l'éternité des peines! — L'impression générale qui résulte de ce livre, c'est l'étroitesse d'une conception du monde d'où sont exclues la Cause première et la Fin dernière, d'une conception de la vie limitée par les bornes étroites de la nature finie et de la durée terrestre de l'homme. On nous reproche l'*anthropocentrisme* du catholicisme tandis que, tout au rebours, il ne conçoit la pensée, l'action, le devoir et le bonheur que « *sub specie aterni.* » Inconsciemment, M. Séailles attribue au catholicisme des doctrines que l'Église n'a jamais soutenues, dont elle n'est pas responsable et même qu'elle réprouve. Il est pénible de constater qu'un esprit distingué ne craigne pas de se compromettre en exprimant, dans un style vivant et attrayant qui en dissimule l'indigence, les propres idées de M. Homais.

12. — Si l'on veut savoir à quel point, sous l'influence du christianisme, l'âme humaine devient haute, noble, ouverte, profonde et généreuse, il faut lire l'*Essai de philosophie religieuse*, indirecte mais triomphante réponse aux attaques de M. Séailles. L'auteur, le R. P. Laberthonnière, a réuni, en ce recueil, plusieurs morceaux détachés parmi lesquels nous signalerons les études sur le dogmatisme moral, le problème religieux, l'apologétique et la méthode de Pascal et la théorie de l'éducation. On y découvre l'influence du P. Gratry, d'Ollé-Laprune, de M. Blondel; mais l'auteur n'en est pas moins un esprit libre et personnel. Il préconise une méthode apologétique à propos de laquelle nous aurions des questions à poser, des réserves à formuler, des difficultés et des objections à soulever. L'auteur veut aller à la

vérité par l'action ; il s'en prend à l'intellectualisme, aux abstractions au dogmatisme de l'École et, malgré ses protestations et ses dénégations, il est impossible de ne pas retrouver en sa doctrine des traces de kantisme, si le système du philosophe de Koenigsberg consiste essentiellement à subordonner la raison pure à la raison pratique, à réserver à celle-ci la connaissance des noumènes ou des réalités, tandis que la première n'atteint que les phénomènes. Et certes, nous ne prétendons pas que l'auteur de l'*Essai de philosophie religieuse* veuille être subjectiviste ou idéaliste, mais on est parfois imprégné, à son insu, des doctrines que l'on désavoue. Nous pensons encore qu'il fait la part trop large à la volonté dans la connaissance, car la connaissance a pour objet le vrai, et le vrai n'est atteint que par la raison : la volonté est un auxiliaire ; elle oblige l'intelligence à être attentive, elle écarte les obstacles et les ténèbres amoncelées par la passion, elle ordonne et dirige l'effort mental indispensable, mais, par elle-même, elle est aveugle et sourde. Son objet propre et exclusif est le bien, elle soulève l'être tout entier pour l'entraîner vers lui, mais elle serait incapable de l'apercevoir d'elle-même, si l'intelligence ne le lui montrait. Je m'excuse de formuler des doutes qui ne seraient justifiés que par une discussion méthodique, mais ils n'altèrent en rien mon admiration pour cette œuvre pénétrante qui, malgré quelques expressions obscures, excelle à révéler le caractère concret, la force expansive et vivante de la vérité.

13. — Connaissez-vous une bonne définition du mysticisme ? Il est peu de mots plus vagues et plus équivoques dans notre langue. J'aurais été enchanté de trouver, sur ce point, des lumières dans le petit livre de M. L. Revel : *Les Mystiques devant la science, ou Essai sur le mysticisme universel.* Mais il a voulu embrasser trop de questions diverses et a mêlé à de sages remarques des idées spéciales sur l'émanation, la réincarnation, l'ésotérisme, qui n'ont aucun caractère « scientifique. » Après avoir fait observer, avec raison, que les états mystiques sont objet de science, (ils soutiennent, en effet, des rapports avec la psychologie, à la physiologie, à la théologie et la morale), il examine ce qu'en ont pensé des philosophes modernes, tels que MM. Boutroux, W. James, Leuba, Récéjac, mais sans faire ressortir avec netteté les vues propres de chacun d'entre eux. Remontant à la première moitié du XIX^e^ siècle, il cherche ce qu'en ont pensé Frank, Cousin et les éclectiques dont la critique demeura incomplète et superficielle; parmi les théologiens nous entendons surtout et presque uniquement Mgr Darboy, ce qui est insuffisant. Des traités nombreux et remarquables ont été récemment publiés, et entre autres ceux de l'abbé Ribet, du R. P. Poulain qui traitent la question *ex-professo*. Nous les signalons à M. Revel. Ce chapitre des origines est un peu

fantaisiste : le mysticisme catholique provient des Évangiles et des écrits apostoliques et non de Proclus et de Plotin. Il n'a rien de commun avec le mysticisme musulman et hindou auquel M. Revel consacre quelques pages, absolument insuffisantes, pour aboutir aux chimères du spiritisme. C'est le moyen d'arriver « à la libération nirvanique où tout est gloire, amour, harmonie et bonheur », — de deux choses l'une : ou bien l'auteur entend par ce mot l'union à Dieu d'un être intelligent et libre qui trouve le bonheur dans la contemplation, l'amour et la possession éternelle du Bien parfait, et alors son idéal est le nôtre ; ou il désigne l'absorption inconsciente et impersonnelle des créatures dans l'Être infini, et alors nous dédaignons cette espérance qui nous fait entrevoir comme récompense suprême de nos luttes et de nos épreuves un état semblable pour nous au néant.

Histoire et Critique. — 14. — Pourquoi ne pas avouer que nous avons été un peu déçu en ouvrant l'*Aristote* de M. l'abbé Piat, de n'y point trouver la biographie du philosophe ? Il nous répondrait, sans doute, qu'il n'a pas composé son livre pour nous redire ce que l'on trouve dans tous les manuels et, en effet, son œuvre est, avant tout, personnelle. Tout le monde parle d'Aristote et s'il fallait acquérir le droit de l'apprécier par la lecture de son œuvre combien peu oseraient y prétendre ! — Or, le savant professeur de l'École des Carmes a lu, étudié, approfondi, commenté et, ce qui est mieux, compris Aristote. L'ouvrage qui vient de paraître dans la très estimable collection des grands philosophes en est une preuve décisive. Il est divisé en quatre livres : *L'Être, la Nature, l'Ame, les Actions humaines.* Le premier est la métaphysique générale et l'on y trouve les notions sur les propriétés de l'être, les catégories, les substances et les causes vulgarisées par les scolastiques. Le second est une cosmologie et comprend l'étude du mouvement de la matière, du ciel. Le troisième est une anthropologie et traite de l'homme avec ses fonctions physiologiques et ses facultés psychologiques, de la nutrition à la pensée, de la sensation au désir. Le quatrième est la morale individuelle, familiale et sociale. — « Et la théologie naturelle ? » dira-t-on peut-être. M. Piat ne l'a pas oubliée. Le deuxième chapitre du second livre nous résume la doctrine du disciple de Platon sur le moteur que suppose tout mobile, l'acte pur, l'être un, la vie pleine et consciente, la pensée de la pensée, le bonheur infini, mais son Dieu n'est pas le nôtre, car il ne connaît pas le monde. L'univers va vers lui comme vers sa course finale, mais il n'est pas dirigé par lui comme par sa cause efficiente. On sait que plusieurs critiques, entre autres M. l'abbé Farges, n'admettent pas cette interprétation d'Aristote, qui fut celle de Zeller et de Ravaisson et à laquelle M. Piat semble se rallier. Nous recommandons les chapitres III et IV du troisième livre à ceux qu'in-

téressent les théories de la connaissance et de la perception du monde extérieur. Personne n'a plus nettement et fermement posé les principes qui permettent de réfuter le criticisme et l'idéalisme. M. Piat montre à merveille comment saint Thomas a heureusement modifié et perfectionné l'aristotélisme. Sans l'esprit nouveau qui le vivifia, le système du philosophe de Stagyre s'enlisait dans le naturalisme et s'absorbait dans l'immanentisme. Pour conserver l'âme spirituelle et le Dieu transcendant, il a fallu l'enrichir de commentaires qui ressemblent parfois à des superfétations et qu'il eût peut-être désavouées. Un capucin très épris de scotisme, comme il convient, me disait un jour : « Saint Thomas a voulu baptiser Aristote, mais il n'a jamais pu trouver la forme du sacrement qu'il voulait lui administrer. » Eh ! sans doute, Aristote ne fut pas chrétien, mais il a légué à la théologie un trésor d'observations exactes, de notions précises, d'analyses déliées, de synthèses compréhensives, que le moyen âge a purifié et enrichi. M. Piat lui rend justice, et, avec une conscience et une science dignes de tout éloge ; par des phrases claires et sobres, méthodiquement reliées entre elles, il n'a pas seulement condensé et traduit la thèse d'Aristote, mais, les unissant par des déductions rigoureuses, il a mis en vive lumière l'unité de doctrine de cet admirable penseur.

15. — M. L. Figard consacre à Jean Fernel, sous ce titre : *Un Médecin philosophe au* XVI^e^ *siècle*, une thèse de doctorat. On ne savait trop où et quand naquit ce personnage qui soigna et guérit Diane de Poitiers, devint médecin d'Henri II et occupa une place considérable parmi les naturalistes de son temps. Il s'était occupé aussi de mathématiques et il essaya, par une méthode expérimentale à la fois simple et ingénieuse, de déterminer la longueur d'un degré de méridien. Disciple fidèle et un peu étroit de Galien, il s'efforça pourtant d'alléger le fatras, d'ordonner et d'éclairer le chaos de l'ancienne médecine. Fut-il, aussi, psychologue ? Son érudit biographe le croit, et c'est à ce point de vue que sa thèse est écrite. Or, cette psychologie n'est guère originale : la matière et la forme, la vie, la sensation et la pensée, l'âme et ses facultés, les sens externes et internes, la raison et la volonté, la liberté et l'immortalité, Fernel aborde toutes ces questions, mais il les résoud d'après Aristote et la scolastique. Cependant il semble parfois plutôt vitaliste qu'animiste et paraît admettre une distinction réelle entre le principe vital et l'âme pensante. Son effort le plus louable est la préoccupation de montrer dans l'organisme les instruments, les conditions et les conséquences de l'activité intellectuelle et morale de l'homme. « Il apparaît comme le lointain précurseur de la science et de la psychologie contemporaine » (p. 365). Nous souscrivons sans peine à cette conclusion d'un livre intéressant et bien composé.

16. — Il n'est pas étonnant — et il était inévitable — que les divers

opuscules de la collection *Science et Religion* soient de valeur très inégale. S'il en est quelques-uns de premier ordre, il s'en trouve plusieurs de médiocres ; nous avons aujourd'hui le plaisir d'en recommander un qui est excellent : *Auguste Comte, sa vie et sa doctrine*, par M. Michel Salomon. La vie du philosophe est racontée avec tous les détails nécessaires pour connaître l'homme et comprendre son système. Vient ensuite une définition du positivisme et une description de l'état qu'il crée dans l'esprit qu'il appauvrit, amoindrit et désespère. La classification des sciences et la loi des trois états sont exposées en quelques mots clairs et brefs, et parce que la sociologie est l'ordre suprême qui contient et domine tous les autres. A. Comte, théoricien de sociologie, mérite une étude spéciale ; frappé par l'anarchie morale, il préconise un pouvoir spirituel et, parce que ce pouvoir nous apparaît souverain et bienfaisant dans le catholicisme, cette forme chrétienne est préférée au protestantisme, exaltée comme un type de gouvernement, imitée dans l'institution d'une religion positive très opposée à la dogmatique chrétienne, mais empruntant à la liturgie catholique certaines de ses formes et plusieurs de ses rites. M. Salomon soutient contre Littré qu'il n'y a pas « brisure » dans la pensée de Comte, que sa politique et son humanitarisme dérivent de sa philosophie ; il démontre que la loi des trois états est arbitrairement affirmée, la métaphysique impliquée dans sa négation, le finalisme inclus dans la conception d'une hiérarchie cosmique. Cependant, s'il fallait choisir en ces quelques pages, nous préférerions à tout le reste les chapitres XI et XII sur l'utilisation du comtisme en religion et en politique. Un des exécuteurs testamentaire d'A. Comte le place au rang des maîtres du savoir, avec saint Paul, saint Bernard, saint François, saint Ignace. Nous avions bien dit qu'on finirait par en faire un Père de l'Église ! Avec une parfaite mesure, l'auteur d'*A. Comte* met les choses au point et se défend de toute exagération. A. Comte n'était pas plus catholique que royaliste, mais les fidèles du Pape et les partisans du Roi peuvent trouver en son œuvre des aveux et des hommages, et même des observations, des réflexions, des démonstrations et des principes et surtout une méthode qu'on peut utiliser contre l'auteur révolutionnaire et athée de la philosophie positive.

17. — *L'Année philosophique* de 1902 contient plusieurs travaux intéressants : M. Brochard revendique contre M. Lutoslawsky, l'ingénieux critique anglais qui a essayé de déterminer la chronologie des dialogues par la méthode stylométrique, l'unité de la pensée de Platon. Il oppose à l'exégèse de MM. Tannery, Couturat et Bovet l'étude objective des « lois » le dernier dialogue composé par l'auteur du *Phédon* ; d'après l'éminent professeur, la théorie des idées, source et centre des doctrines platoniciennes, est identique à celle qui est exposée dans les premiers

ouvrages du maître. L'on doit à M. Hamelin une dissertation sur *le Raisonnement par analogie* dont pourront profiter les théologiens eux-mêmes qui font un si fréquent usage de ce procédé logique. Il montre qu'il faut le ranger parmi les inductions d'assimilation et il fait preuve de pénétration dans la critique des idées de Kant, de Cournot, de Stuart Mill et de M. Rabier. — M. Dauriac est l'ennemi déclaré de la métaphysique : il en veut à l'absolu, ce qui ne saurait surprendre de la part d'un néo-criticiste. Il envisage la manière dont on peut le concevoir dans la métaphysique immanente et il démontre qu'on ne peut l'atteindre par cette voie. Mais ceux pour lesquels la notion de l'absolu est transcendante ne seront pas convaincus par son étude écrite dans un style vif et alerte qui est un modèle de discussion philosophique. — L'histoire critique de l'évolution de l'idéalisme sera redevable à M. Pillon d'informations précieuses. Il excelle dans le choix, la comparaison et l'interprétation des textes philosophiques. Cette fois, il examine comment Bayle a critiqué les attributs métaphysiques de Dieu : immensité et unité. Au nom de l'idéalisme, M. Pillon rejette l'immensité divine et regarde comme contradictoires l'unité divine et la trinité des Personnes. C'est pour nous un vrai chagrin qui se renouvelle chaque année, de constater que les dons les plus rares, la science, la pénétration, le sens critique ne préservent pas le directeur de *l'Année philosophique* des erreurs les plus déconcertantes. Bon gré mal gré, il faut que tout s'adapte à son système relativiste : c'est un lit de Procuste où s'étendent les preuves pour en sortir effroyablement mutilées. Parce que le nombre infini répugne — ce qui paraît incontestable — il faut que l'Être infini soit un concept absurde, tandis qu'Il n'a dans la nature rien de commun avec le nombre et qu'Il en est précisément l'opposé et la négation. Les Personnes divines étant des relations subsistantes et chacune d'entre elles contenant l'essence divine tout entière, on n'en peut rien conclure contre l'unité de Dieu. Sans doute la raison ne peut démontrer, découvrir et connaître la Trinité, mais la notion de ce mystère ne renferme pas d'éléments contradictoires. La Bibliographie philosophique française analyse une centaine d'ouvrages sur la métaphysique, la psychologie, la sociologie, l'histoire de la philosophie, la morale et la religion. Très utile aux travailleurs, elle leur rendrait encore plus de services si elle était plus objective et moins dominée par des préjugés systématiques. L. MAISONNEUVE.

BEAUX-ARTS

1. *Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes*, par MAXIME COLLIGNON et LOUIS COUVE (*Index*). Paris, Fontemoing, 1903, in-8 de 45 p., 3 fr. — 2. *Guide illustré de Timgad*, par ALBERT BALLU. Paris, Neurdein frères, s. d., in-12 de VIII-

100 p., 2 fr. — 3. *Les Monuments arabes de Tlemcen*, par William et Georges Marçais. Paris, Fontemoing, 1903, in-8 de v-358 p., avec 30 planches et 82 gravures, 20 fr. — 4. *Les Villes d'art célèbres. Constantinople*, par H. Barth. Paris, Laurens, 1903, in-8 de 180 p., avec 103 grav., 4 fr. — 5. *Les Villes d'art célèbres. Séville*, par Ch.-Eug. Schmidt. Paris, Laurens, 1903, in-8 de 156 p., avec 111 grav., 4 fr. — 6. *Notre-Dame de Paris*, by Charles Hiatt. London, George Bell, 1902, in-12 de x-104 p., avec 41 grav., cart., 3 fr. 50. — 7. *The Cathedral Church of Amiens*, by the Rev. Thomas Perkins. London, George Bell, 1902, in-12 de x-112 p., avec 57 grav., cart., 3 fr. 50. — 8. *A short History and description of the church and abbey of Mont S. Michel*, by H. J. Massé. London, George Bell, 1902, in-12 de x-130 p., avec 49 grav., cart., 3 fr. 50. — 9. *En flânant. A travers la France (Touraine, Velay, Normandie, Bourgogne, Provence)*, par André Hallays. Paris, Perrin, 1903, in-16 de 394 p., 3 fr. 50. — 10. *Un Pèlerinage artistique à Florence*, par le R. P. Sertillanges. Paris, Lecoffre, 1902, in-16 de 163 p., illustré, 2 fr. — 11. *Conversazioni romane*, par Louis Bordet et Louis Ponnelle. Paris, Leroux, 1902, in-8 de vi-159 p., 5 fr. — 12. *The Saints in christian Art. Lives and Legends of the great Hermits and Fathers of the Church, with other contemporary Saints*, by Mrs. Arthur Bell. London, George Bell, 1902, in-8 de xii-322 p., avec nombreuses photogr., cart., 17 fr. 50. — 13. *Great Masters in painting and sculpture. Michael Angelo Buonarroti*, by Lord Ronald Sutherland Gower. London, George Bell, 1903, petit in-8 de xii-132 p., avec 40 photogr., cart., 6 fr. 25. — 14. *Great Masters in painting and sculpture. Jacopo Robusti called Tintoretto*, by J. B. Stoughton Holborn. London, George Bell, 1903, petit in-8 de xii-156 p., avec 40 photogr., cart., 6 fr. 25. — 15. *Künstler-Monographien. Donatello*, von Alfred Gotthold Meyer. Bielefeld und Leipzig, Velhagen und Klasing, 1903, in-8 de 132 p., avec 141 photogr., cart., 3 fr. 75. — 16. *Les Grands Artistes. Léonard de Vinci*, par Gabriel Séailles. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 photogr., 2 fr. 50. — 17. *Les Grands Artistes. J.-F. Millet*, par Henry Marcel. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 photogr., 2 fr. 50. — 18. *La Tapisserie de Bayeux, étude archéologique et critique*, par A. Marignan. Paris, Leroux, 1902, in-18 de xxvi-196 p., 5 fr. — 19. *Le Musée chrétien dans la chapelle de saint Louis au château de Saint-Germain-en-Laye*, par Salomon Reinach. Paris, Leroux, 1903, in-8 de 40 p., avec 31 grav., 2 fr. — 20. *Louis Courajod. Leçons professées à l'École du Louvre*, publiées par Henry Lemonnier et André Michel. Tome III. *Origines de l'art moderne*. Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de xxxvi-402 p., en souscription 30 fr. les trois vol. — 21. *La Peinture au pays de Liège et sur les bords de la Meuse*, par Jules Helbig. Liège, Poncelet, 1903, in-4 de xiv-510 p., avec 30 photogr., 12 fr. — 22. *De Quelques Travaux relatifs à la peinture française du XVe siècle*, par Paul Vitry. Paris, Rapilly, 1903, in-8 de 45 p., 3 fr. 50. — 23. *Peintres de jadis et d'aujourd'hui*, par Théodor de Wyzewa. Paris, Perrin, 1903, in-8 de 392 p., illustré, 6 fr. — 24. *Maurice Denis au Vésinet*, par Adrien Mithouard et l'abbé Auguste Desfossés. Paris, Bibliothèque de « l'Occident », 1903, in-4 de 20 p., illustré de grav. sur bois, 3 fr. 50. — 25. *Auguste Rodin pris sur la vie*, par Judith Cladel. Paris, éditions de « la Plume », 1903, in-8 de iv-113 p., 3 fr. 50. — 26. *Victor Hugo artiste*, par Émile Bertaux. Paris, « Gazette des beaux-arts », 1903, in-8 de 52 p., avec photogr., 2 fr. 50.

1. — Le *Polybiblion* a parlé l'an dernier (t. XCIV, p. 399) de l'excellent *Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes*, publié par MM. Maxime Collignon et Louis Couve, répertoire indispensable à l'étude de la peinture antique. Il manquait un Index à la précieuse publication ; cet Index vient de paraître, et il suffira de dire qu'il est aussi clair et aussi complet qu'on le peut désirer. Il se divise en trois parties, où sont classés, par ordre alphabétique, avec référence aux numéros du Catalogue, les diverses publications qui étudient ou mentionnent ces vases, les inscriptions qu'on y peut lire, enfin les sujets

de toute sorte que l'on y trouve représentés. Un album in-4 nous est encore promis, où seront reproduits les principaux types de vases.

2. — On sait les belles fouilles qui nous ont rendu Timgad, la Pompéi algérienne, une Pompéi, il est vrai, où manquent les peintures ; mais quelle ampleur d'édifices, et quelle forêt de colonnes profilées à perte de vue sur l'immense horizon des sables ! L'architecte qui dirige les fouilles, M. Albert Ballu, a entrepris de publier, somptueusement et à grands frais, les résultats de ses travaux ; ainsi a-t-on fait de tout temps, et c'est justice, pour ces grandes restaurations antiques que subventionnent nos ministères et nos instituts. Mais, à côté de ces in-folios savants et peu maniables, destinés à être ensevelis religieusement dans la poussière des bibliothèques publiques, il y a place pour de petits guides aux informations non moins sûres, et que la photographie annote de façon vivante et pittoresque. Tel est le *Guide illustré de Timgad*, édité par MM. Neurdein frères, les bons photographes qui, les premiers, ont fait de la carte postale illustrée une œuvre d'art. Ce petit livre, de texte parfait, mérite mieux que d'être feuilleté en passant par une main distraite et peu soigneuse ; c'est un bijou d'illustration ; et pour le prix modique auquel il est vendu, je me doute que ses éditeurs ne font pas une affaire d'or ; mais ils ont donné en cette sorte d'ouvrages, et cela peut leur suffire, un charmant et unique modèle d'édition d'art.

3. — De Timgad passer à Tlemcen, c'est, en peu d'heures, faire succéder aux nobles architectures de la civilisation romaine le caprice délicat de l'ornementation arabe. On a beaucoup écrit sur Tlemcen, depuis les érudits comme l'abbé Bargès et Ch. Brosselard, qui ont connu la ville sitôt après la conquête de l'Algérie, et en ont étudié excellemment l'histoire et l'épigraphie, jusqu'aux touristes de ces dernières années, parmi lesquels il faut citer surtout Ary Renan, qui a vu les mosquées en poète et les a délicieusement décrites. MM. William et Georges Marçais, avec l'appui de la direction des Beaux-Arts et du gouvernement général de l'Algérie, ont pu mener à bien une entreprise plus complète. Le beau volume qu'ils ont publié sur *les Monuments arabes de Tlemcen* est une des contributions les plus importantes à l'étude de l'archéologie musulmane occidentale, qui jusqu'ici s'attachait uniquement à l'analyse des monuments andalous. Un des principaux mérites de la longue Introduction de ce livre est de montrer minutieusement l'étroite parenté qui unit l'architecture tlemcénienne à celle des plus illustres édifices demeurés en Espagne, et notamment l'Alhambra. Cette Introduction d'ailleurs est un véritable traité du style, de la construction et de la décoration dans l'art du Maghreb, composé et rédigé avec le goût le plus sûr. Chapitre par chapitre, tous les monuments sont soigneusement décrits, et les

photographies, parfois charmantes, toujours instructives, nous en révèlent les aspects, tandis que les sobres croquis des auteurs, mêlés au texte en perpétuel commentaire, nous aident à nous débrouiller dans les complications d'un art si ingénieux et si subtil.

4, 5. — Ne quittons pas encore l'art musulman. M. Barth s'offre à nous faire visiter *Constantinople*, et nous ne saurions avoir de meilleur guide. La ville dont le nom, plus que tout autre peut-être (si nous exceptons Rome), évoque les images les plus saisissantes du passé, l'histoire des premières gloires chrétiennes, des agitations byzantines, des ardeurs des croisades et des sauvageries turques, la capitale de Constantin, devenue Byzance et enfin Stamboul (la ville par excellence), n'est point aisée à connaître. La saleté moderne offusque et déçoit le curieux ; mais l'immensité de Sainte-Sophie, même défigurée, les trésors du Musée, les ruines dorées par le soleil, les bois de cyprès, l'éblouissement de la Corne d'Or, où chatoie toute la lumière d'Asie, attachent peu à peu et saisissent l'esprit par des liens si forts qu'il a peine à se retirer. Le texte de M. Barth, pittoresque, varié, très érudit et sans pédanterie aucune, rend à merveille cette séduction. Il se promène au long des rives du Bosphore, il s'attarde dans les jardins de roses et les mosquées de la délicieuse ville de Brousse, et, chemin faisant, il nous raconte l'histoire et nous explique l'art. Une centaine de photographies illustrent le volume, un des mieux réussis de la collection des *Villes d'art célèbres*, dont l'éditeur Laurens peut constater avec joie le succès rapide et bien mérité. — *Séville* a paru dans la même collection, où nous avions eu déjà Cordoue et Grenade. Le texte allemand de M. Schmidt (publié à Leipzig par l'éditeur Seemann) a été traduit et adapté par M. Henri Peyre. Il est abondant et disert. Que de merveilles à nous décrire, l'Alcazar, ce chef-d'œuvre laissé par la domination arabe, avec ses dentelles de stuc et l'ombre parfumée de ses jardins, la rose tour de la Giralda que l'on ne peut comparer qu'au campanile de Florence, et la somptueuse et profonde cathédrale ! Les gravures ne négligent rien, parmi ces recoins pittoresques qui sont la joie des yeux. Elles nous donnent tout l'Alcazar ; elles nous présentent les meilleurs peintres, Valdès Léal, Murillo, Zurbaran, Goya ; elles nous révèlent aussi toute la vie de la Séville moderne, la Feria, les courses de taureaux, les danseuses et les cigarières. Il y a là toute une ville, et il y a aussi toute une race.

6, 7, 8. — On ne saurait dire trop de bien de la petite collection publiée par la maison Bell, de Londres, sur les églises d'Europe (*Bell's Handbooks to continental Churches*), qui continue et complète une collection plus abondante, et non moins charmante, des cathédrales anglaises. Le texte de ces volumes, rédigé avec le plus grand soin, est tenu au courant des plus récents travaux, et l'illustration en est par-

faite. Ce sont de ces manuels, comme nous n'en avons malheureusement pas en France, que l'on met dans sa poche pour une excursion, et que l'on a plaisir aussi à garder dans sa bibliothèque; leur vêtement de toile rouge à décor ancien a une mine si avenante! Les trois derniers volumes de la série sont consacrés aux cathédrales d'*Amiens* et de *Paris* et au *Mont-Saint-Michel*. Le volume d'Amiens est dû au Révérend Thomas Perkins, qui avait déjà donné à la collection une excellente étude sur les églises de Rouen; il n'a pu connaître et utiliser l'admirable travail, aujourd'hui encore inachevé, de M. Durand, dont le tome I venait seulement de paraître; mais il n'en a pas moins fait une œuvre méthodique et sage, dont les sobres descriptions sont relevées parfois d'éloquents extraits de Ruskin (M. Marcel Proust a entrepris de traduire, et nous donnera bientôt *la Bible d'Amiens*, de Ruskin). M. Charles Hiatt a traité de Notre-Dame de Paris, en s'aidant surtout des travaux de Viollet-le-Duc et de Guilhermy; enfin M. Massé, en se servant non seulement des études des architectes, mais aussi des chroniques et des romans du moyen âge, et surtout de ses propres observations, a rédigé un Guide du Mont-Saint-Michel qui est un modèle du genre. Et comment louer la profusion de gravures délicates et fidèles dont ces petits volumes débordent?

9. — M. André Hallays continue à se promener *A travers la France;* il se promène *en flânant*, et nous savons déjà qu'il n'y a pas au monde de flâneries plus ingénieusement, plus artistement et plus utilement occupées (Voyez *Polybiblion*, t. LXXXVIII, p. 317; t. XCI, p. 419-420). Ah! le charmant compagnon de voyage! Chaque jeudi soir, il y a foule d'honnêtes gens qui ouvrent leur *Journal des Débats* avec une impatiente curiosité : où M. Hallays nous mène-t-il aujourd'hui? Avez-vous lu, en septembre dernier, sa promenade dans le Chablais, sur les traces de saint François de Sales? Que c'était justement vu, délicatement dit! la figure du grand saint revivait avec les plus aimables couleurs. Ces pages excellentes ne pouvaient être comprises en ce volume-ci; elles attendent un prochain volume; qu'elles n'attendent point trop longtemps! Cette fois donc M. Hallays nous conduit en Touraine, en Velay, en Normandie, en Bourgogne, en Provence. Pas une vieille maison, pas une église qui n'ait un souvenir à lui raconter. A Chinon, nous sommes au pays de Rabelais; la vallée de l'Indre et le pays de Saumur évoquent deux chefs-d'œuvre de Balzac : *Le Lys dans la vallée* et *Eugénie Grandet;* les rives fleuries et boisées du Loir semblent murmurer encore les odelettes de Ronsard. Voici Buffon à Montbard; personne, non pas même M. Adolphe Brisson, ne saurait tirer d'un de nos immortels une plus délicieuse et plus scélérate interview que celle que déroba Hérault de Séchelles au noble et candide académicien, et que M. André Hallays nous résume. Les lettres, les arts, l'histoire dans un

beau cadre de nature, ô la parfaite manière de se divertir! Mais ce flâneur est aussi un apôtre ; il prêche la grande croisade contre les démolisseurs, et contre les restaurateurs, plus dangereux encore peut-être. Et il a quelquefois cette grande et sérieuse joie de se dire que, malgré les entraves de la bureaucratie et l'inertie des ministères, sa voix n'a pas toujours retenti dans le désert : de nobles murailles que menaçait la pioche, des églises qu'un architecte s'apprêtait à refaire, d'exquises vieilles maisons qu'une municipalité voulait raser, vivent, grâce à son insistance ; n'a-t-il pas droit au remerciement cordial de tous ceux qui aiment l'art et le pays français ?

10. — Le R. P. Sertillanges a fait, il y a dix ans, *Un Pèlerinage artistique à Florence*, d'où il a rapporté des notes vivantes, pittoresques, enthousiastes, et qui semblent écrites d'hier. Ce n'est point une description méthodique de la ville exquise ; c'est une impression, mais tout à fait juste et pénétrante. On y goûtera « un parfum de poésie intime, grave, noble autant qu'il se peut, et cependant aimable et pleine d'abandon. » Cette louange, que l'auteur donne à Florence, est bien méritée par son gracieux petit livre. La plus grande partie du pèlerinage est consacrée à deux sanctuaires, Saint-Marc et la chapelle des Médicis, décorés par deux maîtres de génie opposé, Fra Angelico et Michel-Ange. L'un et l'autre sont jugés avec cette critique toute d'émotion et d'éloquence qu'inspire l'intelligence des vérités chrétiennes ; il y a dans ces pages si faciles à lire un code de l'art chrétien familièrement commenté, une esthétique naturelle et délicate où les professeurs patentés du beau trouveraient partout à s'instruire.

11. — C'est dans le même esprit chrétien, avec une grande sûreté de goût et une parfaite simplicité d'expression qu'ont été rédigées les études que MM. Bordet et Ponnelle ont réunies sous le titre de *Conversazioni romane ;* car ce furent des conférences, ou plutôt des causeries d'allure toute cordiale, tenues à Rome devant les élèves du Séminaire français. La première, sur Fra Angelico, est toute remplie du sentiment de naïve allégresse qui transparaît lumineusement dans les moindres œuvres du peintre angélique. L'âpreté sauvage de Luca Signorelli, la clarté de composition et la vérité d'attitudes que Giotto sait mettre dans ses fresques d'Assise, la perfection de beauté de Raphaël inspirent aux deux auteurs des pages dont on appréciera la justesse pénétrante, de même qu'ils trouvent pour analyser les lignes pures de la sculpture grecque ou la majesté immense de Saint-Pierre, des termes appropriés à la noblesse du sujet, sous l'allure familière que leur jeune auditoire leur a fait adopter.

12. — Le beau volume que Mrs. Arthur Bell vient de consacrer aux *Vies et légendes des grands ermites et des Pères de l'Église, ainsi que d'autres saints contemporains (Lives and Legends of the great Hermits*

and Fathers of the Church, with other contemporary Saints) fait suite aux Vies et légendes des évangélistes et des apôtres, précédemment publiées avec le même luxe de gravures, sous ce titre général : *Les Saints dans l'art* (Voyez *Polybiblion*, t. XCIV, p. 402). L'idée était excellente de grouper harmonieusement ces nobles figures des premiers siècles, dont l'auréole est demeurée si longtemps lumineuse. Maintenant qu'une critique impitoyable repousse tant d'histoires touchantes et romanesques dont le moyen âge fit avidement sa pâture, il est bon de rechercher ce que l'art doit à la tradition dévote ; vous trouverez dans les livres de Mrs. Bell toute une Légende dorée écrite avec science aussi bien qu'avec grâce, et corrigée selon les exigences modernes. Auprès des grands cénobites, Antoine et Paul, voici tous les Pères de la Thébaïde, puis les martyrs du quatrième siècle, les saints guerriers, les vierges, les Pères de l'Église grecque et de l'Église latine, Athanase, Basile, Grégoire, Chrysostome, Jérôme, Ambroise, Augustin, les papes, les évêques, les femmes illustres, comme sainte Geneviève et sainte Clotilde, les moines du cinquième et du sixième siècles, les apôtres de l'Angleterre et de l'Irlande (qui sont l'objet d'études tout particulièrement intéressantes). Étroitement mêlée aux récits, l'illustration va des maîtres italiens aux flamands ou aux anglais modernes, de Fra Angelico, de Botticelli, de Carpaccio et de Memlinc à Puvis de Chavannes et à Burne-Jones. C'est un joli régal des yeux ; et, quand le troisième volume, qui est annoncé, aura clos l'ouvrage en le conduisant jusqu'aux époques récentes, il y aura là, pour les lecteurs et lectrices de livres anglais, de quoi satisfaire la curiosité esthétique et l'érudition, non moins qu'une dévotion intelligente.

13, 14. — La collection des *Great Masters in painting and sculpture*, que publie avec tant de succès la maison George Bell, s'est enrichie de deux nouveaux volumes. Lord Ronald Sutherland Gower a étudié *Michel-Ange* avec toute la science et la sympathie enthousiaste que l'on est en droit d'exiger en pareille matière, mais qu'il est si malaisé de traduire de façon neuve et vivante. Une centaine de pages lui ont suffi pour caractériser de façon précise la vie et l'œuvre du maître immortel, sculpteur, peintre, architecte, dessinateur et poète. Le volume, après une description des portraits contemporains de Michel-Ange et une fine analyse de l'influence si puissante qu'il exerça, se termine par le catalogue des œuvres, auquel se joint un inventaire détaillé des précieux dessins conservés au British Museum, dont plusieurs sont reproduits en photogravure. L'illustration, fort belle, de ce livre excellent aidera les lecteurs à se prononcer sur la question que soulève une lettre-préface de l'illustre peintre Watts : Michel-Ange avait-il raison de se croire plus grand sculpteur que peintre ? Lord Gower le pense, et le démontre ; M. Watts est convaincu du contraire ; et tous

ceux qui devant les sublimes peintures de la Sixtine ont ressenti l'émotion la plus forte qu'une œuvre d'art puisse donner, se rangeront, j'imagine, à l'avis de M. Watts. — M. Stoughton Holborn n'a pas dépensé moins de passion pour louer l'art tumultueux de *Tintoret;* et il y a, dans un excès même d'admiration qui va jusqu'à l'injustice pour les glorieux devanciers ou contemporains du peintre des doges, quelque chose de l'impétuosité des œuvres qu'il célèbre. Tintoret ne peut être connu en dehors de Venise ; mais ceux qui l'ont vu au palais des doges ou à la confrérie de Saint-Roch ne peuvent oublier la fougue extraordinaire des compositions, l'audace du dessin, la lumière saisissante du coloris. Le blanc et le noir des gravures sont impuissants à rendre tant de contrastes. Cet essai abrégé, comme l'auteur l'appelle trop modestement, rendra d'utiles services aux curieux de la peinture vénitienne ; à côté des célèbres chefs-d'œuvre qu'il reproduit, il leur révélera d'importantes peintures, telles que le Ganymède de la National Gallery, qu'il semble bien en effet que Tintoret seul ait pu créer.

15. — La collection allemande des *Künstler-Monographien* en est à son 65e volume. C'est un *Donatello*, dont M. Alfred Gotthold Meyer a rédigé le texte, en s'attachant moins aux discussions de chronologie qu'à la comparaison minutieuse, et souvent très féconde, des œuvres entre elles. Il observe très justement que, pour un artiste aussi généreux, les dates des œuvres doivent ressortir de leurs relations intimes plutôt que des probabilités extérieures. Donatello a repris maintes fois le même thème, en l'élargissant toujours et le renouvelant. Rien n'est plus instructif, et rien n'est plus attrayant aussi que d'examiner côte à côte, grâce aux excellentes photographies dont le volume regorge (il y en a 140, pour la modique somme de trois marks !), les David, les statues du Précurseur, les Christs et les Madones ; quelle vie, quelle fraîcheur, quelle jeunesse ! et quelle violence aussi d'expressions fières, passionnées, douloureuses ! Le choix fait par le critique dans le nombre vraiment excessif des Madones aujourd'hui attribuées à Donatello aura l'approbation de tous les artistes.

16. — M. Gabriel Séailles, qui avait déjà donné un délicat Watteau à la collection des *Grands Artistes* de l'éditeur Laurens, collection française — enfin ! — et heureuse rivale, quoique en proportions plus modestes, des deux séries anglaise et allemande, vient d'y publier un *Léonard de Vinci*. Il était tout préparé à l'entreprise, ayant, il y a dix ans, écrit en philosophe un très beau livre sur le maître universel. Très simplement cette fois, et avec des considérations appropriées au public qui le lira, il raconte cette vie extraordinaire, explique ces ambitions, cette curiosité, ce détachement suprême d'une si haute intelligence. Les œuvres perdues et subsistantes sont éloquemment

commentées. L'illustration est exécutée de façon satisfaisante ; mais pourquoi y comprendre, sinon à titre de documents, et sans l'indiquer par une note, des œuvres comme la Vierge aux balances, du Louvre, l'Isabelle d'Este des Offices, surtout la Léda de la galerie Borghèse ?

17. — On goûtera fort, dans la même collection, le *Millet* de M. Henry Marcel. C'est de la belle et saine critique d'art, due à l'un des écrivains les mieux renseignés de notre temps. L'œuvre puissante de ce héros rustique est commentée en termes dignes de sa robustesse. On se rappelle le mot si juste de Millet à propos d'un autre peintre de scènes campagnardes : « M. Breton peint des filles qui sont trop jolies pour rester au village. » Lui nous a donné un paysan idéalisé sans doute, mais dans le sens que nous devions attendre, le fils de la glèbe nourricière avec la simple beauté de ses gestes et de la vie quotidienne ; sa peinture est d'une âme grave, aimante et religieuse en tout. L'illustration, charmante et d'un choix parfait, nous fait connaître les aspects variés d'une œuvre où les dessins et les pastels ne sont pas moins admirables que les peintures achevées, un peu lourdes parfois. Quelle lumière, quel air pur et vivifiant dans les pastels de Millet !

18. — L'*Étude archéologique et critique* publiée par M. Marignan sur *la Tapisserie de Bayeux* a ranimé parmi les archéologues des discussions déjà anciennes et qui ne sont pas près de finir. A quelle date attribuer ce récit en images de la conquête normande, le document d'art le plus extraordinaire du haut moyen âge ? M. Marignan a cru pouvoir descendre cette date près de cent ans plus bas que ne l'avaient fait les précédents historiens, de façon à la rattacher étroitement au système de classement, d'ailleurs fort discuté, qu'il a entrepris des grands monuments du XII^e^ siècle. Son argumentation, qu'il vaudrait la peine de suivre page à page, se résume en deux points : la tapisserie de Bayeux est inspirée du *Roman de Rou*, par conséquent, elle est postérieure à 1170 ; de plus, les costumes et les mœurs qui y sont représentés sont ceux de la seconde moitié du XII^e^ siècle. Incidemment, comme on pouvait lui faire observer que ces renseignements figurés s'apparentent aux descriptions de la *Chanson de Roland*, il abaisse la date de ce poème jusqu'à 1125 environ ; allégation dont le regretté Gaston Paris n'a pas eu de peine à démontrer le mal fondé (*Romania* de 1902, p. 404-419). Parmi les comptes rendus critiques suscités par une thèse aussi audacieuse, aucun ne m'a semblé plus topique et mieux enchaîné qu'un article récemment publié dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (1903, t. LXIV). Son auteur, M. Maurice Lanore, s'était déjà fait connaître en apportant une solution nouvelle et fort heureuse dans la question si controversée du portail de Chartres (Voyez *Polybiblion*, t. XCI, p. 418). Pour la date de la tapisserie de Bayeux, il a ruiné la thèse de M. Marignan. Il faut donc lire ses quelques pages pour con-

trôler les assertions du livre qu'il réfute, livre que les historiens du moyen âge ne devront d'ailleurs point négliger, et qui ajoute un nouveau titre des plus honorables à ceux déjà nombreux d'un infatigable érudit.

19. — Le *Musée chrétien* que l'on peut voir depuis quelques mois *dans la chapelle de saint Louis au château de Saint-Germain-en-Laye* a été organisé avec un goût parfait par M. Salomon Reinach, qui nous l'explique en une élégante brochure illustrée de bons clichés. Là sont réunis sous forme de moulages les types les plus variés et les plus instructifs des sarcophages chrétiens de la Gaule. Mais la brochure que nous apporte l'éminent conservateur de notre Musée d'antiquités nationales n'intéresse pas que l'archéologie chrétienne. La chapelle, récemment restaurée, du château de Saint-Germain y est décrite, et une série de fort belles sculptures du XIII^e^ siècle, qui la décorent, y sont reproduites et commentées. Ce sont, aux angles des croisées d'ogives, sept têtes en ronde-bosse, où M. Reinach veut reconnaître des portraits de saint Louis et de sa famille. J'hésiterais, pour ma part, à donner une telle importance iconographique à des modillons, si bien exécutés qu'ils soient ; mais la thèse vaut d'être discutée à loisir, et de toute façon elle apporte un regain d'actualité à l'étude demeurée très obscure et controversée des images du pieux roi.

20. — Le troisième et dernier volume des *Leçons professées à l'École du Louvre* par Louis Courajod (Voyez *Polybiblion*, t. LXXXVI, p. 408 ; t. XCII, p. 404) comprend la partie la plus inégale peut-être, mais par endroits la plus éloquente et agissante de ces cours dont on ne peut encore se souvenir sans émotion. Il s'agit des *Origines de l'art moderne*, c'est-à-dire de la tyrannie de l'art italien au XVII^e^ siècle, du style jésuite, du rococo, de la dégénérescence de l'art français sous l'influence des sculpteurs et décorateurs venus de Rome ; nous voyons naître l'école académique et triompher le latinisme, se préciser les formules et les canons esthétiques dont aujourd'hui encore nous avons peine à nous affranchir. Ces plaidoyers superbes, que parfois nous avons tout entiers, parfois aussi sont tronqués à tel point qu'il nous semble entendre à peine quelques lointains éclats de voix. Les redites y sont fréquentes, et nous avons la surprise, d'un cours à l'autre, de passer de Winckelmann et de M^me^ de Staël aux artistes de Henri IV, ou d'Albert Dürer à Bouchardon. Cela nous désoriente un peu ; et nous eussions souhaité peut-être que les éditeurs, si soucieux de nous rendre cette parole vivante, se fussent astreints à d'utiles coupures ; d'autant que, malgré tout, bien des leçons qui se composaient surtout de projections de clichés d'où jaillissaient les comparaisons les plus fécondes, sont forcément perdues à tout jamais. Ce sont les petits défauts d'une méthode dont on ne saurait trop louer l'exactitude et la

fidélité. Le volume s'ouvre sur une éloquente notice de M. André Michel, que suit une Bibliographie due aux soins minutieux d'un des meilleurs élèves de Courajod, M. Gaston Brière.

21. — La nouvelle édition publiée par M. Jules Helbig de son étude sur *la Peinture au pays de Liège et sur les bords de la Meuse* apparaît, par les proportions, aussi bien que par le luxe des gravures, comme une de ces majestueuses monographies qui épuisent un sujet. Elle fait suite à une précieuse histoire de la sculpture et des arts plastiques dans la même région, publiée il y a une douzaine d'années par le même auteur. De consciencieuses recherches ont permis à M. Helbig d'esquisser une histoire des origines de la peinture mosane avant les frères Van Eyck, par les décorations murales et les miniatures que l'on peut, avec vraisemblance, localiser dans la région. Avec les Van Eyck et les frères de Limbourg, nous sommes déjà à l'apogée de l'art flamand primitif, et autour d'eux se groupent les peintres bénédictins de l'abbaye de Saint-Laurent et ceux du pays de Liège. Le seizième siècle commence la décadence, malgré le charme exquis des paysages dont Joachim Patenier et Henri Blès décorent leurs compositions bibliques; l'ère purement flamande est finie; un flot d'italianisme a submergé toute la peinture; et si Lambert Lombard montre encore quelque personnalité, à partir du dix-septième siècle ce n'est plus que mollesse et banalité navrantes; à peine quelques peintres, comme Walther Damery, sortent-ils par moments de l'ornière académique. Près des deux tiers de l'ouvrage de M. Helbig sont consacrés à la pénible étude de cette longue décadence; mais il a fait jusqu'au bout son devoir d'historien, et le monument qu'il a élevé à l'art de son pays, s'il n'est point tout entier de granit et de marbre, durera cependant, car il est construit avec la méthode sûre et consciencieuse qui empêche les livres de vieillir.

22. — Les souvenirs de l'exposition de Bruges nous sont encore présents, et voici que l'on organise à Paris une exposition des primitifs français. Nous aurons donc bientôt en mains tous les documents requis pour élucider la fameuse question toujours obscure. Êtes-vous Flamand? êtes-vous Français? Est-ce de la Flandre que nous est venue la lumière? Ou bien avons-nous, de nos propres mains, allumé le flambeau? Question bien oiseuse, en somme, les deux arts, au XV^e^ siècle, se mêlant parfois jusqu'à l'intime union. Des fanatiques du chauvinisme iront même jusqu'à nous assurer que les Van Eyck, par leur éducation, sinon de naissance, furent bien des maîtres français. Mais attendons l'exposition prochaine. M. Paul Vitry, traitant avec la compétence que lui assurent ses fonctions au Louvre et d'importants ouvrages déjà publiés, *De Quelques Travaux récents relatifs à la peinture française du* XV^e^ *siècle*, a mis très justement au point plus d'un détail de ce long débat. Sa bro-

chure est un résumé aussi clair, aussi instructif que possible de tout ce qui s'est dit en ces derniers temps sur Fouquet, Perréal, Bourdichon et Colombe, sur le mystérieux et délicat maître de Moulins, et sur le maître des demi-figures de femmes. C'est un prologue excellent aux vastes œuvres qui, n'en doutons pas, se préparent, et vont enfin glorifier un art dont seule la France, par une modestie singulière, ignorait tout récemment encore l'existence et la valeur.

23. — L'éclectique et charmant auteur des *Contes chrétiens*, le traducteur excellent de *la Légende dorée*, M. Téodor de Wyzewa, ayant recueilli dans les Revues où il collabore activement toute une gerbe d'articles sur divers *Peintres de jadis et d'aujourd'hui*, nous l'offre en élégant volume, fleuri d'attrayantes gravures. Les peintres de jadis, dont il nous entretient avec une sympathie érudite, sont, vous vous en doutez, des artistes chrétiens; heureux artistes, de Florence, de Sienne ou de Cologne, qui gravissent en chantant les échelons de la sainteté, et s'en vont, les mains pleines de fleurs, rejoindre les élus du Père au paradis dont ils ont par avance entrevu les délices! Et l'on sent bien que M. de Wyzewa parle d'eux avec prédilection, qu'il s'attarde volontiers dans le dôme de Cologne ou dans le Musée germanique de Nuremberg, ou dans l'église Saint-Martin de Colmar, devant la Vierge au buisson de roses, ou encore parmi les chefs-d'œuvre de Memlinc, dans la petite salle basse de l'hôpital de Bruges. Et, quand il vient à nous parler de peintres d'aujourd'hui, peut-être a-t-il d'aussi délicats accents pour nous raconter la vie toute en Dieu de l'honnête et bon Steinle, élève et ami d'Overbeck, ou pour étudier, à propos des aquarelles de M. Tissot, les essais inégaux de notre peinture en quête d'une image moderne du Christ. Mais toute la critique n'est point là, et ce n'est pas sans une légère surprise que l'on rencontre dans un livre dont la couverture est illustrée d'un Enfant Jésus de Dürer et d'un ange de Schongauer, et dont le frontispice reproduit délicieusement la Fuite en Égypte de Fra Angelico, des études, d'ailleurs très fines, sur les pastels de Liotard et de Rosalba, sur les relations de Ruskin et de Rossetti (le chapitre est tout à fait joli), enfin sur ce coloriste habile, sensuel et un peu mièvre, M. Renoir, dont les baigneuses ingénues ont une séduction vraiment trop éloignée de la candeur « de jadis. » Éclectisme de nos contemporains, voilà bien de tes coups! Mais n'est-ce pas le contraste nécessaire, et que nous devions attendre du titre même de cet aimable volume?

24. — L'art chrétien sortira-t-il un jour des poncifs déplorables, de l'académisme sans âme où il s'est depuis trop longtemps enfermé? Des peintures candides, pures, inattendues nous ont, il y a peu de mois, rafraîchi les yeux; elles sont de M. Maurice Denis, et ornent deux chapelles de l'église du Vésinet. L'image émouvante et radieuse

du Sacré-Cœur, telle que l'a conçue et traduite le jeune peintre, est belle comme une hymne du moyen âge, parlante comme les prières qui, aux heures d'amour et de souffrance, jaillissent spontanément des cœurs meurtris. Allez voir ces pieuses peintures, et lisez la charmante et si élégante brochure où M. Adrien Mithouard et M. l'abbé Auguste Desfossés ont éloquemment commenté l'œuvre de *Maurice Denis au Vésinet.*

25. — Le livre de Mme Judith Cladel : *Auguste Rodin pris sur la vie* (nouveau style, nos ancêtres disaient : « sur le vif »), est sans doute le plus joli témoignage que l'on puisse souhaiter d'une infatuation de grand artiste entouré d'adorateurs bêlants. Ici même, ce qui complique le cas, ce sont deux adoratrices, Claire et Judith, et il y a encore Frieda, « autre écrivain remarquable et bon cœur », mais qui apparaît à peine. Ces dames savent conduire une *interview ;* pendant des jours, des semaines et des mois elles interrogent le bon sculpteur, qui leur raconte ses petites histoires, touché par le « charme insinuant » de cette Claire au visage « long », qui « semble un fruit délicat en train de mûrir lentement. » Vous imaginez, n'est-ce pas, la Joconde prenant des notes sur Léonard de Vinci, ou Vittoria Colonna publiant le journal intime de Michel-Ange ; eh bien ! c'est tout à fait la même chose, à cela près que, pour les gracieuses journalistes, Rodin est encore supérieur à Michel-Ange. Elles réussissent à l'emmener à Amsterdam, pour le confronter avec Rembrandt ; et là, ma foi, le livre a quelques pages qui resteront à consulter pour les psychologues mieux encore que pour les critiques d'art. Je prie d'ailleurs les pères de famille de ne point recommander à leurs filles les opinions du sculpteur de la Porte de l'Enfer, à moins qu'ils ne les destinent tout spécialement à l'École des beaux-arts. Livre très intéressant, amusant et instructif en somme. Il a pour frontispice une gravure, d'après un dessin au trait du maître, qui représente une femme ou une grenouille : je n'ai pas très bien distingué.

26. — *Victor Hugo artiste,* tel est le titre d'un livre édité avec le plus grand soin pour la *Gazette des beaux-arts*, et dont M. Émile Bertaux a rédigé le texte spirituel, vif, charmant, et convaincu. Est-il indispensable de partager cette conviction ? Je ne sais : l'art de Victor Hugo, bois gravés d'un goût enfantin, meubles biscornus, Orient de pacotille, me séduit médiocrement ; mais il y a les paysages de rêve, ces passages d'éclairs et de ténèbres sur la ruine d'un château démantelé, ces lunes blafardes sur de vieux toits disjoints, tout le pittoresque d'un romantisme qui avoisine Célestin Nanteuil et Tony Johannot, à défaut de Turner ou de Boecklin. Cela complète à nos yeux le poète des *Burgraves ;* et les visiteurs de la maison de Victor Hugo aimeront à garder comme un vivant souvenir les pages colorées et vibrantes de M. Émile Bertaux.

ANDRÉ PÉRATÉ.

chure est un résumé aussi clair, aussi instructif que possible de tout ce qui s'est dit en ces derniers temps sur Fouquet, Perréal, Bourdichon et Colombe, sur le mystérieux et délicat maître de Moulins, et sur le maître des demi-figures de femmes. C'est un prologue excellent aux vastes œuvres qui, n'en doutons pas, se préparent, et vont enfin glorifier un art dont seule la France, par une modestie singulière, ignorait tout récemment encore l'existence et la valeur.

23. — L'éclectique et charmant auteur des *Contes chrétiens*, le traducteur excellent de *la Légende dorée*, M. Téodor de Wyzewa, ayant recueilli dans les Revues où il collabore activement toute une gerbe d'articles sur divers *Peintres de jadis et d'aujourd'hui*, nous l'offre en élégant volume, fleuri d'attrayantes gravures. Les peintres de jadis, dont il nous entretient avec une sympathie érudite, sont, vous vous en doutez, des artistes chrétiens; heureux artistes, de Florence, de Sienne ou de Cologne, qui gravissent en chantant les échelons de la sainteté, et s'en vont, les mains pleines de fleurs, rejoindre les élus du Père au paradis dont ils ont par avance entrevu les délices! Et l'on sent bien que M. de Wyzewa parle d'eux avec prédilection, qu'il s'attarde volontiers dans le dôme de Cologne ou dans le Musée germanique de Nuremberg, ou dans l'église Saint-Martin de Colmar, devant la Vierge au buisson de roses, ou encore parmi les chefs-d'œuvre de Memlinc, dans la petite salle basse de l'hôpital de Bruges. Et, quand il vient à nous parler de peintres d'aujourd'hui, peut-être a-t-il d'aussi délicats accents pour nous raconter la vie toute en Dieu de l'honnête et bon Steinle, élève et ami d'Overbeck, ou pour étudier, à propos des aquarelles de M. Tissot, les essais inégaux de notre peinture en quête d'une image moderne du Christ. Mais toute la critique n'est point là, et ce n'est pas sans une légère surprise que l'on rencontre dans un livre dont la couverture est illustrée d'un Enfant Jésus de Dürer et d'un ange de Schongauer, et dont le frontispice reproduit délicieusement la Fuite en Égypte de Fra Angelico, des études, d'ailleurs très fines, sur les pastels de Liotard et de Rosalba, sur les relations de Ruskin et de Rossetti (le chapitre est tout à fait joli), enfin sur ce coloriste habile, sensuel et un peu mièvre, M. Renoir, dont les baigneuses ingénues ont une séduction vraiment trop éloignée de la candeur « de jadis. » Éclectisme de nos contemporains, voilà bien de tes coups! Mais n'est-ce pas le contraste nécessaire, et que nous devions attendre du titre même de cet aimable volume?

24. — L'art chrétien sortira-t-il un jour des poncifs déplorables, de l'académisme sans âme où il s'est depuis trop longtemps enfermé? Des peintures candides, pures, inattendues nous ont, il y a peu de mois, rafraîchi les yeux; elles sont de M. Maurice Denis, et ornent deux chapelles de l'église du Vésinet. L'image émouvante et radieuse

par bref du 25 octobre 1577, le pape Grégoire XIII confia à Palestrina et à Zoilo la réforme générale du chant grégorien, leur laissant toute liberté tant pour les corrections à faire que pour le choix des collaborateurs. Les deux artistes commencèrent par le graduel : Palestrina se chargea du propre du temps, Zoilo du reste. En moins d'un an, tout fut prêt pour l'impression ; il ne restait plus que ce dernier pas à franchir pour que la réforme eût lieu dans le sens voulu par les deux maîtres. Et cependant rien ne parut. On a donné de nombreuses explications de cette brusque interruption ; le P. Molitor les passe en revue pour les écarter. Il prouve que l'opposition vint de Don Fernando de las Infantas, musicien espagnol, alors à Rome, et dont les instances, appuyées par la Cour de son pays, arrêtèrent le mouvement de la réforme. Le grief invoqué était un bouleversement complet des mélodies ; et ce n'était pas sans raison, à en juger par un document malheureusement anonyme qui nous renseigne sur les principes qui servirent de base aux réformateurs. Dès que le Pape fut éclairé, il retira son approbation et sa protection à une œuvre si peu en rapport avec les désirs exprimés par lui dans son bref. D'ailleurs la question d'argent et l'opposition faite à l'étranger le poussaient à cette détermination. Quand Grégoire XIII mourut, tout projet de réforme était abandonné. En 1593, Parasoli, pour exploiter un nouveau procédé d'impression, voulut donner une édition corrigée du plain-chant. Il s'adressa à Palestrina. Celui-ci avait toujours son manuscrit de 1577, qui ne contenait que le propre du temps ; il promit de le terminer, mais la mort l'arrêta. Parasoli passa alors un marché avec Iginio, fils de Palestrina, pour obtenir le manuscrit. Iginio ayant fait achever le travail que son père avait laissé incomplet, se le vit refuser par Parasoli. D'où procès intenté par Iginio qui le perd. Au cours de ce procès, interdiction fut faite de se servir désormais du manuscrit et de l'imprimer. Il est peu probable qu'après une pareille décision on ait pensé, dans la suite, à recourir à ce travail pour en faire la base d'une réforme. Après un nouvel essai infructueux tenté en 1596, la réforme fut reprise sous Paul V et le travail confié à quatre artistes, parmi lesquels Soriano et Anerio. En 1614 on imprimait le propre du temps. Cette édition prit le nom de médicéenne. L'auteur prouve qu'elle n'eut rien d'officiel. Pour clore, le P. Molitor donne un aperçu des résultats de la réforme au point de vue liturgique et musical, et de son influence dans la suite. Après chaque volume se trouve une collection de pièces justificatives, et à la fin du second deux excellents Index des noms et des choses.

2. —La place nous manque pour donner autre chose que la table de ce que contient le *Kirchenmusikalisches Jahrbuch für das Jahr 1902* : 1° Étude sur la musique allemande au xv^e^ siècle, par W. Niemann ; 2° le bref *Nos Quidem* de Léon XIII et l'édition officielle, par J. Bogaert ;

3° un manuscrit musical du XI^e siècle, par Edmond Langer ; 4° documents sur le chant d'église d'Eichsfeld au XIX^e siècle, par Herm. Müller ; 5° étude sur la fonte des cloches, par K. Walter ; 6° histoire et valeur de l'édition officielle des livres de plain-chant, par le D^r Harbel. Puis trois comptes rendus, le dernier par le P. Weidinger sur le second volume du P. Molitor. Une simple remarque sur le n° 6. Dans cet article, le D^r Haberl s'efforce de diminuer la portée des conclusions posées par le P. Molitor dans ses deux volumes si clairs et si solides ; c'est vraiment sans succès. On pourrait peut-être reprocher au D^r Haberl ce qu'il reproche si souvent aux autres : de manquer un peu d'impartialité ; quand, par exemple, en quelques mots, il déclare de nulle portée le bref de Léon XIII à l'abbé de Solesmes, disant que c'est un document tout personnel. En somme, le souci est de sauver coûte que coûte l'édition de Ratisbonne, et de retenir les clients visiblement attirés d'un autre côté ; une réclame en un mot, mais une réclame déguisée sous une érudition d'ailleurs facile à un homme tel que le D^r Haberl. Dans son compte rendu, le P. Weidinger n'est pas plus favorable. Il lui en coûte que l'œuvre de la réforme se réduise, comme résultat, à un graduel sans approbation officielle, et qui serait l'œuvre de quelques artistes et de quelques imprimeurs associés ; c'est pourtant de l'histoire.

3. — Le P. Molitor n'a pas laissé cette attaque sans réponse et, dans sa brochure : *Eine Werte Geschichte*, il montre, d'abord, par des citations, combien de fois le président du Cœcilia Verein a changé d'avis sur l'histoire et la valeur de la Médicéenne. Il affirme ensuite, contre le P. Weidinger, qu'il n'a pas eu, par ses théories, l'intention de se constituer le champion d'un parti ; chacun est libre d'employer l'édition qu'il lui plaît, anciennes mélodies ou mélodies réformées. *Libere et sollerter*, telle est la devise par laquelle le P. Molitor résume sa pensée à ce sujet et qu'il emprunte au bref de Léon XIII à l'abbé de Solesmes.

4. — Les 16 pages des *Regeln für den Vortrag der gregorianischen chorals* renferment quelques conseils pratiques pour l'exécution du plain-chant et la prononciation correcte du latin à l'usage des pays de langue allemande.

5. — Dans son discours : *Was ist echte Kirchenmusik ?* le savant professeur P. Wagner expose les caractères des trois genres de musique profane, religieuse, liturgique ; il parle ensuite du chant grégorien, de la musique de Capella et de la musique religieuse des trois derniers siècles.

6. — Au cours de sa lettre : *Hirtenbrief über den Kirchlichen Gesang*, l'éminent prélat A. Fritzen, a su donner bien des conseils pratiques et faire des considérations très propres à encourager le clergé et le peuple à s'intéresser au chant liturgique.

7. — Le docte abbé de Saint-Wandrille Dom J. Pothier a eu la pieuse

idée de composer un livre de chants en l'honneur de Marie : *Cantus mariales*. Il en a pris les éléments littéraires et musicaux aux sources du moyen âge et aussi dans son âme où chantent mille mélodies marquées au coin de l'antiquité. L'ensemble est bien réussi, léger, frais, joli. L'auteur a cru utile et même nécessaire de s'écarter parfois du texte ou du chant que lui fournissaient les manuscrits ; le goût exquis du savant prélat nous est garant que ni l'un ni l'autre n'y ont perdu ; car le moyen âge n'a pas toujours été heureux dans la composition de ses louanges à Dieu et aux saints. Peut-être même Dom Pothier a-t-il poussé le respect un peu trop loin. Quelques pièces ou au moins quelques phrases musicales auraient pu encore être amendées ; plusieurs sont un peu vulgaires ; il y en a même qui rappellent de trop près, comme rythme et mélodies, certaines chansonnettes ou petites romances bien connues. Il y aurait à expurger dans ce charmant volume. La notation est celle de Dom Pothier, celle d'il y a vingt ans. A la fin du volume, une note explicative résume quelques-uns des principes aujourd'hui très répandus, grâce aux travaux de l'auteur, excellents en eux-mêmes, mais insuffisants pour une bonne exécution du chant grégorien.

8. — N'est-ce pas un sujet bien choisi pour un petit séminaire, à l'occasion d'une distribution de prix, que *la Musique traditionnelle de l'Église*? Il faut féliciter M. l'abbé Poncin de la manière claire et agréable avec laquelle il a traité son sujet. Le chant traditionnel est pour lui le vieux chant viennois, le vieux chant grenoblois, celui de tout le moyen âge, celui qui a été restauré par les bénédictins.

9. — Voici les premiers mots de la Préface du volume de M. A. Gastoué intitulé : *Les Principaux Chants liturgiques du chœur et des fidèles* : « Le contenu de ce petit livre est distrait, *peut-être un peu hâtivement*, pour la pratique, d'un travail scientifique plus important. » Tout l'ouvrage se ressent de cette hâte. Le contenu lui-même n'est pas bien net, il y a un peu de tout : Ordinaire de la Messe, Kyriale, Office des Morts, Confirmation, Vêpres, Hymnes, Litanies, etc..., le tout se succédant dans un ordre peu liturgique. Une longue Préface (31 pages) contient quelques notions assez vagues sur la « Rythmique des récits et des chants ornés. » La notation musicale adoptée est la notation moderne avec accents et points placés au-dessus de la portée. Ils sont destinés à marquer « l'arsis et la thésis des mètres et des nombres de la mélodie. Les chants ainsi notés serviront de modèle pour les autres. » Et, en effet, dans le cours du volume, nous rencontrons de nombreuses pièces non rythmées, et non les moins embarrassantes, quoi qu'en dise l'auteur, ce qui donne à supposer que, par prudence, M. Gastoué n'a pas osé prendre un parti. Viennent ensuite des paragraphes sur le rythme et les élisions dans les hymnes, sur le chant des psaumes et

des huit tons ; l'auteur adopte les médiantes rompues ; — puis quelques mots sur la transposition et l'accompagnement, enfin un dernier paragraphe sur « l'Établissement et la critique des textes. » Une table générale des manuscrits ayant servi à l'établissement du texte musical et une table analytique de pièces renvoyant aux manuscrits où elles ont été puisées donnent à ce petit livre de vulgarisation un aspect scientifique qu'on ne s'attendait pas à trouver là. En dehors des manuscrits publiés, M. Gastoué n'a guère mis en œuvre que les manuscrits de Paris.

10. — Nous avons apprécié plusieurs fois déjà le talent du R. P. Ligonnet. Les quatre morceaux qu'il présente au public sous le titre de : *Salut du Très-Saint-Sacrement* sont toujours dans le même genre. Cependant un point à signaler dans son *Adoremus*. L'auteur risque de se faire excommunier par les musiciens modernes : il a commis la grosse faute de placer au levé de la mesure, les syllabes *accentuées* des mots, *adoremus in aeternum* ; est-ce avec intention ? Pour notre compte, nous le félicitons sincèrement d'échapper ainsi à la tyrannie de la mesure. Il suit, en adoptant ce rythme, les excellents principes de M. Vincent d'Indy et de M. Bordes de la *Schola cantorum*. Il y a d'autres principes de la même Schola que le R. P. Ligonnet pourrait introduire avec bonheur dans ses œuvres musicales : elles n'en seraient que plus religieuses et plus belles.

11. — Le recueil de *Cantiques de Notre-Dame de Lourdes* est nécessaire à tous ceux, — et ils sont nombreux, — qui ont le bonheur de visiter Lourdes. Tous les chants usités dans ce glorieux pèlerinage se trouvent dans ce petit livre, ce qui permet aux étrangers de se mêler aux chants du peuple. Pour le composer, M. l'abbé Darros a eu la bonne idée de faire appel aux auteurs des diverses contrées de la France ; ils ont répondu à son appel en donnant l'autorisation de reproduire leurs œuvres, heureux de contribuer ainsi aux louanges de Marie-Immaculée. De là des cantiques de toute provenance, des *Ave Maria* de Lourdes, du Nord, de Meaux, de l'Anjou, de la Normandie, de la Vendée, du Berry, etc... Les auteurs sont nombreux ; on y rencontre les noms les plus éclatants, par exemple Rossini, oui, Rossini, comme aussi les plus humbles, et parfois les inspirations de ces derniers ne sont pas les moins belles. Oh ! tous ces chants ne sont pas des chefs-d'œuvre, mais à Lourdes on chante avec tant de foi et d'ardeur que l'amour remplace aisément pour le peuple l'art et le goût. Au milieu de ces joyeux cantiques se glisse clandestinement, pour ainsi dire, *la Messe de l'Immaculée Conception*, composée par D. J. Pothier... Mais hélas ! qui pourrait la reconnaître sous le travestissement rythmique qui la défigure. Nous avons eu le bonheur d'entendre à Lourdes cette messe, lorsqu'elle fut chantée pour la première fois ; elle était dirigée par un

bénédictin. Nous pouvons affirmer que la transcription musicale reproduite dans ce recueil ne rappelle en rien l'exécution qui en fut donnée à ce moment. Nous ne connaissons pas l'auteur de cette transcription, mais évidemment il a trahi la pensée du compositeur. Ainsi travestie, cette messe est indigne de Notre-Dame de Lourdes ; elle devrait disparaître de ce volume ou du moins être transcrite conformément aux règles du chant grégorien. Nous ne pouvons nous empêcher de rejeter cette faute sur les bénédictins eux-mêmes. Pourquoi nous donnent-ils une notation musicale qui prête à diverses interprétations ? Il serait si facile de préciser le rythme des mélodies liturgiques au moyen d'une notation plus parfaite. Nous savons que, dans leurs nouvelles éditions, ils essaient ces améliorations ; on ne peut que les en féliciter : ils éviteront ainsi l'accident qui leur arrive aujourd'hui.

12. — M. Houdard intitule sa brochure : *Richesse rythmique musicale de l'antiquité. Leçon d'ouverture...* Par *leçon d'ouverture*, entendez les trois premières leçons ; par *antiquité*, l'antiquité grecque classique ; par *richesse*, pauvreté : car la thèse du conférencier est celle-ci (p. 74 et passim) : « *La rythmique musicale de l'antiquité était irrémédiablement pauvre.* » D'abord sachons que pour le rythme l'auteur assimile (p. 50) la musique instrumentale de l'antiquité classique à la musique qui accompagnait les vers (lyriques, dramatiques ou épiques) : c'est de cette dernière seule qu'il parle. Quant aux formules rythmiques mélodiques, l'auteur en montre la pauvreté chez les Grecs (p. 7 et 58-62). Or, il affirme (p. 2-3) que la richesse rythmique proprement dite 1° ne consiste peut-être pas (il laisse la question sans réponse) dans la succession de *membres* de phrase rythmique de rythmes différents ; 2° qu'elle ne peut pas consister dans la succession de *rythmes-unités* (éléments du membre) inégaux en durée ; 3° qu'elle peut consister dans la succession de *fractions* d'inégales durées dans chaque rythme-unité ; mais de fait, ajoute-t-il, dans la musique grecque, de telles successions ne revêtent qu'un très petit nombre de variétés : et c'est à démontrer ce dernier point qu'il consacre le corps de l'ouvrage. Il remarque d'abord (p. 11-15) que les différentes durées des syllabes dans les pieds rationnels et irrationnels semblent, au premier abord, très nombreuses, ainsi que leurs diverses combinaisons. Mais ce n'est qu'une apparence : car, déclare-t-il (p. 16, 3°), le rythme musical repose sur l'égalité rigoureuse en durée des *rythmes-unités* successifs dans un membre de phrase (cf. p. 2, 52, 56-57, 65). Or, l'auteur pose en principe (vg. p. 3, 6, 50, 54, 63), sans le démontrer nulle part, que les notes musicales avaient entre elles les mêmes rapports de durée que les syllabes sur lesquelles elles étaient chantées, que la durée de ces syllabes fût rationnelle ou irrationnelle. Il s'ensuit que les pieds métriques dont la variété produirait la variété rythmique si on laissait à chaque syllabe

sa durée prosodique exacte, devaient, pour pouvoir être accompagnés en musique, être allongés ou contractés (cf. p. 72) ; de cet allongement et de cette contraction nous voyons, pages 15-47, le mécanisme décrit avec une ingénieuse précision. Mais il en résulte que ces pieds, notés comme ils se prononçaient en réalité quand ils étaient chantés, se ramènent à un très petit nombre de combinaisons récapitulées page 56. Mais alors le principe énoncé tout à l'heure agit en sens inverse, et la même pauvreté de combinaisons s'impose aux diverses durées des *fractions* musicales élémentaires qui composaient chaque *mesure* musicale. — De nombreux détails, parfois contestables, et des principes parfois déconcertants, relèvent l'intérêt de l'ouvrage. Malheureusement ces principes n'y sont pas toujours mis suffisamment en lumière ni développés en une ordonnance assez logique ou assez claire. Les mots obscurs ou équivoques ne manquent pas, même dans les titres de chapitres. Le conférencier néglige le rôle de la césure, n'ose se prononcer sur celui de l'enjambement, omet d'énumérer les diverses longueurs de périodes rythmiques déterminées chacune par un vers ou un groupe de plusieurs vers, s'abstient intentionnellement (p. 56, n. 1) de traiter du genre hémiole, et ne parle qu'incidemment de la lyrique dorienne.

13. — Nous voudrions, en toute sincérité, n'avoir que des éloges à décerner à M. G. Houdard. Depuis tantôt dix ans, son travail, sa ténacité, ses recherches, sa passion pour le chant grégorien sont vraiment admirables. Mais quand nous lisons ses ouvrages, malgré nos efforts et toute notre bonne volonté pour tâcher de pénétrer sa pensée, nous nous perdons, sans pouvoir les comprendre, dans le dédale de ses explications. On sent l'homme qui, depuis longtemps, est toujours obsédé par une pensée fixe, celle du principe de rythmique grégorienne qu'il s'imagine avoir découvert et qu'il formule ainsi : *Tout neume égale un temps rythmique moderne.* Bon gré, mal gré, mais avec une loyauté parfaite, une science indiscutable, il essaie de tout ramener à ce faux principe ; musique gréco-latine, manuscrits anciens, auteurs du moyen âge, histoire de la musique, tout doit témoigner en faveur de cette formule. Cela nous rappelle l'abbé Raillard prétendant prouver, à l'aide des mathématiques, la vérité de ses théories sur le chant liturgique. C'est la même préoccupation qui a inspiré à M. G. Houdard ses *Deux Mémoires sur la notation neumatique.* Dans le premier, l'auteur se propose de faire l'histoire de la formation de cette notation. Il prétend y réussir en essayant de démontrer : 1° que cette *notation* est *rythmique* et non *idéographique* ; 2° que son *rythme* est *musical* et non *oratoire.* Division bien obscure comme on le voit. Que la notation neumatique soit vraiment rythmique, aucun musicien instruit n'y contredira ; mais nous ne voyons pas comment M. G. Houdard le prouve.

Au lieu d'entrer au cœur de la question, il n'apporte qu'une raison de convenance. La notation neumatique est rythmique parce que la notation des anciens, des Grecs par exemple, l'était elle-même. La notation neumatique étant plus moderne doit indiquer *autant* et *plus* que celle des anciens, « car, dit notre auteur, il n'y a pas d'exemple de transformation d'écriture qui n'ait été un progrès, et il n'y a pas de progrès qui soit un retour en arrière... » On avouera que cette preuve est au moins bien faible et bien indirecte. En second lieu, le rythme de la notation neumatique, d'après M. G. Houdard, est un *rythme musical* et non un *rythme oratoire*. C'est ici surtout que nous avouons notre impuissance à comprendre. Que M. Houdard nous pardonne de lui rappeler quelques notions élémentaires : le rythme grégorien est en même temps *oratoire* et *musical* : les deux termes ne sont pas contradictoires et ne s'excluent d'aucune façon. En effet un rythme musical peut se présenter sous deux aspects différents : 1° il peut être *mesuré*, il s'appelle alors rythme musical mesuré ; 2° il peut être *non mesuré*, c'est le rythme musical libre ou oratoire. L'école de Solesmes n'a pas inventé ce terme ; il existait équivalemment dès le IX^e^ siècle et sans doute auparavant. Aussi bon nombre de musiciens des plus distingués, sortis eux aussi du Conservatoire, n'ont pas hésité à l'employer. Le second mémoire a pour titre : *La Notation neumatique considérée dans son sens matériel extérieur*. Décidément M. G. Houdard n'est pas clair; quel serait donc le sens matériel *intérieur* de cette notation ? Sous ce titre bizarre, l'auteur va trouver moyen de résumer brièvement sa propre théorie rythmique du chant grégorien. Il essaie de la dégager de certains textes tirés d'auteurs du IX^e^ et du X^e^ siècle. Que de fois, depuis cinquante ans, ces textes ont été détournés de leur vrai sens, par tous ceux qui ont voulu s'occuper de la question grégorienne ! Les théories les plus invraisemblables, les plus antimusicales ont cherché à s'étayer sur ces mêmes textes auxquels on a fait dire les choses les plus contradictoires. La doctrine de M. G. Houdard a été réfutée tant de fois déjà qu'il est difficile de la prendre au sérieux. D'ailleurs on se rappelle que cette doctrine est basée sur l'inspection d'*un seul* manuscrit, le Codex 339 de Saint-Gall. Son auteur n'a qu'à étudier les autres monuments de cette même école, et aussi ceux des écoles différentes, pour s'apercevoir aussitôt que sa théorie n'est pas soutenable et qu'elle est purement subjective. Dès lors que les manuscrits sont en désaccord avec les explications que M. Houdard donne des textes par lui invoqués, il faut en conclure que ces explications sont fausses. La vérité en effet ressort de l'accord de ces manuscrits et des auteurs du moyen âge.

14. — F. Amiel, E. Bernard, G. Bizet, L. Boëllmann, A. Bruneau, A. Carré, G. Charpentier, A. Coquard, L. Diémer, H. Fantin-Latour,

chure est un résumé aussi clair, aussi instructif que possible de tout ce qui s'est dit en ces derniers temps sur Fouquet, Perréal, Bourdichon et Colombe, sur le mystérieux et délicat maître de Moulins, et sur le maître des demi-figures de femmes. C'est un prologue excellent aux vastes œuvres qui, n'en doutons pas, se préparent, et vont enfin glorifier un art dont seule la France, par une modestie singulière, ignorait tout récemment encore l'existence et la valeur.

23. — L'éclectique et charmant auteur des *Contes chrétiens*, le traducteur excellent de *la Légende dorée*, M. Téodor de Wyzewa, ayant recueilli dans les Revues où il collabore activement toute une gerbe d'articles sur divers *Peintres de jadis et d'aujourd'hui*, nous l'offre en élégant volume, fleuri d'attrayantes gravures. Les peintres de jadis, dont il nous entretient avec une sympathie érudite, sont, vous vous en doutez, des artistes chrétiens; heureux artistes, de Florence, de Sienne ou de Cologne, qui gravissent en chantant les échelons de la sainteté, et s'en vont, les mains pleines de fleurs, rejoindre les élus du Père au paradis dont ils ont par avance entrevu les délices! Et l'on sent bien que M. de Wyzewa parle d'eux avec prédilection, qu'il s'attarde volontiers dans le dôme de Cologne ou dans le Musée germanique de Nuremberg, ou dans l'église Saint-Martin de Colmar, devant la Vierge au buisson de roses, ou encore parmi les chefs-d'œuvre de Memlinc, dans la petite salle basse de l'hôpital de Bruges. Et, quand il vient à nous parler de peintres d'aujourd'hui, peut-être a-t-il d'aussi délicats accents pour nous raconter la vie toute en Dieu de l'honnête et bon Steinle, élève et ami d'Overbeck, ou pour étudier, à propos des aquarelles de M. Tissot, les essais inégaux de notre peinture en quête d'une image moderne du Christ. Mais toute la critique n'est point là, et ce n'est pas sans une légère surprise que l'on rencontre dans un livre dont la couverture est illustrée d'un Enfant Jésus de Dürer et d'un ange de Schongauer, et dont le frontispice reproduit délicieusement la Fuite en Égypte de Fra Angelico, des études, d'ailleurs très fines, sur les pastels de Liotard et de Rosalba, sur les relations de Ruskin et de Rossetti (le chapitre est tout à fait joli), enfin sur ce coloriste habile, sensuel et un peu mièvre, M. Renoir, dont les baigneuses ingénues ont une séduction vraiment trop éloignée de la candeur « de jadis. » Éclectisme de nos contemporains, voilà bien de tes coups! Mais n'est-ce pas le contraste nécessaire, et que nous devions attendre du titre même de cet aimable volume?

24. — L'art chrétien sortira-t-il un jour des poncifs déplorables, de l'académisme sans âme où il s'est depuis trop longtemps enfermé? Des peintures candides, pures, inattendues nous ont, il y a peu de mois, rafraîchi les yeux; elles sont de M. Maurice Denis, et ornent deux chapelles de l'église du Vésinet. L'image émouvante et radieuse

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — *Mariage moderne*, par M. MARYAN. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-12 de 393 p., 2 fr. 50. — 2. *Cœurs bretons*, par M. MARYAN. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 319 p., 3 fr. — 3. *Le Diamant bleu*, par M. MARYAN. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 4. *Le Crime de Mlle Bouillaud*, par CHAMPOL. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 317 p., 3 fr. — 5. *Dans les ruines*. par M. DELLY. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 317 p., 3 fr. — 6. *Aventures d'artiste*, par C. DE LAMIRAUDIÈRE. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 285 p., 2 fr. 50. — 7. *Une Cendrillon nouveau siècle*, par ROGER DOMBRE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 248 p., 2 fr. — 8. *Rêve de femme*, par M. DU CAMPFRANC. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 283 p., 2 fr. 50. — 9. *Les Races qui meurent*, par DANIELLE D'ARTHEZ. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 315 p., 3 fr. — 10. *Les Millions de Charlotte*, par MARIE LIONNET. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 218 p. 2 fr. — 11. *Loin du nid*, par FRANÇOIS BATTANCHON. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 246 p., 2 fr. — 12. *Le Douet des Bouquetaux*, par la baronne MARTINEAU DES CHESNEZ. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 248 p., 2 fr. — 13. *La Neuvaine de Simone*, par JEAN BASTY. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 283 p., 2 fr. 50. — 14. *Pauvres Fiancés*, par CHARLES FRANS. Paris, Rondelet, 1900, in-12 de 280 p., 2 fr. — 15. *Les Idées de Matutinaud*, par l'abbé E. DUPLESSY. Paris, Téqui, 1903, in-12 de 272 p., 2 fr. 50. — 16. *Fleurs des landes*, par MAXIME DU HOIRS. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1902, in-18 de 204 p., 1 fr. 50.

BROCHURES THÉATRALES. — 1. *Sainte Cécile*, par JACQUES D'ARS. Paris, Bricon et Lesot, s. d., in-12 de 62, p. 1 fr. — 2. *Les Jardinières de Trianon*, par CH. LE ROY-VILLARS. Paris, Bricon et Lesot, 1902, in-12 de 54 p., 1 fr. — 3. *Ah! si j'étais professeur*, par VICTOR THORELLE. Paris, Bricon et Lesot, 1903, in-12 de 15 p., 0 fr. 50. — 4. *Mam'zelle Chaperon rouge*, par CH. LE ROY-VILLARS. Paris, Bricon et Lesot, 1901, in-12 de 70 p., 1 fr. — 5. *Bénédic*, par ARTHUR DOURLIAC. Paris, Bricon et Lesot, 1902, in-12 de 16 p., 0 fr. 50. — 6. *Lolotte et Liline*, par G. DE WAILLY. Paris, s. d., Bricon et Lesot, 1903, in-12 de 12 p., 0 fr. 50. — 7. *L'Affaire Branchu*, par G. DE WAILLY. Paris, Bricon et Lesot, 1901, in-12 de 7 p., 0 fr. 25. — 8. *Tête de linotte*, par G. DE WAILLY. Paris, Bricon et Lesot, 1904, in-12 de 7 p., 0 fr. 25. — 9. *La Vieille, récit marin*, par G. DE WAILLY. Paris, Bricon et Lesot, 1902, in-12 de 6 p., 0 fr. 25. — 10. *Tous des chenapans*, par ADRIEN MORNAS. Paris, Bricon et Lesot, 1902, in-12 de 7 p., 0 fr. 25. — 11. *La Forêt de Bondy*, par G. DE WAILLY. Paris, Bricon et Lesot, 1904, in-12 de 141 p., 1 fr. — 12. *Le Gouvernement de Sancho Pança*, par FÉLIX COHEN. Paris, Hennuyer, s. d., in-12 de 40 p., 1 fr. 25.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — 1. — Parmi les nombreux romans que nous devons à la plume élégante de Mme Maryan, *Mariage moderne* mérite une place de choix. La donnée en est cependant très simple ; c'est, hélas ! une histoire comme il s'en passe beaucoup autour de nous. Régis de Parsollan, jeune officier d'une famille noble et ancienne, où il y a plus d'honneur que d'argent, épouse la fille d'un riche parvenu, M. Lebellier. Comme on peut le croire, la pauvre fille dont les millions doivent redorer l'écusson des Parsollan, paie d'abord par des souffrances intimes, très délicatement racontées, le titre dont l'a parée la vanité de son père. Les difficultés de sa vie deviennent encore plus grandes quand, au lit de mort de ce père, elle découvre qu'elle doit rendre à un cousin, frustré par M. Lebellier, une large part de la fortune pour laquelle Régis l'a épousée. L'habileté avec laquelle Mme Maryan tire parti de la situation est non moins remarquable que l'élévation avec laquelle elle traite la question, si com-

plexe et si obscure parfois, de la souffrance morale. En somme, la nouvelle épreuve que la jeune femme accepte par devoir, mais avec angoisse, est, contrairement à son attente, le point de départ pour elle et son mari d'une nouvelle vie, plus heureuse et meilleure. Ce dénouement est amené par une série d'événements qui, pour être assez rares, sont parfaitement vraisemblables. Tout au plus, la transformation morale de Régis est-elle peut-être un peu subite ; il est vrai qu'il ne s'agit point chez lui d'une conversion totale, mais du réveil de sentiments que la vie facile et mondaine avaient engourdis, non pas éteints. Ces sentiments de devoir, de désintéressement, cette vraie conception de l'existence, lui sont révélés par le contact des chartreux, ces bienfaiteurs des âmes et des corps, aujourd'hui chassés de France. Dans ce volume l'auteur fait preuve, non seulement d'un esprit élevé, mais d'une observation fine, d'une puissance d'analyse accompagnée, chose assez peu commune, d'une grande indulgence pour la pauvre humanité.

2. — *Cœurs bretons*, aussi par Mme Maryan, offre un intérêt d'actualité. Remy de Clair, de vieille race bretonne, a épousé une jeune fille appartenant au monde parisien, riche, frivole et inféodée aux idées du jour ; devenu veuf avec un fils en bas âge, Remy, malgré son égoïsme et son indifférence, se trouve de plus en plus en désaccord avec son entourage, la vieille foi bretonne est encore vivante dans son âme. Un jour, il enlève son fils à l'atmosphère malsaine de la maison de ses beaux-parents et va retrouver, au fond de la Bretagne, des cousins qu'il avait perdus de vue depuis qu'ils avaient blâmé son mariage. Dans ce milieu honnête, profondément chrétien, largement hospitalier, il se retrempe ; ses idées se modifient et sa transformation morale s'achève parmi les scènes émouvantes de l'expulsion des Sœurs, au mois d'août 1902. Mme Maryan raconte ces épisodes en spectatrice attentive et vibrante, qui a vu et compris ce magnifique élan d'un peuple croyant s'armant pour la bonne cause. L'on reconnaît, à travers les pages de ce joli volume, des types contemporains : « Mme Habert » n'est-ce pas la « grande Thérèse » ? On pourrait nommer aussi le libre-penseur sectaire qui fait soigner sa femme malade par une de ces Sœurs dont il vote l'expulsion ; Remy lui-même, avant sa conversion, ressemble à une foule de chrétiens honnêtes, mais jouisseurs et légers, qui sont ennemis du mal, mais aussi ennemis de la gêne et du dérangement. Citons, pour finir, un passage qui, par le temps qui court, a bien son actualité : « J'ai horreur des luttes inutiles », dit Remy. — Le succès ne dépend pas de nous, répond Mme de Guenhaly, mais chacun doit faire son devoir. Pour nous, chrétiens, tout effort, tout acte de dévouement est une semence que Dieu voit. Elle fructifiera là-haut, c'est notre croyance et notre encourage-

ment ; mais nous avons aussi l'espoir qu'elle se lèvera peut-être un jour ici-bas... N'importe quand, peut-être quand nous serons morts... Dieu pétrit un pays des sueurs de ses fils, des larmes de ses femmes... Qui sait si nos luttes obscures ne jettent pas les fondements d'une France plus haute, d'une France chrétienne ? »

3. — *Le Diamant bleu*, qui donne son nom à un autre livre du même écrivain, est une pierre merveilleusement belle, léguée de façon inattendue à la petite Jacqueline de Chauvers. Un jour, la pierre disparaît et, peu de temps après, elle est rendue, non moins mystérieusement, à sa propriétaire. Impossible de découvrir l'auteur du vol ou celui de la restitution, mais deux hommes seulement savaient où était caché le diamant : Georges de Chauvers, le riche banquier, et son cousin Paul, l'artiste besogneux. Tout naturellement, les soupçons s'égarent sur ce dernier ; mais laissons à nos lecteurs la satisfaction de tirer au clair ce mystère : disons-leur seulement que Jacqueline fait bonne figure dans la galerie d'héroïnes charmantes dont M^me^ Maryan nous a si bien dessiné les fines silhouettes. Elles ont, ces héroïnes, un air de famille ; leurs sentiments élevés, leur haute piété, leur courage chrétien, presque héroïque parfois, ne les empêchent pas d'être très femmes, très sympathiques, et, ce qui ne gâte rien, très jolies.

4. — *Le Crime de M^lle^ Bouillaud*, vieille fille acariâtre et orgueilleuse, est d'avoir séparé de son mari sa nièce Andrée, trop docile pour rejeter un joug, dont elle a subi le poids depuis son enfance. En exploitant habilement quelques inconséquences commises par William de Fougerolles et en supprimant, sans conscience, les lettres de celui-ci à sa femme, la tante a creusé un abîme entre Andrée et son mari. La jeune femme, un peu faible, un peu crédule, est victime de ces manœuvres coupables jusqu'à ce que la parole simple, mais nette, d'un curé de campagne réveille en elle la vraie notion du devoir. Dès lors, l'enfant hésitante retrouve son énergie et se met résolument en campagne pour reconquérir son bonheur perdu. Sa rencontre avec William est bien racontée ; inutile d'ajouter que ses efforts sont couronnés de succès. Livre écrit avec le talent et l'esprit observateur auxquels nous a habitués l'écrivain si apprécié qu'est Champol.

5. — *Dans les ruines* est un ouvrage plein de bons sentiments, d'un esprit religieux excellent ; mais les incidents manquent de vraisemblance, le style de vigueur et, quelquefois, de naturel. Des « ruines » morales plus encore que matérielles font du manoir breton de Bred-Languest un lieu de désolation. Trois enfants, élevés dans un milieu raffiné, sont subitement transportés au sein d'une famille étrange, qu'a déprimée l'influence néfaste d'une femme perverse. L'aînée de ces enfants, Alix de Sezannek, devient peu à peu l'ange de la sombre demeure. Sauf la fée malfaisante du logis, Georgina, qui résiste seule

à son influence, les hôtes de la maison sont gagnés par son dévouement ; les uns font une mort chrétienne et paisible ; les autres, après avoir gaspillé leur vie, la réforment et la rendent utile. Espérons cependant que des êtres comme la tante Georgina sont rares : cette créature, qui ne rêve que perversion et homicide, ressemble fort à un type de mélodrame ; la figure d'Alix, l'héroïne du récit, est, en revanche, très sympathique.

6. — Moins tragiques sont les *Aventures d'artiste* du peintre Bernard Lefèvre, qu'une chute malencontreuse oblige à recourir à l'hospitalité cordiale mais rustique d'un contrebandier italien, descendant des Lascaris. Chez ce fils, bien déchu, des empereurs, Bernard demeure quelque temps et, par suite de la mort subite du vieux contrebandier, il se trouve chargé de la tutelle d'Assunta Lascaris, fillette à moitié sauvage dont il entreprend de diriger l'éducation. Sa collaboratrice dans cette bonne œuvre est Mlle Bricon, jeune fille pieuse, accomplie, parfaite. Bernard rêve d'en faire sa femme ; il le lui a fait comprendre à demi-mot, quand Assunta, devenue merveilleusement belle, s'éprend de son tuteur, lui tourne la tête et finalement l'épouse, grâce à l'abnégation de la généreuse Isabelle Bricon. Rien que de très honnête dans un récit, qui est du reste empreint d'un sentiment religieux sincère ; mais le style en est emphatique, et le héros, à tout prendre, peu intéressant ; sa fiancée manquée, Isabelle, l'est davantage.

7. — *Une Cendrillon nouveau siècle*, autrement dit, Rénée des Adrillès, est la victime de la seconde femme de son père, veuve déjà mûre, qui, aidée de ses deux filles, aussi méchantes qu'elle, tyrannise la pauvre Cendrillon et lui gaspille plus de moitié de sa fortune. Rénée, bonne enfant, un peu vive, supporte avec une certaine philosophie les mauvais procédés de sa belle-mère et, en fin de compte, elle épouse par amour le fils de celle-ci, écrivain distingué et homme de cœur, aussi différent qu'il est possible de sa mère et de ses sœurs. Roman honnête, agréablement écrit.

8. — *Rêve de femme* a une note plus élevée ; c'est un rêve très noble que celui d'Alice de Bréal, femme du peintre Maurice Ernault, mais elle le réalise au prix d'une longue patience. Son mari, nature faible, rêveuse, prodigue, la délaisse et la ruine, mais la frêle petite créole traverse ces épreuves avec une foi chrétienne vivace et nous la laissons en pleine possession de son bonheur reconquis.

9. — Nous voici de nouveau en Bretagne où la vieille lignée des Carcabœuf est en train de s'éteindre ; son dernier rejeton épouse la fille d'un brocanteur allemand, devenu millionnaire. L'orgueil de race dont fait si bon marché ce dégénéré s'est réfugié tout entier, sous une forme extrême, chez sa sœur Sylvie. Loyale et honnête, celle-ci est, en même temps, d'une fierté et d'un absolutisme qui la font souffrir cruellement,

elle et les siens. Ce sont ces souffrances mêmes qui transforment la nature très noble, mais trop altière de Sylvie ; la phrase sur laquelle se termine le volume nous indique la morale du récit : « Le mot de la vie n'est pas orgueil, mais indulgence et bonté. »

10. — Charlotte est une millionnaire comme il y en a peu. Le plus naturellement du monde, elle se débarrasse des millions qui lui appartiennent, les emploie à fonder un hôpital et, chose encore plus extraordinaire, ce dépouillement lui vaut une demande en mariage de la part d'un honnête homme, médecin déjà célèbre, qui l'aime depuis deux ans. La présence des *Millions de Charlotte* arrêtait l'élan d'affection qui entraînait vers la jeune fille le docteur Henri Duportel et en se trouvant moins riche, elle devient plus heureuse. Le volume est écrit dans un excellent esprit, en une langue correcte et vive.

11. — Alain Kergaz, Breton, comme l'indique son nom, s'embarque pour l'Amérique, en compagnie d'Yan Guernic, qui fait miroiter à ses yeux les visions magiques du pays de l'or. Après quinze ans d'absence, le voyageur revient, pauvre et malheureux, trompé et dépouillé par son indigne compagnon. Il retrouve au foyer de son frère Joël le « nid » familial, dont il s'était un peu légèrement exilé, et les deux frères partent pour Paris à la recherche du coupable Yan ; ils le rencontrent et le forcent de rendre au moins une partie de la fortune volée. *Loin du nid* est un roman honnête ; écrit correctement, il convient surtout à des enfants et peut être donné dans les écoles catholiques.

12. — *Le Douet des Bouquetaux* nous transporte en plein pays normand ; « douet », en patois, veut dire ruisseau, et ce ruisseau divise les domaines des deux familles de Saint-Mansuy et de la Vemaine qui, jadis rivales et ennemies, se sont intimement liées. Deux enfants, Jean et Jeanne, naissent le même jour dans chacune de ces familles et sont fiancés dès le berceau, par leurs mères ; mais de nombreux événements, des bouleversements de tous genres, ruines matérielles et ruines morales, surviennent, et quand, après ces vicissitudes, les fiancés de jadis unissent leurs destinées, ils ont appris, à l'école de la souffrance, le vrai sens de la vie. Jeanne, toujours fidèle au lointain « promis » de son enfance, l'a attendu dans la pratique des vertus modestes, qui ont fait d'elle l'Ange des siens. Jean, après une jeunesse orageuse, est revenu ruiné, assombri, mais retrempé, à sa « promise » de jadis. Le récit, un peu obscur parfois, est écrit avec une grâce fantaisiste qui n'est pas sans charme. Les sentiments y sont empreints d'une véritable élévation.

13. — *La Neuvaine* faite à Lourdes par *Simone* a pour but la guérison de Robert Raveneau, jeune infirme, protestant de religion, auquel l'unissent les liens d'une affection qui est, du reste, réciproque. La prière de Simone est entendue : au moment où passe la procession,

Robert fait un acte de foi et il est guéri ; mais son père, protestant zélé, s'oppose à son mariage avec une jeune fille catholique et pauvre : il lui impose une année d'attente, que Robert emploie en se battant au Transvaal dans les rangs des Boërs. Il y est grièvement blessé, mais Simone, qui s'est faite infirmière, le recueille et le guérit. A son retour en Europe, il l'épouse avec le consentement de son père et à la joie générale. Les sentiments exprimés sont excellents, mais le style pourrait en être plus vigoureux et les incidents plus vraisemblables.

14. — L'auteur de *Pauvres Fiancés* connaît à fond le monde des mines, où il place son récit, et ses descriptions du « pays noir » ont un cachet de réalité qui seul suffirait à donner à son livre un mérite sérieux. Il s'y ajoute une note religieuse très sincère, mais un peu mélancolique. Deux hommes sont en présence, chacun exerçant une influence considérable dans son milieu : le premier, M. de Valclair, intègre et juste, mais éloigné de toute pratique religieuse ; l'autre, M. Herbois, type du patron chrétien aussi soucieux du bien-être moral de ses ouvriers que de leur prospérité matérielle. Autour d'eux s'agite la masse des travailleurs, avec leurs difficultés journalières, leurs grèves, leurs révoltes, la faiblesse des uns, la perversité des autres. Les *Pauvres Fiancés*, Arthur Herbois et Yvonne de Valclair, sont enlevés par une mort prématurée à ceux dont ils étaient toute l'espérance ; mais ce grand malheur n'est pas inutile : l'influence des chers disparus leur survit et M. de Valclair s'unira désormais à M. Herbois pour travailler, en s'inspirant des principes de l'Évangile, à la moralisation et au bonheur de ceux qui dépendent de lui.

15. — Comme l'explique l'auteur dans sa Préface, *les Idées de Matutinaud* sont celles d'une foule de gens « pas méchants pour un sou, mais ignorants pour deux, » qui acceptent comme de graves objections les idées toutes faites contre la religion, que débitent dans les ateliers et les cafés les soi-disant esprits forts. Avec bonne humeur et indulgence, il réfute ces arguments ; la forme simple et populaire de son livre le rendra utile à de nombreux « Matutinaud », plus égarés que pervers. Ouvrage excellent à répandre dans les milieux populaires.

16. — Les *Fleurs des landes* sont un recueil de légendes, basées pour la plupart sur des faits réels ; l'esprit en est pieux, le style poétique et la forme assez simple pour que ce volume, comme le précédent, trouve sa place dans les familles d'ouvriers et aussi dans les écoles chrétiennes.

Brochures théatrales. — 1. — *Sainte Cécile :* drame avec chœurs et couplets, inspiré par la poétique et admirable histoire de l'illustre martyre romaine. Il n'y a que des rôles de femmes, le préfet de Rome étant, plus ou moins heureusement, représenté par la « préfète. » La pièce, d'ailleurs, convient aux patronages de jeunes filles ; elle est pleine d'esprit chrétien.

2. — Les *Jardiniers de Trianon*, tel est le titre d'une pièce convenant à des enfants ; il y a neuf rôles, tous de petites filles.

3. — Dans la saynète *Ah ! si j'étais professeur*, les six rôles sont au contraire, faits pour petits garçons.

4. — *Mam'zelle Chaperon rouge* est une comédie enfantine en un acte avec dix rôles de petites filles.

5. — *Bénédic*, petite pièce en un acte, à quatre personnages, tous masculins ; une pensée patriotique a inspiré l'auteur.

6. — *Lolotte et Jiline* est une saynète, avec deux rôles, qui conviennent à des fillettes de cinq à sept ans.

7. — *L'Affaire Branchu*, monologue en patois.

8. — *Tête de linotte* est un autre monologue pour petites filles.

9. — *La Vieille, récit marin*, est un monologue dramatique, d'une donnée fort triste. Comme les petites pièces qui précèdent, celle-ci est honnête et morale, mais aucune d'entre elles ne possède une note très élevée.

10. — *Tous des chenapans* est aussi un monologue, mais comique cette fois, où une paysanne échouée à Paris raconte ses mésaventures.

11. — Plus important est le vaudeville intitulé : *La Forêt de Bondy*, où des jeunes gens organisent une farce pour duper un oncle aussi revêche que riche ; il a trois actes et quinze rôles d'hommes.

12. — *Le Gouvernement de Sancho Pança* est une comédie bouffe en un acte avec chants et couplets. Les personnages, environ une douzaine, sont tous masculins et les chœurs et accompagnements forment un fascicule à part. Comme la plupart des pièces que nous signalons aujourd'hui, celle-ci est honnête, mais sans grande envolée.

COMTESSE R. DE COURSON.

HISTOIRE COLONIALE ET COLONISATION

1. *La Route des Indes et les Indications que Toscanelli aurait fournies à Colomb. Lettre au Dr Jules Mees, de Gand, qui pourra intéresser le Dr Sophus Ruge, de Dresde*, par HENRY VIGNAUD. Paris, Leroux, 1903, in-8 de 35 p., 00 fr. — *Nos Colonies telles qu'elles sont*, par GASTON LERICHE. Paris, Stock, 1903, in-12 de 284 p., 3 fr. 50. — 3. *Histoire des établissements et du commerce français dans l'Afrique barbaresque (1560-1793), Algérie, Tunisie, Tripolitaine, Maroc*, par PAUL MASSON. Paris, Hachette, 1903, in-8 de XXII-678 p., 10 fr. — 4. *L'Œuvre de la France à Madagascar (la conquête, l'organisation, le général Galliéni)*, par LOUIS BRUNET. Paris, Challamel, 1903, in-8 de XXXIII-595 p., plans et grav., 10 fr. — 5. *Dans le sud de Madagascar (Pénétration militaire, situation politique et économique, (1900-1902)*, par le colonel LYAUTEY. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., cartes, croquis et grav., 7 fr. 50. — 6. *Les Expéditions françaises au Tonkin*, par Un missionnaire. Paris, Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, s. d., in-4 de 282 p., carte et grav., 3 fr. 35. — 7. *Economics and Politics in Maryland (1720-1750), and the public Services of Daniel Dulany the Elder*, by ST. GEORGE LEAKIN SIOUSSAT. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1903, in-8 de 84 p. (*Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science*), 2 fr. 50. — 8. *Un Bagne*

russe (*l'île de Sakhaline*), par Paul Labbé. Paris, Hachette, 1903, in-12 de 276 p., carte et grav., 4 fr. — 9. *L'Afrique Nouvelle. Essai sur l'État civilisateur dans les pays neufs, et sur la fondation et le gouvernement de l'État indépendant du Congo*, par E. Descamps. Paris, Hachette; Bruxelles, Lebègue, 1903, in-8 de xvi-626 p., 7 fr. 50.

Les questions coloniales, il y a quelques années, étaient de celles dont ne se préoccupait guère le public français ; passionné pour la découverte des pays neufs, — des contrées africaines surtout, — et pour les prodiges de volonté et d'énergie accomplis par nos explorateurs civils et militaires, le lecteur ne semblait nullement, d'ordinaire, s'intéresser aux questions d'organisation, d'administration, de mise en valeur des nouveaux territoires placés, grâce aux persévérants efforts de nos vaillants pionniers, sous la domination française. Il n'en va plus de même aujourd'hui ; les questions coloniales ont pris peu à peu, dans les préoccupations du grand public, une place qui, pour être considérable, n'est nullement disproportionnée à l'importance de notre empire d'outre-mer. Si les journaux quotidiens se tiennent encore, pour la plupart, fort peu au courant de ces questions, du moins ont-ils compris la nécessité de leur faire une petite place dans leurs colonnes, les Revues leur consacrent fréquemment des articles étendus, enfin les ouvrages spécialement écrits en vue de l'examen approfondi de telle ou telle d'entre elles se multiplient de plus en plus. Voilà pourquoi il a semblé utile d'ajouter, aux nombreux articles d'ensemble que donne régulièrement le *Polybiblion* sur diverses matières, un nouvel article, dans lequel seraient examinés, de façon succincte, les différents travaux récemment publiés non pas sur la géographie des pays d'outre-mer, mais simplement sur les problèmes coloniaux de l'heure présente et sur l'application des méthodes adoptées dans leurs colonies par les métropoles européennes. Mais convient-il de s'en tenir strictement à l'époque contemporaine et de négliger les expériences anciennes? — Pas plus en matière coloniale qu'en aucune autre, les résultats acquis ne l'ont été brusquement ; ils marquent le terme d'une longue série de faits, souvent fort mal connus, parfois même complètement ignorés, et constituent le terme d'une lente évolution commencée depuis plusieurs siècles. — Voilà pourquoi encore il a paru bon de grouper sous la rubrique : *Histoire coloniale et Colonisation*, à côté des ouvrages s'occupant du présent, ceux qui traitent du passé colonial des différents peuples européens.

1. — Depuis le jour où, au congrès international des américanistes de 1900, MM. Henry Vignaud et Gonzalez de la Rosa ont contesté, par les arguments les plus solides, l'authenticité de la lettre que Toscanelli aurait écrite à Christophe Colomb, le 25 juin 1474, sur la route des Indes par l'ouest, et surtout depuis la publication du volume considérable du premier de ces deux érudits sur *la Lettre et la Carte de Toscanelli*, une

ardente polémique s'est engagée autour de cette question. Ceux qui, avant 1900, avaient admis l'authenticité de la correspondance de Toscanelli avec Christophe Colomb ont maintenu leur opinion et contesté le bien fondé des idées émises par M. Vignaud ; ce dernier, soutenu par l'adhésion de savants d'une haute valeur, s'est défendu avec vigueur et érudition, répondant victorieusement aux objections de ses multiples contradicteurs : MM. G. Uzielli, Hermann Wagner Lucien Gallois, Sir Clements R. Markham et C. Raymond Beazley. Il semblait, — M. Vignaud ayant, dans sa riposte aux nouveaux arguments produits par Sir Clements R. Markham, déclaré ne plus devoir répondre à ses contradicteurs, — que la polémique fût sur le point de s'éteindre ; la récente publication, dans le *Bulletin de la Société belge de géographie*, d'une étude du Dr Jules Mees, a ravivé la controverse et amené M. Henry Vignaud à reprendre la plume pour réfuter quelques objections formulées d'abord par le Dr Sophus Ruge, puis par M. Mees lui-même. C'est surtout la question du but poursuivi par les Portugais, au début de leurs découvertes le long de la côte occidentale de l'Afrique, qu'a traitée M. Henry Vignaud dans son intéressant opuscule intitulé : *La Route de Indes et les Indications que Toscanelli aurait fournies à Colomb* ; il y prouve, avec beaucoup d'érudition et un sens critique très aiguisé, le bien fondé de son assertion qu'avant le règne de Jean II les Portugais ont été simplement à la recherche de l'Inde du prêtre Jean, nullement à celle des Indes orientales. Une fois de plus, par conséquent, de la discussion aura jailli la lumière ; il y a là, pour ceux qui doutaient encore, un ensemble de preuves auxquelles on ne peut rien objecter, et une pièce nouvelle, de grande valeur, ajoutée par M. Henry Vignaud à la revision critique, instituée par l'érudition contemporaine, de l'histoire maritime et coloniale du Portugal et de l'Espagne aux XVe et XVIe siècles.

2. — Est-il véritablement possible de dépeindre notre empire colonial tel qu'il est, sans exagération d'aucune sorte ? — Oui, répond M. Gaston Leriche ; il suffit pour cela de prendre le contrepied des discours officiels, ou encore de faire une sérieuse critique des renseignements « fournis par le ministère des colonies ou sa succursale l'Office colonial » ; et pour prouver l'exactitude de cette affirmation, M. Leriche a écrit un livre : *Nos colonies telles qu'elles sont*, destiné « à faire connaître en France ce qui se passe dans les colonies françaises. » — Cet ouvrage, nous venons de le lire avec un soin tout particulier, et nous y avons trouvé à côté d'idées justes et de faits intéressants bien des opinions discutables, des lacunes et de singulières assertions. Quels résultats donneraient, par exemple, pour la France même, les calculs par lesquels M. Leriche arrive à établir que la mortalité des Européens est, en Indo-Chine, d'environ 55 °/° en quinze ans (p. 21) ? Je ne l'ai pas cherché, mais c'eût été justice de le dire. Est-il exact de prétendre que

l'envoi d'officiers, d'ingénieurs, de vétérinaires, etc., aux colonies constitue « une perte sèche pour la France, perte d'argent et perte d'hommes qui lui auraient rendu des services » (p. 12) ? ou encore que « la plus élémentaire honnêteté nous commanderait de renoncer à la protection des missionnaires en Chine » (p. 120) ? Il est vrai que M. Leriche écrit sérieusement quelques lignes plus bas : « S'il y a des pirates en Chine, ce ne sont pas les boxers, mais bien les missionnaires ! » — Sans doute, quelques rares missionnaires ont pu, entraînés par un excès de zèle, fournir matière à des critiques ; sans aucun doute aussi, certains chrétiens indigènes sont parfois d'une moralité quelque peu douteuse ; mais cela suffit-il pour permettre à un auteur de formuler des jugements généraux tels que ceux dont nous venons de reproduire les termes ? Il y a, au total, un manque complet de mesure dans le livre de M. Leriche ; nous ne pouvons que le regretter, car l'ouvrage, — encore qu'aucun nom propre n'y soit cité, — y perd en autorité et devient ainsi plutôt nuisible à une cause qu'il eût pu servir utilement.

3. — M. Paul Masson, professeur d'histoire et de géographie économiques à l'Université d'Aix-Marseille, avait naguère publié une excellente *Histoire du commerce français dans le Levant au* XVII^e^ *siècle* ; il nous donne maintenant une non moins bonne *Histoire des établissements et du commerce français dans l'Afrique barbaresque* (Tripolitaine, Tunisie, Algérie, Maroc) de 1560 à 1793. Rédigé à l'aide de tous les ouvrages anciens ayant traité le sujet, des importants documents mis au jour, il y a quelques années, par M. Eugène Plantet, et des documents encore inédits conservés en très grand nombre soit aux archives de la Chambre de Commerce de Marseille soit au ministère des affaires étrangères et aux Archives nationales (où se trouvent maintenant les archives anciennes de la marine), ce volume très considérable contient un excellent exposé de toutes les tentatives faites par la France, entre les deux dates indiquées plus haut, pour développer un trafic vraiment important dans les régences de Tripoli, de Tunis, d'Alger et avec les chérifs du Maroc, comme aussi pour protéger et développer les compagnies privilégiées qui exploitaient les « concessions d'Afrique. » C'est donc le complément indispensable du volume précédent de M. Masson, où se trouvent déjà racontés tous les efforts de la diplomatie française du XVII^e^ siècle pour protéger contre les entreprises des Barbaresques le commerce chrétien, et particulièrement le commerce du Levant. Si, en dépit d'une sollicitude incessante et attentive à laquelle il convient de rendre pleine justice, le commerce des Français ne fut jamais, aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, important dans l'Afrique barbaresque, et si jamais nos établissements ne prirent un grand développement dans ce pays leur histoire ne valait pas moins l-

peine d'être longuement contée ; elle fait bien connaître, en effet, la suite des lointaines et obscures entreprises qui préparèrent l'occupation de l'Algérie et de la Tunisie ; — elle met en évidence la remarquable continuité de vues et la persévérance du gouvernement français de l'ancien régime, et fait comprendre à quels désastres (politiquement parlant) peut conduire l'ignorance du passé et des droits acquis ; — elle montre enfin, d'une manière indiscutable, que « nos possessions d'Afrique nous coûtent bien plus qu'on ne le dit communément ; aux trois milliards auxquels on évalue les dépenses de la conquête de l'Algérie depuis 1830, il faudrait — écrit très justement M. Masson à la p. VIII de son livre — « ajouter tout ce qu'il nous en a coûté, en argent et en hommes, pour établir notre influence, la maintenir, et préparer la conquête. » Ce sont là des enseignements d'une trop haute portée pour qu'on puisse reprocher à M. Masson, comme il semble le craindre quelque part, d'avoir écrit « un gros livre. » Et à combien d'autres points de vue son nouvel ouvrage présente d'intérêt ! C'est l'histoire des compagnies d'Afrique, telle qu'on la connaissait jusqu'à présent, singulièrement rectifiée et précisée ; c'est l'histoire du commerce français au Maroc et en Tripolitaine écrite scientifiquement pour la première fois dans son ensemble ; c'est une foule de rectifications de détail apportées aux monographies de Féraud, d'H. de Grammont et d'autres historiens, à certaines appréciations de M. Plantet ; c'est la mise en lumière de nombre de documents inédits d'un très vif intérêt, empruntés en particulier à ces dossiers de la correspondance consulaire qui ne sont pas encore communiqués au public, et dont, dans son précédent ouvrage, M. Masson avait déjà fait si bon usage. Sur un seul point peut-être, — j'entends de quelle importance, — il ne me serait pas impossible de chercher querelle au savant auteur ; ne se montre-t-il pas un peu partial en faveur de la Chambre de commerce de Marseille, que MM. de Grammont, Plantet et Boutin ont, après nos consuls eux-mêmes, accusée de maladroite ladrerie ? Malgré son ingéniosité et son habileté, l'argumentation de M. Masson (p. 157, note 2) n'a pu m'amener à modifier mon ancienne opinion à cet égard. Mais ni ce léger dissentiment ni différentes critiques de menu détail sur lesquelles je reviendrai ailleurs, ne m'empêcheront de louer comme elle le mérite l'*Histoire des établissements et du commerce français dans l'Afrique barbaresque ;* c'est là un ouvrage qui fait grand honneur à son auteur et à l'Université à laquelle il appartient.

4. — Le gros volume que M. Louis Brunet, député de la Réunion, vient de consacrer à *l'Œuvre de la France à Madagascar* constitue véritablement la suite de l'ouvrage plein de documents précieux qu'il publia naguère sur *la France à Madagascar* de 1815 à 1895. On y trouvera, en effet, à la suite d'un aperçu historique dont il serait facile de

discuter mot à mot les premières lignes, mais qui renferme quelques documents inédits d'un réel intérêt sur l'histoire de l'action française dans la grande île au XIXe siècle, un exposé très substantiel et très complet de la campagne de 1895, puis de la conquête et de la mise en valeur de Madagascar par nos soldats. Très justement, M. Brunet distingue deux périodes dans l'histoire de notre nouvelle colonie : une période de simple occupation et une période d'organisation que remplit tout entière le gouvernement si remarquable et si fructueux du général Galliéni, pour l'œuvre duquel l'auteur, — qui a visité la grande île en 1897 et en 1898, — ne cache pas sa légitime admiration. M. Brunet n'en formule pas moins, dans la conclusion de son ouvrage, quelques desiderata qui lui paraissent à juste titre d'une importance capitale : ils portent sur la construction des voies ferrées (et en général de toutes les voies de communication), sur l'assainissement du pays et la lutte contre la malaria, sur l'établissement d'un câble *français* entre Madagascar et la métropole, sur la constitution d'un enseignement officiel et libre qui soit entre nos mains et non entre les mains des étrangers, enfin sur la fusion des races dans notre nouvelle colonie. D'intéressantes illustrations, deux plans de Tananarive et de Tamatave (ce dernier montrant l'état de la ville en 1894-1895 et son état actuel) achèvent de donner à ce volume un caractère documentaire que lui retirerait plutôt un certain nombre des extraits de journaux reproduits avec trop de profusion, à notre avis, dans certains chapitres (le chapitre III en particulier).

5. — A la fin du chapitre où il traite la question des territoires militaires, M. Louis Brunet demande avec instance que « dans les provinces apaisées, au fur et à mesure de l'accoutumance des indigènes à l'autorité française, l'administration civile remplace le régime militaire. » La chose est-elle vraiment possible à l'heure actuelle : voilà toute la question. Un de ceux qui peuvent en parler avec le plus de compétence, et qui ont en même temps prouvé par des actes combien les idées de M. Brunet leur sont chères, le colonel (aujourd'hui général) Lyautey, y a répondu dans le remarquable volume récemment publié par lui et intitulé : *Dans le sud de Madagascar*. On sait quelle œuvre excellente y a, dans un laps de temps très court, — dix-huit mois, — mené à bonne fin ce brillant officier, l'un des meilleurs élèves du général Galliéni ; bien qu'il ait, à la fin de sa période de commandement dans le sud, procédé à un désarmement général, il ne laisse pas de déclarer que tout n'est pas encore fini ni réglé dans cette partie de Madagascar ; « si les groupes rebelles constitués ont été dissous, la pacification morale du sud n'est pas terminée, ne pouvait pas l'être, et des incidents y sont encore à prévoir. » Aussi, tout en travaillant de tout son pouvoir à « faciliter l'évolution à l'administration civile des régions nouvellement

soumises », préconise-t-il le maintien temporaire, pour un certain nombre des territoires qu'il a commandés, du gouvernement militaire. Agir autrement serait néfaste ; « dans plusieurs circonstances, un brusque passage du régime militaire au régime civil, qui n'était à nos yeux qu'un simple acte administratif, leur est apparu [aux indigènes] comme un commencement d'évacuation motivé par des événements extérieurs et comme le prélude de la fin prochaine de notre domination... Dans un pays si récemment soumis que le sud de Madagascar et où sur certains points la situation acquise est si peu affermie, il est indispensable de maintenir une organisation militaire assez solide pour parer à tout imprévu » (p. 227-228). — Telle est donc la réponse donnée par le colonel Lyautey à la question énoncée plus haut ; ce n'est pas le seul enseignement qu'il soit possible de dégager de la troisième partie, la plus importante à tous les points de vue, de son livre ; ses « Conclusions et considérations générales » contiennent, sur les procédés employés par lui pour soumettre, puis pour mettre en valeur le sud de Madagascar et sur la marche à suivre pour continuer son œuvre, les indications les plus intéressantes et les plus précises ; rien n'y a été oublié, ni — comme il était naturel —le point de vue militaire, ni les points de vue politique, administratif, économique et même social. Puisse-t-on s'en imprégner en haut lieu ! Puisse-t-on enfin comprendre que « les conditions vitales d'une œuvre coloniale sont l'extrême diversité des procédés, l'absence d'idées préconçues, l'adaptation la plus souple aux nécessités locales dans leur infinie variété », que d'aucune de nos institutions « l'application intégrale n'est compatible avec une politique et une administration de protectorat », enfin que, — comme le déclare si énergiquement le colonel Lyautey, « ni le caporalisme ni le fonctionnarisme n'ont de place aux colonies » ! — Les deux premières parties de *Dans le sud de Madagascar* posent, avec une admirable netteté, les prémisses de ces différentes conclusions et de beaucoup d'autres que nous ne pouvons indiquer ici, et pour lesquelles nous devons, — comme pour l'exposé de la méthode des secteurs, si ingénieuse et si pratique, — nous borner à renvoyer à l'ouvrage du colonel Lyautey. C'est en effet tout à la fois un excellent livre d'histoire coloniale et, pour les administrateurs et les agents de notre empire d'outre-mer, un remarquable manuel d'éducation coloniale ; voilà pourquoi il faut le lire et le méditer.

6. — Les ouvrages de M. Louis Brunet et du colonel Lyautey montrent surtout comment on met en valeur une colonie nouvelle ; tout autre a été le but de l'auteur des *Expéditions françaises au Tonkin*. Ce que le missionnaire anonyme auquel nous devons ce bon livre s'est exclusivement attaché à raconter, c'est la suite des événements militaires surtout si glorieux pour nos armes, grâce auxquels le Tonkin est

devenu partie intégrante de notre domaine colonial; il l'a fait avec beaucoup de clarté, de précision et de soin, en ajoutant à un exposé parfois un peu sévère des traits de mœurs et des récits épisodiques qui stimulent l'attention et délassent l'esprit. Auparavant, dans une première partie, l'auteur avait eu soin d'esquisser à grands traits un tableau d'ensemble de la géographie du pays, et surtout des mœurs et des institutions tonkinoises, plein de renseignements d'une exactitude absolue. De la juxtaposition de ces deux études de géographie et d'histoire militaire résulte un livre de bonne et saine vulgarisation, qu'on ne lira certainement pas sans profit, encore que son auteur ait passé trop brièvement, à notre gré, sur l'histoire de l'introduction du catholicisme au Tonkin.

7. — Quelles précieuses monographies relatives à l'histoire des colonies de la Nouvelle-Angleterre contiennent les « Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science, » bien des fois déjà nous avons eu occasion de le dire à cette place même. Il nous faut le redire aujourd'hui à propos du tout récent travail de M. Saint-George Leakin Sioussat sur l'histoire économique et politique du Maryland, de 1720 à 1750. On y trouvera, sur les principales questions — d'ordre surtout économique — qui ont été discutées dans le pays durant cette période de misère, des indications précises, en même temps qu'une étude minutieuse et attentive du rôle de Daniel Dulany l'Ancien, le chef de la famille qui devait, pendant les années suivantes, exercer une très grande influence au Maryland. Il convient de signaler surtout, dans *Economics and Politics in Maryland*, les pages dans lesquelles M. St. John Leakin Sioussat parle de la dérivation de l'émigration allemande, à l'époque, de la Pensylvanie vers le Maryland, montre quel intérêt a porté Dulany l'Ancien à ce mouvement, quelle part il a prise à l'établissement de ces colons dans son pays, enfin par quelles mesures de différente nature a été, durant les années critiques qui vont de 1720 à 1750, préparée la prospérité dont a joui le Maryland pendant le troisième quart du XVIII[e] siècle.

8. — A tous ceux qu'intéresse la délicate question de la colonisation pénitentiaire, voici un livre de M. Paul Labbé qui mérite d'être particulièrement recommandé. Ce ne sont pas tant, en effet, les curieux peuples primitifs qui habitent l'île de Sakhaline (Guiliaks, Aïnos) et leur fête de l'ours, ni les ressources économiques de cette grande terre de l'Océan Pacifique, ni la question des pêcheries, qu'a voulu étudier M. Paul Labbé, que les résultats obtenus par les Russes à l'aide de la main d'œuvre pénale; c'est ce que fait très bien comprendre le titre même de ce volume : *Un Bagne russe* (*l'île de Sakhaline*). Des constatations qu'il a pu faire au cours d'un séjour dans l'île durant l'été de 1899, comme de tous les renseignements et de toutes les informations qu'il

a recueillies et contrôlées, M. Paul Labbé conclut que « la Russie a complètement échoué dans sa tentative de colonisation par les forçats... Les forçats n'ont pu rendre fertile une terre à peine cultivable. Mauvais à leur arrivée, ils sont devenus pires... D'autre part, les populations indigènes, primitivement douces et de mœurs avouables, se corrompent tous les jours au contact malfaisant des transportés. » Composé à l'aide de notes prises sur le vif, avec le souci constant de la vérité, le volume de M. Paul Labbé contient la justification de cette opinion ; il n'est donc pas seulement une agréable relation de voyage, mais aussi un document colonial de premier ordre, et les criminalistes feront bien, croyons-nous, de le lire et de l'étudier soigneusement.

9. — « Étudier une des formes les plus remarquables d'organisation politique, — l'État civilisateur dans les pays neufs, — et rechercher comment l'œuvre fondée par S. M. Léopold II en Afrique a résolu le problème de l'instauration d'un tel État au cœur même de la barbarie », tel est le but que s'est proposé M. E. Descamps en écrivant son ouvrage intitulé : *L'Afrique nouvelle*. A-t-il complètement rempli ce beau programme ? Nous ne le pensons pas. Ce n'est pas, en effet, de l'Afrique nouvelle tout entière, mais seulement d'une partie de l'Afrique nouvelle, — de l'État indépendant du Congo, — que s'est occupé M. Descamps ; par là se trouve réduite à la seule Belgique l'étude promise par l'auteur sur le rôle de l'État civilisateur dans les pays neufs. Devons-nous nous en plaindre ? Oui, si nous nous en tenons strictement au titre du livre de M. Descamps ; non, si nous ne demandons au savant auteur que ce qu'il a voulu nous donner en réalité : une étude de l'institution congolaise, le second volet, consacré au Congo neutre et indépendant, d'un dyptique dont le premier volet (composé en 1902) avait été dédié à la Belgique neutre et indépendante. Après avoir fait connaître la genèse du mouvement civilisateur africain à la fin du XIX^e^ siècle, M. Descamps raconte, dans son intéressant volume, l'avénement de l'État du Congo au sein de la société des nations (1^re^ partie), puis relate les faits qui ont caractérisé l'existence de cet État et constituent en quelque sorte la trame de sa vie (2^e^ partie) et termine en étudiant (3^e^ et 4^e^ parties) à toutes les étapes de son développement l'institution congolaise. *L'Afrique nouvelle* est donc à la fois, — ce bref aperçu suffit pour s'en rendre compte, — un livre d'histoire, de droit international, de politique coloniale et aussi (s'il est permis d'employer cette expression) de droit colonial ; les questions qui y sont traitées sont multiples et complexes et comptent parmi les plus délicates à tous les points de vue. Aussi convient-il de lire avec attention le volume de M. Descamps ; sans doute certains noms propres n'y sont pas bien orthographiés ; sans doute aussi, — ce qui est plus grave, — justice n'y est pas complètement rendue aux efforts tentés

par d'autres pays pour civiliser les noirs qui peuplent leur domaine colonial africain ; sans doute encore c'est un véritable panégyrique du roi Léopold II que, sans le vouloir, a écrit M. Descamps. Mais ne suffit-il pas d'être averti pour ramener exactement au point ce qui a besoin d'y être remis ? Ce petit travail une fois accompli, le savant ouvrage de l'éminent écrivain belge ne pourra être lu qu'avec le plus grand profit.

HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Recherches sur le « Discours aux Grecs » de Tatien, suivi d'une traduction française avec notes, par AIMÉ PUECH. Paris, Alcan, 1903, in-8 de VIII-159 p. — Prix : 6 fr.

Voici une œuvre de bonne et saine érudition, comme on aimerait à en rencontrer beaucoup ; conduite selon toutes les exigences de la critique moderne, mais en même temps animée par de hautes pensées morales, et s'ouvrant çà et là sans effort à l'élégance du lettré.

A la suite d'autres savants (Schwarz, Kukula, Harnack, etc.), M. Puech a repris à son tour les divers problèmes chronologiques qui se posent à propos du *Discours aux Grecs* de Tatien, dont il place la composition en 171, après que cet apologiste eut quitté Rome. Le but poursuivi, assez différent de celui de Justin son devancier, était plutôt d'ébranler les païens dans leurs vieilles croyances, que de leur enseigner la doctrine toute pure du christianisme. C'est moins « une exposition de la foi qu'une préparation à la foi » : tâche analogue à celle dont s'acquittaient les défenseurs de la philosophie profane contre les préjugés du vulgaire. Aussi bien est-il dans le *Discours* très peu question des beautés de l'Évangile, mais beaucoup de l'insuffisance des fictions païennes, des ridicules de la mythologie, de l'astrologie et de la magie. Esprit très entier et très personnel, Tatien n'aime pas la défensive : porter de rudes coups dans la mêlée, voilà le fort de sa stratégie. « Ce qui frappe ici à la première lecture, c'est surtout la passion et la verve, c'est l'emportement d'un polémiste qui ne songe qu'à fouailler l'adversaire et qui s'y entend à merveille » (p. 103). Les philosophes grecs, convaincus de contradiction, taxés d'inconséquence, passent entre les mains de leur critique un mauvais quart d'heure.

Malheureusement Tatien n'a rien de la limpidité lumineuse des classiques, et si l'on hésite à appeler son livre « un rare monument d'obscurité », du moins il faut reconnaître avec M. Puech qu'en maint passage il est difficilement intelligible, soit par manque de naturel, — l'auteur imitant dans son style les procédés des rhéteurs ses contemporains, — soit par absence de toute composition régulière, rien n'étant plus lâche que sa méthode. Dédaigneuse des transitions savantes, sa pensée dévie sans cesse où l'entraîne le feu de la discussion : au surplus,

... et scienti-
...lexes,
...e
...se
...r la
...t bien
...quelque
... citation
...ur sérieux
...l voudrait ne
...sement menée,
...conceptions de la
B. DE CARROY.

Paris, Fontemoing, 1903

...nde qui ait le mieux connu
...ue au sortir de la lecture de
... juge plus loin avec sévérité la
...sophe) que M. Colardeau a conçu
...l'honneur du célèbre stoïcien, trop
...is cent cinquante pages contiennent
...gueur, il n'y a pas à en être surpris :
...t pu le consulter, aurait préféré peut-
...bstantiel et de plus serré. Il est vrai qu'il
... en soi que de l'empreinte personnelle
...ssi trente-cinq pages seulement sont-elles
...le sa doctrine, tandis que deux chapitres,
...ue plus de quatre fois supérieure, nous ini-
...le son enseignement, à toutes les particularités
...on talent.

... ces maîtres qui dissimulent à plaisir les diffi-
... et les exigences du devoir, au contraire; mais
...e de ses formules et sous la rudesse de sa méthode,
...able dévouement à la jeunesse. Tout chez lui se
...e : il veut que la vie tout entière soit pour ses dis-
...ment de l'école; mais, « tout en donnant pour assise
principes sévères qui renouvelaient entièrement les
...es et le caractère de ceux qu'il prenait au monde, il
...e formés pour la vie sociale » (p. 203).
C. Martha dans ses *Moralistes sous l'empire romain*,

vrage sera distribué en quatre parties et comprendra quatorze volumes. Les quatre premiers traiteront : d'abord de l'importance souveraine et universelle du problème des destinées de l'homme, au sextuple point de vue de l'individu, de la famille, de la société, de la haute littérature, de l'histoire et de la philosophie (première partie). Puis, dans la deuxième partie, il s'agit de la certitude et de ses lois, des vérités d'ordre rationnel, de la spiritualité de l'âme, de l'existence de Dieu, de son infinie perfection, de sa Providence et de l'immortalité.

Notons, comme particulièrement original, le livre III : *Importance universelle et souveraine du problème des destinées humaines relativement à l'ordre social.* L'auteur, donnant à son sujet la plus grande ampleur et entrant au cœur des questions politiques et sociales contemporaines, fait voir que, « quelle que soit la solution du problème des destinées, sa nécessité s'impose tellement à l'organisation de l'instruction publique, qu'on ne peut essayer de l'en bannir sans se condamner à une œuvre scientifiquement impossible. » Puis il cherche à définir la position prise par le positivisme ; — à faire voir comment il a menti à son programme d'abstention et de neutralité ; — quelle a été son attitude vis-à-vis de la loi Falloux ; — comment « la théorie des rapports de l'Église et de l'État n'a pas d'élément plus essentiel que la solution du problème des destinées humaines, » — comment enfin la solution chrétienne étant rejetée, méconnue ou ignorée du monde savant officiel, cette incrédulité de la classe réellement dirigeante est la cause principale de toutes nos divisions.

Dans le 22e chapitre, l'auteur constate le discrédit de la métaphysique chrétienne, et il en recherche les causes. Il pense que l'apologétique populaire a fait défaut, plus encore que l'apologétique savante. Ces reproches et d'autres analogues ont souvent été formulés depuis dix ans. Pour être absolument juste et exact, ne conviendrait-il pas d'ajouter que de très bons livres et de très bons conférenciers ont souvent prêché dans le désert. Le P. Largent le constatait récemment au sujet du plus éminent de nos apologistes contemporains : l'abbé de Broglie. Nous pensons qu'on n'a pas suffisamment rendu justice à l'apologétique populaire elle-même — et que la grande cause du mal est cet état d'esprit que, du reste, M. Frémont signalait à la page 379 : *le mépris du prêtre*, — mépris dont il est si difficile de triompher, parce que le catholique français, longuement asservi par le monopole, hypnotisé par la superstition des divinités universitaires ou académiques, — réserve malheureusement aux diplômés, aux professeurs patentés, à tout ce qui porte l'estampille officielle, le crédit de sa confiante et parfois prudhommesque admiration.

L'auteur aime à parler de la science, de ses méthodes, de ses principes et de sa certitude. Il y revient souvent dans la *Deuxième Partie*,

où il remue de graves questions de philosophie religieuse et scientifique, où il aborde même des problèmes de logique aussi complexes, aussi subtils que la *Classification des sciences*. Puisqu'il faisait tant que de signaler ces difficultés, assurément très actuelles, il ne pouvait se dispenser de faire allusion à l'ensemble des récents travaux sur la *Logique des sciences*. Duhem et Poincarré, Leroy, Wilbois, et bien d'autres ont tout remis en question. M. l'abbé Frémont en a-t-il quelque idée? Il semble en avoir entendu parler, témoin certaine citation empruntée à M. de Lapparent (t. III, p. 238). Mais le lecteur sérieux aimerait à savoir davantage sur cette question capitale; il voudrait ne pas rester étranger à cette grande réaction, vigoureusement menée, depuis quinze ans, contre les inexactes et fétichistes conceptions de la science.

B. DE CARROY.

SCIENCES ET ARTS

Étude sur Épictète, par TH. COLARDEAU. Paris, Fontemoing, 1903 in-8 de XII-354 p. — Prix : 7 fr. 50.

« Épictète est un des philosophes du monde qui ait le mieux connu les devoirs de l'homme. » C'est sans doute au sortir de la lecture de cette phrase de Pascal (lequel d'ailleurs juge plus loin avec sévérité la « superbe diabolique » du même philosophe) que M. Colardeau a conçu le projet d'élever un monument en l'honneur du célèbre stoïcien, trop négligé, dit-il, jusqu'ici. Que ces trois cent cinquante pages contiennent plus d'une redite et plus d'une longueur, il n'y a pas à en être surpris : le héros même du livre, si on eût pu le consulter, aurait préféré peut-être quelque chose de plus substantiel et de plus serré. Il est vrai qu'il s'agit ici moins du stoïcisme en soi que de l'empreinte personnelle dont l'a marqué Épictète : aussi trente-cinq pages seulement sont-elles consacrées à un résumé de sa doctrine, tandis que deux chapitres, l'un et l'autre d'une étendue plus de quatre fois supérieure, nous initient à tous les aspects de son enseignement, à toutes les particularités de son caractère et de son talent.

Épictète n'a rien de ces maîtres qui dissimulent à plaisir les difficultés de la science et les exigences du devoir, au contraire; mais sous l'intransigeance de ses formules et sous la rudesse de sa méthode, se cache un véritable dévouement à la jeunesse. Tout chez lui se tourne à la pratique : il veut que la vie tout entière soit pour ses disciples un prolongement de l'école; mais, « tout en donnant pour assise à ses leçons des principes sévères qui renouvelaient entièrement les idées, les habitudes et le caractère de ceux qu'il prenait au monde, il a su les lui rendre formés pour la vie sociale » (p. 203).

A la suite de C. Martha dans ses *Moralistes sous l'empire romain*,

M. Colardeau insiste sur le caractère éminemment religieux des *Entretiens*. Non seulement Épictète ne se lasse pas de jouer le rôle d'« avocat de Dieu » contre les objections des épicuriens et des esprits forts de son temps, mais « c'est la première fois que, dans la Grèce païenne, on entend prêcher en termes aussi élevés la résignation absolue à la volonté divine. » Allant jusqu'au bout dans cette voie, l'auteur aurait pu se demander, comme plus d'un critique judicieux l'avait fait avant lui, si la diffusion de l'Évangile dans le monde romain n'était pour rien dans l'apparition de cette morale ou, du moins, des couleurs si nouvelles dont elle se revêtait. J'ajouterai à ce propos que, pour ma part, j'eusse vu avec plaisir M. Colardeau, si désireux de nous donner un ouvrage complet, élargir çà et là les frontières un peu étroites de son sujet, et le considérer en « sociologue » après l'avoir si consciencieusement approfondi en lettré et en érudit. C. Huit.

Nos Luttes, par A.-D. Sertillanges. Paris, Lecoffre, 1903, in-12 de XII-276 p. — Prix : 3 fr.

Le P. Sertillanges est un ardent républicain, un ardent démocrate ; il trouve que nous ne sommes pas assez ralliés à la République, que nous avons trop écouté Drumont et que c'est de là surtout que nous viennent la plupart de nos malheurs. Je n'étonnerai donc aucun de nos lecteurs en disant que, sur bien des points, je suis assez éloigné de partager ses appréciations, où je vois à la fois beaucoup de naïveté et un opticisme tenace, qui témoignent d'ailleurs d'une âme très bonne. Malgré tout, je m'en voudrais de détourner un seul de nos lecteurs de lire son nouveau livre. Ils y trouveront d'abord de très belles pages, et fort éloquentes, des vues profondes et justes sur les misères de notre temps, et partout, de très hautes et généreuses inspirations. Et puis, il est toujours bon de se sentir un moment au contact d'un beau talent et d'une belle âme. Il est même deux de ces conférences, celle sur *l'Anticléricalisme* et sur *le Féminisme*, que je trouve dans l'ensemble, très belles et très justes, et qui ne soulèvent de ma part à peu près aucune objection. Quant aux autres conférences, dont les sujets sont : *Le Rôle des luttes dans la vie sociale, la Lutte des classes, les Luttes politiques, l'Antisémitisme* et *l'Antiprotestantisme*, je m'en accommoderais moins aisément. Je veux bien que, théoriquement, la loi de la vie à tous ses degrés soit le concours et non la lutte, quoique je n'en sois pas très sûr ; mais en fait c'est très souvent et c'est aujourd'hui la guerre, et donc il faut nous battre, car le temps presse, et ajourner à des temps meilleurs la propagande par l'amour. Même dans ces conférences, d'ailleurs, il y a de très bonnes choses à prendre pour notre perfectionnement individuel et la culture des vertus sociales

nécessaires. Mais ne perdons pas de vue qu'il est urgent aussi de nous armer du fouet vengeur et de nous efforcer de chasser, comme jadis le Sauveur, les trafiquants et les voleurs du temple. Quant à promettre à ces voleurs de leur assurer la liberté plus tard, quand nous aurons pu prendre le gouvernail, j'avoue que je n'aurais pas l'imprudence de le faire, car on ne peut pourtant honnêtement promettre ce qu'on ne peut raisonnablement tenir. Liberté à tous les braves gens, même protestants et juifs, je le comprends, mais à tout le monde, et même aux « apaches » de la plume et du gourdin, c'est peut-être aller un peu loin, et je pense que l'auteur cherchera longtemps l'homme politique capable de souscrire à ce programme. Le libéralisme absolu est, je crois, une hérésie, mais c'est surtout une sottise, et j'espère bien que, la crise actuelle une fois passée, — et elle passera, — nous en serons pour longtemps guéris.

ÉDOUARD PONTAL.

Misère et charité, par L.-M. THÉMANLYS. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1903, in-16 de 252 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est pas un traité d'assistance publique ou privée que l'on doit chercher dans ce livre. Quoiqu'il touche à ces problèmes, il offre bien autre chose. C'est vraiment la question du mal, dans presque toute son ampleur, qu'aborde l'auteur, en philosophe et en artiste autant qu'en sociologue. Misère est pour lui tout ce qui restreint et gâche la vie, depuis l'indigence de pain jusqu'à la laideur extérieure, qui éloigne l'espoir et la joie. Il faut savoir très grand gré à M. Thémanlys d'avoir clairement aperçu quel est le véritable antidote du mal, le véritable principe de vie, et d'avoir osé, en dépit des préventions et des lâchetés ambiantes, l'appeler de son vrai nom, la charité. Sans doute les censeurs rigides qui aiment la critique négative pourraient, dans ces pages, trouver de quoi l'exercer. Je leur accorde, par exemple, que cet ouvrage abuse un peu des termes « polarisation et dépolarisation », qu'on eût mieux fait de ne pas y présenter la faculté de divorcer comme le meilleur moyen de garantir la sincérité constante de l'union conjugale (p. 98), ni d'expliquer la misère morale uniquement par le délabrement physique (p. 31). Combien est plus haute, dans son austérité mystérieuse, la conception chrétienne qui fait dériver tout mal du péché ! Mais j'aime mieux m'attacher, dans ces pages, aux idées vivifiantes, courageuses et généreuses qui n'y manquent pas. Me permettra-t-on d'ajouter que plusieurs sont trop voisines de celles que j'ai voulu défendre dans *la Morale du cœur* et dans *Aube de siècle* pour me laisser indifférent ? Sans parler de la réprobation des luttes de classes, aussi bien que des conflits armés entre les nations, des vœux pour le respect du repos hebdomadaire, la renaissance provinciale, le réveil de l'art populaire, l'abandon du dogme de la gratuité de l'ensei-

gnement d'État, sans parler de l'apologie des mariages jeunes et féconds rendus plus faciles par la réunion de plusieurs générations sous le même toit (p. 91); sans parler de vérités profondes rendues avec un grand bonheur d'expression, telles que l'affirmation (p. 63) du lointain retentissement de tout acte sain, on a rarement mieux fait sentir que dans ce livre la vertu de la bonté, non seulement celle qui assiste au dehors quelques malheureux, mais celle qui pénètre toute la vie intérieure et rayonne continuellement au foyer, celle qui consiste (p. 248) à faire l'atmosphère chaude, douce, épanouissante, à éloigner les froissements, les colères, les rancunes, les paroles dures, à être réceptif et bienveillant, à vouloir la paix, la joie, la sérénité, l'expansion pour tous les talents et pour tous les cœurs. Mais qui donc mieux que le Dieu des chrétiens, dont la foi se résume en ces deux mots : *credidimus charitati*, peut enseigner et entretenir cette charité ?

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Introduction à l'étude de la chimie végétale et agricole, par le Dr K. ASO, avec la collaboration de EMM. POZZI-ESCOT. Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, in-12 de II-197 p. — Prix : 4 fr.

Exposé tout sec des principaux faits de la chimie et de la physiologie végétales, et sans démonstration ni explication des termes et des théories même les plus difficiles et les plus arides de ces sciences. Pour être compris, il exige que le lecteur soit déjà familiarisé avec les termes quelque peu barbares de la chimie générale et surtout de la chimie organique. C'est donc avec raison que l'auteur dit très bien dans sa Préface que son livre n'est pas un manuel susceptible de remplacer nos traités de chimie végétale et agricole. Mais s'il s'adresse à un public forcément restreint il pourra rendre service à ceux qui s'occupent d'une façon active de ces sciences, en condensant les principaux faits de celles-ci, et il faut lui rendre cette justice qu'il est très au courant de leur état actuel.

DE S.

Somme des connaissances humaines. Encyclopédie chrétienne et française du XXe siècle, par l'abbé ÉLIE BLANC. 12e vol. *Beaux-Arts*. Paris, Amat, 1903, in-8 de 166 p. — Prix : 3 fr.

Il ne m'appartient pas de juger dans son ensemble l'*Encyclopédie chrétienne et française du XXe siècle* que M. l'abbé Élie Blanc intitule : *Somme des connaissances humaines*; elle ne comprendra pas moins de cent volumes. Le douzième de ces volumes est consacré à l'art. Il résume les principes de l'esthétique, et définit en bons termes les arts entendus au sens le plus large : architecture, sculpture, peinture, dessin, écriture, musique, théâtre, danse, lutte, gymnastique, chasse et

pêche, jeux divers. Tant de choses en un si petit volume ! On peut craindre que les proportions n'y soient pas très bien observées. Il faut dire, en vérité, que l'histoire particulière de l'art sera traitée par chapitres distincts dans les volumes consacrés à la série historique ; celui-ci ne se propose que de classer les notions générales et indispensables. Le classement semble fait avec érudition et sagacité ; l'auteur s'est mis au courant des plus récentes publications, et les extraits qu'il en donne sont efficacement choisis pour commenter ses définitions.

A. P.

LITTÉRATURE

Correspondance de Mme JULIE LAVERGNE, recueillie par son fils M. JOSEPH LAVERGNE. Ire partie. *Lettres de 1832 à 1871.* — IIe partie. *Lettres de 1871 à 1886.* Paris, Taffin-Lefort, 1902-1903, 2 vol. in-12 de II-406 et 358 p. — Prix : 8 fr.

Il y a quatre ans (tome LXXXV, p. 355) le *Polybiblion* rendait compte de la *Vie* de Mme J. Lavergne, écrite par son fils. Le remarquable succès de l'ouvrage a déterminé l'auteur à publier l'ensemble de la correspondance à laquelle il avait fait de si attrayants emprunts. Je regrette moins de n'avoir pas parlé plus tôt de cette seconde publication, puisque ce retard me permet de constater l'accueil empressé qu'elle a trouvé non seulement en France, mais à l'étranger.

C'est que ces deux volumes sont tout à la fois l'histoire intime d'une belle âme et la vision abrégée de cinquante ans de nos annales. Échos des plus modestes incidents de l'existence familiale et des plus graves évènements de la vie publique, nous introduisant tour à tour dans le monde religieux et dans le monde artistique et littéraire, pleines de sages conseils et de judicieuses réflexions, les *Lettres* de Mme Lavergne offrent tous les genres d'intérêt : le charme de la forme s'y joint à l'élévation des sentiments et à la franchise des convictions. Qu'il s'agisse de juger les hommes et les choses, de décrire un monument ou de raconter une anecdote, le style a naturellement du piquant et du relief.

De telles pages distraient et instruisent, relèvent et encouragent. Nous les recommandons à nos lecteurs et surtout à nos lectrices.

C. HUIT.

Pages choisies des grands écrivains. BOSSUET, avec une Introduction par A. GAZIER. Paris, Colin, 1903, in-16 de XXI-368 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pages choisies des grands écrivains. BEAUMARCHAIS, avec une Introduction par PAUL BONNEFON. Paris, Colin, 1902, in-16 de LXIV-275 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pages choisies des grands écrivains. Mme DE STAËL, avec une Introduction par M.-S. ROCHEBLAVE. Paris, Colin, 1902, in-16 de LXIII-340 p. — Prix : 3 fr. 50.

Trois nouveaux volumes se sont ajoutés à la collection des *Pages*

choisies des grands écrivains. M. Gazier a été chargé de nous présenter Bossuet. Parmi les universitaires, on ne pouvait guère faire un meilleur choix. M. Gazier connaît bien Bossuet, il l'aime et l'admire et il est très informé des choses littéraires et religieuses du grand siècle. Il y a bien, dans son Introduction, quelques traces de jansénisme et de gallicanisme : mais c'est la marque de l'auteur, le certificat d'authenticité de sa signature. Cette Introduction est d'ailleurs bien faite, écrite du ton grave et sobre qui convenait au sujet. Les « Pages choisies » sont aussi très bien choisies et nous permettent de faire en quelque sorte le tour de l'œuvre de Bossuet, et d'apprécier les diverses formes sous lesquelles s'est traduit son génie, qui reste l'honneur des lettres françaises. La première part est faite à l'éloquence, la seconde à l'histoire, la troisième à la philosophie, à la morale, à la science de l'éducation et à la théologie : la quatrième à la polémique et à la controverse ; la cinquième à la correspondance ; la dernière enfin, — et c'est la plus courte, — à la poésie, car le grave Bossuet n'a pas dédaigné le délassement des vers. Il faut louer M. Gazier d'avoir su parler de toutes ces choses avec un respect et une convenance que tant de gens du monde universitaire, (je vise ceux qui écrivent ou qui font des discours) ont si complètement désappris.

— C'est à M. Paul Bonnefon qu'on a remis le soin de résumer la vie de Beaumarchais et de faire une sélection dans ses œuvres. Il s'est aussi fort bien tiré de sa tâche. Son Introduction est amusante, piquante et fine, et n'exalte pas trop son héros, qui était, en vérité, un assez triste sire, quoique d'ailleurs très supérieur, à tous les points de vue, à ceux qui se réclament aujourd'hui de lui. Mais quand il évoque, à propos du répugnant Basile, le souvenir des moines espagnols, il me fait sourire. Beaumarchais n'avait pas à chercher ses modèles si loin ; il n'avait qu'à regarder du côté des libres penseurs de son temps, très dépassés par les libres penseurs d'aujourd'hui. Les *Pages choisies* sont empruntées au théâtre, aux Mémoires, enfin aux lettres de Beaumarchais. Le théâtre y occupe naturellement la plus grande place. Peut-être même que cette place est un peu trop grande, et qu'il ne valait pas la peine de reproduire ici presque en entier *le Barbier* et *le Mariage*, dont le texte se trouve partout, et où l'on rencontre bien des choses qu'il ne faut pas trop se presser de faire apprendre à la jeunesse.

— L'auteur du *J.-J. Rousseau*, du *Chateaubriand* et du *George Sand* de la collection, nous présente aujourd'hui *Madame de Staël*. Il connaît bien l'époque et en parle aisément, non sans quelque complaisance et sans quelques préventions qui ne cadrent pas tout à fait avec ce que nous pourrions en dire. Il est notamment très injuste pour la Restauration et il éprouve pour le 14 juillet « matin de la liberté » un enthousiasme qui me semble naïf et me porte à croire que certains mots n'ont

plus le même sens dans la langue universitaire et dans la langue française. Le livre se divise en quatre parties : la première nous fait connaître Mme de Staël, sa famille et ses amis ; la deuxième est consacrée aux romans de Mme de Staël ; la troisième est empruntée à ses œuvres de critique littéraire ; la quatrième enfin nous montre Mme de Staël historien de la Révolution et de l'Empire. Cette division m'a paru ingénieuse et claire, et nous met à même d'apprécier, sous ses points de vue divers, l'œuvre et la personnalité du célèbre écrivain. Somme toute, ces trois volumes sont bien faits. Le premier m'a semblé le plus réussi et le meilleur. Sans doute Bossuet y est pour quelque chose, ce qui n'empêche pas que M. Gazier n'ait vraiment mérité sa part dans nos compliments.

ÉDOUARD PONTAL.

Le Labeur de la prose, par GUSTAVE ABEL. Paris, Stock, 1902, in-8 de 315 p., avec une reproduction d'épreuve corrigée par Balzac. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre curieux, fouillé, humoristique et tout particulièrement attachant. Il a parfois des allures de rhétorique supérieure pratique, — si l'on peut dire, — à l'usage des écrivains de profession. M. Gustave Abel a mis à contribution un nombre considérable d'auteurs de tous les temps et de tous les pays.

Son premier chapitre, intitulé : *Patience et labeur*, fondement, déclare-t-il, de son étude, « se compose avant tout d'une grande accumulation de textes et d'exemples qui mettent en lumière l'opiniâtreté dont tant d'hommes illustres ont fait preuve pour réaliser leur œuvre. » Et c'est ainsi que nous voyons défiler, dans un pêle-mêle pittoresque, H. Taine, Balzac, Beccaria, Buffon, les Goncourt, J. de Maistre, Émile Zola, Prosper Mérimée, L. Veuillot, J.-J. Rousseau, Ernest Legouvé, de Sacy, Massillon, Maine de Biran, La Rochefoucauld, Flaubert et une multitude d'autres que je passerai sous silence afin de ne pas en allonger la liste indéfiniment. On trouvera là quantité d'aperçus psychologico-littéraires qui ont dû coûter à l'auteur de nombreuses investigations et, pour leur mise en œuvre, un réel effort de sagacité.

Suivent quelques *Réflexions*, après lesquelles M. G. Abel traite de *l'Influence des maîtres sur l'art d'écrire*. Dans les trois chapitres suivants, il expose *les Causes du labeur*, il parle du *Labeur de la préparation* et du *Labeur de l'exécution* ; puis, dans le chapitre VI, il rappelle des choses qui, bien que généralement connues, n'en sont pas moins amusantes et suggestives tout ensemble, c'est-à-dire les habitudes et manies propres à divers écrivains et dont plusieurs sont bizarres. Tour à tour nous voyons apparaître Lamennais, Victor Hugo, Ampère, Alphonse Daudet, Émile Zola, Charles Nodier, François Coppée, Alexandre Dumas père, Balzac, Émile Augier, etc., etc. Tout un

bataillon, tout un régiment de poètes, de romanciers, de philosophes, de savants, avec leurs méthodes de travail souvent étranges.

Et combien d'autres encore, sans compter ceux que nous venons de nommer, s'agitent dans l'avant-dernier chapitre qui a pour objet *le Conflit littéraire entre les laborieux et les non laborieux!*

Les seize pages finales de ce volume sont consacrées à des *Considérations sur une épreuve de Balzac* dont un fac-similé est placé sous nos yeux. Tout a été dit sur la manière dont le créateur de *la Comédie humaine* corrigeait ses fameuses épreuves, effroi légitime des typographes. Cependant M. Gustave Abel a trouvé le moyen, en rappelant des faits que nul « balzacien » n'ignore, d'en tirer des conclusions particulières : « Balzac mourut sous le faix de son puissant labeur... Il tenta de réaliser ce que le génie peut présenter de plus grand : la poursuite d'une forme irréprochable, d'une pureté idéale, l'art poussé jusqu'au sacrifice de soi-même. » Cette observation est juste ; mais l'auteur oublie d'ajouter que, malgré tout ce « labeur » acharné et en dépit de son génie, le grand Honoré n'a pas souvent atteint cette « forme irréprochable », cette « pureté idéale » si justement estimées chez un écrivain.

M. G. Abel a eu la bonne pensée de nous donner, avec la bibliographie des publications qui lui ont fourni des matériaux, une table des noms cités dans son ouvrage, laquelle facilite beaucoup les recherches.

ER.-CH. GAUDOT.

Bibliographie et littérature (*Trouvailles d'un bibliophile*), par le vicomte de SPOELBERCH DE LOVENJOUL. Paris, Daragon, 1903, in-12 de 125 p. — Prix : 4 fr.

Il y en a pour tous les goûts dans ce nouveau et très joli livre de M. le vicomte de Lovenjoul.

D'abord, l'auteur nous fait part du résultat des recherches peu ordinaires qui lui ont permis d'établir que, parmi tous nos poètes du dernier siècle, Théophile Gautier est celui qui a été le plus mis à contribution par les compositeurs de musique ; Victor Hugo et Musset, — qui l'eût cru ! — viennent après. — Avis aux fervents du « bon Théo. »

Ce travail de très spéciale bibliographie est suivi d'un autre, de caractère moins tranché, mais assurément aussi utile et aussi intéressant. Il s'agit d'une liste des œuvres complètes de Prosper Mérimée, inscrites dans leur ordre chronologique de publication. Cette liste débute par l'année 1824 et se termine en 1900 par des *Lettres inédites*.

M. de Lovenjoul a bien fait de rappeler ici une lettre écrite par lui à M. Eugène Gilbert, laquelle a servi de préface au livre de cet écrivain intitulé : *En marge de quelques pages*. Cette lettre nous revient sous le titre : *A propos du rôle de la critique. Belgique*. Dans cet excellent mor-

ceau, l'auteur détermine quelles doivent être les qualités, assez rares, dont un vrai critique, indépendant et loyal, doit être pourvu.

Signalons ensuite une petite curiosité biographico-littéraire : *Une Pièce de vers de M. de Latouche adressée à Mme Desbordes-Valmore.* — Et voici une critique alerte et fortement étayée du livre publié chez l'éditeur Fasquelle : *Victor Hugo,* par Théophile Gautier. L' « éreintement » est complet. Il se termine ainsi : « En présence de toutes les imperfections, de toutes les erreurs et de toutes les négligences que nous avons indiquées, nous déplorons vivement la publication du *Victor Hugo* de Théophile Gautier, du moins établi de pareille façon. Tel qu'il est exécuté, il nous semble difficile de traiter, avec plus de sans-gêne et moins de respect l'œuvre tout entière d'un des écrivains français du XIXe siècle qui fait le plus d'honneur à son temps et à son pays ! »

Le volume se clôt par une poésie : *L'Éternel Contraste,* qui prouve que M. de Lovenjoul sait fort convenablement taquiner la muse. Mais, auparavant, il nous sert deux *Épaves.* L'une de Charles Nodier, retrouvée dans le *Vert-Vert* (n° du 10 janvier 1834), sorte de courte oraison funèbre ou d'adieu sympathique à Jean de Bry, « conventionnel, plénipotentiaire, administrateur pendant vingt ans, mort pauvre. » — La seconde « épave » offre un intérêt beaucoup plus piquant : c'est la reproduction d'un article de Charles Baudelaire, publié dans *l'Écho des théâtres* du 25 août 1846, lequel a pour titre : *Comment on paie ses dettes quand on a du génie.* Baudelaire raconte que, certain jour, Balzac, l'escarcelle vide, avait à payer une lettre de change de douze cents francs. Comment faire ? Vite, il s'en va proposer à l'éditeur Curmer d'écrire deux grands articles-variétés, dans la grande presse, sur *les Français peints par eux-mêmes,* moyennant une somme de quinze cents francs. Curmer accepte. Aussitôt Balzac, qui avait sans doute autre chose à faire, s'entend pour le premier article avec Édouard Ourliac, auquel il octroie cent cinquante francs, et pour l'autre avec Théophile Gautier. Et c'est ainsi que le grand homme, sans autre peine que d'avoir imaginé une fructueuse réclame, put acquitter sa dette en se faisant la part du lion. — *Se non è vero...*

N'avais-je pas raison de vous dire, que dans ce très joli petit livre de M. le vicomte de Lovenjoul, il y en a pour tous les goûts ?

ER.-CH. GAUDOT.

A History of English Literature (600-1900), by E. ENGEL. Translated from the German. London, Methuen, 1902, in-8 de XII-491 p. — Prix : 9 fr. 40.

Les manuels d'histoire de la littérature anglaise sont légion, et dans le nombre il s'en trouve de fort bons. Celui-ci, qui vient d'Allemagne,

où il a eu quatre éditions, prend rang parmi les estimables. Il est bien distribué, clair, complet, et résume évidemment des lectures personnelles, non point, comme c'est quelquefois le cas, des manuels antérieurs. Dans quelques chapitres, comme celui qui est consacré à Shakespeare, une vaste matière est habilement condensée ; de courtes bibliographies qui terminent les diverses sections sont pleines d'utiles indications. En ce qui est proprement histoire, biographie, exposé de faits, il n'y a donc guère qu'à louer ; où l'on trouvera à reprendre, c'est à la critique, souvent lourde, exclusive et sans nuances (voir, par exemple, les jugements portés sur les poètes de l'école classique et sur les lakistes). Sans vouloir faire ici un catalogue de menues erreurs, signalons que l'auteur n'est pas tout à fait au courant sur Mandeville, sur l'étymologie du nom de Chaucer, sur l'attribution des lettres de Junius à sir Philip Francis, et que, dans les questions de philologie et d'histoire de la langue, il ne montre pas toujours la précision et la rigoureuse exactitude qu'on attend de ses compatriotes. Il y a aussi quelque ridicule à faire (p. 18) de la conquête de 1066, une conquête allemande (normande, donc scandinave, donc germanique !), et peut-être n'était-il pas nécessaire d'immoler tant de fois, dans des rapprochements hasardeux, la littérature française au pied de la littérature anglaise. Qu'on se méfie un peu des opinions littéraires de M. Engel, opinions souvent un peu grosses et tout d'une pièce ; son livre peut, au reste, se consulter avec profit. A. Barbeau.

HISTOIRE

Précis des institutions publiques de la Grèce et de Rome anciennes, par l'abbé A. Boxler. Paris, Lecoffre, 1903, in-12 de xxviii-422 p., avec 69 fig. et 4 plans. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume a pour but de condenser une multitude de notions que les élèves chercheraient souvent en vain dans leurs cours d'histoire ancienne ou dans les auteurs qu'ils expliquent. En bonne logique, les ouvrages du genre de celui dont nous parlons devraient être inutiles, et ces cours ou ces auteurs devraient être annotés d'une manière suffisante, afin d'éviter aux élèves des recherches qu'ils n'auront pas le temps de faire, alors même que le goût leur en viendrait. Les programmes actuels font une place si minime aux civilisations antiques, qu'il devient inutile de songer à transformer les élèves en petits humanistes : ils ne sauront jamais traduire Thucydide ; à quoi bon leur donner des notions de la tactique militaire chez les Grecs ?

Ces réserves faites, donnons une sèche énumération des matières traitées par l'auteur qui, évidemment, est un travailleur très sérieux

et place un livre utile entre les mains des jeunes gens qui désirent s'instruire encore.

Chronologie et métrologie des Grecs (et des Romains); principes généraux du droit public chez les Grecs; institutions politiques de Sparte et d'Athènes; culte public chez les Grecs; institutions politiques des Romains sous la Royauté, sous la République, sous l'Empire; administration romaine; culte public chez les Romains.

Il semble que la correction des épreuves de ce livre laisse à désirer. Outre de nombreux lapsus dans la Bibliographie générale, on trouve en maints passages, des coquilles de nature à donner des idées fausses aux élèves. Ainsi, page 319, on lit : le *procurator monetae*, de l'ordre « séquestre. »

C'est une bonne pensée de vouloir faire connaître les monnaies dont le nom est si fréquent dans les auteurs. Mais il faudrait encore que l'idée donnée aux élèves fût exacte. Or, les figures 1 à 5 (monnaies grecques), 27 et 28 (monnaies romaines), sont ou plus grandes ou plus petites que les originaux. Il y aurait lieu de changer la légende des figures 50 et 51 : c'est la *balliste* qui lançait surtout des traits.

J. DE M.

Les Grands Écrivains de la France. Mémoires de SAINT-SIMON. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au *Journal de Dangeau* et des notes et appendices, par A. DE BOISLISLE, avec la collaboration de L. LECESTRE. Tome XVII. Paris, Hachette, 1903, in-8 de 679 p., avec les tables. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume, qui s'étend de l'exil du comte de la Motte après la reddition de Gand, en décembre 1708, à la nomination de Voysin comme ministre, en juillet 1709, comprend beaucoup moins d'événements historiques, à proprement parler, que les précédents. Sauf la disgrâce définitive de Vendôme suivie bientôt de celle de Chamillard, on n'y rencontre guère que des événements de Cour, des morts et des oraisons funèbres. Mais ce ne sont pas des moindres, car il s'agit de Mesdames de Soubise, de Vivonne et de Maubuisson, du Père de la Chaise, du prince de Conti et de M. le Prince; de la réception au Parlement du maréchal de Boufflers, et de la fameuse souscription pour la fonte de la vaisselle d'argent. Aussi les anecdotes particulières abondent-elles, et les portraits à l'emporte-pièce, et les discussions de questions de préséance, et les usurpations de titres, de fonctions ou de dignités. Ces dernières préoccupent d'une façon toute spéciale notre chroniqueur, et l'on rencontre à chaque instant des réflexions comme celle-ci, page 153 : « Je me suis étendu sur ces obsèques pour faire voir que, quelque grand, solide et juste que soit le rang des princes du sang, ils en veulent encore davantage et n'épargnent ni ruses ni violences

pour usurper ; en quoi ils ont réussi, et depuis sans cesse, à se faire des droits de leurs usurpations. » Beaucoup de ces détails d'étiquette nous paraissent aujourd'hui puérils : mais ils avaient alors une importance singulière, dans une Cour où toute l'autorité reposait sur une hiérarchie systématique : on sourit d'abord, mais à la réflexion on comprend combien ces menus détails étaient nécessaires à la conservation de l'édifice ainsi constitué par le travail successif des siècles. Les notes des érudits commentateurs sont toujours d'une abondance et d'une sûreté qui défie toute critique : je m'en suis surtout aperçu à l'article des Fouquet de Belle-Isle (p. 364 à 368), dont je venais d'étudier tout spécialement l'histoire et la généalogie pour la *Bio-Bibliographie bretonne*. Les appendices contiennent des chapitres spéciaux sur la disgrâce des princes de Conti en 1685, sur la refonte des monnaies en 1709, sur la banqueroute de Samuel Bernard, sur le duc de Vendôme et sur Chamillard, des lettres inédites de Saint-Simon et du duc du Maine, etc. C'est assez dire que ce volume soutient l'intérêt de ses devanciers, et nous faisons des vœux pour que les suivants nous apportent des documents aussi nombreux et aussi intéressants.

RENÉ KERVILER.

La France sous la monarchie constitutionnelle, par GEORGES WEILL. Paris, Société française d'éditions d'art, 1902, in-8 de 297 p. — Prix : 4 fr.

Le premier sentiment qui s'impose après la lecture de cet ouvrage est le besoin de rendre un hommage sincère au désir évident de l'auteur de parler avec convenance et impartialité de choses et d'hommes vers lesquels il n'a que peu de penchant, et d'une époque que les préjugés courants l'empêchent peut-être de juger d'assez haut. Il ne faut pas non plus hésiter à ajouter que M. Weill a réalisé son désir. Cet ouvrage est un tableau fidèle d'une période qui reste, selon l'auteur lui-même, « sinon parmi les plus éclatantes, au moins parmi les plus fécondes et les plus prospères de notre histoire. »

Nous y avons retrouvé les mérites que nous avons déjà loués dans l'*Histoire du parti républicain*, du même auteur.

M. Weill appartient à l'école historique qui a définitivement renoncé à limiter l'histoire aux événements officiels et qui estime que la rue, les clubs, les usines, les théâtres et les salons méritent autant d'attention que les Chambres et les cabinets des ministres. Aussi deux chapitres seulement sont-ils consacrés à la politique pure. Les cinq autres sont consacrés à la société française, au mouvement religieux, aux lettres, aux arts et aux sciences, au mouvement économique, aux théories économiques et sociales. Nul ne les lira sans un intérêt qui va jusqu'au plaisir, car il n'est pas de lecture plus facile, plus nourrie

de faits, de renseignements et de réflexions ; rien n'est inutile : on trouve plutôt les chapitres trop courts.

Mais..... de tout ce passé utile et fécond, M. Weill parle avec la sérénité du touriste qui visite les ruines témoins des grandeurs des empires à jamais disparus ; et pourtant depuis que ce passé a fait place à ce qui lui a succédé, la France n'a cessé de déchoir, au point qu'il est permis de se demander si ce passé n'était pas tellement lié aux intérêts de la patrie que, sans lui, elle ne peut que végéter et mourir. J'admire la sérénité de M. Weill en présence de la chute du régime qui avait, après Waterloo, replacé la France au premier rang dans le monde, mais je ne peux la partager, et si j'engage les patriotes à lire cet ouvrage, c'est qu'il me semble qu'ils doivent y trouver matière à des réflexions utiles sur les causes qui ont amené la chute du régime nécessaire. Ce n'est point là distraction d'érudits, c'est leçon de choses pour l'avenir. EUGÈNE GODEFROY.

Aspres-sur-Buëch et ses chartes de coutumes (1276-1439), par MAURICE BOUDET. Grenoble, Allier, 1903, in-8 de 303 p.

Histoire de Sainte-Colombe-lès-Vienne, par E.-J. SAVIGNÉ. Vienne, Ogeret et Martin, 1903, in-8 de XV-212 p.

Bien que M. Boudet justifie le changement de nom d'Aspres, nous eussions préféré qu'il conservât le nom actuel : Aspres-les-Veynes, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Gap, à vingt-six kilomètres S.-O. des Hautes-Alpes, sur le torrent de Buëch, affluent de la Durance. Cette localité est, croit-on, d'origine romaine et fut célèbre pendant le moyen âge. Elle fut prospère grâce à ses institutions patriarcales. Elles ont été écrites une première fois, au XIII^e^ siècle, dans un livre aujourd'hui disparu, existant encore en 1302 ; une seconde fois, en 1302 (juillet). La sentence arbitrale de 1439 les compléta, après un procès entre le seigneur-prieur et les habitants. M. Boudet a trouvé une minute originale de la sentence de 1439. C'est un vidimus authentique des lois d'Aspres. Il l'a collationné avec des chartes analogues, dans les cas douteux, qui sont au nombre de sept et sont publiées dans ce même volume ; elles vont du XIII^e^ au XV^e^ siècle. De là, l'éditeur a tiré six chapitres fort intéressants pour les mœurs, les lois et coutumes, l'histoire du Dauphiné et de la Provence. Il s'y occupe d'Aspres, de ses seigneurs et de ses gardiens, des causes et des auteurs de la charte de 1302, de la préexistence des franchises d'Aspres, des droits politiques, du droit civil, de la procédure, du droit d'appel et de surappel, du droit criminel et de la récidive, des impôts, des coutumes de 1302, des mœurs et de la vie populaires (p. 1-118). Enfin, sont publiés les textes originaux des documents au nombre de dix-huit, s'étendant de 1142 à 1792 (p. 118-303). Une liste des prieurs-seigneurs d'Aspres, de 1282 à

1792, termine le savant volume qui devra prendre un rang distingué dans les bibliothèques dauphinoises et provençales.

— M. Savigné est maire de Sainte-Colombe. En mettant en ordre les archives municipales, il a réuni des matériaux curieux pour cette monographie. Voilà un maire modèle : il s'occupe avec amour de ses archives et il en tire un beau volume sur la localité qu'il administre, lequel volume est aussi bien documenté que bien écrit. Cette dernière qualité est assez rare pour la mettre en lumière. Voici la division de l'ouvrage : I. *Introduction :* parallèle entre l'état ancien et la situation actuelle ; II. *Historique :* résumé succinct des événements depuis l'époque romaine jusqu'à la Révolution ; III. *La Municipalité depuis 1789* jusqu'à nos jours (1903) ; IV. *Monastères et couvents, cloches ;* V. *Pont sur le Rhône, bac à traille ;* VI. *Découvertes antiques* (inscriptions, monnaies, mosaïques, etc.) ; VII. *Le Chef-lieu de canton.* Pour éviter une sèche analyse des événements, l'auteur a fondu les faits d'histoire locale dans les phases saillantes de l'histoire générale. Les preuves certaines de splendeur qui restent de la ville de Sainte-Colombe révèlent un passé assez glorieux pour qu'il ne soit pas laissé dans l'oubli. Les Viennois surtout seront reconnaissants à M. Savigné d'avoir reconstitué l'histoire d'un petit coin charmant de notre province dauphinoise.

LOUIS ROBERT.

Les Dernières Années de Chateaubriand, 1830-1848, par EDMOND BIRÉ. Paris, Garnier, s. d., in-8 de 420 p. — Prix : 5 fr.

Dans le premier chapitre de cet important volume M. Edmond Biré étudie la « Correspondance » de Chateaubriand. Il constate combien elle se trouve dispersée, et il relève avec précision les divers ouvrages imprimés où l'on peut rencontrer des lettres du célèbre écrivain. Tour à tour il note les propres livres de Chateaubriand (*Voyage en Italie, Congrès de Vérone, Mémoires d'outre-tombe*) dans lesquels des lettres de l'auteur ont été insérées ; puis il feuillète soigneusement Sainte-Beuve, Madame Récamier, M. de Marcellus, M. l'abbé Pailhès surtout, les *Mémoires* contemporains, M. de Barante, M. de Villèle, etc., etc. Partout il découvre des morceaux excellents qui lui donnent le juste désir de chercher plus encore. Pour sa part, il dépouille, plume en main, les journaux du temps, et c'est après avoir recueilli un butin précieux qu'il s'efforce de le mettre en œuvre.

De là, après ces premières pages qui peuvent sembler une Introduction, treize autres chapitres qui ne sont que la réalisation partielle du souhait de M. Biré lui-même. Il reprend la vie de l'auteur des *Martyrs* de 1830 à 1848 et la raconte grâce aux lettres nombreuses enfouies dans les journaux qu'il déterre et qu'il encadre d'un commentaire autorisé. Depuis *le Constitutionnel* jusqu'à la *Revue des Deux Mondes*, *l'Artiste* et la *Revue de Paris*, *la Quotidienne* et *la Gazette d'Auvergne*, il lit et annote

avec soin. Il faudrait tout citer ; dans cet embarras je me borne à signaler, parmi les plus curieuses missives, des lettres au prince Louis-Napoléon en 1832 (p. 121), une très remarquable à Dom Gréranger (p. 159) où Chataubriand se compte parmi les « bénédictins honoraires de Solesmes », à la duchesse de Berry, à la duchesse d'Angoulême (p. 273), à M. de la Morvonnais (p. 268), à Berryer, etc., etc. Des notes, des indications bibliographiques, des notices biographiques donnent à cette publication le caractère de sûreté qui caractérise toutes les études de M. Biré. Une table alphabétique en facilite l'emploi.

Voici un très bon livre qui résume les vingt dernières années de Chateaubriand; il faut le placer à côté de cet autre excellent volume de M. l'abbé Pailhès qui, dans les mêmes conditions et avec les mêmes procédés de scrupule et d'exactitude, nous avait retracé (*Chateaubriand, sa femme et ses amis*) la vie de l'homme illustre sous le premier Empire. Il reste à souhaiter que l'un ou l'autre de ces deux laborieux chercheurs nous donne le volume qui reliera le commencement et la fin de l'existence de Chateaubriand, — le temps de la Restauration. Et aussi que l'on entreprenne la vaste mais captivante besogne d'une publication intégrale de la « Correspondance » de « René. »

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

BULLETIN

L'Immaculée Conception. Courte histoire d'un dogme, par le R. P. X.-M. LE BACHELET. Première partie. *L'Orient.* — Deuxième partie. *L'Occident.* Paris, Bloud, 1903, 2 vol. in-12 de 64 p. chacun (Collection *Science et Religion.*). — Prix : 1 fr. 20.

Dans son *Avant-propos,* l'auteur, qui a commencé ce travail aux pieds de Notre-Dame de Fourvière et l'achève dans l'exil, nous fait remarquer la connexion logique, organique, qui le rattache à l'opuscule précédemment paru dans la même collection, sous ce titre : *Le Péché originel dans Adam et ses descendants.* Donc, convenance rationnelle, étant supposé le dogme de la chute : le privilège de la Mère de Dieu nous étonne d'ailleurs moins que la déchéance universelle et la tache héréditaire.

Mais comme il est attaqué par les naturalistes de toute nuance! Avec quelle assurance, par exemple, l'*Encyclopédie des sciences religieuses* et le *Grand Dictionnaire du XIX^e^ siècle* le déclarent dénué de tout fondement dans l'Écriture et la tradition! L'auteur s'est donc attaché à la *Méthode historique* qui fait voir les manifestations et les développements de la croyance catholique à travers les âges. On comprend ainsi comment la controverse a pu exister, si vive et si prolongée, au sujet de la conception sans tache de Marie.

Le premier volume est consacré à l'Orient : c'est l'antiquité patristique qui salue la nouvelle Ève, la pleine de grâce, la toute sainte et l'Immaculée; c'est la voix des liturgies et l'institution de la fête ; c'est la croyance survivant au schisme. Le second volume, relatif à l'Occident, montre d'abord la croyance des dix premiers siècles à la *sainteté parfaite* de Marie — puis

l'origine de la fête en Occident et la grande controverse (saint Bernard... Duns Scot...) Dans le chapitre final : *Croyance explicite et définition solennelle*, on trouvera, reliée à la définition émise par Pie IX, la synthèse théologique de toute la question.

Le talent bien connu de l'auteur, son habituelle clarté, l'amoureuse application qu'il a mise à cette vulgarisation en font une des plus recommandables productions de la collection *Science et Religion*. B. DE CARROY.

L'Art de se faire écouter. La Diction et le geste, par HARMAND-DAMMIEN. Paris, Bloud, s. d., in-8 de 189 p. — Prix : 2 fr. 50.

Comprenez-vous cet affligeant illogisme? On aime la vérité, on prétend être le serviteur de la vérité et l'on néglige de prendre les moyens de la servir. On parle et l'on n'est pas entendu, parce que l'on n'a pas appris « l'art de se faire écouter. »

M. Harmand-Dammien s'est efforcé de nous l'apprendre. Persuadé qu'il faut, pour cela, soigner la diction et le geste, il met sous nos yeux le cours qu'il fait à ses élèves et dont le succès est bien connu. Ce cours ne saurait s'analyser; il faut le mettre en pratique au moyen des exercices qu'il recommande à ses lecteurs. J'ai bien dit qu'il nous le met sous les yeux ; de nombreuses photographies nous représentent l'attitude et le geste qui conviennent aux endroits les plus significatifs.

Les jeunes gens qui se vouent à parler en public auraient tort de ne pas profiter de ces leçons, afin d'acquérir une diction et des gestes naturels. « Combien d'art pour rentrer dans la nature! » dirait La Bruyère. Mais l'art de se faire écouter vaut bien la peine qu'on s'y attache, et vraiment il faut avoir étudié longtemps les règles pour les oublier ensuite et devenir à soi-même sa propre règle. « L'imitation, comme l'a dit M. Brunetière, n'est-elle pas le noviciat de l'originalité ? »

Les prédicateurs ont, peut-être plus que d'autres, besoin de se mettre à cette école du langage naturel, sans lequel ils ne sauraient se faire écouter ni par conséquent faire de bien. Il ne suffit pas de porter la parole de vérité, il faut la faire entendre. « Semons l'Évangile dans les malheurs publics », comme disait si bien Lacordaire; oui, mais n'allons pas, par notre faute, empêcher la divine semence de germer dans les âmes.

A. BOUÉ.

Notice du ms. nouv. acq. franc. 10.080 de la Bibliothèque nationale, contenant un nouveau type français de la *Fleur des histoires de la Terre d'Orient d'Hayton*, par H. OMONT. Paris, P. Klincksiek, 1903, in-4 de 60 p. — Prix : 2 fr. 60.

Le manuscrit en question, provenant de la collection Barrois, est entré à la Bibliothèque nationale. L'intérêt de ce texte vient des notables différences qu'on y relève en le comparant aux textes déjà connus ; mais s'il ne peut être rattaché à aucun de ceux-ci, il se rapproche de la version latine (ms. lat. 5514) de Nicolas Falcon. Il se pourrait donc que le texte nouveau fût une retraduction faite sur un exemplaire latin. P.

De Caesaris Baronii litterarum commercio diatriba, scripsit HUGO LAEMMER. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1903, in-8 de VIII-110 p. — Prix : 3 fr. 75.

Mgr H. Laemmer, bien connu par ses travaux d'histoire religieuse, son

manuel de droit canonique et ses publications de littérature ecclésiastique orientale, nous fait profiter de ses patientes excursions dans les archives, en nous donnant, accompagnées d'utiles commentaires, de curieuses lettres de Baronius sur des sujets ascétiques, politiques ou historiques du plus haut intérêt. Parmi ces lettres, celles adressées à ses parents montrent la grande vertu et la filiale générosité du fameux historien. Les écrits de ses correspondants, le cardinal de Sourdis, Christophe Plantin, etc., ne sont pas moins instructifs. — Nous ne saurions trop louer le savant prélat d'avoir enfin trouvé le loisir de réaliser un plan longtemps demeuré à l'état de projet en faisant bénéficier le public de sa longue intimité avec Baronius. Humaniste délicat, Mgr Laemmer charme le lecteur par le tour élégant et harmonieux d'un latin digne de l'écrivain qu'il célèbre. G. Périès.

Que feront les religieuses ? par l'abbé Lemire. Paris, Lecoffre, 1903, in-12 de 111 p. — Prix : 1 fr.

J'admets volontiers qu'il y a dans ce petit livre quelques indications utiles pour les religieuses qui, chassées de leurs couvents de par la volonté de M. Combes, ne savent trop comment employer leur temps, leur dévouement et leur expérience. Elles peuvent donc se mettre au service des œuvres familiales, des œuvres ouvrières, des œuvres paroissiales, dont M. Lemire leur donne le detail et leur montre le grand intérêt. Mais tout cela, toutes les femmes peuvent le faire, et sans doute plus librement que nos gouvernants ne le permettront aux religieuses qu'ils ont chassées. Et il restera ce fait lamentable que bientôt la vie religieuse, qui est tout autre chose que la vie des chrétiens dans le monde, n'existera plus en France, et je trouve que M. Lemire en fait vraiment un peu trop facilement son deuil. Il pousse les anciennes religieuses à se reconstituer sous forme de coopératives, qui seraient sans doute aussi illégales que les anciennes communautés dispersées, et il entrevoit dans cette nouvelle forme, à mon avis fort peu pratique, de la vie religieuse, une adaptation meilleure des congrégations aux besoins du siècle. Je trouve M. Lemire vraiment bien naïf, et je ne m'étonne pas qu'à certains moments il reçoive à la Chambre les compliments de M. Combes. Ce que je puis faire de mieux, c'est de souhaiter qu'à l'avenir il ne les mérite plus.

Édouard Pontal.

La Vendée d'autrefois, par Henri Bourgeois. T. I. *Le Canton de la Roche-sur-Yon*. I. Luçon, Bideaux, 1903, in-12 de 239 p. — Prix : 2 fr. 25.

Après un voyage en zig-zag à travers la Vendée militaire, M. Henri Bourgeois a entrepris la visite de la Vendée d'autrefois. Il la parcourt en détail, canton par canton, commune par commune, et naturellement il a commencé par le canton de la Roche-sur-Yon : la Roche-sur-Yon, jadis château-fort important, réduit par les guerres à quelques maisons, devenu chef-lieu de la Vendée, grâce à la volonté nette et tenace de Napoléon. Là encore M. Bourgeois trouve à glaner dans les vieux souvenirs : le traître Jean Belon, Olivier de Clisson, le roi René, le préfet Merlet et M. de Barante, le curé Chappot, le général Travot, le genéral des Abbayes et le bonhomme Huvelin. Sur chacun d'eux il raconte une anecdote. Après la Roche-sur-Yon, Aubigny, Chaillé-les-Ormeaux, le Bourg-sous-la-Roche et la Chaize-le-Vicomte, et dans chacune des communes, quelque trait piquant ou héroïque : Gabriel de Chateaubriand, voilà pour l'un, le préfet

Coulon et la colère des *vieux gds*, voilà pour l'autre. Ce sont des débuts riches en promesses et qui nous garantissent, pour un avenir que nous souhaitons prochain, d'attrayantes lectures. M. DE LA ROCHETERIE.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Théodore MOMMSEN, le remarquable épigraphiste et savant allemand, vient de terminer sa longue carrière d'étude à l'âge avancé de 86 ans. Mettant à part l'attitude haineuse que ce savant a prise vis-à-vis de la France, particulièrement à l'époque de la guerre franco-allemande, le *Polybiblion* ne veut aujourd'hui que joindre sa voix à toutes celles qui proclament les mérites scientifiques de l'illustre défunt. M. Théodore Mommsen, en réalité d'origine danoise, puisqu'il est né le 30 novembre 1817, à Garding, dans le Schleswig, commença par exercer le professorat libre, après avoir étudié l'histoire, le droit et la philologie dans les universités d'Altona et de Kiel. Ayant obtenu de l'Académie de Berlin une bourse de voyage, il se rendit en France, puis en Italie. De 1844 à 1847, il y étudia avec soin les inscriptions romaines et consigna le résultat de ses recherches dans divers mémoires qu'il lut à l'Institut archéologique de Rome et à l'Académie d'Herculanum, à Naples. De retour dans son pays en 1848, il ne tarda pas à devenir le directeur du *Journal du Schleswig-Holstein*. Mais le rôle politique qu'il joua lui fit perdre la place de professeur de droit à Leipzig, qui lui avait été offerte cette même année. Obligé de s'éloigner, il obtint une chaire de droit à l'Université de Zurich, en 1852. Deux ans plus tard, il rentrait en Allemagne, et allait enseigner le droit successivement à Breslau, à Berlin et à Leipzig. En 1874, l'Académie des sciences de Berlin le rappelait dans cette ville et faisait de lui son secrétaire perpétuel. Dès lors, pendant une dizaine d'années, M. Mommsen sans interrompre ses études et ses publications, va se mêler activement aux événements de la politique intérieure. Élu membre de la Chambre des députés de Prusse, il siégea constamment parmi les nationaux-libéraux. On n'a pas oublié le retentissant procès que M. de Bismarck lui intenta pour diffamation, procès au cours duquel il fut tour à tour acquitté, puis condamné et enfin définitivement acquitté. M. Mommsen, qui faisait partie de nombreuses sociétés savantes, avait été nommé membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de France, le 28 décembre 1860, et il avait été décoré de la légion d'honneur, ce qui ne l'empêcha pas de se montrer encore et toujours l'un des plus violents ennemis de la France. Nombreux et de premier ordre sont les ouvrages par lesquels M. Théodore Mommsen s'est acquis une réputation universelle. Presque tous concernent l'histoire, la législation et surtout l'épigraphie romaine. Il faut dire cependant, pour être exact, que les conclusions auxquelles ils aboutissent ne sont pas toutes acceptées comme incontestables dans le monde des érudits. Les principaux de ses ouvrages sont : *De Collegiis et sodatis romanorum* (Kiel, 1843) ; — *Die Roemischen Tribus in administrativer Beziehung* (Altona, 1844) ; — *Oskische Studien* (Berlin, 1845, in-8), que suivirent des *Nachtraege* (Berlin, 1846) ; — *Die Unteritalischen Dialekte* (Leipzig, 1850) ; — *Inscriptiones regni neapolitani latinae* (Leipzig, 1852, in-fol.), ouvrage des plus remarquables ; — *Ueber das romische Münswesen* (Leipzig, 1850) ; — *Polemii Silvii laterculus* (Leipzig, 1853) ; — *Volusii Mœciani distributio partium* (1853) ; — *Inscriptiones confœderationis helveticae latinae* (Zurich, 1854, in-4) ; — *Die*

Stadtrechte der lateinischen Gemeinden Salpenia und Malaca (Leipzig, 1855, in-4 avec supplément); — *Roemische Geschichte* (Berlin, 1853-1856, 5 vol.), ouvrage qui a été traduit en français (1864-1872, 8 vol. in-8) et qui a eu de nombreuses éditions en Allemagne; — *Geschichte des roemischen Münswesens* (Berlin, 1860, gr. in-8), ouvrage auquel l'Académie des inscriptions et belles-lettres a accordé le prix de numismatique en 1861; — *Die Chronik des Cassiodorus Senator V. J. 519* (Leipzig, 1861, in-4); — *Res gestae divi Augusti e monumentis Ancyrano et Apolloniensi* (Berlin, 1865, in-8; nouvelle éd. en 1883).

— M. Félix-Ludger-Victorin DE JONCIÈRES, le compositeur bien connu, qui vient de mourir à 64 ans, était né à Paris le 12 avril 1839. Après avoir terminé ses études au lycée Bonaparte il s'adonna d'abord à la peinture; mais cédant bientôt à un goût plus prononcé pour la musique, il laissa ses pinceaux de côté et entra au Conservatoire, où il étudia sous la direction de M. Elwart. Partisan des théories wagnériennes, il ne tarda pas à se trouver en opposition avec ce maître, si bien qu'il dut quitter le Conservatoire. Il se mit dès lors à écrire ces diverses compositions qui ont fait sa réputation. Les principales sont : *Sardanapale*, opéra en trois actes et cinq tableaux, joué au Théâtre-Lyrique en 1867; — *Le Dernier Jour de Pompéi*, opéra en quatre actes, joué en septembre 1869; — *Dimitri*, opéra en cinq actes, qui fut très favorablement accueilli en 1876; — *La Reine Berthe*, opéra en deux actes, donné à l'Opéra en 1878; — *Le Chevalier Jean*, drame lyrique en quatre actes (1887). M. de Joncières a, en outre, composé la musique pour le drame de *Hamlet* d'Alexandre Dumas, un *Concert pour violon* et divers autres morceaux fort applaudis. En 1871 il fut attaché à *la Liberté*, dont il rédigea le feuilleton musical. Il a, de plus, fait paraître de nombreux articles sous le pseudonyme de Jennius. M. de Joncières a été président de la Société des compositeurs de musique.

— On annonce la triste fin de M. Maurice ROLLINAT, le poète macabre, qui vient de succomber à 57 ans, dans la maison de santé où il avait dû entrer récemment. M. Rollinat était né à Châteauroux (Indre) en 1846. Son père, qui fut en 1846 un des représentants du peuple les plus avancés, était intimement lié avec George Sand. La nature excentrique du jeune poète ne tarda pas à se révéler dans ses premières compositions, dont les titres suffiront à indiquer le caractère : *La Ballade du cadavre, la Morgue*, etc. Mais à Paris seulement M. Rollinat pouvait trouver la gloire qu'il ambitionnait. Comme tout ce qui est nouveau et bizarre, ses poésies, dont il composait lui-même la musique, et qu'il chantait d'un air farouche, obtinrent un vif succès dans certains cabarets littéraires de Montmartre. Toutefois dans ces milieux blasés les succès sont de peu de durée. M. Rollinat s'en aperçut un jour et, découragé, il reprit le chemin de sa province natale. C'est là que la folie, qui le guettait, est venue l'atteindre. Parmi celles de ses œuvres qui ont été publiées, nous mentionnerons les suivantes : *Dans les brandes, poèmes et rondels* (Paris, 1883, in-12); — *Les Névroses. Les Ames, les Luxures, les Refuges, les Spectres, les Ténèbres* (Paris, 1883, in-12); — *L'Abîme* (Paris, 1886, in-12); — *La Nature* (Paris, 1892, in-12); — *Le Livre de la Nature. Choix de poésies pour les enfants* (Paris, 1893, in-12); — *Les Apparitions* (Paris, 1896, in-12); — *Ce que dit la vie, ce que dit la mort* (Issoudun, 1898, in-8); — *Paysages et Paysans* (Paris, 1899, in-12).

— Le monde érudit de Londres a été vivement ému en apprenant que M. Robert PROCTOR, le savant bibliothécaire du British Muséum, avait disparu le 5 septembre dernier, à l'âge prématuré de 35 ans, au cours d'une excursion qu'il faisait dans le Pitzthal. Sa perte sera grandement déplorée

par les bibliophiles, particulièrement par ceux qui s'occupent de l'histoire des débuts de l'imprimerie. M. Proctor était né à Budleigh Salterton, en 1868. Après avoir terminé ses études à l'Université d'Oxford, il commença à se faire connaître par la rédaction du catalogue des livres les plus anciens de la Bibliothèque Bodléienne. En 1893, attaché au personnel du département des imprimés au British Museum, il fut chargé de donner, sous une forme plus exacte, dans le catalogue de cet établissement, les titres des ouvrages du XV^e^ siècle. Pendant ce temps-là, il dressait pour son propre compte, une liste de tous les livres imprimés avant 1520, et, en 1898, il publia son excellent *Index to the Early Printed Books of the British Museum*, avec des notes sur les plus anciens livres de la Bodléienne. Cet ouvrage contenait, en outre, une étude remarquable sur toutes les imprimeries du XV^e^ siècle. M. Proctor était arrivé à connaître les origines de l'imprimerie mieux que qui que ce soit, et personne n'était plus capable que lui de reconnaître, au premier coup d'œil, de quelle presse était sorti un texte imprimé quelconque. De tous les points de l'univers il était journellement consulté sur des questions difficiles de bibliographie. M. Proctor a écrit pour la Société de bibliographie de Londres les deux monographies suivantes : *Jan van Doesborgh* et *The Printing of Greek in the Fifteenth Century*. En 1899, il avait fondé, de son côté, une société qui devait publier des facsimilés de textes rarissimes. On lui doit la traduction de plusieurs sagas d'Islande. De plus, il est l'auteur d'un nouveau type de caractères grecs, dont il sera bientôt fait usage pour l'impression de certains ouvrages. Enfin, au moment de sa mort, s'imprimaient les épreuves de la partie allemande de son dernier travail : *Index of Early Printed Books from 1501 to 1520*.

— On annonce de Perth (Écosse) que M. Robert Scott Fittis, l'historien et le bibliophile écossais bien connu, est mort le 11 octobre. M. Fittis avait commencé d'abord par être journaliste, mais bientôt il s'était adonné entièrement à l'étude de l'histoire de l'Écosse. Il a publié divers ouvrages, dont les principaux sont : *Ecclesiastical Annals of Perth to the Period of the Reformation ; — Sports and Pastimes of Scotland ; — Heroines of Scotland ; — Curious Episods in Scottish History ; — Romantic Narratives from Scottish History and Tradition*. M. Fittis avait réuni une magnifique collection de livres relatifs à l'histoire de l'Écosse, collection qui a été acquise par sa ville natale pour la « Sandeman Public Library. »

— On annonce encore la mort de MM. : Allombert, ancien député, ancien conseiller général de l'Ain, rédacteur en chef du *Courrier de l'Ain*, mort, à Bourg en Bresse, le 18 octobre, à 43 ans ; — l'abbé Baldens, préfet des études à l'École Saint-Joseph, de Lille ; — Léon Benouville, l'architecte connu, inspecteur des monuments historiques, membre de la Société nationale des beaux-arts, mort à 43 ans ; — Berggruen, rédacteur au journal *le Soleil ;* — Bernès, professeur honoraire aux lycées Louis le Grand et Fénelon ; — Hippolyte Chaise, ancien magistrat démissionnaire à l'époque des décrets de 1880, administrateur de l'*Éclair* de Montpellier ; — Guillaume Chaumet, compositeur de musique ; — Chavriot, rédacteur en chef du *Montbrisonnais*, ancien rédacteur au *Petit Lyonnais* et au *Courrier de Lyon ;* — Théodore Colombier, ancien officier supérieur, ancien bibliothécaire de l'École militaire de Saint-Cyr ; — Dautresme, ancien directeur du *Petit Rouennais*, mort à Fécamp, à 75 ans ; — Gustave Debray, depuis plus de vingt ans rédacteur au *Nouvelliste de Rouen*, mort à Rouen, à 53 ans ; — Georges Deloison, jurisconsulte érudit, avocat à la Cour d'appel de Paris, mort à l'âge de 57 ans ; — François Depasse, directeur de la *Chronique de*

Fougères ; — le chanoine Henri DIDIO, littérateur distingué, ancien directeur du collège de la Chapelle-sous-Rougemont, au territoire de Belfort, vice-recteur des Facultés catholiques de Lille, mort dans cette ville à 63 ans, lequel laissera un souvenir ineffaçable dans les cœurs de plusieurs générations d'étudiants ; — H. FERTÉ, ancien chef d'institution à Paris, auteur de travaux pédagogiques deux fois couronnés par l'Académie française et d'une étude sur *Rollin et l'Université* de son temps, mort à Paris, à l'âge de 83 ans ; — FOCHIER, professeur à la Faculté de médecine de Lyon ; — FRINGEL, rédacteur du *Journal de la Meurthe* et des Vosges, mort le 1er octobre à Nancy ; — Adolphe GAIFFE, ancien collaborateur de Victor Hugo à l'*Événement*, où il rédigeait la critique dramatique, et qui fut très mêlé au mouvement romantique ; — GIRARD-COL, professeur départemental d'agriculture, mort à Clermont-Ferrand, à l'âge de 60 ans ; — Camille DU LOCLE, écrivain dramatique, qui fut le collaborateur, pour le livret, des plus illustres compositeurs, Verdi et Ernest Reyer par exemple, à qui sont dus, entre autres, les livrets de *Don Carlos*, de *Salammbô* et de *Sigurd* ; — Paul MAME, fils et successeur d'Alfred Mame, le grand philanthrope et l'éditeur universellement connu, qui avait su maintenir à la hauteur où il l'avait trouvée, la grande entreprise industrielle et sociale fondée par son père, mort à Tours, le 29 octobre ; — Jacques DE SAINTE-CROIX, ancien examinateur à l'hôtel de ville de Paris ; — le R. P. YENVEUX, auteur d'un ouvrage de mystique intitulé : *Le Règne du Cœur de Jésus*, mort à Paris.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Dr. BARON, directeur du « Reformgymnasium » de Görlitz, mort dans cette ville, le 22 septembre ; — Dr. Karl BLOMANN, professeur à l'Université tchèque de Prague, mort récemment dans cette ville ; — J. Allen BROWN, géologue anglais, mort à Ealing, le 24 septembre, à 72 ans, auteur de *Palaeolithic Man in North-West Middlesex* ; — John CALLCOTT HORSLEY, peintre anglais de talent, ancien trésorier de l'Académie de peinture anglaise, mort récemment à 87 ans, lequel laisse un ouvrage, *Reminiscences*, qui va bientôt être publié ; — Robert DAHLANDER, technologue suédois, mort le 27 septembre, à Stockholm, à 65 ans ; — Olafur DAVIDSON, connu par ses recherches sur l'Islande et ses habitants, mort accidentellement dans le fleuve Hörga, le 6 septembre, à 41 ans ; — Dr. Otto DECHER, professeur de topographie et de géodésie au « Polytechnikum » fédéral de Zürich, mort dans cette ville, le 19 septembre ; — Rudolf FALB, météorologiste allemand, mort le 30 septembre, à Schöneberg, à 65 ans ; — Ehrard FREDERIKSEN, écrivain danois, auteur d'ouvrages sur l'économie politique, mort à Copenhague, à 60 ans ; — Ernest Frédéric GIESE, professeur d'architecture à l'École technique supérieure de Charlottenburg, conseiller d'État secret, mort le 12 octobre ; — Dr. Karl IARNICKE, auteur dramatique et romancier allemand, mort récemment à Breslau, à 54 ans ; — Dr. Karl KARGER, professeur allemand, mort le 26 septembre, à Schöneberg (Berlin), à 45 ans ; — Théodore KIRCHNER, compositeur fort connu, mort à 80 ans, lequel fut un ami de Mendelssohn et de Schumann, et dont les œuvres musicales, qui rappellent la manière de Schumann principalement, sont très nombreuses ; — Dr. Richard LANDAU, auteur d'ouvrages sur la médecine, mort le 21 septembre, à Nuremberg ; — William LECKY, historien irlandais, né a Dublin, en 1838, mort récemment à 65 ans, lequel laisse une *Histoire d'Angleterre* et quelques autres ouvrages estimés ; — Dr. LIPSCHITZ, le distingué professeur de mathématiques de l'Université de Bonn, auteur de *Lehrbuch der Analysis* et de *Untersuchung über die Summen von Quadraten*, mort à 71 ans ; — Victor LUNTZ, professeur à l'Académie des

arts plastiques, mort le 13 octobre, à Vienne, à 63 ans ; — Dr. Luigi MIRAGLIA, sénateur italien et maire de Naples, professeur de droit et ancien directeur de l'Université napolitaine, mort récemment à Naples, à 56 ans ; — Dr. Heinrich MOEHL, directeur de la station météorologique de Cassel, mort dans cette ville, le 14 octobre, à 71 ans ; — Rudolf OLDENBOURG, éditeur bavarois connu, mort le 12 octobre, à Munich, à 32 ans ; — Dr. Ernst PFLÜGER, professeur de thérapeutique pour les maladies des oreilles, mort à Berne (Suisse), le 30 septembre, à 57 ans ; — Dr. Joseph POLLHAMMER, poète autrichien, mort le 2 octobre, à Krems, à 72 ans ; — Dr. Richard POTT, professeur de thérapeutique pour les maladies des enfants à l'Université de Halle-Wittemberg, mort le 25 septembre, à Wernigerode, à 59 ans ; — Dr. Alexandre ROLLETT, professeur de physiologie et conseiller aulique autrichien, recteur de l'Université de Gratz, mort dans cette ville, le 1er octobre, à 69 ans ; — Dr. Daniel SAUL, poète et philologue allemand, mort le 8 octobre, à Jugenheim, à 49 ans ; — Richard Henry SAVAGE, romancier connu pour ses contes et récits sensationnels, tels que *My Official Wife*, lequel, avant de s'occuper de littérature, avait été mécanicien, puis soldat, puis avocat, mort récemment à New York ; — M. Gustave SCHLEGEL, né à Oegstgeest, près de Leyde, en 1840, professeur de langue et de littérature chinoises à l'Université de Leyde, qui a publié sur la Chine un grand nombre de travaux et qui, en collaboration avec M. H. Cordier, de l'École des langues orientales de Paris, publiait une revue intitulée : *Toung Pao*, consacrée à l'Extrême-Orient ; — Jean-Mamert SOUSSENS, né à Puycalquier (Gers), naturalisé Suisse en 1873, rédacteur en chef du journal *la Liberté*, de Fribourg, mort en octobre, à Fribourg en Suisse ; — Karl STALLING, éditeur connu, mort le 12 octobre, à Oldenburg, à 73 ans ; — VANDAM, journaliste et écrivain anglais, qui a publié, en 1892, *An Englishman in Paris*, ouvrage ayant fait un certain bruit ; — James WILSON, géologue et archéologue écossais, rédacteur en chef du *Scottish Border Record* depuis 1881, mort le 9 octobre, à Galashiels (Écosse).

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 2 octobre, M. Omont fait connaître quelques passages d'une notice consacrée par lui aux anciens catalogues des manuscrits de la Bibliothèque nationale, dont le premier fut celui de Jean Gosselin (1560). — M. Salomon Reinach rapproche d'un tableau du Louvre attribué à Malouel l'une des deux miniatures existant à la bibliothèque de Heidelberg et dont il dépose la photographie. — M. Collignon donne lecture, en comité secret, du rapport annuel sur les travaux des Écoles françaises d'Athènes et de Rome. — Le 9 octobre, M. Pottier continue la lecture de fragments de son *Catalogue des vases antiques au Louvre*. — M. Chavannes présente, au nom de M. Morisse, un mémoire manuscrit sur la langue et l'écriture usitée dans le royaume Si-Hia situé sur les rives du fleuve Jaune dans le nord de la Chine. — M. H. Omont dépose la photographie d'une bulle de Benoît VIII que vient d'acquérir la Bibliothèque nationale. Cette bulle est écrite sur papyrus et remonte au XIe siècle. — Il parle ensuite de trois diplômes originaux de Charles le Chauve et de Charles le Simple, acquis récemment par la Bibliothèque. — M. P. Monceaux présente le plan d'un *Corpus* d'inscriptions chrétiennes en Afrique. — Le 16 octobre, M. Gauckler rend compte des travaux entrepris par lui dans le sud de la Tunisie, notamment dans le port de Ghigthy-Bou-Grara, et sur l'emplacement de la route stratégique de Gabès à Tébessa. Il signale, à propos d'une inscription récemment découverte, l'analogie qui existe entre les procédés de l'administration française et du

gouvernement de Rome vis-à-vis des chefs indigènes. — Le 23 octobre, M. Clermont-Ganneau donne lecture, de la part de M. le Mis de Vogüé, d'une note sur une inscription phénicienne trouvée par le P. Delattre, dans un puits funéraire à Carthage. — M. Gautier parle des découvertes archéologiques faites par lui au cours d'une mission dans le Sahara : une inscription hébraïque trouvée dans le Touat, des gravures rupestres et des inscriptions en caractères touareg. — M. de Mathuisieulx expose les résultats de son exploration en Tripolitaine. Il a découvert les ruines d'un des trois *Emporia* phenico-romains qui ont donné leur nom au pays, puis il a retrouvé trois des stations de l'occupation romaine, et découvert les traces d'une civilisation romaine très importante. — M. Pottier continue sa lecture sur l'art celtique. M. Collignon ajoute quelques réflexions.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 3 octobre, M. Bérenger prononce l'éloge de M. Th. Roussel, récemment décédé. — Le 17 octobre, M. Louis Renault termine la lecture de son mémoire sur les sujets de droit international privé traités à la Conférence de la Haye. — M. de Foville présente le rapport de M. Arnauné sur l'Administration de la Monnaie. — M. Luchaire, dans une lecture qu'il fait d'un fragment de son mémoire sur la vie monastique au temps de Philippe-Auguste, montre combien l'éducation scolastique avait exercé d'influence sur les religieux de cette époque. — M. Gréart lit quelques passages d'un travail sur Mme de Rémusat.

ALMANACHS POUR 1904. — Les dernières feuilles tombent ; les almanachs commencent à paraître, annonçant « l'an neuf ». — Il est écrit : « Charité bien ordonnée commence par soi-même. » Donc, par application de ce précepte, nous présenterons d'abord à nos amis l'*Almanach du Bon Français* (15e année, Paris, Société bibliographique, petit in-18 de 72 p., avec 7 grav. — Prix : l'unité, 0 fr. 15 ; franco, 0 fr. 25 ; la douzaine, 1 fr. 60 ; franco, 2 fr. 50 ; le cent, 12 fr. ; franco, 13 fr. 50 ; le mille, 100 fr., le port en sus). Donner ici la table de cette publication serait un peu long ; bornons-nous à dire que l'on y trouvera d'abord deux articles du président de la Société bibliographique, M. le comte Aymer de la Chevalerie, sur le défunt pape Léon XIII et sur son successeur le pape Pie X, lesquels retracent d'une façon à la fois concise, intéressante et complète, la carrière des deux Souverains Pontifes. Indépendamment de quantité de choses aussi variées qu'utiles, agréables ou instructives, l'*Almanach du Bon Français* donne de nombreux détails sur les faits qui, au cours de l'année expirante, ont marqué au point d'entrer dans le domaine de l'histoire. C'est ainsi qu'il est question tour à tour des événements tragiques de Serbie, de la persécution religieuse en France, des scènes navrantes de désordre qui se sont déroulées dans les églises de Paris, du bombardement de l'oasis de Figuig, du naufrage du « Liban », de la catastrophe du Métropolitain, etc. — Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à se procurer cet almanach et à le répandre largement autour d'eux.

Saluons ensuite l'*Almanach du Drapeau* (5e année, Paris, Hachette, in-16 de 368 p., avec 1.800 fig. — Prix : 1 fr. 50). Citons quelques-uns des principaux articles dont cet almanach se compose : *Les Connaissances militaires et maritimes indispensables*, résumées en 40 pages ; — *Les Ministres de la guerre*, depuis Louis XIII jusqu'à nos jours (courtes notices biographiques avec portraits) ; — *Les Sous-Marins* ; — *La Crise de notre marine marchande* ; — *L'Armée du Sultan* ; — *La Puissance navale de l'Angleterre* ; — *L'Action du cabinet militaire de l'empereur d'Allemagne* ; — *Un Toulon africain : Biserte* ; —

Câbles sous-marins et Points d'appui de nos flottes ; — Histoire de la guerre du Tonkin ; — Sonneries militaires allemandes, avec la musique et les paroles populaires qui y sont adaptées. On a là aussi l'emplacement des troupes françaises, le répertoire complet de la flotte, etc., etc. A signaler entre autres, dans l'illustration abondante de l'*Almanach du Drapeau*, les désopilantes caricatures de Caran d'Ache.

Notons enfin six autres almanachs. Tout d'abord et en premier lieu, l'*Almanach de l'ouvrier* (37e année, petit in-18 de 118 p., avec nomb. grav., 0 fr. 50) et l'*Almanach des chaumières* (27e année, petit in-18 de 118 p., avec nomb. grav., 0 fr. 50). Tous deux, publiés par la librairie Henri Gautier, méritent, à côté de l'*Almanach du Bon Français*, une bonne place au foyer familial. — Continuons cette nomenclature par l'*Almanach du Sacré-Cœur* (6e année, in-4 de 88 p., illustré, 0 fr. 50), qui se trouve à la librairie Amat ; — l'*Almanach des patronages* (5e année, in-8 de 80 p. ; dépositaires à Paris : Plon-Nourrit et Hachette, 0 fr. 50). Publication couronnée par la Société d'encouragement au bien et approuvée par Mgr l'archevêque de Paris et quatre autres prélats. — *Almanach de la France illustrée* (28e année, Paris-Auteuil, 40, rue La Fontaine, in-8 de 100 p., 0 fr. 50). Fort bien illustré, ce joli petit volume plaira à tous les âges. — D'aspect plus modeste, l'*Almanach de la première communion et de la persévérance* (même adresse, petit in-16 de 64 p.) n'en mérite pas moins nos suffrages ; il s'adresse aux enfants.

A la dernière heure se présente à nos bureaux l'*Almanach de la Société des agriculteurs de France* (Paris, Colin, petit in-18 de XVI-184 p., annonces comprises. — Prix : 0 fr. 25). Cette publication manque de gravures, mais tout, jusqu'aux annonces, offre un intérêt réel : c'est du pratique à haute dose. Château, maison bourgeoise et chaumière trouveront profit non pas à le lire en entier et tout de suite, mais à le consulter fréquemment.

UNE IMPORTANTE REVUE FÉMINISTE CATHOLIQUE. — LA FEMME CONTEMPORAINE. — Un essai très sérieux de décentralisation littéraire vient de se produire à Besançon. Si nous disons « littéraire, » c'est parce qu'il s'agit d'une nouvelle revue qui s'annonce comme importante. Mais cette publication a un but plus que littéraire : elle vise aussi un but social, entrant en plein dans ce que l'on appelle le « mouvement féministe. » Son directeur est un ecclésiastique distingué, M. le chanoine J. Lagardère. — Le titre du nouveau périodique est : *La Femme contemporaine, revue internationale des intérêts féminins*. Ajoutez-y le long et explicatif sous-titre suivant : *Synthèse des œuvres, des idées, des choses d'art qui, dans l'ordre intellectuel, moral et religieux, peuvent servir à l'utile évolution de la femme contemporaine, au triple point de vue individuel, familial et social* — et vous aurez tout de suite quelque idée de la revue bisontine. Du reste, nous allons détacher d'un imprimé qui accompagne le premier numéro de *la Femme contemporaine* divers passages qui préciseront davantage encore le programme de M. Lagardère : « Cette Revue, dit-il, s'adresse à tous les esprits soucieux de vivre en communication et, quand la chose est possible, en harmonie avec les réalités de leur temps. Le mouvement féministe est une de ces réalités. Il fait partie de cette évolution générale des idées et des mœurs à laquelle nous ne saurions entièrement nous soustraire et qui nous entraîne inconsciemment lorsque nous pensons le mieux y échapper. — Entrer dans un mouvement n'est pas s'y abandonner. Les transformations les plus radicales ont leurs lois qui leur permettent d'être bienfaisantes sans leur interdire de rester hardies. La révolution féministe a les siennes ; les chercher, c'est travailler à la rendre

bienfaisante. Le devoir des bons esprits est de s'y intéresser comme à l'une des manifestations les plus réelles du progrès humain, et je ne dis pas de s'y rallier, car tout ralliement est à base d'amertume, mais de s'y attacher spontanément et de cœur. — Nous croyons fermement servir la vérité en donnant notre adhésion ouverte, mais raisonnable, à toute expression de l'activité, de l'inquiétude humaine. Cette adhésion, nous tenons à la manifester par des actes. Notre revue est un acte. — On se propose d'étudier le mouvement féministe à un double point de vue : en lui-même et dans les œuvres qu'il produit. — Le féminisme, considéré en lui-même, donnera lieu à des articles théoriques et historiques. On discutera les prétentions, les réformes, les revendications, en même temps que l'on exposera les origines, les développements, les grandeurs et les décadences du féminisme. — Ce genre d'études nécessitera un champ d'observations très vaste et une documentation très étendue. C'est pourquoi nous avons voulu que notre œuvre fût *internationale* comme les questions qu'elle devra traiter. — Notre œuvre sera d'abord et surtout une exposition des idées et des faits; mais il est bien des manières d'exposer des faits et des idées. Il y a la manière littéraire, superficielle et indulgente : on admire et l'on bafoue d'un sourire. Il y a la manière historique, qui est d'exposer avec toute l'impersonnalité possible et de réserver son jugement. Il y a enfin la manière humaine, selon laquelle toute vérité venant en notre esprit ne saurait s'empêcher d'éveiller un souci en notre cœur, et, comme telle, échapperait difficilement à une appréciation. — C'est à cette dernière méthode que nous nous attacherons. » — Le premier numéro de la Revue s'ouvre par une lettre de M. François Coppée « Sur le Féminisme, » adressée au directeur; mais si intéressante qu'elle soit (elle a été publiée d'ailleurs dans *le Gaulois* du 17 septembre dernier), nous nous bornerons à la noter au passage, préférant compléter les indications générales qui précèdent par les déclarations suivantes, extraites de l'article intitulé : *Notre Programme*, signées de M. le chanoine Lagardère : « La question du féminisme est à l'ordre du jour. Elle préoccupe les plus nobles esprits, parce qu'elle touche aux intérêts les plus graves et est grosse de conséquences, et surtout par ce que son objet est des plus délicats et des plus complexes... Son but [de la Revue] n'est pas de proclamer ou d'accentuer la guerre entre l'homme et la femme, moins encore de travailler à faire de la femme une *virago*, susceptible de se mesurer en tous points avec celui qu'elle considérerait comme son adversaire. De sa plume si fine et si délicate et avec une bonne grâce charmante, le poète des humbles l'a dit à nos lecteurs : la femme, pour être elle-même, doit rester femme : notre Revue l'y aidera en travaillant à exclure tout antagonisme entre l'homme et la femme, *leur union* étant la source première de toute fécondité sociale. Elle préconisera, dans la législation, la morale et l'industrie ou les arts, les moyens les plus efficaces pour que chacun d'eux, en apportant à la communauté le concours d'une action en rapport avec ses *aptitudes*, ses *tendances* et sa *vocation*, trouve, avec le plein épanouissement de ses facultés, une plus grande somme de bonheur, de moralité et de justice. » — La Revue paraît le 1er de chaque mois, en un fascicule in-8 de 70 à 80 pages, sous une couverture en couleur de fort bon goût. L'impression, confiée à la maison Jacquin, de Besançon, ne laisse rien à désirer. Nous publions le sommaire du premier n° (octobre) dans notre *Partie technique* de ce mois; les autres sommaires suivront régulièrement. (Rédaction et administration : 30, rue de la Vieille-Monnaie, à Besançon. — Prix de l'abonnement annuel : France, 10 fr.; étranger, 12 fr.).

PARIS. — Le 15 septembre dernier a paru la douzième *Bibliographie géographique annuelle* des *Annales de géographie* (Paris, Colin, in-8 de 320 p. — Prix : 5 fr.) consacrée aux principaux ouvrages et articles de revues publiés dans le cours de l'année 1902 et en portant le millésime. C'est, comme les précédentes publications du même genre faites sous la direction de M. Louis Raveneau, une excellente bibliographie choisie, une bibliographie critique contenant une analyse sommaire (due à des spécialistes) des ouvrages signalés, et de nombreux renvois, soit à des bibliographies antérieures des *Annales* soit à des études particulières. Un « Index (très soigneusement rédigé) des auteurs ou voyageurs analysés et cités dans la XII[e] bibliographie, 1902 » facilite les recherches dans ce nouveau fascicule, digne à tous égards de ses aînés. On pourrait cependant critiquer, sur deux points de pur détail, cette récente bibliographie : à propos de l'ouvrage posthume de Castonnet des Fosses sur *l'Inde française au* XVIII[e] *siècle* (n° 9), il eût convenu de noter que ce livre inachevé, écrit avant 1898, ne pouvait tenir compte du travail capital de M. P. Cultru sur *Dupleix*, qui date de 1901 ; il eût fallu aussi, dans l'analyse du n° 123, à côté des tortues géantes disparues de l'île Rodrigue, ne pas oublier celles qui existaient aux XVII[e] et XVIII[e] siècles à Bourbon et à Maurice et dont, tout récemment encore, en 1891, M. Sauzier a vu à Port-Louis l'un des derniers survivants, sinon le dernier.

— Nous signalons à l'attention toute particulière de nos lecteurs une brochure d'une incontestable utilité, qui a pour titre : *Livres recommandés aux gens du monde pour leur instruction religieuse et leur édification* (Paris, Société bibliographique, 5, rue Saint-Simon ; J. Poisson, 14, rue de Beaune, in-8 de 40 p. — Prix : 0 fr. 20 ; franco : 0 fr. 25). En tête de ce recueil bibliographique se trouve un *Avant-propos* qui débute par les judicieuses observations que voici : « Les personnes du monde demandent fréquemment des lectures pour leur instruction religieuse ou pour leur édification. Ceux qui sont consultés sont souvent dans l'embarras pour répondre utilement, soit qu'ils manquent de renseignements suffisants soit qu'ils aient de la peine à rassembler leurs souvenirs au moment même où on les interroge. » Or, le présent recueil a été composé pour donner satisfaction à ce besoin. — Notons-en les divisions principales : Écriture Sainte. — Liturgie. — Saints Pères. — Théologie. — Ascétisme. — Grands Auteurs ecclésiastiques. — Philosophie. — Éducation et Enseignement. — Économie sociale et politique. — Histoire ecclésiastique. — Hagiographie. — Histoire de France. Biographies. — Mélanges.

— M. Henri Tausin a extrait des *Archives de la Société française des collectionneurs d'ex-libris* sa *Bibliographie des ouvrages, plaquettes, articles de revues et de journaux écrits en français sur les ex-libris* (Paris, Lechevalier, in-8, 20 p. — Prix : 2 fr. 50). Tirée à 50 exemplaires seulement, cette brochure offre un très vif intérêt pour les amateurs d'ex-libris, autrefois peu nombreux, mais devenus légion à l'heure actuelle. Sous cent-onze numéros, M. H. Tausin a réuni tout ce qu'il a pu trouver sur la matière, y compris neuf catalogues généraux et spéciaux qui méritent d'être recherchés. Assurément, l'auteur n'a pu se flatter d'être complet ; mais qui donc peut l'être, en fait de bibliographie, sur un sujet quelconque ? Fort gracieusement imprimé à Mâcon par les frères Protat, cet opuscule est orné de sept ex-libris dans le texte et d'un huitième hors texte.

— M. Marcel Poëte a extrait de la *Correspondance historique et archéologique* l'intéressant travail qu'il y a publié et qui a pour titre : *La Bibliothèque historique de la ville de Paris. Une Exposition à l'hôtel Saint-Fargeau* (Saint-Denis,

imp. Bouillant, in-8 de 15 p.). « Je voudrais, dit M. Poëte, essayer, dans une série d'articles, d'en marquer la place [de la bibliothèque de la ville de Paris dont il est le bibliothécaire] d'en retracer l'historique, d'en indiquer la composition, de signaler les services qu'elle rend et ceux plus considérables qu'elle pourrait rendre. Aujourd'hui, je me bornerai à faire aux lecteurs de la *Correspondance* (et à d'autres aussi, grâce au présent tirage à part) les honneurs d'une exposition qui vient d'être ouverte dans un salon de l'hôtel Saint-Fargeau... » Cette exposition, dont M. Paul Le Vayer, conservateur de la Bibliothèque, a eu l'idée, très heureuse assurément, est une tentative faite pour répandre la connaissance des richesses du dépôt confié à sa garde. C'est parfait, et M. Poëte a été bien inspiré, lui aussi, en décrivant cette exposition, qui est divisée en quatre parties, savoir : 1° L'art de la reliure à Paris, du XVI^e^ au XIX^e^ siècle ; — 2° les arts de la typographie et de la gravure à Paris, à la fin du XV^e^ et au commencement du XVI^e^ siècle ; — 3° manuscrits d'auteurs et de personnages ayant vécu à Paris (XVII^e^ et XVIII^e^ siècles) ; — 4° les arts du dessin et de la calligraphie à Paris, du XII^e^ au XVIII^e^ siècle. — L'opuscule que nous avons sous les yeux est très suggestif ; nous n'avons plus qu'à attendre ceux qui doivent suivre et que M. Poëte nous doit puisqu'il nous les promet.

— On ne saurait assez répandre le petit opuscule de M. René Lavollée, intitulé : *En Belgique. Comment on organise la victoire* (Paris, Société bibliographique et Comité catholique, in-32 de 16 p. — Prix : 0 fr. 10 l'exemplaire ; 1 fr. les 10 ; 7 fr. les 100), où se montre, en termes précis, la façon dont nos voisins les Belges ont procédé chez eux pour préparer la victoire. M. Lavollée y résume la législation électorale belge, y fait voir comment le parti catholique s'est organisé en Belgique et quels sont ses moyens d'action. Cet opuscule est fait pour la propagande. Nous voudrions que la France en fût inondée et qu'elle prît, en le lisant, les résolutions viriles, en même temps qu'elle y trouverait les indications nécessaires pour assurer les victoires futures de la liberté.

— Notre très distingué collaborateur, le comte Baguenault de Puchesse, prépare la publication des dernières *Lettres de Catherine de Médicis*. La correspondance de l'ambitieuse souveraine, aux mois de mai et de juin 1588, lui a fourni la matière d'une intéressante communication à l'Académie des sciences morales : *Les Négociations de Catherine de Médicis à Paris, après la Journée des barricades* (Orléans, Pigelet, in-8 de 15 p.). Restée à Paris après la Journée des barricades et la fuite du Roi, Catherine négocie, avec le duc de Guise et le prévôt des marchands, la réconciliation entre les ligueurs et Henri III. Elle obtient, à force de patience et d'adresse, la signature du fameux *Édit d'union*. « La Reine, écrivait l'archevêque de Lyon Pierre d'Épinac, vient, tost ou tard, à bout de ce qu'elle veut. » Mais, cette fois, elle ne réussit à conclure qu'une paix menteuse, que rompit bientôt la tragédie du château de Blois.

— Chaque fois qu'un souverain nous rend visite, M. Henri Daragon ne manque pas d'inventorier les mille et une bagatelles mises au jour, à cette occasion, par la petite industrie parisienne. Et, au point de vue des collectionneurs, il a grandement raison, car les menus objets qui, à ce moment, courent les rues et s'étalent en nombre aux étalages, disparaissent d'une façon pour ainsi dire instantanée, au lendemain même des fêtes, et ne se retrouvent plus aisément. A propos du voyage de *S. M. Victor-Emmanuel III à Paris (14-18 octobre 1903)* (Paris, H. Daragon, petit in-8 de 88 p., avec trois planches hors texte et une grav. — Prix : 2 fr. 50), l'auteur, simplement

en fait de bibelots et de cartes postales illustrées, n'a pas catalogué moins de 133 articles. Il n'a pas oublié non plus de mentionner les chansons populaires et les morceaux de musique, ni de rappeler les affiches (ces dernières peu nombreuses du reste). Puis il a mentionné quelques-uns des cadeaux offerts au roi et à la reine d'Italie. Sans négliger les fugitives images cinématographiques, il termine par l'enregistrement des menus de dîners officiels, des programmes de fêtes et des réclames variées inventées par des commerçants avisés.

— L'intarissable flot de la littérature napoléonienne nous apporte deux nouveaux opuscules, dus aux recherches de M. Paul Marmottan. L'un est consacré à ce frère de l'Empereur, qui fut son actif lieutenant au début et à la fin de son étonnante carrière, et demeura obstinément, pendant la période la plus brillante de la fortune impériale, dans la disgrâce où l'avait fait tomber une louable fidélité à ses affections privées : *Lucien Bonaparte et Napoléon en 1807. — Lucien Bonaparte à Florence (17 avril-5 novembre 1808).* (Extrait non mis en vente de la *Revue historique*, t. LXXIX, in-8 de 15 p.).

— L'autre nous présente, dans l'une des étapes de sa vie politique et militaire, ce bizarre personnage, de capacité fort ordinaire et de mœurs plus que frivoles, qui, après avoir été l'un des hommes importants de la gauche à l'Assemblée constituante, fut le successeur de Kléber dans le commandement de l'armée d'Égypte, où il se distingua par sa bravoure et par son peu de génie. A son retour en France, il fut bien accueilli par le Premier Consul et demeura jusqu'à sa mort un des lieutenants de Napoléon, qui lui sut gré de son dévouement à sa personne et peut-être aussi de sa médiocrité d'intelligence, et lui témoigna toujours une indulgence un peu dédaigneuse. Il riait encore en parlant de lui à Sainte-Hélène et l'appelait « cet Osmanlis », parce que Menou, afin d'avoir un harem, avait, en Égypte, embrassé l'islamisme et pris le nom d'Abdallah. C'est à la mission qu'il remplit à Florence en 1808, comme président de la junte de gouvernement, que se rapporte le second opuscule de M. Paul Marmottan : *Le Général Menou en Toscane* (Paris, P. Leroy, in-8 de 19 p. Extrait du *Carnet de la Sabretache, revue militaire rétrospective*).

— Mlle Renée Pingrenon a tout récemment publié chez le libraire Daragon (in-16 de 162 p. — Prix : 5 fr.) un gracieux volume ayant pour titre : *Les livres ornés et illustrés en couleur depuis le XVe siècle en France et en Angleterre, avec une bibliographie ; guide du bibliophile et du biblioscope.* L'auteur, débutant par le XVe siècle, nous parle d'abord, succinctement, des manuscrits et incunables avec lettres tirées en deux couleurs, puis de la gravure en camaïeu (XVIe siècle). Suivent quelques mots de l'invention de la gravure en manière noire, au siècle suivant. Avec le XVIIIe siècle arrive la gravure en couleur proprement dite : Mlle Pingrenon donne, au sujet des livres illustrés en couleur à cette époque des détails suffisants. Enfin, abordant le XIXe siècle, elle passe en revue la chromolithographie, la chromotypographie, les bois teintés, les illustrations et dessins en couleur par planches repérées et par impression à la poupée ; le coloriage au patron, les gravures enluminées, les éditions de luxe ornées d'aquarelles teintées, etc. Enfin elle termine par des conclusions sur les influences littéraires, esthétiques, artistiques, sociales ayant concouru, de nos jours, à la propagation du livre en couleur. C'est alors que vient son *Essai de bibliographie de livres ornés et illustrés en couleur*, qui comprend un nombre assez considérable d'ouvrages. Ce travail est certainement de nature à rendre des services aux amateurs.

— A une date qui n'est pas rappelée, Mlle Renée Pingrenon a fait à l'As-

sociation polytechnique (mairie du IXe arrondissement) une conférence sur *les Poètes du livre*, laquelle vient de paraître en brochure (Paris, bureaux de *la Reliure*, in-8 de 48 p.). « La passion du livre, qui a fait éclore de superbes pages en prose sous la plume des auteurs, et même des poètes bibliophiles, observe un peu mélancoliquement la conférencière, compte peu de chefs-d'œuvre poétiques à son actif. » Et elle le prouve de reste en citant, au cours de son agréable causerie, des fragments d'importance très diverse, parfois même d'une brièveté fâcheuse. Encore si la qualité était toujours de premier ordre ! Mais quand l'on se débat dans la pauvreté, il ne faut pas être trop difficile. Secondée par des assesseurs des deux sexes qui, tour à tour, déclamaient le morceau annoncé, Mlle Pingrenon est parvenue à ses fins : son auditoire, en somme, n'a pas dû s'ennuyer.

— Nous recevons le très important tome X des *Nouvelles Archives des Missions scientifiques et littéraires* (Paris, Imp. nationale, gr. in-8 de 743 p., avec de nombreuses planches). C'est un choix de rapports et instructions publiés sous les auspices du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts. Le volume débute par une *Enquête administrative sur les travaux hydrauliques anciens en Algérie*, par M. Stéphane Gsell. Trente-six notices ont formé l'ensemble de cette enquête qui occupe les pages 1 à 143; de nombreuses figures éclairent le texte. — Le travail que l'on trouve ensuite est le *Rapport* fait par M. le comte P. de Barthélemy *sur une Mission scientifique en Annam et au Laos (région du Xieng-Khouang)* accomplie en 1898-1899 (p. 145-166). A ce rapport est jointe une carte itinéraire en pays moïs. — Le troisième rapport, de Dom J. Parisot, a trait à *Une Mission scientifique en Turquie et Syrie*. L'auteur a recherché les chants anciens (mélodies ecclésiastiques des Syriens, chants israélites proprement orientaux, airs de mosquée et chants arabes) et les a reproduits avec leur notation musicale (p. 167-244). — Dans son *Rapport sur une Mission scientifique en Tripolitaine* (p. 245-277), M. H. Méhier de Mathuisieulx nous entretient des ruines de Leptis Magna, ancien chef-lieu punique et romain de la région syrtique; du plateau de Tarounha, où les vestiges de bourgades romaines abondent, enfin des monts Gariana et Yffren et du littoral à l'ouest de Tripoli, où gisent des débris de mausolées, ainsi que les restes du grand port de Sabratha, le tout appuyé d'un plan et de dix belles vues phototypiques. — M. Eugène Poisson rend compte de la *Mission scientifique au Brésil, aux Antilles et au Costa-Rica* qui lui fut confiée (1898-1899) à l'effet d'étudier les arbres à caoutchouc de ces pays et de se procurer des graines de ces arbres, ainsi que des boutons et des graines d'autres plantes utiles, en vue de leur propagation dans les colonies françaises (p. 279-307). — Du 16 octobre 1900 au 6 juin 1901, Mlle Menant a séjourné dans l'Inde afin de poursuivre ses études sur les communautés zoroastriennes du Guzurate et de rechercher des documents et des spécimens anthropologiques relatifs aux tribus aborigènes qui habitent les monts du Travancore. C'est ce qui a fait l'objet de son *Rapport sur une mission scientifique dans l'Inde britannique* (p. 309-351). Trois planches représentent des types hindous. — Le *Rapport sur une mission scientifique en Lithuanie russe* présenté par M. R. Gauthiot roule sur le dialecte lithuanien. Il est accompagné d'une petite carte sur le « domaine linguistique lithuanien » (p. 353-377). — Vers la fin de 1900, M. Gaston Buchet a été chargé d'*Une mission scientifique dans le nord du Maroc* ayant pour but des recherches sur la faune et la flore de la région, ainsi que des études topographiques. Son rapport (p. 379-409), accompagné de 3 plans et d'une carte, nous fixe sur les résultats obtenus. — Mais l'étude la plus considérable que

l'on rencontre ici est assurément le *Rapport sur une mission scientifique dans les régions désertiques de la Syrie moyenne* (p. 412-744), rédigé par M. René Dussaud, avec la collaboration de M. Frédéric Macler. M. Dussaud a exploré, en 1901, le Harra, région désertique en bordure de la Syrie moyenne, et son rapport, auquel M. Macler, attaché à la Bibliothèque nationale, a mis la main, expose les résultats acquis au double point de vue de l'épigraphie et de l'archéologie. Un Index et 31 planches complètent ce grand travail.

— On trouve chez les éditeurs Bricon et Lesot une fort ingénieuse *Table de multiplication automatique* (système Matheron, H. Exel). C'est un véritable « jouet » de librairie. Sur carton petit in-4, formant tableau, est posé un disque mobile au bord duquel, à égale distance les uns des autres, figurent les chiffres 1 à 9. En haut du tableau sont répétés les mêmes chiffres, groupés. Une flèche indicatrice, avec un blanc découpé dans le disque mobile, est dessinée sur ce disque. Donc, ayant cette table en mains, veut-on faire une multiplication sans erreur possible : on ramène le multiplicateur en face le chiffre qu'on veut multiplier, et le produit apparaît à l'extrémité de la flèche. Cette « table de multiplication » peut aider les tous jeunes enfants à apprendre le calcul, et cela (ce qui est nouveau, certes), en les amusant. — Prix : 0 fr. 60. — Petit cadeau d'étrennes à la portée des bourses les plus modestes.

Beaujolais. — Avant d'être titulaire d'une bourse de voyage autour du monde, M. Paul Privat-Deschanel avait entrepris sur le Beaujolais une étude d'ensemble dont différents chapitres ont été publiés, en 1901 et 1902, dans un certain nombre de revues parisiennes et provinciales. Le dernier paru de ces chapitres est celui qu'il convient de lire avant tous les autres; c'est une *Introduction à l'étude géographique du Beaujolais* (*Mémoires de la Société fribourgeoise des sciences naturelles*, t. II, fasc. 3. Fribourg (Suisse) imp. Fragnière frères, in-8 de 44 p. et 5 planches), dans laquelle M. Privat-Deschanel a esquissé avec précision l'histoire orotectonique du Beaujolais, dont la paisible allure actuelle contraste avec la complication de cette histoire, puis sommairement donné la description géologique du pays. On y distingue trois régions naturelles géologiques : le Beaujolais alluvial et le Beaujolais calcaire (constituant le Bas-Beaujolais) et le Beaujolais cristallin ou Haut-Beaujolais, dont les formations nombreuses et variées ont été disloquées par des failles qui constituent le trait le plus caractéristique de la géologie beaujolaise. Cinq planches de cartes schématiques et de coupes complètent cet intéressant travail.

Beauvaisis. — Nous avons reçu les deux fascicules formant le tome XVIII des *Mémoires de la Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise* (Beauvais, imp. Avonde et Bachelier, gr. in-8 en 2 fasc. ensemble de 486 p., avec grav. dans le texte et planches). Les deux travaux les plus importants, au moins par l'étendue, sont deux monographies de localités : *Notice historique et archéologique sur l'Épine*, par M. le comte d'Elbée (p. 158-245) et *Notice historique et archéologique sur Warlins*, par le même (p. 249-354). Ces monographies, bien présentées, appuyées l'une et l'autre de nombreuses pièces justificatives, eussent gagné à être terminées par des tables onomastiques. — Nous citerons ensuite : *Un Neveu de Boileau, Gilles Dongois, conseiller et aumônier du Roi, prieur du Pont-Saint-Maxence et chanoine de la Sainte-Chapelle* (*1636-1708*), par M. l'abbé L. Meister (p. 5-30); — *L'Ame des sons vivants. De la concordance psychologique des couleurs et des sons et de la constitution analogique du langage*, par M. P. Lebesgue (p. 31-40); — *Excursion au camp de Catenoy*, par M. A. Groult (p. 41-45); —

Historique de l'ancienne télégraphie aérienne, particulièrement dans le département de l'Oise, par M. L. Thiot (p. 46-60); — *Monument du Mont-Capron*, par M. Renet (p. 61-84); — *Le Mercure barbu de Beauvais*, par le même (p. 85-114, avec 2 planches); — *Notice biographique sur Jean Pillet, historien de Gerberoy, 1615-1691*, par M. L. Vuilhorgne (p. 115-130); — *Station préhistorique de Fouquenies-Montmille*, par M. A. Groult (p. 131-139, avec 4 pl.); — *A propos de quelques stations préhistoriques des environs de Senlis*, par M. Eug. Muller (p. 140-150, avec 2 pl.); — *Quelques mots sur le château de Rebetz-en-Vexin et son poète Jean Loret (1622)*, par M. le Dr V. Leblond (p. 151-157); — *Notice historique et archéologique sur Saint-Arnoult et Parfondeval*, par M. le comte d'Elbée (p. 355-369); — *Notes sur quelques monnaies gauloises trouvées au pays des Bellovaques*, par M. le Dr V. Leblond (p. 370-386, avec 2 pl.); — *Notice archéologique sur la commune de Fleury*, par M. L. Régnier (p. 387-423, avec 1 plan, 2 planches et des vignettes dans le texte); — *Les Puits préhistoriques à silex de Velennes (Oise)*, par MM. G. Stalin et L. Thiot (p. 424-428, avec 1 planche); — *La Préhistoire dans l'Oise. L'Atelier et la station d'Hodenc-en-Bray*, par M. Georges Stalin (p. 429-450, avec 3 pl.); — *Les Gardes du corps à Beauvais*, par M. Philippe Tiersonnier (p. 451-480); — *Le Cimetière gallo-romain de Villers-sous-Erquery* (p. 481-483). Ce très intéressant ensemble prouve que la Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise est en pleine activité.

Bretagne. — M. Henri Glotin, poursuivant les études locales qu'il a entreprises, raconte l'incarcération et la mort de *Deux Capucins morbihannais noyés à Nantes en 1795, le Père Dosithée de Guémené, et le Frère Didace de Vannes* (Vannes, Lafolye, in-8 de 40 p.). Le premier eut un moment d'hésitation, lorsqu'on voulut le contraindre à prêter serment à la Constitution, mais il se ressaisit aussitôt. On le trouva noyé, le 5 mai 1795, dans le puits du couvent où il était interné. On voulut faire croire au suicide de ce saint vieillard. Ce fut dans la nuit du 26 au 27 brumaire (16-17 novembre) de la même année, que périt, au milieu des flots de la Loire, le Frère Didace, embarqué dans l'un de ces bateaux à soupape qui ont rendu le nom de Carrier si abominablement célèbre. Ce récit, accompagné de nombreuses notes, témoigne de la solide érudition de l'auteur.

— M. Henry Carnoy, dans la galerie des *Portraits contemporains* qui a pour titre : *A l'orée du XXe siècle*, consacre une étude à ce savant infatigable qu'est *M. René Kerviler* (Paris, imp. Maton, in-18 carré de 30 p., avec vues et portraits). Dans la personne de M. Kerviler, l'auteur envisage successivement l'ingénieur, l'historien, l'archéologue, le folkloriste, le poète. Il énumère les œuvres dues à ce savant : la simple liste en est formidable et l'on se demande comment un seul homme a pu suffire à cette besogne. En dehors des travaux de l'ingénieur, le *Répertoire de bio-bibliographie bretonne*, — si le Ciel permet à l'érudit de l'achever, — constituera une mine incomparable, en dépit de ses lacunes inévitables, et qui sera de la plus grande utilité. — Notons ensuite sur M. Kerviler une deuxième brochure qui complète la précédente : *Trente-trois ans de travaux archéologiques et historiques* (Lorient, imp. Cathrine, in-8 de 30 p.). Longue liste dressée chronologiquement, qui comprend cent cinquante et un numéros; le cent cinquantième renferme à lui seul jusqu'ici treize volumes in-8; le quatorzième est sous presse. Ses amis et ses admirateurs (et ils ne se comptent pas) seront heureux de retrouver dans les gravures qui ornent ces deux plaquettes les traits sympathiques de M. Kerviler.

— Quatre études ont suffi pour remplir le tome XL des *Bulletins et*

Mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord (Saint-Brieuc, imp. Guyon, gr. in-8 de XVI-247 p.). En premier lieu, M. le vicomte A. de Lorgeril publie *Quelques Notes sur des lettres inédites de l'amiral Decrès, ministre de la marine à l'amiral Villaret de Joyeuse* (p. 25-36); puis M. A. Martin nous donne une courte dissertation sur *le Tumulus du Pont de la Planche en l'Hermitage (Côtes-du-Nord)* (p. 37-43, avec une figure); ensuite M. A. Anne-Duportal, nous livre le résultat des recherches d'histoire et d'archéologie locales qu'il intitule : *Saint-Brieuc. Varia.* Là, il nous entretient de *la Venelle entre les deux Portes*, de la *Rue des Trois-Frères Merlin* (ancienne allée Menault), d'*Un Ancien Cimetière et la Chapelle Saint-Gilles*, enfin il dit *Quelques mots sur l'hôtel de Rohan* (p. 44-88, avec une planche). — Mais le travail le plus important du recueil est celui de M. de Calan sur le *Rôle historique des provinces de France* (p. 89-244). Étude curieuse, suggestive, très condensée nécessairement, nous dirons même un peu touffue. L'auteur n'a pas eu à dresser une table des matières, puisque ses divisions au nombre de six (c'est-à-dire, à notre avis du moins, pas assez nombreuses) n'ont ni sommaires, ni même un simple titre; mais on peut lui reprocher d'avoir négligé de confectionner une table des noms de lieux et de personnes, dont plusieurs, au surplus, ont une orthographe fautive. Il résulte de ce double défaut que les recherches dans cet ensemble sont pénibles. Malgré ces critiques, nous n'hésitons pas à déclarer que M. de Calan a composé une œuvre utile et vraiment intéressante.

DAUPHINÉ. — Les touristes qui ont visité la Grande-Chartreuse, aujourd'hui déserte, se sont arrêtés quelques heures à Voiron, ville qui possède l'une des plus belles églises modernes de l'Isère. C'est l'un des innombrables bienfaits des religieux exilés. M. l'abbé Bertet publie une fort intéressante *Étude explicative sur les verrières de l'église Saint-Bruno à Voiron* (Voiron, imp. Sornay, in-8 de 50 p.). Elles ont pour auteur M. Gzell Laurent et sont tout simplement merveilleuses de sentiment et de couleur. Particulièrement heureux est l'emploi du rouge velouté, du jaune d'or transparent et surtout du bleu antique : ces couleurs s'harmonisent dans des teintes un peu vives peut-être, mais que le temps rendra de jour en jour plus adoucies, en atténuant ce qu'il pourrait y avoir de heurté dans leur disposition mutuelle. Le style en est varié, correct, couleur locale, genre du XIII^e^ siècle. L'Ancien Testament y est largement représenté : Adam, Abraham, Melchisédech, Job, Jacob, Joseph, Moïse; pour le Nouveau Testament, c'est Marie, Joseph, Jésus-Christ, avec les principales scènes de sa vie terrestre jusqu'à l'Ascension; ensuite ce sont les Apôtres, les martyrs, les docteurs, les moines, particulièrement saint Bruno, fondateur de l'ordre des chartreux et patron de l'église de Voiron.

— Hector Berlioz est une des gloires dauphinoises. L'illustre musicien a bénéficié d'un regain d'actualité à l'occasion de l'inauguration de sa statue à Paris et à la Côte-Saint-André, son pays natal. M. E.-J. Savigné a voulu conserver le souvenir des premiers hommages et pour l'histoire locale et pour l'histoire de l'art, dans une plaquette intitulée : *Hector Berlioz. Historique des comités dauphinois et parisien. Inauguration des statues à Paris et à la Côte-Saint-André* (Vienne, Ogeret et Martin, in-8 de 32 p.).

FRANCHE-COMTÉ. — M. le chanoine Gindre, curé-doyen de Saint-Amour, a prononcé à la cathédrale de Saint-Claude, le 7 juin dernier, un excellent *Panégyrique de saint Claude* (Lons-le-Saunier, imp. Rubat du Mérac, in-8 de 14 p.). Le digne ecclésiastique, qui connaît à fond, dans les moindres détails, la vie du grand thaumaturge franc-comtois, en a esquissé les lignes prin-

cipales d'une façon aussi nette qu'éloquente. Il n'y a là ni une phrase ni un mot de trop ; aussi ne doutons-nous point que ses auditeurs aient été charmés. Et puis on trouve dans ce panégyrique plus d'un enseignement. Entre autres, retenons celui-ci : « Pratiquement, défendre sa foi, c'est, dans la vie privée, garder avec scrupule la grande loi du dimanche et s'interdire toute complaisance pour la presse impie ; c'est, dans la vie de famille, assurer aux enfants dont on a la charge l'inappréciable bienfait de l'éducation chrétienne ; c'est enfin, dans les actes de la vie sociale et de la vie civile, rester, par le cœur et la volonté, avec ceux qui ont le sincère respect de la religion. Sans ce triple courage, dans les circonstances présentes, on ne peut que déserter la cause de la foi et faire le jeu de ses ennemis. » Impossible de mieux dire.

— Sous le titre de : *Rixes entre habitants de Montbéliard et d'Héricourt à la fin du* XVIII^e^ *siècle* (Montbéliard, Imprimerie montbéliardaise, in-8 de 11 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard*), M. Julien Mauveaux fait l'historique de certaines difficultés, peu graves en soi, ayant éclaté, — à la veille de la réunion à la France de la principauté possédée par la maison de Wurtemberg, — entre les Montbéliardais et leurs voisins français de la petite ville d'Héricourt. Ceux-ci, il convient de le reconnaître, n'étaient pas dans leur droit ; aussi furent-ils blâmés par le directoire de la Haute-Saône. Peu après, de concert avec les Belfontains, ils tentèrent de prendre leur revanche en s'emparant de Montbéliard (septembre 1792), mais le projet échoua et les sacs dont ils s'étaient munis pour y mettre les dépouilles de leurs ennemis, durent être remportés vides : d'où vint l'épithète de *traîne-sacs* dont les habitants d'Héricourt furent, longtemps après, affublés par les Montbéliardais.

— M. Léon Sahler vient de publier une fort intéressante et non moins instructive étude sur *l'Industrie cotonière au pays de Montbéliard et ses origines* (Montbéliard, Imp. montbéliardaise, in-8 de 88 p., avec 7 portraits et 3 vues d'usines). L'auteur, après quelques pages consacrées aux débuts de l'industrie cotonière dans le comté de Montbéliard et à ceux de l'industrie textile à Héricourt, passe en revue une vingtaine de filatures ou disparues ou encore en activité. Il en raconte la création, la marche ascendante, les transformations et aussi la décadence et la disparition, en remontant à un peu plus d'un siècle. Mais ce qui frappera surtout le lecteur, ce sont les « Considérations générales » par lesquelles se termine ce sérieux et suggestif travail. M. L. Sahler y examine à fond la situation respective des patrons et des ouvriers et il en dégage des conclusions marquées au coin de la logique et de la vraie justice. Ici, nulle déclamation ni violence : c'est de la pure discussion basée sur des faits, un exposé parfaitement net de toutes les questions. En lisant cette brochure on sent qu'elle est écrite par un homme très au courant des choses dont il parle. On trouve en outre, en plusieurs endroits, de curieux détails de mœurs et de coutumes, principalement aux pages 17-18 et 45-46. Trois pièces annexes et une bibliographie relative à l'important sujet traité ont trouvé leur place à la fin de cette étude qui se recommande à la fois aux historiens, aux économistes et aux sociologues. Les portraits d'industriels dont elle est illustrée sont de fort belles phototypies.

— Voici un petit aperçu général du folklore franc-comtois que son auteur, M. A. Marpaux, a, de propos délibéré, gâté pitoyablement. Titre : *La Foi de nos pères, d'après les traditions et légendes franc-comtoises* (Poligny, imp. Alfred Jacquin, in-32 de 60 p.). M. A. Marpaux n'a négligé aucune source pour

rassembler la multitude de choses curieuses qu'il rapporte. Après quelques considérations générales sur les croyances et traditions franc-comtoises, il nous entretient des « dames blanches », des fées, des pierres levées, des lacs, sources, antres et des légendes qui s'y rapportent. Il n'oublie ni les dragons, ni surtout la « vouivre », animal fabuleux dont il n'est question qu'en Comté, ni enfin les follets, lutins et loups-garous. Les dernières divisions de la brochure traitent de la sorcellerie, du diable, des « saints et madones » et des miracles. M. A. Marpaux, sous couleur de folklore, semble avoir eu surtout pour but d'attaquer la religion, contre laquelle il décoche fréquemment des traits qu'il croit spirituels. Son petit travail, dégagé des insanités dont il est abondamment émaillé, eût pu être excellent ; tel quel, répétons-le, il n'est que pitoyable.

— M. Amédée Deprat nous donne à la fois deux fort gracieuses brochures poétiques : gracieuses par leur forme matérielle, gracieuses aussi et surtout par ce qu'elles contiennent (*Noces d'argent, 1878-1903. Choix d'impressions et de souvenirs*) (Besançon, imp. Dodivers, petit in-18 de 82 p.), et *A Monsieur R. Vallery-Radot, à propos de son livre « La Vie de Pasteur »* (Besançon, même imprimerie, petit in-18 de 12 p.). On trouve là beaucoup de vie, de l'âme, l'expression des plus nobles sentiments. Toutefois, M. Deprat nous permettra de protester contre ces deux vers, entre autres, de la *Réponse à Jacques, à propos des funérailles de Victor Hugo* :

C'est qu'il fut le plus grand des hommes,
Le meilleur des temps où nous sommes.

V. Hugo a été non pas le « plus grand », mais l'un des plus grands hommes du dernier siècle : c'est déjà quelque chose. Mais il fut loin d'être le meilleur. Avare, immoral, débauché, girouette sachant tourner à propos au vent de ses intérêts : tel il fut. Ses basses actions, universellement connues, ne l'accusent-elles pas assez, et de façon éloquente ! — Cette petite querelle n'enlève rien à la valeur poétique des *Noces d'argent*, où les perles sont nombreuses, tel le sonnet intitulé : *Une Sainte*, qui se termine par ces jolis vers si touchants :

Sainte fille, vers qui mon souvenir s'incline,
Qu'il invoque avec charme, ô tante Célestine,
Comment songer à vous et ne pas croire en Dieu ?

Quant à la plaquette sur Pasteur, elle est parfaite de ton et de forme. Le « plus grand des hommes » de notre époque, le voici : Pasteur ; et sans nul doute, bien autrement meilleur et estimable que l'illustre poète, son compatriote de rencontre. D'ailleurs, que dit M. Deprat pour le célébrer ? Écoutez :

Et le monde savant, et la France et la Terre,
En le voyant enfin maître du noir mystère,
Applaudirent ; son nom retentit en tout lieu :
Lucrèce revenant aurait dit : « C'est un Dieu ! »

Ile-de-France. — Le tome XVI, que nous avons sous les yeux, des *Mémoires de la Société archéologique de Rambouillet* (Versailles, imp. Aubert, in-8 de 464 p., avec 25 grav.) fait vraiment honneur à cette société. Plus de la moitié du volume (p. 1 à 301) est occupée par *les Cahiers et les députés des villes, bourgs, paroisses et communautés* du bailliage royal de Montfort-l'Amaury en 1789. Quatre-vingt-onze localités y figurent, avec, la plupart du temps, les cahiers des plaintes, doléances, remontrances, rédigées

par les habitants, et les résumés des délibérations prises à l'effet de nommer les délégués chargés de porter les cahiers au chef-lieu du bailliage. Mais il y a dans la collection de ces cahiers des lacunes qui n'ont pu être comblées parce qu'ils ne se sont retrouvées ni aux archives départementales de Seine-et-Oise ni dans les mairies. Tel quel, cet important recueil de documents, dû aux soins de MM. E. Coüard et F. Lorin, sera on ne peut plus précieux pour les historiens de la Révolution. — Notons ensuite un long compte rendu (p. 302-350) des fêtes du centenaire de Victor Hugo à Montfort-l'Amaury sous le titre de : *Quatrième Pardon d'Anne de Bretagne* ; — deux autres compte rendus fort intéressants de promenades ayant un double but archéologique et historique, intitulés, le premier : *La Société archéologique de Rambouillet, à Saint-Léger, à Condé, à Bourdonné, à Houdan et à Gambais* (p. 351-392), et le second : *La Société des amis des monuments à Rambouillet* (il est ici question d'une visite au château de Rambouillet (p. 393-431). Le volume se termine par un *Historique de la Société archéologique de Rambouillet* (p. 432-437), fait par M. F. Lorin, et par une notice nécrologique sur un membre de la société, M. Adolphe Flamand, rédigée par le même.

Lorraine. — L'opuscule de M. C. Chévelle intitulé : *Vente à Saint-Mihiel de la cave du commandeur de Marbotte (16-17 février 1786)* (Bar-le-Duc, imp. Contant-Laguerre, in-8 de 14 p. Extrait des *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc*, VI[e] série, t. I, 1902) intéressera beaucoup les érudits à la recherche de détails sur la vie privée au XVIII[e] siècle. Ils pourront se rendre compte de la composition de la cave d'un seigneur à cette époque. Le commandeur de Marbotte devait être un bon vivant car la variété et la qualité des vins est très grande. On y trouve, en quantité, bourgogne supérieur, pommard, champagne rouge et blanc, vin de Moselle, vin de Mâcon, muscat rouge, muscat blanc, vin de Graves, vin blanc de « Loupmont », vin de Chypre, vin de Syracuse, vin de Lunel, vins de Beaune, de Mercurey, de Nuits, d'Aubigny, de Malaga, etc. Il faut ajouter à cela de nombreuses bouteilles de rhum, de kirsch, d'eau de noyau, d'eau de coing, etc. Quelques pièces, publiées à la suite de la nomenclature de tous ces liquides, montrent que si le commandeur de Marbotte savait apprécier les bons crus, cela ne l'empêchait pas d'être charitable et généreux.

— *Hérival, notes descriptives et historiques* recueillies par M. Alfred Richard (Remiremont, imp. Kopf-Roussel, in-8 de 79 p. et pl.) est surtout un bon guide à l'usage des baigneurs de Plombières. Les personnes appelées par leur santé ou par le besoin de repos à passer quelques semaines dans cette station balnéaire des Vosges pourront faire agréablement, à l'aide de ce guide, la belle promenade d'Hérival, et n'omettre aucune des curiosités qu'elle peut offrir. L'auteur ne se pique pas de faire de l'érudition ; il a cependant donné une notice du prieuré suffisante pour la plupart des touristes.

— A l'occasion de la distribution des prix aux élèves des cours supérieurs primaires de garçons et de filles de la ville de Nancy, M. Alexandre de Roche du Teilloy a prononcé, le 1[er] août dernier, un *Discours* (Nancy, imp. de l'Est, in-8 de 17 p.) où il déclare que « les doctrines de la philosophie doivent laisser indifférentes des âmes candides auxquelles suffisent, *avec la foi religieuse*, les fermes principes d'une sage morale pratique. » Un peu plus loin il parle des livres qui *apprennent à adorer Dieu*, à servir la patrie, à remplir consciencieusement les devoirs de famille. » Cela est parfait. Mais ne s'avance-t-il pas un peu beaucoup quand il rappelle (p. 9) que « nous profitons de la liberté et de l'égalité décrétées par des lois ? » — Des actes récents,

qu'il connaît aussi bien que nous, auraient dû lui faire comprendre que cette liberté et cette égalité n'existent pas pour tous. Nous sommes heureux, d'ailleurs, de lui voir donner finalement à ses jeunes auditeurs l'excellent conseil « de lire avec émotion et respect quelques bons livres dont la mission est d'augmenter encore, dans la jeunesse française, *l'amour de Dieu*, de la famille, de la patrie ! » — Curieusement, nous nous demandons si, dans beaucoup de discours du genre, il a été aussi fréquemment parlé de Dieu en cette fin d'année 1903. Nous ne saurions trop féliciter M. A. de Roche du Teilloy, professeur honoraire au lycée de Nancy, de cette preuve de courage, de conviction, d'indépendance.

LYONNAIS. — L'*Agenda agricole et viticole*, de M. V. Vermorel, vient de paraître. Parvenu à sa dixième année d'existence, son succès s'est toujours affirmé de plus en plus. Par son exécution matérielle très soignée, par l'abondance et l'actualité des renseignements qu'il fournit, cette excellente publication est indispensable à tous les cultivateurs et vignerons. L'édition de 1904 (Villefranche (Rhône), librairie du *Progrès agricole*, et Montpellier, Coulet, petit in-18 de 352 p., rel. basane pleine, tranches dorées. — Prix : 1 fr. 25) est largement à la hauteur de ses devancières. Elle sera utilement entre les mains de tous ceux qui, au cours de leurs travaux, ont besoin d'un chiffre, d'une formule, d'un renseignement ; ils les trouveront immédiatement dans ce vade-mecum de poche. Voici, du reste, la Table méthodique des matières : Poids, mesures, monnaies, etc. — Mathématiques. — Géométrie. — Arpentage. — Mécanique. — Physique. — Chimie. — Hydrologie. — Géologie. — Agriculture, Viticulture, Sylviculture, Arboriculture, Horticulture. — Parasitologie générale. — Génie rural, machinerie agricole. — Zootechnie. — Laiterie. — Médecine vétérinaire. — Basse-cour. — Apiculture. — Législation. Tarifs douaniers et droits divers. — Hygiène humaine. — Renseignements administratifs et postaux. — Statistique. — Revue de fin d'année. — Calendrier des viticulteurs et agriculteurs.

MAINE. — Le dimanche 2 août 1903, à l'occasion de l'installation dans un local plus digne de lui du Musée archéologique du Mans, resté longtemps enfoui dans le sous-sol du théâtre, mais maintenant placé dans la crypte dégagée et restaurée de Saint-Pierre-la-Cour, la Société historique et archéologique du Maine a organisé une fête scientifique, dont le souvenir mérite d'être conservé et où le zèle de son très distingué président, M. Robert Triger, s'est déployé avec le plus grand succès. Aux représentants des sociétés savantes de la région s'étaient joints plusieurs invités parisiens, et à leur tête deux membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, MM. Robert de Lasteyrie et Jules Lair. Dans l'allocution prononcée par lui devant l'assemblée réunie dans le nouveau local du Musée, en présence de M. le maire du Mans, M. de Lasteyrie a très heureusement fait ressortir l'intérêt patriotique du culte intelligent de nos antiquités nationales. Le compte rendu détaillé de cette intéressante journée vient d'être publié en une brochure, extraite de la *Revue historique et archéologique du Maine* et que nous sommes heureux de signaler et de recommander à nos lecteurs : *Excursion du dimanche 2 août 1903. Le Musée archéologique du Mans. Le Vieux Mans et l'église Saint-Benoît. L'Abbaye de l'Épau, avec dessins de MM. Hucher, Bouet, Paul Verdier, Dessertenne, Guerrier, Ricordeau, et huit reproductions photographiques* (Le Mans, au siège de la Société historique et archéologique, in-8 de 29 p.).

NORMANDIE. — Remercions M. Le Bourguignon du Perré d'avoir publié, sous ce titre : *Notes d'un détenu de la maison de réclusion des ci-devant carmé-*

lites de Caen pendant la Terreur (Évreux, imp. de l'Eure, in-8 de 44 p.) quelques pièces rédigées par son arrière-grand-père, en mémoire des souffrances endurées pendant la période révolutionnaire. L'une de ces pièces est caractéristique des mœurs de cette triste époque. D'une prison à l'autre, détenus et détenues entament, dans le style prétentieux alors à la mode, une correspondance officielle, au sujet de secours pécuniaires offerts galamment par les prisonniers aux prisonnières. Celles-ci acceptent, non sans quelques minauderies. L'historien rencontre peu de documents qui dépeignent plus au vif la physionomie d'une société provinciale pendant la Terreur.

PICARDIE. — Dans le tome XLIX des *Mémoires* publiés par l'Académie des sciences, des lettres et des arts d'Amiens qui nous arrive sous la date de 1903 (Amiens, imp. Yvert et Tellier, in-8 de 445 p., avec planches), nous remarquons tout d'abord l'importante étude de M. le Dr Peugniez sur *l'Histoire de la médecine dans l'art religieux* (p. 269-403, avec 19 planches et quelques vignettes dans le texte). C'est une excellente contribution à l'histoire de l'art, qui mériterait un tirage spécial. A la fin l'auteur a donné une Bibliographie assez étendue sur le sujet, une table des matières et une table des figures, au nombre de 27. Une table onomastique, disons-le toutefois, n'eût pas été de trop.— Le volume débute par un discours de réception inspiré par une douce philosophie à son auteur, M. Randon : il traite de *la Jeunesse* (p. 1-19). A ce discours, M. Pinson a répondu : c'est l'éloge cordial, sincère, du nouvel académicien (p. 20-42). — Le reste de ce tome XLIX est rempli par les travaux suivants : *Paul-Émile Sautai, peintre (Amiens, 1842-Paris 1901)*, par M. Jules Boquet (p. 43-59, avec un portrait) ; — *Un peu d'économie politique*, par M. E. Bloquel (p. 60-122) ; — *Taine écrivain*, par M. Édouard Boucher (p. 123-143) ; — *Catherine Levesque, poète mystique et historien péronnais*, par M. le chanoine J. Gosselin (p. 145-192) ; — *De la Couleur de la littérature française*, par M. Maurice Percheval (p. 193-218) ; — *Flânerie*, discours spirituel, humoristique, du directeur de la compagnie, M. Octave Thorel (p. 221-250). — En dernier lieu nous avons le *Compte rendu des travaux de l'année*, par le secrétaire perpétuel (M. Lenel). — N'oublions pas les poètes : M. l'abbé Blandin donne une pièce fort amusante et M. Percheval en publie trois qui, pour être d'un autre genre, n'en ont pas moins leur attrait. — Au total, ce tome XLIX des *Mémoires* de l'Académie d'Amiens s'impose à l'attention des travailleurs.

PROVENCE. — En Provence, les revues locales, qui furent constamment l'œuvre de l'initiative individuelle, n'ont jamais eu — précisément à cause de cela — un bien vif succès. Naguère, la *Revue historique de Provence*, après une existence éphémère, cessait sa publication ; l'insuccès de cet organe, qui eut pourtant des débuts pleins de promesses, a montré de façon péremptoire qu'une publication de ce genre ne saurait vivre sans un groupement pour la soutenir, et c'est dans ce but que vient de se fonder à Aix, avec des ramifications dans toute la Provence, la *Société d'études provençales*, présidée par M. Paul Arbaud, le bibliophile bien connu. Cette Société, qui compte déjà dans son sein tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressent au passé glorieux du pays provençal, a établi des correspondants dans les villes principales des Bouches-du-Rhône, du Var, de Vaucluse, des Basses-Alpes et des Alpes-Maritimes ; dès janvier 1904, elle publiera un périodique bimestriel pour lequel le comité de rédaction, présidé par M. le recteur Belin, a déjà réuni de nombreux et intéressants travaux. M. Valran, professeur au lycée Mignet, à Aix, secrétaire général, donnera sur la Société tous renseignements utiles et recevra les adhésions.

— En terre d'Arles, où l'on heurte également à chaque pas les vestiges du passé, vient de se constituer sous le titre d'*Amis du vieil Arles* une société dont le but est de défendre contre la pioche et le marteau des vandales administratifs les admirables monuments arlésiens. Et, comme pour justifier sa création, son existence, ce groupe d'hommes éclairés a eu, dès les premiers jours, à lutter contre la municipalité qui veut détruire, à l'instar d'Avignon, une des plus belles portes d'Arles, la porte de la Cavalerie. L'œuvre des *Amis du vieil Arles* témoigne d'un patriotisme intelligent ; il vaut, croyons-nous, la peine d'être signalé et imité.

Vendômois. — Sans aucune prétention à l'érudition, M. le docteur Gustave Chanteaud a récemment publié un fort joli *Précis de l'histoire de Vendôme, raconté par un grand-père à ses petits enfants* (Vendôme, imp. Empaytaz, in-18 de II-220 p.). L'auteur part des temps préhistoriques, qu'il esquisse rapidement, pour, à travers les âges, nous conduire jusqu'à l'heure actuelle. C'est ainsi qu'il parle tour à tour de l'époque gallo-romaine et de l'évangélisation du Vendômois, des époques mérovingienne et carolingienne, des premiers comtes de Vendôme, au XI^e^ siècle, et des comtes de Vendôme des trois maisons de Preuilly, de Montoire et de Bourbon. Il nous présente ensuite les ducs de Vendôme de cette dernière maison et arrive à la Révolution qu'il place sous son vrai jour en en flétrissant les excès de toute sorte. Enfin, après avoir fait le tableau de Vendôme pendant l'Année terrible, il rappelle les fêtes organisées en 1872, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Ronsard et celles qui, en 1900, ont accompagné l'érection de la statue du maréchal de Rochambeau. Une deuxième partie du volume, que M. Chanteaud intitule modestement *Appendice* (p. 168 à 217), donne la description et l'historique des divers monuments de la ville. — Les enfants du docteur peuvent sans crainte lire cet intéressant ouvrage écrit à leur intention : ils n'y trouveront rien qui puisse fausser leur jugement ni gâter leur cœur. Nous pensons même que nombre de gens sérieux prendront plaisir à cette même lecture. Ajoutons que ce *Précis de l'histoire de Vendôme* est presque autant un album qu'un livre ; il ne contient pas moins de cent phototypies admirables (vues, plans et portraits hors texte, y compris le portrait de M. Chanteaud).

Alsace. — La bibliographie alsacienne s'est enrichie cette année d'un magnifique volume, véritable monument élevé à l'activité industrielle des habitants de Mulhouse : *Histoire documentaire de l'industrie de Mulhouse et de ses environs au XIX^e^ siècle*, publié par la Société industrielle de Mulhouse. Superbe volume in-4 de 1107 pages avec 261 illustrations dans le texte et 46 planches et cartes (Paris, Berger-Levrault ; Mulhouse, Bahy et Stuckelberger. — Prix : 40 fr.). — C'est avec un réel plaisir que les archéologues alsaciens ont appris l'acquisition par la Bibliothèque nationale de la collection numismatique Henri Meyer, grâce au don généreux d'un Mexicain, M. Carlos de Beistegui. M. Babelon, conservateur du Cabinet des médailles, en publie le catalogue : *Collection de médailles et de monnaies d'Alsace formée par Henri Meyer et donnée au Dép. des Médailles de la Bibl. nationale par M. Carlos de Beistegui en 1902* (Paris, Rollin et Feuardent, 1902, in-8 de XII-30 p. et 7 pl.). — Il nous est aussi venu un volume intitulé : *Les États-Unis d'Europe et la Question d'Alsace-Lorraine*, par Un Européen (Paris, Société parisienne d'édition, in-12. — Prix : 3 fr. 50). L'auteur donne une étude très documentée de ce que l'on peut appeler la psychologie historique des États de l'Europe, puis il essaie de résoudre la question de la paix universelle par la création d'une fédération de petits États entre la France et l'Allemagne. Cette solution a

été proposée déjà bien des fois, mais il coulera encore beaucoup d'eau sous le Pont-Neuf avant qu'elle se réalise. — M. Phil. Deschamps publie sous le titre : *L'Alsace-Lorraine française quand même!* (Paris, Lemerre, in-12. — Prix : 3 fr. 50) une page vibrante qui n'est pas faite cependant pour amener la solution dont nous parlions précédemment. — En attendant, M. Sorgnis étudie ce qu'étaient les écoles populaires en Alsace, de 1789 à 1870 : *Die Volksschulen im Elsass von 1789-1870* (Strasbourg, Bulle, 1902, in-8. — Prix : 4 fr. 50). — M. W. Kothe étudie les événements religieux à Strasbourg au XIVe siècle : *Kirchliche Zustände Strassburgs im iersehnten Jahrhunder* (Freiburg im Breisgau, Herder, 1903, in-8 de 126 p.). — M. Korn donne une traduction de l'ouvrage de Wittich : *Le Génie national des races française et allemande en Alsace* (Paris, Giard et Brière, 1903, in-8 de 100 p.). — *Die ehemalige Benediktinerabtei Ebersheimmunster*, par M. Waller (Rixheim, Sutter, 1903, in-8 de 37 p.) est une contribution à l'étude des anciens monastères d'Alsace. — Nous avons enfin, de M. Waltz, le savant bibliothécaire de la ville de Colmar, l'intéressante *Chronique* de cette ville laissée manuscrite par le syndic Chauffour (Colmar, Jung, 1903). Précédemment M. Waltz avait publié un important volume : *Bibliographie de la ville de Colmar* (Colmar, Jung, 1902, in-8 de 539 p.) qui contient le catalogue exact de tout ce qui a été publié jusqu'ici sur cette ville aux points de vue les plus divers.

ITALIE. — Signalons *le Favole del Lessing*, tradotte dalla signora Adelaïde Spampanato-Tironi, con introduzione e commento del Dott. Vincenzo Spampanato (Portici, Premiato stabilimento tipografico Vesuviano di E. Della Torre, in-12 de XLVII-93 p. — Prix : 2 fr.). Bien que, par sa nature même, cette très fidèle traduction des Fables de Lessing s'adresse particulièrement au public italien, nous ne croyons pas inopportun de la noter ici ; car outre que plus d'un lecteur pourra être curieux de comparer la traduction avec l'original, on ne lira pas sans intérêt ni sans profit l'Introduction qui précède le texte et les notes qui l'accompagnent. Dans cette introduction, M. V. Spampanato a fait nettement ressortir le caractère des « favole lessinghiane, » très courtes et toujours un peu sèches ; dans les notes, il a indiqué avec beaucoup de précision les sources de chacun des apologues du fabuliste allemand. Ajoutons que l'exécution matérielle de cet élégant petit volume est des plus soignées.

PORTUGAL. — M. le marquis Max Swiney de Mashanaglass continue d'étudier les relations du Saint-Siège avec les rois de Portugal. Il vient de faire paraître : *Une Ambassade portugaise à Rome sous Jules II* (Paris, Plon-Nourrit, in-8 de 22 p. Extr. de la *Revue d'histoire diplomatique*). D'après le *diarium* de deux cérémoniaires pontificaux, document conservé aux archives du Vatican, il raconte « l'ambassade d'obédience » qu'envoya Don Emmanuel à Jules II, élevé en 1503 sur la Chaire de Saint-Pierre. Le 4 juin 1505, furent solennement reçus au Vatican les trois délégués portugais : l'évêque Diogo de Sousa, le jurisconsulte Diogo Pacheco et le diplomate Jean de Saldanha. Ils obtinrent diverses concessions du Pape, et, en particulier, la bulle *Sedes Apostolica*, où étaient mitigées, pour les commerçants des colonies portugaises, les anciennes défenses de trafiquer avec les Maures et les autres infidèles.

ÉTATS-UNIS. — La section bibliographique de la Bibliothèque du Congrès, dont on connaît la féconde activité, vient d'entreprendre la publication d'une série de listes choisies sur des sujets d'un intérêt quotidien. Établies pour répondre à des demandes formulées par lettres, ces listes ont dû être distribuées en si grand nombre, qu'on a jugé, à juste titre, utile de les

imprimer. En voici deux relatives à des questions d'actualité s'il en fût; l'une a trait aux conditions du travail et aux grèves, l'autre à l'arbitrage industriel. Si cette dernière est peu développée (*Select List of References on Industrial Arbitration*, compiled under the direction of A. P. C. Griffin. Washington, Government Printing Office, in-8 de 15 p.), la première, par contre, est fort importante (*Select List of Books, with References to Periodicals, on Labor, particularly relating to Strikes*, compiled under the direction of A. P. C. Griffin. Washington, Government Printing Office, in-8 de 65 p.) et rendra les plus grands services à ceux qui s'occupent des questions ouvrières. Si l'on y relève quelques erreurs typographiques (*Jamès* pour *Jaurès*, p. 19; *Seigfried* pour *Siegfried*, p. 59) et quelques doubles emplois (cf. p. 11 et 22 pour l'ouvrage de Métin), ce sont là de très petites taches, qu'il sera facile de faire disparaître lors d'une seconde édition, laquelle, sans doute, ne tardera pas à devenir nécessaire. — Aux questions ouvrières et industrielles à la fois se rapportent encore d'autres bibliographies choisies, dont l'une porte sur le contrôle fédéral du commerce et des corporations (*Select List of References on federal Control of Commerce and Corporations*, compiled... Washington, Government Printing Office, in-8 de 8 p.), et la seconde sur les retraites civiles et de la vieillesse (*Select List of References on Old Age and Civil Service Pensions*, compiled... Washington, Government Printing Office, in-8 de 18 p.). — Une bibliographie choisie de la propriété des chemins de fer par l'État (*Select List of References on Government Ownership of Railroads*, compiled... Washington, Government Printing Office, in-8 de 14 p.) inaugure une autre catégorie de bibliographies industrielles, qui seront, elles aussi, singulièrement précieuses pour les travailleurs, puisqu'elles fournissent de précieux éléments d'information sur une question donnée. Aussi convient-il d'applaudir à l'heureuse initiative prise par les savants bibliographes de la Bibliothèque du Congrès américain.

— La seconde édition de la bibliographie des travaux relatifs aux primes à la marine marchande que vient de distribuer la Bibliothèque du Congrès (*A List of Books, — with References to Periodicals, — on mercantile Marine Subsidies*, compiled under the direction of A. P. C. Griffin. Washington, Government Printing Office, in-8 de 100 p.) constitue en réalité un nouvel ouvrage; aussi ne sera-t-il pas inutile d'en donner ici l'économie. A la suite d'un long catalogue des livres relatifs à la question, beaucoup plus complet que celui publié en 1900, et contenant les lois sur la marine marchande, voici venir : 1° la liste des documents remis et celle des discours prononcés au Congrès des États-Unis sur le sujet; 2° celle des rapports consulaires américains y ayant trait; 3° l'indication d'un nombre considérable d'articles de revues, que complète le relevé des articles parus dans le *Board of Trade Journal*. Des notes bibliographiques très précises ajoutent à la valeur du travail, soigneusement établi par la section bibliographique de la Bibliothèque du Congrès; et un Index des noms d'auteurs facilite les recherches dans ce nouveau répertoire, l'un des meilleurs qu'ait publiés M. A. P. C. Griffin.

* PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Lettre à un jeune bachelier sur les objections modernes contre la religion*, par L. Désers (in-18, Poussielgue). — *Bossuet. Lettres de direction*, par M. Cagnac (in-18, Poussielgue). — *L'Évangile du pauvre*, par Mgr Baunard (in-18, Poussielgue). — *Le Mouvement chrétien*, par J. Guibert (in-12, Bloud). — *Les Fondateurs du droit international, leurs œuvres, leurs doctrines*, par J. Barthélemy, H. Nézard, L. Rolland, J. Basdevant, etc. (in-8, Giard et Brière). — *De la Responsabilité envers les particuliers des fonc*

tionnaires administratifs autres que les ministres, par A.-G. Boulen (in-8, Marchal et Billard). — *Précis du droit usuel*, par A. Grenier (in-18, cartonné, Garnier). — *La Philosophie ancienne et la Critique historique*, par C. Waddington (in-16, Hachette). — *La Psychologie contemporaine*, par G. Villa ; trad. par C. Rossigneux, Valentin et Battesti (in-8, Giard et Brière). — *Esquisse d'un système de psychologie rationnelle*, par É. Lubac (in-8, Alcan). — *Notions de psychologie appliquées à la pédagogie et à la didactique*, par M. Temmerman (in-8, Alcan). — *Capital et travail*, par F. Lassalle; trad. par V. Dave et L. Rémy (in-18, Giard et Brière). — *La Coopération*, par P. Hubert-Valleroux (in-12, Lecoffre). — *Le Peuple roi, essai de sociologie universaliste*, par T. Danel (in-8, Alcan). — *Un Socialisme en harmonie avec la doctrine économique libérale*, par E. Rignano (in-8, Giard et Brière). — *Histoire naturelle de la France*. 3e partie. *Oiseaux*, par É. Deyrolle (in-18, les fils d'Émile Deyrolle). — *Entomologie et parasitologie agricoles*, par G. Guénaux (in-18, J.-B. Baillière). — *Traité de sylviculture*, par P. Mouillefert. T. II. *Exploitation et aménagement des bois* (in-18, Alcan). — *La Fatigue et l'Entraînement physique*, par le Dr P. Tissié (in-16 cartonné, Alcan. — *Le Point critique des corps purs*, par E. Mathias (in-8, Naud). — *L'Évolution de la mécanique*, par P. Duhem (in-8, Joanin). — *Éléments de géométrie*, par A. Faifofer; trad. par F. Talenti (in-12, Nony). — *Traité de géométrie*. IIe partie. *Compléments*, par C. Guichard (in-8, Nony). — *Les Marines de guerre modernes*, par M. de Chasseloup-Laubat (gr. in-4, Vve Dunod). — *Nouveaux Essais sur l'art contemporain*, par H. Fierens-Gevaert (in-18, Alcan). — *Au Clair du rêve*, par Mme L. Kitzo (in-16, Plon-Nourrit). — *Vers le passé*, par P. Blanchemain (in-18, Poussielgue). *Au gré du vent*, par L.-L. Regnier (petit in-8 carré, Maison des Poètes). — *Études dramatiques*, par A. Mônÿ, t. Ier (in-12, Plon-Nourrit). — *L'Eau profonde. Les Pas dans les pas*, par P. Bourget (in-12, Plon-Nourrit). — *Myriam de Magdala*, par T. Chèze (in-18, Plon-Nourrit). — *Sur les hauts plateaux*, par R.-H. de Vandelbourg (in-16, Plon-Nourrit). — *Monsieur de Migurac, ou le Marquis philosophe*, par A. Lichtenberger (in-18, Calmann-Lévy). — *Sphinx blanc*, par G. Chantepleure (in-18, Calmann-Lévy). — *L'Enfant à la balustrade*, par R. Boilesve (in-18, Calmann-Lévy). — *Le Forçat secret*, par P. Ballaguy (in-8, Calmann-Lévy). — *La Nouvelle Beauté*, par J. Reibrach (in-18, Calmann-Lévy). — *La Vierge de Nuremberg*, par le comte A. de Saint-Aulaire (in-16, Perrin). — *Le Secret du lendemain*, par J. Lefèvre (in-16, Perrin). — *Le Pays natal*, par H. Bordeaux (in-18, Fontemoing). — *Les Derniers Jours de Saint-Pierre*, par R. Saint-Maurice (in-18, Lemerre). — *Vers la bonté*, par P. Ginisty in-8, Joanin). — *Autour du mystère*, par G. Dujarric (in-18, Libr. des Mathurins). — *Protestante !* par J. Dalvy (in-16, Dujarric). — *Le Prestige*, par H. Datin, in-16, Dujarric). — *Scènes de la vie polynésienne*, par L. Becke ; trad. de l'anglais par H. Château (in-16, Dujarric). — *L'Éternel Mensonge*, par E. Ronaud (in-12, Société française d'imprimerie et de librairie). — *Les Races qui meurent*, par D. d'Arthez (in-12, Henri Gautier). — *Constantin Auguste*, par M. Dabaumont (in-12, Henri Gautier). — *A chacun sa chimère*, par M. Alanic (in-12, Henri Gautier). — *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*. par F. Brunetière. 7e série (in-16, Hachette). — *Études critiques*, par J. Bédier (in-18, Colin). — *Petites Confessions (visites et portraits)*, par P. Acker. 1re série (in-8, Fontemoing). — *Pages choisies des grands écrivains. Voltaire*, avec une Introduction par F. Vial (in-18, Colin). — *Causeries*, par le R. P. Van Tricht. T. VII (in-8, Namur, Godenne). — *Proverbes d'autrefois*, par H. Coulon (in-8, Retaux). — *L'Epoca delle grandi scoperte geografiche*, di C. Errera (in-12, Milano, Hoepli). — *Pline le Jeune et ses héritiers*, par E. Allain.

T. III (gr. in-8, Fontemoing). — *Le Pape Léon XIII*, par G. Goyau (in-16, Perrin). — *Pie X pontife et souverain*, par Mgr J. Fèvre (in-8, Savaète). — *Sainte Colette de Corbie*, par A. Germain (in-12, Poussielgue). — *Histoire de la charité*, par L. Lallemand. T. II. *Les Neuf Premiers Siècles de l'ère chrétienne* (in-8, A. Picard et fils). — *Histoire du cardinal de Richelieu*, par G. Hanotaux. T. II (gr. in-8, Firmin-Didot). — *Le Maréchal de Château-Renault* (*1637-1716*), par Calmon-Maison (in-8, Calmann-Lévy). — *L'Europe et la Révolution française*, par A. Sorel. 6e partie. *La Trêve. Lunéville et Amiens* (*1800-1805*) (in-8, Plon-Nourrit). — *L'Histoire, le texte et la destinée du Concordat de 1801*, par l'abbé E. Sévestre (in-8, Angers, Siraudeau). — *Deux mois à Paris et à Lyon sous le Consulat. Journal de Mme de Cazenove d'Arlens (février-avril 1805)*, publié pour la Société d'histoire contemporaine par A. de Cazenove (in-8, A. Picard et fils). — *Correspondance de Le Coz, évêque constitutionnel d'Ille-et-Vilaine et archevêque de Besançon*, publiée pour la Société d'histoire contemporaine par le P. Roussel. T. II (in-8, A. Picard et fils). — *L'Introduction du régime parlementaire en France sous Louis XVIII et Charles X*, par J. Barthélemy (in-8, Giard et Brière). — *La Sorcellerie et la Science des poisons au XVIIe siècle*, par le Dr A. Masson (in-16, Hachette). — *France et Angleterre. Cent années de rivalité coloniale*, par J. Darcy. *L'Afrique* (in-8, Perrin). — *La Crise scolaire et religieuse en France*, par J. Fontaine (in-18, Retaux). — *La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres*, par l'abbé P. Feret. T. III (in-8, A. Picard et fils). — *Dictionnaire topographique du département de la Haute-Marne*, par A. Roserot (in-4, Leroux). — *Andegaviana*, par F. Uzureau. 1re série (gr. in-8, Angers, Siraudeau; A. Picard et fils). — *Un Coin du vieux Maine. Notre-Dame-du-Chêne. Saint-Martin-de-Connée. Orthe*, par L. Pottier (in-8 carré, Téqui). — *Pèlerinage de Notre-Dame de Cahusac*, par l'abbé Cazauran (in-18, Abbeville, Paillart). — *Histoire de Notre-Dame de Quézac*, par l'abbé A. Solanet (in-12, Mende, Magne). — *A Social History of ancient Ireland*, by P. W. Joyce (2 vol. in-8, London, Longmans, Green). — *Die Entdeckungen der Normannen in Amerika*, von J. Fischer (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Le Président Hénault, 1685-1770, sa vie, ses œuvres, par H. Lion* (in-8, Plon-Nourrit). — *Une Victime des septembriseurs. L'Abbé Jean-Baptiste Bottex, député du clergé de Bresse aux États généraux, massacré aux journées de septembre* (*1749-1792*), par l'abbé C. Dementhon (in-8, Lecoffre). — *Statues et statuettes de la Vendée militaire*, par H. Bourgeois. 1re série (in-32, Luçon, Bideaux). — *La Moricière*, par E. Flornoy (in-18, Béduchaud). — *Les Dernières Colonnes de l'Église* (*Coppée, le R. P. Judas, Brunetière, etc.*), par L. Bloy (in-16, « Mercure de France »). — « *Un Évêque social.* » *Ketteler*, par J. Lionnet (in-18, Béduchaud). — *L'Autobiographie d'un nègre. Booker. T. Washington ;* trad. de l'anglais par O. Guerlac (in-12, Plon-Nourrit). — *Celtica, recueil semestriel relatif à l'archéologie, à la numismatique et au folklore celtique*, publié par C. Rœssler (2 fasc. in-4, Bouillon).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fa. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *Histoire de l'art dans l'antiquité*, par Georges Perrot et Charles Chipiez. Tome VIII. *La Grèce archaïque, la sculpture*, par Georges Perrot. Paris, Hachette, 1904, in-4 de xv-756 p., avec 14 pl. et 352 grav. Broché, 30 fr.; relié, 37 fr. — 2. *Sports et jeux d'adresse*, par Henry-René d'Allemagne. Paris, Hachette, s. d. (1904), in-4 de 382 p., avec 328 illustrations dans le texte et 100 grav. hors texte dont 29 planches coloriées à l'aquarelle. Broché, 35 fr.; relié 40 fr. — 3. *La Maison de Victor Hugo*, par Arsène Alexandre. Paris, Hachette, 1903, gr. in-8 de 278 p., illustré de 175 grav. Broché, 20 fr.; relié, 30 fr. — 4. *La Franche-Comté*, par Henri Bouchot. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-4 illustré de 16 dessins hors texte et de 270 dessins dans le texte par Eugène Sadoux. Broché, 20 fr.; relié, 30 fr. — 5. *La Conquête du pôle. Histoire des missions arctiques depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, par Charles Bénard. Paris, Hachette, 1904, gr. in-8 de xvi-383 p., avec 190 grav. et 1 carte. Broché, 20 fr.; relié, 30 fr. — 6. *Les Brigands*, par Frantz Funck-Brentano. Paris, Hachette, s. d. (1904), gr. in-8 de iv-330 p., illustré de 26 planches en couleurs d'après les aquarelles d'Alfred Paris. Broché, 15 fr.; relié, 20 fr. — 7. *Album géographique*, par Marcel Dubois et Camille Guy. IV. *Les Colonies françaises*. Paris, Colin, 1903, in-4 de xx-240 p., illustré de 550 grav. Broché, 15 fr. relié toile, tr. jaspées, 18 fr.; relié toile, tr. dorées, 20 fr. — 8. *Expédition de l' « Étoile polaire » dans la mer arctique, 1899-1900*, par S. A. R. le duc des Abruzzes; traduit et résumé par Henry Prior. Paris, Hachette, 1904, gr. in-8 de 288 p., avec de nombreuses gravures Broché, 12 fr.; relié, 17 fr. — 9. *La Route de l'Inde*, par Eugène Guénin. Paris, Hachette, 1903, gr. in-8 de 447 p., illustré de 137 grav. et 3 cartes. Broché, 8 fr., cartonné, 12 fr. — 10. *Bourses de voyage*, par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d. (1904), gr. in-8 de 441 p., avec 47 illustrations par L. Benett, 12 grandes chromotypographies, de nombr. vues photographiques et une carte. Broché, 9 fr.; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 12 fr.; édition in-12 en 2 vol. de chacun 315 p., brochés, 6 fr. — 11. *L'Épopée biblique*, par le chanoine H. Boissenot. Tours, Mame, s. d. (1904), petit in-folio de 319 p., illustré de 50 grav. d'après Gustave Doré. Broché, 7 fr.; relié percaline, plaques riches, tr. dorées, 9 fr. — 12. *Mademoiselle Pompon*, par Pierre Maël. Tours, Mame, s. d. (1904), in-4 de 309 p., illustr. de G. Dutriac. Relié percaline avec sujets en couleurs, 10 fr. — 13. *Fille de preux*, par Jean Guétary. Tours, Mame, s. d. (1904), in-4 de 151 p., illustr. de L.-Ed. Fournier. Relié percaline, plaque spéciale or et noir, biseautée, tr. dorées, 5 fr. — 14. *Fables de La Fontaine. Cent Fables choisies* Introduction de L. Tarsot. Paris, Laurens, s. d. (1904), in-4 de iv-199 p., illustr. de Henri Morin. Broché, couverture en couleurs, 6 fr.; relié, 9 fr. — 15. *Les Plantes originales*, par Henri Coupin. Paris, Vuibert et Nony, 1904, gr. in-8 de 323 p., illustré. Broché, 4 fr.; relié, 6 fr. — 16. *Simone l'Algérienne*, par Georges Thurner. Paris, Ducrocq, s. d., in-8 de xi-356 p., illustré par Luc Leguey. Broché, 7 fr.; relié, 10 fr. — 17. *Mercédès*, par Louis Mainard. Paris, Société française d'éditions d'art, s. d., in-4 de 320 p., illustré par Méaulle. Reliure fantaisie, 7 fr. — 18. *La Belgique pittoresque*, par Constant de Tours. Paris, Société française d'éditions d'art, s. d., in-4 de 304 p., illustré de 300 grav. Reliure fantaisie, 6 fr. 50. — 19. *Périlleuse Aventure*, par J. Talbot. Paris, Société d'éditions d'art, s. d. (1904), gr. in-8 de 300 p., illustré. Reliure fantaisie, 6 fr. 50. — 20. *La Mission de Geneviève*, par B.-A. Jeanroy. Paris, Hachette, 1903, in-8 de 245 p., illustré de 52 vignettes par Tofani. Broché, 4 fr.; cartonné, 6 fr. — 21. *Disparus*, par J. Lermont. Paris, Hetzel, s. d., in-8 de 239 p., avec illustrations de A. Besnou. Broché, 4 fr. 50; cartonné toile, tr. dorées, 6 fr. — 22. *L'Esprit et le cœur à travers les âges*, par

G. Vallat. Paris, Société française d'éditions d'art, s. d., petit in-8 de 142 p., illustré par Valvérane. Relié, 2 fr. — 23. *Jock et ses amis*, par A. Decker, d'après E. Hobler. Paris, Hetzel, s. d., in-16 de 128 p., avec illustrations par W. Rainey. Broché, 1 fr. 60; cartonné toile, genre aquarelle, tr. dorées, 2 fr. 25.

II. — Périodiques et Albums. — 1. *Le Tour du monde. Journal des voyages et des voyageurs. Année 1903.* Paris, Hachette, gr. in-4 de 624-xiv p. et 422 p., avec de nombr. illustrations. Broché, 25 fr. — 2. *Journal de la jeunesse. Nouveau Recueil hebdomadaire illustré. Année 1903.* Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de chacun 418 p. Brochés, 20 fr.; reliés 26 fr. — 3. *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des enfants réunis.* 39e année. Nouv. série. Tomes XVII et XVIII. Paris, Hetzel, 1903, 2 vol. gr. in-8 de chacun 380 p., avec 250 grav. Brochés, Paris, 14 fr.; départements, 16 fr.; Union postale, 17 fr.; cartonnés, 18 fr.; reliés, 20 fr. — 4. *Revue Mame, année 1902-1903.* Tours, Mame, 1903, gr. in-4 de 832 p., plus des *Suppléments* illustrés formant 204 p., avec de très nombr. grav. Broché, 8 fr.; relié toile, 10 fr. — 5. *Mon Journal, 1902-1903*, recueil illustré en couleurs pour les enfants de 8 à 12 ans. Paris, Hachette, 1902, gr. in-8 de 385 p. Broché, 8 fr.; cart., 10 fr. — 6. *Le Petit Français illustré, journal des écoliers et des écolières*, 15e année, 1903. Paris, A. Colin, 2 vol. gr. in-8 de chacun 315 p., avec de nombreuses illustr. en noir et en couleurs et un Supplément illustré. Brochés, les 2 vol. 6 fr.; reliés, tr. dorées, 10 fr. — 7. *L'Ouvrier, journal bi-hebdomadaire illustré*, 42e année. Paris, Henri Gautier, 1902-1903, in-4 de 843 p., avec grav. Broché, 6 fr.; cart. toile, 7 fr. 50. — 8. *Les Veillées des chaumières, journal bi-hebdomadaire illustré*, 26e année. Paris, Henri Gautier, 1902-1903, in-4 de 836 p., avec grav. Broché, 6 fr.; cart. toile, 7 fr. 50. — 9. *Journal des Demoiselles et Petit Courrier des Dames.* 83e année. Paris, 14, rue Drouot, 1903, in-4 de 480-96 p., avec grav. et planches. Paris, 16 fr.; province, 19 fr.; Union postale, 22 fr. — 10. *La Poupée modèle, journal des petites-filles.* 40e année. Paris, 14, rue Drouot, 1903, gr. in-8 de 292 p., avec grav. et planches. Paris, 7 fr.; Seine, 8 fr.; province, 9 fr.; Union postale, 11 fr. — 11. *Le Musée des enfants*, 17e année. Paris, Lille, Lyon, Toulouse, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1902, in-4 de 384 p., nombreuses illustrations. Broché, 6 fr. — 12. *Revue illustrée de la jeunesse.* Paris, Lille, Lyon, Toulouse, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1902, in-4 de 384 p., nombreuses illustrations. Broché, 6 fr. — 13. *Les Animaux en pique-nique*, texte de J. Jacquin; dessins en couleurs et en noir de G. H. Thompson. Paris, Hachette, s. d. (1904), album in-4 oblong, cartonné, 5 fr. — 14. *La Prise de Pékin*, pièce d'ombres à grand spectacle; texte de J. Jacquin; musique de Gaston Meynard; dessins de R. de la Nézière. Paris, Hachette, s. d. (1904). Album in-4 oblong de 34-12 p., cartonné, 4 fr. — 15. *Belles Dames en grande toilette. Musée du costume.* Série de découpages en couleurs par Jos; texte par A. Fabre. Paris, Hachette, s. d. (1904), album in-4 oblong de 60 p., cartonné, 2 fr. — 16. *Voyage de Mademoiselle Lili autour du monde*, par P.-J. Stahl, dessins par L. Frœlich, grav. par E. Matthis. Paris, Hetzel, s. d., album gr. in-8 de 44 p. Bradel, 2 fr.; cartonné toile, 4 fr. — 17. *Bébés et Joujoux*, par C. Lemonnier, dessins de J. Geoffroy et L. Becker. Paris, Hetzel, s. d., album oblong de 43 p. Bradel, 2 fr.; cart. toile, 4 fr.

III. — Nouvelle Collection à l'usage de la Jeunesse, 1re série, publiée par la maison Hachette, 1904. Vol. in-8 jésus à 7 fr., brochés; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 10 fr. — 1. *La Fée des îles*, par Pierre Maël, illustré de 48 vignettes par A. Paris. — 2. *La Gondole fantôme (1797)*, par Gustave Toudouze, illustré de 52 grav. par H. Vogel. — 3. *La Jeunesse de Cyrano de Bergerac*, par H. de Gorsse et J. Jacquin, illustré de 48 grav. par Ed. Zier.

IV. — Collection Hetzel, in-8, illustrée. Vol. à 7 fr., brochés; cartonnés plaques spéciales, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Le Géant de l'azur*, par André Laurie, illustrations de G. Roux, 331 p. — 2. *Fille unique*, par P. Perrault, illustrations de G. Roux, 375 p.

V. — Bibliothèque illustrée, format in-4, 1re série, publiée par la maison Mame, de Tours, 1904. Broché, 5 fr. 75; relié percaline, ornements en noir et or, plaques spéciales, tr. dorées, 8 fr. 50. — 1. *L'Année française. Un Héros*

par jour, par Charles Ponsonailhe, illustré de 65 grav., 400 p. — 2. *Aux Pays de la prière*, par Henri Guerlin, illustré de 135 grav., 393 p.

VI. — Bibliothèque illustrée, format in-4, 2e série, publiée par la maison Mame, de Tours, 1904. Broché, 3 fr. 50; relié percaline, plaques spéciales, tr. dorées, 7 fr. — 1. *La Lune rousse*, par Champol, illustr. de René Lelong, 282 p. — 2. *La Vieille France qui s'en va*, par Charles Géniaux, avec 78 grav., 284 p.

VII. — Bibliothèque des écoles et des familles, 2e série, publiée par la maison Hachette, 1904. Vol. in-8. Brochés, 2 fr. 60; cartonnés, 3 fr. 90. — 1. *La Louisiane*, par Eugène Guénin, illustré de 68 grav. et 2 cartes, 381 p. — 2. *Malheur est bon*, par Danielle d'Arthez, illustré de 48 grav., d'après Ed. Zier, 272 p.

VIII. — Bibliothèque des écoles et des familles, 3e série, publiée par la maison Hachette, 1904. Vol. in-8. Brochés, 2 fr.; cartonnés, 3 fr. — 1. *Le Petit Éveillé*, par Albert Cim, illustré de 24 grav., d'après Tofani, 191 p. — 2. *Une Dette de cœur*, par Julie Borius, illustré de 42 grav., 192 p. — 3. *L'Ouragan*, par Mélandri, illustré de 36 grav., 207 p.

IX. — Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et adolescents, publiée par la maison Hachette, 1903. Vol. in-16. à 2 fr. 25 brochés et à 3 fr. 50 reliés. — 1. *L'Oncle Bonasson*, par Mlle G. du Planty, illustré de 50 vignettes par Ed. Zier. — 2. *Je le veux!* par Mme Chéron de la Bruyère, illustré de 36 vignettes par Tofani.

X. — Bibliothèque du « Petit Français », publiée par la maison A. Colin et Cie. Vol. in-18 jésus, riche reliure toile, tr. dorées, 3 fr. — 1. *Le Monsieur des antipodes*, par A.-J. Dalsème, illustr. de José-Roy, 273 p. — 2. *Les Mathurins du « Bayard »*, par Gérald-Montméril, illustr. de Henrique, 276 p. — 3. *La Bête au bois dormant*, par A. Robida, illustré par l'auteur, 265 p. — 4. *Le Petit Grand et le Grand Petit*, par Roger Dombre, illustré par Marcel Lecoultre, 287 p. — 5. *Les Malices de Plick et Plock*, par Christophe, illustré, 282 p.

I. — 1. — L'*Histoire de l'art dans l'antiquité*, de MM. Georges Perrot et Charles Chipiez, œuvre admirable et immense, l'honneur de l'érudition française et de la librairie Hachette, vient d'atteindre son huitième volume. Charles Chipiez est mort, laissant à son ami la redoutable tâche de terminer le monument. Nous en attendons la fin avec une entière confiance. Aussi bien peut-on dire que seul l'éminent membre de l'Institut, récemment fêté par les archéologues de France et de l'étranger, qui lui dédiaient un beau volume de Mélanges (V. *Polybiblion*, t. XCVII, p. 318-319), M. Georges Perrot eût suffi dès le début à une telle entreprise; tout le meilleur en est de lui. Et ce n'est pas sans raison qu'en tête de ce nouveau volume, consacré à la *Grèce archaïque*, les éditeurs ont voulu mettre le portrait que nous réclamions au printemps dernier, l'eau-forte vivante et colorée de Jean Patricot, qui vaut la plus minutieuse peinture. Ce volume analyse et décrit les œuvres de sculpture qui ont précédé et préparé la grande floraison de l'école attique. Deux chapitres préliminaires ressuscitent à nos yeux l'architecture civile et funéraire des villes primitives; les peintures des vases grecs, mieux encore que les textes des auteurs, aident à cette reconstitution de ruines parfois informes. Mais l'histoire de la sculpture apporte une révélation bien plus surprenante à ceux que des études un peu approfondies n'ont pas mis au courant des récentes découvertes.

Il y a, parmi les créations rudes et barbares de ces précurseurs de Phidias, des chefs-d'œuvre d'esprit décoratif et de noblesse hiératique; les statues votives si finement coloriées qui ont surgi à la lumière du milieu des déblais de l'Acropole, au pied même du Parthénon, nous traduisent en beauté plastique les figures austères d'un Eschyle, auprès des héroïnes plus souples et subtiles, mais non point plus majestueuses, d'un Euripide. C'est par un développement analogue, comme l'expose éloquemment M. Perrot, que la force et le sens de la vie de Giotto ou de Donatello sont devenus la plénitude d'art de Raphaël et de Michel-Ange. Le chapitre qui analyse les thèmes principaux de la sculpture grecque archaïque et les conditions de son développement forme en une centaine de pages, tout un manuel d'esthétique, dont les hautes considérations méritent d'être méditées et commentées par nos professeurs d'histoire de l'art. Et puis voici, époque par époque, région par région, le détail de cette sculpture, dont quelques marbres et quelques bronzes, et surtout de beaux moulages, s'offrent à l'étude des visiteurs de notre Louvre, mais que seul le texte de M. Perrot, si bien secondé par une illustration très abondante, fera connaître dans sa savante complexité. Voici les bas-reliefs d'Assos, tout voisins encore de l'art asiatique, ceux de Thasos, ceux de Delphes, que les heureuses fouilles dirigées par l'École française d'Athènes ont dégagés, et dont les moulages, à défaut des originaux demeurés en place, sont la propriété de l'État français; voici les métopes de Sélinonte, et enfin, le grand attrait de ce livre sévère, les statues de femmes de l'Acropole : droites, élancées comme des fûts de colonnes, serrées dans les nombreux plis rigides et réguliers de leurs manteaux, elles sourient mystérieusement et comme avec ironie au jour qui leur est rendu. Des tons de vermillon et d'or font luire les tresses de leur chevelure; une broderie aux vives couleurs rehausse les plis et la frange de leurs manteaux; leurs prunelles, leurs lèvres, leurs joues sont avivées de touches légères que l'on devine encore. De très belles planches hors texte nous traduisent fidèlement ces monuments si précieux, ces modèles si féconds pour les artistes modernes; l'excellent imprimeur M. Wittmann a fait de ces planches, délicatement coloriées, de véritables aquarelles qui ont la séduction et la fraîcheur d'œuvres originales. Et l'on découvre ainsi de somptueuses étrennes et un régal d'artiste en des pages toutes nourries de la plus docte archéologie.

2. — Le magnifique volume publié par la librairie Hachette sur les *Sports et jeux d'adresse* fait le pendant d'un livre sur *les Jouets*, qui obtint récemment à la même librairie le succès le plus mérité. Le nom seul de son auteur, M. Henry-René d'Allemagne, archiviste-paléographe, bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Arsenal, suffirait à nous garantir la parfaite exactitude et l'abondance des informations en un sujet qui

doit vivement nous intéresser ; car n'est-ce pas ici ou jamais que l'érution peut se montrer récréative ? Il ne faut pas douter que nos ancêtres aient mieux su que nous se divertir, quand nous trouvons à peine le temps de vivre, et faisons sur nos pauvres nerfs trop tendus une suprême application de la vapeur et de l'électricité. Jouer ! mais qui donc le pourrait aujourd'hui ! Les jeux doivent avoir une utilité pratique ; et l'on ne joue plus que pour obtenir un prix et se faire de l'argent ; et l'on ne joue plus, à vrai dire, on se livre à un *sport*, on détient ou l'on s'efforce de battre un *record*. Nos bons amis et voisins, qui nous ont généreusement offert ces mots et ces exemples déplorables, n'en font point l'abus frénétique que nous pouvons nous reprocher. Pauvres diables à bicyclette tournant en rond durant vingt-quatre heures autour d'une piste, ou à pied se crevant à faire un métier de cheval au long de routes interminables, ce n'est pas avec de pareils *records* que l'on restaurera la vieille race française. Lisons, dans ce somptueux volume tout rempli de gravures, comment s'amusaient nos aïeux ; rafraîchissons-nous les yeux et l'esprit de toutes ces vieilles estampes gauchement coloriées, qui nous traduisent si fidèlement la vie populaire, bruyante et gaie d'autrefois. Ce sont les premiers jeux de l'enfance, cerceau, cerf-volant, échasses, criquet, sabot, toupie ou toton ; puis les jeux à courir, le jeu de barres, les quatre coins, le jeu de cache-cache et de cligne-musette ; les jeux d'adresse, l'arc et l'arbalette, le jeu de bagues, le bilboquet, le tonneau, le bouchon et le palet ; les jeux de balle, le ballon, la paume, le mail, le croquet, le volant ; les jeux de boules, les billes, le billard et les quilles ; les jeux gymnastiques, le saut, le cheval fondu, la culbute, la lutte, la danse, l'escrime, le patinage, la glissade, et, pour finir, le jeu de la pendaison, que nous ne recommanderons certes à personne. Mais que dites-vous, je vous prie, du jeu du diable et du jeu de l'émigrette, du jeu de bombiche ou de galoche, de la fossette et de la bloquette, de la rangette et des gobilles, du catampo, de la roue animée et autres folâtreries plus naïves, qu'une stricte bienséance nous empêche de célébrer en ces pages ? Nos pères, vous le savez, se gênaient moins que nous pour appeler un chat un chat, et la culbute d'un autre nom. Cette étude, en vérité, prête aux plus hautes considérations historiques, philosophiques et morales. Avec quelle solennité Louis XIV ne savait-il point se divertir au jeu de paume et au jeu de bagues ! l'estampe qui reproduit son billard eût résumé, aux yeux d'un Michelet, vingt ans de l'histoire de France ; et il ne faut pas oublier que c'est dans une salle de jeu de paume que s'est préparée la grande Révolution. Mais ne nous laissons pas entraîner trop loin ni trop haut ; et contentons-nous d'adopter, en lui donnant notre entière approbation, les conclusions si justement mesurées dont M. d'Allemagne a fait suivre son excel-

lente étude. Apprenons de nos braves aïeux à nous amuser avec simplicité, sans casse-tête ni préoccupation fâcheuse. Le jeu doit moraliser la jeunesse, et nous ne saurions trop engager nos enfants à rester fidèles aux amusements de leur âge ; ici comme en bien d'autres choses trop raffiner serait errer. Le livre de M. d'Allemagne est donc fait pour instruire les grands non moins que les petits ; on le lira, on le commentera en famille ; toutes ces estampes en noir et en couleurs, parmi lesquelles il y a des images satiriques et politiques, des plus rares, mêlées aux bois primitifs, aux burins ou aux lithographies récentes, dont les reproductions sont d'une admirable fidélité, feront le profit des parents aussi bien que des enfants, en attendant qu'elles fassent la joie des bibliophiles à venir.

3. — Une idole ne va pas sans un temple : aussi les fervents de Victor Hugo ont-ils imaginé de créer un musée où serait réuni tout ce que l'on pourrait trouver de choses chantant la gloire du grand homme. Reconnaissons-le : on a bien fait les choses. Ce musée d'un genre spécial, où la foule ne se presse pas extraordinairement, était à peine ouvert au public que M. Arsène Alexandre lui consacrait un fort beau livre : *La Maison de Victor Hugo*. C'est, pour les gens du monde et les bibliophiles, beaucoup plus qu'un simple guide à travers les splendeurs et les étrangetés qui constituent le musée de l'ancienne place Royale devenue place des Vosges ; en réalité, c'est un monument de plus, très curieux, élevé à la mémoire du maître. L'ouvrage est divisé en onze chapitres. Le premier nous dit pourquoi le musée a été fondé. Le second nous promène à travers les nombreux domiciles successifs du poète. Les trois suivants passent en revue les compositions artistiques de plus ou moins haute allure inspirées aux peintres et aux dessinateurs par l'œuvre de Victor Hugo, le chapitre V jetant un autre coup d'œil sur la bibliothèque composée de toutes les éditions, laborieusement rassemblées, du Panthéonifié. Nul n'ignore que V. Hugo avait des prétentions artistiques : les chapitres VI et VII décrivent ce qu'il a produit sous ce rapport : des paysages abracadabrants, des marines étranges, des fantaisies stupéfiantes, des caricatures. Certains visiteurs admirent parce qu'il semble de bon ton d'admirer ; d'autres critiquent, traitant ces dessins avec la plus parfaite irrévérence : cauchemar et barbarie mêlées, n'hésitent pas à déclarer ces derniers. Le musée donne quelque idée des travaux manuels auxquels le maître aimait parfois à se livrer : il fabriquait des meubles « d'art », avec des débris qu'il « arrangeait. » Nous avons vu, l'an dernier, ce qui existe, en ce genre, à Guernesey et nous avons été plus étonné que charmé : prétention, surcharges et goût très discutable, le plus souvent. Notons, à ce propos, que la fameuse table aux quatre encriers (les encriers de Lamartine, de George Sand, d'Alexandre Dumas et de V. Hugo lui-

même) a quitté définitivement Hauteville-House, à Guernesey, pour prendre place au musée. L'un des plus intéressants chapitres du volume est le neuvième : il décrit les portraits du poète dans les attitudes les plus diverses et aussi les portraits de tous les membres de sa famille. L'avant dernier chapitre fait brièvement la description de la collection peu banale constituée par M. Beuve, laquelle se compose d'objets dits populaires allant du savon et du verre ornés d'un portrait à peu près ressemblant jusqu'au simple bouton de vêtement, en passant par les choses les plus inattendues, chaque objet rappelant approximativement les traits du demi-dieu. Voilà, certes, de la gloire en bien menue monnaie ; mais cette monnaie a aujourd'hui sa valeur. La présente hymne, en bonne prose d'ailleurs, avait besoin de se terminer par un point d'orgue ; le dernier chapitre nous le fournit : *L'Exemple de Victor Hugo ; la Leçon de la Maison de Victor Hugo.* La table des matières est précédée d'une table des gravures : l'idée est excellente, car cet ouvrage, qui aura le rare privilège d'être également recherché par les hugolâtres et par les hugophobes, est, on peut le dire, presque autant un album qu'un livre.

4. — Lorsque la maison Plon-Nourrit a publié *la Franche-Comté*, de M. Henri Bouchot, illustrée par le maître Eugène Sadoux, le *Polybiblion* a fait à ce livre superbe l'accueil qu'il méritait (Cf. t. LXI, p. 338-341). Mais cette édition, ornée de 46 planches, indépendamment de la multitude des gravures jetées dans le texte, était d'un prix un peu élevé pour beaucoup de bourses. Afin de mettre le plus grand nombre des amateurs à même de se procurer cet ouvrage de haut luxe, la librairie Plon-Nourrit en donne aujourd'hui une deuxième édition, exactement semblable à la première, avec cette juste différence toutefois que le nombre des dessins hors texte n'est plus que de seize, car le prix est sensiblement différent : 20 francs au lieu de 60 ! A parcourir ce volume, l'un des plus brillants qui aient été publiés sur les provinces de France, l'on se sent pris d'une irrésistible envie d'aller voir cette admirable région dont les beautés ont été rendues de la plus heureuse façon par M. Sadoux. Nous ne sommes pas ici en présence d'un « guide », au sens courant du mot ; pas davantage l'auteur n'a entendu faire œuvre d'érudition. « Ce que nous avons voulu décrire, dit-il dans son *Introduction*, c'est plus justement la physionomie moderne de notre Franche-Comté, son âme actuelle lentement transformée ; la résultante de son histoire à la fois et de sa constitution physique, son charme et sa beauté. » Et M. Bouchot nous conduit tout droit à Besançon, la grande ville comtoise, métropole de l'horlogerie française, qu'il décrit *con amore*, puis, remontant la rivière du Doubs, il arrive à Baume-les-Dames, d'où il passe à Montbéliard. De là, il escalade les grands plateaux, allant jusqu'à Pontarlier, près de la frontière hel-

vétique, pour revenir ensuite dans la vallée d'Ornans. Se dirigeant alors sur le Jura, il visite Dole, l'ancienne capitale de la province, qu'il ne tarde pas à laisser derrière lui pour gagner Arbois, Salins, Lons-le-Saunier. Bientôt il recommence ses escalades et nous le voyons ainsi pénétrer dans la moyenne montagne où se trouvent Champagnole et Nozeroy, pour atteindre les hautes régions où s'étalent, en des sites pittoresques, la charmante ville de Morez et l'étonnante cité de Saint-Claude, dont les fabriques de pipes, entre autres, sont universellement connues. Cet ensemble, dont nous ne suivons que les grandes lignes, forme les deux premières divisions de l'ouvrage. La troisième est consacrée à la partie de la Franche-Comté qui s'appelle actuellement le département de la Haute-Saône. Non seulement, à la suite de l'infatigable et humoristique excursionniste, nous visitons les villes principales, Gray, Vesoul, Lure, Luxeuil, station thermale réputée et ville archéologique curieuse, mais encore nous pénétrons en de nombreuses localités intéressantes aux titres les plus divers : Gy, Frasne, Port-sur-Saône, Jonvelle, Héricourt, Villersexel, ces deux dernières célèbres depuis l'Année terrible, etc. Et nous ne vous touchons pas un mot des paysages, des cours d'eaux, des curiosités naturelles : il y en a tant ! — Pour conclure, nous dirons que *la Franche-Comté*, de MM. Bouchot et E. Sadoux ne s'adresse pas qu'aux seuls Franc-Comtois ; il s'en faut : tous les Français et même les étrangers qui recherchent les beaux livres sur nos provinces ne sauraient négliger ce magnifique ouvrage qui, de plus, se présente, à cette heure, comme l'un des plus riches cadeaux d'étrennes que l'on puisse donner ou recevoir.

5. — Bien que nous possédions déjà, dans notre littérature géographique française, plus d'une histoire des explorations arctiques, il convient de souhaiter une cordiale bienvenue à cette *Conquête du pôle* que vient de publier M. Charles Bénard, le savant président de la Société d'océanographie du golfe de Gascogne. C'est en effet l'ouvrage le plus complet, et en même temps le plus attachant, écrit jusqu'à présent en français sur un sujet dramatique et passionnant entre tous ; il débute par un chapitre d'introduction géographique sur « le problème polaire et la vie arctique », destiné à familiariser les lecteurs avec les habitants des régions les plus septentrionales de notre géoïde et avec les grands phénomènes de la circulation des glaces et de la climatologie polaire, puis passe successivement en revue l'œuvre des nombreux explorateurs qui ont reculé jusqu'à ses limites actuelles ce que Markham appelait jadis, de manière si heureuse, « les abords de la région inconnue » depuis le Marseillais Pythéas jusqu'au duc des Abruzzes, à Sverdrup, à Peary et au baron de Toll. Le dernier chapitre de cet intéressant ouvrage, — auquel nous reprocherons seulement de paraître donner aux explorations arctiques françaises une place plus consi-

dérable qu'elles ne le méritent effectivement, — est consacré à l'exposé des vues personnelles de M. Bénard sur la meilleure manière d'atteindre le 90e degré de latitude nord et de mettre fin à cette « obsession polaire » à laquelle nous commençons peut-être enfin, en France même, à être en proie. — *La Conquête du pôle* est illustrée de manière absolument remarquable ; il est impossible de trouver album plus saisissant, plus belle série de gravures figurant des plantes et des animaux arctiques, des Esquimaux, des paysages actuels des régions polaires ; quelques cartes très précises, très claires, ajoutent un nouvel attrait et une valeur nouvelle à ce beau livre, œuvre de science et de vulgarisation tout à la fois, dont nous espérons bien que M. Bénard nous donnera quelque jour, pour les régions antarctiques, l'équivalent.

6. — S'adressant « au lecteur » de son nouvel ouvrage : *Les Brigands*, M. Funck-Brentano l'avertit qu'il ne doit pas confondre « un brigand avec un voleur, un bandit avec un vulgaire assassin. Des assassins et des voleurs, il n'eut pas été utile de s'occuper. La vie des brigands offre un tout autre intérêt : elle a eu son importance dans l'histoire de tous les peuples. » — « Les brigands, continue l'auteur, exercent le pillage en armes, ouvertement. Ils forment un État dans l'État, une société qui a son organisation particulière et qui vit en hostilité déclarée au sein d'une société ennemie. On verra qu'à côté d'êtres cupides et cruels il a paru parmi eux des héros, presque de grands hommes : Roger de Flor, qui devint César de Constantinople, Rodrigue de Villandrando et l'Archiprêtre (Arnaud de Cervole), capitaines qui balançèrent la renommée de Du Guesclin. Les Flibustiers faillirent donner l'Amérique à la France ; Mandrin, esprit exalté, aux aspirations généreuses, rêva de faire régner, par la puissance de sa carabine, la justice et l'égalité. » Pour ce dernier, c'est peut-être idéaliser beaucoup. M. Funck-Brentano commence donc par nous donner de longues et dramatiques pages de l'histoire des brigands et des routiers pendant le moyen âge, puis il retrace la vie de Gilles de Rais, ce maréchal de France si étrangement criminel, condamné en fin de compte au dernier supplice et dont l'imagination populaire a fait le type de « Barbe-Bleue ». Suivent les aventures de *Compère Guilleri*, puis l'histoire ultra-dramatique des exploits des flibustiers en Amérique. *Cartouche* et *Mandrin* font l'objet de deux chapitres spéciaux. L'auteur termine par *les Derniers Brigands :* ceux-ci se sont signalés surtout pendant la période révolutionnaire. — Retenons les lignes finales de ce livre absolument « empoignant » : « Les brigands, déclare M. Funck-Brentano, ne pourraient reparaître qu'avec la désorganisation administrative et les luttes civiles ; — ou peut-être encore par la réalisation des vœux pour la paix universelle, cette paix douce et gracieuse où les nations laissent s'éteindre leurs vertus militaires. On a

vu plus haut la brutale odyssée, à travers l'empire byzantin, glorieux et resplendissant, des routiers d'Orient ; puis la dévastation, par les flibustiers, des colonies espagnoles, où l'on ne savait plus, disent les contemporains, ce que c'était que de se battre. En reculant plus loin dans le temps, nous aurions eu sous les yeux le grand exemple de l'empire romain — *immensa romanae pacis majestas* — qui s'écroula sous l'irruption de quelques hordes de brigands. » Voilà qui est remarquablement pensé. Puisse la France, que de malheureux aveugles voudraient faire glisser sur cette pente fatale, se ressaisir à temps! — Les planches en couleurs dont ce volume est illustré sont de M. Alfred Paris, ce même artiste qui, l'an dernier, a déjà embelli de ses aquarelles l'ouvrage de M. de Noussanne : *Les Grands Naufrages* (Cf. *Polybiblion*, t. XCV, p. 486).

7. — Le quatrième volume de l'*Album géographique* de MM. Marcel Dubois et Camille Guy présente un intérêt tout particulier, en raison du sujet qu'il traite, et aussi à cause de la compétence spéciale des deux auteurs ; on y trouvera une collection de gravures grâce auxquelles il est possible de se familiariser rapidement avec tous les aspects de la nature, tout ce qui touche aux mœurs et à la vie même des populations des colonies françaises. Ce qui ajoute à l'attrait de c volume, c'est que les illustrations qui le composent, empruntées aux collections de photographies rapportées de leurs voyages par les explorateurs de l'Afrique et de l'Indo-Chine, sont pleines de nouveauté. Non contents de parler à l'esprit par l'image, les deux auteurs ont tenu à lui parler par la lettre ; ils ont, comme dans les tomes précédents de l'*Album*, appuyé chaque série de gravures d'une courte et substantielle notice résumant dans ses grandes lignes la géographie physique et économique du pays, dont les tableaux choisis feront ensuite défiler sous nos yeux les principaux caractères ; enfin ils ont commenté chaque image en quelques lignes sobres et précises. C'est ainsi que MM. Marcel Dubois et Camille Guy ont fait, de leur attrayant volume sur *les Colonies françaises*, un document précieux, à tous égards, et que l'on ne saurait trop consulter longuement et fréquemment.

8. — Des explorations dont M. Ch. Bénard nous a retracé succinctement l'histoire, (V. p. 488) celle qui s'est le plus rapprochée du point mathématique que représente le pôle nord est l'expédition de la *Stella Polare*, dont un des membres, le capitaine Cagni, s'est avancé, le 25 avril 1900, jusque par 86° 34' de latitude septentrionale. La seconde partie de la relation rédigée par le chef de l'expédition, le duc des Abruzzes (dont on n'a pas oublié le voyage antérieur au mont Saint-Élie), contient le récit de ce raid audacieux, qui a mené le hardi marin au nord de la Terre François-Joseph, plus loin que Nansen lui-même dans la direction du pôle arctique, et qui fait détenir à l'expédition italienne, jusqu'à nouvel

ordre, ce qu'on peut appeler « le record du pôle. » Outre ce récit, on trouvera dans le volume italien et aussi dans l'ouvrage français qui le traduit ou le résume sous le titre d'*Expédition de l'« Étoile polaire » dans la mer Arctique*, l'histoire (analogue à celle de la plupart des autres explorations arctiques) du voyage dirigé, en 1899-1900, par le duc des Abruzzes, dans les régions polaires situées au nord de l'Europe et de l'Asie. Ce qu'on n'y trouvera point, par contre, et ce qui eût donné un grand intérêt au travail de M. Henry Prior, c'est un résumé d'ensemble de l'œuvre scientifique exécutée par le duc des Abruzzes et par ses collaborateurs : par là eût été comblée une lacune qui frappe immédiatement tout lecteur attentif ; par là on eût donné satisfaction à la tendance de plus en plus marquée du public français à ne pas se contenter de l'histoire anecdotique d'un voyage, mais à en vouloir connaître aussi, tout au moins dans leur ensemble, les résultats scientifiques.

9. — C'est avec un réel plaisir que nous avons lu le gros volume de M. Eugène Guénin intitulé : *La Route de l'Inde ;* nous y avons trouvé une bonne histoire du labeur accompli par différentes nations européennes, par les Portugais, les Hollandais, les Anglais et surtout les Français dans le but de s'ouvrir le chemin de l'Orient. Si, pour les autres peuples, M. Guénin se borne à résumer avec talent et de manière réellement vivante les travaux de différents historiens, il n'en est pas de même pour les navigateurs et les colons français, au sujet desquels il est possible de relever, dans *la Route de l'Inde,* l'indication de précieux documents inédits, trouvés par l'auteur au cours de ses persévérantes recherches dans différents dépôts d'archives. Voilà comment ce volume de M. Guénin, illustré de fort intéressantes gravures, est, en même temps qu'un ouvrage de vulgarisation, un livre auquel recourront les érudits désireux de reprendre tel ou tel point de la longue et intéressante histoire exposée dans *la Route de l'Inde* jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle et de convaincre les jeunes générations, à l'aide des leçons du passé, de la nécessité de consacrer leurs forces au développement et à la grandeur de la patrie.

10. — Le collège d'Antilian School (Londres, Oxford street, 314) a été gratifié, par une riche créole de la Barbade, de *Bourses de voyage* en faveur de neuf élèves qu'un concours doit désigner. Les lauréats, une fois proclamés n'ont plus qu'à s'embarquer, sous la conduite de l'économe d'Antilian School, sur un joli navire, *l'Alert*, frété pour eux seuls. Ils prennent donc la mer et cinglent vers les Antilles dont ils doivent visiter les principales. Mais entre le départ de Londres et l'arrivée à Cork, port d'embarquement, un drame mystérieux, effroyable, s'est accompli : le capitaine de *l'Alert* et ses matelots, surpris au milieu d'une nuit obscure, ont été égorgés par des pirates échappés à la jus-

tice anglaise qui les avait condamnés à être pendus. Ce terrible équipage reçoit forcément les jeunes voyageurs, mais avec l'idée arrêtée de s'en débarrasser en mer le plus tôt possible. Or, au moment où un deuxième massacre allait avoir lieu, le chef des bandits change de résolution : il a appris que ses « passagers » toucheront à la Barbade une gratification individuelle considérable — et il veut attendre que leurs poches soient garnies. Et c'est ainsi que les jeunes « Antilians », arrivant à bon port, visitent les îles de Saint-Thomas, de Sainte-Croix, Saint-Martin et Saint-Barthélemy, Antigoa, la Guadeloupe, la Dominique, la Martinique, Sainte-Lucie et enfin la Barbade. Dans toutes ces îles ils font des excursions grâce auxquelles nous sommes renseignés sur toutes sortes de choses intéressantes ou utiles touchant ces merveilleux pays. Enfin, après avoir remercié comme il convenait leur généreuse bienfaitrice, nos jeunes gens et leur mentor se disposent à revenir en Europe. Alors, les choses ne tardent pas à se corser : 1° découverte du premier crime des pirates et assurance acquise que ces scélérats se préparent à en commettre un second ; 2° fuite des passagers en pleine mer et en pleine nuit ; 3° retour involontaire de ceux-ci à bord de *l'Alert* ; 4° surprise du navire par les « Antilians » et capture des bandits enfermés dans la cale ; 5° tempête effrayante qui engloutit le navire et les pirates, alors que les élèves d'Antilian School et leur économe prennent la mer sur un canot en dépit des éléments déchaînés et, après une dure navigation, sont enfin recueillis et rapatriés par un bateau anglais. Roman fort dramatique, instructif quand l'auteur décrit les Antilles, et où la pensée de Dieu s'affirme dans les scènes les plus palpitantes.

11. — Dans *l'Épopée biblique*, ce n'est ni une traduction exacte, ni un résumé complet de la Bible que nous présente M. le chanoine Boissonnot : sur bien des points, il laisse de côté, il suppose connu de son lecteur le détail des faits ; ce qu'il met en lumière, c'est l'unité admirable de l'histoire du peuple de Dieu. L'épopée biblique, c'est « la grande procession des Patriarches, des Juges, des Rois, des Prophètes d'Israël qui s'avance à travers les âges, entraînant le peuple choisi de l'éden à Moïse, de Moïse à David et Salomon, de David et Salomon à Jésus ; renforcée par le peuple chrétien, elle pénétrera, sous la conduite du Sauveur dans la véritable Terre promise, dans le nouvel Éden, où les saints règnent éternellement avec le Fils de Dieu glorifié », comme le dit excellemment M. le chanoine J. de Bellune en présentant l'ouvrage à l'archevêque de Tours. Guidé par les beaux ouvrages du cardinal Meignan, dont il fut le secrétaire, mais gardant d'ailleurs son originalité propre, l'auteur suit toute la Bible, du paradis terrestre avec la Genèse, au paradis du ciel avec l'Apocalypse, déroulant à nos yeux les splendeurs des livres inspirés, nous en faisant goûter les beautés

et la poésie, nous montrant les rapports intimes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les chrétiens qui ont lu la Bible trouveront dans ce beau livre des lumières pour la mieux comprendre ; les autres y prendront, nous l'espérons, le goût des Livres saints ; et ils en entreprendront la lecture avec plus de sûreté. Cinquante gravures, empruntées aux dessins de Gustave Doré, donnent au texte éloquent du chanoine Boissonnot une illustration digne de lui et achèvent de faire de cet ouvrage l'un des meilleurs et des plus beaux cadeaux que l'on puisse offrir en étrenne à une personne de goût et à une âme chrétienne.

12. — Les petits lecteurs de *Mademoiselle Pompon*, volume destiné aux enfants de huit à dix ans, s'amuseront des aventures de la gentille Simone, sans l'imiter, espérons-le, dans toutes ses escapades. Ajoutons que le caractère indépendant de la petite Bretonne, est à chaque instant heurté par la maladroite ingérence d'une tante égoïste et dure. Livrée à de meilleures influences, soumise à la sage discipline d'une maison religieuse, où l'affection des Sœurs adoucit les aspérités de la règle, Simone se transforme et, tout en gardant ses qualités natives de franchise, d'énergie et d'activité, elle devient ce qu'on est convenu d'appeler une jeune fille accomplie. Son mariage avec un officier de marine, Breton et catholique fervent, termine le volume et ouvre à l'aimable héroïne de nouvelles perspectives de bonheur.

13. — *Fille de preux* est un joli volume bien imprimé, bien relié, écrit dans un excellent esprit. L'action se passe dans le pays basque, au moment où le comte de Montemolin, le Charles VI des carlistes, tente de reprendre le trône d'Espagne à la reine Isabelle II. L'héroïne du récit, Hélène d'Urdac est la fille d'un des plus dévoués partisans de la cause carliste ; le représentant de cette cause est, il faut l'avouer, peu intéressant, malgré le prestige dont l'entoure le loyalisme généreux de ses adhérents. Le marquis d'Urdac, lui sacrifie cependant sa vie, et Hélène son bonheur, car, éprise de celui qu'on lui a présenté comme un simple gentilhomme, elle renonce au mariage quand elle découvre le rang véritable de son héros et, dénouement un peu banal, ensevelit au fond d'un couvent ses déceptions et sa tristesse. Le paysan basque Esteban, fusillé par les Isabellistes, est un type parfait de cette race énergique et généreuse, qui garde à travers les siècle sa physionomie caractéristique comme son langage étrange. Au milieu de scènes de combat se déroule en même temps l'histoire d'un chef-d'œuvre de Murillo, « la Natividad », qu'un Anglais, Sir Thomas Barley, est chargé d'acheter pour le « British Museum » ; disons, en passant, que le personnage de Barley ressemble un peu trop à une caricature et que les lettres en anglais, citées dans le volume, fourmillent de fautes d'orthographe. A part cette critique de détail, le livre est plein de bons sentiments et peut être mis entre toutes les mains.

beaucoup de choses auxquelles, autrement, peut-être, on n'aurait jamais songé à prendre garde, et il en est d'autres dont ce guide érudit et attentif souligne le pittoresque et l'intérêt. Parfois cependant il ne s'arrête pas suffisamment sur certaines localités, — sur Waterloo par exemple, — ou bien il omet de signaler des coins vraiment pleins de charme, tels que le bois de la Cambre; mais il est, tout compte fait, beaucoup plus facile de demander un renseignement à M. Constant de Tours que de le trouver en défaut. On ne peut lui adresser qu'un reproche : il ne fait pas, dans *la Belgique pittoresque*, assez de cas des primitifs flamands. Est-il suffisant de qualifier de « curieuses » les admirables œuvres de Quentin Mätsys et de Hans Memling conservées au Musée royal d'Anvers? Cela n'empêche pas l'« Index des villes et des monuments de la Belgique où se trouvent les tableaux les plus remarquables » d'avoir son utilité, et *la Belgique pittoresque* d'être un livre à lire avant d'aller faire une excursion dans le royaume qui borne la France du côté du nord.

19. — En écrivant : *Périlleuse Aventure*, M. J. Talbot nous a donné un joli roman où la fiction coudoie l'histoire vraie, où les grands noms se rencontrent avec des personnages de fantaisie. Un jeune gentilhomme français très pauvre n'a pas voulu suivre la carrière des armes, et vit à la campagne dans un état voisin de la misère, avec son père et sa sœur. Il part pour le Canada à la recherche d'une succession qui vient d'échoir à sa famille. Il tombe au milieu de la guerre contre les Anglais, est obligé de s'engager dans l'armée française. Ses préventions antimilitaristes se dissipent : il se conduit bravement. Après la capitulation, quand il revient en France, il se réconcilie avec un oncle riche qui avait méprisé son inaction, retrouve noble et épouse une jeune fille qu'il a rencontrée au Canada. Ce roman abonde un peu trop en aventures; mais il est fort amusant, et rappelle agréablement les principales péripéties de cette lutte qui nous a fait perdre la « Nouvelle France ».

20. — *La Mission de Geneviève* Durroy est de rapprocher ses parents, séparés depuis bientôt dix ans sans qu'il y ait eu, de part et d'autre, plus que des malentendus, des maladresses, des heurts de caractères envenimés par l'ombrageuse susceptibilité des deux mères. Sa tâche n'est pas aisée et de longs mois se passent avant que la douce et tendre petite fille atteigne le but de ses efforts. Elle y arrive enfin, et, au moment où Geneviève, empoisonnée, semble sur le point de mourir, sa mère accourt auprès d'elle et, à la prière de l'enfant agonisante, les parents se rapprochent et se pardonnent leurs torts mutuels. Comme on le devine, le bonheur est pour Geneviève un remède souverain, car à peu près guérie elle guérit pour jamais de la neurasthénie qui la minait. La fraîcheur du récit est simple, l'esprit de bon aloi, le style clair et agréable.

21. — Si les aventures d'Yvon de Valjacquelin et de sa petite amie Manette ne sont pas absolument vraisemblables, du moins sont-elles agréablement racontées dans le volume, gracieusement illustré, qui a a pour titre : *Disparus*. Yvon ou Yvonnaïk est enlevé par des contrebandiers et, à peu près en même temps, — c'était au moment de la Révolution, — son grand-père et sa sœur sont emprisonnés à Nantes, d'où ils cherchent un asile en Angleterre. Quand il les retrouve, après de longues années, Yvon est devenu un brillant officier de marine au service de la France, il a rapidement fait une belle carrière et les difficultés qu'il a dû surmonter si jeune ont trempé son caractère et développé son énergie. Le volume se ferme sous une impression heureuse : Yvon et les siens rentrent dans leur domaine de Bretagne, abandonné depuis la Révolution et, un peu plus tard, le héros du récit y épouse la petite Manette, associée aux périls et aux souffrances de son enfance.

22. — Les trente ou quarante narrations qui composent le volume intitulé : *L'Esprit et le Cœur à travers les âges*, sont consacrées aux héros historiques qui furent puissants par l'esprit et par le cœur. Parmi les premiers, Thémistocle, Alcibiade, Annibal, Solon, Bonaparte, etc. ; parmi les seconds, Vercingétorix, Jeanne d'Arc, M^lle^ Dodu, Faidherbe, Lazare Carnot, etc., etc. Pourquoi ceux-ci dans la deuxième case ? et ceux-là dans la première ? On ne le voit pas toujours très clairement. Et pourquoi saint Vincent de Paul, ni d'ailleurs aucun saint, en dehors de ceux du calendrier laïque (à l'exception de Jeanne d'Arc, qui n'est pas encore laïcisée) ne figure-t-il dans la deuxième case ?

23. — Les amis de Jock sont d'abord son chien Tramp, laid, mais fidèle, ensuite sa sœur Doris et enfin sa petite amie Molly. Faut-il ajouter à ces noms celui de l'original M. Grimshaw, qui se prend d'affection pour l'honnête petit Jock et se charge de sa fortune. Cette fortune ne lui arrive pas sans plus d'une difficulté et plus d'un danger et les enfants de six et sept ans, auxquels est destiné ce gentil volume, liront avec émotion l'aventure périlleuse dont Jock sort victorieux, grâce à son fidèle Tramp. L'auteur de *Jock et ses amis* a fait de son petit héros un être particulièrement attachant en lui laissant sa simplicité et sa franchise un peu fruste.

III. — 1. — Est-il indispensable de faire une fois de plus l'éloge du *Tour du monde* ? et ne suffit-il pas de dire que cet excellent « journal des voyages et des voyageurs » continue de mériter sa solide et légitime réputation ? Rien ne permettrait mieux de s'en rendre compte que l'énumération des différents voyages contenus dans le volume de 1903 ; mais une telle liste ne serait-elle pas fastidieuse ? Bornons-nous donc à signaler, comme présentant un intérêt tout particulier, la belle étude

14. — Ce qui fait le mérite principal des *Fables de La Fontaine. Cent Fables choisies*, que nous donne aujourd'hui la librairie Laurens, c'est leur excellente illustration. La couverture elle-même est ravissante. Il y a là douze aquarelles fort bien exécutées par M. Henry Morin et un nombre considérable de dessins et de compositions en noir dans le texte. Voilà certes un livre d'étrennes que la jeunesse saura apprécier et que les parents, eux aussi, feuilleteront avec plaisir. Le volume débute par *la Cigale et la Fourmi* et se ferme avec *le Laboureur et ses enfants*. La Fontaine est un moraliste pratique, et, par ce temps d'absurde idéologie, si l'on peut dire, et de courses folles à travers le pays d'Utopie, il n'est pas inutile de rappeler ses leçons aux petits et même aux grands enfants. Ce charmant livre est précédé d'un *Avant-Propos* de M. L. Tarsot, duquel nous extrayons les lignes suivantes : « Il y a quelque hardiesse à faire un choix dans l'œuvre si parfaite de notre grand fabuliste. Nous nous sommes, de préférence, arrêté aux récits dont le sens et la portée conviennent plus spécialement aux enfants. Cette méthode nous a conduit à éliminer quelques chefs-d'œuvre. Nos petits amis les retrouveront dans leurs éditions classiques. Tout notre espoir est que le lecteur des cent fables retenues par nous leur inspire le désir de connaître les autres. » Nous croyons sans peine que ce vœu sera exaucé.

15. — Après avoir largement parcouru le très curieux livre que M. Henry Coupin vient d'écrire sur *les Plantes originales*, nous avons pensé que le mieux, pour en donner une idée exacte, était de reproduire la courte Introduction de l'auteur : « A côté de la botanique, dit-il, telle qu'on la trouve décrite dans les livres de vulgarisation (livres qui se répètent avec une monotonie désespérante), il existe, quant à la forme des plantes, leur mode d'existence et leur utilisation, une multitude de faits curieux et intéressants. Les connaissent seuls ceux qui s'occupent de haute science, ou mieux encore ceux qui étudient la nature chez elle et peuvent ainsi apprendre à la connaître dans son infinie variété. Ce sont ces faits que je me suis efforcé de décrire ici en insistant spécialement sur ceux qui sont susceptibles de captiver l'attention du grand public. Avec l'imprévu qui caractérise les pérégrinations du botaniste récoltant des plantes, nous promenons notre fantaisie des plantes carnivores aux végétaux pique-assiette, des arbres nains aux arbres gigantesques ; nous apprendrons à connaître les divers moyens que les plantes emploient pour se défendre et nous trouverons sur notre chemin des végétaux qui ont besoin des fourmis pour se développer. Ayant toujours le souci du pittoresque, nous étudierons la couleur des fleurs et leur suave parfum, la flore des pauvres gens, les plantes des hautes altitudes, les végétaux hydropiques, les plantes funéraires, etc. Quant aux produits des végétaux, ils nous four-

niront l'occasion de donner des renseignements sur l'arbre à pain, l'arbre à beurre, les arbres à lait, les plantes qui sécrètent de la résine, celles que l'on transforme en papier, etc. Enfin nous donnerons une idée des plantes symboliques et des végétaux sacrés, en un mot de tout ce qu'il y a d' « original » dans le monde des plantes. » La table des matières de ce joli volume est précédée d'un Index alphabétique grâce auquel les recherches sont rendues faciles.

16. — *Simone l'Algérienne* est une vaillante fille qui, laissée seule au monde avec son frère André, se trouve subitement transportée du milieu calme d'une ville de province au fond du Sénégal, où elle partage les périls d'un petit groupe de hardis explorateurs, parmi lesquels est son frère André. Dans la Préface qu'il a écrite pour ce volume, M. Hugues Le Roux s'adresse à l'auteur dans les termes suivants : Vous avez été si sincère dans la peinture du caractère de vos deux héros, si exact dans la description des milieux d'industrie et de colonisation où vous les faites vivre, que, à vous lire, le profit et l'agrément trouveront leur compte. » L'intérêt du récit est soutenu et quoique la note religieuse en soit absente, il est inspiré par des sentiments honnêtes, élevés, salutaires ; « il sent bon l'estime de l'énergie », remarque encore M. H. Le Roux.

17. — Parmi les friandises de ce jour de l'an, *Mercédès* comptera par son poids et sa solidité. Il fera le régal des estomacs de quinze ans, de ceux qui sont plus exigeants sur la quantité que sur la qualité. C'est un gros volume, épais et large, grossement imprimé, grossement illustré, contenant un gros feuilleton écrit en style peu prétentieux : de courtes phrases, presque télégraphiques ; pas d'amplifications, mais beaucoup d'interjections, d'exclamations et d'apostrophes. Ah ! c'est qu'elle fut bien malheureuse et bien tragique la destinée de Mercédès ! Fille, petite-fille, cousine de « gens très bien » et très riches, elle fut jalouse de sa cousine Alice, elle céda aux conseils d'une amie perfide, elle s'enfuit de chez ses grands parents, et, après avoir mené à Bade « la vie la plus luxueuse et la plus mondaine », elle tomba dans la dernière misère et fut obligée de travailler pour vivre. Vivre ! Hélas ! La malheureuse allait se laisser mourir, lorsque Alice survint, et la fit descendre de son grenier, et la ramena chez leur grand'mère, et la soigna, et la guérit, et la maria à Ollivier, un bel officier de marine que la pauvre fugitive aimait depuis la plus tendre enfance ! — Jeunes filles, que cette histoire vous apprenne à aimer votre intérieur, à ne pas être orgueilleuses et jalouses comme Mercédès ! C'est nous qui vous le disons, par l'auteur, lequel semble s'être gardé, comme d'une faiblesse, de toute prédication et peut-être de toute intention morale.

18. — Il n'est pas sans agrément de faire, sous la conduite de M. Constant de Tours, une promenade en Belgique ; on y remarque

beaucoup de choses auxquelles, autrement, peut-être, on n'aurait jamais songé à prendre garde, et il en est d'autres dont ce guide érudit et attentif souligne le pittoresque et l'intérêt. Parfois cependant il ne s'arrête pas suffisamment sur certaines localités, — sur Waterloo par exemple, — ou bien il omet de signaler des coins vraiment pleins de charme, tels que le bois de la Cambre; mais il est, tout compte fait, beaucoup plus facile de demander un renseignement à M. Constant de Tours que de le trouver en défaut. On ne peut lui adresser qu'un reproche : il ne fait pas, dans *la Belgique pittoresque*, assez de cas des primitifs flamands. Est-il suffisant de qualifier de « curieuses » les admirables œuvres de Quentin Mätsys et de Hans Memling conservées au Musée royal d'Anvers? Cela n'empêche pas l'« Index des villes et des monuments de la Belgique où se trouvent les tableaux les plus remarquables » d'avoir son utilité, et *la Belgique pittoresque* d'être un livre à lire avant d'aller faire une excursion dans le royaume qui borne la France du côté du nord.

19. — En écrivant : *Périlleuse Aventure*, M. J. Talbot nous a donné un joli roman où la fiction coudoie l'histoire vraie, où les grands noms se rencontrent avec des personnages de fantaisie. Un jeune gentilhomme français très pauvre n'a pas voulu suivre la carrière des armes, et vit à la campagne dans un état voisin de la misère, avec son père et sa sœur. Il part pour le Canada à la recherche d'une succession qui vient d'échoir à sa famille. Il tombe au milieu de la guerre contre les Anglais, est obligé de s'engager dans l'armée française. Ses préventions antimilitaristes se dissipent : il se conduit bravement. Après la capitulation, quand il revient en France, il se réconcilie avec un oncle riche qui avait méprisé son inaction, redevient riche et épouse une jeune fille qu'il a rencontrée au Canada. Ce récit abonde un peu trop en aventures; mais il est fort attachant, et rappelle utilement les principales péripéties de cette lutte qui nous a fait perdre la « Nouvelle France ».

20. — *La Mission de Geneviève* Daunoy est de rapprocher ses parents, séparés depuis douze ans sans qu'il y ait eu, de part et d'autre, plus que des malentendus, des maladresses, des défauts de caractères envenimés par l'intervention malheureuse des deux mères. Sa tâche n'est pas aisée et de longs mois se passent avant que la douce et tendre petite fille atteigne le but de ses efforts. Elle y arrive enfin, et, au moment où Geneviève, dangereusement malade, semble sur le point de mourir, sa mère accourt auprès d'elle, et, à la prière de l'enfant agonisante, les parents se rapprochent et se pardonnent leurs torts mutuels. Comme on le devine, le bonheur est pour Geneviève un remède souverain, peu à peu ses forces reviennent et elle guérit pour jouir de la réconciliation qui est son œuvre. La donnée du récit est simple, l'esprit en est excellent et le style clair et agréable.

21. — Si les aventures d'Yvon de Valjacquelin et de sa petite amie Manette ne sont pas absolument vraisemblables, du moins sont-elles agréablement racontées dans le volume, gracieusement illustré, qui a a pour titre : *Disparus*. Yvon ou Yvonnaïk est enlevé par des contrebandiers et, à peu près en même temps, — c'était au moment de la Révolution, — son grand-père et sa sœur sont emprisonnés à Nantes, d'où ils cherchent un asile en Angleterre. Quand il les retrouve, après de longues années, Yvon est devenu un brillant officier de marine au service de la France, il a rapidement fait une belle carrière et les difficultés qu'il a dû surmonter si jeune ont trempé son caractère et développé son énergie. Le volume se ferme sous une impression heureuse : Yvon et les siens rentrent dans leur domaine de Bretagne, abandonné depuis la Révolution et, un peu plus tard, le héros du récit y épouse la petite Manette, associée aux périls et aux souffrances de son enfance.

22. — Les trente ou quarante narrations qui composent le volume intitulé : *L'Esprit et le Cœur à travers les âges*, sont consacrées aux héros historiques qui furent puissants par l'esprit et par le cœur. Parmi les premiers, Thémistocle, Alcibiade, Annibal, Solon, Bonaparte, etc. ; parmi les seconds, Vercingétorix, Jeanne d'Arc, M^lle^ Dodu, Faidherbe, Lazare Carnot, etc., etc. Pourquoi ceux-ci dans la deuxième case ? et ceux-là dans la première ? On ne le voit pas toujours très clairement. Et pourquoi saint Vincent de Paul, ni d'ailleurs aucun saint, en dehors de ceux du calendrier laïque (à l'exception de Jeanne d'Arc, qui n'est pas encore laïcisée) ne figure-t-il dans la deuxième case ?

23. — Les amis de Jock sont d'abord son chien Tramp, laid, mais fidèle, ensuite sa sœur Doris et enfin sa petite amie Molly. Faut-il ajouter à ces noms celui de l'original M. Grimshaw, qui se prend d'affection pour l'honnête petit Jock et se charge de sa fortune. Cette fortune ne lui arrive pas sans plus d'une difficulté et plus d'un danger et les enfants de six et sept ans, auxquels est destiné ce gentil volume, liront avec émotion l'aventure périlleuse dont Jock sort victorieux, grâce à son fidèle Tramp. L'auteur de *Jock et ses amis* a fait de son petit héros un être particulièrement attachant en lui laissant sa simplicité et sa franchise un peu fruste.

III. — 1. — Est-il indispensable de faire une fois de plus l'éloge du *Tour du monde* ? et ne suffit-il pas de dire que cet excellent « journal des voyages et des voyageurs » continue de mériter sa solide et légitime réputation ? Rien ne permettrait mieux de s'en rendre compte que l'énumération des différents voyages contenus dans le volume de 1903 ; mais une telle liste ne serait-elle pas fastidieuse ? Bornons-nous donc à signaler, comme présentant un intérêt tout particulier, la belle étude

de M. Gustave Geffroy sur « la Bretagne du centre », dans laquelle chaque pays est l'objet d'une monographie très soignée, la relation (faite par le capitaine Lenfant) de son remarquable voyage sur le Niger inférieur, un récit intéressant de l'excursion accomplie par M. Bernard à travers Sumatra, et un bon résumé de l'expédition de « *l'Étoile polaire* » dans la mer arctique, en 1899-1900. D'agréables descriptions, courtes, mais précises, de Carrare, la cité du marbre, d'Assise, des ruines de Timgad, de Mandalay, une intéressante étude sur l'irrigation de l'Égypte et les nouveaux barrages d'Assouan et d'Assiout, enfin une curieuse et amusante narration, due à M. Poskin, d'une capture d'éléphants au Kraal d'Ayouthia constituent une série de chapitres qui présentent aussi un véritable intérêt. Et nous n'avons parlé ni du voyage de M. Montet au Maroc, ni de plusieurs autres relations de voyages, ni de la partie, si documentée, si pleine de renseignements de tous genres, intitulée « A travers le monde », ni des gravures! C'est que chaque volume du *Tour du monde* est une mine inépuisable de documents écrits et figurés, un recueil qu'on ne se lasse pas de feuilleter et de regarder, un des albums les plus beaux et les plus instructifs qu'on puisse mettre entre les mains de tous.

2. — C'est avec un réel plaisir que, chaque année nous accueillons *le Journal de la jeunesse*. Ce beau périodique de la maison Hachette nous semble plus que jamais recommandable, car la note chrétienne vibre nette et franche dans les deux volumes de 1903. Les articles d'actualité figurent en grand nombre : qu'il s'agisse de géographie ou d'histoire, de science ou d'art, d'industrie, de choses militaires, le lecteur est sûr de trouver ici des renseignements sérieux et exacts. Mais ce qui forme le principal fonds du *Journal de la jeunesse*, nul ne l'ignore, ce sont des contes, des romans et des nouvelles toujours bien choisis et fort gracieusement illustrés. En l'année qui s'achève, les lecteurs n'auront pas manqué d'apprécier *la Gondole fantôme*, de M. Gustave Toudouze, *la Jeunesse de Cyrano de Bergerac*, par MM. H. de Gorsse et J. Jacquin, et *la Fée des îles*, par M. Pierre Maël. Nous donnons du reste, un peu plus loin, l'analyse de ces trois romans (p. 503 à 505). Qui donc aussi n'aura pas lu avec une douce émotion le récit de M. Jeanroy : *La Mission de Geneviève*? (Voyez p. 496). A noter spécialement encore : *Une Histoire de brigands au* XX^e^ *siècle :* ce sont les aventures de Miss Stone parmi les brigands macédoniens. Mais tout serait à mentionner, car tout, dans le *Journal de la jeunesse*, est intéressant à des points de vue divers.

3. — Faisons d'abord, à propos du *Magasin illustré d'éducation et de récréation*, dont nous venons de recevoir les deux volumes de 1903, admirablement reliés, comme de coutume, cette constatation qui nous est on ne peut plus agréable, et que nos lecteurs sauront apprécier : la

pensée de Dieu y est fréquente à ce point que nous ne l'avons peut-être jamais vue si répétée dans les années antérieures de ce beau périodique : que vous lisiez le nouveau roman de M. Jules Verne : *Bourses de voyage*, vous l'y trouverez, très vive à l'heure du péril ; que vous suiviez Mme P. Perrault dans *Fille unique*, vous l'y trouvez encore ; même dans *le Géant de l'azur*, de M. Laurie, l'idée religieuse se fait jour : il est vrai que c'est une jeune fille boer qui l'exprime. Ailleurs, encore, cette idée vivifiante s'affirme : voyez, par exemple, le récit de Mme J. de Coulomb : *Comme neige au soleil*... Bref, les tomes XVII et XVIII du *Magasin illustré d'éducation et de récréation*, dont les principaux récits, réunis en volumes, sont analysés plus haut ou plus loin, méritent nos sincères éloges et nos compliments. Et nous souhaitons qu'il en soit de même l'an prochain.

4. — Ce qui a rapidement posé la *Revue Mame* parmi les périodiques dont la jeunesse fait ses délices, c'est la variété peu ordinaire de ses articles et le choix des romans qui en forment le *Supplément*. Il faut dire aussi que son illustration très soignée a grandement aussi contribué à son succès. Mais nous n'avons garde d'oublier ses tendances chrétiennes qui, loin de décliner avec le temps et sous l'empire des circonstances présentes, semblent plutôt s'affirmer davantage encore. Sans compter la guerre sensée que la *Revue Mame* fait à cette grangrène morale qui s'appelle le socialisme. Dans cet ordre d'idées, lisez le récit de M. Jean Drault : *Aventures d'un conscrit antimilitariste* : il y a là de fortes, de rudes leçons émaillées des pointes d'esprit aigu dont l'auteur est coutumier ; on peut dire que c'est de la saine actualité. — Sous le titre générique de : *Le Reportage pittoresque*, M. Charles Géniaux nous promène à travers la France et nous rappelle les vieilles mœurs et coutumes, qui tendent à disparaître : l'intérêt est considérable. — M. Camille d'Orna fait tout un cours de graphologie, pendant que M. A. Acloque nous passionne avec son *Mois scientifique*. Il faudrait reproduire l'importante table des matières du volume 1902-1903 que nous venons de recevoir pour que chacun se rende bien compte de ce qu'est la *Revue Mame*. Comme cela n'est pas possible, nous terminons en disant que, dans le *Supplément*, le roman de M. Champol : *La Lune rousse*, dont la publication avait commencé dans le volume précédent, s'achève au cours celui-ci. Nous en donnons, du reste l'analyse un peu plus loin (p. 507). Puis vient un autre roman, très captivant : *La Demoiselle blanche*, par M. Charles Foleï ; et c'est par la première partie du récit de M. Georges Beaume : *La Petite Princesse*, que se termine le volume de 1902-1903 de la *Revue Mame*.

5. — Très moral, très intéressant, artistique, spirituel souvent, instructif, animé d'un souffle patriotique qui réconforte, *Mon Journal* a cependant le tort de négliger un peu trop l'idée religieuse si indispen-

sable à tous les âges, mais surtout à l'enfance. On en trouve rarement l'écho dans le gracieux volume de l'année 1903. *Robert le Fauve*, par M. A. Bailly, nous donne, cependant, satisfaction sur ce point, mais nous regrettons de ne pas trouver la pensée de Dieu dans cet excellent roman qui a pour titre : *A bonne école ;* l'auteur, Mme Marthe Bertin, en eut découplé la valeur morale indiscutable en restant moins terre-à-terre. Comme toujours la variété est extraordinaire dans *Mon Journal :* les épisodes historiques, les fantaisies pittoresques, les apologues y sont nombreux ; bref, il y a là des choses pour tous les goûts. Et, comme dans les volumes précédents, les « découpages » en couleurs sont parfaits.

6. — Lorsqu'on parcourt *le Petit Français*, on se demande vraiment quelles peuvent bien être les sujets négligés par ce périodique : contes, nouvelles et légendes ; monologues, saynètes, poésie et musique ; histoire et biographies ; géographie et voyages ; histoire naturelle, beaux-arts. Et il y a d'autres choses encore, mais elles nous paraissent accessoires. Nous n'avons pas goûté une historiette intitulée : *Le Grand Roi s'ennuie* ; l'auteur, M. Ch. Normand, a peut-être cru être très spirituel : il nous semble qu'il s'est trompé. Par contre, M. A. Parmentier a consacré une page excellente à *Louis XIV visitant l'Académie des sciences.* — L'un des meilleurs articles insérés dans *le Petit Français* de 1903 est celui de Mme Henriette David-Sauvageot intitulé : *Les Grandes Villes de France. Besançon.* Petite étude aussi complète que possible dans sa brièveté relative. — Pages 414-415, on trouvera une notice (avec portrait) sur Léon XIII. — Enfin, nous voyons avec satisfaction que *le Petit Français* a publié cette année un roman d'aventures contemporaines : *Trésor de guerre*, dont l'action se passe en Macédoine et où l'idée de Dieu se retrouve fréquemment. L'auteur est du reste Mme Pierre Perrault.

7 et 8. — Supposons un instant que vous êtes perdus dans un coin de campagne, loin de toutes les commodités et facilités intellectuelles de la ville grande ou petite. Vos goûts sont aussi honnêtes que simples et vous désirez, aux heures de loisir, vous délasser de vos occupations habituelles au moyen d'une lecture intéressante et variée. Si vous vous adressez à vos amis et connaissances, les opinions les plus diverses vous seront servies ; mais si vous avez recours au *Polybiblion*, il pourra vous répondre : prenez *l'Ouvrier* ou *les Veillées des chaumières* ; prenez même ces deux périodiques. Le premier, d'ailleurs, ressemble tellement au second que l'on peut facilement les confondre. Ceci dit, voulez-vous avoir un aperçu de leur composition pendant l'année 1902-1903 ? Alors, voici : Ouvrons l'aîné : *l'Ouvrier* (42e année) et notons, tout d'abord, quelques-uns des romans de longue haleine qui en font l'agrément : *L'Aïeule murée*, par Mme Jeanne de Lias ; *Cœurs*

bretons, par Mme Maryan ; *Le Crime de Mlle Bouillaud*, par M. Champol ; *La Filleule du Roi*, par M. Gaston Richemont ; *Les Nouvelles Dames de la Haute-Neigeraie*, par M. B. de Buxy ; *Rançon d'âme*, par Mme Jeanne de Coulomb, etc. — Si nous passons aux *Veillées des chaumières* nous remarquons, toujours en fait de romans : *Le Crime du docteur Bertrand*, par M. Henri Bister ; *Le Diamant bleu*, par Mme Maryan ; *Le Fantôme des Tournoailles*, par Mme Jeanne de Coulomb ; *Premiers Frimas*, par Mme Pierre du Château ; *Quérida*, par Mme Marthe Lachèze ; *Le Triomphe de Liliane*, par M. d'Agon de la Contrie, etc. Et de ces romans, pas un n'est ennuyeux, tous sont bons et certains même, excellents. Le reste de chacun des deux volumes est rempli par des contes, des nouvelles, des variétés, des articles de polémique ou d'actualité, des poésies, des recettes pratiques et des conseils utiles, aussi faciles à suivre qu'à donner. Travailleurs et rentiers, châteaux et chaumières s'accommoderont également de ces lectures.

9. — Qui ne connaît, au moins de réputation, le *Journal des demoiselles et Petit Courrier des dames* ? A l'heure actuelle, il a accompli sa quatre-vingt-troisième année, âge encore plus vénérable pour les revues que pour les personnes, car les périodiques quasi centenaires se peuvent facilement compter. Ce *Journal* convient de tous points aux jeunes filles chrétiennes, ce qui ne veut pas dire que les mères, voire les aïeules, n'y trouveront pas leur compte : il s'en faut. Outre des récits historiques, des articles d'instruction et d'actualité, ainsi que des causeries et des chroniques variées, on trouve dans cet excellent périodique, deux fois par mois, un *Courrier de la mode* fort complet et clairement rédigé : c'est une sorte de complément de la Revue avec laquelle il ne se confond pas, ayant une pagination distincte. Ce « courrier » est agrémenté de très nombreuses planches détachées admirablement exécutées et s'appliquant aux modes selon les saisons, à la tapisserie, aux ornements, chiffres et initiales, etc. A côté de feuilles de patrons grandeur naturelle, il y a aussi des modèles sur étoffes imprimées, du meilleur goût. Et comme si tout cela n'était déjà pas suffisant, l'abonnée découvre de temps à autre, dans ses livraisons bimensuelles, des morceaux de musique ou de chant, des modèles d'aquarelle ou de fusain, des menus, des cartes postales illustrées. L'inspiration générale du *Journal des demoiselles* est franchement, nettement chrétienne : c'est donc pour nous un devoir et un plaisir de le recommander.

10. — *La Poupée modèle* est la sœur cadette du *Journal des demoiselles ;* elle vient d'achever sa quarantième année. Le volume que nous avons sous les yeux est on ne peut plus digne d'éloges. L'éducation de la petite fille par sa poupée, telle est la pensée dont s'est inspirée la direction. Et ce but a été atteint, toujours avec une préoccupation

religieuse évidente. Les nouvelles ou les contes que contient ce petit périodique mensuel sont morales et pleines de cœur. Puis chaque livraison, outre son illustration propre, contient un certain nombre de cartonnages coloriés, de figurines à découper, ou bien des décors de théâtre, ou encore des patrons pour poupées, même de la musique. Ici, comme dans le *Journal des demoiselles*, la petite abonnée bénéficie de temps en temps de patrons en étoffe. C'est parfait.

11 et 12. — Comme texte, le *Musée des enfants* (17e année) a plutôt gagné en intérêt sur les années précédentes. Notons tout d'abord *les Chausses de messire Parnot*, par Mme Mabel Gérald, récit du quatorzième siècle, qui se poursuit du n° 1 au n° 15 de l'année 1903; puis mentionnons : *Sans abri*, par M. L. de Kérany (nos 3 à 7); *Les Mystères de Kervello*, par le même (nos 14 à 31); *La Petite Fée du Val-Hoël*, par Mme Charlotte Mayval (nos 21, 24 à 40); *Au pays breton*, par M. Roger des Fourniels, etc. En somme, moins de petits articles qu'autrefois et des récits de longue haleine en plus grand nombre. Inspiration toujours absolument chrétienne. Quant à l'illustration, déclarons-le tout net : elle est insuffisante. — Nous ne ferons pas le même reproche à l'ancien *Musée des jeunes filles*, transformé, depuis l'an dernier, en *Revue illustrée de la jeunesse*. Ce périodique est orné de gravures qui peuvent généralement supporter la comparaison avec les plus luxueuses publications du jour. Mais il a le tort de n'être que mensuel. On y trouvera, entre autres choses dignes d'être citées : *Souvenirs de Noémi Guiraud, journal d'une enfant sous la Terreur*, par M. H. Ladramp; *La Grande Chartreuse*, par M. J. Beyssac; *Récits du vieux temps*, *Mademoiselle de Monnescourt*, par M. Gaspard de Weede; *Les Fleurs des bois*, saynète en deux tableaux, par M. G. Félix, avec musique de J. Juillerat; *Au pays des clochers à jour* (en Bretagne), par M. le chanoine J.-M. Abgrall; *Le Martyre du P. Béchet*, par L. Girod, missionnaire; *Le Sergent Pachod*, par le R. P. Baulez, etc.

13. — Impossible de ne pas rire de bon cœur en feuilletant le joli album : *Les Animaux en pique-nique*, dont le texte a été fourni par M. J. Jacquin et les dessins exécutés par M. G-H. Thompson. M. et Mme Latrompe (éléphants de leur nature) se décident à inviter leurs voisins les plus qualifiés à un déjeuner sur l'herbe. Aussitôt des lettres sont expédiées à M. et Mme Croco (crocodiles), propriétaires, villa des Roseaux, rivière des Amphibies; Mme Vve Tortue, commerce d'écailles, avenue des Carapaces, n° 5; M. et Mme Renardot, négociants en volailles, M. et Mme Hippo, M. et Mme Lourson, M. et Mme Cochonnet, M. et Mme Lapin, M. et Mme Raton, M. Rhino, M. Lion, etc. (M. Loup, seul, fut oublié). La fête fut belle, rien n'y manqua; malheureusement la pluie, au moment de se séparer, se mit de la partie et la bande joyeuse dut se séparer dans un complet désordre, la famille Ouistiti ayant « chipé » tous les parapluies des invités.

14. — Pour exécuter l'album original qui a pour titre : *La Prise de Pékin, pièce d'ombre à grand spectacle*, il n'a pas fallu moins de trois collaborateurs : M. Jacquin s'est chargé du texte, M. G. Meynard de la la musique et M. R. de la Nézière des dessins. « Nous avons eu pour but en publiant cet album, lisons-nous dans la Préface, de mettre à la disposition de tous ceux que les ombres chinoises intéressent une pièce gaie à grand spectacle, facile à monter sans frais, avec le décor les personnages et la partition. Des enfants même pourraient jouer ce petit acte, en suivant les quelques renseignements que nous allons donner sur la façon de construire le théâtre, de l'éclairer, de découper et de préparer les personnages. » Douze planches, dont les quatre dernières consacrées au « Défilé de l'armée française », composent cet album dont le texte est amusant. La musique occupe les douze pages finales.

15. — Job pour l'illustration, M. A. Fabre pour le texte, nous offrent un curieux *Musée du costume*. C'est un album de découpages en coucouleurs intitulé : *Belles Dames en grande toilette*. M. Favre rappelle tout d'abord le succès obtenu à l'Exposition de 1900 par le Palais du costume, puis il dit : « Nous avons eu l'idée d'établir, nous aussi, une sorte de Palais du costume. Plus modeste mais tout aussi intéressant, nous l'espérons du moins, que celui de l'Exposition, il sera formé par une série très importante de planches de découpages qui vous diront l'histoire du costume féminin, dans notre pays, depuis la Gaule jusqu'à la France de ces temps derniers... Lorsque vous aurez terminé ces découpages, vingt siècles de modes ainsi réunis constitueront une sorte de petit musée très attrayant, où toutes les grandes époques de notre ère nationale seront représentées, et qu'il sera souvent utile de parcourir. » On ne saurait mieux ni plus exactement présenter cet album, à la fois amusant et instructif.

16 et 17. — La maison Hetzel publie deux jolis albums ; le premier raconte le *Voyage de mademoiselle Lili autour du monde*, où l'on voit des enfants désobéissants s'embarquer sur la petite rivière qui borde la propriété de leurs parents et qui, s'étant trop aventurés et ayant abordé dans un îlot, sont finalement ramenés à la maison par un peintre dont il font la rencontre et qui leur adresse une petite morale bien sentie. — Dans le second album : *Bébés et joujoux*, M. C. Lemonier nous donne cinq petits récits qui feront le bonheur des enfants : *La Bataille des soldats de plomb et des soldats de bois ; — La Nuit de Noël ; — La Saint-Nicolas ; — Noël au village ; — Aventures d'un petit commissionnaire.* Pour être différente dans ces deux albums, l'illustration n'en est pas moins aussi soignée et aussi attrayante dans le second que dans le premier.

III. — 1. — Le véritable nom de *la Fée des îles*, est Simone de

Rozenn ; c'est une Bretonne de seize ans, orpheline de père et de mère, qui a grandi dans une atmosphère saine et simple, entre sa dévouée gouvernante, Mme Lescoat et son tuteur, l'abbé Timmel, excellent prêtre et, de plus, archéologue distingué. En vraie Bretonne, Simone adore la mer ; elle a hérité de ses parents l'îlot de Tisauzon, en vue de Roscoff, îlot dont les seuls habitants sont les six enfants du pêcheur Pierre le Saoût et c'est pour ces orphelins, dont les parents dorment dans le cimetière de Roscoff, que la jeune fille se montre véritablement une fée bienfaisante. Les aventures, quelquefois périlleuses, des protégés de Simone, les généreux efforts de celle-ci pour améliorer les conditions matérielles où vivent les orphelins, en même temps qu'elle s'occupe de leur développement moral et religieux, nous sont racontés dans un style agréable et vivant. L'esprit du livre est excellent et la note religieuse s'y révèle, juste et mesurée. La dernière page du volume nous montre l'îlot de Tisauzon transformé en orphelinat maritime, grâce à la charitable initiative de la « fée », secondée par son tuteur et aussi par un généreux étranger, Jean Desmoines, qui a voulu s'associer à l'œuvre de ses amis.

2. — M. G. Toudouze nous donne un récit dramatique, où une pointe de mystère vient aviver la curiosité des jeunes lecteurs. L'auteur nous transporte en l'année 1797, année mémorable pour les armées françaises qui envahissaient l'Italie sous la conduite du jeune général Bonaparte. A Venise, jadis l'aristocratique, l'impérieuse et toute puissante République, s'agitent deux partis : celui qui voudrait maintenir l'esprit et les usages d'autrefois, et le parti des démocrates, imbus d'idées nouvelles de liberté. Un des représentants de ce dernier parti est le propriétaire de *la Gondole fantôme*, Marino Fano. Son ancêtre avait été le gondolier favori du doge Marino Faliero, décapité jadis en haut des marches du Palais ducal, et c'est dans sa « gondole fantôme », noire comme l'ébène, que le Doge était allé au devant de sa destinée tragique. Depuis, jamais la mystérieuse barque n'était sortie du coffre où les descendants de Fano la conservait comme une relique terrible, sans qu'il en soit résulté pour ses propriétaires des malheurs et des morts. Malgré cette légende, Marino Fano ne résiste pas à la tentation de se servir de la gondole fantôme, et nous laissons au lecteur le plaisir de découvrir comment, encore une fois, la tradition s'est trouvée vérifiée par les faits. Autour du gondolier Fano, vivent et agissent une foule d'autres personnages, des émigrés comme le duc et la duchesse de Berchères, des officiers de la République comme Marc Sévran, des sbires comme Cesare Beccaruzzi ; en somme, roman bien écrit, parfaitement honnête et qui ne manquera pas d'intéresser les jeunes gens à qui il sera offert comme étrennes.

3. — Dédiée aux deux fils de M. Edmond Rostand, *la Jeunesse de*

Cyrano de Bergerac est précédée d'une lettre-préface où le chantre de Cyrano remercie son camarade d'enfance, M. de Gorsse, du « pittoresque roman de cape et d'épée », dont il a fait hommage à ses enfants. Nous assistons, dans ces pages mouvementées, aux débuts dans la capitale du cadet de Gascogne, qui a nom Cyrano de Bergerac, seigneur des Quatre Vents. Accompagné de son fidèle serviteur Ragueneau, le Sancho Pança de ce nouveau Don Quichotte, notre héros s'en va à travers la France, ferraillant de droite et de gauche, sachant, par sa présence d'esprit, se tirer de maintes aventures fâcheuses. Arrivé à Paris à l'époque où le cardinal de Richelieu gouvernait le royaume, il y poursuit ses prouesses. Il est ardent, généreux, un peu fanfaron et batailleur, en vrai cadet de Gascogne. Avec cela, ne manquant pas de finesse et trouvant le moyen, par son habileté, de rendre un signalé service au redoutable cardinal à qui il découvre une conspiration ourdie contre lui par des agents de l'Espagne. Les aventures de Cyrano auront, nous n'en doutons pas, un légitime succès ; comme le dit M. Rostand dans sa lettre-préface : « Il aura pour lui tout ce jeune public qui a déjà fait la connaissance de Cyrano en matinées. »

IV. — 1. — Les exploits de M. Santos-Dumont ont certainement fait rêver M. André Laurie. Nul ne s'en plaindra, car l'émule heureux de M. Jules Verne nous donne, cette année, un roman singulièrement palpitant. *Le Géant de l'azur* est un titre fort clair par lui-même ; et c'est une sorte de quatrième partie des *Chercheurs d'or de l'Afrique australe* dont les trois premières ont été analysées, en leur temps, dans le *Polybiblion*, savoir : *Gérard et Colette*, — *le Filon de Gérard*, — *Colette en Rhodésia*. La première scène du nouveau livre se passe à Paris, où la famille Massey a trouvé le repos après s'être retirée de la lutte transvaalienne. Mais l'un de ses membres, Henri, s'il ne cherche ni la quadrature du cercle ni la pierre philosophale, s'est uni à l'ami Weber pour trouver le secret de la navigation bien assurée à travers les espaces. A eux deux, ils construisent un engin d'une rare perfection qui, ayant la forme d'un oiseau monstre, ne tarde pas, au grand désespoir d'une partie de la famille, à prendre son essor... pour le Transvaal où l'on combat encore et où Nicole Manvilain, la fiancée d'Henri, est retenue prisonnière dans un camp de concentration. Henri, son frère Gérard, M. Weber et l'ancien matelot Le Guen prennent place dans *le Géant de l'azur*, et, en quelques jours, arrivent au Transvaal. Là, ils apprennent que Nicole est internée à Ceylan. En route pour Ceylan ! Mais, en mer, les voyageurs s'étant approchés trop près d'un sous-marin anglais, celui-ci envoie à l'oiseau artificiel un projectile qui le fait tomber sur l'arrière du bateau. On recueille à bord les naufragés de l'air et leur engin endommagé ; puis survient une tempête qui jette dans une île déserte Français et Anglais. Après un temps d'explorations et de

réflexions, Henri trouve le moyen, avec son frère, de sortir de l'île sur un nouveau *Géant de l'azur*, fabriqué avec une carcasse d'oiseau antédiluvien découverte dans une grotte, et à laquelle carcasse remise « à neuf, » est adapté le moteur spécial, qu'il a pu conserver, de sa machine première. Dès que les voyageurs seront arrivés en pays civilisé, ils informeront les autorités de la situation des autres naufragés. Puis, tout droit, en attendant, ils filent sur Ceylan où ils descendent et où ils enlèvent Nicole à la barbe des « British ». Mais, revenant au Transvaal, où Nicole a laissé sa mère, leur géant succombe, incendié à la suite d'une vive mousqueterie dont les Anglais l'on salué au passage. Ils échappent toutefois au danger et, la paix étant conclue, ils reviennent en France, sur un simple navire, avec Nicole et sa mère. A Paris, où ils sont ramenés sains et saufs par le train de Marseille ils ont la joie d'apprendre que leurs amis, laissés sur l'île déserte avec les Anglais, ont été, eux aussi, rapatriés. En voilà assez pour que vous compreniez que ce roman n'est point banal, en vérité !

2. — *Fille unique*, choyée par la tendresse aveugle de ses parents, habituée à voir tout céder à ses caprices, véritable enfant gâtée, Claire Andelot, sur ses dix-sept ans, est une jeune fille fort personnelle qui est en train de devenir une parfaite égoïste. Heureusement elle ne manque ni de cœur ni d'esprit et elle est fort capable de profiter des leçons que lui ménage la prévoyante sagesse de Dieu. Comment elle apprend peu à peu, dans la compagnie de sa vieille grand'mère, au village d'Arlempdes, où ses parents l'ont laissée pour aller lui chercher une dot en Russie, comment elle apprend que le dévouement et l'abnégation sont les facteurs les plus puissants du véritable bonheur ici-bas, c'est ce que nous vous laissons, jeunes lectrices, le plaisir de voir vous-mêmes dans les pages charmantes de Mme Pierre Perrault. Vous y prendrez des leçons utiles, dont pourraient profiter les parents qui rendent à leurs enfants le très mauvais service de les gâter.

V. — 1. — *L'Année française. Un Héros par jour* : titre à fanfares ! Il serait vraiment utile, nous dirons même urgent, de mettre ce volume entre les mains de la jeunesse et de nos chers petits troupiers que la gangrène socialiste et anarchiste semble menacer depuis quelque temps. Les uns et les autres verront dans ces pages saines, fortes, vibrantes, comment les ancêtres se sont comportés en face de l'ennemi, depuis Vercingétorix jusqu'à François de Guise, jusqu'aux héros malheureux de l'Année terrible, jusqu'aux vaillants soldats de nos dernières expéditions coloniales. Ce volume renferme trois cent soixante-cinq récits, plus ou moins longs, plus ou moins brefs, un pour chaque quantième du mois, depuis le 1er janvier jusqu'au 31 décembre. Chaque récit est donc une sorte d'anniversaire de notre histoire dont le jour et

le mois ont seuls servis pour le classement. Les millésimes sont jetés pêle-mêle. Et de cet ensemble héroïque découlent de vigoureuses leçons de patriotisme. Ce livre ne peut manquer d'avoir d'autres éditions; pour celle qui suivra immédiatement la présente nous conseillerons à l'éditeur de demander à M. Ponsonailhe une Introduction qui reliera cette multitude de fragments et qui sera comme une fresque générale ou encore, si l'on préfère, comme un portique au monument qu'il a élevé en l'honneur de la France et qu'il offre à ses vrais fils.

2. — M. Henri Guerlin a eu l'heureuse idée de nous emmener méditer avec lui *Aux Pays de la prière*, c'est-à-dire dans ces sanctuaires vénérés où il est possible de retrouver les traditions de notre race et de comprendre l'idéal qui fut, pendant des siècles, celui de notre patrie française. Paris, Lourdes, Marseille, Fourvière, le Puy, Clermont-Ferrand, Rocamadour, Poitiers, Tours, Chartres, Sainte-Anne-d'Auray, voilà, indépendamment de Paray-le-Monial, de la Salette, d'Avignon, de Brive, — les points de la France dont M. Guerlin nous entretient dans son livre, racontant simplement ce qu'il a vu, notant ce qu'il a entendu, décrivant les sites célèbres qu'il a visités, ici, aux environs de Lourdes (Bétharam, Gavarnie), là, près de Rocamadour (Padirac), ailleurs encore, non loin de Tours (Marmoutiers, Candes) ou à peu de distance d'Auray (Carnac, Quiberon). Non content de dépeindre les pèlerinages les plus fréquentés de la France, M. Guerlin s'est attaché à en faire connaître quelques-uns, trop oubliés aujourd'hui (Sainte-Catherine-de-Fierboys, le Mont Saint-Michel, Notre-Dame-des-Aydes à Blois) et à parler rapidement de quelques pèlerinages étrangers : Rome « le pèlerinage majeur », Saint-Louis-de-Carthage, Notre-Dame-de-la-Guadeloupe et Montserrat. Mais n'aurait-il pas mieux valu, au lieu de sacrifier les pays étrangers, leur consacrer un volume entier, et développer la série des pèlerinages français plus ou moins oubliés aujourd'hui? Notre-Dame-de-Liesse, Rouen, Notre-Dame-de-Grâce, à côté d'Honfleur, la Sainte-Larme de Vendôme, le pèlerinage de Sainte-Solange, la chapelle de Notre-Dame-de-la-Gorge, sur la route de Saint-Gervais à Courmayeur, et tant d'autres étaient dignes d'être visités et décrits par M. Guerlin, qui aurait dû aussi, pour être complet, parler du célèbre pèlerinage alsacien de Sainte-Odile, sur lequel, tout récemment encore, M. René Bazin écrivait des pages admirables ! Puisse M. Guerlin, dont l'idée est si heureuse, poursuivre l'exploitation de ce filon, et nous donner un jour une seconde série de visites *Aux Pays de la prière* ; il fera ainsi, à l'heure où on restreint de plus en plus l'étude de l'histoire ancienne de la France, une œuvre véritable d'éducation nationale.

VI. — 1. — Marguerite, jeune orpheline, a été recueillie par son grand-père et sa grand'mère, qui rivalisent d'affection envers leur petite-fille ; c'est d'ailleurs le seul point par où ils se ressemblent, car (elle-même

nous l'apprend non sans un brin de malice) « bon papa et bonne maman n'ont jamais eu qu'une querelle : seulement elle date du jour de leur mariage ». *La Lune rousse* a remplacé pour eux la lune de miel. Aussi bien est-il difficile d'imaginer caractères plus opposés : d'un côté, des aspirations essentiellement modestes, bourgeoises, pacifiques ; de l'autre, une constante préoccupation de distinction, presque de solennité. Marguerite, qui n'est pas une ingrate, se jure à elle-même de ne songer à son propre bonheur qu'après avoir aidé ses grands-parents à retrouver le leur. La tâche est difficile, et échoue maintes fois à l'heure même où l'on croyait toucher au succès. En attendant nous suivons la jeune fille du fond de la Franche-Comté à Versailles où sa grand'mère est allée rendre visite à la famille de son premier mari : ce qui nous vaut une remarquable description d'abord de la « ville morte », moins morte cependant qu'on ne nous le donne à entendre, et ensuite du vieil hôtel de la Varaudière où « tout est indistinct, les formes, les bruits, les choses : on dirait que le son et la lumière eux-mêmes s'y sont usés... C'est une humidité glaciale qui tombe du plafond, qui sort de chaque coin, comme si tous les hivers passés s'étaient condensés dans ces vieilles murailles » (p. 99). Les habitants sont à l'unisson du logis, si l'on en juge par les deux fils, d'âge presque mûr, l'un collectionnant de vieilles ferronneries, l'autre collaborateur assidu de la *Revue héraldique*. — Marguerite leur plaît, mais elle les goûte peu : ses sympathies iraient bien plus volontiers à leur frère cadet, homme de demain, celui-là, plutôt que d'hier, gai lieutenant de cavalerie qui n'a pas son égal pour organiser des divertissements champêtres et répandre autour de soi une atmosphère de belle humeur : malheureusement pour lui, s'il brille par l'esprit, il manque de sentiment. Aussi ne sommes nous nullement surpris de voir Marguerite réserver ses préférences à son cousin Léon dont elle avait longtemps dédaigné l'éducation un peu rustique, mais en qui les événements lui révèlent un cœur capable de tous les dévouements et de tous les sacrifices. En vain grand-père et grand'mère objectent aux deux jeunes gens leurs natures si différentes : « Tant mieux, réplique Léon : nous aurons ainsi l'occasion de nous faire des concessions mutuelles, et n'est-ce pas là le secret du bonheur? » Voilà précisément ce que les grands-parents avaient depuis longtemps oublié : ils s'en souviendront désormais, et leur complète réconciliation permet à Marguerite de réaliser enfin ses propres rêves d'avenir.

2. — Avec les nombreuses notes de voyages que M. Charles Géniaux a cousues ensemble, non sans habileté ni méthode, pour en composer *la Vieille France qui s'en va*, il lui aurait été facile de faire un bien beau livre, d'une haute portée intellectuelle et morale. L'âme de la patrie, telle que la révèlent les souvenirs du passé, combien de fois a-t-on essayé en vain de la faire revivre ! La besogne, d'ailleurs, est ardue, et

l'on ne peut chercher de semblables synthèses dans un livre d'étrennes. Mais nous trouvons dans ces pages, ornées de photographies intelligemment choisies, des documents curieux et instructifs, des tableaux qui révèlent chez celui qui les a reproduits une âme sensible à la poésie des choses. Bien que ce soit surtout en Bretagne que l'auteur ait porté ses recherches, il a évité les sentiers trop battus et trouvé de l'inédit. Du reste, ce n'est pas sans raison que M. Géniaux a voulu se renseigner sur ce qu'était autrefois la France en examinant les provinces d'Auvergne, de Rouergue, et de Bretagne, restées les plus fidèles à des habitudes qu'a fait disparaître, ailleurs, le courant de la civilisation. Remercions-le d'avoir dédié à la jeunesse ce livre intéressant.

VII. — 1. — Au moment où les États-Unis s'apprêtent à célébrer le centenaire de l'accession de la Louisiane à la confédération américaine, il peut ne pas être sans intérêt de rappeler le passé français de cette terre riche et féconde, dont les anciens possesseurs ne semblent nullement avoir naguère deviné l'immense valeur. C'est ce que vient de faire M. Eugène Guénin, auquel on doit déjà un bon ouvrage de vulgarisation sur la Nouvelle-France ; son volume sur *la Louisiane*, à la fois complément et suite du précédent, raconte l'histoire de cette ancienne colonie française depuis sa découverte par Cavelier de la Salle jusqu'à sa cession aux États-Unis par le Premier Consul Bonaparte. Œuvre de saine et patriotique vulgarisation, qui contribuera à faire connaître des pages glorieuses, mais ignorées, de notre ancienne histoire coloniale ; aussi convient-il de féliciter M. Guénin d'avoir écrit ce livre sur la Louisiane.

2. — *Malheur est bon* : ce proverbe dont ceux qui souffrent sont quelquefois longtemps à expérimenter l'exactitude, se vérifie pour le jeune Raoul Servet, qui, grâce à la fortune et aussi à la faiblesse de son père, était en train de devenir un être aussi inutile qu'odieux. Ruiné par de fâcheuses spéculations, M. Servet se retire dans un coin perdu de la Normandie, son pays d'origine, et réussit avec les débris de sa fortune à se créer une existence modeste, mais paisible, dont s'arrange fort bien, du reste, sa fille Madeleine. Raoul, au contraire, commence par se révolter contre le malheur ; peu à peu, les influences bienfaisantes qui l'entourent et sa propre expérience, le transforment, si bien qu'il est devenu, quand se ferme le volume, un garçon actif, laborieux, utile à son pays. — Les mésaventures d'Athanase Coquard, paysan enrichi, finaud et âpre au gain, s'enchevêtrent avec la vie de la famille Servet, dont ce peu intéressant personnage est le parent éloigné, et donnent une note comique à ce récit composé dans un excellent esprit.

VIII. — 1. — *Le Petit Éveillé* est l'histoire d'un jeune orphelin élevé à Verdun par un vieil oncle jusqu'à l'âge de treize ans et placé

par lui en apprentissage à Paris chez un ami qui n'a qu'un tort : celui d'être en puissance d'une femme détestable, laquelle transforme le pauvre enfant en une sorte de domestique. Dégoûté un beau jour, Césaire Léveillé s'enfuit de chez son patron et, à pied, prend le chemin de Verdun. Il n'a pas atteint cette ville que les aventures se multiplient, désagréables ou avantageuses. Tant et si bien que Césaire, dont le digne oncle est mort sur ces entrefaites, trouve une bonne âme, le comte de Massonges, et un autre excellent homme, M. Gibraltar, qui finissent par le tirer d'embarras, surveillant en même temps ses intérêts. Le comte de Massonges, d'ailleurs, est l'obligé de son protégé qui lui a sauvé la vie. Et toutes choses s'arrangent si providentiellement que le petit Léveillé, aux dernières pages de ce charmant livre, épouse une cousine de son bienfaiteur.

2. — C'est une morale un peu trop laïque, ce sont des sentiments d'une délicatesse tellement rare qu'on hésite à les croire possibles, enfin des aventures quelque peu invraisemblables que nous présente Mlle Julie Borius dans *Une Dette de cœur*. Mais le récit est amusant, adroitement agencé et bien écrit. On y voit une île de Robinsons — dans un parc de château, — un vieillard qui sacrifie sa fortune pour payer les dettes d'autrui, des jeunes gens qui débutent dans la vie par économiser sur ce qu'ils gagnent pour payer le solde des mêmes dettes, un mariage qui s'ensuit, un autre qui va se conclure. Seul, dans cette harmonie parfaite de braves gens et de belles choses, le héros principal de l'affaire, celui qui s'est dévoué pour tous, meurt subitement sans consolation, sans récompense, avant d'avoir achevé sa tâche. C'est la seule ombre regrettable que nous trouvions dans un tableau brossé d'une main optimiste.

3. — *L'Ouragan*, par M. Mélandri, est un roman d'aventures scientifico-américaines, qui appartient un peu à la famille de ceux de M. Jules Verne. L'héritière d'un milliardaire américain est demandée en mariage par une foule de prétendants. Elle promet sa main à celui qui donnera la preuve la plus éclatante de son intelligence et de son énergie. Un colonel américain se noie en essayant de traverser les chutes du Niagara. Un Allemand devient fou en cherchant la quadrature du cercle. De trois Français engagés dans la lutte, deux réussissent des expériences dangereuses de navigation aérienne ; mais ils sont sauvés chacun par une jeune fille à laquelle ils doivent la vie, et dont l'intervention rend impossible et odieux le mariage avec la richissime Américaine. Le troisième n'a rien entrepris ; mais c'est le descendant d'une antique lignée. C'est lui que choisit l'héroïne à défaut de l'un des deux autres. Il n'a jamais, du reste, cessé d'être le grand favori dans cette course d'un nouveau genre. Tout ce récit est fort innocent, sans grande profondeur, et écrit d'une plume légère et qui sait amuser.

IX. — 1. — Comme l'indique son nom, *l'Oncle Bonasson*, est un excellent homme, que son extrême obligeance, jointe à une certaine candeur d'âme, rend parfois le souffre-douleur des siens. C'est ainsi que, pour rendre service à son étourdie de nièce, M^me^ Dubreuil, et aux enfants de celle-ci, l'oncle Bonasson se trouve voyageant malgré lui à travers la France. Il résulte de cette situation une foule d'épisodes plaisants, racontés avec entrain, dont s'amuseront certainement les lecteurs de six à huit ans à qui est destiné ce volume.

2. — *Je le veux !* est la devise adoptée par Maurice Devrenne, qui, menacé de rester infirme, supporte avec énergie la douloureuse épreuve de sa jeunesse. Grâce aux lumières et aux soins d'un savant médecin, le jeune garçon se remet complètement et finit par entrer à Saint-Cyr ; mais les années pénibles et inquiètes qu'il a traversées ne lui ont pas été inutiles, car il a eu la force d'âme et la générosité de s'occuper des autres au lieu de demeurer replié sur lui-même et sur sa propre souffrance. Selon son habitude, M^me^ Chéron de la Bruyère raconte dans une langue claire, simple et correcte, l'histoire de son héros, de ses sœurs, amis et protégés. La morale, qui se dégage tout naturellement de son ouvrage, est ainsi exprimée par Maurice, qui se rend compte qu'une volonté forte donne d'heureux résultats lorsqu'elle est guidée par un mobile élevé : « Je comprends, dit-il, ce que vous alliez me dire. C'est qu'il est bon d'avoir des rênes vous maintenant dans le droit chemin et que ces rênes sont entre les mains de Dieu. »

X. — 1. — Parti pour visiter les antipodes, Monsieur Cyprien Méhot, ex-fabricant de garance de la Vaucluse, finit, après avoir parcouru la terre en tout sens, par s'échouer au Klondyke où il fait fortune en compagnie de représentants de toutes les races du globe. Ce n'est pas positivement la vraisemblance que l'on cherche dans les récits de « voyages extraordinaires », aussi *le Monsieur des antipodes*, de M. Dalsème, ne nous choque-t-il pas ; nous n'y trouvons pas non plus de préoccupations éducatrices et cela se comprend ; mais nous y trouvons un souci de la neutralité religieuse manifesté d'une étrange façon, par exemple quand l'auteur fait dire à son héros : « Par Cyprien, mon patron ! » — Au demeurant le livre est spirituel et amusant.

2. — Louer l'originalité du livre de M. Gérald-Montméril serait commettre quelque exagération. Il est plus juste de dire que c'est le rajeunissement assez ingénieux d'un thème connu. Des matelots, *les Mathurins du « Bayard »*, trouvent deux enfants abandonnés et les adoptent, de faux parents les leur disputent, une foule d'aventures les séparent, enfin tout le monde se retrouve heureusement : voilà le fond de l'histoire. Le cadre, c'est la guerre de Crète (1896), les personnages sont des marins français, des commerçants juifs, des Grecs et des Turcs... De tout cela, M. Gérald-Montméril a composé un récit très vivant où la religion est traitée avec respect.

3. — C'est un joli titre que *la Bête au Bois dormant* et qui annonce les intentions les plus spirituelles. Ce genre d'annonce est cause, neuf fois sur dix, de la plus complète déception. Mais cette fois, c'est la dizième : le livre et les dessins valent le titre. C'est l'histoire d'une famille de dompteurs qui, retirée des affaires après fortune faite, veut jouer aux belles manières et réussit à commettre gaffes sur gaffes. Finalement, lasse de son oisiveté, elle revient à ses « premières amours ; » elle achète une ménagerie de rencontre et l'installe dans le château habité par l'ex-Bidel. Ce que font ces nouveaux châtelains c'est ce que M. Robida nous raconte avec son esprit et sa verve ordinaires.

4. — *Le Petit Grand et le Grand Petit* est l'histoire de deux forains sentimentaux. L'un est un géant, l'autre est un nain, mais l'âme du nain déborde les proportions de son corps, et l'âme du géant les remplit, ce qui n'est pas peu dire. Ils forment, pour l'exploitation de leur taille, une association qui pourait servir de modèle à toutes nos sociétés commerciales, et qui d'ailleurs, à cause ou en dépit de l'honnêteté de ses opérations, donne les plus beaux dividendes. Au cours de leurs excursions dans tous les champs de foire du midi, ils recueillent une pauvre petite enfant nommée Viviane et tendent tous leurs efforts à retrouver la mère qui l'a perdue ou a qui elle a été enlevée. C'est en vain qu'un jaloux ourdit, tisse et trame dans l'ombre et le mystère les plus noirs desseins contre les deux associés et leur exquise pupille ; le nain passe à travers les mailles du complot, et le géant les fait craquer. Et « les deux extrêmes » ne sont pas séparés ; ils continuent à se toucher et même à nous toucher.

5. — *Les Malices de Plick et Plock* sont la punition des enfants distraits, désordonnés, inappliqués. Plick et Plock sont de petits lutins, de microscopiques farfadets qui profitent de toutes nos fautes pour faire leurs farces. Et quelles farces ! Si elles sont la punition de ceux qui les subissent, elles pourront être la joie de ceux qui les liront... pour peu qu'ils s'y prêtent. Mais un lecteur de dix ans se prête toujours à qui veut l'amuser, et l'intention, la bonne volonté comique, sont évidentes dans ces légendes et ces dessins de Christophe, qui forment, à cette heure, une des « collections pour enfants » les plus appréciées des familles.

VISENOT.

THÉOLOGIE

Les Origines du christianisme, par Mgr FREPPEL. *Pages choisies du Cours d'éloquence sacrée* mises en ordre par l'abbé EMMANUEL BARBIER. Paris, Retaux, 1903, 2 vol. in-8 de VII-476 et 556 p. — Prix : 12 fr.

Il n'est donc pas vrai que l'œuvre de Mgr Freppel aie totalement vieilli — et qu'il suffise, dans les érudites bibliographies où s'entassent

es célébrités d'Angleterre et d'Allemagne, de gratifier lestement d'un dédaigneux *pro memoria* l'œuvre jadis si admirée de l'évêque d'Angers. Assurément quelques parties ont perdu de leur valeur ; mais l'ensemble reste encore précieux. M. l'abbé Barbier a justement pensé que des hommes instruits, des membres du clergé y pourraient trouver d'utiles et attachantes lectures. Il en a donc recueilli les meilleures dissertations rattachées à un cadre fort logique et fort simple : *Le Monde ancien* (croyances, doctrines philosophiques, nécessité morale d'une révélation) ; — *l'Époque de transition* (morale chrétienne, défense de la liberté religieuse, témoignage du sang) ; — enfin *la Foi* (préparation, accord avec la raison, acte de foi).

Le texte est intégralement celui de l'illustre professeur ; et bien que l'on puisse souhaiter quelques améliorations matérielles : vérifications des citations, — référence à des Patrologies usuelles, — indication des leçons mêmes du *Cours d'éloquence sacrée*, — l'ouvrage n'en demeure pas moins précieux et intéressant. B. DE-CARROY.

Les Sacrements de l'Église catholique exposés dogmatiquement à l'usage des prêtres dans le ministère, par le Dr NICOLAS GIHR ; traduit par l'abbé MAZOYER. Paris, Lethielleux, 1900, 4 vol. in-8 de XII-438, 380, 318 et 348 p. — Prix : 20 fr.

Il faut savoir gré à l'intelligent et infatigable traducteur, au studieux membre du clergé de Paris — qui nous a déjà donné plusieurs excellentes productions de théologiens et philosophes allemands.—Le présent ouvrage est vraiment un trésor pour les pasteurs des âmes. Le prêtre voué aux travaux du ministère, et n'ayant plus le temps de se livrer à l'étude scientifique de la théologie, trouvera dans cet ouvrage, relativement restreint et condensé, une intelligence plus profonde et plus vive de ces augustes Sacrements dont il est le défenseur quotidien.

Parmi tous les trésors de la scolastique et de la tradition, l'éminent vice-recteur de l'Université de Fribourg en Brisgau a choisi ce qu'il y a de plus particulièrement utile et pratique. Omettant l'énumération et la réfutation d'opinions historiques surannées, il s'en tient à l'exposé fondamental de la vérité divine. Et si indirecte qu'elle soit, c'est encore là de la bonne apologétique ; c'est peut-être la plus efficace. L'auteur a puisé du reste aux meilleures sources : saint Thomas et saint Bonaventure sont ses guides habituels.

Un précieux *Index bibliographique* (p. VII à XII) nous atteste les deux cents et quelques auteurs consultés.

Le premier volume nous donne la *Doctrine des sacrements* en général (essence, parties constitutives, efficacité, auteur, ministre et sujet, etc... p. 10-223). Puis le Baptême et la Confirmation. Le second, traite *de l'Eucharistie*. Nous y remarquons un beau travail sur *le Mode de la*

présence sacramentelle ; par où nous voyons que l'auteur sait admirablement, comme il nous l'avait promis dans sa Préface, se « contenter d'exposer les conclusions et renoncer à conduire le lecteur à travers les discussions, parfois fatigantes et fort compliquées, qui préparent ces conclusions elles-mêmes. » Et pourtant, une très sobre et en même temps très consciencieuse exposition (qui résume l'*unanime tradition des grands scolastiques du moyen âge*) peut satisfaire la pieuse exigence d'un fidèle instruit, sur cette question si importante : *comment un seul et même* corps de Jésus-Christ peut-il être simultanément présent en tant de lieux différents, au ciel et dans l'univers entier.

Dans le troisième volume — *la Pénitence* — après les notions générales, vient l'étude des actes du pénitent : Contrition (p. 98-172), Confession (p. 173-227) et Satisfaction (p. 227-258). L'institution divine et la nécessité de la confession sont étudiées avec soin, à la lumière de l'Écriture et de la Tradition (p. 177-195). Suit un appendice relatif aux *Indulgences.* •

A signaler encore, dans le quatrième volume, l'étude du mariage en tant qu'*institution de droit naturel* (p. 214-235) — doctrine si nécessaire pour la réfutation des erreurs contemporaines les plus radicales et à l'encontre d'un certain libéralisme, ignorant autant que mitigé, la théorie du *mariage en tant que sacrement de l'Église* (p. 235-274) ; d'où les graves conséquences relatives à l'*administration du sacrement* c'est-à-dire aux pouvoirs de l'Église, à ses rapports et conflits avec l'autorité de l'État, aux empêchements, etc... (p. 303-315).

Le volume se termine par une table alphabétique très détaillée (p. 333-348).

B. DE CARROY.

Casus conscientiae propositi et soluti Romae ad sanctum Apollinarem in coetu sancti Pauli apostoli, auctore FELICI CADÈNE. Rome, bureau des *Analecta ecclesiastica*, 1902, in-8 de 165 p. — Prix : 1 fr. 25.

Ces cas de conscience relatifs au ministre et au sujet du sacrement de mariage, et aux empêchements simplement prohibants, ont été discutés publiquement à Rome, sous la présidence de l'Éminentissime cardinal-vicaire. Bien que cette compilation, œuvre de l'initiative privée, n'ait point une autorité officielle, elle possède cependant une grande valeur, puisque les soluteurs des divers cas de conscience sont (pour cette année 1901-1902) des hommes aussi qualifiés que Janssens, Bucceroni, Kaiser, Pulica, etc.

Voici l'indication de quelques sujets : *De Statu gratiae requisito ad matrimonii sacramentum fructuose recipiendum. — De Matrimonio cum comparte indigna. — De Parocho assistente matrimonio excommunicati. — De Parocho detegente occultum impedimentum matrimonii mox celebrandi*, etc...

B. DE CARROY.

De Perfectione vitae spiritualis, auctore P. Le Gaudier, S. J. T. II. Turin, typ. Marietti, 1903, in-8 de 536 p.

J'ai déjà annoncé (*Polybiblion,* t. XCVII, p. 410) le tome I de cette réédition, entreprise par le R. P. Micheletti, et dit toute l'estime que mérite cet excellent ouvrage. Le présent volume comprend la IVe partie : *De Virtutibus* et la Ve partie : *De Instrumentis perfectionis*, c'est-à-dire direction spirituelle, oraison, examen général et particulier, élection, compte de conscience, exercice de la présence divine, confession, usage et culte de la sainte Eucharistie. La doctrine relative à la présence de Dieu (p. 272-317) est particulièrement forte et belle.

B. de Carroy.

Le Messianisme dans l'hétérodoxie musulmane, par E. Blochet. Paris, Maisonneuve, 1903, in-8 de x-192 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'histoire religieuse et politique des hérésies musulmanes est un des sujets les plus intéressants que l'on puisse traiter en fait d'histoire des religions, l'un aussi des plus difficiles et des plus capables de tenter les esprits hardis. Je m'y suis essayé naguère (*Le Mahométisme; le Génie sémitique et le Génie aryen dans l'Islam ;* Paris, Champion, 1898), et j'ai dû constater que M. Blochet m'avait emprunté la conception première et le mouvement général de mon livre, tout en ayant la délicatesse de ne blesser ma modestie par aucune citation. L'auteur, il est vrai, a développé et fouillé la partie historique plus que je ne l'avais fait, et de façon à mériter la reconnaissance des savants. En ce qui concerne l'histoire des systèmes je ne vois pas qu'il l'ait notablement éclaircie. Il a accordé au mazdéisme, dans l'élaboration des hérésies musulmanes, une part d'influence un peu exagérée, à mon sens, par rapport à celle de la philosophie grecque. Il a omis une question que je me suis reproché d'avoir trop négligée moi-même, à savoir si le judaïsme n'a pas agi plus qu'il ne semble au premier abord sur le messianisme musulman.

Comme critiques de détails il convient de signaler un certain manque de mesure dans la rédaction de quelques jugements. Exemples : p. 5 : « Le Messie des mazdéens était, dit l'auteur, le prototype du Messie du judaïsme » ; affirmation bien grave pour être lancée d'une manière incidente et d'ailleurs injustifiable ; — p. 10 : la pierre noire était consultée « comme les anciens oracles de la Hellade » ; on se représente mal une pierre rendant des oracles ; — même page ; les Karmathes enlevèrent « cet énorme bloc » de pierre ; il y a malheureusement des blocs plus énormes et plus difficiles à enlever que celui-là ; — et encore p. IX : « L'ésotérisme a toujours été traité avec un bluffisme scandaleux par les polygraphes. »

La traduction des termes mystiques aurait parfois besoin d'être pré-

cisée. — Il a paru en 1901 un important mémoire de Wellhausen : *Die religiös-politischen Oppositions-parteien im alten Islam* relatif, à la question qui nous occupe, et qui eût mérité d'être cité.

BARON CARRA DE VAUX.

SCIENCES ET ARTS

Misères humaines. Causeries familières sur quelques défauts et vices des familles, par ÉDOUARD HAMON, S. J. Paris, Téqui, 1903, in-12 de 316 p. — Prix : 3 fr.

Le Roi du jour, l'Alcool, par ÉDOUARD HAMON, S. J. Paris, Téqui, 1903, in-12 de 138 p. — Prix : 1 fr.

Ne nous étonnons pas trop de voir le P. Hamon mettre encore à la suite de son nom la marque S. J. qui le dénonce comme jésuite; il n'habite pas en France, et donc il peut se dire encore jésuite en toute liberté. Missionnaire au Canada, pays libre, ayant cessé d'être Français, le P. Hamon a observé là-bas beaucoup de misères humaines, qui ne nous sont pas inconnues, et il nous montre, de par une longue expérience, comment on peut les guérir. Ces misères compromettent le bonheur de la famille, la bonne éducation des enfants et la paix sociale, et elles s'appellent là-bas des mêmes noms, car là-bas comme ici elles rendent maris et femmes malheureux, troublent les bons rapports entre parents et enfants, et assurent aux spéculateurs et aux voleurs, — le P. Hamon ne mâche pas ses mots, — la domination du monde aux dépens de la paix et du bien-être des braves gens. Désireux de porter remède à ces maux, le P. Hamon nous montre très bien comment naît la mésentente entre mari et femme, et comment la paix se fondera ou se rétablira au foyer : comment il faut élever les enfants, filles et garçons, de façon à en faire de bonnes mères de famille et des hommes vraiment utiles à la société et au pays. Après ces deux premières parties d'une observation si juste et d'un si grand intérêt pratique, l'auteur aborde sa troisième partie où, sous le titre : *A travers le monde, spéculateurs et voleurs*, il étudie les vilains défauts qui rendent la terre parfois si inhabitable pour les braves gens, et montre ce qu'il faut faire pour s'en guérir. Beaucoup de finesse, un grand sens pratique, telles sont les qualités de ces causeries familières dont la lecture fera un bien réel. Car après tout il y a sur la terre de braves gens qui fautent sans le vouloir, par suite de mauvaises habitudes prises ou d'une connaissance insuffisante du devoir. — C'est à ceux-là que le livre s'adresse.

— *Le Roi du jour, l'Alcool* est traité à part. Tout un petit volume lui est consacré, et ce n'est pas trop. L'auteur montre comment on devient ivrogne, et, pour en dégoûter ses lecteurs, il fait passer sous leurs yeux une attristante galerie de buveurs, à qui certainement nul d'entre eux

ne voudra ressembler : c'est bien quelque chose d'inspirer de la répulsion pour cette vilaine espèce de gens. Mais ce n'est là, en quelque sorte, que la comédie de l'alcoolisme ; voici le drame qui commence, véritable lutte à mort où sombrent l'honneur, le bonheur de la famille, l'avenir des enfants, les convictions religieuses, l'intelligence, la volonté, la vie même, sans compter les tares originelles que le malheureux alcoolique laisse après lui. Mais il serait insuffisant de décrire le mal, si l'on ne montrait aussi le moyen de le guérir ; l'auteur n'y manque pas, et cela donne à son livre le caractère pratique qui en fait le principal intérêt. Je pense que ce volume, écrit pour le pays des buveurs de gin ou de wisky, ne sera pas inutile au pays des buveurs d'absinthe.

ÉDOUARD PONTAL.

Du Choix d'une carrière, par GABRIEL HANOTAUX. Paris, Tallandier, s. d., in-12 de VIII-338 p. — Prix : fr. 50.

Sous ce titre, M. Hanotaux a réuni un certain nombre d'articles publiés dans le *Journal* et relatifs aux diverses carrières. Après une Préface, où l'auteur constate la faillite de notre système scolaire, il débute par trois chapitres consacrés *au préjugé scolaire, à l'enseignement pratique*, enfin *à l'aptitude et à la vocation*. Puis l'auteur passe en revue les diverses carrières, *le service militaire, l'agriculture, la colonisation, le commerce, l'industrie, l'enseignement nouveau*, un chapitre qui, soit dit en passant, n'est pas à sa place, *les hautes études, les grandes écoles, les autres écoles, les études médicales, les études de droit, les fonctions publiques*, et il termine par un chapitre consacré à la nouvelle *réforme de l'enseignement*, suivi de sa déposition devant la commission parlementaire de l'enseignement où il expose son système à lui, auquel la nouvelle réforme ne donne qu'une incomplète satisfaction, ce qu'il appelle *l'enseignement court*. Cela me semble, à moi, n'être rien autre chose que l'enseignement interrompu, un système bien ancien, car il consiste simplement à orienter les enfants d'un autre côté, plus en rapport avec leurs aptitudes, quand on s'est aperçu, après quelques années d'expériences, qu'on a fait fausse route. Notons que chaque chapitre est suivi de considérations et d'indications pratiques, que pères de famille et jeunes gens liront avec profit. En somme, livre intéressant mais assez terre-à-terre, où les préoccupations de l'ordre moral ne tiennent aucune place, quoiqu'elles ne laissent pas d'avoir une certaine importance, du moins je le crois, dans la formation de l'âme humaine. Il y a bien, dans la dernière page, une petite échappée vers l'idéal un académicien ne pouvant se dispenser décemment d'accrocher à ses discours familiers au moins une péroraison éloquente ; mais cet idéal, c'est simplement l'*action*, façonnée sur le modèle des pompiers que David a groupés dans la *Distribution des aigles*. L'*action*, c'est

quelque chose, mais à condition qu'elle ait pour support et pour règle la vertu. — Deux observations en finissant. M. Hanotaux proclame très haut la faillite de notre régime scolaire, mais il aurait dû, en toute justice, en faire un bon *mea culpa* sur la poitrine du régime qui nous en a doté, et aussi un peu sur la sienne, car il a été un des grands hommes du régime. Il n'y pense pas, mais il n'oublie pas de nous dire que « le raisonnement était particulièrement dénoncé comme blâmable et condamnable dans les constitutions du fondateur des jésuites. » Sa probité scientifique nous devrait au moins fournir une référence à l'appui de cette assertion. Je crains qu'il n'ait confondu un système de gouvernement avec un système d'enseignement, ce qui démontre une fois de plus qu'il arrive quelquefois aux gens d'esprit de dire et d'écrire de grosses sottises. Je sais des endroits, où il n'y a point de jésuites, et où l'on déraisonne plus souvent qu'on ne raisonne. M. Hanotaux, qui a été député et ministre, les connaît beaucoup mieux que moi.

ÉDOUARD PONTAL.

Vinification des vins ordinaires à la petite propriété, par A. LACASSAGNE. Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, in-18 de 336 p., avec grav. — Prix : 4 fr.

L'utilité de cet ouvrage est incontestable et les proportions que lui a données l'auteur sont bien comprises. Il s'adresse aux petits et moyens propriétaires et s'efforce de mettre à leur portée les notions élémentaires de vinification qu'il est indispensable de posséder pour mener à bien les opérations multiples de l'industrie vinicole. S'abstenant d'inutiles théories, il s'attache à exposer avec clarté ce qui concerne la fabrication et la conservation du vin. Dans la première partie sont réunis les enseignements concernant la vendange, sa cueillette, la fermentation et tout ce qui concerne la confection du vin. La seconde est consacrée a sa conservation, les soins à lui donner, à ses maladies, à leur guérison.

Il fournit une explication brève à propos des diverses opérations qui intéressent les vignerons et met son attention à « leur dire à l'occasion pourquoi ils font mal et comment il serait possible de mieux faire. »

L'ouvrage se termine par des notions sur l'analyse du vin, son dosage, sa composition, des conseils enfin sur la tenue de la cave ou du chai. Un calendrier vinicole indique les travaux ordinaires qu'il est bon d'effectuer chaque mois ; c'est un guide utile et pratique. G. DE S.

LITTÉRATURE

Littérature arabe, par Clément Huart. Paris, Colin, 1902. In-8 de XIV-470 p. — Prix : 5 fr.

Bien que justement honorées en France, les études orientales ne sont pas encore accablées par la faveur publique. Aussi est-ce avec satisfaction que les personnes amies de ces études doivent accueillir un livre tel que celui que M. Cl. Huart a consacré à la littérature arabe. Ecrite par un orientaliste fort distingué, avec beaucoup de conscience et de soin, cette histoire donnera quelque idée au public de l'énorme production littéraire en langue arabe, qui a eu lieu depuis les origines islamiques jusqu'à nos jours.

M. Cl. Huart avait pour se guider un ouvrage technique de haute valeur, paru en Allemagne, la *Geschichte der Arabischen Litteratur* de C. Brockelmann (Berlin, 1897-1902). J'aurais préféré que l'auteur français s'éloignât davantage de la manière de ce livre destiné aux savants, et qu'il écrivît plus franchement pour le grand public, qu'il nommât moins d'écrivains, mais qu'il fît davantage connaître les principaux par des biographies plus longues et par des citations. Il paraît que le plan de la collection ne comporte pas de citations ; j'avoue ne pas comprendre les motifs d'une telle clause. A remarquer aussi que l'auteur, ayant une sélection à faire parmi les travaux des orientalistes, a parfois cité les moindres et négligé les plus considérables : c'est ainsi qu'il a omis de mentionner l'édition et traduction des *Prairies d'Or* de Masoudi, le grand historien arabe, par M. Barbier de Meynard, et que, m'ayant fait l'honneur de me nommer, il a cité de mes minces plaquettes, et n'a pas dit qu'il avait copié plusieurs lignes de son jugement sur Avicenne (p. 282) dans le livre étendu que j'ai publié sur ce philosophe en 1900. — Au demeurant, bon ouvrage.

Baron Carra de Vaux.

I Significati reconditi della Commedia di Dante, per Francesco Flamini. Parte prima. *Preliminari. Il Veltro : se persone, se cose*. Livorno, Giusti, 1903, in-12 de VIII-206 p. — Prix : 3 fr. 50

Dans l'ouvrage dont nous annonçons ici la première partie, M. Flamini s'est proposé de creuser plus avant qu'on ne l'avait fait encore certains des problèmes les plus ardus de l'exégèse dantesque. Les questions qu'il aborde sont parmi les plus controversées ; et bien que les conclusions finales de l'auteur soient naturellement réservées pour les derniers volumes encore à paraître, celles-ci, qui ne font pas des hypothèses neuves et hardies, ne manqueront pas d'être très discutées.

Que la *Divine Comédie* soit un poème allégorique, chacun le reconnaît ; personne assurément ne songera à contester ; mais on peut différer

quelque chose, mais à condition qu'elle ait pour support et pour règle la vertu. — Deux observations en finissant. M. Hanotaux proclame très haut la faillite de notre régime scolaire, mais il aurait dû, en toute justice, en faire un bon *mea culpa* sur la poitrine du régime qui nous en a doté, et aussi un peu sur la sienne, car il a été un des grands hommes du régime. Il n'y pense pas, mais il n'oublie pas de nous dire que « le raisonnement était particulièrement dénoncé comme blâmable et condamnable dans les constitutions du fondateur des jésuites. » Sa probité scientifique nous devrait au moins fournir une référence à l'appui de cette assertion. Je crains qu'il n'ait confondu un système de gouvernement avec un système d'enseignement, ce qui démontre une fois de plus qu'il arrive quelquefois aux gens d'esprit de dire et d'écrire de grosses sottises. Je sais des endroits, où il n'y a point de jésuites, et où l'on déraisonne plus souvent qu'on ne raisonne. M. Hanotaux, qui a été député et ministre, les connaît beaucoup mieux que moi.

ÉDOUARD PONTAL.

Vinification des vins ordinaires à la petite propriété, par A. LACASSAGNE. Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, in-18 de 336 p., avec grav. — Prix : 4 fr.

L'utilité de cet ouvrage est incontestable et les proportions que lui a données l'auteur sont bien comprises. Il s'adresse aux petits et moyens propriétaires et s'efforce de mettre à leur portée les notions élémentaires de vinification qu'il est indispensable de posséder pour mener à bien les opérations multiples de l'industrie vinicole. S'abstenant d'inutiles théories, il s'attache à exposer avec clarté ce qui concerne la fabrication et la conservation du vin. Dans la première partie sont réunis les enseignements concernant la vendange, sa cueillette, la fermentation et tout ce qui concerne la confection du vin. La seconde est consacrée a sa conservation, les soins à lui donner, à ses maladies, à leur guérison.

Il fournit une explication brève à propos des diverses opérations qui intéressent les vignerons et met son attention à « leur dire à l'occasion pourquoi ils font mal et comment il serait possible de mieux faire. »

L'ouvrage se termine par des notions sur l'analyse du vin, son dosage, sa composition, des conseils enfin sur la tenue de la cave ou du chai. Un calendrier vinicole indique les travaux ordinaires qu'il est bon d'effectuer chaque mois ; c'est un guide utile et pratique. G. DE S.

LITTÉRATURE

Littérature arabe, par Clément Huart. Paris, Colin, 1902, in-8 de XIV-470 p. — Prix : 5 fr.

Bien que justement honorées en France, les études orientales ne sont pas encore accablées par la faveur publique. Aussi est-ce avec satisfaction que les personnes amies de ces études doivent accueillir un livre tel que celui que M. Cl. Huart a consacré à la littérature arabe. Écrite par un orientaliste fort distingué, avec beaucoup de conscience et de soin, cette histoire donnera quelque idée au public de l'énorme production littéraire en langue arabe, qui a eu lieu depuis les origines islamiques jusqu'à nos jours.

M. Cl. Huart avait pour se guider un ouvrage technique de haute valeur, paru en Allemagne, la *Geschichte der Arabischen Litteratur* de C. Brockelmann (Berlin, 1897-1902). J'aurais préféré que l'auteur français s'éloignât davantage de la manière de ce livre destiné aux savants, et qu'il écrivît plus franchement pour le grand public, qu'il nommât moins d'écrivains, mais qu'il fît davantage connaître les principaux par des biographies plus longues et par des citations. Il paraît que le plan de la collection ne comporte pas de citations ; j'avoue ne pas comprendre les motifs d'une telle clause. A remarquer aussi que l'auteur, ayant une sélection à faire parmi les travaux des orientalistes, a parfois cité les moindres et négligé les plus considérables ; c'est ainsi qu'il a omis de mentionner l'édition et traduction des *Prairies d'Or* de Masoudi, le grand historien arabe, par M. Barbier de Meynard, et que, m'ayant fait l'honneur de me nommer, il a cité de moi de minces plaquettes, et n'a pas dit qu'il avait copié plusieurs lignes de son jugement sur Avicenne (p. 282) dans le livre étendu que j'ai publié sur ce philosophe en 1900. — Au demeurant, très appréciable ouvrage.

Baron Carra de Vaux.

I Significati reconditi della Commedia di Dante, da Francesco Flamini. Parte prima. *Preliminari. Il Velo : la finzione.* Livorno, Giusti, 1903, in-12 de VIII-266 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans l'ouvrage dont nous annonçons ici la première partie, M. Flamini s'est proposé de creuser plus avant qu'on ne l'avait fait encore, certains des problèmes les plus ardus de l'exégèse dantesque. Les questions qu'il aborde sont parmi les plus controversées ; et bien que les conclusions finales de l'auteur soient naturellement réservées pour un des volumes encore à paraître, celui-ci, où se font jour des théories neuves et hardies, ne manquera pas d'être très discuté.

Que la *Divine Comédie* soit un poème allégorique, c'est ce que personne assurément ne songera à contester ; mais en quoi consiste

exactement cette allégorie, c'est un point, et combien important ! sur lequel les critiques n'ont pas réussi à se mettre d'accord, et cela, sans doute, faute d'une méthode de recherche assez rigoureuse. C'est précisément à cette question de méthode qu'est consacré le long chapitre préliminaire par lequel s'ouvre le volume.

S'appuyant sur un passage de saint Thomas relatif aux différents sens qui doivent être attribués aux Écritures, et sur un passage très caractéristique du *Convivio*, directement inspiré de celui-là, — et sans faire état du témoignage, pour le moins suspect, de la fameuse lettre dantesque ou pseudo-dantesque à Cangrande della Scala, — M. Flamini établit qu'il faut distinguer, dans *la Divine Comédie*, un sens *littéral*, un sens *allégorique* et un sens *anagogique*. La « lettre » du poème de Dante n'est qu'un beau « mensonge », un « voile », derrière lequel se cache l'allégorie, qui en est le « sens vrai » ; mais, au-dessus de ce « sens vrai », il faut encore chercher le « sens surnaturel » ou « sovrasenso », qui est le sens anagogique. Prise à la lettre, *la Divine Comédie* est simplement le voyage de Dante à travers les royaumes d'outre-tombe ; pris dans le sens allégorique ou « vrai », ce voyage nous représentera une âme humaine, — non une âme quelconque, mais celle même du poète, — passant de la misère du péché à la félicité terrestre de la vie active, et, par la contemplation de la divinité, de cette félicité à la béatitude. Enfin, au point de vue anagogique, *la Divine Comédie* sera pour nous l'histoire de la rédemption du genre humain. Mais il importe de faire observer tout d'abord, et M. Flamini n'y manque pas, que, dans ce poème, tout n'est pas allégorie, et que bien des parties doctrinales sont « vraies », sans cesser pour cela d'être « littérales. »

M. Flamini passe ensuite à l'étude du premier des sens qu'il a indiqués, c'est-à-dire à l'étude de la fiction qui recouvre l'allégorie, du « voile » qui nous dissimule le « vrai. » Il faut distinguer ici la description et le récit, le théâtre de l'action et l'action elle-même. Le grand chapitre sur la scène ou théâtre de l'action peut lui-même se subdiviser en deux parties : étude de la topographie matérielle du monde dantesque, et étude de la construction morale des trois règnes.

Sur la structure matérielle du monde dantesque, prise dans ses grandes lignes, la doctrine est à peu près fixée, et M. Flamini se borne, pour presque toutes les parties, à une description générale ; il est un point, cependant, qu'il examine tout particulièrement et sur lequel il apporte des idées entièrement nouvelles. Il s'agit de la scène du « gran deserto » du début même du poème. D'après M. Flamini, le mot « valle », au vers I, 14 de l'*Enfer* et dans plusieurs autres passages, doit être pris non dans le sens ordinaire de « vallée », mais

dans le sens de « cavité », d' « excavation profonde, » comme dans l'expression dantesque « valle d'abisso » ; et de cette interprétation, qui me paraît absolument justifiée, jaillit une vive lumière sur tout le récit du premier chant.

La répartition des peines dans le Purgatoire offre relativement peu de matière à la controverse ; il n'en est pas de même, à beaucoup près, on le sait, de la topographie morale de l'Enfer. A cette question, si souvent débattue déjà, M. Flamini consacre près d'un tiers de son volume. Sa théorie, fondée principalement sur saint Thomas, et son commentaire de l'Éthique d'Aristote, est très habilement présentée et rès séduisante. Satisfera-t-elle tous les dantologues? L'auteur lui-mêm ne semble pas se faire à cet endroit d'imprudentes illusions. Suivre M. Flamini, de déduction en déduction, dans l'exposition de son système, nous entraînerait dans de trop longs développements ; lui-même a senti la nécessité de résumer toute sa démonstration dans un tableau synoptique (p. 189) : nous appelons l'attention du lecteur sur ce tableau très clair, malgré sa complication ; on y remarquera notamment la place que, dans le groupement établi par M. Flamini, occupe la « superbia » ; et on sait que la question des peines infligées aux « superbi » dans l'Enfer est une des plus embarrassantes de la critique dantesque.

Enfin, dans un dernier chapitre, moins original peut-être que les précédents, mais qu'on n'en devra pas moins lire de très près, car l'auteur, dans la suite, aura certainement bien des occasions de s'y référer, M. Flamini retrace sommairement l'action du poème, dépouillée de toute allégorie ; il suit Dante d'un bout à l'autre de son voyage imaginaire, notant les actes qu'il accomplit, les discours qu'il tient, les avertissements qu'il reçoit de ses guides. Ce résumé a le double mérite de la clarté et de la précision.

On voit, par cette analyse, que dans ce premier volume, si nourri qu'il soit de faits et d'idées, la question des « sens cachés » de *la Divine Comédie,* objet principal de tout le travail, est seulement posée et non encore résolue. Quelle que doive être la solution proposée plus tard par M. Flamini, tous les lecteurs de cette première partie attendront impatiemment la publication des deux autres. LUCIEN AUVRAY.

HISTOIRE

Pline le Jeune et ses héritiers, par EUGÈNE ALLAIN. T. II et III. Paris, Fontemoing, 1902-1903, 2 vol. gr. in-8 de 694 et CCCIII-518 p., ouvrage illustré de 100 photograv. et de 15 cartes ou plans. — Prix : 16 fr.

Si intéressants que soit un parc ou une villa, nous en voulons forcément un peu au propriétaire qui ne nous fait grâce d'aucun détail et

s'arrête à mainte reprise pour nous communiquer ses réflexions ou évoquer ses souvenirs. A coup sûr, Pline le Jeune doit infiniment à M. Allain ; mais les plus consciencieux de ses admirateurs auront-ils la constance de lire jusqu'au bout une publication qui dépasse 2 100 pages ? C'est qu'en effet ce qu'on leur offre ici, ce n'est pas seulement l'histoire de Pline, c'est celle de ses aïeux, de ses amis, de ses confrères, de ses correspondants (quatre d'entre eux n'occupent, à eux seuls, pas moins de 225 pages dans le III^e^ volume), enfin des personnages marquants pour ou contre lesquels le brillant avocat a plaidé devant la justice. Et comme si ce n'était pas encore assez, M. Allain a tenu à nous donner par dessus le marché tout un tableau de la civilisation dans la Rome du premier siècle. Les *excursus* (pour emprunter un mot familier aux érudits allemands) se multiplient spontanément sous sa plume, et à qui lui en ferait un reproche il a répondu à l'avance : « Nous nous sommes proposé de parler non en savant, mais en amateur, non à des savants, mais aux lettrés qui poursuivent leurs études classiques aux heures de loisirs d'une carrière très différente. » Ces amoureux du passé étaient assez nombreux jadis ; combien seront-ils à la fin de notre XX^e^ siècle ? Une rare élite assurément.

Le volume I (Voir *Polybiblion*, t. XCIV, p. 56) contenait la *Vie officielle* de Pline et les deux premiers chapitres de sa *Vie oratoire*, laquelle se termine dans le volume II par une étude intitulée : *La Vie littéraire*, peinture fidèle du mouvement intellectuel à Rome sous Domitien et Trajan. Pour désigner la curiosité plus ou moins éclairée des *dilettanti* de ce temps-là, M. Allain a inventé un terme qui se recommande à l'attention de l'Académie : le *studiosisme*, dont Pline le Jeune nous représente dans sa personne un spécimen des plus achevés. L'homme de lettres, dont Cicéron n'offrait qu'une ébauche, est parvenu ici à sa pleine floraison.

La seconde partie de l'ouvrage, — *L'Écrivain*, — contient une analyse détaillée des *Lettres* et du *Panégyrique de Trajan*. La « manière » de Pline, au double point de vue de la composition et de l'élocution, y est décrite non sans mérite ; aux candidats à la licence et à l'agrégation, le jour où quelque texte de Pline figurera sur leur programme, il ne manquera, pour leur rendre la lecture de M. Allain tout à fait profitable, qu'un *index* final signalant les endroits où telle page de l'écrivain latin se trouve ou traduite ou commentée. Que l'auteur ait cru devoir prendre tout particulièrement la défense de son héros contre certains reproches venus de ce moraliste si fin qui s'appelait Joubert, ou qu'il proteste contre le désordre chronologique manifeste passé des manuscrits dans les éditions courantes, sauf à faire remarquer après d'autres combien la collection y a gagné en variété, partant en intérêt, — rien de plus naturel : en revanche, que dans un chapitre en

tête duquel se lisent ces mots : *Les trois Sénateurs*, il ait jugé bon de rapprocher de Pline non seulement Cicéron, mais encore... Mérimée, voilà une conception plutôt inattendue.

Avec le IIe volume le sujet pouvait paraître épuisé : M. Allain ne l'a pas cru, et sous prétexte qu'après avoir confronté tous les commentateurs et scruté les coins les plus obscurs de toutes les bibliothèques, on éprouve cette impression que tant de science restera « anémique », à moins de suivre Pline « sur les lieux mêmes où il nous a voulu conduire, il convie ses lecteurs à l'accompagner dans ses « pèlerinages pliniens », c'est-à-dire dans ses excursions au lac de Côme, aux sources du Clitumne, à la villa de Laurente, à Citta di Castello (le *Tifernum* de Pline), etc., etc. Inutile d'ajouter que les cartes, plans et photogravures de toutes dimensions abondent au milieu de ces récits et descriptions qualifiés par l'auteur lui-même d'*intermezzo*. Enfin, comme le fait pressentir le titre général, la quatrième et dernière partie de l'ouvrage est consacrée aux « héritiers » de Pline. Héritiers littéraires, cela va de soi, imitateurs soit de sa verve épistolaire, soit de ses petits vers dans le goût de Martial et de notre XVIIIe siècle, soit de son talent comme panégyriste. Le champ était vaste, et il a été largement exploré.

Malgré l'étendue d'un pareil travail, les fautes d'impressions sont extrêmement rares. Je me borne à noter celle qui m'a le plus frappé : au lieu de *decidere admonebamus* (p. 313, vol. II) il faut lire : *decedere admonebamur*.

C. HUIT.

Le Saint-Empire. Du Couronnement de Charlemagne au sacre de Napoléon, par JEAN BIROT. Paris, Lecoffre, 1903, in-12 de XVI-272 p. — Prix : 3 fr.

M. Birot vient de résoudre ce problème toujours difficile de faire tenir en moins de trois cents pages dix siècles d'histoire. L'histoire du *Saint-Empire* est un résumé court, mais complet et intéressant tout à la fois, grâce aux idées générales, directrices, que l'auteur a su, très heureusement, tirer des événements.

Le Saint-Empire n'est pas un État, au sens même où l'on entendait ce mot au moyen âge, il se compose d'une foule de principautés et de peuples divers et, pas plus qu'il n'a d'unité, ne peut-il pas se localiser géographiquement. Il englobe la Gaule, la Germanie, l'Italie, mais la Gaule, l'Italie, une partie de la Germanie s'en détachent au cours des siècles. Ce n'est pas non plus l'autorité suprême qu'une famille possède et se transmet héréditairement, car en principe, sinon toujours en fait, l'Empire est électif. L'Empire, c'est la tradition de l'universelle puissance romaine que les barbares ont recueillie et qu'ils veulent faire revivre. L'Empire, c'était Rome ; mais Rome était devenue le centre et le foyer du christianisme. Là résidait le successeur de Pierre. Si sa

puissance temporelle était humble, son autorité morale aussi bien que sa souveraineté spirituelle s'imposaient au monde. De sa main seule, un roi, franc ou germain, pouvait recevoir l'emblématique couronne des Césars. Dans le couronnement solennel de l'an 800 à Saint-Pierre, il y a donc plus qu'un acte de déférence de Charlemagne envers Léon III, il faut y voir, avec les contemporains, la reconnaissance du droit apostolique. Dès lors, l'Église et l'Empire sont bien, selon le mot du poète, « les deux moitiés du monde », les deux forces qui le mènent. Forces alliées, forces ennemies plus souvent encore, car les empiètements de l'une sur l'autre sont continuels. Le spirituel se mêlait si intimement au temporel qu'il ne pouvait guère en être autrement ; de là naquit la querelle fameuse des Investitures, puis la lutte se fit sur un terrain plus politique, et ce furent les longs démêlés entre guelfes et gibelins. Il faut lire dans l'ouvrage de M. Birot le récit de ces luttes : il compte parmi les meilleures pages avec celles qu'il consacre aux démembrements successifs de ce vaste empire d'où sortirent lentement les nationalités modernes. Plongé depuis près de deux siècles dans une léthargie profonde, l'Empire se mourait quand Napoléon le rétablit. Et c'est assurément un spectacle suggestif de voir cet Empire qui pensait tenir du droit de conquête seul sa souveraineté sur l'Occident, remonter, inconsciemment, je le veux bien, vers son origine traditionnelle et demander au Pontife de Rome, comme au temps de Charlemagne, une consécration solennelle. M. G.

Louis XVIII et les Cent Jours à Gand. Recueil de documents inédits publiées pour la Société d'histoire contemporaine par ALBERT MALET. T. II. Paris, Alphonse Picard et fils, 1902, in-8 de XV-314 p. — Prix : 8 fr.

Le premier volume de cette publication était consacré à la correspondance échangée entre Louis XVIII et son gouvernement d'une part et les cours étrangères ou les agents du Roi d'autre part. Nous en avons rendu compte en son temps. Ce second volume, non moins intéressant que le premier, est consacré, pour la plus grande partie, à la correspondance des ambassadeurs d'Angleterre et de Prussse accrédités auprès du roi de France avec leurs propres gouvernements.

Plus de la moitié du volume est remplie par les lettres de Sir Charles Stuart qui fut accrédité auprès de Louis XVIII par Lord Castlereagh dès l'arrivée à Gand de la Cour de France. M. Malet dit dans sa Préface, au sujet de la lecture de ces lettres, que « si le régal littéraire est assez mince, on trouvera là en revanche la substance même de l'histoire. » C'est parfaitement juste et le profit est grand pour nous, de nous rendre compte des observations précises faites sur les actes plus encore que sur les pensées des Français d'autrefois par un Anglais du sens le plus

pratique. Bien que Sir Charles Stuart ait surtout le souci de rendre compte exactement des faits matériels, plus d'une fois on lit entre les lignes l'observation psychologique.

La correspondance du général comte de Goltz, ministre de Prusse, vient ensuite. Elle est non moins intéressante que la première, et c'est un étonnement agréable pour nous d'y voir les pensées d'un Prussien qui paraît avoir voulu sincèrement le bien de la France. A noter dans cette correspondance l'insertion d'un « mémoire sur l'état actuel de la France » qui émane de Guizot et dans lequel plus d'une réflexion n'ont presque rien perdu de leur actualité. Les sentiments bienveillants pour la France du comte de Goltz lui avaient attiré la confiance d'un certain nombre de Français qui, comme le duc de Feltre, ne lui ménageaient pas les renseignements.

Le volume se termine par quelques lettres de M. de Provost, chargé d'affaires d'Autriche à la Haye au début des Cent Jours et du baron de Binder qui, à partir du 1er mai 1815, occupa le poste de ministre d'Autriche auprès du roi des Pays-Bas. Le tout est suivi d'un index biographique et géographique se rapportant aux deux volumes de cette publication, qui fait le plus grand honneur à son auteur et à la Société d'histoire contemporaine.

EUGÈNE GODEFROY.

Histoire contemporaine. La Chute de l'Empire. Le Gouvernement de la Défense nationale. L'Assemblée nationale, par SAMUEL DENIS. T. IV. *L'Assemblée nationale.* Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-8 de 670 p. — Prix : 8 fr.

J'imagine que l'éloge auquel l'éminent auteur de l'ouvrage considérable que nous analysons se montrera le plus sensible ne peut être que la confession de la profonde tristesse qu'on éprouve en fermant ce volume. Nombreux sont les récits qui ont été faits des divers épisodes du règne de l'Assemblée nationale. Presque tous laissent une part soit à la passion politique soit au moins à un parti pris. C'est assez pour que le lecteur s'associe lui-même à la lutte des idées, et pour que l'activité, ne fût-elle que cérébrale, qui résulte d'une lutte, même rétrospective et imaginaire, domine la tristesse qui se dégage du récit. Mais avec M. Samuel Denis la lumineuse clarté de l'histoire pénètre le sujet, n'en laisse rien échapper, et l'inonde tout entier. On voit trop la vérité pour n'être pas accablé par le sentiment d'une impuissance pour le bien qui emprunte quelque chose du fatum antique.

L'événement manqué autour duquel gravite tout ce quatrième volume consacré à la politique intérieure de l'Assemblée nationale, c'est la tentative de restauration de 1873. M. Samuel Denis en a écrit l'histoire avec un soin et une conscience qui rappellent le souci du magistrat d'établir la vérité absolue dans une instruction difficile. Il réussit amplement à faire passer dans les veines du lecteur le même

frisson patriotique que celui qui traversa la droite tout entière au retour de M. Chesnelong de Salzbourg. Il faut ensuite relire deux fois la lettre du 27 octobre adressée par le comte de Chambord à M. Chesnelong ; et l'auteur a bien fait de joindre aux pièces justificatives les explications de M. le marquis de Dreux-Brezé sur la publication de cette lettre. A ce moment, et malgré soi, on s'arrête pour plaindre ceux qui succombaient dans l'effort, et la douleur s'augmente de la notion du temps écoulé depuis lors et des ruines accumulées. La communauté d'intérêts et l'alliance au moins tacite du parti républicain avec M. de Bismarck et la franc-maçonnerie italienne sont mis en pleine lumière.

Les autres événements ne sont que la préparation ou la suite de ceux du mois d'octobre 1873. Quatre chapitres sont consacrés au gouvernement de M. Thiers, abstraction faite des événements militaires et diplomatiques qui ont été traités dans le troisième volume.

L'histoire du gouvernement du maréchal de Mac Mahon est divisée en deux périodes : la première du 24 mai au 5 novembre 1873 est consacrée au premier ministère du duc de Broglie et à la campagne monarchique d'octobre 1873 ; la seconde s'étend du 5 novembre 1873 au 31 décembre 1875. C'est le deuxième ministère du duc de Broglie, le Septennat, le ministère de Cissey, le ministère Buffet, la profonde désunion de la droite, les tristes incidents qui ont marqué l'élection des sénateurs inamovibles et la séparation de l'Assemblée.

Dans la Préface de son premier volume, en 1897, M. Samuel Denis écrivait : « L'impartialité n'est pas l'indifférence. » C'est en nous inspirant de cette pensée que nous nous permettons, dans ce modeste compte rendu, de dire aux bons Français en leur présentant ce volume : Lisez et faites lire ; c'est la vérité, la raison et le patriotisme qui l'ont inspiré. Et peut-être un jour les leçons de l'histoire vraie aideront-elles à faire quelque bien.

EUGÈNE GODEFROY.

Les Républiques parlementaires, par ALBERT SOUBIES et ERNEST CARETTE. Paris, Flammarion, 1902, in-8 de VIII-194 p. — Prix : 6 fr.

Le caractère fondamental du régime parlementaire est la responsabilité des ministres devant le Parlement. Les auteurs de ce très intéressant volume, après avoir passé en revue les vingt-cinq républiques réputées civilisées qui existent de par le monde, n'en ont trouvé que cinq possédant ce caractère distinctif. Les cinq républiques parlementaires sont : la France, le Chili, le Venezuela, Haïti et Saint-Domingue. Quelque pénibles que puissent être pour la fierté française les rapprochements qui résultent de l'étude comparative des constitutions de ces cinq États, on aura tout profit à suivre les auteurs dans le travail très consciencieux et très judicieux qu'ils ont mené à bonne fin. Le pro-

blème des réformes constitutionnelles ne cesse pas d'être à l'ordre du jour, et trop souvent les solutions les plus hasardées sont soutenues avec une assurance que permettrait seule une étude approfondie des conséquences de ce que l'on propose. Combien d'auteurs de constitutions ont songé à entreprendre cette étude?

L'ouvrage se divise en quatre chapitres, consacrés : le premier au Gouvernement (chef de l'État, cabinet, conseils); le second aux Assemblées; le troisième aux Cours souveraines; le quatrième aux différentes procédures de réformes constitutionnelles. La conclusion qui s'en dégage, et que fait prévoir la seule énumération des cinq républiques, n'est certes pas favorable au système des républiques parlementaires : faiblesse, instabilité, impossibilité de toute politique à longue échéance; c'est à cela qu'aboutit le régime qu'un certain nombre de Français, à l'exemple des nègres de Saint-Domingue, considèrent comme le produit le plus perfectionné de la civilisation.

Mais les auteurs nous permettront d'exprimer le vœu qu'ils n'en restent pas là. Ils donnent dans leur préface une excellente définition du régime républicain représentatif : celui « où gouvernement et assemblées sont respectivement indépendants »; ils font remarquer que, « dans la pratique, les distinctions des deux régimes républicains (représentatif et parlementaire) tendent à s'effacer, » et ajoutent avec M. de Saint-Girons que « le gouvernement parlementaire est une conséquence du système représentatif. » Une étude sur les républiques représentatives serait singulièrement opportune en France, où tant d'esprits légers sont toujours prêts à tomber de Charybde en Scylla.

EUGÈNE GODEFROY.

Sur le turf, par MAURICE TALMEYR. Paris, Perrin, 1903, in-12 de 223 p. — Prix : 3 fr. 50.

Qu'êtes-vous devenues, vieilles courses de province, réunions mondaines, où tout ce qui comptait dans un pays se rassemblait autour de quelques propriétaires éleveurs amis du cheval, où l'on faisait un peu de politique, — de la bonne, — où l'on discutait sérieusement la valeur des familles hippiques, où quelques sportmen riches et élégants venaient faire parade de sang-froid et d'un réel courage? Institution bienfaisante, qui a enrichi pendant de longues années les pays d'élevage, et contribué à procurer à la cavalerie française une remonte que nos rivaux nous envient. Pauvres courses, que des hommes intelligents avaient si ingénieusement organisées, la passion des paris vous a contaminées : vous n'êtes plus que des prétextes de jeu, un centre où les appétits les moins avouables se donnent rendez-vous! Un moraliste, que l'on ne peut taxer d'exagération, en est réduit à les signaler aux hommes sérieux comme un danger social! Tout ce que les bas-fonds

de la société renferment de déclassés, de gens avides de jouissances, se rue dans les nombreuses kermesses qu'offrent à cette population interlope les hippodromes ouverts sur tous les points du territoire et presque quotidiennement dans la banlieue parisienne. Ces mœurs des champs de courses, M. Talmeyr s'est appliqué à les étudier, avec un souci de la vérité et un bonheur d'expression qui feront de ce livre un véritable document pour les historiens de l'avenir. Organisation de l'entraînement et des industries accessoires, public qui fréquente le turf, M. Talmeyr a tout vu : il a pénétré tous les secrets de la vie du jockey, du propriétaire sérieux ou fictif, du parieur de toutes classes ; il connaît les dessous des agences occultes qui drainent l'argent des naïfs. Il a pu se convaincre que du haut en bas de l'échelle, le pari n'est autre chose qu'un vol organisé, que tous les efforts tentés pour le rendre sérieux et loyal n'ont pas abouti jusqu'à présent, et que, par les facilités qu'elles offrent aux parieurs de se livrer à leur jeu favori, les courses de chevaux constituent une plaie sociale bien plus grave que n'importe quelle autre institution dans laquelle la passion du jeu trouve à se satisfaire.

Ce livre est plein d'enseignements ; cette satire composée et écrite avec la méthode la plus rigoureuse et l'art le plus raffiné présente, sous une forme saisissante, des tableaux d'une vérité et d'une vie extraordinaires. Rien n'est poussé au noir, et la modération même de la forme ajoute à la puissance de l'impression. GAËTAN GUILLOT.

Notre-Dame de l'Épine. Réponse à M. Misset, par l'abbé PANNET. Châlons-sur-Marne, Martin, 1903, in-8 de 140 p.

Il y a un an, M. l'abbé Misset a entrepris de réduire à néant la légende de Notre-Dame de l'Épine en Champagne et de la remplacer par la véritable histoire de ce célèbre sanctuaire. Avec le style vif et brillant dont il a le secret, il a accumulé une foule d'arguments, des plus probants, semblait-il, pour démontrer que l'église de l'Épine est un monument victorin, que dans toutes les églises bâties par les Victorins on trouve la représentation du buisson ardent du Sinaï, symbolisant l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, enfin que, la signification de ce buisson ardent cessant d'être comprise, après la disparition des Victorins, le peuple y vit la représentation de la découverte d'une statue de la Sainte Vierge dans un buisson lumineux, et que de là serait née la légende actuellement admise.

Cette charge à fond de train contre une vieille croyance a vivement déplu, comme cela était facile à prévoir, à certains ecclésiastiques du diocèse de Châlons, et M. l'abbé Pannet s'est chargé de signaler les erreurs que contiendrait la thèse de M. l'abbé Misset. Sans doute il n'a

pas à sa disposition la même verve, la même ironie, et il représente une école historique assez mal vue aujourd'hui dans le monde des érudits. Toutefois, il est indéniable qu'il apporte un ensemble d'objections très sérieuses contre certaines assertions de son adversaire. C'est ainsi qu'il semble bien prouver que l'église de l'Épine n'était pas nécessairement desservie par un chanoine de Saint-Augustin de la réforme de Saint-Victor. Pour nous, une chose nous a frappé en lisant le livre de M. l'abbé Misset : c'est que si, comme il le prétend, la légende de l'invention de la Vierge de l'Épine dans un buisson lumineux par un berger n'est autre chose que la fausse interprétation du buisson ardent propre aux églises des Victorins, les autres légendes exactement semblables, qui existent dans diverses localités en France (à Saint-Briac, diocèse de Rennes ; à Téloché et à Évron, diocèse de Laval, etc.) devraient avoir la même origine. Pourquoi M. Misset n'étudierait-il pas ces légendes, et, s'il parvenait à prouver qu'en effet elles ont la même provenance, il établirait ainsi définitivement sa thèse sur la madone de l'Église en Champagne. Cela vaudrait mieux que la réponse à M. l'abbé Pannet, qu'il prépare sans doute en ce moment, et dans laquelle les personnalités entreront pour une certaine part, provoquées par certaines vivacités de langage de cet ecclésiastique. Il est à craindre en effet que nous ne voyions se reproduire à propos de N.-D. de l'Épine une polémique semblable à celle qu'a suscitée le suaire de Turin. Nous préférerions qu'on nous donnât enfin une histoire définitive de cette église, dans laquelle seraient reproduites très exactement différentes pièces (textes, gravures, détails d'architecture, etc.), dont les adversaires en présence dans ce débat ne font pas précisément le même usage.

L. CLUGNET.

Un fief saintongeais. Comment on parvenait sous l'ancien régime. *Étude économique et sociale*, par ANATOLE DE BRÉMOND D'ARS. Paris, Champion, 1903, in-8 de XII-262 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'ouvrage de M. Anatole de Brémond d'Ars, commencé déjà depuis près de vingt ans, est l'histoire de plusieurs familles, qui successivement, par alliance ou par héritage, possédèrent le même fief. En lisant ce travail, on pénètre dans la vie intime, je dirai presque journalière de nos aïeux, et on assiste au développement lent, mais progressif, de tous ceux qui se succédèrent dans le fief du Cormier. C'est un tableau vivant et sincère de la société rurale et bourgeoise de l'ancienne France. On voit, comment, avant 1789, à des générations de laboureurs qui pendant bien des années avaient fécondé le patrimoine héréditaire, succédaient des générations de bourgeois. Ceux-ci s'enrichissaient dans le commerce et leurs descendants qui s'étaient ennoblis par la robe ou par l'épée s'alliaient aux plus grandes familles. Ce

sont toutes ces différentes étapes que l'on parcourt avec le livre de M. de Brémond d'Ars.

Les documents relatifs au fief saintongeais du Cormier remontent au règne de Charles VI et se suivent sans interruption jusqu'à nos jours. C'est donc pendant plus de cinq cents ans que se déroule son histoire. Aussi, bien que ses possesseurs n'aient pas tous joué un rôle important, il n'en est pas moins intéressant à étudier, car beaucoup occupèrent une situation en vue dans leur province ou furent alliés à d'illustres familles. Les érudits pourront donc y glaner bien des faits qui ne manqueront pas d'éclairer quelques points d'histoire locale. Mais la moisson qu'ils feront de particularités se rapportant à la vie provinciale de l'ancienne France sera encore bien plus considérable. Ils verront par de nombreux exemples que le morcellement de la propriété est antérieur à la Révolution ; ils se rendront compte aussi de l'importance d'un grand nombre de redevances féodales, qui consistaient le plus souvent en quelques deniers, ou en une poule, la moitié d'un chapon, deux ongles de buhor (sorte d'oiseau de proie), enchassés d'argent. Tous ces renseignements, ainsi que beaucoup d'autres concernant la vie privée d'autrefois, abondent dans ce travail bien présenté et fait avec un grand souci de l'exactitude. JULES VIARD.

La Religion dans la société aux États-Unis, par HENRY BARGY. Paris, Colin, 1903, in-18 de XX-299 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons rendu compte précédemment du remarquable livre de M. Boutmy, membre de l'Institut, intitulé : *Éléments d'une psychologie politique du peuple américain* (t. XCV, p. 358). Dans un champ connexe, bien que plus restreint et d'après une méthode sensiblement analogue, M. Henry Bargy consacre son étude à l'examen très scrupuleux de l'action religieuse au milieu de la société américaine. « Toutes les Églises des États-Unis, dit-il, protestantes, catholiques, juives et indépendantes, ont quelque chose de commun. Elles sont plus voisines entre elles que chacune d'elles ne l'est de son Eglise-mère d'Europe ; et l'ensemble de toutes les religions d'Amérique forme ce qu'on peut appeler la religion américaine. « Sans trembler devant l'expression puissante des réalités, M. Bargy n'hésite pas à dire crûment qu'outre-mer les dogmes sont un poids mort dans une religion qui « n'enseigne plus à mourir mais à vivre. » Une de ses idées les plus fréquemment émises et les plus fortement démontrées, c'est que le culte des Américains va à leur race plus qu'à leur Dieu : ils divinisent l'humanité comme les Grecs divinisaient l'individu. Comme M. Boutmy, il remarque que « si le dogme divise, la morale unit », mais il entrevoit mieux encore l'issue logique de cette évolution : l'union des sectes sur ce

terrain prépare leur entente avec la libre-pensée naissante, le culte national de « l'humanité » se superposant au culte de Dieu sans l'annihiler positivement pour l'instant. Pour démontrer cette thèse, l'auteur prend d'abord l'instinct social déjà en train de s'affirmer dans le christianisme colonial qu'implantèrent en Amérique les séparatistes anglais transfuges aux Pays-Bas en 1608 (Église de Leyde). La solidarité des puritains et leur indifférence dogmatique favorisent la victoire de la morale pratique sur le dogmatisme, aussi bien chez les presbytériens que chez les méthodistes. Channing, Emerson, délaissent de plus en plus la « vérité » pour la « vertu », mystique fausse et de médiocre idéal, mais toujours davantage positive, solidariste, utilitaire. Par ces études successives, M. Bargy était ainsi amené à comprendre le véritable sens du catholicisme à la Hecker. Ce qui fait à ses yeux son mérite est aussi ce qui nous a démontré son danger et nous a fait le poursuivre sans relâche jusqu'à sa retentissante condamnation par Rome. Le catholicisme anglo-saxon (il vaudrait mieux dire irlando-américain) est, dit-il « une religion purement nationale : son rôle a surtout été d'assimiler, par une civilisation provisoire, les masses flottantes jetées incessamment par l'immigration, mais il est surtout américain et tout imbu de cet orgueil de race au point que Hecker, en qui il s'incarne dignement, semble sonner de loin la conquête de Rome » (p. 183). L'auteur constate du reste que, dans ce rôle patriotique d'américaniser les fidèles, l'Église en a perdu la moitié, hâtant leur désertion vers le protestantisme ou la libre-pensée (p. 185). Il ne craint pas de répéter que les prêtres sont « citoyens avant d'être prêtres », que « l'Église catholique aux États-Unis est, avant tout, l'Église d'Amérique », éloges relatifs dont quelques ecclésiastiques, et même des membres de la hiérarchie, ont certainement mérité la flétrissure, mais contre la généralité desquels les américanistes les plus notoires ont néanmoins cru, par un reste de pudeur catholique, devoir au moins protester par écrit. Il n'y a malheureusement que trop de vérité dans ces affirmations fondées, nous le savons personnellement, par de fréquents aveux échappés dans d'imprudentes improvisations ou même dans de sensationnelles communications à la presse. On ne s'étonne donc plus qu'il puisse être question du crépuscule des dogmes amené par l'esprit positif, régnant de plus en plus dans le christianisme contemporain. Par excès « d'action sociale », le catholicisme américain peut, comme les sectes voisines, souvent apparaître à des observateurs attentifs comme « une religion d'indifférence dogmatique » (p. 196). « Baltimore et Washington ne prétendront jamais à être des chefs-lieux théologiques » (*ibid.*). Espérons-le sincèrement, si leur théologie ne se décide à réagir contre l'heckérisme qu'elles ont patroné, car nous verrions se réaliser le chapitre XIX intitulé « l'Église laïque »,

où l'humanisme de M. Strong donne une allure religieuse au progrès terrestre et quelque chose de laïc à la religion dont la seule fin est le profit (utilitaire et immédiat) des hommes, pour les mieux libérer du service de Dieu (p. 208). *Ce christianisme*, conclut très bien M. Bargy, *est un positivisme*. Le Parlement des religions de Chicago a été le symbole de cette disparition du dogme accusé par l'expansion des sociétés de culture morale, par la substitution comme mobile religieux, de l'intérêt commun à l'intérêt privé, dans un mutualisme mystico-pratique, et aussi par une tolérance absolument outrée dans l'interprétation biblique. On arrive, par ces étapes successives, à la « religion de l'esprit », préconisée par M. Schurman, président de la Cornell University, qui prétend unir les membres de toutes les religions et de toutes les sectes dans une haute indépendance des doctrines de leur église, à laquelle ils continueraient d'appartenir extérieurement, pour se rapprocher entre eux dans l'esprit positif et social d'une unité morale ! Cette évolution, qui ne change pas les dogmes et ne brise pas les sectes, mais prépare doucement la religion de l'humanité où se fondront toutes les religions existantes, se fait sentir dans l'Église catholique des États-Unis autant que dans les églises juives, protestantes ou indépendantes (p. 295).

C'est la constatation de cette déchéance possible que des raisons d'ordre divers empêchaient d'établir avec autant de puissante logique et d'exposer au public avec une suffisante autorité, qui avait porté quelques catholiques européens, plus au courant des affaires d'Amérique que les admirateurs attitrés des patrons de l'heckérisme, à pousser un cri d'alarme heureusement entendu par Léon XIII. L'impartiale histoire dira un jour combien ils avaient vu juste. — Merci, en attendant, aux sociologues indépendants, comme M. Boutmy d'abord et M. Bargy ensuite, d'avoir, sans y songer sans doute, par de sisérieuses études, dégagées de tout souci confessionnel, confirmé la justesse de leurs vues et l'opportunité de leur intervention. G. PÉRIES.

Un Magistrat homme de lettres au XVIII^e^ siècle. Le Président Hénault, 1685-1770, par HENRI LION. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-8 de IV-446 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Le président Hénault était homme fait, âgé de trente ans à la mort de Louis XIV, et il expira vers la fin du règne de Louis XV, en 1770. Né en pleine gloire de la Royauté, il a assisté à ce bouleversement que marque l'époque de la Régence et que signale en termes si frappants le chanoine Le Gendre, entre autres, lorsqu'il s'écrie : « Dieu ! quel changement dans l'Église et dans l'État après la mort de Louis XIV ! Le croirions-nous si nous ne l'avions vu ?... » L'impiété débordante, la révolution économique provoquée par le « système », l'autorité

royale ruinée par les Parlements, en un mot la préface de la grande Révolution, imprévue malgré tout, au moins dans ses effets, tel a été le spectacle offert aux hommes de sa génération avec les agréments de la société la plus polie du monde.

Homme du monde par excellence, le président Hénault présente une des plus intéressantes figures de la société du XVIII[e] siècle : sa personne et son style unissent la décence du grand règne aux grâces du suivant ; pas un écrivain ne pouvait mieux que lui rendre compte des événements de son temps, et aucun ne mérite plus de confiance par la finesse de son esprit et par sa probité ; ses *Mémoires* ont donc beaucoup de valeur et laissent d'autant plus à regretter qu'il ne les ait pas développés davantage.

Issu d'une famille anoblie au commencement du XVII[e] siècle, fils d'un riche fermier général, la fortune lui donna d'abord une précieuse liberté, qui ne le fit dépendre des grands qu'autant qu'il le voulut bien, et les grands le recherchèrent pour ses aimables qualités. Il avait passé deux années, de 1700 à 1702, à l'Oratoire, où il était entré, séduit par l'éloquence de Massillon, ami de son père : il y demeura singulièrement attaché aux jésuites qui avaient été les maîtres de son enfance, au point qu'il obtint, un jour, chose inouïe, de faire sa confession générale au jésuite Tarteron dans le propre confessionnal du supérieur de l'Oratoire ! Il déclare avoir passé dans cette retraite le plus heureux temps de sa vie : Massillon avait pourtant deviné qu'il n'avait point la vocation. Il acquit du maréchal de Villeroi la lieutenance des chasses de la capitainerie de Sens, une charge de conseiller au Parlement en 1706, celle de président de la première chambre des enquêtes en 1710. Il faillit être ambassadeur en Hollande, puis en Suisse. Il succéda au cardinal Dubois à l'Académie française. En 1753, la reine Marie Leczinska le fit nommer surintendant de sa maison et le Roi voulut qu'il demeurât ensuite titulaire de la même charge auprès de la Dauphine.

Le président Hénault fit, dès ses premiers ans, beaucoup de vers : j'avoue n'en avoir guère lu ; mais son *Abrégé chronologique*, d'un ton si digne de l'histoire, m'a charmé de bonne heure par le fond aussi bien que par la forme, comme un monument de réaction salutaire contre « l'histoire-bataille » que le P. Daniel semble avoir dictée à cheval et sabre au clair.

Après Walkenaer et Sainte-Beuve, plusieurs se sont attachés au président ; M. Lucien Perey, dans les dernières années, a parlé de lui avec le talent qui le caractérise. M. Henri Lion, grâce à certains papiers inédits, apporte une contribution nouvelle à la biographie de Hénault ; mais les deux tiers de son livre sont consacrés à l'examen des œuvres du président : je ne vois grand intérêt qu'à

l'*Abrégé*, aux *Mémoires* et au peu qui nous reste de sa Correspondance. Le drame de *François II*, à prétention historique, et auquel l'auteur n'était pas seul à attribuer une grande portée, puisque le chancelier d'Aguesseau, « qui en ordonna l'impression, ne cessait d'en vanter l'invention et l'utilité », ne mérite l'attention que comme une tentative de ce que le romantisme a exécuté dans la suite avec plus ou moins de succès.

M. Lion tient pour le Parlement, dont il proclame les membres « défenseurs toujours zélés... des libertés de la nation en face de l'intolérance du pouvoir. » (*Avant-propos*, p. I.) Or, « Messieurs », en fait de libertés nationales, ne se souciaient réellement que d'en prendre le plus possible pour eux-mêmes : leurs pareils l'ont bien fait voir, en opérant tout au profit de la caste bourgeoise la Révolution, dont le peuple, qu'ils n'ont payé que de mots sonores, commence aujourd'hui seulement à tirer les conséquences logiques sous le drapeau du socialisme, et le malheureux « pouvoir » n'a bien été que trop tolérant à leur égard. Dans cet ordre d'idées, M. Lion, qui veut absolument que son héros soit bon parlementaire, ne se montre pas médiocrement gêné (p. 100) par ce passage si formel du *Journal* du marquis d'Argenson (à la date du 26 janvier 1754) : « J'ai entendu parler hier le président Hénault qui se mêle beaucoup des affaires de Cour : il déclame contre le Parlement et assure que cette compagnie n'a aujourd'hui d'autre dessein que de renverser l'autorité royale, et que, si elle revient, c'en est fait de la puissance royale en France. » C'était là le langage que tenait, presque dans les mêmes termes, le sage cardinal de Fleury, écrivant au cardinal de Tencin, une dizaine d'années auparavant ; c'était l'expression de la pensée qui s'imposait à l'esprit éclairé d'honnêtes gens tels que le président Hénault, demeurés sincèrement dévoués à notre veieille monarchie, dont la plus grande faute a été précisément de tant condescendre aux funestes théories de ses légistes.

Enfin M. Lion ne met pas assez en lumière un point capital, sur lequel il y aurait lieu d'insister parce qu'il constitue une sorte d'originalité chez Hénault, étant données ses relations constantes avec les philosophes à la mode. Il fut élevé chrétiennement et ne cessa jamais de respecter la religion, malgré l'irrégularité de ses mœurs ; il déplora la suppression de la Compagnie de Jésus, qu'il avait cherché à sauver, de concert avec la Reine, tout en critiquant, sous certains rapports, les agissements d'une partie des religieux de cet Institut vénérable du reste à tant de titres ; il négocia honorablement pour la Cour avec le saint archevêque Christophe de Beaumont, au sujet des jansénistes. — A noter le bel éloge qu'il fait de ce prélat si justement nommé l'Athanase de son siècle (p. 103, n. 1). — En 1735, à la suite d'une grave maladie, il s'était converti, et il vécut religieusement de longues années avant de mourir. M. Perey nous a montré sa chapelle domesti-

que ; signe particulier : il s'adonnait en chrétien d'autrefois, à la prière officielle de l'Église, à la prière liturgique riche de toute vertu et de toute beauté : il récitait le bréviaire. Ne serait-ce pas, pour les casuistes modernes, matière à se demander s'il ne poussait point le catholicisme jusqu'au « cléricalisme » ? M. de Voltaire, pour son compte, en suffoquait.

HYRVOIX DE LANDOSLE.

Henri de Nicolay. Sa vie, *précédée d'un aperçu historique sur la maison de Nicolay,* par le R. P. MUNIER. 2e édit. Amiens, imp. Piteux, 1904, in-8 de VI-377 p.

Ce livre se borne à raconter la vie d'un saint jeune homme mort à dix-sept ans, dans toute la pureté de son innocence, après une existence toute d'honneur, de vertu et de travail. En tout temps, de telles vies sont bonnes à faire lire à la jeunesse, qui y puise l'amour des nobles choses qui font les hommes, les bons chrétiens, les bons Français. Mais, à notre époque, une telle vie est plus qu'un modèle, c'est un témoignage en faveur des religieux qui ont, pendant cinquante ans, élevé la jeunesse française, et ont su donner à leurs élèves ce goût des hautes et délicates vertus qui préparent les héros et les saints. On ne saurait assez multiplier de pareils témoignages qui répondent victorieusement, beaucoup mieux que les plus éloquents discours, aux mensonges de certaines gens. — Voilà nos élèves, pouvons-nous leur dire, montrez-nous les vôtres et comparons, pour voir de quel côté se trouvent les débauchés et les menteurs. Certes il y a peu d'évènements dans cette vie si courte d'Henri de Nicolay, mais elle coule sous nos yeux toute pure, toute aimable, toute bonne, toute charmante, reflétant dans ses flots candides les vertus et les leçons de ses maîtres aimés, les leçons aussi et les vertus de cette famille de grands chrétiens dont les traditions glorieuses ont mis si fortement leur empreinte sur sa belle âme. Nul doute qu'à l'exemple de ses pères Henri ne fût devenu un grand serviteur de l'Église et de la patrie ; mais ses vertus, révélées par son délicat biographe, feront peut-être plus encore que sa vie cachée n'eût pu faire, et mort, il continuera son œuvre.

ÉDOUARD PONTAL.

Dictionnaire des figures héraldiques, par le comte THÉODORE DE RENESSE. T. VII. Bruxelles, Schepens, 1903, in-8 de 350 p., avec 3 pl.

Le septième volume du *Dictionnaire des figures héraldiques* entrepris par le comte Th. de Renesse vient de paraître. C'est le dernier tome du recueil considérable conduit à bonne fin par l'auteur avec une patience infatigable. Ce volume complète utilement l'œuvre en fournissant au lecteur le moyen de consulter facilement cette collection de pièces d'armoiries et de les identifier. C'est par milliers que l'on compte les

écussons armoriés, et, pour reconnaître leurs possesseurs, on dispose de peu d'instruments. M. de Renesse, en prenant le recueil de Riestap comme point de départ, a rendu un véritable service aux archéologues, aux artistes, aux collectionneurs de jetons, aux curieux de classer les sceaux anciens. Le Dictionnaire de M. de Renesse, quelque considérable qu'il se présente, est une précieuse pierre d'attente destinée au *Corpus* qu'entreprendra un jour le jeune érudit (car il faut qu'il soit jeune pour avoir le temps de finir) qui entreprendra ce travail général. Il existe en effet un grand nombre d'armoriaux de provinces et de villes de France, ainsi que dans tous les États européens, qu'il serait indispensable de fondre en un seul recueil ; et dans ce recueil il ne faudrait omettre ni les bourgeois, ni les commerçants, puisque les figures héraldiques n'étaient pas exclusivement employées par la noblesse.

J'ai souvent eu recours au Dictionnaire de M. de Renesse, malgré les difficultés causées par l'absence des tables, et presque toujours mes recherches ont été couronnées de succès. — Il faut remarquer que pour les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles il y a bon nombre d'armoiries de personnages connus qui ne se trouvent dans aucun recueil ; les *ex-libris* peuvent être de grand secours ainsi que les cachets encore attachés à des lettres particulières.

Le septième tome du Dictionnaire contient la fin de celui-ci avec sa table particulière ; un supplément qui sera peut-être suivi d'autres ; une table des signes héraldiques figurés sur les écussons représentés dans les 39 planches du recueil ; enfin une table générale des matières qui permet de recourir, sans perdre de temps, aux différents paragraphes qui composent l'ouvrage. A. DE B.

BULLETIN

Bibliotheca liturgica. Missae juxta novissima S. Sedis decreta a sac. doct. EMILIO FERRAIS. Veronae, F. Cinquetti, 1903, in-12 de 168 p. — Prix : 2 fr.

Notions sur le matériel liturgique, par le chanoine H. SAUVÉ. Laval, Goupil, 1903, in-16 de III-112 p. — Prix : 2 fr.

Voici deux courts ouvrages sur la liturgie, dont la clarté d'exposition, le souci de l'exactitude, le sens exact des exigences pratiques sont également remarquables. Le Dr. Ferrais, professeur de droit canonique au séminaire épiscopal de Vérone, s'inspirant de la méthode excellemment mise en œuvre par son prédécesseur le chanoine Pighi dans sa *Liturgia sacramentorum et sacramentalium* a consciencieusement consulté les décrets les plus récents de la S. C. des Rites, soit dans les collections authentiques, soit dans les publications spéciales, pour nous présenter une étude très personnelle de la liturgie de la Messe. Il étudie successivement le missel et son contenu, la messe dans son ensemble, puis, ce qui est essentiel au sacrifice (autel, ornement, ministre, matière, temps convenable) ; enfin,

il prend à part chacune des parties de la messe et parle des diverses sortes de messes.

— De son côté, M. le chanoine Sauvé, maître de cérémonies à la cathédrale de Laval, a très originalement passé en revue tout le matériel liturgique : linge, ornements, vases sacrés et autres, ustensiles divers servant au culte, en décrivant la matière, la forme, la couleur, l'usage, etc., et ajoutant d'utiles observations marquées au coin du bon sens et de l'expérience. Très au courant de son sujet, l'auteur fournit toujours les meilleures solutions et se montre aussi modéré dans ses décisions que respectueux des autorités les plus compétentes. Son livre est à recommander pour toutes les sacristies et pour la formation des élèves du sanctuaire. G. PÉRIES.

Le P. Jean de Cronstadt. Son ascétisme, sa morale. Extraits publiés par Dom ANTOINE STAERK. Paris, Lethielleux, 1902, in-12 de XV-158 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage est un recueil des extraits du journal spirituel du célèbre *Père Jean*, archiprêtre et curé de la cathédrale Saint-André à Cronstadt. On sait comment, en octobre 1894, il fut appelé à Livadia où expirait l'empereur Alexandre III, et dans son Introduction Dom Staerk nous rappelle les scènes si pathétiques, si belles, qui précédèrent cette agonie profondément chrétienne.

Sans doute, la présente étude sur la vie intérieure de ce prêtre, — le saint de l'orthodoxie moscovite, — est appelée non seulement à faire du bien aux âmes de bonne volonté, mais à favoriser la réconciliation des deux Églises.

Les extraits ont pour objet : Dieu et la Création, — la Prière, — la Sainte Messe, — la Pénitence, — les Tentations, — l'Avancement dans la vie spirituelle, — la Communion des saints et la Vie éternelle. B. DE CARROY.

La Photographie souterraine, par E.-A. MARTEL. Paris, Gauthier-Villars, 1903, in-12 carré de 70 p., avec 16 grav.

M. Martel, l'inventeur de tant de grottes merveilleuses, d'abîmes insondables, de rivières souterraines, initie aujourd'hui le public aux procédés employés par lui pour photographier les paysages fantastiques qu'il a découverts. Ces procédés, clairement exposés, paraissent très simples et d'un emploi aisé. Il est cependant à craindre que, malgré les détails fournis, l'amateur qui tentera de mettre en pratique les conseils donnés ne se heurte à de fréquents échecs avant d'obtenir un résultat satisfaisant. Les nombreuses illustrations qui terminent l'élégante brochure sont bien faites, par leur aspect bizarre, fantastique, pour inciter à marcher sur les traces de l'habile amateur qui a su obtenir ces clichés. Peu de personnes, il est vrai, ont à leur disposition des grottes plus ou moins profondes, mais beaucoup pourront sans doute essayer d'obtenir des effets curieux en opérant la nuit, dans des sous-bois touffus, ou sur le bord de ruisseaux encaissés. J. C. T.

La Prononciation du latin classique, par l'abbé J.-M. MEUNIER. Nevers, impr. Vallière, 1903, in-8 de VIII-38 p. — Prix : 1 fr. 50.

Cette étude savante, honnête jusqu'à l'ingénuité, propose de rectifier et d'unifier la prononciation du latin. Certes, rien ne serait plus désirable que cette uniformité, si elle était authentiquement possible.

La grande difficulté n'est pas de savoir comment les Latins prononçaient à telle époque, — par exemple, au siècle d'Auguste ; on est assez renseigné là-dessus, grâce aux grammairiens, aux inscriptions et à l'origine des langues romanes. Les observations que l'auteur, à ce propos (p. 10 et suiv.), tire de l'étymologie et de la formation des mots français sont des plus intéressantes. On voudrait le voir développer, avec ces considérations, celles qui lui sont fournies par l'étude des patois de son pays ; seulement il faudrait pour cela plus qu'un article de revue, il faudrait le volume qu'il semble nous promettre et qu'il nous doit. Quant au projet de rendre uniforme, dans le monde entier, la prononciation du latin, on en voit bien avec lui les avantages ; mais les obstacles, qu'il ne dissimule pas du reste et qu'il expose loyalement, paraissent insurmontables.

Chaque nation aura toujours sa manière particulière de prononcer une langue morte, et, si l'Église romaine imposait à ses fidèles une prononciation, elle ressemblerait forcément à celle des Italiens qui n'est, pas plus qu'une autre, celle des Romains d'autrefois. Toute restauration de l'antique porte toujours l'empreinte du temps et du pays qui l'a faite et l'idée d'adopter le latin classique, comme langue universelle, a bien l'air d'une utopie. Le latin ne saurait faire concurrence à l'*espéranto* ; car le langage cicéronien ne sera jamais que le fait d'une élite. Le mieux serait, pour les fidèles du latin, de le prononcer le moins mal possible, en s'approchant partout d'un idéal commun. Mais nous avons beaucoup à faire, nous surtout, Français, pour corriger notre prononciation défectueuse, et vraiment on se découragerait à constater que nos anciens, évitant les syllabes nasales, parlaient le latin mieux que nous.

A défaut des congrégations savantes qui étaient, sur ce point, un instrument de progrès, espérons qu'il viendra des débris, même dispersés, du clergé enseignant. La brochure de M. Meunier, qui se présenterait sous le patronage de G. Paris, s'il avait vécu, pourra lui servir de guide éclairé.

A. Boué.

Catholiques ou Francs-Maçons, par O. S. Paris, Savaète, s. d., in-8 de 90 p. — Prix : 1 fr.

L'auteur de cette vigoureuse brochure, qui, sous différents pseudonymes, combat, sur des théâtres divers, le bon combat avec une ardeur inlassable, a inscrit en tête de son œuvre cette épigraphe significative de M. Brunetière : « Entre francs-maçons d'une part et catholiques de l'autre, à l'heure actuelle, en France comme ailleurs, un tiers parti ne pouvait représenter que des intérêts matériels. » Une lettre de Don Sarda, l'ardent ennemi du libéralisme, et un Avant-propos de Mgr Fèvre, qui ne l'aime pas davantage, achèvent de donner à cette brochure de combat son véritable caractère. L'auteur, et il n'est pas seul de son espèce, n'a qu'une confiance modérée, pour ne pas dire plus dans ces ligues libérales, qui, sous prétexte de tactique, dissimulent leur drapeau et craignent d'affirmer leurs convictions chrétiennes. C'est sur le terrain catholique qu'il convient de se placer, puisque, aussi bien, c'est sur ce terrain que les francs-maçons ont porté le combat. Et les laïques n'y doivent pas lutter tout seuls ; il faut que le clergé, oubliant les conseils d'une prudence tout humaine, prennent leur part, et, mieux encore, la direction de la bataille. Alors le peuple, qui est simpliste, comprendra où on le mène et ce qu'il faut défendre ou reconquérir.

Cette brochure très vigoureuse mérite d'être lue. Elle est vivante, saisis-

sante, énergique, tout à fait exempte de timidités surannées, et peut servir de programme au parti de l'avenir, « le parti de Dieu. »

ÉDOUARD PONTAL.

Les Associations d'hommes. Fondation et fonctionnement. *Lettre à un curé de Marseille*, par L. DE LA P. Marseille, Impr. marseillaise, 1903, in-16 de 54 p.

Cet opuscule, approuvé avec éloges par Mgr l'évêque de Marseille, est le manuel de tous ceux qui, prêtres ou laïques, s'occupent de la fondation et de la direction d'associations d'hommes, spécialement des cercles catholiques. L'auteur, directeur diocésain de ces sortes d'associations, possède une grande compétence sur la matière et l'ouvrage se compose de « quelques avis pratiques, on pourrait dire techniques, sur la fondation et le fonctionnement des associations d'hommes, avis qui sont le fruit d'une expérience déjà longue » (p. 1). Ils complètent heureusement certaines Revues religieuses, qui ont publié sur le sujet des études aussi utiles qu'édifiantes.

Relativement à la chapelle, l'auteur soutient que les cercles d'hommes doivent avoir la leur, en principe, indépendante de l'Église paroissiale. C'est un point bien controversé parmi les curés et même parmi les directeurs d'œuvres. La raison qu'en fournit notre auteur anonyme, la voici : « Il serait bien à désirer que les hommes n'eussent pas besoin de sortir de chez eux pour trouver le Bon Dieu, que leur dévotion, toujours gauche et un peu timide, n'eût pas à affronter de regards indiscrets » (p. 23). — Nous avons besoin, cependant, de la *crânerie* des convictions masculines. L. R.

Inventario del R. Archivio di Stato di Cagliari e notizie delle carte conservate nei più notevoli archivi comunali, vescovili e capitolari della Sardegna, da SILVIO LIPPI. Cagliari, Valdès, 1902, in-4 de XXII-175 p.

Comme préface à cet inventaire, M. Lippi a donné un historique de l'Archivio de Cagliari bien documenté et précis. L'archive remonte à Pierre IV d'Aragon qui a institué en 1359 un dépôt des *capibrevi* et documents officiels de la Procurazione reale à Cagliari. Successivement amélioré ou augmenté par ordre de Ferdinand le Catholique (1480) et de Philippe III (1618), il a été constitué d'une façon définitive par Carlo Emanuele III (10 sept. 1763). Il comprend aujourd'hui deux catégories : *Archivio antico* (dominations aragonaise et espagnole) *Archivio moderno* (depuis la domination de la maison de Savoie), divisées en sept sections : 1° actes d'État ; 2° judiciaires ; 3° actes de notaires (provenant de la Tappa di Insinuazione di Cagliari, et de l'Archivio notarile di Oristano) ; 4° actes administratifs (offices supprimés) ; 5° actes administratifs (offices existants) ; 6° actes des enti morali ; 7° actes d'origine privée (notamment papiers de la famille Aymerich et des successions Martini Manconi). C'est surtout pour la période du XIV° au XIX° siècle que ces archives ont de l'importance. — M. Lippi, chargé d'inspecter les diverses archives de l'île, Cagliari, Ales, Bosa, Iglesias, Lanusei, Oristano, Tortoli, Sassari, Alghero, Castelsardo, Nuoro, Ozieri, Tempio, donne des renseignements sur nombre de documents historiques précieux qui y sont conservés.

L.-G. P.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Friedrich H. Dieterici, professeur honoraire de littérature sémitique à l'Université de Berlin, est mort dans cette ville le 17 août, à l'âge de 82 ans. Il était né à Berlin en 1821, où résidait son père, K. F. Dieterici, professeur également fort connu. En 1846, il devint chargé de cours de langues orientales, et en 1850, il était nommé professeur de langues arabes à l'Université de Berlin. Ses études ont été dirigées surtout sur la logique et la psychologie des Arabes et sur l'influence d'Aristote dans les milieux orientaux.

— On annonce encore la mort de MM. : le cher frère Bertulien, visiteur des Frères des écoles chrétiennes, décédé récemment à Paris, lequel avait rendu de grands services à l'enseignement chrétien pendant les vingt-trois ans qu'il a dirigé le district de Normandie ; — Mme Gabrié, femme de lettres, qui écrivait sous le pseudonyme de Gabrielle d'Eze ; — Pierre-Alexandre Héron, professeur libre à Rouen, ancien président de l'Académie de Rouen, de la Société des Bibliophiles rouennais et de la Société d'horticulture, membre de diverses autres sociétés savantes, telles que la Société d'histoire de Normandie, auteur de plusieurs travaux de valeur ; — Ernest Humbert, ancien professeur d'histoire et de philosophie au lycée d'Orléans ; — Auguste Jacquot, ancien officier, ancien consul général de France à Leipzig et à Amsterdam, qui laisse des traductions des ouvrages de philosophie de Buchner, et qui était rédacteur aux *Débats* et à la *République française* ; — Edouard Litais, soldat au 4e colonial, mort prématurément à Toulon, à son retour du Tonkin, à 24 ans, lequel envoyait à la *Croix* de Paris, à la *Croix du Var* et à l'*Univers* des correspondances de l'Extrême-Orient fort appréciées ; — l'abbé Moutier, curé d'Etoile (Drôme), félibre bien connu, qui a écrit notamment le poème *Lou Rone* ; — Julien Pillaut, compositeur de musique et critique musical, conservateur du musée d'instruments anciens au Conservatoire de musique ; — Henry Pupin, rédacteur au *Journal des Débats* ; — J. Ricard, romancier, auteur de nombreux ouvrages ; — l'abbé Rougier, qui était professeur depuis 33 ans à l'Institut Sainte-Marie de Riom (Puy-de-Dôme), mort à 61 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Mgr Henry Brück, évêque de Mayence, mort dans cette ville à 72 ans, lequel laisse plusieurs ouvrages de valeur, entre autre un *Manuel de l'histoire de l'Église* ; — Wladimir Chtchiglev, auteur dramatique russe, mort récemment à Saint-Pétersbourg, à 63 ans ; — Williams J. Cripps, artiste et écrivain anglais, mort le 27 octobre, auteurs d'ouvrages très estimés, tels que *Old English Plate* (1878) ; *Old French Plate* (1880) ; *Corporation and College Plate* (1881) ; — Alexandre Dejanow, écrivain russe, mort récemment à Saint-Pétersbourg ; — Théodore Gaedertz, historien allemand ; — Dr Ferdinand Grassauer, conseiller d'État autrichien, ancien directeur de la bibliothèque universitaire de Vienne, connu par ses ouvrages sur l'histoire de l'Autriche, mort le 28 octobre, à Klosternenburg ; — Mme T. K. Harvey, née Montagu, femme de lettres anglaise, morte à 82 ans, laquelle laisse des romans, des poésies, des contes pour les enfants, etc. ; — Dr Marcus Jastrow, l'un des plus remarquables talmudistes de notre temps, originaire de Pologne, auteur d'importants ouvrages, entre autres un *Dictionary of the Targumim*, mort le 14 octobre à Germantown, près de Philadelphie (États-Unis) ; — Dr Ulrich Köhler, professeur d'histoire ancienne, mort à Berlin, le 24 octobre, à 65 ans ; — Dr Köpp, professeur de mathématiques allemand et directeur du gymnase royal d'Eisenach,

mort le 15 octobre, dans cette ville, à 85 ans; — Yrie KOSKINET, écrivain et homme politique finlandais, qui fut très populaire tant qu'il resta à la tête du parti vieux-fennomane; — James MAC LAREN COBBAN, journaliste et romancier anglais, rédacteur du *Morning Post*, de l'*Athenaeum* etc., auteur de *The cure of Souls* (1879); *Master of his Fate* (1890), etc.; — Gustav VON MOSER, écrivain allemand, auteur de comédies, mort le 23 octobre, à Görlitz, à 79 ans; — Dr NAGEL, professeur de geodésie à l'École technique supérieure de Dresde, mort dans cette ville, le 24 octobre, à 84 ans; — Dr Otto NASSE, professeur de pharmacologie et de chimie physiologique allemand, mort le 20 octobre, à Fribourg en Brisgau, à 64 ans; — Mme PARR, née Taylor, femme de lettres anglaise, auteur de divers romans qui ont eu une grande popularité, tels que : *Dorothy Fox*, *Adam and Eve*, etc.; — Adam PLUG, romancier polonais estimé; — Wilhelm von POLENZ, romancier allemand, mort le 13 novembre, à Ober-Kunewalde (Saxe), à 42 ans; — Dr Karl REISENKUGEL, directeur de la bibliothèque universitaire d'Ezernowitz, mort dans cette ville le 20 octobre; — J. H. RUTHERFORD, éditeur anglais connu, qui a composé lui-même un *Guide to Kelso*; — Edmond SALOMON, fondateur et directeur du *Journal de Budapest*; — Dr Adolph SCHMIDT, ancien professeur de droit romain à l'Université de Leipzig, mort le 24 octobre, à Baden-Baden, à environ 88 ans; — Richard SCHMIDT-CABANIS, poète humoristique allemand, mort à Berlin, le 11 novembre, à 66 ans; — Dr SEYFFARTH, pédagogue allemand, mort dernièrement à Liegnitz, à 74 ans; — Mgr SCHRODER, ancien professeur de dogmatique à l'Université catholique de Washington, devenu ensuite recteur de l'Université catholique de Munich, mort à 54 ans, au moment où il allait prendre la direction de la Faculté de théologie catholique de Strasbourg, récemment créée.

INSTITUT. — ACADÉMIE FRANÇAISE. — L'Académie a tenu, le 26 novembre, sa séance publique annuelle. M. Paul Thureau-Daugin prononce le discours habituel sur les prix de vertu. Voici la liste des prix décernés dans cette séance.

Prix de poésie (4 000 fr.). — Sujet : « Victor Hugo ». Le prix a été décerné à M. Léonce Depont.

Prix Montyon (19 000 fr.). — Neuf prix de 1 000 fr. à chacun des ouvrages suivants : *le Commandant Lamy, d'après sa correspondance et ses souvenirs* (1858-1890), par M. le commandant Reibel; — *L'Invasion, 4 août 1870-16 septembre 1875*, par M. Léon Barracand; — *Le Livre de l'Émeraude en Bretagne*, par M. A. Suarès; — *Études philosophiques*, par M. l'abbé Albert Farges; — *Une Demi-carrière*, roman militaire, par M. le comte de Comminges; — *L'Autre Amour*, par Claude Ferval; *La Peur de vivre*, par M. Henri Bordeaux; — *Le Chemin montant*, par M. Frédéric Plessis; — *Journal d'un entomologiste*, par M. Henri Fabre.

Vingt prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *La Défense de la légation de France*, par M. Eugène Darcy; — *Nos Origines nationales*, par M. Henri Guerlin; — *Chez ceux qui guettent*, par Mme Jean Pommerol; — *Fez*, par M. Auguste Mouliéras; — *Marins et missionnaires. Conquête de la Nouvelle Calédonie (1843-1853)*, par le P. A. de Salinis; — *Marins et soldats français en Amérique (1778-1783)*, par M. le vicomte de Noailles; — *Frédéric le Grand, d'après sa correspondance politique*, par M. L.-Paul Dubois; — *Histoire des Petites Sœurs des pauvres*, par M. l'abbé A. Leroy; — *Le Sentiment de l'art et sa formation par l'étude des œuvres*, par M. Alphonse Germain; — *La Navigation aérienne*, par M. J. Lecornu; — *Chanteclair*, par François Casale; — *Ma cousine Nicole*, par Mlle Mathilde Alanic; — *Kerneves*, par

Mlle Marie Pape-Carpentier; — *Fils de grande tente*, par Seddik Ben El Outa; — *Gillette*, par M. Jean Thorel; — *Le Livre de Paula*, par Mme Marie Kernarel; — *Le Baptême de Marie Radé*, par M. Félicien Pascal; — *L'Oublié*, par Mme Laure Conan; — *Le Vœu de Béatrice*, par Mme Octave Feuillet; — *Le Pervers sentimental*, par M. Alfred Poizat.

Prix Juteau-Duvigneaux (2500 fr.). — Le prix a été décerné à M. l'abbé Lecanuet, pour son ouvrage : *Montalembert*.

Prix Sobrier-Arnoult (2000 fr.). — Ce prix est partagé également entre : M. Ch. V. Langlois, pour son ouvrage intitulé : *Questions d'histoire et d'enseignement*; — M. Gustave Reynier, pour son ouvrage intitulé : *La Vie universitaire dans l'ancienne Espagne*.

Prix Furtado (de Bayonne) (1000 fr.). — Ce prix est attribué à l'ouvrage de Mme la comtesse de Clinchamp, intitulé : *Chantilly (1485-1897)*.

Prix Fabien (2500 fr.). — Deux prix de 1000 fr. chacun aux ouvrages suivants : *Mendiants et vagabonds*, par M. Louis Rivière; — *La Valachie*, par M. Emmanuel de Martonne. — Un prix de 500 fr. à l'ouvrage de M. Pène-Siefert, intitulé : *Jaunes et Blancs en Chine*.

Prix Charles Blanc (2400 fr.). — Un prix de 1000 fr. à M. Louis Flandrin, pour son ouvrage intitulé : *Hippolyte Flandrin*. — Trois prix de 500 fr. aux ouvrages suivants : *Dalou, sa vie et son œuvre*, par M. Maurice Dreyfous; — *L'Orfèvrerie algérienne et tunisienne*, par M. Paul Eudel; — *Le Style dans les arts et sa signification historique*, par M. Louis Juglar.

Prix Gobert (10000 fr.). — Le grand prix à M. Pierre de Nolhac : *La Création de Versailles*; le second prix à M. Pierre de Vaissière : *Gentilshommes campagnards de l'ancienne France*.

Prix Thérouanne (4000 fr.). — Deux prix de 1000 fr. aux ouvrages suivants : *La Bohême depuis la Montagne-Blanche*, par M. Ernest Denis; — *Napoléon intime, Napoléon et la paix*, par M. Arthur Lévy. — Quatre prix de 500 fr. aux ouvrages suivants : *Bonchamps et l'Insurrection vendéenne (1760-1793)*, par M. René Blachez; — *La Première Invasion de la Belgique (1792)*, par le commandant de Sérignan; — *Batailles françaises*, par le général Hardy de Périni; — *Charles le Téméraire et la Ligue de Constance*, par E. Toutey.

Prix Bordin (3000 fr.). — Deux prix de 1000 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Julien l'Apostat*, par M. Paul Allard; — *L'Enseignement secondaire et la Démocratie*, par M. Francisque Vial; — Deux prix de 500 fr. aux ouvrages suivants : *Étude sur le théâtre. Marie-Joseph Chénier*, par M. A. Lieby; — *Étude sur l'influence de la littérature française en Hongrie, (1772-1896)*, par M. J. Kont.

Prix Marcelin Guérin (5000 fr.). Deux prix de 1000 fr. à chacun des ouvrages suivants : *La Vie à Tulle aux dix-septième et dix-huitième siècles*, par M. René Fage; — *Les Dernières Années de Chateaubriand (1830-1848)*, par M. Edmond Biré; — Six prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Le Poète Edward Young (1685-1765)*, par M. W. Thomas; *Les Protestants d'autrefois*, par M. Paul de Félice; — *L'Impérialisme allemand*, par M. Maurice Lair; — *Victoria, sa vie, son rôle, son règne*, par M. Abel Chevalley; — *Gazali*, par M. le baron Carra de Vaux.

Prix Langlois (1200 fr.). — Ce prix est partagé également entre la traduction des ouvrages suivants : *Canzones-Triomphes et poésies diverses de Pétrarque*, par M. Brisset; — *Othello, le Maure de Venise (1604)*, *Jules César (1600)*, par M. Beljame.

Prix Saintour (2000 fr.). — Un prix de 1000 fr. à M. Léon Séché, *Revue de la Renaissance. Œuvres complètes de Joachim du Bellay*. — Deux prix de 500 fr.

aux ouvrages suivants : *Corneille et le Théâtre espagnol*, par M. Huszar ; — *Ménage polémiste, philologue et poète*, par Mlle Elvire Samfiresco.

Prix Toirac (4 000 fr.). Ce prix est décerné à M. Maurice Donnay pour sa pièce *l'Autre Danger*, représentée en 1902 au Théâtre-Français.

Prix Archon-Despérouses (2 600 fr.). — Un prix de 1 000 fr. au volume de poésies intitulé : *Voix de la terre et du temps*, par M. Louis Mercier. — Deux prix de 800 fr. chacun aux ouvrages suivants : *Le Cœur nostalgique*, par Mme Marguerite Comert ; — *Provence*, par M. Jean Renouard. — Une mention est accordée à M. Edward Montieu, auteur d'un volume de poésies intitulé : *L'Automne des lys*.

Prix de Jouy (1 400 fr.). — Ce prix est partagé également entre Mlle Paule Junka, pour son roman *Gracieuse* et M. Henri Moreau, auteur d'un roman intitulé : *L'Un ou l'autre*.

Prix Le Fèvre-Deumier de Pons (1 000 fr.). — Ce prix est partagé également entre Mme Marguerite Mesureur, pour un volume de poésies intitulé : *Gestes d'enfant*, et le volume de poésies de M. Duvauchel, intitulé : *Poèmes de Picardie*.

Prix Jules Favre (1 000 fr.). — Ce prix est décerné à Mme Dora Melegari, auteur d'un volume intitulé : *Ames dormantes*.

Prix Née (3 700 fr.). — Ce prix est décerné à Mme Bentzon.

Prix Vitet (2 900 fr.). — Ce prix est décerné à M. André Hallays.

Prix Botta (3 000 fr.). — Ce prix est décerné à M. de Pomairols.

Prix Marcisse Michaut (2 000 fr.). — Ce prix est décerné à M. Adolphe Brisson.

Prix Lambert (1 600 fr.). — Ce prix est décerné à M. le baron de Mandat-Grancey.

Prix Monbinne (3 000 fr.). — Ce prix est décerné à M. Victor du Bled.

Prix Marmier (850 fr.). — Ce prix est décerné à M. Pontsevrez.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 30 octobre, M. M. Croiset donne lecture du mémoire qu'il doit lire à la séance publique de l'Académie, sur « la Morale et la cité dans les poésies de Solon ». — M. Pottier donne lecture du chapitre de son travail sur la poterie antique, qui a trait à la condition sociale des ouvriers. — M. J. Lair offre à l'Académie son *Essai* sur la bataille de Formigny, auquel il a annexé la reproduction photographique de dessins exécutés à Fontainebleau au commencement du XVIIe siècle, d'après une tapisserie aujourd'hui perdue. — M. Ch. Joret fait hommage à l'Académie de son mémoire sur J.-B. Lechevallier, helléniste et historien, né en Normandie en 1752, et qui, après de nombreuses pérégrinations, mourut conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève. — M. Michel Bréal parle de la signification du mot *diabolus*, employé par Hérodote dans le sens de *tentateur*, non de *calomniateur*. — Le 20 novembre, M. Héron de Villefosse lit un mémoire du P. Germer-Durand qui a exploré la route romaine construite par Trajan, de Bostra à Philadelphie, des frontières de Syrie à la mer Rouge. — M. Senart communique une lettre de M. Finot et la photographie d'une parure en or découverte en Indo-Chine. — M. Homolle donne connaissance de deux lettres de donation attribuant, l'une 50,000 francs à l'École française d'Athènes pour les fouilles de Delos, l'autre 10,000 francs à l'École néerlandaise pour les fouilles d'Ithaque. — M. Noël Valois parle de la découverte qu'il vient de faire d'un ouvrage inconnu intitulé : *Defensor minor*, et dont l'auteur est Marsile de Padoue, un révolutionnaire du XIVe siècle. — M. S. Reinach donne connaissance à l'Académie de l'attribution faite par M. Brun Sauer, relativement

à une tête provenant du Parthénon et qu'il dit être celle d'une Artémise. — M. Héron de Villefosse rappelle que les renseignements fournis par M. Michon ont été l'origine de cette identification. — Le 27 novembre, M. Rodocanachi donne lecture d'un mémoire sur l'origine des musées capitolins. — M. E. Picot dépose, en en faisant l'éloge, un livre de M. G. Bengesco : *Bibliographie et extraits des œuvres de Carmen Sylva.* — M. Léger offre, au nom du ministre de l'instruction publique, un ouvrage en 19 volumes sur le *Folklore bulgare.*

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 7 novembre, M. Picavet donne communication d'un Mémoire sur « saint Paul et Plotin ». Le 14 novembre, M. Babeau dépose de la part de l'auteur, M. Vesnier, une *Étude biographique sur le prince Xavier de Saxe, comte d'Alsace,* d'après les documents existant aux archives de l'Yonne. — M. Eug. Rostand présente le tome XII des actes du Congrès du crédit populaire tenu à Reims. — M. G. Picot fait hommage à l'Académie de la part de M. Cambon, de brochures dans lesquelles cet ambassadeur montre aux États-Unis ce qu'est le pays qu'il représente au point de vue de l'activité de ses écrivains et de la valeur de leurs tendances. — Le même académicien dépose ensuite le tome II de l'*Histoire de la Charité* par M. Lallemand. — M. Cheysson en fait autant pour l'ouvrage de M. Martin : *Commentaire de la loi de 1902 sur la santé publique.*

ALMANACHS POUR 1904. — Dans notre précédente livraison nous avons signalé une première série d'almanachs en tête desquels nous avons placé l'*Almanach du Bon Français* édité par la Société bibliographique. Voici une seconde série de ces publications. — La maison Hachette mérite incomparablement le premier rang sous ce rapport, car aucun almanach ne saurait rivaliser avec l'*Almanach du Drapeau*, dont nous avons parlé précédemment et moins encore avec l'*Almanach Hachette,* car c'est bien justement qu'il a pour sous-titre : *Petite Encyclopédie de la vie pratique* (in-12 de 432-LXXVI p., avec 1200 figures et 49 cartes). Après un Calendrier accompagné des renseignements les plus divers, on trouve là, entre autres articles curieux, qu'il serait trop long d'énumérer : *Les Bienfaits et les méfaits de la pluie ; — Les Supplices chez nos ancêtres ; — Souverains d'Autriche-Hongrie* avec un Tableau synoptique de l'histoire de ce pays ; — *Les Palais des Chefs d'États étrangers ; — L'Histoire de l'année* politique, diplomatique, religieuse, agricole, géographique, coloniale, militaire, scientifique, littéraire, etc. ; — *Découvertes, travaux et inventions ; — Les Cinq Percées des Alpes ; — Le Canal de Panama ; — La Production de la houille dans le monde ; — Les Quarante de l'Académie française ; — Les Caractères des peuples connus par leur écriture ; — Le Bilan des progrès au XIX^e^ siècle ; — Droit usuel ; — Le Potager de tout le monde,* etc., etc.

Voici l'*Almanach de la chasse illustré* (Paris, Firmin-Didot, gr. in-8, 1 fr.). Merveille de bon goût que les chasseurs surtout sauront apprécier à sa valeur. — Admirons, pour ses belles illustrations en noir et en couleurs, l'*Almanach du Pélerin,* dont le texte est aussi intéressant qu'édifiant et varié (Paris, Maison de la Bonne Presse, gr. in-8, 0 fr. 50). — Puis, enregistrons les neuf almanachs de la maison Pierron et Hozé, de Nancy, savoir : *Le Grand Almanach populaire illustré* (gr. in-8 de 293 p., 1 fr. 50), qui, à côté de récits d'assez longue haleine, renferme des notices biographiques sommaires sur des célébrités ou des notabilités contemporaines, artistes, écrivains, politiques, militaires, ces derniers en grand nombre, enfin quantité de choses utiles à connaître ; *Le Grand Almanach de la famille* (gr. in-8, 22^e^ année, 0 fr. 50) ; *l'Almanach du foyer* (petit in-4, 18^e^ année, 0 fr. 30) ;

l'*Almanach du travailleur* (petit in-4, 18e année, 0 fr. 30) ; l'*Almanach de Jeanne d'Arc* (petit in-4, 18e année, 0 fr. 30) ; l'*Almanach du cultivateur et du vigneron* (petit in-4, 18e année, 0 fr. 25) ; l'*Almanach des veillées d'hiver* (petit in-4, 18e année, 0 fr. 25) ; l'*Almanach récréatif* (petit in-4, 18e année, 0 fr. 25) ; enfin l'*Almanach Sans-Pareil* (petit in-4, 0 fr. 15). Tous ces almanachs sont amplement illustrés. — Nous arrivons aux almanachs de la Société de Saint-Vincent de Paul, qui, toujours semblables à eux-mêmes, ne peuvent manquer de plaire à leur fidèle clientèle chrétienne et patriotique. Le premier est *le Coin du feu*, si parfait sous tous les rapports (0 fr. 50) ; l'*Almanach du laboureur et du vigneron* (0 fr. 20), si utile en son genre ; l'*Almanach de l'atelier* (0 fr. 20) ; *Le Soldat* (0 fr. 20) et *le Jean Bart, almanach des gens de mer*, tous deux remplis de récits héroïques ou touchants ; enfin le meilleur marché de tous, le *Petit Almanach de l'écolier* (0 fr. 05).

CELTICA. — Est-ce une revue nouvelle qui vient au monde sous ce titre ? Elle porte en sous-titre : *Recueil semestriel de mémoires relatifs à l'archéologie, à la numismatique et au folklore celtique, publiés par Ch. Roessler, avec le concours de plusieurs amis des études celtiques* ? Nous avons sous les yeux les deux premiers fascicules formant ensemble 110 p. in-4 avec la mention : Paris-Londres, 1903 (en dépôt à la librairie Bouillon, 6 fr. le fascicule). — La publication a, tout au moins, le mérite d'une impression luxueuse et de très belles gravures, et c'est un mérite très appréciable quand il s'agit de la reproduction de monnaies ou de pages de manuscrits, ou de tout autre objet antique. Le contenu des *Celtica* est très varié ; mais ses articles doivent être considérés surtout comme de la vulgarisation, car ils sont très rarement accompagnés des références bibliographiques d'usage dans les travaux d'érudition pure. Les articles sont le plus souvent de M. Roessler : Numismatique gauloise, inscriptions oghamiques, folklore de la Normandie (d'après des livres anciens), fouilles de Stonehenge, oppida maritimes de la Normandie, casques gaulois. D'autres de divers collaborateurs, M. Piette, la figurine de Brassempouy ; M. Dognée, phalères gauloises ; et des traductions d'articles anglais de MM. Rhys et Macalister. Ces articles et mémoires sont de valeur très diverse, mais les gravures, toutes, ou peu s'en faut, en phototypies, leur ajoutent un incontestable mérite.

PARIS. — Derniers échos des fêtes célébrées par le Congrès international des bibliothécaires en l'honneur de M. Léopold Delisle : M. Maurice Tourneux a retracé, pour les lecteurs du *Bulletin du bibliophile*, le récit des fêtes du *Jubilé bibliographique de M. Léopold Delisle*. (Paris, Henri Leclerc, in-8 de 7 p.) et le bureau du Congrès, dans une publication officielle, a recueilli les discours et adresses auxquels il a donné lieu : *Congrès international des bibliothécaires. Jubilé de M. Léopold Delisle. Réunion du 8 mars 1903. Discours et adresses* (Paris, Imprimerie nationale, in-8 de 91 p.). Des paroles prononcées par M. Émile Picot en remettant à M. Delisle la bibliographie de ses œuvres par M. Lacombe, il nous paraît utile de relever les suivantes : « Il fut un temps, Messieurs, un temps qui est loin de nous, je l'espère, où beaucoup de gens considéraient la conservation des bibliothèques, des archives et des musées comme une sorte de canonicat, une sinécure réservée à des hommes de lettres éprouvés par l'âge ou la maladie ou simplement à des favoris du pouvoir. Rien n'était plus dangereux qu'une telle manière de voir. Il saute aux yeux que les grands dépôts publics n'ont pu être formés que grâce à la science et au zèle de ceux qui les ont dirigés. Mais ces dépôts ne doivent pas demeurer sans vie, ils doivent se développer ; aussi leur administration n'est-elle pas moins difficile que leur formation. »

M. Delisle, dont le zèle et la science sont un exemple pour les bibliothécaires, a insisté, lui aussi, sur « la préparation technique et l'entraînement qu'exige aujourd'hui le noble métier de bibliothécaire. » Il a émis le vœu qu'à côté du Catalogue général de la Bibliothèque nationale paraisse celui des livres qui ne s'y trouvent pas et que contiennent les autres bibliothèques soit de Paris, soit même de France. « Il s'agirait d'établir un inventaire général et complet de nos richesses littéraires. »

— Souhaitons la bienvenue, une bienvenue cordiale, au périodique mensuel qui, sous le titre de : *Feuilles nouvelles*, vient de lancer son premier numéro, très intéressant à coup sûr, et dont le sommaire figure dans la partie technique du *Polybiblion* de décembre. C'est là, au surplus, que nos lecteurs trouveront, régulièrement chaque mois, les sommaires de *Feuilles nouvelles*. Dans une lettre, qui figure en tête de ce premier numéro, adressée à Mme C. de Lamiraudie, directrice de cette revue, M. le comte de Mun s'exprime ainsi : « Si je vous ai bien comprise, vous voulez atteindre ces jeunes filles qu'on appelle jeunes filles chrétiennes, et que défend si mal contre l'influence d'une société qui ne l'est plus la fragile barrière de l'éducation mondaine... Comment, dans un temps où la Revue est le grand instrument de la publicité, n'y a-t-il pas pour les jeunes filles, demain épouses et mères, qui tiennent ainsi dans leurs mains les destinées du pays, un recueil d'art, de littérature et de science, spécialement écrit pour elles, qui tourne leurs âmes vers les nobles enthousiasmes et les hautes pensées sociales ? Aucune œuvre ne serait plus utile et plus actuelle. » — Oui, certes, cette œuvre est utile et actuelle, et c'est pour cela que nous faisons des vœux pour sa réussite. (Prix de l'abonnement : France, 10 fr. ; Étranger, 12 fr. — Paris, Amat, 11, rue Cassette ; Abbeville, Paillart, imprimeur-éditeur de la Revue).

— M. Maurice Tourneux vient de publier, en une élégante brochure, une notice sur le peintre *J.-B. Perronneau* (Paris, *Gazette des Beaux-Arts*, gr. in-8 de 60 p. avec planches et vignettes), sur laquelle nous sommes heureux d'attirer l'attention de nos lecteurs. L'auteur a très bien groupé les très rares renseignements que l'on possède sur cet artiste et sur son œuvre ; sur ce sujet, il nous a donné un travail d'une érudition sûre et d'une lecture des plus attrayantes.

— Voici du nouveau. M. Max Prinet a donné à la *Revue de numismatique* une courte étude intitulée : *De quelques portraits sigillaires* (tirage à part. Paris, Rollin et Feuardent, in-8 de 6 p.). D'une façon nette, précise, sans réplique possible, personnages cités et dates à l'appui, l'auteur démontre qu'il faut en rabattre de l'opinion, de nos jours généralement admise, « que les figures des princes et des particuliers qui sont tracées sur les sceaux constituent des portraits fidèles. » La troublante conclusion de ce travail est qu'il faut y regarder à plusieurs fois avant de se prononcer sur l'authenticité de telle ou telle figure de souverain ou de prince reproduite sur des sceaux.

Bretagne. — « Abalor de la *paroisse* d'Ergué-Armel en Basse-Cornouaille », publie à Nantes, chez Lafolye, éditeur du *Terroir breton*, un joyeux pastiche dans le style savoureux et gaulois de nos pères du XVIe siècle. Cette spirituelle plaquette s'intitule : *La Victoire de Mgr Sainct Ronan, suivie de Goulennou, complaincte briève, en langue armoricaine, sur le poids que supporte en l'aultre monde l'Anaon de messieurs les sçavants* (in-12 de 55 p.). C'est l'histoire de l'âme d'Ar Fur (lisez Renan) sauvée par le saint dont il portait si peu dignement le nom. Le narrateur mène assez bien son récit, quoiqu'on y

rencontre parfois quelques longueurs. Saint Ronan, ou Renan, plaide, devant le Juge suprême, la cause de l'apostat qui, au milieu de ses blasphèmes contre Jésus-Christ et sa très sainte Mère, épargna les apôtres de l'Armorique. Nous craignons fort que l'argument n'ait paru un peu léger dans les balances de la Justice éternelle, et qu'Abalor n'en ait été quitte pour son rêve charitable, de même que saint Ronan pour son éloquence.

— La Société archéologique d'Ille-et-Vilaine vient de faire paraître le tome XXXII de ses *Bulletin et Mémoires* (Rennes, imp. E. Prost, gr. in-8 de XLVI-256 p., avec 3 portraits). Dans ce volume nous avons à signaler les travaux ci-après : *Petites Seigneuries du comté de Rennes ; seigneurie de la Villegontier et de la Tendraye en Parigné ; seigneurie de Clayes en Clayes ; seigneurie de la Bourbansaye en Pleugueneuc*, par M. l'abbé Guillotin de Corson (p. 1-36) ; — *Hédé : Hôpital et maison des retraites*, par M. Anne Duportal (p. 37-84) ; — *Un Enlèvement au temps jadis*, par M. le vicomte Paul du Pontavice (p. 85-105) ; — *Un Prélat au XVII^e siècle. François de Villemontée, évêque de Saint-Malo, sa femme et ses enfants*, d'après des documents inédits, par M. F. Saulnier (p. 107-138) ; — *Un Prédicateur poursuivi en 1770*, par M. Barth. Pocquet (p. 139-162) ; — *Un Artiste rennais du XVIII^e siècle. Jean-François Huguet (1679-1749)*, suivi d'un *Essai de catalogue des œuvres de Huguet*, par M. Lucien Decombe (p. 163-225). Notons aussi les deux *Varia* qui terminent le volume : *D'Artagnan à Rennes, vers héroïques d'Amette de la Bourdonnaye* (poète breton, né à Rennes en 1693) (p. 229-234) et *le Drapeau de Jacques Cartier*, par M. Joüon des Longrais (p. 235-240).

DAUPHINÉ. — L'*Annuaire de la Société des touristes du Dauphiné* en est à son 28^e volume, avec l'année 1902 ; c'est aussi le tome VIII de la 2^e série (Grenoble, imp. Allier, in-8 de 327 p., avec 11 planches hors texte et quelques figures dans le texte). Ce joli volume est divisé en cinq parties : dans la première (*Chronique de la Société*), on peut lire deux discours du président, M. Chabrand, et un autre, de M. le docteur Bertrand, secrétaire général (p. 33-62). — La seconde partie : *Courses et ascensions*, se compose des articles suivants : *Le Rateau (3754 m.)*, par M. P. d'Aiguebelli ; (p. 93-97) ; — *Le Dauphiné inconnu*, par M. H. Ferrand (p. 98-110) ; — *Une Excursion en Oisans au mois d'avril*, par le capitaine H. Goybet (p. 111-121) ; — *Excursion de six jours dans les vallées de l'Ubaye et du Guil en 1902*, par le commandant X. (p. 122-140) ; — *Ascension dans les Alpes Cottiennes méridionales*, par M. Agostino Ferrari (p. 141-180) ; — *Ascensions nouvelles en Dauphiné*, par M. L. Reynier (p. 181-183) ; — Deux « articles scientifiques et techniques » forment la troisième partie : *Les Serpents des Alpes*, par M. Casimir Cépède (p. 185-219) ; et *Observations glaciaires en Haute-Maurienne, dans les Grandes-Rousses et en Oisans, pendant l'été de 1902*, par M. Paul Girardin (p. 220-266). — La quatrième partie : *Variété* ne comprend que la très courte notice de M. G. Allix sur *Une Traversée des Alpes en hiver au XII^e siècle* (p. 267-269). — Quant à la cinquième et dernière partie, elle a pour objet une ample *Revue des publications périodiques alpines*.

FRANCHE-COMTÉ. — Il y a environ dix ans (Cf. *Polybiblion*, t. LXXI, p. 279-280), MM. Jules Gauthier et Roger de Lurion ont publié la première partie de leurs recherches sur les *Marques de bibliothèques et ex-libris franc-comtois*, dont la seconde partie vient de paraître (Besançon, imp. Jacquin, in-8 de 38 p., avec 10 planches). Dans les quelques pages formant comme une Introduction à leur nouveau recueil, les auteurs jettent un coup d'œil, malheureusement trop rapide, sur les anciennes collections comtoises connues par leur importance. Ils nous apprennent ensuite que c'est en

mettant à contribution les bibliothèques publiques ou ecclésiastiques ouvertes à leurs investigations, qu'ils sont parvenus à recueillir, après leur moisson de 1894, un groupe de 150 reliures ou *ex-libris* franc-comtois. « Cette nouvelle série, concluent-ils, porte à 413 le nombre de marques de bibliothèques patiemment réunies par vingt ans de recherches. » Pourquoi ce que MM. Gauthier et de Lurion viennent de faire si bien pour la Franche-Comté ne serait-il pas essayé, dans toutes nos provinces, par d'autres érudits ?

— Nul n'était mieux préparé que M. le chanoine Louvot, curé doyen de Gray, pour parler du célèbre abbé Grandidier. Ce personnage, si prématurément enlevé aux sciences historiques, a fait l'objet du discours que M. Louvot a prononcé, le 29 janvier dernier, à l'occasion de sa réception, comme membre de l'Académie de Besançon : *Un Érudit alsacien en Franche-Comté à la fin du* XVIII^e^ *siècle* (Extr. des *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon*. Besançon, imp. Jacquin, in-8 de 23 p.). On sait que M. le chanoine Louvot s'est fait l'éditeur, soit seul, soit avec la collaboration de M. l'abbé Ingold, de la correspondance de Grandidier avec Perreciot, Droz et Dom Grappin. Il lui aurait donc suffi de puiser dans cette correspondance pour édifier son discours. Mais il a, de plus, consulté d'autres lettres comtoises encore inédites et dont les originaux sont conservés à la bibliothèque de Colmar : il s'agit des relations épistolaires qui s'étaient établies entre Grandidier et le marquis d'Audelarre, capitaine au régiment de Beauffremont, qui tenait garnison en Alsace (1783). Ces divers éléments ont permis au nouvel académicien de Besançon de composer un discours très intéressant sur les rapports de l'érudit alsacien avec certains Franc-Comtois des plus notables de son temps.

— M. E. Chalon a composé un intéressant travail sur *Claude-Joseph Perreciot, sa vie, ses œuvres* (Besançon, Jacquin, in-12 de 270 p.). L'auteur donne d'abord la biographie du personnage, successivement avocat, procureur du roi de la maîtrise des eaux et forêts du bailliage de Baume, membre de l'Académie de Besançon, trésorier au bureau des finances de cette ville, etc., puis il cite ou analyse la plupart de ses dissertations ou mémoires, réservant à son grand ouvrage : *De l'État-civil des personnes et condition des terres dans les Gaules depuis les temps celtiques jusqu'à la rédaction des coutumes*, une étude aussi complète qu'approfondie. Ce livre sur Perreciot a été couronné par l'Académie de Besançon. Toutefois, en le faisant imprimer, l'auteur aurait dû y joindre une table onomastique qui eût facilité les recherches ; il eût été désirable également que l'on trouvât ici un portrait de Perreciot.

— On peut d'autant plus regretter l'absence de ce portrait que M. E. Chalon est un artiste coté. Sans parler de son tableau *les Gloires de la Franche-Comté*, qui a eu les honneurs de la vulgarisation par la phototypie, cet écrivain a récemment traduit en vers et fort gracieusement illustré *la Batrachomyomachie, ou le Combat des rats et des grenouilles*, œuvre attribuée au poète de *l'Iliade* et de *l'Odyssée* (Paris, Lemerre, in-8 carré de 53 p.). Ce charmant volume, puisque nous touchons à la nouvelle année, serait, pour les jeunes gens, un cadeau d'étrennes apprécié.

— Une très curieuse contribution à l'histoire de la Révolution à Besançon a été insérée dans la livraison de septembre-octobre dernier des *Annales franc-comtoises*, sous le titre de : *La Crèche et les Jacobins*, et la signature de M. Max Prinet (tirage à part, Besançon, imp. Jacquin, in-8 de 20 p.). A l'aide de documents manuscrits et aussi d'après divers ouvrages connus, M. Prinet a

brossé, avec beaucoup d'art, un amusant et spirituel tableautin des incidents provoqués à Besançon par la représentation d'un drame populaire en patois local intitulé *la Créche*. Certaines personnalités, à un moment donné, et spécialement l'ancien procureur de la commune, Chazerand, s'y trouvaient assez malmenés. Le citoyen Joseph Landriot, directeur de *la Crèche*, sur rapport de policiers trop zélés, avait même été, par arrêté municipal, invité à cesser ses représentations. Mais d'après un contre-rapport anéantissant le premier, l'arrêté d'interdiction fut rapporté, si bien que Landriot continua à faire salle comble. « Et depuis lors, conclut M. Prinet, les Bisontins applaudissent, chaque année, Barbisier (le principal personnage du drame) et ses camarades. »

— Si M. Jules Verne a écrit un *Voyage au centre de la terre*, resté fameux quoique imaginaire, M. E. Fournier, sans pénétrer aussi profond, parce qu'il opère lui-même et en pleine réalité, nous donne, depuis cinq ans, une fois l'an, dans *Spelunca*, *Bulletin et Mémoires de la Société de spéléologie*, le résultat de ses peu ordinaires explorations souterraines. Nous avons sous les yeux le fascicule 33 de cette publication qui nous fait part des *Recherches spéléologiques dans la chaîne du Jura*, dues à ce professeur de l'Université de Besançon (Paris, au Siège de la Société, 41, rue de Lille, in-8 de 30 p.). M. Fournier, au cours de cette 5e campagne (1902-1903), a visité et décrit bon nombre de grottes et de cavernes franc-comtoises et donné sur l'hydrographie souterraine de la région des détails intéressant au premier chef l'hygiène publique. Entre autres explorations, il en est une assez émouvante. — M. Fournier et l'un de ses compagnons y ont passé un quart d'heure assez angoissant : — c'est celle de la Grotte des Biefs-Boussets, aux environs de Déservillers, sur le plateau de Montrond et d'Amancey, dans la vallée de la Loue. Cette grotte, qui mesure plus d'un kilomètre de développement total, atteint une profondeur verticale de 100 mètres ! Ce n'est pas tout à fait le centre de la terre, mais c'est déjà joli, qu'en pensez-vous ?

— Mentionnons la brochure que vient de faire paraître M. l'abbé Binétruy curé de Glamondans : *Sainte Foy, vierge et martyre, patronne de Rosureux. Manuel du pèlerin* (Besançon, imp. Bossanne, in-32 de 164 p.). L'auteur raconte d'abord la vie admirable de la sainte, puis il esquisse l'historique du pèlerinage de sainte Foy à Rosureux, enfin il termine en donnant des prières et des cantiques « qui, dit-il, feront de ce petit ouvrage véritablement un Manuel de piété. »

NORMANDIE. — Les directeurs de fouilles ou les archéologues qui ont à les surveiller et à les explorer se trouvent en présence d'un double devoir : d'abord celui de laisser une description fidèle de l'état des lieux tel que le révèlent les travaux entrepris. La seconde partie de leur mission est de proposer des explications en conséquence de l'inspection de ces derniers. M. Léon de Vesly, dans sa brochure : *Rouen souterrain* (Rouen, in-4 de 110 p. Extrait du *Bulletin de la Société des amis des monuments rouennais*) s'est acquitté avec conscience et talent de la première partie de sa tâche. Quant à l'hypothèse d'un port remontant à l'époque gallo-romaine, — hypothèse qui démontrerait l'existence, dans les substructions mises à jour, d'une maçonnerie remontant au Ier siècle de notre ère, — nous avouons ne pas trouver dans la brochure les éléments d'une évidence suffisante, et tout en rendant hommage au talent et à l'érudition de l'auteur, nous souhaiterions un supplément de preuves.

— Nous n'avons pas les mêmes réserves à faire en ce qui concerne *le Château du Belley à Lénonville-sur-Seine, et ses propriétaires*, par le même M. Léon de Vesly (Rouen, in-4 de 65 p. Extrait du Bulletin de la *Société des amis*

des monuments rouennais). Le tout est à point. Nous n'avons qu'à louer la description des ruines de ce qui fut un chef-d'œuvre architectural, et une aristocratique résidence ; l'historique des anciens propriétaires et constructeurs est présenté avec pièces à l'appui et se maintient dans les proportions qui conviennent. L'illustration est très bien comprise, et le monument décrit est fort intéressant. Tout se réunit pour rendre cette brochure digne d'une lecture attentive.

— Ce n'est pas une histoire banale que celle qui nous est racontée dans la *Notice sur la Société havraise d'études diverses, suivie du Catalogue méthodique de ses publications*, par M. Ph. Barrey (Le Havre, H. Micaux, in-8 de 103 p.). Les seize personnes qui se réunirent le 27 septembre 1833, pour mettre en commun leur activité intellectuelle et en faire profiter leurs concitoyens, ne pouvaient espérer que, 70 ans après, le bibliothécaire de la Société aurait à enregistrer tant de services rendus à la ville industrieuse et entreprenante qui avait vu les débuts de l'entreprise. Concours scientifiques, concours de poésie, subventions aux œuvres civilisatrices, encouragements aux inventeurs, vœux présentés aux pouvoirs publics, la Société havraise d'études diverses a parcouru tout le cycle des travaux auxquels elle avait été vouée dès son origine, et elle peut être fière d'avoir à enregistrer tant et de si solides résultats dont le catalogue de ses publications contient le résumé.

PROVENCE. — *Les Médailles et les jetons des états de Provence, d'après des documents inédits des archives des Bouches-du-Rhône* (Chalon-sur-Saône, Bertrand, gr. in-8 de 44 p., avec 1 pl.), tel est le titre d'une nouvelle étude numismatique publiée par M. Raimbault, sous-archiviste à Marseille. Éditée avec luxe, cette étude est inspirée par la même idée que celle donnée, il y a peu de temps, par M. Bonnet sur les médailles et jetons des états de Languedoc. La série provençale, il faut le reconnaître, est moins riche que la série languedocienne et, pour être moins nombreux, les types qui s'y rattachent n'en étaient que plus difficiles à découvrir ; un de ces types est même demeuré introuvable : la médaille de l'école de chirurgie d'Aix frappée aux frais de la province et dont il ne fut attribué que quatre exemplaires, deux en 1786, deux en 1787. Pour suppléer à l'absence de cette médaille rarissime, M. Raimbault publie d'intéressants documents relatifs à sa frappe et à son émission ; il en publie également de non moins curieux sur une médaille commémorative du rétablissement des états de Provence en 1788, laquelle médaille ne fut jamais frappée. Voici enfin celles reproduites en une planche extrêmement soignée et accompagnées de tous les documents qui s'y rapportent : 1° médaille frappée en 1747, en l'honneur du fermier général Bouret, qui vint puissamment en aide à la Provence en un temps de disette, pièce gravée par Du Vivier ; — 2° médaille, en l'honneur du bailli de Suffren, l'héroïque défenseur de l'Inde, frappée en 1784, dessinée par Gibelin, gravée par Dupré ; — 3° médaille, en l'honneur de l'intendant La Tour, frappée en 1788, gravée par Dupré sur composition du même Gibelin et du sculpteur Chardigny ; — 4° deux jetons fort rares frappés pour les trésoriers des états de Provence en 1698 et 1713.

— Un artiste musicien, M. François Huot, se révèle écrivain par une étude sur *Étienne-Joseph Floquet* (Aix, Niel, in-8 de 12 p.). Cette biographie d'un musicien aixois du XVIII[e] siècle (1748-1785) est concise et exacte ; elle fait mieux connaître un compositeur qui a produit des œuvres estimables. Comme, plus tard, devait l'être Berlioz, il fut d'abord méconnu et les rigueurs d'une critique impitoyable hâtèrent la fin de cet artiste délicat mort à 37 ans.

BELGIQUE. — Science et humour mêlées : telle est la caractéristique de la brochure extraite du *Scalpel* par M. le Dr L. Dejace, rédacteur en chef de ce journal : *Voyages d'études médicales aux stations minérales et climatériques des Vosges et du Jura (1902)* (Liège, imp. Faust-Truyen, in-8 de 79 p., avec 23 phototypies et une carte). Sous la conduite de MM. Carron de la Carrière et Landouzy, près de 120 adhérents français et étrangers (y compris quelques dames) se sont mis en route le 7 septembre 1902 et ont successivement visité les stations suivantes : Vittel, Contrexéville, Martigny, Bourbonne, Luxeuil, Plombières, Gérardmer, Bussang, Salins-du-Jura et la Mouillère-Besançon. Pourquoi, pendant que les membres du V. E. M. étaient en si belle voie, n'ont-ils pas poussé jusqu'à Lons-le-Saunier ? Brièvement, d'une façon que les profanes eux-mêmes sauront apprécier, M. Dejace nous parle des choses médicales, mais il ne néglige pas pour cela le côté pittoresque et amusant du voyage auquel il a pris part. Quelques critiques : page 40, l'auteur mentionne des ducs de Luxeuil. Nous pouvons assurer que Luxeuil n'a jamais eu de ducs. Page 44, c'est par erreur que la petite gravure qui s'y trouve porte « Casino de Luxeuil » : ce casino n'est autre que l'établissement thermal. Ajoutons que M. Dejace, obsédé sans doute par le vers fameux de V. Hugo, a vu en Besançon une ville tout espagnole : les constructions : espagnoles ! La population : allures « ayant quelque chose du caractère espagnol ! » (p. 76-77). Vaines illusions que tout cela : jamais, à aucune époque, la cité bisontine n'a rien eu d'espagnol. Politiquement d'ailleurs, — que M. Dejace le veuille bien retenir — Besançon a vécu juste vingt ans sous la domination de l'Espagne.

ITALIE. — Fondée en 1768, l'Académie d'agriculture de Vérone a commencé à publier en 1807 des Mémoires dont le soixante-quinzième volume a paru en 1899. Elle a jugé avec raison qu'elle rendrait service aux hommes d'études en leur facilitant par un volume d'index la consultation de cette ample collection. M. Giuseppe Biadego, secrétaire de la Société, chargé de cette tâche, fait précéder cette table (*Atti e memoria dell' accademia d'agricoltura, scienze, lettere, arti e commercio di Verona. Indici de volum. I-LXXV (I, II et III série*). Verona, stabilimento tip. G. Franchini, in-8 de XXXI-235 p.) d'une curieuse Introduction dans laquelle il esquisse le tableau historique des diverses sociétés savantes qui se sont établies à Vérone depuis le XVIe siècle. Il nous fournit ensuite : 1° la liste des présidents ; 2° la liste des membres depuis l'origine, classés par catégorie et dans chaque catégorie par ordre d'élection ; 3° la table des volumes année par année ; 4° la table alphabétique par noms d'auteurs ; 5° la table alphabétique par matières ; 6° la table des noms de lieux ; 7° la table des noms de personnes. Peut-être y aurait-il eu avantage, pour la commodité des recherches, à fondre toutes ces tables en une seule ; peut-être aussi aurait-on voulu que les deux dernières fussent un peu plus développées et précises ; mais il y avait sans doute une raison d'économie qui n'a pas permis de faire autrement. Tel qu'il est, le volume rendra d'incontestables services. On saura gré aussi à M. Biadego d'avoir donné en appendice : 1° la liste chronologique des publications antérieures à 1807 ; 2° celle, également chronologique, des mémoires lus ou présentés à l'Académie, non insérés dans ses Mémoires, mais qu'elle possède en manuscrit. On regrettera seulement que les tables d'auteurs et de matières ne s'appliquent pas à ces deux séries, ce qui en rend la consultation moins aisée.

— Le tome XXXIX (VIIIe de la troisième série) de la *Miscellanea di storia italiana* (Torino, fratelli Bocca, gr. in-8 de XIX-507 p.) est tout entier

rempli par deux mémoires seulement. Dans le premier, auquel il a donné le simple titre de *Documenti di storia sabauda dal 1510 al 1550*, M. Arturo Segré a réuni 84 pièces qui illustrent la politique de la Savoie dans ces 27 années du XVIe siècle et fournissent notamment sur la question de Genève de précieuses indications; dans une Introduction, qui est un véritable mémoire de près de 150 pages, M. Segré met excellemment en œuvre ces documents avec la compétence que lui assurent ses travaux antérieurs. Les *Indagini e studi sulla storia economica della Sardegna* sont un travail posthume du regretté Pietro Amat di san Filippo. On s'imagine les recherches qu'a dû coûter à l'auteur l'établissement d'un ouvrage sur une telle matière pour une période qui embrasse l'histoire de l'île depuis les origines préhistoriques jusqu'en 1848.

ÉTATS-UNIS. — Ce n'est pas seulement sur les questions sociales que la Bibliothèque du Congrès a commencé la publication de bibliographies choisies; sur des questions politiques, on lui est également redevable de travaux du même genre, susceptibles de rendre de très grands services. Voulez-vous étudier la constitution des États-Unis, ou encore vous documenter sur la question nègre dans cette partie de l'Amérique, la section bibliographique de la grande bibliothèque de Washington nous fournit une base solide de travail dans sa *Select List of Books on the Constitution of United States* (Compiled under the direction of *A. P. C. Griffin*. Washington, Government Printing Office, in-8 de 14 p.) et sa *Select List of References on the Negro Question* (Compiled under the direction of *A. P. C. Griffin*. Washington, Government Printing Office, in-8 de 28 p.), qui constituent, sur chacun de ces deux sujets, un excellent point de départ pour des recherches approfondies. La dernière de ces deux bibliographies demande toutefois un complément, nous voulons dire un travail analogue sur les antécédents de la question, sur l'esclavage aux États-Unis, et peut-être même aux Antilles, — travail de longue haleine s'il en fut. — Dans un ordre d'idées plus international, mais néanmoins d'un intérêt immédiat pour qui s'occupe de la grande république américaine, deux listes bibliographiques relatives, l'une aux gouvernements de l'Angleterre et des États-Unis (*Select List of Books on the Cabinets of England and America*. Washington, Government Printing Office, in-8 de 8 p.), l'autre aux intérêts anglo-saxons (*Select List on References on Anglo-Saxon Interests*. Washington, Government Printing Office, in-8 de 12 p.) méritent également une mention. Ce ne sont (comme ont grand soin de le déclarer M. H. Putnam, et M. A. P. C. Griffin, sous la haute direction desquels sont dressées toutes ces bibliographies) que des points de départ, et il est indispensable de les compléter; mais ces points de départ présentent une indiscutable utilité. VISSNOT.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Exégèse. A fourteenth century English biblical version consisting of a prologue and parts of the New Testament edited from the manuscripts together with some introductory chapters on middle English biblical versions (prose translations) (*A. C. Paues*)..... 193
L'Épopée biblique (*le chanoine H. Boissonnot*)..... 492
La Méthode historique, surtout à propos de l'Ancien Testament (*le P. Marie-Joseph Lagrange*)..... 193
Moses und Hammurabi (*Johannes Jeremias*)..... 195
Die Ausgrabungen im Bêl-Tempel zu Nippur. Ein Vortrag (*H. V. Hilprecht*)..... 196
Évangile et Évolution. Simples remarques sur le livre de M. Loisy : « L'Évangile et l'Église (*G. Oger*)..... 197
Les Evangiles et la Critique. Authenticité, intégrité. Les trois Synoptiques. Le IVe Évangile. Véracité. T. V. des Conférences de Saint-Roch (*les abbés L. Poulin* et *A. Loutil*)..... 38
Clé chronologique et dates exactes de la vie de Jésus (*Xavier Lévrier*). 197
Le Symbolisme dans l'Écriture. Noms et figures de Notre-Seigneur (*Dom Georges Legeay*)..... 198
Die Irrlehrer im ersten Johannesbrief (*Alois Wurm*)..... 199

Patrologie. Les Origines du christianisme (*Mgr Freppel*). Pages choisies du Cours d'éloquence sacrée mises en ordre par *l'abbé Emmanuel Barbier*..... 512
Recherches sur le « Discours aux Grecs » de Tatien, suivi d'une traduction française avec notes (*Aimé Puech*)..... 436

Liturgie. De Sacrificio missae necnon de Dominica mensa *P. A. Le Gaudier*. Editio recens emendata cura et studio *P. A. M. Micheletti*. 102
La Sainte Messe. Commentaire des prières et des cérémonies de la messe basse (*l'auteur de la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus étudiée en son image*)..... 102
Bibliotheca liturgica. Missae juxta novissima S. Sedis decreta (*Emilius Ferrais*)..... 536
Notions sur le matériel liturgique (*le chanoine H. Sauvé*)..... 537
Le Costume et les usages ecclésiastiques d'après la tradition romaine (*Mgr X. Barbier de Montault*). T. II. Les Ornements, les Pontificaux..... 150
Cérémonial selon le rit romain, publié par le *R. P. A. Velghe*. 1re série. Cérémonies ordinaires. Acolytes..... 103
Bibliothèque liturgique. T. VII. Sacramentaire et martyrologe de l'abbaye de Saint-Rémy ; martyrologe, calendrier, ordinaires et prosaire de la métropole de Reims (VIIIe-XIIIe siècles), publiés par *le chanoine Ulysse Chevalier*..... 231
Bibliothèque liturgique. T. VIII. Ordinaire et coutumier de l'église cathédrale de Bayeux (XIIIe siècle), publiés par *le même*..... 232

Théologie dogmatique. Instructions sur la doctrine catholique pour chaque dimanche (*l'abbé J.-B. Fourault*)..... 99
De la Connaissance de Dieu (*A. Gratry*)..... 437
Les Sacrements de l'Église catholique exposés dogmatiquement à

l'usage des prêtres dans le ministère (*Dr Nicolas Gihr*) ; traduit par *l'abbé Masoyer*..... 513
L'Immaculée Conception. Courte histoire d'un dogme (*le R. P. X.-M. Le Bachelet*). Première partie. L'Orient. — Deuxième partie. L'Occident..... 453
La Définibilité de l'Assomption de la Très Sainte Vierge (*Dom Paul Renaudin*)..... 339
Les Indulgences, leur nature, leur origine, leur développement (*le R. P. Alexis-M. Lépicier*) ; trad. de l'italien..... 340

Théologie morale. Sermons. Casus conscientiae propositi et soluti Romae ad sanctum Apollinarem in coetu sancti Pauli apostoli (*Felici Cadène*)..... 514
Une Loi injuste oblige-t-elle en conscience ? (*Auguste Belanger*).... 174
Conférences aux hommes. Les Objections contemporaines contre la religion (*l'abbé Gibier*)..... 149
Le Fait religieux et la manière de l'observer (*l'abbé F. Klein*)..... 341
Œuvres choisies de *Mgr Billiard*, évêque de Carcassonne. Lettres pastorales. Discours et allocutions de circonstance..... 98
Pour la paix. Pour la liberté (*l'abbé Henry Bolo*)..... 101
Dimanches et fêtes de l'Avent (*le T. R. P. J.-M.-L. Monsabré*). Avent prêché à Rome en 1890-1891..... 99
Les Devoirs des hommes envers les femmes (*l'abbé de Gibergues*). Instructions aux hommes du monde, prêchées à S. Philippe du Roule et à S. Augustin..... 99
Ce qu'est la vie ? (*l'abbé Archelet*). Avent de 1901 à Notre-Dame de Rouen..... 100
Retraite (*le R. P. Pacifique*)..... 109
L'Ame religieuse, temple de Dieu. Retraite de consécration ou d'anniversaire (*Olivier Lefranc*)..... 109
Le Cœur. Retraite prêchée aux dames (*l'abbé Lenfant*)..... 110

Apologétique. L'Église catholique. Ins tructions d'apologétique (*Léons Desers*)..... 38
Les Conditions modernes de l'accord entre la foi et la raison (*l'abbé de Broglie*)..... 261
Lettres à un protestant (*l'abbé Snell*)..... 232

Ascétisme et Piété. Abrégé de l'Évangile médité, suivant les quatre Evangiles, d'après l'abbé Duquesne (*l'abbé F. Durand*) 100
Les Epîtres et les évangiles des dimanches, des principales fêtes de l'année et de tous les jours de carême, suivis de réflexions pratiques (*l'abbé Mosnier*)..... 101
La Doctrine spirituelle d'après la tradition catholique et l'esprit des saints (*le R. P. Mathieu-Joseph Rousset*)..... 108
Attente de Jésus. Méditations pour le temps de l'Avent (*l'abbé Max. Carron*)..... 104
Jésus au Calvaire (*l'abbé Perdrau*)..... 105
Le Petit Apôtre du Sacré-Cœur (*l'abbé S. Febvre*)..... 105
Lectures pieuses sur le Sacré-Cœur, modèle des vertus, disposées par (*P. E. M. Gœdert*)..... 105
De Perfectione vitae spiritualis (*P. Le Gaudier*)..... 515
Manuel complet des Œuvres de sainte Thérèse (*l'abbé Ch. Nimal*) T. I. Partie historique ; t. II. Partie doctrinale..... 336
Abus dans la dévotion. Avis d'évêques français et étrangers, publiés par le Comité catholique pour la défense du droit..... 174
Lectures spirituelles disposées par *P. Gœdert*. I. *Bourdaloue* : Temps de l'Avent ; II. *S. Augustin* : Pour Noël et l'Epiphanie ; III. *Bossuet* : Pour la préparation au Carême ; IV. *Massillon* : Pour le temps du Carême ; V. *P. Ventura de Raulica* : Pour la Passion de N.-S. Jésus-Christ ; VI. *Vénérable Louis de Grenade* : Sur les Fêtes de la Sainte Vierge ; VII. *S. Thomas d'Aquin* : Sur l'adorable Sacrement de l'autel ; VIII. *Fénelon* : Sur la Vie intérieure ; IX. *S. Jean Chrysostome* : Sur les Vertus chrétiennes ; X. *S. Bernard* : Sur la Vie chrétienne ; XI. *S. François de Sales* : Sur la Piété ; XII. *S. Alphonse de Liguori* : Sur les Fins dernières..... 107
Manuel pour la confession et la communion à l'usage des enfants et des jeunes gens (*l'abbé P. Lejeune*)..... 103

Manuel pour la confession et la communion à l'usage des jeunes filles (*l'abbé P. Lejeune*)..... 103
La Confession et la communion des religieux et des religieuses (*l'abbé P. Lejeune*)..... 103
Tout pour ma première communion (*Y. de B.*)..... 103
Une Vie d'enfant dédiée aux premières communiantes..... 104
Mois de Marie. La Doctrine catholique sur la Bienheureuse Mère de Dieu (*le chanoine J. Ribet*)..... 106
Mois de Marie sur la Salutation angélique et les Sept Paroles de la Sainte Vierge (*le chanoine A. Bleau*)..... 106
La Vie chrétienne à l'école de saint Joseph (*l'abbé L. Rousic*)..... 107
Nouveau Mois de saint Joseph des paroisses et des pensionnats (*l'abbé Ed. Jumel*)..... 107
Méditations pour les chrétiennes. Année complète (*l'abbé Pille*).... 110
Lectures choisies (*Lacordaire*)..... 110
Un Ouvrage de piété inconnu, de la Grande Mademoiselle, publié par *E. Rodocanachi*..... 111
Directoire spirituel du tiers-ordre de Saint-François (*le P. Eugène d'Oisy*)..... 111
Le P. Jean de Cronstadt. Son ascétisme, sa morale. Extraits publiés par *Dom Antoine Staerk*..... 537

Hétérodoxie. Le Messianisme dans l'hétérodoxie musulmane (*E. Blochet*)..... 515
Les Erreurs du protestantisme. Luthériens et Grecs orthodoxes (*D. Paul Renaudin*)..... 363
Le Diocèse de la Libre-Pensée (*M. Guérin*)..... 262
Le Rameau d'or, étude sur la magie et la religion (*J.-G. Fraser*); trad. de l'anglais par *R. Stiébel* et *J. Toutain*. T. I..... 39

JURISPRUDENCE

Philosophie et Histoire du droit. La Civilisation païenne et la Politique (*le P. Reynaud*)..... 310
La Communauté de biens conjugale dans l'ancien droit français, étude de droit coutumier (*A. Typaldo-Bassia*)..... 312

Droit canonique et ecclésiastique. Nomination et institution canonique des évêques. Élection, pragmatiques-sanctions, concordats (*T. Crépon des Varennes*)..... 341
Les Droits des curés d'après le droit canonique (*le Dr Aug. de Nassans*). 342
De la Location des sièges d'église (*Lucien Crousil*)..... 263

Droit international. Les Lois et coutumes de la guerre sur terre, d'après le droit international moderne et la codification de la Conférence de la Haye de 1899 (*A. Mérignhac*)..... 317
Le Droit international privé (*Pasquale Fiore*). Trad. par *Charles Antoine*. Lois civiles. T. III..... 318

Droit public et administratif. Loi et pratique constitutionnelles de l'Angleterre. Le Parlement (*William R. Anson*). Trad. de *C. Gandilhon*..... 314
Les Nouvelles Clauses et conditions générales imposées aux entrepreneurs des ponts et chaussées, commentées et appliquées, avec un projet de révision (*Alfred Doussaud*)..... 319
Une Lacune dans notre régime de taxes universitaires (*J. Duquesne*). 320
De l'Affichage politique ; conseils pratiques pour la rédaction, l'apposition et la protection des affiches (*l'abbé Fourié*) ; nouv. éd. par *H. Bullot*..... 321

Droit civil. Traité théorique et pratique des contrats relatifs à l'hypothèque légale de la femme mariée (*L. Mérignhac et A. Mérignhac*)..... 313
Supplément aux Principes de droit civil français de François Laurent (*Léon Siville*). T. VI et VII..... 314

Droit pénal. El Suicidio juridicamente considerado (*Narciso Sicars y Salvadó*)..... 316

Leyes penales de España conforme á los textos officiales, con notas y concordancias e indices completisimos (*Leon Medina é Manuel Murañon*)..... 317

Mélanges. Avocats et magistrats (*Edmond Rousse*)..... 322

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités et mélanges. Compendium philosophiae scholasticae (*J. Lottini*)..... 385
Vers le positivisme absolu par l'idéalisme (*Louis Weber*)..... 386
De l'Etude des phénomènes au point de vue de leur problème particulier (*Gaston Gaillard*)..... 387
La Science et l'art dans la philosophie (*Paul Frédault*)..... 388
Les Limites du connaissable. La Vie et les phénomènes naturels (*Félix Le Dantec*)..... 388
Essai de Philosophie religieuse (*le P. L. Laberthonnière*)..... 394
Les Principes, ou Essai sur le problème des destinées de l'homme (*abbé Georges Frémont*)..... 437
Les Mystiques devant la science, ou Essai sur le mysticisme universel (*L. Revel*)..... 395
L'Année philosophique (*E. Pillon*)..... 398

Psychologie. L'Ennui, étude psychologique (*Émile Tardieu*)..... 389

Morale. Morale. Essai sur les principes théoriques et leur application aux circonstances particulières de la vie (*Harald Hoffding*); trad. par *Léon Poitevin*..... 390
La Morale et la Science des mœurs (*L. Lévy-Brühl*)..... 391
L'Expérience morale (*F. Rauh*)..... 392
Du Mensonge proprement dit et du Droit à la vérité (*Un Professeur de théologie*)..... 393
Les Affirmations de la conscience moderne (*Gabriel Séailles*)..... 393
La Vie. Pensées et maximes pour tous les âges (*P.-B. des Valades*). 72

Histoire de la philosophie. Les Grands Philosophes (*Clodius Piat*)..... 396
Étude sur Epictète (*Th. Colardeau*)..... 439
Un Médecin philosophe au XVI^e^ siècle. Étude sur la psychologie de Jean Fernel (*L. Figard*)..... 397
Les Grands Philosophes. Auguste Comte, sa vie et sa doctrine (*Michel Salomon*)..... 397

Éducation. Enseignement. De l'Éducation du jeune clergé (*le P. Zocchi*) ; trad. et adapté de l'italien avec notes et documents par *Élie Philippe*..... 233
En pénitence chez les jésuites. Correspondance d'un lycéen (*Paul Ker*). 234
Nos enfants. Lettres d'un jésuite proscrit par la loi de 1901 à un jeune professeur..... 234
Du Choix d'une carrière (*Gabriel Hanotaux*)..... 517
Aux jeunes gens. Que faire de la vie ? (*A. Bilot*)..... 233
Aux jeunes filles. En attendant l'avenir (*F. de Cées*)..... 263

Sciences politiques, économiques et sociales. Histoire critique des théories de l'intérêt du capital (*Eugen von Bœhm-Bawerk*); trad. par *Joseph Bernard*. T. II..... 22
Théorie de la valeur, réfutation des théories de Rodbertus, Karl Marx, Stanley Jevons et Boehm-Bawerk (*Christian Cornélissen*).. 23
Cartells et trusts (*Ed. Martin-Saint-Léon*)..... 24
Catéchisme d'économie politique et sociale du « Sillon »..... 25
Adalék a középkori munkabérek történetéhez (Contribution à l'histoire des salaires au moyen âge)..... 37
La Question du salaire et la Jeune École américaine (*François Denoël*)..... 25
La Dépopulation en France, ses causes et ses remèdes (*Henry Clément*)..... 25
La Finanza locale e i suoi problemi (*Ivanoe Bonomi*)..... 26
Continental Opinion regarding a proposed middle european tariff-union (*George M. Fisk*)..... 27

Die Anfänge der Montes Pietatis (1462-1515) (*P. Heribert Holzapfel*) . 73
La Banque à Lyon, du XV^e^ au XVIII^e^ siècle (*Marcel Vigne*) 27
Les Habitations à bon marché en Allemagne (*Paul Strauss* et *Charles Baules*) 41
Vingt ans d'expériences politiques et économiques en Russie (*Naoumoff Lubavitski*). 1^re^ série, fasc. I 32
Annales de sociologie, publiées par la Société belge de sociologie. 1^re^ année, 1900-1901 27
Pour le Christ et pour le peuple (*Paul Lapeyre*) 151
Philosophie des sciences sociales (*René Worms*) T. I. Objet des sciences sociales 28
La Lutte pour l'existence et l'Evolution des sociétés (*J.-L. de Lanessan*). 29
Idées sociales et faits sociaux (*Georges Blondel, Auguste Souchon, Martin Saint-Léon, Charles Combes, Dufourmantelle, Emmanuel Rivière*) 343
Szociálpolitikai tanulmányai és beszédei (Études et discours sur la politique sociale) (*le comte Joseph Majláth*) 36
L'Istituto famigliare nelle società primordiali (*Giovanni Amadori-Virgilj*) 29
Socialisme et Science (*E. Bernstein*) 29
Szociális napikérdések (Questions sociales actuelles) (*Maurice Gelléri*). 36
Le Socialisme en Belgique (*Jules Destrée* et *Emile Vandervelde*) 30
La politique agraire du parti socialiste (*Karl Kautsky*) ; trad. de l'allemand par *Camille Polack* 30
Saggi di critica del marxismo (*Giorgio Sorel*), pubblicati per cura e con prefazione di Vittorio Racca 31
L'Enigme sociale (*A. Penjon*) 31
Le Socialisme réformiste français (*A. Millerand*) 32
Misère et charité (*L.-M. Thémanlys*) 441
Misères humaines. Causeries familières sur quelques défauts et vices des familles (*Edouard Hamon*) 516
Le Roi du jour, l'Alcool (*Edouard Hamon*) 516
Nos Luttes (*le P. A. D. Sertillanges*) 440

Sciences naturelles. Histoire naturelle de la France, 24^e^ partie. Paléontologie (Animaux fossiles) (*P. H. Fritel*) 152
Les Plantes originales (*Henri Coupin*) 494

Biologie. Traité de biologie (*Félix Le Dantec*) 206
L'Hérédité et les Grands Problèmes de la biologie générale (*Yves Delage*) 205

Anthropologie. L'homme préhistorique (*S. Zaborowski*) 73

Médecine. Histoire. Généralités. Les Indiscrétions de l'histoire (*le D^r^ Cabanès*) 201
Poisons et sortilèges. Les Césars. Envoûteurs et sorciers. Les Borgia (*les D^rs^ Cabanès et L. Nass*) 202
Pathologie mentale des rois de France. Louis XI et ses ascendants. Une Vie humaine étudiée à travers six siècles d'hérédité, 852-1483 (*Auguste Brachet*) 204
La Médecine au temps d'Henri IV. Médecins. Maladies. Autopsie du Roi 216
L'Urologie et les Médecins urologues dans la médecine ancienne. Gilles de Corbeil. Sa vie. Ses œuvres. Son poème des Urines (*C. Vieillard*) 205
Médecine sans médecin (*le D^r^ Surbled*) 212
Les Lacunes de la loi sur les accidents du travail (*le D^r^ Diverneresse*) 215
Le Patronage de l'enfance coupable, étude médico-légale (*le D^r^ Mouret*) 215

Physiologie. Le Corps de l'homme (*Edmond Perrier*) 206
Annali della clinicá delle malattie mentali e nervose della R. Università di Palermo, diretta dal prof. *D^r^ Rosolino Colella*. Vol. II .. 207
Les Stigmatisés (*Maurice Apte*). Étude historique et critique sur les troubles vaso-moteurs chez les mystiques 207
Essai sur la psychophysiologie des monstres humains. Un anencéphale. Un xiphopage (*N. Vaschide* et *Cl. Vurpas*) suivi de l'observation du D^r^ Doyen sur le xiphopage indien opéré, Radica et Doodica 209

Principes d'anatomie et de physiologie appliquées à la gymnastique (*le Dr L. Roblot*) 213

Hygiène. Le Cas Hartmann. De soldat à ministre (*G. Clémenceau*)... 209
Précis de médecine. Hydrologie (*Henri Causse*)..... 212
Hygiène de l'oreille (*le Dr Puqnat*)..... 213
L'Architecture moderne et l'Hygiène (*M. Lemarié*)..... 213
Causeries sanitaires (*le Dr A. Yvert*)..... 214
De l'Hospitalisation d'urgence en cas de guerre (*le Dr Ferrier*)..... 214

Pathologie et Thérapeutique. Le Traitement des affections du cœur par l'exercice et le mouvement (*le Dr Fernand Lagrange*). 209
Les Mères qui ne peuvent pas allaiter au sein leur enfant (*le Dr Roger Mesnil*)..... 210
Petite Encyclopédie médicale. L'Alimentation lactée chez le nouveau-né (*le Dr Butte*)..... 210
La Nature syphilitique et la curabilité du tabès et de la paralysie générale (*Leredde*)..... 210
Hystérotomie et hystérectomie en obstétrique (*le Dr V. Bué*)..... 211
Précis d'électricité médicale (*E. Castex*)..... 212
Comment on se défend de l'albuminurie (*le Dr E. Monin*)..... 216
Index médical des principales stations thermales et climatiques de France, publié par le Syndicat général des médecins des stations balnéaires et sanitaires de France..... 216
Guide médical des eaux de Plombières. Action physiologique, hydrothérapie (*le Dr Armand Gillot*)..... 216
La Cure thermale à Bourbonne-les-Bains..... 216

Sciences psychiques. L'Art divinatoire. Les Visages et les âmes (*Génia Lioubow*)..... 207
Études de psychologie physiologique et pathologique (*E. Glay*).... 208

Sciences physiques et chimiques. Les Tourbillons de Descartes et la Science moderne (*H. Parenty*)..... 323
Cours de physique. Fasc. 1. Pesanteur, Chaleur (*E. Bouant*)..... 324
Traité de chimie physique. Les Principes (*Jean Perrin*)..... 324
L'Aluminium (*P. Moissonnier*)..... 325
L'Acétylène (*Morel*)..... 326
Leçons de mécanique élémentaire à l'usage des élèves de première (*P. Appell et J. Chappuis*)..... 329
Cours de mécanique à l'usage des candidats à l'Ecole polytechnique (*Ch. Michel*)..... 329
Traité de technologie mécanique métallurgique (*A. Ledebur*); trad. de l'allemand par *E. Humbert*..... 329
Le Chauffeur-mécanicien (*A. Coudert*)..... 332
Traité pratique d'électricité (*Alfred Soulier*)..... 74
Distribution de l'énergie par courants polyphasés (*J. Rodet*)..... 330
Traité élémentaire de télégraphie et de téléphonie sans fil (*P. Ducretet*)..... 332
Petite Encyclopédie scientifique du XXe siècle. IV. La Chimie dans l'industrie, dans la vie et dans la nature (*Auguste Perret*)..... 214
Les Industries chimiques et pharmaceutiques (*Albin Haller*)..... 214
Introduction à l'étude de la chimie végétale et agricole (*le Dr K. Aso* et *Emm. Pozzi-Escot*)..... 442
Bibliothèque utile. Petit Dictionnaire des falsifications (*L. Dufour*). 215

Agriculture. Viticulture. Manuel d'agriculture pour le centre de la France (*S.-E. Lassimone*)..... 41
Les Engrais (*C.-V. Garola*)..... 41
Le Froment et sa mouture. Traité de meunerie, d'après un manuscrit inachevé de *Aimé Gérard* et *L. Lindet*..... 42
Vinification des vins ordinaires à la petite propriété (*A. Lacassagne*). 518

Sciences mathématiques. Arithmetica do principiante (*A. de Sousa*)..... 264
Traité élémentaire de geométrie à quatre dimensions (*E. Jouffret*). 327
Monoformula. Text-Book of Geometry (*J.-L. Seguin*)..... 328
Éléments de la théorie des fonctions elliptiques (*J. Tannery* et *J. Molk*) T. IV..... 43
Théorie nouvelle des fonctions exclusivement fondée sur l'idée de

nombre. Œuvres scientifiques de *Gustave Robin*, publiées par *L. Raffy*..... 326
Sur la philosophie des mathématiques (*Jules Richard*)..... 332

Géologie. La Prospection des mines et leur mise en valeur (*Maurice Lecomte-Denis*)..... 235

Sciences militaires. L'Esprit de la guerre moderne. De Rosbach à Ulm (*le général Bonnal*)..... 139
Des Principes de la guerre. Conférences faites à l'École supérieure de la guerre (*le lieutenant-colonel F. Foch*)..... 145
Marches en pays de montagne pendant la saison d'hiver (*le capitaine de la Rochelambert*)..... 146
Rôle social de l'officier dans l'éducation physique (*le commandant F. Duponchel*)..... 146
Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires, 18e livr. *Piquets-Proclamations*..... 147

Jeux. Sport. Sports et jeux d'adresse (*Henry-René d'Allemagne*).... 484
A la française. Pages choisies de *G. de la Guérinière*, publiées par le *lieutenant-colonel G. de Lagarenne*..... 147

Beaux-Arts. Biographies d'artistes. Histoire de l'art dans l'antiquité (*Georges Perrot* et *Charles Chipiez*). T. VIII. La Grèce archaïque, la sculpture (*Georges Perrot*)..... 483
Guide illustré de Timgad (*Albert Ballu*)..... 400
Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes (*Maxime Collignon* et *Louis Couve* (Index)..... 400
Les Monuments arabes de Tlemcen (*William* et *Georges Marçais*)... 401
Les Villes d'art célèbres. Constantinople (*H. Barth*)..... 402
Les Villes d'art célèbres. Séville (*Ch.-Eug. Schmidt*)..... 402
Notre-Dame de Paris (*Charles Hiatt*)..... 402
The Cathedral Church of Amiens (*Rev. Thomas Perkins*)..... 402
A short History and description of the church and abbey of Mont S. Michel (*H. J. Massé*)..... 402
En flânant. A travers la France (Touraine, Velay, Normandie, Bourgogne, Provence) (*André Hallays*)..... 403
Un Pèlerinage artistique à Florence (*le R. P. Sertillanges*)..... 404
Conversazioni romane (*Louis Bordet* et *Louis Ponnelle*)..... 404
The Saints in christian Art. Lives and Legends of the great Hermits and Fathers of the Church, with other contemporary Saints (*Mrs Arthur Bell*)..... 404
Great Masters in painting and sculpture. Michael Angelo Buonarrotti (*Lord Ronald Sutherland Gower*)..... 405
Great Masters in painting and sculpture. Jacopo Robusti called Tintoretto (*J.-B. Stoughton Holborn*)..... 406
Künstler Monographien. Donatello (*Alfred Gotthold Meyer*)..... 406
Les Grands Artistes. Léonard de Vinci (*Gabriel Séailles*)..... 406
Les Grands Artistes. J.-F. Millet (*Henry Marcel*)..... 407
La Tapisserie de Bayeux, étude archéologique et critique (*A. Marignan*)..... 407
Le Musée chrétien dans la chapelle de saint Louis au château de Saint-Germain-en-Laye (*Salomon Reinach*)..... 408
Louis Courajod. Leçons professées à l'École du Louvre, publiées par *Henry Lemonnier* et *André Michel*. T. III. Origines de l'art moderne. 408
La Peinture au pays de Liège et sur les bords de la Meuse (*Jules Helbig*)..... 409
De quelques Travaux relatifs à la peinture française du XVe siècle (*Paul Vitry*)..... 409
Peintres de jadis et d'aujourd'hui (*Téodor de Wyzewa*)..... 410
Maurice Denis au Vésinet (*Adrien Mithouard* et *l'abbé Auguste Desfossés*)..... 410
Auguste Rodin pris sur la vie (*Judith Cladel*)..... 411
Médaillons contemporains (*Hugues Imbert*)..... 419
Les Médailleurs français du XVe au milieu du XVIIe siècle (*F. Maserolle*)..... 69
Somme des connaissances humaines. Encyclopédie chrétienne et française du XXe siècle (*l'abbé Elie Blanc*).12e vol. Beaux-arts..... 442
Victor Hugo artiste (*Emile Bertaux*)..... 411
La Maison de Victor Hugo (*Arsène Alexandre*)..... 486

Photographie. Pratique de l'art photographique. Traité élémentaire de photographie (*G.-H. Niewenglowski* et *L.-P.Leclerc*)..... 344
Formules et recettes photographiques (*G.-H. Niewenglowski*)..... 343
La Photographie souterraine (*E.-A. Martel*)..... 537
L'Année photographique 1902 (*A. Reyner*)..... 235

Musique. Die Nach-Tridentinische Choral-Reform zu Rom. Ein Beitrag zur Muzikgeschichte des XVI, und XVII. Jahrhunderts (*P. Rafaël Molitor*). Erster Band. Die Choral-Reform unter Gregor XIII. Zweiter-Band. Die Choral-Reform unter Klemens VIII und Paul V. 412
Kirchenmusikalisches Jahrbuch für das Jahr 1902, herausgegeben von *Franz Xav. Haberl*..... 413
Eine Werte Geschichte, Erinnerungsvolle Gedanken über Geschichte und Wert der offiziellen Choralbucher (*P. Rafaël Molitor*)..... 414
Regeln für den Vortrag des gregorianischen Chorals im Auftrage des Vorstandes des elsässischen Cäcilien-Vereins von mehreren seiner Mitglieder zusammengestellt..... 414
Was ist echte kirchenmusik? Ausprache gehalten zu Colmar bei der Generalversammlung des Elsässischen Cäcilienvereins am 11 September 1902, (*Dr P. Wagner*)..... 414
Hirtenbrief des Hochw. Herrn Bischofs von Strassburg, *Dr Adolf Fritzen*, über den Kirchlichen Gesang..... 414
Cantus mariales quos e fontibus antiquis eruit aut opere novo veterum instar concinnavit *D. Josephus Pothier*..... 414
La Musique traditionnelle de l'Eglise. Son rôle dans l'éducation chrétienne (*l'abbé Poncin*)..... 415
Les Principaux Chants liturgiques du chœur et des fidèles avec l'ordre des funérailles, de la confirmation et du chemin de la Croix. Plain-chant grégorien traditionnel d'après les manuscrits. Notation musicale avec indication du rythme et de la tonalité (*Amédée Gastoué*)..... 415
Salut du Très-Saint-Sacrement. I. O Salutaris. II. Sub tuum. III. Tantum ergo. IV. Adoremus. Chœurs à trois parties pour voix égales (*le P. Ligonnet*)..... 416
Cantiques à N.-D. de Lourdes. Choix de cantiques populaires chantés par les pèlerins de Lourdes ou par la maîtrise du sanctuaire (*J.-M. Noël Darros*)..... 416
La Richesse rythmique musicale de l'antiquité (*Georges Houdard*).. 417
Deux Mémoires sur la notation neumatique (*Georges Houdard*).... 418

Mélanges. L'Esprit scientifique et la Méthode scientifique (*Louis Favre*)..... 333

LITTÉRATURE

Linguistique. Philologie. La Prononciation du latin classique (*l'abbé J.-M. Meunier*)..... 537
Les Transformations de la langue française pendant la deuxième moitié du XVIIIe siècle (1740-1789) (*F. Gohin*)..... 236
L'Année linguistique, publiée sous les auspices de la Société de philologie. T. I, 1901-1902..... 153
Mnémotechnie des racines allemandes (*le colonnel Laussac*)..... 44
Notice du ms. nouv. acq. franc. 10050 de la Bibliothèque nationale, contenant un nouveaux type français de la Fleur des histoires de la Terre d'Orient d'Hayton (*H. Omont*)..... 454

Folk-lore. Kinderspel en Kinderlust in Zuid-Nederland (*A. de Cock* en *Is. Teirlinck*)..... 154

Éloquence. L'Art de se faire écouter. La Diction et le geste (*Harmand-Damien*)..... 454
Nouveaux Mélanges oratoires (*M. d'Hulst*). T. IV et V..... 238

Poésie. Pèlerinages (*Léonce Depont*)..... 112
Novembre (*Gabriel Nigond*)..... 113
Au pays de George Sand. Les Contes de la Limousine (*le même*)... 113
Ça !... et le reste (*Paul Bilhaud*)..... 114
Les Coiffes angevines (*Louis Papin* [*Paul Pionis*])..... 115

Les Soliloques du pauvre (*Jehan Rictus*) 116
La Mer fleurie (*Paul Sébillot*)..... 117
Les Sonnets de *Pétrarque*, trad. en sonnets français par *E. Cabadé*. 118
La Chanson du Parc (*Lucien Lambert*)..... 118
La Vie déserte (*Jean de Foville*)..... 119
Premières Poésies (*Jean Plémeur*)..... 120
Sansonnets (*Bertrand de Tisé*)..... 121
Ebauches noires et croquis roses (*J. de Granphore*)..... 121
Poésies (*Apollon Maïkoff*) ; trad. par *T. Martel* et *Th. Larghine*..... 122
Poètes du Nord, 1880-1902. Morceaux choisis (*A.-M. Gosses*)..... 123
Evocations (*Renée Vivien*)..... 123
La Poésie dans le monde (*J.-B. Dollé*)..... 123
Claironnées (*Alfred Marquiset*)..... 124
Fables de *La Fontaine*. Cent Fables choisies. Introd. de L. Tarsot. 494
Gwerziou, Soniou ha Marvailhou, poésies bretonnes et françaises, avec un conte en prose et des airs notés (*Emile Ernault*)..... 239
Pétrarque. Canzones, Triomphes et Poésies diverses; trad. nouvelle, avec Introduction et notes, par *Fernand Brisset*..... 344
Dante Alighieri. La Divina Comedia, riveduta nel testo e commentàta da *G. A. Scartassini;* quarta edizione novamente riveduta da *G. Vandelli*, col Rimario perfezionato di *L. Polacco* 47
Savii e pazzi, versi di *Giuseppe di Napoli*..... 175

Théâtre. Les Victoires mutilées (*Gabriele d'Annunzio*), trois tragédies trad. de l'italien par *G. Hérelle* 122
Sainte Cécile (*Jacques d'Ars*)..... 426
Les Jardinières de Trianon (*Ch. Le Roy-Villars*)..... 427
Ah ! si j'étais professeur (*Victor Thorelle*)..... 427
Mam'zelle Chaperon rouge (*Ch. Le Roy-Villars*)..... 427
Bénédic (*Arthur Dourliac*)..... 427
Lolotte et Liline (*G. de Wailly*)..... 427
L'Affaire Branchu (*G. de Wailly*)..... 427
Tête de linotte (*G. de Wailly*)..... 427
La Vieille, récit marin (*G. de Wailly*)..... 427
Tous des chenapans (*Adrien Mornas*)..... 427
La Forêt de Bondy (*G. de Wailly*)..... 427
Le Gouvernement de Sancho Pança (*Félix Cohen*)..... 427
Ch. Ischyrius. Homulus, texte latin publié avec une Introduction et des notes par *Alphonse Roersch*..... 129
Il Cieco, dramma in 5 atti (*G. Salvatore Cassisa*)..... 176

Romans, contes et nouvelles. Le Roman d'une enfant trouvée (*Félix Chapiseau*)..... 5
Passion ou Devoir ?... (*Bernard Steller*)..... 6
Pour être heureux... (*Ariste Excoffon*)..... 6
Amour et science (*Henri Denis*)..... 7
Aveugle Destin (*Mrs Alexander*) ; trad. de l'anglais par *R. de Cerisy*. 8
Le Nègre (*Raoul Gineste*)..... 8
Victimes de Paris (*Ernest Daudet*) 9
Marquée (*Henry Maisonneuve*)..... 10
Idylles brisées (*Elise Orzeszko*) ; trad. du polonais par *V. de Zabiello*. 10
La Race (*Fernand Dacre*)..... 10
Oh ! les hommes... (*Jules Pravieux*)..... 11
Sappho de Lesbos (*Maurice Morel*). 12
Huguette de Chaumelis, récit bourguignon (*Eugène Fyot*)..... 13
Monsieur le Cardinal (*Jacques Rude*)..... 14
Le Malheur d'être Reine (*Georges Brousseau*)..... 14
Tonkinades (*Jean Star*)..... 16
Les Chapons (*Gyp*)..... 16
Le Tout-Pourri (*Olivier Seylor* [*Diraison*])..... 18
Les Deux Familles (*Paul Pourot*)..... 17
Avocate (*Gustave Hue*)..... 17
Anielka *Boleslas Prus* ; trad. du polonais par *B. Noirel*..... 18
Œuvres complètes de *Tolstoï* ; trad. de *J. W. Bienstock*. T. I à VI.. 18
Le Paradis des hommes, roman des temps prochains (*Marc Andiol*). 19
Quo Vadimus (*R.-F. Géris*)..... 20
Histoire comique (*Anatole France*)..... 21
L'Ame du pays, mœurs comtoises (*Georges Riat*)..... 74

La Nouvelle Espérance (*la Cᵗᵉˢˢᵉ Mathieu de Noailles*)..... 289
Marie-Eve (*Pierre Guédy*)..... 291
Eternel Sourire (*Mary Floran*)..... 292
Petite Régine (*Mᵐᵉ Octave Feuillet*)..... 292
Cousine ma mie (*Georges Mareschal de Bièvre*)..... 293
La Carmélite (*Ernest Daudet*)..... 293
« J'aimerais aimer... » (*Victor Favet*)..... 294
Le Chemin du Roi (*Charles Recolin*)..... 295
Fier Amour (*de Gériolles*)..... 295
Les Ailes brisées (*Jacques Fréhel*)..... 296
A deux voix, psychologie de jeunes filles (*Marie Dutoit*)..... 296
Idylle d'artiste (*Bernard Steller*)..... 297
Le plus Fort (*Claude Ferval*)..... 297
L'Epouvante (*Léonide Andreief*); trad. du russe par *T. de Wyzewa* et *S. Persky*..... 298
Retour du flot (*Brada*)..... 299
L'Inutile Effort (*Edouard Rod*)..... 300
Brigands siciliens (*Marion Crawford*); trad. de *Ch. Bernard-Derosne*. 301
Vive le Roi ! Roman des guerres de la Vendée (*Isabelle Kaiser*)..... 302
Le Roman d'une épée (la belle Chaillette) (*M. La Bruyère*)..... 302
Trois Dots (*G. d'Asambuja*)..... 302
Femme de général (*Pierre Clésio*)..... 303
Le Roman d'un petit bourgeois (*A. Billot*)..... 304
Mémoires d'un séquestré (*Pierre Boyer*)..... 305
Le Citoyen Machavoine, député (*Henri d'Alméras*)..... 305
Les Suppliants (*Henri Barbusse*)..... 306
Portraits d'aïeules (*André Lichtenberger*)..... 307
Le Roseau de fer (*Henri Duvernois*)..... 307
L'Ogre (*Charles Vincent*)..... 308
L'Hostilité conjugale (*Henry Rabusson*)..... 308
Mariage romanesque (*Marguerite Poradowska*)..... 308
L'Inconstante (*Gérard d'Houville*)..... 309
Gondar y Forteza (*el marqués de Figueroa*)..... 175

Ouvrages pour la jeunesse. Bourses de voyage (*Jules Verne*).. 491
La Fée des îles (*Pierre Maël*)..... 503
La Gondole fantôme (*Gustave Toudouze*)..... 504
La Jeunesse de Cyrano de Bergerac (*H. de Gorsse et J. Jacquin*)..... 504
Le Géant de l'azur (*André Laurie*)..... 505
Fille unique (*P. Perrault*)..... 506
La Lune rousse (*Champol*)..... 507
Mademoiselle Pompon (*Pierre Maël*)..... 493
Fille de preux (*Jean Guétary*)..... 493
Simone l'Algérienne (*Georges Thurner*)..... 495
Mercédès (*Louis Mainard*)..... 495
Périlleuse Aventure (*J. Talbot*)..... 496
La Mission de Geneviève (*B.-A. Jeanroy*)..... 496
Disparus (*J. Lermont*)..... 497
Malheur est bon (*Danielle d'Arthez*)..... 509
Mariage moderne (*M. Maryan*)..... 421
Cœurs bretons (*M. Maryan*)..... 422
Le Diamant bleu (*M. Maryan*)..... 423
Le Crime de Mˡˡᵉ Bouillaud (*Champol*)..... 423
Dans les ruines (*M. Delly*)..... 423
Aventures d'artiste (*C. de Lamiraudière*)..... 424
Une Cendrillon nouveau siècle (*Roger Dombre*)..... 424
Rêve de femme (*M du Campfranc*)..... 424
Les Races qui meurent (*Danielle d'Arthez*)..... 424
Les Millions de Charlotte (*Marie Lionnet*)..... 425
Loin du nid (*François Battanchon*)..... 425
Le Douet des Bouquetaux (*la baronne Martineau des Chesnez*)..... 425
La Neuvaine de Simone (*JeanBusty*)..... 425
Pauvres Fiancés (*Charles Frans*)..... 426
Les Idées de Matutinaud (*l'abbé E Duplessy*)..... 426
Fleurs des landes (*Maxime du Hoirx*)..... 426
Le Petit Lévéillé (*Albert Cim*)..... 509
Une Dette de cœur (*Julie Borius*)..... 510
L'Ouragan (*Mélandri*)..... 510
L'Oncle Bonasson (*Mˡˡᵉ G. du Planty*)..... 511

Ichnographiae locorum et monumentorum veterum Terrae Sanctae, accurate delineatae et descriptae a *P. Eleazario Horn*, ordinis minorum Provinciae Thuringiae (1725-44). *Ed. P. Hieronymus Golubovich*..... 50
La Route de l'Inde (*Eugène Guénin*)..... 491
Voyages au Maroc (*le marquis de Ségonzac*)..... 227
A travers la Tripolitaine (*Henri Méhier de Mathuisieulx*)..... 228
Impressions africaines (*René de Bonnafos*)..... 228
Chasses et gens d'Abyssinie (*Hugues Le Roux*)..... 229
Sibérie et Californie (*Albert Bordeaux*)..... 230
La Louisiane (*Eugène Guénin*)..... 509

Histoire ancienne. Tacite (*Gaston Boissier*)..... 157
Pline le Jeune et ses héritiers (*Eugène Allain*). T. II et III..... 521
L'Ile Tibérine dans l'antiquité (*Maurice Besnier*)..... 158
Précis des institutions publiques de la Grèce et de Rome anciennes (*l'abbé A. Boxler*)..... 448

Histoire Générale. Le Saint-Empire. Du Couronnement de Charlemagne au sacre de Napoléon. (*Jean Birot*)..... 523
Les Préliminaires de la guerre de Cent Ans. La Papauté. La France et l'Angleterre (1328-1342) (*Eugène Déprez*)..... 51
La France et le Grand Schisme d'Occident (*Noël Valois*). T. III et IV..... 53
Mes Souvenirs. T. III. L'Unité de l'Italie et l'unité de l'Allemagne (*le comte de Reiset*)..... 55
Les Marins en Chine. Souvenirs de la colonne Seymour (*Jean de Rufft de Pontevès*)..... 144
Les Républiques parlementaires (*Albert Soubies* et *Ernest Carette*)... 526

Histoire de l'Église et des ordres religieux. Das Institut der Chorbischöfe im Orient, historische kanonitische Studie (*Dr. Franz Gillemann*)..... 363
Visites archidiaconales de Josas (*abbé J.-M. Alliot*)..... 59
Les Instructions secrètes des jésuites, étude critique (*le R. P. Paul Bernard*)..... 265
Les Salésiens. L'Œuvre de Dom Bosco (*le comte de Fleury*)..... 265
Quellen und Forschungen zur Geschichte Savonarolas. I. Bartolommeo Redditi und Tommaso Ginori (*Joseph Schnitzer*)..... 265
A szent Benedekrend története (Histoire de l'ordre de Saint-Benoit en Hongrie)..... 33
Les Missions catholiques françaises au XIX^e^ siècle (*le P. J.-B. Piolet*) T. VI. Missions d'Amérique..... 220

Hagiographie. Biographie ecclésiastique. Les Martyrs. T. II. Le Troisième Siècle. Dioclétien (*Dom H. Leclercq*)..... 333
Sainte Clotilde (*l'abbé Poulin*)..... 334
Saint Victrice, évêque de Rouen (Les Saints) (*l'abbé E. Vacandard*) 334
Sainte Hildegarde. 1098-1172 (*l'abbé P. Franche*) (Les Saints)..... 335
La Vierge d'Avila (*René de Saint-Chéron*)..... 337
La Bienheureuse Marie de l'Incarnation. Madame Acarie (*Emmanuel de Broglie*) (Les Saints)..... 337
La Révérende Mère Sainte-Marie. Henriette Leforestier d'Osseville, fondatrice de la Société de la Vierge fidèle..... 337
Vie de Madame Saint-Léonard, en religion la Mère du Sacré-Cœur de Marie (*l'abbé A. Savary*)..... 338

Histoire du moyen âge. Notice du ms. nouv. acq. franç. 10050 de la Bibliothèque nationale, concernant un nouveau type français de la Fleur des histoires de la Terre d'Orient d'Hayton (*H. Omont*)..... 454

Histoire de France. Inventaire d'anciens comptes royaux, dressé par *Robert Mignon*, sous le règne de Philippe de Valois, publié par *Ch.-V. Langlois*, sous la direction de *L. Delisle*. Documents financiers. T. I..... 57
Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution (*Ernest Lavisse*). T. I^er^. Tableau de la géographie de la France (*P. Vidal de la Blache*), T. IV. II. Charles VII, Louis XI et les premières

années de Charles VIII (1422-1492) (*Ch. Petit-Dutaillis*). T. V. I. Les Guerres d'Italie. La France sous Charles VIII, Louis XII et François Ier (1492-1547) (*Henry Lemonnier*)..... 159
La Duchesse de Bourgogne et l'Alliance savoyarde sous Louis XIV. T. III. Le Duc de Bourgogne à l'armée. Les Années d'épreuves (*le comte d'Haussonville*)..... 244
Souvenirs sur Madame de Maintenon, publiés par *le comte d'Haussonville* et *G. Hanotaux*. T. II. Les Cahiers de Mademoiselle d'Aumale, avec une Introduction par G. Hanotaux..... 245
Les Grands Ecrivains de la France. Mémoires de *Saint-Simon*. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au « Journal de Dangeau » et des notes et appendices, par *A. de Boislisle*, avec la collaboration de *L. Lecestre*. Tome XVII..... 449
Mémoires des évêques de France sur la conduite à tenir à l'égard des réformés (1698), publiés par *Jean Lemoine*..... 56
Une Officine royale de falsification. Le Cachet de Louis XVI ; le récit d'une sœur (*Ad. Lanne*)..... 266
Lettres de Madame *Roland*, 1780-1793, publiées par *Claude Perroud*. 247
Six mois d'histoire révolutionnaire (Juillet 1790-janvier 1791). La Question politique et la Question religieuse (*Marius Sepet*)..... 246
Correspondance inédite de *La Fayette* (1793-1801). Lettres de prison, lettres d'exil, précédée d'une étude psychologique par *Jules Thomas*. 350
Mémoire sur ma détention au Temple (1797-1799) (*Pierre-François de Rémusat*), publié pour la Société d'histoire contemporaine, avec Introduction, notes et documents inédits, par *Victor Pierre*..... 248
Paris révolutionnaire. Vieilles Maisons, vieux papiers (*G. Lenotre*).. 253
Louis XVIII et les Cent Jours à Gand. Recueil de documents inédits publiés pour la Société d'histoire contemporaine par *Albert Malet*. T. II..... 524
Histoire du second Empire (*Pierre de la Gorce*). T. VI..... 162
Histoire contemporaine. La Chute de l'Empire. Le Gouvernement de la Défense nationale. L'Assemblée nationale (*Samuel Denis*). T. IV. L'Assemblée nationale..... 525

Histoire religieuse. Abbayes, prieurés et couvents d'hommes en France. Liste générale d'après les papiers de la Commission des réguliers en 1768 (*Léon Lecestre.*)..... 58
L'Ancien Clergé de France (*l'abbé Sicard*). III. Les Evêques pendant la Révolution. De l'exil au Concordat..... 163
Le Culte catholique à Paris. De la Terreur au Concordat (*Joseph Grente*)..... 347
Le Concordat de 1801, ses origines, son histoire (*le cardinal Mathieu*). 250

Histoire des institutions et des mœurs, Grandeur et décadence des aristocraties (*Frantz Funck-Brentano*)..... 364
Grandeur et décadence des classes moyennes (*le même*)..... 364
Histoire du droit et des institutions de la France (*E. Glasson*). T. VIII. Les Sources du droit. Condition des personnes. Famille. 161
Les Brigands (*Frantz Funck-Brentano*)..... 489
Un Etat dans l'Etat. Les Protestants français sous Henri IV (*M.-F. Denais-Darnays*)..... 364
La France sous la monarchie constitutionnelle (*Georges Weill*)..... 450
Gentilshommes campagnards de l'ancienne France (*Pierre de Vaissière*)..... 165
La Vieille France qui s'en va (*Charles Géniaux*)..... 508

Histoire diplomatique et militaire. L'Année française. Un Heros par jour (*Charles Poisonailhe*)..... 506
Les Campagnes de Turenne en Allemagne (1672-1675) (*Ferdinand des Robert*)..... 134
Une Page de l'histoire du régiment Royal-Piémont-Cavalerie (23e dragons). Son séjour au camp de la Saône en 1730 (*le capitaine Juster*)..... 135
Insurrections militaires en 1790. Mestre de camp général. Royal-Champagne. La Reine (*le capitaine H. Choppin*)..... 136
La Tactique et la discipline dans les armées de la Révolution. Correspondance du général Schauenbourg, du 4 avril au 2 août 1793 (*le capitaine J. Colin*)..... 136

La Campagne de 1794 à l'armée du Nord. 1re partie. Organisation, T. Ier. L'Action militaire du gouvernement. Le Commandement. L'Etat-Major. L'Infanterie (*le lieutenant-colonel H. Coutanceau*).... 137
Le Chasseur (*Pierre Millet*). Souvenirs de la campagne d'Egypte (1798-1801) (*Stanislas Millet*)..... 138
Les Campagnes de 1799. Souvarow en Italie (*Edouard Gachot*)..... 138
Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne (1808-1809) (*le commandant Balagny*) T. II. Tudela, Somosierra, Madrid..... 139
Mémoires de Langeron, général d'infanterie dans l'armée russe. Campagnes de 1812, 1813, 1814, publiés par la Société d'histoire contemporaine, par L.-G. F..... 140
Mémoires du général-major russe (*baron de Löwenstern*), publiés par *M. H. Weil*..... 141
Campagne et défection du corps prussien de la Grande Armée en 1812; trad. du Journal du *général de Seydlitz* par *le colonel Vermeil de Conchard*..... 142
Étude sur le service d'état-major pendant les guerres du premier Empire (*le lieutenant-colonel de Philip*)..... 136
Le Rôle de Langres dans les invasions passées et futures (*le général Leval*)..... 142
Le Maréchal Bessière, duc d'Istrie (*André Rabel*)..... 143
Lettres de Bismarck à sa femme pendant la guerre de 1870; trad. par *J. Schroeder* et *P. Bruck-Gilbert*..... 143
Souvenirs de 1870. Les Mobiles de la Gironde (25e régiment) (*F. Gérard*). 143
Expédition de Chine en 1900 jusqu'à l'arrivée du général Voiron (*le colonel de Pélacot*)..... 144
Études sur la Vendée militaire. Zigzags au pays des Géants (*Henri Bourgeois*). 3e série. Argenton-Château, Châtillon-sur Sèvre..... 267
Les Généraux de la Vendée militaire. Marigny, 1754-1794 (*Henri Bourgeois*). T. Ier..... 177

Histoire maritime et coloniale. Nos Colonies telles quelles sont (*Gaston Leriche*)..... 429
Les Expéditions françaises au Tonkin (*Un missionnaire*)..... 433
Histoire des établissements et du commerce français dans l'Afrique barbaresque (1560-1793), Algérie, Tunisie, Tripolitaine, Maroc (*Paul Masson*)..... 430
L'Œuvre de la France à Madagascar (la conquête, l'organisation, le général Galliéni) (*Louis Brunet*)..... 431
Dans le sud de Madagascar Pénétration militaire, situation politique et économique (1900-1902) (*le colonel Lyautey*)..... 432

Questions du jour. Le Relèvement national. L'Esprit moderne (*Emile Pierret*)..... 251
L'Expansion de la nationalité française. Coup d'œil sur l'avenir (*J. Novicow*)..... 252
Les Grands Débats au Parlement. Le Budget et la Politique étrangère de la France..... 75
La Mise en accusation du ministère. Lettre à M. Fallières, président du Sénat français et de la Haute cour de justice (*Justin Fèvre*)... 365
En Exil. Les Congrégations françaises hors de France (*Joseph Thirion*)..... 176
Que feront les religieuses? (*l'abbé Lemire*)..... 455
Catholiques ou Francs-Maçons (*O. S.*)..... 538
Les Associations d'hommes. Fondation et fonctionnement. Lettre à un curé de Marseille (*L. de la P.*)..... 539
La Tolérance protestante (*E. Camut*)..... 166
Sur le turf (*Maurice Talmeyr*)..... 527

Histoire provinciale et locale. Histoire du XVIe arrondissement de Paris (*A. Doniol*)..... 60
L'Hôtel Lambert (*Robert Hénard* et *A. Fauchier-Magnan*)..... 354
Pouillés de la province de Rouen, publiés par *Auguste Longnon*.... 167
Le Clergé et le Culte catholique en Bretagne pendant la Révolution, District de Dol. Documents inédits, recueillis, mis en ordre et publiés par *P. Delarue*. Première partie. Cantons d'Antrain, de Bazouges-la-Pérouse et de Sens..... 61
La Vendée d'autrefois (*Henri Bourgeois*). T. I. Le Canton de la Roche-sur-Yon..... 455

Daours en Amiénois (*G.-Hector Quignon*)..... 267
Notre-Dame de l'Épine. Réponse à M. Misset (*l'abbé Pannet*)..... 528
Les Hautes-Chaumes des Vosges, étude de géographie et d'économie historiques (*Pierre Boyé*)..... 168
La Franche-Comté (*Henri Bouchot*)..... 487
Un Petit Coin de la Bourgogne à travers les âges. Histoire de la Révolution dans le Louhannais. 2e partie (*Lucien Guillemaut*)..... 253
L'Abbaye de Saint-Martin de Nevers de chanoines réguliers de Saint-Augustin (*le chanoine André Séry*)..... 60
Histoire de Sainte-Colombe-lès-Vienne (*E.-J. Savigné*)..... 452
Aspres-sur-Buëch et ses chartes de coutumes (1276-1439) (*Maurice Boudet*)..... 451
Les Débuts de la Révolution dans les départements du Cher et de l'Indre (1789-1791) (*Marcel Bruneau*)..... 62
Études historiques sur la Révolution en Périgord (*Georges Bussière*). La Révolution bourgeoise; l'organisation spontanée; la révolution rurale; la fin de la féodalité..... 169
Un Fief saintongeais. Comment on parvenait sous l'ancien régime. Etude économique et sociale (*Anatole de Brémond d'Ars*)..... 529

Histoire étrangère. Lady Anne Boleyn. Vers le schisme (*Paul Friedmann*); trad. de l'anglais par *Lugné Philippon* et *Dauphin Meunier*..... 172
La Renaissance catholique en Angleterre au XIXe siècle. Seconde partie. De la conversion de Newman à la mort de Wiseman, 1845-1865 (*Paul Thureau-Dangin*)..... 254
Charles de Lorraine et la Cour de Bruxelles sous le règne de Marie-Thérèse (*Lucien Perey*)..... 161
La Justice militaire dans les États danubiens (Bulgarie, Serbie, Roumanie) (*le capitaine Léon Lamouche*)..... 147
Estudio historico-militar sobre el conde de Barcelona. Ramon Berenguer III « el Grande » (*le lieutenant du génie espagnol D. Joaquin de la Llave y Sierra*)..... 147
Los Cadetes (*les commandants D. José Ibañes Marin* et *D. Luis Angulo Escobar*)..... 148
III Béla, magyar király emlékezete (Béla III, roi de Hongrie) (*J. de Foester*)..... 34
Magyarorszag egyházi és politikai összeköttetései a romai Szentszekkel (Les Rapports politiques et religieux de la Hongrie avec le Saint-Siège), (*G. Fraknoi*), t. I (1000-1417)..... 35
A Veszpremi püspök Királyné-koronozási jogának története (Histoire du droit de couronnement de la Reine par l'évêque de Veszprém) (*François Kollányi*)..... 35
Le Pays magyar (*Raimond Recouly*)..... 356
Inventario del R. Archivio di Stato di Cagliari e notizie delle carte conservate nei più notevoli archivi comunali, vescovili e capitolari della Sardegna (*Silvio Lippi*)..... 539
Catania ed il Val di Noto durante la rivolta messinese del 1674-1678 (*Prospero Cardona*)..... 365
La Prusse et la Revolution de 1848 (*Paul Matter*)..... 255
Germains et Slaves; origines et croyances (*André Lefèvre*)..... 258
Institutions politiques de la Russie. Naissance et développement de ces institutions des commencements de l'histoire de Russie jusqu'à nos jours (*Maxime Kovalewsky*); trad. par *Mme Derocquigny*. 256
Le Catholicisme en Russie (*J.-L. Gondal*)..... 268
Un Bague russe (l'île de Sakhaline) (*Paul Labbé*)..... 434
L'Escalade de 1602. L'Histoire et la légende. Essai enrichi de notes historiques et bibliographiques (*Alain de Becdelièvre*)..... 75
Variétés sinologiques. Mélanges sur l'Administration (*le P. Pierre Hoang*)..... 68
L'Inde d'aujourd'hui, étude sociale (*Albert Métin*)..... 63
La Transformation de l'Egypte (*Albert Métin*)..... 229
La Guerre sud-africaine (*le capitaine Fournier*). T. II. Les Echecs anglais. Stormberg, Maggersfontein, Colenso, etc..... 145
La Recente Guerre sud-africaine et ses enseignements (*le général Bonnal*)..... 145
Enseignements de deux guerres récentes. Guerre turco-russe et guerre anglo-boer (*le général H. Langlois*)..... 145

L'Afrique Nouvelle. Essai sur l'Etat civilisateur dans les pays neufs et sur la fondation et le gouvernement de l'Etat indépendant du Congo (*E. Descamps*) 435
La Religion dans la société aux Etats-Unis (*Henry Bargy*) 530
Western Maryland in the Revolution (*Bernard C. Steiner*) 76
Economics and Politics in Maryland (1720-1750), and the public Services of Daniel Dulany the Elder (*St. George Leakin Sioussat*) .. 434
State Banking in the United States since the passage of the National Bank Act (*Geo. E. Barnett*) 268
The Wabash Trade Route in the development of the old Northwest (*Elbert Jay Benton*) 269

Biographie française. Une Princesse de la Renaissance. Marguerite de France, duchesse de Berry, duchesse de Savoie (*Roger Peyre*) 176
Les Infortunes d'une petite-fille d'Henri IV. Marguerite d'Orléans, grande-duchesse de Toscane (1645-1721) (*E. Rodocanachi*) 64
Les Ancêtres de Louise de la Vallière (*Eugène Le Brun*) 63
Une Carrière d'apologiste au XVIII^e^ siècle. Jean-Georges Le Franc de Pompignan, évêque du Puy, archevêque de Vienne (1715-1790) (*l'abbé Claude Bouvier*) 170
Un Magistrat homme de lettres au XVIII^e^ siècle. Le Président Hénault, 1685-1770 (*Henri Lion*) 532
Un Joyeux Souverain. Le Roi Jérôme, frère de Napoléon, 1784-1860 (*Joseph Turquan*) 257
Frédéric Ozanam (*Bernard Faulquier*) 171
Les Dernières Années de Chateaubriand, 1830-1848 (*Edmond Biré*) .. 452
Lamartine homme politique. La Politique intérieure (*Pierre Quentin-Bauchard*) 357
Du Champ de bataille à la Trappe. Le Frère Gabriel, 1835-1897 (*Dom du Bourg*) 359
Henry de Nicolay. Sa vie, précédée d'un aperçu historique sur la maison de Nicolay (*le R. P. Munier*) 535
Fantômes et silhouettes (*le comte Fleury*) 65

Biographie étrangère. La Mère de Gœthe d'après sa correspondance (*Paul Bastier*) 67
The Memoirs and Travels of *Mauritius Augustus, count de Benyowsky*, in Siberia, Kamchatka, Japan, the Liukiu islands and Formosa. From the translation of his original manuscript (1741-1771), by *William Nicholson*, 1790. Edited by Captain *Pasfield Oliver* 66

Épigraphie. Héraldique. La Stèle chrétienne de Si-ngan-fou. III^e^ partie. Commentaire partiel et pièces justificatives (*le P. Henri Havet* et *le P. Louis Cheikho*) 68
Dictionnaire des figures héraldiques (*le comte Théodore de Renesse*). T. VII 535

Mélanges. L'Esprit et le cœur à travers les âges (*G. Vallat*) 497
A Léonard Snetlage, docteur en droit de l'Université de Gottingue (*Jacques Casanova*) 267
Le Panceltisme universel et pacifique contre le Pangermanisme envahisseur et l'Impérialisme anglais. La Rénovation celtique (*Serge Sculfort de Beaurepas*) 259
Les Nations apôtres. Vieille France. Jeune Allemagne (*Ch. Goyau*). 353
Prétendants (Charles-Edouard, Louis-Napoléeon, le Comte de Chambord), (*Marcel de Baillehache*) 352

Bibliographie. Bibliothèques. Histoire de l'imprimerie. Répertoire historique et biographique de la « Gazette de France », 1631-1790 (*le M^is^ de Granges de Surgères*) T. II (Clamouse-Kromis) 173
Répertoire alphabétique des thèses du doctorat ès lettres des Universités françaises (1810-1900), avec table chronologique par Université et table detaillée des matières (*Albert Maire*) 70
Bibliographie du Velay et de la Haute-Loire (*Louis Pascal*). T. I^er^ .. 359
Three Centuries of English booktrade bibliography, an essay on the beginnings of booktrade bibliography since the introduction

of printing in England since 1595 (*A. Growoll*), also a List of catalogues, etc., published for the English booktrade from 1595-1902, *by Wilberforce Eames*..... 362
Amateurs et voleurs de livres (*Albert Cim*)..... 71
Les Insectes ennemis des livres. Leurs mœurs; moyens de les détruire (*C. Houlbert*)..... 260

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ABEL (Gustave)..... 445
ABRUZZES (S. A. R. le duc DES). 490
ALBERT (Maurice)..... 130
ALEXANDER (Mrs)..... 8
ALEXANDRE (Arsène)..... 486
ALLAIN (Eugène)..... 521
ALLEMAGNE (Henry-René D')... 484
ALLIOT (l'abbé J.-M)..... 59
ALMÉRAS (Henri D')..... 305
AMADORIE VIRGILJ (Giovanni).. 29
ANDIOL (Marc)..... 19
ANDREIEF (Léonide)..... 298
ANNUNZIO (Gabriele D')..... 122
ANSON (William R.)..... 314
ANTOINE (Charles) 318
APPELL (P.)..... 329
APTE (Maurice)..... 207
AQUIN (saint Thomas D')..... 107
ARCARI (Paolo)..... 132
ARCHELET (l'abbé)..... 100
ARNAUD (Ch.)..... 242
ARS (Jacques D'.)..... 426
ARS (Anatole DE BRÉMOND D').. 529
ARTHEZ (Danielle D')..... 424, 509
ASO (Dr K.)..... 442
AUGUSTIN (saint)..... 107
AVIAU DU BOIS DE SANZAY (Mgr D')..... 264
AZAMBUJA (G. D')..... 302

BAILLEHACHE (Marcel DE)..... 352
BALAGNY (le commandant)..... 139
BALLOT (H.)..... 321
BALLU (Albert)..... 400
BARBIER (l'abbé Emmanuel) ... 512
BARBIER DE MONTAULT (Mgr. X) 150
BARBUSSE (Henri)..... 306
BARGY (Henry)..... 530
BARNETT (Geo. E)..... 268
BARTH (H.)..... 402
BASTIER (Paul)..... 67
BASTY (Jean)..... 425
BATIFFOL (Mgr)..... 242
BATTANCHON (François)..... 425
BAULEZ (Charles)..... 41
BEAUREPAS (Serge SCULFORT DE) 259
BEAUMARCHAIS..... 444
BECDELIÈVRE (Alain DE)..... 75
BELANGER (Auguste)..... 174
BELL (Mrs Arthur)..... 404
BÉNARD (Charles)..... 488
BENTON (Elbert Jay)..... 269
BENYOWSKI (Maurice Auguste, comte DE)..... 66
BERCHON..... 222
BERNARD (Joseph)..... 22
BERNARD (le R. P. Paul)..... 265
BERNARD-DEROSNE (Ch.)..... 301
BERNSTEIN (Ed.)..... 29
BERTAUX (Emile)..... 411
BESNIER (Maurice)..... 158
BIENSTOCK (J. W.)..... 18
BIÈVRE (Georges MERESCHAL DE)..... 293
BILHAUD (Paul)..... 114
BILLIARD (Mgr)..... 98
BILLOT (A.)..... 304
BIRÉ (Edmond)..... 452
BIROT (l'abbé)..... 242
BIROT (Jean)..... 523
BISMARCK..... 143
BITOT (A.)..... 233
BLANC (l'abbé Elie)..... 442
BLEAU (le chanoine A.)..... 106
BLOCHET (E.)..... 515
BLONDEL (Georges)..... 343
BŒHM-BAWERK (Eugen VON)... 22
BOIS DE SANZAY (Mgr D'AVIAU DU)..... 264
BOISLISLE (A. DE)..... 449
BOISSIER (Gaston)..... 157
BOISSONNOT (le chanoine H).... 492
BOLO (l'abbé Henry)..... 101
BONNAFOS (René DE)..... 223
BONNAL (le général)..... 139, 145
BONNEFON (Paul)..... 444
BONOMI (Ivanoe)..... 26
BORDEAUX (Albert)..... 230
BORDET (Louis)..... 404
BORIUS (Julie)..... 510

BOSSUET..... 107, 443
BOUANT (E.)..... 324
BOUCHOT (Henri)..... 467
BOUDET (Maurice)..... 451
BOURDALOUE..... 107
BOURG (Dom DU)..... 359
BOURGEOIS (Henri)..... 177, 267, 455
BOUVIER (l'abbé Claude)..... 170
BOXLER (l'abbé A.)..... 448
BOYÉ (Pierre)..... 168
BOYER (Pierre)..... 305
BRACHET (Auguste)..... 204
BRADA..... 299
BRÉMOND D'ARS (Anatole DE)... 529
BRISSET (Fernand)..... 344
BROGLIE (l'abbé DE)..... 261
BROGLIE (Emmanuel DE)..... 337
BROUSSEAU (Georges)..... 14
BRUCK-GILBERT (P.)..... 143
BRUNEAU (Marcel)..... 62
BRUNET (Louis)..... 431
BUISSIÈRE (Georges)..... 169
BUÉ (le Dr V.)..... 211
BUTTE (le Dr)..... 210

CABADÉ (Ernest)..... 118
CABANÈS (le Dr)..... 201, 202
CADÈNE (F.)..... 514
CAHUET (Alberic)..... 133
CAMPFRANC (M. DU)..... 424
CAMUT (E)..... 166
CARDONA (Prospero)..... 365
CARETTE (Ernest)..... 526
CARRON (l'abbé Max)..... 104
CASANOVA (Jacques)..... 267
CASSISA (G. Salvatore)..... 176
CASTEX (E.)..... 212
CAUSSE (Henri)..... 212
CÉBZ (F. DE)..... 263
CHRIZY (Robert DE)..... 8
CHAMPOL..... 423, 508
CHAPISEAU (Felix)..... 5
CHAPPUIS (J.)..... 329
CHARPENTIER (le chanoine L.). 264
CHEIKHO (le P. Louis)..... 68
CHÉRON DE LA BRUYÈRE (Mme). 511
CHESNEZ (la baronne MARTINEAU DES)..... 425
CHEVALIER (le chanoine Ulysse). 231, 232
CHIPIEZ (Charles)..... 483
CHOPPIN (le capitaine H.)..... 136
CHRISTOPHE..... 512
CIM (Albert)..... 71, 509
CLADEL (Judith)..... 411
CLÉMENCEAU (G.)..... 209
CLÉMENT (Henry)..... 25
CLÉSIO (Pierre)..... 303
COCK (A. DE)..... 154
COHEN (Félix)..... 427
COHEN (Gustave)..... 129
COLARDEAU (Th.)..... 439
COLELLA (Dr Rosolino)..... 207
COLIN (le capitaine J.)..... 136
COLLIGNON (Albert)..... 264
COLLIGNON (Maxime)..... 400
COMBES (Charles)..... 343
CONCHARD (le colonel VERMEIL DE)..... 142
CONSTANT DE TOURS..... 495
CORCELLE (Joseph)..... 224
CORNÉLISSEN (Christian)..... 23
COUDERT (A.)..... 332
COUPIN (Henri)..... 494
COURAJOD (Louis)..... 408
COUTANCEAU (le lieutenant-colonel H.)..... 137
COUVE (Louis)..... 400
CRANPHORE (J. DE)..... 121
CRAWFORD (Marion)..... 301
CREIZENACH (Wilhelm)..... 125
CRÉPON DES VARENNES (T.)..... 341
CROUZIL (Lucien)..... 263

DACRE (Fernand)..... 10
DALSÈME (A. J.)..... 511
DANTE ALIGHIERI..... 47
DARROS (J.-M.-Noël)..... 416
DAUDET (Ernest)..... 9, 293
DAULLIA (Emile)..... 223
DECKER (A.)..... 497
DELARUE (P.)..... 61
DELÉAGE (Yves)..... 205
DELISLE (L.)..... 57
DELLY (M.)..... 423
DENAIS-DARNAYS (M. F.)..... 364
DENIS (Henri)..... 7
DENIS (Samuel)..... 525
DENOËL (François)..... 25
DEPONT (Léonce)..... 112
DÉPREZ (Eugène)..... 51
DEROCQUIGNY (Mme)..... 256
DESCAMPS (E.)..... 435
DESERS (Léon)..... 38
DESFOSSÉS (l'abbé Auguste)..... 410
DESTRÉE (Jules)..... 30
DICKENS..... 243
DIRAISON [Olivier SEYLOR]..... 18
DIVERNRESSE (le Dr)..... 215
DOLLÉ (J.-B.)..... 123
DOMBRE (Roger)..... 424, 512
DONIOL (A.)..... 60
DOUMIC (René)..... 156
DOURLIAC (Arthur)..... 427
DOUSSAUD (Alfred)..... 319
DRY (A.)..... 226
DUBOIS (Marcel)..... 219, 490
DUCRETET (P.)..... 332
DUFOUR (L.)..... 215
DUFOURMANTELLE..... 343
DUPLESSY (l'abbé E.)..... 426
DUPONCHEL (le commandant F.). 146
DUQUESNE (J.)..... 320
DURAND (l'abbé F.)..... 100
DUTOIT (Marie)..... 296
DUVERNOIS (Henri)..... 307

ENGEL (E.)..... 447
ERNAULT (Emile)..... 239
ESCOBAR (le Ct Luis Angulo)..... 148
EXCOFFON (Ariste)..... 212

FABRE (A.)..... 503
FAUCHIER-MAGNAN (A.)..... 354
FAULQUIER (Bernard)..... 171
FAURE (Mlle Lucie Félix)..... 227
FAVET (Victor)..... 294

FERVA (Louis)..... 333
FEBVRE (l'abbé S.)..... 105
FÉNELON..... 107
FERRAI (Eugenio)..... 46
FERRAIS (E.)..... 536
FERRIER (le Dr)..... 214
FERVAL (Claude)..... 297
FEUILLET (Mme Octave)..... 292
FÈVRE (Mgr Justin)..... 365
FIGARD (L.)..... 397
FIGUEROA (el marquès DE)..... 175
FIORE (Pasquale)..... 318
FISK (George M.)..... 27
FLAMINI (Francesco)..... 519
FLEURY (le comte)..... 65
FLEURY (le comte DE)..... 265
FLORAN (Mary)..... 291
FOCH le (lieutenant-colonel F.). 145
FORSTER (J. DE)..... 34
FOURAULT (l'abbé J.-B.)..... 99
FOURIÉ (l'abbe)..... 321
FOURNIER (le capitaine)..... 145
FOVILLE (Jean DE)..... 119
FRAKNOI (G.)..... 35
FRANCE (Anatole)..... 21
FRANCHE (l'abbé P.)..... 335
FRANS (Charles)..... 426
FRÉDAULT (Paul)..... 388
FRÉHEL (Jacques)..... 296
FRÉMONT (l'abbé Georges)..... 437
FREPPEL (Mgr)..... 512
FRIEDMANN (Paul)..... 172
FRITEL (P.-H.)..... 152
FRITZEN (Dr. Adolf)..... 414
FUNCK-BRENTANO (Franz).. 364, 489
FYOT (Eugène)..... 13

GACHOT (Édouard)..... 138
GAILLARD (Gaston)..... 387
GANDILHON (C.)..... 314
GAROLA (C.-V.)..... 41
GASTOUÉ (Amédée)..... 415
GAUSSERON (B.-H.)..... 243
GAZIER (A.)..... 443
GELLÉRI (Maurice)..... 36
GÉNIAUX (Charles)..... 508
GÉRALD-MONTMÉRIL..... 511
GÉRARD (Aimé)..... 42
GÉRARD (F.)..... 143
GÉRIOLLES (DE)..... 295
GÉRIS (R.-F.)..... 20
GIBERGUES (l'abbé DE)..... 99
GIBIER (l'abbé)..... 149
GIHR (Dr Nicolas)..... 513
GILLEMANN (Dr Franz)..... 363
GILLOT (le Dr Armand)..... 216
GINESTE (Raoul)..... 8
GIRARD (Jules)..... 219
GLACHANT (Paul)..... 241
GLACHANT (Victor)..... 241
GLASSON (E.)..... 164
GLEY (E.)..... 208
GŒDERT (P.-E.-M.)..... 105, 107
GOHIN (F.)..... 236
GOLUBOVICH (H.)..... 50
GONDAL (J.-L.)..... 268
GORSSE (H. DE)..... 504
GOSSEZ (A.-M.)..... 123
GOWER (Lord Ronald Sutherland)..... 405
GOYAU (Ch.)..... 353
GRANGES DE SURGÈRES (le Mis DE)..... 173
GRATRY (A.)..... 437
GRENADE (le Venérable Louis DE)..... 107
GRENTE (l'abbé Georges)... 345, 347
GRENTE (Joseph)..... 347
GROWOLL (A.)..... 362
GUÉDY (Pierre)..... 291
GUÉNIN (Eugène)..... 491, 509
GUÉRIN (M.)..... 262
GUERLIN (Henri)..... 507
GUÉTARY (Jean)..... 493
GUILLEMAUT (Lucien)..... 253
GUY (Camille)..... 490
GYP..... 16

HABERL (Franz Xav.)..... 413
HALLAYS (André)..... 403
HALLER (Albin)..... 214
HAMON (le R. P. Edouard)..... 516
HANOTAUX (Gabriel)..... 245, 517
HARMAND-DAMIENS..... 454
HAUSSONVILLE (le comte D') 244, 245
HAVET (le R. P. Henri)..... 68
HELBIG (Jules)..... 409
HÉNARD (Robert)..... 354
HÉRELLE (G.)..... 122
HIATT (Charles)..... 402
HILPRECHT (H. V)..... 196
HOANG (le P. Pierre)..... 68
HOFFDING (Harald)..... 390
HOIRS (Maxime DU)..... 426
HOLBORN (J. B. STOUGHTON).... 406
HOLZAPFEL (P. Heribert)..... 73
HORN (P. Eleazario)..... 50
HOUDARD (Georges)..... 417, 418
HOULBERT (C.)..... 260
HOUVILLE (Gérard D')..... 309
HUART (Clément)..... 519
HUE (Gustave)..... 17
HULST (M. D')..... 238
HUMBERT (E.)..... 329

IMBERT (Hugues)..... 419
ISCHYRIUS (Ch.)..... 129

JACQUIN (J.)..... 502, 503, 504
JEAN CHRYSOSTOME..... 107
JEANROY (B. A.)..... 496
JEANROY-FÉLIX (V.)..... 48
JEREMIAS (Johannes)..... 195
JOB..... 503
JOUFFRET (E.)..... 327
JUMEL (l'abbé Ed.)..... 107
JUSTER (le capitaine)..... 135

KAISER (Isabelle)..... 302
KAUTSKY (Karl)..... 30
KER (Paul)..... 234
KLEIN (l'abbé F.)..... 341
KOLLÁNYI (François)..... 35
KOVALEWSKY (Maxime)..... 256

LABBÉ (Paul)..... 434
LABERTHONNIÈRE (le P. L.)..... 394

La Blache (P. Vidal de) 159
La Bruyère (M.)..... 302
La Bruyère (Mme Chéron de). 511
Lacassagne (A.)..... 518
Lacordaire (le R. P.)..... 110, 153
Laemmer (Hugo)..... 454
La Fayette..... 350
La Fontaine..... 494
Lagarenne (le lt.-colel. G. de).. 147
La Gorce (Pierre de)..... 162
Lagrange (le Dr Fernand)..... 209
Lagrange (le P. Marie Joseph). 193
La Guérinière (G. de)..... 147
La Llave y Sierra (lieutenant Joaquin de)..... 147
Lambert (Edmond)..... 223
Lambert (Lucien)..... 118
Lamiraudière (C. de)..... 424
Lamouche (le capitaine Léon). 147
Lanessan (J.-L. de)..... 29
Langeron..... 140
Langlois (Ch.-V.)..... 57
Langlois (le général H.)..... 145
Lanne (Ad.)..... 266
Lapeyre (Paul)..... 151
Larghine (Thaddée)..... 122
La Rochelambert (le capne de). 146
Lassimonne (S.-E.)..... 41
Laurie (André)..... 505
Laussac (le colonel)..... 44
Lavergne (Joseph)..... 443
Lavergne (Julie)..... 443
La Ville de Mirmont (H. de). 174
Lavisse (Ernest)..... 159
Le Bachelet (le R. P. X. M.)... 453
Le Brun (Eugène)..... 63
Lecestre (Léon)..... 58, 449
Leclerc (L.-P.)..... 344
Leclercq (Dom H.)..... 333
Lecomte-Denis (Maurice)..... 235
Le Dantec (Félix)..... 206, 388
Ledebur (A.)..... 329
Lefèvre (André)..... 258
Lefranc (Olivier)..... 109
Le Gaudier (le R. P. P.)... 102, 515
Legeay (Dom Georges)..... 198
Lejeune (l'abbé P.)..... 103
Lemarié (M.)..... 213
Lemire (l'abbé)..... 455
Lemoine (Jean)..... 56
Lemonnier (C.)..... 503
Lemonnier (Henry)..... 159, 408
Lenfant (l'abbé)..... 110
Lenôtre (G.)..... 253
Léon (Paul)..... 222
Lépicier (le R. P. Alexis-M.). 340
Leredde..... 210
Leriche (Gaston)..... 429
Lermont (J.)..... 497
Le Roux (Hugues)..... 229
Le Roy-Villars (Ch.)..... 427
Lévrier (Xavier)..... 197
Lewal (le général)..... 142
Lévy-Brühl (L.)..... 391
Lichtenberger (André)..... 307
Ligonnet le (P.)..... 416
Liguori (saint Alphonse de)... 107
Linddet (L.)..... 42
Lion (Henri)..... 532
Lionnet (Marie)..... 425
Lioubow (Génia)..... 207
Lippi (Silvio)..... 539
Longnon (Auguste)..... 167
Lottini (J.)..... 385
Louis de Grenade (le Vénérable)..... 107
Loutil (l'abbé A.)..... 38
Lovenjoul (le vicomte de Spoelberch de)..... 446
Lowenstern (général-major baron de)..... 141
Lubavitsky (Naoumoff)..... 32
Lugné-Philippon..... 172
Lyautey (le colonel)..... 432
Lysias..... 46

Maël (Pierre)..... 493, 503
Magne (Émile)..... 132
Maïkoff (Apollon)..... 122
Mainard (Louis)..... 495
Maire (Albert)..... 70
Maisonneuve (le chanoine).... 242
Maisonneuve (Henry)..... 10
Majláth (le comte Joseph)..... 36
Malet (Albert)..... 524
Mandello (J.)..... 37
Marçais (Georges)..... 401
Marçais (William)..... 401
Marcel (Henry)..... 407
Mareschal de Bièvre (Georges). 293
Marignan (A.)..... 407
Marin (Ct José Ibañez)..... 148
Marquiset (Alfred)..... 124
Martel (E.-A.)..... 537
Martel (Tancrède)..... 122
Martin-Saint-Léon (Et.)..... 24
Martineau des Chesnez (la baronne)..... 425
Maryan (M.)..... 421, 422, 423
Massé (H. J.)..... 402
Massillon..... 107
Masson (Paul)..... 430
Mathieu (le cardinal)..... 250
Mathuisieulx (Henri Méhier de)..... 228
Matter (Paul)..... 255
Mazerolle (F.)..... 69
Mazoyer (l'abbé)..... 513
Medina (Léon)..... 317
Méhier de Mathuisieulx (Henri)..... 228
Mélandri..... 510
Mérignhac (A.)..... 313, 317
Mérignhac (L.)..... 313
Mesnil (le Dr Roger)..... 210
Métin (Albert)..... 63, 229
Meunier (Dauphin)..... 172
Meunier (l'abbé J.-M.)..... 537
Meyer (Alfred Gotthold)..... 406
Meynard (Gaston)..... 503
Michel (André)..... 408
Michel (Ch.)..... 329
Michelletti (A.-M.)..... 102
Mignon (Robert)..... 57
Millerand (A.)..... 32
Millet (Pierre)..... 138

MILLET (Stanislas)..... 138
MIRMONT (H. DE LA VILLE DE).. 174
MITHOUARD (Adrien)..... 410
MOISSONNIER (P.)..... 325
MOLITOR (P. Rafaël)..... 412, 414
MOLK (J.)..... 43
MONIN (le Dr E.)..... 216
MONSABRÉ (le T. R. P. J.-M.-L.). 99
MONTAULT (Mgr X. BARBIER DE) 150
MOREL..... 326
MOREL (Maurice)..... 12
MORNAS (Adrien)..... 427
MORTENSEN (Johan)..... 127
MOSNIER (l'abbé)..... 101
MOURET (le Dr)..... 215
MUMMERY (A.-F.)..... 221
MUNIER (le R.-P.)..... 535
MURAÑON (Manuel)..... 317

NAPOLI (Giuseppe DI)..... 175
NASS (le Dr L.)..... 202
NASSANS (Dr Auguste DE)..... 342
NAVENNE (F. DE)..... 226
NICHOLSON (William)..... 66
NIEWENGLOWSKI (G.-H.)... 343, 344
NIGOND (Gabriel)..... 113
NIMAL (l'abbé Ch.)..... 336
NOAILLES (Ctesse Mathieu DE) ... 289
NOIRET (B.)..... 18
NOVICOW (J.)..... 252

OGER (G.)..... 197
OISY (le P. Eugène D')..... 111
OLIVER (capitaine Pasfield) 66
OMONT (H.)..... 454
ORZESZKO (Elise)... 10

PACIFIQUE (le R. P.)..... 109
PAILLON (Maurice) 221
PANNET (l'abbé)..... 528
PAPIN (Louis) [Paul PIONIS].... 115
PARENTY (H.) 323
PASCAL (Louis)..... 359
PAUES (A. C.) 193
PÈGUES (le R. P.)..... 242
PÉLAGOT (le colonel DE)..... 144
PELET (Paul)..... 218
PENJON (A.)..... 31
PERDRAU (l'abbé)..... 105
PEREY (Lucien)..... 161
PERKINS (Rev. Thomas)..... 402
PERRAULT (P.)..... 506
PERSKY (S.)..... 298
PERRET (Auguste)..... 214
PERRIER (Edmond)..... 206
PERRIN (Jean)..... 324
PERROND (Claude)..... 247
PERROT (Georges) 483
PETIT-DUTAILLIS (Ch.)..... 159
PÉTRARQUE..... 118, 344
PEYRE (Roger)..... 176
PHILIP (le lieutenant-colonel DE). 136
PHILIPOT (Emmanuel)..... 127
PHILIPPE (Elie)..... 233
PIAT (Claudius)..... 396
PIERRE (Victor)..... 248
PIERRET (Emile)..... 251
PILLE (l'abbé)..... 110

PILLON (E.)..... 398
PIOLET (le P. J.-B.)..... 220
PIONIS (Paul) [Louis PAPIN].... 115
PLANTY (Mlle G. DU)..... 511
PLÉMEUR (Jean)..... 120
POITEVIN (Léon)..... 390
POIZAT (Alfred)..... 45
POLACCO (L.)..... 47
POLACK (Camille)..... 30
PONCIN (l'abbé)..... 415
PONNELLE (Louis)..... 404
PONSONAILHE (Charles)..... 506
PORADOWSKA (Marguerite)..... 308
POTHIER (D. Josephus)..... 414
POULIN (l'abbé L.)..... 38, 334
POUROT (Paul)..... 17
POZZI-ESCOT (Emm.)..... 442
PRAVIEUX (Jules) 11
PRIOR (Henry)..... 490
PRUS (Boleslas)..... 18
PUECH (Aimé)..... 436
PUGNAT (le Dr)..... 213

QUENTIN-BAUCHARD (Pierre)... 357
QUIGNON (G.-Hector)..... 267

RABUSSON (Henry) 308
RABEL (André) 143
RAFFY (L.) 326
RAUH (F.) 392
RAULICA (le P. Ventura) 107
RECOLIN (Charles)..... 295
RECOULY (Raimond)..... 355
REINACH (Salomon)..... 408
REISET (le comte DE)..... 55
RÉMUSAT (Pierre-François DE).. 248
RENAUDIN (Dom Paul) 339, 363
RENESSE (le comte Théodore DE). 535
REVEL (L.)..... 395
RÉVIL (Joseph) 224
REYNAUD (le P.)..... 310
REYNER (A.)..... 235
RIAT (Georges)..... 74
RIBET (le chanoine J.). 106
RICHARD (Jules)..... 332
RICTUS (Jehan)..... 116
RIVIÈRE (Emmanuel)..... 343
ROBERT (Jacques)..... 175
ROBERT (Ferdinand DES)..... 134
ROBIDA (A.)..... 512
ROBIN (Gustave)..... 326
ROBLOT (le Dr L.)..... 213
ROCHEBLAVE (M.-S.)..... 444
ROD (Edouard)..... 300
RODET (J.) 330
RODOCANACHI (E.)..... 64, 111
ROERSCH (Alphonse)..... 129
ROLAND (Mme)..... 247
ROUSSE (Edmond)..... 322
ROUSSET (le R. P. Mathieu-Joseph)..... 108
ROY (Émile)..... 128
ROUZIC (l'abbé L.)..... 107
RUDE (Jacques)..... 14
RUFFI DE PONTEVÈS (Jean DE).. 144

SAINT-CHÉRON (René DE)..... 337
SAINT-LÉON (Martin)..... 343